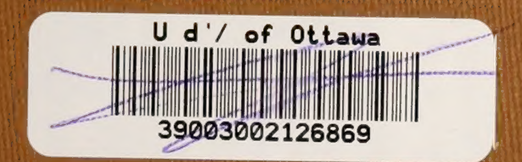
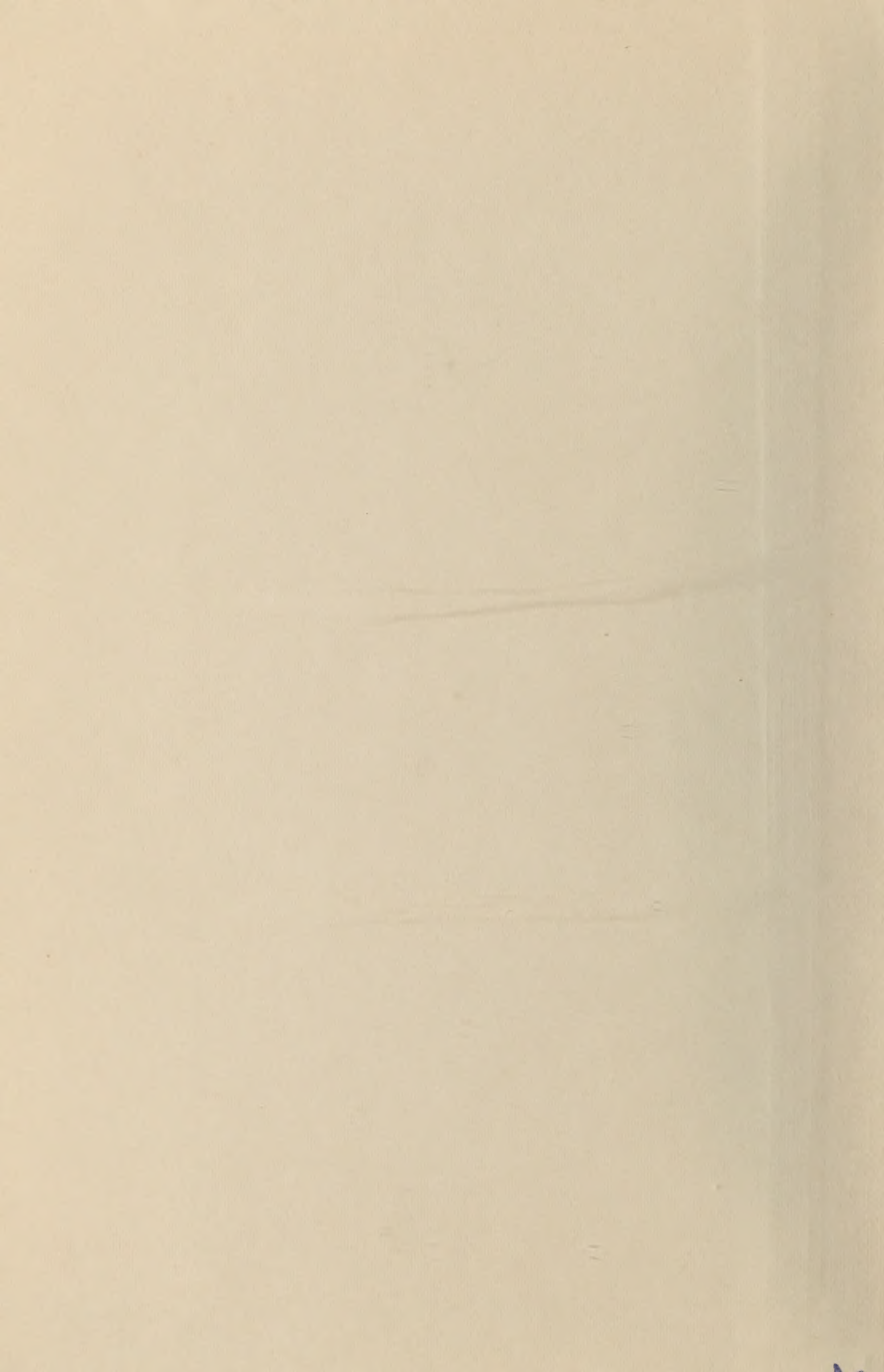

U d'/ of Ottawa
39003002126869



NOTRE VOYAGE

AUX

PAYS BIBLIQUES

PAR

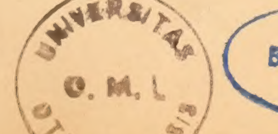
L'ABBÉ E. LE CAMUS

VICAIRE GÉNÉRAL HONORAIRE
ET DOCTEUR EN THÉOLOGIE

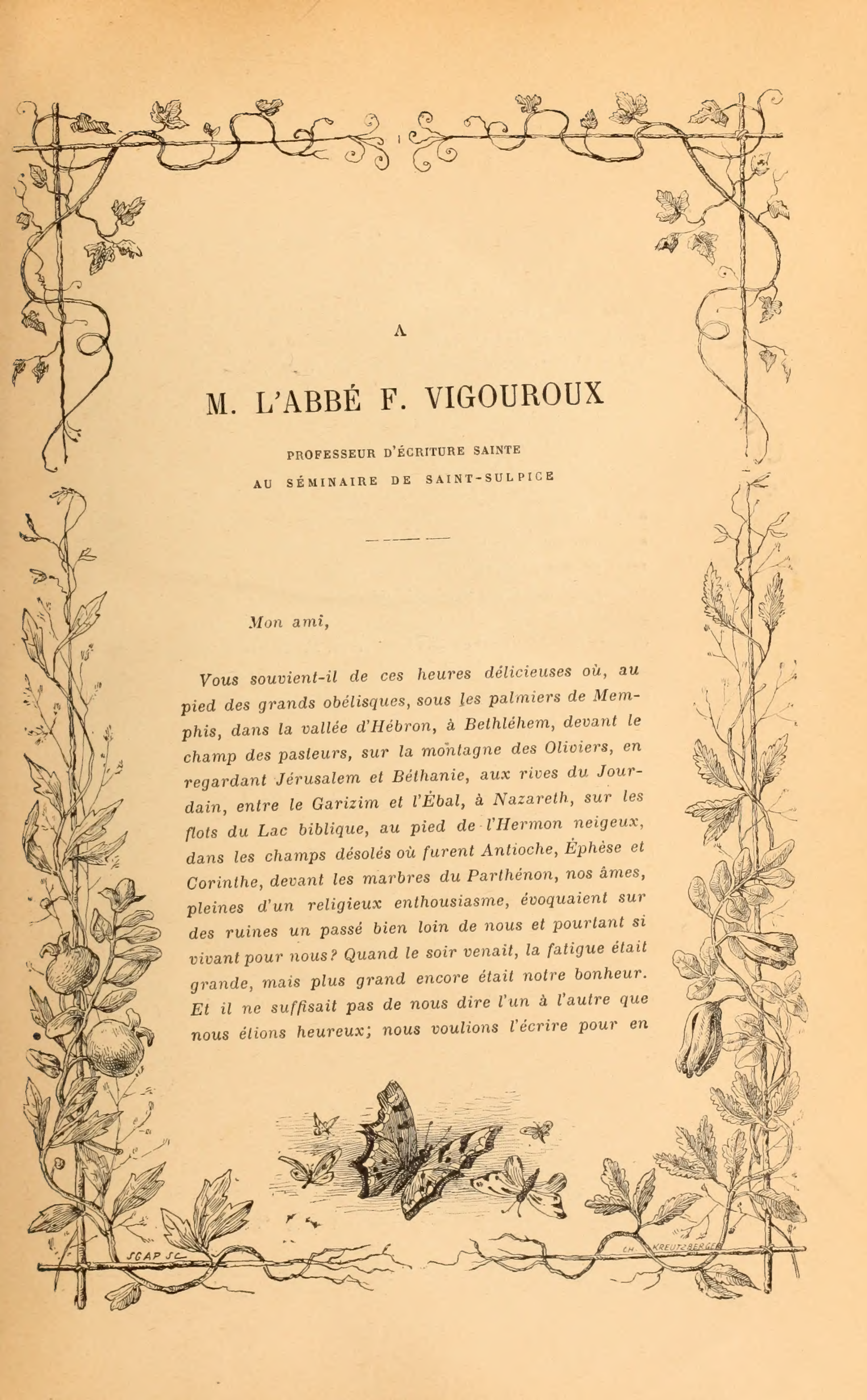
Ὁ ἀστὴρ προῆγεν αὐτούς.
L'étoile allait devant eux.
MATT. II, 9.

ÉGYPTE ET BASSE PALESTINE

PARIS
L. DE SOYE & FILS
18, rue des Fossés-St-Jacques.







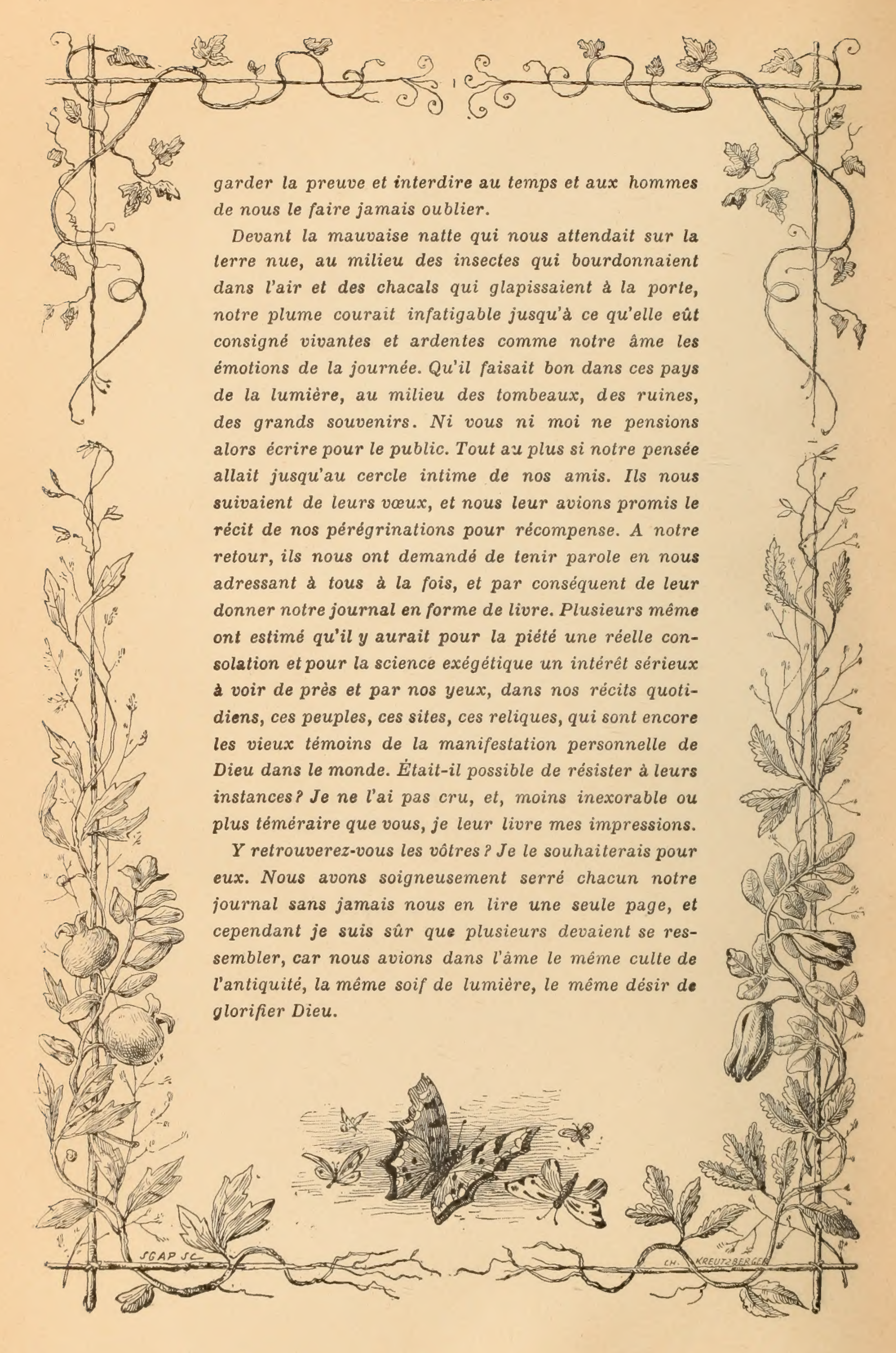
A

M. L'ABBÉ F. VIGOUROUX

PROFESSEUR D'ÉCRITURE SAINTE
AU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE

Mon ami,

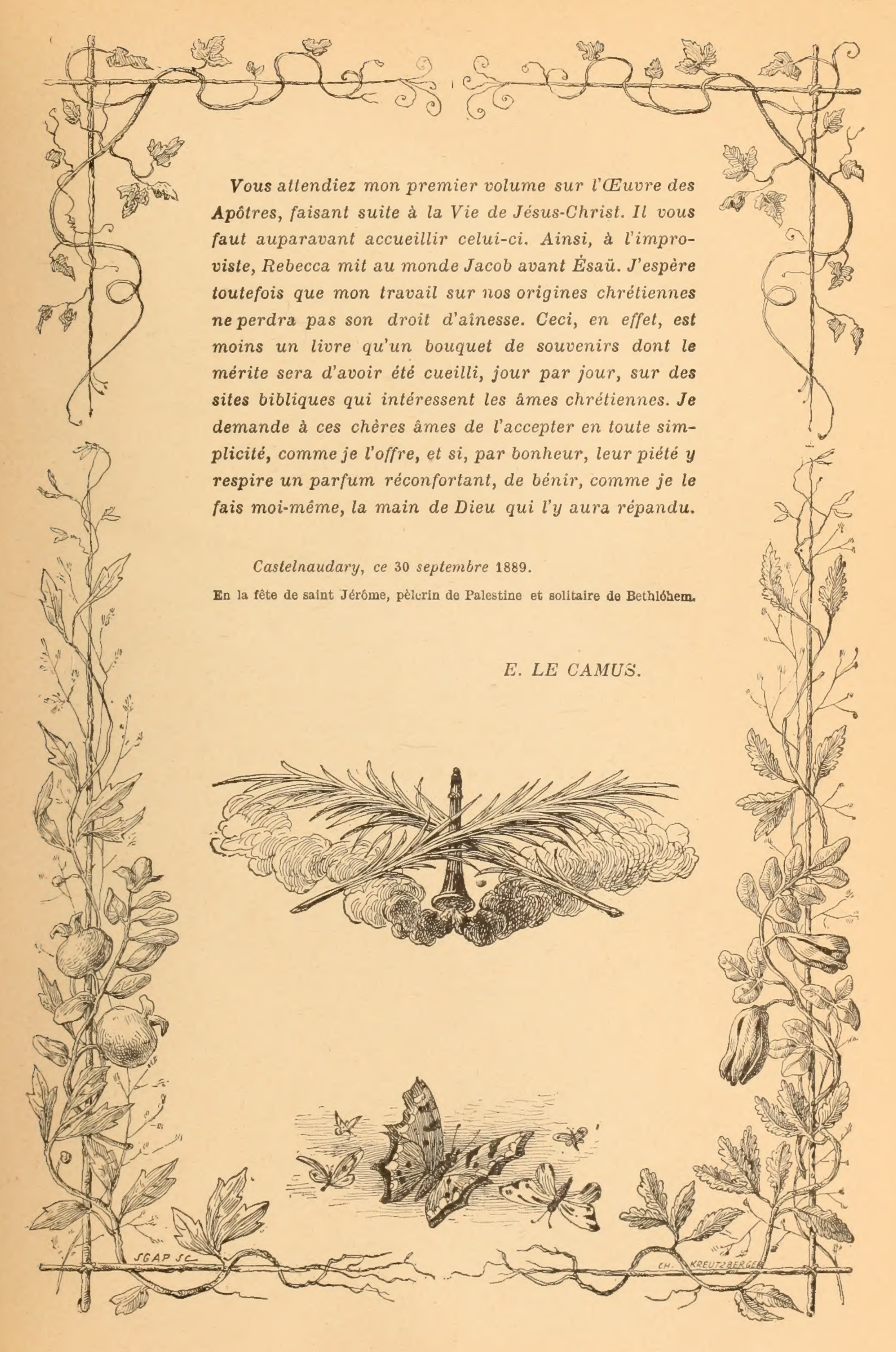
Vous souvient-il de ces heures délicieuses où, au pied des grands obélisques, sous les palmiers de Memphis, dans la vallée d'Hébron, à Bethléhem, devant le champ des pasteurs, sur la montagne des Oliviers, en regardant Jérusalem et Béthanie, aux rives du Jourdain, entre le Garizim et l'Èbal, à Nazareth, sur les flots du Lac biblique, au pied de l'Hermon neigeux, dans les champs désolés où furent Antioche, Éphèse et Corinthe, devant les marbres du Parthénon, nos âmes, pleines d'un religieux enthousiasme, évoquaient sur des ruines un passé bien loin de nous et pourtant si vivant pour nous? Quand le soir venait, la fatigue était grande, mais plus grand encore était notre bonheur. Et il ne suffisait pas de nous dire l'un à l'autre que nous étions heureux; nous voulions l'écrire pour en



garder la preuve et interdire au temps et aux hommes de nous le faire jamais oublier.

Devant la mauvaise natte qui nous attendait sur la terre nue, au milieu des insectes qui bourdonnaient dans l'air et des chacals qui glapissaient à la porte, notre plume courait infatigable jusqu'à ce qu'elle eût consigné vivantes et ardentes comme notre âme les émotions de la journée. Qu'il faisait bon dans ces pays de la lumière, au milieu des tombeaux, des ruines, des grands souvenirs. Ni vous ni moi ne pensions alors écrire pour le public. Tout au plus si notre pensée allait jusqu'au cercle intime de nos amis. Ils nous suivaient de leurs vœux, et nous leur avions promis le récit de nos pérégrinations pour récompense. A notre retour, ils nous ont demandé de tenir parole en nous adressant à tous à la fois, et par conséquent de leur donner notre journal en forme de livre. Plusieurs même ont estimé qu'il y aurait pour la piété une réelle consolation et pour la science exégétique un intérêt sérieux à voir de près et par nos yeux, dans nos récits quotidiens, ces peuples, ces sites, ces reliques, qui sont encore les vieux témoins de la manifestation personnelle de Dieu dans le monde. Était-il possible de résister à leurs instances? Je ne l'ai pas cru, et, moins inexorable ou plus téméraire que vous, je leur livre mes impressions.

Y retrouverez-vous les vôtres? Je le souhaiterais pour eux. Nous avons soigneusement serré chacun notre journal sans jamais nous en lire une seule page, et cependant je suis sûr que plusieurs devaient se ressembler, car nous avions dans l'âme le même culte de l'antiquité, la même soif de lumière, le même désir de glorifier Dieu.

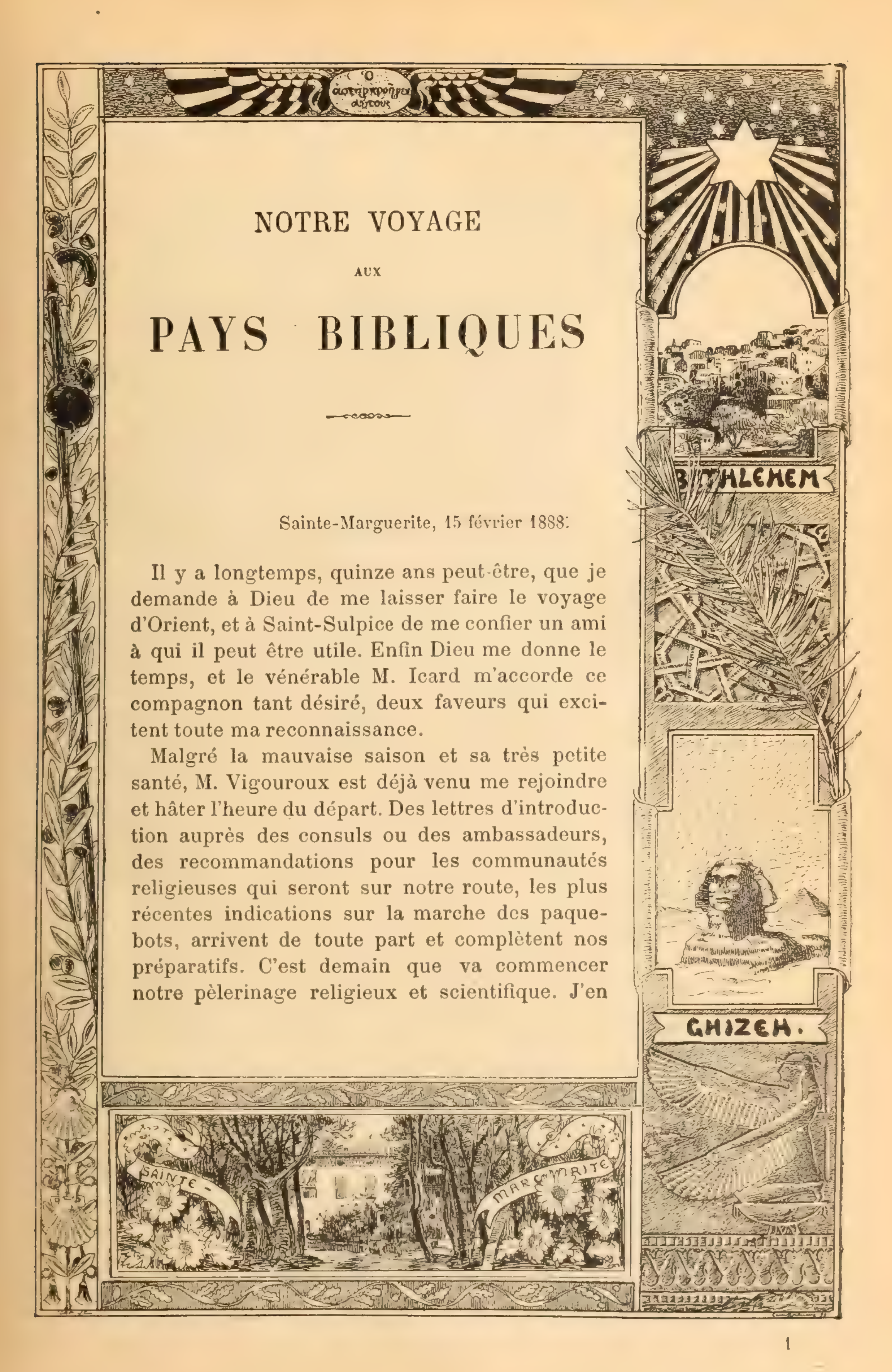


Vous attendiez mon premier volume sur l'Œuvre des Apôtres, faisant suite à la Vie de Jésus-Christ. Il vous faut auparavant accueillir celui-ci. Ainsi, à l'improviste, Rebecca mit au monde Jacob avant Ésaü. J'espère toutefois que mon travail sur nos origines chrétiennes ne perdra pas son droit d'aînesse. Ceci, en effet, est moins un livre qu'un bouquet de souvenirs dont le mérite sera d'avoir été cueilli, jour par jour, sur des sites bibliques qui intéressent les âmes chrétiennes. Je demande à ces chères âmes de l'accepter en toute simplicité, comme je l'offre, et si, par bonheur, leur piété y respire un parfum réconfortant, de bénir, comme je le fais moi-même, la main de Dieu qui l'y aura répandu.

Castelnaudary, ce 30 *septembre* 1889.

En la fête de saint Jérôme, pèlerin de Palestine et solitaire de Bethléhem.

E. LE CAMUS.



NOTRE VOYAGE

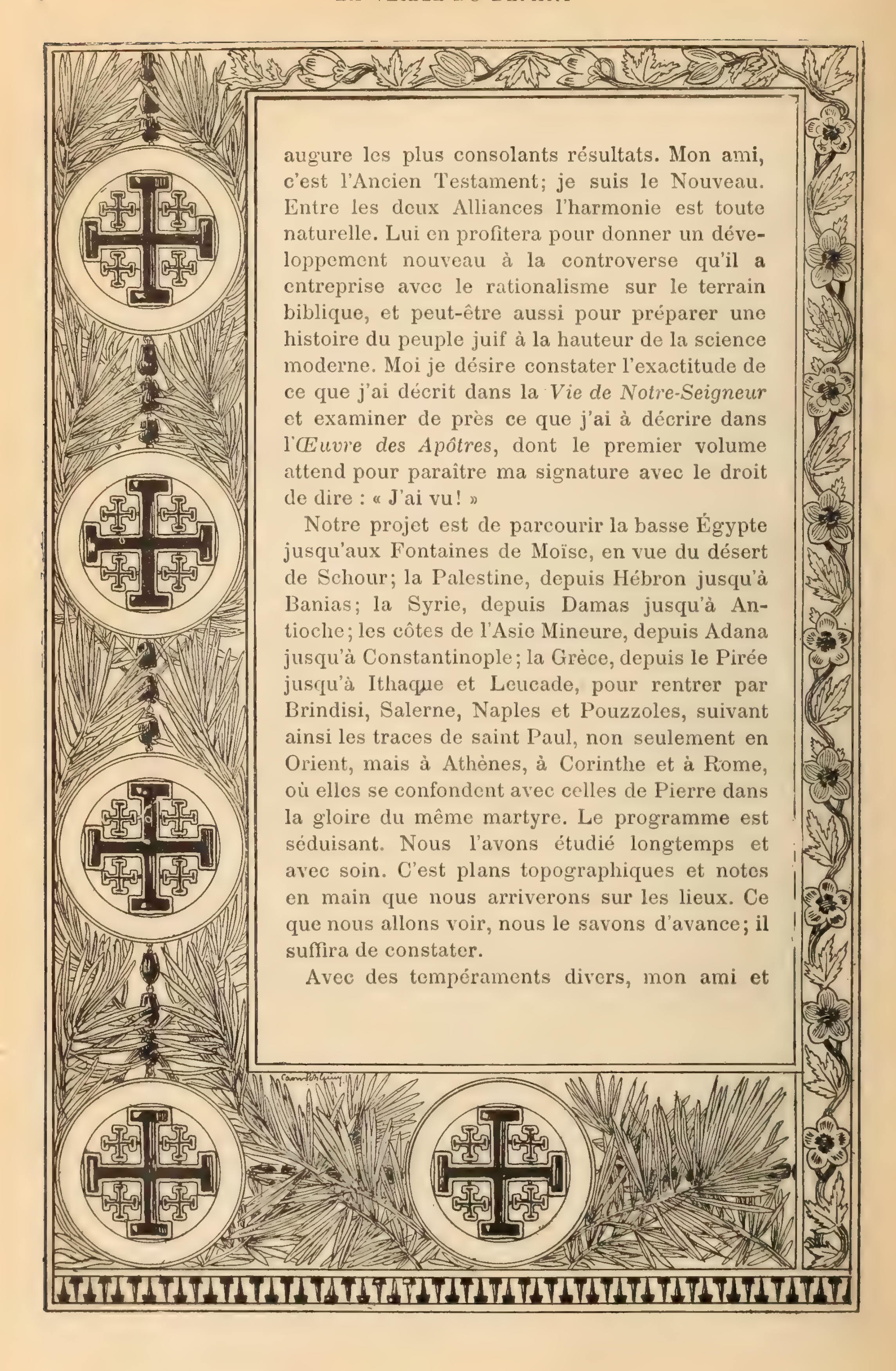
AUX

PAYS BIBLIQUES

Sainte-Marguerite, 15 février 1888.

Il y a longtemps, quinze ans peut-être, que je demande à Dieu de me laisser faire le voyage d'Orient, et à Saint-Sulpice de me confier un ami à qui il peut être utile. Enfin Dieu me donne le temps, et le vénérable M. Icard m'accorde ce compagnon tant désiré, deux faveurs qui excitent toute ma reconnaissance.

Malgré la mauvaise saison et sa très petite santé, M. Vigouroux est déjà venu me rejoindre et hâter l'heure du départ. Des lettres d'introduction auprès des consuls ou des ambassadeurs, des recommandations pour les communautés religieuses qui seront sur notre route, les plus récentes indications sur la marche des paquebots, arrivent de toute part et complètent nos préparatifs. C'est demain que va commencer notre pèlerinage religieux et scientifique. J'en



augure les plus consolants résultats. Mon ami, c'est l'Ancien Testament; je suis le Nouveau. Entre les deux Alliances l'harmonie est toute naturelle. Lui en profitera pour donner un développement nouveau à la controverse qu'il a entreprise avec le rationalisme sur le terrain biblique, et peut-être aussi pour préparer une histoire du peuple juif à la hauteur de la science moderne. Moi je désire constater l'exactitude de ce que j'ai décrit dans la *Vie de Notre-Seigneur* et examiner de près ce que j'ai à décrire dans l'*Œuvre des Apôtres*, dont le premier volume attend pour paraître ma signature avec le droit de dire : « J'ai vu! »

Notre projet est de parcourir la basse Égypte jusqu'aux Fontaines de Moïse, en vue du désert de Schour; la Palestine, depuis Hébron jusqu'à Banias; la Syrie, depuis Damas jusqu'à Antioche; les côtes de l'Asie Mineure, depuis Adana jusqu'à Constantinople; la Grèce, depuis le Pirée jusqu'à Ithaque et Leucade, pour rentrer par Brindisi, Salerne, Naples et Pouzzoles, suivant ainsi les traces de saint Paul, non seulement en Orient, mais à Athènes, à Corinthe et à Rome, où elles se confondent avec celles de Pierre dans la gloire du même martyre. Le programme est séduisant. Nous l'avons étudié longtemps et avec soin. C'est plans topographiques et notes en main que nous arriverons sur les lieux. Ce que nous allons voir, nous le savons d'avance; il suffira de constater.

Avec des tempéraments divers, mon ami et

moi avons la plupart des idées communes, et, en tout cas, la même ardeur pour défendre la grande cause de l'Église, le même enthousiasme pour la vérité. Nous envisageons avec joie cette perspective de la vie à deux, et nous avons hâte de la commencer. Un deuil de famille et un violent refroidissement qui en a été la conséquence, nous ont empêchés de prendre la meilleure voie pour aller en Égypte, qui est Brindisi et le Lloyd autrichien. Il faut accepter cinq jours de mer et s'embarquer à Marseille. Nous nous mettrons en route demain. Ma névralgie me serre encore fortement, mais je la dissimule. Dieu y avisera.

Jeudi 16 février.

Ce matin, dans notre petite chapelle, au milieu de cœurs dévoués, nous avons prié le Ciel de bénir notre voyage. Les larmes d'une vieille mère, dont j'ai été l'unique fils, ont peut-être coulé pendant que je montais à l'autel. Elle les a discrètement cachées. L'histoire de ces patriarches nomades, amis fidèles de Dieu et voyageurs infatigables, que la liturgie mettait sous nos yeux durant le saint sacrifice, a quelque chose de réconfortant au moment du départ.

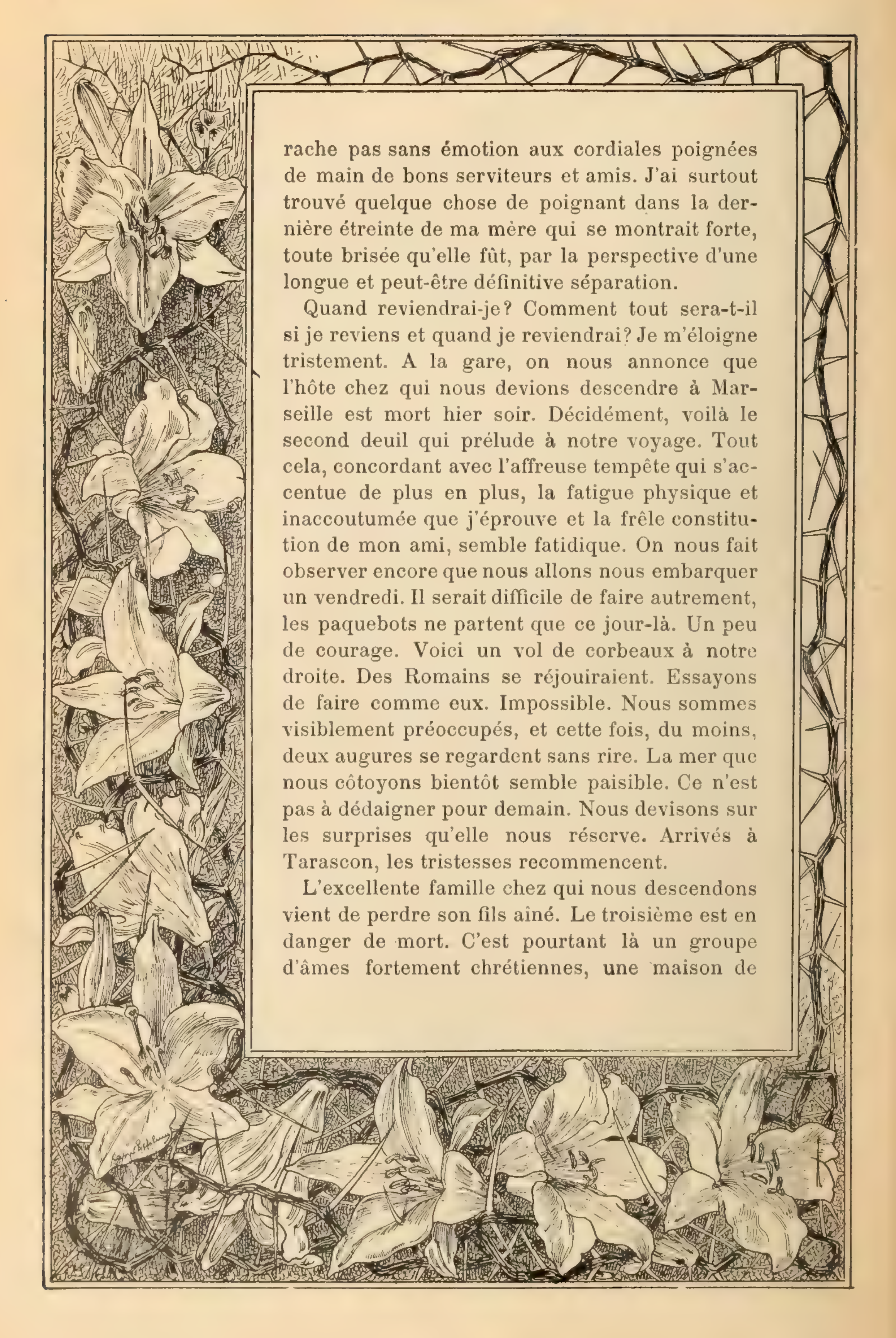
Par un temps affreux, vent, givre, tempête, nous quittons la chère maison de campagne où, après dix-sept ans de vie préoccupée et militante, je goûtais pour la première fois le charme du travail dans le calme et la solitude. On ne s'ar-











rache pas sans émotion aux cordiales poignées de main de bons serviteurs et amis. J'ai surtout trouvé quelque chose de poignant dans la dernière étreinte de ma mère qui se montrait forte, toute brisée qu'elle fût, par la perspective d'une longue et peut-être définitive séparation.

Quand reviendrai-je? Comment tout sera-t-il si je reviens et quand je reviendrai? Je m'éloigne tristement. A la gare, on nous annonce que l'hôte chez qui nous devions descendre à Marseille est mort hier soir. Décidément, voilà le second deuil qui prélude à notre voyage. Tout cela, concordant avec l'affreuse tempête qui s'accentue de plus en plus, la fatigue physique et inaccoutumée que j'éprouve et la frêle constitution de mon ami, semble fatidique. On nous fait observer encore que nous allons nous embarquer un vendredi. Il serait difficile de faire autrement, les paquebots ne partent que ce jour-là. Un peu de courage. Voici un vol de corbeaux à notre droite. Des Romains se réjouiraient. Essayons de faire comme eux. Impossible. Nous sommes visiblement préoccupés, et cette fois, du moins, deux augures se regardent sans rire. La mer que nous côtoyons bientôt semble paisible. Ce n'est pas à dédaigner pour demain. Nous devisons sur les surprises qu'elle nous réserve. Arrivés à Tarascon, les tristesses recommencent.

L'excellente famille chez qui nous descendons vient de perdre son fils aîné. Le troisième est en danger de mort. C'est pourtant là un groupe d'âmes fortement chrétiennes, une maison de

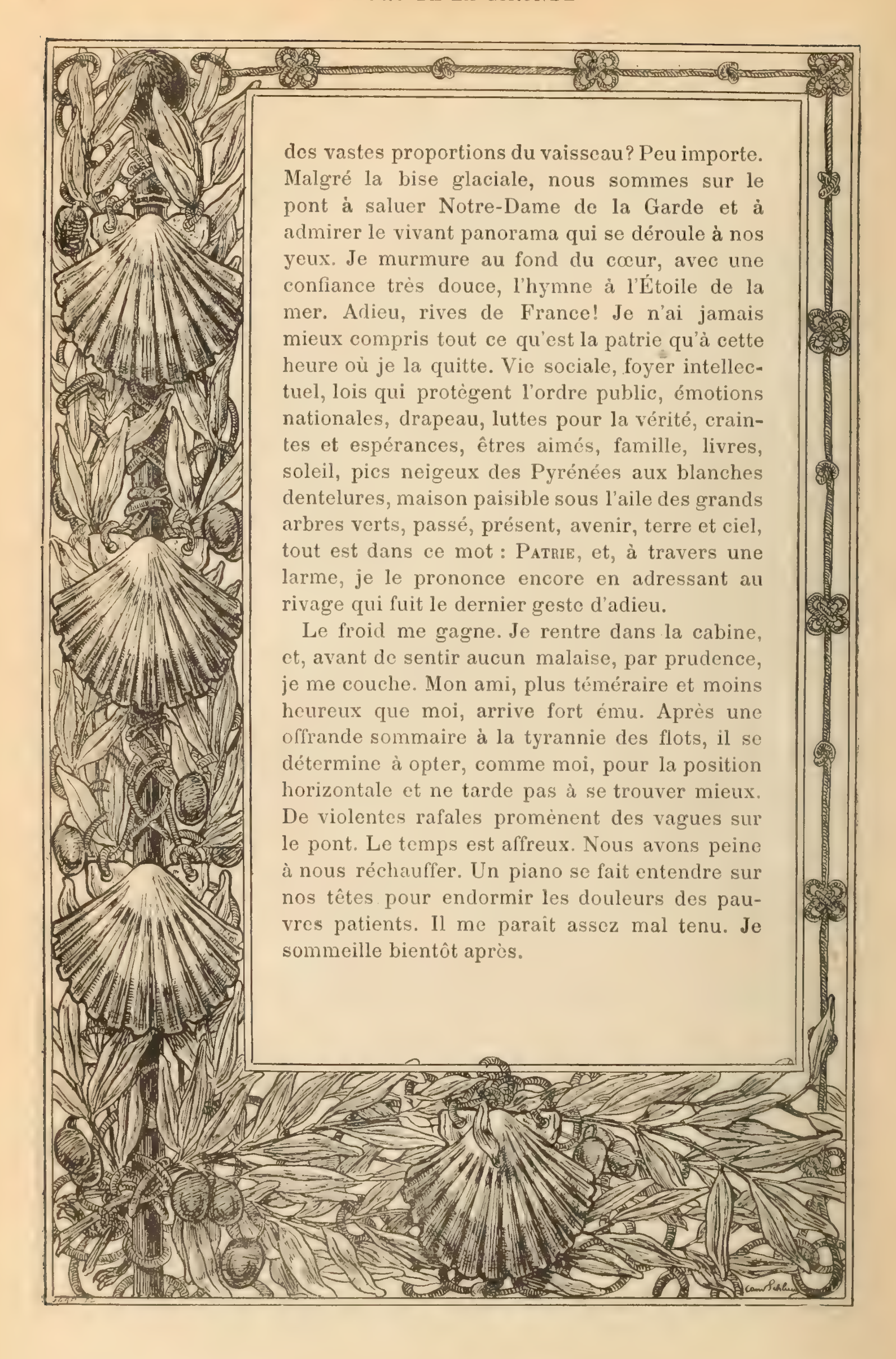


vrais croyants. Dieu a ses vues. Nous couchons chez l'archiprêtre, un vieil ami de Saint-Sulpice. Dernier malheur, ma cheminée fume; il faut éteindre le feu. Le froid est violent.

Vendredi 17 février.

Nous disons la messe au tombeau de sainte Marthe. Qu'il lui plaise de nous conduire là d'où elle est partie, pour nous ramener ensuite là où elle est venue. Selon la vieille tradition de Provence, elle fit la traversée de Palestine en Gaule, avec Lazare son frère et Marie sa sœur, mais moins vite et moins confortablement que nous. Nous trouvons, en effet, à Marseille, *la Gironde*, splendide paquebot qui, pour ses débuts dans la Méditerranée, va nous emporter dans ses flancs. Après une visite au directeur des Messageries, homme aimable et obligeant, nous allons déjeuner à l'hôtel de Noailles. Mon ami est dans les meilleures dispositions et tout au bonheur du départ. Je m'en fais une joie, car je l'aime tendrement, et je réponds de lui à ceux qui me l'ont confié. Après quelques courses obligées, nous achevons nos dernières emplettes et nous partons.

La cabine est vaste et commode. J'organise tout en vue du terrible mal de mer qui ne vient pas. Est-ce le résultat de la cocaïne consciencieusement avalée avant de nous mettre en marche? Est-ce en raison du calme de la mer et



des vastes proportions du vaisseau? Peu importe. Malgré la bise glaciale, nous sommes sur le pont à saluer Notre-Dame de la Garde et à admirer le vivant panorama qui se déroule à nos yeux. Je murmure au fond du cœur, avec une confiance très douce, l'hymne à l'Étoile de la mer. Adieu, rives de France! Je n'ai jamais mieux compris tout ce qu'est la patrie qu'à cette heure où je la quitte. Vie sociale, foyer intellectuel, lois qui protègent l'ordre public, émotions nationales, drapeau, luttes pour la vérité, craintes et espérances, êtres aimés, famille, livres, soleil, pics neigeux des Pyrénées aux blanches dentelures, maison paisible sous l'aile des grands arbres verts, passé, présent, avenir, terre et ciel, tout est dans ce mot : PATRIE, et, à travers une larme, je le prononce encore en adressant au rivage qui fuit le dernier geste d'adieu.

Le froid me gagne. Je rentre dans la cabine, et, avant de sentir aucun malaise, par prudence, je me couche. Mon ami, plus téméraire et moins heureux que moi, arrive fort ému. Après une offrande sommaire à la tyrannie des flots, il se détermine à opter, comme moi, pour la position horizontale et ne tarde pas à se trouver mieux. De violentes rafales promènent des vagues sur le pont. Le temps est affreux. Nous avons peine à nous réchauffer. Un piano se fait entendre sur nos têtes pour endormir les douleurs des pauvres patients. Il me paraît assez mal tenu. Je sommeille bientôt après.



En mer, le samedi 18 février.

Nous nous réveillons entre la Corse et la Sardaigne. De part et d'autre on voit des montagnes rocheuses dont les sommets sont gracieusement festonnés, comme ceux des Alpines. Le mouvement du bateau devient insensible. Je déjeune parfaitement; M. Vigouroux fait piètre mine; j'en suis ennuyé. Il pleut. Le salon est très vaste, et partant très froid. Je couvre pieusement mon ami de mon manteau. Quelques aimables passagers, entre autres M. le duc d'Harcourt et M. Mougel-Bey, directeur de la mission égyptienne à Paris, entrent en relations avec nous. Leur conversation est agréable. Nous laissons à droite Caprera, avec la maison blanche de Garibaldi.

Là s'est éteint cet homme, général de théâtre, étrange fou, patriote convaincu, héroïque ganache. A mes côtés quelqu'un murmure : « Il a fait l'Italie! » Plût à Dieu qu'il eût seul commis ce crime, car est crime toute œuvre accomplie au mépris de la justice et au bénéfice des ingrats. Nous perdons toute terre de vue. La mer moutonne; je tiens bon.

Premier dimanche de Carême, 19 février.

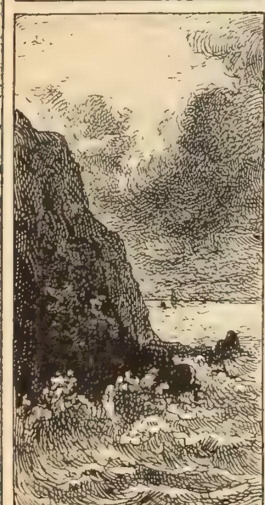
La nuit a été mauvaise, la journée longue et froide. A trois heures du soir, ma pensée se porte vers tant de prédicateurs qui, dans l'Eglise universelle, ouvrent la station quadragésimale.





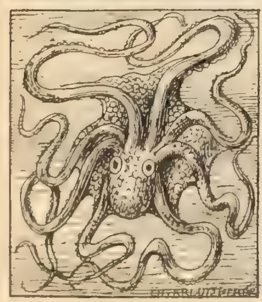






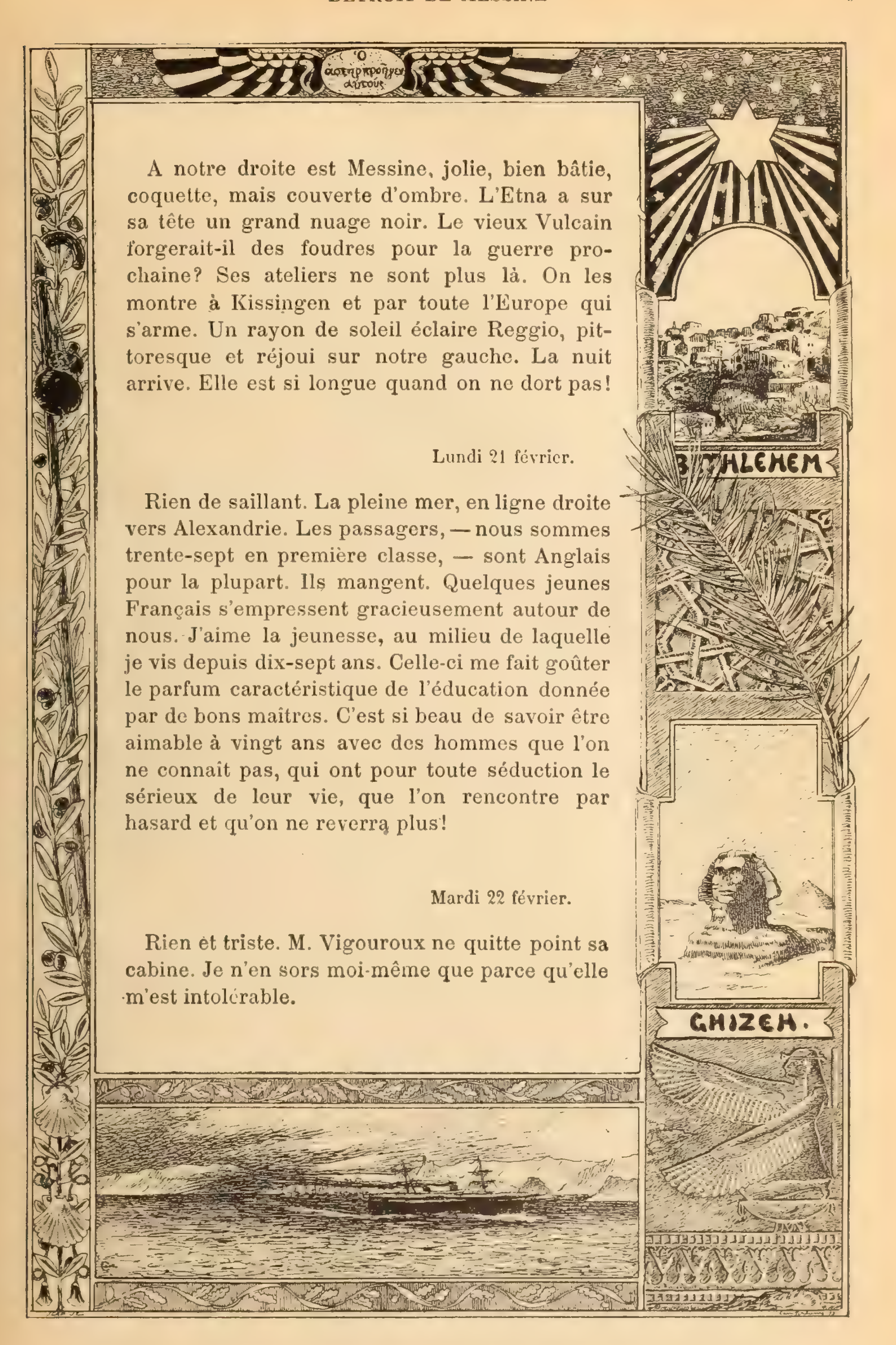
J'offre pour le triomphe de leur apostolat le silence que, contre mes habitudes, je garderai cette année et les premières fatigues du voyage. Nous sommes au pied du Stromboli. Ici se rencontrèrent avec leurs flottes Ruyter et Duquesne, en 1676. Le rocher conique, vomissant sans relâche des tourbillons de fumée, mêlés d'éclairs, mesure 700 mètres de haut. Il est escarpé de tous côtés, sauf au nord-est, où quelques paysans, dans une petite plaine, cultivent la vigne et se livrent au commerce de la pierre ponce et du soufre. A l'arrière-plan, les Calabres sont couvertes de neige. Le détroit de Messine commence. Je songe à la description de Virgile : « Scylla menace à droite, l'implacable Charybde à gauche. Les deux monstres rejettent jusqu'au ciel les flots qu'ils avaient absorbés. »

Aujourd'hui, rien de semblable. Charybde, foudroyée par Jupiter pour avoir volé les bœufs d'Hercule, a-t-elle bravement relevé la tête et cessé d'être un gouffre? Scylla n'ouvre-t-elle plus ses six gueules horribles, triste don de Circé jalouse? Les loups et les chiens ont-ils cessé de hurler autour d'elle? C'est probable, car nous entrons dans le fameux passage aussi tranquilles que sur un lac. Les anciens avaient l'imagination vive et le péril facile. A vrai dire, leurs barques légères et gracieuses savaient mal se défendre des courants. Nos vaisseaux modernes passent graves et superbes, jetant des bouffées de fumée et de feu aux vieux monstres mythologiques qui n'ont plus de souffle.









A notre droite est Messine, jolie, bien bâtie, coquette, mais couverte d'ombre. L'Etna a sur sa tête un grand nuage noir. Le vieux Vulcain forgerait-il des foudres pour la guerre prochaine? Ses ateliers ne sont plus là. On les montre à Kissingen et par toute l'Europe qui s'arme. Un rayon de soleil éclaire Reggio, pittoresque et réjoui sur notre gauche. La nuit arrive. Elle est si longue quand on ne dort pas!

Lundi 21 février.

Rien de saillant. La pleine mer, en ligne droite vers Alexandrie. Les passagers, — nous sommes trente-sept en première classe, — sont Anglais pour la plupart. Ils mangent. Quelques jeunes Français s'empressent gracieusement autour de nous. J'aime la jeunesse, au milieu de laquelle je vis depuis dix-sept ans. Celle-ci me fait goûter le parfum caractéristique de l'éducation donnée par de bons maîtres. C'est si beau de savoir être aimable à vingt ans avec des hommes que l'on ne connaît pas, qui ont pour toute séduction le sérieux de leur vie, que l'on rencontre par hasard et qu'on ne reverra plus!

Mardi 22 février.

Rien et triste. M. Vigouroux ne quitte point sa cabine. Je n'en sors moi-même que parce qu'elle m'est intolérable.



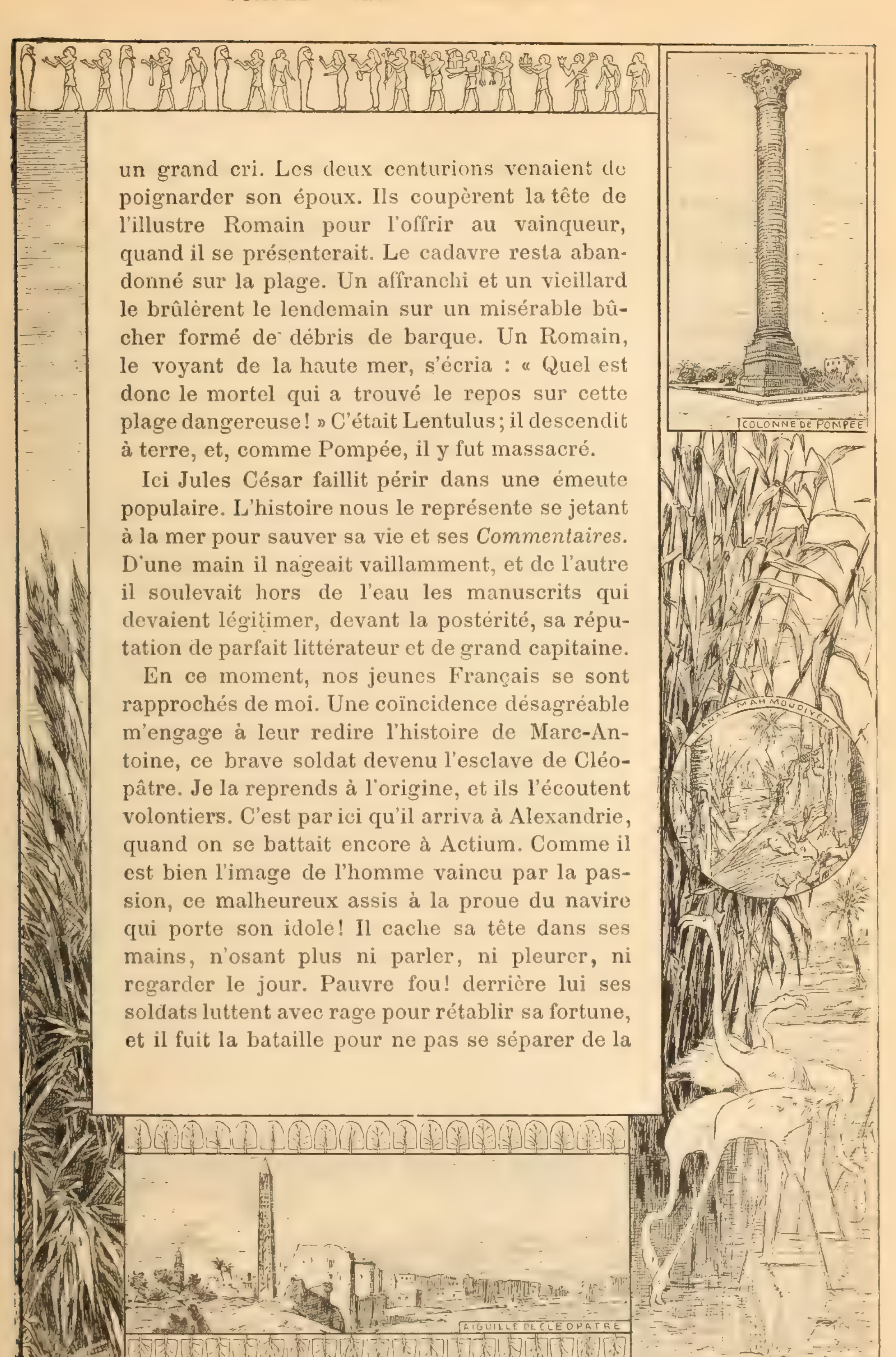
L'ÉGYPTE

Mercredi 23 février.

A onze heures du matin, nous sommes en vue d'Alexandrie. Volontiers je m'isole sur l'arrière du navire, pour goûter sans trouble le bonheur que j'éprouve à cette première apparition de l'Orient. Tant de fois je l'avais vue sur la carte, dans les livres, à travers mes rêves, cette terre d'Egypte étonnante par ce que l'on en disait! La voilà maintenant elle-même. Les contours s'en dessinent à l'horizon, mais à peine sensibles, car la plage est très basse. Le soleil y verse à torrents sa plus blanche lumière.

Est-il dans l'essence du mal physique de nous porter aux idées tristes? Peut-être. Les premiers souvenirs qu'éprouvent en moi ces rivages déserts et arides sont ceux des drames sanglants dont ils furent le théâtre. Ici arriva un jour, fuyant devant César, Pompée, le vaincu de Pharsale. Un ministre de Ptolémée, Achillas, si je ne me trompe, et deux centurions romains au service du roi, s'avancèrent pour l'accueillir dans leur barque avec des signes de paix. Du haut de sa galère, Cornélie inquiète le regardait voguant vers la terre. Tout à coup elle poussa

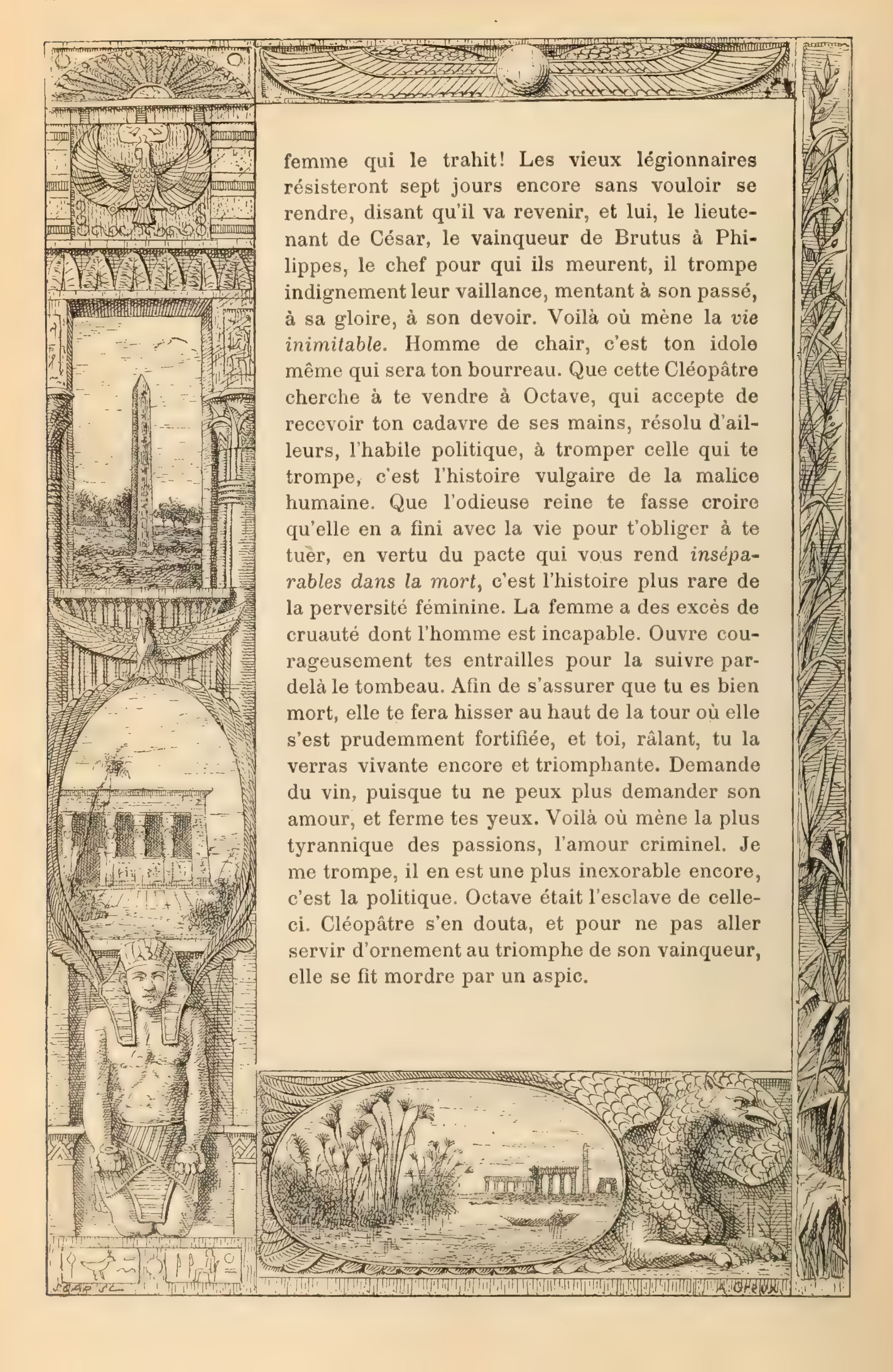




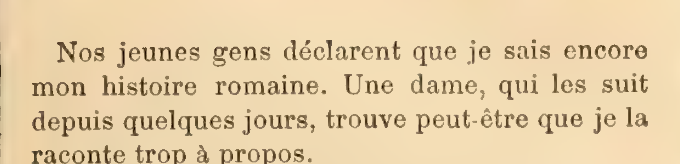
un grand cri. Les deux centurions venaient de poignarder son époux. Ils coupèrent la tête de l'illustre Romain pour l'offrir au vainqueur, quand il se présenterait. Le cadavre resta abandonné sur la plage. Un affranchi et un vieillard le brûlèrent le lendemain sur un misérable bûcher formé de débris de barque. Un Romain, le voyant de la haute mer, s'écria : « Quel est donc le mortel qui a trouvé le repos sur cette plage dangereuse! » C'était Lentulus; il descendit à terre, et, comme Pompée, il y fut massacré.

Ici Jules César faillit périr dans une émeute populaire. L'histoire nous le représente se jetant à la mer pour sauver sa vie et ses *Commentaires*. D'une main il nageait vaillamment, et de l'autre il soulevait hors de l'eau les manuscrits qui devaient légitimer, devant la postérité, sa réputation de parfait littérateur et de grand capitaine.

En ce moment, nos jeunes Français se sont rapprochés de moi. Une coïncidence désagréable m'engage à leur redire l'histoire de Marc-Antoine, ce brave soldat devenu l'esclave de Cléopâtre. Je la reprends à l'origine, et ils l'écoutent volontiers. C'est par ici qu'il arriva à Alexandrie, quand on se battait encore à Actium. Comme il est bien l'image de l'homme vaincu par la passion, ce malheureux assis à la proue du navire qui porte son idole! Il cache sa tête dans ses mains, n'osant plus ni parler, ni pleurer, ni regarder le jour. Pauvre fou! derrière lui ses soldats luttent avec rage pour rétablir sa fortune, et il fuit la bataille pour ne pas se séparer de la



femme qui le trahit! Les vieux légionnaires résisteront sept jours encore sans vouloir se rendre, disant qu'il va revenir, et lui, le lieutenant de César, le vainqueur de Brutus à Philippes, le chef pour qui ils meurent, il trompe indignement leur vaillance, mentant à son passé, à sa gloire, à son devoir. Voilà où mène la *vie inimitable.* Homme de chair, c'est ton idole même qui sera ton bourreau. Que cette Cléopâtre cherche à te vendre à Octave, qui accepte de recevoir ton cadavre de ses mains, résolu d'ailleurs, l'habile politique, à tromper celle qui te trompe, c'est l'histoire vulgaire de la malice humaine. Que l'odieuse reine te fasse croire qu'elle en a fini avec la vie pour t'obliger à te tuer, en vertu du pacte qui vous rend *inséparables dans la mort*, c'est l'histoire plus rare de la perversité féminine. La femme a des excès de cruauté dont l'homme est incapable. Ouvre courageusement tes entrailles pour la suivre par-delà le tombeau. Afin de s'assurer que tu es bien mort, elle te fera hisser au haut de la tour où elle s'est prudemment fortifiée, et toi, râlant, tu la verras vivante encore et triomphante. Demande du vin, puisque tu ne peux plus demander son amour, et ferme tes yeux. Voilà où mène la plus tyrannique des passions, l'amour criminel. Je me trompe, il en est une plus inexorable encore, c'est la politique. Octave était l'esclave de celle-ci. Cléopâtre s'en douta, et pour ne pas aller servir d'ornement au triomphe de son vainqueur, elle se fit mordre par un aspic.



Nos jeunes gens déclarent que je sais encore mon histoire romaine. Une dame, qui les suit depuis quelques jours, trouve peut-être que je la raconte trop à propos.

Mais nous avançons rapidement. Le palais de Ramleh à l'orient, et, plus près de nous, celui de Ras-et-Tîn, se dessinent sous le ciel bleu. Notre œil se rend assez bien compte de la langue de terre qui s'avance dans la mer. On dirait un vaste tronc d'arbre couché sur le sable, étendant à droite et à gauche ses deux branches principales pour former le nouveau et le vieux port. Le génie d'Alexandre ne fut pas mal inspiré, quand il entrevit que sur la petite ville de Rhacôtis il y avait place pour une grande cité, futur entrepôt des trésors de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

Au premier plan devant nous se dressent les mâts d'innombrables vaisseaux, comme les bois nus d'une forêt aux jours d'hiver. Derrière eux est la ville, blanche, bleue, jaune, basse, sans cachet artistique, comme une ville de marchands et de bourgeois. Quelques rares arbres, des palmiers surtout, la protègent assez mal contre un soleil impitoyable. Sur les collines de droite nous saluons des moulins à vent, souvenir de Bonaparte. Il n'en reste pas tant d'Alexandre.

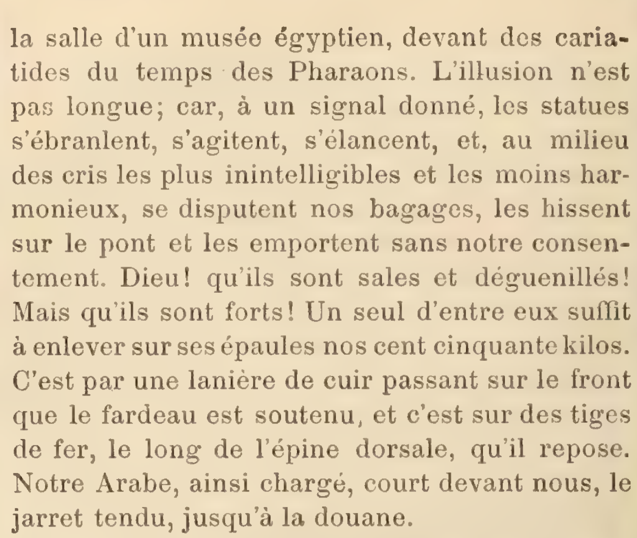
Enfin nous sommes à quai. Des géants bronzés, blancs, noirs, aux pieds longs, aux muscles solides, sont là debout contre les murs de la douane, ou accroupis au soleil sur les bords de l'eau. En les regardant, on se croirait déjà dans

ALEXANDRE

ANCIEN PHARE D'ALEXANDRIE


L'ALEXANDRIE ANTIQUE

URŒUS SACRÉ



la salle d'un musée égyptien, devant des cariatides du temps des Pharaons. L'illusion n'est pas longue; car, à un signal donné, les statues s'ébranlent, s'agitent, s'élancent, et, au milieu des cris les plus inintelligibles et les moins harmonieux, se disputent nos bagages, les hissent sur le pont et les emportent sans notre consentement. Dieu! qu'ils sont sales et déguenillés! Mais qu'ils sont forts! Un seul d'entre eux suffit à enlever sur ses épaules nos cent cinquante kilos. C'est par une lanière de cuir passant sur le front que le fardeau est soutenu, et c'est sur des tiges de fer, le long de l'épine dorsale, qu'il repose. Notre Arabe, ainsi chargé, court devant nous, le jarret tendu, jusqu'à la douane.

A travers un tumulte indescriptible de voix, de malles, d'hommes qui s'entre-croisent et se heurtent, nous subissons les formalités d'usage. Elles consistent à donner le *baghchich* traditionnel et à passer outre. C'est la première fois que j'entends prononcer ce mot magique devant lequel tout, en Orient, la police, la loi, la vertu, doivent désormais capituler. Depuis le douanier jusqu'au pacha, depuis le zaptié jusqu'au cadi, depuis le moukre jusqu'au sultan, nul ne marche qu'en vue du pourboire ou du baghchich.

A deux heures, nous descendons chez les Pères Lazaristes. Leur maison est neuve. L'ancienne fut brûlée le 12 juillet 1882, quand les Anglais bombardaient la ville. On nous fait un accueil tout cordial. C'est si bon d'arriver chez des amis

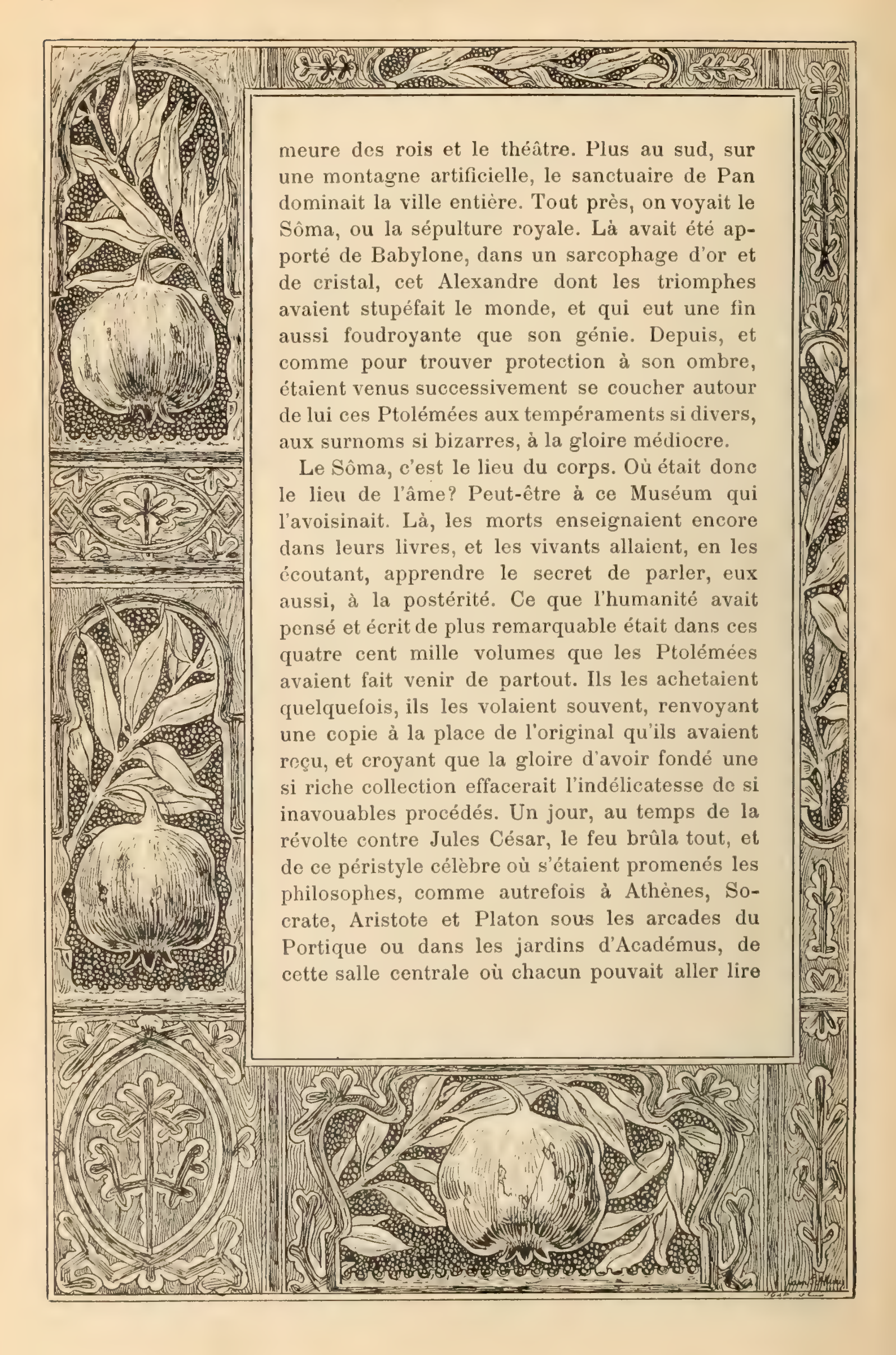




quand on se sent malade. Je me couche aussitôt. Espérons que demain tout ira mieux.

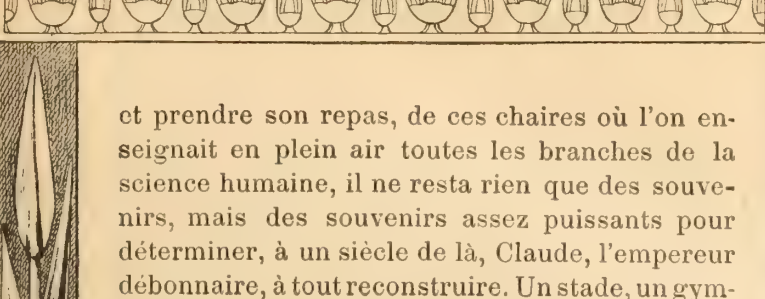
Alexandrie, 24 février.

Je n'ai pas dormi. A travers ma fiévreuse insomnie, je reconstituais par l'imagination la vieille Alexandrie, dont je comptais visiter aujourd'hui les ruines. Je la voyais grande dans la pensée d'Alexandre, et plus grande encore dans la réalisation de cette pensée par ses successeurs. L'île de Pharos, reliée à la terre par l'Heptastade, éclairait, du haut de sa merveilleuse tour de marbre blanc, les navigateurs arrivant de tout pays. On y avait gravé d'abord ces mots : « Le roi Ptolémée Philadelphe aux dieux sauveurs, pour ceux qui naviguent. » Mais avec le temps le nom du roi, écrit sur le stuc, tomba, et celui de Sostrate de Cnide, fils de Dexiphanès, l'architecte du chef-d'œuvre, soigneusement ciselé dans la pierre, resta seul quand le stuc trompeur eut disparu. Des temples de dieux grecs et égyptiens sanctionnaient, dans l'île même, l'alliance solennelle des conquérants et des vaincus. Des docks immenses, ou *apostases*, sur les deux ports, servaient d'entrepôt général au commerce du monde entier. Puis le Bruchéion, ou la ville grecque proprement dite, étalait aux yeux des visiteurs ses palais éblouissants de marbre et de granit. Là, à côté du temple de Neptune et de César, étaient la de-



meure des rois et le théâtre. Plus au sud, sur une montagne artificielle, le sanctuaire de Pan dominait la ville entière. Tout près, on voyait le Sôma, ou la sépulture royale. Là avait été apporté de Babylone, dans un sarcophage d'or et de cristal, cet Alexandre dont les triomphes avaient stupéfait le monde, et qui eut une fin aussi foudroyante que son génie. Depuis, et comme pour trouver protection à son ombre, étaient venus successivement se coucher autour de lui ces Ptolémées aux tempéraments si divers, aux surnoms si bizarres, à la gloire médiocre.

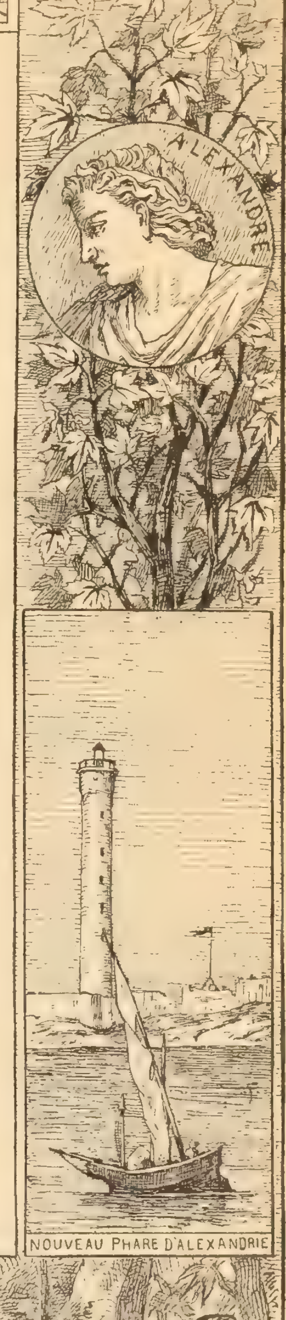
Le Sôma, c'est le lieu du corps. Où était donc le lieu de l'âme? Peut-être à ce Muséum qui l'avoisinait. Là, les morts enseignaient encore dans leurs livres, et les vivants allaient, en les écoutant, apprendre le secret de parler, eux aussi, à la postérité. Ce que l'humanité avait pensé et écrit de plus remarquable était dans ces quatre cent mille volumes que les Ptolémées avaient fait venir de partout. Ils les achetaient quelquefois, ils les volaient souvent, renvoyant une copie à la place de l'original qu'ils avaient reçu, et croyant que la gloire d'avoir fondé une si riche collection effacerait l'indélicatesse de si inavouables procédés. Un jour, au temps de la révolte contre Jules César, le feu brûla tout, et de ce péristyle célèbre où s'étaient promenés les philosophes, comme autrefois à Athènes, Socrate, Aristote et Platon sous les arcades du Portique ou dans les jardins d'Académus, de cette salle centrale où chacun pouvait aller lire



et prendre son repas, de ces chaires où l'on enseignait en plein air toutes les branches de la science humaine, il ne resta rien que des souvenirs, mais des souvenirs assez puissants pour déterminer, à un siècle de là, Claude, l'empereur débonnaire, à tout reconstruire. Un stade, un gymnase avec portique de sept cents mètres de long, un hippodrome, un dicastère, complétaient la ville grecque, à travers les plus délicieux jardins.

De son côté, la ville égyptienne, Rhacôtis, au sud-ouest, montrait triomphalement son Sérapéum, presque aussi imposant, dans ses harmonieuses proportions, que le Capitole de Rome. Là s'abritait avec ses conceptions nouvelles, autour d'une divinité mal définie, mais acceptée comme la forme concrète de la plus récente théologie, la philosophie païenne. Toutefois la statue de Sérapis ne suffisait pas aux logiciens de cette époque, et dans une seconde bibliothèque, sœur et rivale de la première, ils avaient voulu dresser encore un temple à l'esprit humain. L'édifice entier était élevé sur d'immenses substructions en forme de voûtes. On y montait par cent degrés. Un portique quadrangulaire en faisant le tour, et les arts y avaient rivalisé de génie pour exhiber les plus admirables chefs-d'œuvre.

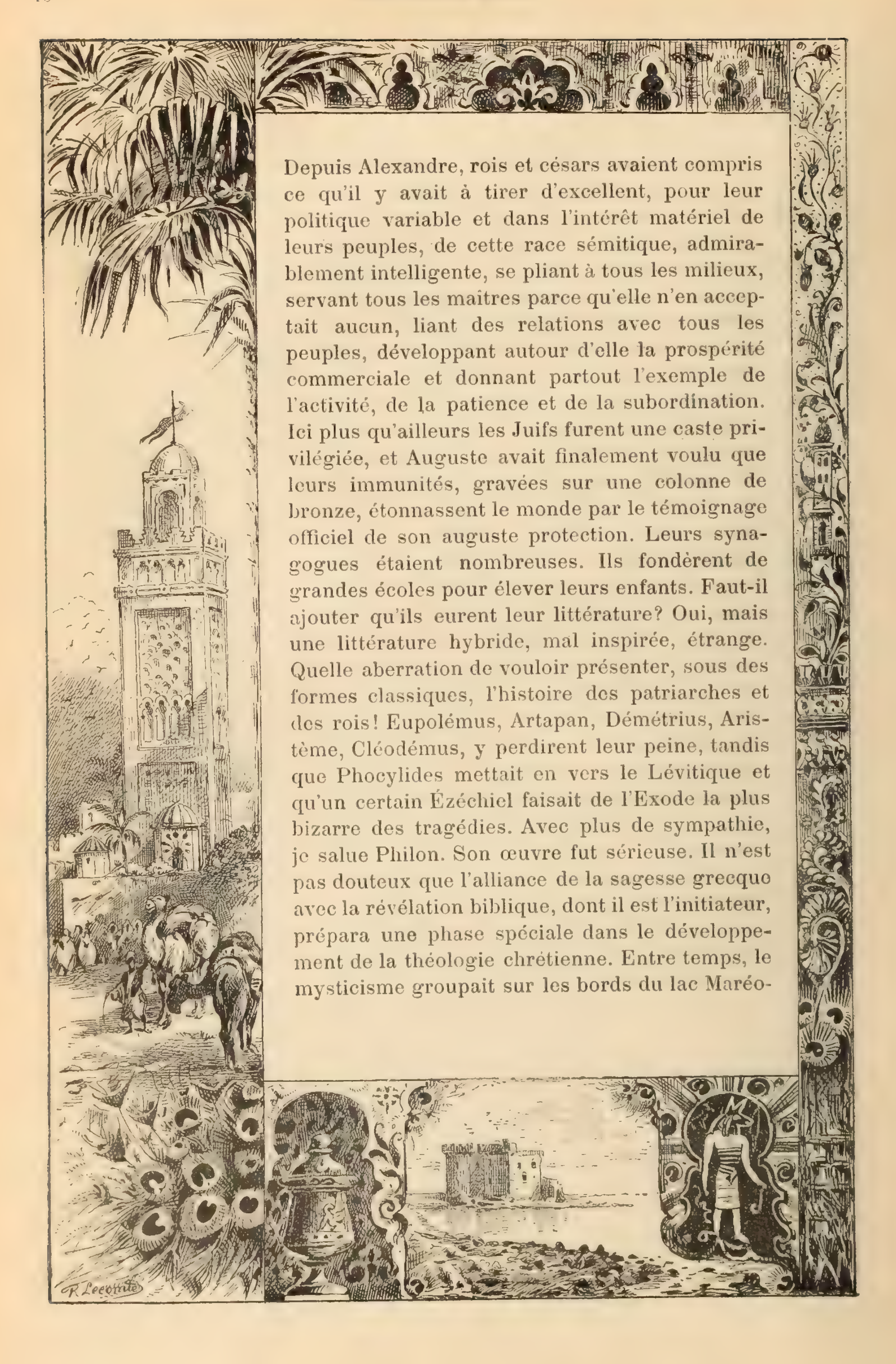
A l'opposé de Rhacôtis, et par conséquent au nord-est, au-delà du Bruchéion, derrière un mur qui la protégeait, je croyais voir la ville juive avec sa vie toute à part, absolument indépendante et nationale. Un alabarque l'administrait.



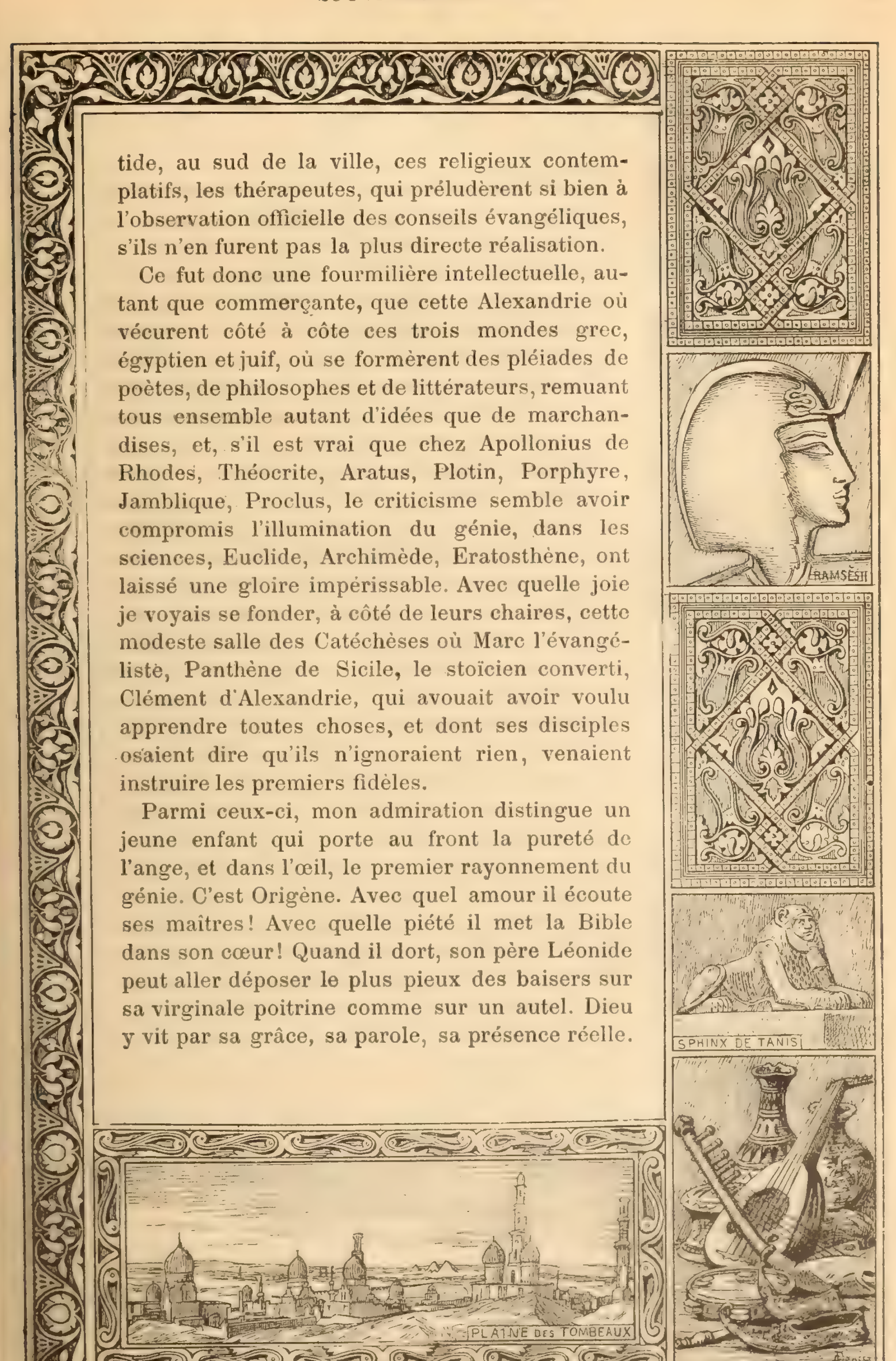
NOUVEAU PHARE D'ALEXANDRIE


RUINES DU MUR D'ENCEINTE D'ALEXANDRIE

URÆUS SACRÉ



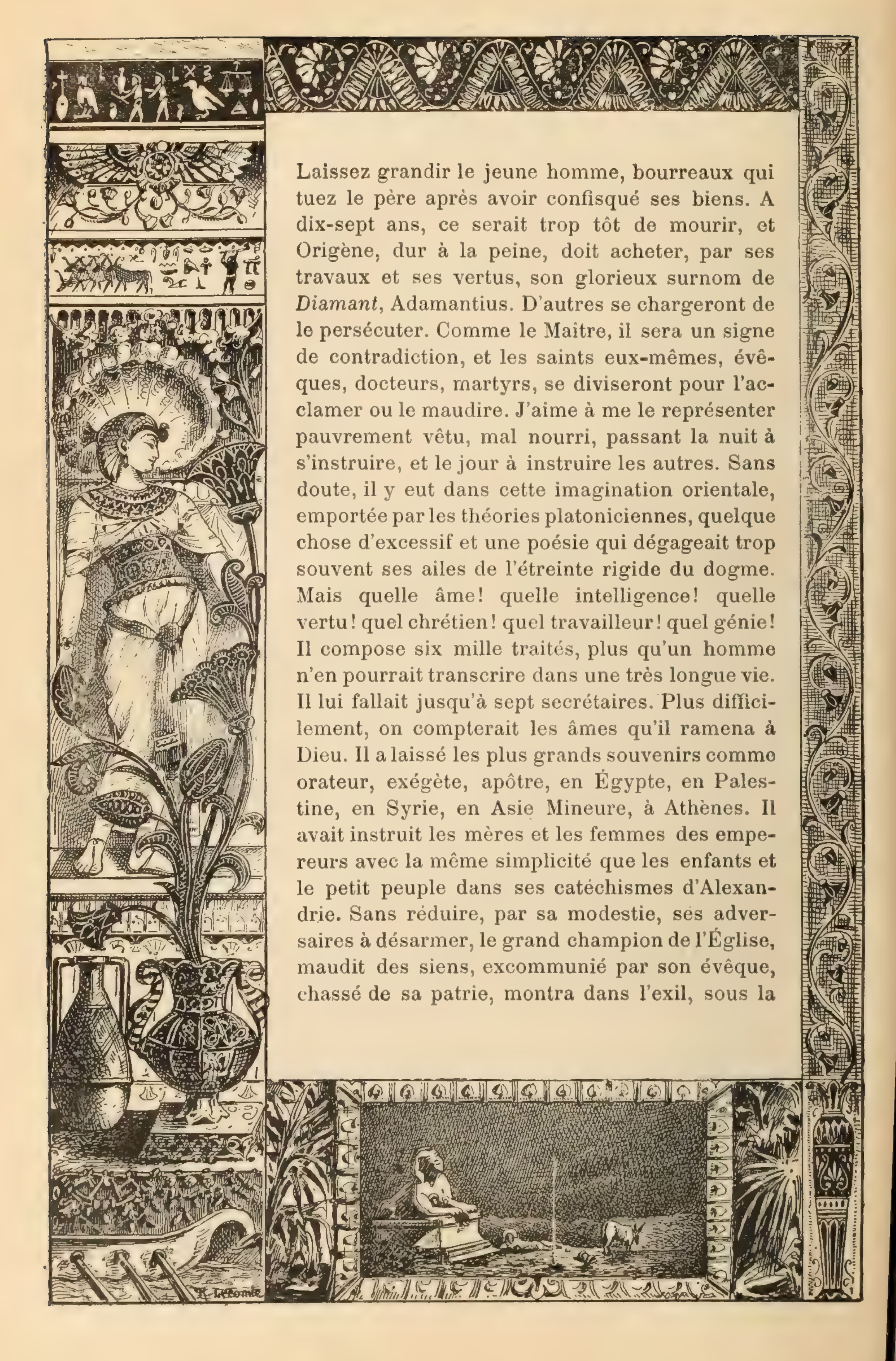
Depuis Alexandre, rois et césars avaient compris ce qu'il y avait à tirer d'excellent, pour leur politique variable et dans l'intérêt matériel de leurs peuples, de cette race sémitique, admirablement intelligente, se pliant à tous les milieux, servant tous les maîtres parce qu'elle n'en acceptait aucun, liant des relations avec tous les peuples, développant autour d'elle la prospérité commerciale et donnant partout l'exemple de l'activité, de la patience et de la subordination. Ici plus qu'ailleurs les Juifs furent une caste privilégiée, et Auguste avait finalement voulu que leurs immunités, gravées sur une colonne de bronze, étonnassent le monde par le témoignage officiel de son auguste protection. Leurs synagogues étaient nombreuses. Ils fondèrent de grandes écoles pour élever leurs enfants. Faut-il ajouter qu'ils eurent leur littérature? Oui, mais une littérature hybride, mal inspirée, étrange. Quelle aberration de vouloir présenter, sous des formes classiques, l'histoire des patriarches et des rois! Eupolémus, Artapan, Démétrius, Aristème, Cléodémus, y perdirent leur peine, tandis que Phocylides mettait en vers le Lévitique et qu'un certain Ézéchiel faisait de l'Exode la plus bizarre des tragédies. Avec plus de sympathie, je salue Philon. Son œuvre fut sérieuse. Il n'est pas douteux que l'alliance de la sagesse grecque avec la révélation biblique, dont il est l'initiateur, prépara une phase spéciale dans le développement de la théologie chrétienne. Entre temps, le mysticisme groupait sur les bords du lac Maréo-



tide, au sud de la ville, ces religieux contemplatifs, les thérapeutes, qui préludèrent si bien à l'observation officielle des conseils évangéliques, s'ils n'en furent pas la plus directe réalisation.

Ce fut donc une fourmilière intellectuelle, autant que commerçante, que cette Alexandrie où vécurent côté à côte ces trois mondes grec, égyptien et juif, où se formèrent des pléiades de poètes, de philosophes et de littérateurs, remuant tous ensemble autant d'idées que de marchandises, et, s'il est vrai que chez Apollonius de Rhodes, Théocrite, Aratus, Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus, le criticisme semble avoir compromis l'illumination du génie, dans les sciences, Euclide, Archimède, Eratosthène, ont laissé une gloire impérissable. Avec quelle joie je voyais se fonder, à côté de leurs chaires, cette modeste salle des Catéchèses où Marc l'évangéliste, Panthène de Sicile, le stoïcien converti, Clément d'Alexandrie, qui avouait avoir voulu apprendre toutes choses, et dont ses disciples osaient dire qu'ils n'ignoraient rien, venaient instruire les premiers fidèles.

Parmi ceux-ci, mon admiration distingue un jeune enfant qui porte au front la pureté de l'ange, et dans l'œil, le premier rayonnement du génie. C'est Origène. Avec quel amour il écoute ses maîtres! Avec quelle piété il met la Bible dans son cœur! Quand il dort, son père Léonide peut aller déposer le plus pieux des baisers sur sa virginale poitrine comme sur un autel. Dieu y vit par sa grâce, sa parole, sa présence réelle.

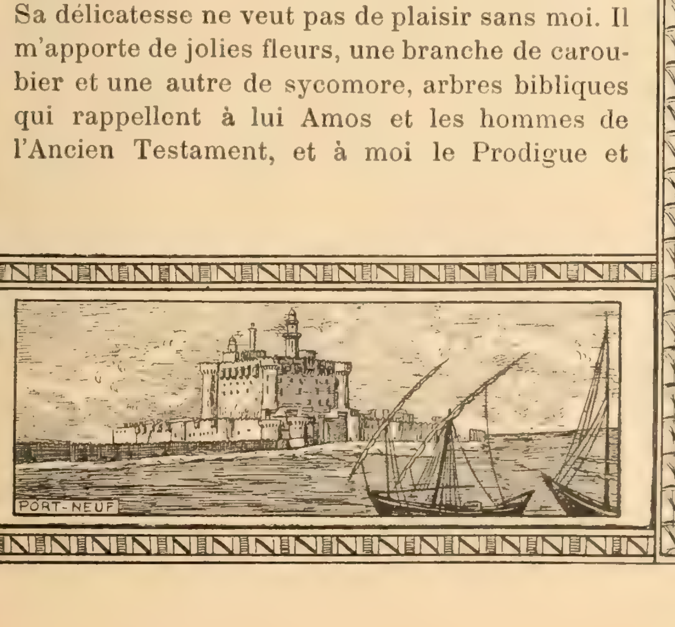


Laissez grandir le jeune homme, bourreaux qui tuez le père après avoir confisqué ses biens. A dix-sept ans, ce serait trop tôt de mourir, et Origène, dur à la peine, doit acheter, par ses travaux et ses vertus, son glorieux surnom de *Diamant*, Adamantius. D'autres se chargeront de le persécuter. Comme le Maître, il sera un signe de contradiction, et les saints eux-mêmes, évêques, docteurs, martyrs, se diviseront pour l'acclamer ou le maudire. J'aime à me le représenter pauvrement vêtu, mal nourri, passant la nuit à s'instruire, et le jour à instruire les autres. Sans doute, il y eut dans cette imagination orientale, emportée par les théories platoniciennes, quelque chose d'excessif et une poésie qui dégageait trop souvent ses ailes de l'étreinte rigide du dogme. Mais quelle âme! quelle intelligence! quelle vertu! quel chrétien! quel travailleur! quel génie! Il compose six mille traités, plus qu'un homme n'en pourrait transcrire dans une très longue vie. Il lui fallait jusqu'à sept secrétaires. Plus difficilement, on compterait les âmes qu'il ramena à Dieu. Il a laissé les plus grands souvenirs comme orateur, exégète, apôtre, en Égypte, en Palestine, en Syrie, en Asie Mineure, à Athènes. Il avait instruit les mères et les femmes des empereurs avec la même simplicité que les enfants et le petit peuple dans ses catéchismes d'Alexandrie. Sans réduire, par sa modestie, ses adversaires à désarmer, le grand champion de l'Église, maudit des siens, excommunié par son évêque, chassé de sa patrie, montra dans l'exil, sous la

persécution de Dèce, qu'il lui était aussi facile de verser son sang dans le martyre que les flots de sa doctrine et de son éloquence dans la chaire de vérité. Il mourut à Tyr où on conserva ses reliques. O violence des passions humaines, si promptes à exagérer le mal et si lentes à faire la part du bien, quand il s'agit de juger les grands hommes de leur vivant! Après Origène, Athanase l'éprouvera à son tour; mais, nature plus habile, sinon plus énergique, le grand évêque, dans le bien qu'il représente, vaincra le mal qui le poursuit. Ce peuple alexandrin fut un peuple de coteries, de luttes misérables, de haines terribles. Espérons que demain je pourrai aller vénérer la trace de ses illustres victimes, martyrs de l'amphithéâtre, martyrs de l'opinion, martyrs des émeutes publiques, tous représentants de la vérité, du devoir, de la vertu héroïque, saints disciples de Jésus-Christ.

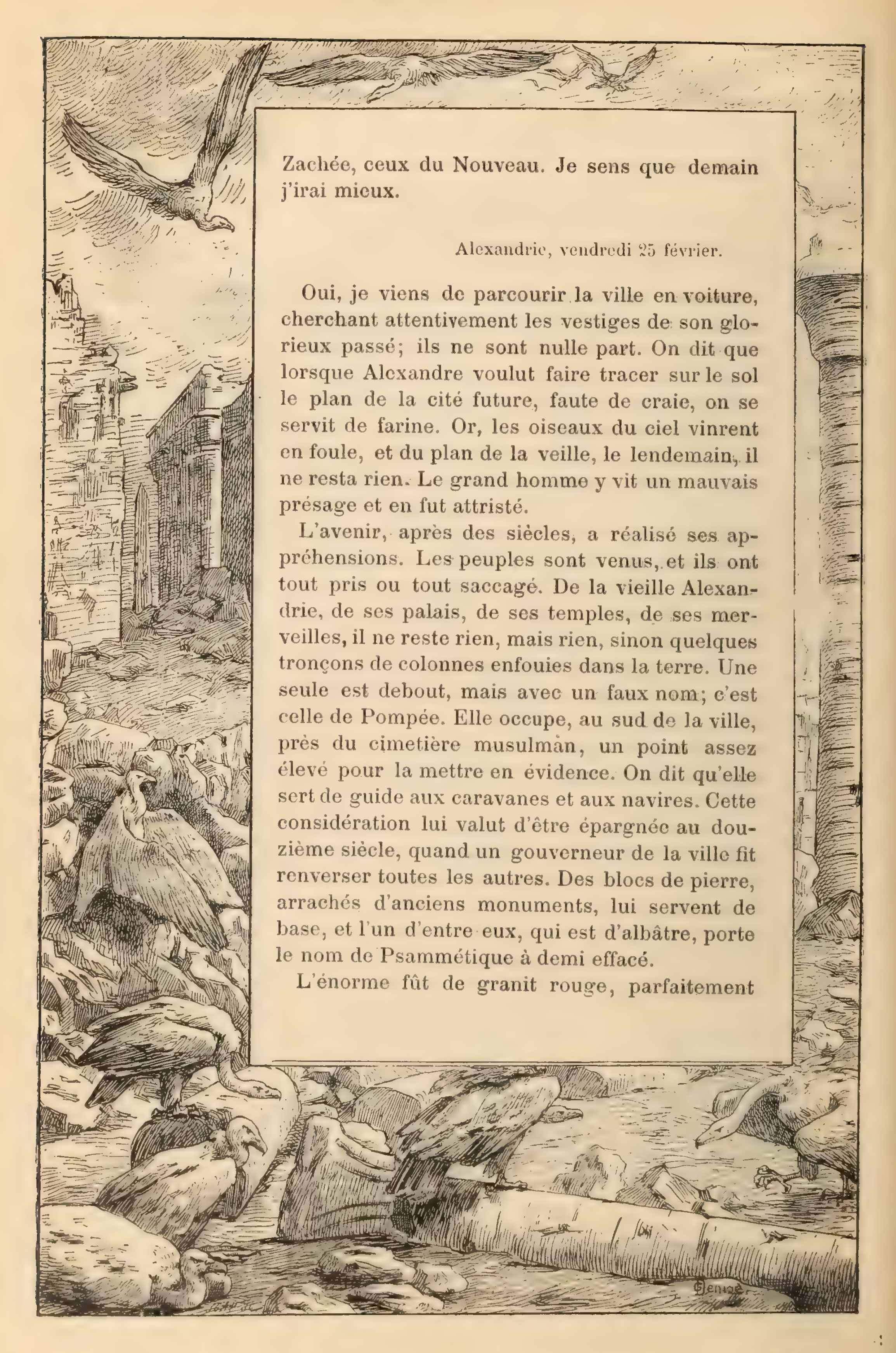
M. Vigouroux va mieux depuis qu'il a touché terre. Sur mes instances, il est sorti pour visiter ce que je ne puis aller voir par moi-même. Tout en gardant le lit, je le suis en esprit, et il me semble que je regarde par ses yeux. Cela me fait du bien.

Il rentre étant tout simplement allé saluer quelques amis à qui nous étions recommandés. Sa délicatesse ne veut pas de plaisir sans moi. Il m'apporte de jolies fleurs, une branche de caroubier et une autre de sycomore, arbres bibliques qui rappellent à lui Amos et les hommes de l'Ancien Testament, et à moi le Prodigue et


PORT-NEUF

SYCOMORE

CHARMEUR DE SERPENTS



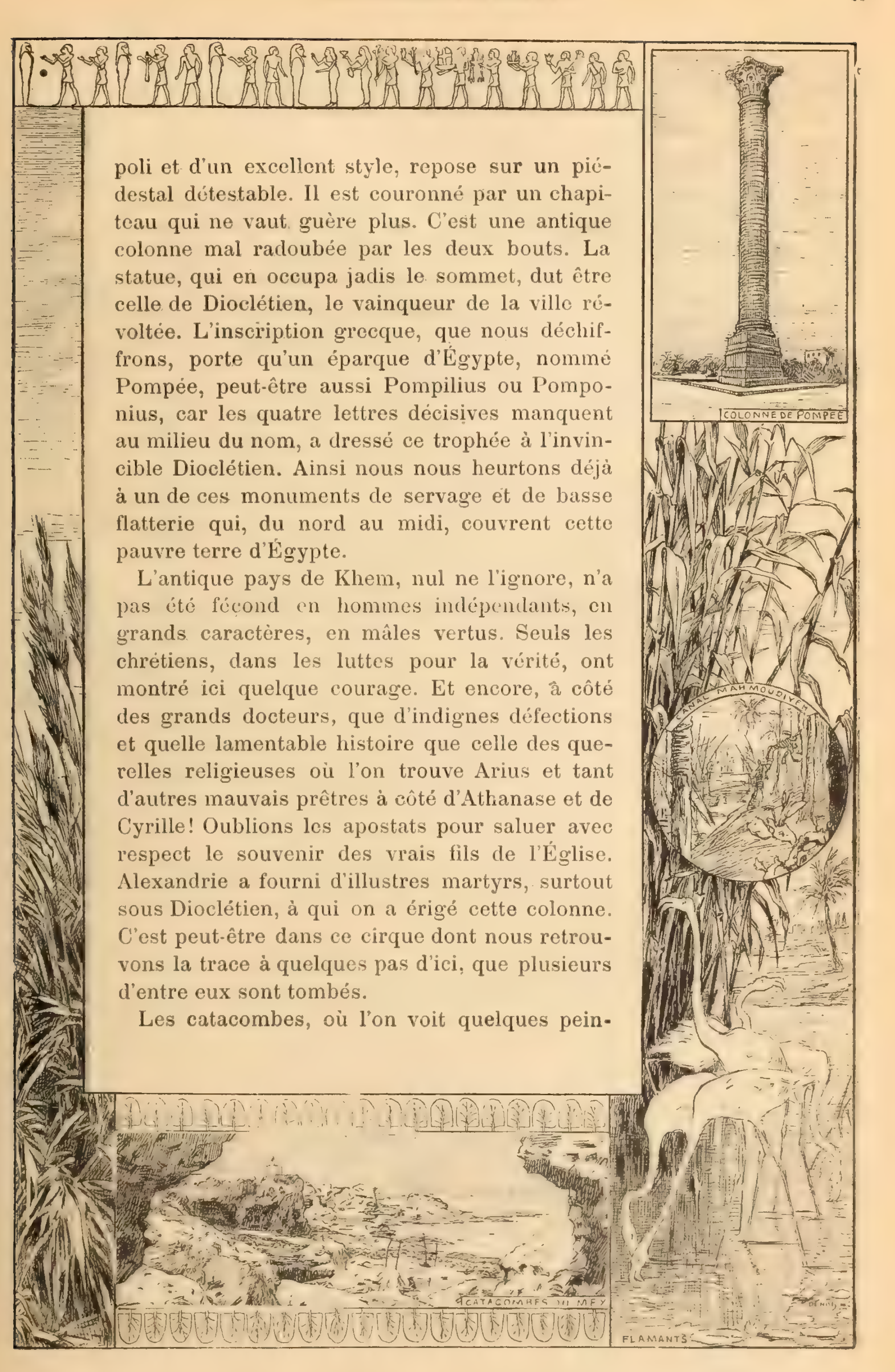
Zachée, ceux du Nouveau. Je sens que demain j'irai mieux.

Alexandrie, vendredi 25 février.

Oui, je viens de parcourir la ville en voiture, cherchant attentivement les vestiges de son glorieux passé; ils ne sont nulle part. On dit que lorsque Alexandre voulut faire tracer sur le sol le plan de la cité future, faute de craie, on se servit de farine. Or, les oiseaux du ciel vinrent en foule, et du plan de la veille, le lendemain, il ne resta rien. Le grand homme y vit un mauvais présage et en fut attristé.

L'avenir, après des siècles, a réalisé ses appréhensions. Les peuples sont venus, et ils ont tout pris ou tout saccagé. De la vieille Alexandrie, de ses palais, de ses temples, de ses merveilles, il ne reste rien, mais rien, sinon quelques tronçons de colonnes enfouies dans la terre. Une seule est debout, mais avec un faux nom; c'est celle de Pompée. Elle occupe, au sud de la ville, près du cimetière musulman, un point assez élevé pour la mettre en évidence. On dit qu'elle sert de guide aux caravanes et aux navires. Cette considération lui valut d'être épargnée au douzième siècle, quand un gouverneur de la ville fit renverser toutes les autres. Des blocs de pierre, arrachés d'anciens monuments, lui servent de base, et l'un d'entre eux, qui est d'albâtre, porte le nom de Psammétique à demi effacé.

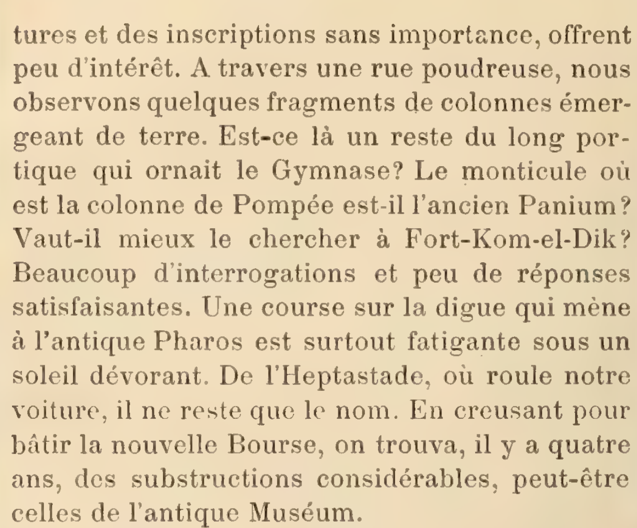
L'énorme fût de granit rouge, parfaitement



poli et d'un excellent style, repose sur un piédestal détestable. Il est couronné par un chapiteau qui ne vaut guère plus. C'est une antique colonne mal radoubée par les deux bouts. La statue, qui en occupa jadis le sommet, dut être celle de Dioclétien, le vainqueur de la ville révoltée. L'inscription grecque, que nous déchiffrons, porte qu'un éparque d'Égypte, nommé Pompée, peut-être aussi Pompilius ou Pomponius, car les quatre lettres décisives manquent au milieu du nom, a dressé ce trophée à l'invincible Dioclétien. Ainsi nous nous heurtons déjà à un de ces monuments de servage et de basse flatterie qui, du nord au midi, couvrent cette pauvre terre d'Égypte.

L'antique pays de Khem, nul ne l'ignore, n'a pas été fécond en hommes indépendants, en grands caractères, en mâles vertus. Seuls les chrétiens, dans les luttes pour la vérité, ont montré ici quelque courage. Et encore, à côté des grands docteurs, que d'indignes défections et quelle lamentable histoire que celle des querelles religieuses où l'on trouve Arius et tant d'autres mauvais prêtres à côté d'Athanase et de Cyrille! Oublions les apostats pour saluer avec respect le souvenir des vrais fils de l'Église. Alexandrie a fourni d'illustres martyrs, surtout sous Dioclétien, à qui on a érigé cette colonne. C'est peut-être dans ce cirque dont nous retrouvons la trace à quelques pas d'ici, que plusieurs d'entre eux sont tombés.

Les catacombes, où l'on voit quelques pein-

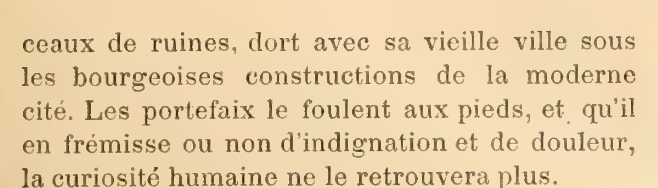


tures et des inscriptions sans importance, offrent peu d'intérêt. A travers une rue poudreuse, nous observons quelques fragments de colonnes émergeant de terre. Est-ce là un reste du long portique qui ornait le Gymnase? Le monticule où est la colonne de Pompée est-il l'ancien Panium? Vaut-il mieux le chercher à Fort-Kom-el-Dik? Beaucoup d'interrogations et peu de réponses satisfaisantes. Une course sur la digue qui mène à l'antique Pharos est surtout fatigante sous un soleil dévorant. De l'Heptastade, où roule notre voiture, il ne reste que le nom. En creusant pour bâtir la nouvelle Bourse, on trouva, il y a quatre ans, des substructions considérables, peut-être celles de l'antique Muséum.

Les aiguilles de Cléopâtre, qui ont disparu, marquaient l'entrée du temple de César, devenu la cathédrale où parlèrent les grands évêques d'Alexandrie. Mais trêve d'illusions. Pour nous, il est définitivement démontré que de l'antique cité il ne reste rien, rien, rien! Le tombeau d'Alexandre lui-même a disparu. Il n'y avait plus cependant à voler son sarcophage d'or; un de ses successeurs, Ptolémée, fils de Coccès, s'en était donné le plaisir il y a dix-neuf siècles. Il avait mis le grand conquérant dans un cercueil de verre; c'est peut-être pour cela qu'on a perdu sa trace.

M. Schliemann a fait ici des fouilles; nous venons de les voir. Il est moins heureux qu'à Troie et à Mycènes. Le Sôma n'a jamais pu être où il le suppose, et Alexandre, enfoui dans les mon-





ceaux de ruines, dort avec sa vieille ville sous les bourgeoises constructions de la moderne cité. Les portefaix le foulent aux pieds, et qu'il en frémisse ou non d'indignation et de douleur, la curiosité humaine ne le retrouvera plus.

Une promenade à travers de frais jardins émaillés de fleurs, quand la France est couverte de neige, termine notre soirée. Je me sens à peu près guéri.

Samedi, 26 février, d'Alexandrie au Caire.

La nuit a été bonne. Il faut partir. Nous serrons chaleureusement la main de nos hôtes. Ils sont bons et simples comme leur père, ces braves fils de Saint-Vincent de Paul. Les sœurs de la Charité se sont montrées aussi bien maternelles. Un vénérable évêque, Mgr Touvier, qui m'avait jadis préparé au sacerdoce, achève de donner, par sa foi courageuse et son humilité, la note dominante des maisons de Saint-Lazare. On nous accompagne à la gare pour nous installer dans le train. Comment se faire comprendre au milieu de ces barbares, parmi lesquels notre ignorance de leur langue nous rend barbares nous-mêmes?

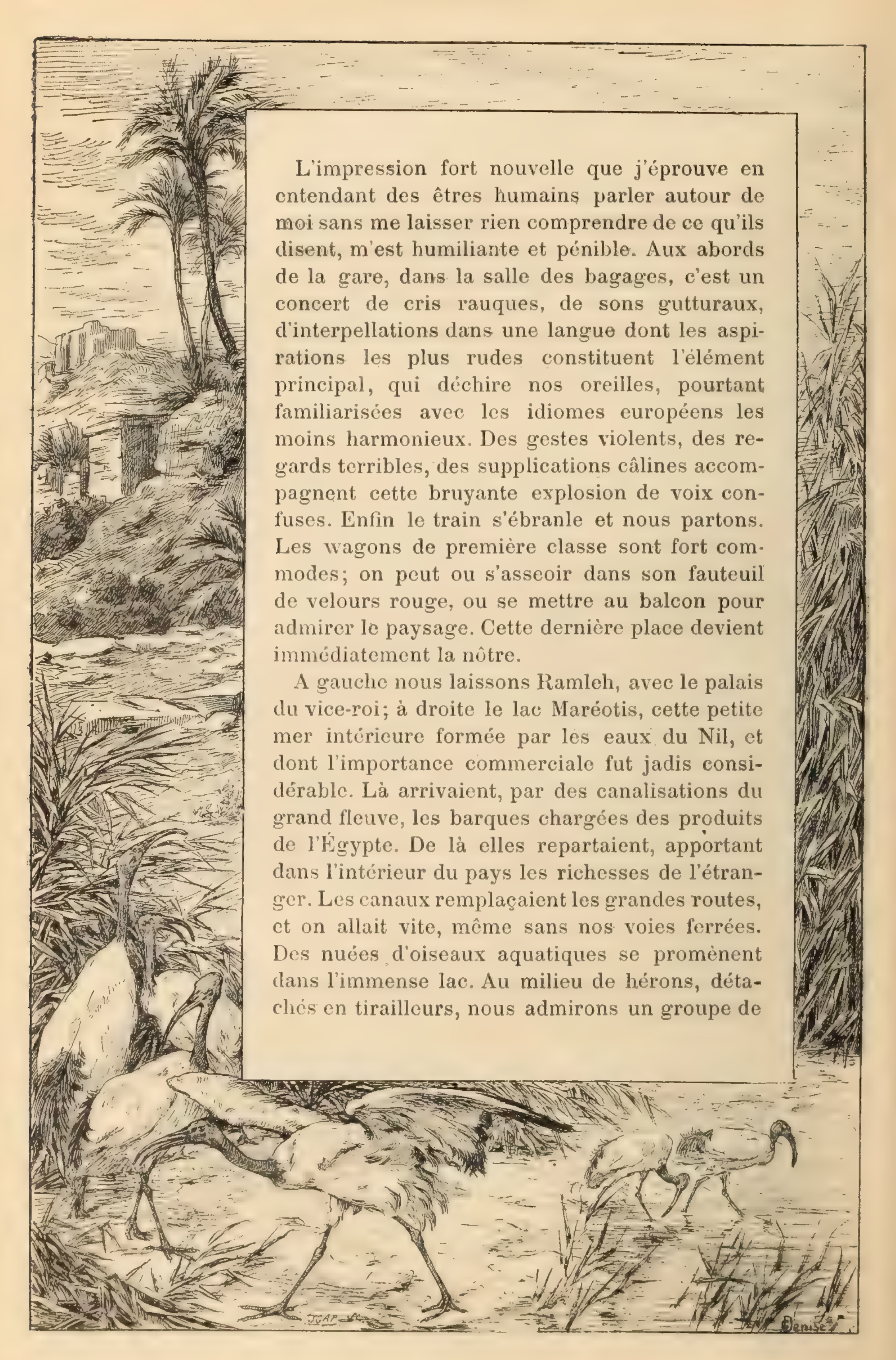
Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis,

disait autrefois Ovide parmi les peuplades du Pont-Euxin.

BŒUF APIS



BUFFLES TOURNANT UNE SAKKIEH



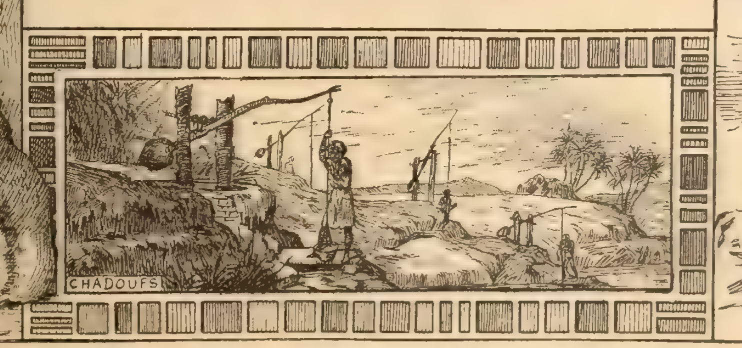
L'impression fort nouvelle que j'éprouve en entendant des êtres humains parler autour de moi sans me laisser rien comprendre de ce qu'ils disent, m'est humiliante et pénible. Aux abords de la gare, dans la salle des bagages, c'est un concert de cris rauques, de sons gutturaux, d'interpellations dans une langue dont les aspirations les plus rudes constituent l'élément principal, qui déchire nos oreilles, pourtant familiarisées avec les idiomes européens les moins harmonieux. Des gestes violents, des regards terribles, des supplications câlines accompagnent cette bruyante explosion de voix confuses. Enfin le train s'ébranle et nous partons. Les wagons de première classe sont fort commodes; on peut ou s'asseoir dans son fauteuil de velours rouge, ou se mettre au balcon pour admirer le paysage. Cette dernière place devient immédiatement la nôtre.

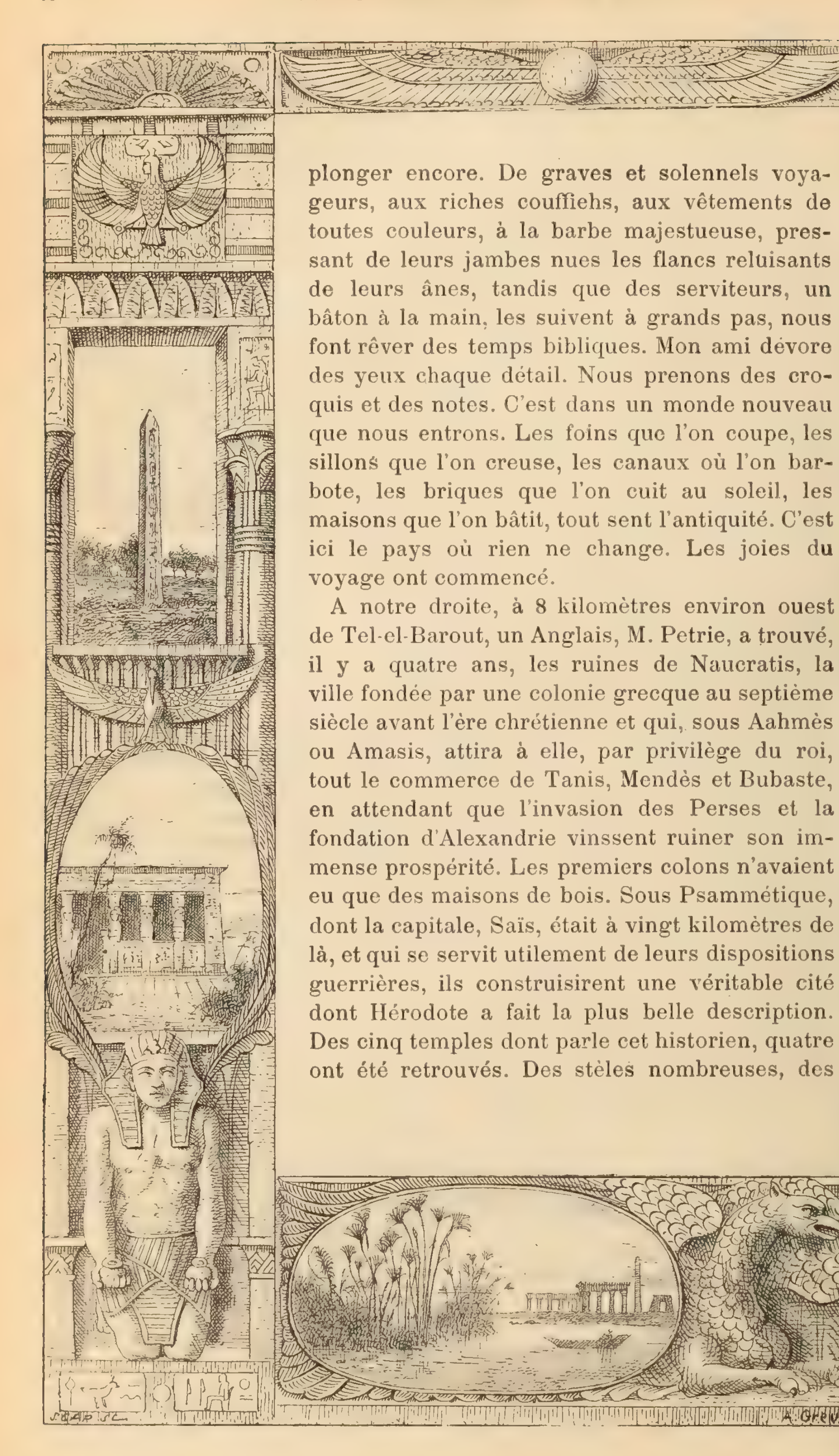
A gauche nous laissons Ramleh, avec le palais du vice-roi; à droite le lac Maréotis, cette petite mer intérieure formée par les eaux du Nil, et dont l'importance commerciale fut jadis considérable. Là arrivaient, par des canalisations du grand fleuve, les barques chargées des produits de l'Égypte. De là elles repartaient, apportant dans l'intérieur du pays les richesses de l'étranger. Les canaux remplaçaient les grandes routes, et on allait vite, même sans nos voies ferrées. Des nuées d'oiseaux aquatiques se promènent dans l'immense lac. Au milieu de hérons, détachés en tirailleurs, nous admirons un groupe de

flamants roses, qui semblent échafaudés les uns sur les autres et produisent le plus bel effet.

Damanhour est la première station importante que nous atteignons. C'est une ville de 20,000 habitants, la petite Hermopolis des Romains et Pi-Thout des Egyptiens. Quelques rares maisons, blanchies à la chaux, et de hardis minarets tranchent sur un amas de demeures bâties avec le noir limon du Nil. Notre guide nous rappelle qu'ici Bonaparte, ayant failli tomber aux mains des mameluks, dit ces étonnantes paroles : « Il n'est pas écrit là-haut que je doive jamais être prisonnier des mameluks; — prisonnier des Anglais, à la bonne heure! »

La plaine devient de plus en plus fertile et soigneusement cultivée. Tout nous intéresse dans ces travaux des champs, depuis le labour tantôt avec deux buffles hideux, tantôt avec un buffle et un chameau, assemblage plus hideux encore, où les deux animaux, séparés l'un de l'autre au moins par six pieds d'intervalle, creusent le sillon sous l'attelage le plus rudimentaire qu'on puisse rêver, jusqu'aux fellahs fauchant, à peu près nus, leurs belles prairies, ou se plongeant dans la boue pour arroser leurs terres au-dessus du Nil. Ils se servent pour cela soit de *chadoufs*, système fort connu dans le midi de la France, soit d'un panier de toile très large et peu profond qui, attaché à une double corde et lancé dans le réservoir inférieur par deux hommes éloignés l'un de l'autre, monte, descend, plonge et remonte plein d'eau, pour se déverser et re-


CHADOUFS



plonger encore. De graves et solennels voyageurs, aux riches couffiehs, aux vêtements de toutes couleurs, à la barbe majestueuse, pressant de leurs jambes nues les flancs reluisants de leurs ânes, tandis que des serviteurs, un bâton à la main, les suivent à grands pas, nous font rêver des temps bibliques. Mon ami dévore des yeux chaque détail. Nous prenons des croquis et des notes. C'est dans un monde nouveau que nous entrons. Les foins que l'on coupe, les sillons que l'on creuse, les canaux où l'on barbote, les briques que l'on cuit au soleil, les maisons que l'on bâtit, tout sent l'antiquité. C'est ici le pays où rien ne change. Les joies du voyage ont commencé.

A notre droite, à 8 kilomètres environ ouest de Tel-el-Barout, un Anglais, M. Petrie, a trouvé, il y a quatre ans, les ruines de Naucratis, la ville fondée par une colonie grecque au septième siècle avant l'ère chrétienne et qui, sous Aahmès ou Amasis, attira à elle, par privilège du roi, tout le commerce de Tanis, Mendès et Bubaste, en attendant que l'invasion des Perses et la fondation d'Alexandrie vinssent ruiner son immense prospérité. Les premiers colons n'avaient eu que des maisons de bois. Sous Psammétique, dont la capitale, Saïs, était à vingt kilomètres de là, et qui se servit utilement de leurs dispositions guerrières, ils construisirent une véritable cité dont Hérodote a fait la plus belle description. Des cinq temples dont parle cet historien, quatre ont été retrouvés. Des stèles nombreuses, des

poteries grecques, des objets d'or et de bronze ont déjà constitué de riches collections. Les fouilles se continuent encore.

Voici le Nil, le fleuve sacré, le père de l'Egypte! C'est la branche de Rosette que nous traversons sur un pont de fer. Nous saluons en lui la Providence qui, par des crues régulières et périodiques, jette annuellement la fertilité au milieu du désert, nourrit des peuples entiers et fait germer la vie là où il semblait n'y avoir place que pour la mort. Que de souvenirs se rattachent à ses blanches ondes! Hélas! ils ne sont pas tous glorieux, et ce n'est pas sans une profonde pitié que nous songeons aux cultes idolâtriques que le Nil a provoqués et entretenus, aux scènes criminelles dont il fut le théâtre. Nous voici dans le Delta. Des moissons partout. Quelle végétation! quelle activité dans le travail! quelles richesses!

A Tantah, la gare est envahie par une foule immense. Seraient-ce par hasard les grandes fêtes du santon célèbre, Seyid-el-Bedawy, que tout le pays honore par des démonstrations, ou plutôt des bacchanales assez semblables à celles qui jadis rendirent Bubaste si célèbre? Trois fois par an, deux cent mille musulmans viennent ici avec une armée d'ânes, de chevaux et de dromadaires, honorer un être plus légendaire que réel, car ils groupent en ce nouvel Hercule les mérites et les pouvoirs les plus bizarres. Il est le type de la force physique, l'auteur infatigable d'œuvres miraculeuses, le secours nécessaire dans les

RIVE DU BRAS DE ROSETTE

PUITS SUR LA BRANCHE DE ROSETTE

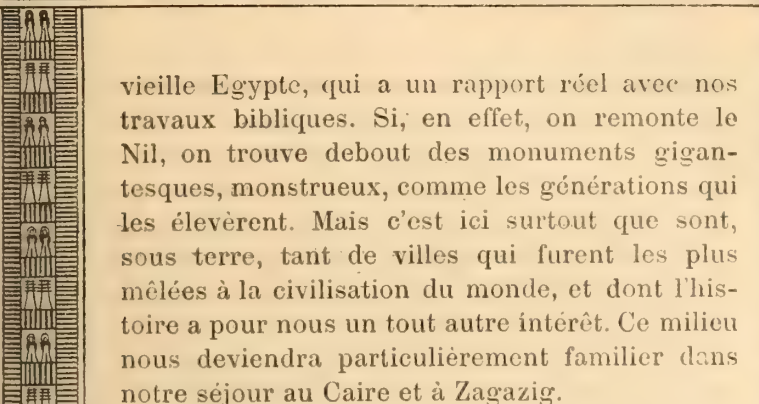

RUINES DE SAIS

FLAMANTS

moments difficiles. « Ya Seyid! ya Bedawy! » c'est le cri usité parmi les gens du pays en tout pressant danger. Comme exhibition de costumes, de mœurs, de types variés, le spectacle est des plus divertissants. Danses au son du tambourin, scènes de jongleurs, charmeurs de serpents et lutteurs, rien ne manque aux joies de la fête. Les poètes eux-mêmes y viennent chanter des improvisations. Les derviches y organisent des processions. Les hommes pieux de l'Islam, avec force contorsions, y démontrent leur sainteté. Après quoi commencent les mascarades et des scènes burlesques auxquelles les femmes, oubliant toute réserve, finissent par prendre part, et la fête religieuse, transformée en foire régionale, se termine par les plus scandaleux désordres.

L'hymne national de la France qui retentit nous prouve qu'il n'est pas aujourd'hui question de Seyid le bédouin, et je m'en réjouis. C'est le consul de France qui passe, cela vaut mieux. C'est un charmant homme, et la ville entière, précédée par la fanfare du collège catholique, est venue le saluer. Nous serrons cordialement la main au P. Desribes, qui est l'âme de cette manifestation. On a tant de plaisir à retrouver des Français quand on n'a plus la France.

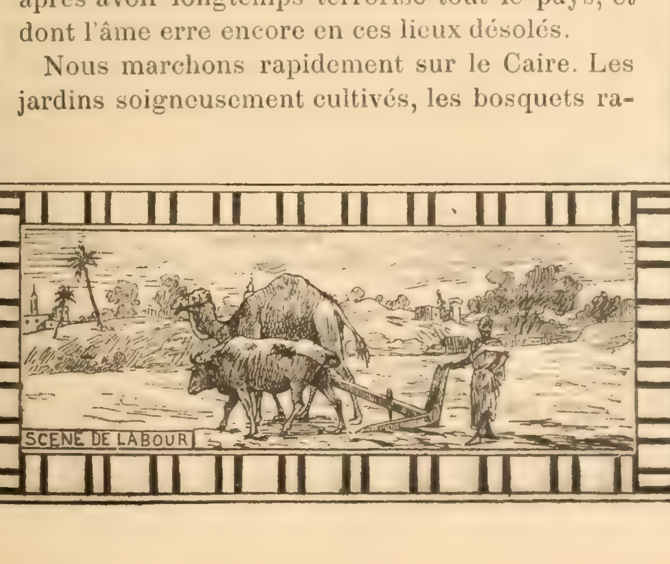
Les canaux du Nil se multiplient à chaque pas. Nous franchissons bientôt la seconde de ses deux branches principales, dite de Damiette, et nous sommes à Benha-el-Assal, au centre, selon moi, des ruines les plus intéressantes de cette

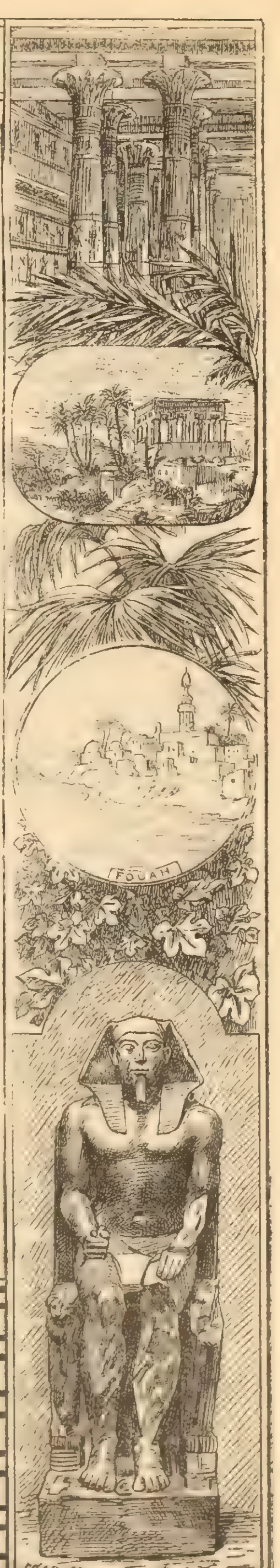


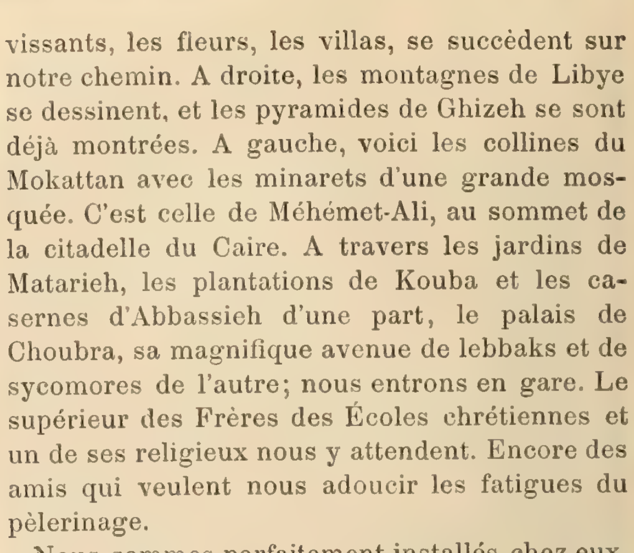
vieille Egypte, qui a un rapport réel avec nos travaux bibliques. Si, en effet, on remonte le Nil, on trouve debout des monuments gigantesques, monstrueux, comme les générations qui les élevèrent. Mais c'est ici surtout que sont, sous terre, tant de villes qui furent les plus mêlées à la civilisation du monde, et dont l'histoire a pour nous un tout autre intérêt. Ce milieu nous deviendra particulièrement familier dans notre séjour au Caire et à Zagazig.

Ici fut Athribis, où les Grecs et les Romains ont laissé les traces de leur passage. A travers les monceaux de briques qui marquent son site, on distingue encore les deux grandes rues qui se coupaient à angle droit et partageaient la ville en quatre sections. Un peu au sud était un vaste temple. On peut suivre à peu près le pourtour de l'enceinte sacrée. Au nord s'élevait une pyramide aujourd'hui détruite. De nombreux objets d'art ont été recueillis parmi les ruines. Ils étaient, pour la plupart, grecs ou romains. Un lion de granit portait cependant le cartouche de Ramsès II. Un buste de Maximien Hercule et une pierre avec inscription grecque du temps de Valentinien ont été envoyés au musée de Boulaq. Les renards peuplent aujourd'hui ces *tells* que les fellahs n'osent pas même visiter, par crainte de Kalioun, un homme méchant, mort autrefois après avoir longtemps terrorisé tout le pays, et dont l'âme erre encore en ces lieux désolés.

Nous marchons rapidement sur le Caire. Les jardins soigneusement cultivés, les bosquets ra-







vissants, les fleurs, les villas, se succèdent sur notre chemin. A droite, les montagnes de Libye se dessinent, et les pyramides de Ghizeh se sont déjà montrées. A gauche, voici les collines du Mokattan avec les minarets d'une grande mosquée. C'est celle de Méhémet-Ali, au sommet de la citadelle du Caire. A travers les jardins de Matarieh, les plantations de Kouba et les casernes d'Abbassieh d'une part, le palais de Choubra, sa magnifique avenue de lebbaks et de sycomores de l'autre; nous entrons en gare. Le supérieur des Frères des Écoles chrétiennes et un de ses religieux nous y attendent. Encore des amis qui veulent nous adoucir les fatigues du pèlerinage.

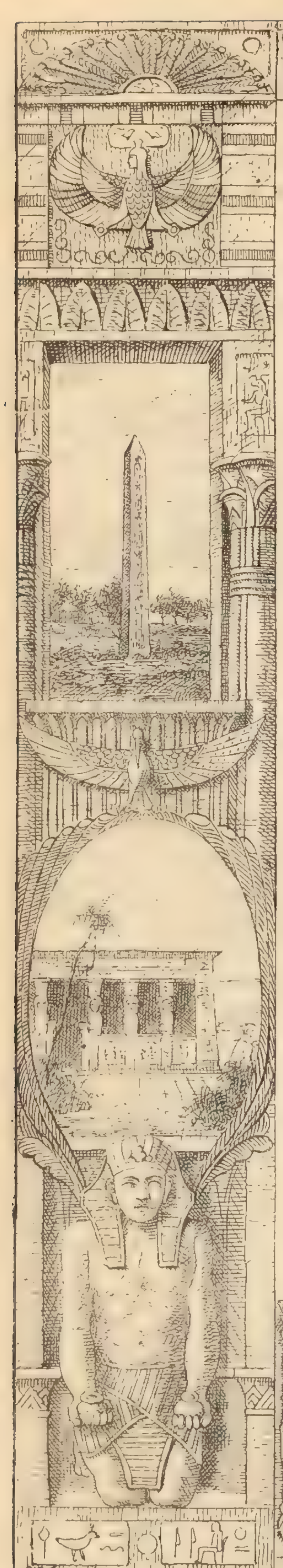
Nous sommes parfaitement installés chez eux. Le cher frère Gervais est aussi distingué que cordial, et son digne auxiliaire, le frère Angelème, va devenir pour nous le guide le plus utile et le plus compétent. Une première et rapide promenade à travers des rues sales et étroites, débouchant enfin sur des boulevards spacieux et flanqués de superbes maisons, nous fait voir que l'Europe et l'Orient se rencontrent ici. Évidemment, c'est depuis peu, et la population orientale, trois cent trente mille Égyptiens, vingt-cinq mille Turcs ou Soudanais, un millier de Bédouins, écrase tellement les vingt mille Européens établis dans la ville qu'on ne les voit presque nulle part, tandis qu'on sent leur influence et leur action partout. Nous avons parcouru successivement le quartier Copte à côté de l'Esbekiyeh;





il y a de belles maisons bâties par nos architectes modernes; le quartier franc, dit le Mouski, où le commerce parisien étale ses produits dans de jolis magasins très fréquentés; le quartier juif, aux rues si étroites, que, d'une maison à l'autre, en ouvrant les fenêtres, on se touche la main, et si mal tenues qu'on ne sait où mettre le pied. Il n'y a pas longtemps encore que les divers quartiers de la ville étaient séparés les uns des autres par des portes se fermant pendant la nuit. Des moucharabiehs, sorte de grilles très serrées en bois ou en fer soigneusement ciselé, gardent les rares et hautes fenêtres qui donnent sur les rues. Les femmes ne sortent que sévèrement voilées. Les hommes sont graves et taciturnes, les ânes fiers et bruyants, le ciel splendide, la chaleur de trente degrés à l'ombre, les marchands affairés, les chameliers solennels, le tout extraordinaire et comme fantasmagorique. Nous entrons de plus en plus dans l'inattendu.

Comme nous allons nous coucher, un heureux incident nous fait courir aux fenêtres de la rue. C'est une sérénade avec le zalâghit, ce cri de femmes, perçant et trembloté, qui se mêle à toutes les manifestations tristes ou joyeuses de l'Orient. Évidemment, c'est de réjouissance qu'il s'agit ce soir. Un cortège triomphal défile devant nous; des jongleurs ouvrent la marche. Une musique, aussi discordante que tapageuse, en marque le pas. Des femmes, celles qui poussent leurs cris d'allégresse, la ferment tumultueusement. Quelques torches éclairent la cérémonie.

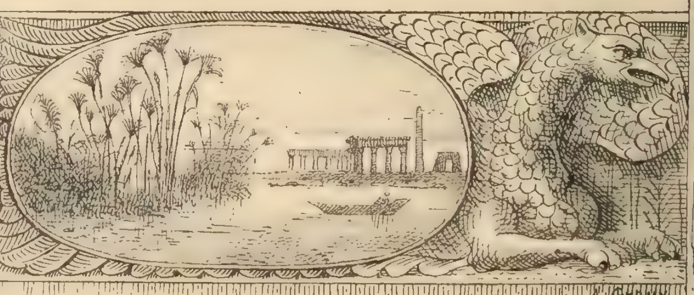


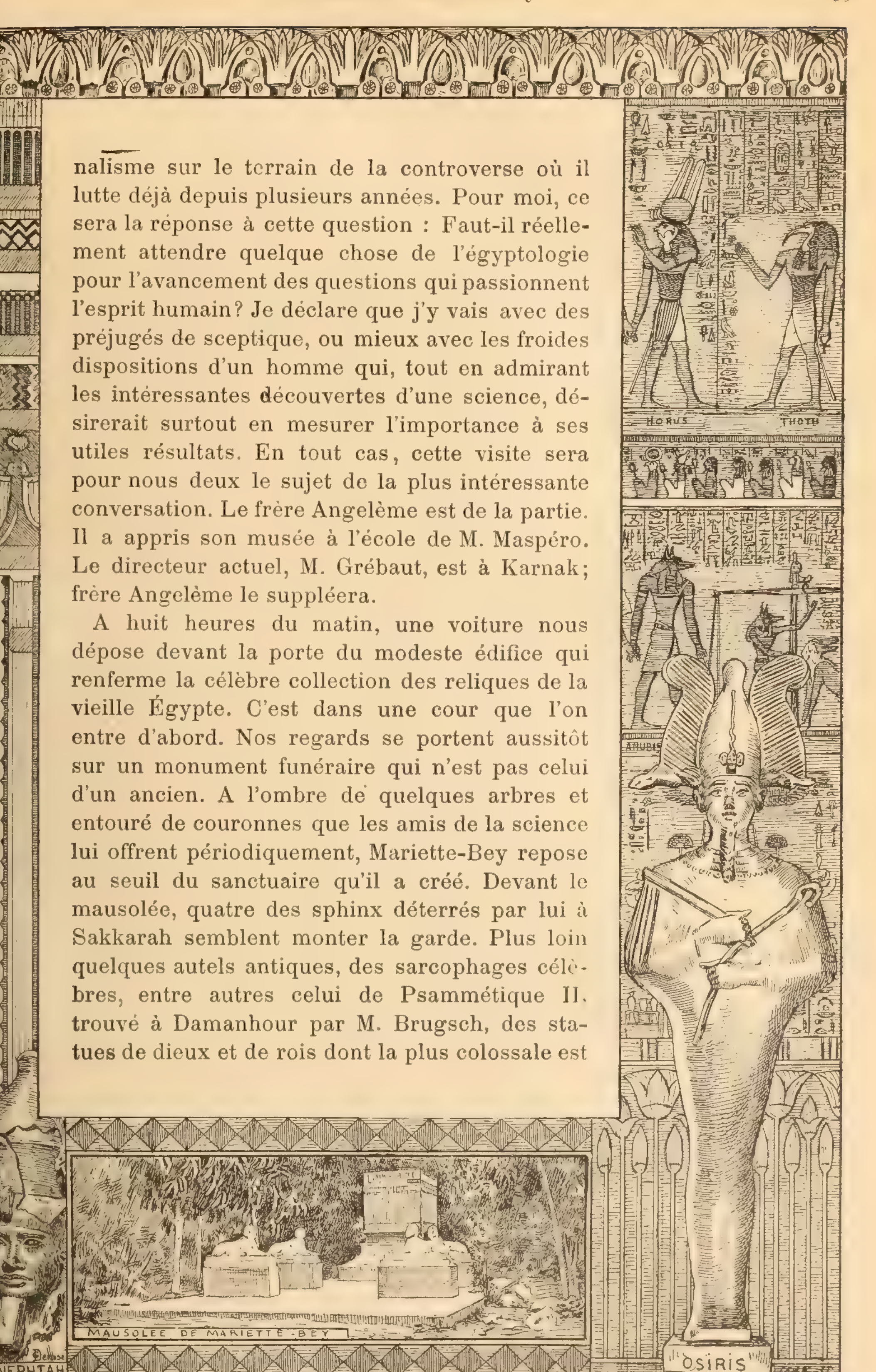
C'est la promenade traditionnelle qui prélude à la circoncision d'un enfant. Celui-ci a pris place au milieu du cortège sur un âne richement harnaché. Il peut avoir dix ans. Ses amis, en habits de fête, l'entourent et secouent sur son passage, ou même sur les spectateurs, le komkom, flacon d'eau de rose qui doit tout purifier. Devant le jeune cavalier, on porte une table à écrire soigneusement ornée. Derrière marchent le barbier qui va pratiquer la circoncision et une femme qui sème du sel sur le chemin pour conjurer les mauvais esprits. Toute la nuit se passera en fêtes, à boire du café, écouter la musique, danser, entendre des poésies, et savourer toutes les gourmandises les mieux appréciées des Arabes. Bon appétit. Nous allons dormir.

Le Caire, dimanche 27 février.

A Rome, avant tout, on veut voir le Pape; à Jérusalem, le Saint-Sépulcre; au Caire, Boulaq. Boulaq, c'est le résultat d'un demi-siècle de fouilles intelligentes dirigées par deux Français, M. Mariette surtout, et puis M. Maspéro; c'est la vieille Égypte étalant ses meilleures reliques en un riche écrin; c'est le livre où viennent étudier les savants; c'est la leçon d'histoire que les simples curieux eux-mêmes ne dédaignent pas d'écouter.

Pour M. Vigouroux, le musée de Boulaq, c'est une partie des arguments qu'il oppose au ratio-





nalisme sur le terrain de la controverse où il lutte déjà depuis plusieurs années. Pour moi, ce sera la réponse à cette question : Faut-il réellement attendre quelque chose de l'égyptologie pour l'avancement des questions qui passionnent l'esprit humain? Je déclare que j'y vais avec des préjugés de sceptique, ou mieux avec les froides dispositions d'un homme qui, tout en admirant les intéressantes découvertes d'une science, désirerait surtout en mesurer l'importance à ses utiles résultats. En tout cas, cette visite sera pour nous deux le sujet de la plus intéressante conversation. Le frère Angelème est de la partie. Il a appris son musée à l'école de M. Maspéro. Le directeur actuel, M. Grébaut, est à Karnak; frère Angelème le suppléera.

A huit heures du matin, une voiture nous dépose devant la porte du modeste édifice qui renferme la célèbre collection des reliques de la vieille Égypte. C'est dans une cour que l'on entre d'abord. Nos regards se portent aussitôt sur un monument funéraire qui n'est pas celui d'un ancien. A l'ombre de quelques arbres et entouré de couronnes que les amis de la science lui offrent périodiquement, Mariette-Bey repose au seuil du sanctuaire qu'il a créé. Devant le mausolée, quatre des sphinx déterrés par lui à Sakkarah semblent monter la garde. Plus loin quelques autels antiques, des sarcophages célèbres, entre autres celui de Psammétique II, trouvé à Damanhour par M. Brugsch, des statues de dieux et de rois dont la plus colossale est



celle de Ramsès II, le Sésostris légendaire, découverte à Tanis, se tiennent en plein air, au vent et au soleil comme pour rendre hommage à celui qui a, dans une si large part, contribué à ressusciter le passé de l'Égypte et préparé les voies aux découvertes de l'avenir. Nous allons nous agenouiller sur la tombe de ce savant, mort en chrétien. Quelques visiteurs et les gardiens nous regardent avec surprise, comme si nous pouvions reconnaître mieux que par notre prière les services rendus par l'illustre mort à la science et à la vérité.

La disposition intérieure des salles est très simple. Celle des objets qui s'y trouvent pourra devenir plus savante, quand le musée sera moins incomplet. Un petit vestibule donne accès à huit appartements se succédant sur des plans à peu près parallèles et très convenablement éclairés.

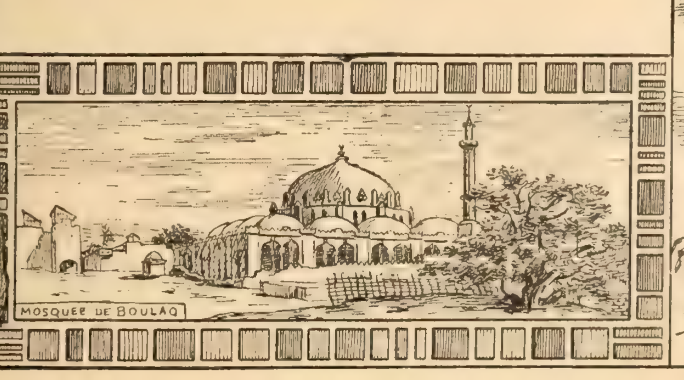
Les sarcophages que nous voyons dans ce vestibule sont sans importance. Ils appartiennent à la période grecque. Le long des murs sont dressées de nombreuses stèles, venues pour la plupart des sépultures d'Abydos, le lieu sacré où Osiris avait été enseveli. On sait que les Égyptiens ne manquaient jamais de graver ou de peindre, tantôt sur les parois de la chambre mortuaire, tantôt sur une tablette qu'on y déposait, l'épitaphe du défunt. Cette abondance de stèles, se continuant encore dans les deux salles suivantes, semblent promettre quelques révélations historiques intéressantes. Finalement elles ne nous apprennent rien. Toutes parlent, en



effet, de gens parfaitement inconnus. Elles nous annoncent qu'ils ont été plus ou moins riches et heureux sur la terre et nous les représentent offrant des sacrifices à leurs dieux préférés, pour en obtenir quelque faveur, comme cette brave dame Tanii qui, dans le second vestibule où nous entrons, supplie Osiris au fouet terrible et Anubis à la tête de chacal. L'antiquité de ces stèles varie entre la XXe et la XIe dynastie.

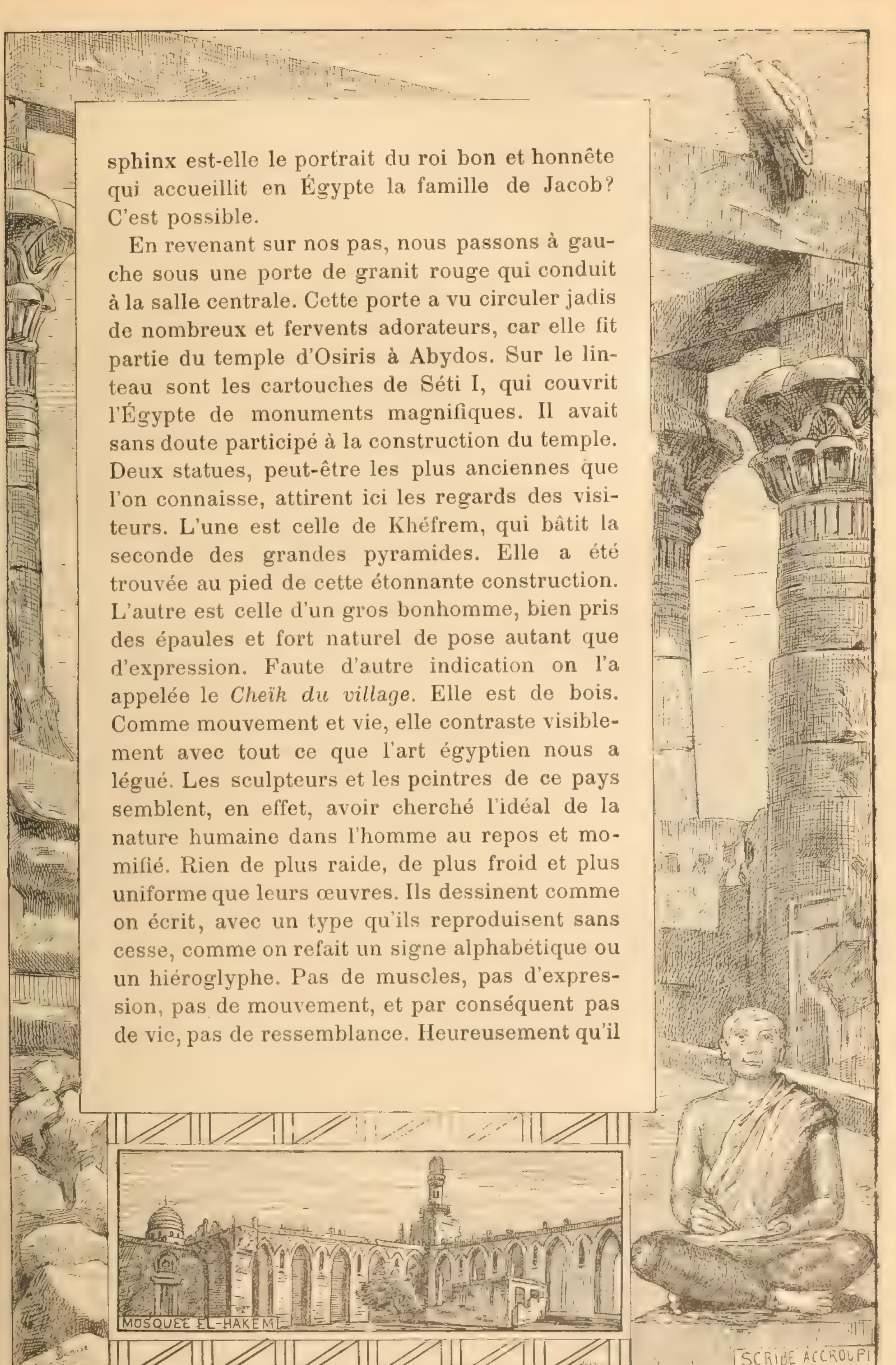
Le bel albâtre que nous voyons ici représente la reine Ameniritis, sœur de Şabacon, Soua ou So, ce roi d'Égypte à qui Osée envoya des messagers pour demander son appui contre Salmanasar, roi d'Assyrie, et que plus tard Sargon mit en déroute à Ropeh ou Raphia, au sud de Gaza.

Arrêtons-nous un peu plus longuement devant deux stèles dressées dans la salle à gauche et offrant un véritable intérêt. L'une est en granit rouge et raconte une partie des événements qui troublèrent l'Égypte sous la XXVe dynastie. On y voit, je crois, comment Piânkhi, roi d'Éthiopie, fit la conquête de l'Égypte, « monta l'escalier qui mène au grand adyton pour y voir le dieu qui réside dans Ha-Benben, tira tout seul le verrou, ouvrit les battants, contempla son père Râ, mit en ordre la barque Mâd et la barque Seket, puis ferma les battants, plaça la terre sigillaire, y imprima le sceau royal, et rentra à Napata couvert de gloire et de butin. » L'autre, de granit noir, trouvée à Karnak, nous a conservé un poème en l'honneur de Thotmès III le Grand, poème si bien dans le goût des Pharaons, que Séti Ier et



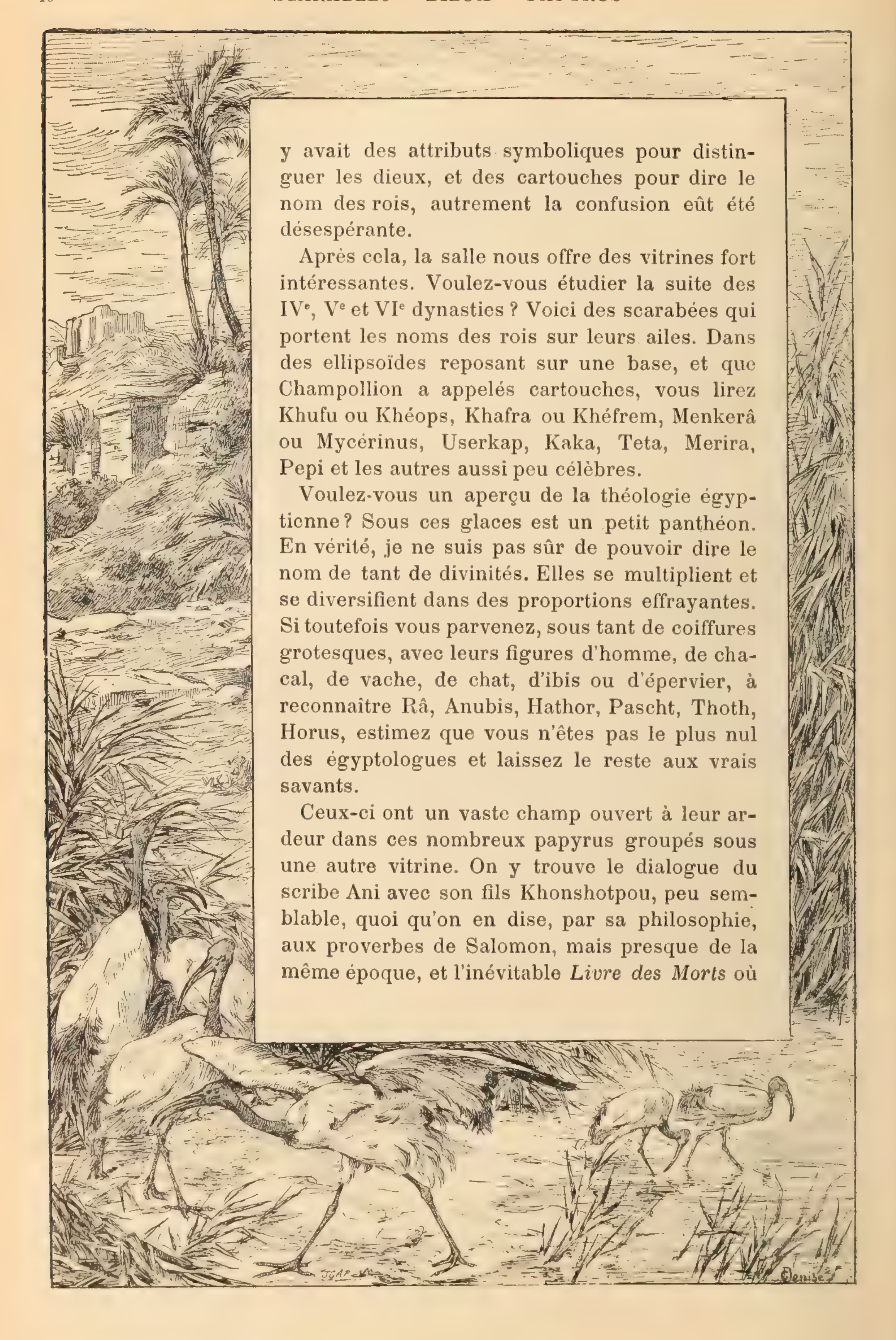
Ramsès II se le sont appliqué pour célébrer leurs propres gloires. Le héros, grâce au dieu Ammon, y est successivement et par strophes un seigneur de lumière qui renverse les princes de Tsahi, un jeune taureau avec ses cornes qui écrase la terre d'Orient, un hippopotame majestueux, seigneur de l'épouvante sur les eaux, qui anéantit les peuples dans leurs ports, un lion furieux qui dévore les Tahennou, un épervier qui d'un coup d'œil embrasse ce qui lui plaît, un chacal du midi, seigneur de vitesse, qui taille en pièces les peuples résidant dans les lagunes, et enfin les barbares de Nubie.

Un sphinx de granit noir nous semble plus important encore. Il a été trouvé dans les ruines de Tanis. Or Tanis fut la capitale des Hiq-Shous, les *Rois des pillards*. Ainsi on nomma les chefs des hordes cananéennes qui envahirent l'Égypte au dix-huitième siècle avant notre ère. Ce sphinx a une tête d'homme où se retrouvent, frappants de vérité, les traits caractéristiques de ces Hyksos, ou pasteurs. Le nez vigoureux est arqué et aplati au bout, les joues sont fortes et osseuses, le menton saillant, et la bouche s'abaisse aux deux extrémités. L'aspect général de la physionomie est dure, mais sans exclure une certaine bonhomie qui a conscience de sa force. Une crinière puissante encadre cette tête qui nous intrigue. Sur l'épaule nous lisons le nom d'Apapi Ier, le même peut-être que cet Apophis désigné par la tradition comme le roi dont Joseph fut le grand intendant. Cette tête de



sphinx est-elle le portrait du roi bon et honnête qui accueillit en Égypte la famille de Jacob? C'est possible.

En revenant sur nos pas, nous passons à gauche sous une porte de granit rouge qui conduit à la salle centrale. Cette porte a vu circuler jadis de nombreux et fervents adorateurs, car elle fit partie du temple d'Osiris à Abydos. Sur le linteau sont les cartouches de Séti I, qui couvrit l'Égypte de monuments magnifiques. Il avait sans doute participé à la construction du temple. Deux statues, peut-être les plus anciennes que l'on connaisse, attirent ici les regards des visiteurs. L'une est celle de Khéfrem, qui bâtit la seconde des grandes pyramides. Elle a été trouvée au pied de cette étonnante construction. L'autre est celle d'un gros bonhomme, bien pris des épaules et fort naturel de pose autant que d'expression. Faute d'autre indication on l'a appelée le *Cheïk du village*. Elle est de bois. Comme mouvement et vie, elle contraste visiblement avec tout ce que l'art égyptien nous a légué. Les sculpteurs et les peintres de ce pays semblent, en effet, avoir cherché l'idéal de la nature humaine dans l'homme au repos et momifié. Rien de plus raide, de plus froid et plus uniforme que leurs œuvres. Ils dessinent comme on écrit, avec un type qu'ils reproduisent sans cesse, comme on refait un signe alphabétique ou un hiéroglyphe. Pas de muscles, pas d'expression, pas de mouvement, et par conséquent pas de vie, pas de ressemblance. Heureusement qu'il

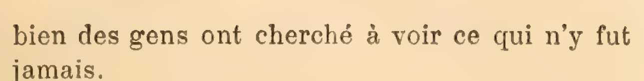


y avait des attributs symboliques pour distinguer les dieux, et des cartouches pour dire le nom des rois, autrement la confusion eût été désespérante.

Après cela, la salle nous offre des vitrines fort intéressantes. Voulez-vous étudier la suite des IVe, V^{e} et VIe dynasties ? Voici des scarabées qui portent les noms des rois sur leurs ailes. Dans des ellipsoïdes reposant sur une base, et que Champollion a appelés cartouches, vous lirez Khufu ou Khéops, Khafra ou Khéfrem, Menkerâ ou Mycérinus, Userkap, Kaka, Teta, Merira, Pepi et les autres aussi peu célèbres.

Voulez-vous un aperçu de la théologie égyptienne ? Sous ces glaces est un petit panthéon. En vérité, je ne suis pas sûr de pouvoir dire le nom de tant de divinités. Elles se multiplient et se diversifient dans des proportions effrayantes. Si toutefois vous parvenez, sous tant de coiffures grotesques, avec leurs figures d'homme, de chacal, de vache, de chat, d'ibis ou d'épervier, à reconnaître Râ, Anubis, Hathor, Pascht, Thoth, Horus, estimez que vous n'êtes pas le plus nul des égyptologues et laissez le reste aux vrais savants.

Ceux-ci ont un vaste champ ouvert à leur ardeur dans ces nombreux papyrus groupés sous une autre vitrine. On y trouve le dialogue du scribe Ani avec son fils Khonshotpou, peu semblable, quoi qu'on en dise, par sa philosophie, aux proverbes de Salomon, mais presque de la même époque, et l'inévitable *Livre des Morts* où

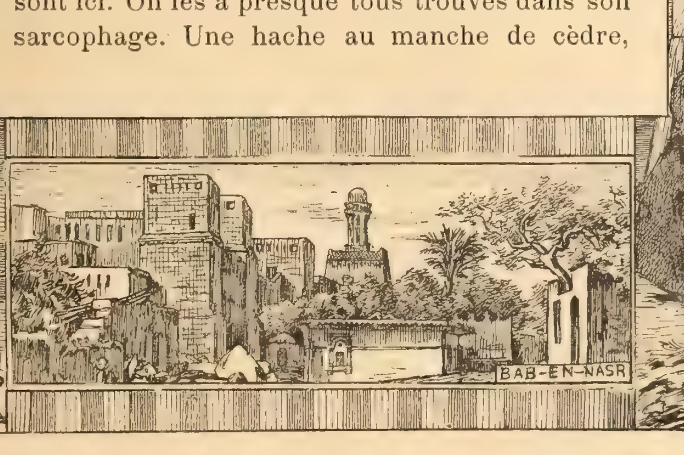


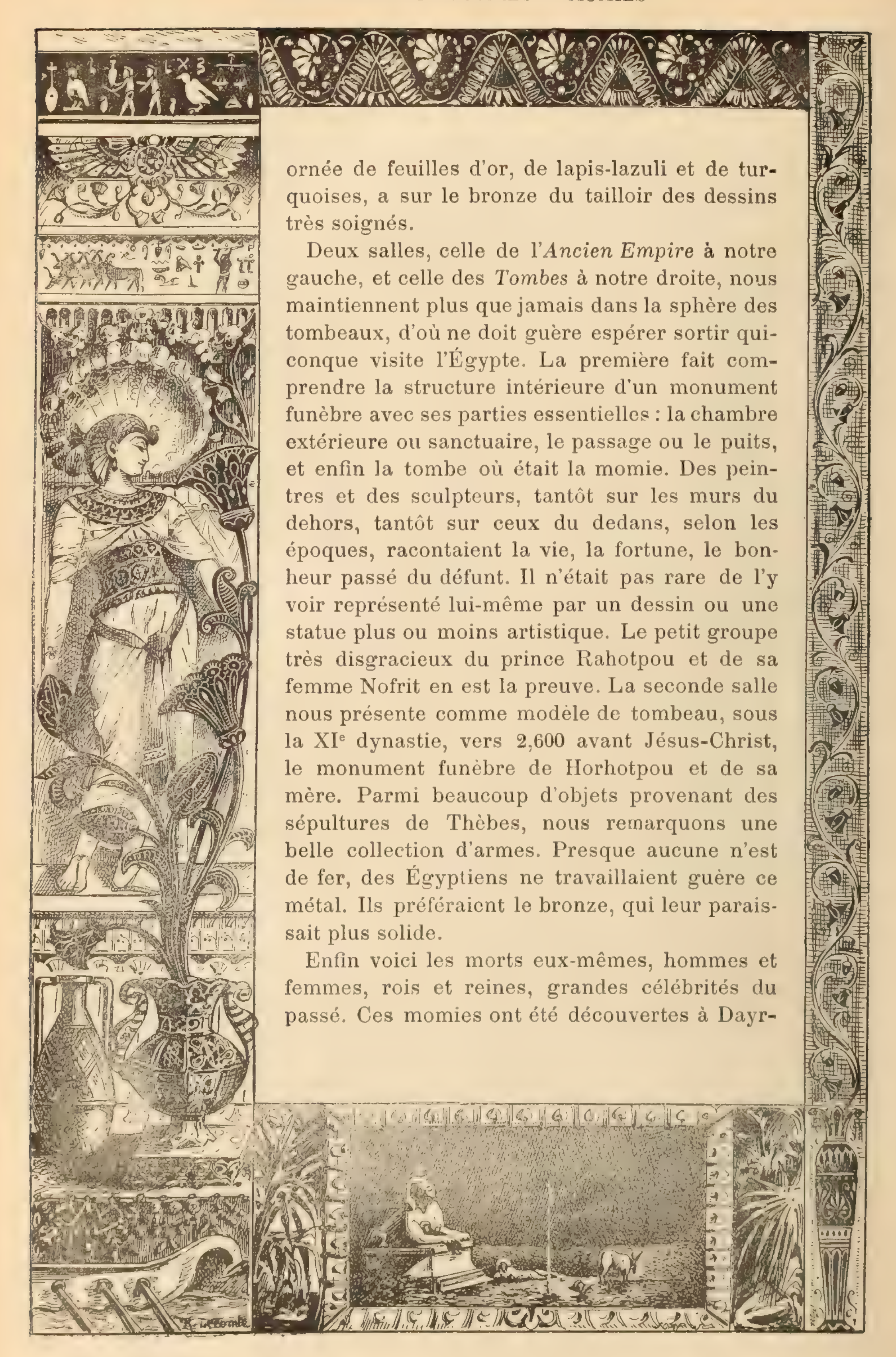
bien des gens ont cherché à voir ce qui n'y fut jamais.

La collection des ustensiles nécessaires à la vie domestique présente ce côté intéressant qu'une partie a été trouvée dans les ruines de Tel-el-Yaoudêh, la métropole juive fondée par Onias sous Ptolémée Philométor, sur les restes d'une ville remontant à une haute antiquité. Ceux qui sont des réductions d'objets ordinairement plus considérables proviennent des tombeaux où on avait l'habitude de les déposer pour le service du mort. Il y a dans le groupe de jolies pièces d'émail et de bronze.

Autrement attrayantes pour les dames, qui cette fois écartent leurs voiles et collent leurs yeux sur la glace pour mieux examiner, sont les parures des princesses du temps passé. L'orfèvrerie a été un art précoce chez presque tous les peuples, et ce qui a été fabriqué depuis trois mille ans, en Égypte, ne déparerait pas les écrins du premier bijoutier de Paris. Des bracelets finement travaillés où des figures sont gravées sur verre bleu, une chaîne d'or supportant un délicieux scarabée, un riche diadème, des bagues, des épingles et tous les petits objets qui servent à la toilette des femmes, toujours d'or, d'ivoire et de pierres fines, excitent l'admiration universelle. La reine Ahotpou, au temps des rois pasteurs, peut-être sous les yeux de Joseph et des fils de Jacob, porta la plupart des bijoux qui sont ici. On les a presque tous trouvés dans son sarcophage. Une hache au manche de cèdre,

BŒUF APIS

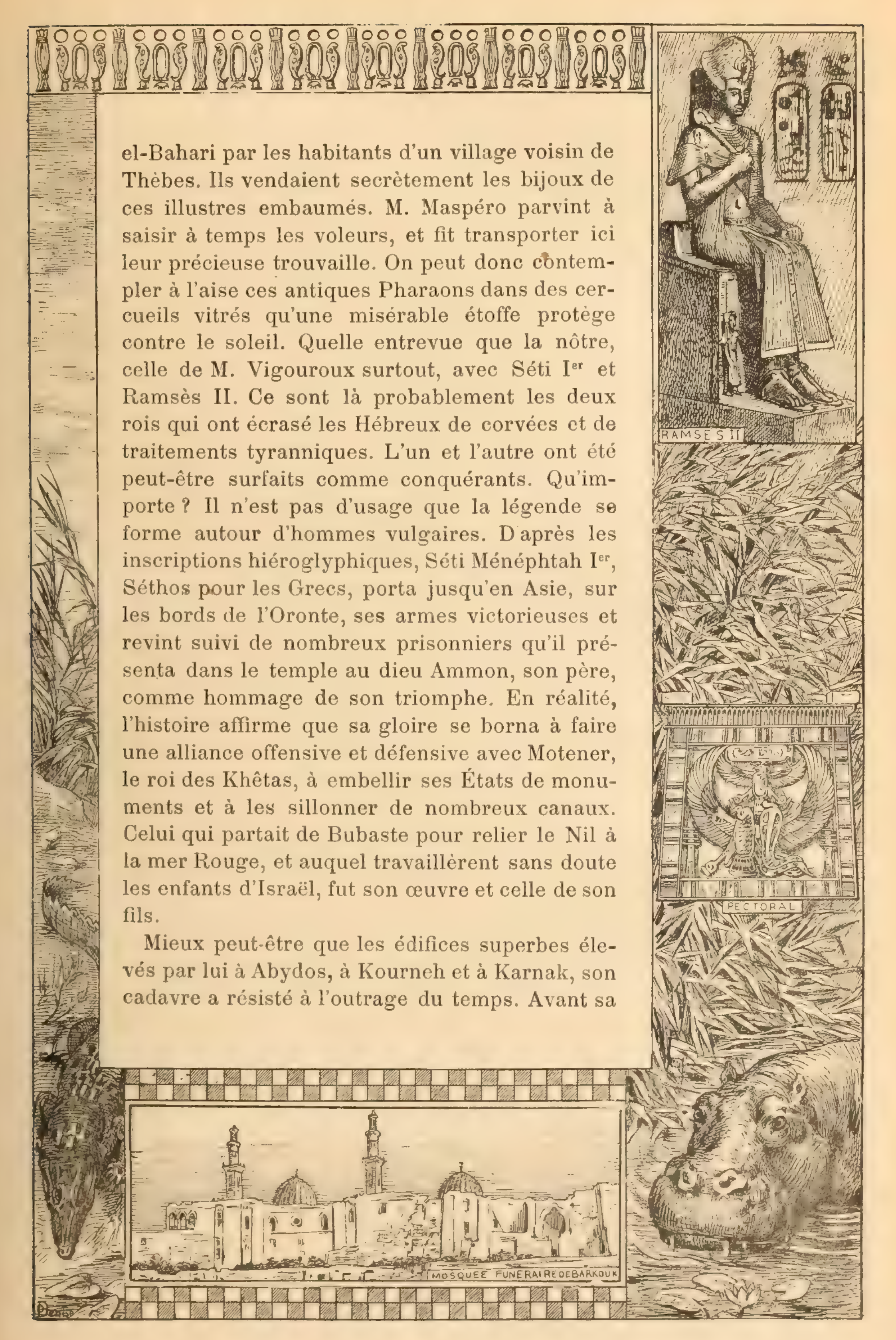




ornée de feuilles d'or, de lapis-lazuli et de turquoises, a sur le bronze du tailloir des dessins très soignés.

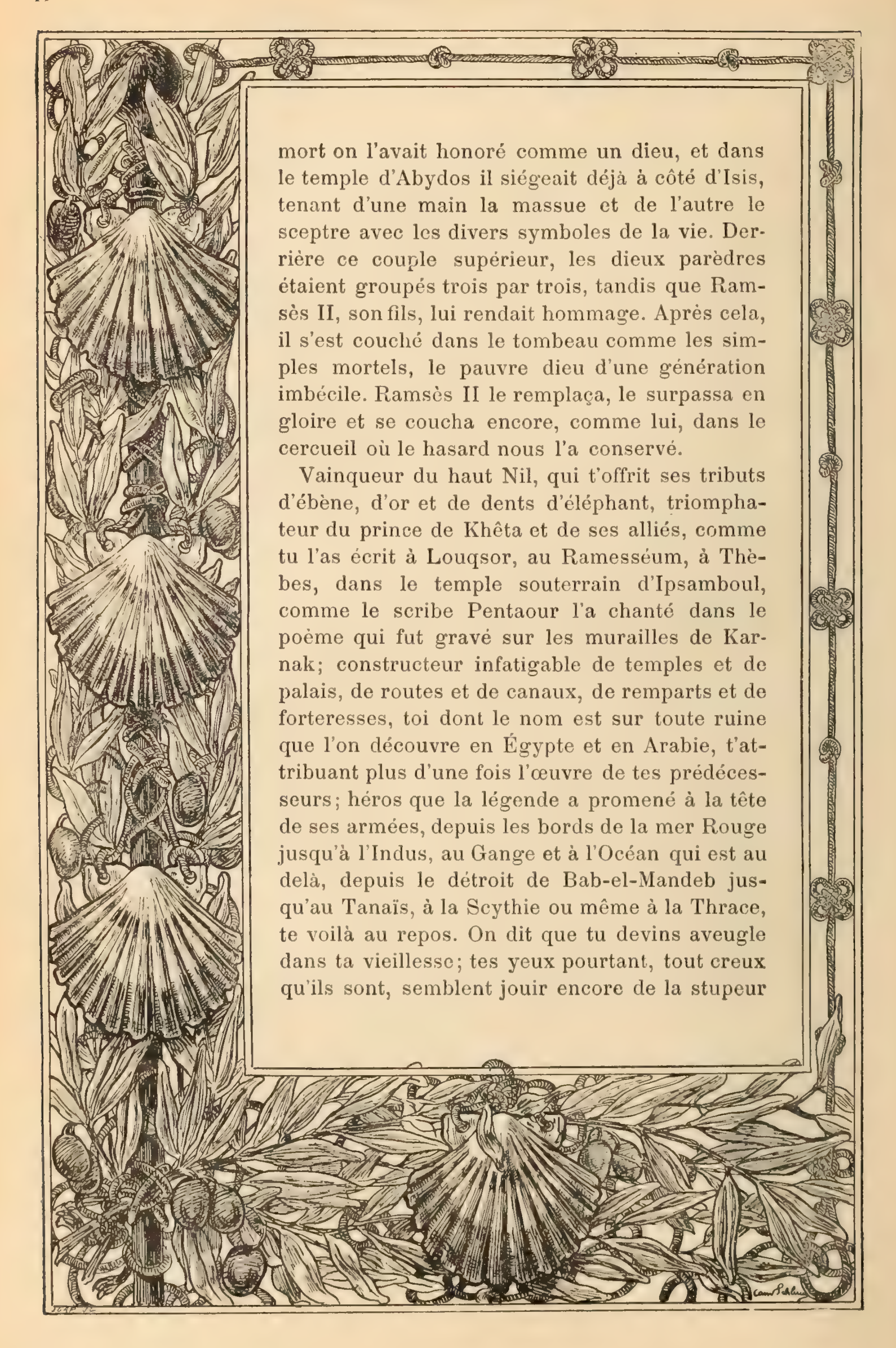
Deux salles, celle de l'*Ancien Empire* à notre gauche, et celle des *Tombes* à notre droite, nous maintiennent plus que jamais dans la sphère des tombeaux, d'où ne doit guère espérer sortir quiconque visite l'Égypte. La première fait comprendre la structure intérieure d'un monument funèbre avec ses parties essentielles : la chambre extérieure ou sanctuaire, le passage ou le puits, et enfin la tombe où était la momie. Des peintres et des sculpteurs, tantôt sur les murs du dehors, tantôt sur ceux du dedans, selon les époques, racontaient la vie, la fortune, le bonheur passé du défunt. Il n'était pas rare de l'y voir représenté lui-même par un dessin ou une statue plus ou moins artistique. Le petit groupe très disgracieux du prince Rahotpou et de sa femme Nofrit en est la preuve. La seconde salle nous présente comme modèle de tombeau, sous la XIe dynastie, vers 2,600 avant Jésus-Christ, le monument funèbre de Horhotpou et de sa mère. Parmi beaucoup d'objets provenant des sépultures de Thèbes, nous remarquons une belle collection d'armes. Presque aucune n'est de fer, des Égyptiens ne travaillaient guère ce métal. Ils préféraient le bronze, qui leur paraissait plus solide.

Enfin voici les morts eux-mêmes, hommes et femmes, rois et reines, grandes célébrités du passé. Ces momies ont été découvertes à Dayr-



el-Bahari par les habitants d'un village voisin de Thèbes. Ils vendaient secrètement les bijoux de ces illustres embaumés. M. Maspéro parvint à saisir à temps les voleurs, et fit transporter ici leur précieuse trouvaille. On peut donc contempler à l'aise ces antiques Pharaons dans des cercueils vitrés qu'une misérable étoffe protège contre le soleil. Quelle entrevue que la nôtre, celle de M. Vigouroux surtout, avec Séti Ier et Ramsès II. Ce sont là probablement les deux rois qui ont écrasé les Hébreux de corvées et de traitements tyranniques. L'un et l'autre ont été peut-être surfaits comme conquérants. Qu'importe ? Il n'est pas d'usage que la légende se forme autour d'hommes vulgaires. D'après les inscriptions hiéroglyphiques, Séti Ménéphtah Ier, Séthos pour les Grecs, porta jusqu'en Asie, sur les bords de l'Oronte, ses armes victorieuses et revint suivi de nombreux prisonniers qu'il présenta dans le temple au dieu Ammon, son père, comme hommage de son triomphe. En réalité, l'histoire affirme que sa gloire se borna à faire une alliance offensive et défensive avec Motener, le roi des Khêtas, à embellir ses États de monuments et à les sillonner de nombreux canaux. Celui qui partait de Bubaste pour relier le Nil à la mer Rouge, et auquel travaillèrent sans doute les enfants d'Israël, fut son œuvre et celle de son fils.

Mieux peut-être que les édifices superbes élevés par lui à Abydos, à Kourneh et à Karnak, son cadavre a résisté à l'outrage du temps. Avant sa



mort on l'avait honoré comme un dieu, et dans le temple d'Abydos il siégeait déjà à côté d'Isis, tenant d'une main la massue et de l'autre le sceptre avec les divers symboles de la vie. Derrière ce couple supérieur, les dieux parèdres étaient groupés trois par trois, tandis que Ramsès II, son fils, lui rendait hommage. Après cela, il s'est couché dans le tombeau comme les simples mortels, le pauvre dieu d'une génération imbécile. Ramsès II le remplaça, le surpassa en gloire et se coucha encore, comme lui, dans le cercueil où le hasard nous l'a conservé.

Vainqueur du haut Nil, qui t'offrit ses tributs d'ébène, d'or et de dents d'éléphant, triomphateur du prince de Khêta et de ses alliés, comme tu l'as écrit à Louqsor, au Ramesséum, à Thèbes, dans le temple souterrain d'Ipsamboul, comme le scribe Pentaour l'a chanté dans le poème qui fut gravé sur les murailles de Karnak; constructeur infatigable de temples et de palais, de routes et de canaux, de remparts et de forteresses, toi dont le nom est sur toute ruine que l'on découvre en Égypte et en Arabie, t'attribuant plus d'une fois l'œuvre de tes prédécesseurs; héros que la légende a promené à la tête de ses armées, depuis les bords de la mer Rouge jusqu'à l'Indus, au Gange et à l'Océan qui est au delà, depuis le détroit de Bab-el-Mandeb jusqu'au Tanaïs, à la Scythie ou même à la Thrace, te voilà au repos. On dit que tu devins aveugle dans ta vieillesse; tes yeux pourtant, tout creux qu'ils sont, semblent jouir encore de la stupeur



que tu nous causes. Ta bouche et ta tête, fièrement tournées, ont gardé l'attitude du commandement et du défi. Quelques cheveux blancs, roussis par les parfums, tiennent encore à tes tempes comprimées et ornent ta nuque. Tes bras croisés sur ta large poitrine, laissant voir des mains longues et fines, rougies de henné et aux ongles soigneusement entretenus, serrent un lotus, la fleur du soleil. Heureux qui, comme cet astre, dont tu te dis le fils, n'a semé dans sa course que la vie, la lumière et la joie. Il peut se coucher, fier de sa journée, en attendant le lendemain. Est-ce là ton histoire?


RAMSÈS II

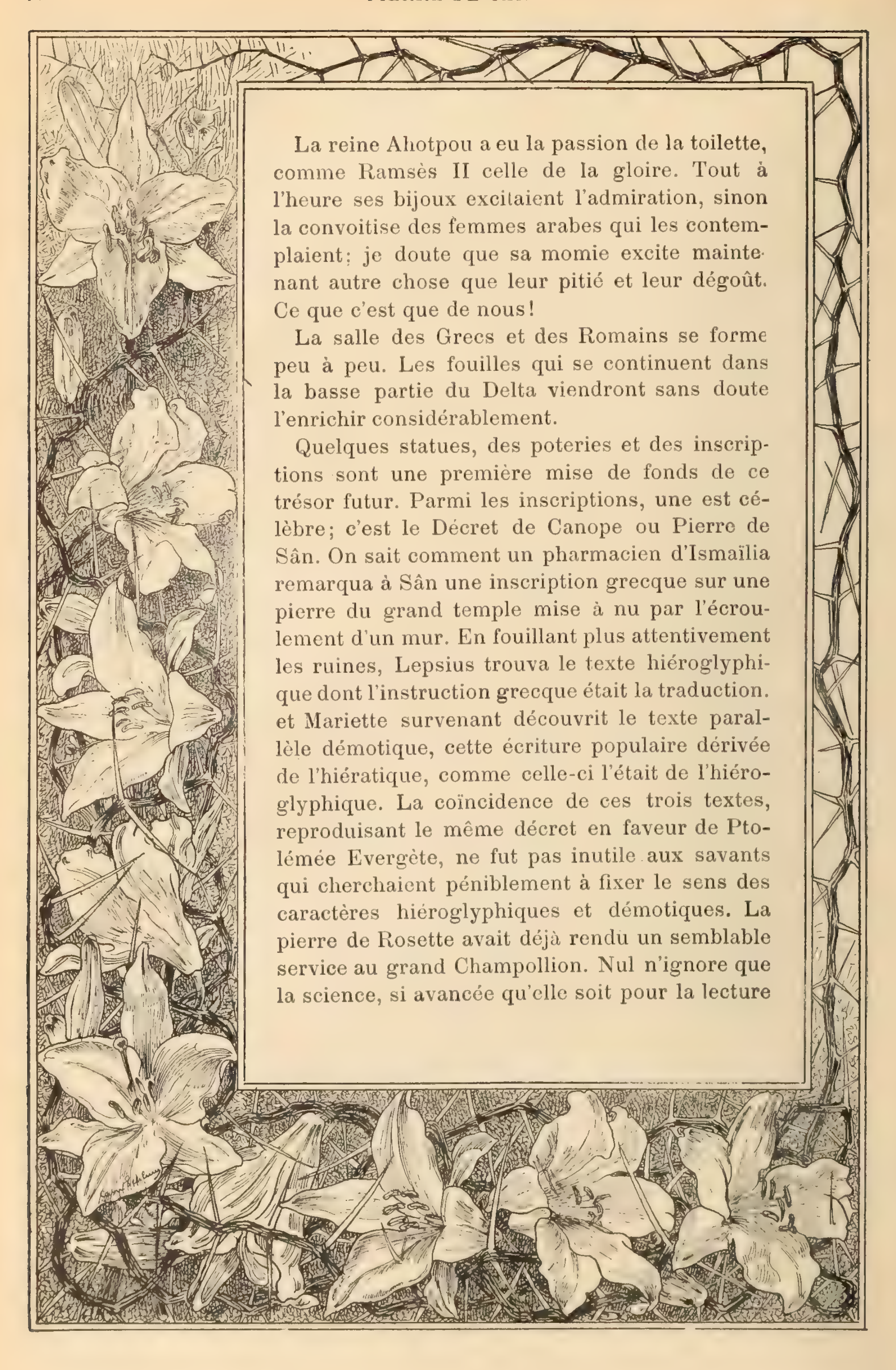
Aux peuples qu'il a gouvernés, aux enfants d'Israël qu'il a persécutés, au monde qu'il a peut-être troublé de répondre. Sésostris ne portait ni barbe ni moustache. Les poils qu'on voit sur sa figure ont dû croître durant sa dernière maladie, ou pousser après sa mort. On a remarqué à bon droit qu'il avait le front bas et un peu fuyant, l'arcade sourcillière saillante et le nez aquilin comme les Bourbons. Ses grandes oreilles, rondes et finement ourlées, se détachaient de la tête. Elles avaient été percées pour porter des anneaux précieux qui ont disparu. Il a les pieds longs et plats, ce qui convient peu à un grand homme. Toutefois c'est bien lui-même. Il porte, écrits sur le couvercle en bois de la caisse funéraire et sur le linceul qui enveloppe sa poitrine, ses certificats d'identité officiellement rédigés et paraphés par les grands prêtres de son temps, Amou-Hrior-Siamour et les autres.




SPHINX DE TANIS



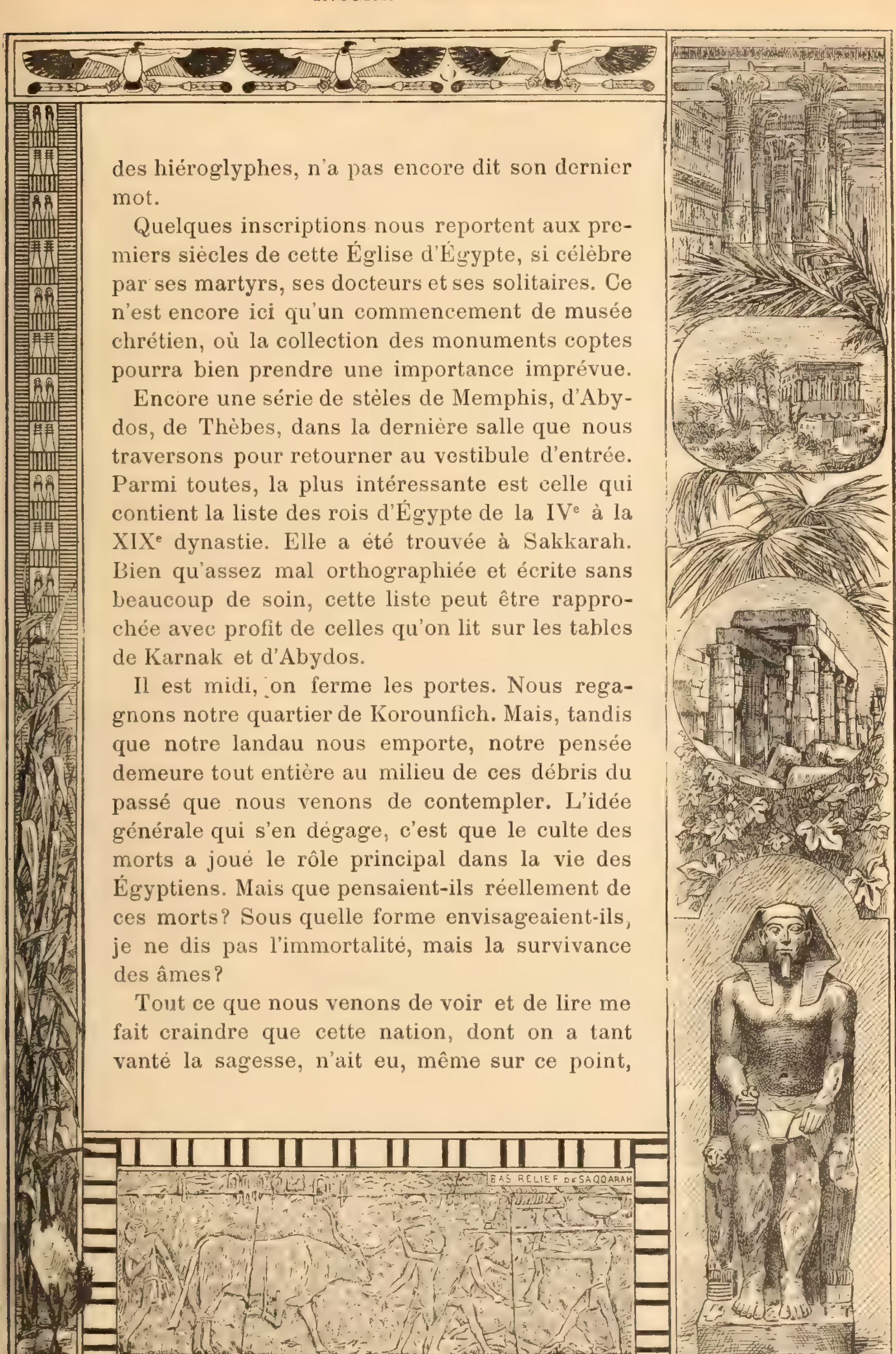

LES 3 OBÉLISQUES DU GRAND TEMPLE DE KARNAK



La reine Ahotpou a eu la passion de la toilette, comme Ramsès II celle de la gloire. Tout à l'heure ses bijoux excitaient l'admiration, sinon la convoitise des femmes arabes qui les contemplaient; je doute que sa momie excite maintenant autre chose que leur pitié et leur dégoût. Ce que c'est que de nous!

La salle des Grecs et des Romains se forme peu à peu. Les fouilles qui se continuent dans la basse partie du Delta viendront sans doute l'enrichir considérablement.

Quelques statues, des poteries et des inscriptions sont une première mise de fonds de ce trésor futur. Parmi les inscriptions, une est célèbre; c'est le Décret de Canope ou Pierre de Sân. On sait comment un pharmacien d'Ismaïlia remarqua à Sân une inscription grecque sur une pierre du grand temple mise à nu par l'écroulement d'un mur. En fouillant plus attentivement les ruines, Lepsius trouva le texte hiéroglyphique dont l'instruction grecque était la traduction. et Mariette survenant découvrit le texte parallèle démotique, cette écriture populaire dérivée de l'hiératique, comme celle-ci l'était de l'hiéroglyphique. La coïncidence de ces trois textes, reproduisant le même décret en faveur de Ptolémée Evergète, ne fut pas inutile aux savants qui cherchaient péniblement à fixer le sens des caractères hiéroglyphiques et démotiques. La pierre de Rosette avait déjà rendu un semblable service au grand Champollion. Nul n'ignore que la science, si avancée qu'elle soit pour la lecture



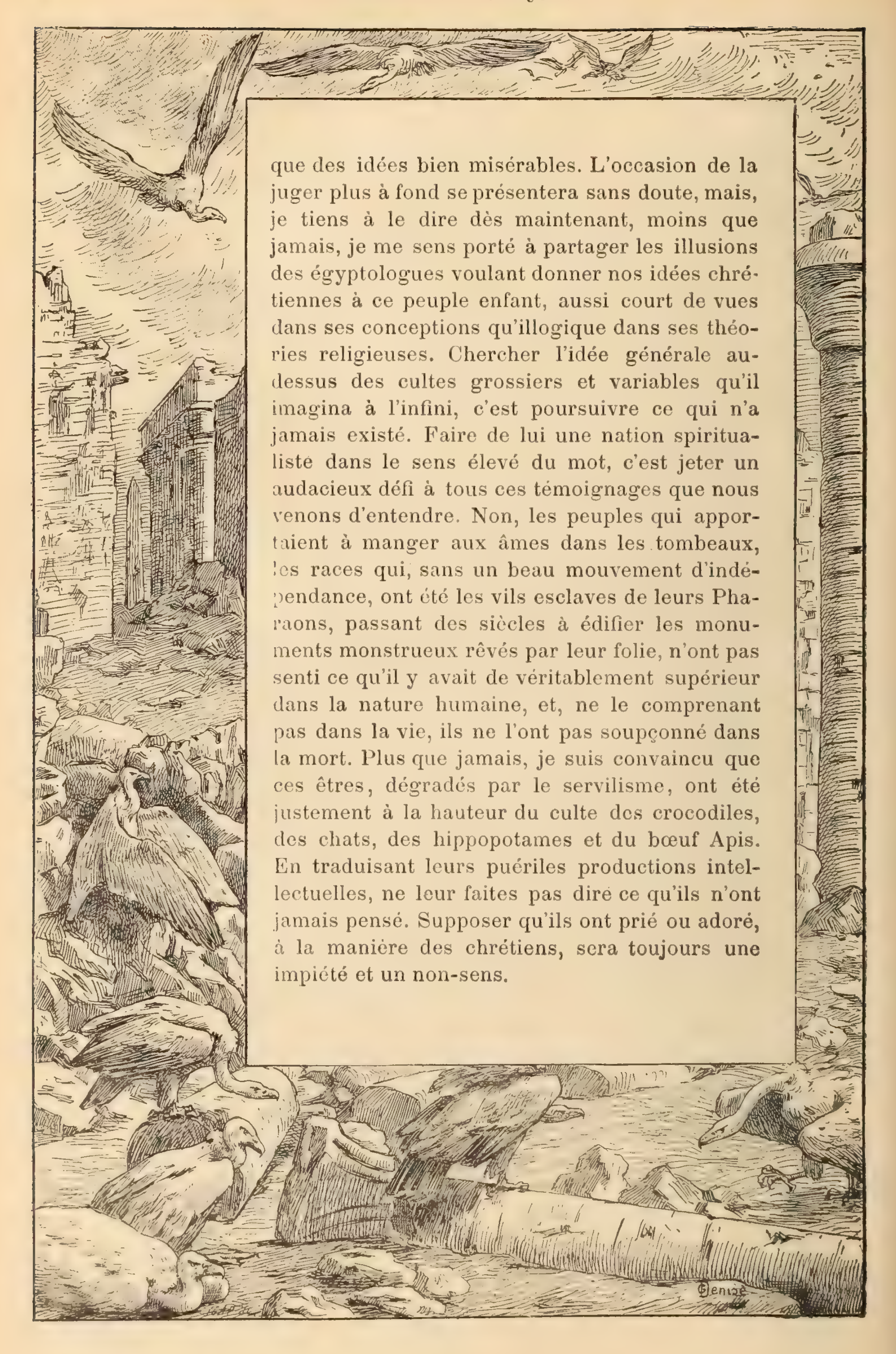
des hiéroglyphes, n'a pas encore dit son dernier mot.

Quelques inscriptions nous reportent aux premiers siècles de cette Église d'Égypte, si célèbre par ses martyrs, ses docteurs et ses solitaires. Ce n'est encore ici qu'un commencement de musée chrétien, où la collection des monuments coptes pourra bien prendre une importance imprévue.

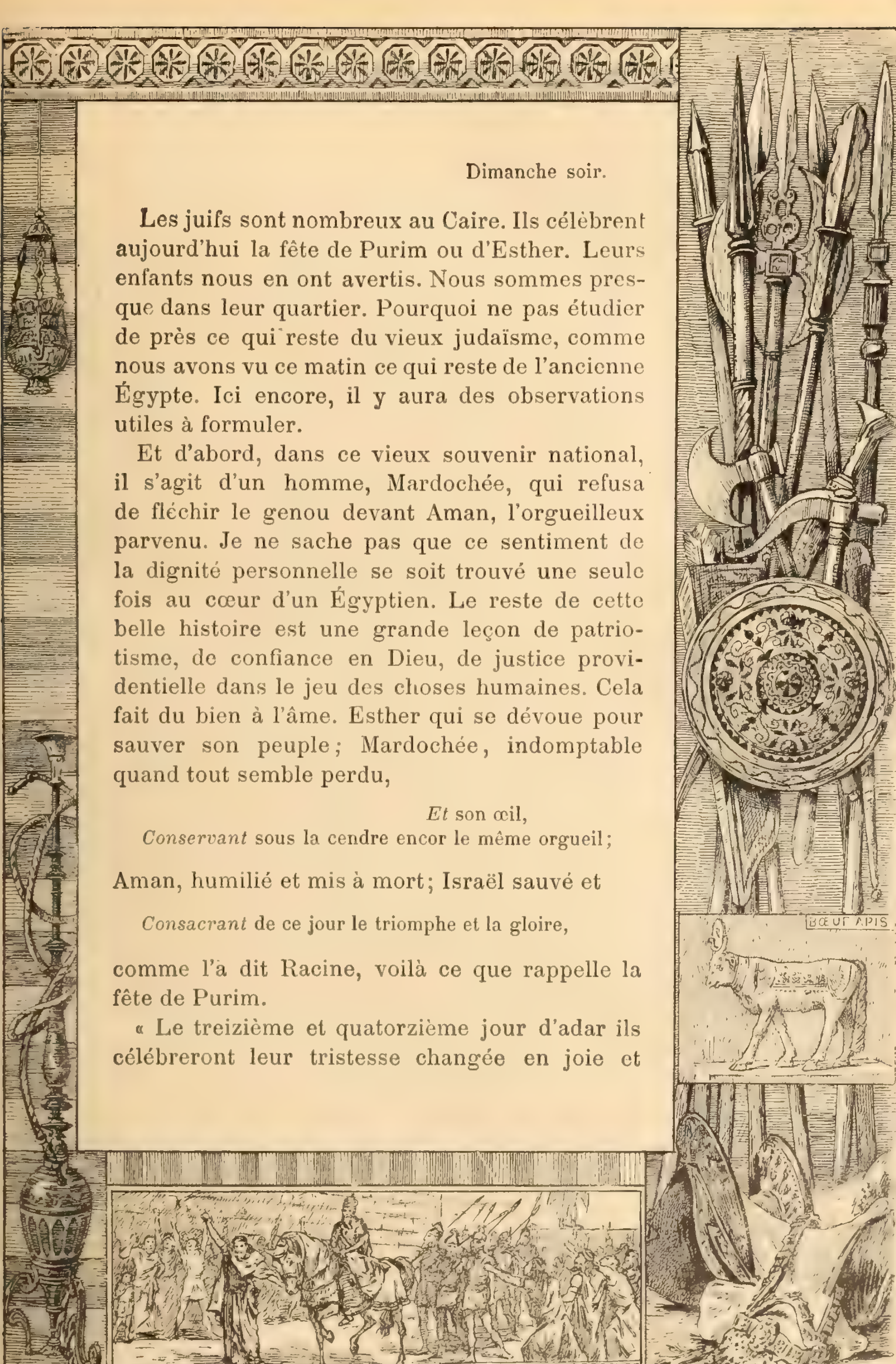
Encore une série de stèles de Memphis, d'Abydos, de Thèbes, dans la dernière salle que nous traversons pour retourner au vestibule d'entrée. Parmi toutes, la plus intéressante est celle qui contient la liste des rois d'Égypte de la IVe à la XIXe dynastie. Elle a été trouvée à Sakkarah. Bien qu'assez mal orthographiée et écrite sans beaucoup de soin, cette liste peut être rapprochée avec profit de celles qu'on lit sur les tables de Karnak et d'Abydos.

Il est midi, on ferme les portes. Nous regagnons notre quartier de Korounfich. Mais, tandis que notre landau nous emporte, notre pensée demeure tout entière au milieu de ces débris du passé que nous venons de contempler. L'idée générale qui s'en dégage, c'est que le culte des morts a joué le rôle principal dans la vie des Égyptiens. Mais que pensaient-ils réellement de ces morts? Sous quelle forme envisageaient-ils, je ne dis pas l'immortalité, mais la survivance des âmes?

Tout ce que nous venons de voir et de lire me fait craindre que cette nation, dont on a tant vanté la sagesse, n'ait eu, même sur ce point,



que des idées bien misérables. L'occasion de la juger plus à fond se présentera sans doute, mais, je tiens à le dire dès maintenant, moins que jamais, je me sens porté à partager les illusions des égyptologues voulant donner nos idées chrétiennes à ce peuple enfant, aussi court de vues dans ses conceptions qu'illogique dans ses théories religieuses. Chercher l'idée générale au-dessus des cultes grossiers et variables qu'il imagina à l'infini, c'est poursuivre ce qui n'a jamais existé. Faire de lui une nation spiritualiste dans le sens élevé du mot, c'est jeter un audacieux défi à tous ces témoignages que nous venons d'entendre. Non, les peuples qui apportaient à manger aux âmes dans les tombeaux, les races qui, sans un beau mouvement d'indépendance, ont été les vils esclaves de leurs Pharaons, passant des siècles à édifier les monuments monstrueux rêvés par leur folie, n'ont pas senti ce qu'il y avait de véritablement supérieur dans la nature humaine, et, ne le comprenant pas dans la vie, ils ne l'ont pas soupçonné dans la mort. Plus que jamais, je suis convaincu que ces êtres, dégradés par le servilisme, ont été justement à la hauteur du culte des crocodiles, des chats, des hippopotames et du bœuf Apis. En traduisant leurs puériles productions intellectuelles, ne leur faites pas dire ce qu'ils n'ont jamais pensé. Supposer qu'ils ont prié ou adoré, à la manière des chrétiens, sera toujours une impiété et un non-sens.



Dimanche soir.

Les juifs sont nombreux au Caire. Ils célèbrent aujourd'hui la fête de Purim ou d'Esther. Leurs enfants nous en ont avertis. Nous sommes presque dans leur quartier. Pourquoi ne pas étudier de près ce qui reste du vieux judaïsme, comme nous avons vu ce matin ce qui reste de l'ancienne Égypte. Ici encore, il y aura des observations utiles à formuler.

Et d'abord, dans ce vieux souvenir national, il s'agit d'un homme, Mardochée, qui refusa de fléchir le genou devant Aman, l'orgueilleux parvenu. Je ne sache pas que ce sentiment de la dignité personnelle se soit trouvé une seule fois au cœur d'un Égyptien. Le reste de cette belle histoire est une grande leçon de patriotisme, de confiance en Dieu, de justice providentielle dans le jeu des choses humaines. Cela fait du bien à l'âme. Esther qui se dévoue pour sauver son peuple ; Mardochée, indomptable quand tout semble perdu,

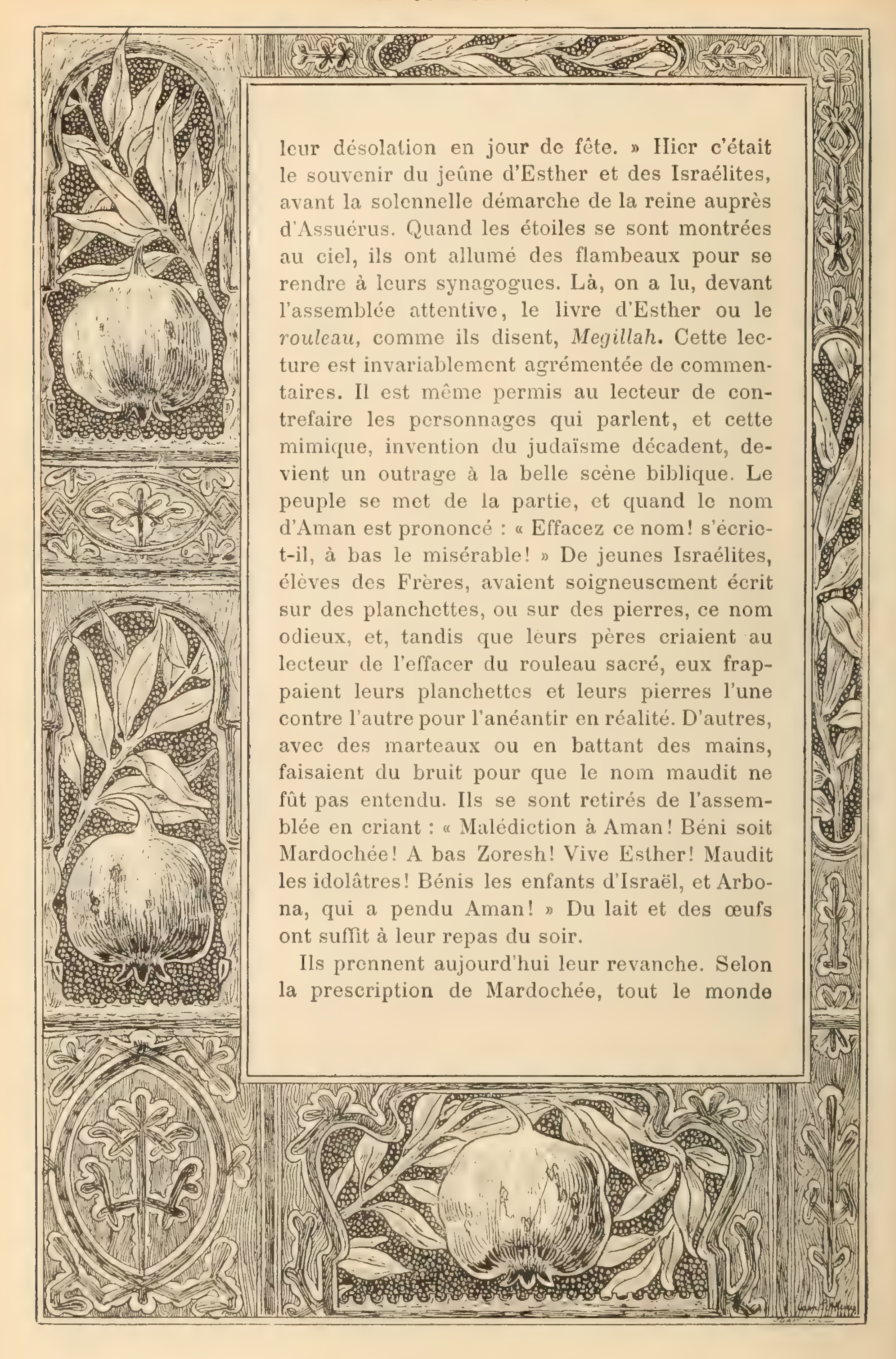
Et son œil,
Conservant sous la cendre encor le même orgueil ;

Aman, humilié et mis à mort ; Israël sauvé et

Consacrant de ce jour le triomphe et la gloire,

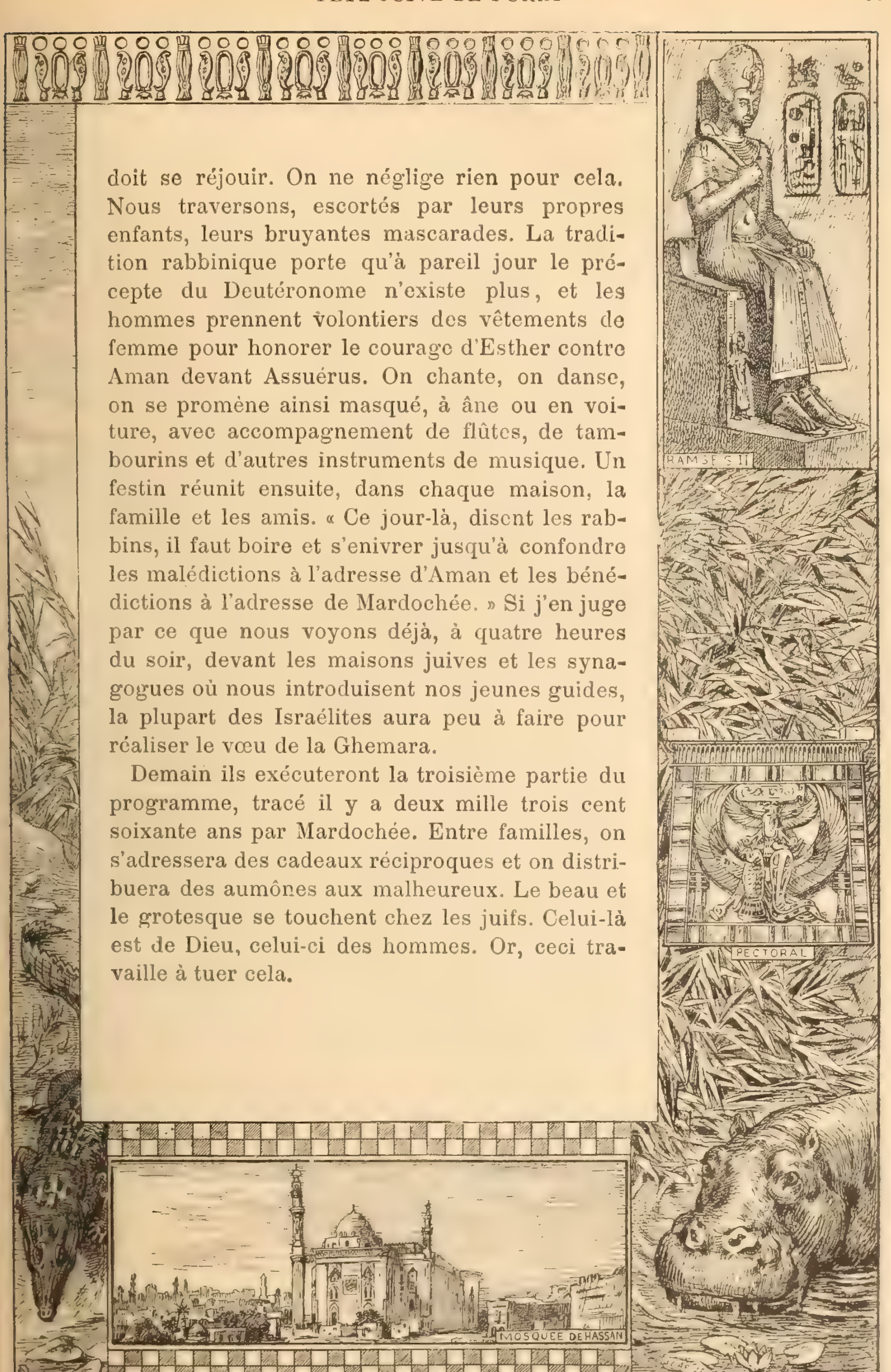
comme l'a dit Racine, voilà ce que rappelle la fête de Purim.

« Le treizième et quatorzième jour d'adar ils célébreront leur tristesse changée en joie et



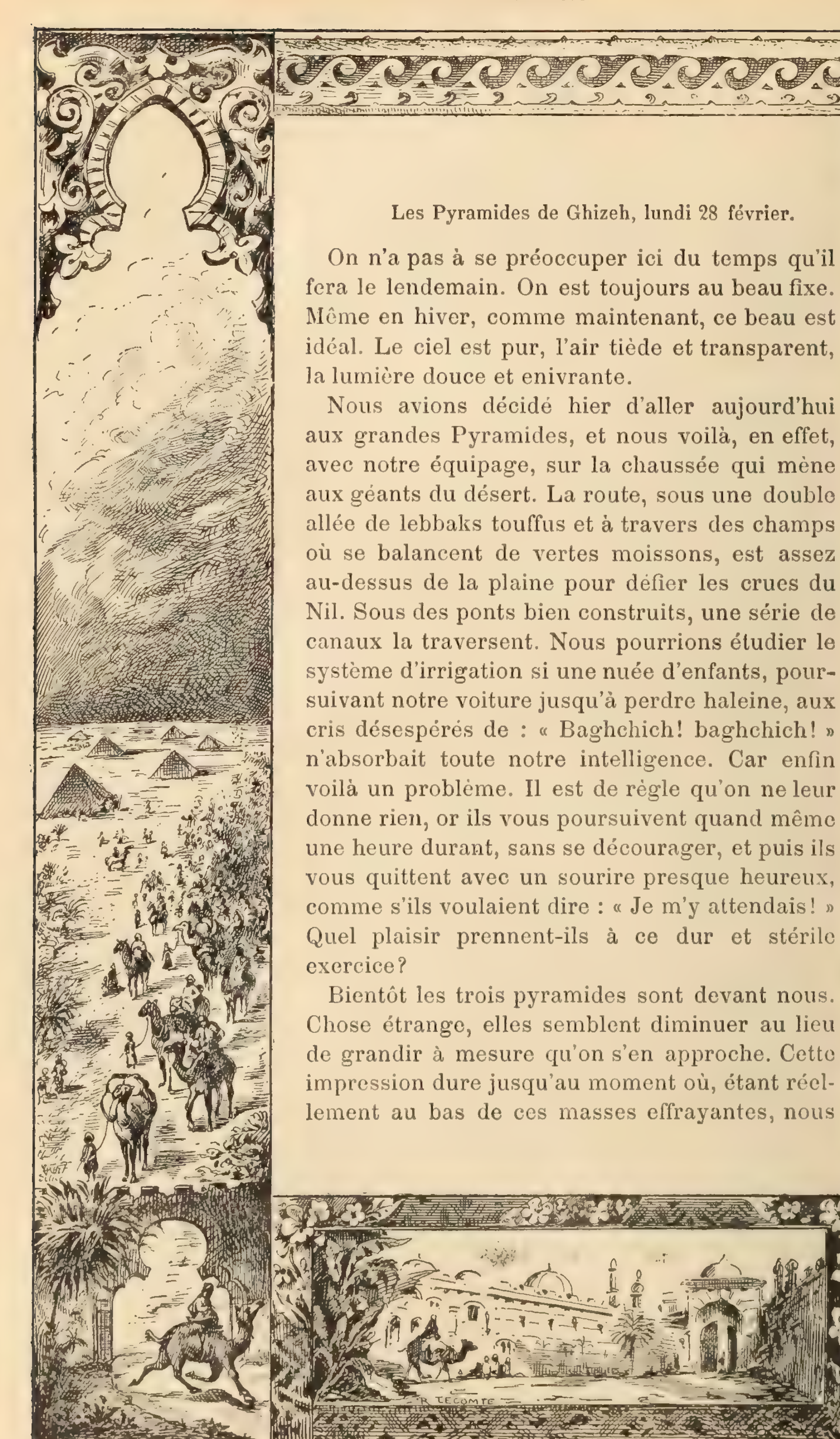
leur désolation en jour de fête. » Hier c'était le souvenir du jeûne d'Esther et des Israélites, avant la solennelle démarche de la reine auprès d'Assuérus. Quand les étoiles se sont montrées au ciel, ils ont allumé des flambeaux pour se rendre à leurs synagogues. Là, on a lu, devant l'assemblée attentive, le livre d'Esther ou le *rouleau,* comme ils disent, *Megillah.* Cette lecture est invariablement agrémentée de commentaires. Il est même permis au lecteur de contrefaire les personnages qui parlent, et cette mimique, invention du judaïsme décadent, devient un outrage à la belle scène biblique. Le peuple se met de la partie, et quand le nom d'Aman est prononcé : « Effacez ce nom! s'écrie-t-il, à bas le misérable! » De jeunes Israélites, élèves des Frères, avaient soigneusement écrit sur des planchettes, ou sur des pierres, ce nom odieux, et, tandis que leurs pères criaient au lecteur de l'effacer du rouleau sacré, eux frappaient leurs planchettes et leurs pierres l'une contre l'autre pour l'anéantir en réalité. D'autres, avec des marteaux ou en battant des mains, faisaient du bruit pour que le nom maudit ne fût pas entendu. Ils se sont retirés de l'assemblée en criant : « Malédiction à Aman! Béni soit Mardochée! A bas Zoresh! Vive Esther! Maudit les idolâtres! Bénis les enfants d'Israël, et Arbona, qui a pendu Aman! » Du lait et des œufs ont suffit à leur repas du soir.

Ils prennent aujourd'hui leur revanche. Selon la prescription de Mardochée, tout le monde



doit se réjouir. On ne néglige rien pour cela. Nous traversons, escortés par leurs propres enfants, leurs bruyantes mascarades. La tradition rabbinique porte qu'à pareil jour le précepte du Deutéronome n'existe plus, et les hommes prennent volontiers des vêtements de femme pour honorer le courage d'Esther contre Aman devant Assuérus. On chante, on danse, on se promène ainsi masqué, à âne ou en voiture, avec accompagnement de flûtes, de tambourins et d'autres instruments de musique. Un festin réunit ensuite, dans chaque maison, la famille et les amis. « Ce jour-là, disent les rabbins, il faut boire et s'enivrer jusqu'à confondre les malédictions à l'adresse d'Aman et les bénédictions à l'adresse de Mardochée. » Si j'en juge par ce que nous voyons déjà, à quatre heures du soir, devant les maisons juives et les synagogues où nous introduisent nos jeunes guides, la plupart des Israélites aura peu à faire pour réaliser le vœu de la Ghemara.

Demain ils exécuteront la troisième partie du programme, tracé il y a deux mille trois cent soixante ans par Mardochée. Entre familles, on s'adressera des cadeaux réciproques et on distribuera des aumônes aux malheureux. Le beau et le grotesque se touchent chez les juifs. Celui-là est de Dieu, celui-ci des hommes. Or, ceci travaille à tuer cela.

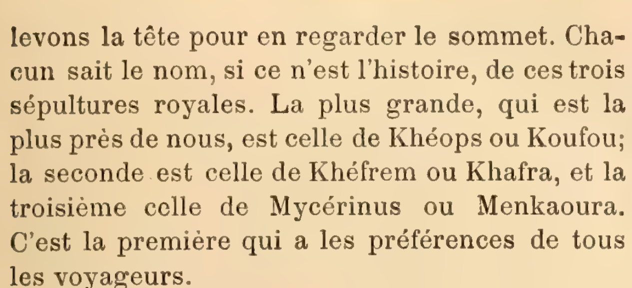


Les Pyramides de Ghizeh, lundi 28 février.

On n'a pas à se préoccuper ici du temps qu'il fera le lendemain. On est toujours au beau fixe. Même en hiver, comme maintenant, ce beau est idéal. Le ciel est pur, l'air tiède et transparent, la lumière douce et enivrante.

Nous avions décidé hier d'aller aujourd'hui aux grandes Pyramides, et nous voilà, en effet, avec notre équipage, sur la chaussée qui mène aux géants du désert. La route, sous une double allée de lebbaks touffus et à travers des champs où se balancent de vertes moissons, est assez au-dessus de la plaine pour défier les crues du Nil. Sous des ponts bien construits, une série de canaux la traversent. Nous pourrions étudier le système d'irrigation si une nuée d'enfants, poursuivant notre voiture jusqu'à perdre haleine, aux cris désespérés de : « Baghchich! baghchich! » n'absorbait toute notre intelligence. Car enfin voilà un problème. Il est de règle qu'on ne leur donne rien, or ils vous poursuivent quand même une heure durant, sans se décourager, et puis ils vous quittent avec un sourire presque heureux, comme s'ils voulaient dire : « Je m'y attendais! » Quel plaisir prennent-ils à ce dur et stérile exercice?

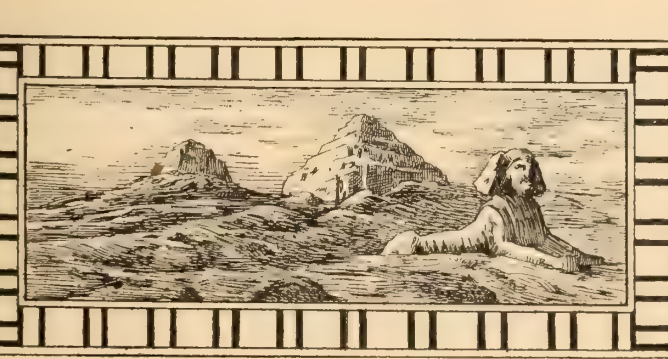
Bientôt les trois pyramides sont devant nous. Chose étrange, elles semblent diminuer au lieu de grandir à mesure qu'on s'en approche. Cette impression dure jusqu'au moment où, étant réellement au bas de ces masses effrayantes, nous



levons la tête pour en regarder le sommet. Chacun sait le nom, si ce n'est l'histoire, de ces trois sépultures royales. La plus grande, qui est la plus près de nous, est celle de Khéops ou Koufou; la seconde est celle de Khéfrem ou Khafra, et la troisième celle de Mycérinus ou Menkaoura. C'est la première qui a les préférences de tous les voyageurs.

Une nuée d'Anglais, soutenus par des Arabes vêtus de blanc et qu'un cheïk organise en escouades de trois ou quatre pour chaque touriste, en fait déjà l'ascension. Nous les tenons au bout de notre lunette, et le spectacle est pittoresque. On dirait une procession allant du centre à l'angle méridional du colosse et de là à son sommet. Il est vrai que le pittoresque défilé ne procède pas sans quelque désordre, car dans cette foule de curieux tous n'ont ni la même agilité, ni le même courage, ni la même densité. C'est une sorte de dislocation générale qui provoque des cris, des spasmes et parfois un subit découragement. Deux Arabes hissent un milord très dodu ou une lady fort nerveuse, par les bras, tandis que deux autres les soulèvent par les jambes. Ceci ne peut que compromettre l'harmonie de la procession. Au reste, il n'est pas de poids qui résiste à ces forcenés, et, intact ou en compote, meurtri ou sain et sauf, mort ou vif, chacun arrive au sommet et se dresse aussitôt triomphant.

Je déclare d'avance que je ne serai pas de la partie. Bravement toutefois je monte à l'entrée







de la pyramide, qui se trouve à dix-huit mètres au-dessus de sa base; c'est plus qu'il n'en faut pour me donner le vertige. Mon ami s'est déjà engagé dans les flancs du colosse.

La première partie de son itinéraire consiste à descendre par une galerie étroite jusqu'à trente-cinq mètres au-dessous de la base de l'édifice, dans le rocher qui lui sert de plate-forme. On y voit une chambre inachevée, au milieu de laquelle s'ouvre une sorte de puits, jusqu'à douze mètres de profondeur. Les anciens croyaient que par là, à un moment venu, les eaux du Nil pouvaient faire irruption dans la pyramide. Peut-être ne faudrait-il voir dans ces excavations, étrangères à la sépulture royale, que des cachettes pour abriter des trésors.

La seconde partie de l'itinéraire ramène les visiteurs sur leurs pas pour prendre, à vingt-cinq mètres de l'entrée, le véritable chemin des chambres mortuaires. Cette fois la galerie monte. Le premier couloir horizontal que l'on rencontre mène à la chambre de la reine, qui est dans l'axe vertical de la pyramide. Cette chambre mesurant six mètres de long sur cinq de large et sept de haut, est bâtie en pierres calcaires si bien ajustées, qu'on n'en voit pas les joints. Une couche de sel augmente l'illusion, et fait supposer que l'on est dans le roc vif. La chambre est absolument vide.

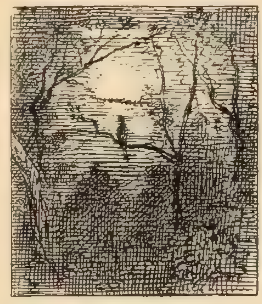
On revient encore sur ces pas jusqu'au lieu où un puits en maçonnerie descend vers les excavations inférieures. De là on reprend la

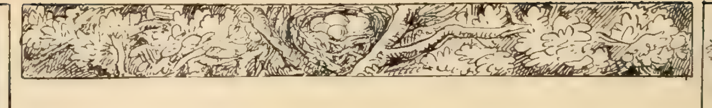
grande galerie qui cette fois mène à la sépulture royale. Elle se compose d'un vestibule, jadis fermé par quatre portes à coulisse qui glissaient dans des rainures de granit. La chambre est encore bâtie en magnifiques blocs de granit admirablement appareillés. Elle est moins haute que celle de la reine, mais plus longue et aussi large. Un sarcophage de porphyre de un mètre sur deux et demi occupe cet appartement d'honneur. C'est pour lui que la pyramide a été faite. Il a perdu non seulement la momie qu'il contenait, mais même son couvercle. Un Arabe, en le frappant, lui imprime les vibrations d'une forte cloche.

Cinq chambres, à qui cinq Anglais ont donné leurs noms, ont été ménagées au-dessus de celle du roi, sans autre but peut-être que celui d'amoindrir la masse de maçonnerie qui pèse sur la voûte. C'est dans l'une d'elles que se trouve le cartouche avec un disque, deux cailles et un céraste, ce qui, en hiéroglyphes, se lit Koufou, le nom du roi qui s'est édifié un si prétentieux sépulcre.

Enfin les visiteurs reparaissent à l'entrée de la pyramide. Ils sont couverts de sueur, essoufflés, épuisés, mais fiers d'avoir fait résonner l'écho qui, dans ces galeries profondes, répète dix fois le son. Vont-ils s'en tenir là? Non; M. Vigouroux est de ceux qui gagnent plus d'une bataille en un jour. Il entend faire l'ascension de la pyramide. J'ai beau le supplier d'imiter ma prudence et mon admiration plus paisible; il n'aurait pas

LES PYRAMIDES VUES DU VIEUX CAIRE







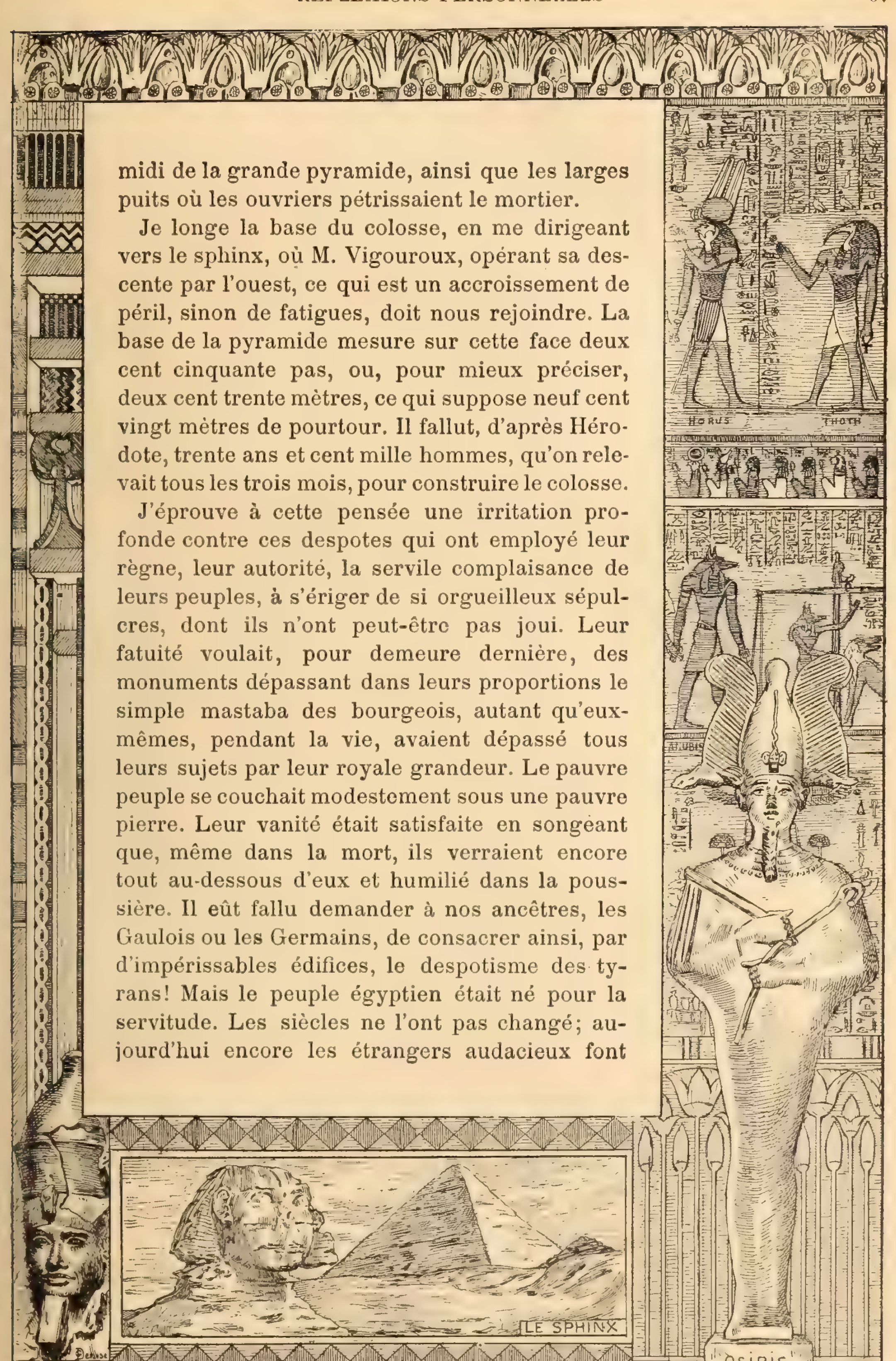
vu l'Égypte s'il ne montait sur le monument de Khéops. Après l'avoir réconforté par un café bien chaud, nous le livrons à trois Arabes, anges gardiens qui n'ont guère d'à peu près blanc que leur chemise, unique et très sommaire vêtement. Je le suis du regard, non sans inquiétude, et le vois faire halte deux fois. Enfin, à travers deux cent trois escaliers gigantesques, formés par les blocs de pierre dont les inférieurs font régulièrement saillie sous les supérieurs, le voilà là-haut, à cent trente-sept mètres au-dessus des misérables mortels. Il nous contemple fièrement, comme les quarante siècles qui virent l'armée de Napoléon,et que tout Arabe se croit en devoir de vous rappeler ici.

Pendant ce temps j'admire l'intelligence des architectes, l'habileté des ouvriers, la patience des peuples qui ont élevé ces incomparables monuments. L'emplacement qu'ils ont choisi a été habilement pris sur un vaste rocher qui s'avance, comme un promontoire, en dehors de la chaîne des montagnes libyques et domine de trente-cinq mètres environ toute la vallée. Il peut avoir quatre kilomètres carrés. Après avoir aplani le roc, les ingénieurs de l'époque durent se préoccuper de faire arriver les matériaux nécessaires à la prodigieuse construction. Des chaussées en pente douce furent solidement édifiées pour aller dans la direction du Nil recevoir les blocs qui venaient des carrières de Tourah et de Masarah, dans la chaîne des montagnes arabiques. La trace de tous ces travaux est encore visible au





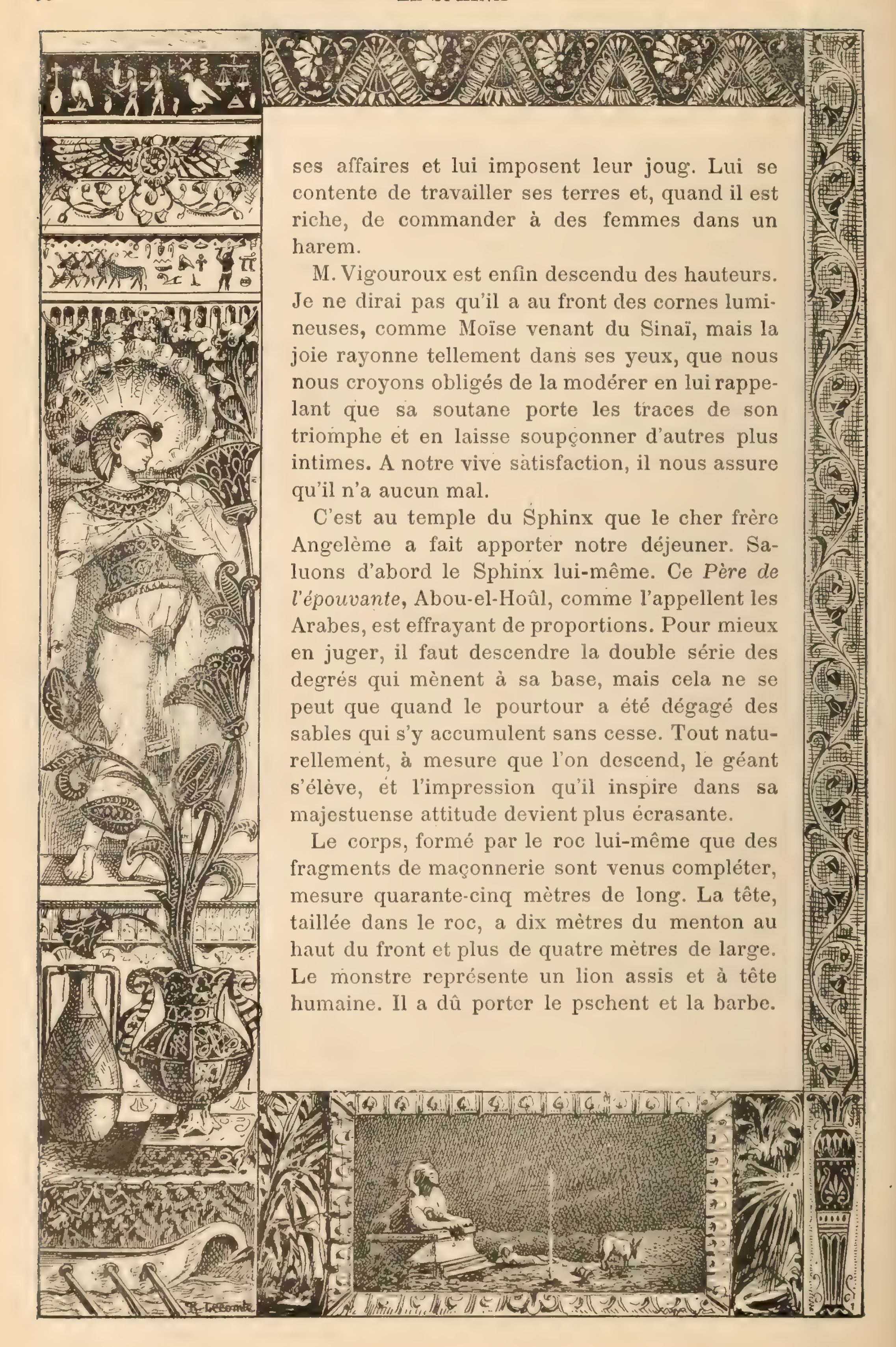




midi de la grande pyramide, ainsi que les larges puits où les ouvriers pétrissaient le mortier.

Je longe la base du colosse, en me dirigeant vers le sphinx, où M. Vigouroux, opérant sa descente par l'ouest, ce qui est un accroissement de péril, sinon de fatigues, doit nous rejoindre. La base de la pyramide mesure sur cette face deux cent cinquante pas, ou, pour mieux préciser, deux cent trente mètres, ce qui suppose neuf cent vingt mètres de pourtour. Il fallut, d'après Hérodote, trente ans et cent mille hommes, qu'on relevait tous les trois mois, pour construire le colosse.

J'éprouve à cette pensée une irritation profonde contre ces despotes qui ont employé leur règne, leur autorité, la servile complaisance de leurs peuples, à s'ériger de si orgueilleux sépulcres, dont ils n'ont peut-être pas joui. Leur fatuité voulait, pour demeure dernière, des monuments dépassant dans leurs proportions le simple mastaba des bourgeois, autant qu'eux-mêmes, pendant la vie, avaient dépassé tous leurs sujets par leur royale grandeur. Le pauvre peuple se couchait modestement sous une pauvre pierre. Leur vanité était satisfaite en songeant que, même dans la mort, ils verraient encore tout au-dessous d'eux et humilié dans la poussière. Il eût fallu demander à nos ancêtres, les Gaulois ou les Germains, de consacrer ainsi, par d'impérissables édifices, le despotisme des tyrans! Mais le peuple égyptien était né pour la servitude. Les siècles ne l'ont pas changé; aujourd'hui encore les étrangers audacieux font



ses affaires et lui imposent leur joug. Lui se contente de travailler ses terres et, quand il est riche, de commander à des femmes dans un harem.

M. Vigouroux est enfin descendu des hauteurs. Je ne dirai pas qu'il a au front des cornes lumineuses, comme Moïse venant du Sinaï, mais la joie rayonne tellement dans ses yeux, que nous nous croyons obligés de la modérer en lui rappelant que sa soutane porte les traces de son triomphe et en laisse soupçonner d'autres plus intimes. A notre vive satisfaction, il nous assure qu'il n'a aucun mal.

C'est au temple du Sphinx que le cher frère Angelème a fait apporter notre déjeuner. Saluons d'abord le Sphinx lui-même. Ce *Père de l'épouvante*, Abou-el-Hoûl, comme l'appellent les Arabes, est effrayant de proportions. Pour mieux en juger, il faut descendre la double série des degrés qui mènent à sa base, mais cela ne se peut que quand le pourtour a été dégagé des sables qui s'y accumulent sans cesse. Tout naturellement, à mesure que l'on descend, le géant s'élève, et l'impression qu'il inspire dans sa majestuense attitude devient plus écrasante.

Le corps, formé par le roc lui-même que des fragments de maçonnerie sont venus compléter, mesure quarante-cinq mètres de long. La tête, taillée dans le roc, a dix mètres du menton au haut du front et plus de quatre mètres de large. Le monstre représente un lion assis et à tête humaine. Il a dû porter le pschent et la barbe.

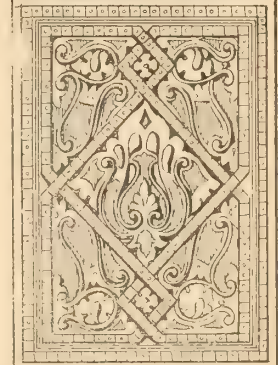
Pline a observé que la face était peinte en rouge; on peut encore se convaincre qu'il avait raison. Sous le marteau des Arabes, la figure et plus particulièrement le nez ont grandement souffert, mais l'effet général est toujours grandiose. Entre ses pattes se trouvent un autel, trois tablettes et un lion. Sur l'autel, on venait jadis lui offrir des sacrifices, et les adorateurs faisaient leurs évolutions pieuses dans l'espace compris entre ses griffes et sa poitrine. Là, trois tablettes formaient comme un sanctuaire. Sur l'une d'elles, haute de près de cinq mètres, Tothmès IV offre à une figure de sphinx l'encens et les libations. Sur une autre, l'inévitable Ramsès II s'applique aussi à rendre un semblable hommage au sphinx, qualifié de Hor-em-Khou, le *Soleil au Levant*. Le monstre symbolique est invoqué comme un dieu, et supplié de donner au roi bonheur et longue vie. Un fragment de tablette portait le cartouche de Khéfrem.

Peut-être avait-on posté là le dieu à griffes de lion et à tête humaine pour garder les tombeaux des rois. Il n'y a pas absolument suffi. Sa pose est celle de quelqu'un qui écoute et surveille l'immense solitude jusque vers Sakkarah; c'est son royaume. Lion, homme, roi ou dieu, sous sa coiffure égyptienne il ouvre ses grandes oreilles au vent qui lui porte les bruits du désert et les sottises des passants.

Le temple, dit du Sphinx, mais qu'il est plus logique de rattacher à la pyramide de Khéfrem, a dû être une vaste maison mortuaire où ce roi

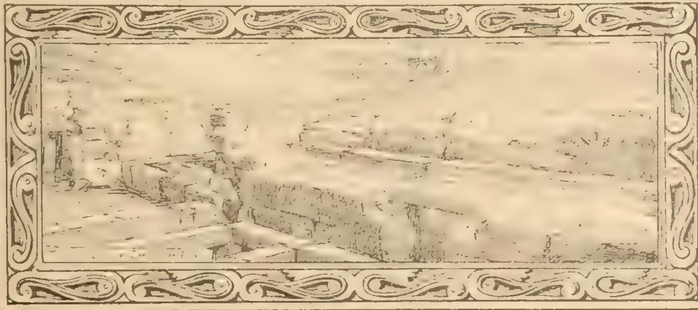


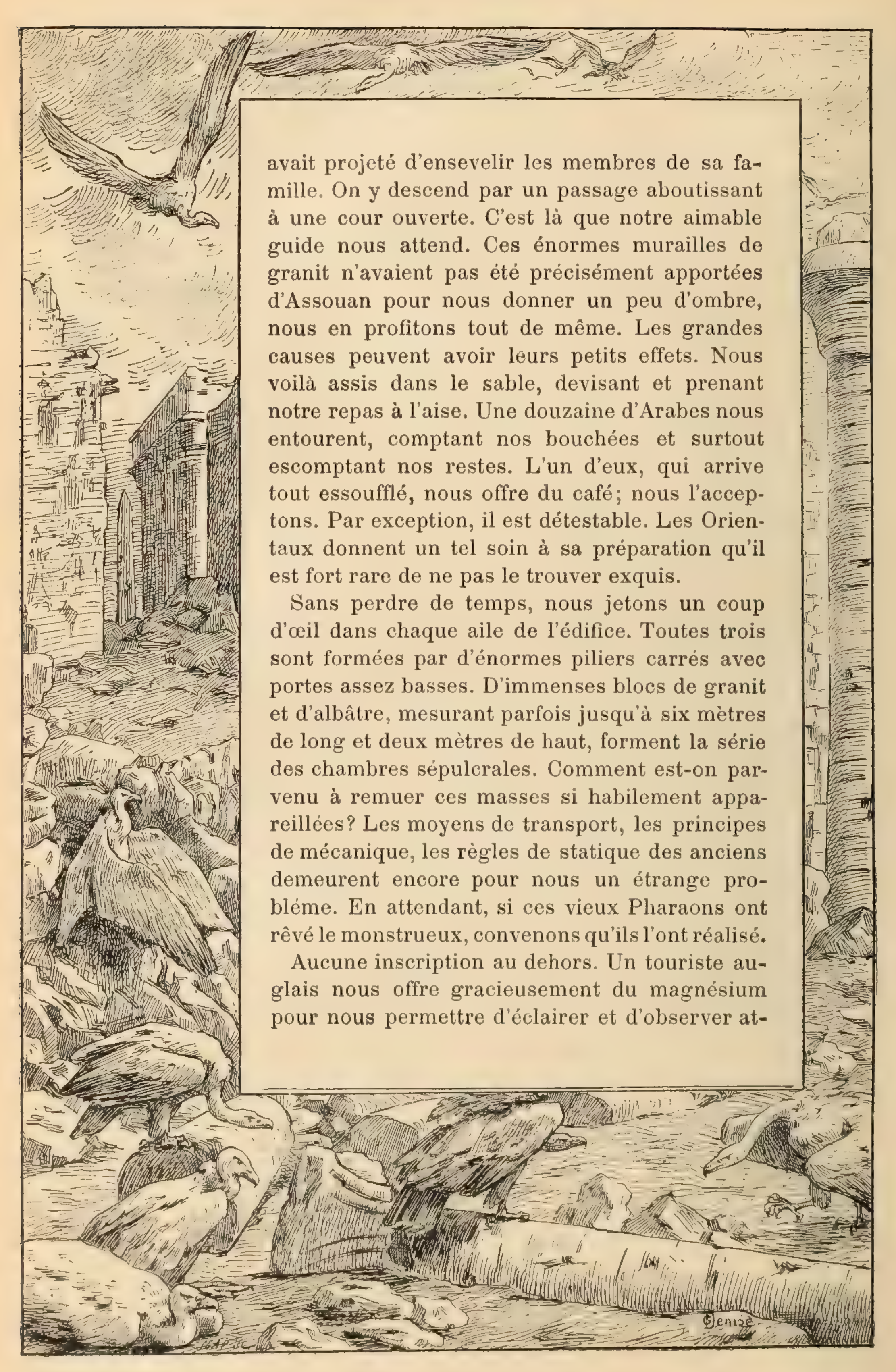








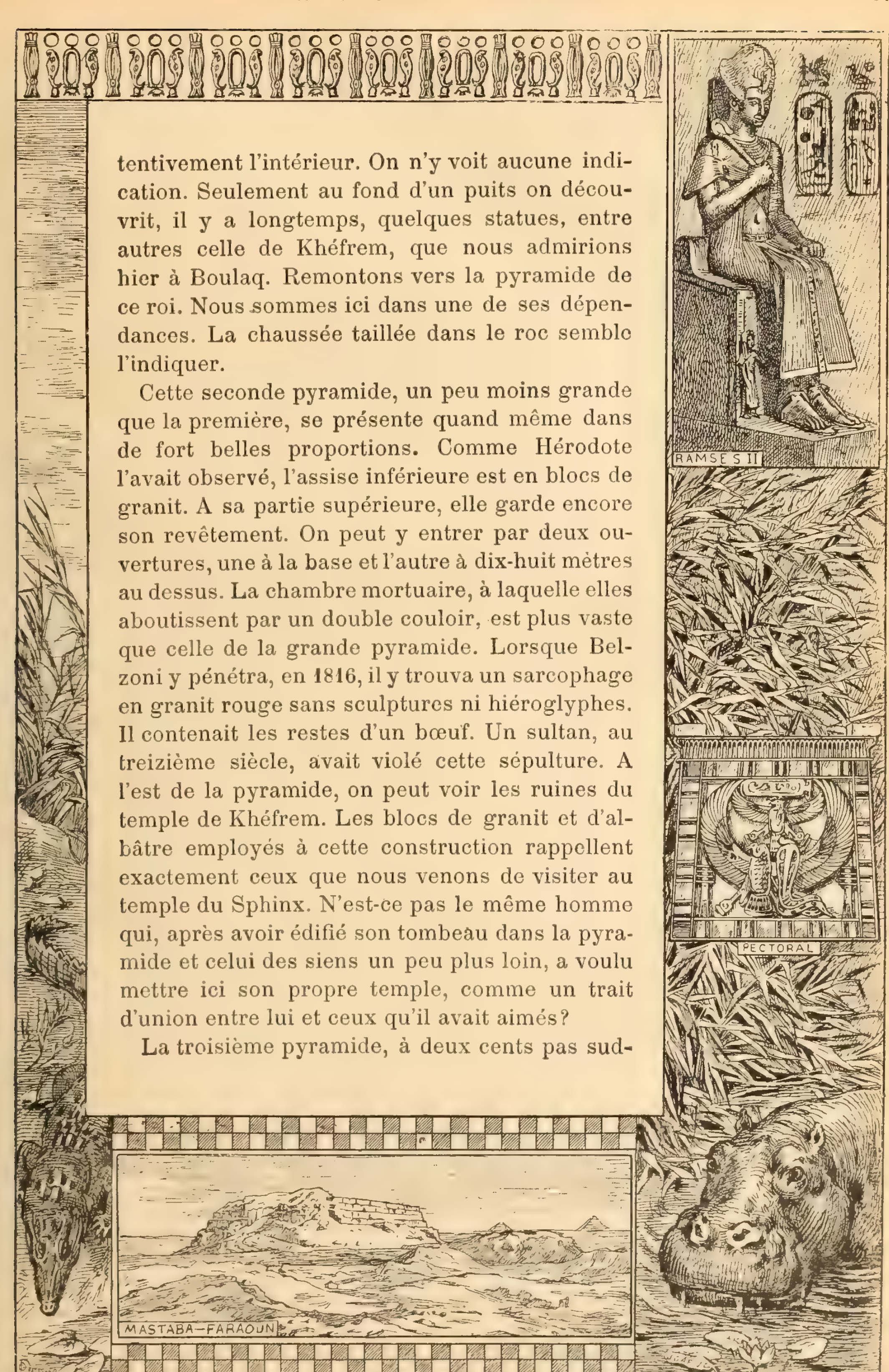




avait projeté d'ensevelir les membres de sa famille. On y descend par un passage aboutissant à une cour ouverte. C'est là que notre aimable guide nous attend. Ces énormes murailles de granit n'avaient pas été précisément apportées d'Assouan pour nous donner un peu d'ombre, nous en profitons tout de même. Les grandes causes peuvent avoir leurs petits effets. Nous voilà assis dans le sable, devisant et prenant notre repas à l'aise. Une douzaine d'Arabes nous entourent, comptant nos bouchées et surtout escomptant nos restes. L'un d'eux, qui arrive tout essoufflé, nous offre du café; nous l'acceptons. Par exception, il est détestable. Les Orientaux donnent un tel soin à sa préparation qu'il est fort rare de ne pas le trouver exquis.

Sans perdre de temps, nous jetons un coup d'œil dans chaque aile de l'édifice. Toutes trois sont formées par d'énormes piliers carrés avec portes assez basses. D'immenses blocs de granit et d'albâtre, mesurant parfois jusqu'à six mètres de long et deux mètres de haut, forment la série des chambres sépulcrales. Comment est-on parvenu à remuer ces masses si habilement appareillées? Les moyens de transport, les principes de mécanique, les règles de statique des anciens demeurent encore pour nous un étrange probléme. En attendant, si ces vieux Pharaons ont rêvé le monstrueux, convenons qu'ils l'ont réalisé.

Aucune inscription au dehors. Un touriste auglais nous offre gracieusement du magnésium pour nous permettre d'éclairer et d'observer at-



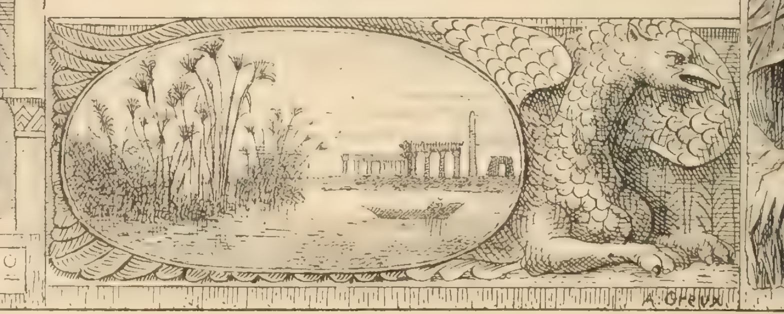
tentivement l'intérieur. On n'y voit aucune indication. Seulement au fond d'un puits on découvrit, il y a longtemps, quelques statues, entre autres celle de Khéfrem, que nous admirions hier à Boulaq. Remontons vers la pyramide de ce roi. Nous sommes ici dans une de ses dépendances. La chaussée taillée dans le roc semble l'indiquer.

Cette seconde pyramide, un peu moins grande que la première, se présente quand même dans de fort belles proportions. Comme Hérodote l'avait observé, l'assise inférieure est en blocs de granit. A sa partie supérieure, elle garde encore son revêtement. On peut y entrer par deux ouvertures, une à la base et l'autre à dix-huit mètres au dessus. La chambre mortuaire, à laquelle elles aboutissent par un double couloir, est plus vaste que celle de la grande pyramide. Lorsque Belzoni y pénétra, en 1816, il y trouva un sarcophage en granit rouge sans sculptures ni hiéroglyphes. Il contenait les restes d'un bœuf. Un sultan, au treizième siècle, avait violé cette sépulture. A l'est de la pyramide, on peut voir les ruines du temple de Khéfrem. Les blocs de granit et d'albâtre employés à cette construction rappellent exactement ceux que nous venons de visiter au temple du Sphinx. N'est-ce pas le même homme qui, après avoir édifié son tombeau dans la pyramide et celui des siens un peu plus loin, a voulu mettre ici son propre temple, comme un trait d'union entre lui et ceux qu'il avait aimés?

La troisième pyramide, à deux cents pas sud-

ouest de la seconde, est de beaucoup plus petite. Pline a écrit qu'elle était la plus élégante de toutes. Elle a été fouillée au temps des califes. Toutefois, quand le colonel Wyse y entra en 1837, il y trouva un cercueil en bois doré portant le nom de Mycérinus. Hérodote avait donc raison de dire que c'était ici la sépulture, non pas de la courtisane Rhodope, maís du roi Mycérinus. La place du sarcophage était indiquée par un creux dans le roc; du sarcophage il ne restait rien. Le petit temple qui se rattachait à cette pyramide est en ruines. La chaussée inclinée par laquelle arrivaient les blocs de granit s'y voit encore.

Nous avons étudié hier, à Boulaq, les parties essentielles de tout tombeau égyptien. Il est aisé de les voir ici en place. Nous sommes, en effet, sur un des grands cimetières de l'Égypte et nous ne marchons guère que sur des tombes. Assez naturellement, en effet, autour de chaque sépulture de roi venaient se grouper les sépultures plus modestes de ses parents ou de ses serviteurs. De toutes petites pyramides, ou de simples mastabas, marquaient leur place. On en voit encore les restes. En y pénétrant, on y lit les noms royaux des plus anciennes dynasties. Au point de vue de la disposition, la plus intéressante à visiter est celle dite de Campbell, parce que Wyse l'a découverte pendant que l'Anglais Campbell était consul général au Caire. Elle offre un beau modèle de puits ou couloir vertical, correctement construit. Plus curieux nous semble toutefois le groupe des sépulcres qui

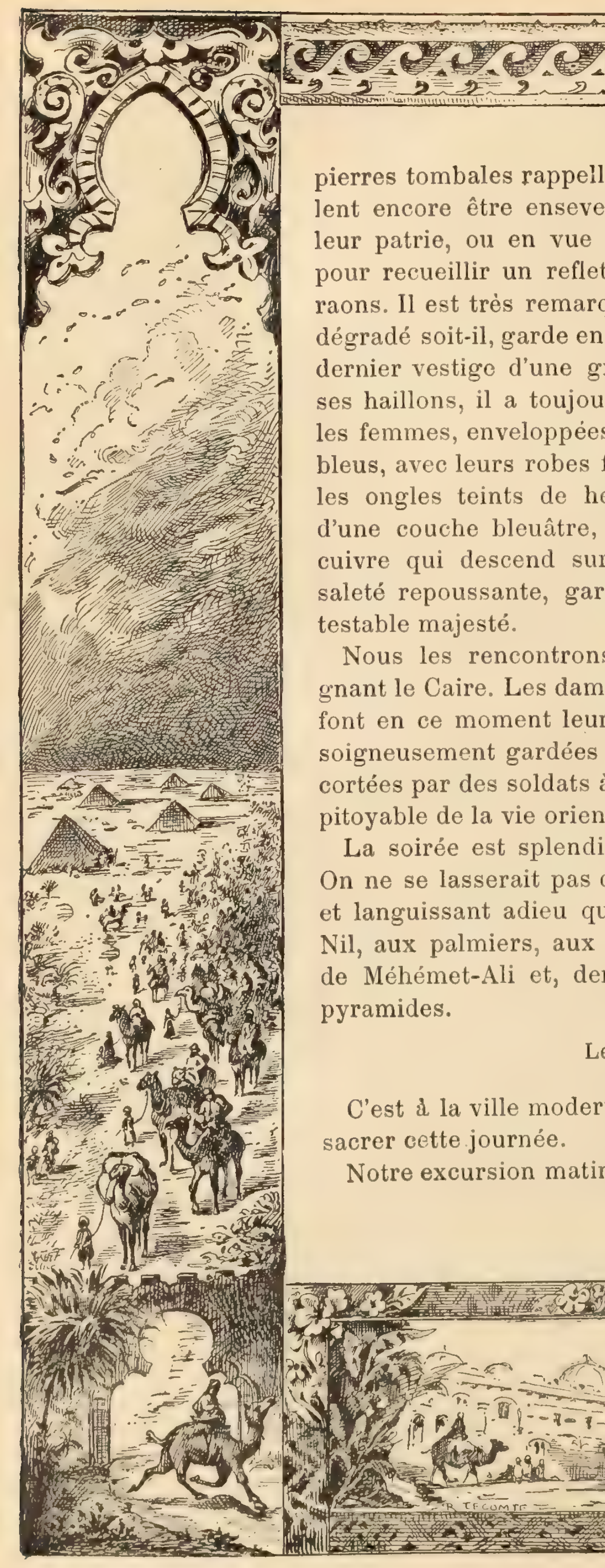


sont à l'ouest de la grande pyramide. Là se trouvent des scènes pittoresques de la vie domestique ou champêtre : la représentation d'une ferme, d'un pressoir à vin, d'animaux divers, de corps de métiers, qui nous reportent au temps de l'humanité encore jeune et naïve. Dès cette époque, il est évident qu'on connaissait déjà l'acier, car des bouchers, qui égorgent un bœuf, aiguisent leurs couteaux rouges de sang à une baguette bleue. Les chapiteaux des colonnes ont des fleurs de lotus sculptées. Tandis que M. Vigouroux relève en notes tant de détails intéressants, je jette un dernier coup d'œil sur le vaste paysage qui se déroule à nos pieds. Le soleil baisse. La grande ombre de la pyramide se projette au loin sur les vastes campagnes. Tout porte à rêver.

Quel contraste entre la plaine féconde à ma gauche, quand je regarde vers Sakkarah, et le désert aride à ma droite! Les pyramides semblent avoir été élevées ici pour dire à la vie : « Tu n'iras pas plus loin. » A l'orient, le Nil se promène majestueux au milieu des riches moissons qu'il fait germer; de noirs villages se cachent dans des bois de palmiers, cet arbre sacré dont les branches symbolisent le triomphe et dont les fruits, groupés en régimes dorés, raniment le voyageur anéanti; enfin le Caire, à l'arrière-plan du panorama, dresse ses fiers minarets jusqu'au ciel et nous fait admirer sa citadelle. Au couchant des montagnes, des vallées, des mers de sable, et plus loin. Quelques misérables

CITADELLE DU CAIRE

SCRIBE ACCROUPI



pierres tombales rappellent que des Arabes veulent encore être ensevelis à l'entrée du désert leur patrie, ou en vue des pyramides, comme pour recueillir un reflet de la gloire des Pharaons. Il est très remarquable que ce peuple, si dégradé soit-il, garde encore quelque prétention, dernier vestige d'une grandeur évanouie. Sous ses haillons, il a toujours la démarche fière, et les femmes, enveloppées dans leurs longs voiles bleus, avec leurs robes flottantes, sans souliers, les ongles teints de henné, les yeux cerclés d'une couche bleuâtre, derrière le cylindre de cuivre qui descend sur leur nez, malgré leur saleté repoussante, gardent encore une incontestable majesté.

Nous les rencontrons nombreuses en regagnant le Caire. Les dames du sérail elles-mêmes font en ce moment leur promenade en voiture, soigneusement gardées par des eunuques et escortées par des soldats à cheval. Quel autre côté pitoyable de la vie orientale !

La soirée est splendide. Le soleil se couche. On ne se lasserait pas de contempler le dernier et languissant adieu qu'il adresse aux eaux du Nil, aux palmiers, aux minarets, à la mosquée de Méhémet-Ali et, derrière nous, aux vieilles pyramides.

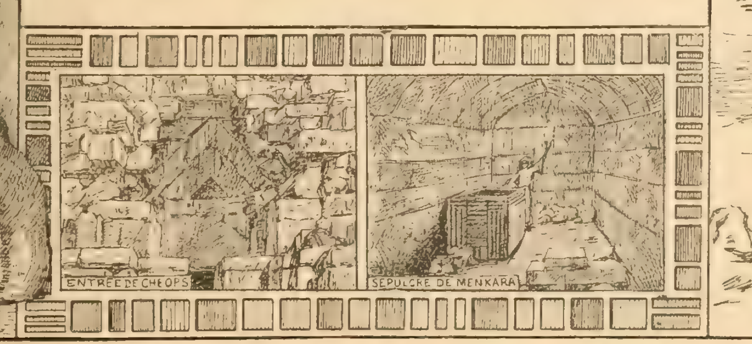
Le Caire, mardi 29 février.

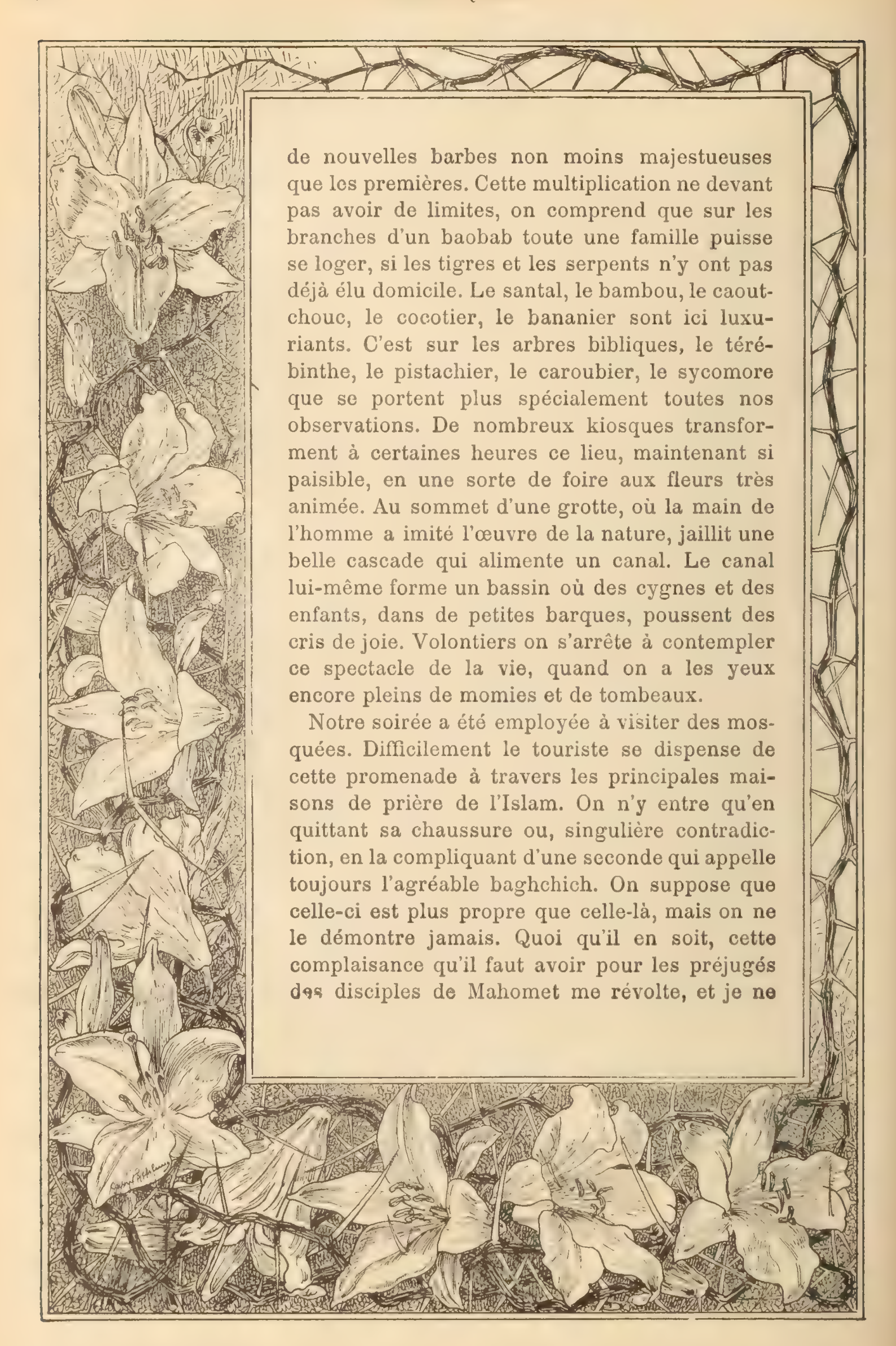
C'est à la ville moderne que nous devons consacrer cette journée.

Notre excursion matinale se fait à pied. En ce

moment la cité entière, réveillée depuis peu, descend dans les rues, se montre, s'agite avec ses préoccupations de toute sorte. Il est intéressant de l'observer dans ce mouvement inconscient de la vie ordinaire. Chaque vendeur ambulant s'annonce de sa plus belle voix. Les magasins du Mouski sont déjà ouverts. Les ânes, pour se préparer aux courses de la journée, mangent du barcim, trèfle vert très hygiénique en cette saison. C'est, au reste, le régal que l'intendant de Joseph ménagea autrefois aux ânes des fils de Jacob, quand ils arrivèrent de Chanaan. Les porteurs d'eau plient sous leurs peaux de bouc largement gonflées. Les chameliers se balancent au haut de paisibles dromadaires qui partent ou qui arrivent. Les cafés se peuplent. L'agitation s'accroît. Nous sommes au point le plus fréquenté de la ville. Les grands hôtels, l'opéra, la poste, les tribunaux internationaux se trouvent groupés ici. Sortons du tumulte et entrons dans le frais jardin qui est sur nos pas, pour y respirer à l'aise.

L'Esbekieh est un bosquet délicieux, sorti de terre en moins de vingt ans. Il a été planté sur les alluvions du Nil qui, périodiquement, venait créer ici un détestable marais. Les arbres des pays les plus chauds y croissent avec une force de végétation étonnante. Des baobabs de l'Inde y développent leurs barbes touffues jusqu'à ce que celles-ci, touchant la terre, puissent prendre racine et se constituer ainsi en une série d'arbres verticalement parallèles, produisant à leur tour





de nouvelles barbes non moins majestueuses que les premières. Cette multiplication ne devant pas avoir de limites, on comprend que sur les branches d'un baobab toute une famille puisse se loger, si les tigres et les serpents n'y ont pas déjà élu domicile. Le santal, le bambou, le caoutchouc, le cocotier, le bananier sont ici luxuriants. C'est sur les arbres bibliques, le térébinthe, le pistachier, le caroubier, le sycomore que se portent plus spécialement toutes nos observations. De nombreux kiosques transforment à certaines heures ce lieu, maintenant si paisible, en une sorte de foire aux fleurs très animée. Au sommet d'une grotte, où la main de l'homme a imité l'œuvre de la nature, jaillit une belle cascade qui alimente un canal. Le canal lui-même forme un bassin où des cygnes et des enfants, dans de petites barques, poussent des cris de joie. Volontiers on s'arrête à contempler ce spectacle de la vie, quand on a les yeux encore pleins de momies et de tombeaux.

Notre soirée a été employée à visiter des mosquées. Difficilement le touriste se dispense de cette promenade à travers les principales maisons de prière de l'Islam. On n'y entre qu'en quittant sa chaussure ou, singulière contradiction, en la compliquant d'une seconde qui appelle toujours l'agréable baghchich. On suppose que celle-ci est plus propre que celle-là, mais on ne le démontre jamais. Quoi qu'il en soit, cette complaisance qu'il faut avoir pour les préjugés des disciples de Mahomet me révolte, et je ne



m'y conforme qu'avec une vive répugnance pour n'être pas désagréable à mes compagnons. Renoncer à parcourir cette série d'édifices dont les plus architectoniques tombent en ruines et les plus neufs, avec leur coquetterie, tenant beaucoup plus du harem que du temple, ne disent rien au sentiment religieux, serait pour moi un mince sacrifice. Sur quatre cents mosquées, j'accepte d'en visiter quatre.

La plus ancienne est celle de Touloun. Deux inscriptions en coufique, ancienne écriture arabe, sur les murailles de la cour, attestent qu'elle a été bâtie en 879. Son plan rappelle, dit-on, la mosquée de la Mecque. Ce qui est plus étonnant pour nous, c'est qu'on y trouve l'ogive dans ses harmonieuses proportions. Chacun sait qu'elle ne fit son apparition en Europe que trois siècles plus tard. De ce côté, les Arabes marquèrent donc la voie à nos architectes du moyen âge.

S'il en fallait une autre preuve, on la trouverait dans le portique qui orne la cour de la mosquée du sultan Hakem. Ce prince, si tristement célèbre par son orgueil, ses bizarreries de caractère et ses crimes, fit bâtir le gracieux monument vers le commencement du onzième siècle. Aujourd'hui il menace ruine. Deux jolis minarets semblent protester contre ce prochain anéantissement.

La plus grande des mosquées de la ville est celle de El-Hassan, à un angle de la place El-Roumeïleh. Elle mesure cent quarante mètres de long sur son grand axe. Nous la visitons, conduits par deux fillettes de quatre ans qui



nous expliquent en arabe chaque détail, sans soupçonner que nous ne comprenons pas un traître mot de ce qu'elles disent, et comme s'il était entendu que tout homme, parce qu'il est homme, doit savoir cette vieille langue de l'Orient. Le soin que leur mère donne à leur jeune chevelure est en raison inverse de celui qu'elle ne donne pas à leur visage et à leurs vêtements. Elles sont tout à fait malpropres. Huit petites nattes, habilement tressées, tombent gracieusement sur leurs épaules. Un musulman se purifie dans la fontaine de la cour, où tout à l'heure d'autres viendront boire. Trois salles, qui s'ouvrent sur cette cour par un très bel arceau, abritent les croyants contre les ardeurs du soleil. La quatrième, vers l'orient, est celle de la prière officielle. Là se trouve, dans la direction de la Mekke, le khibleh ou niche de l'iman, et le mimbar ou chaire du prédicateur. Derrière est un mausolée. Une tache noire sur le pavé indique le lieu où le sultan immola son vizir infidèle. Ici encore le bois et le plâtre sculptés se détachent de partout. Un haut minaret, une coupole hardie et une fort belle porte expliquent, au dehors, que cette mosquée ait occupé jadis le premier rang parmi toutes les autres.

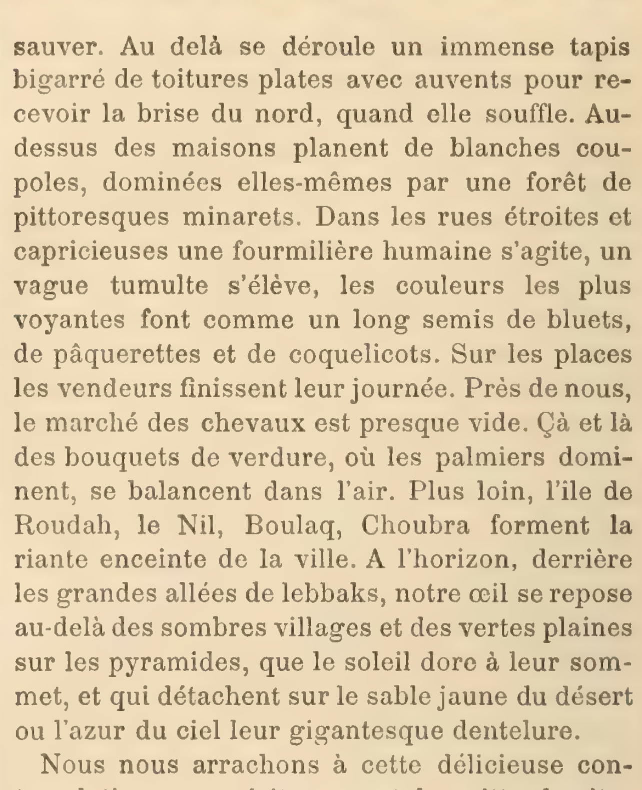
C'est un principe, chez les Arabes, de bâtir toujours sans jamais réparer. Aussi chaque prince musulman a-t-il trouvé plus naturel d'édifier sa mosquée que d'entretenir celle des autres. Mais ce nouveau, que chacun crée à sa guise, vaut-il bien l'ancien qui s'en va? Nous nous le



demandons en entrant dans la mosquée de Méhémet-Ali, qui, du haut de la citadelle, domine la ville entière. Les marbres précieux, l'albâtre, les dorures, les œufs d'autruche, les lustres, les riches tapis y abondent. Est-ce religieux parce que c'est brillant? Je ne le pense guère. L'heureux rameur de caïk de Constantinople, devenu le maître de l'Égypte, avait jugé que c'était beau. Il mourut sans achever son œuvre. Son tombeau est au sud-ouest, près de la porte.

Nous sommes ici dans la citadelle. Toutefois rien jusqu'à présent, ni soldats, ni canons, ni défense d'entrer ne nous en a avertis. Les voitures, les ânes, les mendiants, y courent en toute liberté. Du haut de son rocher, elle commande la ville, mais elle pourrait être commandée elle-même par des batteries dressées sur le Mokkatan. Au reste, ceci nous important très peu, nous nous applaudissons de cette faculté laissée au public d'aller et de venir comme il lui plaît, et nous en profitons pour contempler à l'aise, du haut de la plate-forme qui avoisine la mosquée, l'inverse du panorama que nous avons admiré hier du haut des pyramides. C'est à peu près sous la même lumière, car le soleil commence à baisser.

A nos pieds est la rue tortueuse où, en 1811, furent massacrés les mameluks. Méhémet-Ali les fit fusiller là par des soldats albanais, au moment où ils sortaient du joyeux banquet qu'il leur avait offert. On nous indique le point par où l'un deux lança son cheval dans l'espace et parvint à se



sauver. Au delà se déroule un immense tapis bigarré de toitures plates avec auvents pour recevoir la brise du nord, quand elle souffle. Au-dessus des maisons planent de blanches coupoles, dominées elles-mêmes par une forêt de pittoresques minarets. Dans les rues étroites et capricieuses une fourmilière humaine s'agite, un vague tumulte s'élève, les couleurs les plus voyantes font comme un long semis de bluets, de pâquerettes et de coquelicots. Sur les places les vendeurs finissent leur journée. Près de nous, le marché des chevaux est presque vide. Çà et là des bouquets de verdure, où les palmiers dominent, se balancent dans l'air. Plus loin, l'île de Roudah, le Nil, Boulaq, Choubra forment la riante enceinte de la ville. A l'horizon, derrière les grandes allées de lebbaks, notre œil se repose au-delà des sombres villages et des vertes plaines sur les pyramides, que le soleil dore à leur sommet, et qui détachent sur le sable jaune du désert ou l'azur du ciel leur gigantesque dentelure.

Nous nous arrachons à cette délicieuse contemplation pour visiter, avant de quitter la citadelle, le puits de Joseph ou de Saladin. Il était destiné, avec plusieurs autres, à alimenter d'eau la citadelle en temps de guerre. On y descend par une pente en spirale assez douce pour que des buffles puissent y aller mettre en mouvement la sakkieh, destinée à monter l'eau. Creusé à quatre-vingt-huit mètres de profondeur, et par conséquent à un niveau plus bas que le Nil, le puits n'est jamais à sec. Aujourd'hui il est devenu

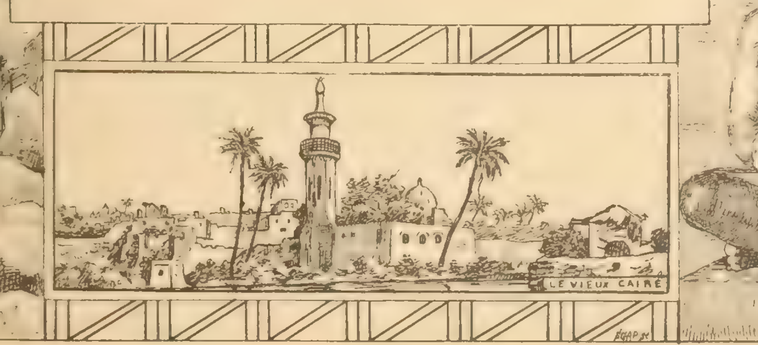
inutile. Ce beau travail n'en est pas moins digne de figurer à côté des prodigieuses entreprises de l'ancienne Egypte.

En rentrant, nous nous arrêtons devant un conteur arabe, sorte de rhapsode qui débite quelqu'une de ses compositions. Elle est assaisonnée de gros sel, à en juger par ce que nous dit le bon frère Angelème et par les éclats de rire qu'elle provoque. Le geste du poète est animé. Son œil brille. Il parle autant qu'il chante, et, ce qui est assez ordinaire aux gens de son métier, il est content de ce qu'il dit. L'auditoire demeure suspendu à ses lèvres. Plus d'un Arabe, pour mieux entendre, renonce à son narguileh, qui est pourtant la jouissance suprême des fils de l'Islam. Ce peuple tout entier est poète, et, plus que tout, il aime la poésie.

Mercredi, 29 février.

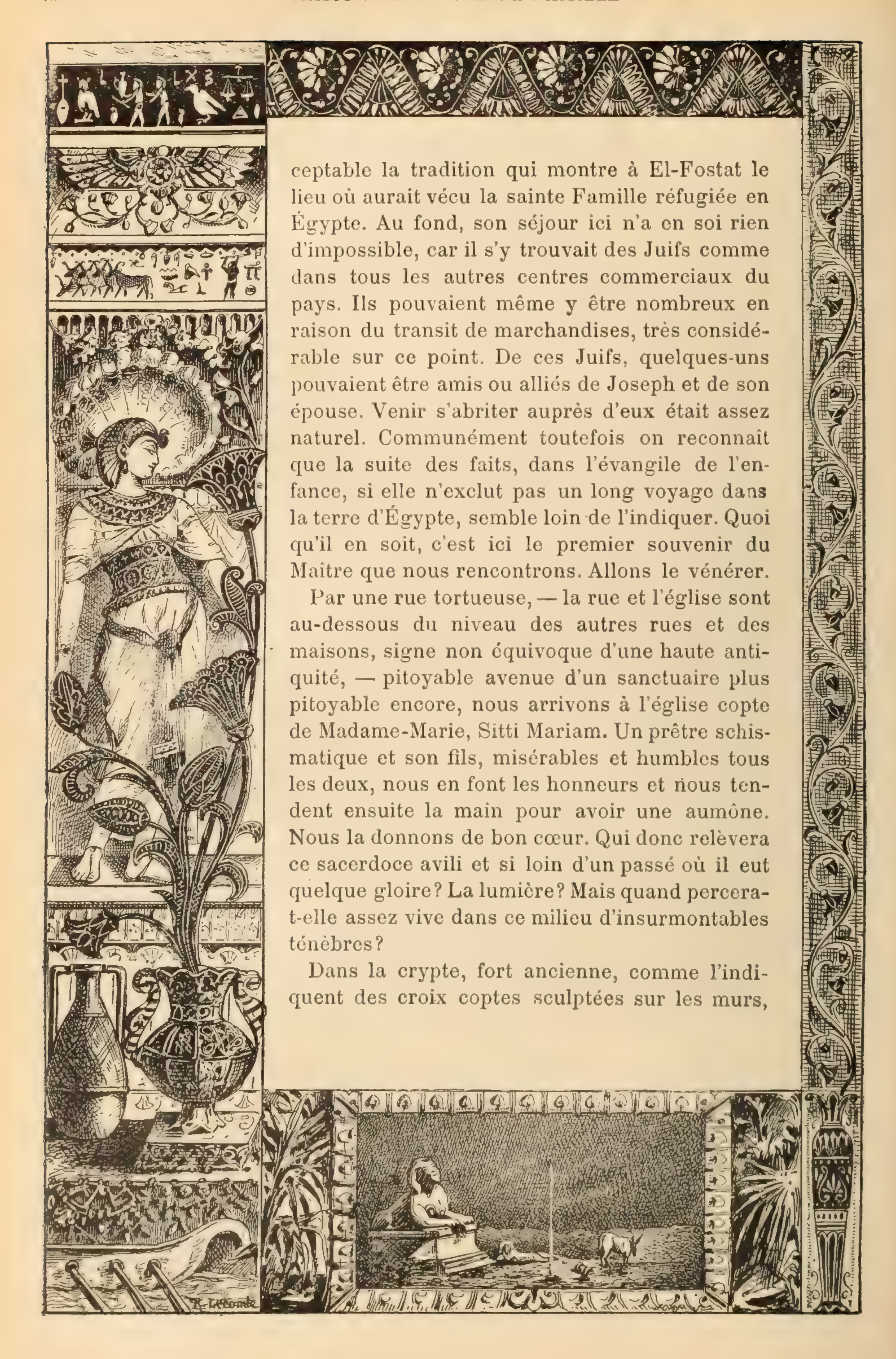
Jadis les Romains, pour défendre la tête du Delta, construisirent au pied du Mokattan une forteresse sur une ville bâtie peut-être ou habitée par des Assyriens venus en Égypte avec Cambyse, et appelée Babylone. La forteresse subsista jusqu'au septième siècle. Quand les Arabes, après un siège de sept mois, l'eurent renversée, ils élevèrent à sa place une nouvelle ville appelée El-Fostat, *la Tente*, en souvenir de la tente qu'Amrou avait dressée là. C'est aujourd'hui le vieux Caire.

Je fais ces observations pour rendre plus ac-



LE VIEUX CAIRE

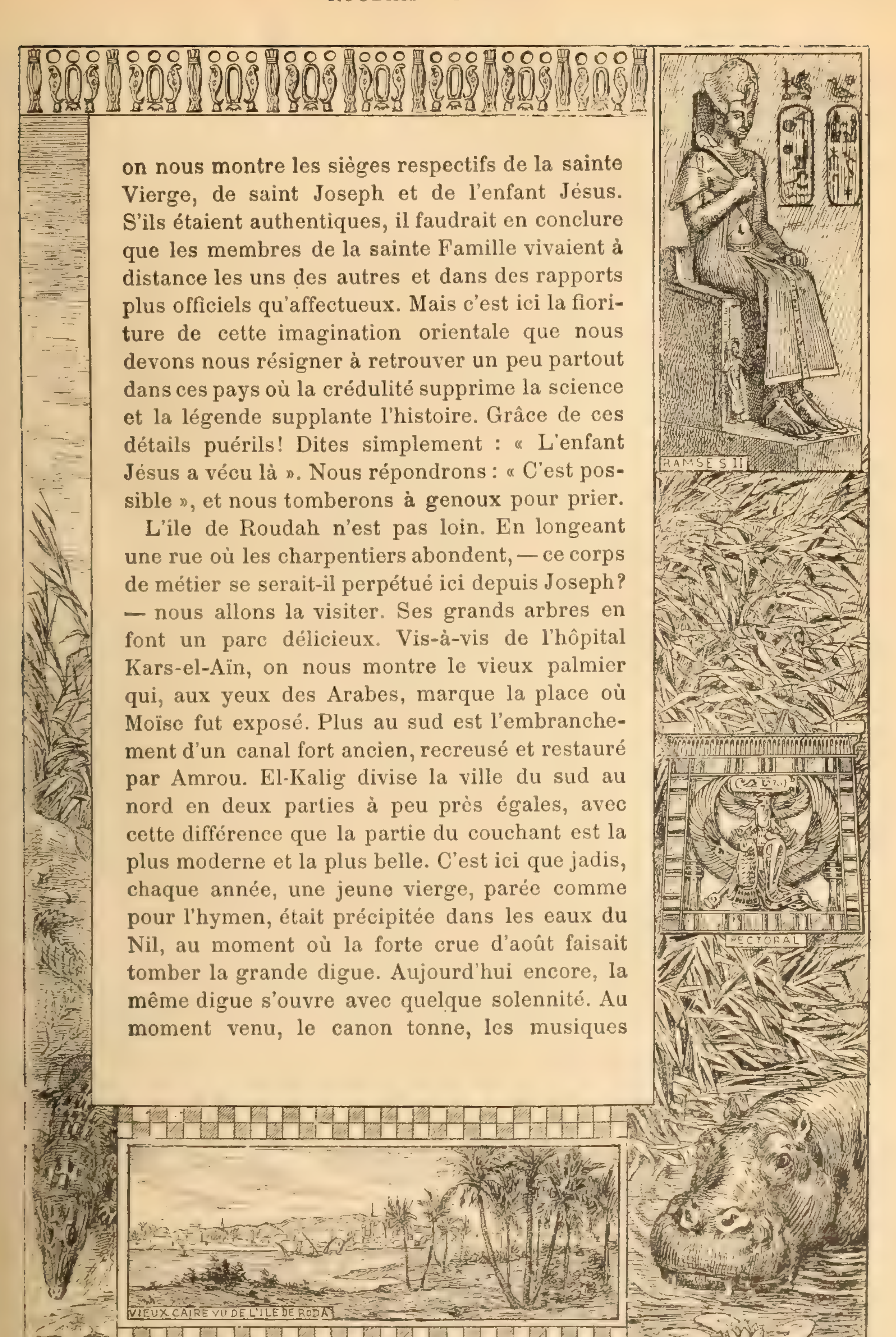
SCRIBE ACCROUPI



ceptable la tradition qui montre à El-Fostat le lieu où aurait vécu la sainte Famille réfugiée en Égypte. Au fond, son séjour ici n'a en soi rien d'impossible, car il s'y trouvait des Juifs comme dans tous les autres centres commerciaux du pays. Ils pouvaient même y être nombreux en raison du transit de marchandises, très considérable sur ce point. De ces Juifs, quelques-uns pouvaient être amis ou alliés de Joseph et de son épouse. Venir s'abriter auprès d'eux était assez naturel. Communément toutefois on reconnaît que la suite des faits, dans l'évangile de l'enfance, si elle n'exclut pas un long voyage dans la terre d'Égypte, semble loin de l'indiquer. Quoi qu'il en soit, c'est ici le premier souvenir du Maître que nous rencontrons. Allons le vénérer.

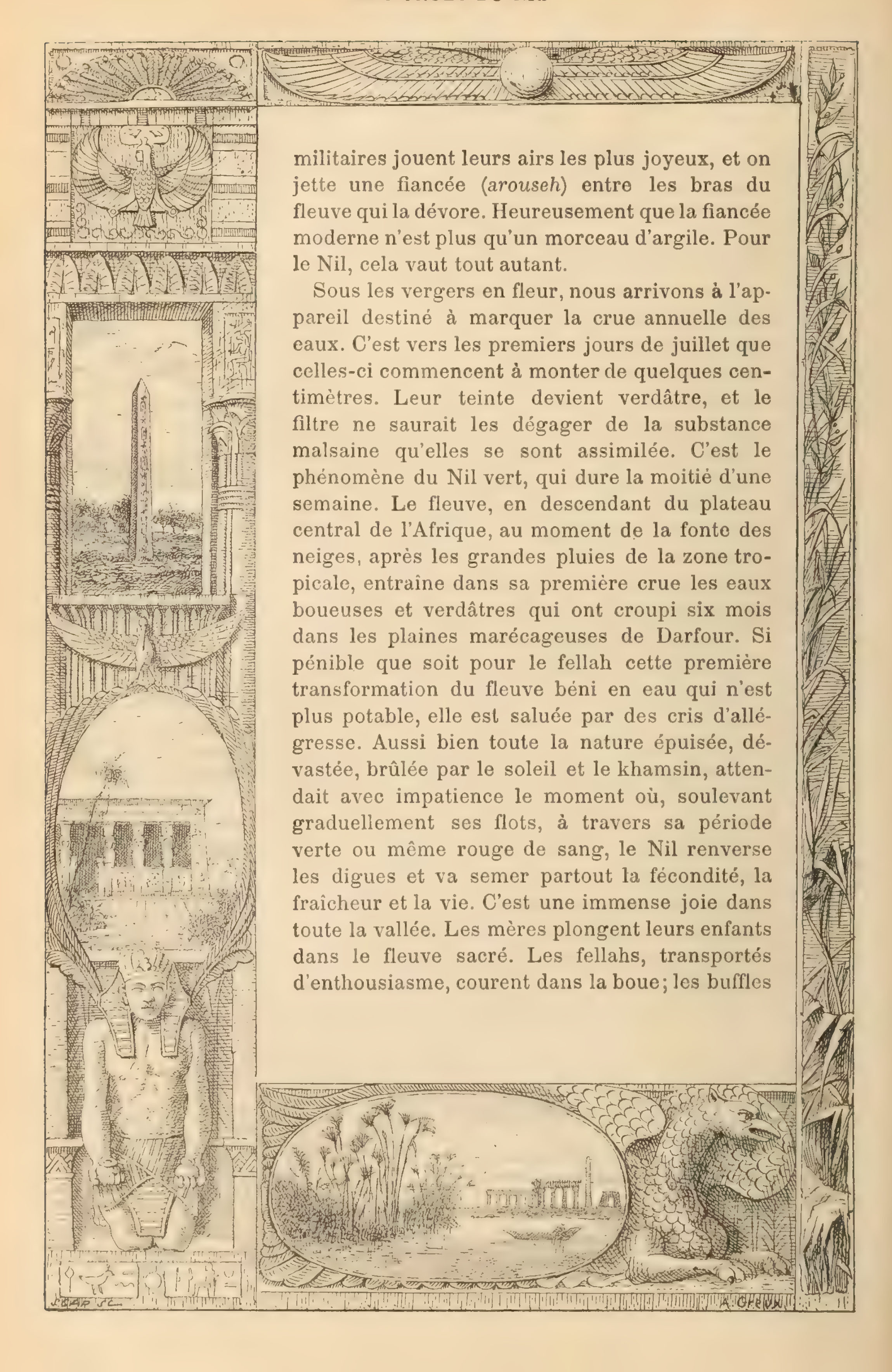
Par une rue tortueuse, — la rue et l'église sont au-dessous du niveau des autres rues et des maisons, signe non équivoque d'une haute antiquité, — pitoyable avenue d'un sanctuaire plus pitoyable encore, nous arrivons à l'église copte de Madame-Marie, Sitti Mariam. Un prêtre schismatique et son fils, misérables et humbles tous les deux, nous en font les honneurs et nous tendent ensuite la main pour avoir une aumône. Nous la donnons de bon cœur. Qui donc relèvera ce sacerdoce avili et si loin d'un passé où il eut quelque gloire? La lumière? Mais quand percera-t-elle assez vive dans ce milieu d'insurmontables ténèbres?

Dans la crypte, fort ancienne, comme l'indiquent des croix coptes sculptées sur les murs,



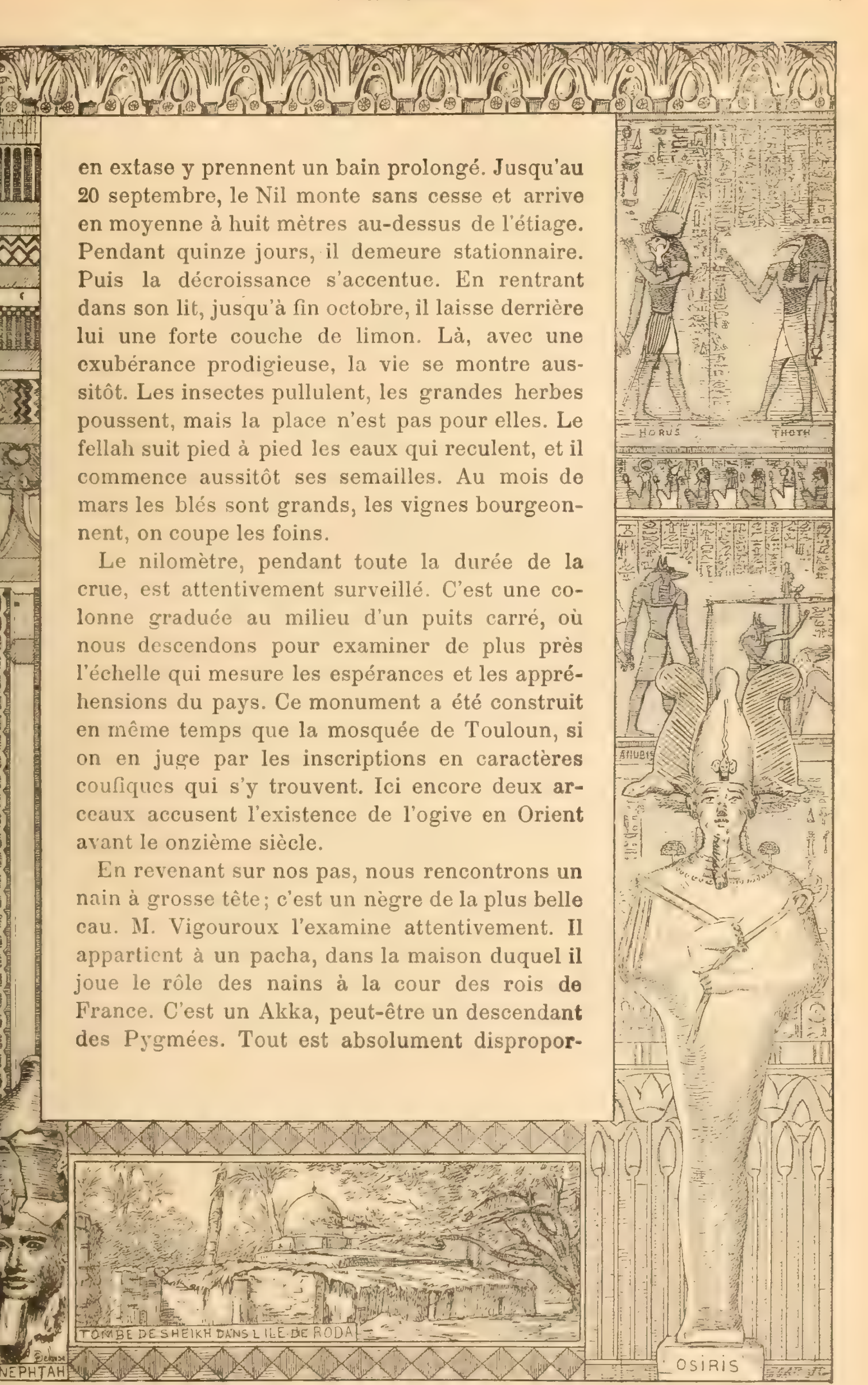
on nous montre les sièges respectifs de la sainte Vierge, de saint Joseph et de l'enfant Jésus. S'ils étaient authentiques, il faudrait en conclure que les membres de la sainte Famille vivaient à distance les uns des autres et dans des rapports plus officiels qu'affectueux. Mais c'est ici la fioriture de cette imagination orientale que nous devons nous résigner à retrouver un peu partout dans ces pays où la crédulité supprime la science et la légende supplante l'histoire. Grâce de ces détails puérils! Dites simplement : « L'enfant Jésus a vécu là ». Nous répondrons : « C'est possible », et nous tomberons à genoux pour prier.

L'île de Roudah n'est pas loin. En longeant une rue où les charpentiers abondent, — ce corps de métier se serait-il perpétué ici depuis Joseph? — nous allons la visiter. Ses grands arbres en font un parc délicieux. Vis-à-vis de l'hôpital Kars-el-Aïn, on nous montre le vieux palmier qui, aux yeux des Arabes, marque la place où Moïse fut exposé. Plus au sud est l'embranchement d'un canal fort ancien, recreusé et restauré par Amrou. El-Kalig divise la ville du sud au nord en deux parties à peu près égales, avec cette différence que la partie du couchant est la plus moderne et la plus belle. C'est ici que jadis, chaque année, une jeune vierge, parée comme pour l'hymen, était précipitée dans les eaux du Nil, au moment où la forte crue d'août faisait tomber la grande digue. Aujourd'hui encore, la même digue s'ouvre avec quelque solennité. Au moment venu, le canon tonne, les musiques



militaires jouent leurs airs les plus joyeux, et on jette une fiancée (*arouseh*) entre les bras du fleuve qui la dévore. Heureusement que la fiancée moderne n'est plus qu'un morceau d'argile. Pour le Nil, cela vaut tout autant.

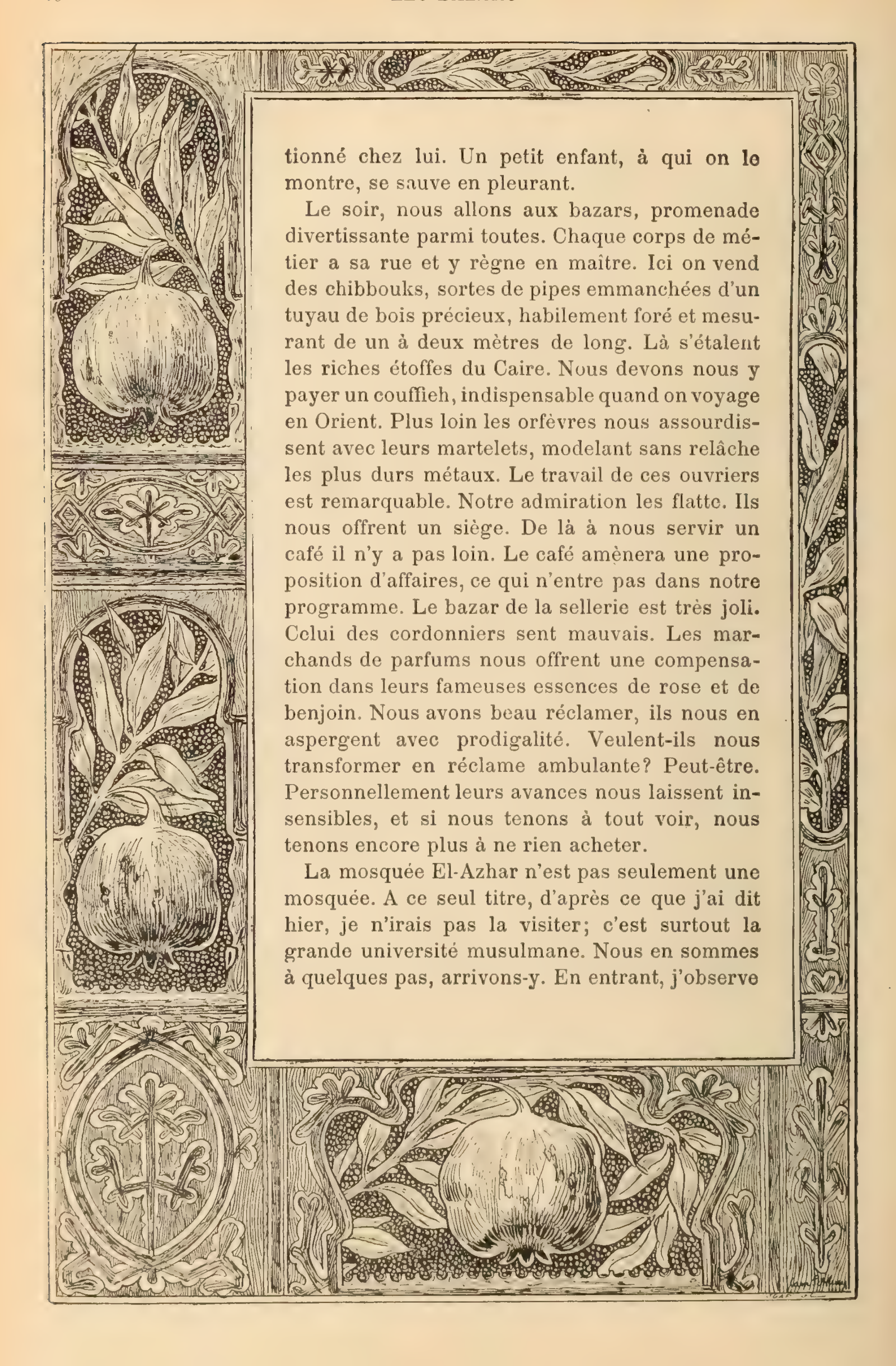
Sous les vergers en fleur, nous arrivons à l'appareil destiné à marquer la crue annuelle des eaux. C'est vers les premiers jours de juillet que celles-ci commencent à monter de quelques centimètres. Leur teinte devient verdâtre, et le filtre ne saurait les dégager de la substance malsaine qu'elles se sont assimilée. C'est le phénomène du Nil vert, qui dure la moitié d'une semaine. Le fleuve, en descendant du plateau central de l'Afrique, au moment de la fonte des neiges, après les grandes pluies de la zone tropicale, entraîne dans sa première crue les eaux boueuses et verdâtres qui ont croupi six mois dans les plaines marécageuses de Darfour. Si pénible que soit pour le fellah cette première transformation du fleuve béni en eau qui n'est plus potable, elle est saluée par des cris d'allégresse. Aussi bien toute la nature épuisée, dévastée, brûlée par le soleil et le khamsin, attendait avec impatience le moment où, soulevant graduellement ses flots, à travers sa période verte ou même rouge de sang, le Nil renverse les digues et va semer partout la fécondité, la fraîcheur et la vie. C'est une immense joie dans toute la vallée. Les mères plongent leurs enfants dans le fleuve sacré. Les fellahs, transportés d'enthousiasme, courent dans la boue; les buffles



en extase y prennent un bain prolongé. Jusqu'au 20 septembre, le Nil monte sans cesse et arrive en moyenne à huit mètres au-dessus de l'étiage. Pendant quinze jours, il demeure stationnaire. Puis la décroissance s'accentue. En rentrant dans son lit, jusqu'à fin octobre, il laisse derrière lui une forte couche de limon. Là, avec une exubérance prodigieuse, la vie se montre aussitôt. Les insectes pullulent, les grandes herbes poussent, mais la place n'est pas pour elles. Le fellah suit pied à pied les eaux qui reculent, et il commence aussitôt ses semailles. Au mois de mars les blés sont grands, les vignes bourgeonnent, on coupe les foins.

Le nilomètre, pendant toute la durée de la crue, est attentivement surveillé. C'est une colonne graduée au milieu d'un puits carré, où nous descendons pour examiner de plus près l'échelle qui mesure les espérances et les appréhensions du pays. Ce monument a été construit en même temps que la mosquée de Touloun, si on en juge par les inscriptions en caractères coufiques qui s'y trouvent. Ici encore deux arceaux accusent l'existence de l'ogive en Orient avant le onzième siècle.

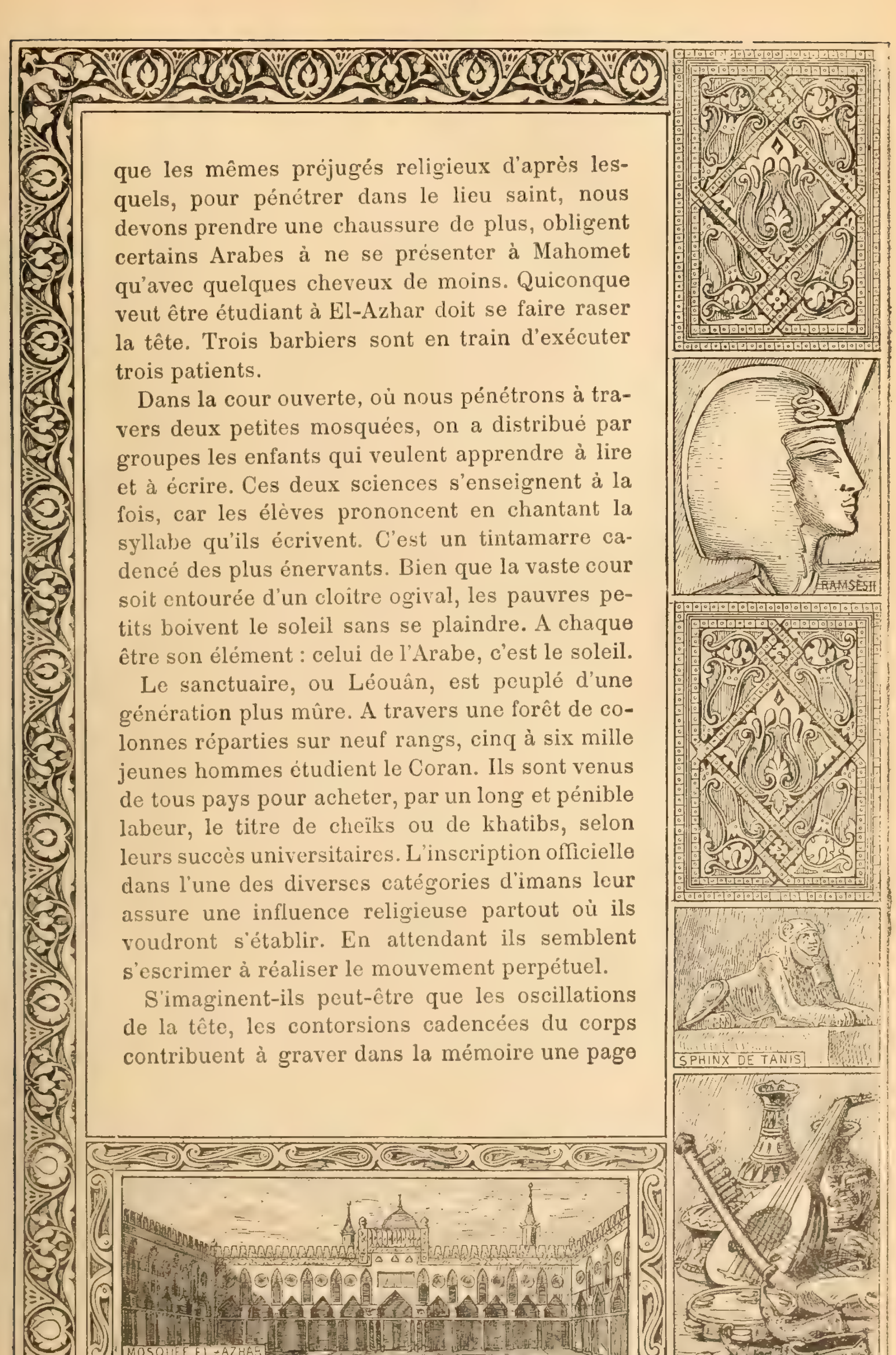
En revenant sur nos pas, nous rencontrons un nain à grosse tête; c'est un nègre de la plus belle eau. M. Vigouroux l'examine attentivement. Il appartient à un pacha, dans la maison duquel il joue le rôle des nains à la cour des rois de France. C'est un Akka, peut-être un descendant des Pygmées. Tout est absolument dispropor-



tionné chez lui. Un petit enfant, à qui on le montre, se sauve en pleurant.

Le soir, nous allons aux bazars, promenade divertissante parmi toutes. Chaque corps de métier a sa rue et y règne en maître. Ici on vend des chibbouks, sortes de pipes emmanchées d'un tuyau de bois précieux, habilement foré et mesurant de un à deux mètres de long. Là s'étalent les riches étoffes du Caire. Nous devons nous y payer un couffieh, indispensable quand on voyage en Orient. Plus loin les orfèvres nous assourdissent avec leurs martelets, modelant sans relâche les plus durs métaux. Le travail de ces ouvriers est remarquable. Notre admiration les flatte. Ils nous offrent un siège. De là à nous servir un café il n'y a pas loin. Le café amènera une proposition d'affaires, ce qui n'entre pas dans notre programme. Le bazar de la sellerie est très joli. Celui des cordonniers sent mauvais. Les marchands de parfums nous offrent une compensation dans leurs fameuses essences de rose et de benjoin. Nous avons beau réclamer, ils nous en aspergent avec prodigalité. Veulent-ils nous transformer en réclame ambulante? Peut-être. Personnellement leurs avances nous laissent insensibles, et si nous tenons à tout voir, nous tenons encore plus à ne rien acheter.

La mosquée El-Azhar n'est pas seulement une mosquée. A ce seul titre, d'après ce que j'ai dit hier, je n'irais pas la visiter; c'est surtout la grande université musulmane. Nous en sommes à quelques pas, arrivons-y. En entrant, j'observe

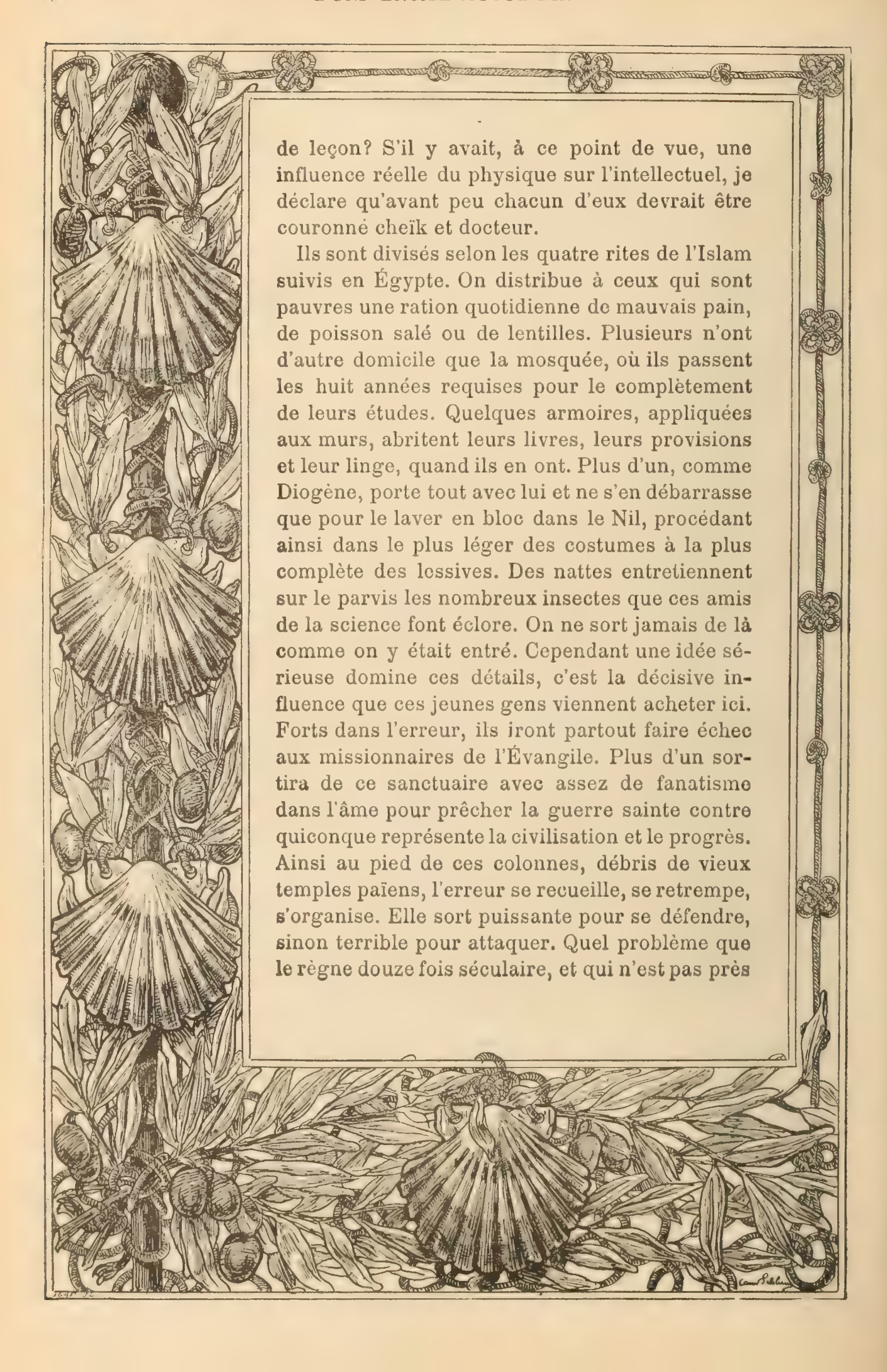


que les mêmes préjugés religieux d'après lesquels, pour pénétrer dans le lieu saint, nous devons prendre une chaussure de plus, obligent certains Arabes à ne se présenter à Mahomet qu'avec quelques cheveux de moins. Quiconque veut être étudiant à El-Azhar doit se faire raser la tête. Trois barbiers sont en train d'exécuter trois patients.

Dans la cour ouverte, où nous pénétrons à travers deux petites mosquées, on a distribué par groupes les enfants qui veulent apprendre à lire et à écrire. Ces deux sciences s'enseignent à la fois, car les élèves prononcent en chantant la syllabe qu'ils écrivent. C'est un tintamarre cadencé des plus énervants. Bien que la vaste cour soit entourée d'un cloître ogival, les pauvres petits boivent le soleil sans se plaindre. A chaque être son élément : celui de l'Arabe, c'est le soleil.

Le sanctuaire, ou Léouân, est peuplé d'une génération plus mûre. A travers une forêt de colonnes réparties sur neuf rangs, cinq à six mille jeunes hommes étudient le Coran. Ils sont venus de tous pays pour acheter, par un long et pénible labeur, le titre de cheïks ou de khatibs, selon leurs succès universitaires. L'inscription officielle dans l'une des diverses catégories d'imans leur assure une influence religieuse partout où ils voudront s'établir. En attendant ils semblent s'escrimer à réaliser le mouvement perpétuel.

S'imaginent-ils peut-être que les oscillations de la tête, les contorsions cadencées du corps contribuent à graver dans la mémoire une page



de leçon? S'il y avait, à ce point de vue, une influence réelle du physique sur l'intellectuel, je déclare qu'avant peu chacun d'eux devrait être couronné cheïk et docteur.

Ils sont divisés selon les quatre rites de l'Islam suivis en Égypte. On distribue à ceux qui sont pauvres une ration quotidienne de mauvais pain, de poisson salé ou de lentilles. Plusieurs n'ont d'autre domicile que la mosquée, où ils passent les huit années requises pour le complètement de leurs études. Quelques armoires, appliquées aux murs, abritent leurs livres, leurs provisions et leur linge, quand ils en ont. Plus d'un, comme Diogène, porte tout avec lui et ne s'en débarrasse que pour le laver en bloc dans le Nil, procédant ainsi dans le plus léger des costumes à la plus complète des lessives. Des nattes entretiennent sur le parvis les nombreux insectes que ces amis de la science font éclore. On ne sort jamais de là comme on y était entré. Cependant une idée sérieuse domine ces détails, c'est la décisive influence que ces jeunes gens viennent acheter ici. Forts dans l'erreur, ils iront partout faire échec aux missionnaires de l'Évangile. Plus d'un sortira de ce sanctuaire avec assez de fanatisme dans l'âme pour prêcher la guerre sainte contre quiconque représente la civilisation et le progrès. Ainsi au pied de ces colonnes, débris de vieux temples païens, l'erreur se recueille, se retrempe, s'organise. Elle sort puissante pour se défendre, sinon terrible pour attaquer. Quel problème que le règne douze fois séculaire, et qui n'est pas près

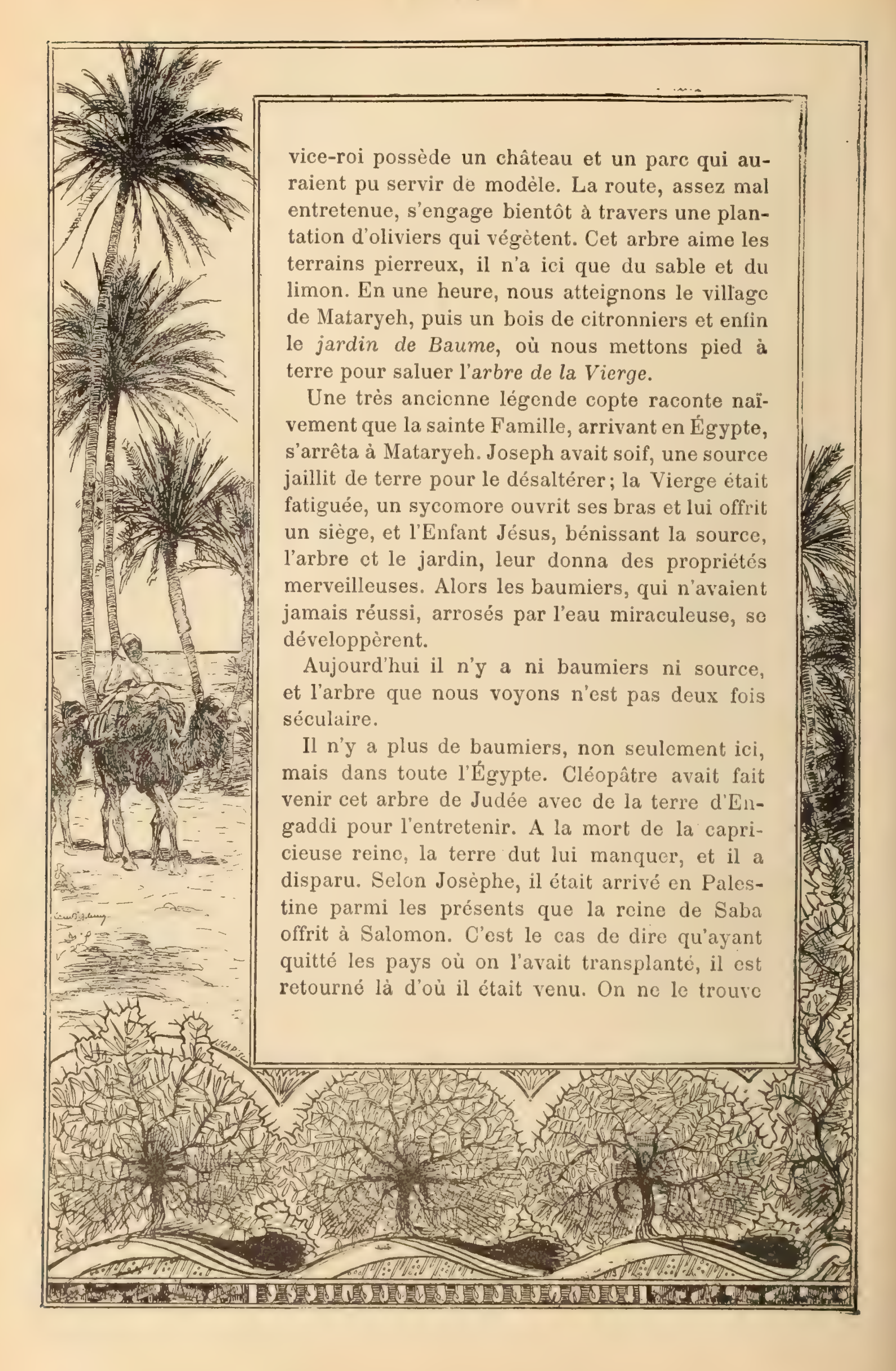
de finir, de cet islamisme toujours triomphant et invulnérable là où il s'est une fois installé!

La journée se termine par une promenade dans les allées de Choubra. Les fameux sycomores y sont en mauvais état, et les lebbaks (acacias verts), dont l'effet est très beau, quand ils sont en fleur, tendent à les supplanter. Nous donnons un coup d'œil au superbe palais et au jardin qui sont sur notre passage. La maison des dames du Bon-Pasteur d'Angers nous retient un peu plus longtemps. L'œuvre des Madeleines est si belle! Parmi ces repentantes, surprise agréable, il en est une qui m'a entendu dans mes débuts de prédicateur à Avignon. Il y a quelque vingt ans de cela. Le bon grain, jeté au pied du palais des papes, est venu éclore à l'ombre des jardins du pacha.

Héliopolis, jeudi 1er mars.

Deux aimables compagnons de route, M. le duc d'Harcourt et un prélat romain, se joignent à nous. Le frère Directeur et le frère Angelème sont aussi de la partie. Nos voitures nous emportent vers les ruines d'Héliopolis. En quittant la ville, nous lisons sur une planche noire clouée au coin d'un mur : *Hôpital européen.* L'hôpital doit être cette modeste maison et ce petit enclos qui rivalise avec ce qui l'entoure de désolante stérilité. Est-ce une dérision, et les consuls de l'Europe n'ont-ils pu élever aux pauvres malades d'autres palais que celui-ci? A El-Koubbeh, le


ALLÉE DES SYCOMORES DANS L'ILE DE RODA

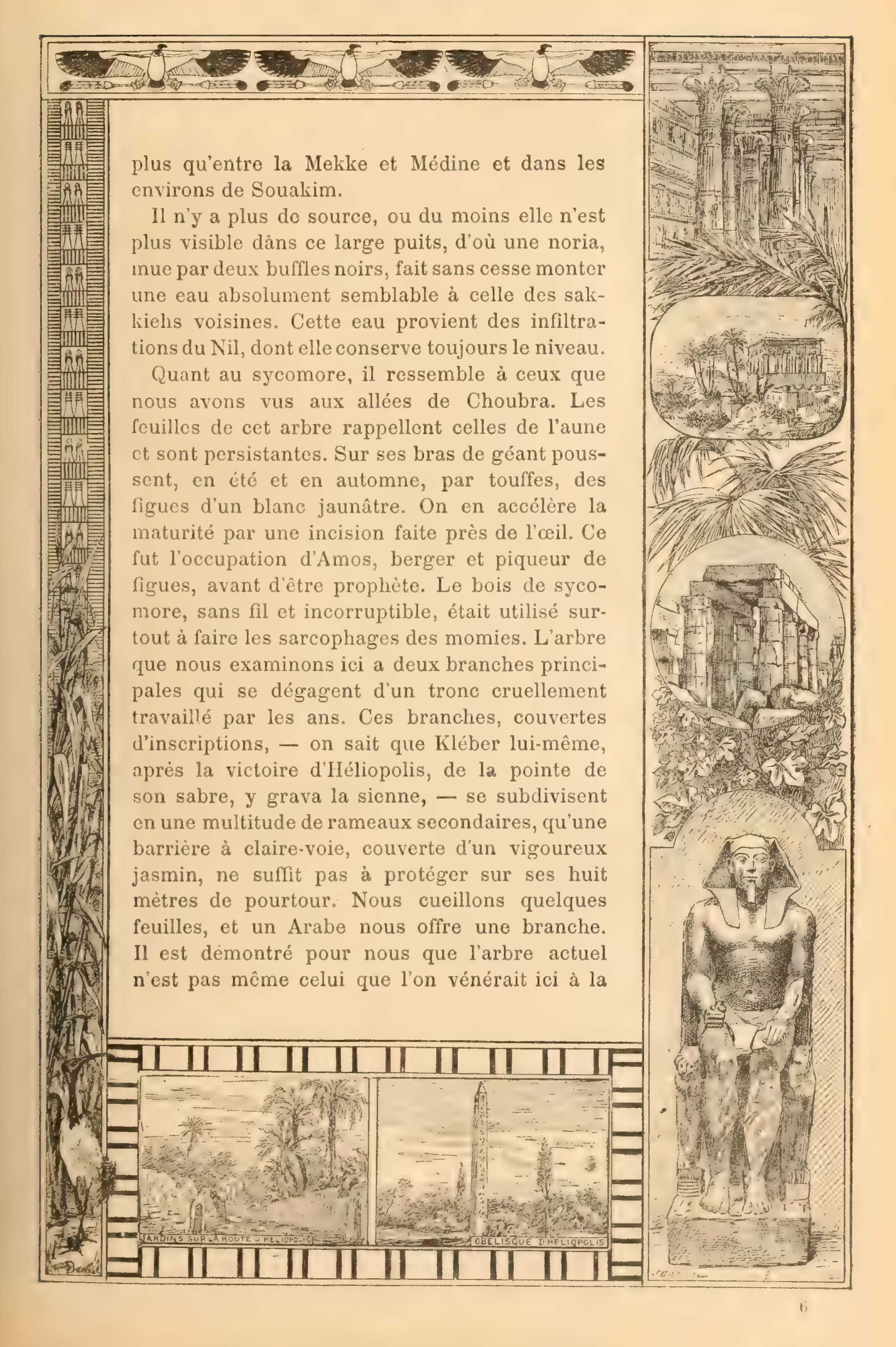


vice-roi possède un château et un parc qui auraient pu servir de modèle. La route, assez mal entretenue, s'engage bientôt à travers une plantation d'oliviers qui végètent. Cet arbre aime les terrains pierreux, il n'a ici que du sable et du limon. En une heure, nous atteignons le village de Mataryeh, puis un bois de citronniers et enfin le *jardin de Baume*, où nous mettons pied à terre pour saluer l'*arbre de la Vierge*.

Une très ancienne légende copte raconte naïvement que la sainte Famille, arrivant en Égypte, s'arrêta à Mataryeh. Joseph avait soif, une source jaillit de terre pour le désaltérer; la Vierge était fatiguée, un sycomore ouvrit ses bras et lui offrit un siège, et l'Enfant Jésus, bénissant la source, l'arbre et le jardin, leur donna des propriétés merveilleuses. Alors les baumiers, qui n'avaient jamais réussi, arrosés par l'eau miraculeuse, se développèrent.

Aujourd'hui il n'y a ni baumiers ni source, et l'arbre que nous voyons n'est pas deux fois séculaire.

Il n'y a plus de baumiers, non seulement ici, mais dans toute l'Égypte. Cléopâtre avait fait venir cet arbre de Judée avec de la terre d'Engaddi pour l'entretenir. A la mort de la capricieuse reine, la terre dut lui manquer, et il a disparu. Selon Josèphe, il était arrivé en Palestine parmi les présents que la reine de Saba offrit à Salomon. C'est le cas de dire qu'ayant quitté les pays où on l'avait transplanté, il est retourné là d'où il était venu. On ne le trouve



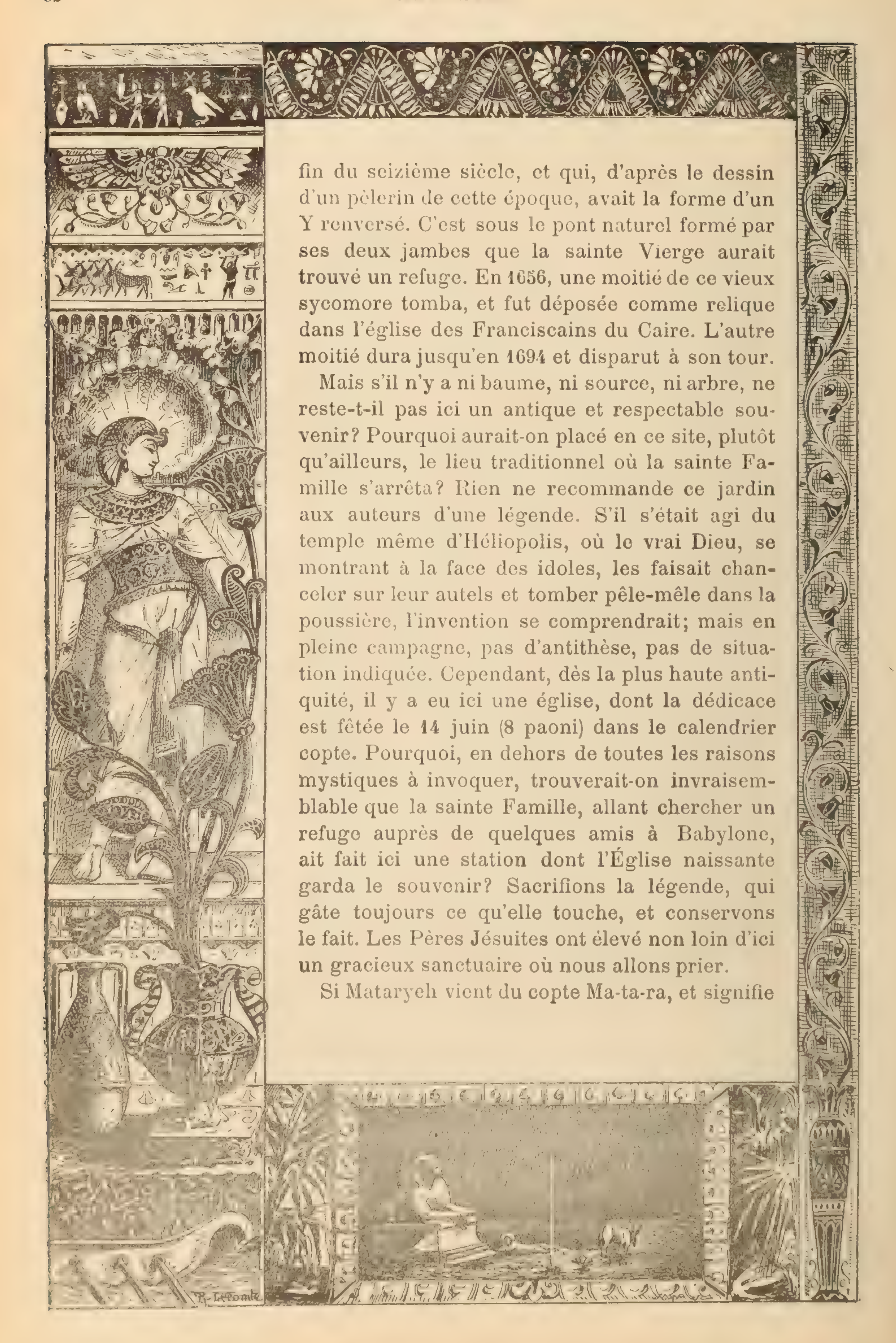
plus qu'entre la Mekke et Médine et dans les environs de Souakim.

Il n'y a plus de source, ou du moins elle n'est plus visible dans ce large puits, d'où une noria, mue par deux buffles noirs, fait sans cesse monter une eau absolument semblable à celle des sakkiehs voisines. Cette eau provient des infiltrations du Nil, dont elle conserve toujours le niveau.

Quant au sycomore, il ressemble à ceux que nous avons vus aux allées de Choubra. Les feuilles de cet arbre rappellent celles de l'aune et sont persistantes. Sur ses bras de géant poussent, en été et en automne, par touffes, des figues d'un blanc jaunâtre. On en accélère la maturité par une incision faite près de l'œil. Ce fut l'occupation d'Amos, berger et piqueur de figues, avant d'être prophète. Le bois de sycomore, sans fil et incorruptible, était utilisé surtout à faire les sarcophages des momies. L'arbre que nous examinons ici a deux branches principales qui se dégagent d'un tronc cruellement travaillé par les ans. Ces branches, couvertes d'inscriptions, — on sait que Kléber lui-même, après la victoire d'Héliopolis, de la pointe de son sabre, y grava la sienne, — se subdivisent en une multitude de rameaux secondaires, qu'une barrière à claire-voie, couverte d'un vigoureux jasmin, ne suffit pas à protéger sur ses huit mètres de pourtour. Nous cueillons quelques feuilles, et un Arabe nous offre une branche. Il est démontré pour nous que l'arbre actuel n'est pas même celui que l'on vénérait ici à la

JARDINS SUR LA ROUTE D'HÉLIOPOLIS

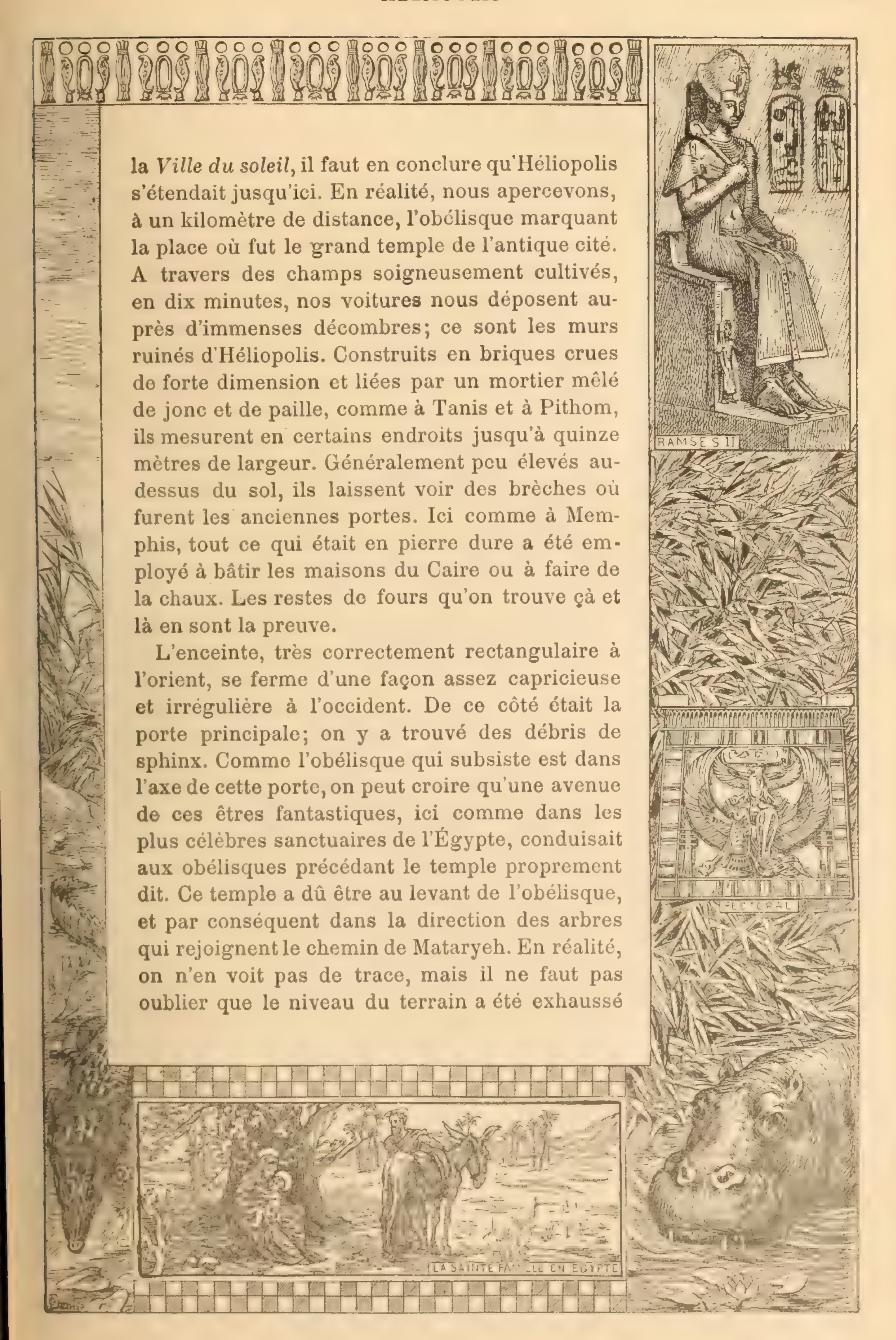
OBÉLISQUE D'HÉLIOPOLIS



fin du seizième siècle, et qui, d'après le dessin d'un pèlerin de cette époque, avait la forme d'un Y renversé. C'est sous le pont naturel formé par ses deux jambes que la sainte Vierge aurait trouvé un refuge. En 1656, une moitié de ce vieux sycomore tomba, et fut déposée comme relique dans l'église des Franciscains du Caire. L'autre moitié dura jusqu'en 1694 et disparut à son tour.

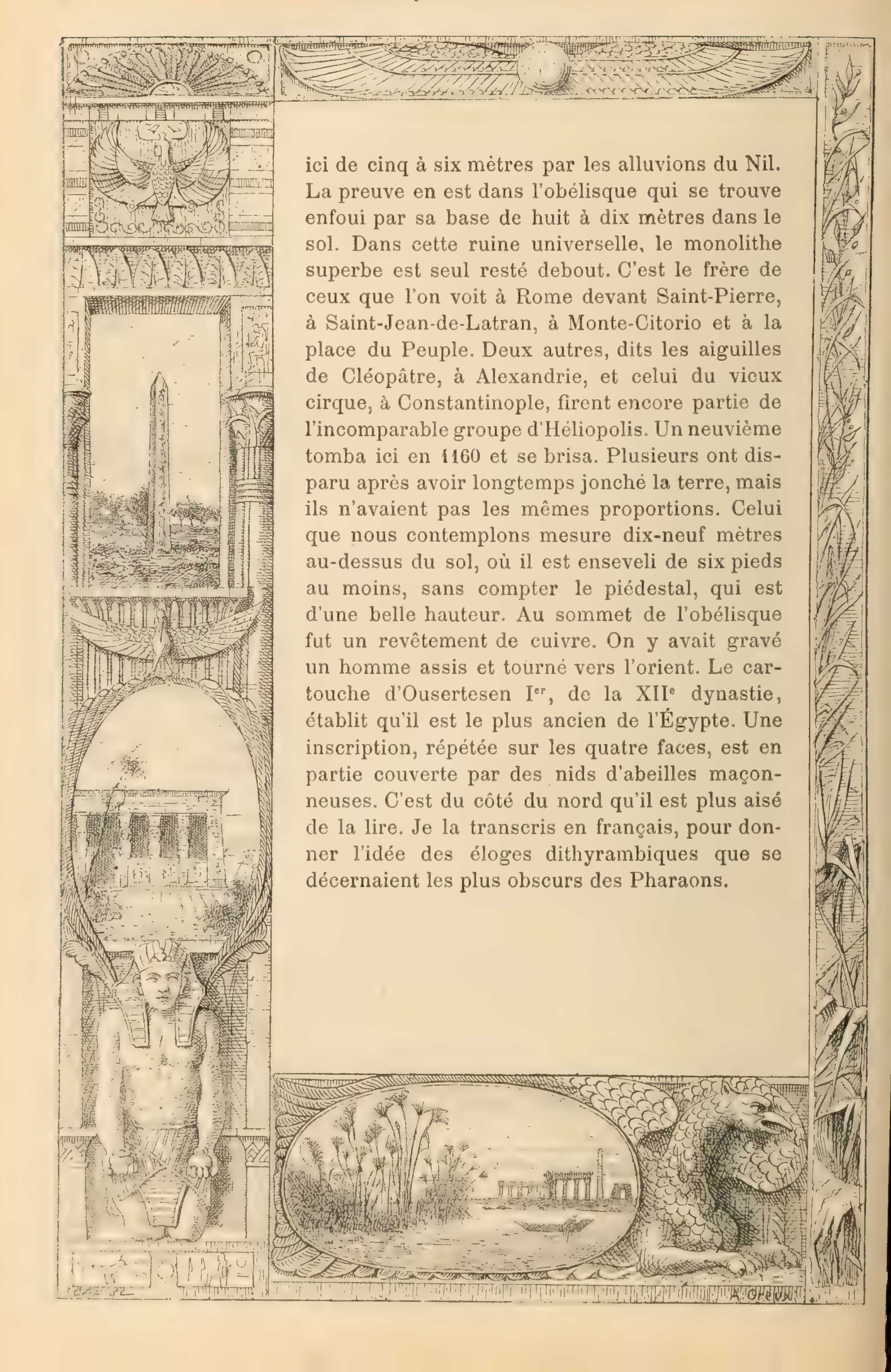
Mais s'il n'y a ni baume, ni source, ni arbre, ne reste-t-il pas ici un antique et respectable souvenir? Pourquoi aurait-on placé en ce site, plutôt qu'ailleurs, le lieu traditionnel où la sainte Famille s'arrêta? Rien ne recommande ce jardin aux auteurs d'une légende. S'il s'était agi du temple même d'Héliopolis, où le vrai Dieu, se montrant à la face des idoles, les faisait chanceler sur leur autels et tomber pêle-mêle dans la poussière, l'invention se comprendrait; mais en pleine campagne, pas d'antithèse, pas de situation indiquée. Cependant, dès la plus haute antiquité, il y a eu ici une église, dont la dédicace est fêtée le 14 juin (8 paoni) dans le calendrier copte. Pourquoi, en dehors de toutes les raisons mystiques à invoquer, trouverait-on invraisemblable que la sainte Famille, allant chercher un refuge auprès de quelques amis à Babylone, ait fait ici une station dont l'Église naissante garda le souvenir? Sacrifions la légende, qui gâte toujours ce qu'elle touche, et conservons le fait. Les Pères Jésuites ont élevé non loin d'ici un gracieux sanctuaire où nous allons prier.

Si Mataryeh vient du copte Ma-ta-ra, et signifie

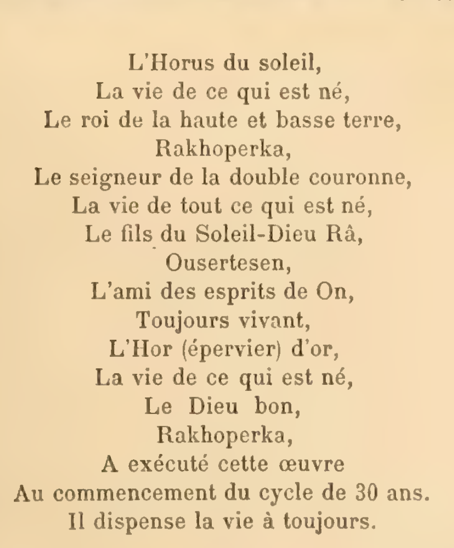


la *Ville du soleil*, il faut en conclure qu'Héliopolis s'étendait jusqu'ici. En réalité, nous apercevons, à un kilomètre de distance, l'obélisque marquant la place où fut le grand temple de l'antique cité. A travers des champs soigneusement cultivés, en dix minutes, nos voitures nous déposent auprès d'immenses décombres; ce sont les murs ruinés d'Héliopolis. Construits en briques crues de forte dimension et liées par un mortier mêlé de jonc et de paille, comme à Tanis et à Pithom, ils mesurent en certains endroits jusqu'à quinze mètres de largeur. Généralement peu élevés au-dessus du sol, ils laissent voir des brèches où furent les anciennes portes. Ici comme à Memphis, tout ce qui était en pierre dure a été employé à bâtir les maisons du Caire ou à faire de la chaux. Les restes de fours qu'on trouve çà et là en sont la preuve.

L'enceinte, très correctement rectangulaire à l'orient, se ferme d'une façon assez capricieuse et irrégulière à l'occident. De ce côté était la porte principale; on y a trouvé des débris de sphinx. Comme l'obélisque qui subsiste est dans l'axe de cette porte, on peut croire qu'une avenue de ces êtres fantastiques, ici comme dans les plus célèbres sanctuaires de l'Égypte, conduisait aux obélisques précédant le temple proprement dit. Ce temple a dû être au levant de l'obélisque, et par conséquent dans la direction des arbres qui rejoignent le chemin de Mataryeh. En réalité, on n'en voit pas de trace, mais il ne faut pas oublier que le niveau du terrain a été exhaussé



ici de cinq à six mètres par les alluvions du Nil. La preuve en est dans l'obélisque qui se trouve enfoui par sa base de huit à dix mètres dans le sol. Dans cette ruine universelle, le monolithe superbe est seul resté debout. C'est le frère de ceux que l'on voit à Rome devant Saint-Pierre, à Saint-Jean-de-Latran, à Monte-Citorio et à la place du Peuple. Deux autres, dits les aiguilles de Cléopâtre, à Alexandrie, et celui du vieux cirque, à Constantinople, firent encore partie de l'incomparable groupe d'Héliopolis. Un neuvième tomba ici en 1160 et se brisa. Plusieurs ont disparu après avoir longtemps jonché la terre, mais ils n'avaient pas les mêmes proportions. Celui que nous contemplons mesure dix-neuf mètres au-dessus du sol, où il est enseveli de six pieds au moins, sans compter le piédestal, qui est d'une belle hauteur. Au sommet de l'obélisque fut un revêtement de cuivre. On y avait gravé un homme assis et tourné vers l'orient. Le cartouche d'Ousertesen Ier, de la XIIe dynastie, établit qu'il est le plus ancien de l'Égypte. Une inscription, répétée sur les quatre faces, est en partie couverte par des nids d'abeilles maçonneuses. C'est du côté du nord qu'il est plus aisé de la lire. Je la transcris en français, pour donner l'idée des éloges dithyrambiques que se décernaient les plus obscurs des Pharaons.



L'Horus du soleil,
La vie de ce qui est né,
Le roi de la haute et basse terre,
Rakhoperka,
Le seigneur de la double couronne,
La vie de tout ce qui est né,
Le fils du Soleil-Dieu Râ,
Ousertesen,
L'ami des esprits de On,
Toujours vivant,
L'Hor (épervier) d'or,
La vie de ce qui est né,
Le Dieu bon,
Rakhoperka,
A exécuté cette œuvre
Au commencement du cycle de 30 ans.
Il dispense la vie à toujours.

Strabon prétend que les obélisques debout de son temps portaient la trace du feu qui, par l'ordre de Cambyse, avait dévoré le temple. On ne voit pas que cette observation soit exacte pour le monolithe qui reste ici.

C'est dans ce fameux temple de Râ que les prêtres élevaient le bœuf Mnévis, l'âme de Râ, tandis que le bœuf Apis, ou l'âme d'Osiris, était nourri à Memphis dans le temple de Phtah. Ici encore, disait-on, le phénix, chaque cinq cents ans, arrivait des pays du soleil pour rendre le dernier soupir sur un bûcher d'encens et de myrrhe, et retrouver aussitôt une vie nouvelle.

Un manuscrit du British Museum donne des détails curieux sur le vaste édifice, ses dépendances et son personnel au temps de Ramsès III et IV. Plus de douze mille personnes logeaient





RAMSÈS II



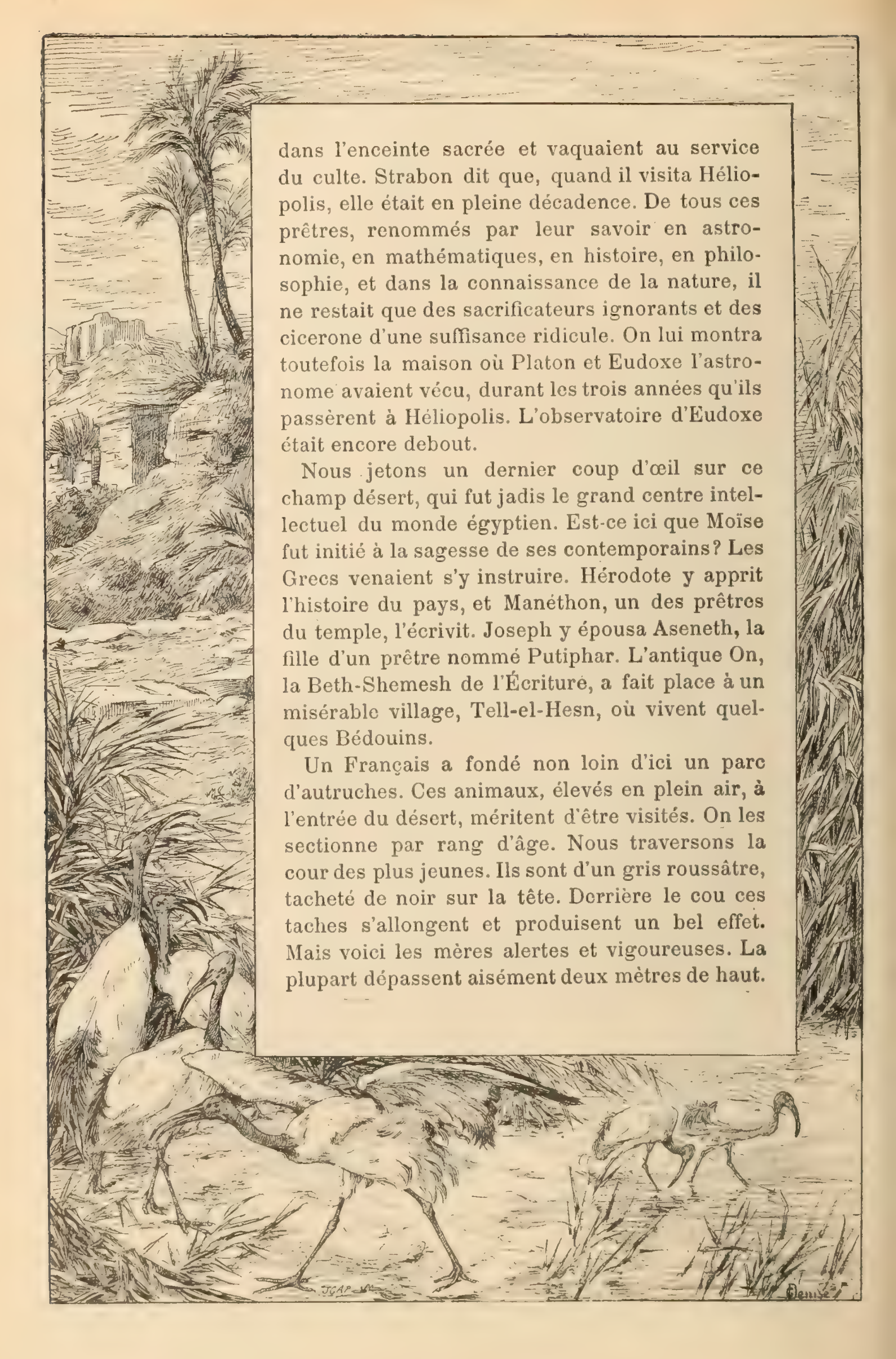


SPHINX DE TANIS





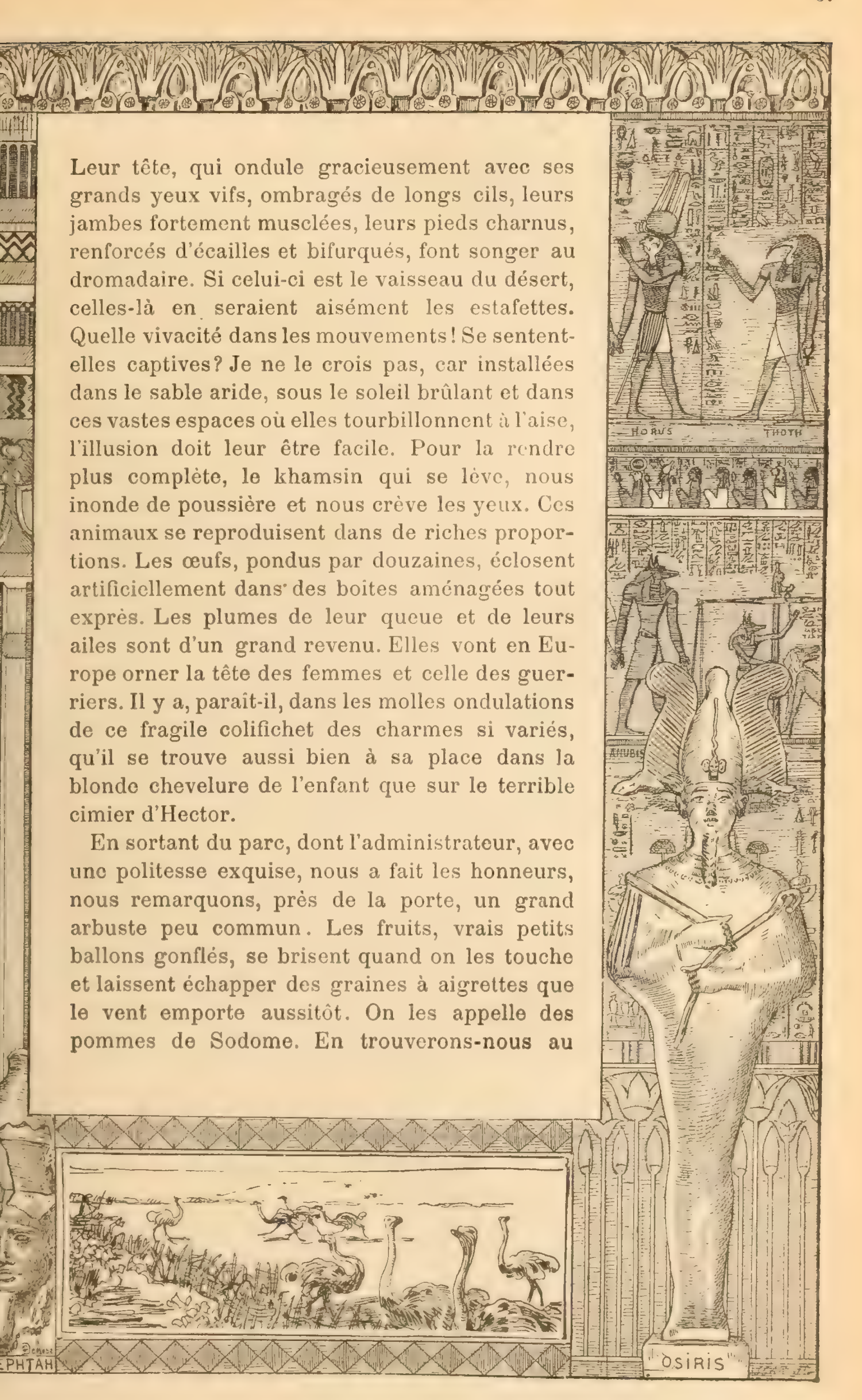
AQUEDUC DU CAIRE



dans l'enceinte sacrée et vaquaient au service du culte. Strabon dit que, quand il visita Héliopolis, elle était en pleine décadence. De tous ces prêtres, renommés par leur savoir en astronomie, en mathématiques, en histoire, en philosophie, et dans la connaissance de la nature, il ne restait que des sacrificateurs ignorants et des cicerone d'une suffisance ridicule. On lui montra toutefois la maison où Platon et Eudoxe l'astronome avaient vécu, durant les trois années qu'ils passèrent à Héliopolis. L'observatoire d'Eudoxe était encore debout.

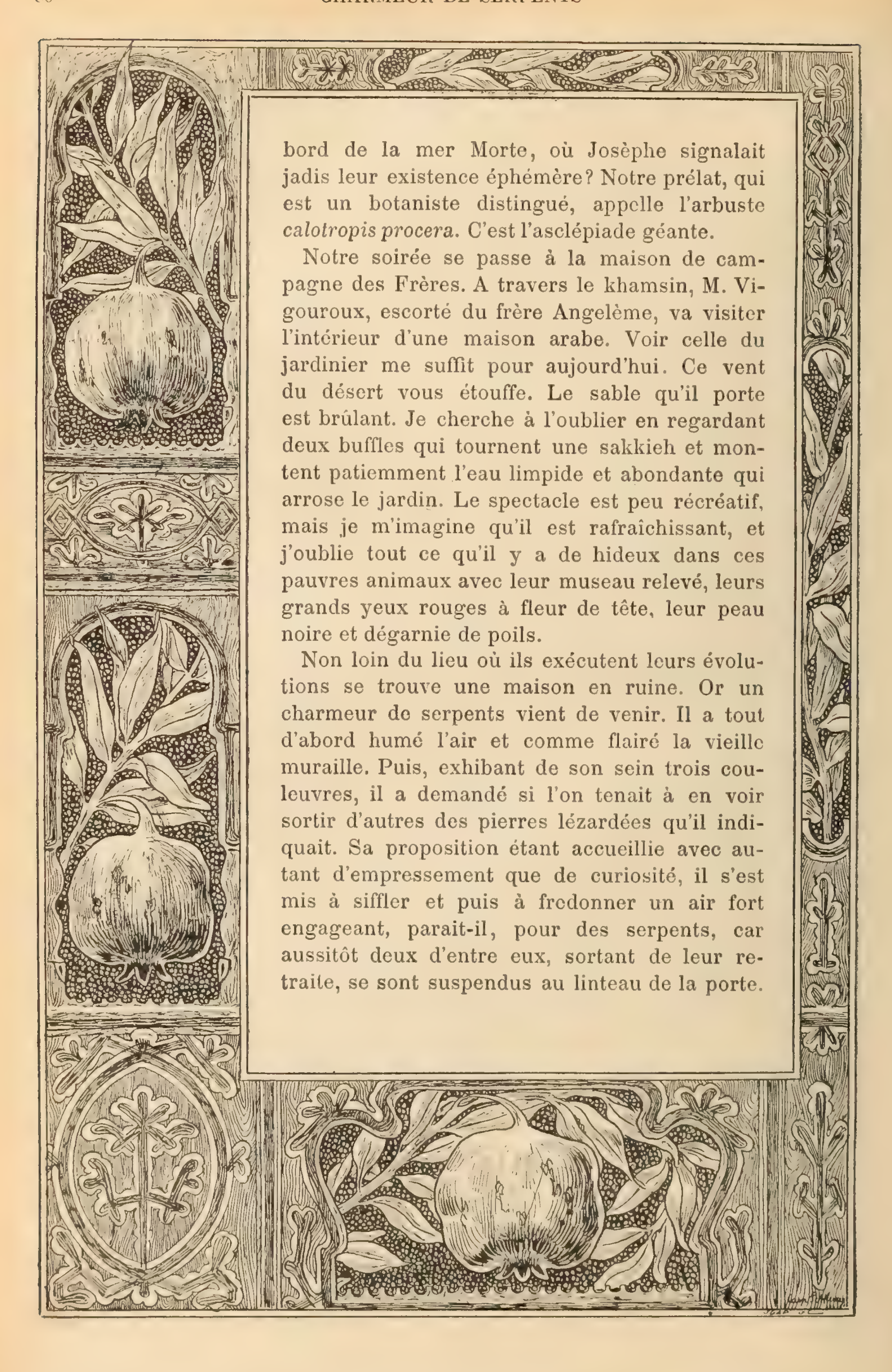
Nous jetons un dernier coup d'œil sur ce champ désert, qui fut jadis le grand centre intellectuel du monde égyptien. Est-ce ici que Moïse fut initié à la sagesse de ses contemporains? Les Grecs venaient s'y instruire. Hérodote y apprit l'histoire du pays, et Manéthon, un des prêtres du temple, l'écrivit. Joseph y épousa Aseneth, la fille d'un prêtre nommé Putiphar. L'antique On, la Beth-Shemesh de l'Écriture, a fait place à un misérable village, Tell-el-Hesn, où vivent quelques Bédouins.

Un Français a fondé non loin d'ici un parc d'autruches. Ces animaux, élevés en plein air, à l'entrée du désert, méritent d'être visités. On les sectionne par rang d'âge. Nous traversons la cour des plus jeunes. Ils sont d'un gris roussâtre, tacheté de noir sur la tête. Derrière le cou ces taches s'allongent et produisent un bel effet. Mais voici les mères alertes et vigoureuses. La plupart dépassent aisément deux mètres de haut.



Leur tête, qui ondule gracieusement avec ses grands yeux vifs, ombragés de longs cils, leurs jambes fortement musclées, leurs pieds charnus, renforcés d'écailles et bifurqués, font songer au dromadaire. Si celui-ci est le vaisseau du désert, celles-là en seraient aisément les estafettes. Quelle vivacité dans les mouvements! Se sentent-elles captives? Je ne le crois pas, car installées dans le sable aride, sous le soleil brûlant et dans ces vastes espaces où elles tourbillonnent à l'aise, l'illusion doit leur être facile. Pour la rendre plus complète, le khamsin qui se lève, nous inonde de poussière et nous crève les yeux. Ces animaux se reproduisent dans de riches proportions. Les œufs, pondus par douzaines, éclosent artificiellement dans des boites aménagées tout exprès. Les plumes de leur queue et de leurs ailes sont d'un grand revenu. Elles vont en Europe orner la tête des femmes et celle des guerriers. Il y a, paraît-il, dans les molles ondulations de ce fragile colifichet des charmes si variés, qu'il se trouve aussi bien à sa place dans la blonde chevelure de l'enfant que sur le terrible cimier d'Hector.

En sortant du parc, dont l'administrateur, avec une politesse exquise, nous a fait les honneurs, nous remarquons, près de la porte, un grand arbuste peu commun. Les fruits, vrais petits ballons gonflés, se brisent quand on les touche et laissent échapper des graines à aigrettes que le vent emporte aussitôt. On les appelle des pommes de Sodome. En trouverons-nous au



bord de la mer Morte, où Josèphe signalait jadis leur existence éphémère? Notre prélat, qui est un botaniste distingué, appelle l'arbuste *calotropis procera.* C'est l'asclépiade géante.

Notre soirée se passe à la maison de campagne des Frères. A travers le khamsin, M. Vigouroux, escorté du frère Angelème, va visiter l'intérieur d'une maison arabe. Voir celle du jardinier me suffit pour aujourd'hui. Ce vent du désert vous étouffe. Le sable qu'il porte est brûlant. Je cherche à l'oublier en regardant deux buffles qui tournent une sakkieh et montent patiemment l'eau limpide et abondante qui arrose le jardin. Le spectacle est peu récréatif, mais je m'imagine qu'il est rafraîchissant, et j'oublie tout ce qu'il y a de hideux dans ces pauvres animaux avec leur museau relevé, leurs grands yeux rouges à fleur de tête, leur peau noire et dégarnie de poils.

Non loin du lieu où ils exécutent leurs évolutions se trouve une maison en ruine. Or un charmeur de serpents vient de venir. Il a tout d'abord humé l'air et comme flairé la vieille muraille. Puis, exhibant de son sein trois couleuvres, il a demandé si l'on tenait à en voir sortir d'autres des pierres lézardées qu'il indiquait. Sa proposition étant accueillie avec autant d'empressement que de curiosité, il s'est mis à siffler et puis à fredonner un air fort engageant, parait-il, pour des serpents, car aussitôt deux d'entre eux, sortant de leur retraite, se sont suspendus au linteau de la porte.

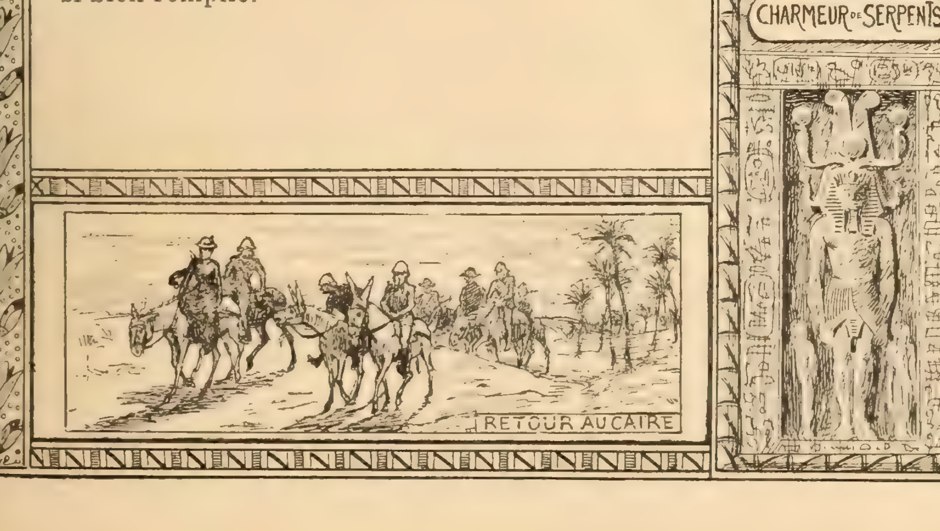
Après de longs balancements, au rythme de la monotone musique, ils ont fini par se laisser tomber à terre. Puis, moitié rampant, moitié dressés sur leur ventre, dardant leur langue fourchue, ils se sont mis à la disposition du charmeur, qui les a pris et les a emportés dans son sein.

Qu'y a-t-il de sérieux dans ces expériences? Nous aurions voulu voir un de ces Psylles changer devant nous, comme autrefois devant Pharaon, l'hajé, ou l'aspic des anciens, en bâton, et l'obliger à faire le mort. Il paraît qu'on obtient ce résultat en crachant dans la bouche du reptile, en l'étendant à terre et en exerçant une pression sur sa tête. La catalepsie devient alors complète. Malheureusement il ne nous a pas été possible de trouver au Caire un de ces jongleurs, héritiers directs de ceux qui contrefirent jadis les miracles de Moïse. Il y en a pourtant. Peut-être le frère Angelème estime-t-il qu'ils sont des suppôts de Satan? Cette raison lui a paru suffisante pour ne pas nous les amener.

Le musée des antiquités arabes, à la mosquée d'Hakem, m'intéresse fort peu malgré les moucharabiehs finement sculptés, les portes ciselées, les armoires antiques, les lampes de verre, les lustres de cuivre qu'il renferme. Rentrons, j'ai besoin de me recueillir après une journée si bien remplie.

SYCOMORE

CHARMEUR DE SERPENTS


RETOUR AU CAIRE

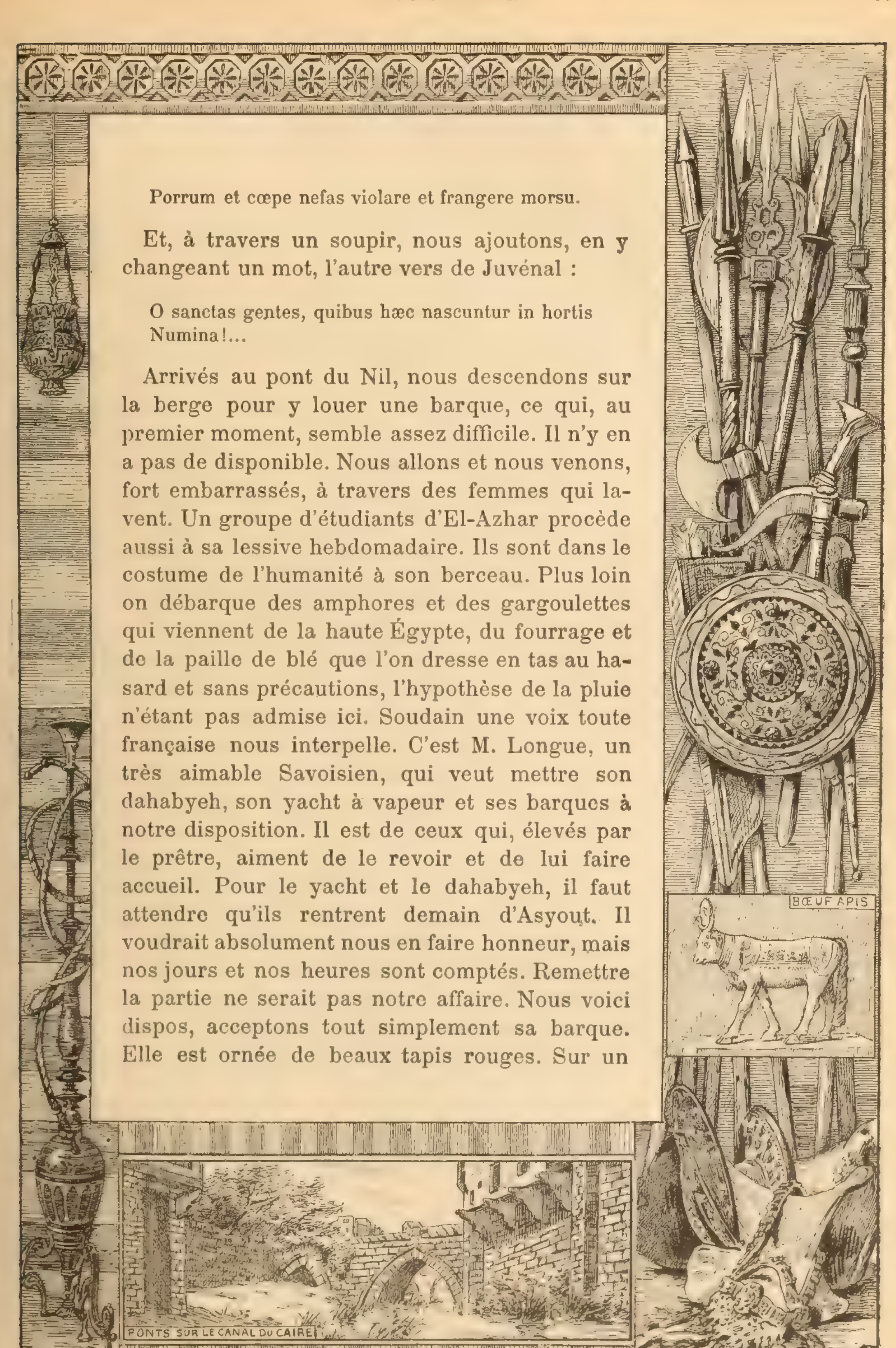


Vendredi, 2 mars.

Ce matin nous devons faire une promenade sur le Nil, mais en passant d'abord par le bazar des comestibles. Il est parfaitement approvisionné, surtout en poisson. Sarcelles, canards sauvages, bécasses et bécassines, oies et dindons, y font aussi bonne figure. Je ne m'explique pas que tout cela soit si étique et momifié quand on nous l'offre sur table. Est-ce la faute du cuisinier? Est-ce celle du gibier? Le fait est qu'en dehors de l'agneau et du dindon, à peu près rien n'est ici mangeable.

Au milieu de la rue, on a égorgé un bœuf. On le détaille, et dans d'immenses balances de bois, telles qu'elles sont représentées dans la *Pesée des âmes*, on jette les fragments de l'animal. La rue est étroite; il faut passer entre le vendeur et les chalands, non sans emporter à nos chaussures un souvenir de la victime, car nos pieds glissent dans le sang.

Derrière des pyramides de savon, de riz, de pain arabe, de citrons, de koubi, des marchands accroupis fument leur narguileh, et, d'un œil à moitié fermé par la nonchalance, nous regardent paisiblement passer. Les légumes sont remarquables. Nous admirons surtout les oignons et les porreaux, pour lesquels les Israélites eurent tant de faiblesses et de regrets, et les Egyptiens tant d'adorations et de sollicitudes :

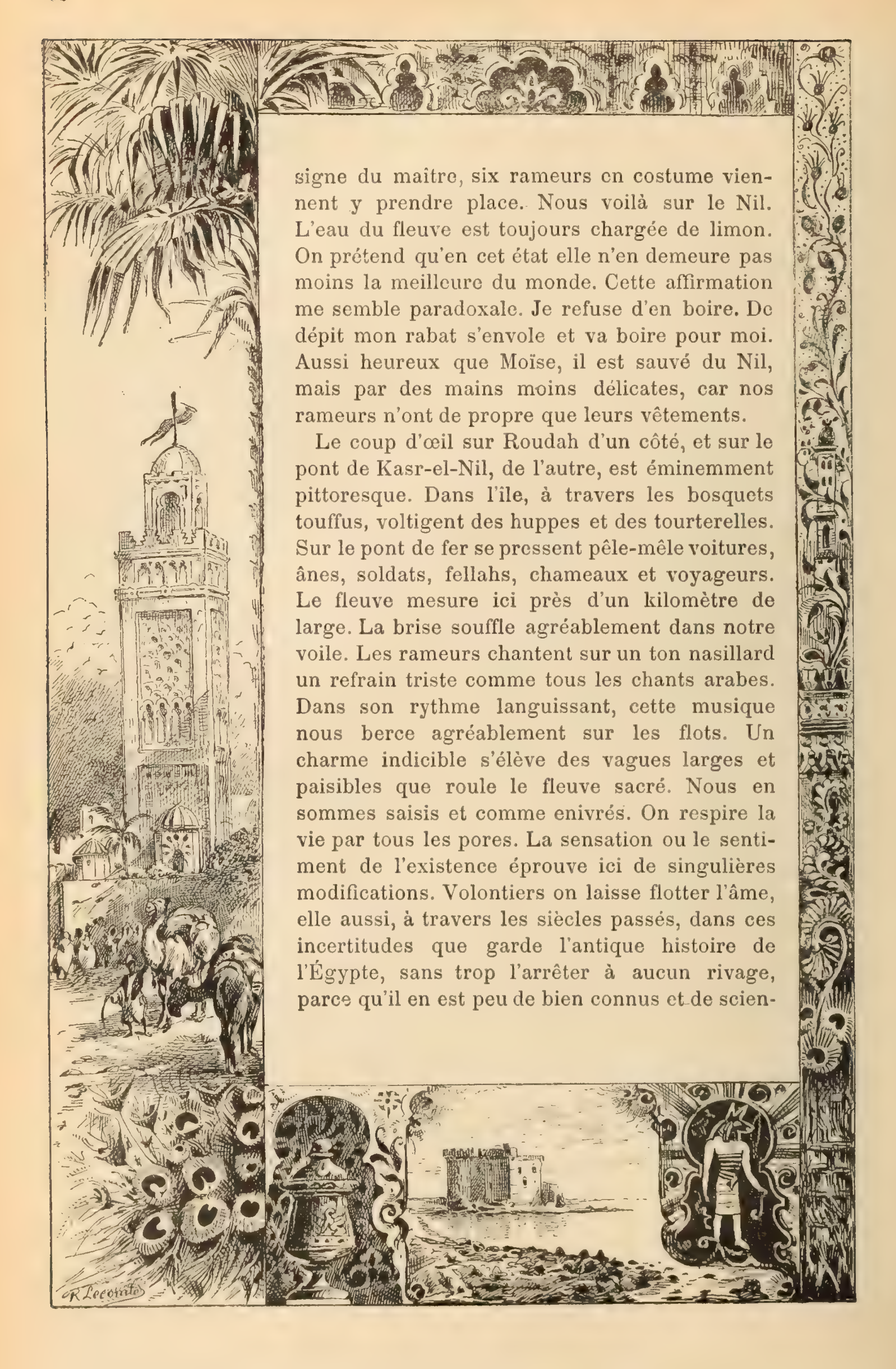


Porrum et cœpe nefas violare et frangere morsu.

Et, à travers un soupir, nous ajoutons, en y changeant un mot, l'autre vers de Juvénal :

O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis
Numina!...

Arrivés au pont du Nil, nous descendons sur la berge pour y louer une barque, ce qui, au premier moment, semble assez difficile. Il n'y en a pas de disponible. Nous allons et nous venons, fort embarrassés, à travers des femmes qui lavent. Un groupe d'étudiants d'El-Azhar procède aussi à sa lessive hebdomadaire. Ils sont dans le costume de l'humanité à son berceau. Plus loin on débarque des amphores et des gargoulettes qui viennent de la haute Égypte, du fourrage et de la paille de blé que l'on dresse en tas au hasard et sans précautions, l'hypothèse de la pluie n'étant pas admise ici. Soudain une voix toute française nous interpelle. C'est M. Longue, un très aimable Savoisien, qui veut mettre son dahabyeh, son yacht à vapeur et ses barques à notre disposition. Il est de ceux qui, élevés par le prêtre, aiment de le revoir et de lui faire accueil. Pour le yacht et le dahabyeh, il faut attendre qu'ils rentrent demain d'Asyout. Il voudrait absolument nous en faire honneur, mais nos jours et nos heures sont comptés. Remettre la partie ne serait pas notre affaire. Nous voici dispos, acceptons tout simplement sa barque. Elle est ornée de beaux tapis rouges. Sur un



signe du maître, six rameurs en costume viennent y prendre place. Nous voilà sur le Nil. L'eau du fleuve est toujours chargée de limon. On prétend qu'en cet état elle n'en demeure pas moins la meilleure du monde. Cette affirmation me semble paradoxale. Je refuse d'en boire. De dépit mon rabat s'envole et va boire pour moi. Aussi heureux que Moïse, il est sauvé du Nil, mais par des mains moins délicates, car nos rameurs n'ont de propre que leurs vêtements.

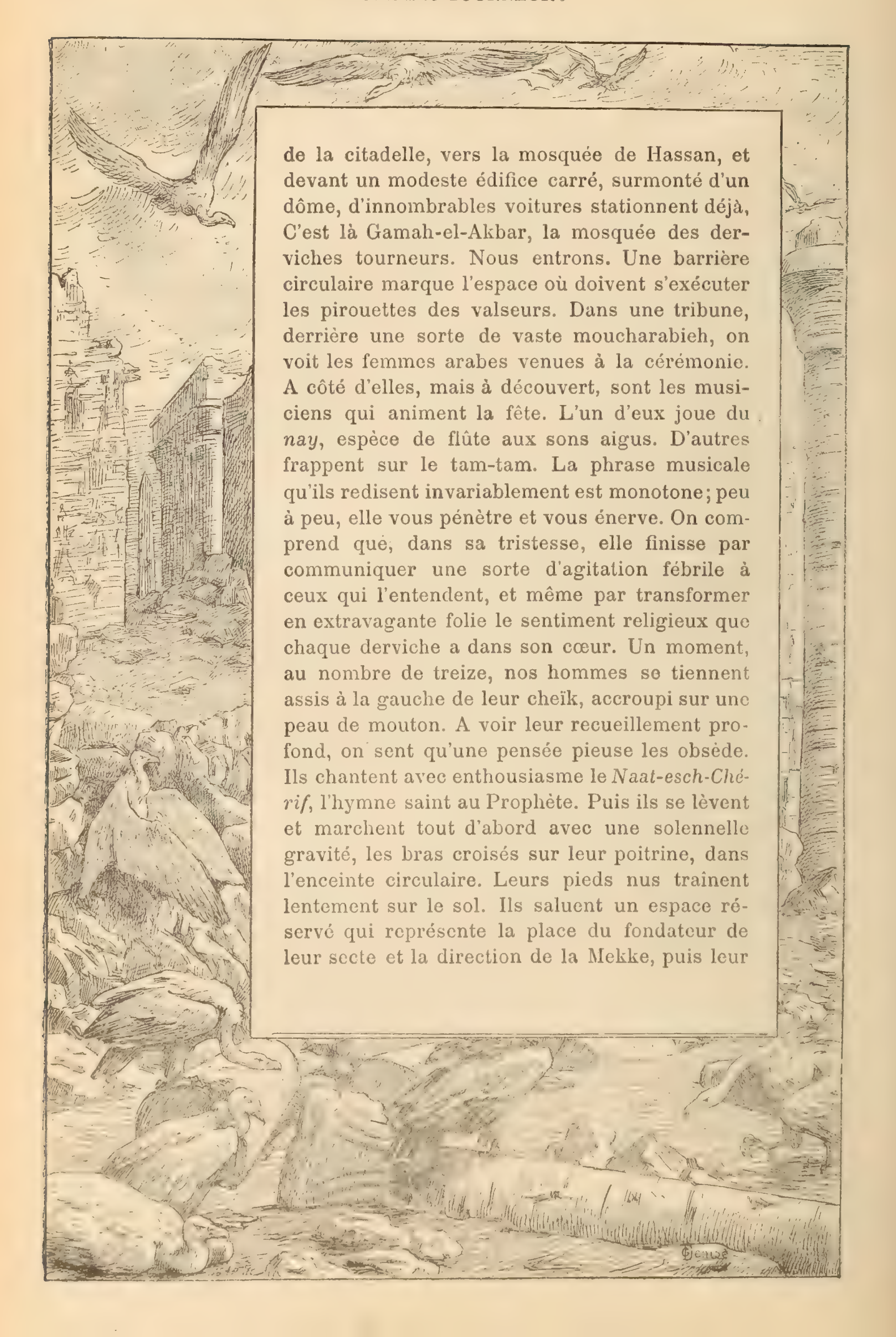
Le coup d'œil sur Roudah d'un côté, et sur le pont de Kasr-el-Nil, de l'autre, est éminemment pittoresque. Dans l'île, à travers les bosquets touffus, voltigent des huppes et des tourterelles. Sur le pont de fer se pressent pêle-mêle voitures, ânes, soldats, fellahs, chameaux et voyageurs. Le fleuve mesure ici près d'un kilomètre de large. La brise souffle agréablement dans notre voile. Les rameurs chantent sur un ton nasillard un refrain triste comme tous les chants arabes. Dans son rythme languissant, cette musique nous berce agréablement sur les flots. Un charme indicible s'élève des vagues larges et paisibles que roule le fleuve sacré. Nous en sommes saisis et comme enivrés. On respire la vie par tous les pores. La sensation ou le sentiment de l'existence éprouve ici de singulières modifications. Volontiers on laisse flotter l'âme, elle aussi, à travers les siècles passés, dans ces incertitudes que garde l'antique histoire de l'Égypte, sans trop l'arrêter à aucun rivage, parce qu'il en est peu de bien connus et de scien-



tifiquement explorés. Les moments passent vite. Il faut s'arracher à cette contemplation, où nul ne parle et où pourtant on entend des voix de partout qui pénètrent l'âme et qui l'enlèvent. Le pont va bientôt pivoter sur lui-même pour ouvrir un passage aux bateaux qui, arrêtés en grand nombre le long du fleuve, attendent l'heure réglementaire où ils pourront aller plus loin. Abordons avant qu'ils ne s'ébranlent. O merveille! nos rameurs ne veulent pas de baghchich, et nos instances ne les font pas capituler. M. Longue doit leur avoir donné des ordres sévères. Ce brave enfant de la Savoie nous a fait préparer une voiture qui nous rapporte à Korounfich. Il est midi passé.

Les derviches sont nombreux au Caire. On les a définis les moines et les francs-maçons de l'Orient. Je crois qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre. Divisés en plusieurs sectes, ils se distinguent par la couleur de leurs turbans. Le plus grand nombre vivent dans leur famille, vaquant à leur travail quotidien et ne se réunissant que pour les cérémonies religieuses. Quelques-uns se groupent en communauté, ou, partisans de la vie errante, se mettent à rôder un peu partout, misérablement vêtus, le bâton à la main et des rubans d'étoffes diverses au bout du bâton. On les nomment fakirs, et ils vivent d'aumônes. Nous allons les voir tous d'assez près, car aujourd'hui vendredi il y a séance chez les derviches tourneurs et chez les hurleurs.

A une heure, la voiture nous emporte du côté

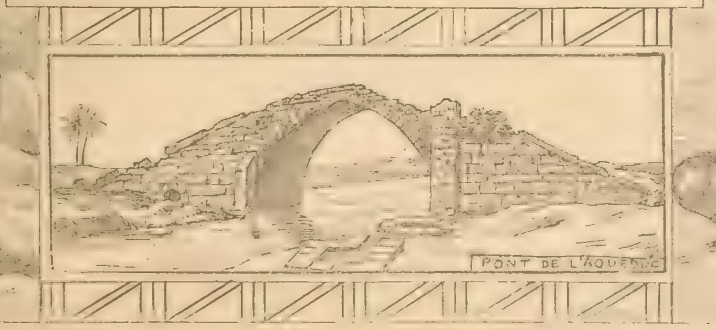


de la citadelle, vers la mosquée de Hassan, et devant un modeste édifice carré, surmonté d'un dôme, d'innombrables voitures stationnent déjà, C'est là Gamah-el-Akbar, la mosquée des derviches tourneurs. Nous entrons. Une barrière circulaire marque l'espace où doivent s'exécuter les pirouettes des valseurs. Dans une tribune, derrière une sorte de vaste moucharabieh, on voit les femmes arabes venues à la cérémonie. A côté d'elles, mais à découvert, sont les musiciens qui animent la fête. L'un d'eux joue du *nay*, espèce de flûte aux sons aigus. D'autres frappent sur le tam-tam. La phrase musicale qu'ils redisent invariablement est monotone; peu à peu, elle vous pénètre et vous énerve. On comprend que, dans sa tristesse, elle finisse par communiquer une sorte d'agitation fébrile à ceux qui l'entendent, et même par transformer en extravagante folie le sentiment religieux que chaque derviche a dans son cœur. Un moment, au nombre de treize, nos hommes se tiennent assis à la gauche de leur cheïk, accroupi sur une peau de mouton. A voir leur recueillement profond, on sent qu'une pensée pieuse les obsède. Ils chantent avec enthousiasme le *Naat-esch-Chérif*, l'hymne saint au Prophète. Puis ils se lèvent et marchent tout d'abord avec une solennelle gravité, les bras croisés sur leur poitrine, dans l'enceinte circulaire. Leurs pieds nus traînent lentement sur le sol. Ils saluent un espace réservé qui représente la place du fondateur de leur secte et la direction de la Mekke, puis leur

cheïk, puis leur voisin, en s'arrêtant un instant pour reprendre bientôt après leur ronde toujours muette. Enfin ils se dégagent de leurs manteaux, et font les dernières et plus profondes révérences; après quoi, tenant les bras en l'air, tournant la palme de la main droite en haut et celle de la gauche vers la terre, le corps porté sur le pied gauche, les yeux fermés, les cheveux au vent, les vêtements soulevés à toutes voiles, ils s'élancent dans une valse presque sur place et une pirouette sans fin. Il paraît que cela honore singulièrement Allah et Mahomet. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce spectacle nous donne le vertige. Sans en attendre la fin, nous courons à notre voiture, pour aller, à travers des rues poudreuses comme le désert, sur les bords du Nil, près de l'hôpital Kasr-el-Aïn, entendre les derviches hurleurs.

Le frère Angelème connaît le portier; il le salue de la formule ordinaire : *Salam alaïk!* « la paix sur toi! » qui nous rappelle la vieille salutation de l'intendant de Joseph aux enfants de Jacob.

Les derviches ont déjà fini leurs prières préliminaires. Debout, ils commencent à répéter : « Allah! Allah! » en faisant un mouvement saccadé de la tête en arrière et en avant. La musique, une flûte, une trompe et un jeu de timbales, contribue largement à accentuer l'ardeur des énergumènes et l'intensité de leurs cris. Les voix deviennent bientôt rauques, effrayantes, sauvages : on dirait le ronflement cadencé de la locomotive ou d'une collection de



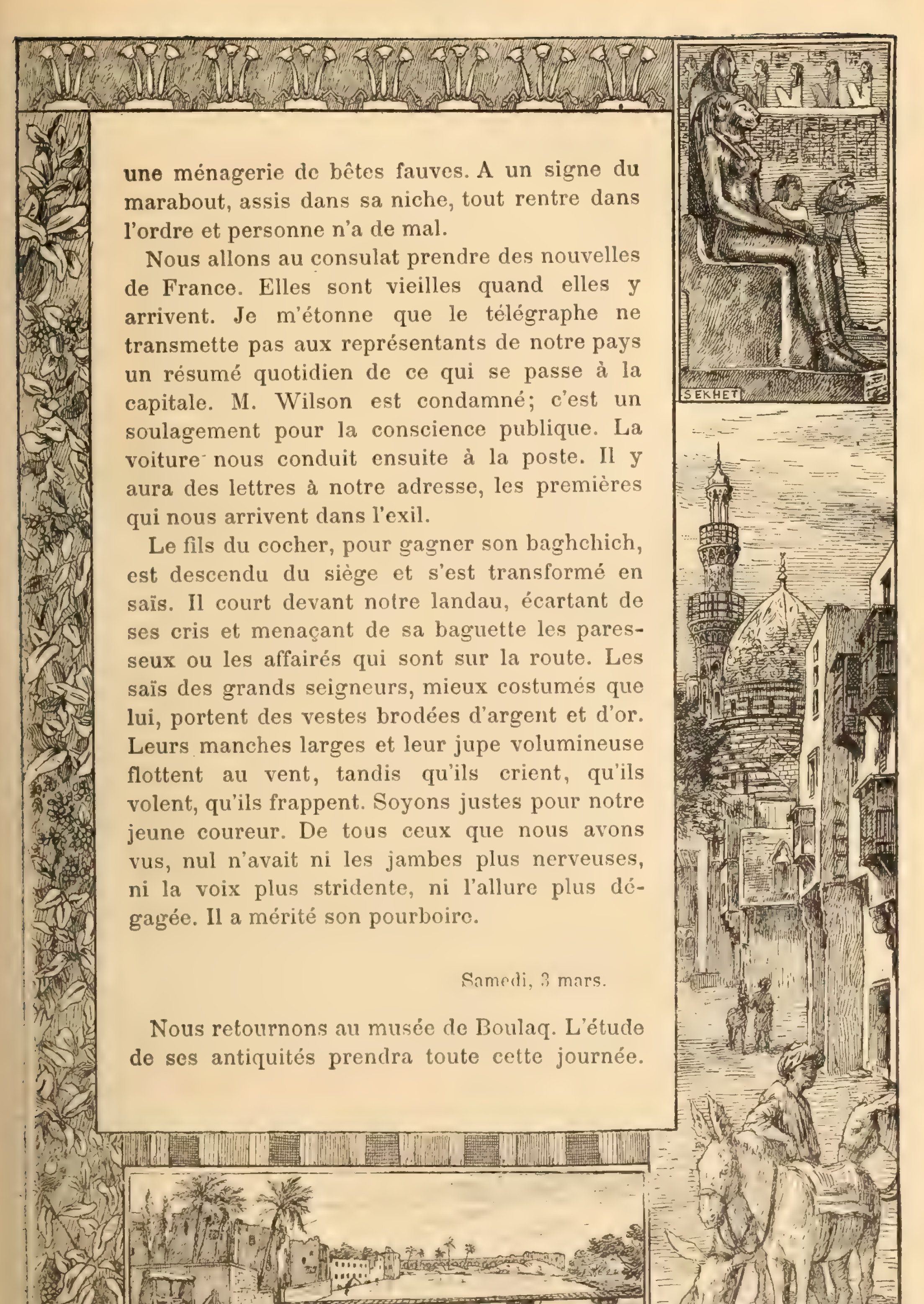
PONT DE L'AQUEDUC

SCRIBE ACCROUPI

locomotives. C'est le perpétuel *la ilaha il Allah* qu'ils prétendent répéter au ciel et à la terre, comme leur invariable *Credo*, mais c'est hurlé par des gorges d'ours, de tigres et de lions. Ici encore les cheveux volent au vent, ce qui augmente l'horreur indescriptible de la scène. Le zèle de ces pauvres gens va certainement audelà de leurs forces. A droite et à gauche, des vieillards, par leurs gestes plus que par leurs voix, protestent de leur bonne volonté. Sous leur patronage, quelques enfants s'exercent à prendre part au *zikr;* c'est le nom de ces cérémonies. Une sorte d'improvisateur chante, d'une voix glapissante, des encouragements fantaisistes auxquels répond le rugissement général. Un dernier *Allah hou!* arrache un cri d'horreur à l'assistance. Quelques dames s'élancent vers la porte épouvantées. C'est la fin.

J'ai vu quelque chose de plus étrange et de plus inexplicable que tout cela chez les Aysaouahs de Constantine. Ces frénétiques hurlent et valsent comme ceux-ci, mais en tenant une torche allumée sous leur vêtement et sur leur poitrine. Ils mangent du verre, de gros clous, de hideux scorpions que le marabout leur sert, d'après eux, avec trop de parcimonie. Ils passent leur langue sur un fer incandescent, nagent le ventre nu sur le tranchant d'un sabre, se traversent la figure et les bras avec des brochettes très effilées sans effusion de sang. Quand ils poussent leurs dernières clameurs en grimpant les colonnes de la mosquée, on se croirait dans





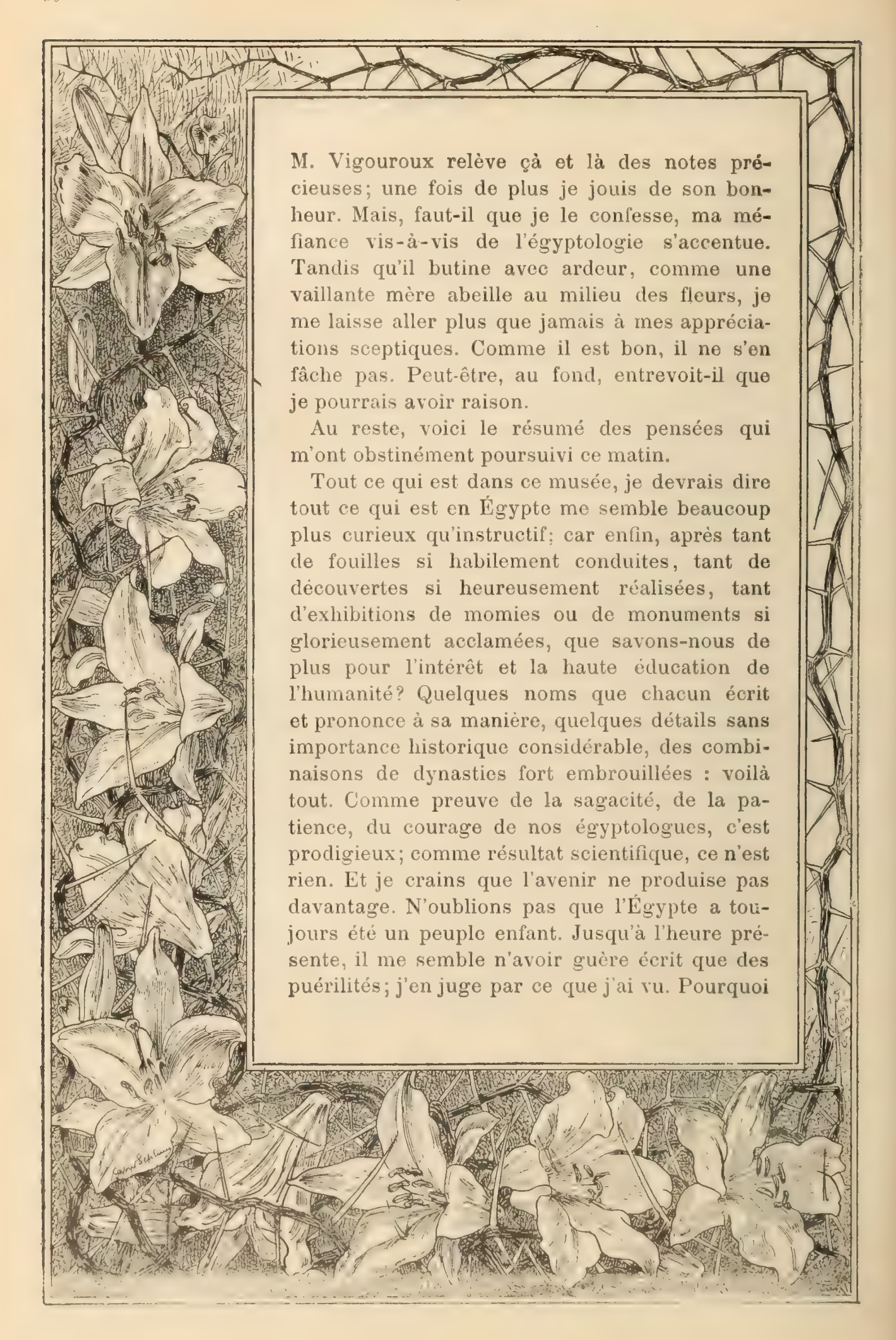
une ménagerie de bêtes fauves. A un signe du marabout, assis dans sa niche, tout rentre dans l'ordre et personne n'a de mal.

Nous allons au consulat prendre des nouvelles de France. Elles sont vieilles quand elles y arrivent. Je m'étonne que le télégraphe ne transmette pas aux représentants de notre pays un résumé quotidien de ce qui se passe à la capitale. M. Wilson est condamné; c'est un soulagement pour la conscience publique. La voiture nous conduit ensuite à la poste. Il y aura des lettres à notre adresse, les premières qui nous arrivent dans l'exil.

Le fils du cocher, pour gagner son baghchich, est descendu du siège et s'est transformé en saïs. Il court devant notre landau, écartant de ses cris et menaçant de sa baguette les paresseux ou les affairés qui sont sur la route. Les saïs des grands seigneurs, mieux costumés que lui, portent des vestes brodées d'argent et d'or. Leurs manches larges et leur jupe volumineuse flottent au vent, tandis qu'ils crient, qu'ils volent, qu'ils frappent. Soyons justes pour notre jeune coureur. De tous ceux que nous avons vus, nul n'avait ni les jambes plus nerveuses, ni la voix plus stridente, ni l'allure plus dégagée. Il a mérité son pourboire.

Samedi, 3 mars.

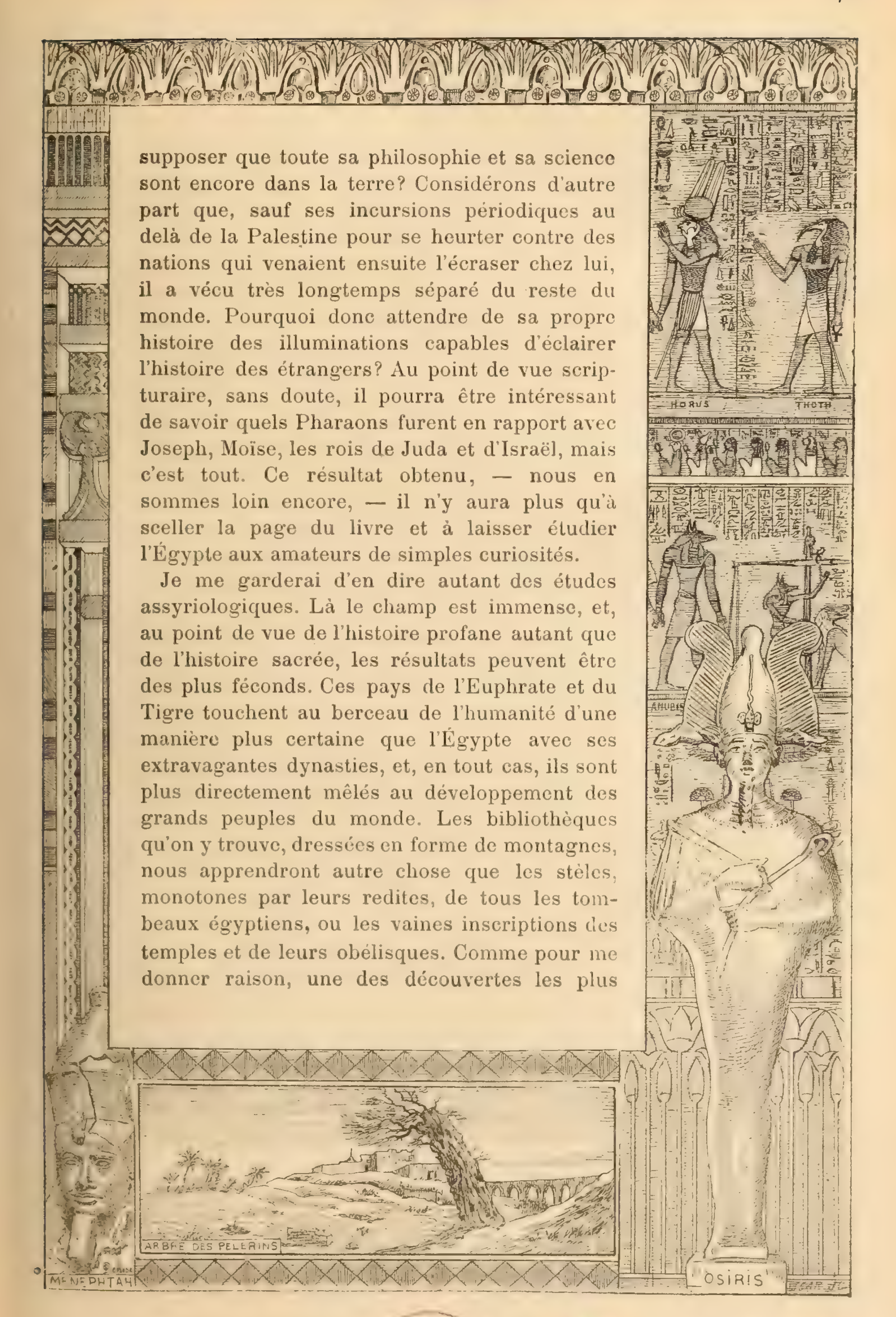
Nous retournons au musée de Boulaq. L'étude de ses antiquités prendra toute cette journée.



M. Vigouroux relève çà et là des notes précieuses; une fois de plus je jouis de son bonheur. Mais, faut-il que je le confesse, ma méfiance vis-à-vis de l'égyptologie s'accentue. Tandis qu'il butine avec ardeur, comme une vaillante mère abeille au milieu des fleurs, je me laisse aller plus que jamais à mes appréciations sceptiques. Comme il est bon, il ne s'en fâche pas. Peut-être, au fond, entrevoit-il que je pourrais avoir raison.

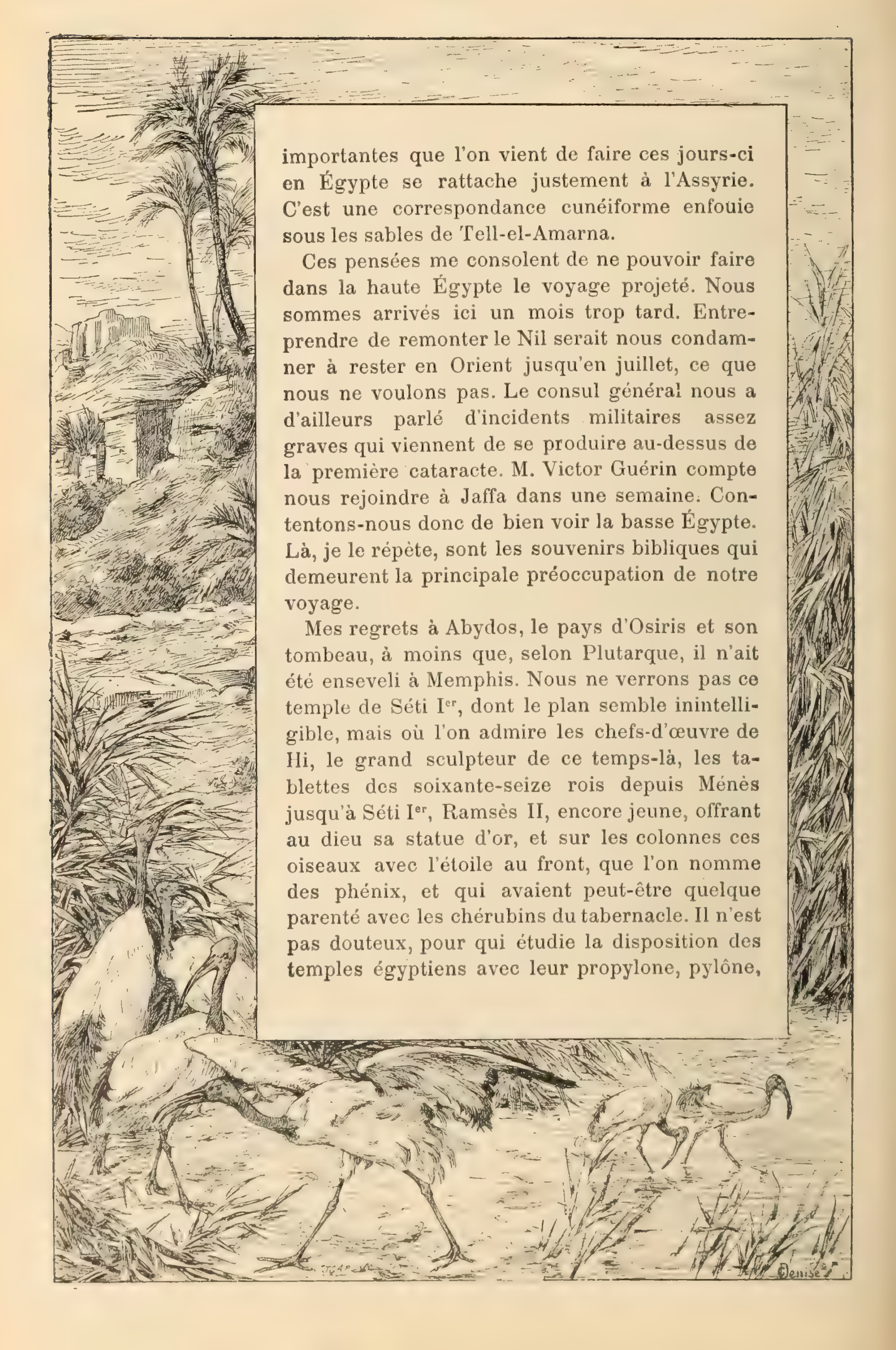
Au reste, voici le résumé des pensées qui m'ont obstinément poursuivi ce matin.

Tout ce qui est dans ce musée, je devrais dire tout ce qui est en Égypte me semble beaucoup plus curieux qu'instructif; car enfin, après tant de fouilles si habilement conduites, tant de découvertes si heureusement réalisées, tant d'exhibitions de momies ou de monuments si glorieusement acclamées, que savons-nous de plus pour l'intérêt et la haute éducation de l'humanité? Quelques noms que chacun écrit et prononce à sa manière, quelques détails sans importance historique considérable, des combinaisons de dynasties fort embrouillées : voilà tout. Comme preuve de la sagacité, de la patience, du courage de nos égyptologues, c'est prodigieux; comme résultat scientifique, ce n'est rien. Et je crains que l'avenir ne produise pas davantage. N'oublions pas que l'Égypte a toujours été un peuple enfant. Jusqu'à l'heure présente, il me semble n'avoir guère écrit que des puérilités; j'en juge par ce que j'ai vu. Pourquoi



supposer que toute sa philosophie et sa science sont encore dans la terre? Considérons d'autre part que, sauf ses incursions périodiques au delà de la Palestine pour se heurter contre des nations qui venaient ensuite l'écraser chez lui, il a vécu très longtemps séparé du reste du monde. Pourquoi donc attendre de sa propre histoire des illuminations capables d'éclairer l'histoire des étrangers? Au point de vue scripturaire, sans doute, il pourra être intéressant de savoir quels Pharaons furent en rapport avec Joseph, Moïse, les rois de Juda et d'Israël, mais c'est tout. Ce résultat obtenu, — nous en sommes loin encore, — il n'y aura plus qu'à sceller la page du livre et à laisser étudier l'Égypte aux amateurs de simples curiosités.

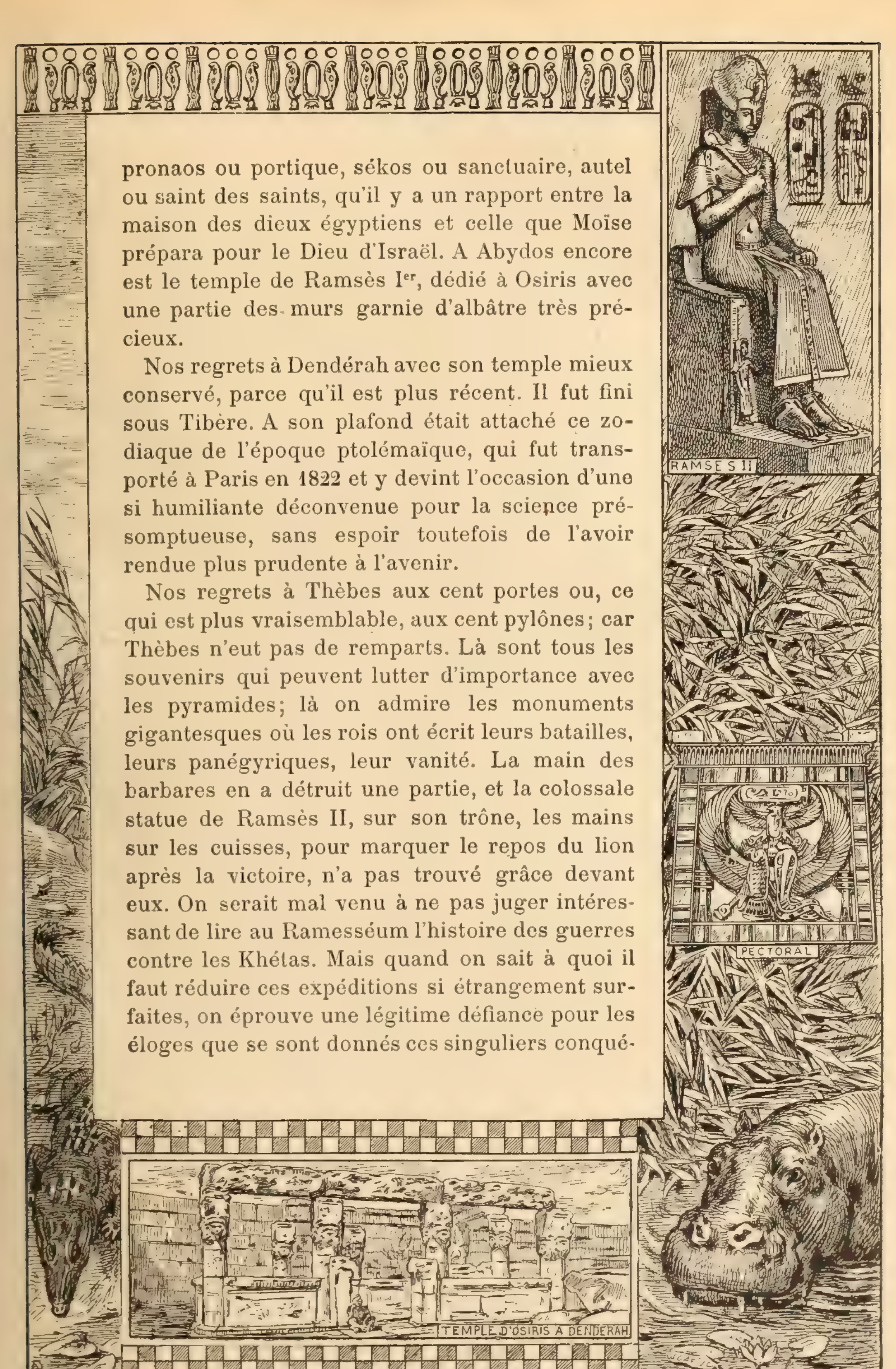
Je me garderai d'en dire autant des études assyriologiques. Là le champ est immense, et, au point de vue de l'histoire profane autant que de l'histoire sacrée, les résultats peuvent être des plus féconds. Ces pays de l'Euphrate et du Tigre touchent au berceau de l'humanité d'une manière plus certaine que l'Égypte avec ses extravagantes dynasties, et, en tout cas, ils sont plus directement mêlés au développement des grands peuples du monde. Les bibliothèques qu'on y trouve, dressées en forme de montagnes, nous apprendront autre chose que les stèles, monotones par leurs redites, de tous les tombeaux égyptiens, ou les vaines inscriptions des temples et de leurs obélisques. Comme pour me donner raison, une des découvertes les plus



importantes que l'on vient de faire ces jours-ci en Égypte se rattache justement à l'Assyrie. C'est une correspondance cunéiforme enfouie sous les sables de Tell-el-Amarna.

Ces pensées me consolent de ne pouvoir faire dans la haute Égypte le voyage projeté. Nous sommes arrivés ici un mois trop tard. Entreprendre de remonter le Nil serait nous condamner à rester en Orient jusqu'en juillet, ce que nous ne voulons pas. Le consul général nous a d'ailleurs parlé d'incidents militaires assez graves qui viennent de se produire au-dessus de la première cataracte. M. Victor Guérin compte nous rejoindre à Jaffa dans une semaine. Contentons-nous donc de bien voir la basse Égypte. Là, je le répète, sont les souvenirs bibliques qui demeurent la principale préoccupation de notre voyage.

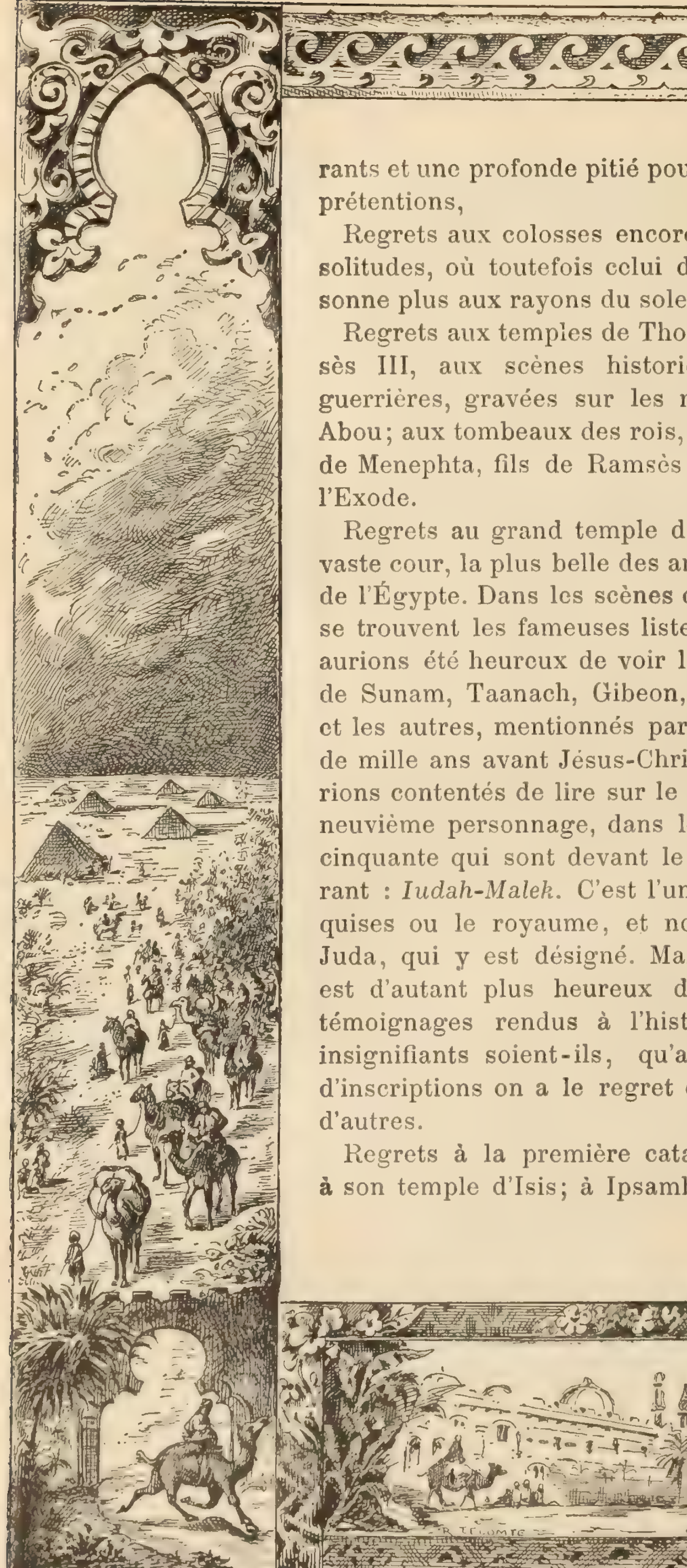
Mes regrets à Abydos, le pays d'Osiris et son tombeau, à moins que, selon Plutarque, il n'ait été enseveli à Memphis. Nous ne verrons pas ce temple de Séti Ier, dont le plan semble inintelligible, mais où l'on admire les chefs-d'œuvre de Hi, le grand sculpteur de ce temps-là, les tablettes des soixante-seize rois depuis Ménès jusqu'à Séti Ier, Ramsès II, encore jeune, offrant au dieu sa statue d'or, et sur les colonnes ces oiseaux avec l'étoile au front, que l'on nomme des phénix, et qui avaient peut-être quelque parenté avec les chérubins du tabernacle. Il n'est pas douteux, pour qui étudie la disposition des temples égyptiens avec leur propylone, pylône,



pronaos ou portique, sékos ou sanctuaire, autel ou saint des saints, qu'il y a un rapport entre la maison des dieux égyptiens et celle que Moïse prépara pour le Dieu d'Israël. A Abydos encore est le temple de Ramsès Ier, dédié à Osiris avec une partie des murs garnie d'albâtre très précieux.

Nos regrets à Dendérah avec son temple mieux conservé, parce qu'il est plus récent. Il fut fini sous Tibère. A son plafond était attaché ce zodiaque de l'époque ptolémaïque, qui fut transporté à Paris en 1822 et y devint l'occasion d'une si humiliante déconvenue pour la science présomptueuse, sans espoir toutefois de l'avoir rendue plus prudente à l'avenir.

Nos regrets à Thèbes aux cent portes ou, ce qui est plus vraisemblable, aux cent pylônes; car Thèbes n'eut pas de remparts. Là sont tous les souvenirs qui peuvent lutter d'importance avec les pyramides; là on admire les monuments gigantesques où les rois ont écrit leurs batailles, leurs panégyriques, leur vanité. La main des barbares en a détruit une partie, et la colossale statue de Ramsès II, sur son trône, les mains sur les cuisses, pour marquer le repos du lion après la victoire, n'a pas trouvé grâce devant eux. On serait mal venu à ne pas juger intéressant de lire au Ramesséum l'histoire des guerres contre les Khétas. Mais quand on sait à quoi il faut réduire ces expéditions si étrangement surfaites, on éprouve une légitime défiance pour les éloges que se sont donnés ces singuliers conqué-



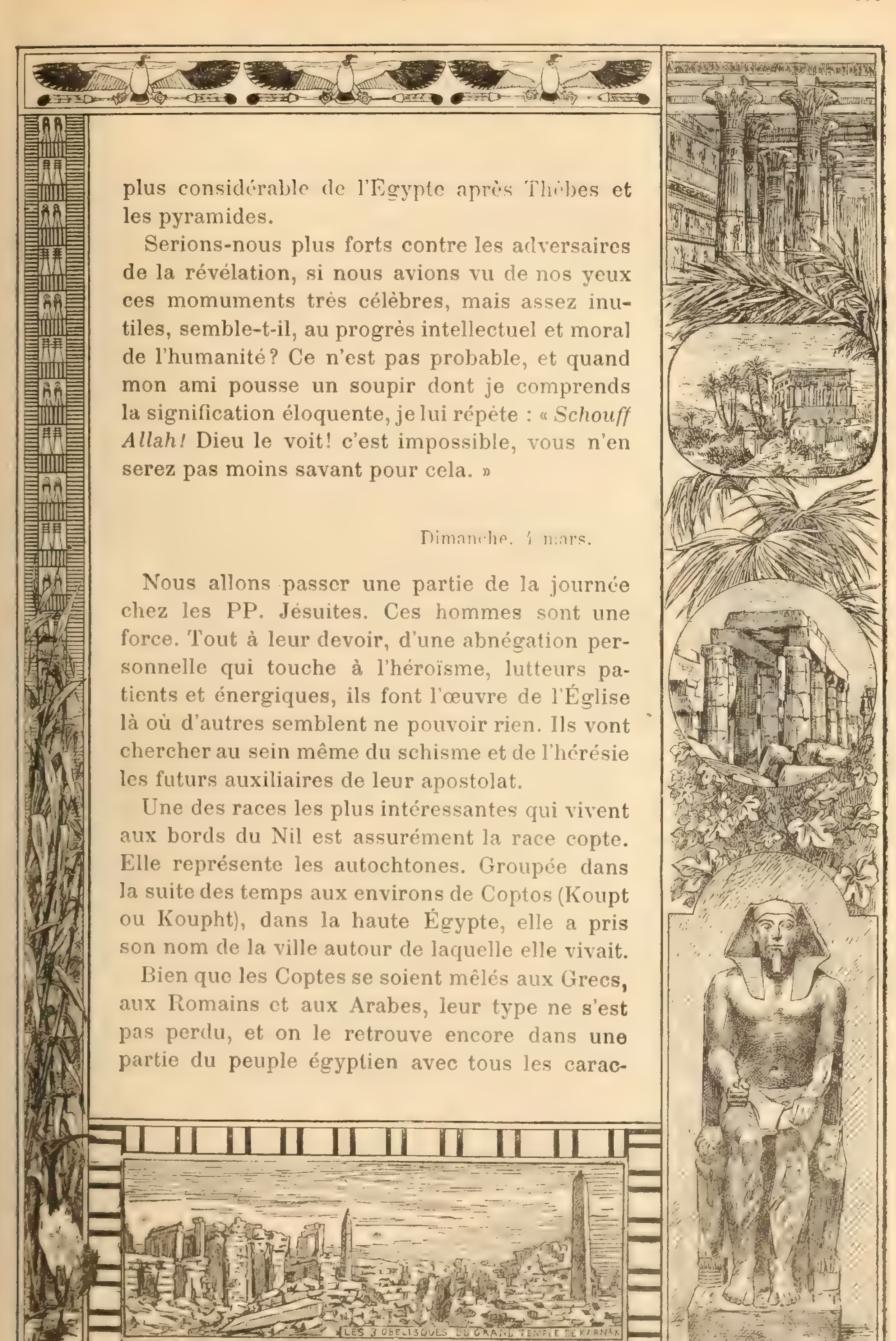
rants et une profonde pitié pour leurs vaniteuses prétentions,

Regrets aux colosses encore debout dans ces solitudes, où toutefois celui de Memnon ne résonne plus aux rayons du soleil levant.

Regrets aux temples de Thoutmès III et Ramsès III, aux scènes historiques, religieuses, guerrières, gravées sur les murs de Médinet-Abou; aux tombeaux des rois, où se trouve celui de Menephta, fils de Ramsès II, et Pharaon de l'Exode.

Regrets au grand temple de Karnak, avec sa vaste cour, la plus belle des anciens monuments de l'Égypte. Dans les scènes qui y sont gravées se trouvent les fameuses listes de Sésac. Nous aurions été heureux de voir les noms bibliques de Sunam, Taanach, Gibeon, Aïalon, Megiddo, et les autres, mentionnés par un Pharaon près de mille ans avant Jésus-Christ. Nous nous serions contentés de lire sur le bouclier du vingt-neuvième personnage, dans le groupe des cent cinquante qui sont devant le Pharaon conquérant : *Iudah-Malek*. C'est l'une des places conquises ou le royaume, et non pas le roi de Juda, qui y est désigné. Mais qu'importe? on est d'autant plus heureux de trouver là ces témoignages rendus à l'histoire biblique, si insignifiants soient-ils, qu'au milieu de tant d'inscriptions on a le regret de ne pas en voir d'autres.

Regrets à la première cataracte, à Philæ et à son temple d'Isis; à Ipsamboul, la relique la



plus considérable de l'Egypte après Thèbes et les pyramides.

Serions-nous plus forts contre les adversaires de la révélation, si nous avions vu de nos yeux ces momuments très célèbres, mais assez inutiles, semble-t-il, au progrès intellectuel et moral de l'humanité? Ce n'est pas probable, et quand mon ami pousse un soupir dont je comprends la signification éloquente, je lui répète : « *Schouff Allah!* Dieu le voit! c'est impossible, vous n'en serez pas moins savant pour cela. »

Dimanche, 4 mars.

Nous allons passer une partie de la journée chez les PP. Jésuites. Ces hommes sont une force. Tout à leur devoir, d'une abnégation personnelle qui touche à l'héroïsme, lutteurs patients et énergiques, ils font l'œuvre de l'Église là où d'autres semblent ne pouvoir rien. Ils vont chercher au sein même du schisme et de l'hérésie les futurs auxiliaires de leur apostolat.

Une des races les plus intéressantes qui vivent aux bords du Nil est assurément la race copte. Elle représente les autochtones. Groupée dans la suite des temps aux environs de Coptos (Koupt ou Koupht), dans la haute Égypte, elle a pris son nom de la ville autour de laquelle elle vivait.

Bien que les Coptes se soient mêlés aux Grecs, aux Romains et aux Arabes, leur type ne s'est pas perdu, et on le retrouve encore dans une partie du peuple égyptien avec tous les carac-

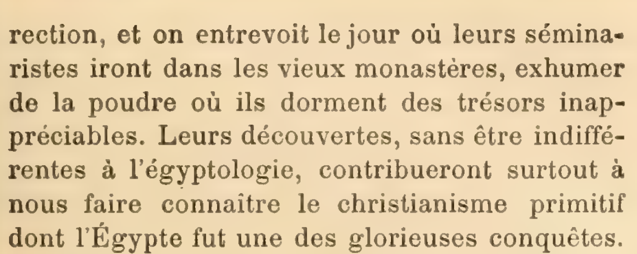


tères qui distinguent les statues pharaoniques.

Les vingt-deux jeunes gens que les Pères ont amenés ici du Fayoum ou de la haute Égypte pour les instruire, et que l'on nous présente, sont presque tous d'une taille au-dessus de la moyenne. Ils ont les épaules fortes, les bras nerveux, la main fine, la jambe sèche, le pied long, la tête forte, les yeux grands et taillés en amande, la bouche large avec ce sourire à peine ébauché qui garde une expression continuelle de tristesse et de bonté.

Depuis longtemps les Coptes ont abandonné leur langue nationale. Ils parlent tous l'arabe, et si leurs prêtres murmurent encore quelque formule de prière dans l'ancien idiome des Pharaons, c'est d'ordinaire sans la comprendre et en la faisant suivre d'une traduction à l'usage du public. Au reste, depuis Alexandre et les Ptolémées, le vieil idiome avait subi l'influence de la langue grecque, lui empruntant à peu près la forme de ses lettres, subissant plusieurs de ses locutions, et enfin acceptant d'être écrit désormais de gauche à droite, comme nos langues européennes.

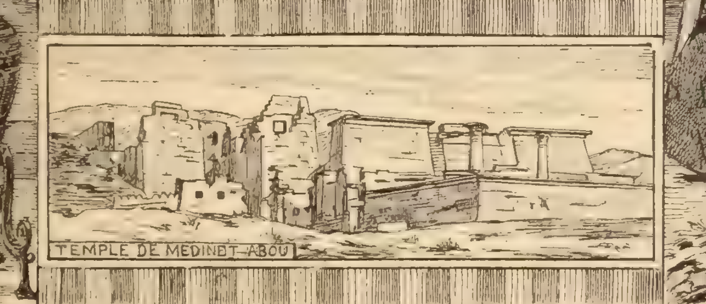
La religion chrétienne précipita encore cette décadence, l'Église d'Orient parlant grec comme ses grands docteurs. Quoi qu'il en soit, on s'est trouvé fort heureux de pouvoir recueillir assez d'épaves de cette antique littérature pour reconstituer la langue copte, et rendre ainsi possible la lecture phonétique des hiéroglyphes. Les PP. Jésuites poursuivent activement cette résur-



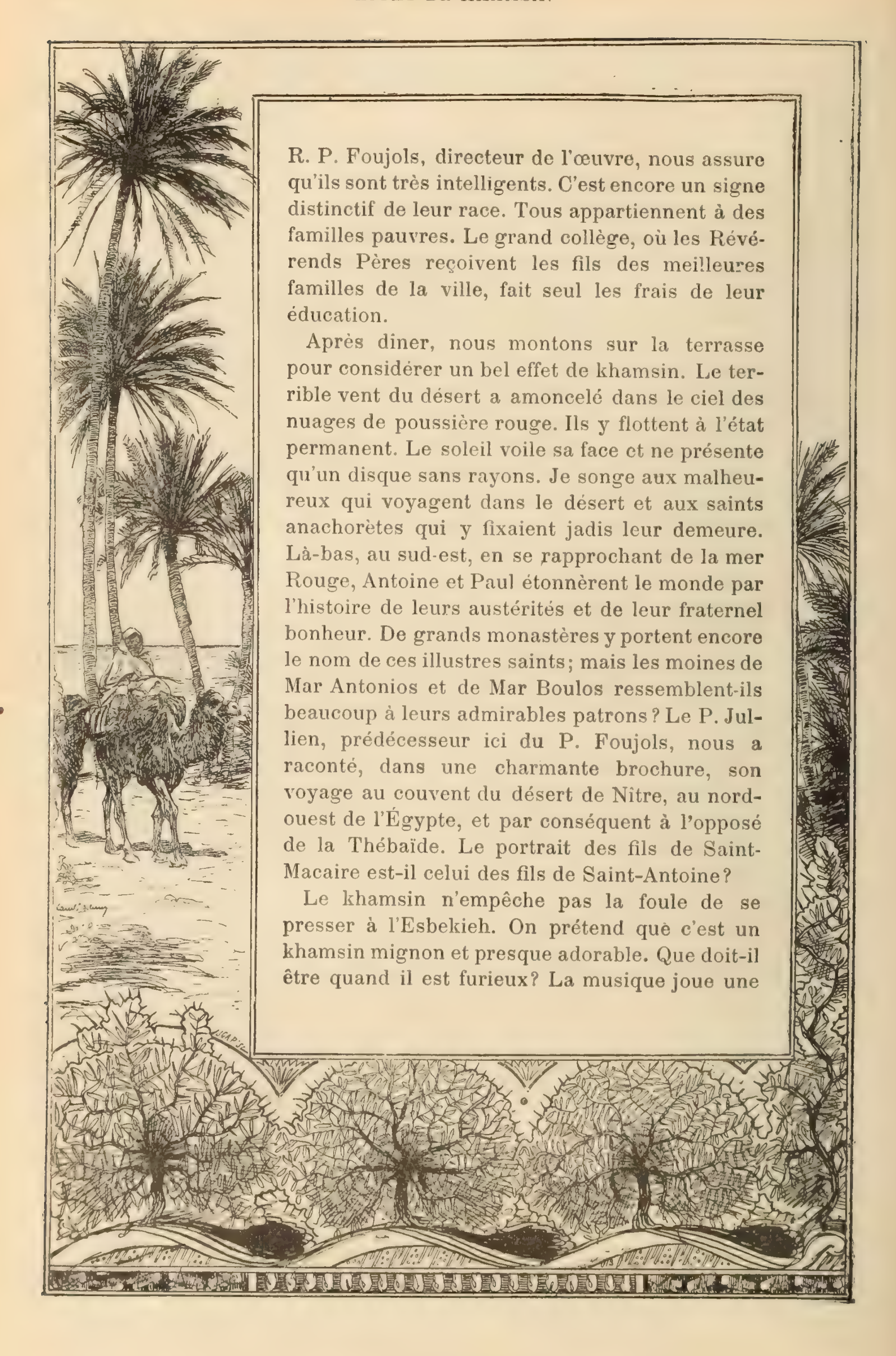
rection, et on entrevoit le jour où leurs séminaristes iront dans les vieux monastères, exhumer de la poudre où ils dorment des trésors inappréciables. Leurs découvertes, sans être indifférentes à l'égyptologie, contribueront surtout à nous faire connaître le christianisme primitif dont l'Égypte fut une des glorieuses conquêtes.

Sur les cinq cent mille Coptes qu'on trouve dans la haute vallée du Nil, c'est tout au plus si l'on compte aujourd'hui vingt mille catholiques. De bonne heure cette nation accepta les erreurs d'Eutychès sur l'unité de nature en Jésus-Christ et les doctrines monothélites qui s'y rattachent. L'hérésie qu'elle professe est une des aberrations théologiques les plus incompréhensibles, puisqu'elle supprime en Jésus la nature humaine, celle que nous touchons le plus immédiatement et par laquelle il est devenu membre et sauveur de l'humanité. C'est depuis le concile de Chalcédoine, en 451, que les Coptes vivent séparés de l'Église catholique. Un patriarche, toujours choisi parmi les moines du couvent de Saint-Antoine au désert, des évêques, des archiprêtres, des prêtres et des diacres, constituent leur hiérarchie religieuse. La vie monastique est en honneur chez eux. Ils aiment les longues cérémonies. Leur liturgie se rattache à celles de saint Marc, de saint Grégoire de Nazianze et de saint Basile. C'est les pieds nus qu'ils célèbrent le saint sacrifice.

Nous encourageons ces bons jeunes gens à devenir les vaillants champions de la vérité. Le



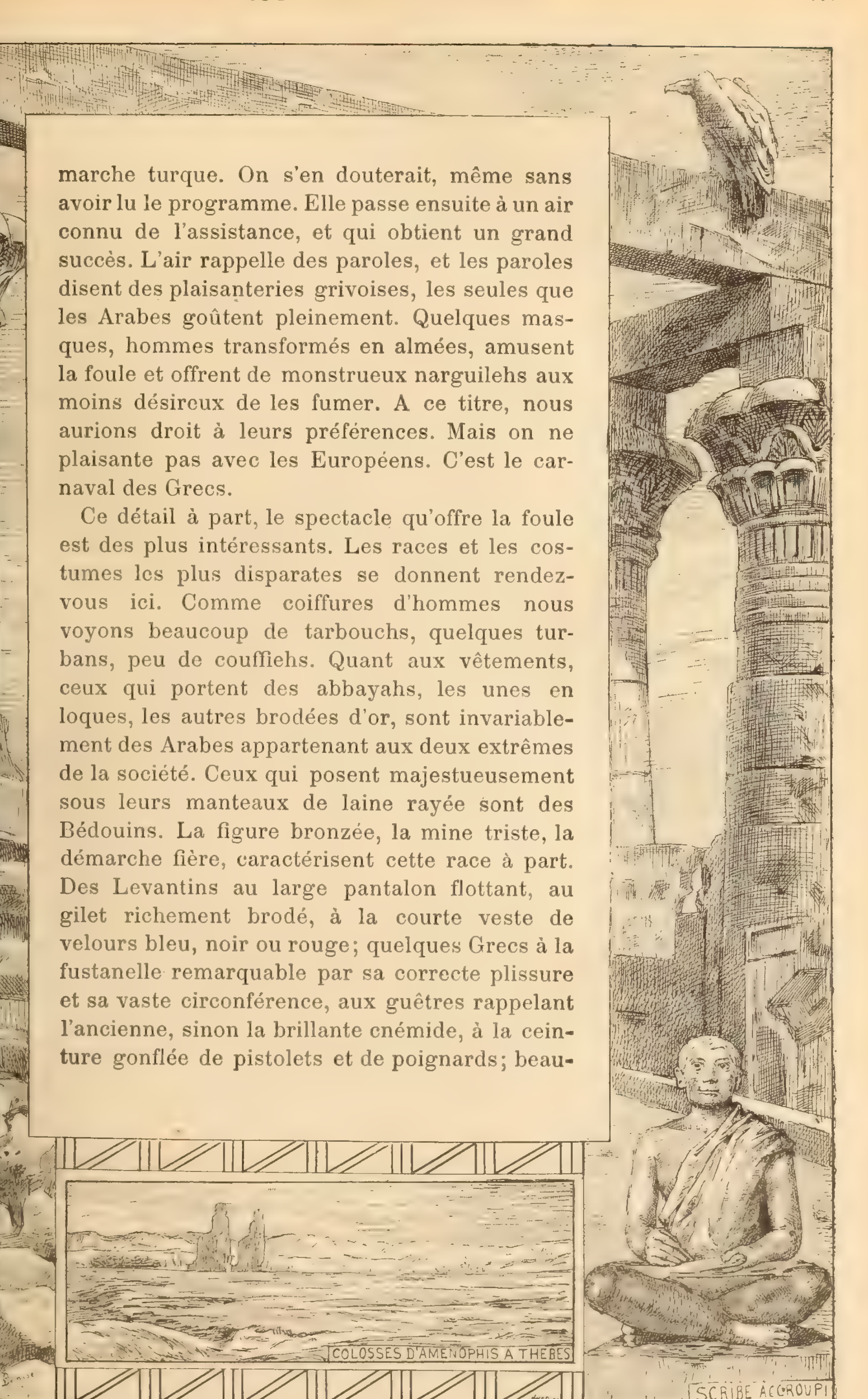
TEMPLE DE MEDINET-ABOU



R. P. Foujols, directeur de l'œuvre, nous assure qu'ils sont très intelligents. C'est encore un signe distinctif de leur race. Tous appartiennent à des familles pauvres. Le grand collège, où les Révérends Pères reçoivent les fils des meilleures familles de la ville, fait seul les frais de leur éducation.

Après dîner, nous montons sur la terrasse pour considérer un bel effet de khamsin. Le terrible vent du désert a amoncelé dans le ciel des nuages de poussière rouge. Ils y flottent à l'état permanent. Le soleil voile sa face et ne présente qu'un disque sans rayons. Je songe aux malheureux qui voyagent dans le désert et aux saints anachorètes qui y fixaient jadis leur demeure. Là-bas, au sud-est, en se rapprochant de la mer Rouge, Antoine et Paul étonnèrent le monde par l'histoire de leurs austérités et de leur fraternel bonheur. De grands monastères y portent encore le nom de ces illustres saints; mais les moines de Mar Antonios et de Mar Boulos ressemblent-ils beaucoup à leurs admirables patrons? Le P. Jullien, prédécesseur ici du P. Foujols, nous a raconté, dans une charmante brochure, son voyage au couvent du désert de Nître, au nord-ouest de l'Égypte, et par conséquent à l'opposé de la Thébaïde. Le portrait des fils de Saint-Macaire est-il celui des fils de Saint-Antoine?

Le khamsin n'empêche pas la foule de se presser à l'Esbekieh. On prétend que c'est un khamsin mignon et presque adorable. Que doit-il être quand il est furieux? La musique joue une



marche turque. On s'en douterait, même sans avoir lu le programme. Elle passe ensuite à un air connu de l'assistance, et qui obtient un grand succès. L'air rappelle des paroles, et les paroles disent des plaisanteries grivoises, les seules que les Arabes goûtent pleinement. Quelques masques, hommes transformés en almées, amusent la foule et offrent de monstrueux narguilehs aux moins désireux de les fumer. A ce titre, nous aurions droit à leurs préférences. Mais on ne plaisante pas avec les Européens. C'est le carnaval des Grecs.

Ce détail à part, le spectacle qu'offre la foule est des plus intéressants. Les races et les costumes les plus disparates se donnent rendez-vous ici. Comme coiffures d'hommes nous voyons beaucoup de tarbouchs, quelques turbans, peu de couffiehs. Quant aux vêtements, ceux qui portent des abbayahs, les unes en loques, les autres brodées d'or, sont invariablement des Arabes appartenant aux deux extrêmes de la société. Ceux qui posent majestueusement sous leurs manteaux de laine rayée sont des Bédouins. La figure bronzée, la mine triste, la démarche fière, caractérisent cette race à part. Des Levantins au large pantalon flottant, au gilet richement brodé, à la courte veste de velours bleu, noir ou rouge; quelques Grecs à la fustanelle remarquable par sa correcte plissure et sa vaste circonférence, aux guêtres rappelant l'ancienne, sinon la brillante cnémide, à la ceinture gonflée de pistolets et de poignards; beau-

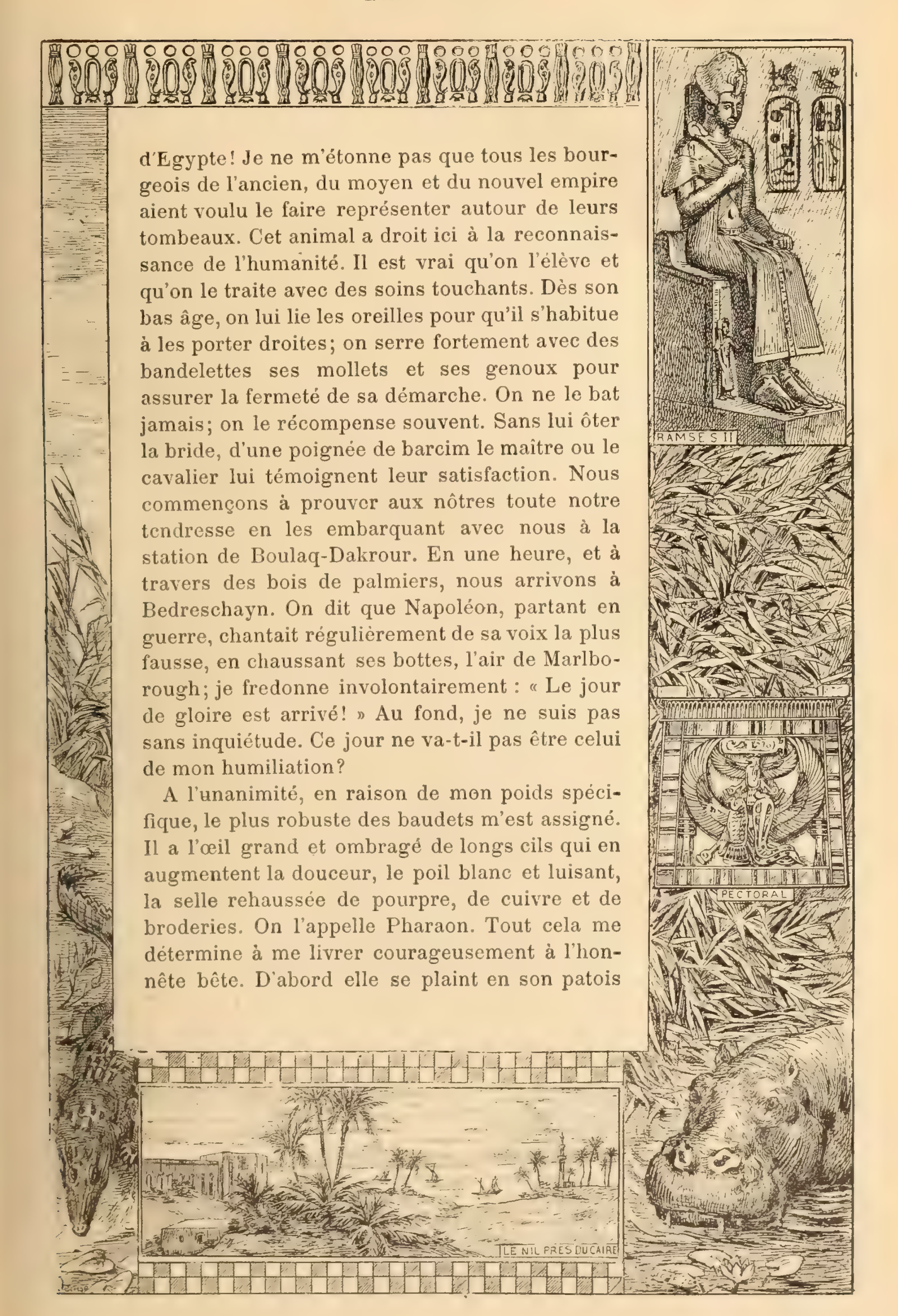


coup de femmes du premier et du dernier monde, aux robes voyantes ou sordides avec leur double voile, dont l'un, couvrant la tête, retombe en arrière, et dont l'autre, fixé au-dessous des yeux par le cylindre d'or ou de cuivre nommé *bourou* qui suit la verticale du nez, couvre la face et la poitrine : tel est l'aperçu général de la foule qui erre dans les bosquets, à la cascade, au bord du lac, et se rapproche quand la musique se fait entendre. Brochant sur le tout, fort agréablement pour nous, quelques rares chapeaux rappellent d'autres pays. A la bonne tenue de ceux qui les portent, à l'air de liberté digne qui distingue surtout les dames, nous reconnaissons les enfants de la France. Non, ils ne sont pas comme les autres, d'où qu'ils viennent. Instinctivement notre orgueil national fait la comparaison entre ces trois chapeaux noirs qui se montrent ici, ces quelques coiffures directoire ou mousquetaire, élégamment dressées, qui leur font parallèle, et le reste du monde. C'est bien décidé, quels que soient nos travers, la France vaut mieux que tout.

Memphis, lundi 5 mars.

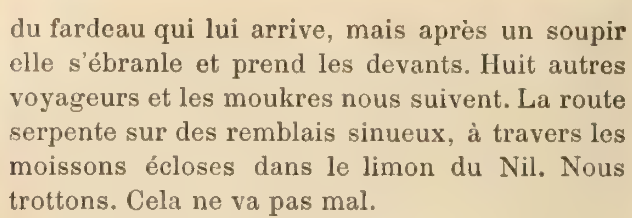
Il y a plus de trente ans que je ne suis pas allé à cheval. Il faut pourtant s'exécuter et monter aujourd'hui à âne. C'est ici le meilleur moyen de locomotion et le plus usité. Au Caire, les consuls, les dames élégantes, le pacha, vont sur des baudets. Mais quelle brave et belle bête que l'âne





d'Egypte! Je ne m'étonne pas que tous les bourgeois de l'ancien, du moyen et du nouvel empire aient voulu le faire représenter autour de leurs tombeaux. Cet animal a droit ici à la reconnaissance de l'humanité. Il est vrai qu'on l'élève et qu'on le traite avec des soins touchants. Dès son bas âge, on lui lie les oreilles pour qu'il s'habitue à les porter droites; on serre fortement avec des bandelettes ses mollets et ses genoux pour assurer la fermeté de sa démarche. On ne le bat jamais; on le récompense souvent. Sans lui ôter la bride, d'une poignée de barcim le maître ou le cavalier lui témoignent leur satisfaction. Nous commençons à prouver aux nôtres toute notre tendresse en les embarquant avec nous à la station de Boulaq-Dakrour. En une heure, et à travers des bois de palmiers, nous arrivons à Bedreschayn. On dit que Napoléon, partant en guerre, chantait régulièrement de sa voix la plus fausse, en chaussant ses bottes, l'air de Marlborough; je fredonne involontairement : « Le jour de gloire est arrivé! » Au fond, je ne suis pas sans inquiétude. Ce jour ne va-t-il pas être celui de mon humiliation?

A l'unanimité, en raison de mon poids spécifique, le plus robuste des baudets m'est assigné. Il a l'œil grand et ombragé de longs cils qui en augmentent la douceur, le poil blanc et luisant, la selle rehaussée de pourpre, de cuivre et de broderies. On l'appelle Pharaon. Tout cela me détermine à me livrer courageusement à l'honnête bête. D'abord elle se plaint en son patois

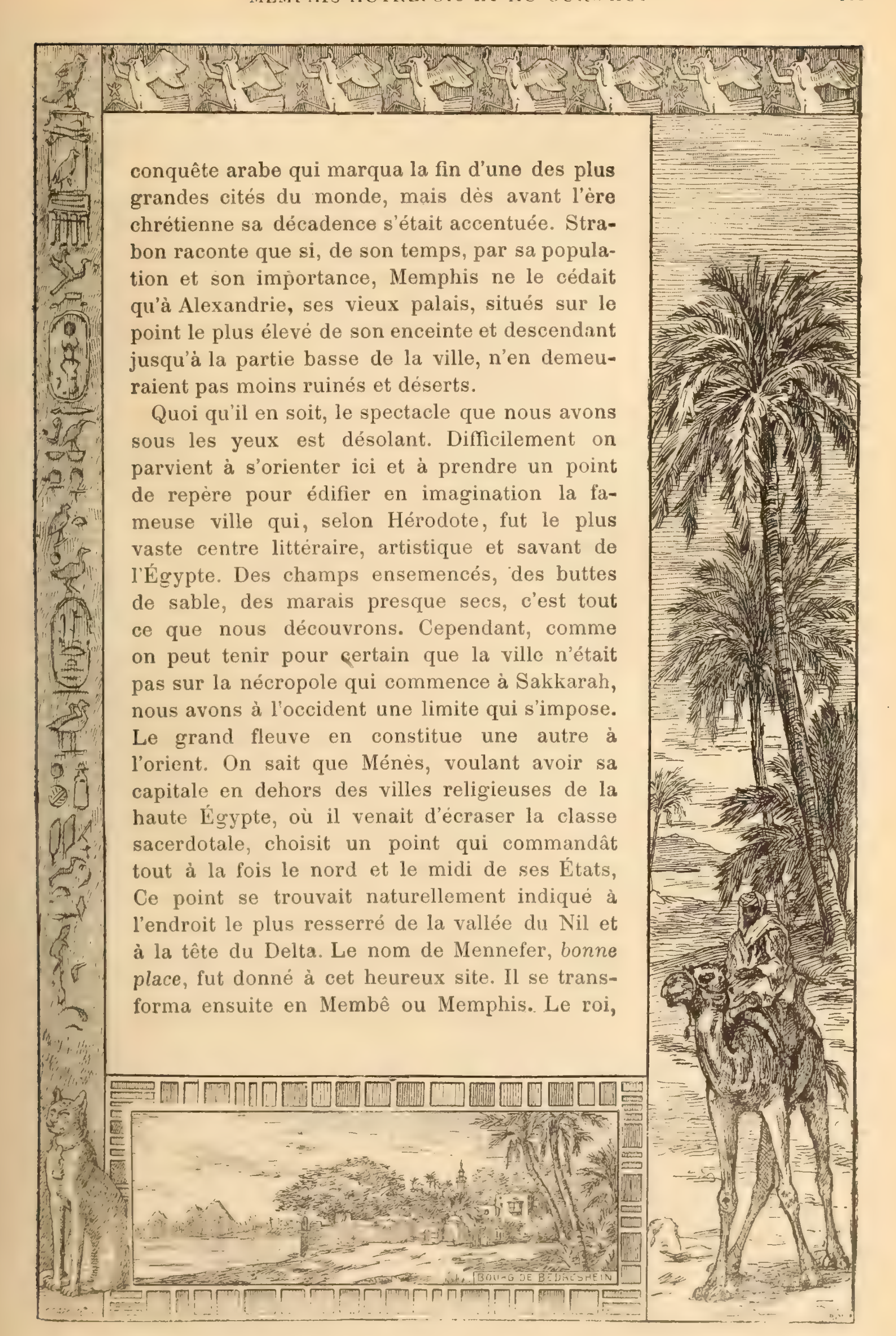


du fardeau qui lui arrive, mais après un soupir elle s'ébranle et prend les devants. Huit autres voyageurs et les moukres nous suivent. La route serpente sur des remblais sinueux, à travers les moissons écloses dans le limon du Nil. Nous trottons. Cela ne va pas mal.

Les femmes de Bedreschayn sortent de leurs maisons pour contempler notre défilé. Les enfants nous poursuivent avec des antiquités qu'ils veulent vendre, de bons souhaits qu'ils nous adressent et des appels au baghchich que nous ne jugeons pas dignes de réponse. Bientôt nous atteignons un bois de palmiers. Ils marquent le site de Memphis, qui s'étendait ici jusqu'aux buttes de Mitrahineh, le village où nous arriverons dans une demi-heure.

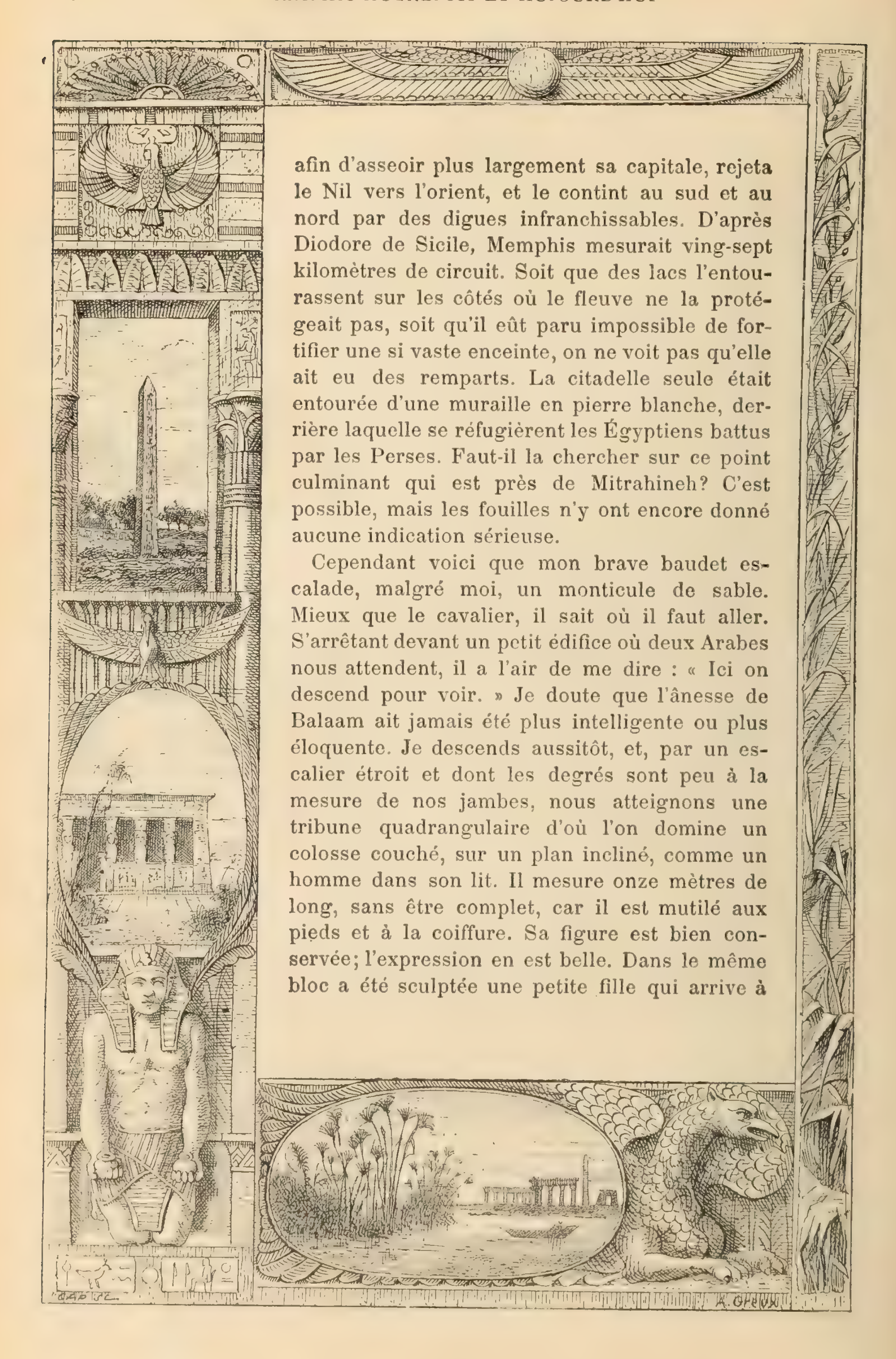
Ces arbres ont poussé sur les ruines de la grande ville, et ils les protègent contre la curiosité fiévreuse de nos modernes chercheurs. Au quatorzième siècle, Aboulféda vit encore ici d'immenses débris, mais ils tendaient à disparaître sous la pioche des maçons du Caire et les inondations périodiques du Nil. Avant lui, et vers la fin du douzième siècle, Abd-Allatif écrivait que les ruines de Memphis lui avaient paru d'une étonnante majesté. De grandioses pans de murs étaient encore debout, bâtis en pierres d'incroyables proportions. Deux blocs y faisaient deux murailles, et un troisième, s'y reposant en arcade, constituait la voûte d'une immense porte. Le champ où gisaient les ruines s'étendait à une demi-journée de chemin. C'est sans doute la





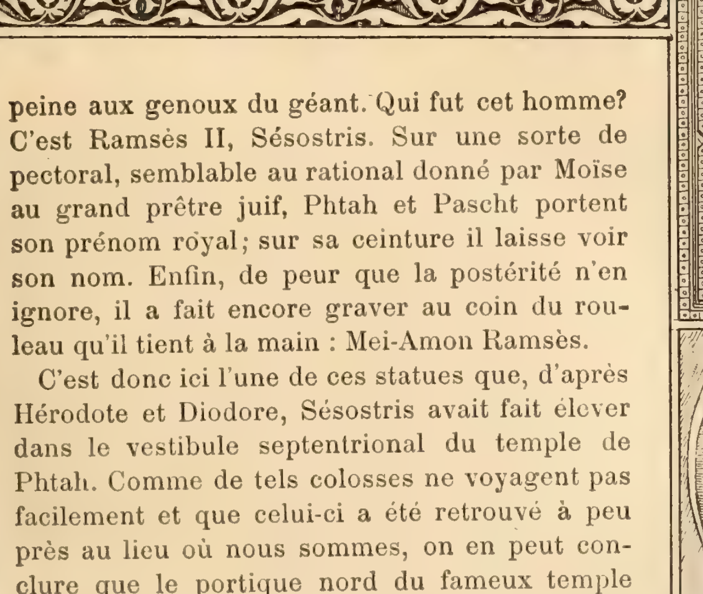
conquête arabe qui marqua la fin d'une des plus grandes cités du monde, mais dès avant l'ère chrétienne sa décadence s'était accentuée. Strabon raconte que si, de son temps, par sa population et son importance, Memphis ne le cédait qu'à Alexandrie, ses vieux palais, situés sur le point le plus élevé de son enceinte et descendant jusqu'à la partie basse de la ville, n'en demeuraient pas moins ruinés et déserts.

Quoi qu'il en soit, le spectacle que nous avons sous les yeux est désolant. Difficilement on parvient à s'orienter ici et à prendre un point de repère pour édifier en imagination la fameuse ville qui, selon Hérodote, fut le plus vaste centre littéraire, artistique et savant de l'Égypte. Des champs ensemencés, des buttes de sable, des marais presque secs, c'est tout ce que nous découvrons. Cependant, comme on peut tenir pour certain que la ville n'était pas sur la nécropole qui commence à Sakkarah, nous avons à l'occident une limite qui s'impose. Le grand fleuve en constitue une autre à l'orient. On sait que Ménès, voulant avoir sa capitale en dehors des villes religieuses de la haute Égypte, où il venait d'écraser la classe sacerdotale, choisit un point qui commandât tout à la fois le nord et le midi de ses États, Ce point se trouvait naturellement indiqué à l'endroit le plus resserré de la vallée du Nil et à la tête du Delta. Le nom de Mennefer, *bonne place*, fut donné à cet heureux site. Il se transforma ensuite en Membê ou Memphis. Le roi,



afin d'asseoir plus largement sa capitale, rejeta le Nil vers l'orient, et le contint au sud et au nord par des digues infranchissables. D'après Diodore de Sicile, Memphis mesurait ving-sept kilomètres de circuit. Soit que des lacs l'entourassent sur les côtés où le fleuve ne la protégeait pas, soit qu'il eût paru impossible de fortifier une si vaste enceinte, on ne voit pas qu'elle ait eu des remparts. La citadelle seule était entourée d'une muraille en pierre blanche, derrière laquelle se réfugièrent les Égyptiens battus par les Perses. Faut-il la chercher sur ce point culminant qui est près de Mitrahineh? C'est possible, mais les fouilles n'y ont encore donné aucune indication sérieuse.

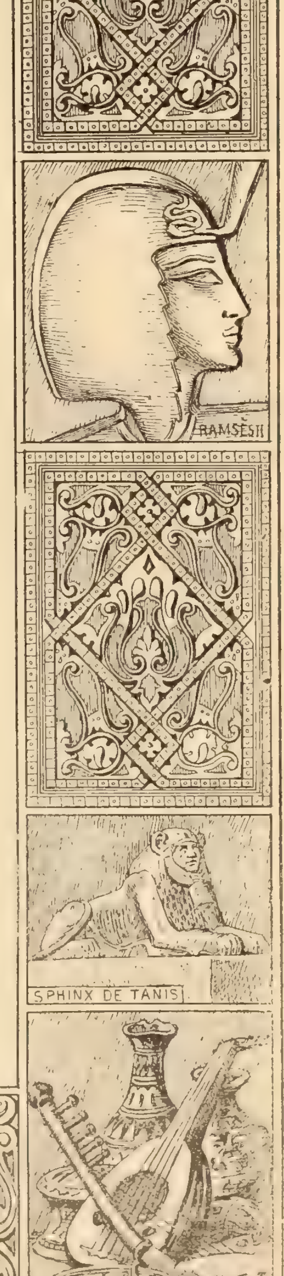
Cependant voici que mon brave baudet escalade, malgré moi, un monticule de sable. Mieux que le cavalier, il sait où il faut aller. S'arrêtant devant un petit édifice où deux Arabes nous attendent, il a l'air de me dire : « Ici on descend pour voir. » Je doute que l'ânesse de Balaam ait jamais été plus intelligente ou plus éloquente. Je descends aussitôt, et, par un escalier étroit et dont les degrés sont peu à la mesure de nos jambes, nous atteignons une tribune quadrangulaire d'où l'on domine un colosse couché, sur un plan incliné, comme un homme dans son lit. Il mesure onze mètres de long, sans être complet, car il est mutilé aux pieds et à la coiffure. Sa figure est bien conservée; l'expression en est belle. Dans le même bloc a été sculptée une petite fille qui arrive à



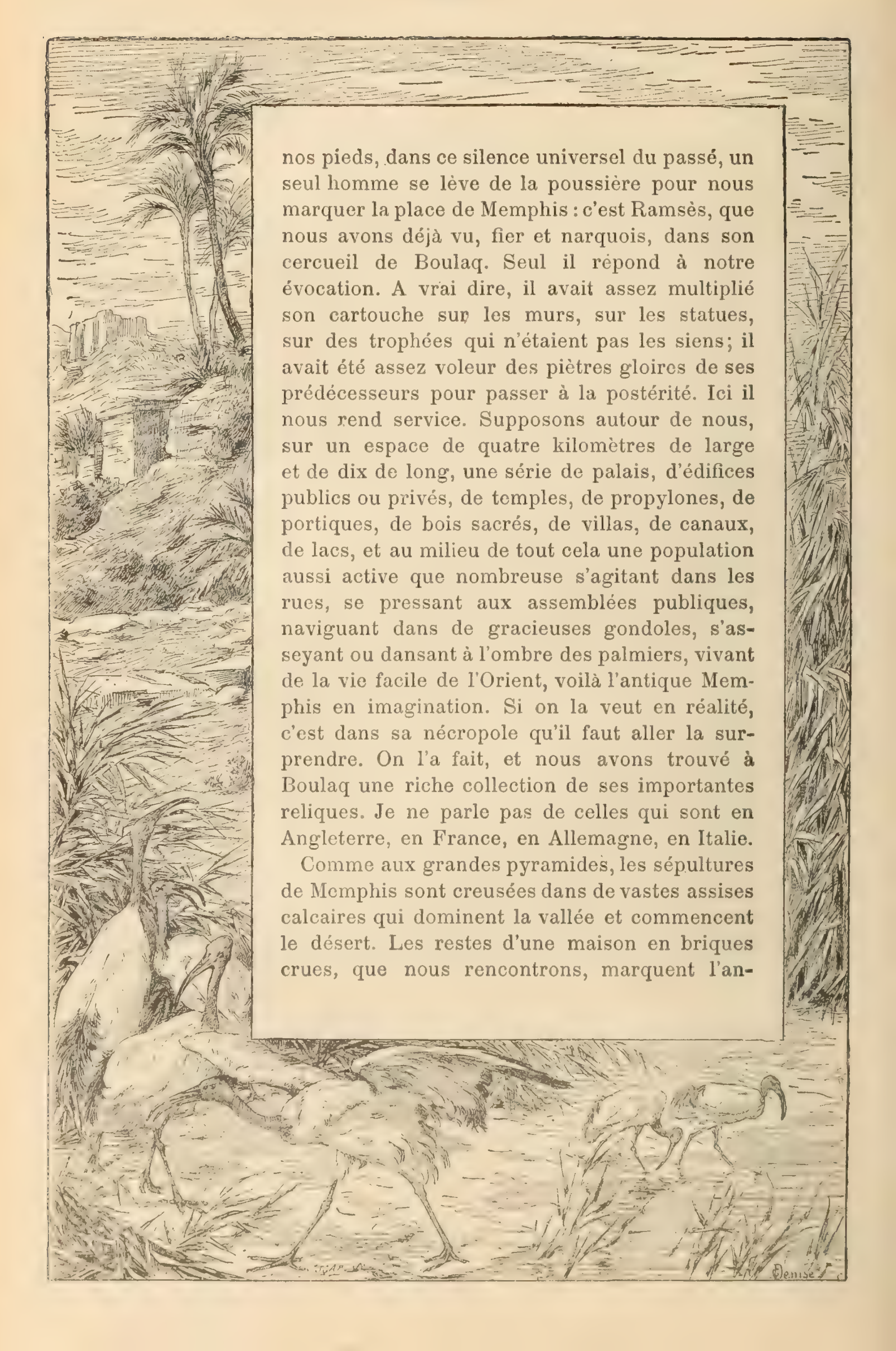
peine aux genoux du géant. Qui fut cet homme? C'est Ramsès II, Sésostris. Sur une sorte de pectoral, semblable au rational donné par Moïse au grand prêtre juif, Phtah et Pascht portent son prénom royal; sur sa ceinture il laisse voir son nom. Enfin, de peur que la postérité n'en ignore, il a fait encore graver au coin du rouleau qu'il tient à la main : Mei-Amon Ramsès.

C'est donc ici l'une de ces statues que, d'après Hérodote et Diodore, Sésostris avait fait élever dans le vestibule septentrional du temple de Phtah. Comme de tels colosses ne voyagent pas facilement et que celui-ci a été retrouvé à peu près au lieu où nous sommes, on en peut conclure que le portique nord du fameux temple était ici. On sait que, depuis Menès son fondateur, tous les Pharaons avaient voulu contribuer à embellir l'édifice sacré. Mœris, Ramsès II, Ménephtah construisirent le portique du nord; Ramsinit, celui de l'ouest; Sésak, celui du levant, qui était le plus beau; Psammétique, celui du midi, avec la superbe cour où l'on présentait officiellement le bœuf Apis à ses adorateurs. Là se trouvait le fameux péristyle où chaque colonne, de six mètres de haut, n'était autre chose qu'une gigantesque représentation d'Osiris. Les Pharaons y avaient lutté de folie pour créer des statues de plus en plus prodigieuses. Finalement il était devenu impossible de les mettre debout. Le colosse d'Amosis mesurait vingt-cinq mètres de long. On le laissa couché.

Donc, au milieu de tous ces morts qui sont sous

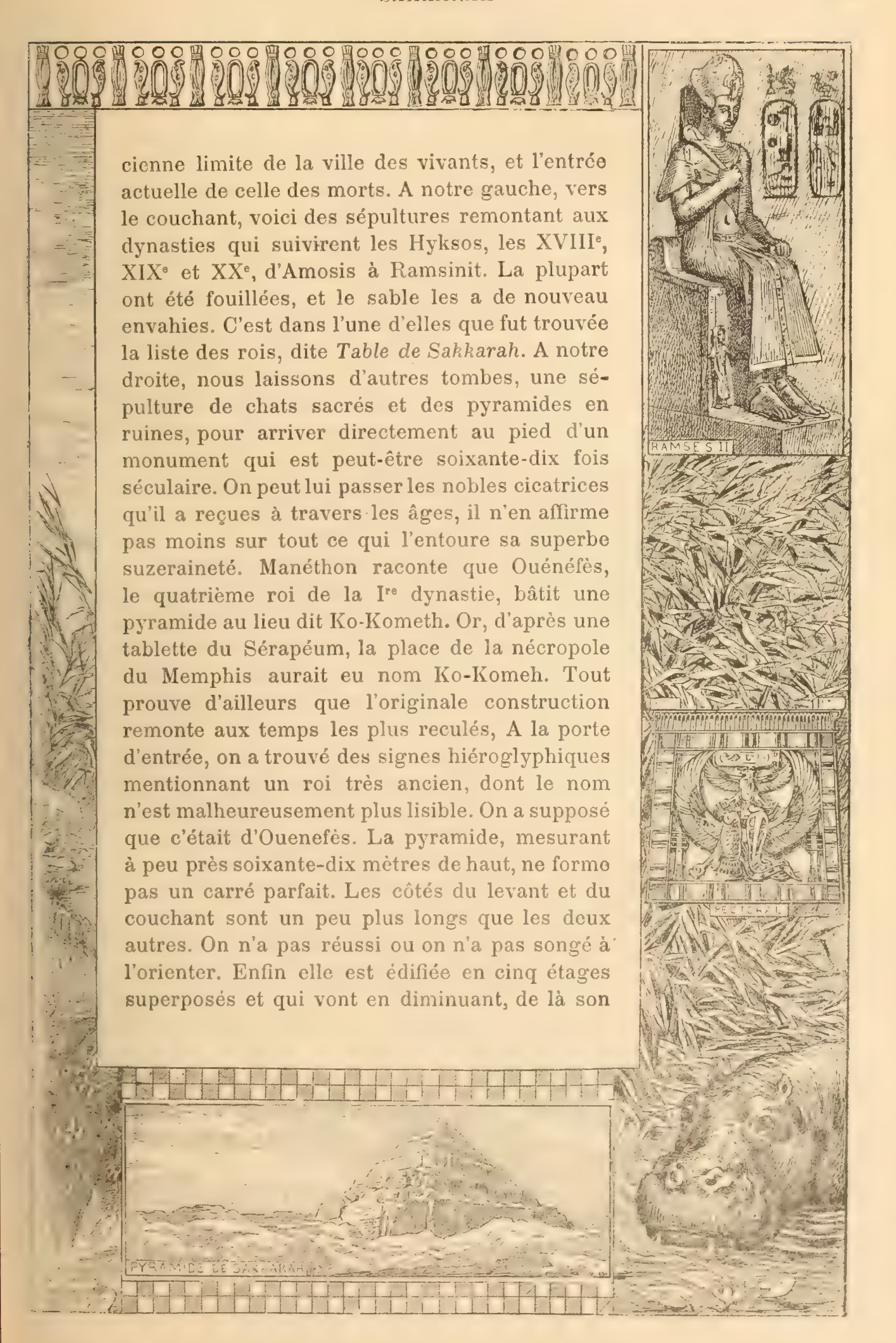


COLOSSE DE RAMSES II

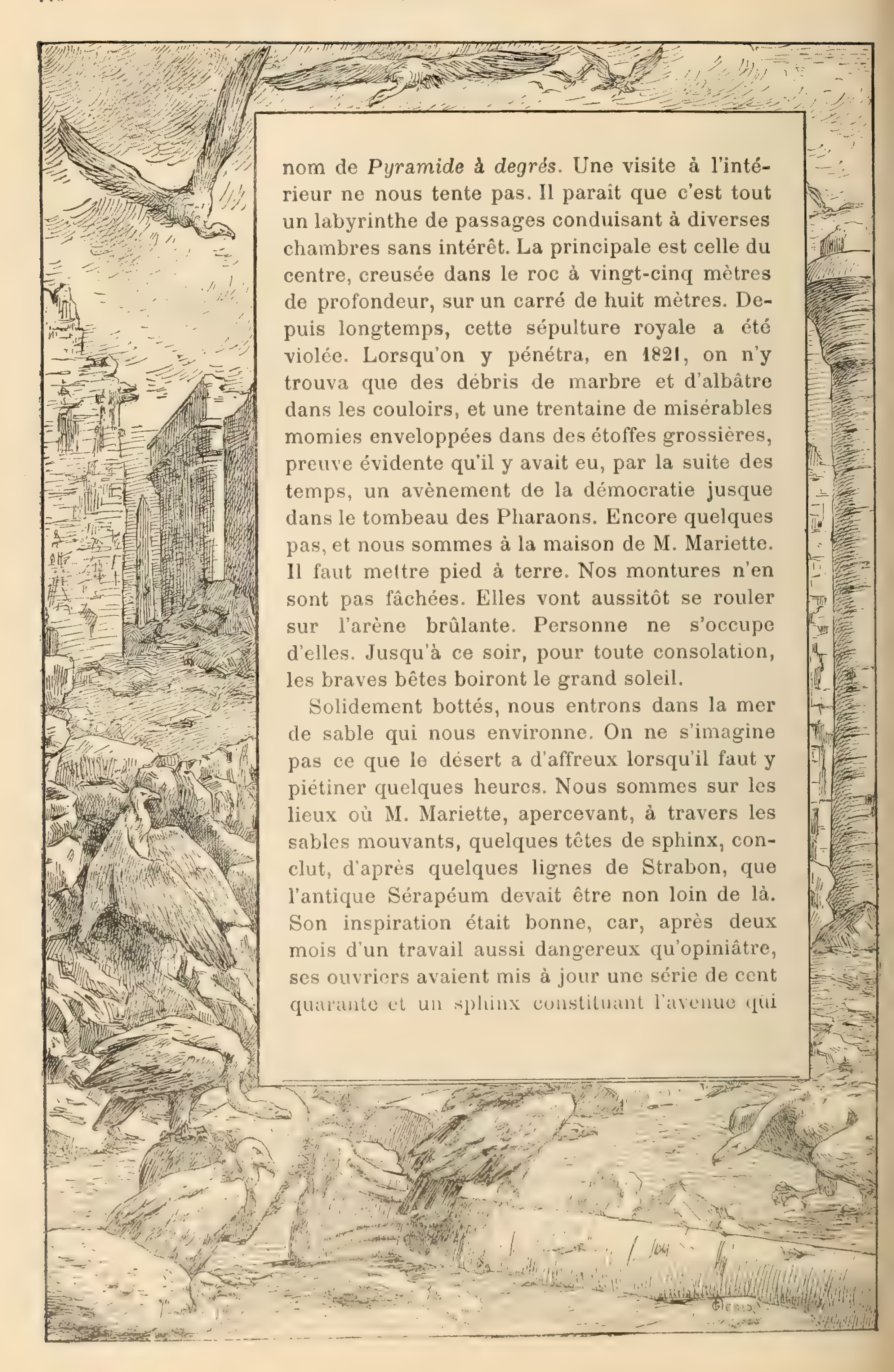


nos pieds, dans ce silence universel du passé, un seul homme se lève de la poussière pour nous marquer la place de Memphis : c'est Ramsès, que nous avons déjà vu, fier et narquois, dans son cercueil de Boulaq. Seul il répond à notre évocation. A vrai dire, il avait assez multiplié son cartouche sur les murs, sur les statues, sur des trophées qui n'étaient pas les siens; il avait été assez voleur des piètres gloires de ses prédécesseurs pour passer à la postérité. Ici il nous rend service. Supposons autour de nous, sur un espace de quatre kilomètres de large et de dix de long, une série de palais, d'édifices publics ou privés, de temples, de propylones, de portiques, de bois sacrés, de villas, de canaux, de lacs, et au milieu de tout cela une population aussi active que nombreuse s'agitant dans les rues, se pressant aux assemblées publiques, naviguant dans de gracieuses gondoles, s'asseyant ou dansant à l'ombre des palmiers, vivant de la vie facile de l'Orient, voilà l'antique Memphis en imagination. Si on la veut en réalité, c'est dans sa nécropole qu'il faut aller la surprendre. On l'a fait, et nous avons trouvé à Boulaq une riche collection de ses importantes reliques. Je ne parle pas de celles qui sont en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie.

Comme aux grandes pyramides, les sépultures de Memphis sont creusées dans de vastes assises calcaires qui dominent la vallée et commencent le désert. Les restes d'une maison en briques crues, que nous rencontrons, marquent l'an-

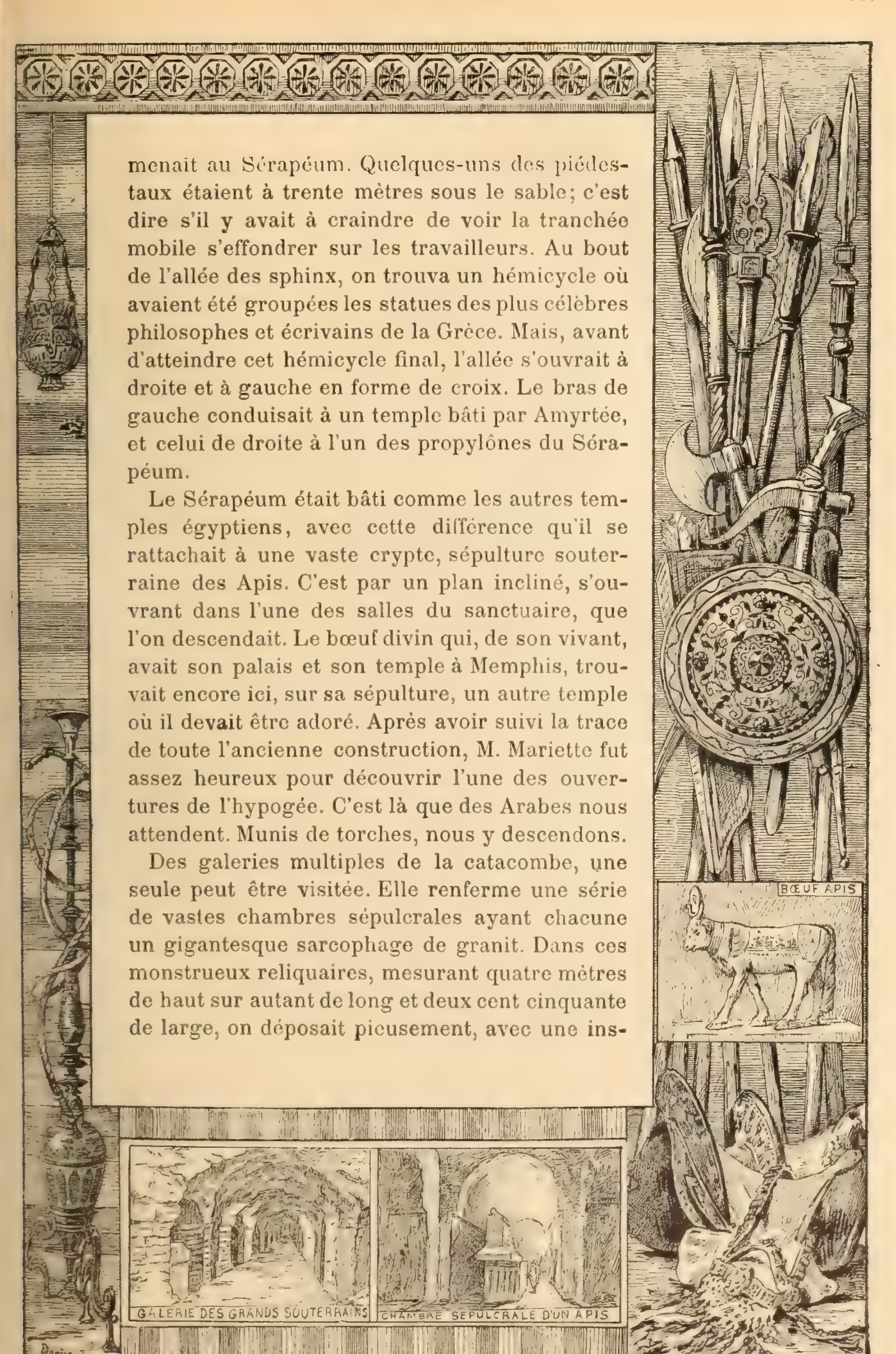


cienne limite de la ville des vivants, et l'entrée actuelle de celle des morts. A notre gauche, vers le couchant, voici des sépultures remontant aux dynasties qui suivirent les Hyksos, les XVIIIe, XIXe et XXe, d'Amosis à Ramsinit. La plupart ont été fouillées, et le sable les a de nouveau envahies. C'est dans l'une d'elles que fut trouvée la liste des rois, dite *Table de Sakkarah*. A notre droite, nous laissons d'autres tombes, une sépulture de chats sacrés et des pyramides en ruines, pour arriver directement au pied d'un monument qui est peut-être soixante-dix fois séculaire. On peut lui passer les nobles cicatrices qu'il a reçues à travers les âges, il n'en affirme pas moins sur tout ce qui l'entoure sa superbe suzeraineté. Manéthon raconte que Ouénéfès, le quatrième roi de la Ire dynastie, bâtit une pyramide au lieu dit Ko-Kometh. Or, d'après une tablette du Sérapéum, la place de la nécropole du Memphis aurait eu nom Ko-Komeh. Tout prouve d'ailleurs que l'originale construction remonte aux temps les plus reculés, A la porte d'entrée, on a trouvé des signes hiéroglyphiques mentionnant un roi très ancien, dont le nom n'est malheureusement plus lisible. On a supposé que c'était d'Ouenefès. La pyramide, mesurant à peu près soixante-dix mètres de haut, ne forme pas un carré parfait. Les côtés du levant et du couchant sont un peu plus longs que les deux autres. On n'a pas réussi ou on n'a pas songé à l'orienter. Enfin elle est édifiée en cinq étages superposés et qui vont en diminuant, de là son



nom de *Pyramide à degrés*. Une visite à l'intérieur ne nous tente pas. Il paraît que c'est tout un labyrinthe de passages conduisant à diverses chambres sans intérêt. La principale est celle du centre, creusée dans le roc à vingt-cinq mètres de profondeur, sur un carré de huit mètres. Depuis longtemps, cette sépulture royale a été violée. Lorsqu'on y pénétra, en 1821, on n'y trouva que des débris de marbre et d'albâtre dans les couloirs, et une trentaine de misérables momies enveloppées dans des étoffes grossières, preuve évidente qu'il y avait eu, par la suite des temps, un avènement de la démocratie jusque dans le tombeau des Pharaons. Encore quelques pas, et nous sommes à la maison de M. Mariette. Il faut mettre pied à terre. Nos montures n'en sont pas fâchées. Elles vont aussitôt se rouler sur l'arène brûlante. Personne ne s'occupe d'elles. Jusqu'à ce soir, pour toute consolation, les braves bêtes boiront le grand soleil.

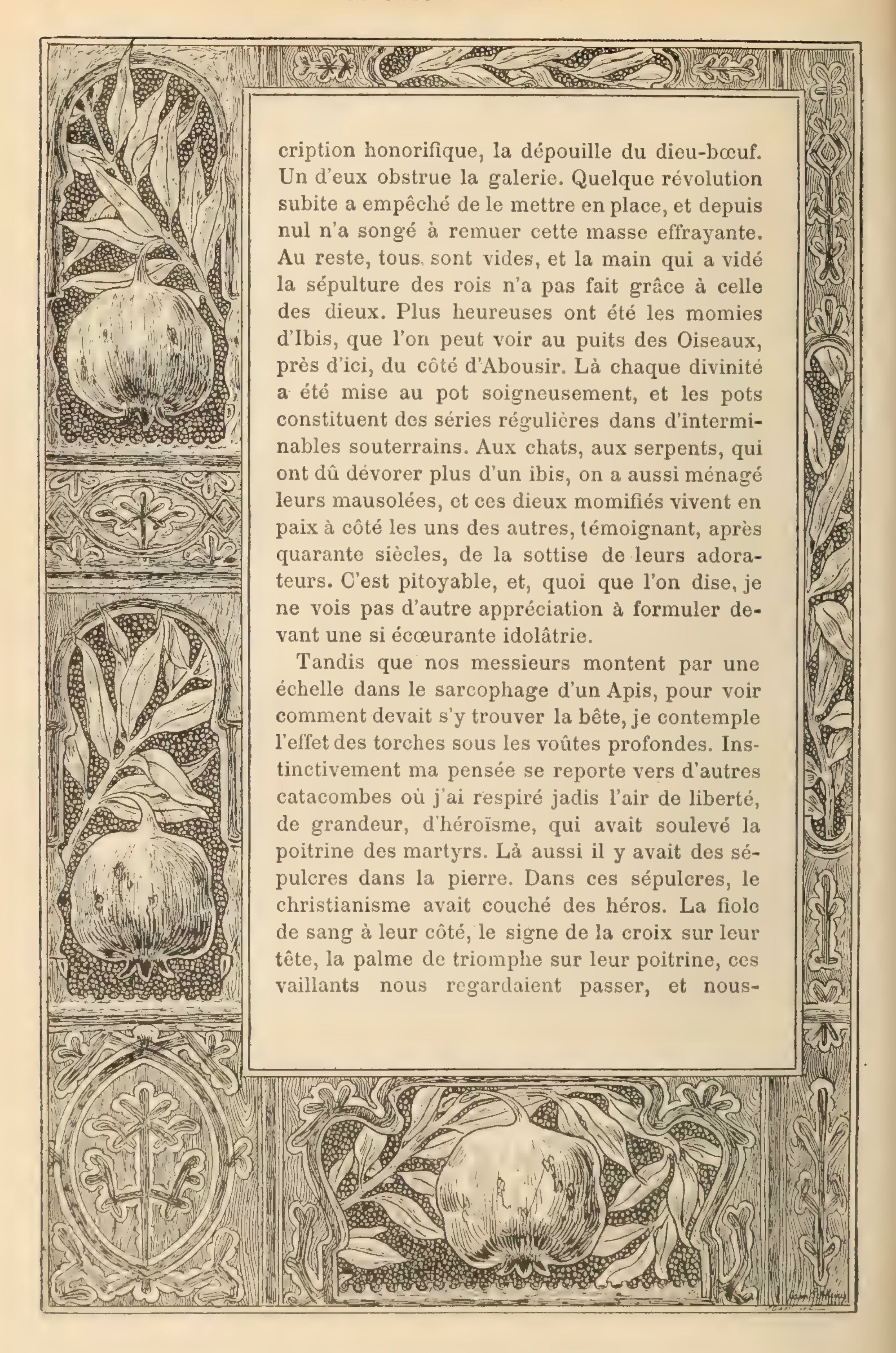
Solidement bottés, nous entrons dans la mer de sable qui nous environne. On ne s'imagine pas ce que le désert a d'affreux lorsqu'il faut y piétiner quelques heures. Nous sommes sur les lieux où M. Mariette, apercevant, à travers les sables mouvants, quelques têtes de sphinx, conclut, d'après quelques lignes de Strabon, que l'antique Sérapéum devait être non loin de là. Son inspiration était bonne, car, après deux mois d'un travail aussi dangereux qu'opiniâtre, ses ouvriers avaient mis à jour une série de cent quarante et un sphinx constituant l'avenue qui



menait au Sérapéum. Quelques-uns des piédestaux étaient à trente mètres sous le sable; c'est dire s'il y avait à craindre de voir la tranchée mobile s'effondrer sur les travailleurs. Au bout de l'allée des sphinx, on trouva un hémicycle où avaient été groupées les statues des plus célèbres philosophes et écrivains de la Grèce. Mais, avant d'atteindre cet hémicycle final, l'allée s'ouvrait à droite et à gauche en forme de croix. Le bras de gauche conduisait à un temple bâti par Amyrtée, et celui de droite à l'un des propylônes du Sérapéum.

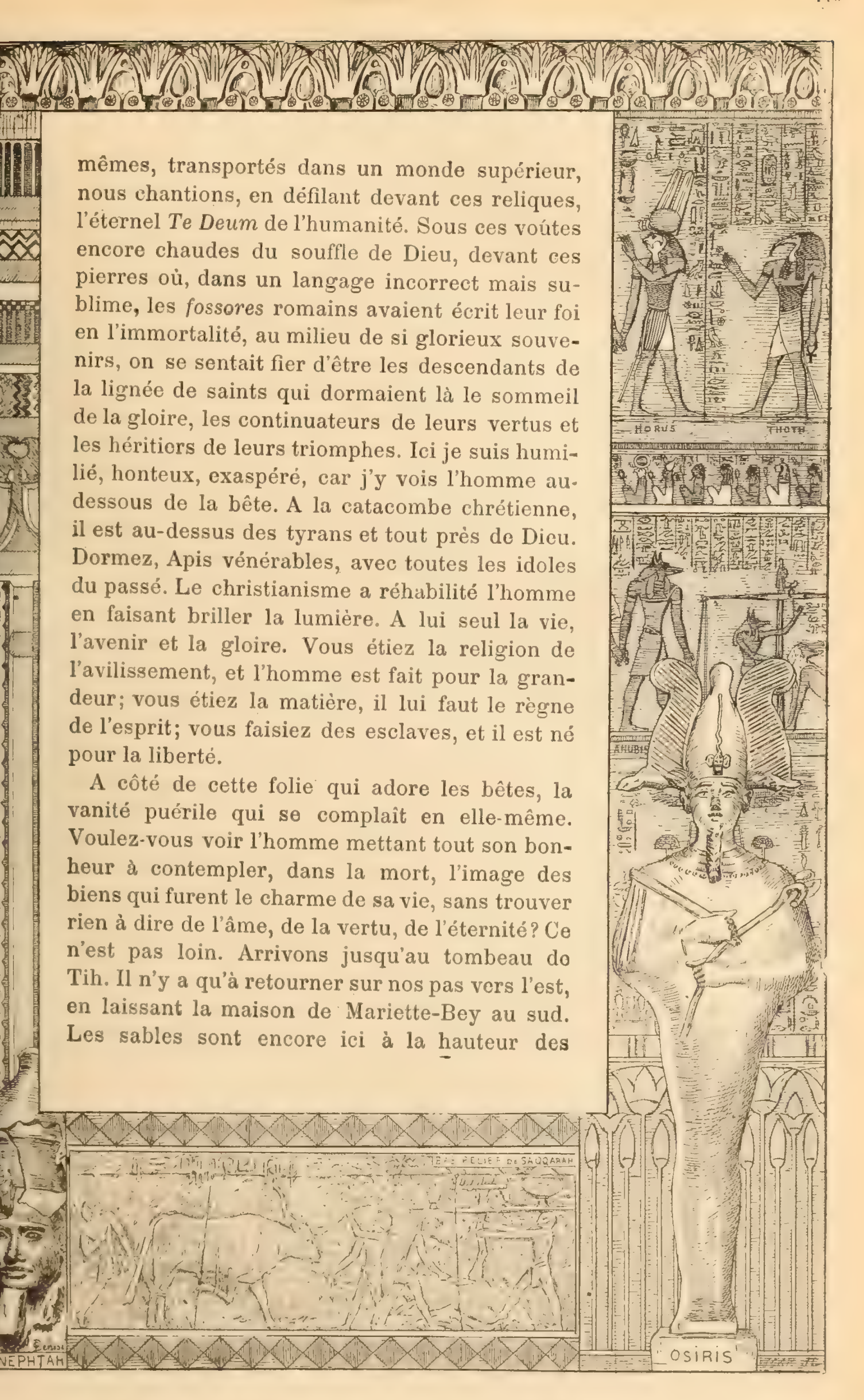
Le Sérapéum était bâti comme les autres temples égyptiens, avec cette différence qu'il se rattachait à une vaste crypte, sépulture souterraine des Apis. C'est par un plan incliné, s'ouvrant dans l'une des salles du sanctuaire, que l'on descendait. Le bœuf divin qui, de son vivant, avait son palais et son temple à Memphis, trouvait encore ici, sur sa sépulture, un autre temple où il devait être adoré. Après avoir suivi la trace de toute l'ancienne construction, M. Mariette fut assez heureux pour découvrir l'une des ouvertures de l'hypogée. C'est là que des Arabes nous attendent. Munis de torches, nous y descendons.

Des galeries multiples de la catacombe, une seule peut être visitée. Elle renferme une série de vastes chambres sépulcrales ayant chacune un gigantesque sarcophage de granit. Dans ces monstrueux reliquaires, mesurant quatre mètres de haut sur autant de long et deux cent cinquante de large, on déposait pieusement, avec une ins-



cription honorifique, la dépouille du dieu-bœuf. Un d'eux obstrue la galerie. Quelque révolution subite a empêché de le mettre en place, et depuis nul n'a songé à remuer cette masse effrayante. Au reste, tous sont vides, et la main qui a vidé la sépulture des rois n'a pas fait grâce à celle des dieux. Plus heureuses ont été les momies d'Ibis, que l'on peut voir au puits des Oiseaux, près d'ici, du côté d'Abousir. Là chaque divinité a été mise au pot soigneusement, et les pots constituent des séries régulières dans d'interminables souterrains. Aux chats, aux serpents, qui ont dû dévorer plus d'un ibis, on a aussi ménagé leurs mausolées, et ces dieux momifiés vivent en paix à côté les uns des autres, témoignant, après quarante siècles, de la sottise de leurs adorateurs. C'est pitoyable, et, quoi que l'on dise, je ne vois pas d'autre appréciation à formuler devant une si écœurante idolâtrie.

Tandis que nos messieurs montent par une échelle dans le sarcophage d'un Apis, pour voir comment devait s'y trouver la bête, je contemple l'effet des torches sous les voûtes profondes. Instinctivement ma pensée se reporte vers d'autres catacombes où j'ai respiré jadis l'air de liberté, de grandeur, d'héroïsme, qui avait soulevé la poitrine des martyrs. Là aussi il y avait des sépulcres dans la pierre. Dans ces sépulcres, le christianisme avait couché des héros. La fiole de sang à leur côté, le signe de la croix sur leur tête, la palme de triomphe sur leur poitrine, ces vaillants nous regardaient passer, et nous-



mêmes, transportés dans un monde supérieur, nous chantions, en défilant devant ces reliques, l'éternel *Te Deum* de l'humanité. Sous ces voûtes encore chaudes du souffle de Dieu, devant ces pierres où, dans un langage incorrect mais sublime, les *fossores* romains avaient écrit leur foi en l'immortalité, au milieu de si glorieux souvenirs, on se sentait fier d'être les descendants de la lignée de saints qui dormaient là le sommeil de la gloire, les continuateurs de leurs vertus et les héritiers de leurs triomphes. Ici je suis humilié, honteux, exaspéré, car j'y vois l'homme au-dessous de la bête. A la catacombe chrétienne, il est au-dessus des tyrans et tout près de Dieu. Dormez, Apis vénérables, avec toutes les idoles du passé. Le christianisme a réhabilité l'homme en faisant briller la lumière. A lui seul la vie, l'avenir et la gloire. Vous étiez la religion de l'avilissement, et l'homme est fait pour la grandeur; vous étiez la matière, il lui faut le règne de l'esprit; vous faisiez des esclaves, et il est né pour la liberté.

A côté de cette folie qui adore les bêtes, la vanité puérile qui se complaît en elle-même. Voulez-vous voir l'homme mettant tout son bonheur à contempler, dans la mort, l'image des biens qui furent le charme de sa vie, sans trouver rien à dire de l'âme, de la vertu, de l'éternité? Ce n'est pas loin. Arrivons jusqu'au tombeau de Tih. Il n'y a qu'à retourner sur nos pas vers l'est, en laissant la maison de Mariette-Bey au sud. Les sables sont encore ici à la hauteur des



murailles extérieures du mastaba, et c'est par un travail quotidien qu'on les empêche d'en envahir l'intérieur. Sur deux larges piliers de l'entrée, nous lisons le nom et l'histoire de ce bon propriétaire appelé Tih. Il était prêtre, et, parti d'une condition obscure, il avait exercé de hautes fonctions sous les rois Kaka et Ouserenra, de la Ve dynastie. Ceci remonte à cinq mille ans au moins. Aucun bonheur ne lui avait manqué, pas même une excellente femme, Nefer-Hotep, fleur de bonté et de beauté. Ses deux fils, Tih et Thamuz, étaient alliés par leur mère à la famille royale. Il arriva jusqu'à la plus extrême et plus heureuse vieillesse. On comprend qu'il ait eu le temps et le souci de faire soigneusement décorer son éternelle demeure.

La cour avec péristyle où nous entrons est ornée de scènes fort intéressantes, parce qu'elles nous révèlent les usages et les conditions de la vie domestique il y a cinquante siècles. Le monde n'est pas tant changé qu'on pourrait le croire. Des monceaux de sable, soulevé par le khamsin d'hier, ont obstrué, en dedans autant qu'en dehors, la porte du passage qui conduit à la chambre funéraire. Tandis que les Arabes s'épuisent à déblayer l'entrée, étudions à l'aise ce que Tih a fait si soigneusement graver sur ces murs enduits de stuc.

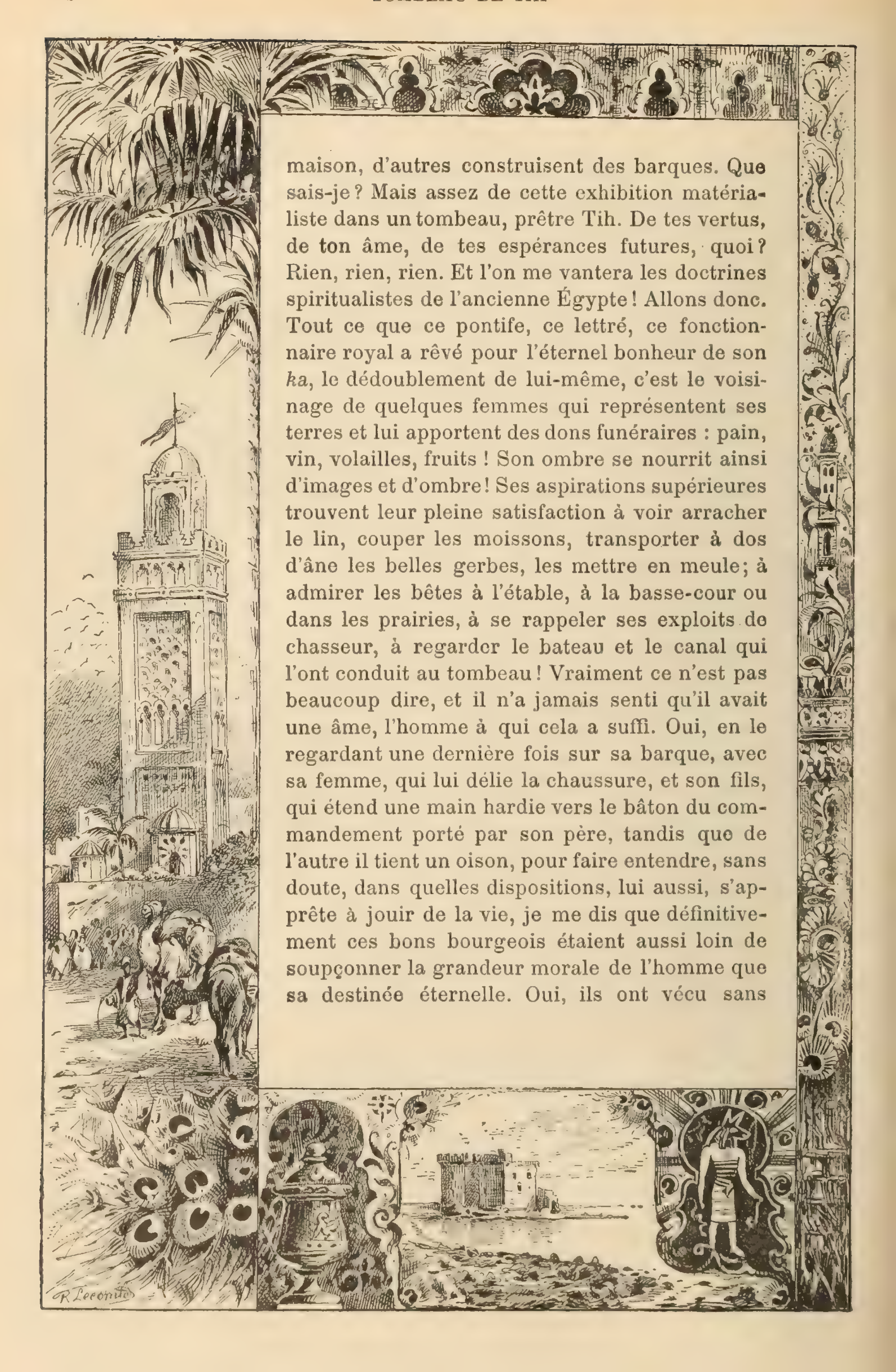
A droite, c'est lui-même avec sa femme et ses enfants. Il surveille les travaux de sa ferme et surtout l'éducation de ses volailles, que l'on gorge soigneusement avec des boules de farine.

Les détails d'une maison de campagne avec toitures soutenues par de jolies colonnettes sculptées, étang où des oiseaux se baignent, prairies où paissent des bestiaux, sont très curieux. Sur le Nil, des barques portent les revenus de sa ferme. A gauche, ce sont ses propres statues que d'autres barques acheminent vers le désert, pour aller orner le mastaba où nous sommes. Des bœufs font partie du cortège. Ils serviront aux sacrifices des funérailles.

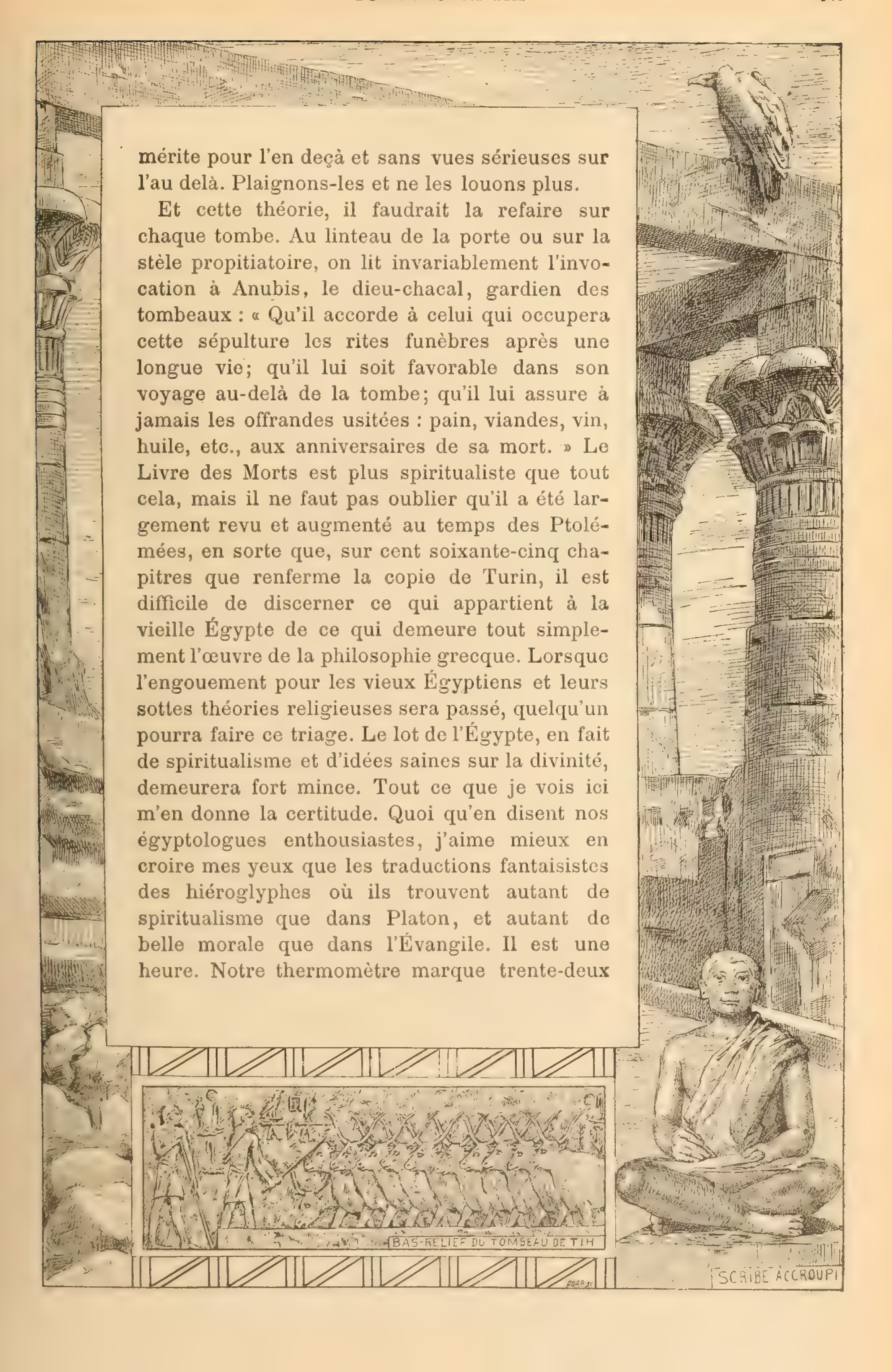
Enfin la porte est ouverte, et nous pénétrons dans un passage étroit où des représentations analogues se continuent. Des femmes portent des fruits, de l'huile et des parfums. Des hommes traînent des statues enfermées dans de petits temples de bois. La chambre qui s'ouvre à droite fut, sans doute, celle de Nefer-Hotep. Elle est ornée de scènes d'offrande. Mais c'est à décorer le bel appartement de Tih que les artistes ont déployé tout leur talent. On y arrive en allant droit devant soi. Il y a là une vraie profusion d'incidents de tout genre, et il faudrait de longues heures pour les étudier tous. Tih fait la chasse aux oiseaux. Des hippopotames se battent avec des crocodiles. Les serviteurs veulent les prendre, et l'hippopotame est déjà atteint par une sorte de harpon. Tih surveille ses hommes à la pêche. Des vaches traversent un gué, des brebis paissent dans la prairie, des bœufs labourent, et tous les détails des semailles ou de la moisson s'ensuivent, très exactement représentés. Des charpentiers préparent les bois d'une

MASTABA DE TI



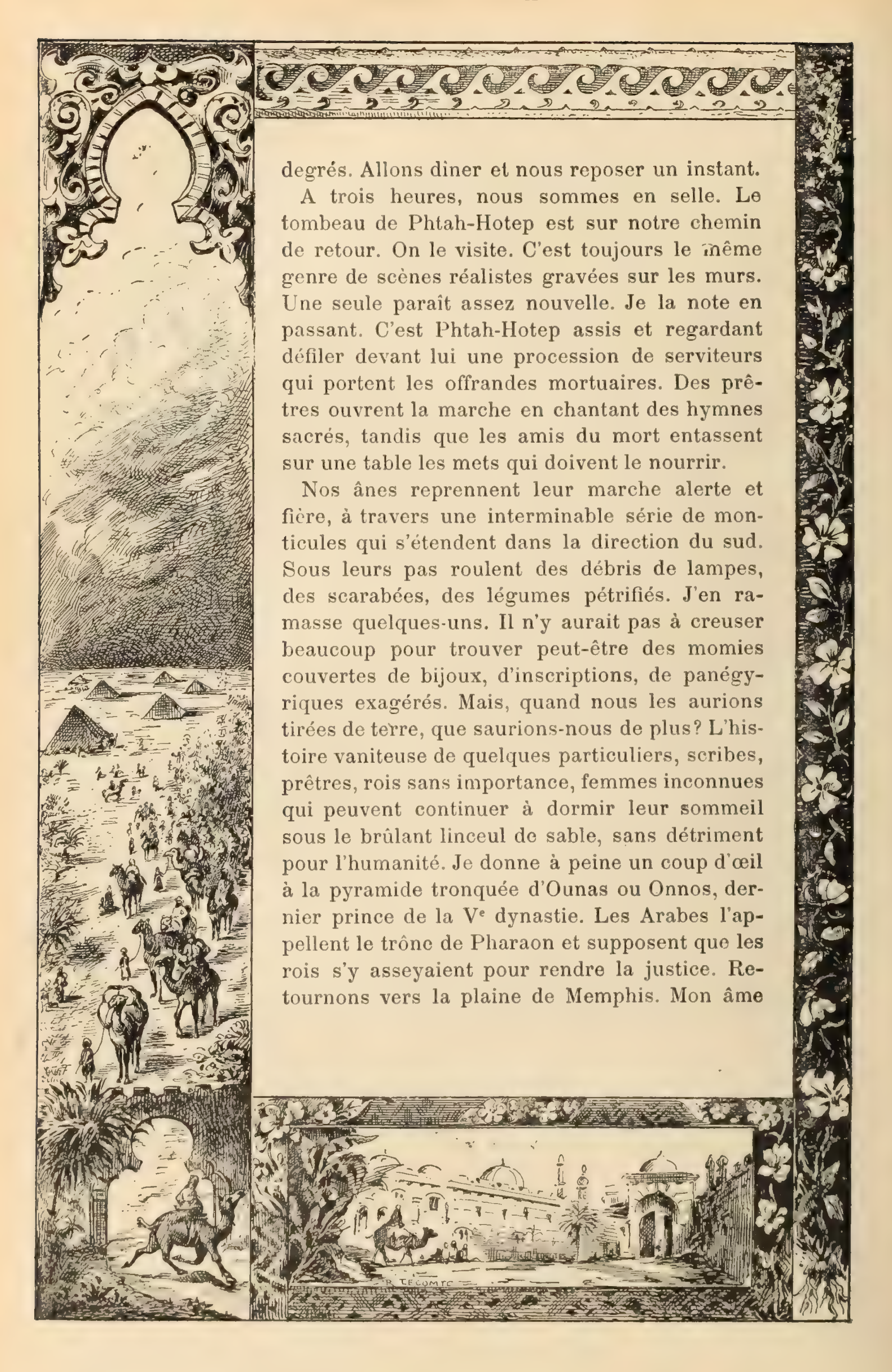


maison, d'autres construisent des barques. Que sais-je ? Mais assez de cette exhibition matérialiste dans un tombeau, prêtre Tih. De tes vertus, de ton âme, de tes espérances futures, quoi ? Rien, rien, rien. Et l'on me vantera les doctrines spiritualistes de l'ancienne Égypte ! Allons donc. Tout ce que ce pontife, ce lettré, ce fonctionnaire royal a rêvé pour l'éternel bonheur de son *ka*, le dédoublement de lui-même, c'est le voisinage de quelques femmes qui représentent ses terres et lui apportent des dons funéraires : pain, vin, volailles, fruits ! Son ombre se nourrit ainsi d'images et d'ombre ! Ses aspirations supérieures trouvent leur pleine satisfaction à voir arracher le lin, couper les moissons, transporter à dos d'âne les belles gerbes, les mettre en meule ; à admirer les bêtes à l'étable, à la basse-cour ou dans les prairies, à se rappeler ses exploits de chasseur, à regarder le bateau et le canal qui l'ont conduit au tombeau ! Vraiment ce n'est pas beaucoup dire, et il n'a jamais senti qu'il avait une âme, l'homme à qui cela a suffi. Oui, en le regardant une dernière fois sur sa barque, avec sa femme, qui lui délie la chaussure, et son fils, qui étend une main hardie vers le bâton du commandement porté par son père, tandis que de l'autre il tient un oison, pour faire entendre, sans doute, dans quelles dispositions, lui aussi, s'apprête à jouir de la vie, je me dis que définitivement ces bons bourgeois étaient aussi loin de soupçonner la grandeur morale de l'homme que sa destinée éternelle. Oui, ils ont vécu sans



mérite pour l'en deçà et sans vues sérieuses sur l'au delà. Plaignons-les et ne les louons plus.

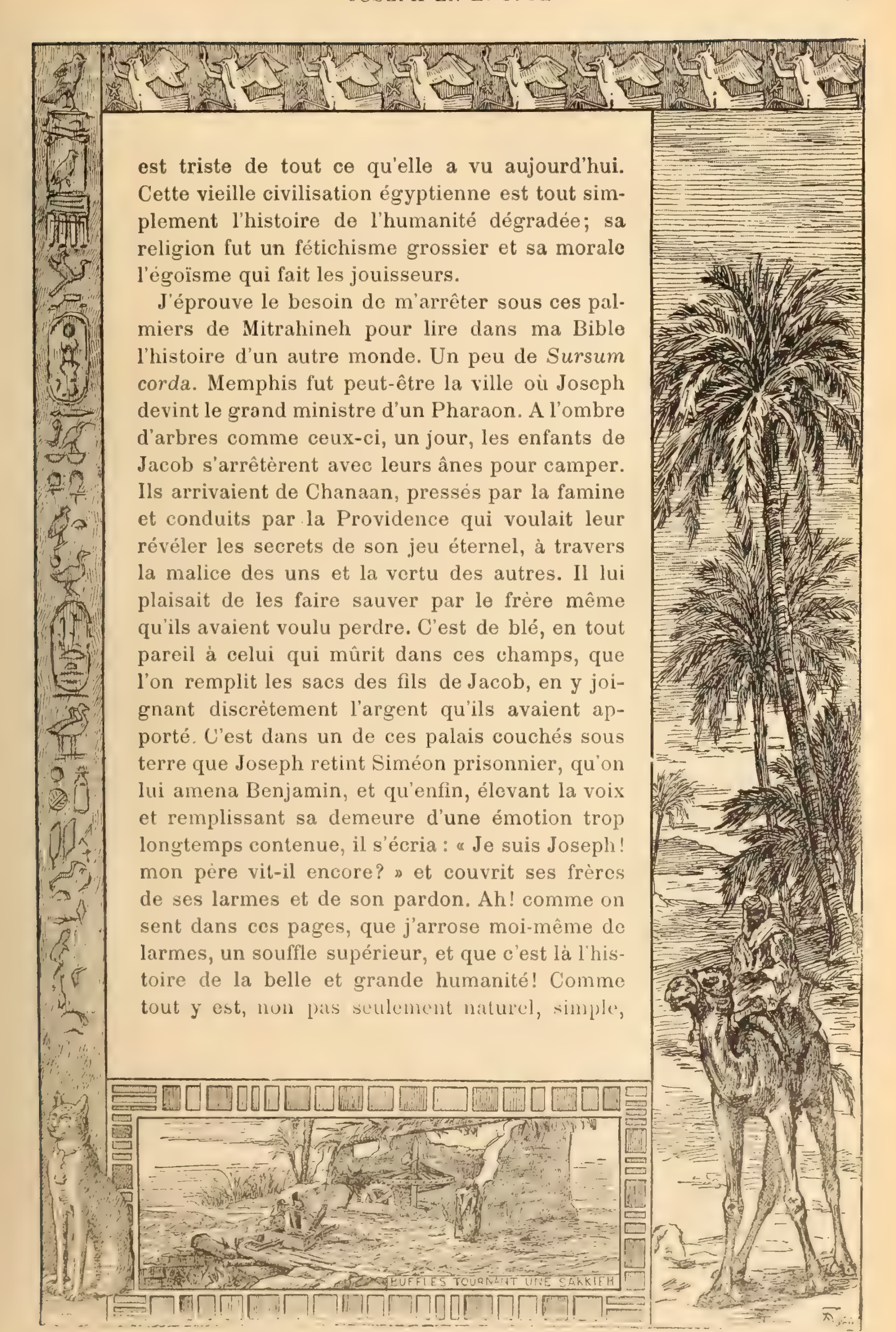
Et cette théorie, il faudrait la refaire sur chaque tombe. Au linteau de la porte ou sur la stèle propitiatoire, on lit invariablement l'invocation à Anubis, le dieu-chacal, gardien des tombeaux : « Qu'il accorde à celui qui occupera cette sépulture les rites funèbres après une longue vie; qu'il lui soit favorable dans son voyage au-delà de la tombe; qu'il lui assure à jamais les offrandes usitées : pain, viandes, vin, huile, etc., aux anniversaires de sa mort. » Le Livre des Morts est plus spiritualiste que tout cela, mais il ne faut pas oublier qu'il a été largement revu et augmenté au temps des Ptolémées, en sorte que, sur cent soixante-cinq chapitres que renferme la copie de Turin, il est difficile de discerner ce qui appartient à la vieille Égypte de ce qui demeure tout simplement l'œuvre de la philosophie grecque. Lorsque l'engouement pour les vieux Égyptiens et leurs sottes théories religieuses sera passé, quelqu'un pourra faire ce triage. Le lot de l'Égypte, en fait de spiritualisme et d'idées saines sur la divinité, demeurera fort mince. Tout ce que je vois ici m'en donne la certitude. Quoi qu'en disent nos égyptologues enthousiastes, j'aime mieux en croire mes yeux que les traductions fantaisistes des hiéroglyphes où ils trouvent autant de spiritualisme que dans Platon, et autant de belle morale que dans l'Évangile. Il est une heure. Notre thermomètre marque trente-deux



degrés. Allons dîner et nous reposer un instant.

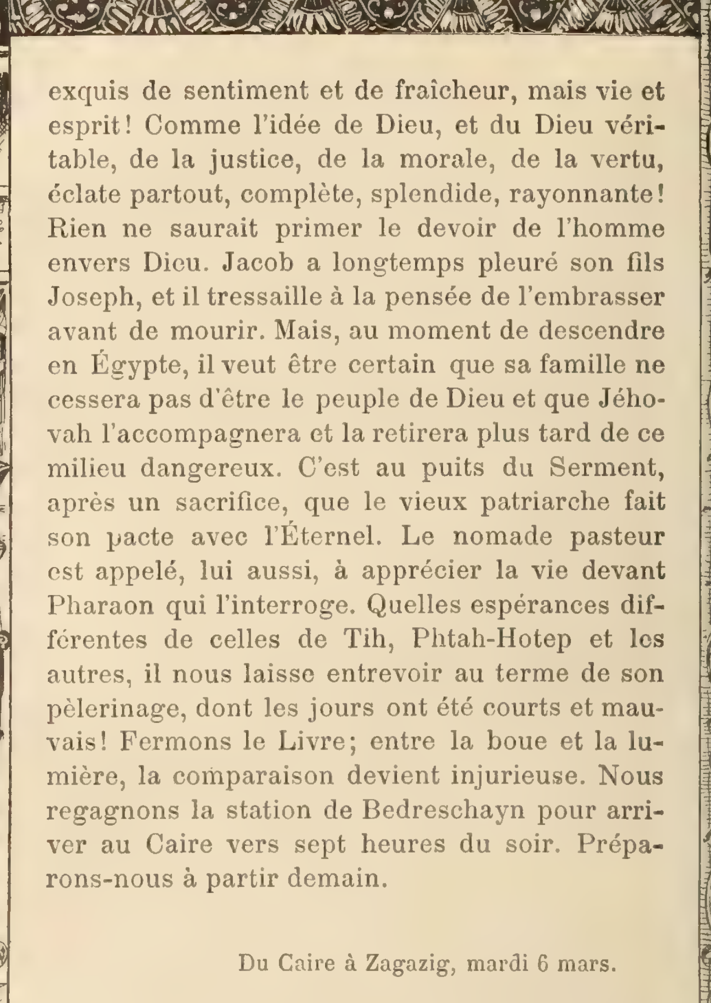
A trois heures, nous sommes en selle. Le tombeau de Phtah-Hotep est sur notre chemin de retour. On le visite. C'est toujours le même genre de scènes réalistes gravées sur les murs. Une seule paraît assez nouvelle. Je la note en passant. C'est Phtah-Hotep assis et regardant défiler devant lui une procession de serviteurs qui portent les offrandes mortuaires. Des prêtres ouvrent la marche en chantant des hymnes sacrés, tandis que les amis du mort entassent sur une table les mets qui doivent le nourrir.

Nos ânes reprennent leur marche alerte et fière, à travers une interminable série de monticules qui s'étendent dans la direction du sud. Sous leurs pas roulent des débris de lampes, des scarabées, des légumes pétrifiés. J'en ramasse quelques-uns. Il n'y aurait pas à creuser beaucoup pour trouver peut-être des momies couvertes de bijoux, d'inscriptions, de panégyriques exagérés. Mais, quand nous les aurions tirées de terre, que saurions-nous de plus? L'histoire vaniteuse de quelques particuliers, scribes, prêtres, rois sans importance, femmes inconnues qui peuvent continuer à dormir leur sommeil sous le brûlant linceul de sable, sans détriment pour l'humanité. Je donne à peine un coup d'œil à la pyramide tronquée d'Ounas ou Onnos, dernier prince de la Ve dynastie. Les Arabes l'appellent le trône de Pharaon et supposent que les rois s'y asseyaient pour rendre la justice. Retournons vers la plaine de Memphis. Mon âme



est triste de tout ce qu'elle a vu aujourd'hui. Cette vieille civilisation égyptienne est tout simplement l'histoire de l'humanité dégradée; sa religion fut un fétichisme grossier et sa morale l'égoïsme qui fait les jouisseurs.

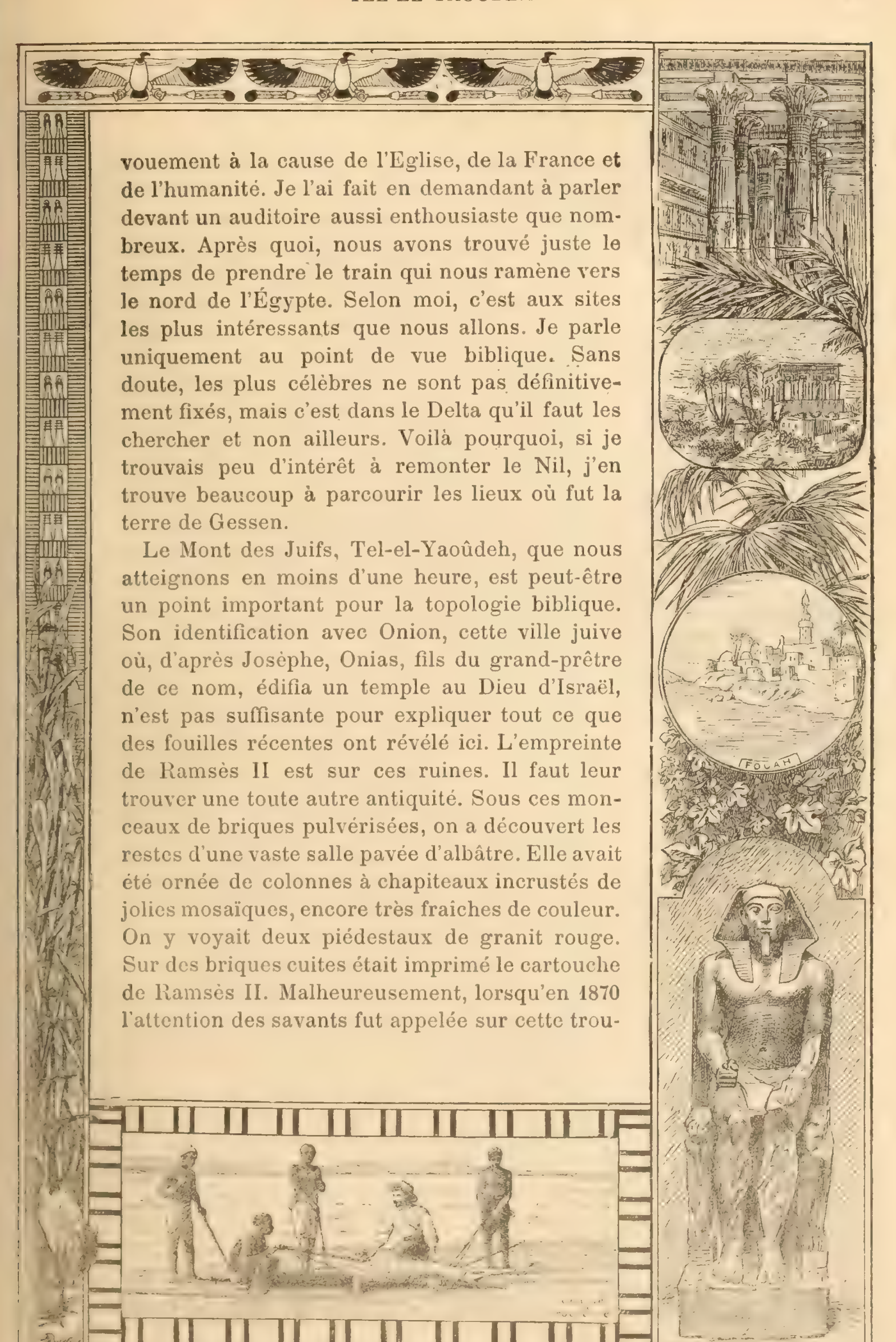
J'éprouve le besoin de m'arrêter sous ces palmiers de Mitrahineh pour lire dans ma Bible l'histoire d'un autre monde. Un peu de *Sursum corda*. Memphis fut peut-être la ville où Joseph devint le grand ministre d'un Pharaon. A l'ombre d'arbres comme ceux-ci, un jour, les enfants de Jacob s'arrêtèrent avec leurs ânes pour camper. Ils arrivaient de Chanaan, pressés par la famine et conduits par la Providence qui voulait leur révéler les secrets de son jeu éternel, à travers la malice des uns et la vertu des autres. Il lui plaisait de les faire sauver par le frère même qu'ils avaient voulu perdre. C'est de blé, en tout pareil à celui qui mûrit dans ces champs, que l'on remplit les sacs des fils de Jacob, en y joignant discrètement l'argent qu'ils avaient apporté. C'est dans un de ces palais couchés sous terre que Joseph retint Siméon prisonnier, qu'on lui amena Benjamin, et qu'enfin, élevant la voix et remplissant sa demeure d'une émotion trop longtemps contenue, il s'écria : « Je suis Joseph! mon père vit-il encore? » et couvrit ses frères de ses larmes et de son pardon. Ah! comme on sent dans ces pages, que j'arrose moi-même de larmes, un souffle supérieur, et que c'est là l'histoire de la belle et grande humanité! Comme tout y est, non pas seulement naturel, simple,



exquis de sentiment et de fraîcheur, mais vie et esprit! Comme l'idée de Dieu, et du Dieu véritable, de la justice, de la morale, de la vertu, éclate partout, complète, splendide, rayonnante! Rien ne saurait primer le devoir de l'homme envers Dieu. Jacob a longtemps pleuré son fils Joseph, et il tressaille à la pensée de l'embrasser avant de mourir. Mais, au moment de descendre en Égypte, il veut être certain que sa famille ne cessera pas d'être le peuple de Dieu et que Jéhovah l'accompagnera et la retirera plus tard de ce milieu dangereux. C'est au puits du Serment, après un sacrifice, que le vieux patriarche fait son pacte avec l'Éternel. Le nomade pasteur est appelé, lui aussi, à apprécier la vie devant Pharaon qui l'interroge. Quelles espérances différentes de celles de Tih, Phtah-Hotep et les autres, il nous laisse entrevoir au terme de son pèlerinage, dont les jours ont été courts et mauvais! Fermons le Livre; entre la boue et la lumière, la comparaison devient injurieuse. Nous regagnons la station de Bedreschayn pour arriver au Caire vers sept heures du soir. Préparons-nous à partir demain.

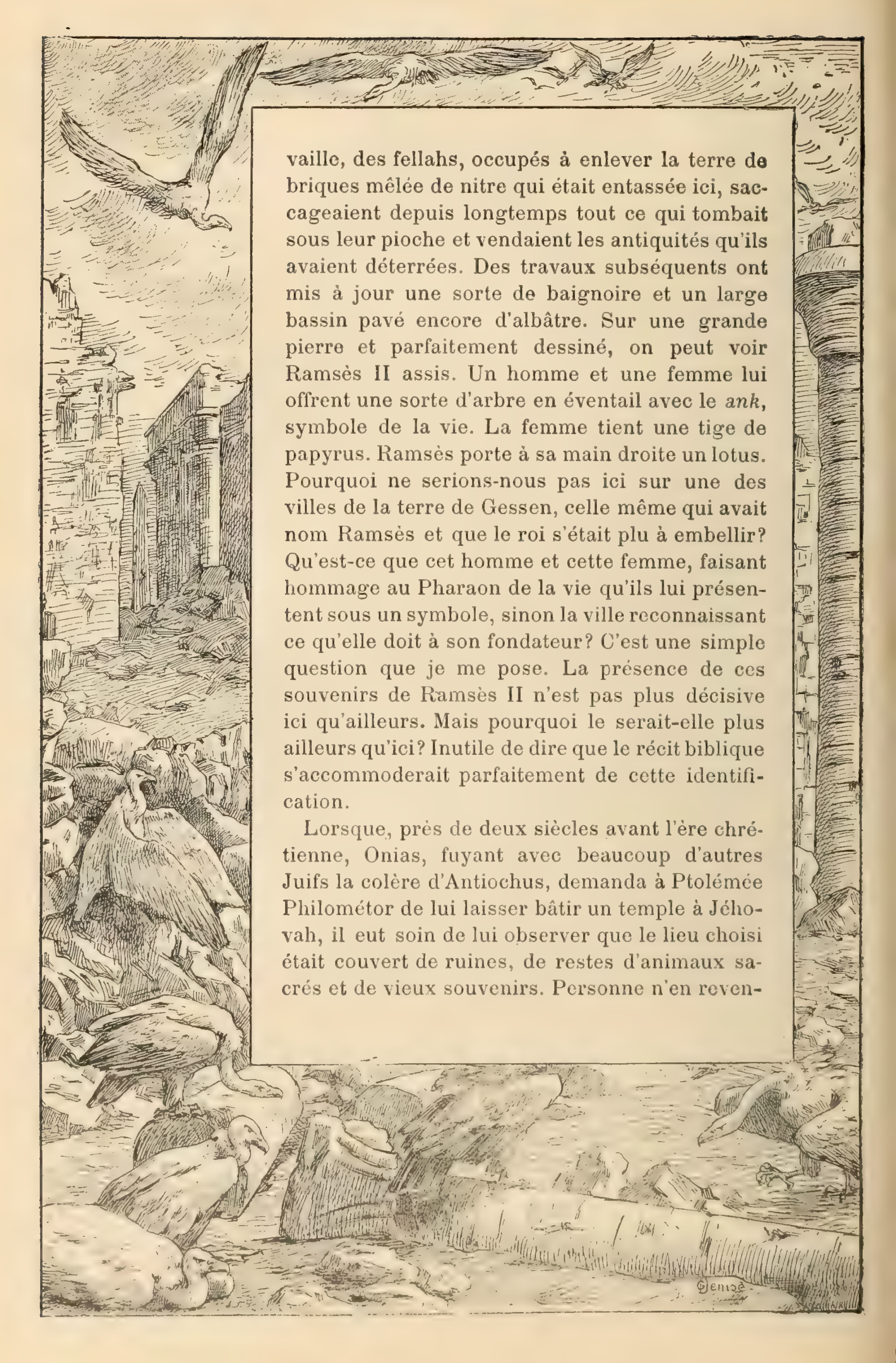
Du Caire à Zagazig, mardi 6 mars.

Ce matin, nous avons pris congé des bons Frères. Le consul français venait visiter leur école; c'était pour nous une excellente occasion de payer publiquement à nos hôtes le tribut d'éloges qu'ils méritent par leur intelligent dé-



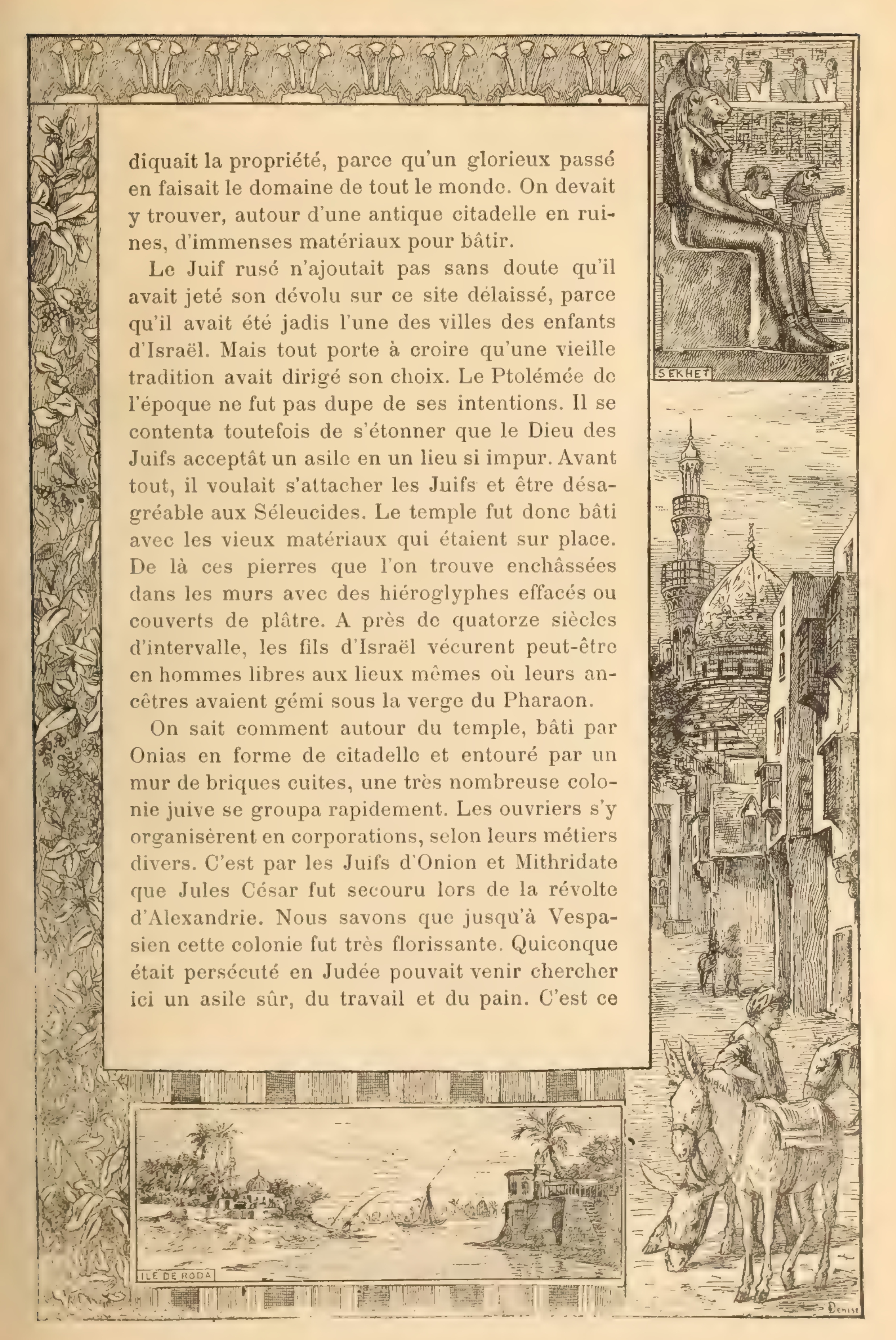
vouement à la cause de l'Eglise, de la France et de l'humanité. Je l'ai fait en demandant à parler devant un auditoire aussi enthousiaste que nombreux. Après quoi, nous avons trouvé juste le temps de prendre le train qui nous ramène vers le nord de l'Égypte. Selon moi, c'est aux sites les plus intéressants que nous allons. Je parle uniquement au point de vue biblique. Sans doute, les plus célèbres ne sont pas définitivement fixés, mais c'est dans le Delta qu'il faut les chercher et non ailleurs. Voilà pourquoi, si je trouvais peu d'intérêt à remonter le Nil, j'en trouve beaucoup à parcourir les lieux où fut la terre de Gessen.

Le Mont des Juifs, Tel-el-Yaoûdeh, que nous atteignons en moins d'une heure, est peut-être un point important pour la topologie biblique. Son identification avec Onion, cette ville juive où, d'après Josèphe, Onias, fils du grand-prêtre de ce nom, édifia un temple au Dieu d'Israël, n'est pas suffisante pour expliquer tout ce que des fouilles récentes ont révélé ici. L'empreinte de Ramsès II est sur ces ruines. Il faut leur trouver une toute autre antiquité. Sous ces monceaux de briques pulvérisées, on a découvert les restes d'une vaste salle pavée d'albâtre. Elle avait été ornée de colonnes à chapiteaux incrustés de jolies mosaïques, encore très fraîches de couleur. On y voyait deux piédestaux de granit rouge. Sur des briques cuites était imprimé le cartouche de Ramsès II. Malheureusement, lorsqu'en 1870 l'attention des savants fut appelée sur cette trou-



vaille, des fellahs, occupés à enlever la terre de briques mêlée de nitre qui était entassée ici, saccageaient depuis longtemps tout ce qui tombait sous leur pioche et vendaient les antiquités qu'ils avaient déterrées. Des travaux subséquents ont mis à jour une sorte de baignoire et un large bassin pavé encore d'albâtre. Sur une grande pierre et parfaitement dessiné, on peut voir Ramsès II assis. Un homme et une femme lui offrent une sorte d'arbre en éventail avec le *ank*, symbole de la vie. La femme tient une tige de papyrus. Ramsès porte à sa main droite un lotus. Pourquoi ne serions-nous pas ici sur une des villes de la terre de Gessen, celle même qui avait nom Ramsès et que le roi s'était plu à embellir? Qu'est-ce que cet homme et cette femme, faisant hommage au Pharaon de la vie qu'ils lui présentent sous un symbole, sinon la ville reconnaissant ce qu'elle doit à son fondateur? C'est une simple question que je me pose. La présence de ces souvenirs de Ramsès II n'est pas plus décisive ici qu'ailleurs. Mais pourquoi le serait-elle plus ailleurs qu'ici? Inutile de dire que le récit biblique s'accommoderait parfaitement de cette identification.

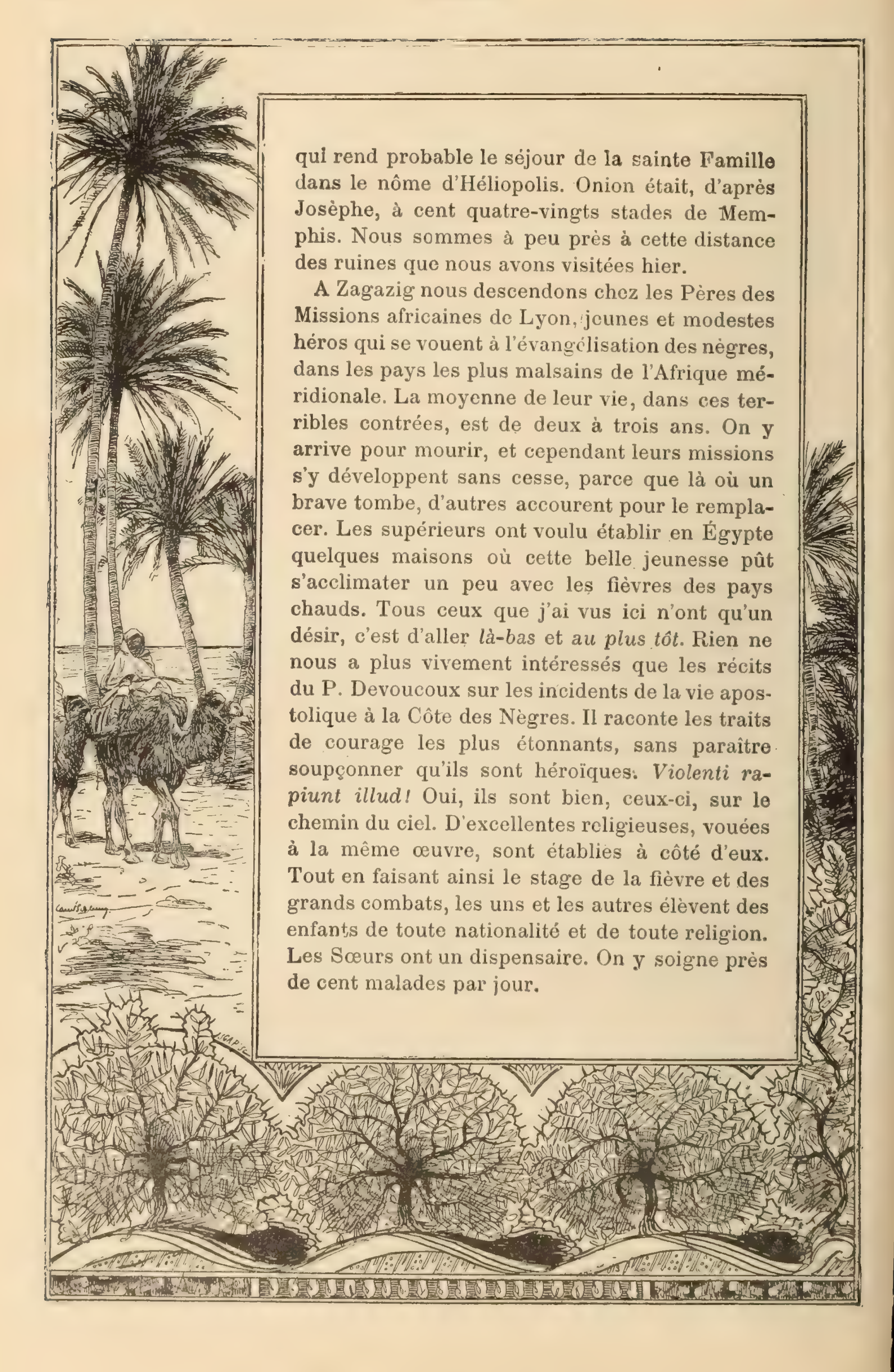
Lorsque, près de deux siècles avant l'ère chrétienne, Onias, fuyant avec beaucoup d'autres Juifs la colère d'Antiochus, demanda à Ptolémée Philométor de lui laisser bâtir un temple à Jéhovah, il eut soin de lui observer que le lieu choisi était couvert de ruines, de restes d'animaux sacrés et de vieux souvenirs. Personne n'en reven-



diquait la propriété, parce qu'un glorieux passé en faisait le domaine de tout le monde. On devait y trouver, autour d'une antique citadelle en ruines, d'immenses matériaux pour bâtir.

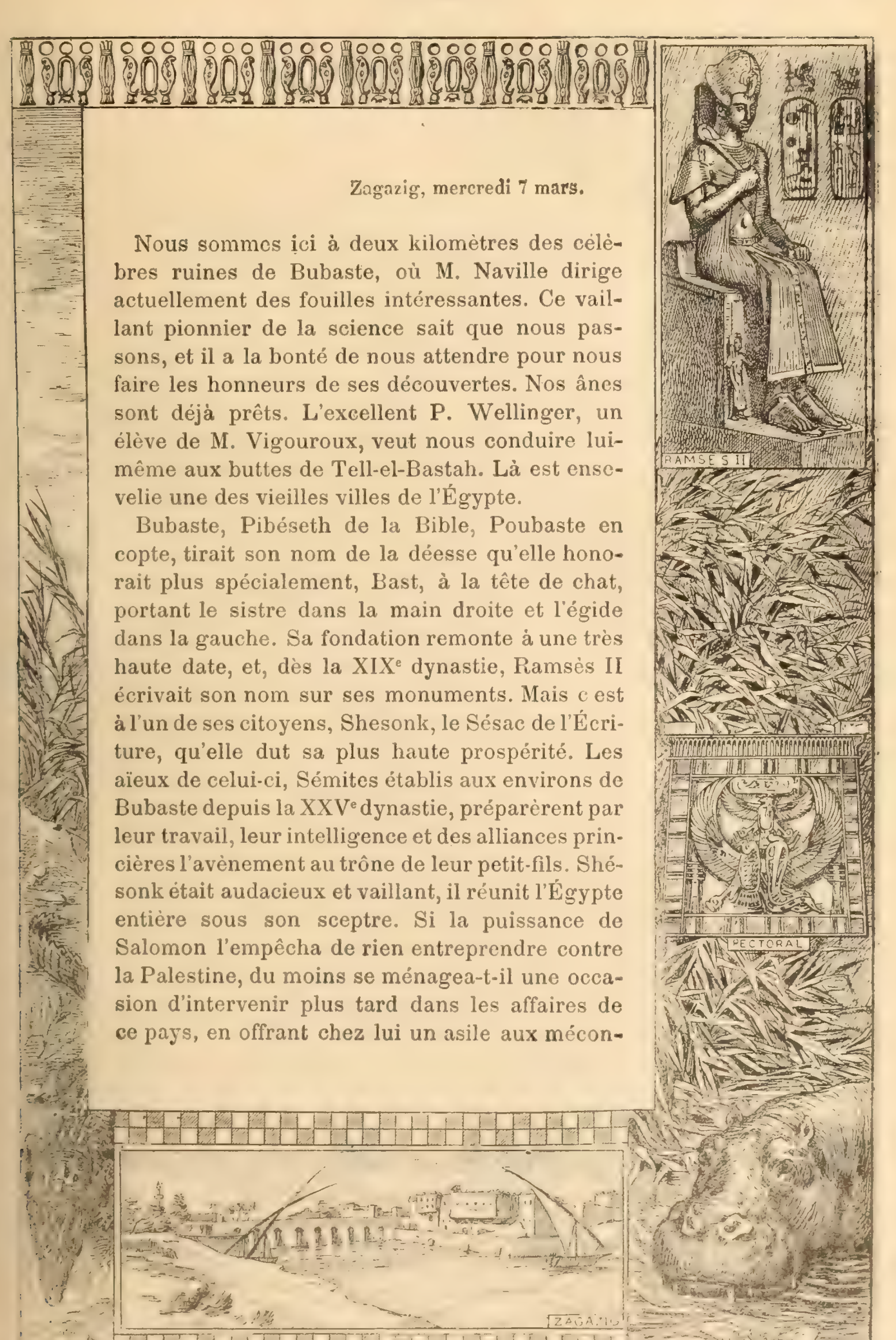
Le Juif rusé n'ajoutait pas sans doute qu'il avait jeté son dévolu sur ce site délaissé, parce qu'il avait été jadis l'une des villes des enfants d'Israël. Mais tout porte à croire qu'une vieille tradition avait dirigé son choix. Le Ptolémée de l'époque ne fut pas dupe de ses intentions. Il se contenta toutefois de s'étonner que le Dieu des Juifs acceptât un asile en un lieu si impur. Avant tout, il voulait s'attacher les Juifs et être désagréable aux Séleucides. Le temple fut donc bâti avec les vieux matériaux qui étaient sur place. De là ces pierres que l'on trouve enchâssées dans les murs avec des hiéroglyphes effacés ou couverts de plâtre. A près de quatorze siècles d'intervalle, les fils d'Israël vécurent peut-être en hommes libres aux lieux mêmes où leurs ancêtres avaient gémi sous la verge du Pharaon.

On sait comment autour du temple, bâti par Onias en forme de citadelle et entouré par un mur de briques cuites, une très nombreuse colonie juive se groupa rapidement. Les ouvriers s'y organisèrent en corporations, selon leurs métiers divers. C'est par les Juifs d'Onion et Mithridate que Jules César fut secouru lors de la révolte d'Alexandrie. Nous savons que jusqu'à Vespasien cette colonie fut très florissante. Quiconque était persécuté en Judée pouvait venir chercher ici un asile sûr, du travail et du pain. C'est ce



qui rend probable le séjour de la sainte Famille dans le nôme d'Héliopolis. Onion était, d'après Josèphe, à cent quatre-vingts stades de Memphis. Nous sommes à peu près à cette distance des ruines que nous avons visitées hier.

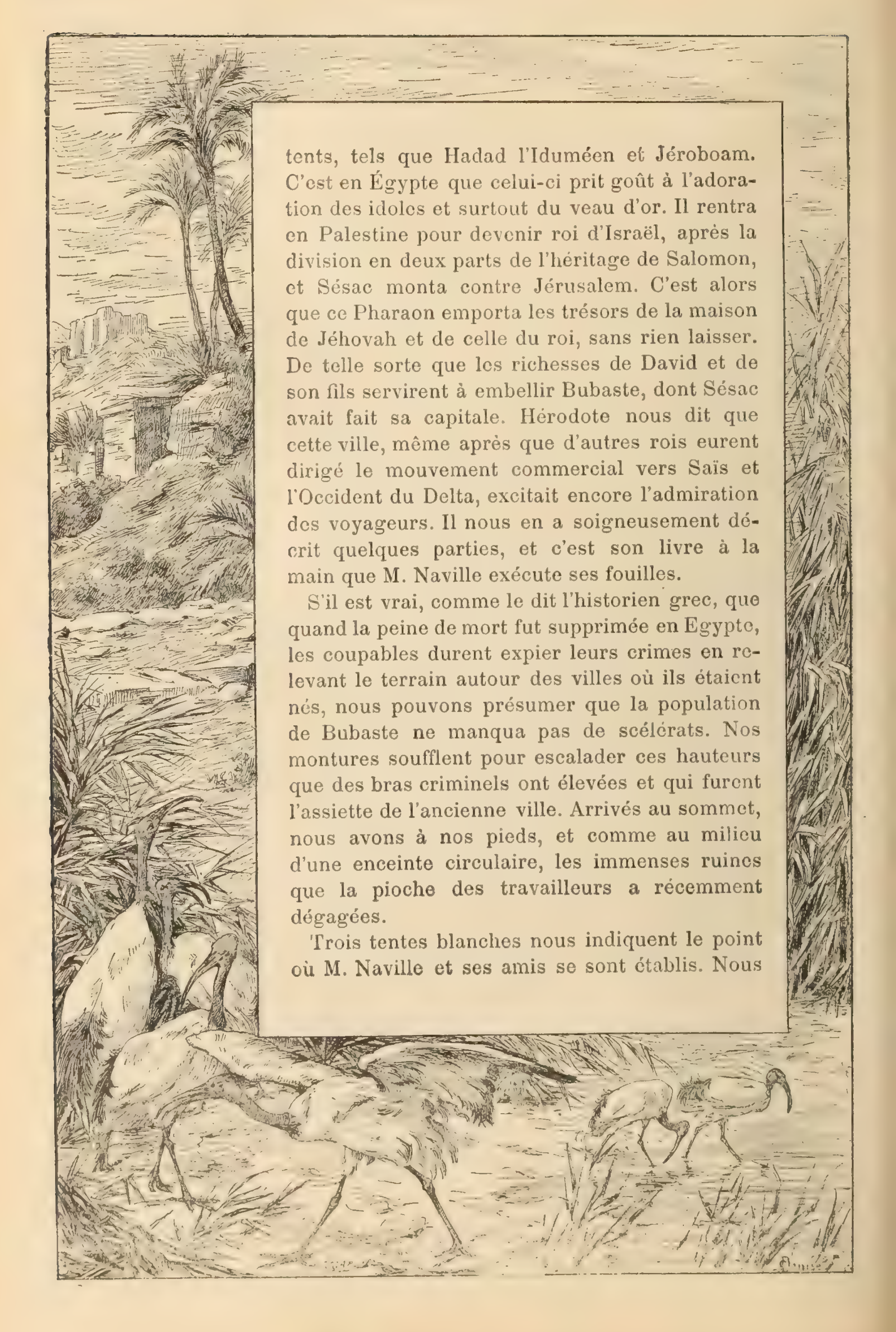
A Zagazig nous descendons chez les Pères des Missions africaines de Lyon, jeunes et modestes héros qui se vouent à l'évangélisation des nègres, dans les pays les plus malsains de l'Afrique méridionale. La moyenne de leur vie, dans ces terribles contrées, est de deux à trois ans. On y arrive pour mourir, et cependant leurs missions s'y développent sans cesse, parce que là où un brave tombe, d'autres accourent pour le remplacer. Les supérieurs ont voulu établir en Égypte quelques maisons où cette belle jeunesse pût s'acclimater un peu avec les fièvres des pays chauds. Tous ceux que j'ai vus ici n'ont qu'un désir, c'est d'aller *là-bas* et *au plus tôt*. Rien ne nous a plus vivement intéressés que les récits du P. Devoucoux sur les incidents de la vie apostolique à la Côte des Nègres. Il raconte les traits de courage les plus étonnants, sans paraître soupçonner qu'ils sont héroïques. *Violenti rapiunt illud!* Oui, ils sont bien, ceux-ci, sur le chemin du ciel. D'excellentes religieuses, vouées à la même œuvre, sont établies à côté d'eux. Tout en faisant ainsi le stage de la fièvre et des grands combats, les uns et les autres élèvent des enfants de toute nationalité et de toute religion. Les Sœurs ont un dispensaire. On y soigne près de cent malades par jour.



Zagazig, mercredi 7 mars.

Nous sommes ici à deux kilomètres des célèbres ruines de Bubaste, où M. Naville dirige actuellement des fouilles intéressantes. Ce vaillant pionnier de la science sait que nous passons, et il a la bonté de nous attendre pour nous faire les honneurs de ses découvertes. Nos ânes sont déjà prêts. L'excellent P. Wellinger, un élève de M. Vigouroux, veut nous conduire lui-même aux buttes de Tell-el-Bastah. Là est ensevelie une des vieilles villes de l'Égypte.

Bubaste, Pibéseth de la Bible, Poubaste en copte, tirait son nom de la déesse qu'elle honorait plus spécialement, Bast, à la tête de chat, portant le sistre dans la main droite et l'égide dans la gauche. Sa fondation remonte à une très haute date, et, dès la XIX[e] dynastie, Ramsès II écrivait son nom sur ses monuments. Mais c'est à l'un de ses citoyens, Shesonk, le Sésac de l'Écriture, qu'elle dut sa plus haute prospérité. Les aïeux de celui-ci, Sémites établis aux environs de Bubaste depuis la XXV[e] dynastie, préparèrent par leur travail, leur intelligence et des alliances princières l'avènement au trône de leur petit-fils. Shésonk était audacieux et vaillant, il réunit l'Égypte entière sous son sceptre. Si la puissance de Salomon l'empêcha de rien entreprendre contre la Palestine, du moins se ménagea-t-il une occasion d'intervenir plus tard dans les affaires de ce pays, en offrant chez lui un asile aux mécon-



tents, tels que Hadad l'Iduméen et Jéroboam. C'est en Égypte que celui-ci prit goût à l'adoration des idoles et surtout du veau d'or. Il rentra en Palestine pour devenir roi d'Israël, après la division en deux parts de l'héritage de Salomon, et Sésac monta contre Jérusalem. C'est alors que ce Pharaon emporta les trésors de la maison de Jéhovah et de celle du roi, sans rien laisser. De telle sorte que les richesses de David et de son fils servirent à embellir Bubaste, dont Sésac avait fait sa capitale. Hérodote nous dit que cette ville, même après que d'autres rois eurent dirigé le mouvement commercial vers Saïs et l'Occident du Delta, excitait encore l'admiration des voyageurs. Il nous en a soigneusement décrit quelques parties, et c'est son livre à la main que M. Naville exécute ses fouilles.

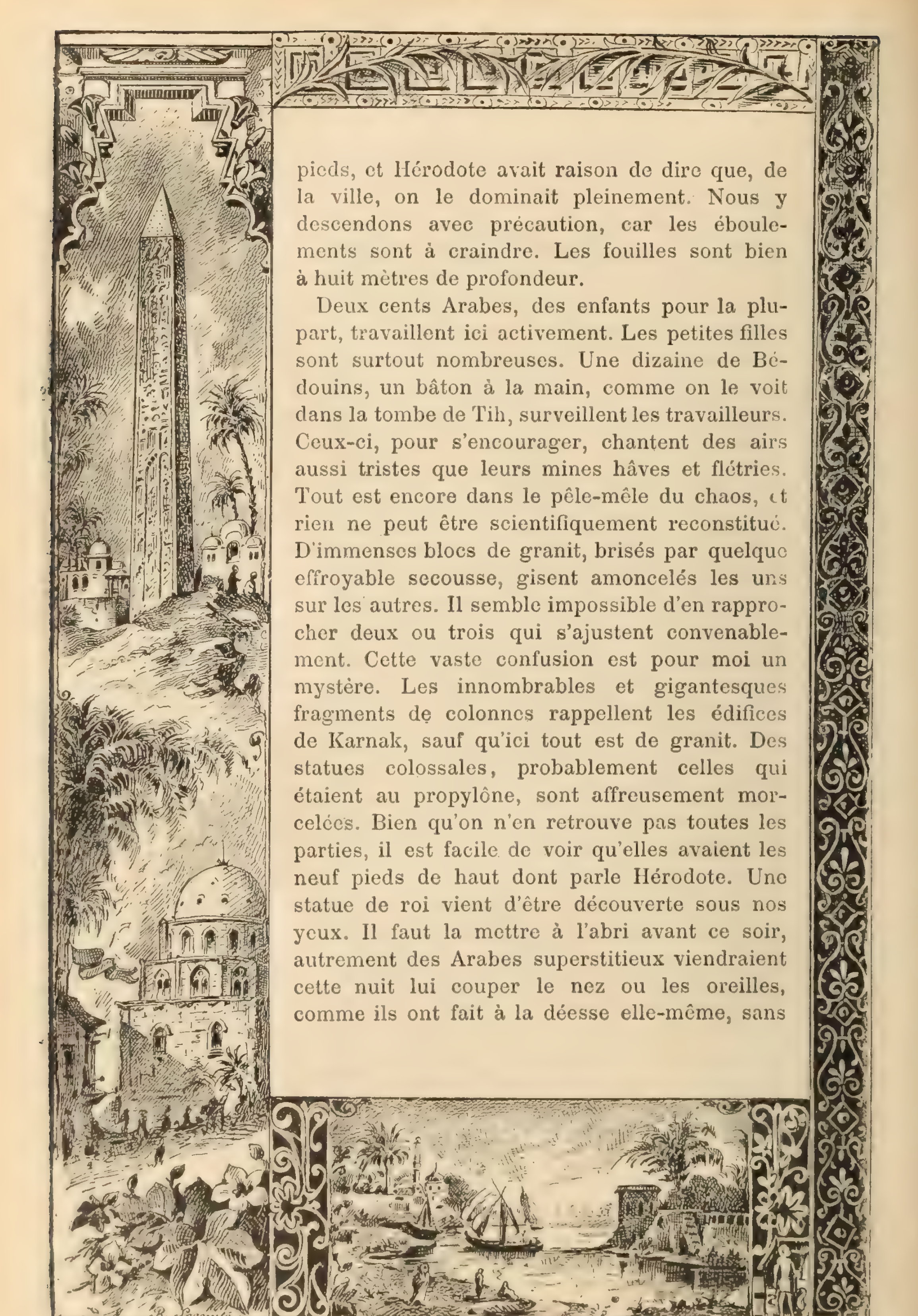
S'il est vrai, comme le dit l'historien grec, que quand la peine de mort fut supprimée en Egypte, les coupables durent expier leurs crimes en relevant le terrain autour des villes où ils étaient nés, nous pouvons présumer que la population de Bubaste ne manqua pas de scélérats. Nos montures soufflent pour escalader ces hauteurs que des bras criminels ont élevées et qui furent l'assiette de l'ancienne ville. Arrivés au sommet, nous avons à nos pieds, et comme au milieu d'une enceinte circulaire, les immenses ruines que la pioche des travailleurs a récemment dégagées.

Trois tentes blanches nous indiquent le point où M. Naville et ses amis se sont établis. Nous



nous dirigeons de ce côté; mais, du milieu des ouvriers qu'il surveille lui-même, le célèbre égyptologue nous a aperçus, et gracieusement il vient au-devant de nous. En quelques mots, il nous rappelle, d'après Hérodote, la topographie du temple de Bast. L'édifice sacré était au centre de la ville, mais tellement dominé par elle, qu'il suffisait de faire le tour intérieur de la cité pour le voir sous tous ses aspects. Il pouvait mesurer cent quatre-vingts mètres en tous sens. Vers l'entrée s'étendait une avenue de deux cents mètres de long et de quatre plèthres (cent vingt mètres) de large. Elle était pavée et plantée de très beaux arbres sur ses bords. Après avoir traversé le marché dans la direction de l'orient, elle conduisait au temple de Mercure. Comme tous les temples égyptiens, celui de Bast était entouré d'un mur de clôture orné d'images probablement hiéroglyphiques. Dans le *téménos*, c'est-à-dire entre le temple et le mur, se trouvaient des bosquets délicieux. Le propylône, haut de vingt mètres, était orné de six statues colossales de trois mètres chacune. Enfin deux canaux agréablement ombragés amenaient au temple les eaux du Nil, et transformaient toute cette belle enceinte en une riante presqu'île.

De ces canaux il ne reste rien, mais une large ceinture verte marque la place qu'ils ont occupée. Là le gazon pousse plus abondant, parce que la terre y est plus fertile et l'humidité plus persistante. Le temple est réellement à nos



pieds, et Hérodote avait raison de dire que, de la ville, on le dominait pleinement. Nous y descendons avec précaution, car les éboulements sont à craindre. Les fouilles sont bien à huit mètres de profondeur.

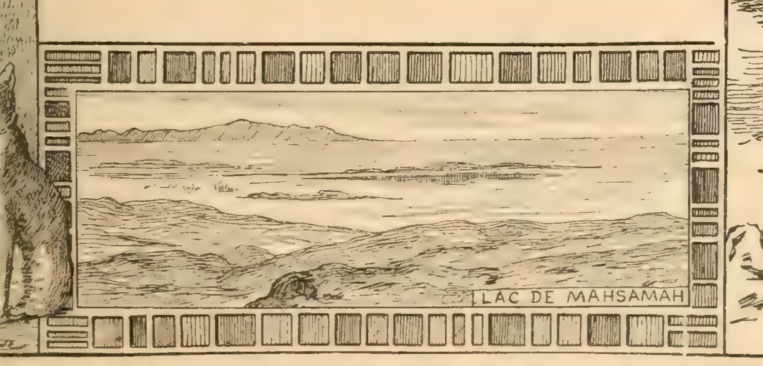
Deux cents Arabes, des enfants pour la plupart, travaillent ici activement. Les petites filles sont surtout nombreuses. Une dizaine de Bédouins, un bâton à la main, comme on le voit dans la tombe de Tih, surveillent les travailleurs. Ceux-ci, pour s'encourager, chantent des airs aussi tristes que leurs mines hâves et flétries. Tout est encore dans le pêle-mêle du chaos, et rien ne peut être scientifiquement reconstitué. D'immenses blocs de granit, brisés par quelque effroyable secousse, gisent amoncelés les uns sur les autres. Il semble impossible d'en rapprocher deux ou trois qui s'ajustent convenablement. Cette vaste confusion est pour moi un mystère. Les innombrables et gigantesques fragments de colonnes rappellent les édifices de Karnak, sauf qu'ici tout est de granit. Des statues colossales, probablement celles qui étaient au propylône, sont affreusement morcelées. Bien qu'on n'en retrouve pas toutes les parties, il est facile de voir qu'elles avaient les neuf pieds de haut dont parle Hérodote. Une statue de roi vient d'être découverte sous nos yeux. Il faut la mettre à l'abri avant ce soir, autrement des Arabes superstitieux viendraient cette nuit lui couper le nez ou les oreilles, comme ils ont fait à la déesse elle-même, sans

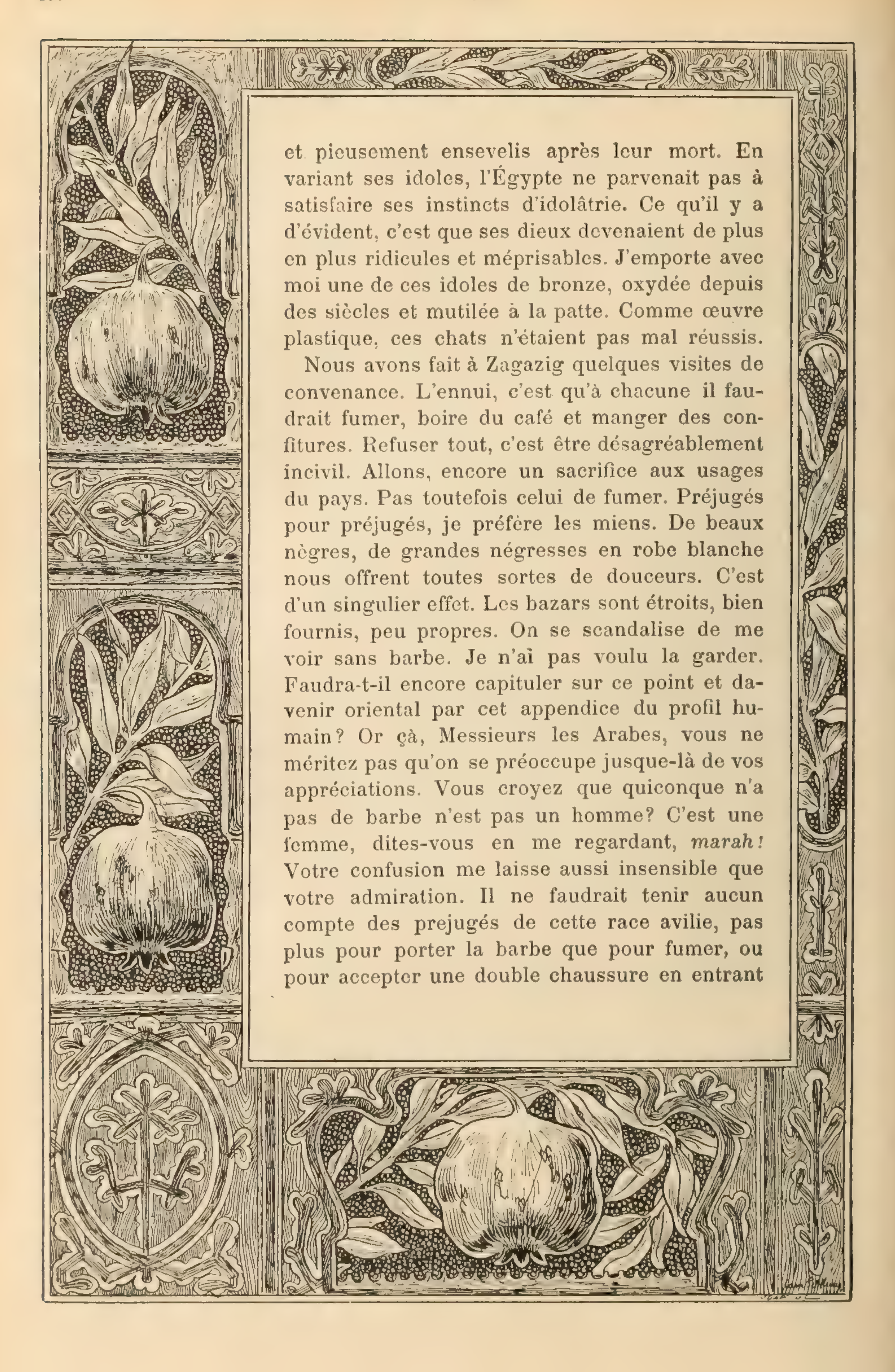
respect pour son antique majesté. Quelques chapiteaux permettent de juger que le temple dut être d'un très beau style. Des cartouches quelquefois entiers, le plus souvent fragmentés, sont visibles çà et là. Nous y lisons les noms d'Amyrtée et surtout d'Osorkon I et de Ramsès II.

Que d'abominations ont été commises en ce lieu, sous prétexte d'honorer la déesse à la face féline! On y venait de très loin, sur des barques, avec des chœurs de chant et de danse organisés, au milieu des démonstrations les plus obscènes. Un groupe attirait l'autre, et, les multitudes s'entraînant elles-mêmes, il y avait ici, au jour de la grande fête, jusqu'à sept cent mille adorateurs. Les orgies se perpétuaient toute une semaine.

Nous quittons le vaste chantier, regrettant que de telles fouilles ne se fassent pas à Jérusalem, à Jéricho, à Samarie, sur les bords du lac de Génézareth. Comme elles auraient pour nous un résultat plus intéressant! On cause un moment des recherches faites par M. Naville à Maskoutah, où je passerai dans trois jours, et des conséquences qu'il en tire. Toutes les théories sur le chemin des Israélites vers le désert sont discutées. J'ai le plaisir de me trouver de l'avis de M. Naville, qui croit au prolongement de la mer Rouge jusqu'aux lacs Amers.

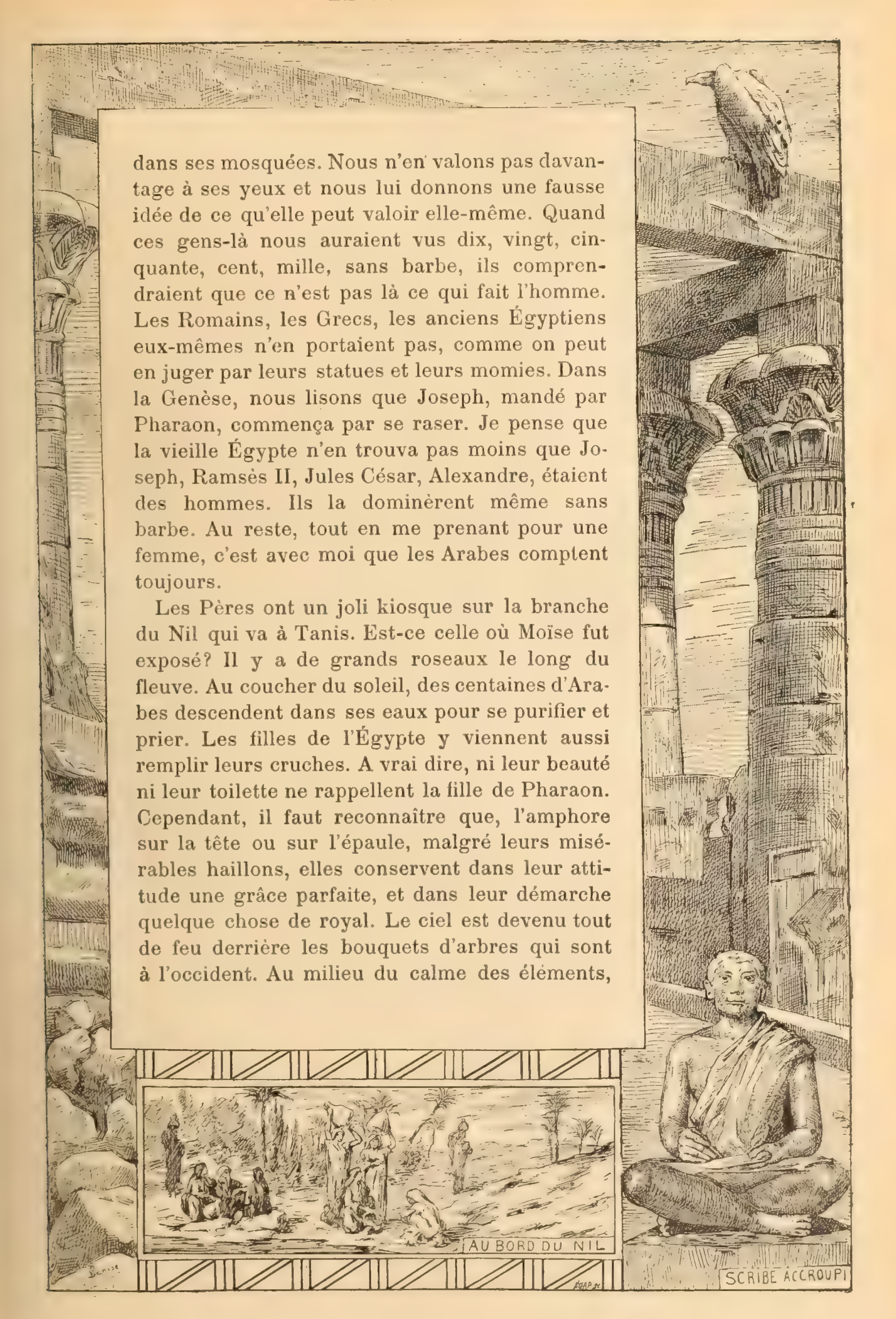
En descendant des hauteurs où Bubaste fut bâtie, on nous montre une montagne de squelettes et de momies de chats sacrés. Ces êtres, chers à la déesse, étaient vénérés de leur vivant


LAC DE MAHSAMAH



et pieusement ensevelis après leur mort. En variant ses idoles, l'Égypte ne parvenait pas à satisfaire ses instincts d'idolâtrie. Ce qu'il y a d'évident, c'est que ses dieux devenaient de plus en plus ridicules et méprisables. J'emporte avec moi une de ces idoles de bronze, oxydée depuis des siècles et mutilée à la patte. Comme œuvre plastique, ces chats n'étaient pas mal réussis.

Nous avons fait à Zagazig quelques visites de convenance. L'ennui, c'est qu'à chacune il faudrait fumer, boire du café et manger des confitures. Refuser tout, c'est être désagréablement incivil. Allons, encore un sacrifice aux usages du pays. Pas toutefois celui de fumer. Préjugés pour préjugés, je préfère les miens. De beaux nègres, de grandes négresses en robe blanche nous offrent toutes sortes de douceurs. C'est d'un singulier effet. Les bazars sont étroits, bien fournis, peu propres. On se scandalise de me voir sans barbe. Je n'ai pas voulu la garder. Faudra-t-il encore capituler sur ce point et davenir oriental par cet appendice du profil humain? Or çà, Messieurs les Arabes, vous ne méritez pas qu'on se préoccupe jusque-là de vos appréciations. Vous croyez que quiconque n'a pas de barbe n'est pas un homme? C'est une femme, dites-vous en me regardant, *marah!* Votre confusion me laisse aussi insensible que votre admiration. Il ne faudrait tenir aucun compte des prejugés de cette race avilie, pas plus pour porter la barbe que pour fumer, ou pour accepter une double chaussure en entrant



dans ses mosquées. Nous n'en valons pas davantage à ses yeux et nous lui donnons une fausse idée de ce qu'elle peut valoir elle-même. Quand ces gens-là nous auraient vus dix, vingt, cinquante, cent, mille, sans barbe, ils comprendraient que ce n'est pas là ce qui fait l'homme. Les Romains, les Grecs, les anciens Égyptiens eux-mêmes n'en portaient pas, comme on peut en juger par leurs statues et leurs momies. Dans la Genèse, nous lisons que Joseph, mandé par Pharaon, commença par se raser. Je pense que la vieille Égypte n'en trouva pas moins que Joseph, Ramsès II, Jules César, Alexandre, étaient des hommes. Ils la dominèrent même sans barbe. Au reste, tout en me prenant pour une femme, c'est avec moi que les Arabes comptent toujours.

Les Pères ont un joli kiosque sur la branche du Nil qui va à Tanis. Est-ce celle où Moïse fut exposé? Il y a de grands roseaux le long du fleuve. Au coucher du soleil, des centaines d'Arabes descendent dans ses eaux pour se purifier et prier. Les filles de l'Égypte y viennent aussi remplir leurs cruches. A vrai dire, ni leur beauté ni leur toilette ne rappellent la fille de Pharaon. Cependant, il faut reconnaître que, l'amphore sur la tête ou sur l'épaule, malgré leurs misérables haillons, elles conservent dans leur attitude une grâce parfaite, et dans leur démarche quelque chose de royal. Le ciel est devenu tout de feu derrière les bouquets d'arbres qui sont à l'occident. Au milieu du calme des éléments,



le tableau est féérique. L'imagination n'a rien à y ajouter. A l'âme de jouir par les yeux.

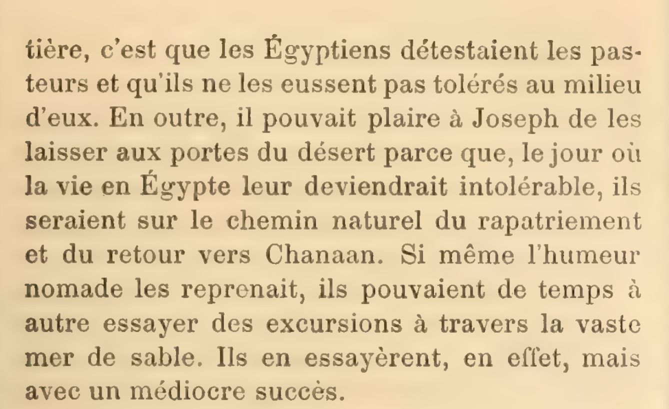
Jeudi, 8 mars.

M. Vigouroux s'est avancé vers Ismaïlia pour arriver jusqu'aux Fontaines de Moïse, en vue du désert de Schoûr. J'aurais voulu le dissuader d'un voyage si fatigant. Il y tient. Le P. Wellinger et un autre religieux l'accompagnent. Je ne serai tranquille qu'en le revoyant sain et sauf.

Le temps est toujours splendide. Je m'installe au bord du Nil, dans le gracieux chalet, sous les clématites et les roses. Il faudrait pourtant se faire une théorie sur la terre de Gessen. Où futelle? Où trouver le district qu'occupa la famille de Jacob, où elle se multiplia jusqu'à former un peuple capable d'entrer en campagne et de se choisir une patrie? C'est surtout à cause d'Israël que l'Égypte nous intéresse, autrement, peuple pour peuple, il voudrait mieux étudier les origines et l'histoire des Germains. Préoccupons-nous donc de ce qui a rapport à l'histoire des fils de la promesse.

En ouvrant la Bible au livre de la Genèse, je lis que la famille de Jacob, vraie tribu de pasteurs, fut cantonnée sur un point du territoire égyptien très fertile, mais non enclavé dans l'intérieur de l'Égypte.

La raison qui détermina Joseph à placer ainsi ses frères sur un point excentrique, vers la fron-



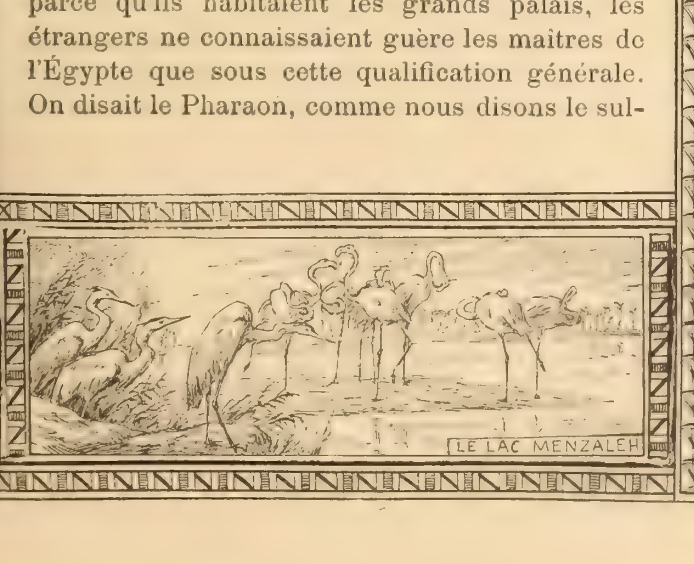
tière, c'est que les Égyptiens détestaient les pasteurs et qu'ils ne les eussent pas tolérés au milieu d'eux. En outre, il pouvait plaire à Joseph de les laisser aux portes du désert parce que, le jour où la vie en Égypte leur deviendrait intolérable, ils seraient sur le chemin naturel du rapatriement et du retour vers Chanaan. Si même l'humeur nomade les reprenait, ils pouvaient de temps à autre essayer des excursions à travers la vaste mer de sable. Ils en essayèrent, en effet, mais avec un médiocre succès.

La terre où ils s'établirent s'appelait Gessen et plus tard Ramsès, l'un de ces deux noms étant mis à la place de l'autre dans l'indication géographique qui nous préoccupe. Elle était entre la ville royale et la terre de Chanaan, c'est-à-dire sur la frontière orientale de l'Égypte, et Joseph, allant au-devant de Jacob, son père, est censé *monter*, comme tout voyageur qui, partant du Delta, se serait dirigé vers Chanaan. Mais où était la ville royale? Quel était le Pharaon qui donna à Joseph sa confiance? Autant de questions encore pendantes.

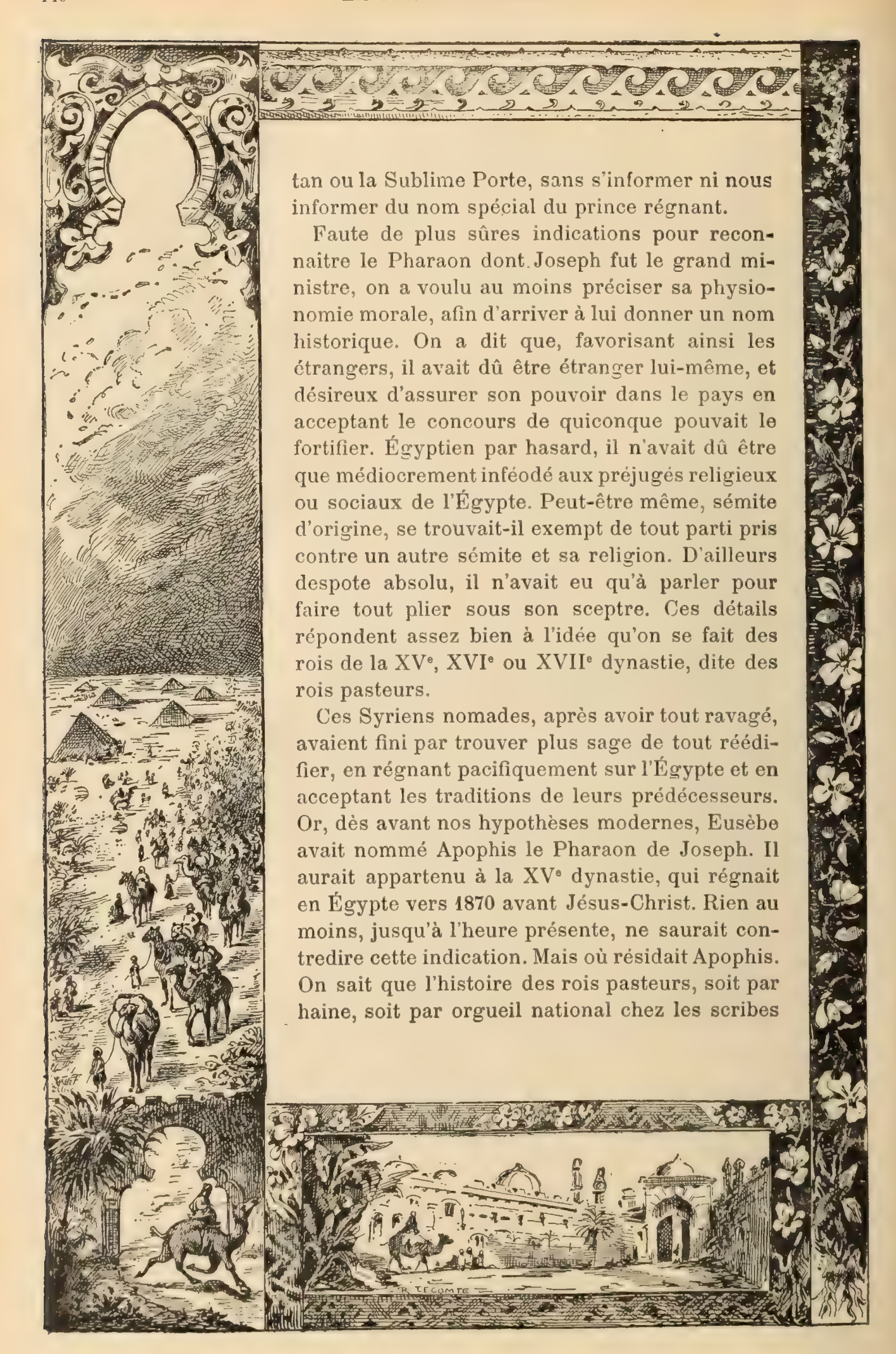
Le nom de Pharaon, par lui-même, n'indique rien de précis. C'était un titre désignant d'une manière générale le chef de l'État. Qu'il vienne de *Pa-ra* « le soleil », parce que les rois se disaient fils de cet astre, ou de *Per-âa* « haute maison », parce qu'ils habitaient les grands palais, les étrangers ne connaissaient guère les maîtres de l'Égypte que sous cette qualification générale. On disait le Pharaon, comme nous disons le sul-

SYCOMORE

CHARMEUR DE SERPENTS



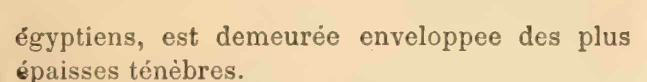
LE LAC MENZALEH



tan ou la Sublime Porte, sans s'informer ni nous informer du nom spécial du prince régnant.

Faute de plus sûres indications pour reconnaître le Pharaon dont Joseph fut le grand ministre, on a voulu au moins préciser sa physionomie morale, afin d'arriver à lui donner un nom historique. On a dit que, favorisant ainsi les étrangers, il avait dû être étranger lui-même, et désireux d'assurer son pouvoir dans le pays en acceptant le concours de quiconque pouvait le fortifier. Égyptien par hasard, il n'avait dû être que médiocrement inféodé aux préjugés religieux ou sociaux de l'Égypte. Peut-être même, sémite d'origine, se trouvait-il exempt de tout parti pris contre un autre sémite et sa religion. D'ailleurs despote absolu, il n'avait eu qu'à parler pour faire tout plier sous son sceptre. Ces détails répondent assez bien à l'idée qu'on se fait des rois de la XVe, XVIe ou XVIIe dynastie, dite des rois pasteurs.

Ces Syriens nomades, après avoir tout ravagé, avaient fini par trouver plus sage de tout réédifier, en régnant pacifiquement sur l'Égypte et en acceptant les traditions de leurs prédécesseurs. Or, dès avant nos hypothèses modernes, Eusèbe avait nommé Apophis le Pharaon de Joseph. Il aurait appartenu à la XVe dynastie, qui régnait en Égypte vers 1870 avant Jésus-Christ. Rien au moins, jusqu'à l'heure présente, ne saurait contredire cette indication. Mais où résidait Apophis. On sait que l'histoire des rois pasteurs, soit par haine, soit par orgueil national chez les scribes



égyptiens, est demeurée enveloppee des plus épaisses ténèbres.

Cependant le fait que ce Pharaon marie Joseph, son grand intendant, avec Aseneth, la fille de Poti-Phera, prêtre ou prince de On, semble indiquer que le siège de sa royauté était dans les environs de On ou Héliopolis. Donc Gessen aurait été entre On et le désert, sur la ligne qui va du Caire à Ismaïlia, le centre de ce pays se trouvant à Bubaste.

Cette hypothèse demande qu'un point s'offre dans le Wadi-Toumilet pour y reconnaître Ramsès. Ce point pourrait être Tell-Yaoûdeh, que nous avons vu hier. De là les Israélites se seraient repliés vers le nord-est, ramassant leurs familles dans les villes et les campagnes où, sous la verge des chefs de corvées, elles pétrissaient la boue mêlée de paille et de roseaux pour les constructions pharaoniennes. Le mouvement de concentration se serait terminé à Succoth près de Pithom, une des villes où les Israélites travaillèrent aussi à bâtir des greniers, ou des docks de réserve, pour toute éventualité belliqueuse.

Un mouvement dans ce sens est tout à fait conforme à la lettre de l'Écriture. Les enfants d'Israël *montent* hors de l'Égypte. Ils vont dans le désert sans paraitre vouloir quitter le pays pour toujours. Là ils offriront leurs sacrifices. On peut leur prêter les ustensiles nécessaires pour cette démonstration religieuse, ils vont revenir. Rien du moins n'indique qu'ils doivent passer la frontière. Pharaon les croit perdus au désert, c'est-

BŒUF APIS

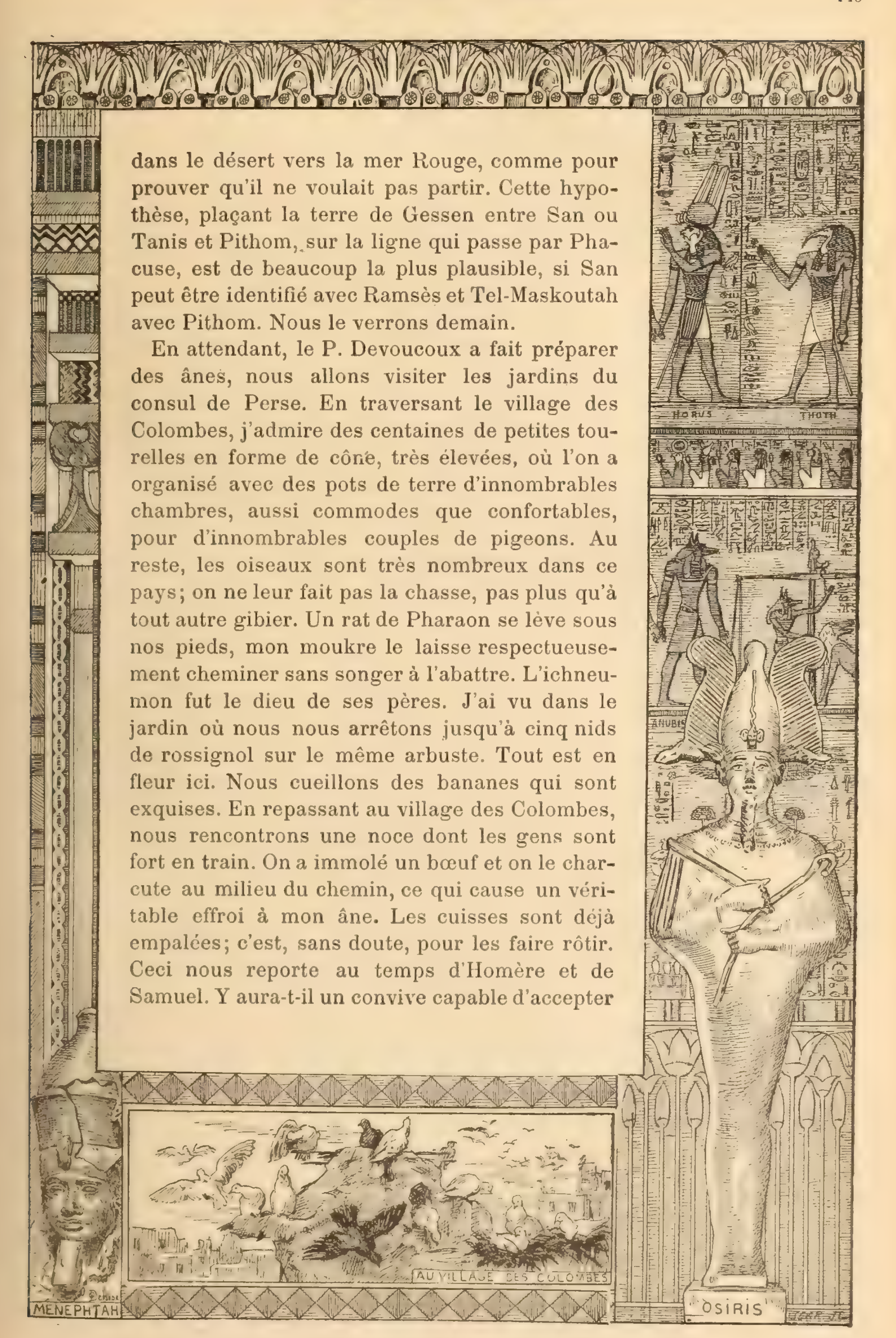
JOSEPH PRÉSENTE JACOB A PHARAON

à-dire dans l'espace qui s'étend entre Memphis ou Héliopolis et la mer Rouge.

La difficulté de cette hypothèse est que Ramsès, au lieu d'être une ville frontière, propice pour avoir des magasins d'approvisionnement, se serait trouvée en un point trop central. Cette même observation peut aussi être faite à propos du district où Joseph aurait cantonné ses frères. Il leur donna la terre de Gessen pour les séparer des Égyptiens; or, ici même, dès l'époque de leur prise de possession, ils se seraient trouvés à peu près au milieu d'eux, car Héliopolis, Memphis, Bubaste même, existaient déjà. Renonçant donc à cette hypothèse, ne trouverait-on pas une indication plus sûre et deux fois répétée au psaume LVII :

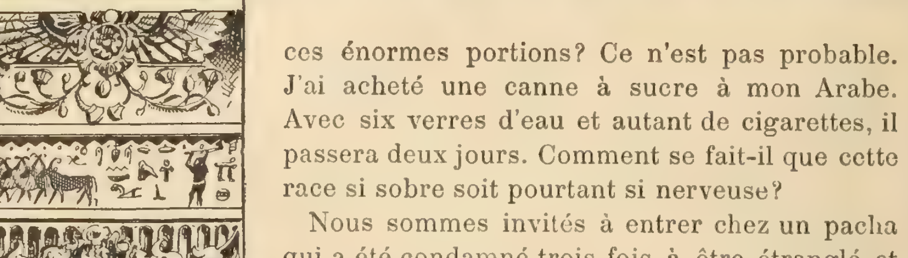
Devant leurs pères, il fit des prodiges,
Dans la terre d'Égypte, aux champs de Tanis?

Si les œuvres miraculeuses qui amenèrent le départ à main levée, dit l'Écriture, des enfants d'Israël, eurent lieu à Tanis et dans les environs, pourquoi ne pas placer là le point d'où le peuple commença à se mettre en marche pour ramasser sur sa route tout ce qui était à lui? Il passa par Gessen, en égyptien Kesem ou Pha-Kos, Phacuse des Grecs, qui avait donné son nom au district et que nous retrouvons à Tell-Phakous, sur la rive droite de la branche du Nil dite Pelusiaque. De là il arriva à Tel-Maskoutah, l'ancienne Pithom, où, recueillant ses derniers travailleurs opprimés, il acheva sa concentration et s'enfonça



dans le désert vers la mer Rouge, comme pour prouver qu'il ne voulait pas partir. Cette hypothèse, plaçant la terre de Gessen entre San ou Tanis et Pithom, sur la ligne qui passe par Phacuse, est de beaucoup la plus plausible, si San peut être identifié avec Ramsès et Tel-Maskoutah avec Pithom. Nous le verrons demain.

En attendant, le P. Devoucoux a fait préparer des ânes, nous allons visiter les jardins du consul de Perse. En traversant le village des Colombes, j'admire des centaines de petites tourelles en forme de cône, très élevées, où l'on a organisé avec des pots de terre d'innombrables chambres, aussi commodes que confortables, pour d'innombrables couples de pigeons. Au reste, les oiseaux sont très nombreux dans ce pays; on ne leur fait pas la chasse, pas plus qu'à tout autre gibier. Un rat de Pharaon se lève sous nos pieds, mon moukre le laisse respectueusement cheminer sans songer à l'abattre. L'ichneumon fut le dieu de ses pères. J'ai vu dans le jardin où nous nous arrêtons jusqu'à cinq nids de rossignol sur le même arbuste. Tout est en fleur ici. Nous cueillons des bananes qui sont exquises. En repassant au village des Colombes, nous rencontrons une noce dont les gens sont fort en train. On a immolé un bœuf et on le charcute au milieu du chemin, ce qui cause un véritable effroi à mon âne. Les cuisses sont déjà empalées; c'est, sans doute, pour les faire rôtir. Ceci nous reporte au temps d'Homère et de Samuel. Y aura-t-il un convive capable d'accepter

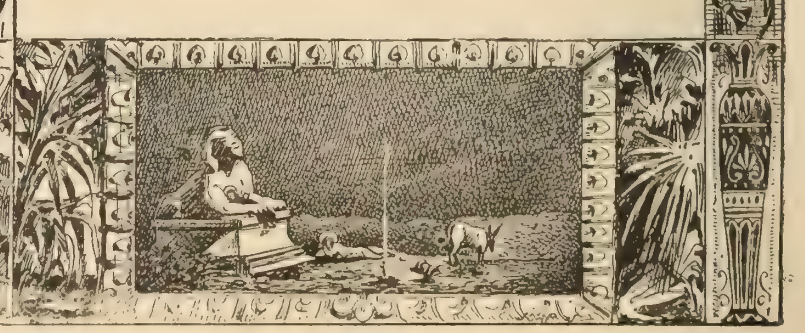


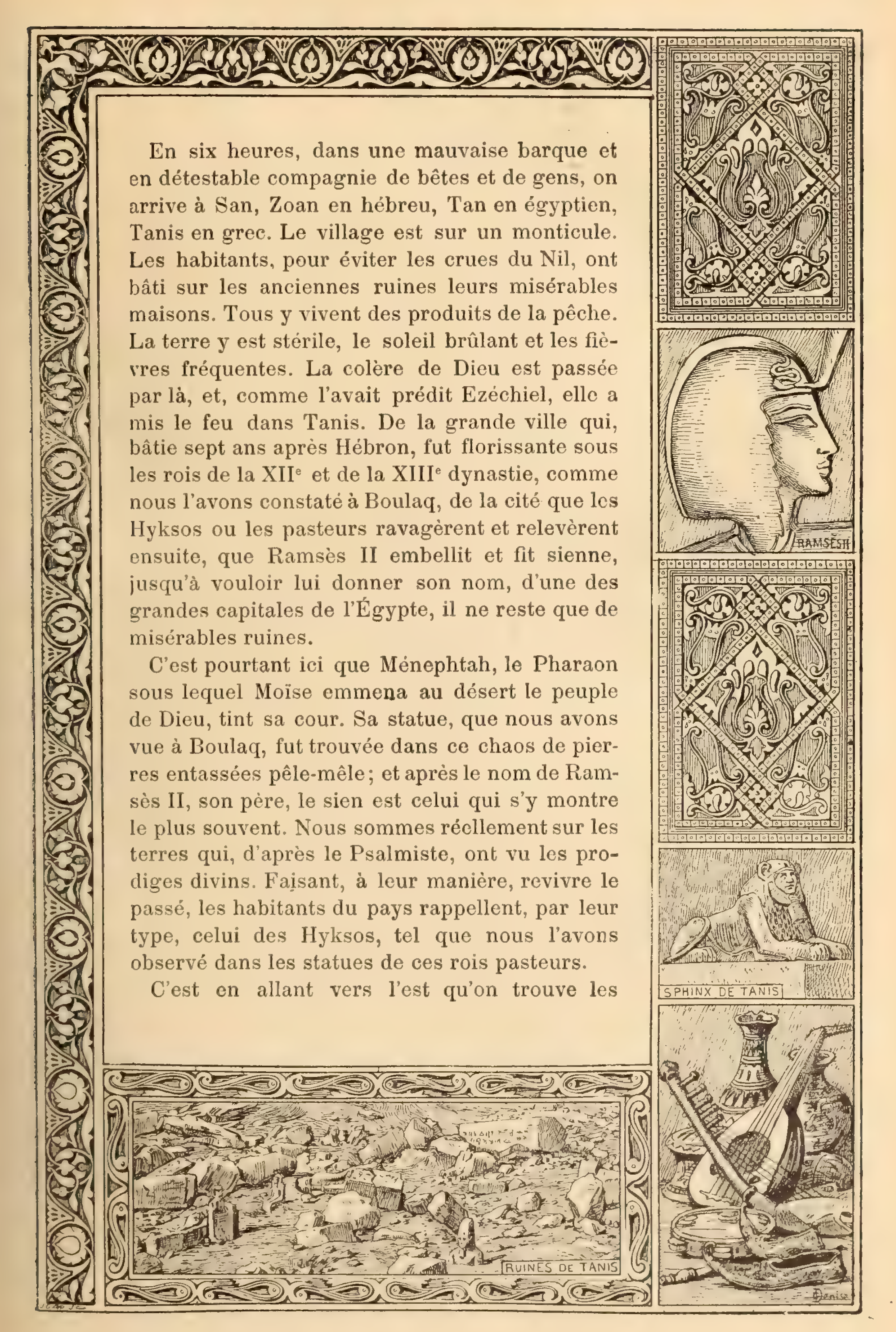
ces énormes portions? Ce n'est pas probable. J'ai acheté une canne à sucre à mon Arabe. Avec six verres d'eau et autant de cigarettes, il passera deux jours. Comment se fait-il que cette race si sobre soit pourtant si nerveuse?

Nous sommes invités à entrer chez un pacha qui a été condamné trois fois à être étranglé et qui, après cette terrible sentence, se porte encore à ravir. Il semble curieux à certains de voir de près un gredin de cette espèce. Il vit heureux et insolent. Avec sa tenue correcte, sa politesse affectée, sa douceur apparente, comme Barbe-Bleue, il n'en a pas moins tué cinq de ses femmes et je ne sais combien de fellahs. Il nous offre son café. Espérons qu'il n'y a pas de poison.

Vendredi, 9 mars.

La voie ferrée arrive jusqu'à Phakous. Des monceaux de briques cassées marquent la place de cette ancienne ville, qui peut-être donna son nom à la terre de Gessen ou Goschen. Gessen était la même chose que Kesem ou Pha-Koz. Des fouilles incomplètes y ont mis au jour quelques pierres portant le nom de Ramsès II. On y a recueilli des objets précieux. Je crois qu'il reste encore beaucoup à chercher. Ici des découvertes peuvent avoir des conséquences considérables au point de vue de l'histoire sacrée. Nous sommes dans le vif, il faudrait s'y tenir.





RAMSÈS II

SPHINX DE TANIS

RUINES DE TANIS

En six heures, dans une mauvaise barque et en détestable compagnie de bêtes et de gens, on arrive à San, Zoan en hébreu, Tan en égyptien, Tanis en grec. Le village est sur un monticule. Les habitants, pour éviter les crues du Nil, ont bâti sur les anciennes ruines leurs misérables maisons. Tous y vivent des produits de la pêche. La terre y est stérile, le soleil brûlant et les fièvres fréquentes. La colère de Dieu est passée par là, et, comme l'avait prédit Ezéchiel, elle a mis le feu dans Tanis. De la grande ville qui, bâtie sept ans après Hébron, fut florissante sous les rois de la XIIe et de la XIIIe dynastie, comme nous l'avons constaté à Boulaq, de la cité que les Hyksos ou les pasteurs ravagèrent et relevèrent ensuite, que Ramsès II embellit et fit sienne, jusqu'à vouloir lui donner son nom, d'une des grandes capitales de l'Égypte, il ne reste que de misérables ruines.

C'est pourtant ici que Ménephtah, le Pharaon sous lequel Moïse emmena au désert le peuple de Dieu, tint sa cour. Sa statue, que nous avons vue à Boulaq, fut trouvée dans ce chaos de pierres entassées pêle-mêle ; et après le nom de Ramsès II, son père, le sien est celui qui s'y montre le plus souvent. Nous sommes réellement sur les terres qui, d'après le Psalmiste, ont vu les prodiges divins. Faisant, à leur manière, revivre le passé, les habitants du pays rappellent, par leur type, celui des Hyksos, tel que nous l'avons observé dans les statues de ces rois pasteurs.

C'est en allant vers l'est qu'on trouve les

grandes ruines. Elles ont plus d'un kilomètre en tous sens, et leur hauteur est quelquefois de dix mètres. Là, des tronçons de colonnes, des chapiteaux soigneusement sculptés, des sphinx brisés, des têtes mutilées, des membres épars et presque tous de gigantesques proportions, sont amoncelés et présentent çà et là des hiéroglyphes qu'il est difficile d'interpréter, parce que les fragments en sont disséminés et insuffisants. Un colosse de granit a été jadis peint en ocre rouge, comme le grand sphinx des pyramides. Les sourcils sont noirs, et la grande perruque tressée à plis est jaunâtre. Trois dieux sont assis dans un petit édicule : c'est Maut, Atoum et Ammon. Comment se sont produites et mêlées, pour ainsi dire, à plaisir ces étonnantes ruines? Nul ne le dira.

Elles sont accumulées sur le naos même du temple qui remontait, d'après plusieurs, à la VI[e] dynastie, époque où la ville se nommait Ha-Awar, l'Avaris peut-être de Manéthon. Le portique, le propylône, les avenues de sphinx et d'obélisques, s'étendaient vers l'Orient. Une colonne qui sert de pont entre deux monceaux de ruines mesure onze mètres de long. Dix obélisques brisés sont couchés sur le sol à la place où on les avait plantés. Ils sont couverts d'hiéroglyphes. Le nom de Ramsès II est à peu près partout. Un mur d'enceinte en briques de terre noire mêlée de paille, tel qu'en construisaient les Hébreux sous leurs persécuteurs, s'étend sur une longueur de 350 mètres et une largeur de

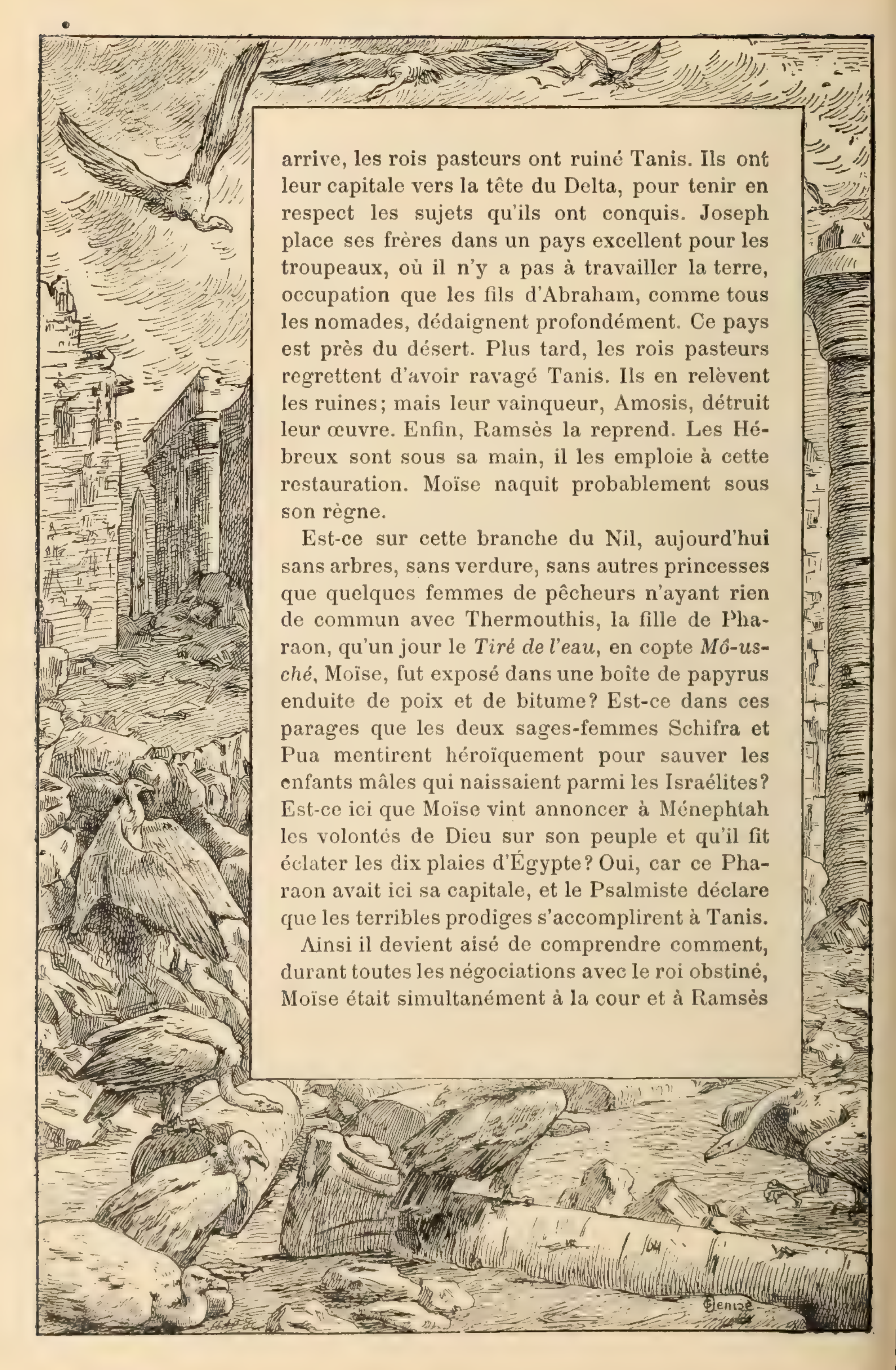


225 environ. Au midi du téménos était un autre temple aujourd'hui enseveli sous le sable. Au nord-est, une belle colonne de granit rose, au cartouche de Ramsès II, marque l'emplacement d'un troisième sanctuaire.

Donc, et plus que jamais, Ramsès II est ici partout, si bien que ses successeurs ont de temps en temps tenté de le supprimer. En particulier, Osorkon, de la XXII[e] dynastie, n'a pas craint de mettre plus d'une fois son cartouche à la place de celui du grand restaurateur de Tanis.

Deux statues, trouvées dans les ruines, portent, en texte hiéroglyphique, que Ramsès II donna son nom à cette ville, œuvre de sa munificence. Et de fait, le titre de Pa-Ramsès, *demeure de Ramsès*, lui est attribué à plusieurs reprises. Si ces inscriptions ont été bien lues, comme le croit M. Brugsch, je ne vois plus qu'il y ait à hésiter pour fixer la place de la cité biblique. Nous y sommes définitivement, et il faut convenir que, comme ville frontière et centre d'approvisionnement pour les guerres avec les peuples de l'Asie, Tanis était bien située. On peut ajouter que l'emphatique description de Pa-Ramessu, que nous ont léguée deux scribes égyptiens, s'applique, toute part faite à l'exagération, bien mieux à Tanis qu'à tout autre lieu, spécialement en ce qui concerne les poissons, les lacs et les oiseaux aquatiques.

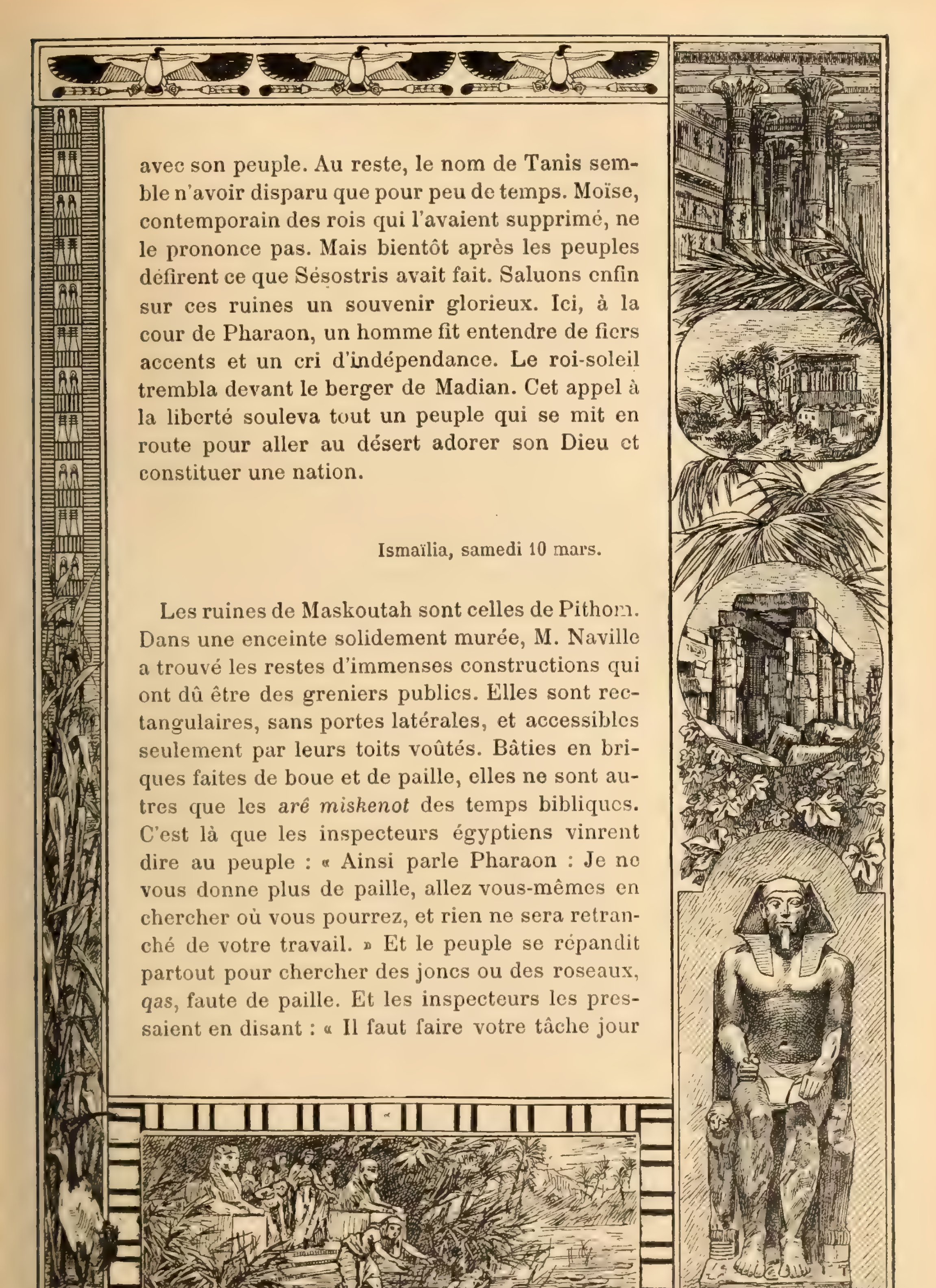
Au point de vue scripturaire, la terre, qui va de Tanis à Pithom, répond aussi à toutes les indications. Au moment où la famille de Jacob



arrive, les rois pasteurs ont ruiné Tanis. Ils ont leur capitale vers la tête du Delta, pour tenir en respect les sujets qu'ils ont conquis. Joseph place ses frères dans un pays excellent pour les troupeaux, où il n'y a pas à travailler la terre, occupation que les fils d'Abraham, comme tous les nomades, dédaignent profondément. Ce pays est près du désert. Plus tard, les rois pasteurs regrettent d'avoir ravagé Tanis. Ils en relèvent les ruines; mais leur vainqueur, Amosis, détruit leur œuvre. Enfin, Ramsès la reprend. Les Hébreux sont sous sa main, il les emploie à cette restauration. Moïse naquit probablement sous son règne.

Est-ce sur cette branche du Nil, aujourd'hui sans arbres, sans verdure, sans autres princesses que quelques femmes de pêcheurs n'ayant rien de commun avec Thermouthis, la fille de Pharaon, qu'un jour le *Tiré de l'eau*, en copte *Mô-usché*, Moïse, fut exposé dans une boîte de papyrus enduite de poix et de bitume? Est-ce dans ces parages que les deux sages-femmes Schifra et Pua mentirent héroïquement pour sauver les enfants mâles qui naissaient parmi les Israélites? Est-ce ici que Moïse vint annoncer à Ménephtah les volontés de Dieu sur son peuple et qu'il fit éclater les dix plaies d'Égypte? Oui, car ce Pharaon avait ici sa capitale, et le Psalmiste déclare que les terribles prodiges s'accomplirent à Tanis.

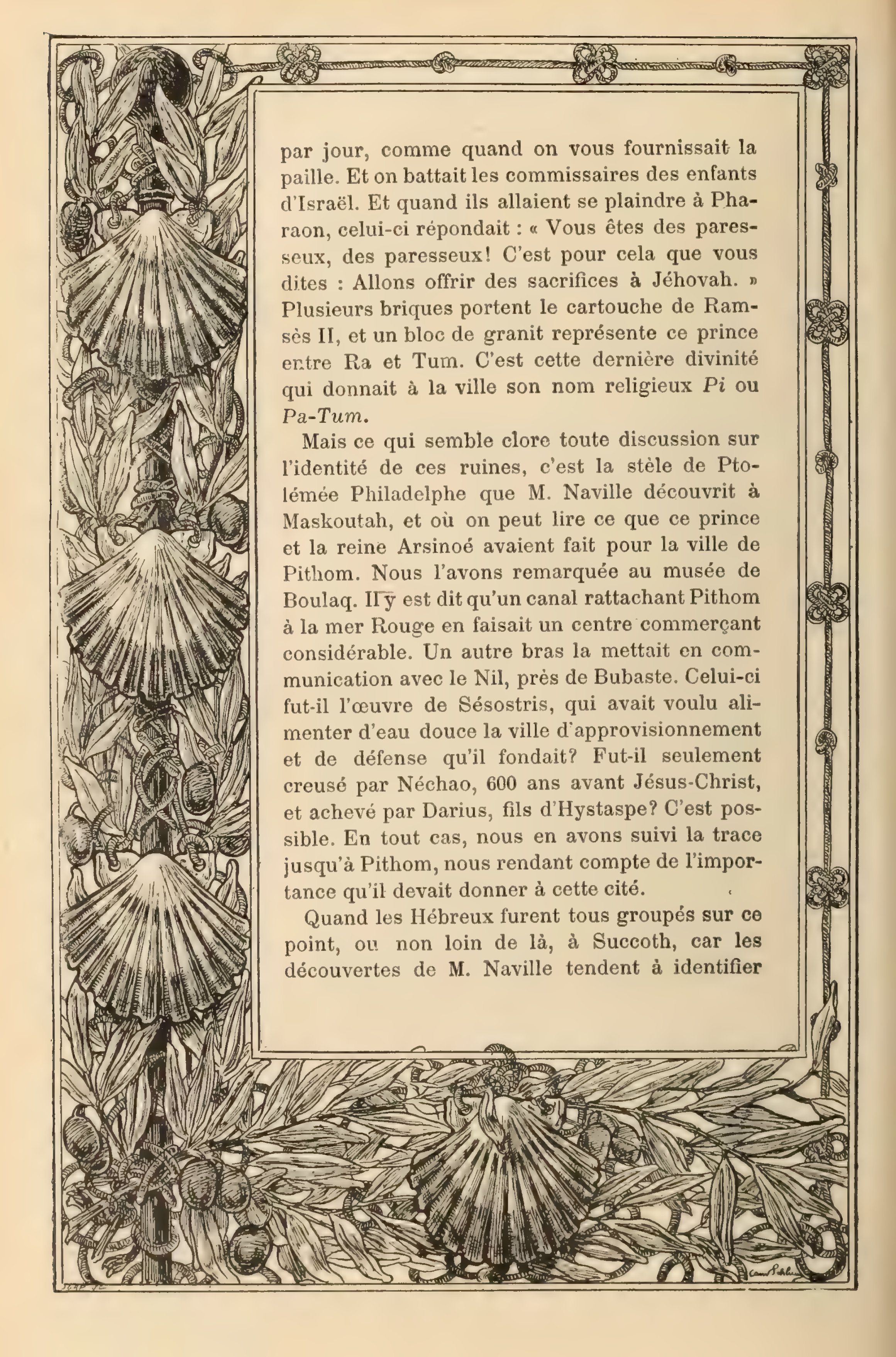
Ainsi il devient aisé de comprendre comment, durant toutes les négociations avec le roi obstiné, Moïse était simultanément à la cour et à Ramsès



avec son peuple. Au reste, le nom de Tanis semble n'avoir disparu que pour peu de temps. Moïse, contemporain des rois qui l'avaient supprimé, ne le prononce pas. Mais bientôt après les peuples défirent ce que Sésostris avait fait. Saluons enfin sur ces ruines un souvenir glorieux. Ici, à la cour de Pharaon, un homme fit entendre de fiers accents et un cri d'indépendance. Le roi-soleil trembla devant le berger de Madian. Cet appel à la liberté souleva tout un peuple qui se mit en route pour aller au désert adorer son Dieu et constituer une nation.

Ismaïlia, samedi 10 mars.

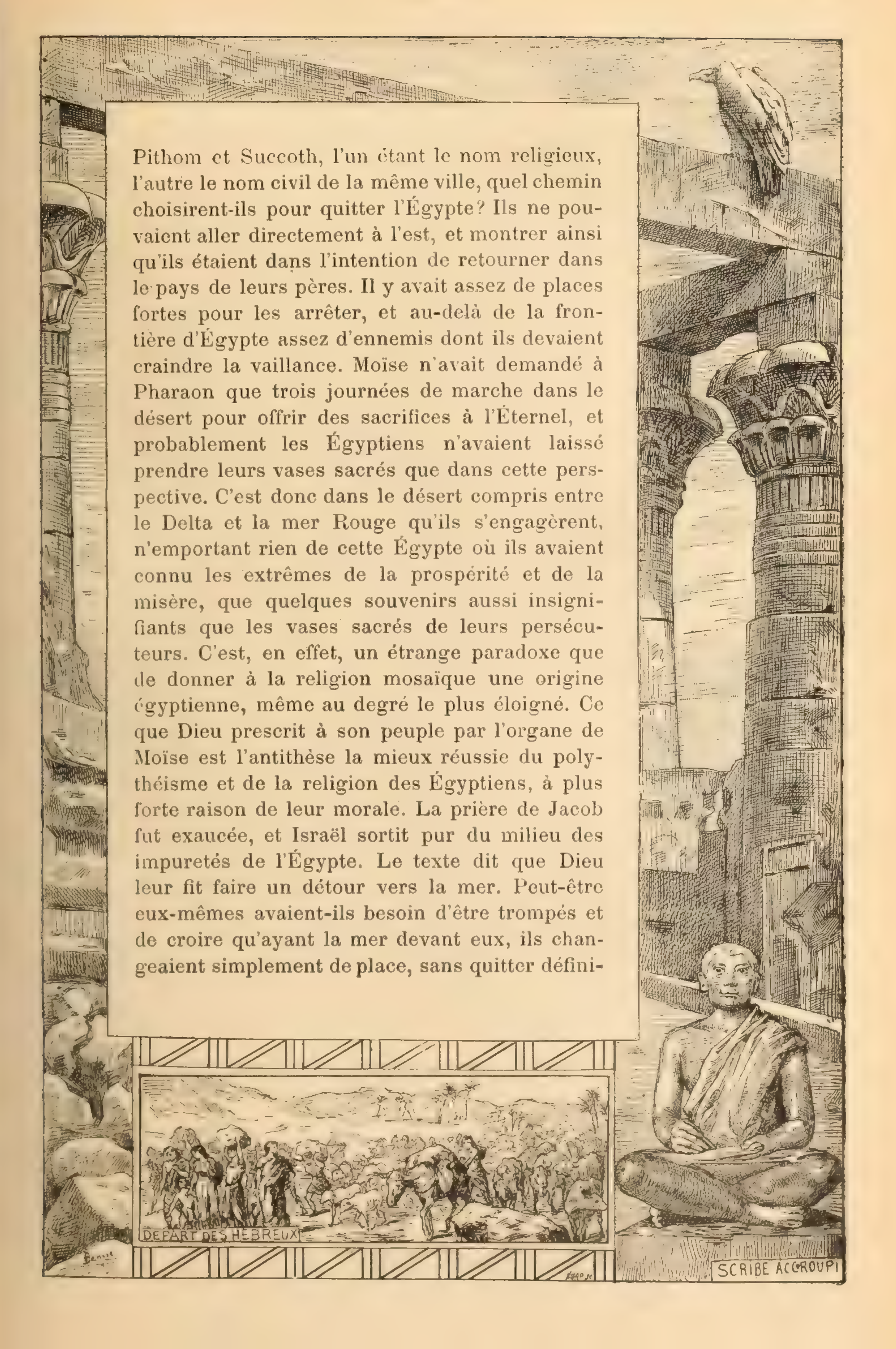
Les ruines de Maskoutah sont celles de Pithom. Dans une enceinte solidement murée, M. Naville a trouvé les restes d'immenses constructions qui ont dû être des greniers publics. Elles sont rectangulaires, sans portes latérales, et accessibles seulement par leurs toits voûtés. Bâties en briques faites de boue et de paille, elles ne sont autres que les *arê miskenot* des temps bibliques. C'est là que les inspecteurs égyptiens vinrent dire au peuple : « Ainsi parle Pharaon : Je ne vous donne plus de paille, allez vous-mêmes en chercher où vous pourrez, et rien ne sera retranché de votre travail. » Et le peuple se répandit partout pour chercher des joncs ou des roseaux, *qas*, faute de paille. Et les inspecteurs les pressaient en disant : « Il faut faire votre tâche jour



par jour, comme quand on vous fournissait la paille. Et on battait les commissaires des enfants d'Israël. Et quand ils allaient se plaindre à Pharaon, celui-ci répondait : « Vous êtes des paresseux, des paresseux! C'est pour cela que vous dites : Allons offrir des sacrifices à Jéhovah. » Plusieurs briques portent le cartouche de Ramsès II, et un bloc de granit représente ce prince entre Ra et Tum. C'est cette dernière divinité qui donnait à la ville son nom religieux *Pi* ou *Pa-Tum*.

Mais ce qui semble clore toute discussion sur l'identité de ces ruines, c'est la stèle de Ptolémée Philadelphe que M. Naville découvrit à Maskoutah, et où on peut lire ce que ce prince et la reine Arsinoé avaient fait pour la ville de Pithom. Nous l'avons remarquée au musée de Boulaq. Il y est dit qu'un canal rattachant Pithom à la mer Rouge en faisait un centre commerçant considérable. Un autre bras la mettait en communication avec le Nil, près de Bubaste. Celui-ci fut-il l'œuvre de Sésostris, qui avait voulu alimenter d'eau douce la ville d'approvisionnement et de défense qu'il fondait? Fut-il seulement creusé par Néchao, 600 ans avant Jésus-Christ, et achevé par Darius, fils d'Hystaspe? C'est possible. En tout cas, nous en avons suivi la trace jusqu'à Pithom, nous rendant compte de l'importance qu'il devait donner à cette cité.

Quand les Hébreux furent tous groupés sur ce point, ou non loin de là, à Succoth, car les découvertes de M. Naville tendent à identifier



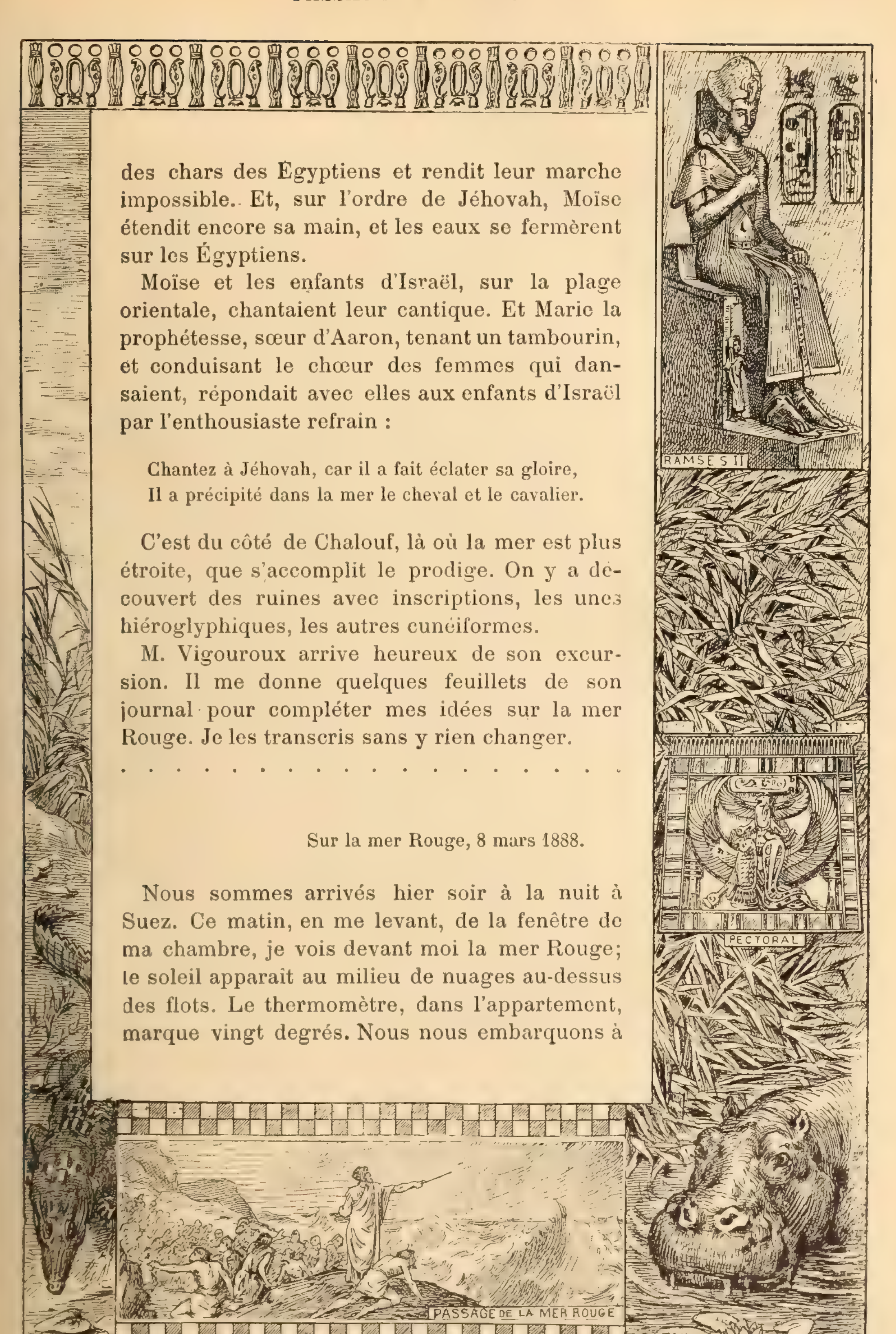
Pithom et Succoth, l'un étant le nom religieux, l'autre le nom civil de la même ville, quel chemin choisirent-ils pour quitter l'Égypte? Ils ne pouvaient aller directement à l'est, et montrer ainsi qu'ils étaient dans l'intention de retourner dans le pays de leurs pères. Il y avait assez de places fortes pour les arrêter, et au-delà de la frontière d'Égypte assez d'ennemis dont ils devaient craindre la vaillance. Moïse n'avait demandé à Pharaon que trois journées de marche dans le désert pour offrir des sacrifices à l'Éternel, et probablement les Égyptiens n'avaient laissé prendre leurs vases sacrés que dans cette perspective. C'est donc dans le désert compris entre le Delta et la mer Rouge qu'ils s'engagèrent, n'emportant rien de cette Égypte où ils avaient connu les extrêmes de la prospérité et de la misère, que quelques souvenirs aussi insignifiants que les vases sacrés de leurs persécuteurs. C'est, en effet, un étrange paradoxe que de donner à la religion mosaïque une origine égyptienne, même au degré le plus éloigné. Ce que Dieu prescrit à son peuple par l'organe de Moïse est l'antithèse la mieux réussie du polythéisme et de la religion des Égyptiens, à plus forte raison de leur morale. La prière de Jacob fut exaucée, et Israël sortit pur du milieu des impuretés de l'Égypte. Le texte dit que Dieu leur fit faire un détour vers la mer. Peut-être eux-mêmes avaient-ils besoin d'être trompés et de croire qu'ayant la mer devant eux, ils changeaient simplement de place, sans quitter défini-



tivement le pays où ils avaient connu des jours heureux. Fuir les mauvais traitements, ils l'acceptaient; dire adieu aux oignons et aux poreaux, l'eussent-ils fait volontiers?

Quoi qu'il en soit, de Succoth ils allèrent à Étham, à l'extrémité du désert, c'est-à-dire au point où celui-ci touchait à la mer Rouge, qui, remplissant alors les lacs Amers, se terminait au nord par le golfe d'Héroopolis. En perçant l'isthme de Suez, on a trouvé dans le sable des gisements et des coquillages identiques à ceux de la mer Rouge. Évidemment, quelque phénomène cosmique exhaussa les terres du côté de Chalouf. La conséquence fut que les lacs se desséchèrent. Il faut par l'imagination rétablir l'état de ce bras de mer tel qu'il fut alors, si l'on veut comprendre quelque chose à l'itinéraire des Hébreux, tel qu'il est tracé dans la Bible.

D'Étham, ils allèrent camper à Pi-Hahirot, entre Migdol et la mer, en face de Baal-Tsiphon. Pharaon approchait. Les enfants d'Israël, effrayés, crièrent à Jéhovah. Ils se plaignaient à Moïse avec amertume. Celui-ci répondait : « Jéhovah combattra pour vous, et vous garderez le silence. » Et Jéhovah dit à Moïse : « Lève ta verge, étends ta main sur la mer et fends-la. » Et la nuée qui était en tête du peuple passa derrière. Et Jéhovah refoula la mer par un vent d'orient qui souffla avec impétuosité toute la nuit. Il la mit à sec, et les eaux se fendirent. Et les fils d'Israël passèrent, et l'armée de Pharaon les suivait dans la mer. Mais Dieu ôta les roues



des chars des Égyptiens et rendit leur marche impossible. Et, sur l'ordre de Jéhovah, Moïse étendit encore sa main, et les eaux se fermèrent sur les Égyptiens.

Moïse et les enfants d'Israël, sur la plage orientale, chantaient leur cantique. Et Marie la prophétesse, sœur d'Aaron, tenant un tambourin, et conduisant le chœur des femmes qui dansaient, répondait avec elles aux enfants d'Israël par l'enthousiaste refrain :

Chantez à Jéhovah, car il a fait éclater sa gloire,
Il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier.

C'est du côté de Chalouf, là où la mer est plus étroite, que s'accomplit le prodige. On y a découvert des ruines avec inscriptions, les unes hiéroglyphiques, les autres cunéiformes.

M. Vigouroux arrive heureux de son excursion. Il me donne quelques feuillets de son journal pour compléter mes idées sur la mer Rouge. Je les transcris sans y rien changer.

. . . .

Sur la mer Rouge, 8 mars 1888.

Nous sommes arrivés hier soir à la nuit à Suez. Ce matin, en me levant, de la fenêtre de ma chambre, je vois devant moi la mer Rouge; le soleil apparaît au milieu de nuages au-dessus des flots. Le thermomètre, dans l'appartement, marque vingt degrés. Nous nous embarquons à

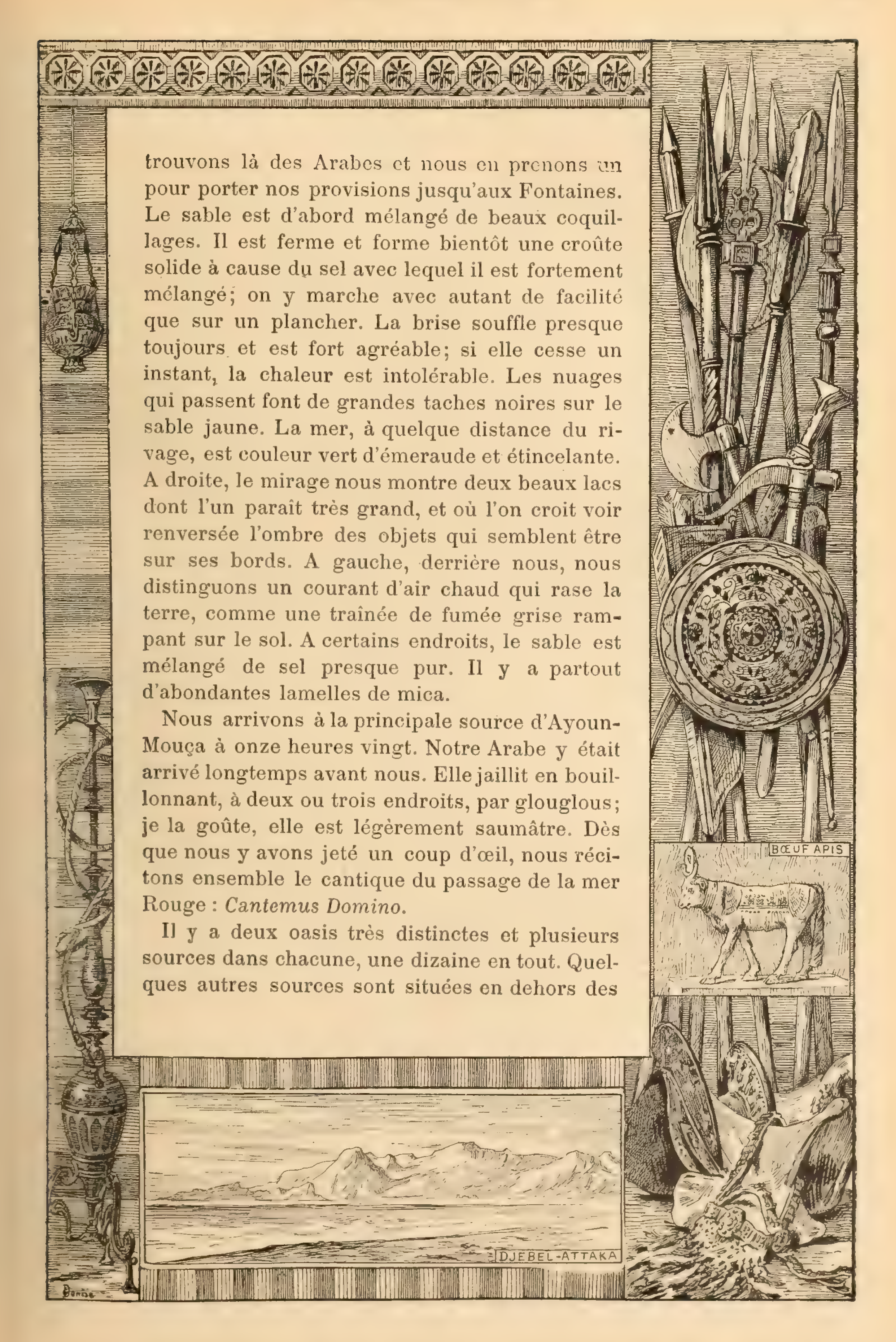


huit heures, le P. Wellinger, le P. Villard, tous deux des missions d'Afrique, le F. Léonard, ancien maître d'école en Normandie, devenu frère franciscain, et moi, pour aller aux Fontaines de Moïse, à l'entrée du désert du Sinaï, sur une barque à voile. La mer est calme, d'un beau vert. A l'ouest, l'horizon est fermé par une chaîne de montagnes qui se dresse comme une muraille : c'est bien le Schour biblique, et les Israélites l'avaient bien nommé la Muraille. A l'est, le Djebel-Attaka, que nous avions vu baisser en arrivant à Suez, se relève ; il est stérile, d'une couleur rougeâtre, avec de grandes veines blanchâtres horizontales. La chaîne va se perdre en diminuant devant nous dans la mer. Notre pilote nous dit qu'il faut trois heures pour monter sur l'Attaka.

Des oiseaux aquatiques rasent l'eau. Du côté du Sinaï, le phénomène trompeur du mirage nous montre des lacs et des arbres qui n'existent pas. Le ciel était d'un bleu magnifique quand nous sommes partis ; peu à peu se forment des nuages gris clair qui projettent de grandes ombres sur l'Attaka. Le soleil, d'abord ardent, est tempéré à présent par la brise.

Fontaines de Moïse.

Nous touchons à terre à dix heures dix, près d'une jetée qui aboutit à une maison où l'on fait faire quarantaine en temps d'épidémie. Nous



trouvons là des Arabes et nous en prenons un pour porter nos provisions jusqu'aux Fontaines. Le sable est d'abord mélangé de beaux coquillages. Il est ferme et forme bientôt une croûte solide à cause du sel avec lequel il est fortement mélangé; on y marche avec autant de facilité que sur un plancher. La brise souffle presque toujours et est fort agréable; si elle cesse un instant, la chaleur est intolérable. Les nuages qui passent font de grandes taches noires sur le sable jaune. La mer, à quelque distance du rivage, est couleur vert d'émeraude et étincelante. A droite, le mirage nous montre deux beaux lacs dont l'un paraît très grand, et où l'on croit voir renversée l'ombre des objets qui semblent être sur ses bords. A gauche, derrière nous, nous distinguons un courant d'air chaud qui rase la terre, comme une traînée de fumée grise rampant sur le sol. A certains endroits, le sable est mélangé de sel presque pur. Il y a partout d'abondantes lamelles de mica.

Nous arrivons à la principale source d'Ayoun-Mouça à onze heures vingt. Notre Arabe y était arrivé longtemps avant nous. Elle jaillit en bouillonnant, à deux ou trois endroits, par glouglous; je la goûte, elle est légèrement saumâtre. Dès que nous y avons jeté un coup d'œil, nous récitons ensemble le cantique du passage de la mer Rouge : *Cantemus Domino.*

Il y a deux oasis très distinctes et plusieurs sources dans chacune, une dizaine en tout. Quelques autres sources sont situées en dehors des



jardins. Un Arabe, qui nous accompagne, nous dit que ces dernières sont au nombre de cinq ou six. Nous en visitons deux; l'une sourd au pied d'un palmier; l'autre, sur une dune de sable à une hauteur plus grande que le terrain environnant. Notre guide indigène nous dit que la dune où l'eau jaillit s'accroît constamment et que la source s'élève à mesure que les sables s'amoncellent. Je ne serais pas surpris que toutes les sources du jardin, qui sont plus basses, provinssent de cette première fontaine. Cependant, on nous assure qu'en creusant là, à une certaine profondeur, on trouve toujours l'eau.

En revenant à l'oasis nous apercevons, en plein désert, une caravane au repos. Les chameaux sont couchés, leurs conducteurs étendus sur le sable à côté d'eux. Nous nous informons, et nous apprenons que ce sont des Bédouins qui, comme autrefois les enfants de Jacob, viennent d'acheter du blé d'Egypte. Ce rapprochement m'intéresse vivement :

« D'où sont-ils? demandons-nous.

— Ils habitent au-delà des montagnes de Schour.

— A quelle distance?

— Il y a deux jours de marche d'ici à leur campement.

— Comment des Bédouins peuvent-ils avoir de quoi acheter du blé?

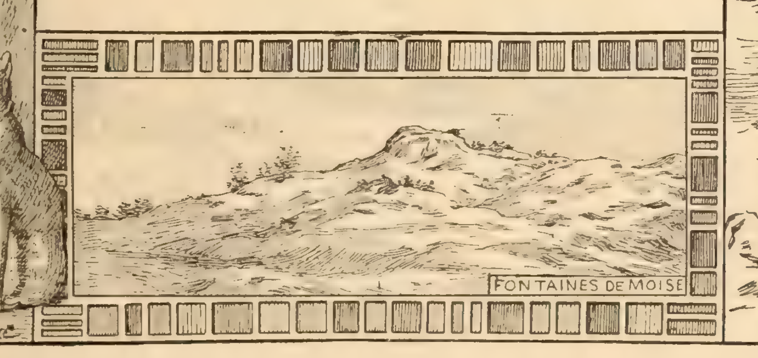
— Allah y pourvoit. Ils ont apporté en Égypte du charbon de bois et de petites meules pour les

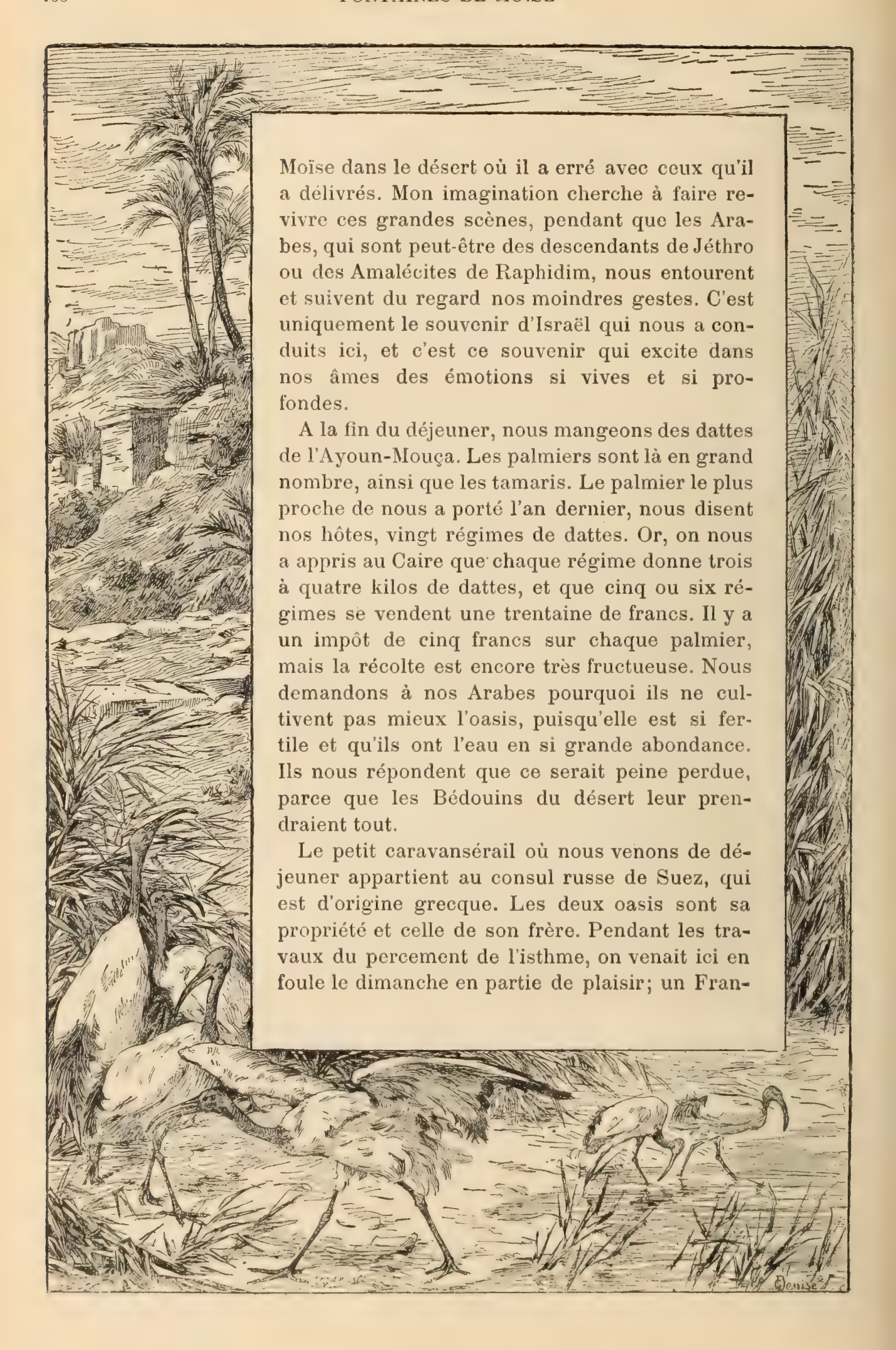
moulins à bras, et c'est avec cela qu'ils ont acheté du blé. »

Toutes les caravanes qui traversent le désert s'arrêtent dans le voisinage d'Ayoun-Mouça, et la tradition, en donnant à ces sources le nom de Fontaines de Moïse, a bien pu marquer exactement un des campements d'Israël quittant la terre de la servitude.

De retour à la plus grande des oasis, les Arabes qui campent en cet endroit nous préparent à déjeuner. Ils allument du feu devant leurs tentes de roseaux, à côté d'un jeune chameau qu'ils nous disent être très doux, et qui broute des rameaux de tamaris. Au milieu du feu ils placent trois cailloux et au dessus un petit vase en métal rempli d'eau, où ils font cuire des œufs à la coque. Puis ils font cuire dés côtelettes passées dans une broche de fer; un Arabe les tient à la main au-dessus des charbons retenus par les cailloux. Le frère Léonard nous dit qu'ils font rôtir des moutons entiers d'une manière analogue. Une femme sort d'une tente et vient les aider à faire la cuisine. Elle sale les côtelettes avec du sel ramassé tel quel dans le désert.

Pendant le déjeuner, fait en un lieu où avaient probablement campé les Israélites qui venaient d'être délivrés miraculeusement de la poursuite des Pharaons, je ne puis cesser de penser à ce grand événement qui a eu de si grandes conséquences, non seulement pour le peuple hébreu, mais pour tout le monde chrétien et pour nous, pèlerins, qui recherchons la trace des pas de

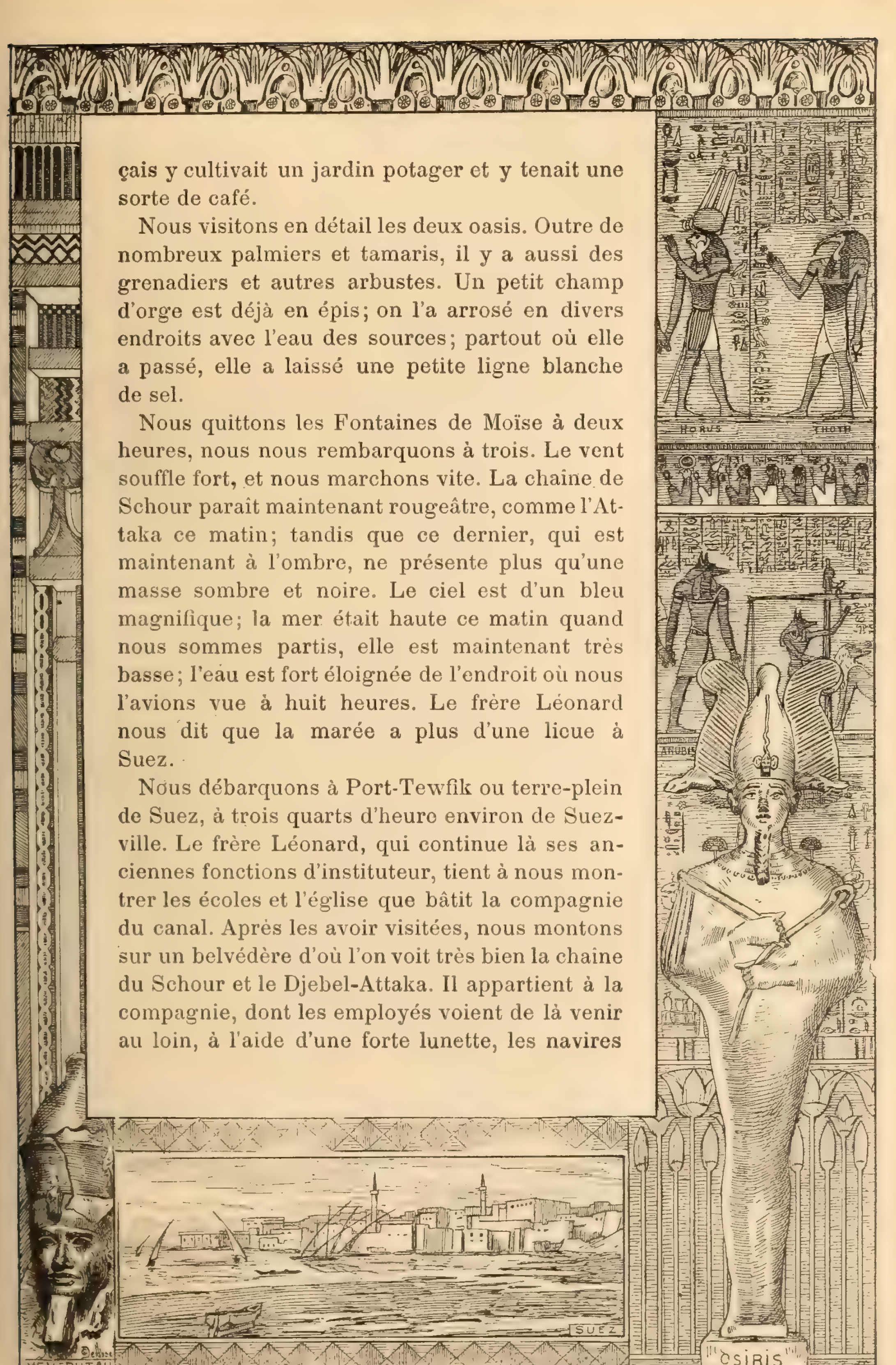

FONTAINES DE MOISE



Moïse dans le désert où il a erré avec ceux qu'il a délivrés. Mon imagination cherche à faire revivre ces grandes scènes, pendant que les Arabes, qui sont peut-être des descendants de Jéthro ou des Amalécites de Raphidim, nous entourent et suivent du regard nos moindres gestes. C'est uniquement le souvenir d'Israël qui nous a conduits ici, et c'est ce souvenir qui excite dans nos âmes des émotions si vives et si profondes.

A la fin du déjeuner, nous mangeons des dattes de l'Ayoun-Mouça. Les palmiers sont là en grand nombre, ainsi que les tamaris. Le palmier le plus proche de nous a porté l'an dernier, nous disent nos hôtes, vingt régimes de dattes. Or, on nous a appris au Caire que chaque régime donne trois à quatre kilos de dattes, et que cinq ou six régimes se vendent une trentaine de francs. Il y a un impôt de cinq francs sur chaque palmier, mais la récolte est encore très fructueuse. Nous demandons à nos Arabes pourquoi ils ne cultivent pas mieux l'oasis, puisqu'elle est si fertile et qu'ils ont l'eau en si grande abondance. Ils nous répondent que ce serait peine perdue, parce que les Bédouins du désert leur prendraient tout.

Le petit caravansérail où nous venons de déjeuner appartient au consul russe de Suez, qui est d'origine grecque. Les deux oasis sont sa propriété et celle de son frère. Pendant les travaux du percement de l'isthme, on venait ici en foule le dimanche en partie de plaisir; un Fran-

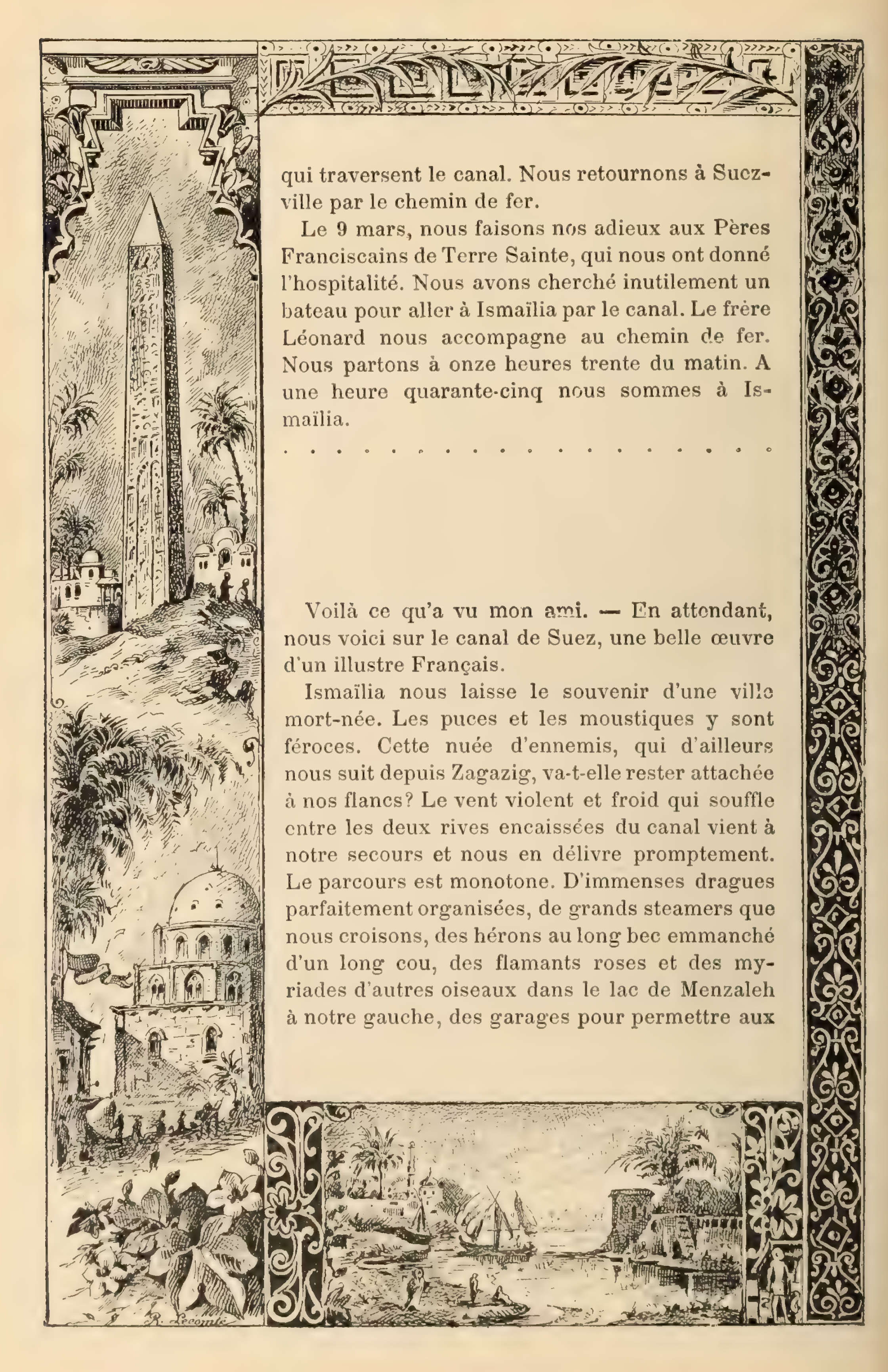


çais y cultivait un jardin potager et y tenait une sorte de café.

Nous visitons en détail les deux oasis. Outre de nombreux palmiers et tamaris, il y a aussi des grenadiers et autres arbustes. Un petit champ d'orge est déjà en épis; on l'a arrosé en divers endroits avec l'eau des sources; partout où elle a passé, elle a laissé une petite ligne blanche de sel.

Nous quittons les Fontaines de Moïse à deux heures, nous nous rembarquons à trois. Le vent souffle fort, et nous marchons vite. La chaîne de Schour paraît maintenant rougeâtre, comme l'Attaka ce matin; tandis que ce dernier, qui est maintenant à l'ombre, ne présente plus qu'une masse sombre et noire. Le ciel est d'un bleu magnifique; la mer était haute ce matin quand nous sommes partis, elle est maintenant très basse; l'eau est fort éloignée de l'endroit où nous l'avions vue à huit heures. Le frère Léonard nous dit que la marée a plus d'une lieue à Suez.

Nous débarquons à Port-Tewfik ou terre-plein de Suez, à trois quarts d'heure environ de Suez-ville. Le frère Léonard, qui continue là ses anciennes fonctions d'instituteur, tient à nous montrer les écoles et l'église que bâtit la compagnie du canal. Après les avoir visitées, nous montons sur un belvédère d'où l'on voit très bien la chaîne du Schour et le Djebel-Attaka. Il appartient à la compagnie, dont les employés voient de là venir au loin, à l'aide d'une forte lunette, les navires



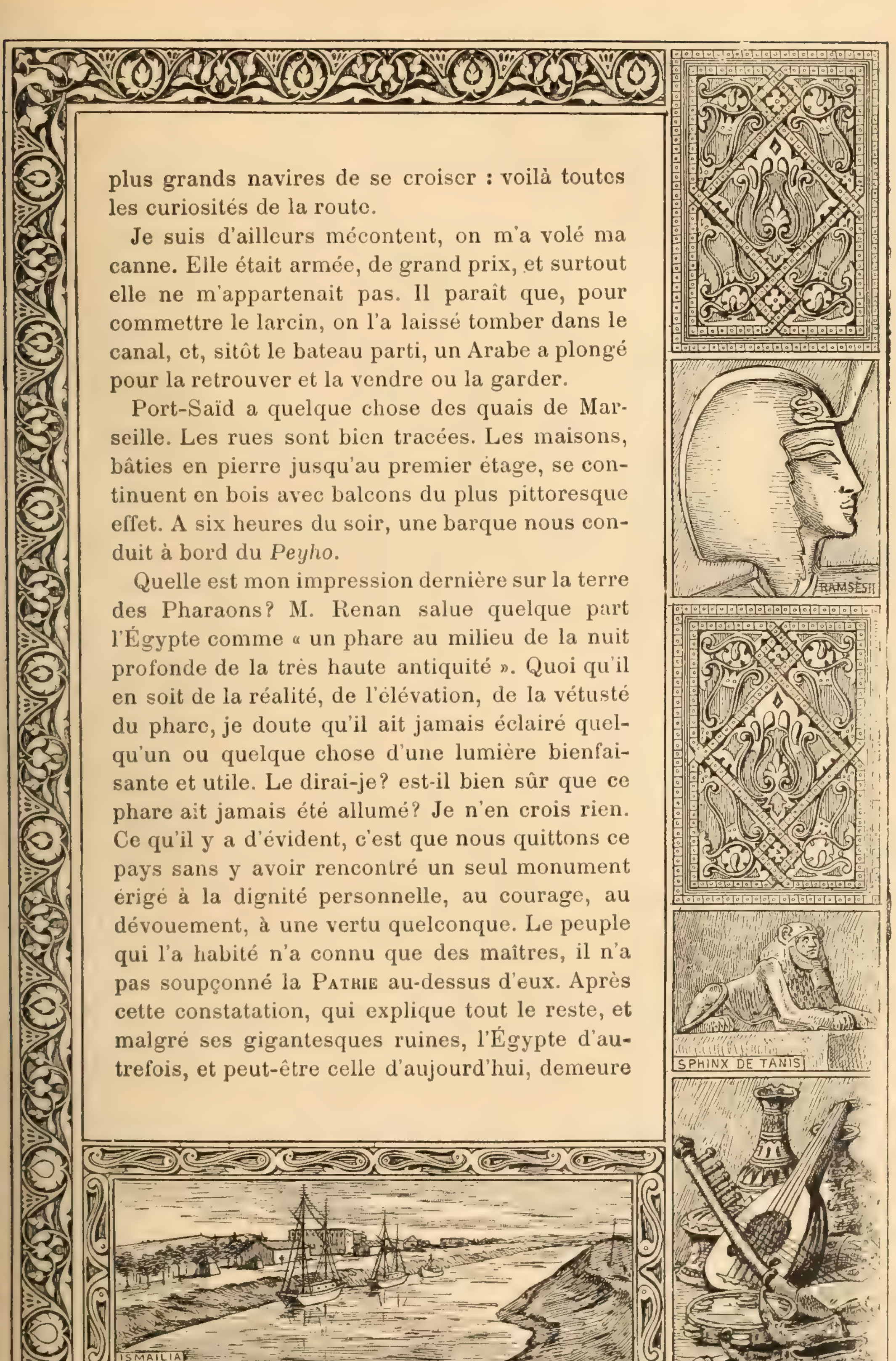
qui traversent le canal. Nous retournons à Suez-ville par le chemin de fer.

Le 9 mars, nous faisons nos adieux aux Pères Franciscains de Terre Sainte, qui nous ont donné l'hospitalité. Nous avons cherché inutilement un bateau pour aller à Ismaïlia par le canal. Le frère Léonard nous accompagne au chemin de fer. Nous partons à onze heures trente du matin. A une heure quarante-cinq nous sommes à Ismaïlia.

. . . .

Voilà ce qu'a vu mon ami. — En attendant, nous voici sur le canal de Suez, une belle œuvre d'un illustre Français.

Ismaïlia nous laisse le souvenir d'une ville mort-née. Les puces et les moustiques y sont féroces. Cette nuée d'ennemis, qui d'ailleurs nous suit depuis Zagazig, va-t-elle rester attachée à nos flancs? Le vent violent et froid qui souffle entre les deux rives encaissées du canal vient à notre secours et nous en délivre promptement. Le parcours est monotone. D'immenses dragues parfaitement organisées, de grands steamers que nous croisons, des hérons au long bec emmanché d'un long cou, des flamants roses et des myriades d'autres oiseaux dans le lac de Menzaleh à notre gauche, des garages pour permettre aux



plus grands navires de se croiser : voilà toutes les curiosités de la route.

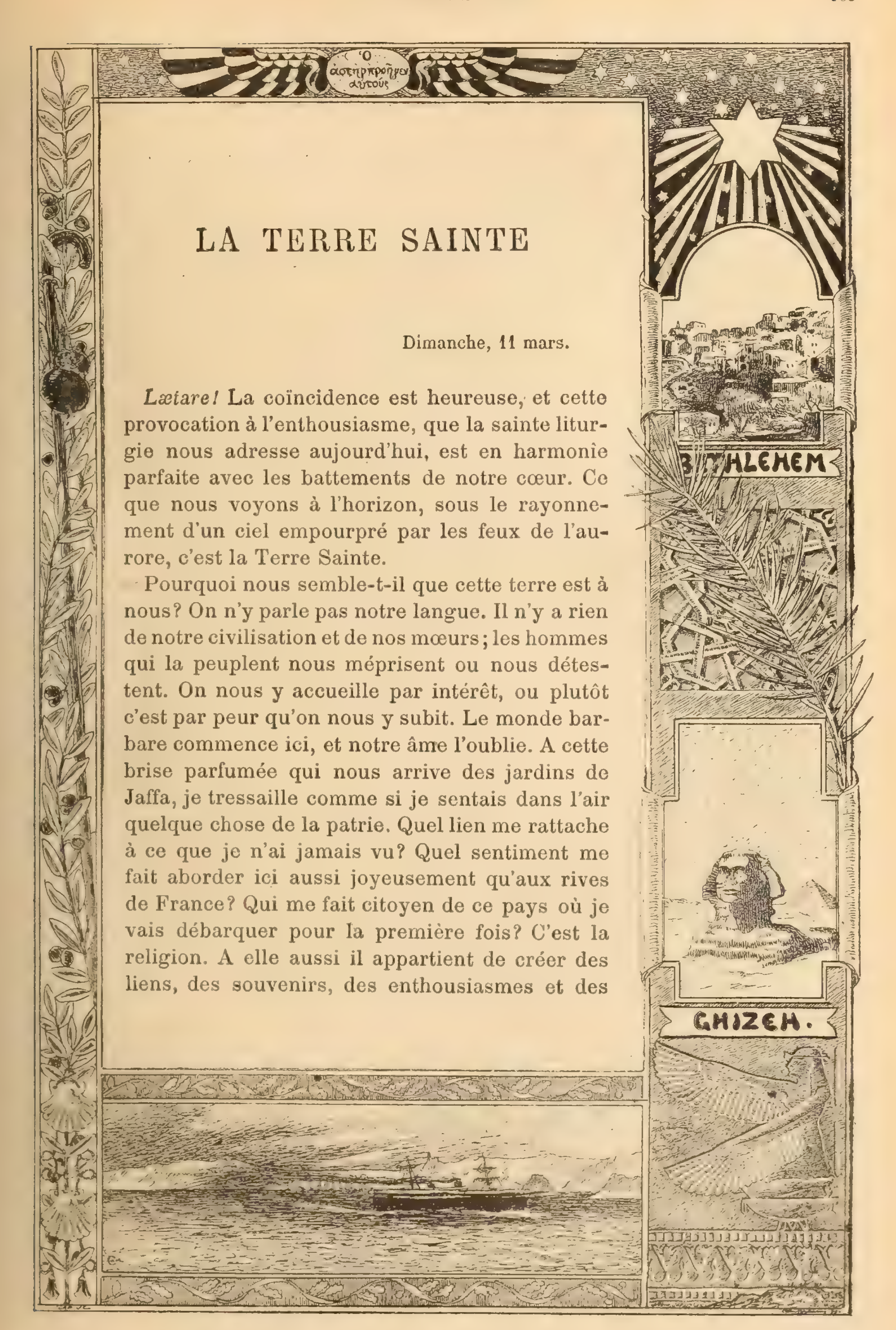
Je suis d'ailleurs mécontent, on m'a volé ma canne. Elle était armée, de grand prix, et surtout elle ne m'appartenait pas. Il paraît que, pour commettre le larcin, on l'a laissé tomber dans le canal, et, sitôt le bateau parti, un Arabe a plongé pour la retrouver et la vendre ou la garder.

Port-Saïd a quelque chose des quais de Marseille. Les rues sont bien tracées. Les maisons, bâties en pierre jusqu'au premier étage, se continuent en bois avec balcons du plus pittoresque effet. A six heures du soir, une barque nous conduit à bord du *Peyho*.

Quelle est mon impression dernière sur la terre des Pharaons? M. Renan salue quelque part l'Égypte comme « un phare au milieu de la nuit profonde de la très haute antiquité ». Quoi qu'il en soit de la réalité, de l'élévation, de la vétusté du phare, je doute qu'il ait jamais éclairé quelqu'un ou quelque chose d'une lumière bienfaisante et utile. Le dirai-je? est-il bien sûr que ce phare ait jamais été allumé? Je n'en crois rien. Ce qu'il y a d'évident, c'est que nous quittons ce pays sans y avoir rencontré un seul monument érigé à la dignité personnelle, au courage, au dévouement, à une vertu quelconque. Le peuple qui l'a habité n'a connu que des maîtres, il n'a pas soupçonné la PATRIE au-dessus d'eux. Après cette constatation, qui explique tout le reste, et malgré ses gigantesques ruines, l'Égypte d'autrefois, et peut-être celle d'aujourd'hui, demeure



un pays jugé. Je le quitte sans regret et en secouant la poussière de mes pieds. Je n'aime ni l'homme sans le sentiment de sa valeur personnelle, ni les peuples qui n'ont jamais senti le souffle de la liberté.

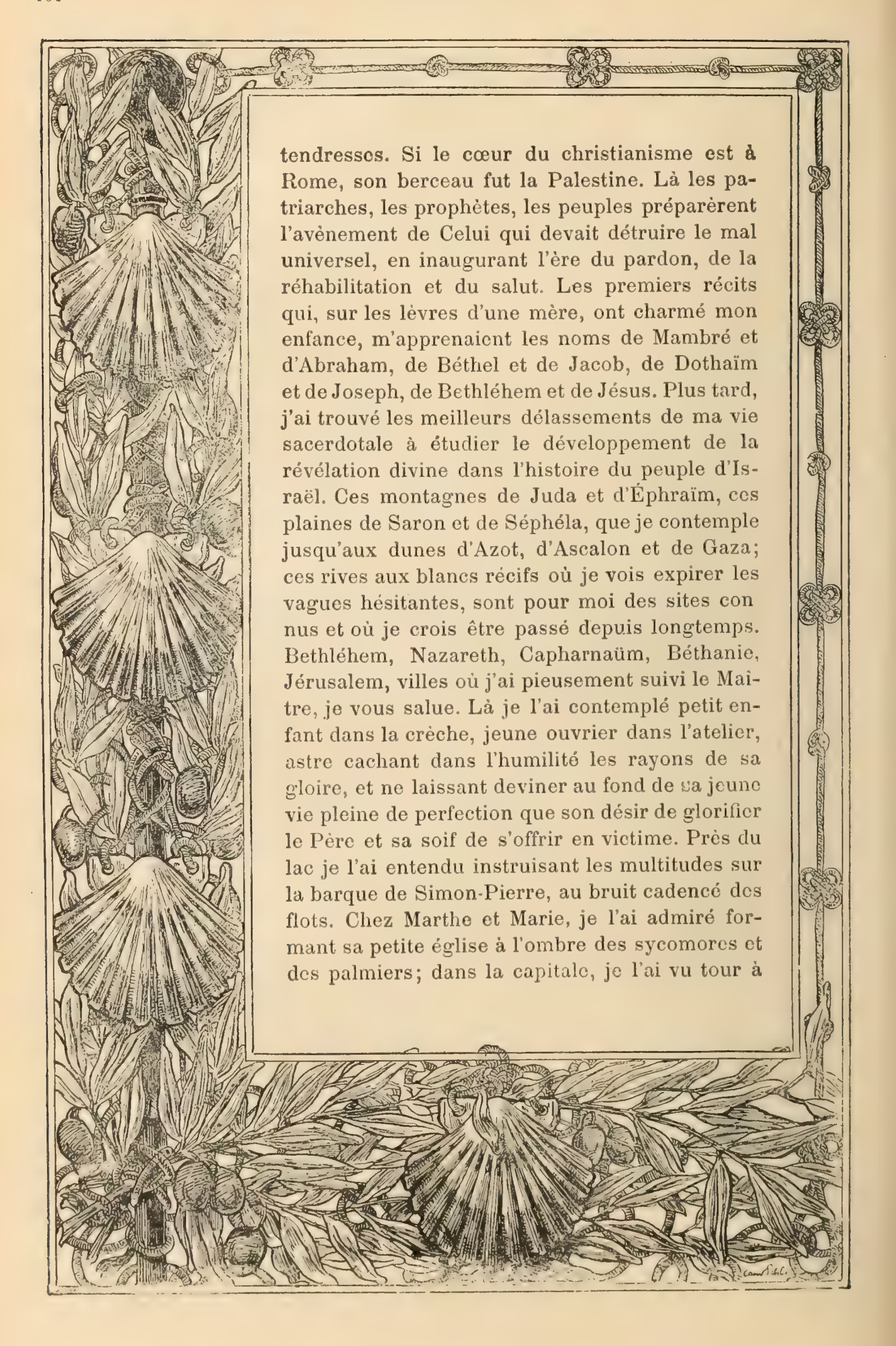


LA TERRE SAINTE

Dimanche, 11 mars.

Lætare! La coïncidence est heureuse, et cette provocation à l'enthousiasme, que la sainte liturgie nous adresse aujourd'hui, est en harmonie parfaite avec les battements de notre cœur. Ce que nous voyons à l'horizon, sous le rayonnement d'un ciel empourpré par les feux de l'aurore, c'est la Terre Sainte.

Pourquoi nous semble-t-il que cette terre est à nous? On n'y parle pas notre langue. Il n'y a rien de notre civilisation et de nos mœurs; les hommes qui la peuplent nous méprisent ou nous détestent. On nous y accueille par intérêt, ou plutôt c'est par peur qu'on nous y subit. Le monde barbare commence ici, et notre âme l'oublie. A cette brise parfumée qui nous arrive des jardins de Jaffa, je tressaille comme si je sentais dans l'air quelque chose de la patrie. Quel lien me rattache à ce que je n'ai jamais vu? Quel sentiment me fait aborder ici aussi joyeusement qu'aux rives de France? Qui me fait citoyen de ce pays où je vais débarquer pour la première fois? C'est la religion. A elle aussi il appartient de créer des liens, des souvenirs, des enthousiasmes et des



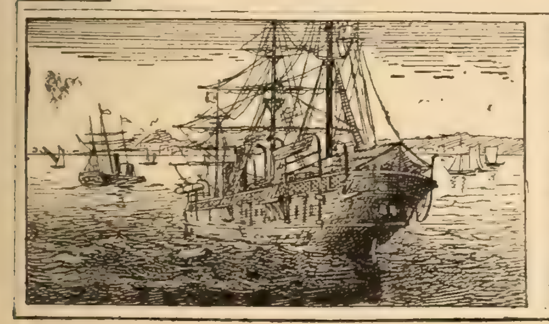
tendresses. Si le cœur du christianisme est à Rome, son berceau fut la Palestine. Là les patriarches, les prophètes, les peuples préparèrent l'avènement de Celui qui devait détruire le mal universel, en inaugurant l'ère du pardon, de la réhabilitation et du salut. Les premiers récits qui, sur les lèvres d'une mère, ont charmé mon enfance, m'apprenaient les noms de Mambré et d'Abraham, de Béthel et de Jacob, de Dothaïm et de Joseph, de Bethléhem et de Jésus. Plus tard, j'ai trouvé les meilleurs délassements de ma vie sacerdotale à étudier le développement de la révélation divine dans l'histoire du peuple d'Israël. Ces montagnes de Juda et d'Éphraïm, ces plaines de Saron et de Séphéla, que je contemple jusqu'aux dunes d'Azot, d'Ascalon et de Gaza; ces rives aux blancs récifs où je vois expirer les vagues hésitantes, sont pour moi des sites connus et où je crois être passé depuis longtemps. Bethléhem, Nazareth, Capharnaüm, Béthanie, Jérusalem, villes où j'ai pieusement suivi le Maître, je vous salue. Là je l'ai contemplé petit enfant dans la crèche, jeune ouvrier dans l'atelier, astre cachant dans l'humilité les rayons de sa gloire, et ne laissant deviner au fond de sa jeune vie pleine de perfection que son désir de glorifier le Père et sa soif de s'offrir en victime. Près du lac je l'ai entendu instruisant les multitudes sur la barque de Simon-Pierre, au bruit cadencé des flots. Chez Marthe et Marie, je l'ai admiré formant sa petite église à l'ombre des sycomores et des palmiers; dans la capitale, je l'ai vu tour à





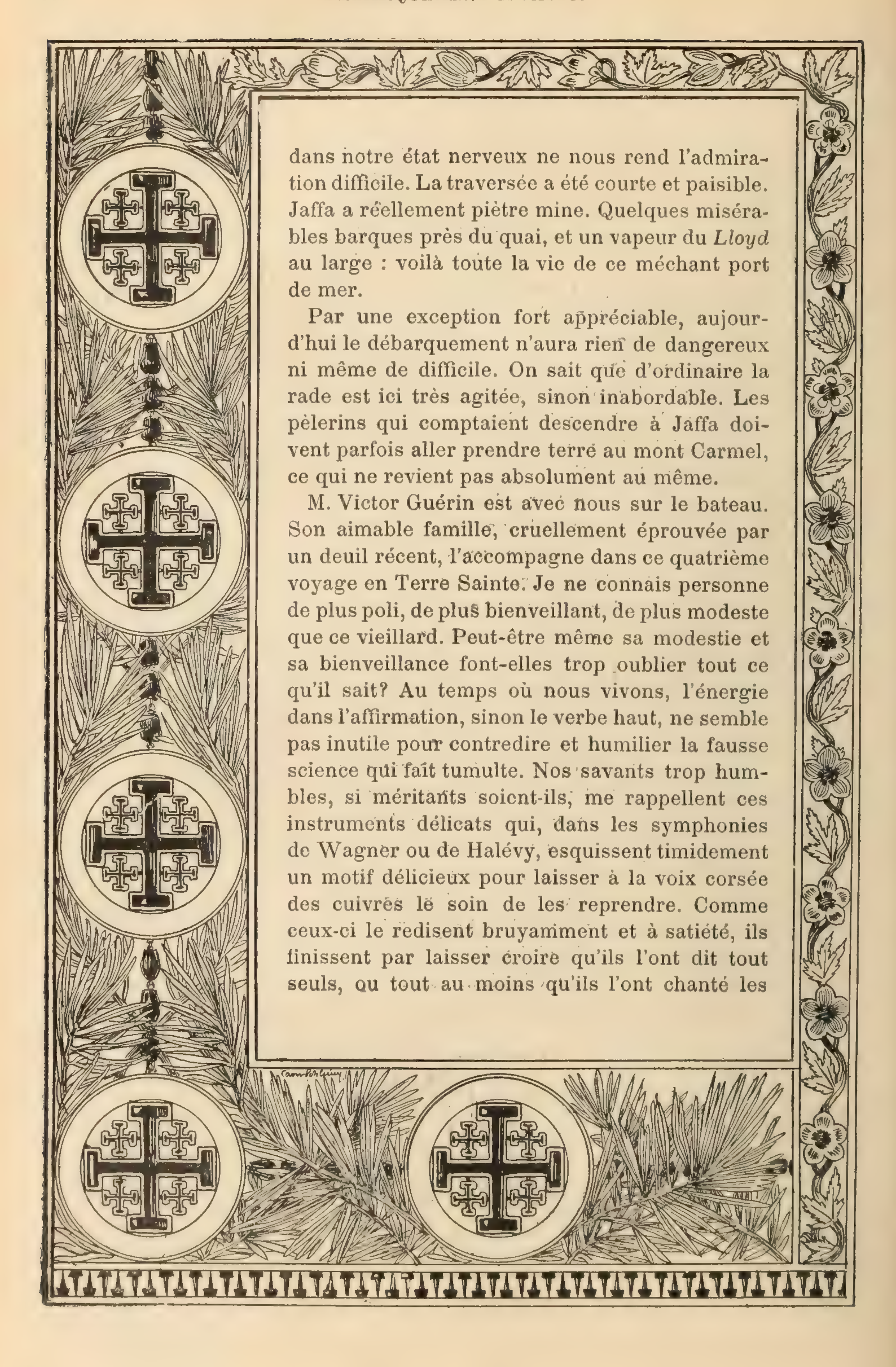
tour tendre et terrible à travers la lutte, puissant comme Dieu, faible comme l'homme. J'ai tressailli sous sa parole, j'ai pleuré devant sa douleur, j'ai incliné ma tête au pied de sa croix, levé mes bras et ma voix au ciel devant son sépulcre vide. Oui, ce pays est le pays de mon âme. Ne dites pas c'est la terre de l'islam; l'islam l'occupe et la souille, comme la vermine déshonore la relique d'un héros. Cette terre n'est pas à lui, et le jour viendra où, sans tirer le glaive, arme malvenue dans les mains de l'Église, au nom des peuples civilisés, nous lui dirons : « Va-t'en d'ici, c'est notre place. Ne sais-tu pas que ce lieu où tu marches est une terre doublement sainte, la patrie de notre Dieu et la patrie de nos âmes? A nous seuls de la garder pour sa réhabilitation suprême, à toi de la fuir. De ton père il fut dit : *Ismaël est un âne sauvage, sa main sera contre tous, et la main de tous sera contre lui.* Ne provoque pas les luttes sanglantes, ton sang est trop pauvre pour en verser encore. Retourne au désert, c'est là ta place, et laisse à la civilisation chrétienne le pays de l'Évangile. »

Mais nous voici en rade et presque sous les murs de Jaffa. Cet amalgame de maisons groupées sans symétrie, carrées comme des ailes de fortins, moitié neuves moitié antiques, produisent un effet singulier. Le nom de Belle, *Yafô*, donné à la ville, lui vient-il des jardins qui l'entourent, ou de la mer qui la baigne? Je ne sais, mais, appliquée à la cité même, l'épithète semblerait une véritable dérision. Rien cependant





VUE DE JAFFA



dans notre état nerveux ne nous rend l'admiration difficile. La traversée a été courte et paisible. Jaffa a réellement piètre mine. Quelques misérables barques près du quai, et un vapeur du *Lloyd* au large : voilà toute la vie de ce méchant port de mer.

Par une exception fort appréciable, aujourd'hui le débarquement n'aura rien de dangereux ni même de difficile. On sait que d'ordinaire la rade est ici très agitée, sinon inabordable. Les pèlerins qui comptaient descendre à Jaffa doivent parfois aller prendre terre au mont Carmel, ce qui ne revient pas absolument au même.

M. Victor Guérin est avec nous sur le bateau. Son aimable famille, cruellement éprouvée par un deuil récent, l'accompagne dans ce quatrième voyage en Terre Sainte. Je ne connais personne de plus poli, de plus bienveillant, de plus modeste que ce vieillard. Peut-être même sa modestie et sa bienveillance font-elles trop oublier tout ce qu'il sait? Au temps où nous vivons, l'énergie dans l'affirmation, sinon le verbe haut, ne semble pas inutile pour contredire et humilier la fausse science qui fait tumulte. Nos savants trop humbles, si méritants soient-ils, me rappellent ces instruments délicats qui, dans les symphonies de Wagner ou de Halévy, esquissent timidement un motif délicieux pour laisser à la voix corsée des cuivres le soin de les reprendre. Comme ceux-ci le redisent bruyamment et à satiété, ils finissent par laisser croire qu'ils l'ont dit tout seuls, ou tout au moins qu'ils l'ont chanté les

premiers. Il y a une ressemblance frappante entre M. Guérin et notre initiateur à l'exégèse biblique, le regretté M. Le Hir. Encore un qui fut trop modeste. Cela profita sans doute beaucoup à son âme, mais trop peu à l'Église, qui devait attendre davantage d'une si riche organisation. Un jour, M. Renan, son élève, trouva bon de prendre ses manuscrits, en lui laissant sa modestie. Jeune encore et inconnu, il se mit à publier à voix retentissante et cadencée ce que le professeur de Saint-Sulpice n'avait que timidement articulé entre deux hoquets. Il parla en maître de ces langues sémitiques qu'il n'avait jamais étudiées qu'en écolier. L'effet fut des mieux réussis, et sa fortune littéraire fut faite. Je voudrais que la vraie science ne manquât ni d'assurance ni de décision, et qu'elle ne laissât pas les frelons manger le miel préparé par les abeilles.

M. Guérin nous sera utile en Palestine, si sa famille et ses relations ne l'absorbent pas trop. En attendant, le prieur des Dominicains de Jérusalem a envoyé un religieux, le P. Séjourné, aussi aimable que diligent, pour nous faciliter le débarquement. Il n'y a qu'à le laisser faire, sa prudence veille aux moindres détails. Six rameurs dirigent lestement notre chaloupe à travers les récifs, et en cinq minutes, nous sommes à terre. Ma main s'incline vers ce sol sacré pour le toucher, et instinctivement elle se reporte à mes lèvres dans l'attitude du respect. Salut à la terre de Dieu!

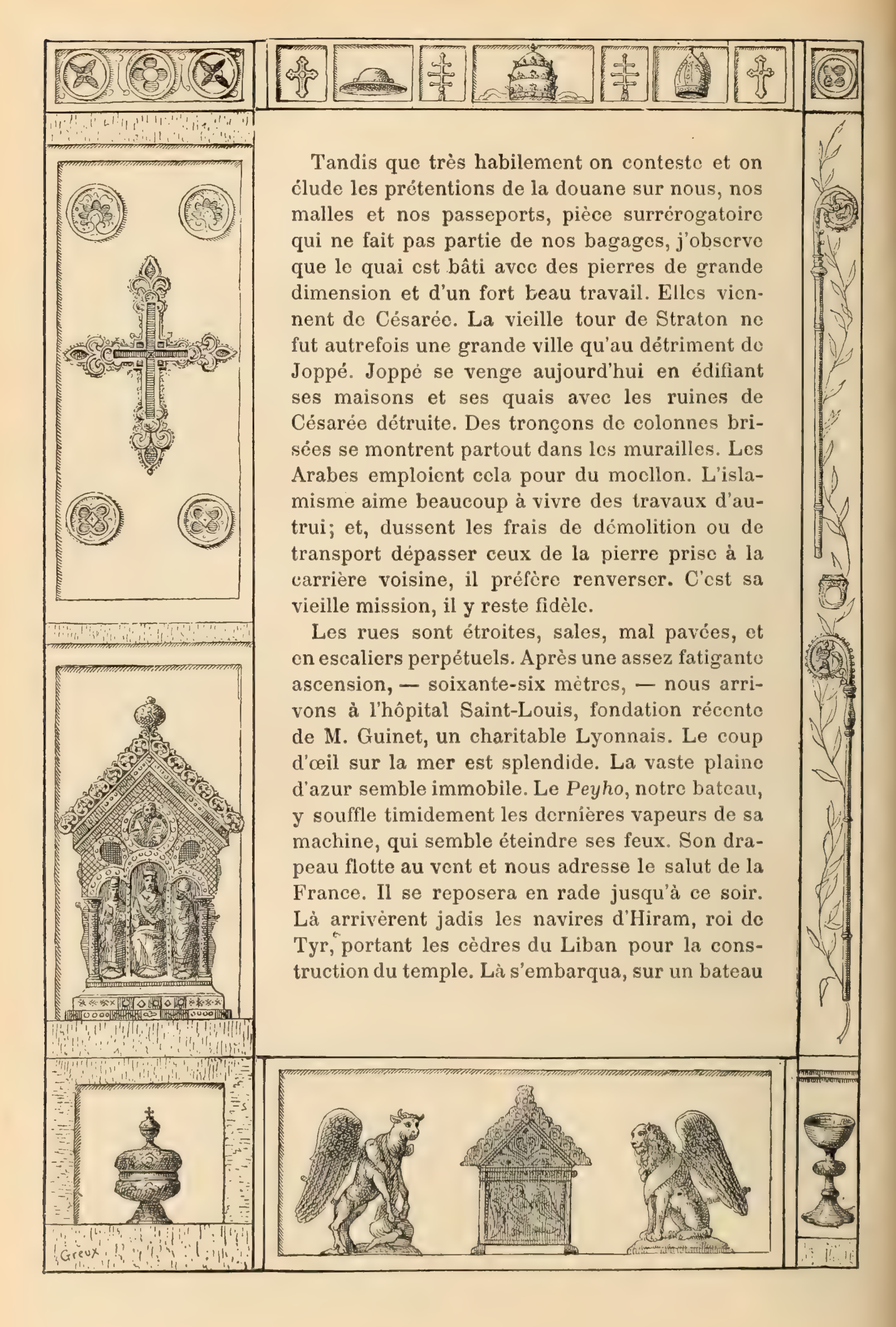
FLEURS DU PALMIER


ALGUES ET PAPYRUS.




VUE DE JAFFA





Tandis que très habilement on conteste et on élude les prétentions de la douane sur nous, nos malles et nos passeports, pièce surérogatoire qui ne fait pas partie de nos bagages, j'observe que le quai est bâti avec des pierres de grande dimension et d'un fort beau travail. Elles viennent de Césarée. La vieille tour de Straton ne fut autrefois une grande ville qu'au détriment de Joppé. Joppé se venge aujourd'hui en édifiant ses maisons et ses quais avec les ruines de Césarée détruite. Des tronçons de colonnes brisées se montrent partout dans les murailles. Les Arabes emploient cela pour du moellon. L'islamisme aime beaucoup à vivre des travaux d'autrui; et, dussent les frais de démolition ou de transport dépasser ceux de la pierre prise à la carrière voisine, il préfère renverser. C'est sa vieille mission, il y reste fidèle.

Les rues sont étroites, sales, mal pavées, et en escaliers perpétuels. Après une assez fatigante ascension, — soixante-six mètres, — nous arrivons à l'hôpital Saint-Louis, fondation récente de M. Guinet, un charitable Lyonnais. Le coup d'œil sur la mer est splendide. La vaste plaine d'azur semble immobile. Le *Peyho*, notre bateau, y souffle timidement les dernières vapeurs de sa machine, qui semble éteindre ses feux. Son drapeau flotte au vent et nous adresse le salut de la France. Il se reposera en rade jusqu'à ce soir. Là arrivèrent jadis les navires d'Hiram, roi de Tyr, portant les cèdres du Liban pour la construction du temple. Là s'embarqua, sur un bateau



bien peu semblable au nôtre, ce pauvre Jonas qui, afin de ne pas aller à Ninive, où Dieu l'envoyait, prenait sa place pour Tharsis, où il ne devait pas arriver. On sait comment, jeté à la mer pour calmer une effroyable tempête, il fut recueilli et ramené sur sa véritable route par un monstre plus agile encore que celui d'où nous sortons, nageant de ses propres forces et n'ayant pas besoin d'une chaudière pour entretenir la vie dans ses flancs.

Notre première joie va être d'offrir le saint sacrifice sur cette terre où l'on se sent si près de Dieu. Est-ce d'en haut, est-ce d'en bas que vient la grâce? Notre joie spirituelle est grande. La maison, entièrement neuve, est admirablement tenue par les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Le jeune aumônier a pour nous des attentions délicates. Notre matinée se passe sur la terrasse à prendre possession, par le regard, de ce long pays désert et maudit, qui exerce, quand même, sur nos âmes une si puissante attraction, Nous allons au nord, au midi, au levant surtout, où se trouve Jérusalem, et en esprit nous nous y arrêtons, redisant ensemble les grands souvenirs qui nous attendent partout.

Un bon religieux maronite vient nous faire visite et nous transmettre le vif désir qu'a son patriarche de nous recevoir dans le Liban. Déjà, en Égypte, nous avions été honorés d'une démarche pareille. Cette fois l'ambassade se complique de présents : confitures exquises, dit-on, vins blancs venus dans les montagnes de Syrie,


LA MAISON DE SIMON LE CORROYEUR



où le nom français est encore tant respecté. Décidément nous sommes des personnages. Je pense bien que c'est à mon ami que ces attentions s'adressent. Il est le père spirituel et le protecteur-né des rares Maronites qui vont à Saint-Sulpice se former à la science et aux vertus sacerdotales.

La soirée est consacrée à visiter les souvenirs bibliques de la cité. A travers des rues que nous avons parcourues ce matin, nous arrivons à la petite mosquée dite *el-Thabieh* ou du *Bastion.* C'est là qu'une très ancienne tradition place la demeure de Simon le corroyeur. Les maisons avoisinantes ont toutes un cachet de haute vétusté. On entre dans celle de Simon par un premier appartement voûté, qui s'ouvre sur un second de même architecture et sur une cour. Dans celle-ci un puits fournit en abondance de l'eau excellente. Il a pu être utilisé jadis par un tanneur. La pierre dure, qui en circonscrit l'orifice, est usée par les cordes qui y glissent dans de séculaires rainures. Un figuier abrite la cour et grimpe sur la terrasse de la maison. C'est là que nous montons, nous aussi, pour juger si le site correspond aux indications des *Actes des apôtres.*

Il y est dit que la demeure du corroyeur était près de la mer. Le bastion qui donne son nom à la petite mosquée s'appelle lui-même *Bordj-el-Bahar*, le *Bastion de la mer.* L'anse ensablée que nous voyons à nos pieds, vers le sud, fut autrefois un petit port. On comprend que le quartier




LES JARDINS DE JAFFA


MENDIANTS


Écrivain public


MUSICIEN DANS UN CAFE

des tanneurs se trouvât dans cette direction. Ceux-ci, en effet, exerçant, aux yeux du judaïsme formaliste, une profession impure, étaient d'ordinaire confinés sur un point spécial de la cité. Régulièrement, c'était le moins propre de tous et le plus rapproché de la mer, ce qui leur permettait de se débarrasser des scories, encombrantes pour leurs ateliers, et dangereuses pour la santé publique.

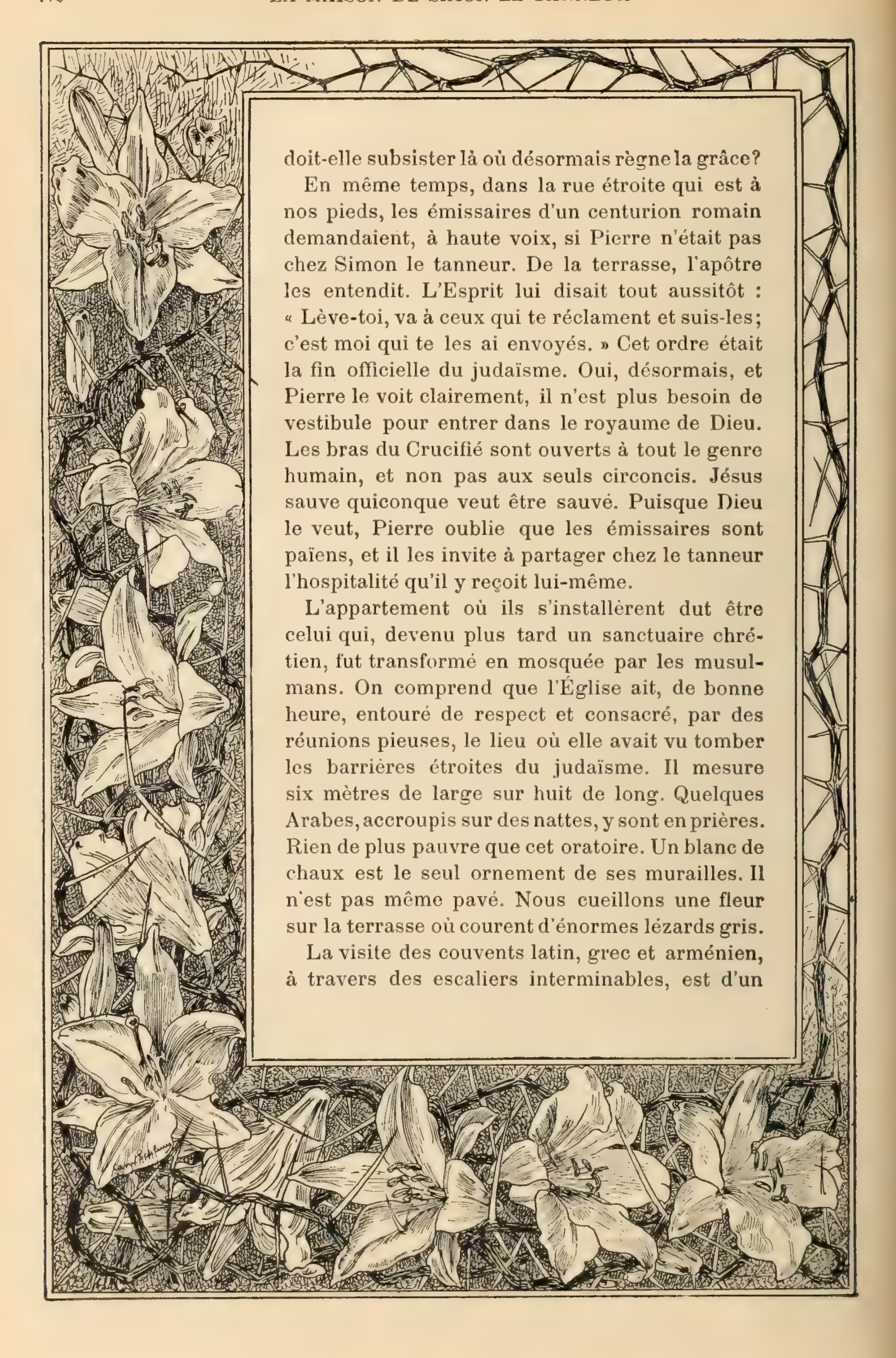
Quand Pierre vint à Joppé, il était à ce moment décisif de son apostolat où la grâce de Dieu, par des inspirations directes, et peut-être aussi par l'organe de Saul, le nouveau converti, lui faisait entrevoir la nécessité d'ouvrir enfin les portes de l'Église à tout homme de bonne volonté. S'étant logé, durant sa tournée pastorale, chez un tanneur, il témoignait qu'il avait commencé de rompre avec les préjugés rabbiniques sur l'impureté des métiers, en attendant d'en finir avec l'indignité présumée des Gentils.

Un jour, sur la terrasse de la maison, Pierre eut faim. Il était midi, heure de la prière et du repas. Or, il fut ravi en extase. Un vase ou un linceul, retenu à ses quatre extrémités, descendait du ciel vers lui. Il contenait toute sorte d'animaux purs et impurs, et une voix disait : « Lève-toi, Pierre, tue et mange. » Et comme l'apôtre hésitait : « Ce que Dieu a purifié, ajouta la voix, garde-toi de l'appeler impur. » Le Fils de Dieu a lavé le monde dans son sang, et le chef des apôtres, le porte-clefs du royaume, estimerait que ce monde est encore souillé? La loi









doit-elle subsister là où désormais règne la grâce?

En même temps, dans la rue étroite qui est à nos pieds, les émissaires d'un centurion romain demandaient, à haute voix, si Pierre n'était pas chez Simon le tanneur. De la terrasse, l'apôtre les entendit. L'Esprit lui disait tout aussitôt : « Lève-toi, va à ceux qui te réclament et suis-les; c'est moi qui te les ai envoyés. » Cet ordre était la fin officielle du judaïsme. Oui, désormais, et Pierre le voit clairement, il n'est plus besoin de vestibule pour entrer dans le royaume de Dieu. Les bras du Crucifié sont ouverts à tout le genre humain, et non pas aux seuls circoncis. Jésus sauve quiconque veut être sauvé. Puisque Dieu le veut, Pierre oublie que les émissaires sont païens, et il les invite à partager chez le tanneur l'hospitalité qu'il y reçoit lui-même.

L'appartement où ils s'installèrent dut être celui qui, devenu plus tard un sanctuaire chrétien, fut transformé en mosquée par les musulmans. On comprend que l'Église ait, de bonne heure, entouré de respect et consacré, par des réunions pieuses, le lieu où elle avait vu tomber les barrières étroites du judaïsme. Il mesure six mètres de large sur huit de long. Quelques Arabes, accroupis sur des nattes, y sont en prières. Rien de plus pauvre que cet oratoire. Un blanc de chaux est le seul ornement de ses murailles. Il n'est pas même pavé. Nous cueillons une fleur sur la terrasse où courent d'énormes lézards gris.

La visite des couvents latin, grec et arménien, à travers des escaliers interminables, est d'un

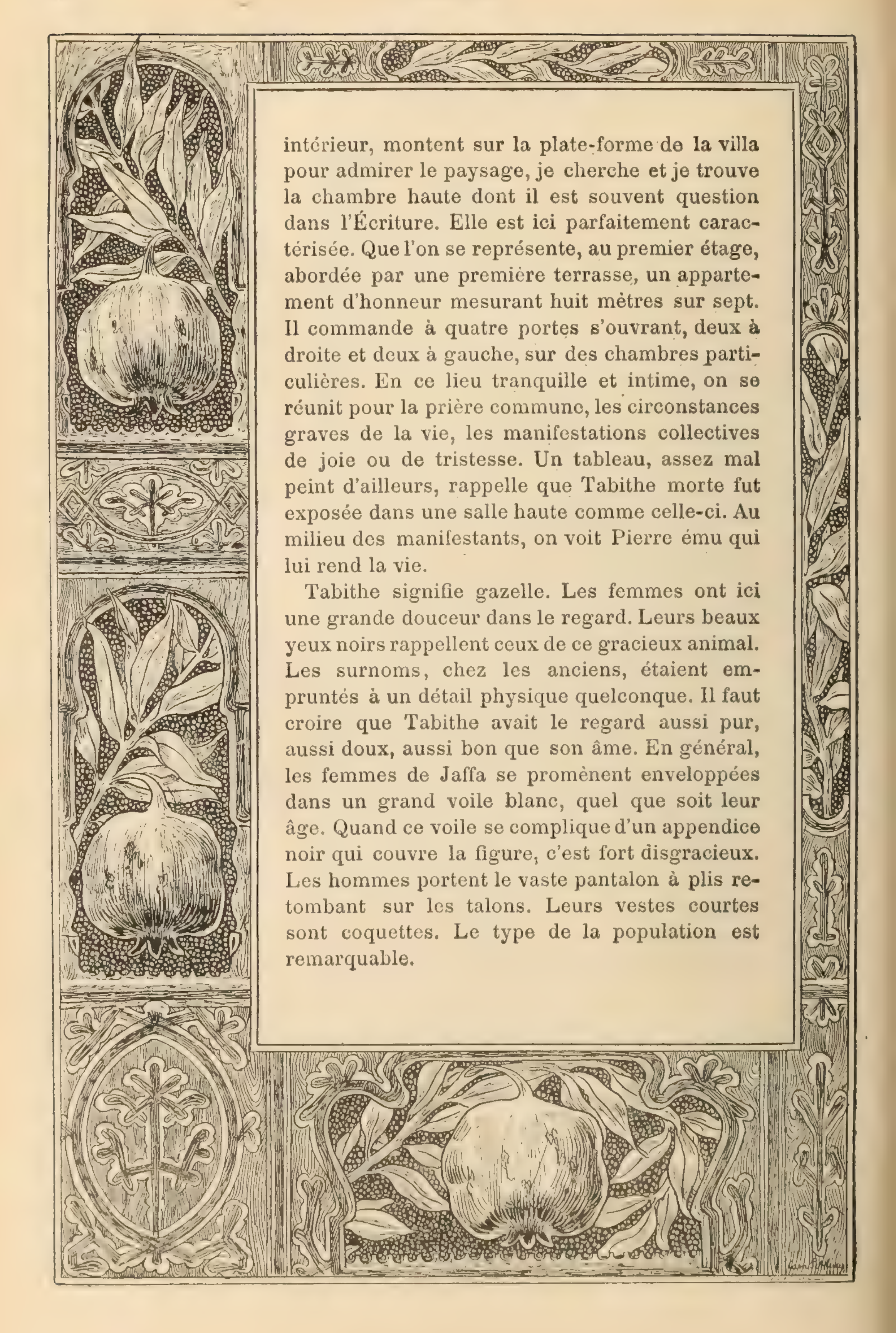
médiocre intérêt. Chez les Arméniens, nous observons curieusement ces fameuses salles où moururent les pestiférés français, en 1799. Elles sont encombrées par des pèlerins qui font là leur ménage et couchent pêle-mêle. Bonaparte, pour épargner les suprêmes douleurs aux malades enfermés ici et qui allaient tomber aux mains de l'ennemi, les fit-il empoisonner? Quelques historiens l'assurent.

Sans perdre de temps, une voiture nous emporte, à travers des bosquets d'orangers, à la villa d'un archimandrite grec où la tradition croit retrouver le souvenir de Tabithe. La famille qui gère cette propriété nous fait le plus aimable accueil et veut nous être présentée tout entière, depuis le vieil aïeul jusqu'au plus jeune enfant. Après les compliments d'usage, nous traversons un vaste enclos planté d'orangers, de vignes et d'amandiers, pour arriver à la caverne que la tradition vénère comme la sépulture de la charitable Tabithe. Nous y pénétrons aisément. Six fosses sépulcrales, à peu près pareilles, y ont été creusées. Est-ce là le tombeau où fut un jour ensevelie, au milieu de sa famille et de ses serviteurs, cette providence des pauvres que Pierre avait ressuscitée? Ce n'est pas impossible. Glanons sur cette terre, où elles s'étalent radieuses, quelques fleurs pour nos amies de France, Tabithes généreuses, secours des pauvres, mères des orphelins, dont le souvenir nous suit même au-delà des mers.

Tandis que mes compagnons, par un escalier



GALERIE DES PESTIFÉRÉS A JAFFA



intérieur, montent sur la plate-forme de la villa pour admirer le paysage, je cherche et je trouve la chambre haute dont il est souvent question dans l'Écriture. Elle est ici parfaitement caractérisée. Que l'on se représente, au premier étage, abordée par une première terrasse, un appartement d'honneur mesurant huit mètres sur sept. Il commande à quatre portes s'ouvrant, deux à droite et deux à gauche, sur des chambres particulières. En ce lieu tranquille et intime, on se réunit pour la prière commune, les circonstances graves de la vie, les manifestations collectives de joie ou de tristesse. Un tableau, assez mal peint d'ailleurs, rappelle que Tabithe morte fut exposée dans une salle haute comme celle-ci. Au milieu des manifestants, on voit Pierre ému qui lui rend la vie.

Tabithe signifie gazelle. Les femmes ont ici une grande douceur dans le regard. Leurs beaux yeux noirs rappellent ceux de ce gracieux animal. Les surnoms, chez les anciens, étaient empruntés à un détail physique quelconque. Il faut croire que Tabithe avait le regard aussi pur, aussi doux, aussi bon que son âme. En général, les femmes de Jaffa se promènent enveloppées dans un grand voile blanc, quel que soit leur âge. Quand ce voile se complique d'un appendice noir qui couvre la figure, c'est fort disgracieux. Les hommes portent le vaste pantalon à plis retombant sur les talons. Leurs vestes courtes sont coquettes. Le type de la population est remarquable.

Enfin, la soirée se passe en agréables conversations avec des prêtres qui viennent nous faire visite. A neuf heures, nous nous retirons dans nos chambres où tout est engageant de confortable et de propreté. La brise de mer nous arrive délicieuse. De la terrasse intérieure, où je me promène, je la respire tout à l'aise. Il y a quelque chose de lugubre dans les longs mugissements des flots pendant la nuit. Je ne crois pas que le monstre, auquel jadis Andromède fut ici exposée, ait jamais eu rien de plus terrible dans la voix. Nous sommes près des rochers où Persée vint la délivrer. Saint Jérôme a mentionné cette légende de la princesse éthiopienne. On nous pardonnera d'aller dormir après y avoir fait allusion.

Lundi, 12 mars.

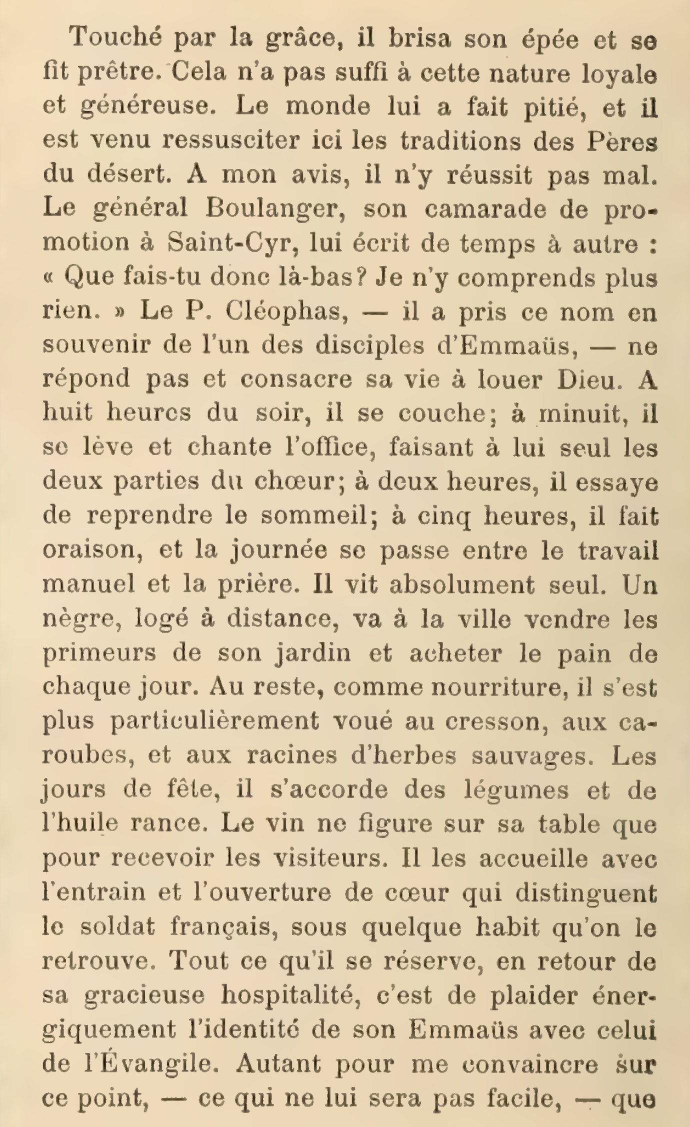
Je dois noter ici une agréable rencontre. C'est celle de l'abbé Vialet, que j'avais connu à Rome économe de Saint-Louis-des-Français. Il est aujourd'hui ermite à Amouas, l'ancienne Emmaüs-Nicopolis. Il avait commencé par vivre à Saint-Jean du Désert, dans une grotte où il a laissé soixante-dix kilos d'embonpoint. On prétend qu'un homme ne saurait perdre la moitié de son poids sans mourir. Celui-ci a fait ce sacrifice et se porte fort bien. Sous son habit de moine il garde toute l'allure d'un soldat. Son œil est plein de vie et sa parole ardente. C'est un grand cœur et un vaillant chrétien.





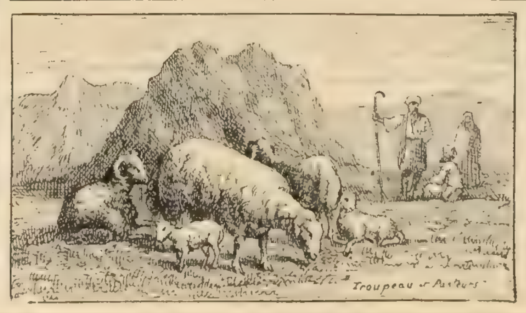






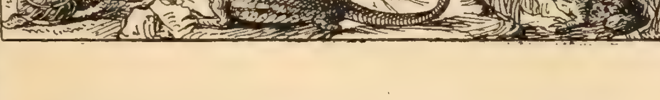
Touché par la grâce, il brisa son épée et se fit prêtre. Cela n'a pas suffi à cette nature loyale et généreuse. Le monde lui a fait pitié, et il est venu ressusciter ici les traditions des Pères du désert. A mon avis, il n'y réussit pas mal. Le général Boulanger, son camarade de promotion à Saint-Cyr, lui écrit de temps à autre : « Que fais-tu donc là-bas? Je n'y comprends plus rien. » Le P. Cléophas, — il a pris ce nom en souvenir de l'un des disciples d'Emmaüs, — ne répond pas et consacre sa vie à louer Dieu. A huit heures du soir, il se couche; à minuit, il se lève et chante l'office, faisant à lui seul les deux parties du chœur; à deux heures, il essaye de reprendre le sommeil; à cinq heures, il fait oraison, et la journée se passe entre le travail manuel et la prière. Il vit absolument seul. Un nègre, logé à distance, va à la ville vendre les primeurs de son jardin et acheter le pain de chaque jour. Au reste, comme nourriture, il s'est plus particulièrement voué au cresson, aux caroubes, et aux racines d'herbes sauvages. Les jours de fête, il s'accorde des légumes et de l'huile rance. Le vin ne figure sur sa table que pour recevoir les visiteurs. Il les accueille avec l'entrain et l'ouverture de cœur qui distinguent le soldat français, sous quelque habit qu'on le retrouve. Tout ce qu'il se réserve, en retour de sa gracieuse hospitalité, c'est de plaider énergiquement l'identité de son Emmaüs avec celui de l'Évangile. Autant pour me convaincre sur ce point, — ce qui ne lui sera pas facile, — que











pour nous faire les honneurs de sa solitude, il a renoncé hier à son pèlerinage de Nazareth, et il nous sert de guide aujourd'hui jusqu'à Amouas, où nous devons déjeuner.

A sept heures du matin, nous quittons Jaffa par un temps délicieux. Notre voiture est mauvaise, mais les chevaux marchent bien. Trop rapidement, nous traversons ces incomparables bosquets d'orangers et de citronniers, qui font des environs de la ville le plus délicieux des jardins. Les grands arbres — on nous assure qu'il y en a huit cent mille — plient sous les fruits et les fleurs, car à cette époque de l'année les uns et les autres se touchent sur les branches, comme si le passé et l'avenir y voulaient vivre ensemble. L'eau est partout dans le sous-sol, et d'innombrables norias la font courir à travers mille rigoles, répandant partout la fraîcheur et la fécondité. Il est regrettable que la propriété privée soit de moins en moins sauvegardée à mesure qu'elle s'éloigne de la ville. Avec l'arrosage, ce paradis s'élargirait peu à peu et envahirait toute la plaine de Saron. Mais les bachibouzouks, installés de loin en loin dans leurs petites tours de garde, ne suffisent pas à écarter les maraudeurs. Au troisième kilomètre, les jardins s'arrêtent et font place à des champs ordinaires pas trop mal cultivés.

Une ferme-école juive nous prouve que les idées d'Europe arrivent ici et y prennent pied. Il est d'ailleurs évident que la population est plus laborieuse dans ce district que dans le reste de la



BRANCHES DE FIGUIER ET DE MURIER



CACTUS



FELLAH LABOURANT



MAISON DE FELLAH


SAULE




LE CHENE



Palestine. La terre, pour y être rouge et sablonneuse, n'en demeure pas moins fertile, et tout est bon à la remuer. Les bœufs sont de petite taille; on les emploie quand même au labour. Parfois, un chameau seul forme tout l'attelage. Le plus détestable est de voir labourer ensemble un âne et un bœuf. L'allure de ces deux bêtes n'étant pas la même, le baudet devient le souffre-douleur. Je n'ai jamais mieux compris que maintenant le précepte de Moïse : Tu n'accoupleras pas le bœuf et l'âne pour labourer; et je regrette qu'on ne l'observe plus ici. Le paysan, pour stimuler l'attelage, tient toujours dans sa main le *dorban* ou bâton armé d'une pointe de fer, dont il est souvent question dans l'Écriture. Rien de plus élémentaire que la charrue. Elle se résume en une forte branche d'arbre recourbée à son extrémité inférieure, et recevant là, dans un trou foré exprès, le manche sur lequel s'appuie le laboureur. Le soc est une simple pointe de fer. Une barre transversale, attachée à l'extrémité supérieure de la charrue, porte de longues et fortes chevilles, entre lesquelles le bœuf passe le cou, et qui, reliées en dessous par une corde, constituent comme un double collier pour l'attelage.

De grandes haies de cactus bordent la route et délimitent les propriétés. Le coton et le lin poussent dans les sillons. On sait le rôle important qu'avec la laine ces matières textiles ont joué, de tout temps, dans l'histoire du luxe oriental. Des vignes, plantées comme dans le midi de


VIEUX FIGUIERS


LES CEDRES DU LIBAN


OLIVIERS



la France, épanouissent déjà leurs feuilles au soleil. Les pommes de terre, elles-mêmes, ne font pas ici mauvaise figure, tout en restant une surprenante innovation. Partout, sous nos pas, les tulipes, les anémones, les narcisses, étalent leurs voyantes couleurs. Notre aimable prélat romain, qui nous a retrouvés à Jaffa, veut bien nous faire un cours de botanique. La flore de Saron est des plus variées.

Nous laissons à gauche, sur une petite colline, le village arabe d'Yazour. Il est bâti en terre mêlée de paille. Les figuiers et les oliviers qui l'entourent lui donnent un joli aspect. Faut-il reconnaître ici l'ancienne Gazer du roi cananéen Horam, qui fut taillé en pièces par Josué? La ville qu'un Pharaon brûla et donna en dot à sa fille, épouse de Salomon? Sa situation vis-à-vis d'Emmaüs, entre la mer et Béthoron inférieure, autant que son nom actuel, rappelant assez bien celui d'autrefois, rendraient l'identification possible. Mais il n'y a ici aucune ruine rappelant une cité reconstruite par Salomon. Quelques pierres taillées, restes d'une ancienne église, attirent seules notre attention, et nous savons d'ailleurs que Gazer a été trouvée un peu plus loin, sur cette route, par M. Clermont-Ganneau.

Voici la maréchaussée du pays : deux bachibouzouks, coiffés d'un tarbouch rouge, vêtus de vieilles tuniques, jadis peut-être noires, aujourd'hui de la couleur qu'on voudra, s'avancent vers nous. Ils ont tout l'air de forçats en rupture de ban. Un vieux fusil, un grand sabre, un bon





BACHI-BOUZOUK



RIVIÈRE LE NAHR-EL-AOUDJEH



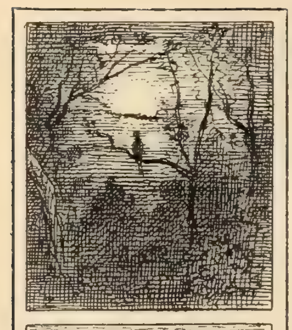
SARONA, COLONIE DE TEMPLIERS.



HUTTE DE BÉDOUINS



SOURCE DU PLATANE A YASOUR.







coursier, leur suffisent pour paraître assurer la police de la route. Sans nous regarder, ils tournent à gauche et vont s'enfermer dans la tour de garde qui est leur logement officiel. Deux chevaux, dont on a lié les jambes, paissent et hennissent sur le gazon. Ce sont leurs bêtes de rechange, à moins qu'il n'y ait dans la tour un supplément de bachi-bouzouks.

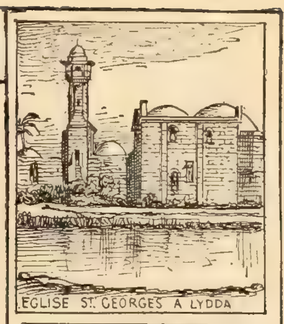
Des femmes vont au marché de Jaffa vendre du lait et du beurre. Sur le sein de quelques-unes s'épanouissent des têtes de poulets, avec leurs crêtes rouges, comme de vivantes et mobiles anémones. Les bonnes bêtes ont été remisées dans ce pli de chemise, que tout paysan se fait un devoir de ménager entre le sein et la ceinture. Faut-il expliquer, par ce détail de la vie réelle, cette expression métaphorique de l'Écriture : *Être dans le sein de quelqu'un*, pour dire qu'on est de ses amis, de sa famille, de son bien? Pourquoi pas, s'il est acquis que les Orientaux ont toujours, entre leur vêtement et leur poitrine, une sorte de poche où ils abritent ce qu'ils possèdent de plus précieux. Une caravane de chameaux se dirige gravement vers nous. Au fond du tableau se dressent les montagnes de Juda.

Laissant à gauche, avec sa mosquée ombragée de palmiers et de sycomores, Beith-Dedjan, peut-être l'ancienne maison de Dagon, où les Philistins avaient érigé un temple à leur dieu-poisson, nous suivons la route qui va directement à Ramleh. Elle est convenablement réparée, et nous marchons vite. Lydda, où Pierre guérit








ÉGLISE St GEORGES À LYDDA

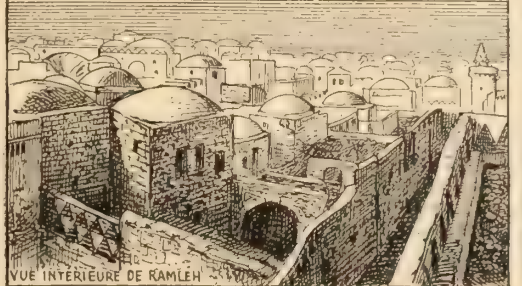
Énée le paralytique, élève à notre gauche son blanc minaret au-dessus de ses jardins et parmi les palmiers. Le paysage est franchement oriental. Lydda fut appelée, sous Adrien, Diospolis, la ville de Jupiter, mais le christianisme effaça ce souvenir païen et lui rendit son nom biblique. Elle a joué un rôle au point de vue religieux et militaire durant les Croisades. Le culte de saint Georges, sur son beau coursier, terrassant le dragon et délivrant une jeune fille, fut particulièrement cher aux chevaliers du moyen âge. C'est à Lydda, disait-on, que ce saint était né et qu'il avait son tombeau. Un bois d'oliviers que nous traversons est plein de souvenirs historiques. Bonaparte y a campé, et Colbert les avait fait planter, ignorant peut-être qu'avant lui un autre intendant du grand roi, Baal-Hanan, ministre de David, avait eu là ses occupations principales. Après la cinquième tour de garde, nous sommes à Ramleh.



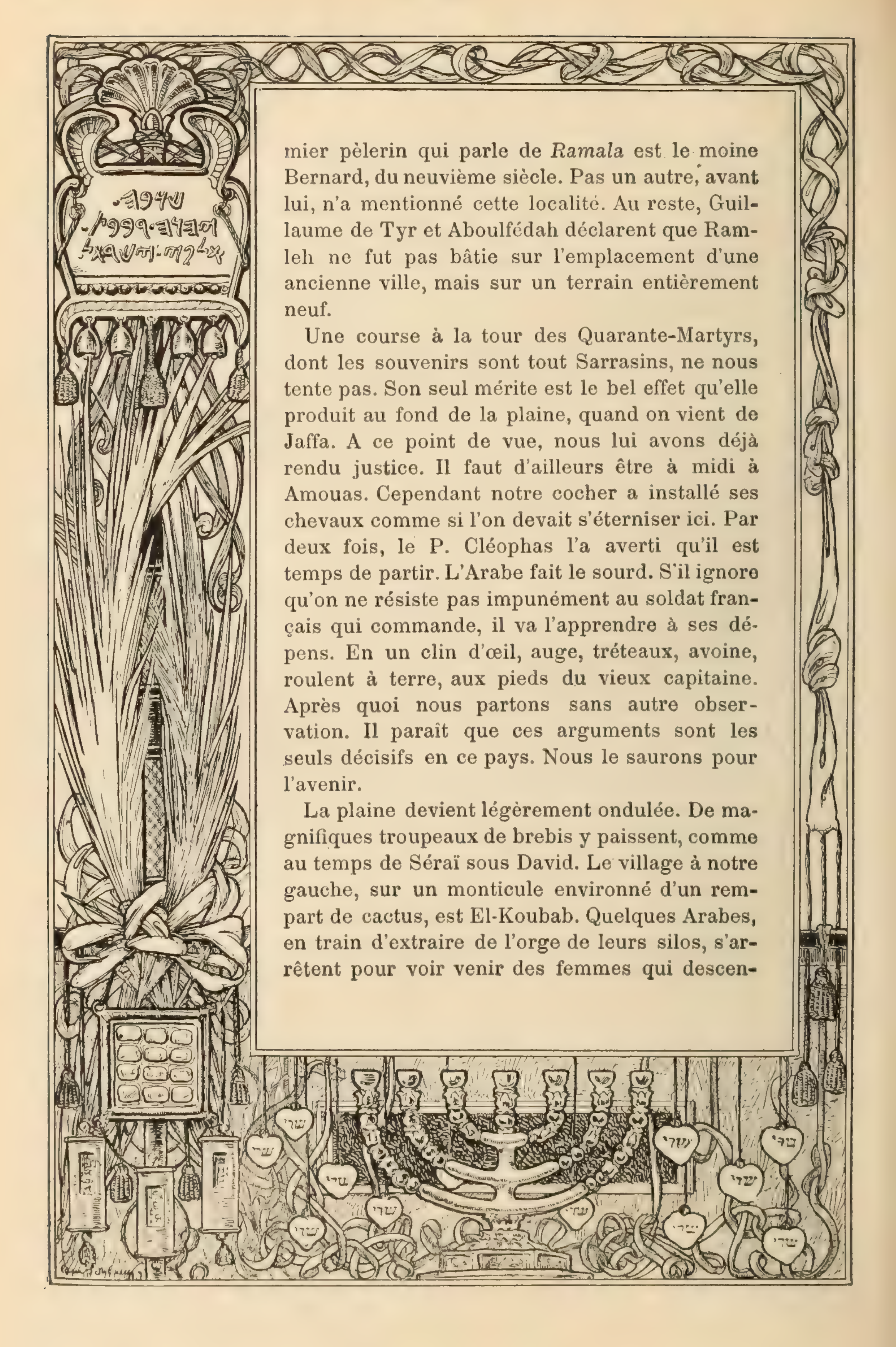
Ramleh veut dire le sable. Le nom est bien donné. La plaine devient ici très sablonneuse. En allant du nord au sud, Saron se terminait à peu près vers le point où nous sommes, et Séphéla commençait, se déroulant jusqu'à Azot et Gaza. Tandis qu'on laisse nos chevaux respirer un moment, nous allons voir, au couvent des Franciscains, la maison dite de Joseph d'Arimathie et l'atelier de Nicodème. Rien de tout cela n'est historiquement fondé. Ramleh a une origine toute musulmane, et ce que l'on nous y montre n'est pas plus vieux que les Croisades. Le pre-






VUE INTÉRIEURE DE RAMLEH

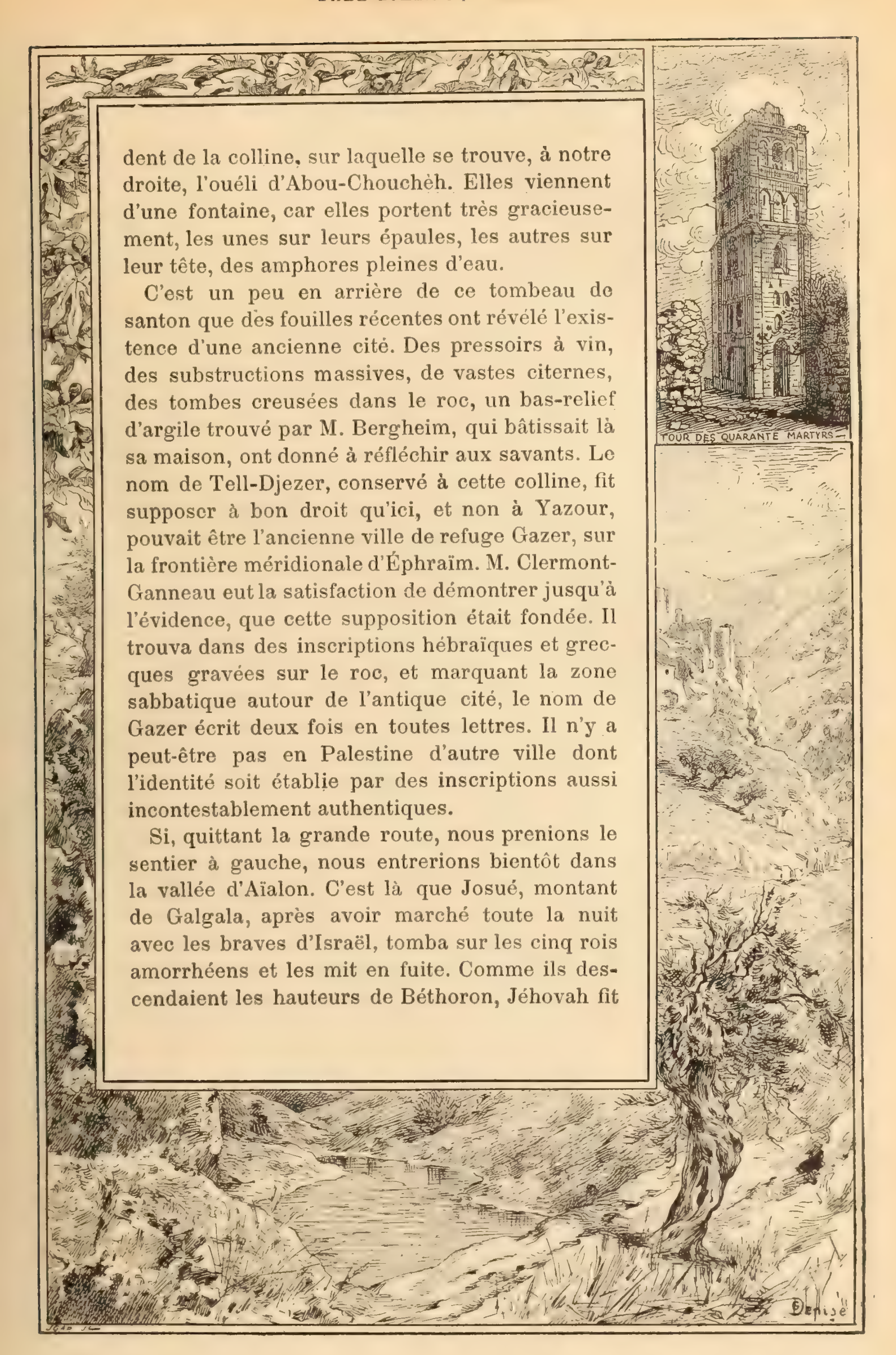




mier pèlerin qui parle de *Ramala* est le moine Bernard, du neuvième siècle. Pas un autre, avant lui, n'a mentionné cette localité. Au reste, Guillaume de Tyr et Aboulfédah déclarent que Ramleh ne fut pas bâtie sur l'emplacement d'une ancienne ville, mais sur un terrain entièrement neuf.

Une course à la tour des Quarante-Martyrs, dont les souvenirs sont tout Sarrasins, ne nous tente pas. Son seul mérite est le bel effet qu'elle produit au fond de la plaine, quand on vient de Jaffa. A ce point de vue, nous lui avons déjà rendu justice. Il faut d'ailleurs être à midi à Amouas. Cependant notre cocher a installé ses chevaux comme si l'on devait s'éterniser ici. Par deux fois, le P. Cléophas l'a averti qu'il est temps de partir. L'Arabe fait le sourd. S'il ignore qu'on ne résiste pas impunément au soldat français qui commande, il va l'apprendre à ses dépens. En un clin d'œil, auge, tréteaux, avoine, roulent à terre, aux pieds du vieux capitaine. Après quoi nous partons sans autre observation. Il paraît que ces arguments sont les seuls décisifs en ce pays. Nous le saurons pour l'avenir.

La plaine devient légèrement ondulée. De magnifiques troupeaux de brebis y paissent, comme au temps de Séraï sous David. Le village à notre gauche, sur un monticule environné d'un rempart de cactus, est El-Koubab. Quelques Arabes, en train d'extraire de l'orge de leurs silos, s'arrêtent pour voir venir des femmes qui descen-



dent de la colline, sur laquelle se trouve, à notre droite, l'ouéli d'Abou-Chouchèh. Elles viennent d'une fontaine, car elles portent très gracieusement, les unes sur leurs épaules, les autres sur leur tête, des amphores pleines d'eau.

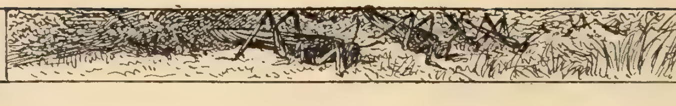
C'est un peu en arrière de ce tombeau de santon que des fouilles récentes ont révélé l'existence d'une ancienne cité. Des pressoirs à vin, des substructions massives, de vastes citernes, des tombes creusées dans le roc, un bas-relief d'argile trouvé par M. Bergheim, qui bâtissait là sa maison, ont donné à réfléchir aux savants. Le nom de Tell-Djezer, conservé à cette colline, fit supposer à bon droit qu'ici, et non à Yazour, pouvait être l'ancienne ville de refuge Gazer, sur la frontière méridionale d'Éphraïm. M. Clermont-Ganneau eut la satisfaction de démontrer jusqu'à l'évidence, que cette supposition était fondée. Il trouva dans des inscriptions hébraïques et grecques gravées sur le roc, et marquant la zone sabbatique autour de l'antique cité, le nom de Gazer écrit deux fois en toutes lettres. Il n'y a peut-être pas en Palestine d'autre ville dont l'identité soit établie par des inscriptions aussi incontestablement authentiques.

Si, quittant la grande route, nous prenions le sentier à gauche, nous entrerions bientôt dans la vallée d'Aïalon. C'est là que Josué, montant de Galgala, après avoir marché toute la nuit avec les braves d'Israël, tomba sur les cinq rois amorrhéens et les mit en fuite. Comme ils descendaient les hauteurs de Béthoron, Jéhovah fit


LA POSTE DANS LE DÉSERT


CARAVANE DE BÉDOUINS.


HALTE DE NUIT



tomber sur eux des pierres qui les tuèrent. Alors Josué parla à l'Éternel et dit :

Soleil, à Gabaon arrête!
Et toi, lune, sur la vallée d'Aïalon
Et le soleil s'arrêta et la lune aussi,
Jusqu'à ce que la nation eût mis en pièces ses ennemis.

Le massacre fut épouvantable. Josué ayant fait saisir dans la caverne de Makkéda, où ils s'étaient cachés, les cinq rois amorrhéens, les égorgea de sa propre main. Il fit pendre leurs cadavres aux arbres de la route tout un jour. On ne les descendit qu'à la nuit pour les jeter, pêle-mêle, dans la caverne même où les malheureux avaient été surpris. La porte en fut obstruée par des rochers que l'on y roula. Leurs squelettes y sont peut-être encore.

Nous approchons des montagnes de Juda. El-Athroun, une ancienne forteresse, en marque les premiers contreforts. Ces restes de tour, que nous voyons au sommet de la colline, et les murs qui protégeaient la citadelle sont de l'époque des Croisades, aussi bien que les ruines d'une vieille église cachée sous les ronces. De vastes salles ogivales ont été transformées en une série d'habitations misérables, où des familles arabes sont logées. Le rapport fortuit entre El-Athroun et le mot latin *latro* a peut être donné naissance à la légende qui place ici la patrie du Bon Larron. Dans ces questions-là, nos braves pères les Croisés n'y regardaient pas de si près, et un mot, fût-il latin, dans un pays

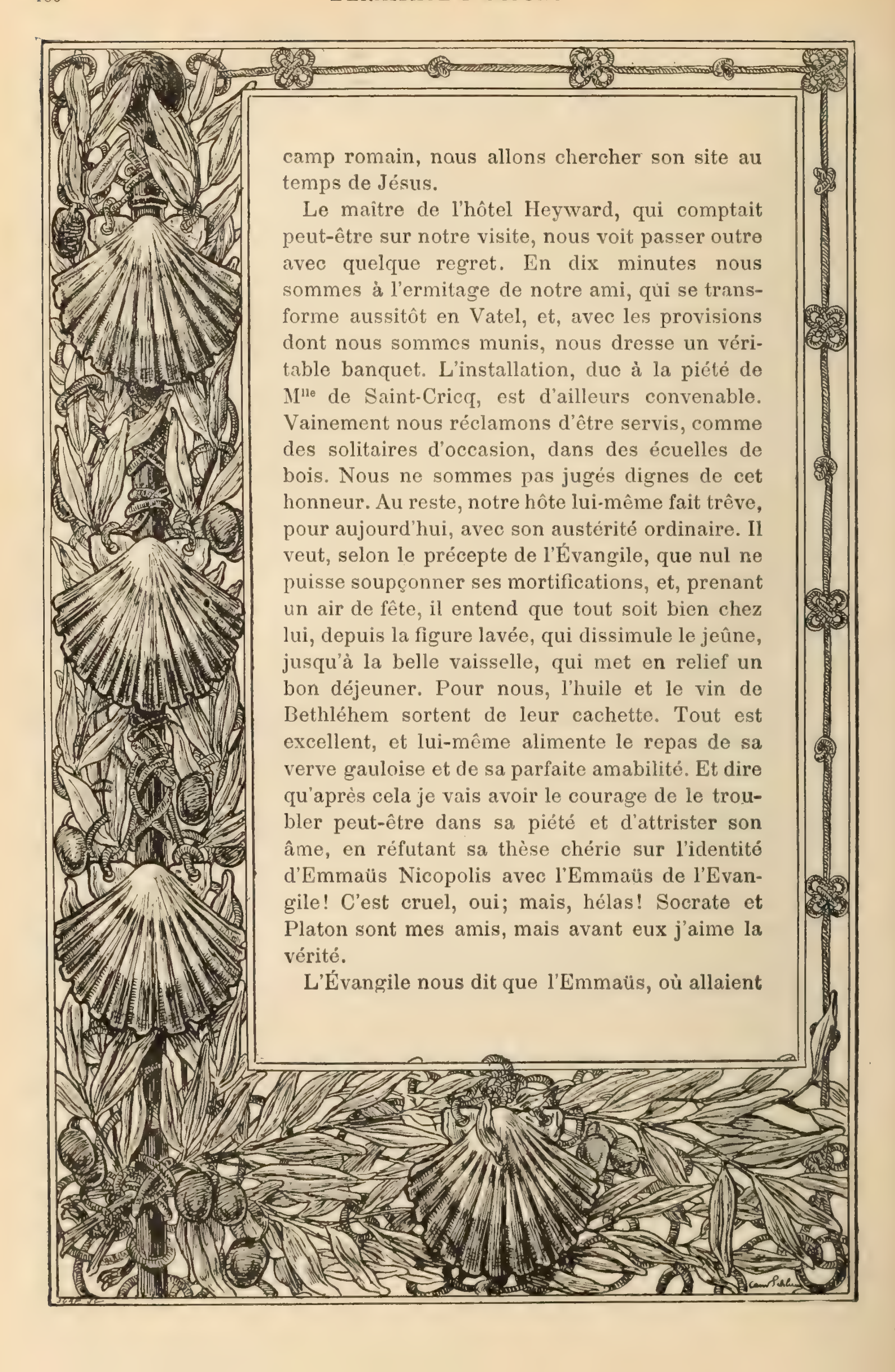

CAMPEMENT DE BEDOUINS.


HUTTE DE BÉDOUINS.



où il devait être araméen ou arabe, leur semblait aussi concluant que la plus scientifique des démonstrations. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à ces sommets couronnés de ruines se rattachent les souvenirs d'un brigand célèbre, mais qui ne fut pas celui de l'Évangile.

Josèphe nous a conservé l'histoire d'Athronge, ce berger audacieux qui, exploitant courageusement sa force physique, et appuyé par quatre frères aussi vaillants que lui, se transforma en roi des montagnes à la fin du règne d'Hérode. C'est ici qu'il avait son quartier général. Juifs et Romains devaient subir ses exactions et ses violences. Un jour, ses soldats osèrent s'en prendre à un convoi de vivres et d'armes qui passait à Emmaüs, en allant ravitailler une légion romaine. Le centurion Arius et quarante de ses meilleurs soldats furent tués. Les autres n'échappèrent à la mort que parce que Gratus vint à leur secours. Or, il n'était pas dans les traditions impériales de laisser impunément massacrer des légionnaires. Varus accourut pour les venger, mettant tout à feu et à sang sur son passage. Les habitants d'Emmaüs s'enfuirent à son approche, mais leur ville n'en fut pas moins incendiée. Ainsi fut punie l'audace d'Athronge et de ses partisans. Les gens du pays n'en perdirent pas le souvenir et attachèrent peut-être le nom du brigand aux ruines qu'il avait provoquées. Il n'est pas douteux que Athrong et El-Athroun se ressemblent fort. La ville fut rebâtie, mais transportée vers le nord. C'est là que, contournant les restes d'un



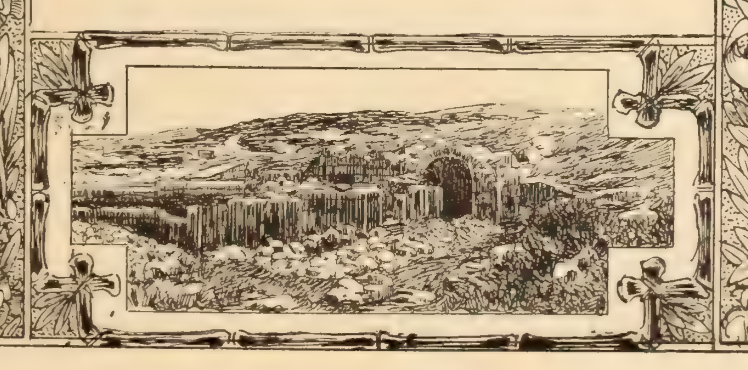
camp romain, nous allons chercher son site au temps de Jésus.

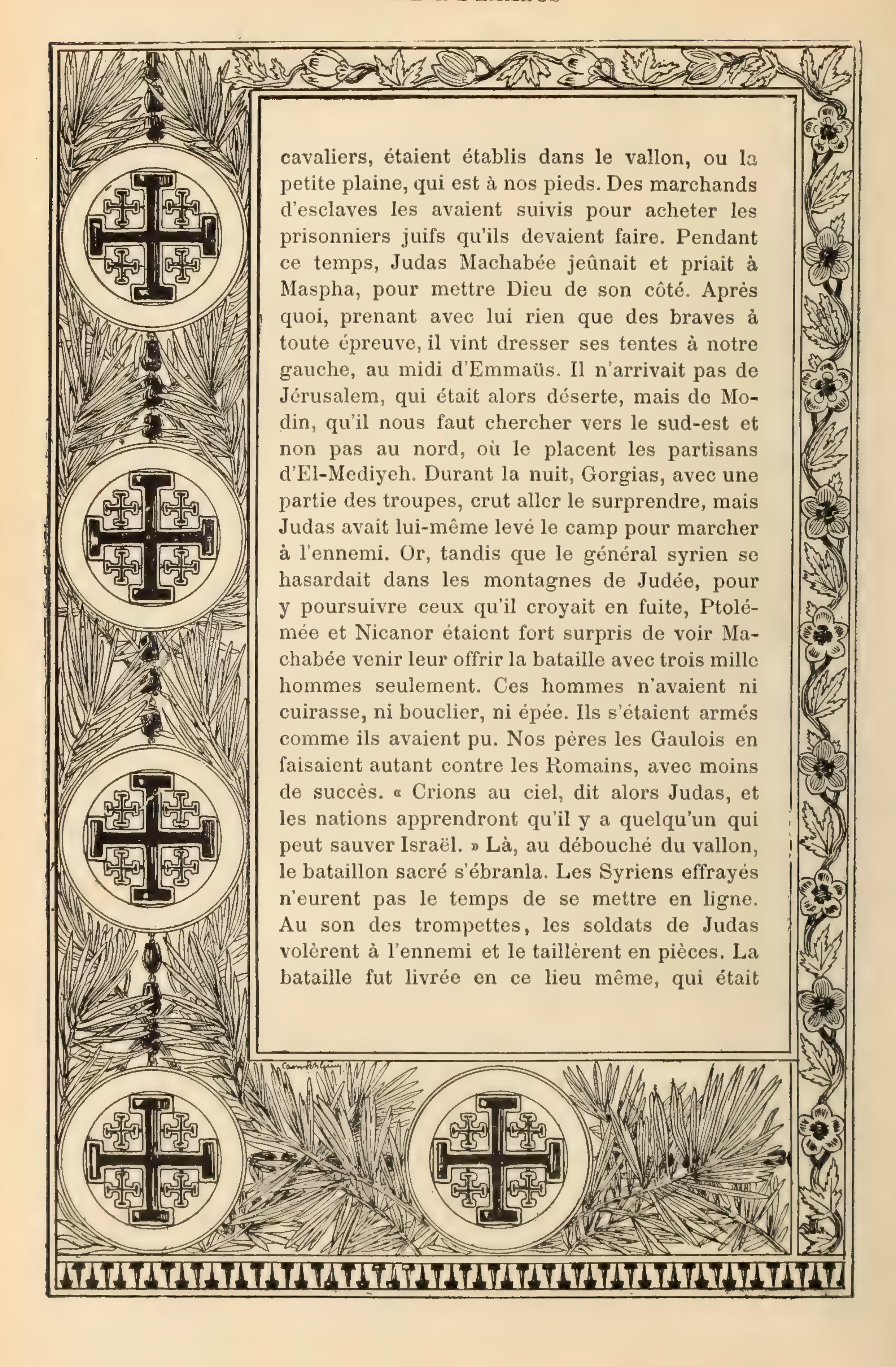
Le maître de l'hôtel Heyward, qui comptait peut-être sur notre visite, nous voit passer outre avec quelque regret. En dix minutes nous sommes à l'ermitage de notre ami, qui se transforme aussitôt en Vatel, et, avec les provisions dont nous sommes munis, nous dresse un véritable banquet. L'installation, due à la piété de Mlle de Saint-Cricq, est d'ailleurs convenable. Vainement nous réclamons d'être servis, comme des solitaires d'occasion, dans des écuelles de bois. Nous ne sommes pas jugés dignes de cet honneur. Au reste, notre hôte lui-même fait trêve, pour aujourd'hui, avec son austérité ordinaire. Il veut, selon le précepte de l'Évangile, que nul ne puisse soupçonner ses mortifications, et, prenant un air de fête, il entend que tout soit bien chez lui, depuis la figure lavée, qui dissimule le jeûne, jusqu'à la belle vaisselle, qui met en relief un bon déjeuner. Pour nous, l'huile et le vin de Bethléhem sortent de leur cachette. Tout est excellent, et lui-même alimente le repas de sa verve gauloise et de sa parfaite amabilité. Et dire qu'après cela je vais avoir le courage de le troubler peut-être dans sa piété et d'attrister son âme, en réfutant sa thèse chérie sur l'identité d'Emmaüs Nicopolis avec l'Emmaüs de l'Evangile! C'est cruel, oui; mais, hélas! Socrate et Platon sont mes amis, mais avant eux j'aime la vérité.

L'Évangile nous dit que l'Emmaüs, où allaient

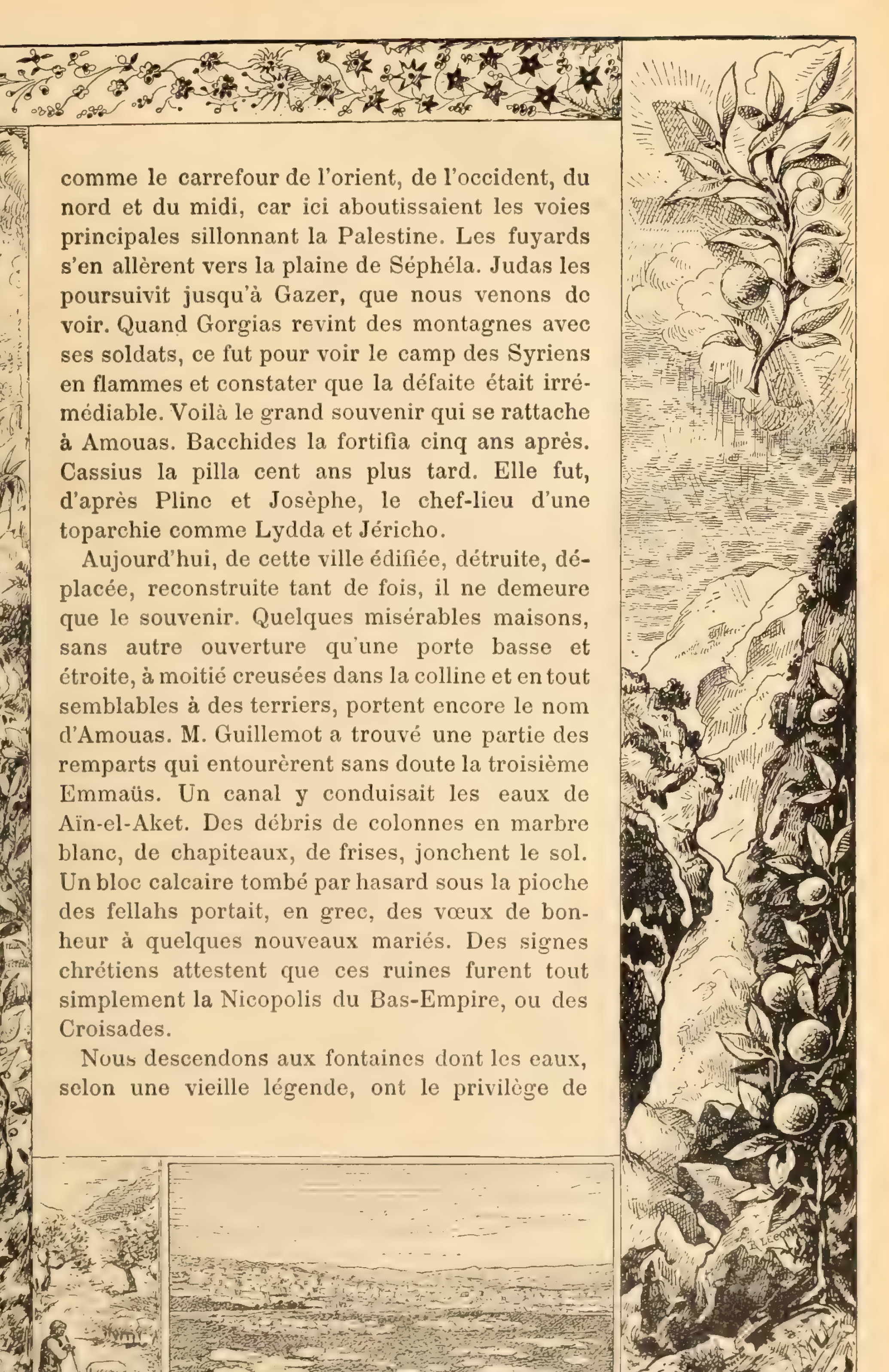
les deux disciples, le jour de la Résurrection, était à soixante stades, environ onze kilomètres de Jérusalem, que c'était un village et que leur but était plutôt de faire une promenade qu'un voyage. Or, ici, nous sommes à cent soixante stades (trente kilomètres) de Jérusalem. Emmaüs était une ville, Nicopolis, *la ville de la Victoire*, et les deux disciples, partant après la chute du jour, à la fin du repas du soir, de l'Emmaüs où ils s'étaient arrêtés, arrivent à Jérusalem quand les apôtres étaient encore à table. Qu'on mette où l'on voudra le site mentionné dans l'Évangile; ici, il est impossible. C'est en vain que le P. Cléophas, pour maintenir sa thèse, part de son ermitage à une heure de l'après-midi, arrive à Jérusalem à six heures, en repart à sept et rentre ici à minuit. Après cette course, il a prouvé une agilité merveilleuse pour quelqu'un qui pesait cent quarante kilos il y a cinq ans, mais les textes de l'Évangile sont plus forts que tous les témoignages et toutes les expériences. J'aime mieux m'y tenir.

Après cela, nous sommes ici sur le site d'une ancienne ville, qui, d'ailleurs, ne manque pas de glorieux souvenirs. C'est la consolation que j'adresse à notre cher ermite. Ici, Judas Machabée, en 164 avant Jésus-Christ, battit, avec une poignée de braves, les trois généraux du gouverneur Lysias. De la terrasse où nous nous promenons, on peut préciser, à peu près, le champ de bataille. Ptolémée, Nicanor et Gorgias, avec quarante mille fantassins et sept mille





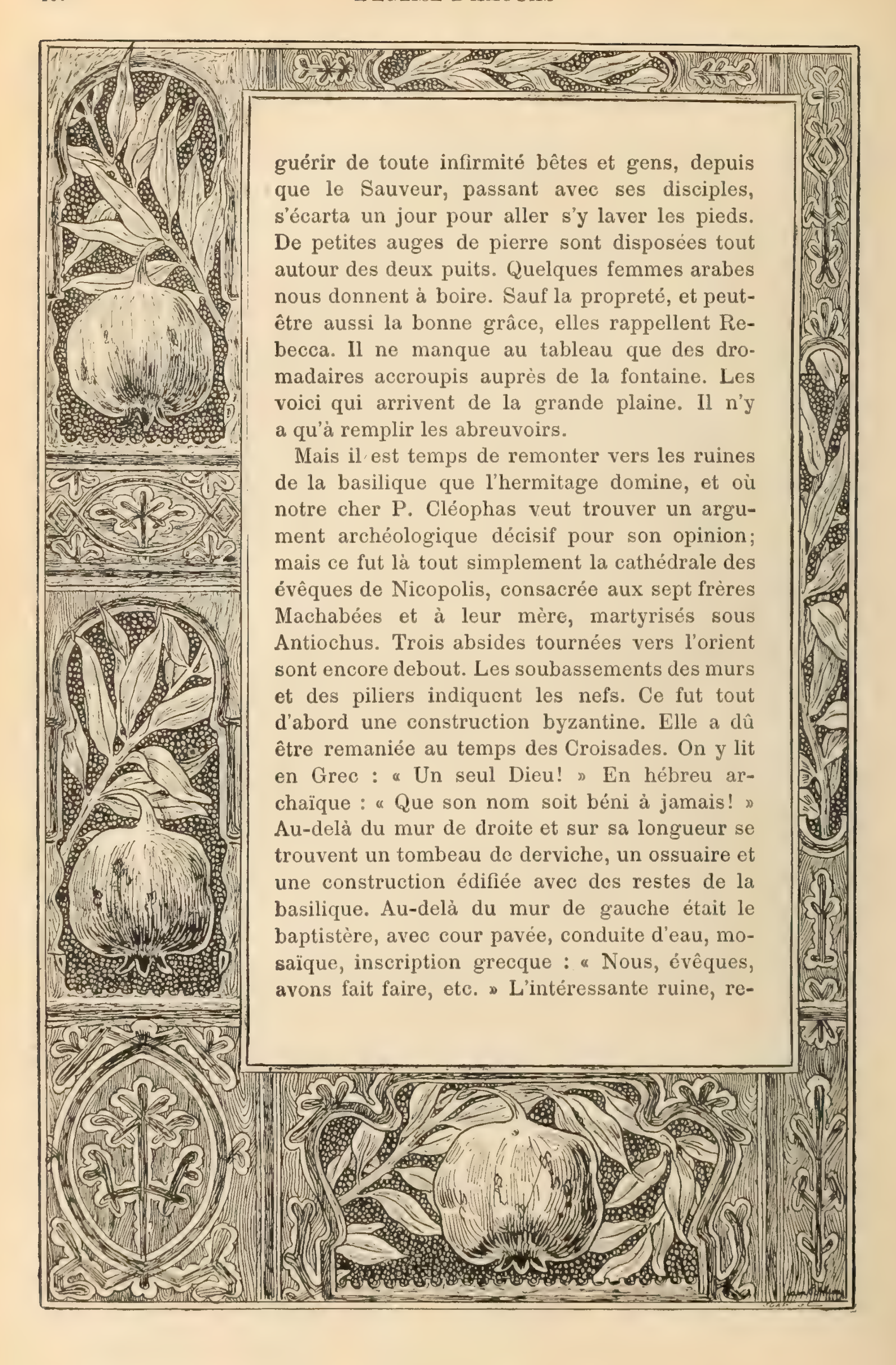
cavaliers, étaient établis dans le vallon, ou la petite plaine, qui est à nos pieds. Des marchands d'esclaves les avaient suivis pour acheter les prisonniers juifs qu'ils devaient faire. Pendant ce temps, Judas Machabée jeûnait et priait à Maspha, pour mettre Dieu de son côté. Après quoi, prenant avec lui rien que des braves à toute épreuve, il vint dresser ses tentes à notre gauche, au midi d'Emmaüs. Il n'arrivait pas de Jérusalem, qui était alors déserte, mais de Modin, qu'il nous faut chercher vers le sud-est et non pas au nord, où le placent les partisans d'El-Mediyeh. Durant la nuit, Gorgias, avec une partie des troupes, crut aller le surprendre, mais Judas avait lui-même levé le camp pour marcher à l'ennemi. Or, tandis que le général syrien se hasardait dans les montagnes de Judée, pour y poursuivre ceux qu'il croyait en fuite, Ptolémée et Nicanor étaient fort surpris de voir Machabée venir leur offrir la bataille avec trois mille hommes seulement. Ces hommes n'avaient ni cuirasse, ni bouclier, ni épée. Ils s'étaient armés comme ils avaient pu. Nos pères les Gaulois en faisaient autant contre les Romains, avec moins de succès. « Crions au ciel, dit alors Judas, et les nations apprendront qu'il y a quelqu'un qui peut sauver Israël. » Là, au débouché du vallon, le bataillon sacré s'ébranla. Les Syriens effrayés n'eurent pas le temps de se mettre en ligne. Au son des trompettes, les soldats de Judas volèrent à l'ennemi et le taillèrent en pièces. La bataille fut livrée en ce lieu même, qui était



comme le carrefour de l'orient, de l'occident, du nord et du midi, car ici aboutissaient les voies principales sillonnant la Palestine. Les fuyards s'en allèrent vers la plaine de Séphéla. Judas les poursuivit jusqu'à Gazer, que nous venons de voir. Quand Gorgias revint des montagnes avec ses soldats, ce fut pour voir le camp des Syriens en flammes et constater que la défaite était irrémédiable. Voilà le grand souvenir qui se rattache à Amouas. Bacchides la fortifia cinq ans après. Cassius la pilla cent ans plus tard. Elle fut, d'après Pline et Josèphe, le chef-lieu d'une toparchie comme Lydda et Jéricho.

Aujourd'hui, de cette ville édifiée, détruite, déplacée, reconstruite tant de fois, il ne demeure que le souvenir. Quelques misérables maisons, sans autre ouverture qu'une porte basse et étroite, à moitié creusées dans la colline et en tout semblables à des terriers, portent encore le nom d'Amouas. M. Guillemot a trouvé une partie des remparts qui entourèrent sans doute la troisième Emmaüs. Un canal y conduisait les eaux de Aïn-el-Aket. Des débris de colonnes en marbre blanc, de chapiteaux, de frises, jonchent le sol. Un bloc calcaire tombé par hasard sous la pioche des fellahs portait, en grec, des vœux de bonheur à quelques nouveaux mariés. Des signes chrétiens attestent que ces ruines furent tout simplement la Nicopolis du Bas-Empire, ou des Croisades.

Nous descendons aux fontaines dont les eaux, selon une vieille légende, ont le privilège de



guérir de toute infirmité bêtes et gens, depuis que le Sauveur, passant avec ses disciples, s'écarta un jour pour aller s'y laver les pieds. De petites auges de pierre sont disposées tout autour des deux puits. Quelques femmes arabes nous donnent à boire. Sauf la propreté, et peut-être aussi la bonne grâce, elles rappellent Rebecca. Il ne manque au tableau que des dromadaires accroupis auprès de la fontaine. Les voici qui arrivent de la grande plaine. Il n'y a qu'à remplir les abreuvoirs.

Mais il est temps de remonter vers les ruines de la basilique que l'hermitage domine, et où notre cher P. Cléophas veut trouver un argument archéologique décisif pour son opinion; mais ce fut là tout simplement la cathédrale des évêques de Nicopolis, consacrée aux sept frères Machabées et à leur mère, martyrisés sous Antiochus. Trois absides tournées vers l'orient sont encore debout. Les soubassements des murs et des piliers indiquent les nefs. Ce fut tout d'abord une construction byzantine. Elle a dû être remaniée au temps des Croisades. On y lit en Grec : « Un seul Dieu! » En hébreu archaïque : « Que son nom soit béni à jamais! » Au-delà du mur de droite et sur sa longueur se trouvent un tombeau de derviche, un ossuaire et une construction édifiée avec des restes de la basilique. Au-delà du mur de gauche était le baptistère, avec cour pavée, conduite d'eau, mosaïque, inscription grecque : « Nous, évêques, avons fait faire, etc. » L'intéressante ruine, re-



montant dans sa partie la plus ancienne au sixième siècle, ne peut d'ailleurs ni ne veut rendre un témoignage autorisé dans le débat du P. Cléophas.

Embrassons fraternellement notre hôte et partons. J'ai peine à le voir rester seul. Il agite son mouchoir aussi longtemps que son œil peut nous suivre. Bientôt nous disparaissons dans les montagnes de Juda. Ce terrain pierreux et sillonné de ravins, que nous abordons, ressemble tout à fait à celui de la Provence, et des côtes méditerranéennes aux environs de Narbonne. A notre gauche, derrière les sommets et sur une hauteur, est le village d'Aïalon. Il commande à la vallée fameuse dont nous avons déjà parlé. Les restes d'un vieux château et une vingtaine de maisons marquent sa place. Chacune d'elles a son silo. De nombreuses grottes funéraires ont été creusées dans la montagne. Elles servent aujourd'hui d'étable aux troupeaux.

Un peu plus loin, au nord, est Beit-Nouba, que quelques-uns identifient avec l'ancienne Nobé où David, fuyant la colère du roi, s'arrêta pour demander au grand prêtre Achimélec un glaive et du pain. Nous verrons qu'il faut chercher ailleurs la ville sacerdotale si cruellement traitée par Saül. Peut-être ce village, mal bâti sur sa colline entre deux vallées, n'est autre que Nabo ou Nébo, dont les habitants retournèrent au nombre de cinquante-deux de Babylone avec Zorobabel, et dont sept furent obligés de renvoyer les femmes étrangères qu'ils avaient épou-



LE BLÉ DU MIRACLE
ÉPIS D'ORGE, IVRAIE







sécs. Les ruines de Caphara, visitées pour la première fois par M. Guérin, sont à notre gauche sur une autre colline vers l'est. Caphara fut l'une des quatre cités des Gabaonites.

Le puits et la maison de Job que nous rencontrons n'ont du patriarche iduméen que le nom. Saris, village d'assez chétive apparence, entre un bois de térébinthes à son sommet et une plantation d'oliviers à ses pieds, est le lieu où, selon Josèphe, David ayant quitté le désert, séjourna quelque temps. Des femmes puisent de l'eau à une citerne près de la route.

En une demi-heure, nous atteignons Kiriet-el-Anab, plus vulgairement appelée Abou-Goch, du nom de la famille importante qui gouverne encore ce village, après avoir longtemps exercé le plus affreux brigandage dans la contrée. Le groupe des maisons est agréablement situé au penchant de la colline. Un palmier se balance devant la petite mosquée. Le vallon est planté d'oliviers et de figuiers. Une église du temps des croisades, et transformée en étable par les musulmans, est tout près de la route. Le sultan l'a donnée à la France il y a quelques années. C'est un rectangle de trente pas de long sur vingt de large, bâti en assez jolies pierres dont quelques-unes sont en bossage. La nef du milieu, formée par quatre arcades ogivales qui supportent des piliers carrés, s'élève au-dessus des deux autres disposées en terrasses de chaque côté. On a supposé que cette enceinte avait été une ancienne tour de défense, avant de devenir un édifice

religieux. Mais la crypte qui est au-dessous rend cette opinion peu probable. Quelques restes de peintures rurales, encore visibles çà et là, nous reportent au douzième siècle. L'édifice fut dédié sous le titre de Saint-Jérémie. Pourquoi voulut-on honorer ici le souvenir de ce prophète? Il ne serait pas aisé de le dire, à moins que l'on n'ait pris ce lieu pour Anathoth, sa patrie. De telles erreurs étaient faciles en ce temps-là.

Communément on admet aujourd'hui que Kiriet-el-Anab, *la Ville des raisins*, doit être identifié avec Kiriet-Iearim, *la Ville des forêts*, très connue dans l'histoire du peuple de Dieu. L'inspection des terrains environnants ne semble pas légitimer ce changement de noms, car il y a encore ici plus de forêts que de vignes, ou mieux il n'y a plus beaucoup ni des unes ni des autres. Mais on sait que rien n'est plus capricieux que ces substitutions de noms dans l'histoire d'un pays. Ici donc arriva un jour l'Arche de Jéhovah, qu'on était allé prendre à Bethsamès, au bout de l'Ouady-Gourab, qui se trouve un peu plus au sud. C'est dans la maison d'Abinadab, sur la colline, qu'on la conduisit, et qu'on la fit garder par Éléazar. Le château, *El-Bordj*, bâti sur le roc, correspond peut-être à cette maison du vertueux Israélite. Là aurait donc habité Celui qui, résidant entre les chérubins au-dessus de l'Arche, s'était montré si redoutable aux Philistins et même aux Bethsamites. Ironie du sort et des événements, à l'honnête Abinadab a succédé la famille d'Abou-Goch, le brigand corrigé par


KIRIET-EL-ANAB





le bagne. Comme les jours, les hommes se succèdent et ne se ressemblent pas.

De Kiriet-Iearim, et à peu près par la route que nous allons suivre, se déroula vers Jérusalem cette procession de trente mille hommes, l'élite de la nation, qui emmenait triomphalement, sur un char neuf l'Arche d'alliance, tandis que David et toute la maison d'Israël précédaient Jéhovah au son des harpes, des luths, des tambours, des sistres et des cymbales. On sait comment la mort foudroyante d'Oza, un des deux fils d'Abinadab, arrêta le cortège et amena l'arche à Gath, chez Obédédom, jusqu'à ce que David, revenu de sa frayeur, et dansant de toutes ses forces, ceint d'un éphod de lin, la conduisit enfin au son des trompettes à Jérusalem, sous la tente qu'il avait dressée pour la recevoir. Nous aurions nous-même besoin, sinon de danser, comme le roi prophète, au moins de marcher un peu. Le soleil baisse et l'atmosphère s'est tout à coup refroidie. Il faut nous envelopper dans nos manteaux.



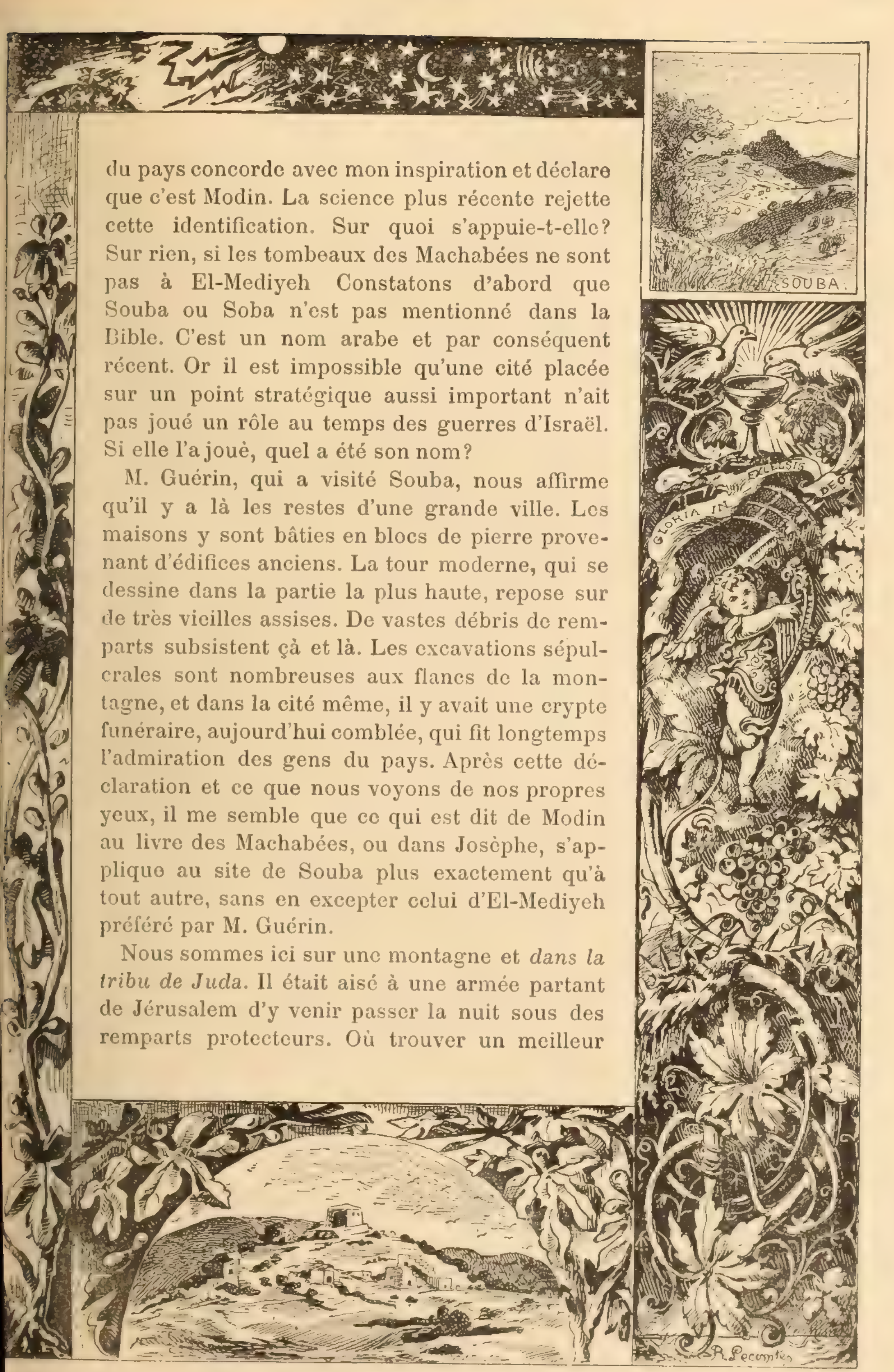


Si les pressentiments ou les intuitions étaient pour quelque chose dans les questions de topologie, en regardant le village qui couronne un pic conique à notre droite, je dirais : « Voilà Modin ! » Il me semble tout indiqué que, dans ce nid d'aigles, les Machabées aient pu fourbir leurs armes et exciter leurs courages pour les guerres de l'indépendance. Nous ouvrons nos guides. Ce bourg, qui domine la contrée et que l'on voit de partout, se nomme Souba. Justement la tradition





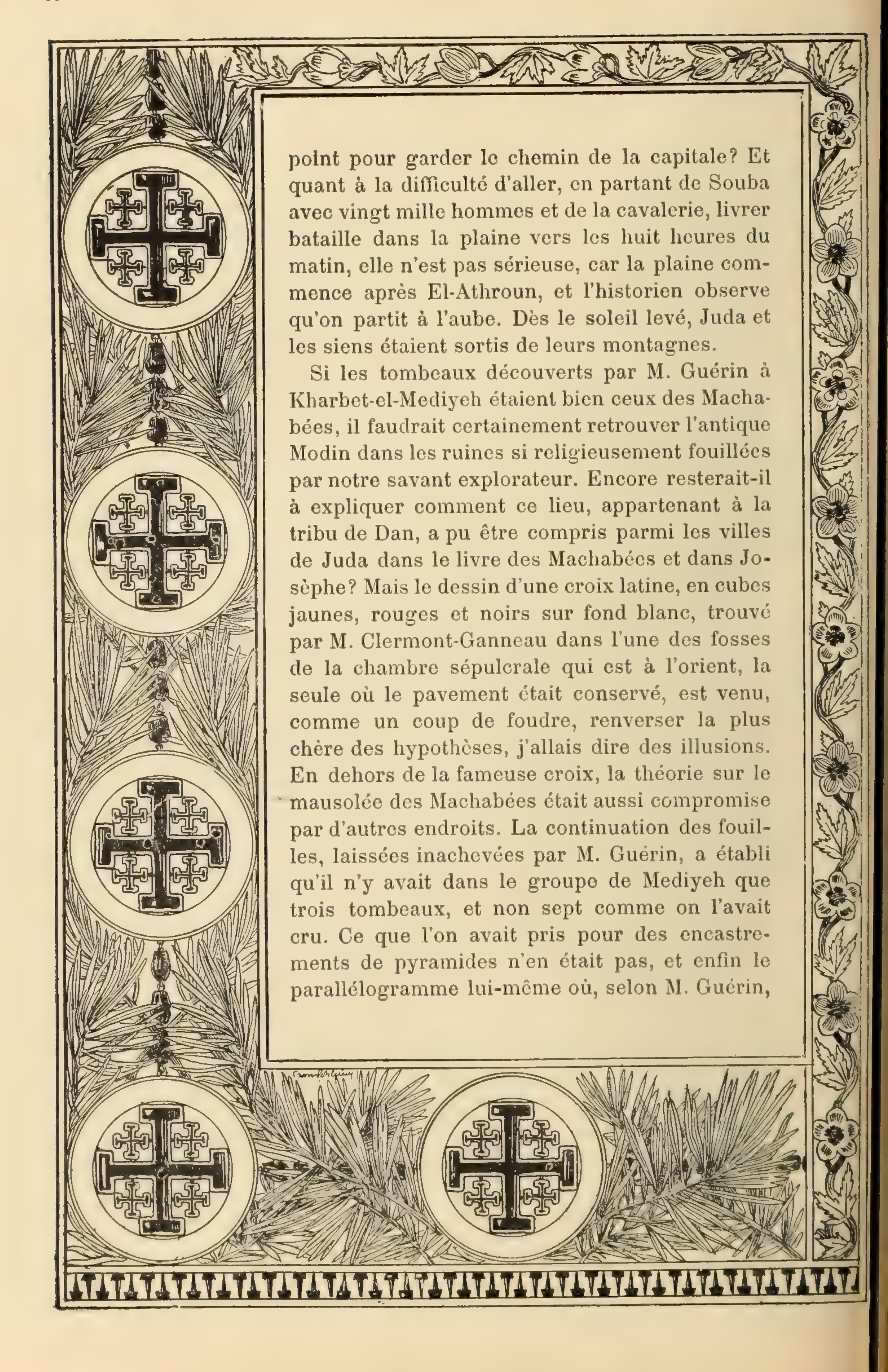




du pays concorde avec mon inspiration et déclare que c'est Modin. La science plus récente rejette cette identification. Sur quoi s'appuie-t-elle? Sur rien, si les tombeaux des Machabées ne sont pas à El-Mediyeh Constatons d'abord que Souba ou Soba n'est pas mentionné dans la Bible. C'est un nom arabe et par conséquent récent. Or il est impossible qu'une cité placée sur un point stratégique aussi important n'ait pas joué un rôle au temps des guerres d'Israël. Si elle l'a joué, quel a été son nom?

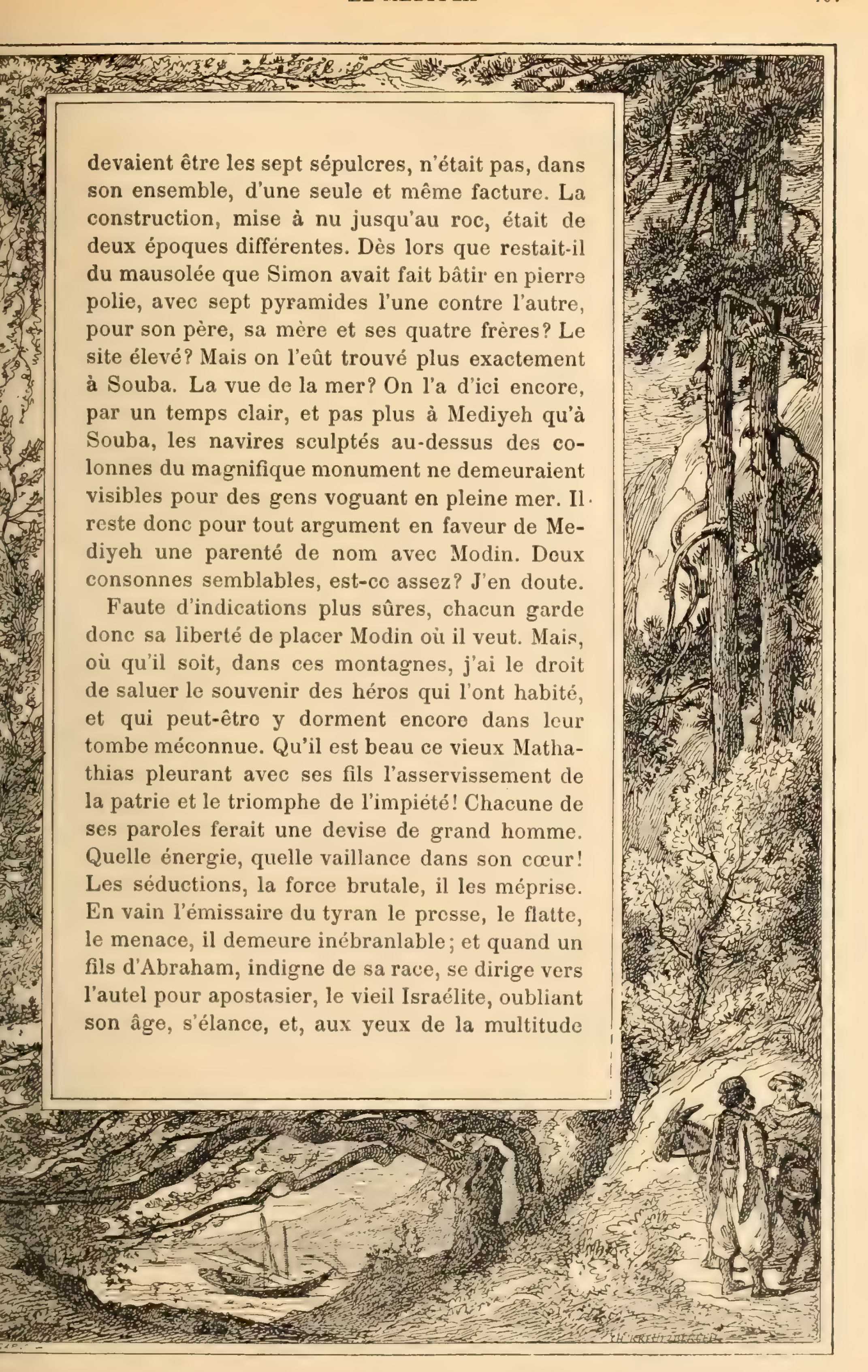
M. Guérin, qui a visité Souba, nous affirme qu'il y a là les restes d'une grande ville. Les maisons y sont bâties en blocs de pierre provenant d'édifices anciens. La tour moderne, qui se dessine dans la partie la plus haute, repose sur de très vieilles assises. De vastes débris de remparts subsistent çà et là. Les excavations sépulcrales sont nombreuses aux flancs de la montagne, et dans la cité même, il y avait une crypte funéraire, aujourd'hui comblée, qui fit longtemps l'admiration des gens du pays. Après cette déclaration et ce que nous voyons de nos propres yeux, il me semble que ce qui est dit de Modin au livre des Machabées, ou dans Josèphe, s'applique au site de Souba plus exactement qu'à tout autre, sans en excepter celui d'El-Mediyeh préféré par M. Guérin.

Nous sommes ici sur une montagne et *dans la tribu de Juda.* Il était aisé à une armée partant de Jérusalem d'y venir passer la nuit sous des remparts protecteurs. Où trouver un meilleur



point pour garder le chemin de la capitale? Et quant à la difficulté d'aller, en partant de Souba avec vingt mille hommes et de la cavalerie, livrer bataille dans la plaine vers les huit heures du matin, elle n'est pas sérieuse, car la plaine commence après El-Athroun, et l'historien observe qu'on partit à l'aube. Dès le soleil levé, Juda et les siens étaient sortis de leurs montagnes.

Si les tombeaux découverts par M. Guérin à Kharbet-el-Mediyeh étaient bien ceux des Machabées, il faudrait certainement retrouver l'antique Modin dans les ruines si religieusement fouillées par notre savant explorateur. Encore resterait-il à expliquer comment ce lieu, appartenant à la tribu de Dan, a pu être compris parmi les villes de Juda dans le livre des Machabées et dans Josèphe? Mais le dessin d'une croix latine, en cubes jaunes, rouges et noirs sur fond blanc, trouvé par M. Clermont-Ganneau dans l'une des fosses de la chambre sépulcrale qui est à l'orient, la seule où le pavement était conservé, est venu, comme un coup de foudre, renverser la plus chère des hypothèses, j'allais dire des illusions. En dehors de la fameuse croix, la théorie sur le mausolée des Machabées était aussi compromise par d'autres endroits. La continuation des fouilles, laissées inachevées par M. Guérin, a établi qu'il n'y avait dans le groupe de Mediyeh que trois tombeaux, et non sept comme on l'avait cru. Ce que l'on avait pris pour des encastrements de pyramides n'en était pas, et enfin le parallélogramme lui-même où, selon M. Guérin,



devaient être les sept sépulcres, n'était pas, dans son ensemble, d'une seule et même facture. La construction, mise à nu jusqu'au roc, était de deux époques différentes. Dès lors que restait-il du mausolée que Simon avait fait bâtir en pierre polie, avec sept pyramides l'une contre l'autre, pour son père, sa mère et ses quatre frères? Le site élevé? Mais on l'eût trouvé plus exactement à Souba. La vue de la mer? On l'a d'ici encore, par un temps clair, et pas plus à Mediyeh qu'à Souba, les navires sculptés au-dessus des colonnes du magnifique monument ne demeuraient visibles pour des gens voguant en pleine mer. Il reste donc pour tout argument en faveur de Mediyeh une parenté de nom avec Modin. Deux consonnes semblables, est-ce assez? J'en doute.

Faute d'indications plus sûres, chacun garde donc sa liberté de placer Modin où il veut. Mais, où qu'il soit, dans ces montagnes, j'ai le droit de saluer le souvenir des héros qui l'ont habité, et qui peut-être y dorment encore dans leur tombe méconnue. Qu'il est beau ce vieux Mathathias pleurant avec ses fils l'asservissement de la patrie et le triomphe de l'impiété! Chacune de ses paroles ferait une devise de grand homme. Quelle énergie, quelle vaillance dans son cœur! Les séductions, la force brutale, il les méprise. En vain l'émissaire du tyran le presse, le flatte, le menace, il demeure inébranlable; et quand un fils d'Abraham, indigne de sa race, se dirige vers l'autel pour apostasier, le vieil Israélite, oubliant son âge, s'élance, et, aux yeux de la multitude





stupéfaite, poignarde le misérable renégat. Puis, se retournant vers l'officier d'Antiochus, il le tue encore, et l'autel il le renverse. Brandissant alors son glaive ensanglanté, l'héroïque centenaire crie par la ville : « Que celui qui veut observer la loi et garder l'alliance du Seigneur se lève et me suive! » Et il s'en va dans les montagnes, où ses fils, luttant comme des lions, priant comme des saints, organisent les guerres de l'indépendance et le salut de la patrie. Mais la moindre pierre touchée par ces héros a plus de prix pour moi que la masse monstrueuse des pyramides. Devant ces braves on est fier d'être homme; devant Chéops, Tih et leurs valets, on en est humilié.

A travers ces digressions historiques nous parcourons un pays assez agréablement accidenté. Mais cette terre cultivée en terrasses, comme elle dut l'être partout aux beaux jours d'Israël; un pont, phénomène rare en Palestine; un café arabe, c'est plus commun sur les routes fréquentées; le village de Beit-Nakoub, la fertile vallée de Aïn-Nâa, un autre pont, Deïr-el-Benat, *le Couvent des jeunes filles* et Kastoul, château fort ruiné, bâtis tous deux au temps des Croisades, nous laissent successivement indifférents. Nous sommes tout à la discussion de Modin après celle d'Emmaüs. Quel vent de controverse souffle donc sur nous? Sans qu'il en soit besoin, Aïn-Karim à droite et Nébi-Samouïl à gauche, deux nouvelles apparitions de villages, risquent de l'entretenir, sans parler de Kolonieh à nos pieds qui va nous ramener à Emmaüs. Voyons, un





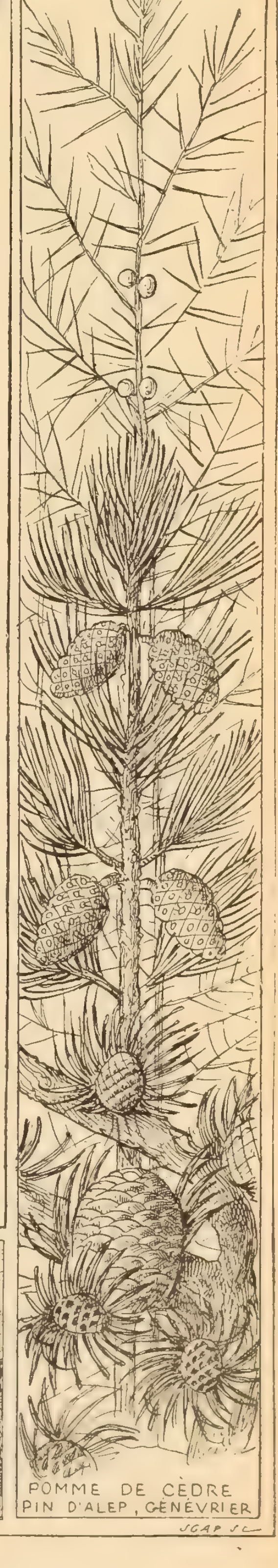






peu de modération, et circonscrivons le champ de bataille.

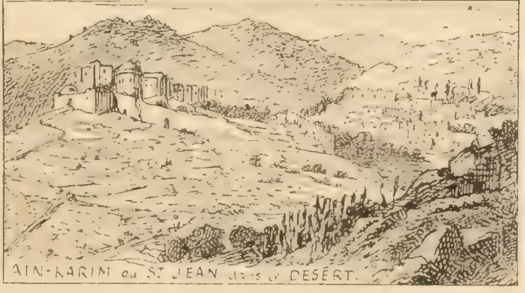
Laissons Nébi-Samouïl à plus tard et parlons de Saint-Jean du désert, Aïn-Karim, où nous ne reviendrons pas. J'ai dit dans ma *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* que c'était peut-être ici la ville de Juda, où Marie vint visiter sa cousine et où naquit Jean-Baptiste. Je reconnais que rien de sérieux n'appuie cette hypothèse, pas plus que celles en faveur de Machérus, d'Hébron ou de Jutha. Une fort belle mosaïque, découverte à trois mètres au-dessous du niveau de l'église actuelle d'Aïn-Karim, prouve qu'il y a eu là précédemment un sanctuaire en l'honneur de martyrs inconnus, mais non de Jean-Baptiste. Pourquoi demander à la tradition du douzième siècle ce que l'Évangile n'a pas dit ? Est-il sage de supposer que le vénérable guide de l'Igoumène russe en a su plus long que saint Luc ? Celui-ci se contentant de dire : « Marie s'en alla en hâte vers les montagnes, dans une ville de Juda », n'a pas voulu mettre un nom là où ses notes n'en avaient pas, et il nous a laissés dans l'incertitude comme il y était lui-même. Il n'a pas marqué davantage le désert où vécut le jeune fils de Zacharie. Évidemment il n'était pas au lieu même où se trouvait la ville de son père, car communément les villes ne sont pas dans les déserts. A ce point de vue il ne faudrait pas s'offusquer de trouver Aïn-Karim heureusement située dans la verdure, au flanc de la montagne. Un peu plus loin il y a le désert, où notre cher



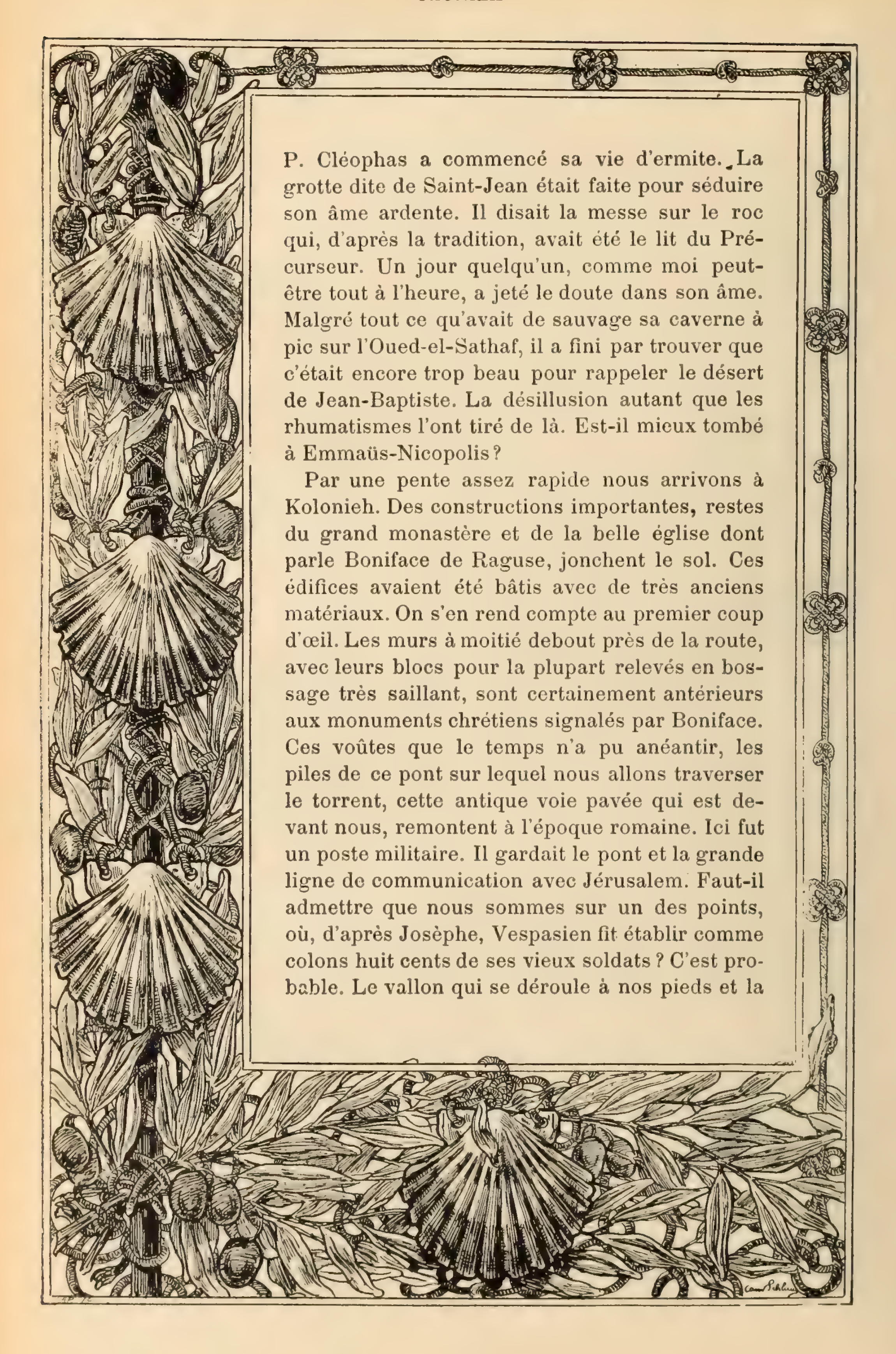
POMME DE CÈDRE
PIN D'ALEP, GENÉVRIER



PINS

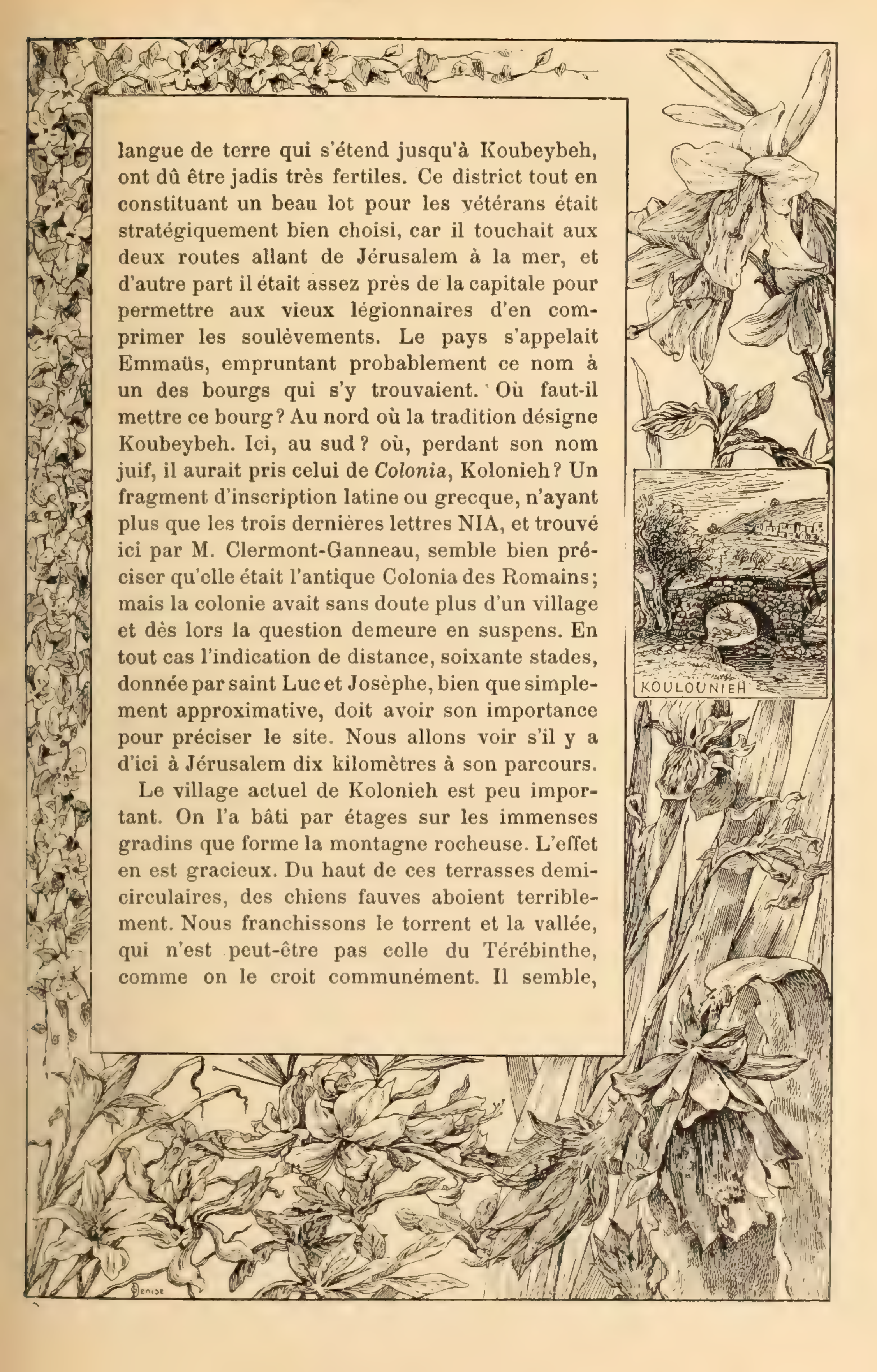


AIN-KARIM ou ST JEAN dans le DÉSERT.



P. Cléophas a commencé sa vie d'ermite. La grotte dite de Saint-Jean était faite pour séduire son âme ardente. Il disait la messe sur le roc qui, d'après la tradition, avait été le lit du Précurseur. Un jour quelqu'un, comme moi peut-être tout à l'heure, a jeté le doute dans son âme. Malgré tout ce qu'avait de sauvage sa caverne à pic sur l'Oued-el-Sathaf, il a fini par trouver que c'était encore trop beau pour rappeler le désert de Jean-Baptiste. La désillusion autant que les rhumatismes l'ont tiré de là. Est-il mieux tombé à Emmaüs-Nicopolis?

Par une pente assez rapide nous arrivons à Kolonieh. Des constructions importantes, restes du grand monastère et de la belle église dont parle Boniface de Raguse, jonchent le sol. Ces édifices avaient été bâtis avec de très anciens matériaux. On s'en rend compte au premier coup d'œil. Les murs à moitié debout près de la route, avec leurs blocs pour la plupart relevés en bossage très saillant, sont certainement antérieurs aux monuments chrétiens signalés par Boniface. Ces voûtes que le temps n'a pu anéantir, les piles de ce pont sur lequel nous allons traverser le torrent, cette antique voie pavée qui est devant nous, remontent à l'époque romaine. Ici fut un poste militaire. Il gardait le pont et la grande ligne de communication avec Jérusalem. Faut-il admettre que nous sommes sur un des points, où, d'après Josèphe, Vespasien fit établir comme colons huit cents de ses vieux soldats? C'est probable. Le vallon qui se déroule à nos pieds et la



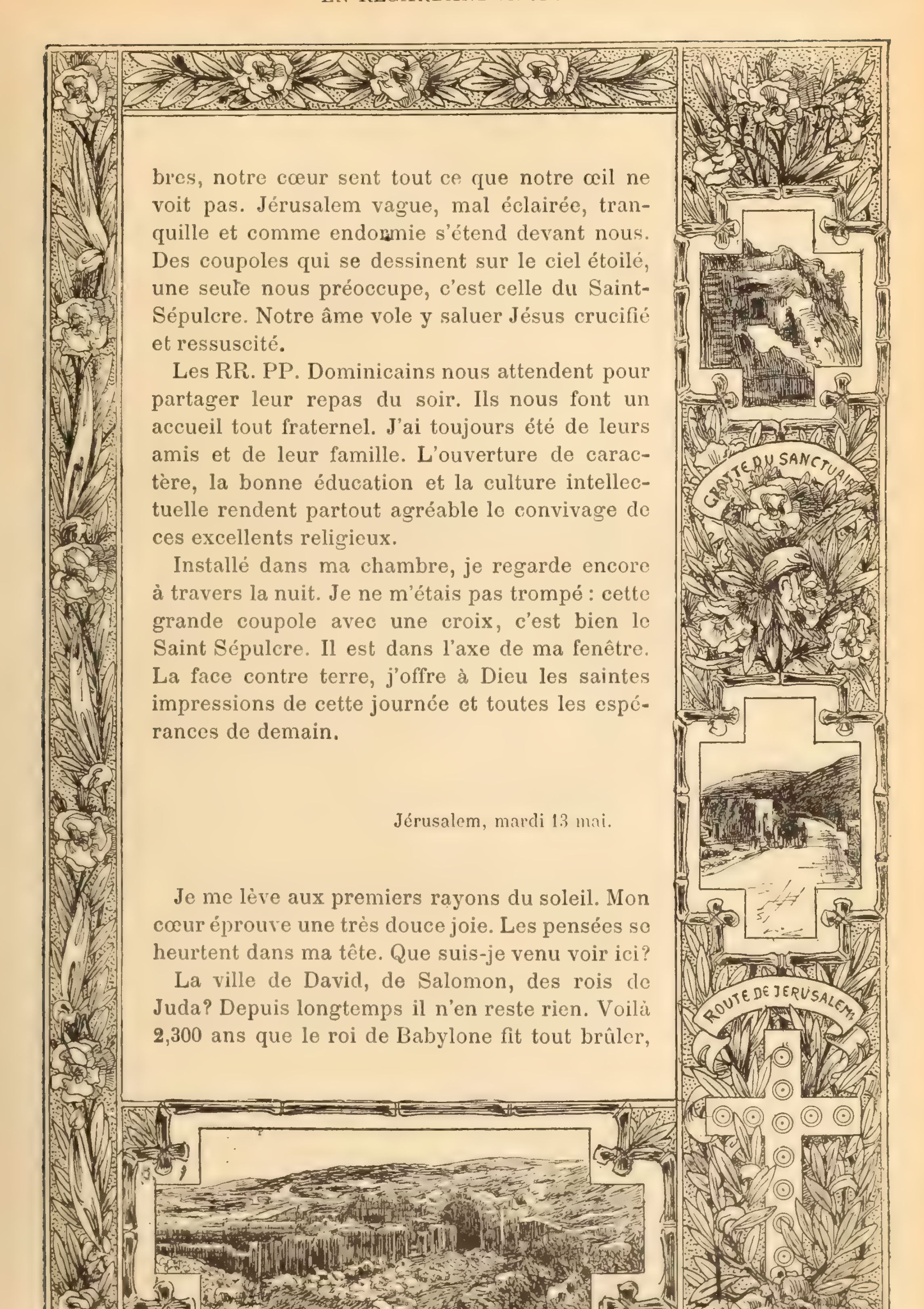
langue de terre qui s'étend jusqu'à Koubeybeh, ont dû être jadis très fertiles. Ce district tout en constituant un beau lot pour les vétérans était stratégiquement bien choisi, car il touchait aux deux routes allant de Jérusalem à la mer, et d'autre part il était assez près de la capitale pour permettre aux vieux légionnaires d'en comprimer les soulèvements. Le pays s'appelait Emmaüs, empruntant probablement ce nom à un des bourgs qui s'y trouvaient. Où faut-il mettre ce bourg? Au nord où la tradition désigne Koubeybeh. Ici, au sud? où, perdant son nom juif, il aurait pris celui de *Colonia*, Kolonieh? Un fragment d'inscription latine ou grecque, n'ayant plus que les trois dernières lettres NIA, et trouvé ici par M. Clermont-Ganneau, semble bien préciser qu'elle était l'antique Colonia des Romains; mais la colonie avait sans doute plus d'un village et dès lors la question demeure en suspens. En tout cas l'indication de distance, soixante stades, donnée par saint Luc et Josèphe, bien que simplement approximative, doit avoir son importance pour préciser le site. Nous allons voir s'il y a d'ici à Jérusalem dix kilomètres à son parcours.

Le village actuel de Kolonieh est peu important. On l'a bâti par étages sur les immenses gradins que forme la montagne rocheuse. L'effet en est gracieux. Du haut de ces terrasses demi-circulaires, des chiens fauves aboient terriblement. Nous franchissons le torrent et la vallée, qui n'est peut-être pas celle du Térébinthe, comme on le croit communément. Il semble,



en effet, plus conforme à la Bible d'aller chercher celle-ci vers la plaine de Séphéla, entre Socho et Azeka, puisque, après la mort de Goliath, David et ceux d'Israël poursuivirent les Philistins jusqu'à Ékron ou Accaron. D'ici à Ékron, la poursuite eût été longue.

A pied, M. Vigouroux et moi gravissons lentement la montagne, où la voiture nous rejoindra tout à l'heure. La nuit arrive. Nous sommes tout aux grands souvenirs de la journée. Je trouve naturel de nous comparer aux deux disciples de l'Évangile. Nous cheminons comme eux, préoccupés avides de vérité et de lumière. De fait, à quelque point de la route que se trouvât Emmaüs, ils passèrent où nous sommes maintenant. Je me prends à souhaiter que Notre-Seigneur vienne nous faire sa leçon d'exégèse, comme à Cléophas et à son compagnon. Tout le monde y gagnerait. A vrai dire, le Maître ne nous laisse pas marcher seuls. Nous le sentons au fond de nos cœurs. D'ici à Jérusalem, notre émotion ne fera que grandir. Nous remontons en voiture, mais tout le monde est devenu silencieux et recueilli. Chacun veut voir le premier les lumières qui annonceront la ville sainte. L'attente est longue. Tout à coup, je les salue. Des larmes me viennent aux yeux. Je serre la main de mon ami dans la mienne. Nous murmurons le psaume : *Lætatus sum.* En dix minutes, nous serons dans la cité qui a été le centre moral du monde, le théâtre de la rédemption, le berceau de l'Église! A travers les ténè-



bres, notre cœur sent tout ce que notre œil ne voit pas. Jérusalem vague, mal éclairée, tranquille et comme endormie s'étend devant nous. Des coupoles qui se dessinent sur le ciel étoilé, une seule nous préoccupe, c'est celle du Saint-Sépulcre. Notre âme vole y saluer Jésus crucifié et ressuscité.

Les RR. PP. Dominicains nous attendent pour partager leur repas du soir. Ils nous font un accueil tout fraternel. J'ai toujours été de leurs amis et de leur famille. L'ouverture de caractère, la bonne éducation et la culture intellectuelle rendent partout agréable le convivage de ces excellents religieux.

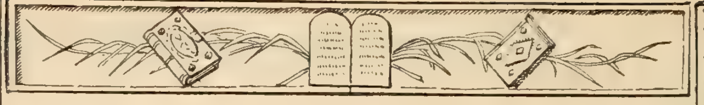
Installé dans ma chambre, je regarde encore à travers la nuit. Je ne m'étais pas trompé : cette grande coupole avec une croix, c'est bien le Saint Sépulcre. Il est dans l'axe de ma fenêtre. La face contre terre, j'offre à Dieu les saintes impressions de cette journée et toutes les espérances de demain.

Jérusalem, mardi 13 mai.

Je me lève aux premiers rayons du soleil. Mon cœur éprouve une très douce joie. Les pensées se heurtent dans ma tête. Que suis-je venu voir ici?

La ville de David, de Salomon, des rois de Juda? Depuis longtemps il n'en reste rien. Voilà 2,300 ans que le roi de Babylone fit tout brûler,





OBJETS DIVERS DU CULTE JUIF

temple, palais, maisons des simples bourgeois. Les murs furent complètement rasés.

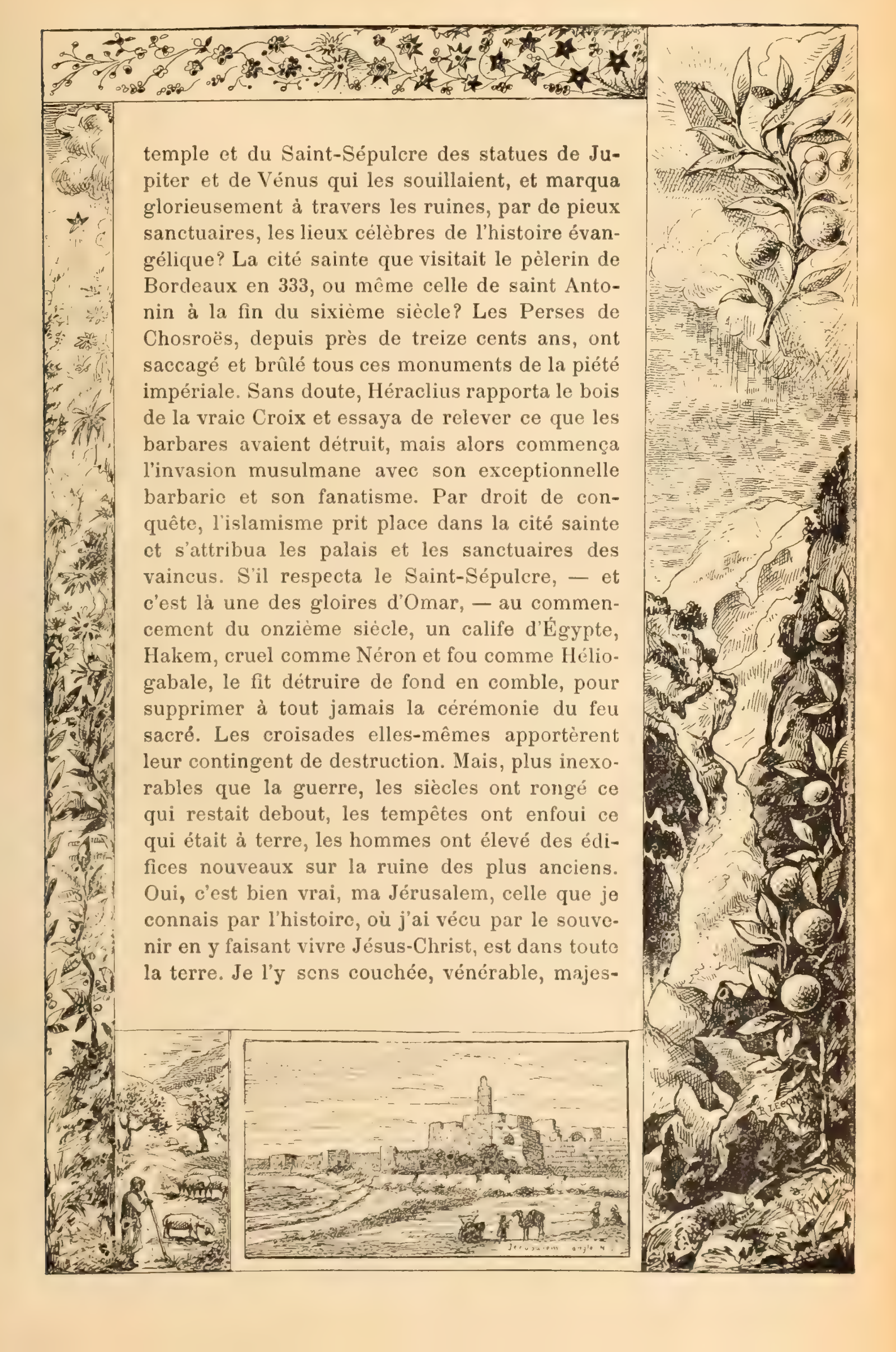
Le temple de Zorobabel et l'enceinte de Néhémie? Les forteresses édifiées, détruites et rebâties par des conquérants syriens, les Machabées ou les Romains du temps de Pompée? La Jérusalem d'Hérode le Grand, qui fut celle de Notre-Seigneur et que j'ai décrite ailleurs d'après Josèphe, avec les développements d'Agrippa, ses murs de trente-trois stades de circuit, la forêt de tours qui les hérissaient, son temple restauré, ses édifices publics embellis, sa prospérité matérielle complète? Mais, depuis dix-huit siècles, Titus a renversé tout cela, le feu a consumé le temple; et si, de la cité, il resta trois tours : Phasaël, Hippicos et Mariamne, pour abriter les vétérans qui montaient la garde sur des ruines, Adrien, un siècle après, se chargea de les raser définitivement. Il fit passer la charrue sur l'enceinte sacrée et mit à la place de Jérusalem Ælia-Capitolina, une nouvelle ville, un nouveau nom, une nouvelle population. Nul juif ne put y entrer sans s'exposer à être puni de mort. La partie méridionale de l'antique Sion, où les grands rois avaient eu leurs palais et leur sépulture, en fut exclue et devint un champ désolé. Les noms de l'empereur et du grand dieu de l'empire s'unirent pour désigner désormais la cité de Jéhovah et de David.

Est-ce au moins la Jérusalem de Constantin que nous allons trouver ici? La ville où Hélène fit chercher la vraie Croix, nettoya l'aire du

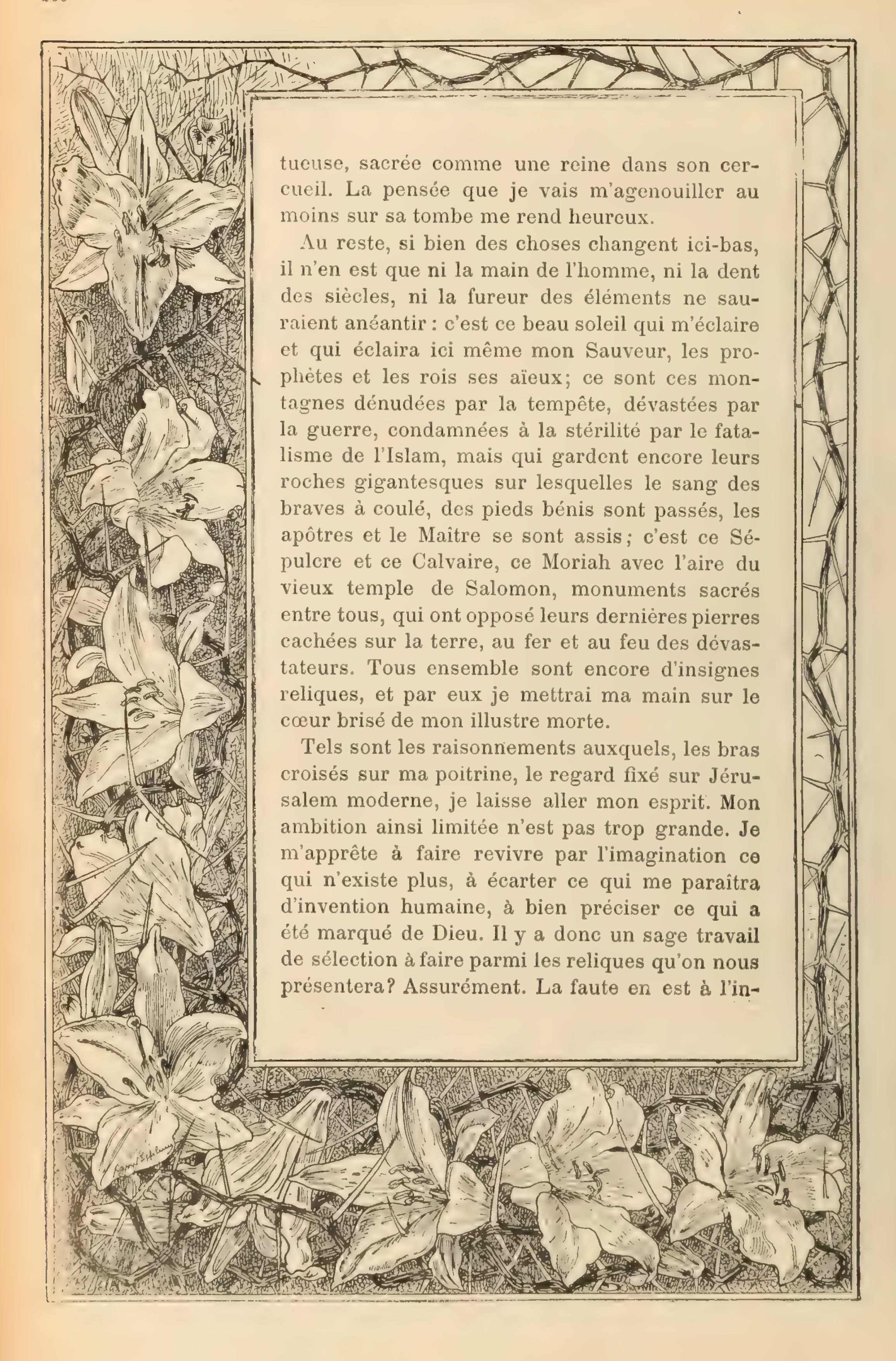








temple et du Saint-Sépulcre des statues de Jupiter et de Vénus qui les souillaient, et marqua glorieusement à travers les ruines, par de pieux sanctuaires, les lieux célèbres de l'histoire évangélique? La cité sainte que visitait le pèlerin de Bordeaux en 333, ou même celle de saint Antonin à la fin du sixième siècle? Les Perses de Chosroës, depuis près de treize cents ans, ont saccagé et brûlé tous ces monuments de la piété impériale. Sans doute, Héraclius rapporta le bois de la vraie Croix et essaya de relever ce que les barbares avaient détruit, mais alors commença l'invasion musulmane avec son exceptionnelle barbarie et son fanatisme. Par droit de conquête, l'islamisme prit place dans la cité sainte et s'attribua les palais et les sanctuaires des vaincus. S'il respecta le Saint-Sépulcre, — et c'est là une des gloires d'Omar, — au commencement du onzième siècle, un calife d'Égypte, Hakem, cruel comme Néron et fou comme Héliogabale, le fit détruire de fond en comble, pour supprimer à tout jamais la cérémonie du feu sacré. Les croisades elles-mêmes apportèrent leur contingent de destruction. Mais, plus inexorables que la guerre, les siècles ont rongé ce qui restait debout, les tempêtes ont enfoui ce qui était à terre, les hommes ont élevé des édifices nouveaux sur la ruine des plus anciens. Oui, c'est bien vrai, ma Jérusalem, celle que je connais par l'histoire, où j'ai vécu par le souvenir en y faisant vivre Jésus-Christ, est dans toute la terre. Je l'y sens couchée, vénérable, majes-



tueuse, sacrée comme une reine dans son cercueil. La pensée que je vais m'agenouiller au moins sur sa tombe me rend heureux.

Au reste, si bien des choses changent ici-bas, il n'en est que ni la main de l'homme, ni la dent des siècles, ni la fureur des éléments ne sauraient anéantir : c'est ce beau soleil qui m'éclaire et qui éclaira ici même mon Sauveur, les prophètes et les rois ses aïeux; ce sont ces montagnes dénudées par la tempête, dévastées par la guerre, condamnées à la stérilité par le fatalisme de l'Islam, mais qui gardent encore leurs roches gigantesques sur lesquelles le sang des braves à coulé, des pieds bénis sont passés, les apôtres et le Maître se sont assis; c'est ce Sépulcre et ce Calvaire, ce Moriah avec l'aire du vieux temple de Salomon, monuments sacrés entre tous, qui ont opposé leurs dernières pierres cachées sur la terre, au fer et au feu des dévastateurs. Tous ensemble sont encore d'insignes reliques, et par eux je mettrai ma main sur le cœur brisé de mon illustre morte.

Tels sont les raisonnements auxquels, les bras croisés sur ma poitrine, le regard fixé sur Jérusalem moderne, je laisse aller mon esprit. Mon ambition ainsi limitée n'est pas trop grande. Je m'apprête à faire revivre par l'imagination ce qui n'existe plus, à écarter ce qui me paraîtra d'invention humaine, à bien préciser ce qui a été marqué de Dieu. Il y a donc un sage travail de sélection à faire parmi les reliques qu'on nous présentera? Assurément. La faute en est à l'in-

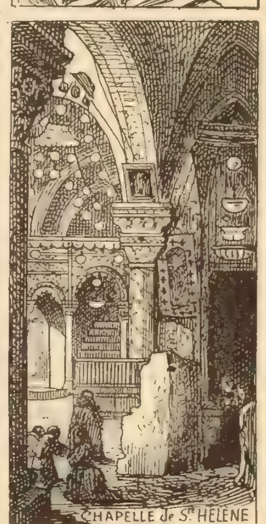




suffisance scientifique des uns et à la pieuse crédulité des autres. Ces deux éléments de désordre et d'erreur ont, dès le septième siècle, créé les plus sérieuses difficultés à nos chercheurs contemporains. Je fais donc sa part de gloire au cycle des bâtisseurs qui va de sainte Hélène à Justinien. Il représente la grande époque où la piété s'éclaire encore de la science et d'une tradition qui a quelque droit de s'imposer. Saint Jérôme et Eusèbe de Césarée, tout en n'étant pas exempts d'erreurs, en sont la personnification classique. Après eux, le moyen âge n'avait rien à édifier. Il aurait dû simplement restaurer. Les événements lui rendirent cette sagesse difficile.



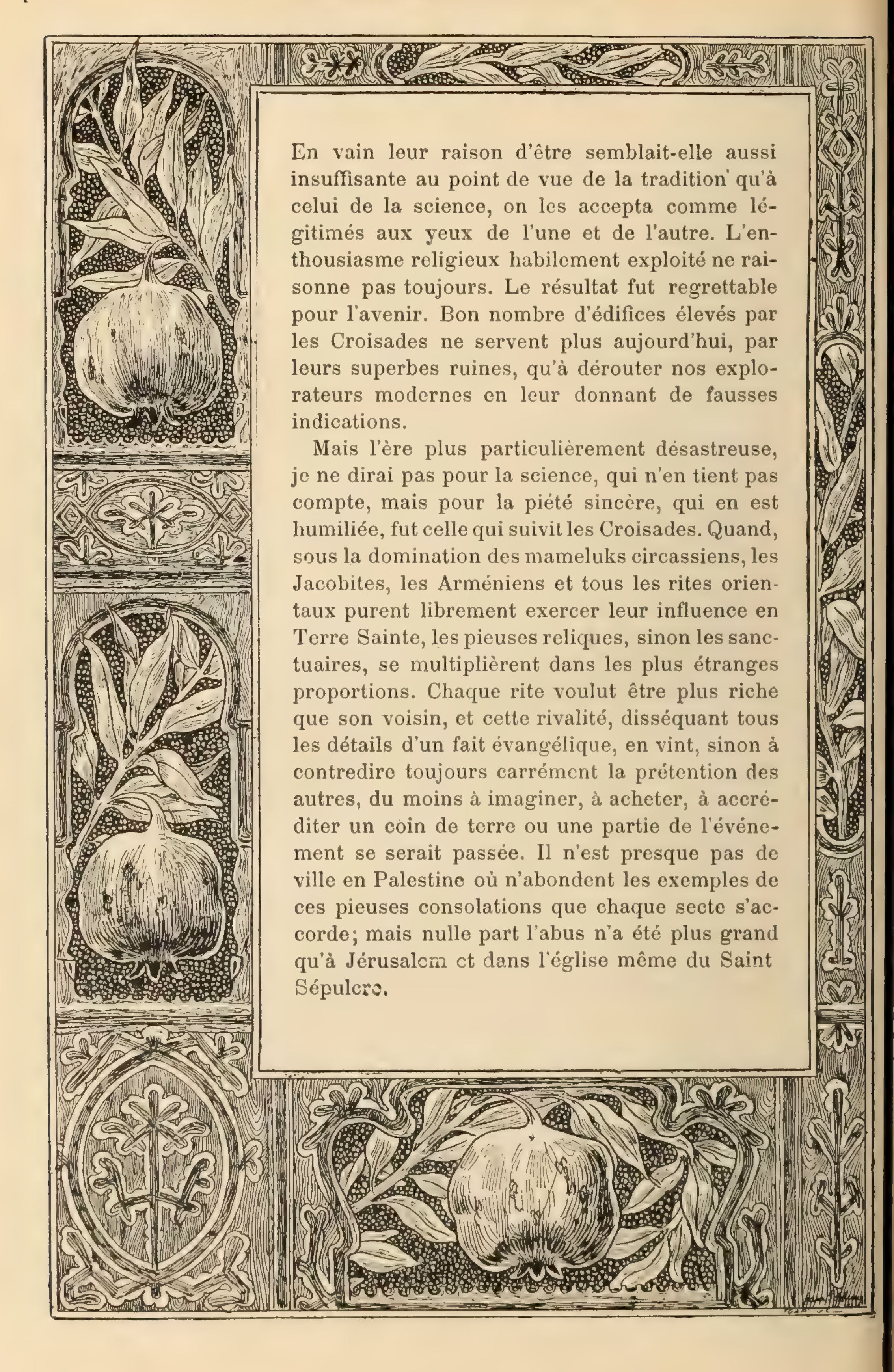
Quand, avec les Croisades, arrivèrent nos braves ancêtres, ces hommes terribles comme des lions, simples comme des enfants, affamés de voir les vestiges de Dieu sur la terre, croyants dont l'âme était au diapason du martyr, difficilement les Orientaux résistèrent à la tentation d'ajouter quelque chose aux indications du passé. Ils se prirent à inventer, souvent même sans se préoccuper des données scripturaires les plus élémentaires, peut-être même avec une partielle bonne foi. Une foule d'incidents, choisis surtout dans les scènes émouvantes de la Passion, parurent plus spécialement dignes d'être honorés. On imagina les lieux où ils s'étaient produits. Les Croisés luttèrent alors d'ardeur avec Constantin et Justinien, leurs femmes avec Hélène et Eudoxie pour édifier de nouveaux sanctuaires.


CHAPELLE de Ste HÉLÈNE


CACTUS


QUARTIER CHRETIEN





En vain leur raison d'être semblait-elle aussi insuffisante au point de vue de la tradition qu'à celui de la science, on les accepta comme légitimés aux yeux de l'une et de l'autre. L'enthousiasme religieux habilement exploité ne raisonne pas toujours. Le résultat fut regrettable pour l'avenir. Bon nombre d'édifices élevés par les Croisades ne servent plus aujourd'hui, par leurs superbes ruines, qu'à dérouter nos explorateurs modernes en leur donnant de fausses indications.

Mais l'ère plus particulièrement désastreuse, je ne dirai pas pour la science, qui n'en tient pas compte, mais pour la piété sincère, qui en est humiliée, fut celle qui suivit les Croisades. Quand, sous la domination des mameluks circassiens, les Jacobites, les Arméniens et tous les rites orientaux purent librement exercer leur influence en Terre Sainte, les pieuses reliques, sinon les sanctuaires, se multiplièrent dans les plus étranges proportions. Chaque rite voulut être plus riche que son voisin, et cette rivalité, disséquant tous les détails d'un fait évangélique, en vint, sinon à contredire toujours carrément la prétention des autres, du moins à imaginer, à acheter, à accréditer un coin de terre ou une partie de l'événement se serait passée. Il n'est presque pas de ville en Palestine où n'abondent les exemples de ces pieuses consolations que chaque secte s'accorde; mais nulle part l'abus n'a été plus grand qu'à Jérusalem et dans l'église même du Saint Sépulcre.

Comme l'esprit humain engagé dans la voie des inventions puériles ne s'arrête pas aisément, le zèle des moines en vint à préciser avec certitude le point où se tenait chaque personnage dans une scène biblique, la prison où l'on enferma Jésus sur le Calvaire, la pierre sur laquelle chantait le coq qui rappela le chef des apôtres au devoir, l'arbre auquel se pendit Judas; que sais-je? De quelle mousse épaisse et déshonorante n'eut-on pas vite couvert ce cadre sacré de la religion, qui demeura beau quand même, parce qu'il entourait une scène divine. De telles extravagances étaient-elles nécessaires pour embellir le plus admirable des tableaux? « Tout cela parle à l'imagination du peuple », dira quelqu'un. Ce qui est plus sûr, c'est que cela fait rire les impies. Laissons chacun se retracer les scènes de l'Écriture comme il peut, et tout en vaudra mieux. Il est regrettable que les Franciscains, gardiens autorisés de la Terre Sainte, ne l'aient pas mieux protégée contre de si détestables innovations. M. Vigouroux frappe à ma porte et interrompt mon monologue. Allons sans retard rendre nos devoirs au Saint-Sépulcre.

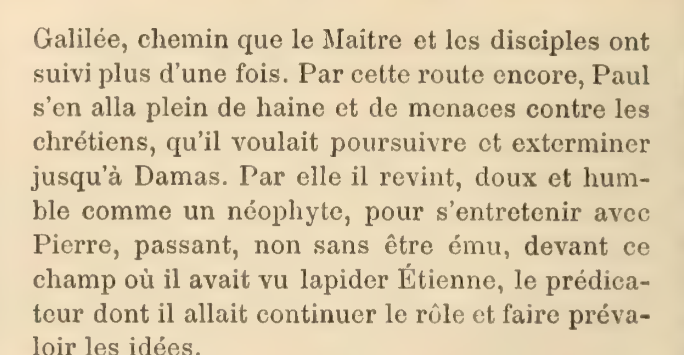
La ville est à peine à trois cents mètres du couvent dominicain. Nous l'abordons par la porte de Damas, qui est d'un bel aspect. Au douzième siècle cette porte était dite de Saint-Étienne. Elle aurait dû garder ce nom, car elle est bien la plus rapprochée du lieu traditionnel où le premier diacre fut martyrisé. Elle s'ouvre sur le chemin le plus direct pour aller en Samarie et dans la



PORTE DE DAMAS



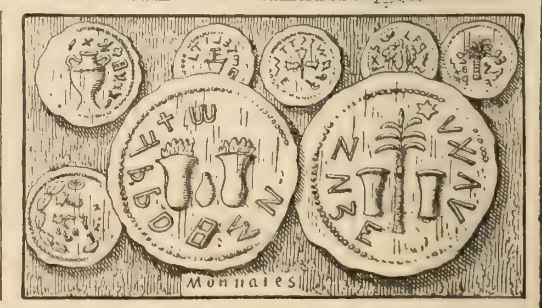
POMME DE CÈDRE
PIN D'ALEP, GENÉVRIER.



Galilée, chemin que le Maître et les disciples ont suivi plus d'une fois. Par cette route encore, Paul s'en alla plein de haine et de menaces contre les chrétiens, qu'il voulait poursuivre et exterminer jusqu'à Damas. Par elle il revint, doux et humble comme un néophyte, pour s'entretenir avec Pierre, passant, non sans être ému, devant ce champ où il avait vu lapider Étienne, le prédicateur dont il allait continuer le rôle et faire prévaloir les idées.

A mesure qu'on approche du rempart, le chemin s'encaisse rapidement. Il devait autrefois être plus bas encore, si nous en jugeons par les traces d'une ancienne porte depuis longtemps fermée, mais dont la partie supérieure demeure visible dans la muraille. Un petit marché de bestiaux est installé sur la hauteur, à notre gauche. On peut y suivre, à travers des cris et des gestes fort démonstratifs, la perpétuelle tactique des vendeurs et des acheteurs, dénoncée au livre des Proverbes. Aujourd'hui comme autrefois, les uns font valoir leur marchandise, tandis que les autres crient : « Mauvais! mauvais! » mais, quand l'affaire est faite, ceux-ci se réjouissent aux dépens de ceux-là. A notre droite une citerne est fort entourée. Des Arabes, hommes et femmes, viennent y remplir leurs outres en peau de bouc. Deux bachi-bouzoucks nonchalamment assis causent avec les passants, les exploitent à l'occasion, et sont censés monter la garde. C'est à travers des chameaux chargés de bois, des ânes portant des pierres et des conducteurs en hail-


CHANGEUR ISRAÉLITE


Monnaies



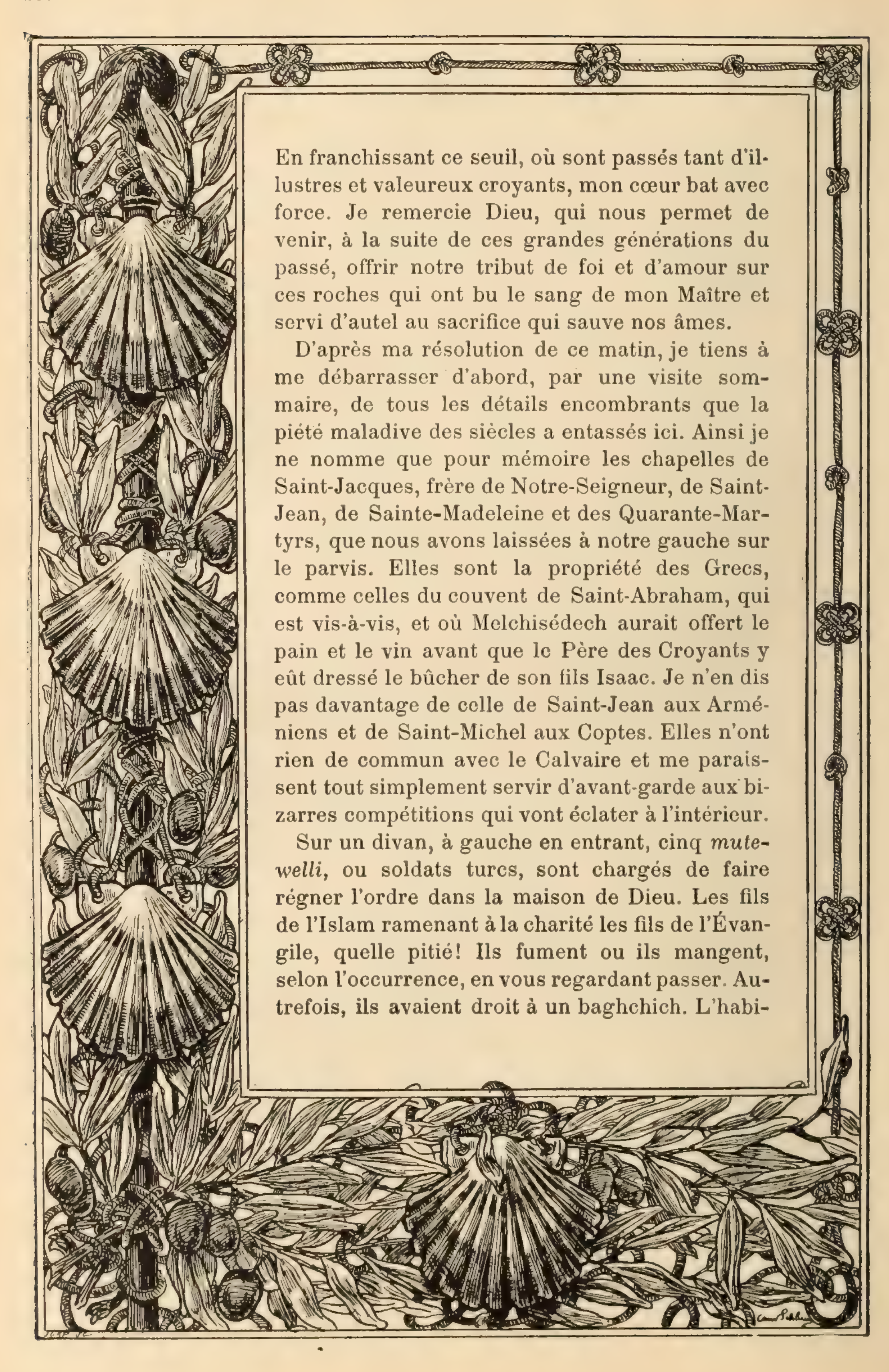
FAÇADE DE L'ÉGLISE DU ST SÉPULCRE

lons que nous faisons notre entrée triomphale dans la cité sainte.

Sitôt qu'on a franchi la porte de Damas, on se trouve sur une sorte de rond-point que je n'oserai pas appeler une place, mais qui en tient lieu. Trois rues, dont deux principales, y prennent naissance ou y débouchent. Quelques cafés malpropres, des chevaux tout sellés, des dromadaires au repos, des Arabes jouant aux échecs ou conversant très intimement avec leurs narguilehs dégoûtants, y constituent une sorte de campement en permanence.

Nous prenons la rue qui est à droite, dite de Bâb-el-Amoud par les Arabes et de Damas par les Européens, et nous nous engageons dans la demi-obscurité d'un bazar fort mélangé. Puis nous tournons encore à droite, et, en longeant d'une part le couvent grec de Saint-Abraham, où des fouilles amèneront peut-être d'utiles découvertes, et de l'autre le Moristan, ancienne maison des chevaliers de Saint-Jean, nous arrivons au parvis sur lequel s'ouvre l'église du Saint-Sépulcre.

Des vendeurs d'objets pieux, crucifix, chapelets, statuettes, portraits de saints et surtout du czar de toutes les Russies, encombrent la petite place, assez convenablement pavée. Le dallage repose sur une crypte dont les arceaux remontent à une haute antiquité. La façade, mal conçue dès l'origine, inachevée, embrouillée, malgré des détails d'architecture très soignés, prélude dignement à l'incohérence du reste de l'édifice.



En franchissant ce seuil, où sont passés tant d'illustres et valeureux croyants, mon cœur bat avec force. Je remercie Dieu, qui nous permet de venir, à la suite de ces grandes générations du passé, offrir notre tribut de foi et d'amour sur ces roches qui ont bu le sang de mon Maître et servi d'autel au sacrifice qui sauve nos âmes.

D'après ma résolution de ce matin, je tiens à me débarrasser d'abord, par une visite sommaire, de tous les détails encombrants que la piété maladive des siècles a entassés ici. Ainsi je ne nomme que pour mémoire les chapelles de Saint-Jacques, frère de Notre-Seigneur, de Saint-Jean, de Sainte-Madeleine et des Quarante-Martyrs, que nous avons laissées à notre gauche sur le parvis. Elles sont la propriété des Grecs, comme celles du couvent de Saint-Abraham, qui est vis-à-vis, et où Melchisédech aurait offert le pain et le vin avant que le Père des Croyants y eût dressé le bûcher de son fils Isaac. Je n'en dis pas davantage de celle de Saint-Jean aux Arméniens et de Saint-Michel aux Coptes. Elles n'ont rien de commun avec le Calvaire et me paraissent tout simplement servir d'avant-garde aux bizarres compétitions qui vont éclater à l'intérieur.

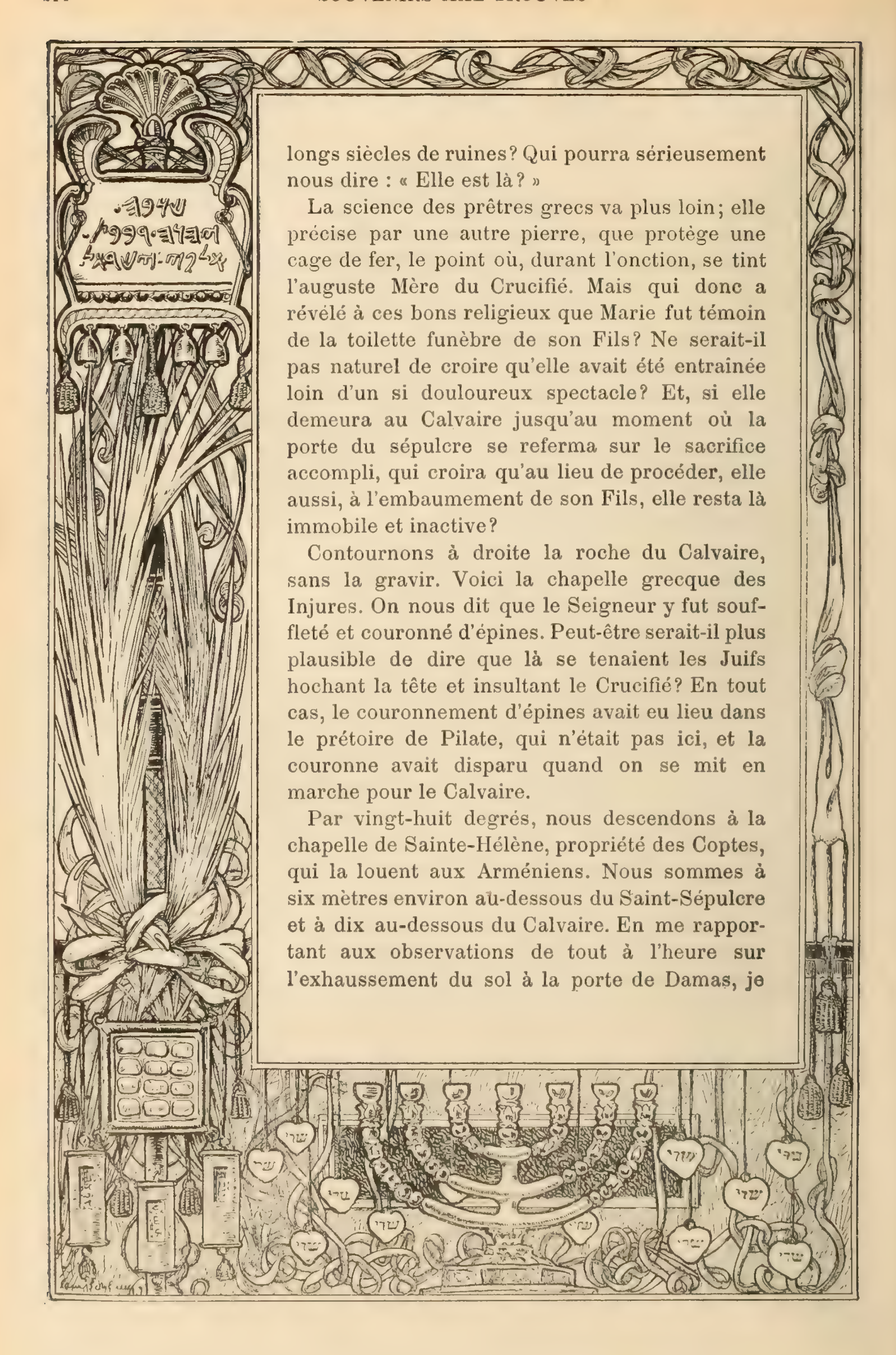
Sur un divan, à gauche en entrant, cinq *mutewelli*, ou soldats turcs, sont chargés de faire régner l'ordre dans la maison de Dieu. Les fils de l'Islam ramenant à la charité les fils de l'Évangile, quelle pitié! Ils fument ou ils mangent, selon l'occurrence, en vous regardant passer. Autrefois, ils avaient droit à un baghchich. L'habi-



tude s'en est perdue. Il y avait quelque honte pour des chrétiens à salarier de tels personnages.

C'est le moment de nous retourner à droite et de saluer fièrement le souvenir de Godefroy de Bouillon et de son frère Baudouin, dont les tombeaux sont creusés là, sous la roche du Calvaire. L'ombre glorieuse de tels héros nous fera oublier ce qu'il y a de douloureux dans ce règne cynique des Turcs exerçant dans un temple chrétien, propriété et rendez-vous de tous les peuples civilisés. La chapelle où ont dormi les deux illustres Croisés, jusqu'au commencement de ce siècle, est dite la chapelle d'Adam. Je comprends le rapprochement entre le souvenir du vieil homme qui nous perdit et le Calvaire du nouvel homme qui nous sauva. Tout serait bien si la dévotion grecque se contentait de l'idée mystique. Elle gâte tout, en nous montrant le pilier sous lequel se trouve réellement le crâne du premier homme. Noé l'y a apporté au lendemain du déluge, et les popes grecs l'y gardent pour la consolation de l'humanité.

On suppose que la pierre rectangulaire de marbre rouge qui est devant nous, à fleur de terre, marque la place où le corps du divin Crucifié fut embaumé par Joseph, Nicodème et les saintes femmes. Évidemment il y eut un lieu, au pied du Calvaire, où des mains pieuses rendirent au Maître ce dernier devoir de l'amitié avant la sépulture; mais qui songea à le marquer? Qui maintint exactement cette place fixe à travers de



longs siècles de ruines ? Qui pourra sérieusement nous dire : « Elle est là ? »

La science des prêtres grecs va plus loin ; elle précise par une autre pierre, que protège une cage de fer, le point où, durant l'onction, se tint l'auguste Mère du Crucifié. Mais qui donc a révélé à ces bons religieux que Marie fut témoin de la toilette funèbre de son Fils ? Ne serait-il pas naturel de croire qu'elle avait été entraînée loin d'un si douloureux spectacle ? Et, si elle demeura au Calvaire jusqu'au moment où la porte du sépulcre se referma sur le sacrifice accompli, qui croira qu'au lieu de procéder, elle aussi, à l'embaumement de son Fils, elle resta là immobile et inactive ?

Contournons à droite la roche du Calvaire, sans la gravir. Voici la chapelle grecque des Injures. On nous dit que le Seigneur y fut souffleté et couronné d'épines. Peut-être serait-il plus plausible de dire que là se tenaient les Juifs hochant la tête et insultant le Crucifié ? En tout cas, le couronnement d'épines avait eu lieu dans le prétoire de Pilate, qui n'était pas ici, et la couronne avait disparu quand on se mit en marche pour le Calvaire.

Par vingt-huit degrés, nous descendons à la chapelle de Sainte-Hélène, propriété des Coptes, qui la louent aux Arméniens. Nous sommes à six mètres environ au-dessous du Saint-Sépulcre et à dix au-dessous du Calvaire. En me rapportant aux observations de tout à l'heure sur l'exhaussement du sol à la porte de Damas, je



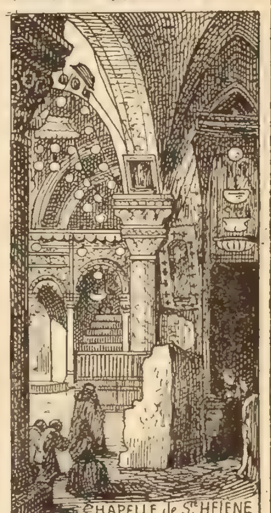


crois que nous nous trouvons au niveau de la ville ancienne et de ses alentours, le saint Sépulcre, aussi bien que le Calvaire, étant jadis sur une éminence. Sauf le rapprochement violent qui semble associer ici les voleurs et les rois, je suis heureux qu'à côté de l'autel du bon Larron on en ait consacré un à Hélène, cette sainte reine qui donna Constantin à l'Église et dota la Palestine de ses plus glorieux monuments. Trois mètres environ plus bas est la chapelle de l'Invention de la vraie Croix, aux Latins. C'est une ancienne citerne que l'on a dû recreuser pour y établir un sanctuaire. Comme la précédente, elle est dans un délabrement complet.

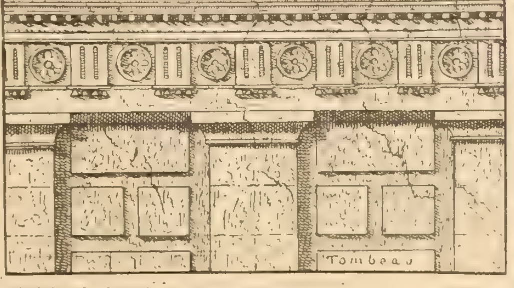


Remontés dans l'église du Saint-Sépulcre, nous poursuivons notre inspection par la chapelle du Partage des vêtements et celle de Saint-Longin, le soldat qui entr'ouvrit le côté de Jésus déjà mort. On croit que, repentant de son crime, il serait venu ici, dans une grotte, faire pénitence, comme s'il n'avait pas obéi à un bon sentiment en voulant, par un coup de lance, hâter ou constater la mort de Jésus, lui épargnant ainsi l'injure suprême du brisement des membres. Tout cela été inventé, comme on le voit, par des esprits peu réfléchis.

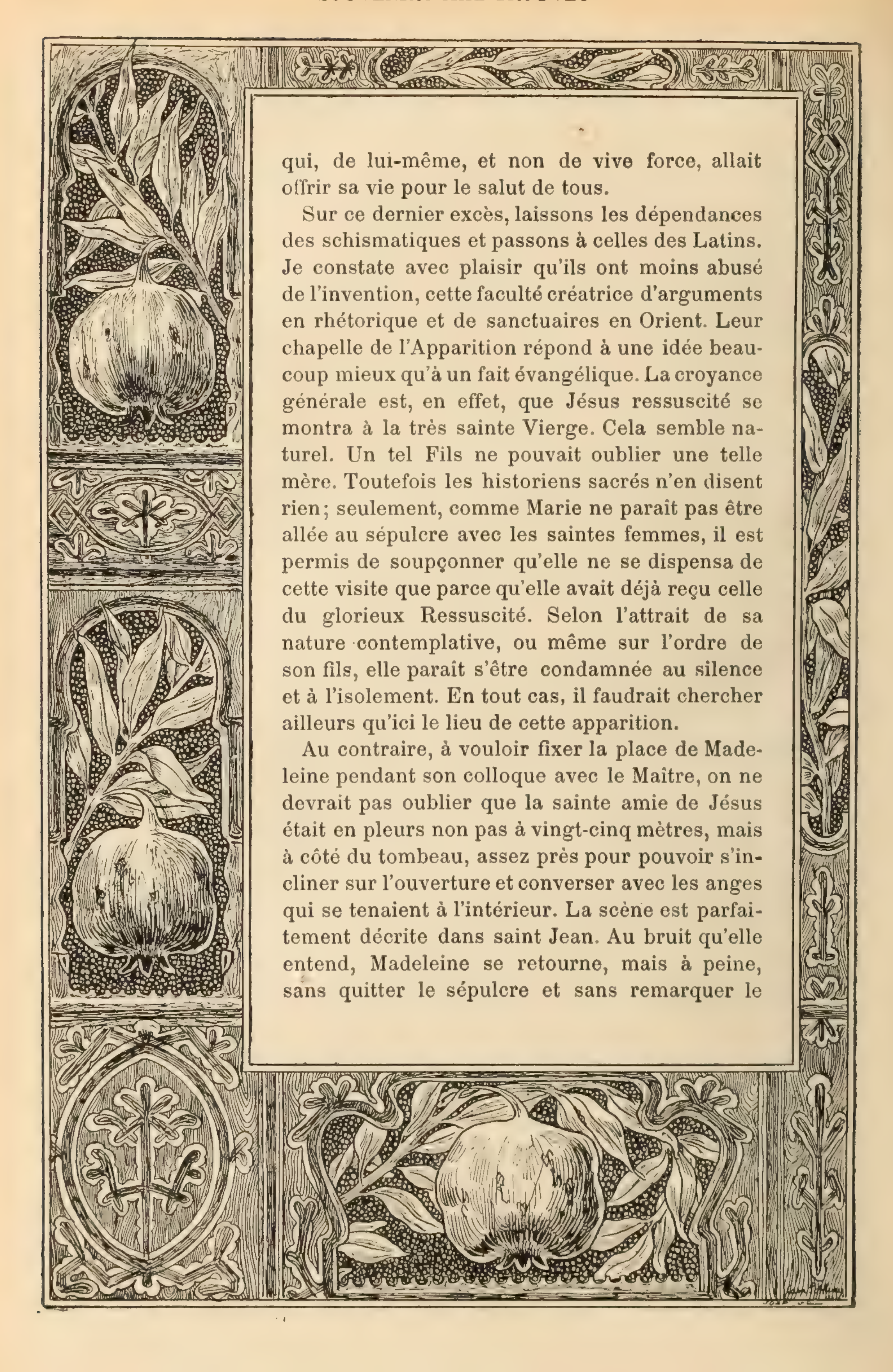
Couronnant la série de leurs imaginations fantaisistes, ces pauvres Grecs honorent ici même la prison de Jésus-Christ, comme s'il avait fallu enfermer et mettre en lieu sûr, tandis qu'on creusait le trou de la croix, l'Agneau qui se laissait conduire à l'immolation, le Martyr


CHAPELLE de St HÉLÈNE


CACTUS


Tombeau

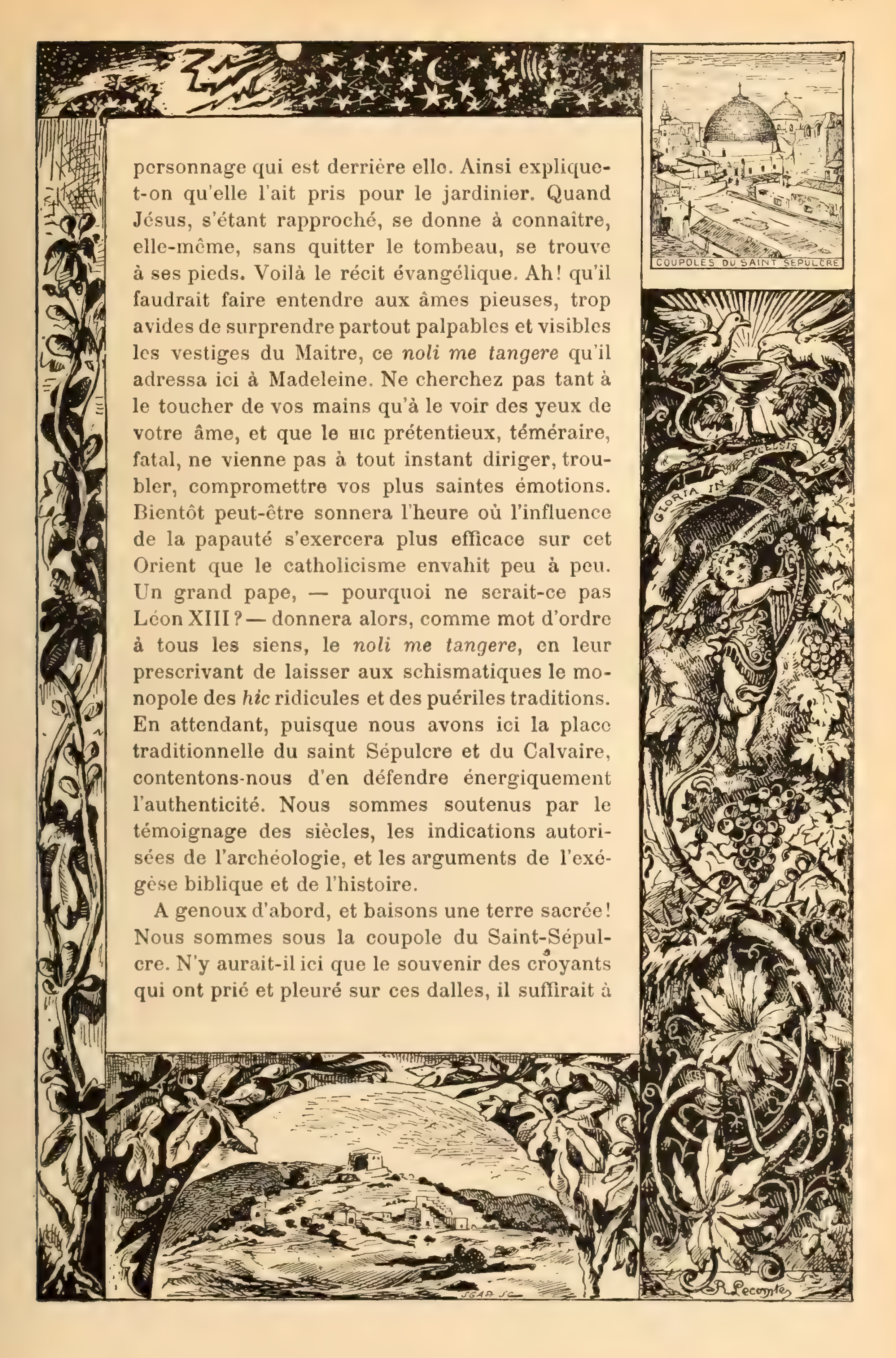




qui, de lui-même, et non de vive force, allait offrir sa vie pour le salut de tous.

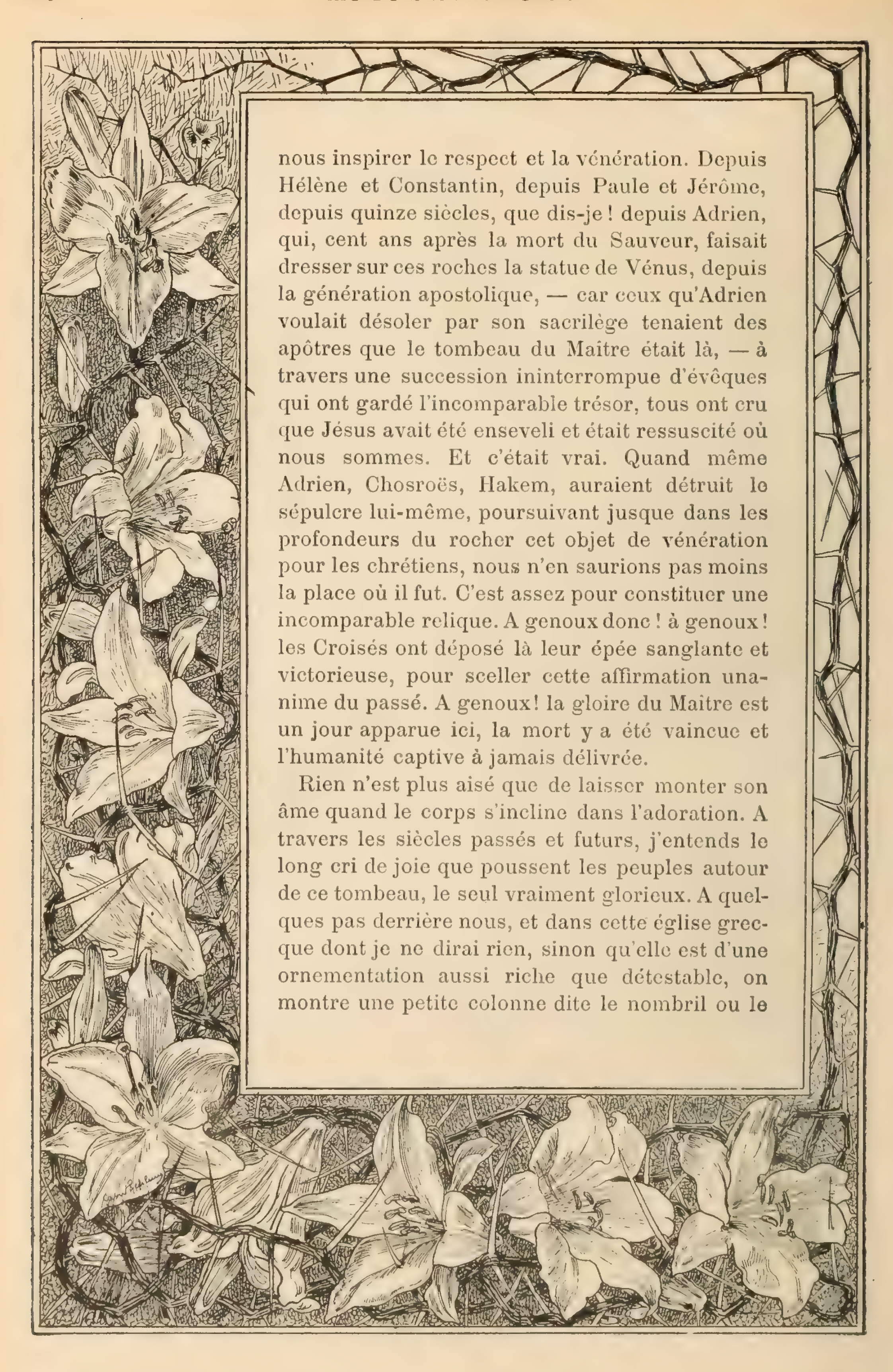
Sur ce dernier excès, laissons les dépendances des schismatiques et passons à celles des Latins. Je constate avec plaisir qu'ils ont moins abusé de l'invention, cette faculté créatrice d'arguments en rhétorique et de sanctuaires en Orient. Leur chapelle de l'Apparition répond à une idée beaucoup mieux qu'à un fait évangélique. La croyance générale est, en effet, que Jésus ressuscité se montra à la très sainte Vierge. Cela semble naturel. Un tel Fils ne pouvait oublier une telle mère. Toutefois les historiens sacrés n'en disent rien ; seulement, comme Marie ne paraît pas être allée au sépulcre avec les saintes femmes, il est permis de soupçonner qu'elle ne se dispensa de cette visite que parce qu'elle avait déjà reçu celle du glorieux Ressuscité. Selon l'attrait de sa nature contemplative, ou même sur l'ordre de son fils, elle paraît s'être condamnée au silence et à l'isolement. En tout cas, il faudrait chercher ailleurs qu'ici le lieu de cette apparition.

Au contraire, à vouloir fixer la place de Madeleine pendant son colloque avec le Maître, on ne devrait pas oublier que la sainte amie de Jésus était en pleurs non pas à vingt-cinq mètres, mais à côté du tombeau, assez près pour pouvoir s'incliner sur l'ouverture et converser avec les anges qui se tenaient à l'intérieur. La scène est parfaitement décrite dans saint Jean. Au bruit qu'elle entend, Madeleine se retourne, mais à peine, sans quitter le sépulcre et sans remarquer le



personnage qui est derrière elle. Ainsi explique-t-on qu'elle l'ait pris pour le jardinier. Quand Jésus, s'étant rapproché, se donne à connaître, elle-même, sans quitter le tombeau, se trouve à ses pieds. Voilà le récit évangélique. Ah! qu'il faudrait faire entendre aux âmes pieuses, trop avides de surprendre partout palpables et visibles les vestiges du Maître, ce *noli me tangere* qu'il adressa ici à Madeleine. Ne cherchez pas tant à le toucher de vos mains qu'à le voir des yeux de votre âme, et que le HIC prétentieux, téméraire, fatal, ne vienne pas à tout instant diriger, troubler, compromettre vos plus saintes émotions. Bientôt peut-être sonnera l'heure où l'influence de la papauté s'exercera plus efficace sur cet Orient que le catholicisme envahit peu à peu. Un grand pape, — pourquoi ne serait-ce pas Léon XIII ? — donnera alors, comme mot d'ordre à tous les siens, le *noli me tangere*, en leur prescrivant de laisser aux schismatiques le monopole des *hic* ridicules et des puériles traditions. En attendant, puisque nous avons ici la place traditionnelle du saint Sépulcre et du Calvaire, contentons-nous d'en défendre énergiquement l'authenticité. Nous sommes soutenus par le témoignage des siècles, les indications autorisées de l'archéologie, et les arguments de l'exégèse biblique et de l'histoire.

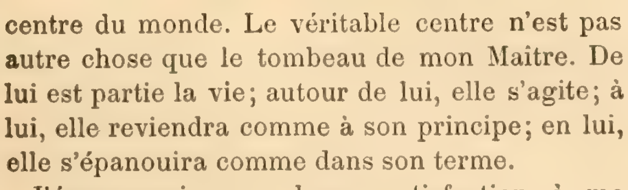
A genoux d'abord, et baisons une terre sacrée! Nous sommes sous la coupole du Saint-Sépulcre. N'y aurait-il ici que le souvenir des croyants qui ont prié et pleuré sur ces dalles, il suffirait à



nous inspirer le respect et la vénération. Depuis Hélène et Constantin, depuis Paule et Jérôme, depuis quinze siècles, que dis-je ! depuis Adrien, qui, cent ans après la mort du Sauveur, faisait dresser sur ces roches la statue de Vénus, depuis la génération apostolique, — car ceux qu'Adrien voulait désoler par son sacrilège tenaient des apôtres que le tombeau du Maître était là, — à travers une succession ininterrompue d'évêques qui ont gardé l'incomparable trésor, tous ont cru que Jésus avait été enseveli et était ressuscité où nous sommes. Et c'était vrai. Quand même Adrien, Chosroës, Hakem, auraient détruit le sépulcre lui-même, poursuivant jusque dans les profondeurs du rocher cet objet de vénération pour les chrétiens, nous n'en saurions pas moins la place où il fut. C'est assez pour constituer une incomparable relique. A genoux donc ! à genoux ! les Croisés ont déposé là leur épée sanglante et victorieuse, pour sceller cette affirmation unanime du passé. A genoux ! la gloire du Maître est un jour apparue ici, la mort y a été vaincue et l'humanité captive à jamais délivrée.

Rien n'est plus aisé que de laisser monter son âme quand le corps s'incline dans l'adoration. A travers les siècles passés et futurs, j'entends le long cri de joie que poussent les peuples autour de ce tombeau, le seul vraiment glorieux. A quelques pas derrière nous, et dans cette église grecque dont je ne dirai rien, sinon qu'elle est d'une ornementation aussi riche que détestable, on montre une petite colonne dite le nombril ou le





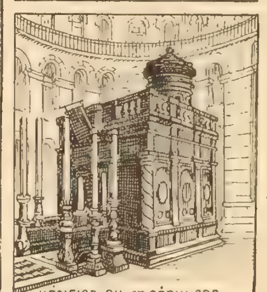


centre du monde. Le véritable centre n'est pas autre chose que le tombeau de mon Maître. De lui est partie la vie; autour de lui, elle s'agite; à lui, elle reviendra comme à son principe; en lui, elle s'épanouira comme dans son terme.

J'éprouverais une douce satisfaction à me représenter, sur les lieux tels que nous les voyons, les diverses scènes du crucifiement, de la sépulture et de la résurrection de Jésus. Au premier coup d'œil cela semble malaisé, et les difficultés topographiques qui surgissent prouvent au moins que le site n'a pas été choisi à plaisir. Si, ignorant la place véritable du Calvaire, les chrétiens avaient voulu en inventer une, il leur était facile de la trouver partout ailleurs plus favorable qu'ici. Tout à l'heure, près du couvent de Saint-Etienne, des Anglais déclaraient qu'ils comprendraient mieux le Calvaire sur l'élévation d'où ils nous parlaient que sous la coupole où nous sommes. C'est évident, et les belles excavations de rocher n'y manqueraient pas pour constituer un sépulcre en harmonie avec les grandes scènes de la résurrection. Mais, et c'est là un argument qu'il ne faut pas négliger, plus la topographie du Calvaire et du Sépulcre semble étrange, et plus elle est certaine. L'antique tradition est d'autant plus forte qu'elle nous a transmis, non pas ce qui aurait semblé le plus plausible, mais ce qui était le plus vrai.

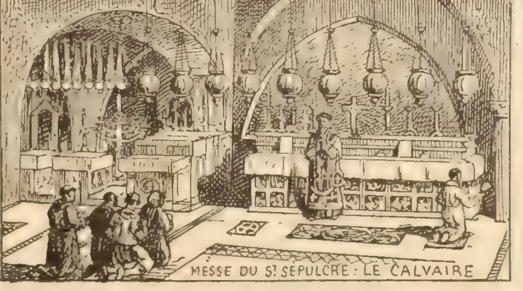


J'ai dit qu'elle peut se défendre de tous points. En effet, la grande objection soulevée depuis un demi-siècle contre l'authenticité du saint Sépul-



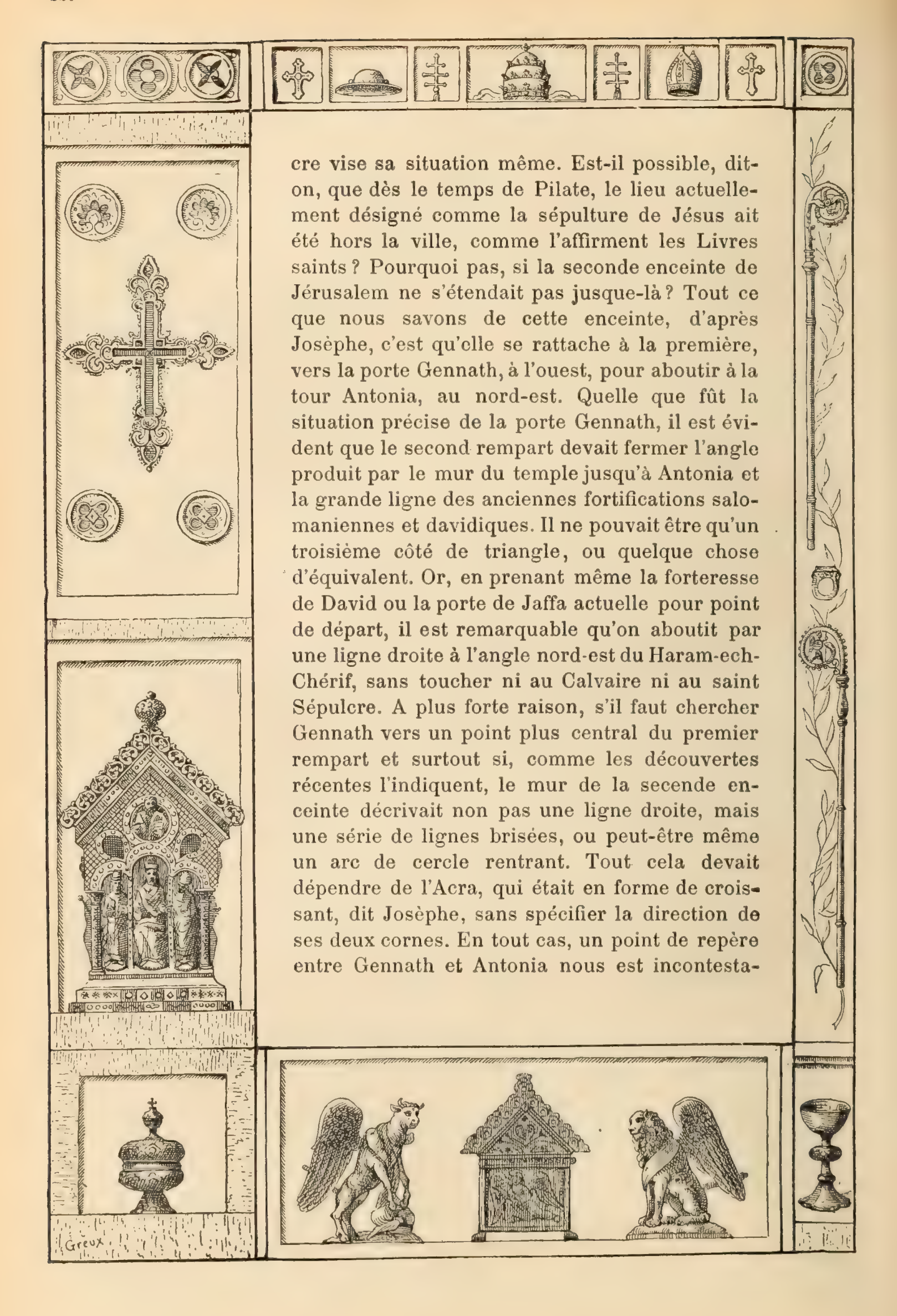
L'ÉDIFICE DU ST SÉPULCRE.





MESSE DU St SÉPULCRE : LE CALVAIRE





cre vise sa situation même. Est-il possible, dit-on, que dès le temps de Pilate, le lieu actuellement désigné comme la sépulture de Jésus ait été hors la ville, comme l'affirment les Livres saints? Pourquoi pas, si la seconde enceinte de Jérusalem ne s'étendait pas jusque-là? Tout ce que nous savons de cette enceinte, d'après Josèphe, c'est qu'elle se rattache à la première, vers la porte Gennath, à l'ouest, pour aboutir à la tour Antonia, au nord-est. Quelle que fût la situation précise de la porte Gennath, il est évident que le second rempart devait fermer l'angle produit par le mur du temple jusqu'à Antonia et la grande ligne des anciennes fortifications salomaniennes et davidiques. Il ne pouvait être qu'un troisième côté de triangle, ou quelque chose d'équivalent. Or, en prenant même la forteresse de David ou la porte de Jaffa actuelle pour point de départ, il est remarquable qu'on aboutit par une ligne droite à l'angle nord-est du Haram-ech-Chérif, sans toucher ni au Calvaire ni au saint Sépulcre. A plus forte raison, s'il faut chercher Gennath vers un point plus central du premier rempart et surtout si, comme les découvertes récentes l'indiquent, le mur de la secende enceinte décrivait non pas une ligne droite, mais une série de lignes brisées, ou peut-être même un arc de cercle rentrant. Tout cela devait dépendre de l'Acra, qui était en forme de croissant, dit Josèphe, sans spécifier la direction de ses deux cornes. En tout cas, un point de repère entre Gennath et Antonia nous est incontesta-



blement assuré par les fouilles récentes des Russes à l'est du saint Sépulcre. Les remparts et l'antique porte qui sont là ont visiblement appar tenu à la deuxième enceinte. Il est évident, d'après leur direction, qu'ils laissaient le saint Sépulcre hors de l'ancienne Jérusalem.

Cette indication décisive se complique d'une autre non moins importante. Je veux parler des Cavernes royales traversées, au dire de Josèphe, par la troisième enceinte. Il ne faut plus aujourd'hui aller les chercher aux tombeaux des Rois, à huit cents mètres nord de la porte Jaffa, mais à quelques pas seulement de cette porte. Nous devrons les visiter. Le mur d'Agrippa suivait donc, au nord, à peu près la même ligne que le rempart actuel, et dès lors la seconde enceinte, sous peine de toucher presque la troisième, ne pouvait enclaver le saint Sépulcre.

Au reste, un fait brutal devait suffire à préjuger la question. Tout lieu occupé par des tombeaux de famille a été dès l'origine hors de la cité. On sait les exigences du judaïsme sur ce point. Or, sous la coupole du saint Sépulcre, il n'y a pas seulement la sépulture que nous croyons être celle de Jésus, et qui en tout cas aurait été jadis celle de quelqu'un, mais il en est d'autres que nous pouvons visiter à côté d'elle, en pénétrant dans la chapelle jacobite, derrière l'édicule du saint Sépulcre. Qu'est-ce que ces fours horizontalement creusés dans le rocher, et auxquels nous ne parvenons qu'à travers un obscur et étroit passage? La tradition les appelle



les tombeaux de Nicodème et de Joseph d'Arimathie. Je n'ai pas à discuter ici ce témoignage : il me suffit de constater qu'ils sont de vrais tombeaux juifs. Pour rendre l'argument plus décisif encore, il n'y a qu'à se glisser dans l'un d'entre eux, et l'on demeure convaincu qu'ils ne sont eux-mêmes que l'avant-garde de plusieurs autres.

Après cela, il faut reconnaître que le Calvaire était très rapproché de la deuxième enceinte. Mais ce détail est justement dans la donnée évangélique, car saint Jean dit : « Le lieu où Jésus fut crucifié *était près de la ville*, et beaucoup de Juifs purent lire l'inscription placée au haut de la croix, en hébreu, en grec et en latin. » Pourquoi n'aurait-on pas choisi le lieu du supplice de façon à exposer le condamné aux regards de toute la cité groupée sur les remparts? On sait la curiosité malsaine que provoquent les exécutions capitales. Quant aux tombes et aux jardins qui avoisinaient immédiatement les murs de la ville, il y en a encore à Jérusalem et dans tout l'Orient.

Mais si le Calvaire fut près des remparts, l'incident de Simon le Cyrénéen nous fait supposer que la porte par où sortirent les condamnés fut loin du Calvaire. Sur le parcours on rencontra Simon qui venait des champs, et on le requit pour porter la croix de Jésus. Il devait donc y avoir une certaine distance du point où on le rencontra à l'endroit où l'on voulait aller. Aussi est-il peu probable que la porte Judiciaire se trouvât aux récentes fouilles des Russes, près



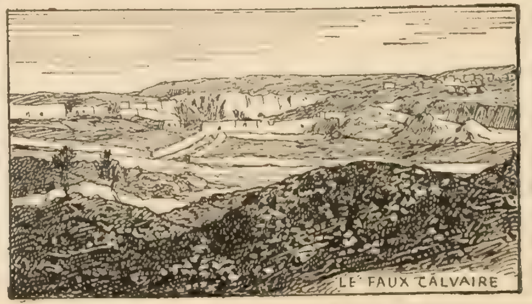
CABANES de la FÊTE des TABERNACLES

TABERNACLE

OBJETS DIVERS DU CULTE JUIF



JUIFS PRIANT DANS UNE RUE



LE FAUX CALVAIRE

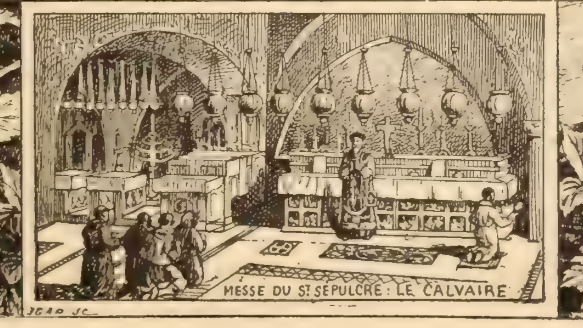


SALUTATIONS devant un SUPÉRIEUR

du saint Sépulcre. C'est du côté d'Antonia qu'il faut la chercher, et le trajet à parcourir dut être la grande moitié de l'arc de cercle formé par Acra.

Ce qui n'est pas une objection, mais une tristesse pour mon cœur, c'est la difficulté de rétablir ici l'état des lieux tels qu'ils furent à la mort de Jésus. La main de triomphateurs barbares et de païens irrités, le feu des musulmans ont tout bouleversé, et le mauvais goût de ceux qui ont voulu tout réparer par des embellissements malencontreux, a fait le reste.

D'après les récits des saints Livres, le Sépulcre fut une chambre mortuaire creusée dans un rocher. Ce rocher était dans un jardin, et l'excavation dont Joseph d'Arimathie avait sans doute voulu faire un caveau de famille, mais où personne n'avait encore été enseveli, était vaste. On le conclut d'une série de détails décisifs. La pierre qui fermait l'orifice était grande; les saintes femmes d'abord, Pierre et Jean ensuite entrent aisément dans la chambre sépulcrale; deux anges s'y tiennent aussi, les bandelettes étant d'un côté et le suaire d'un autre. L'ouverture était creusée verticalement, puisqu'il fallait rouler la pierre probablement dans une rainure, comme nous le verrons au Tombeau des Rois, et que, d'après saint Matthieu, les pieuses amies du Mort s'assirent vis-à-vis la porte. Toutefois le lieu où l'on déposait le cadavre était au-dessous du niveau de l'ouverture, puisque pour voir sans entrer, il fallait se baisser. Ce détail est

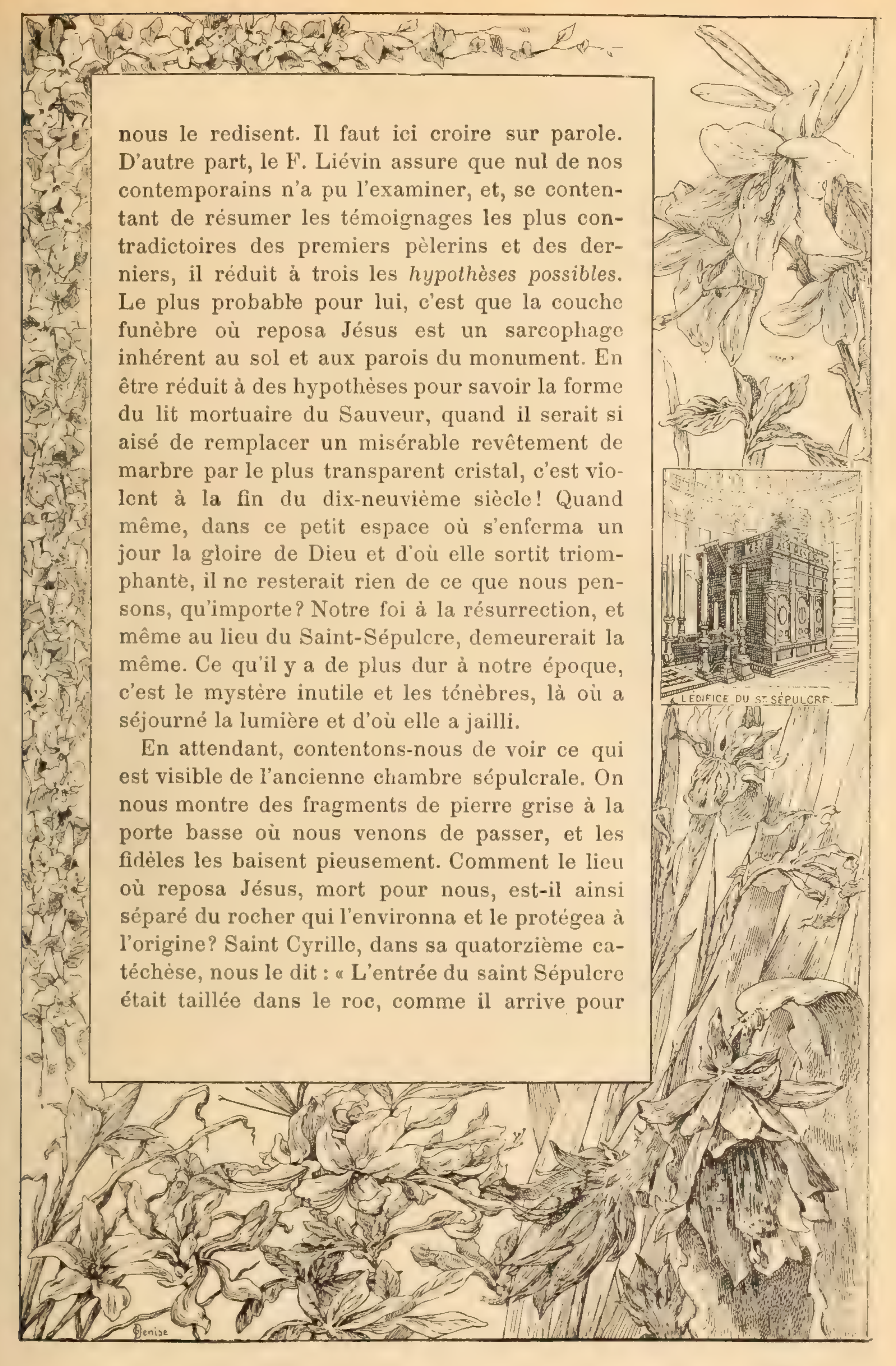

MESSE DU ST SÉPULCRE : LE CALVAIRE



marqué à plusieurs reprises. Voilà le saint Sépulcre d'après l'Évangile.

Le voici tel que je le trouve : c'est un édicule de huit mètres de long sur cinq mètres de large, et très exactement rectangulaire, s'il ne se terminait en pentagone par la chapelle des Coptes vers l'occident. Il mesure six mètres de haut et a été bâti en 1811 par les Grecs. Une sorte de dôme, en forme de couronne, le surmonte. Des plaques de marbre jaune et blanc le recouvrent. Les pilastres, les colonnettes torses et la balustrade supérieure qui achèvent de l'orner, constatent hardiment qu'on n'a rien voulu faire pour faciliter à l'imagination des pèlerins tout retour vers l'état réel des saints lieux, au temps de l'histoire évangélique.

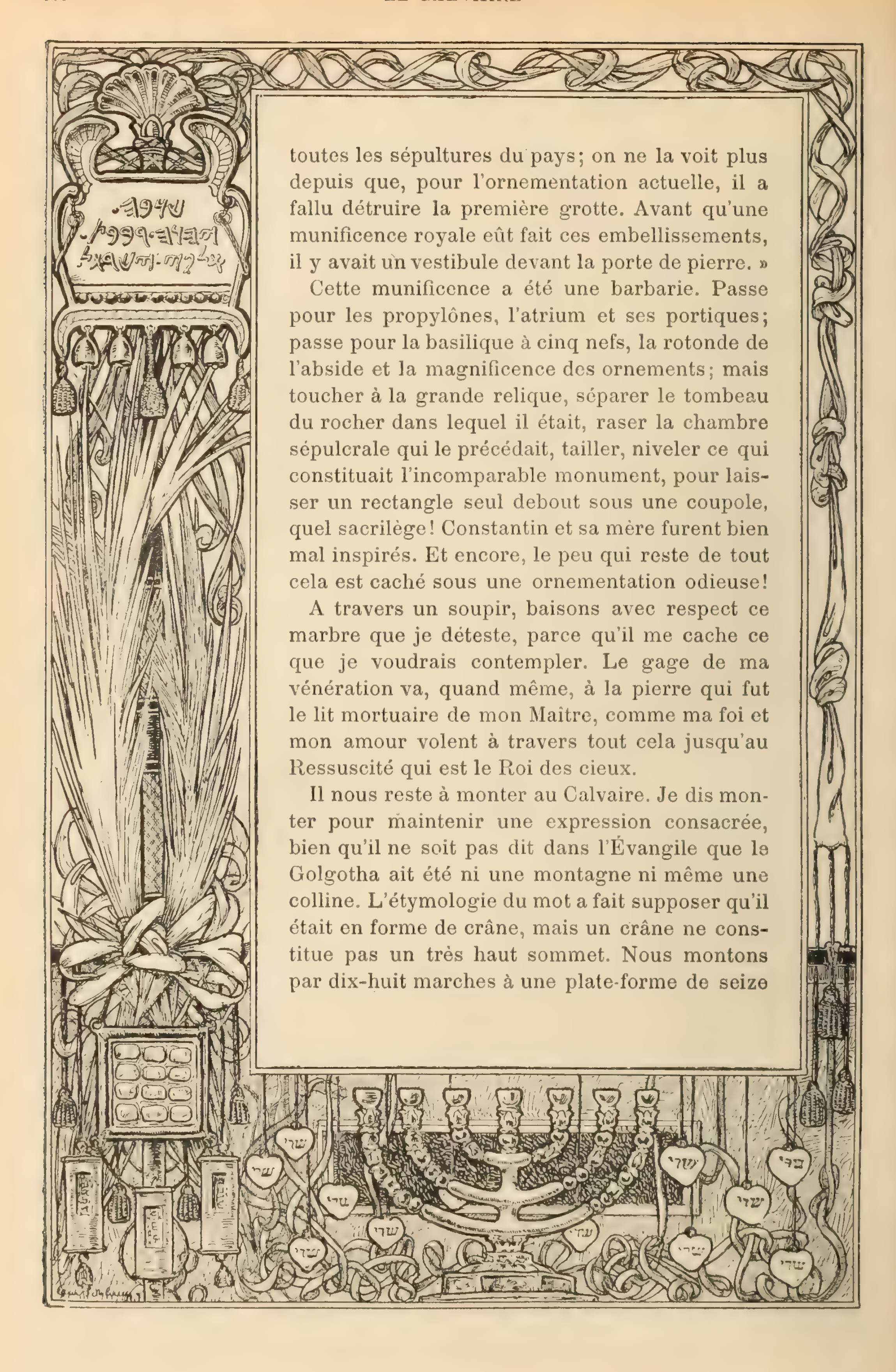
Entre d'immenses candélabres, sous des lampes d'or et d'argent, par une porte étroite, nous entrons dans un vestibule nommé la *chapelle de l'Ange*. Une seconde porte plus basse et fort incommode nous conduit dans la chapelle même du Saint-Sépulcre. Le prêtre et un servant peuvent à peine y prendre place. Le tombeau proprement dit sert d'autel. En réalité, on ne le voit pas. Il a deux mètres de long, quatre-vingt-dix centimètres de large et soixante-dix-huit de haut. C'est une sorte de sarcophage creusé dans le roc, auquel il est resté adhérent, et dont le couvercle a été remplacé par la dalle de marbre qui sert de pierre d'autel. Ceux qui prétendaient l'avoir vu de leurs propres yeux après l'incendie de la basilique, en 1808, l'ont affirmé à ceux qui



nous le redisent. Il faut ici croire sur parole. D'autre part, le F. Liévin assure que nul de nos contemporains n'a pu l'examiner, et, se contentant de résumer les témoignages les plus contradictoires des premiers pèlerins et des derniers, il réduit à trois les *hypothèses possibles*. Le plus probable pour lui, c'est que la couche funèbre où reposa Jésus est un sarcophage inhérent au sol et aux parois du monument. En être réduit à des hypothèses pour savoir la forme du lit mortuaire du Sauveur, quand il serait si aisé de remplacer un misérable revêtement de marbre par le plus transparent cristal, c'est violent à la fin du dix-neuvième siècle! Quand même, dans ce petit espace où s'enferma un jour la gloire de Dieu et d'où elle sortit triomphante, il ne resterait rien de ce que nous pensons, qu'importe? Notre foi à la résurrection, et même au lieu du Saint-Sépulcre, demeurerait la même. Ce qu'il y a de plus dur à notre époque, c'est le mystère inutile et les ténèbres, là où a séjourné la lumière et d'où elle a jailli.

En attendant, contentons-nous de voir ce qui est visible de l'ancienne chambre sépulcrale. On nous montre des fragments de pierre grise à la porte basse où nous venons de passer, et les fidèles les baisent pieusement. Comment le lieu où reposa Jésus, mort pour nous, est-il ainsi séparé du rocher qui l'environna et le protégea à l'origine? Saint Cyrille, dans sa quatorzième catéchèse, nous le dit : « L'entrée du saint Sépulcre était taillée dans le roc, comme il arrive pour

L'ÉDIFICE DU ST SÉPULCRE.



toutes les sépultures du pays; on ne la voit plus depuis que, pour l'ornementation actuelle, il a fallu détruire la première grotte. Avant qu'une munificence royale eût fait ces embellissements, il y avait un vestibule devant la porte de pierre. »

Cette munificence a été une barbarie. Passe pour les propylônes, l'atrium et ses portiques; passe pour la basilique à cinq nefs, la rotonde de l'abside et la magnificence des ornements; mais toucher à la grande relique, séparer le tombeau du rocher dans lequel il était, raser la chambre sépulcrale qui le précédait, tailler, niveler ce qui constituait l'incomparable monument, pour laisser un rectangle seul debout sous une coupole, quel sacrilège! Constantin et sa mère furent bien mal inspirés. Et encore, le peu qui reste de tout cela est caché sous une ornementation odieuse!

A travers un soupir, baisons avec respect ce marbre que je déteste, parce qu'il me cache ce que je voudrais contempler. Le gage de ma vénération va, quand même, à la pierre qui fut le lit mortuaire de mon Maître, comme ma foi et mon amour volent à travers tout cela jusqu'au Ressuscité qui est le Roi des cieux.

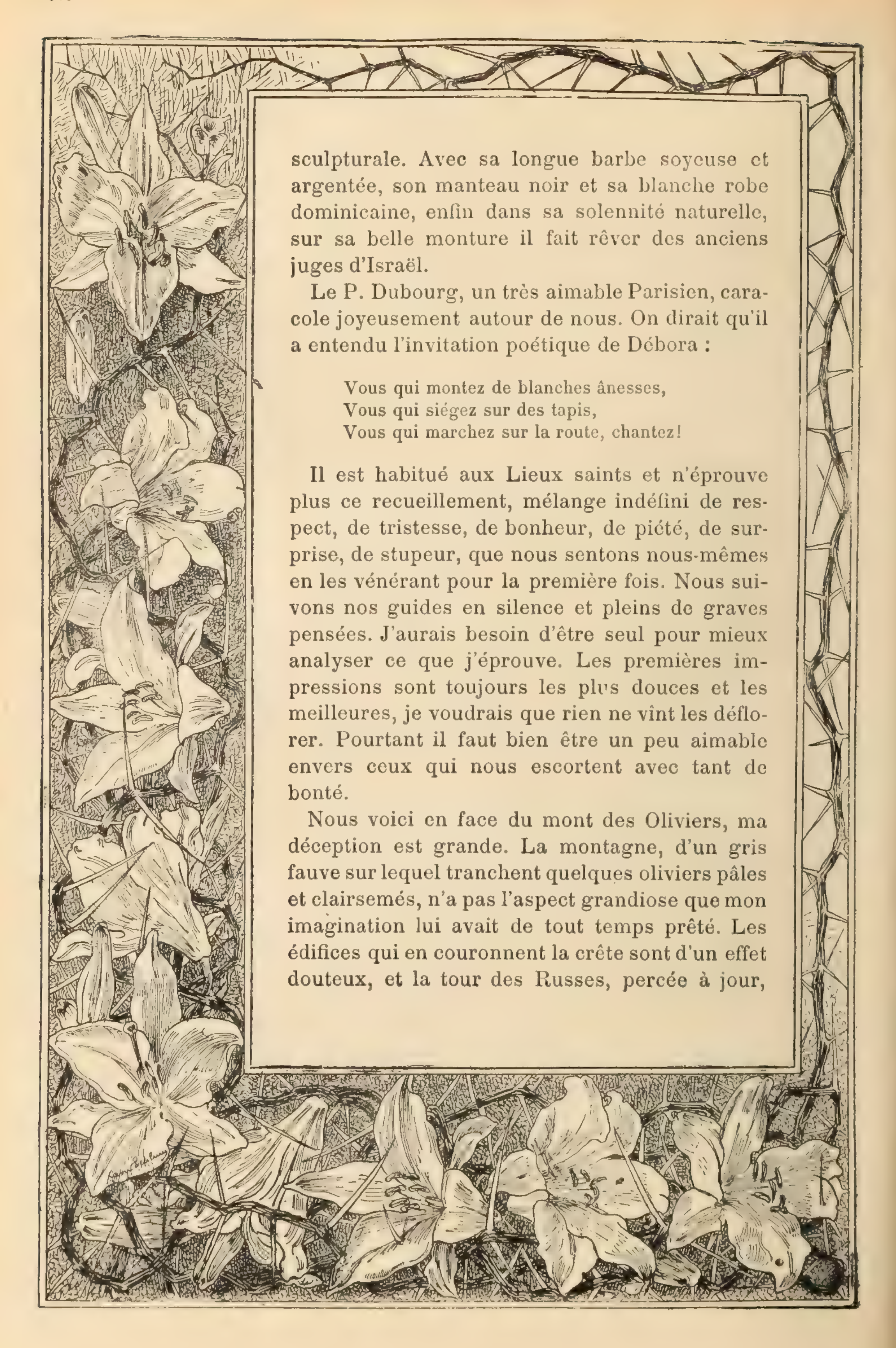
Il nous reste à monter au Calvaire. Je dis monter pour maintenir une expression consacrée, bien qu'il ne soit pas dit dans l'Évangile que le Golgotha ait été ni une montagne ni même une colline. L'étymologie du mot a fait supposer qu'il était en forme de crâne, mais un crâne ne constitue pas un très haut sommet. Nous montons par dix-huit marches à une plate-forme de seize

mètres carrés. C'est l'aire du Golgotha aplanie et travaillée par la main de l'homme. Elle est formée par des voûtes artificielles autant que par le roc lui-même. Celui-ci se voit au lieu dit le *Trou de la croix*, sous l'autel des Grecs, et à la *Grille d'argent* qui, du côté de l'épître, laisse vénérer une des fissures survenues à la mort du Sauveur. Ici encore, sous le regard de Celui qui meurt pour donner le paix au monde, j'ai le regret de constater que les communions diverses se disputent sans charité, sans respect, sans modération, la place même arrosée du sang réconciliateur. Ce spectacle m'attriste. Il serait beau pourtant de voir, malgré la variété de leurs rites, la multitude des Églises, unies enfin dans une même foi, se donner le baiser de paix sur la montagne du Calvaire et sceller dans le sang du Sauveur leur généreuse et définitive réconciliation. Prions un instant pour la paix universelle. Je viendrai prochainement ici offrir le saint sacrifice.

Mardi soir, 13 mars.

C'est le mont des Oliviers et Béthanie que nous devons visiter, deux souvenirs authentiques encore dans l'ensemble, sinon dans les détails. Nous avons demandé des ânes pour cette excursion. Il faut imiter le Maître au moins par la monture. Le R. P. Meunier nous précède sur Crassus, l'âne du couvent, une célébrité. Le vénérable prieur porte magnifiquement sa tête





sculpturale. Avec sa longue barbe soyeuse et argentée, son manteau noir et sa blanche robe dominicaine, enfin dans sa solennité naturelle, sur sa belle monture il fait rêver des anciens juges d'Israël.

Le P. Dubourg, un très aimable Parisien, caracole joyeusement autour de nous. On dirait qu'il a entendu l'invitation poétique de Débora :

> Vous qui montez de blanches ânesses,
> Vous qui siégez sur des tapis,
> Vous qui marchez sur la route, chantez!

Il est habitué aux Lieux saints et n'éprouve plus ce recueillement, mélange indéfini de respect, de tristesse, de bonheur, de piété, de surprise, de stupeur, que nous sentons nous-mêmes en les vénérant pour la première fois. Nous suivons nos guides en silence et pleins de graves pensées. J'aurais besoin d'être seul pour mieux analyser ce que j'éprouve. Les premières impressions sont toujours les plus douces et les meilleures, je voudrais que rien ne vînt les déflorer. Pourtant il faut bien être un peu aimable envers ceux qui nous escortent avec tant de bonté.

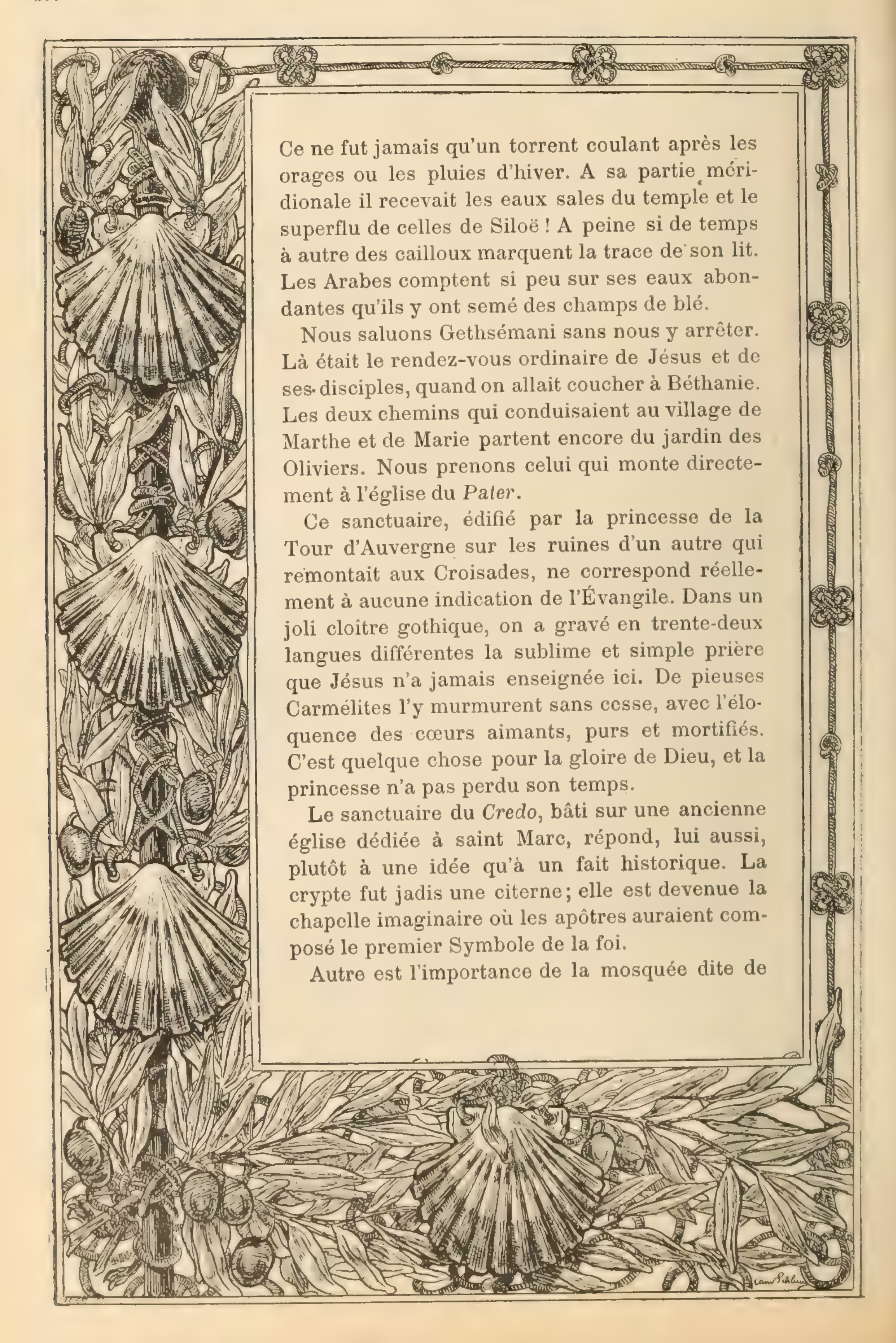
Nous voici en face du mont des Oliviers, ma déception est grande. La montagne, d'un gris fauve sur lequel tranchent quelques oliviers pâles et clairsemés, n'a pas l'aspect grandiose que mon imagination lui avait de tout temps prêté. Les édifices qui en couronnent la crête sont d'un effet douteux, et la tour des Russes, percée à jour,

maigre, sans harmonie, sans raison d'être, demeure absolument détestable. Là pourtant sont, à jamais ineffaçables, des souvenirs sacrés. C'est bien l'antique colline où le Maître est passé si souvent, où il s'est assis, où il a conversé, pleuré, prophétisé. A mesure que ces pensées traversent mon âme, il me semble que le site change d'aspect.

Mon œil plonge déjà jusqu'au Cédron. Un bosquet d'oliviers y fixe mon attention. Ils sont peut-être les rejetons de ceux qui ont bu la sueur de sang de mon Maitre. J'entends la prière qui, un soir, monta de cette vallée vers le ciel sans recevoir de réponse : « Père, s'il se peut, que ce calice s'éloigne de moi! » Le paysage se peuple rapidement. Je vois Judas conduisant la cohorte et descendant de la Ville sainte par le chemin que nous suivons nous-mêmes. L'angoisse divine, la trahison du disciple, la foule triomphante, Jésus prisonnier, tout est vivant devant moi. J'oublie ce que le temps a fait depuis, pour ne voir que ce qui fut alors; et, quand je relève mes yeux vers les sommets, il me semble y distinguer, pour la joie de mon âme et la réparation de la plus cruelle injustice, comme des rayons de gloire qui errent encore sur ces cimes, témoins impérissables de la réhabilitation du Juste dans les splendeurs de l'Ascension.

Le Cédron, que nous traversons, manque tout à fait de profondeur. Les décombres qui l'ont envahi ont relevé son lit de plus de vingt mètres, et l'ont rejeté vers le levant d'au moins trente.





Ce ne fut jamais qu'un torrent coulant après les orages ou les pluies d'hiver. A sa partie méridionale il recevait les eaux sales du temple et le superflu de celles de Siloë ! A peine si de temps à autre des cailloux marquent la trace de son lit. Les Arabes comptent si peu sur ses eaux abondantes qu'ils y ont semé des champs de blé.

Nous saluons Gethsémani sans nous y arrêter. Là était le rendez-vous ordinaire de Jésus et de ses disciples, quand on allait coucher à Béthanie. Les deux chemins qui conduisaient au village de Marthe et de Marie partent encore du jardin des Oliviers. Nous prenons celui qui monte directement à l'église du *Pater*.

Ce sanctuaire, édifié par la princesse de la Tour d'Auvergne sur les ruines d'un autre qui remontait aux Croisades, ne correspond réellement à aucune indication de l'Évangile. Dans un joli cloître gothique, on a gravé en trente-deux langues différentes la sublime et simple prière que Jésus n'a jamais enseignée ici. De pieuses Carmélites l'y murmurent sans cesse, avec l'éloquence des cœurs aimants, purs et mortifiés. C'est quelque chose pour la gloire de Dieu, et la princesse n'a pas perdu son temps.

Le sanctuaire du *Credo*, bâti sur une ancienne église dédiée à saint Marc, répond, lui aussi, plutôt à une idée qu'à un fait historique. La crypte fut jadis une citerne; elle est devenue la chapelle imaginaire où les apôtres auraient composé le premier Symbole de la foi.

Autre est l'importance de la mosquée dite de

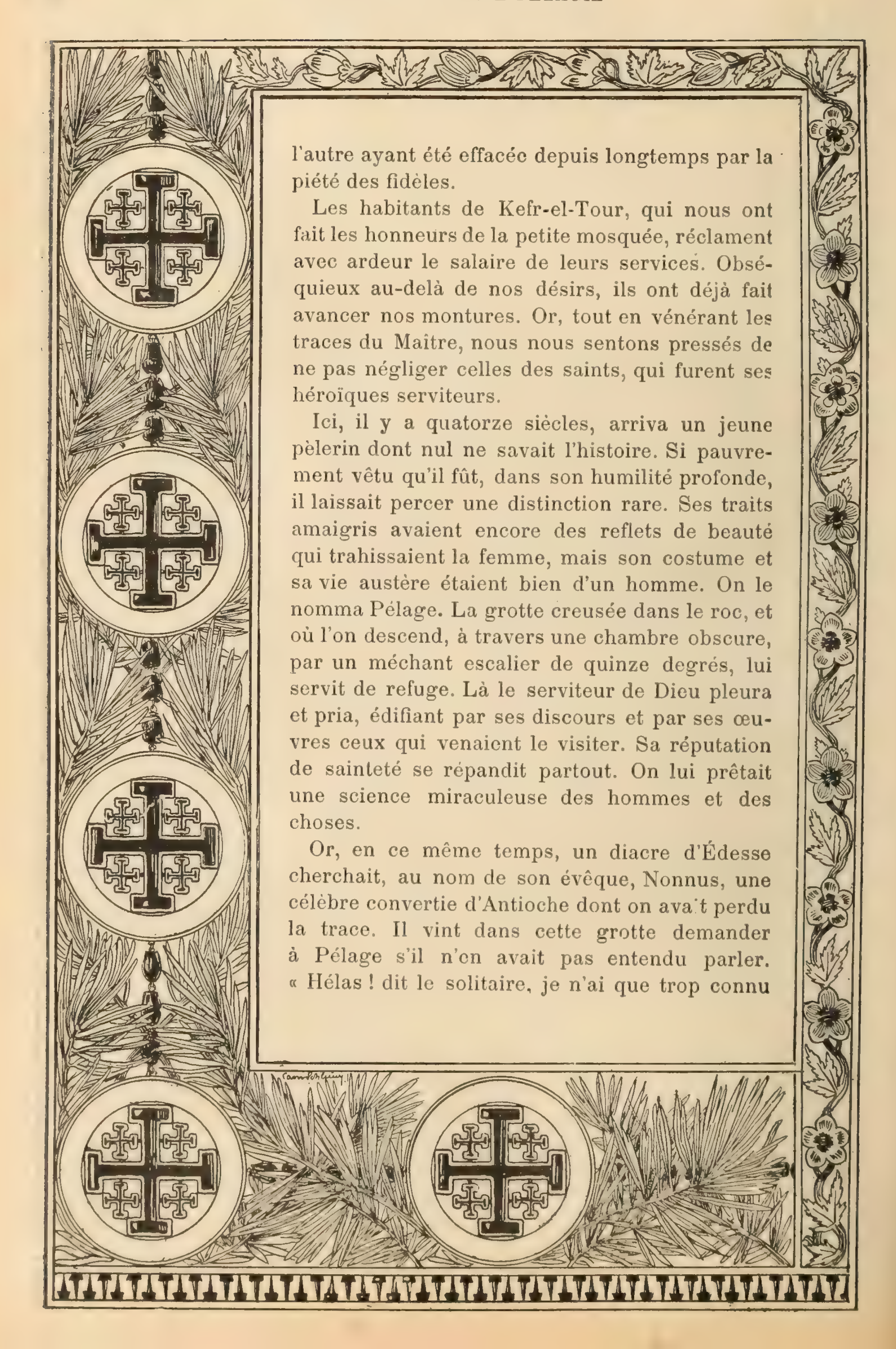
l'Ascension. Nous y arrivons en gagnant à quelques pas d'ici le village de Kefr-el-Tour. Les introducteurs ne nous font pas défaut. Au milieu d'une cour s'élève une petite construction octogonale, avec un tambour cylindrique et une coupole en maçonnerie. C'est un travail médiocre du treizième siècle. Sur les murs, des noms sont écrits, les uns éclipsant les autres par une calligraphie très variable et dans toutes les langues du monde. Dès le temps de sainte Hélène, la tradition indiquait ce lieu comme celui qui avait été témoin de l'Ascension du Seigneur. Rien ne s'y oppose dans l'Écriture, à condition de bien comprendre les deux passages où saint Luc raconte ce glorieux événement. On était bien ici sur le mont des Oliviers, et *dans la direction* ou *en vue* de Béthanie. Sainte Paule, saint Jérôme, Eusèbe, ont accepté le témoignage des premiers siècles. Il était d'ailleurs consacré par l'érection d'une basilique dans le genre de celle du Saint-Sépulcre, et à la construction de laquelle, sur les désirs de la pieuse mère de Constantin, l'architecte avait apporté tous ses soins. Saint Jérôme dit qu'elle était ronde, d'un fort beau travail, mais ouverte par le haut, comme si on n'avait pu couvrir le point par où Jésus s'était élevé glorieux vers le ciel. Détruite par Chosroës, reconstruite par le moine Modeste, elle fut encore ruinée par le calife Hakem et réédifiée par les Croisés. Enfin rasée par les musulmans, elle a été remplacée par l'édifice actuel. On y montre une empreinte du pied du Seigneur,


KEFR ET-TOUR
TABERNACLE


CACTUS


EGLISE DE L'ASCENSION



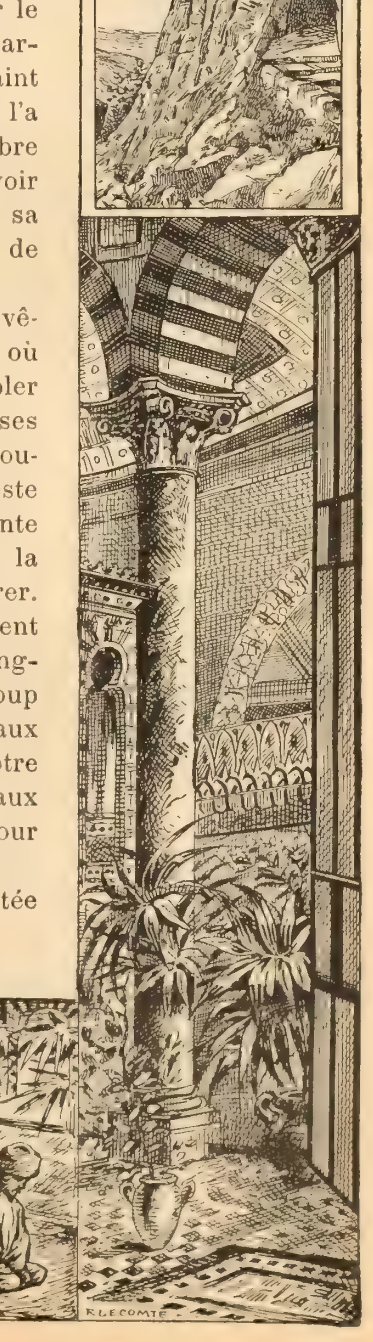


l'autre ayant été effacée depuis longtemps par la piété des fidèles.

Les habitants de Kefr-el-Tour, qui nous ont fait les honneurs de la petite mosquée, réclament avec ardeur le salaire de leurs services. Obséquieux au-delà de nos désirs, ils ont déjà fait avancer nos montures. Or, tout en vénérant les traces du Maître, nous nous sentons pressés de ne pas négliger celles des saints, qui furent ses héroïques serviteurs.

Ici, il y a quatorze siècles, arriva un jeune pèlerin dont nul ne savait l'histoire. Si pauvrement vêtu qu'il fût, dans son humilité profonde, il laissait percer une distinction rare. Ses traits amaigris avaient encore des reflets de beauté qui trahissaient la femme, mais son costume et sa vie austère étaient bien d'un homme. On le nomma Pélage. La grotte creusée dans le roc, et où l'on descend, à travers une chambre obscure, par un méchant escalier de quinze degrés, lui servit de refuge. Là le serviteur de Dieu pleura et pria, édifiant par ses discours et par ses œuvres ceux qui venaient le visiter. Sa réputation de sainteté se répandit partout. On lui prêtait une science miraculeuse des hommes et des choses.

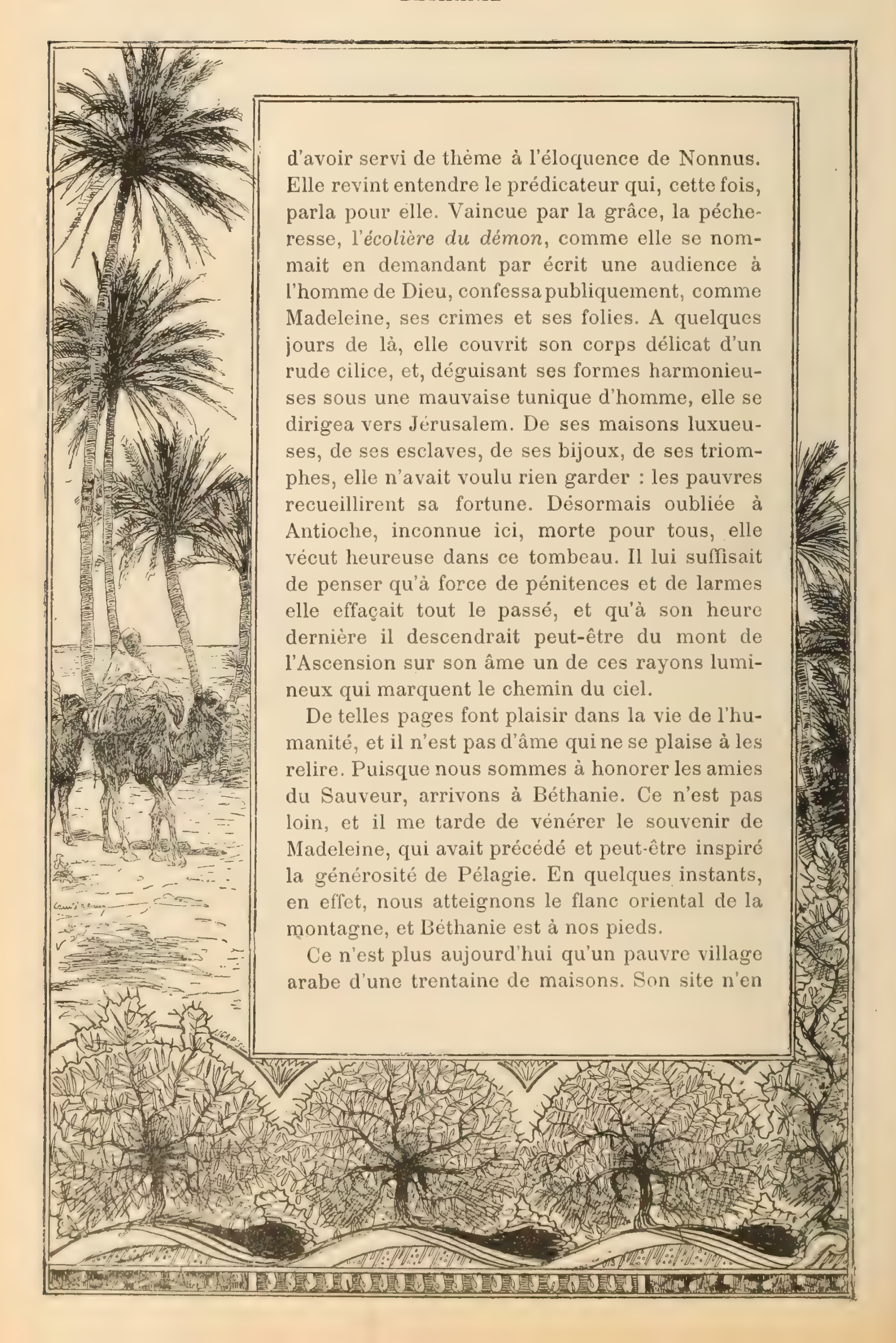
Or, en ce même temps, un diacre d'Édesse cherchait, au nom de son évêque, Nonnus, une célèbre convertie d'Antioche dont on avait perdu la trace. Il vint dans cette grotte demander à Pélage s'il n'en avait pas entendu parler. « Hélas ! dit le solitaire, je n'ai que trop connu



cette fameuse Marguerite. J'espère bien qu'elle n'est plus. » Le diacre ne saisit pas le vrai sens de ces paroles et se retira. Marguerite, en effet, la pécheresse, n'était plus, mais Marguerite la sainte, c'était celle-là même qui parlait. A quelque temps de là, le diacre revint pour avoir le dernier mot du solitaire qui avait connu Marguerite. Quand il entra dans la grotte, le saint semblait prier. Il était mort. Or, comme on l'a déjà soupçonné, il n'était autre que la célèbre actrice d'Antioche, Marguerite, qui, après avoir étonné le monde par l'éclat de sa beauté, de sa grâce, de son esprit, l'édifiait par le spectacle de sa pénitence.

Passant un jour devant l'assemblée des Evêques, sur la place de l'église Saint-Julien, où Nonnus d'Édesse prêchait, elle avait osé troubler l'assistance chrétienne par le spectacle de ses vanités. Pour tout voile, sa tête avait une couronne d'or et de perles, et son sein immodeste une rivière de diamants. Elle passait triomphante dans l'éclat de sa jeunesse, et les hommes la suivaient, comme des esclaves, pour l'admirer. Devant ce scandale, les évêques détournèrent la face. Le prédicateur, au contraire, suivit longtemps des yeux la belle effrontée, et tout à coup éclatant en sanglots : « O frères, dit-il aux évêques indignés, que cette femme soit notre leçon. Voyez ce qu'elle fait pour plaire aux hommes, voyez le peu que nous faisons pour plaire à Dieu ! »

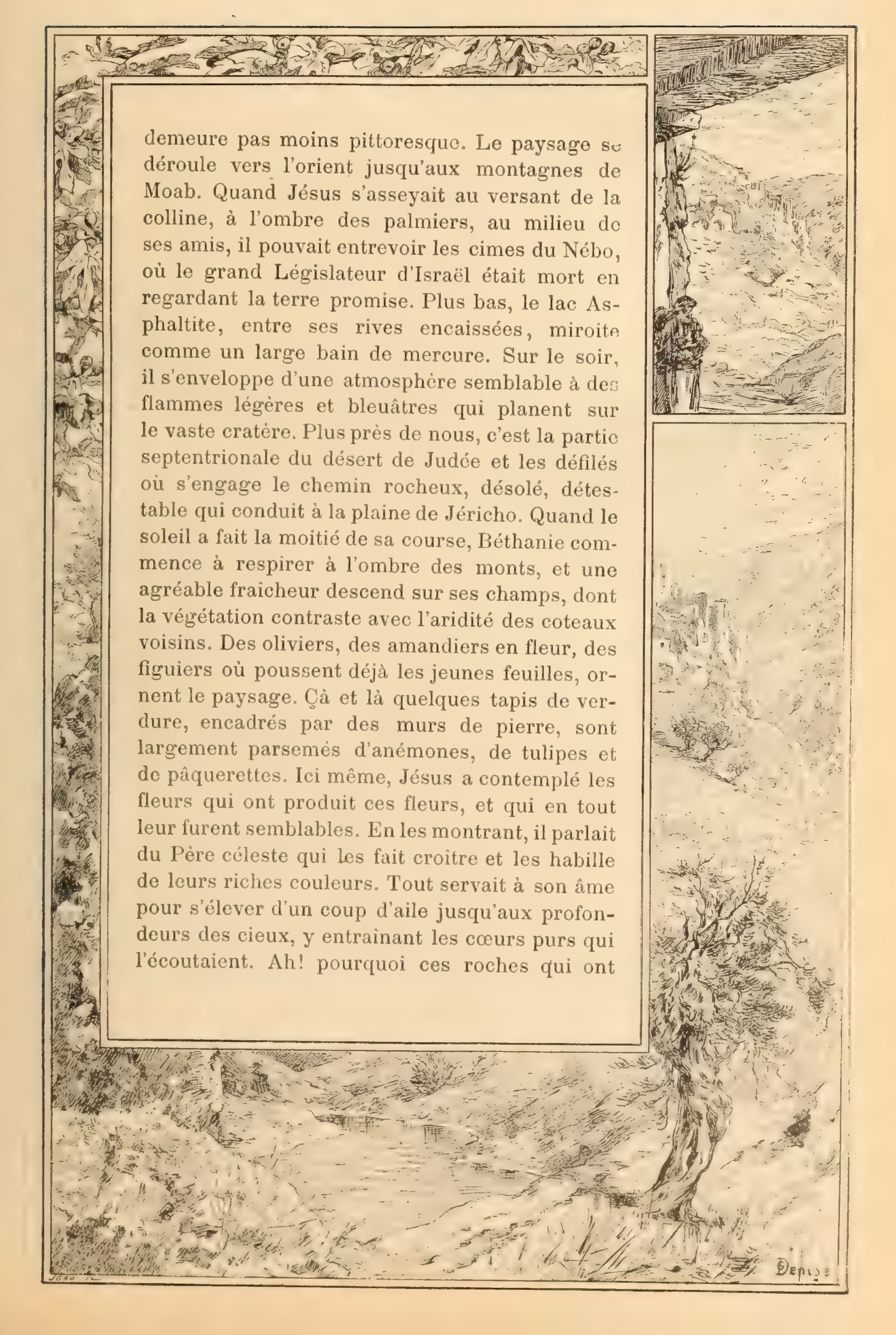
Peut-être la grande mondaine fut-elle flattée



d'avoir servi de thème à l'éloquence de Nonnus. Elle revint entendre le prédicateur qui, cette fois, parla pour elle. Vaincue par la grâce, la pécheresse, l'*écolière du démon*, comme elle se nommait en demandant par écrit une audience à l'homme de Dieu, confessa publiquement, comme Madeleine, ses crimes et ses folies. A quelques jours de là, elle couvrit son corps délicat d'un rude cilice, et, déguisant ses formes harmonieuses sous une mauvaise tunique d'homme, elle se dirigea vers Jérusalem. De ses maisons luxueuses, de ses esclaves, de ses bijoux, de ses triomphes, elle n'avait voulu rien garder : les pauvres recueillirent sa fortune. Désormais oubliée à Antioche, inconnue ici, morte pour tous, elle vécut heureuse dans ce tombeau. Il lui suffisait de penser qu'à force de pénitences et de larmes elle effaçait tout le passé, et qu'à son heure dernière il descendrait peut-être du mont de l'Ascension sur son âme un de ces rayons lumineux qui marquent le chemin du ciel.

De telles pages font plaisir dans la vie de l'humanité, et il n'est pas d'âme qui ne se plaise à les relire. Puisque nous sommes à honorer les amies du Sauveur, arrivons à Béthanie. Ce n'est pas loin, et il me tarde de vénérer le souvenir de Madeleine, qui avait précédé et peut-être inspiré la générosité de Pélagie. En quelques instants, en effet, nous atteignons le flanc oriental de la montagne, et Béthanie est à nos pieds.

Ce n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village arabe d'une trentaine de maisons. Son site n'en



demeure pas moins pittoresque. Le paysage se déroule vers l'orient jusqu'aux montagnes de Moab. Quand Jésus s'asseyait au versant de la colline, à l'ombre des palmiers, au milieu de ses amis, il pouvait entrevoir les cimes du Nébo, où le grand Législateur d'Israël était mort en regardant la terre promise. Plus bas, le lac Asphaltite, entre ses rives encaissées, miroite comme un large bain de mercure. Sur le soir, il s'enveloppe d'une atmosphère semblable à des flammes légères et bleuâtres qui planent sur le vaste cratère. Plus près de nous, c'est la partie septentrionale du désert de Judée et les défilés où s'engage le chemin rocheux, désolé, détestable qui conduit à la plaine de Jéricho. Quand le soleil a fait la moitié de sa course, Béthanie commence à respirer à l'ombre des monts, et une agréable fraîcheur descend sur ses champs, dont la végétation contraste avec l'aridité des coteaux voisins. Des oliviers, des amandiers en fleur, des figuiers où poussent déjà les jeunes feuilles, ornent le paysage. Çà et là quelques tapis de verdure, encadrés par des murs de pierre, sont largement parsemés d'anémones, de tulipes et de pâquerettes. Ici même, Jésus a contemplé les fleurs qui ont produit ces fleurs, et qui en tout leur furent semblables. En les montrant, il parlait du Père céleste qui les fait croître et les habille de leurs riches couleurs. Tout servait à son âme pour s'élever d'un coup d'aile jusqu'aux profondeurs des cieux, y entraînant les cœurs purs qui l'écoutaient. Ah! pourquoi ces roches qui ont



entendu la voix de mon Maître sont-elles absolument muettes, et qu'il ferait bon recueillir ici l'écho de ses discours !

Les maisons d'El-Azarieh ressemblent fort à une poignée de dés jetés au hasard dans un pli de terrain, moitié ébréchés, moitié plantés en terre. Au premier coup d'œil on dirait que personne n'y habite. Une vieille tour en ruines domine le village. La reine Mélissende l'avait fait bâtir pour protéger contre les Arabes l'abbaye de Saint-Lazare, enlevée aux chanoines du Saint-Sépulcre et donnée aux bénédictines, dont Yvette ou Judith, sa sœur, fut la seconde supérieure. Les blocs taillés qui sont à la base paraissent plus anciens que les Croisades. Au reste, tout le village est bâti avec les ruines d'édifices importants qui avaient été consacrés, dans la suite des âges, à honorer le souvenir de la famille amie de Jésus, et plus particulièrement le tombeau de Lazare, *Lazarium*, d'où est venu le nom de El-Azarieh remplaçant définitivement celui de Béthanie, *la maison des dattes*.

Il semble bien que, dès l'époque de Constantin, la caverne sépulcrale, témoin de la résurrection du frère de Marthe et de Marie, fut l'objet de la vénération des fidèles. Le pèlerin de Bordeaux, en 333, a vu cette crypte bénie, et, un demi-siècle après, saint Jérôme nous apprend qu'une église la couvrait. Arculfe, qui la visita à la fin du sixième siècle, la traite de grande basilique. Avait-elle déjà été refaite et transformée ? Au douzième siècle, Sœvulf déclare que



SAULE





LE CHENE



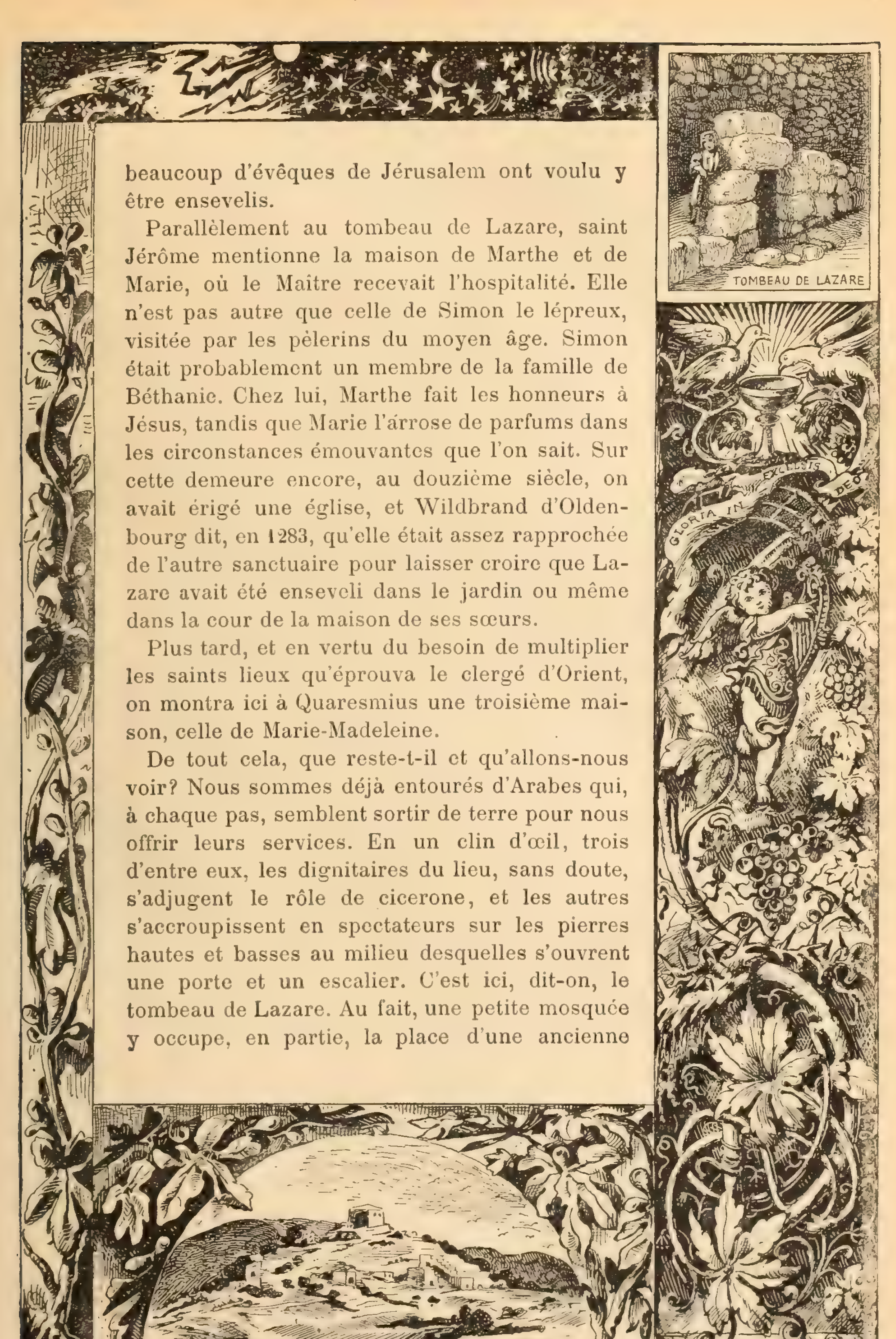
VIEUX FIGUIERS



BETHANIE



OLIVIERS

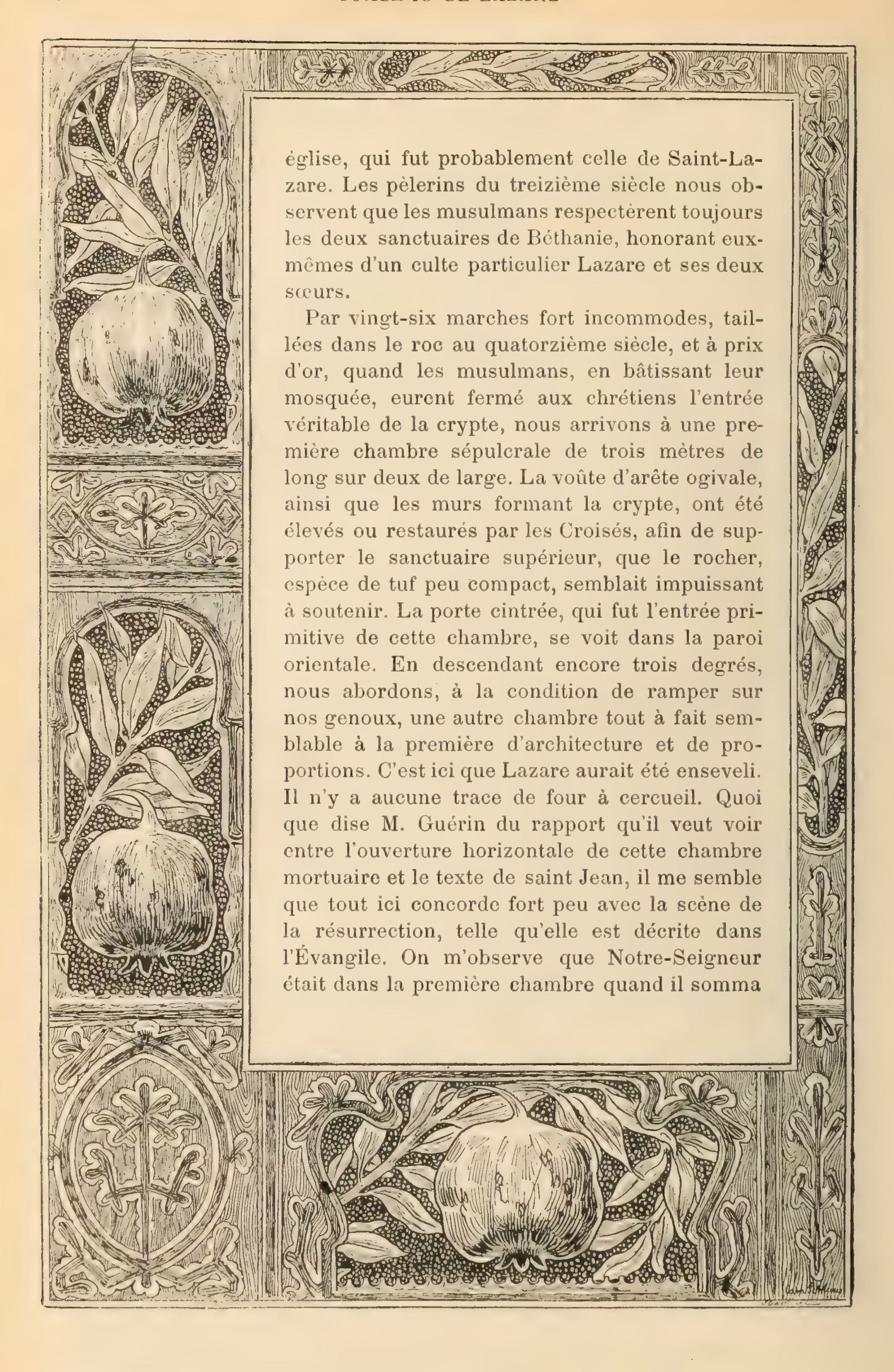


beaucoup d'évêques de Jérusalem ont voulu y être ensevelis.

Parallèlement au tombeau de Lazare, saint Jérôme mentionne la maison de Marthe et de Marie, où le Maître recevait l'hospitalité. Elle n'est pas autre que celle de Simon le lépreux, visitée par les pèlerins du moyen âge. Simon était probablement un membre de la famille de Béthanie. Chez lui, Marthe fait les honneurs à Jésus, tandis que Marie l'arrose de parfums dans les circonstances émouvantes que l'on sait. Sur cette demeure encore, au douzième siècle, on avait érigé une église, et Wildbrand d'Oldenbourg dit, en 1283, qu'elle était assez rapprochée de l'autre sanctuaire pour laisser croire que Lazare avait été enseveli dans le jardin ou même dans la cour de la maison de ses sœurs.

Plus tard, et en vertu du besoin de multiplier les saints lieux qu'éprouva le clergé d'Orient, on montra ici à Quaresmius une troisième maison, celle de Marie-Madeleine.

De tout cela, que reste-t-il et qu'allons-nous voir? Nous sommes déjà entourés d'Arabes qui, à chaque pas, semblent sortir de terre pour nous offrir leurs services. En un clin d'œil, trois d'entre eux, les dignitaires du lieu, sans doute, s'adjugent le rôle de cicerone, et les autres s'accroupissent en spectateurs sur les pierres hautes et basses au milieu desquelles s'ouvrent une porte et un escalier. C'est ici, dit-on, le tombeau de Lazare. Au fait, une petite mosquée y occupe, en partie, la place d'une ancienne



église, qui fut probablement celle de Saint-Lazare. Les pèlerins du treizième siècle nous observent que les musulmans respectèrent toujours les deux sanctuaires de Béthanie, honorant eux-mêmes d'un culte particulier Lazare et ses deux sœurs.

Par vingt-six marches fort incommodes, taillées dans le roc au quatorzième siècle, et à prix d'or, quand les musulmans, en bâtissant leur mosquée, eurent fermé aux chrétiens l'entrée véritable de la crypte, nous arrivons à une première chambre sépulcrale de trois mètres de long sur deux de large. La voûte d'arête ogivale, ainsi que les murs formant la crypte, ont été élevés ou restaurés par les Croisés, afin de supporter le sanctuaire supérieur, que le rocher, espèce de tuf peu compact, semblait impuissant à soutenir. La porte cintrée, qui fut l'entrée primitive de cette chambre, se voit dans la paroi orientale. En descendant encore trois degrés, nous abordons, à la condition de ramper sur nos genoux, une autre chambre tout à fait semblable à la première d'architecture et de proportions. C'est ici que Lazare aurait été enseveli. Il n'y a aucune trace de four à cercueil. Quoi que dise M. Guérin du rapport qu'il veut voir entre l'ouverture horizontale de cette chambre mortuaire et le texte de saint Jean, il me semble que tout ici concorde fort peu avec la scène de la résurrection, telle qu'elle est décrite dans l'Évangile. On m'observe que Notre-Seigneur était dans la première chambre quand il somma


TOMBEAU DE LAZARE

Lazare de sortir. Mais l'Évangile ne semble-t-il pas supposer qu'il était en plein air, entouré de la foule qui admirait ses larmes, discutait son pouvoir, et finalement reçut l'ordre de dégager le ressuscité de ses bandelettes et de son suaire?

D'après saint Jean, le tombeau était une caverne fermée par une pierre. Jésus, arrivé à l'entrée, le fait ouvrir. La pierre est ôtée. On ne dit pas qu'il entre, mais il lève les yeux au ciel pour invoquer son Père. Puis il pousse un grand cri, probablement parce que la caverne était profonde : « Lazare, ici, dehors! » Et le mort, ayant les pieds et les mains liés, la face voilée, s'avance aussitôt. Tout cela s'explique très bien à l'entrée d'une grotte, mais Lazare s'avançant par cette ouverture basse et étroite où nous-mêmes nous venons de pénétrer si difficilement, je ne le comprends pas. Prétendre qu'il ne se présenta dans sa toilette funèbre qu'à cinq ou six spectateurs privilégiés, dans cette première chambre où nous discutons maintenant, c'est perdre de vue ou sacrifier le dramatique tableau tracé par l'Évangile. Non, je ne puis, pour trouver des sanctuaires plus ou moins authentiques, accepter de réduire à un huis clos la scène grandiose et solennelle de la résurrection de Lazare. Que le sépulcre de la famille ait été ici, c'est possible, quoiqu'il ne fût pas d'usage d'ensevelir les morts si près des vivants. Qu'il n'en reste rien, c'est pour moi à peu près sûr.

A l'orient de l'hypogée où nous sommes, dans





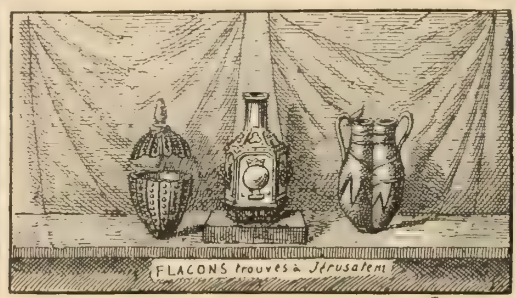


la dernière maison du village, nous voyons des débris d'abside et de mosaïque, derniers restes de l'église bâtie en l'honneur de l'heureux ressuscité. On veut nous vendre de petits cubes qui ont fait partie du pavement. A travers une nuée d'enfants, d'hommes et de femmes, foule aussi nombreuse, mais moins choisie, que celle qui suivit Jésus au tombeau de Lazare, nous montons à la vieille tour. Il faut l'examiner de près. Chaque jour hâte sa ruine, et bientôt elle ne vivra plus que comme souvenir. A l'ombre de ce beffroi, que de belles âmes ont prié, expié, aimé, comme Marthe et Madeleine!

Sur la gauche, on nous montre la place où fut la maison des deux illustres sœurs, en observant qu'il n'en reste rien. J'aime mieux cela, et notre imagination reconstruira toutes choses plus logiquement que les Croisés

D'après ce que nous dit l'Évangile, la famille de Béthanie dut vivre dans une belle aisance. Elle avait un sépulcre monumental creusé dans le roc. Elle fêtait, par un nombreux banquet, la résurrection de Lazare. Le mobilier était somptueux, puisque Marie y trouva un vase d'albâtre. Ce vase, rempli d'un parfum exquis, révèle des habitudes de luxe et de bien-être incontestables. Enfin d'excellentes relations unissaient les deux sœurs aux principaux chefs du parti religieux à Jérusalem, ce qui porte à croire que les hommes de cette famille avaient joué un rôle important dans leur pays. Et toutefois, comment se fait-il que Simon le lépreux soit à peine nommé dans


LAVEUSES


FLACONS trouvés à Jérusalem

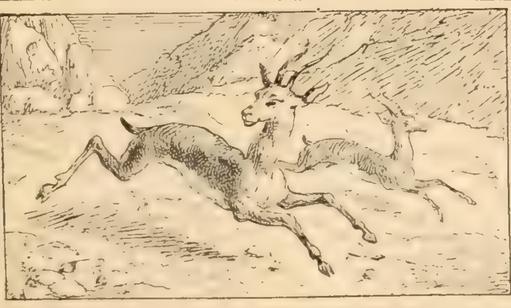

MAISON DE FELLAH



l'histoire evangélique? Que Lazare luí-même n'y ait qu'un rôle passif et effacé, tandis que les deux sœurs y sont si bien mises en lumière, chacune avec son caractère, ses aptitudes et ses vertus? On s'est perdu en conjectures, alléguant la jeunesse de Lazare et la mort physique ou morale de Simon. Aucune d'elles n'est satisfaisante. Quoi qu'il en soit de ces deux hommes, les femmes nous sont parfaitement connues, Marthe comme une maîtresse de maison, active, pratique, prouvant son affection par le souci des choses d'ici-bas; Marie comme une âme contemplative, ardente, ouverte surtout aux choses d'en haut. Celle-là n'avait pas connu les orages de la vie; celle-ci les avait cherchés et en était sortie brisée, mais capable, avec sa générosité, de se refaire une vie irréprochable et méritoire. Jésus eut pour toutes deux une affection qui les honore et dont une partie se reporta sur leur frère Lazare.

Ici donc, dans une de ces maisons depuis longtemps couchées sous l'herbe, mais dont les pierres ornent peut-être encore la demeure d'un de ces kouffars ou villageois qui nous entourent, le Maître aima à se consoler des ingratitudes de la Ville infidèle. Quand il avait lutté vaillamment dans le temple et écrasé ses ennemis par ses démonstrations triomphantes ou ses solennelles malédictions, c'est ici qu'il venait s'abriter, comme dans une forteresse où l'affection le protégeait contre la haine. Volontiers il y répandait son âme divine dans les plus saints épanchements. Sur la terrasse de cette demeure, inap-



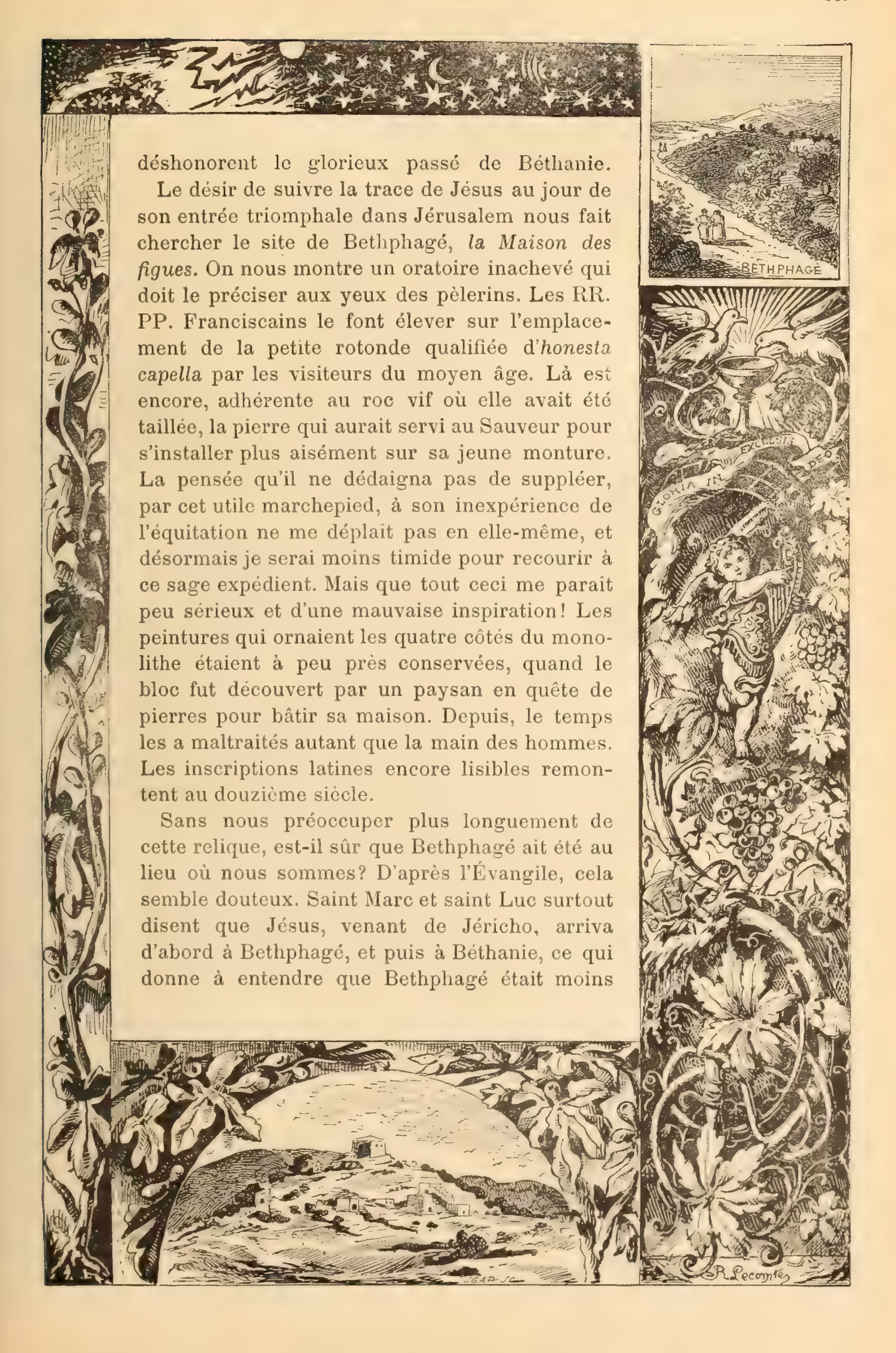






précieuse relique, si elle existait encore, dans la salle haute, ou à l'ombre des vieux palmiers, Jésus se plut à donner au cercle intime des amis ses admirables leçons sur la véritable sagesse, l'abandon à la bonté paternelle de Dieu, la vigilance chrétienne et le seul trésor de l'homme, qui est le ciel. Ici très probablement il enseigna ses disciples à prier, et mit sur leurs lèvres l'invocation si simple, si complète, si éloquente au Père qui est dans les cieux. Ici, au milieu du banquet offert comme protestation de l'amitié contre l'opposition haineuse qui s'accentuait à Jérusalem, Jésus fut couvert par Marie du parfum exquis honorant sa royauté divine et prophétisant sa mort prochaine. D'ici il partit, le premier jour de la grande semaine, pour entrer triomphalement dans la Ville sainte, et le jeudi pour y aller mourir. De telle sorte que son dernier sommeil sur la terre, c'est ici qu'il l'a dormi. La nuit suivante fut celle de son agonie et de son jugement; la troisième, celle du tombeau. O maison bénie, où que tu sois dans ces ruines, je t'adresse ma plus profonde vénération. Tu as été l'asile de l'amitié fidèle, le théâtre de la sainteté héroïque, presque le berceau de l'Église naissante. Tu fus le temple où Dieu et l'homme se sont rencontrés cœur à cœur, se sont compris, se sont aimés. Glanons çà et là quelques fleurs, nos amis de France ne seront pas insensibles à ce souvenir.

En reprenant nos montures, j'ose à peine regarder ces femmes, ces hommes, ces enfants qui par leur laideur, leur saleté, leur misère,



déshonorent le glorieux passé de Béthanie.

Le désir de suivre la trace de Jésus au jour de son entrée triomphale dans Jérusalem nous fait chercher le site de Bethphagé, *la Maison des figues*. On nous montre un oratoire inachevé qui doit le préciser aux yeux des pèlerins. Les RR. PP. Franciscains le font élever sur l'emplacement de la petite rotonde qualifiée d'*honesta capella* par les visiteurs du moyen âge. Là est encore, adhérente au roc vif où elle avait été taillée, la pierre qui aurait servi au Sauveur pour s'installer plus aisément sur sa jeune monture. La pensée qu'il ne dédaigna pas de suppléer, par cet utile marchepied, à son inexpérience de l'équitation ne me déplaît pas en elle-même, et désormais je serai moins timide pour recourir à ce sage expédient. Mais que tout ceci me paraît peu sérieux et d'une mauvaise inspiration! Les peintures qui ornaient les quatre côtés du monolithe étaient à peu près conservées, quand le bloc fut découvert par un paysan en quête de pierres pour bâtir sa maison. Depuis, le temps les a maltraités autant que la main des hommes. Les inscriptions latines encore lisibles remontent au douzième siècle.

Sans nous préoccuper plus longuement de cette relique, est-il sûr que Bethphagé ait été au lieu où nous sommes? D'après l'Évangile, cela semble douteux. Saint Marc et saint Luc surtout disent que Jésus, venant de Jéricho, arriva d'abord à Bethphagé, et puis à Béthanie, ce qui donne à entendre que Bethphagé était moins



près de Jérusalem que Béthanie. En tout cas, et de l'avis des trois synoptiques, après Bethphagé il fallait encore trouver un village devant soi et une bifurcation de chemin, ce qui n'était guère possible au point où nous sommes du mont des Oliviers. Au reste, est-ce bien ici le chemin que Jésus a dû suivre? Nous sommes sur un sentier. L'ancienne voie romaine, la route véritable, est celle qui contourne le mont des Oliviers au sud. Par elle, arrivaient les caravanes venant de Jéricho, et c'est par elle qu'une entrée triomphale était surtout possible. Nous y passerons nous-mêmes prochainement pour mieux raisonner nos impressions de ce soir. Sur son parcours était le village de Siloam et la bifurcation du chemin, selon que l'on voulait aborder Jérusalem par le nord-ouest ou par le sud. Dès lors ce n'est pas au nord du mont des Oliviers qu'il faut chercher Bethphagé, mais au sud, et, pour tout concilier, sur la route même de Jéricho, tandis que Béthanie en était à quelque distance. Ceci expliquerait que Jésus soit passé par Bethphagé pour aller à Béthanie et revenu à Bethphagé pour faire son entrée à Jérusalem. C'est là qu'il devait rejoindre les caravanes qui campaient, ou qui arrivaient de Jéricho; c'est là que pouvait s'organiser le cortège triomphal.

A travers ces discussions exégétiques, nous descendons le versant occidental de la montagne. La fin du jour est splendide. Le soleil couchant ne répand plus que de vagues lueurs sur la Ville sainte. C'est un soir, comme mainte-



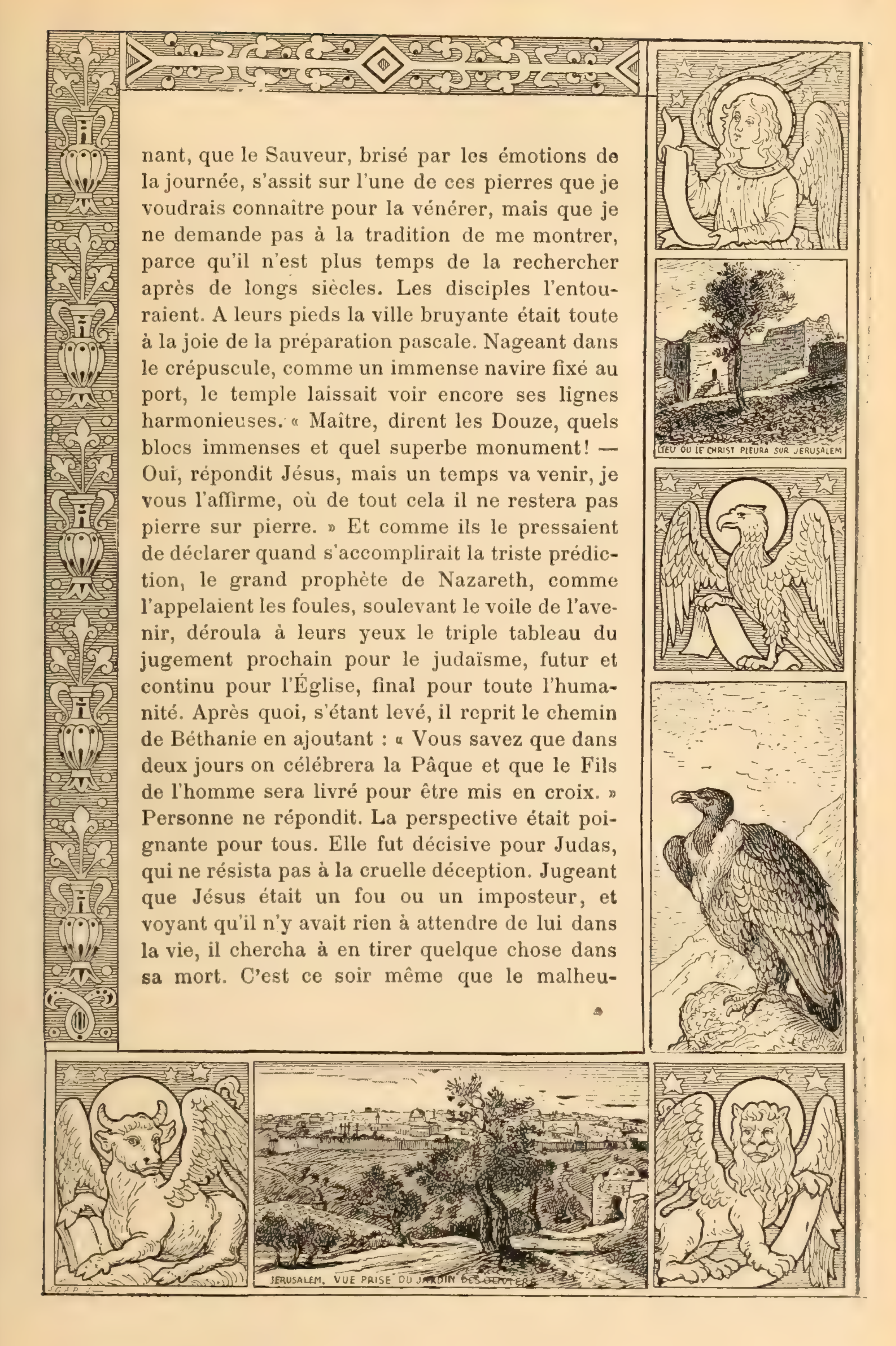
VIEUX MURIER



ROUTE DE JÉRUSALEM À BÉTHANIE.



OLIVIERS



nant, que le Sauveur, brisé par les émotions de la journée, s'assit sur l'une de ces pierres que je voudrais connaître pour la vénérer, mais que je ne demande pas à la tradition de me montrer, parce qu'il n'est plus temps de la rechercher après de longs siècles. Les disciples l'entouraient. A leurs pieds la ville bruyante était toute à la joie de la préparation pascale. Nageant dans le crépuscule, comme un immense navire fixé au port, le temple laissait voir encore ses lignes harmonieuses. « Maître, dirent les Douze, quels blocs immenses et quel superbe monument! — Oui, répondit Jésus, mais un temps va venir, je vous l'affirme, où de tout cela il ne restera pas pierre sur pierre. » Et comme ils le pressaient de déclarer quand s'accomplirait la triste prédiction, le grand prophète de Nazareth, comme l'appelaient les foules, soulevant le voile de l'avenir, déroula à leurs yeux le triple tableau du jugement prochain pour le judaïsme, futur et continu pour l'Église, final pour toute l'humanité. Après quoi, s'étant levé, il reprit le chemin de Béthanie en ajoutant : « Vous savez que dans deux jours on célébrera la Pâque et que le Fils de l'homme sera livré pour être mis en croix. » Personne ne répondit. La perspective était poignante pour tous. Elle fut décisive pour Judas, qui ne résista pas à la cruelle déception. Jugeant que Jésus était un fou ou un imposteur, et voyant qu'il n'y avait rien à attendre de lui dans la vie, il chercha à en tirer quelque chose dans sa mort. C'est ce soir même que le malheu-


SAULE




LE CHÊNE



reux alla chez Caïphe pour y vendre son Maître.

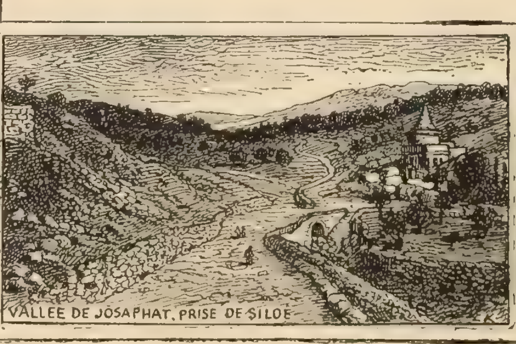
Sous l'empire des plus saintes émotions, nous rentrons à notre cellule de Saint-Étienne.

Mercredi, 14 mars.

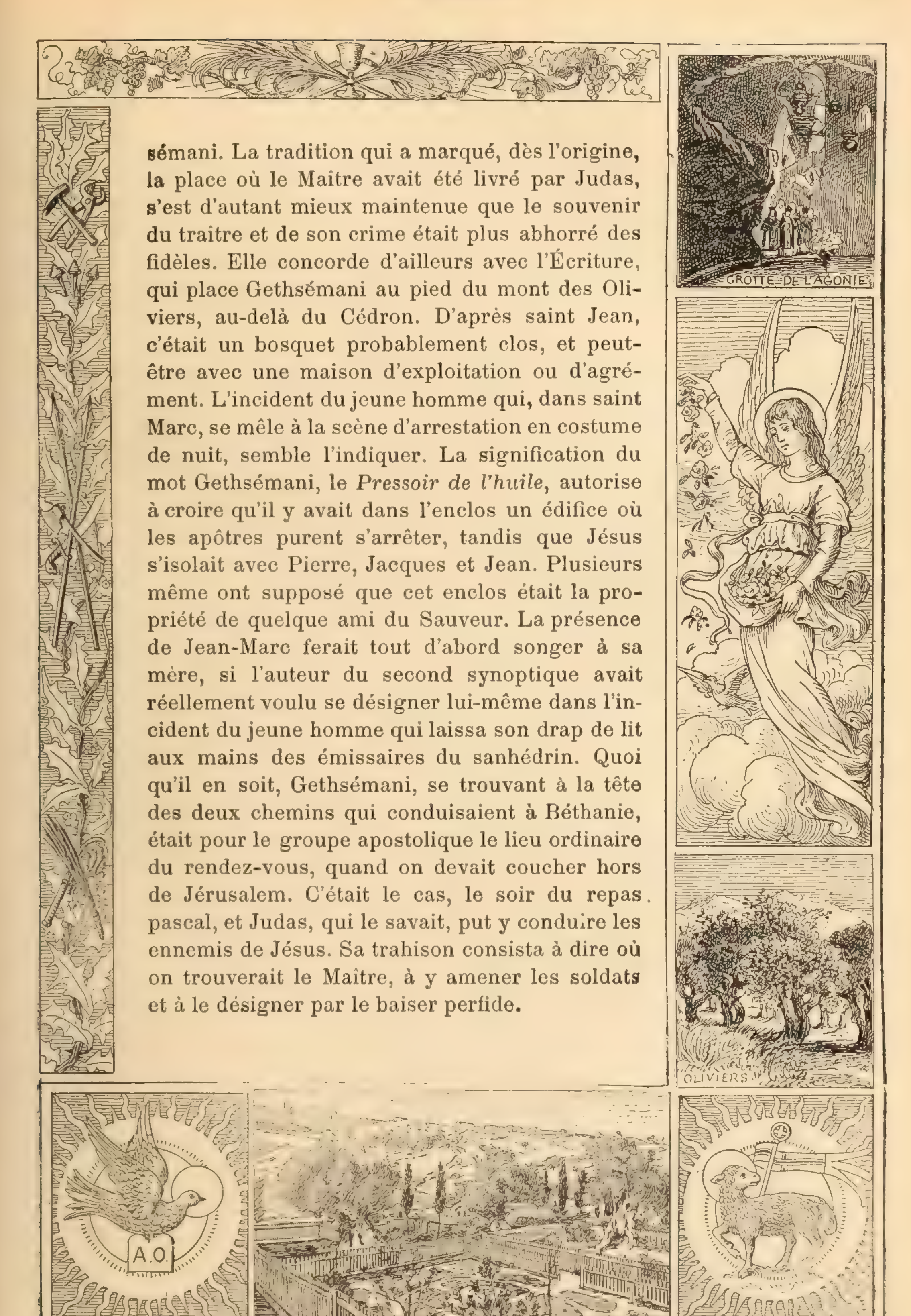
Quand les reliques sont des montagnes on peut admettre leur authenticité, car les montagnes ne changent pas. Voilà pourquoi celle des Oliviers nous attire. Après nos réflexions d'hier, il est consolant d'aller célébrer le saint Sacrifice à la grotte de l'Agonie.

Pourquoi une grotte? Je sais bien qu'il pouvait s'en trouver une dans le jardin de Gethsémani. Mais puisque l'Évangile n'en parle pas, alors qu'il était plus naturel de l'indiquer que de préciser par un jet de pierre la distance à laquelle Jésus s'agenouilla, pourquoi, dans un pays où l'on nous en montrera tant d'autres en guise de maisons, ne pas nous faire grâce de celle-ci? En tout cas, elle a été primitivement une citerne. L'ouverture d'en haut en est la preuve. On a eu cependant le bon goût d'y laisser une roche sur laquelle nous distinguons quelques restes de peinture. Jadis des étoiles ornaient la voûte. Un religieux nous fait les honneurs du petit sanctuaire. Nous sommes heureux d'y prier, car si lui-même n'est pas historique, le souvenir qui s'y rattache est des plus sacrés, et cela nous suffit. On ne saurait d'ailleurs méconnaître que nous sommes à peu près ici sur le site de Geth-


VIEUX FIGUIERS


VALLÉE DE JOSAPHAT, PRISE DE SILOÉ


OLIVIERS

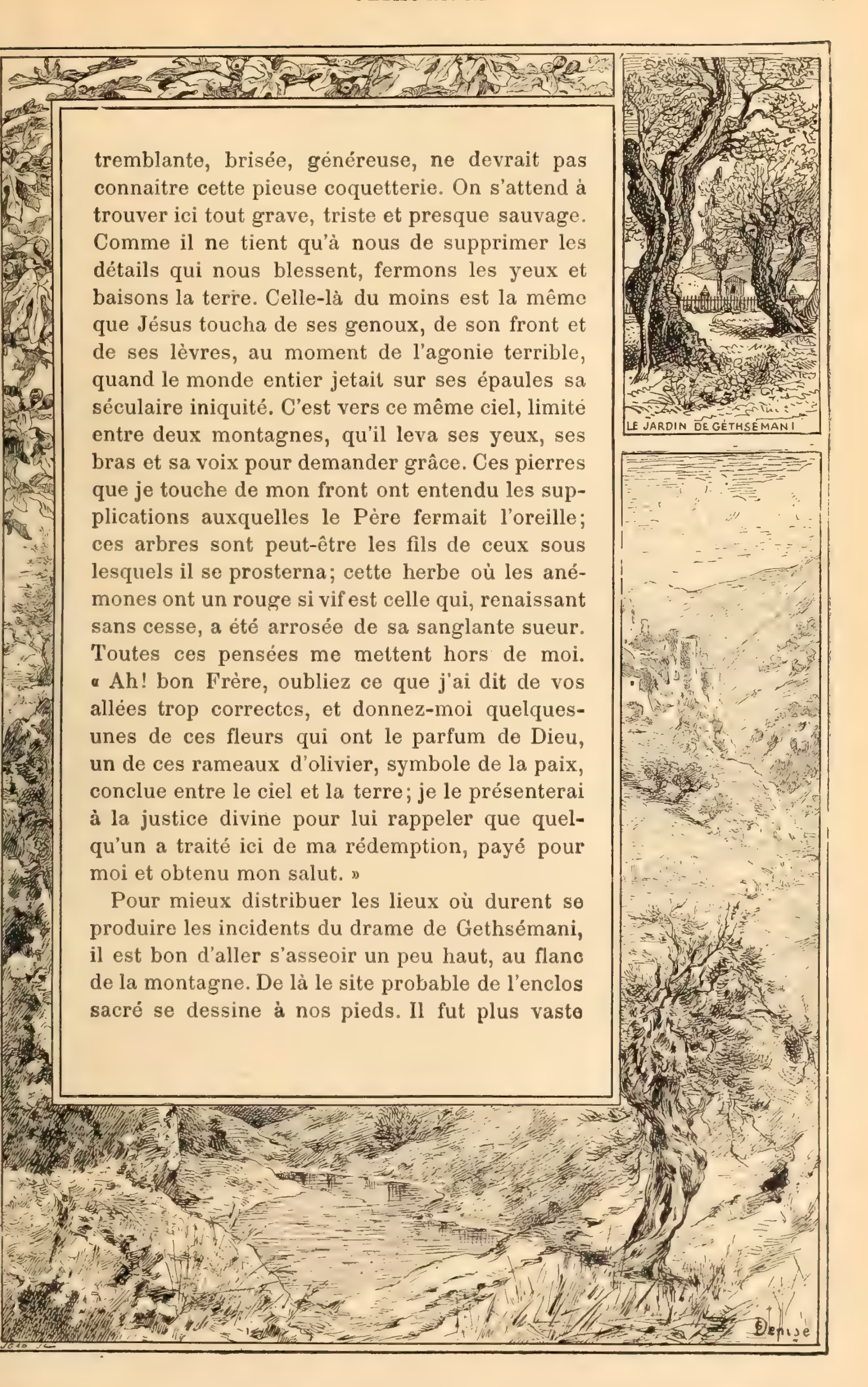


sémani. La tradition qui a marqué, dès l'origine, la place où le Maître avait été livré par Judas, s'est d'autant mieux maintenue que le souvenir du traître et de son crime était plus abhorré des fidèles. Elle concorde d'ailleurs avec l'Écriture, qui place Gethsémani au pied du mont des Oliviers, au-delà du Cédron. D'après saint Jean, c'était un bosquet probablement clos, et peut-être avec une maison d'exploitation ou d'agrément. L'incident du jeune homme qui, dans saint Marc, se mêle à la scène d'arrestation en costume de nuit, semble l'indiquer. La signification du mot Gethsémani, le *Pressoir de l'huile*, autorise à croire qu'il y avait dans l'enclos un édifice où les apôtres purent s'arrêter, tandis que Jésus s'isolait avec Pierre, Jacques et Jean. Plusieurs même ont supposé que cet enclos était la propriété de quelque ami du Sauveur. La présence de Jean-Marc ferait tout d'abord songer à sa mère, si l'auteur du second synoptique avait réellement voulu se désigner lui-même dans l'incident du jeune homme qui laissa son drap de lit aux mains des émissaires du sanhédrin. Quoi qu'il en soit, Gethsémani, se trouvant à la tête des deux chemins qui conduisaient à Béthanie, était pour le groupe apostolique le lieu ordinaire du rendez-vous, quand on devait coucher hors de Jérusalem. C'était le cas, le soir du repas pascal, et Judas, qui le savait, put y conduire les ennemis de Jésus. Sa trahison consista à dire où on trouverait le Maître, à y amener les soldats et à le désigner par le baiser perfide.



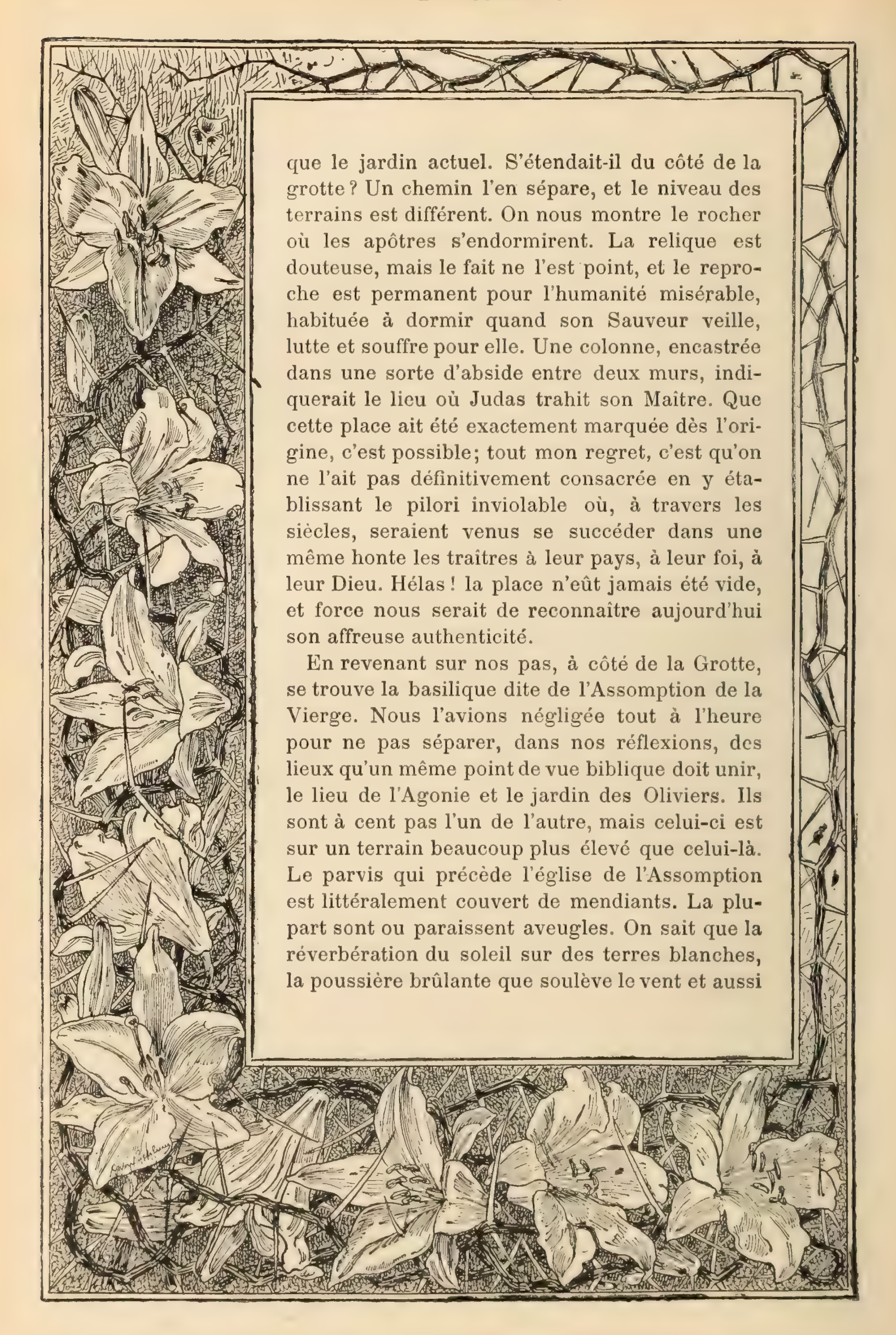
Comme je l'ai expliqué ailleurs, si l'on veut harmoniser les récits des évangélistes et supprimer les invraisemblances, il faut supposer que Judas s'avança seul, les soldats demeurant cachés derrière le mur de l'enclos. Être à la tête de gens si visiblement hostiles et venir au Maître pour l'embrasser étaient incompatibles. Judas, et c'est ce qui rendait sa perfidie plus odieuse, se présenta peut-être comme un repentant, et c'est à ce seul titre qu'il put embrasser le Maître avec effusion. Aussitôt la foule, qui en savait désormais assez, se porta en avant, et Jésus alla à la porte du jardin la recevoir en disant : « Qui cherchez-vous ? » Si cette porte était, comme on a droit de le supposer, au point le plus propice pour une entrée, et si les deux chemins de Béthanie sont demeurés là où ils furent autrefois, le jardin des Oliviers, que nous allons visiter, est exactement à sa place.

On y entre par une porte soigneusement gardée, et nous le trouvons parfaitement tenu. Des clôtures à claire-voie protègent huit oliviers plusieurs fois séculaires. Les fleurs les plus variées en font un riant parterre. L'intention du Frère jardinier est à coup sûr excellente, mais l'impression sur mon âme est mauvaise. Le lieu où Jésus lutta contre Satan et triompha du trouble, de la frayeur et du dégoût que le tentateur essayait de jeter dans son âme, le champ clos où la justice inexorable du Père et l'amour inépuisable du Fils pour l'humanité se mesurèrent, l'autel de l'angoisse où la sainte Victime s'offrit



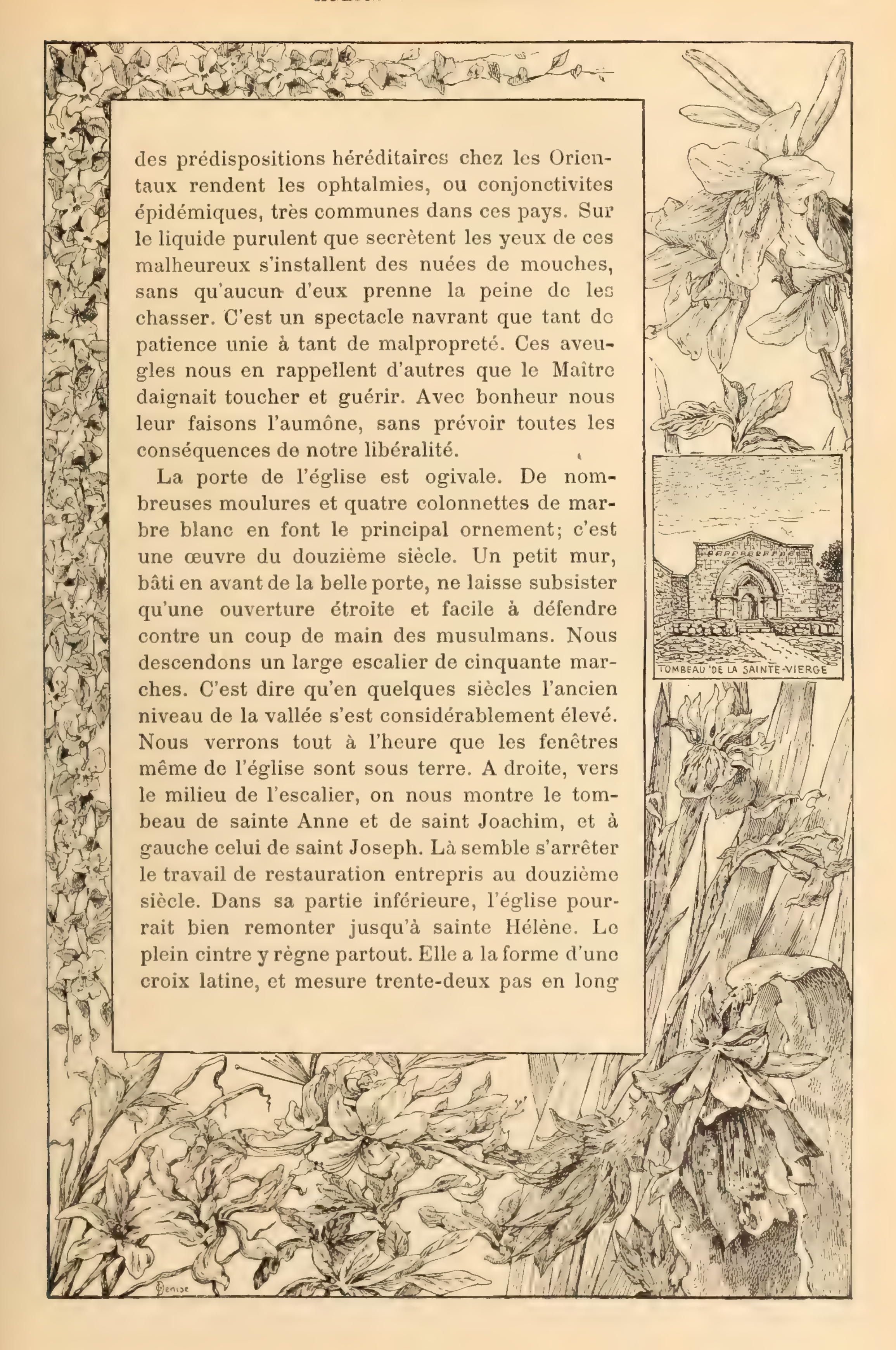
tremblante, brisée, généreuse, ne devrait pas connaître cette pieuse coquetterie. On s'attend à trouver ici tout grave, triste et presque sauvage. Comme il ne tient qu'à nous de supprimer les détails qui nous blessent, fermons les yeux et baisons la terre. Celle-là du moins est la même que Jésus toucha de ses genoux, de son front et de ses lèvres, au moment de l'agonie terrible, quand le monde entier jetait sur ses épaules sa séculaire iniquité. C'est vers ce même ciel, limité entre deux montagnes, qu'il leva ses yeux, ses bras et sa voix pour demander grâce. Ces pierres que je touche de mon front ont entendu les supplications auxquelles le Père fermait l'oreille; ces arbres sont peut-être les fils de ceux sous lesquels il se prosterna; cette herbe où les anémones ont un rouge si vif est celle qui, renaissant sans cesse, a été arrosée de sa sanglante sueur. Toutes ces pensées me mettent hors de moi. « Ah! bon Frère, oubliez ce que j'ai dit de vos allées trop correctes, et donnez-moi quelques-unes de ces fleurs qui ont le parfum de Dieu, un de ces rameaux d'olivier, symbole de la paix, conclue entre le ciel et la terre; je le présenterai à la justice divine pour lui rappeler que quelqu'un a traité ici de ma rédemption, payé pour moi et obtenu mon salut. »

Pour mieux distribuer les lieux où durent se produire les incidents du drame de Gethsémani, il est bon d'aller s'asseoir un peu haut, au flanc de la montagne. De là le site probable de l'enclos sacré se dessine à nos pieds. Il fut plus vaste



que le jardin actuel. S'étendait-il du côté de la grotte ? Un chemin l'en sépare, et le niveau des terrains est différent. On nous montre le rocher où les apôtres s'endormirent. La relique est douteuse, mais le fait ne l'est point, et le reproche est permanent pour l'humanité misérable, habituée à dormir quand son Sauveur veille, lutte et souffre pour elle. Une colonne, encastrée dans une sorte d'abside entre deux murs, indiquerait le lieu où Judas trahit son Maître. Que cette place ait été exactement marquée dès l'origine, c'est possible; tout mon regret, c'est qu'on ne l'ait pas définitivement consacrée en y établissant le pilori inviolable où, à travers les siècles, seraient venus se succéder dans une même honte les traîtres à leur pays, à leur foi, à leur Dieu. Hélas ! la place n'eût jamais été vide, et force nous serait de reconnaître aujourd'hui son affreuse authenticité.

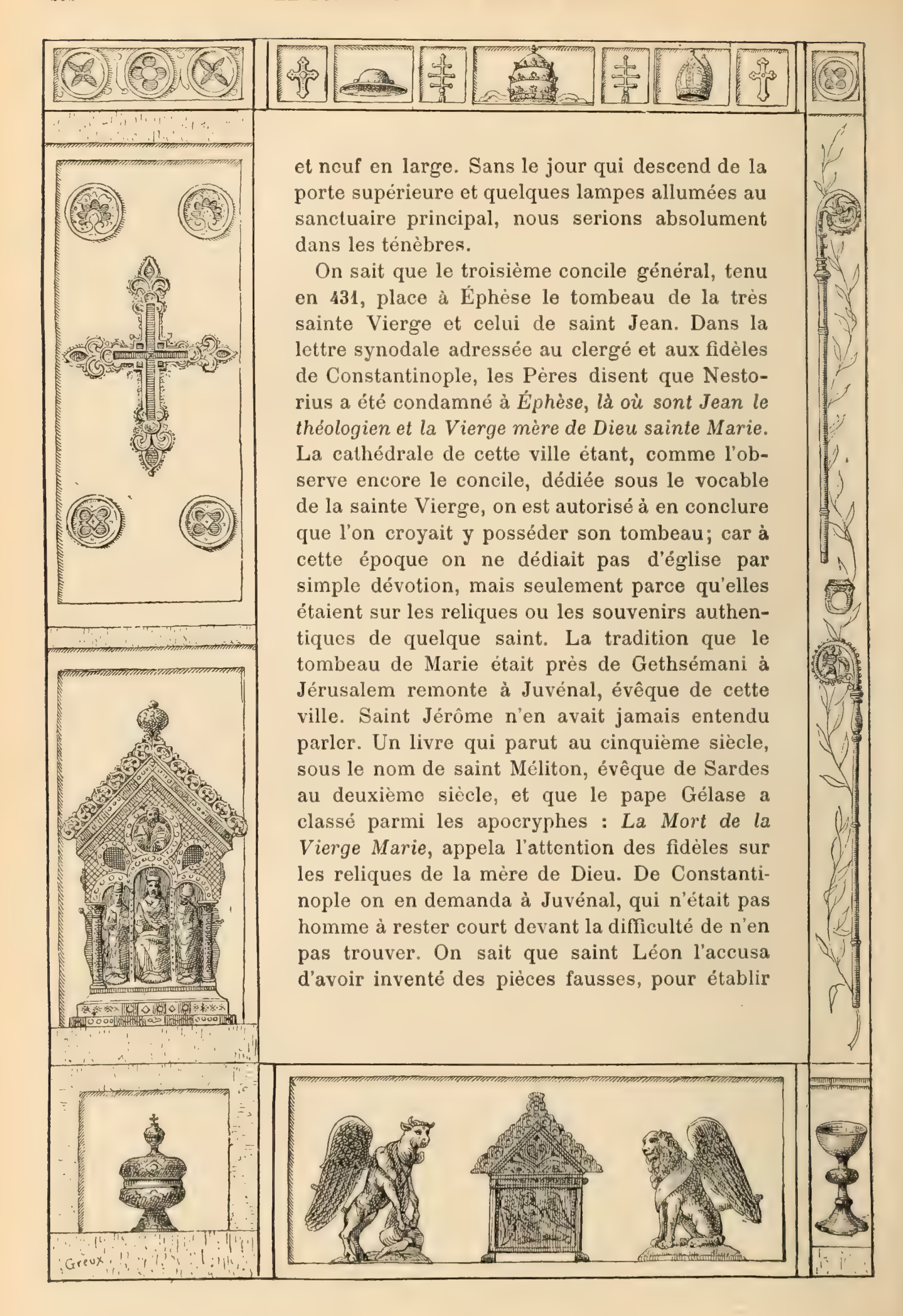
En revenant sur nos pas, à côté de la Grotte, se trouve la basilique dite de l'Assomption de la Vierge. Nous l'avions négligée tout à l'heure pour ne pas séparer, dans nos réflexions, des lieux qu'un même point de vue biblique doit unir, le lieu de l'Agonie et le jardin des Oliviers. Ils sont à cent pas l'un de l'autre, mais celui-ci est sur un terrain beaucoup plus élevé que celui-là. Le parvis qui précède l'église de l'Assomption est littéralement couvert de mendiants. La plupart sont ou paraissent aveugles. On sait que la réverbération du soleil sur des terres blanches, la poussière brûlante que soulève le vent et aussi



TOMBEAU DE LA SAINTE-VIERGE

des prédispositions héréditaires chez les Orientaux rendent les ophtalmies, ou conjonctivites épidémiques, très communes dans ces pays. Sur le liquide purulent que secrètent les yeux de ces malheureux s'installent des nuées de mouches, sans qu'aucun d'eux prenne la peine de les chasser. C'est un spectacle navrant que tant de patience unie à tant de malpropreté. Ces aveugles nous en rappellent d'autres que le Maître daignait toucher et guérir. Avec bonheur nous leur faisons l'aumône, sans prévoir toutes les conséquences de notre libéralité.

La porte de l'église est ogivale. De nombreuses moulures et quatre colonnettes de marbre blanc en font le principal ornement; c'est une œuvre du douzième siècle. Un petit mur, bâti en avant de la belle porte, ne laisse subsister qu'une ouverture étroite et facile à défendre contre un coup de main des musulmans. Nous descendons un large escalier de cinquante marches. C'est dire qu'en quelques siècles l'ancien niveau de la vallée s'est considérablement élevé. Nous verrons tout à l'heure que les fenêtres même de l'église sont sous terre. A droite, vers le milieu de l'escalier, on nous montre le tombeau de sainte Anne et de saint Joachim, et à gauche celui de saint Joseph. Là semble s'arrêter le travail de restauration entrepris au douzième siècle. Dans sa partie inférieure, l'église pourrait bien remonter jusqu'à sainte Hélène. Le plein cintre y règne partout. Elle a la forme d'une croix latine, et mesure trente-deux pas en long



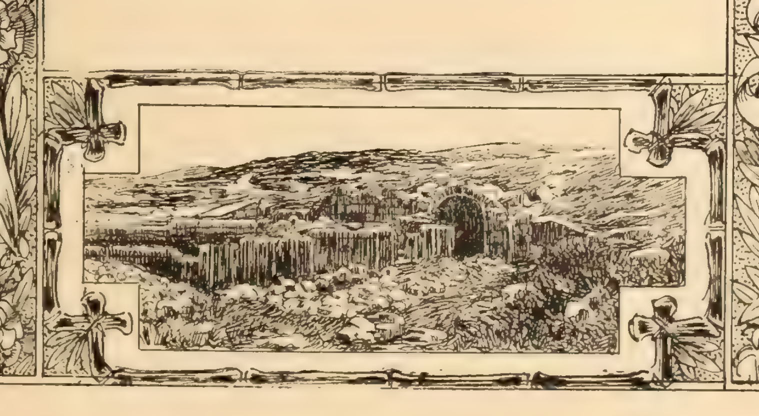
et neuf en large. Sans le jour qui descend de la porte supérieure et quelques lampes allumées au sanctuaire principal, nous serions absolument dans les ténèbres.

On sait que le troisième concile général, tenu en 431, place à Éphèse le tombeau de la très sainte Vierge et celui de saint Jean. Dans la lettre synodale adressée au clergé et aux fidèles de Constantinople, les Pères disent que Nestorius a été condamné à *Éphèse, là où sont Jean le théologien et la Vierge mère de Dieu sainte Marie.* La cathédrale de cette ville étant, comme l'observe encore le concile, dédiée sous le vocable de la sainte Vierge, on est autorisé à en conclure que l'on croyait y posséder son tombeau; car à cette époque on ne dédiait pas d'église par simple dévotion, mais seulement parce qu'elles étaient sur les reliques ou les souvenirs authentiques de quelque saint. La tradition que le tombeau de Marie était près de Gethsémani à Jérusalem remonte à Juvénal, évêque de cette ville. Saint Jérôme n'en avait jamais entendu parler. Un livre qui parut au cinquième siècle, sous le nom de saint Méliton, évêque de Sardes au deuxième siècle, et que le pape Gélase a classé parmi les apocryphes : *La Mort de la Vierge Marie*, appela l'attention des fidèles sur les reliques de la mère de Dieu. De Constantinople on en demanda à Juvénal, qui n'était pas homme à rester court devant la difficulté de n'en pas trouver. On sait que saint Léon l'accusa d'avoir inventé des pièces fausses, pour établir

canoniquement son patriarcat de Jérusalem, et il avait mérité d'être déposé de son siège pour avoir pris part aux violences de Dioscore au faux concile d'Éphèse. Juvénal répondit que le sarcophage était à Gethsémani, mais sans autres reliques que les vêtements de la sainte Vierge, son corps ayant été enlevé au ciel, Marcien et Pulchérie voulurent au moins le cercueil, et, d'après André de Crète, il fut transporté à Constantinople et placé dans l'église de Blaquernes. Toutefois on n'a pas cessé de le montrer ici. Juvénal trompa-t-il aussi l'empereur? C'est possible. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, depuis ce temps-là, les prétentions de Jérusalem sur le tombeau de la sainte Vierge ont prévalu contre celles d'Éphèse, qui cessa bientôt d'exister comme ville, et par conséquent de défendre ses droits.

Ce qui nous frappe tout d'abord ici, c'est que la place de la sépulture de Marie n'aurait pas été trop mal trouvée, si Gethsémani appartient réellement, comme nous l'avons supposé, à une famille amie de Jésus. La mère aurait été ensevelie là où le Fils s'était si souvent arrêté durant sa vie, et où il avait si courageusement accepté la perspective de la mort. Le jardin des Oliviers pouvait bien, en effet, enserrer dans son enclos le lieu même où nous sommes.

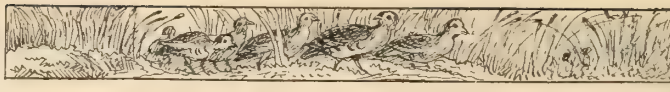
Le tombeau de la sainte Vierge a subi à peu près les mêmes modifications que celui de Notre-Seigneur. On l'a réduit à un édicule quadrangulaire, isolé de toutes parts et surmonté d'une









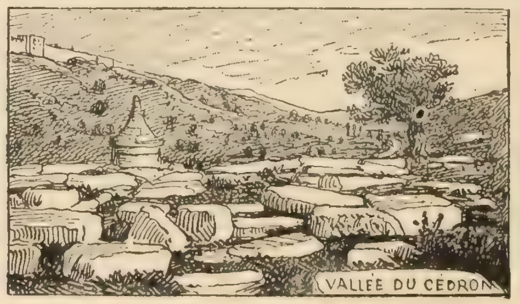


coupole avec une ouverture par où Marie aurait été enlevée au ciel. Une tapisserie massive l'enveloppe et des lampes l'environnent. Un autel très élevé est adossé à sa face occidentale. On pénètre à l'intérieur par la petite porte de gauche. Quatre ou cinq personnes suffisent à le remplir. Là, au milieu des cierges allumés, est le tombeau proprement dit. Il est en forme de lit de repos, à un mètre environ au-dessus du sol. Taillé dans le roc vif sur trois côtés, il adhère à la paroi orientale de l'édicule. Si jamais cette chambre mortuaire a eu un vestibule, il a disparu, comme au Saint-Sépulcre.

Le souvenir de la très sainte Vierge est toujours bienvenu pour un cœur sacerdotal. Quoi qu'il en soit de la relique, vénérons le souvenir. Tandis que nous prions, un prêtre arménien, tout schismatique qu'il est, nous couvre d'eau de rose. C'est le gardien du sanctuaire qui a escompté ce que pourrait lui valoir son parfum. Il n'y a plus qu'à lui donner le baghchich et à sortir.

Pendant notre visite au sanctuaire, la nouvelle a couru, comme une étincelle électrique, dans toute la vallée, je suppose, que nous étions des pèlerins charitables et disposés à faire l'aumône. Aussi n'est-ce plus seulement un groupe, mais une armée de mendiants qui nous escorte, nous enveloppe, nous étouffe. Que faire? Tous raisonnements seraient superflus; et puis comment s'expliquer à travers leurs supplications persistantes, leurs cris aigus, leurs gémissements la-


MENDIANTS


VALLÉE DU CÉDRON


CHANGEUR ISRAÉLITE



mentables. Nous jetons notre monnaie au hasard. C'est une culbute générale; attrape qui peut. Il ne nous paraît plus que les aveugles soient nombreux. Un seul s'obstine à nous suivre. Il monte, par un soleil intolérable, jusque près de la porte Sitti-Mariam, sans se laisser décourager par notre détermination catégorique de ne plus donner. Cette insistance ressemble fort à celle des malades et surtout des aveugles qui suivaient Jésus jusqu'à lasser tout le monde, sauf le Maître, qui mettait leur foi à l'épreuve. Il est évident que nous n'avions fermé notre cœur et notre oreille, pendant dix minutes, que pour tenter une expérience qui allait à nos préoccupations bibliques. Dès le premier moment j'étais fort disposé à capituler, et je le fis dignement. A onze heures nous sommes au couvent pour déjeuner. A une heure il faut se mettre en selle pour Jéricho.

Mercredi soir, 14 mars.

Repassant sous les murs de Gethsémani, nous prenons à droite, cette fois, la véritable route de Béthanie. Celle d'hier, la plus courte, était un sentier. Celle d'aujourd'hui, pour être plus large, n'en vaut pas davantage. Elle s'élève en pente douce, mais sur la roche glissante le long de la colline en allant vers le sud d'abord, puis, tournant vers l'est, elle franchit le petit col qui sépare le mont des Oliviers du mont du Scandale. Nous sommes trois pèlerins. Un religieux


PHILACTÈRE et FRONTAL du GRAND PRÊTRE




COLLINE DU MAUVAIS CONSEIL
vue du rempart méridional de JÉRUSALEM

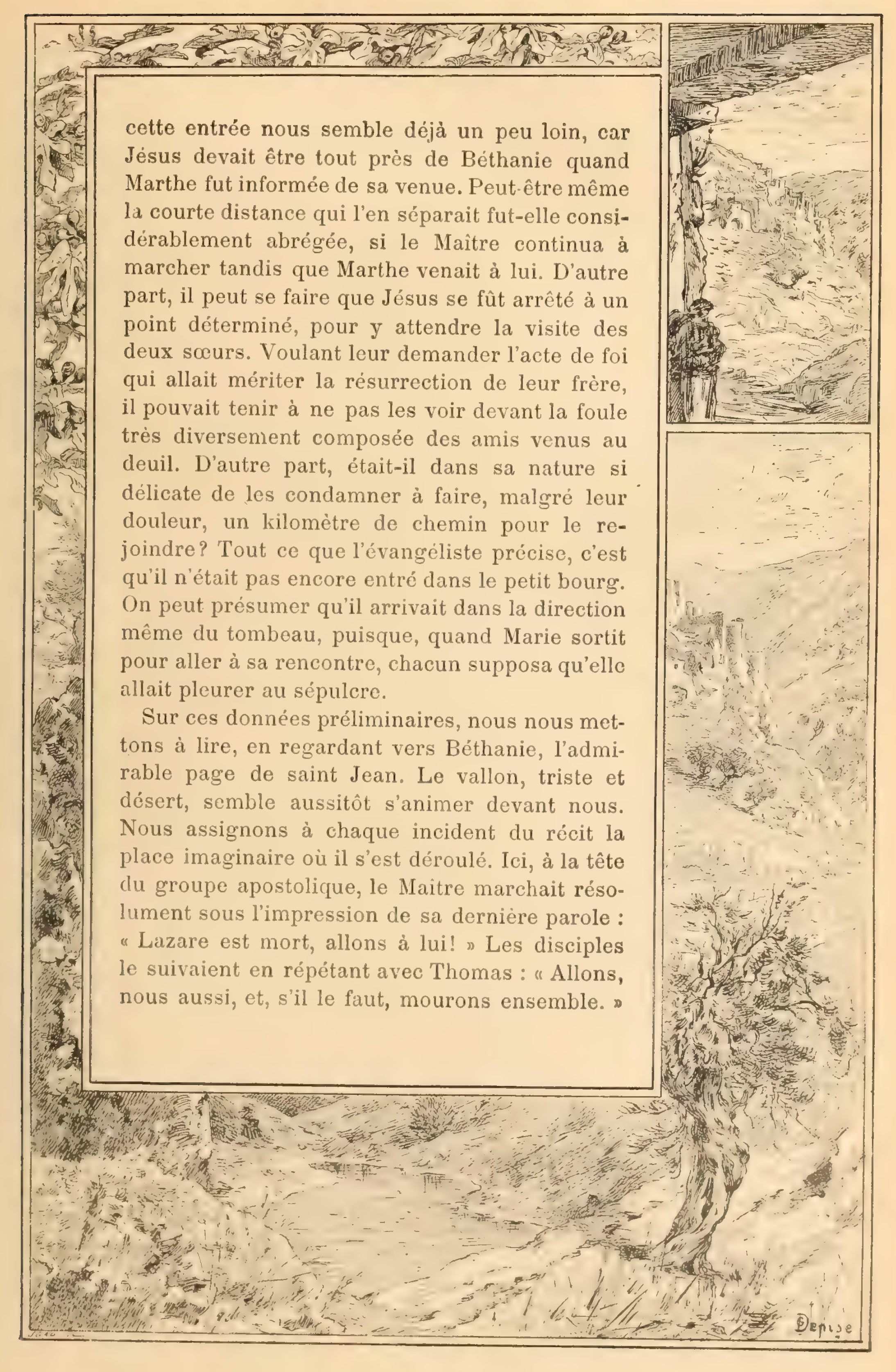



VILLAGE DE SILOÉ



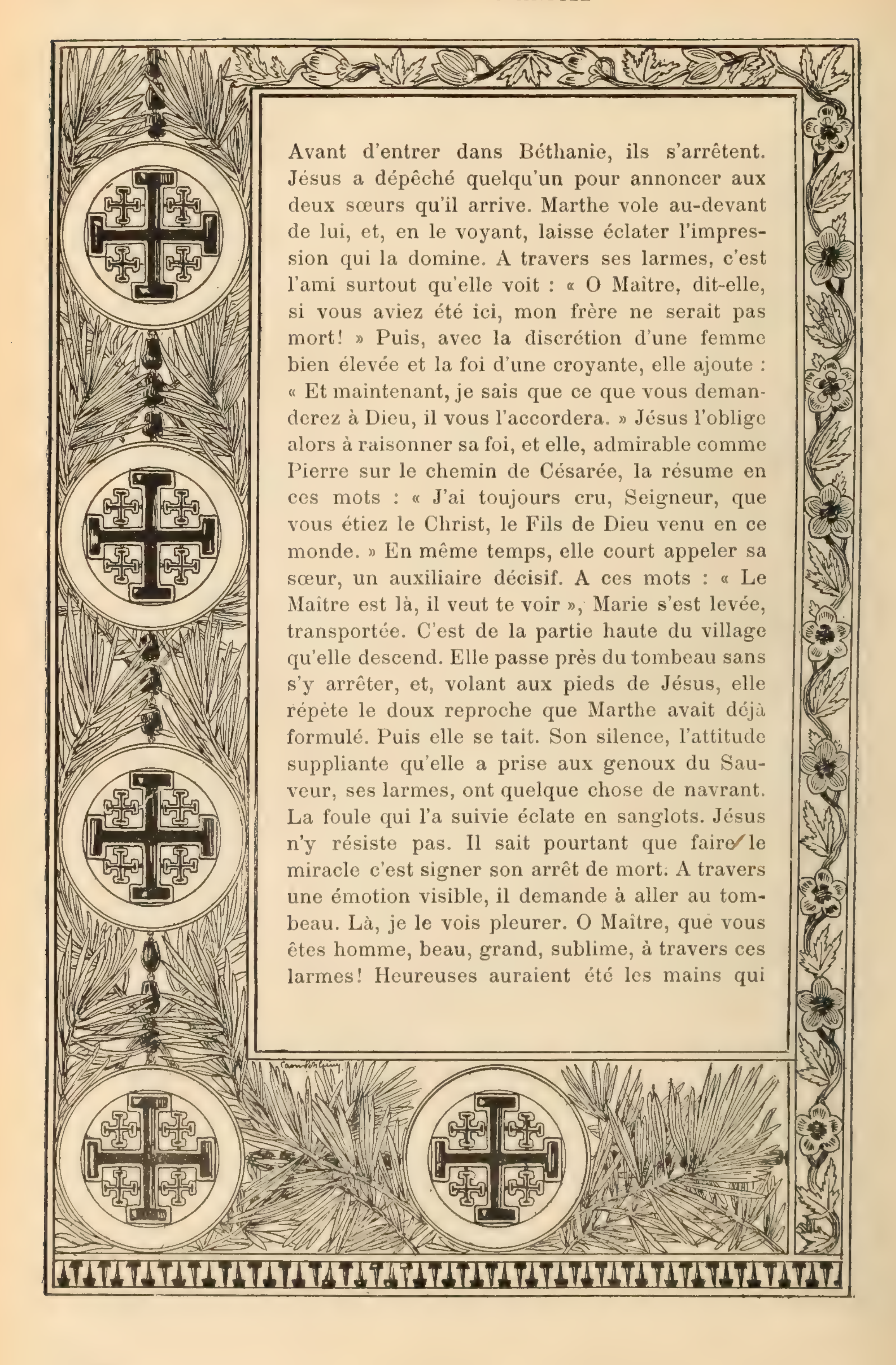
dominicain, le R. P. Guillermin, professeur de théologie à la Faculté libre de Toulouse, s'est joint à nous pour l'expédition de la mer Morte, et désormais il sera plus d'une fois notre compagnon de voyage. Nature délicate, modeste et prévenante, esprit actif, cœur excellent, son commerce nous est des plus agréables. Marroum le jeune est notre drogman. Il est escorté de deux moukres. L'excellent P. Dubourg nous accompagne, ou plutôt nous précède joyeusement sur l'intrépide Crassus jusqu'à Béthanie.

Assurément le chemin des caravanes montant à Jérusalem a dû être celui que nous suivons. Mes observations d'hier étaient fondées. A notre droite on nous montre sur le bord de la route le lieu où Jésus aurait maudit le figuier stérile, symbole d'Israël prévaricateur. Quelques arbres de cette espèce, entre deux murs de rochers, n'ont pas eu part à la malédiction divine. Ils se portent fort bien. Nous revoyons Béthanie en hâte. Des enfants nous suivent avec le désir très accentué de nous indiquer la citerne de Marthe et surtout la pierre du Colloque. C'est le lieu traditionnel où, avertie la première de l'arrivée de Jésus, Marthe serait venue le recevoir et lui adresser ses tendres reproches parce que son frère était mort. Que la scène admirable décrite par saint Jean se soit passée sur ce petit rocher qu'on me désigne ou ailleurs, peu m'importe. Je sais qu'elle a eu lieu près d'ici, car le Maître arrivait par le chemin de Jéricho, et Marthe le rejoignit vers l'entrée du village. A vrai dire,

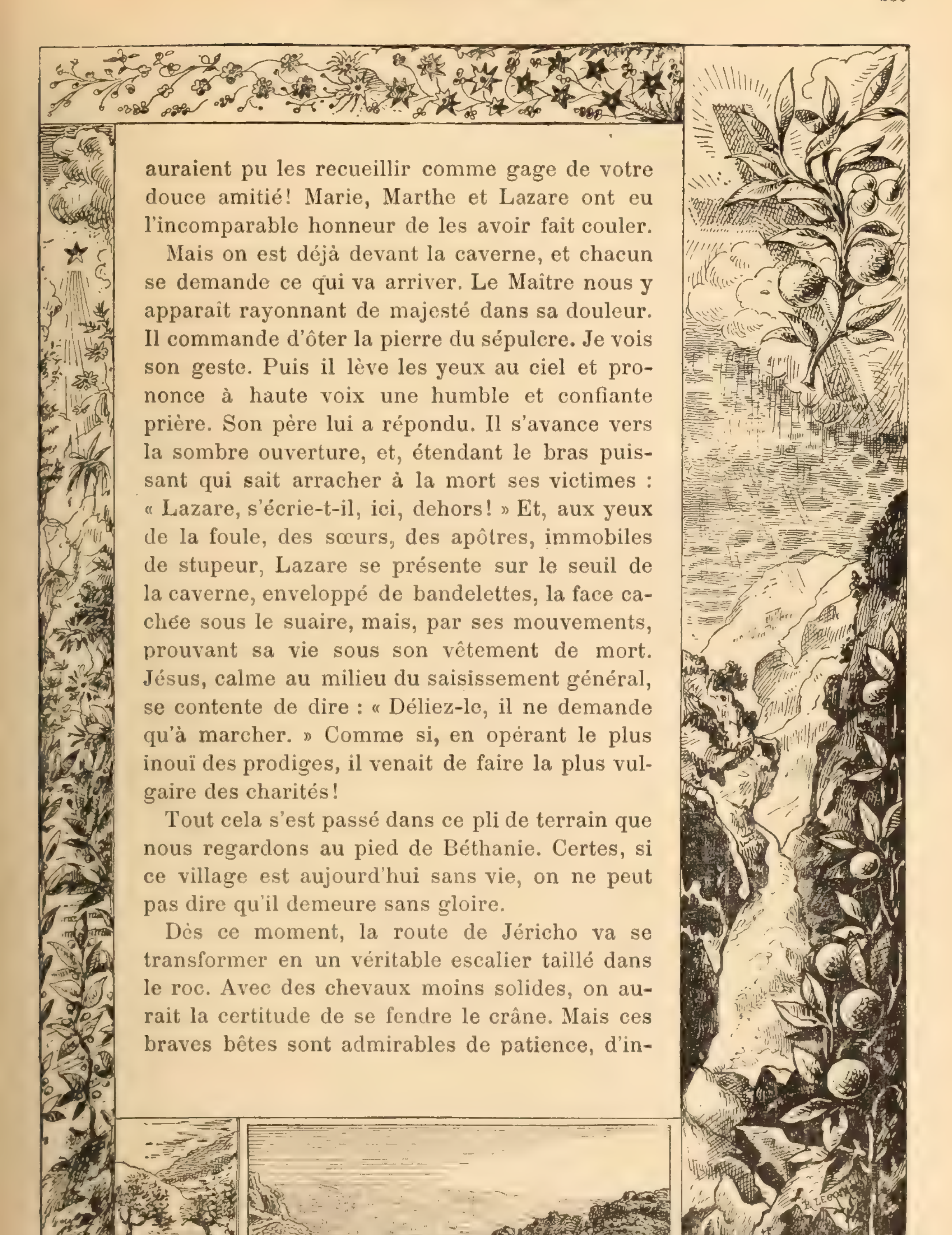


cette entrée nous semble déjà un peu loin, car Jésus devait être tout près de Béthanie quand Marthe fut informée de sa venue. Peut-être même la courte distance qui l'en séparait fut-elle considérablement abrégée, si le Maître continua à marcher tandis que Marthe venait à lui. D'autre part, il peut se faire que Jésus se fût arrêté à un point déterminé, pour y attendre la visite des deux sœurs. Voulant leur demander l'acte de foi qui allait mériter la résurrection de leur frère, il pouvait tenir à ne pas les voir devant la foule très diversement composée des amis venus au deuil. D'autre part, était-il dans sa nature si délicate de les condamner à faire, malgré leur douleur, un kilomètre de chemin pour le rejoindre? Tout ce que l'évangéliste précise, c'est qu'il n'était pas encore entré dans le petit bourg. On peut présumer qu'il arrivait dans la direction même du tombeau, puisque, quand Marie sortit pour aller à sa rencontre, chacun supposa qu'elle allait pleurer au sépulcre.

Sur ces données préliminaires, nous nous mettons à lire, en regardant vers Béthanie, l'admirable page de saint Jean. Le vallon, triste et désert, semble aussitôt s'animer devant nous. Nous assignons à chaque incident du récit la place imaginaire où il s'est déroulé. Ici, à la tête du groupe apostolique, le Maître marchait résolument sous l'impression de sa dernière parole : « Lazare est mort, allons à lui! » Les disciples le suivaient en répétant avec Thomas : « Allons, nous aussi, et, s'il le faut, mourons ensemble. »



Avant d'entrer dans Béthanie, ils s'arrêtent. Jésus a dépêché quelqu'un pour annoncer aux deux sœurs qu'il arrive. Marthe vole au-devant de lui, et, en le voyant, laisse éclater l'impression qui la domine. A travers ses larmes, c'est l'ami surtout qu'elle voit : « O Maître, dit-elle, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort! » Puis, avec la discrétion d'une femme bien élevée et la foi d'une croyante, elle ajoute : « Et maintenant, je sais que ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera. » Jésus l'oblige alors à raisonner sa foi, et elle, admirable comme Pierre sur le chemin de Césarée, la résume en ces mots : « J'ai toujours cru, Seigneur, que vous étiez le Christ, le Fils de Dieu venu en ce monde. » En même temps, elle court appeler sa sœur, un auxiliaire décisif. A ces mots : « Le Maître est là, il veut te voir », Marie s'est levée, transportée. C'est de la partie haute du village qu'elle descend. Elle passe près du tombeau sans s'y arrêter, et, volant aux pieds de Jésus, elle répète le doux reproche que Marthe avait déjà formulé. Puis elle se tait. Son silence, l'attitude suppliante qu'elle a prise aux genoux du Sauveur, ses larmes, ont quelque chose de navrant. La foule qui l'a suivie éclate en sanglots. Jésus n'y résiste pas. Il sait pourtant que faire le miracle c'est signer son arrêt de mort. A travers une émotion visible, il demande à aller au tombeau. Là, je le vois pleurer. O Maître, que vous êtes homme, beau, grand, sublime, à travers ces larmes! Heureuses auraient été les mains qui



auraient pu les recueillir comme gage de votre douce amitié! Marie, Marthe et Lazare ont eu l'incomparable honneur de les avoir fait couler.

Mais on est déjà devant la caverne, et chacun se demande ce qui va arriver. Le Maître nous y apparaît rayonnant de majesté dans sa douleur. Il commande d'ôter la pierre du sépulcre. Je vois son geste. Puis il lève les yeux au ciel et prononce à haute voix une humble et confiante prière. Son père lui a répondu. Il s'avance vers la sombre ouverture, et, étendant le bras puissant qui sait arracher à la mort ses victimes : « Lazare, s'écrie-t-il, ici, dehors! » Et, aux yeux de la foule, des sœurs, des apôtres, immobiles de stupeur, Lazare se présente sur le seuil de la caverne, enveloppé de bandelettes, la face cachée sous le suaire, mais, par ses mouvements, prouvant sa vie sous son vêtement de mort. Jésus, calme au milieu du saisissement général, se contente de dire : « Déliez-le, il ne demande qu'à marcher. » Comme si, en opérant le plus inouï des prodiges, il venait de faire la plus vulgaire des charités!

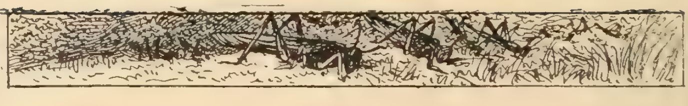
Tout cela s'est passé dans ce pli de terrain que nous regardons au pied de Béthanie. Certes, si ce village est aujourd'hui sans vie, on ne peut pas dire qu'il demeure sans gloire.

Dès ce moment, la route de Jéricho va se transformer en un véritable escalier taillé dans le roc. Avec des chevaux moins solides, on aurait la certitude de se fendre le crâne. Mais ces braves bêtes sont admirables de patience, d'in-


LA POSTE DANS LE DÉSERT


CARAVANE DE BÉDOUINS.


HALTE DE NUIT



telligence et de jarret. Il n'y a qu'à les laisser faire, elles en savent plus que nous. Ici, le P. Dubourg nous quitte, et un Arabe en guenilles, le fusil sur l'épaule, l'œil farouche, sans souffler mot, vient se joindre à nous. On dirait d'un brigand qui va nous emmener prisonniers dans ses montagnes. C'est le zaptié. Il a pour mission de nous défendre contre tout et contre tous.

La fontaine que nous rencontrons, au bout de la première descente est dite des Apôtres, parce qu'on suppose que Jésus et les disciples, montant à Jérusalem, ont dû plus d'une fois s'y désaltérer. Elle coule, sous une arcade ogivale, dans un bassin oblong. Les gens du pays l'appellent la *source de l'Auge*. Nous filtrons l'eau à travers un linge, car il faut éliminer les sangsues qui y pullulent, et nous en buvons quelques gorgées pour faire comme le groupe apostolique. Primitivement elle fut la fontaine du Soleil, Aïn-Chemech, qui, d'après l'Écriture, limitait sur ce point les tribus de Juda et de Benjamin. Y eut-il sur la hauteur un lieu saint en l'honneur du soleil dès l'époque cananéenne? C'est possible. Les ruines d'un khan et une petite piscine desséchée, l'un et l'autre de construction arabe, c'est tout ce que nous y voyons aujourd'hui.

Il faut activer notre marche, car nous sommes encore à cinq heures de Jéricho, et sur une de ces voies romaines qu'on n'aime guère à retrouver dans ce pays, car, même en fait de chemins, il faut dire : *Corruptio optimi pessima*. Celle-ci se


CAMPEMENT DE BÉDOUINS.


HUTTE DE BÉDOUINS.





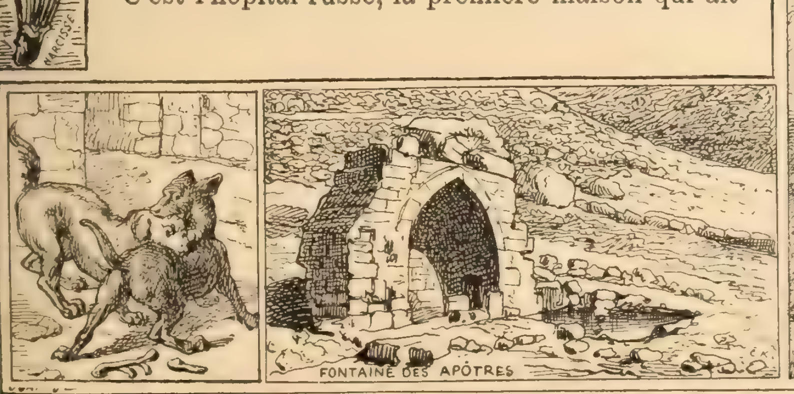




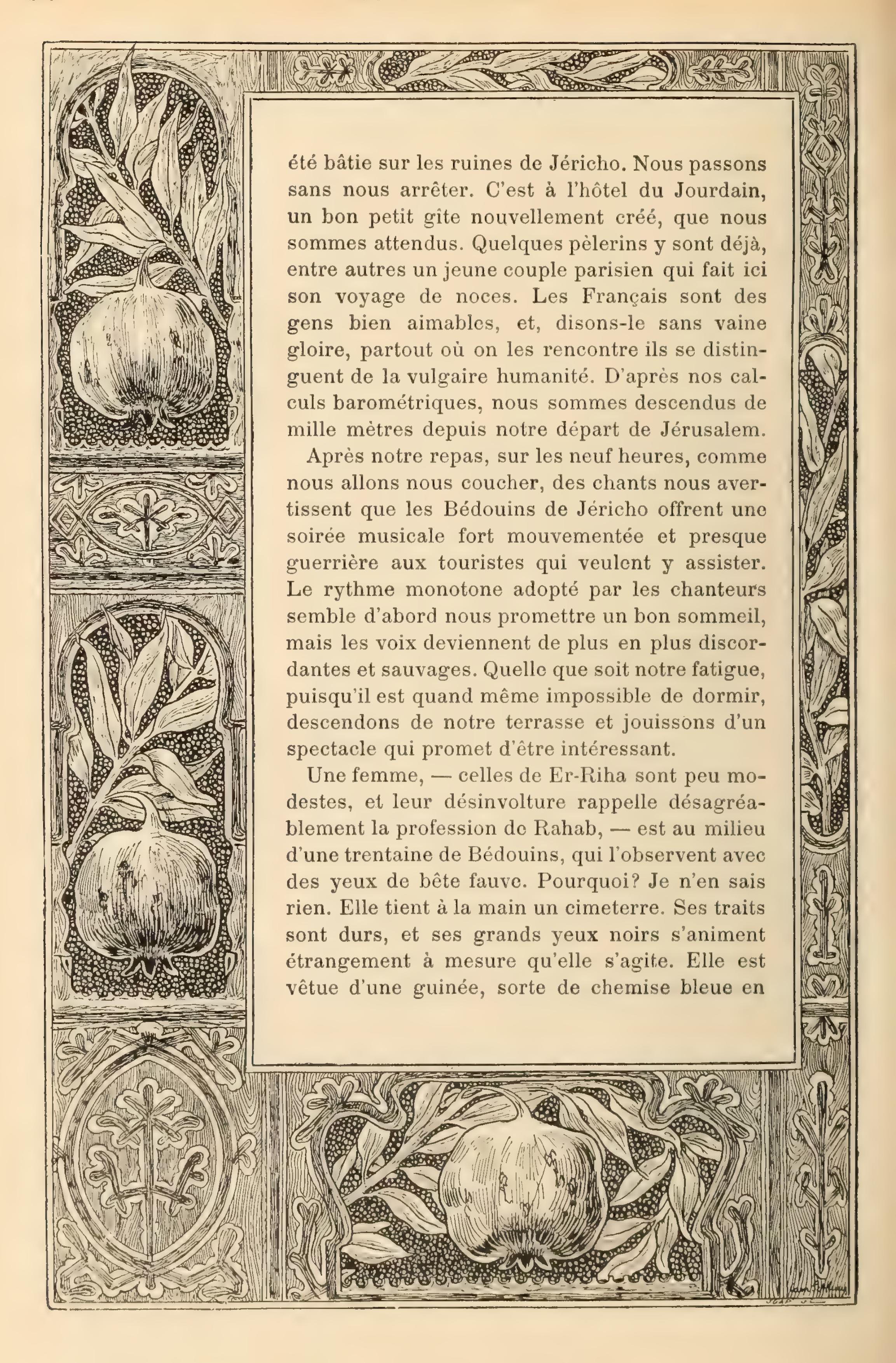
poursuit régulièrement à travers des alternatives de moins mal, mal et très mal. Une bonne dame russe donna, il y a quelque temps, cinquante mille francs pour l'améliorer. On ne s'en douterait guère. Les pluies et les torrents n'y ont laissé que ce qu'il faut pour en faire un vrai casse-cou.

Le ravin devient de plus en plus aride, ce qui n'empêche pas un berger d'y promener son troupeau et de s'y distraire en jouant de la flûte. Des groupes d'Arabes, armés de fusils, de poignards et de bâtons, nous croisent sans nous regarder. En deux heures nous arrivons à Adumim, cette terre que les anciens croyaient rougie du sang des voyageurs dévalisés. C'est le lieu que visait Jésus en racontant la parabole du Bon Samaritain. Le Khan-el-Ahmar répondrait à l'hôtellerie imaginaire où le charitable mécréant aurait déposé son pauvre blessé. La nuit arrive. Nous avons cinq heures de cheval dans les jambes. Pour un début en Palestine, c'est assez rude. Je ne suis pas mécontent de moi.

A droite et à gauche, des précipices dont les ténèbres ne nous laissent pas soupçonner la profondeur. C'est bien ici qu'il faut remettre son âme à Dieu et sa vie à son cheval. Enfin une lumière brille à l'horizon! Elle est bien loin encore. Nous ne savons plus où nous marchons. Les chemins sont surtout longs, quand la nuit est sombre et le pays inconnu. La clarté que nous fixons depuis une heure semble fuir devant nous. Enfin à huit heures nous l'atteignons. C'est l'hôpital russe, la première maison qui ait


FONTAINE DES APÔTRES

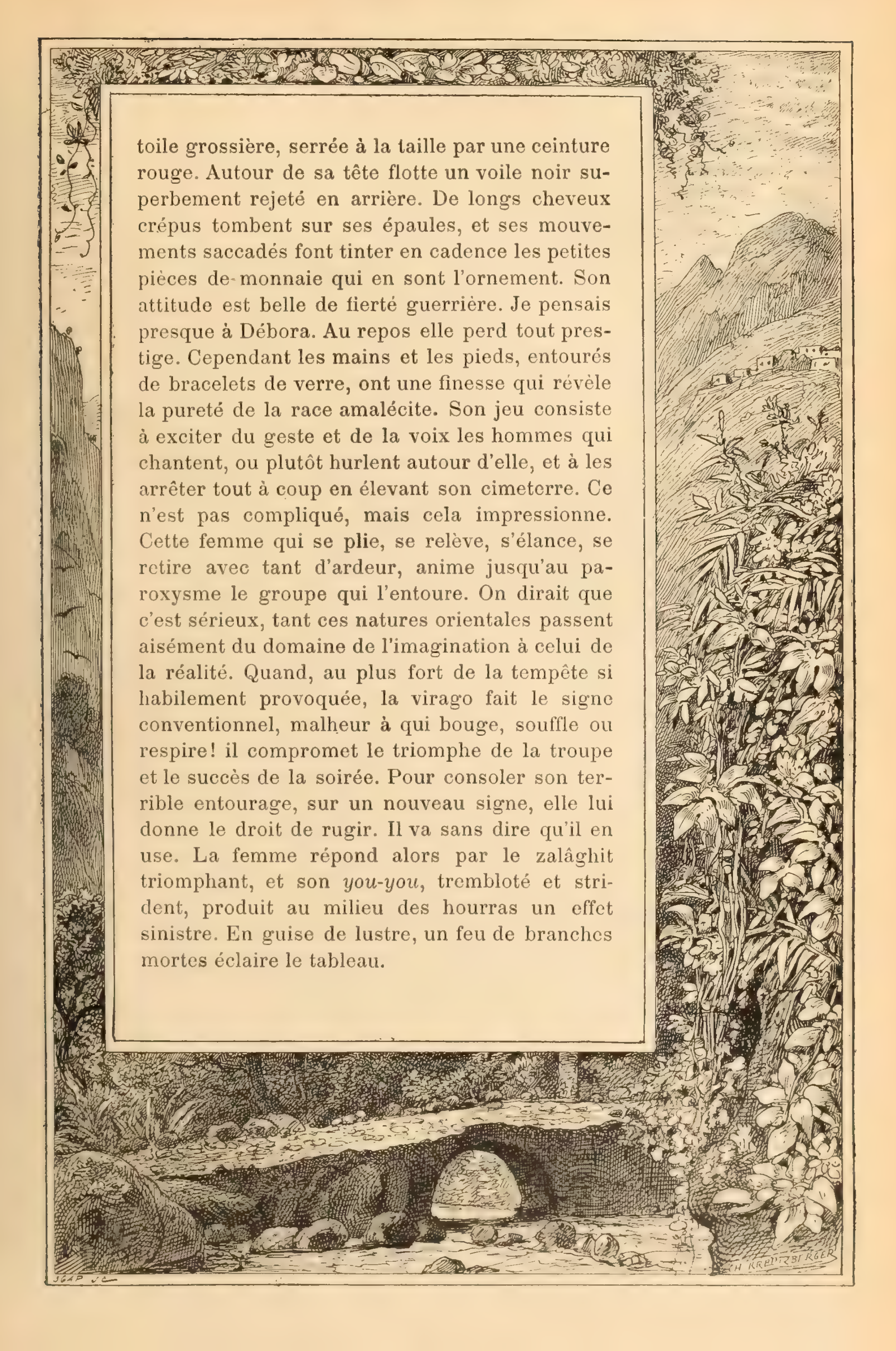




été bâtie sur les ruines de Jéricho. Nous passons sans nous arrêter. C'est à l'hôtel du Jourdain, un bon petit gîte nouvellement créé, que nous sommes attendus. Quelques pèlerins y sont déjà, entre autres un jeune couple parisien qui fait ici son voyage de noces. Les Français sont des gens bien aimables, et, disons-le sans vaine gloire, partout où on les rencontre ils se distinguent de la vulgaire humanité. D'après nos calculs barométriques, nous sommes descendus de mille mètres depuis notre départ de Jérusalem.

Après notre repas, sur les neuf heures, comme nous allons nous coucher, des chants nous avertissent que les Bédouins de Jéricho offrent une soirée musicale fort mouvementée et presque guerrière aux touristes qui veulent y assister. Le rythme monotone adopté par les chanteurs semble d'abord nous promettre un bon sommeil, mais les voix deviennent de plus en plus discordantes et sauvages. Quelle que soit notre fatigue, puisqu'il est quand même impossible de dormir, descendons de notre terrasse et jouissons d'un spectacle qui promet d'être intéressant.

Une femme, — celles de Er-Riha sont peu modestes, et leur désinvolture rappelle désagréablement la profession de Rahab, — est au milieu d'une trentaine de Bédouins, qui l'observent avec des yeux de bête fauve. Pourquoi? Je n'en sais rien. Elle tient à la main un cimeterre. Ses traits sont durs, et ses grands yeux noirs s'animent étrangement à mesure qu'elle s'agite. Elle est vêtue d'une guinée, sorte de chemise bleue en



toile grossière, serrée à la taille par une ceinture rouge. Autour de sa tête flotte un voile noir superbement rejeté en arrière. De longs cheveux crépus tombent sur ses épaules, et ses mouvements saccadés font tinter en cadence les petites pièces de monnaie qui en sont l'ornement. Son attitude est belle de fierté guerrière. Je pensais presque à Débora. Au repos elle perd tout prestige. Cependant les mains et les pieds, entourés de bracelets de verre, ont une finesse qui révèle la pureté de la race amalécite. Son jeu consiste à exciter du geste et de la voix les hommes qui chantent, ou plutôt hurlent autour d'elle, et à les arrêter tout à coup en élevant son cimeterre. Ce n'est pas compliqué, mais cela impressionne. Cette femme qui se plie, se relève, s'élance, se retire avec tant d'ardeur, anime jusqu'au paroxysme le groupe qui l'entoure. On dirait que c'est sérieux, tant ces natures orientales passent aisément du domaine de l'imagination à celui de la réalité. Quand, au plus fort de la tempête si habilement provoquée, la virago fait le signe conventionnel, malheur à qui bouge, souffle ou respire! il compromet le triomphe de la troupe et le succès de la soirée. Pour consoler son terrible entourage, sur un nouveau signe, elle lui donne le droit de rugir. Il va sans dire qu'il en use. La femme répond alors par le zalâghit triomphant, et son *you-you*, trembloté et strident, produit au milieu des hourras un effet sinistre. En guise de lustre, un feu de branches mortes éclaire le tableau.


BETH-HOGLA





Jéricho, jeudi 15 mars.

Il a fait une tempête cette nuit. Les voyageurs qui campaient près de la fontaine d'Élisée ont eu leurs tentes renversées. La pluie a dû les réjouir médiocrement au milieu de cette débâcle. Cependant une ondée n'est pas inutile pour rafraîchir l'atmosphère, quand on va à la mer Morte. Dans un tel entonnoir, à trois cent quatre-vingt-treize mètres au-dessous de la Méditerranée, la chaleur est régulièrement étouffante. Dès la première éclaircie, et tout en craignant une nouvelle averse, nous nous mettons en route.

Côtoyant ces masures de terre qui sont la Jéricho moderne, nous nous engageons dans le lit desséché du Kelt, à travers quelques misérables touffes de seders et de zakoums. Ces deux arbres, armés d'épines l'un et l'autre, se ressemblent fort. Le zakoum a sur son frère l'avantage de produire des baies d'où les indigènes tirent une huile fort estimée comme vulnéraire. Il ne faudrait pas le confondre avec le baumier, je ne les crois pas même parents. Des bouquets d'agnus-castus se montrent aussi çà et là. Cette triste et misérable verdure ne suffit pas à dissimuler le désert. Nous y sommes réellement, et il va s'accentuer de plus en plus à mesure que nous avancerons vers la mer Morte.

Par une singulière illusion d'optique, on croit n'être qu'à une demi-heure de la nappe argentée


LE CHENE


VIEUX FIGUIERS


PANTHÈRE

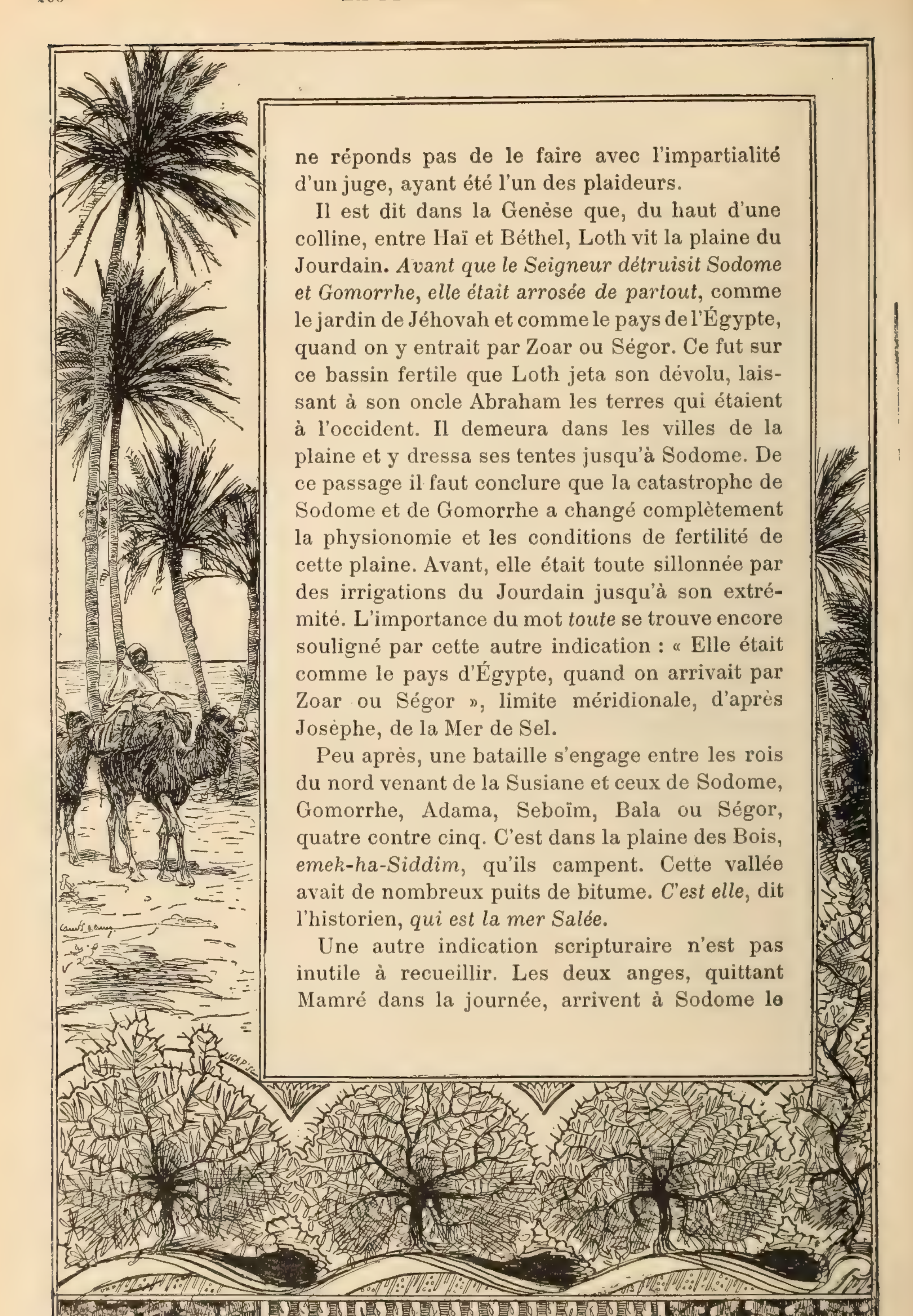

OLIVIERS



qui s'étend là-bas entre les montagnes, et en réalité nous n'y arriverons que dans deux heures. A moitié route nous rencontrons le Déir-Hadjelah, un ancien couvent fortifié. Le nom rappelle Beth-Hagla, une des cités frontières entre Juda et Benjamin. Le souvenir qui s'y rattache, d'après saint Jérôme, serait celui de l'aire d'Atad, le lieu même où Joseph, ses frères et les Égyptiens qui les suivaient s'arrêtèrent, après avoir passé le Jourdain, pour faire le deuil de leur père Jacob. Ils allaient l'ensevelir dans la double caverne d'Hébron; les pleurs et les lamentations durèrent sept jours. Les Cananéens en furent tellement frappés qu'ils appelèrent ce lieu : *le Deuil de l'Égypte.*

Les dépressions successives du terrain s'accentuent rapidement. Bientôt les incrustations salines, les touffes de soude, les taches de matières bitumineuses, nous indiquent que nous sommes dans l'ancien lit de la mer Morte. Elle se retire donc peu à peu dans son gouffre. La preuve en est non pas seulement ici, mais sur d'autres points à cent mètres au-dessus de son niveau actuel. Cette observation provoque aussitôt une intéressante discussion.

Où fut la vallée de Siddim? Voilà la question qui s'engage entre nous. Il y a trois hypothèses : elle a pu occuper ou tout l'espace envahi par la mer Morte, ou seulement sa partie nord, ou enfin sa partie sud. Il va sans dire que, pour animer la conversation, chacun s'est chargé de défendre une d'entre elles. Voici le résumé des débats. Je



ne réponds pas de le faire avec l'impartialité d'un juge, ayant été l'un des plaideurs.

Il est dit dans la Genèse que, du haut d'une colline, entre Haï et Béthel, Loth vit la plaine du Jourdain. *Avant que le Seigneur détruisit Sodome et Gomorrhe, elle était arrosée de partout*, comme le jardin de Jéhovah et comme le pays de l'Égypte, quand on y entrait par Zoar ou Ségor. Ce fut sur ce bassin fertile que Loth jeta son dévolu, laissant à son oncle Abraham les terres qui étaient à l'occident. Il demeura dans les villes de la plaine et y dressa ses tentes jusqu'à Sodome. De ce passage il faut conclure que la catastrophe de Sodome et de Gomorrhe a changé complètement la physionomie et les conditions de fertilité de cette plaine. Avant, elle était toute sillonnée par des irrigations du Jourdain jusqu'à son extrémité. L'importance du mot *toute* se trouve encore souligné par cette autre indication : « Elle était comme le pays d'Égypte, quand on arrivait par Zoar ou Ségor », limite méridionale, d'après Josèphe, de la Mer de Sel.

Peu après, une bataille s'engage entre les rois du nord venant de la Susiane et ceux de Sodome, Gomorrhe, Adama, Seboïm, Bala ou Ségor, quatre contre cinq. C'est dans la plaine des Bois, *emek-ha-Siddim*, qu'ils campent. Cette vallée avait de nombreux puits de bitume. *C'est elle*, dit l'historien, *qui est la mer Salée.*

Une autre indication scripturaire n'est pas inutile à recueillir. Les deux anges, quittant Mamré dans la journée, arrivent à Sodome le

soir. Enfin le lendemain Abraham, du lieu même où l'avaient laissé les anges la veille, peut voir Sodome, Gomorrhe et tout le pays. Les cendres montaient au ciel comme la fumée d'une fournaise. En outre Zoar, la petite ville où Loth s'abrita, n'était pas loin de Sodome.

De ces textes il semble résulter que la mer Salée n'existait pas avant la grande catastrophe. Les anciens juifs les comprenaient ainsi, et le témoignage de Josèphe est catégorique : « Les rois du nord, dit-il, étant arrivés vers Sodome, campèrent dans la vallée dite puits d'Asphalte; car à cette époque il y avait de tels puits en cet endroit. Mais après la disparition (ou l'engloutissement) de Sodome, cette vallée devint le lac Asphaltite. » Donc supposer même un fragment du lac Salé aussi ancien que la plaine de Siddim, semble tout d'abord contraire à l'Écriture, puisque, sans autre explication, elle nous dit que la plaine a été remplacée par le lac.

Mais admettons que ces textes ne soient pas décisifs, c'est quand il faut chercher la place d'un lac antérieur que les difficultés s'accroissent. Si on le met au nord de la presqu'île de la Lisan, au point où la profondeur du lac actuel est la plus grande, — elle y atteint près de quatre cents mètres, — pour rejeter la vallée de Siddim au sud, c'est-à-dire sur la partie où les eaux n'ont que cinq mètres de profondeur, il faut renoncer à faire de Siddim une vallée fertile, ombragée, semblable à la terre d'Égypte. Car il n'est pas admissible que le Jourdain ait jamais


MER MORTE





pu traverser la mer Morte sans contracter la salure de ses eaux et sans rendre autrefois comme aujourd'hui infécondes les terres qu'il aurait arrosées en sortant de là.

Et d'ailleurs que serait-il devenu ensuite ? Dire qu'il y mourait comme maintenant, c'est oublier que la plaine de Siddim, d'après la Bible, était arrosée par lui, ce qui n'était possible que s'il sortait du lac situé, dans l'hypothèse, au nord de la plaine. Mais d'autres détails bibliques démontrent qu'il n'a pu en être ainsi. Ces rois du nord qui viennent camper dans la plaine de Siddim ne paraissent avoir franchi aucun lac pour y arriver, et s'ils l'avaient franchi leur mouvement stratégique n'eût pas fait honneur à leur prudence. Le lac derrière eux, et les ennemis appuyés sur leurs capitales devant, quoi de plus dangereux ? L'historien qui mentionne les puits de bitume dans la plaine n'aurait-il pas mentionné la mer qui la précédait ? Comme on n'imagine le lac que pour se débarrasser du Jourdain, voici mon dilemme : Si le Jourdain se jetait dans un lac au-dessus de la plaine de Siddim, c'était ou pour en sortir ou pour y rester. S'il en sortait que devenait-il ensuite? S'il n'en sortait pas, comment arrosait-il la plaine jusqu'à Ségor? En tout cas, comment cette plaine pouvait-elle être fertile ?



Ceux qui mettent Siddim au nord du lac Salé doivent y transporter aussi Sodome et Ségor, car Loth dresse ses tentes dans cette plaine jusqu'à Sodome, son extrémité; il va en quelques









heures de Sodome à Ségor, et Ségor est, comme Sodome, une limite méridionale de la fameuse plaine : *Venientibus in Segor.* Mais Josèphe dit que Ségor était au sud du lac Asphaltite, Jéricho étant au nord. En outre le Djebel-Es-Sdoum, au sud-ouest de la mer Morte, marque encore le voisinage, sinon le site de l'ancienne Sodome, dont il porte le nom. Les Arabes l'appellent bien la montagne du Sel, Djebel-el-Melah, mais son vieux nom, rappelé par Galien, subsiste quand même et achève de ruiner toutes les hypothèses qui mettent Siddim au nord du lac Salé.

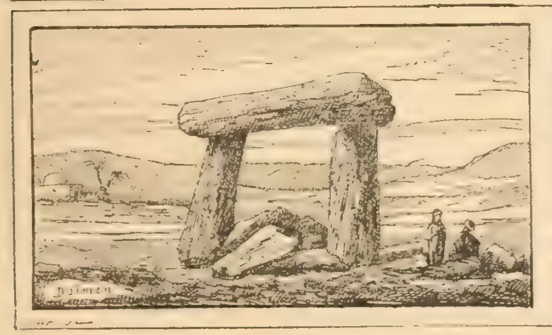
Au reste que l'on transporte cette plaine au nord ou au sud de la mer Morte, on ne parvient pas davantage à répondre aux exigences de la géologie. Celle-ci prétend que l'existence de cette mer remonte aux temps préhistoriques et que son niveau, au lieu de s'accroître, s'est amoindri dans des proportions considérables; si bien que les eaux ont dû atteindre, comme étendue et par conséquent comme hauteur, le point même où nous avons ouvert notre discussion, à la première apparition des sédiments salins et tous les points qui correspondent à ce niveau, tant au sud qu'à l'est et à l'ouest. Et de fait on trouve, à une hauteur de quatre-vingt-dix mètres, sur les montagnes qui entourent la mer Morte, et par conséquent à la même hauteur dans la plaine de Jéricho, la trace des eaux et des dépôts chimiques qu'elles y ont laissés. Si elle y est montée dès avant que la Palestine fût peuplée, il ne faut plus chercher ici la riche vallée de


COUVENT DE St JEAN-BAPTISTE

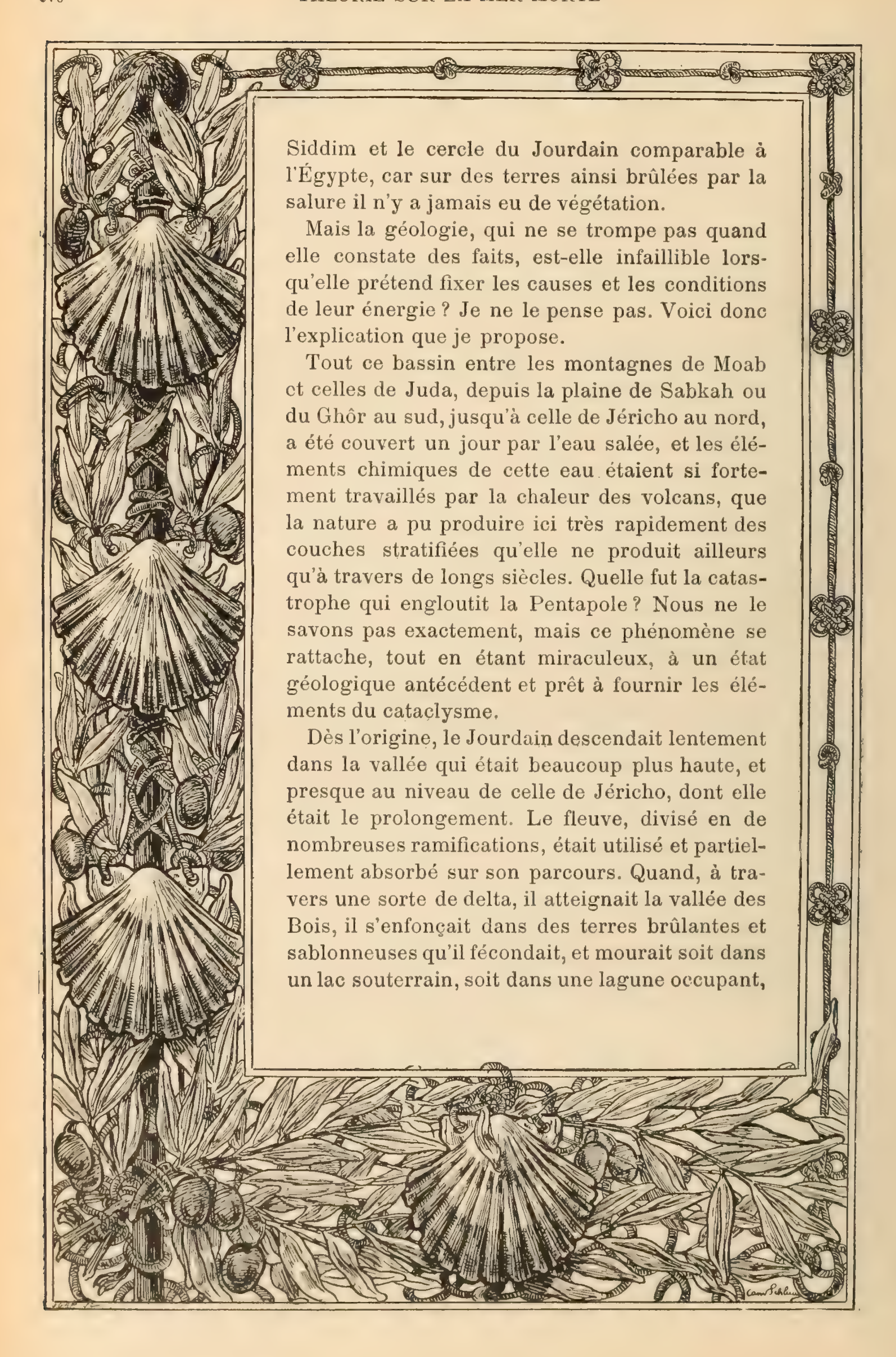

MOINE DE MAR-SABA

IBEX SINAITICA DE LA MER MORTE


ZIZIPHUS SPINA-CHRISTI




MER MORTE



Siddim et le cercle du Jourdain comparable à l'Égypte, car sur des terres ainsi brûlées par la salure il n'y a jamais eu de végétation.

Mais la géologie, qui ne se trompe pas quand elle constate des faits, est-elle infaillible lorsqu'elle prétend fixer les causes et les conditions de leur énergie ? Je ne le pense pas. Voici donc l'explication que je propose.

Tout ce bassin entre les montagnes de Moab et celles de Juda, depuis la plaine de Sabkah ou du Ghôr au sud, jusqu'à celle de Jéricho au nord, a été couvert un jour par l'eau salée, et les éléments chimiques de cette eau étaient si fortement travaillés par la chaleur des volcans, que la nature a pu produire ici très rapidement des couches stratifiées qu'elle ne produit ailleurs qu'à travers de longs siècles. Quelle fut la catastrophe qui engloutit la Pentapole ? Nous ne le savons pas exactement, mais ce phénomène se rattache, tout en étant miraculeux, à un état géologique antécédent et prêt à fournir les éléments du cataclysme.

Dès l'origine, le Jourdain descendait lentement dans la vallée qui était beaucoup plus haute, et presque au niveau de celle de Jéricho, dont elle était le prolongement. Le fleuve, divisé en de nombreuses ramifications, était utilisé et partiellement absorbé sur son parcours. Quand, à travers une sorte de delta, il atteignait la vallée des Bois, il s'enfonçait dans des terres brûlantes et sablonneuses qu'il fécondait, et mourait soit dans un lac souterrain, soit dans une lagune occupant,



au-dessous de Sodome, l'extrémité de Ghôr, aujourd'hui plus haut, mais, avant la catastrophe, plus bas que la mer Morte ou la plaine de Siddim.

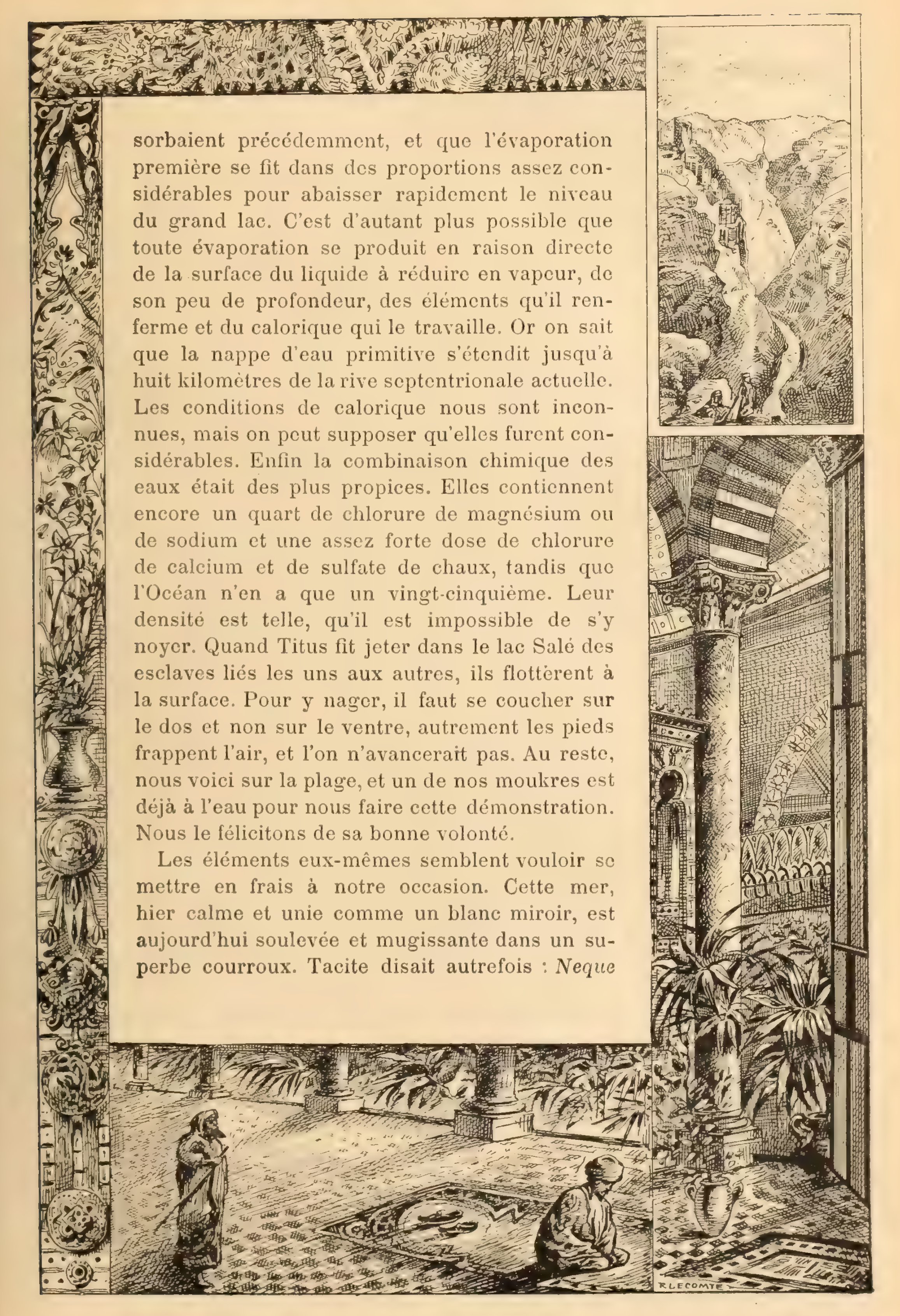
D'autres maintiendraient, malgré la ligne de faite, ou plutôt le barrage trouvé récemment entre l'Oued-Arabah et l'Oued-Akabah, qu'il se dirigeait vers la mer Rouge, et peut-être serait-il difficile de les convaincre d'erreur; car enfin comment nier qu'un renflement de terrain ait pu se produire sur ce point, au moment même où la dépression se faisait à Siddim? Or c'est tout ce qu'il fallait pour diviser la vallée en deux versants, l'un continuant de descendre vers la mer Rouge, l'autre ramenant à la mer Morte les rares torrents produits par les nouveaux déchirements des montagnes.

Mais sans recourir à cette hypothèse, que des constatations récentes sembleraient écarter définitivement, si elles n'avaient été faites un peu vite et à travers bien des dangers, l'autre explication paraît satisfaisante. Elle l'est d'autant plus que, d'après Lynch, chef de la mission des explorateurs américains, on trouve, entre le Yabok et la mer Morte, des interruptions subites dans le lit du Jourdain. N'y a-t-il pas d'ailleurs en Afrique et en Arabie des cours d'eau qui, tout aussi considérables que celui-ci, se perdent dans les sables du désert? L'eau, s'infiltrant sous le sol végétal, détrempa peu à peu les masses de bitume qui étaient dans les entrailles de la terre. La combinaison accidentelle de son oxygène avec



les éléments inflammables qu'elle rencontrait suffisait à dégager des fluides électriques d'une puissance effrayante. Peut-être aussi, d'après les plus récentes théories sur les volcans, désagrégea-t-elle insensiblement les roches profondes qui tenaient emprisonnés des feux souterrains. Quand l'heure de Dieu, fut venue — elle concordait avec les derniers excès criminels de Sodome, la foudre du ciel tomba sur les puits de bitume, qu'elle embrasa. L'incendie fit éclater l'immense chaudière. Alors se produisirent ces éruptions volcaniques qu'Abraham comparait à la fumée d'un brasier immense. Les villes criminelles furent détruites. L'abîme brûla tant qu'il y eut dans ses profondeurs des éléments combustibles, et puis un effondrement général se produisit. Les eaux du Jourdain tombèrent dans le gouffre immense qui, encore en feu, les rejetait violemment. Elles montèrent jusqu'au niveau de la plaine anterieure et s'y tinrent stationnaires, rongeant la grève où nous marchons et y déposant ces couches de sel, de soude et de bitume qui ont attiré notre attention, et que nous retrouverions jusqu'à la même hauteur dans les alentours du lac.

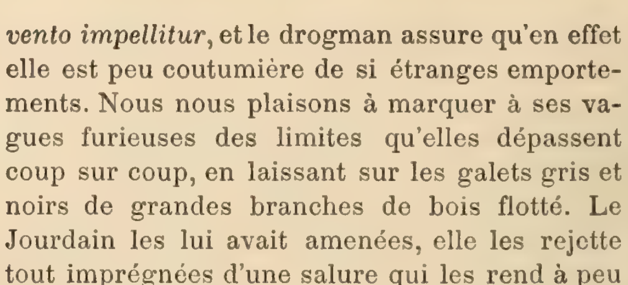
Peut-être les infiltrations souterraines qui absorbaient auparavant une partie des eaux du Jourdain, fermées un moment durant le cataclysme, se rouvrirent-elles alors, mais dans des conditions insuffisantes pour vider le cratère. Peut-être faut-il dire seulement que le soleil but ce que les sables et les canaux d'irrigation ab-

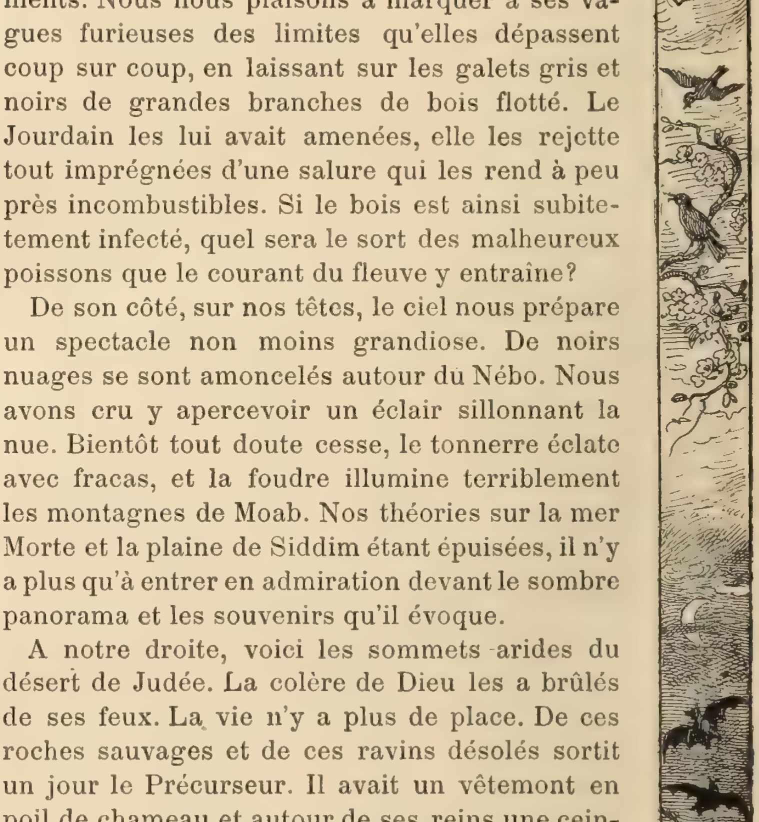


sorbaient précédemment, et que l'évaporation première se fit dans des proportions assez considérables pour abaisser rapidement le niveau du grand lac. C'est d'autant plus possible que toute évaporation se produit en raison directe de la surface du liquide à réduire en vapeur, de son peu de profondeur, des éléments qu'il renferme et du calorique qui le travaille. Or on sait que la nappe d'eau primitive s'étendit jusqu'à huit kilomètres de la rive septentrionale actuelle. Les conditions de calorique nous sont inconnues, mais on peut supposer qu'elles furent considérables. Enfin la combinaison chimique des eaux était des plus propices. Elles contiennent encore un quart de chlorure de magnésium ou de sodium et une assez forte dose de chlorure de calcium et de sulfate de chaux, tandis que l'Océan n'en a que un vingt-cinquième. Leur densité est telle, qu'il est impossible de s'y noyer. Quand Titus fit jeter dans le lac Salé des esclaves liés les uns aux autres, ils flottèrent à la surface. Pour y nager, il faut se coucher sur le dos et non sur le ventre, autrement les pieds frappent l'air, et l'on n'avancerait pas. Au reste, nous voici sur la plage, et un de nos moukres est déjà à l'eau pour nous faire cette démonstration. Nous le félicitons de sa bonne volonté.

Les éléments eux-mêmes semblent vouloir se mettre en frais à notre occasion. Cette mer, hier calme et unie comme un blanc miroir, est aujourd'hui soulevée et mugissante dans un superbe courroux. Tacite disait autrefois : *Neque*


LA POSTE DANS LE DÉSERT





vento impellitur, et le drogman assure qu'en effet elle est peu coutumière de si étranges emportements. Nous nous plaisons à marquer à ses vagues furieuses des limites qu'elles dépassent coup sur coup, en laissant sur les galets gris et noirs de grandes branches de bois flotté. Le Jourdain les lui avait amenées, elle les rejette tout imprégnées d'une salure qui les rend à peu près incombustibles. Si le bois est ainsi subitement infecté, quel sera le sort des malheureux poissons que le courant du fleuve y entraîne?

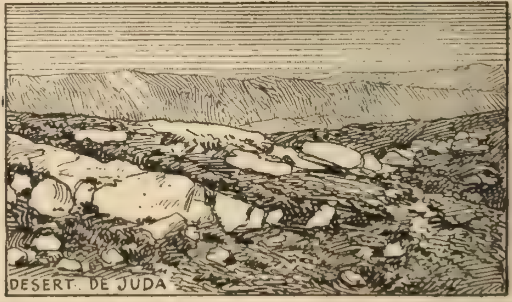
De son côté, sur nos têtes, le ciel nous prépare un spectacle non moins grandiose. De noirs nuages se sont amoncelés autour du Nébo. Nous avons cru y apercevoir un éclair sillonnant la nue. Bientôt tout doute cesse, le tonnerre éclate avec fracas, et la foudre illumine terriblement les montagnes de Moab. Nos théories sur la mer Morte et la plaine de Siddim étant épuisées, il n'y a plus qu'à entrer en admiration devant le sombre panorama et les souvenirs qu'il évoque.

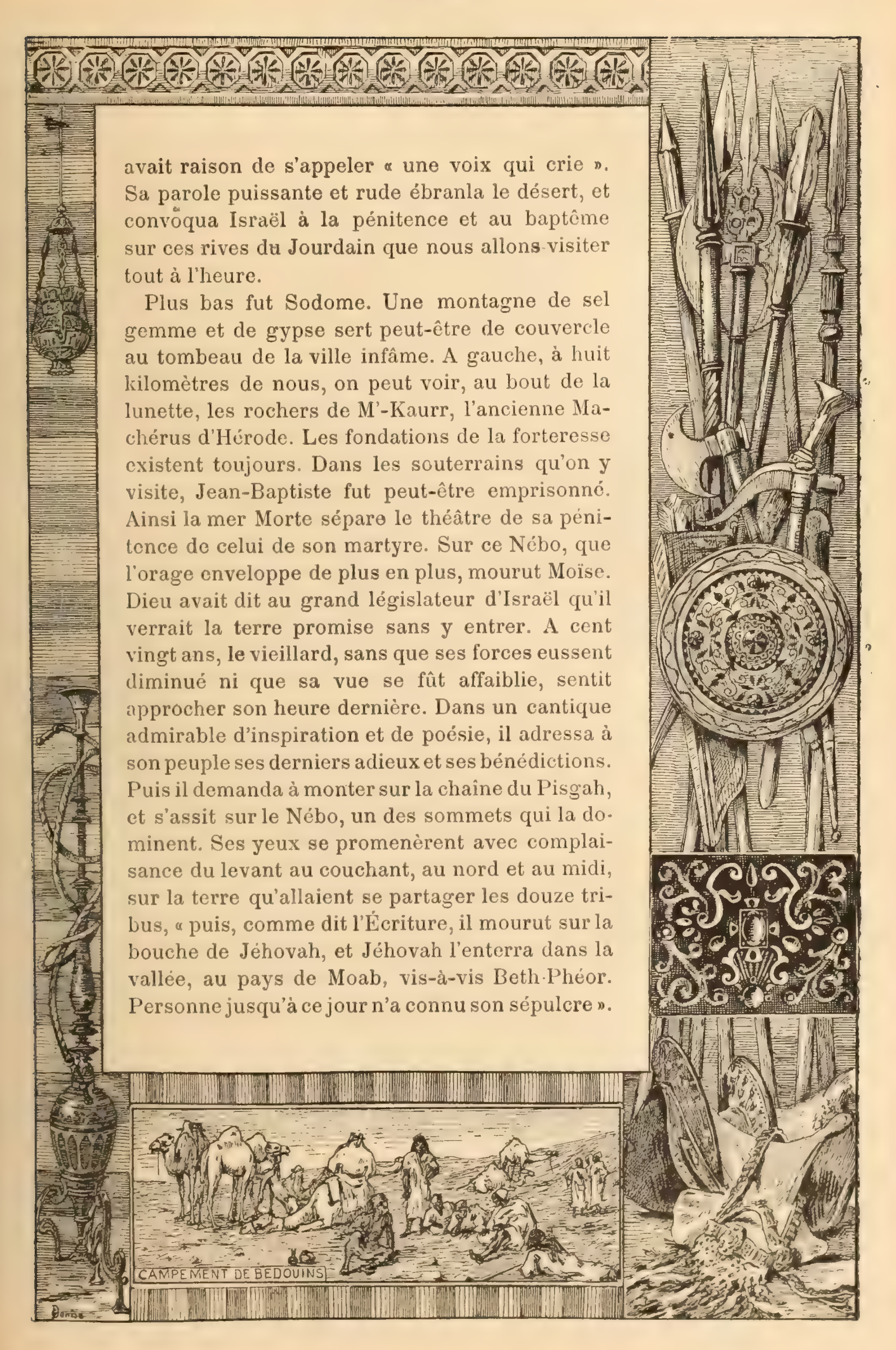
A notre droite, voici les sommets arides du désert de Judée. La colère de Dieu les a brûlés de ses feux. La vie n'y a plus de place. De ces roches sauvages et de ces ravins désolés sortit un jour le Précurseur. Il avait un vêtemont en poil de chameau et autour de ses reins une ceinture de cuir. Ne buvant pas de boisson fermentée, quand il cessait de jeûner, il mangeait des sauterelles et du miel sauvage. Ni le rasoir ni le ciseau n'avaient touché sa barbe ou sa chevelure. L'homme était à lui seul tout un discours, et il


BÉDOUINS


HALTE DE NUIT

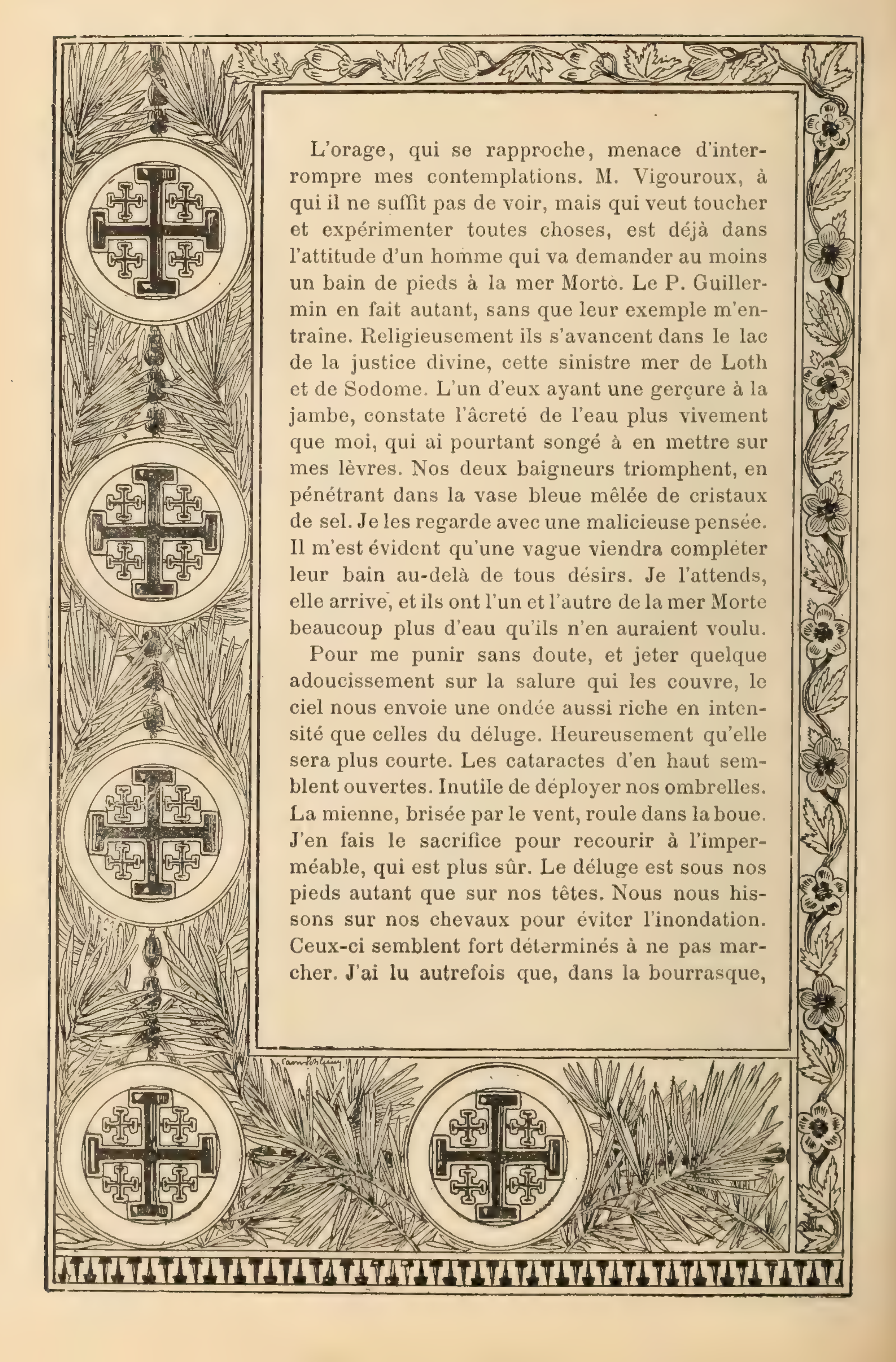

CAMPEMENT DE BEDOUINS.


DESERT DE JUDA



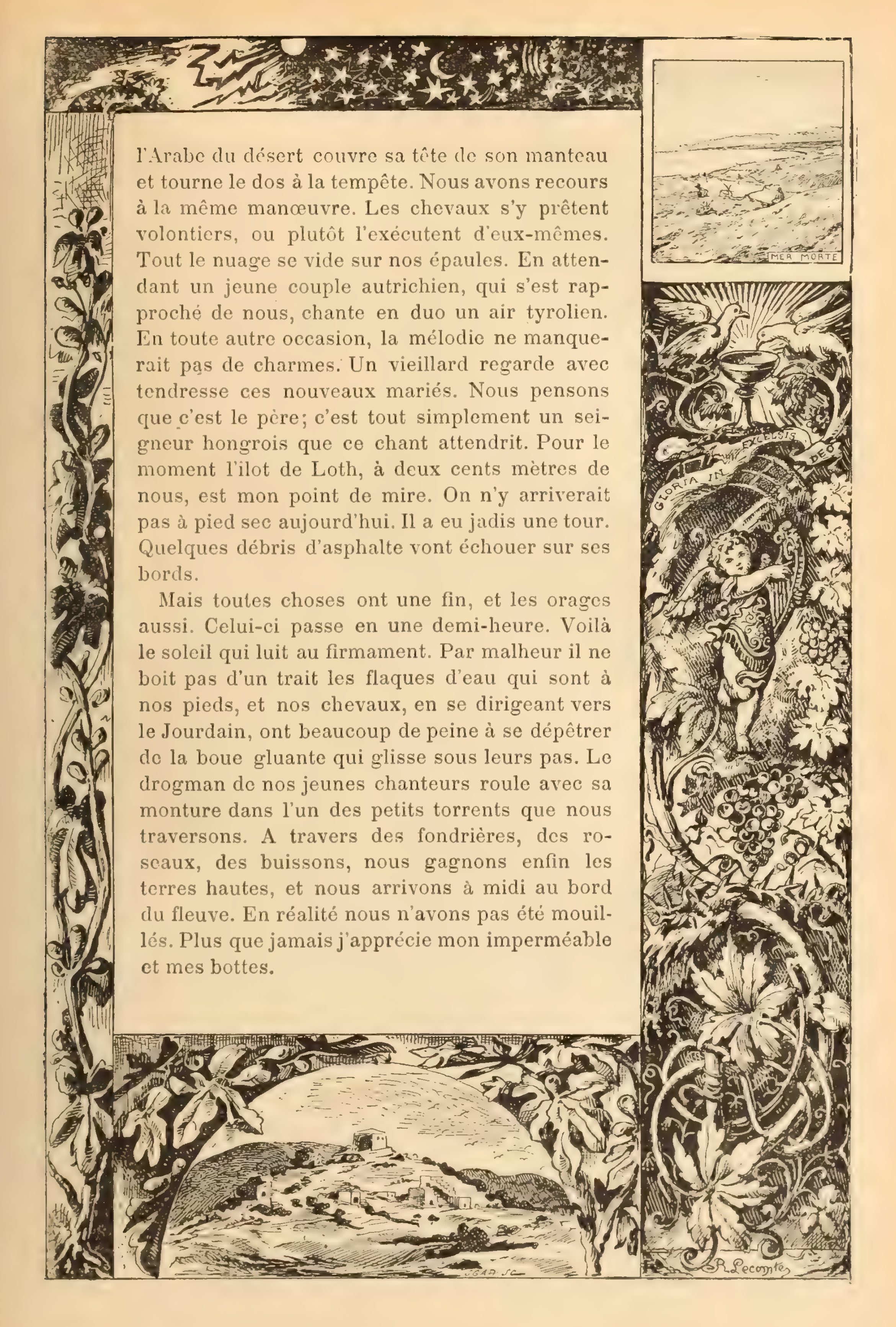
avait raison de s'appeler « une voix qui crie ». Sa parole puissante et rude ébranla le désert, et convoqua Israël à la pénitence et au baptême sur ces rives du Jourdain que nous allons visiter tout à l'heure.

Plus bas fut Sodome. Une montagne de sel gemme et de gypse sert peut-être de couvercle au tombeau de la ville infâme. A gauche, à huit kilomètres de nous, on peut voir, au bout de la lunette, les rochers de M'-Kaurr, l'ancienne Machérus d'Hérode. Les fondations de la forteresse existent toujours. Dans les souterrains qu'on y visite, Jean-Baptiste fut peut-être emprisonné. Ainsi la mer Morte sépare le théâtre de sa pénitence de celui de son martyre. Sur ce Nébo, que l'orage enveloppe de plus en plus, mourut Moïse. Dieu avait dit au grand législateur d'Israël qu'il verrait la terre promise sans y entrer. A cent vingt ans, le vieillard, sans que ses forces eussent diminué ni que sa vue se fût affaiblie, sentit approcher son heure dernière. Dans un cantique admirable d'inspiration et de poésie, il adressa à son peuple ses derniers adieux et ses bénédictions. Puis il demanda à monter sur la chaîne du Pisgah, et s'assit sur le Nébo, un des sommets qui la dominent. Ses yeux se promenèrent avec complaisance du levant au couchant, au nord et au midi, sur la terre qu'allaient se partager les douze tribus, « puis, comme dit l'Écriture, il mourut sur la bouche de Jéhovah, et Jéhovah l'enterra dans la vallée, au pays de Moab, vis-à-vis Beth-Phéor. Personne jusqu'à ce jour n'a connu son sépulcre ».



L'orage, qui se rapproche, menace d'interrompre mes contemplations. M. Vigouroux, à qui il ne suffit pas de voir, mais qui veut toucher et expérimenter toutes choses, est déjà dans l'attitude d'un homme qui va demander au moins un bain de pieds à la mer Morte. Le P. Guillermin en fait autant, sans que leur exemple m'entraîne. Religieusement ils s'avancent dans le lac de la justice divine, cette sinistre mer de Loth et de Sodome. L'un d'eux ayant une gerçure à la jambe, constate l'âcreté de l'eau plus vivement que moi, qui ai pourtant songé à en mettre sur mes lèvres. Nos deux baigneurs triomphent, en pénétrant dans la vase bleue mêlée de cristaux de sel. Je les regarde avec une malicieuse pensée. Il m'est évident qu'une vague viendra compléter leur bain au-delà de tous désirs. Je l'attends, elle arrive, et ils ont l'un et l'autre de la mer Morte beaucoup plus d'eau qu'ils n'en auraient voulu.

Pour me punir sans doute, et jeter quelque adoucissement sur la salure qui les couvre, le ciel nous envoie une ondée aussi riche en intensité que celles du déluge. Heureusement qu'elle sera plus courte. Les cataractes d'en haut semblent ouvertes. Inutile de déployer nos ombrelles. La mienne, brisée par le vent, roule dans la boue. J'en fais le sacrifice pour recourir à l'imperméable, qui est plus sûr. Le déluge est sous nos pieds autant que sur nos têtes. Nous nous hissons sur nos chevaux pour éviter l'inondation. Ceux-ci semblent fort déterminés à ne pas marcher. J'ai lu autrefois que, dans la bourrasque,



l'Arabe du désert couvre sa tête de son manteau et tourne le dos à la tempête. Nous avons recours à la même manœuvre. Les chevaux s'y prêtent volontiers, ou plutôt l'exécutent d'eux-mêmes. Tout le nuage se vide sur nos épaules. En attendant un jeune couple autrichien, qui s'est rapproché de nous, chante en duo un air tyrolien. En toute autre occasion, la mélodie ne manquerait pas de charmes. Un vieillard regarde avec tendresse ces nouveaux mariés. Nous pensons que c'est le père; c'est tout simplement un seigneur hongrois que ce chant attendrit. Pour le moment l'îlot de Loth, à deux cents mètres de nous, est mon point de mire. On n'y arriverait pas à pied sec aujourd'hui. Il a eu jadis une tour. Quelques débris d'asphalte vont échouer sur ses bords.

Mais toutes choses ont une fin, et les orages aussi. Celui-ci passe en une demi-heure. Voilà le soleil qui luit au firmament. Par malheur il ne boit pas d'un trait les flaques d'eau qui sont à nos pieds, et nos chevaux, en se dirigeant vers le Jourdain, ont beaucoup de peine à se dépêtrer de la boue gluante qui glisse sous leurs pas. Le drogman de nos jeunes chanteurs roule avec sa monture dans l'un des petits torrents que nous traversons. A travers des fondrières, des roseaux, des buissons, nous gagnons enfin les terres hautes, et nous arrivons à midi au bord du fleuve. En réalité nous n'avons pas été mouillés. Plus que jamais j'apprécie mon imperméable et mes bottes.



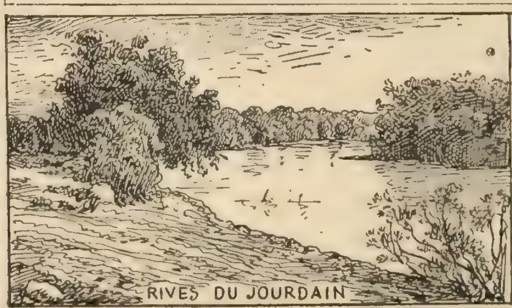
Bien des rivières en France ressemblent au Jourdain, encaissé entre deux hautes rives. Il a trente mètres de large. Nous sommes à une heure environ de son embouchure. Le bord oriental du fleuve est formé par des assises régulières de terrains calcaires ou de dunes sablonneuses. L'autre, sur lequel nous nous trouvons, est couvert d'arbres dont la verdure, encore tendre, contraste singulièrement avec les montagnes arides et les sables que nous voyons de tous côtés. Les saules, les peupliers, les roseaux, entrelacés de vigoureuses lianes, forment des fourrés épais où se cachent les Arabes maraudeurs et les bêtes fauves. Le borith ou la saponaire, dont parle Jérémie, abonde dans ces parages. Le courant est rapide et répond bien à l'étymologie du mot Jourdain, qui vient de *yarad*, « descendre ». Tantôt il marque à travers les rochers sa marche précipitée, tantôt il semble couler lentement dans son lit élargi. Sa tranquillité apparente ne sert qu'à tromper les nageurs imprudents qui s'y aventurent. Ses eaux ne sont jamais limpides. Il paraît même que, prises ici, elles contiennent une partie des éléments chimiques, chlore, soude, magnésie, chaux, que l'on trouve bien plus abondants dans la mer Morte. Ceci suppose que toute la vallée du Ghôr a un sous-sol à peu près identique quant à la variété, sinon quant à la quantité, des sédiments qui le composent. Par des drainages répétés, les eaux du Jourdain s'imprègnent de ces dépôts chimiques et vont ainsi accroître la densité de la mer de Sel.









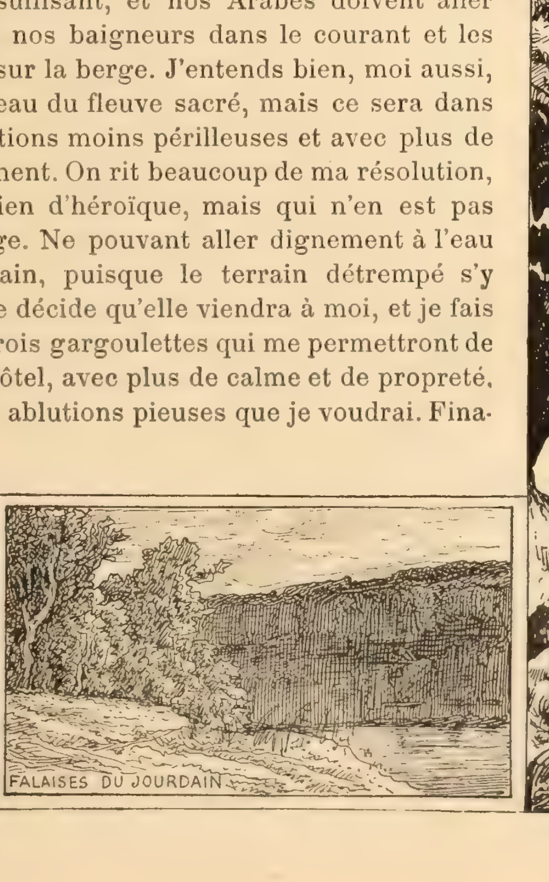




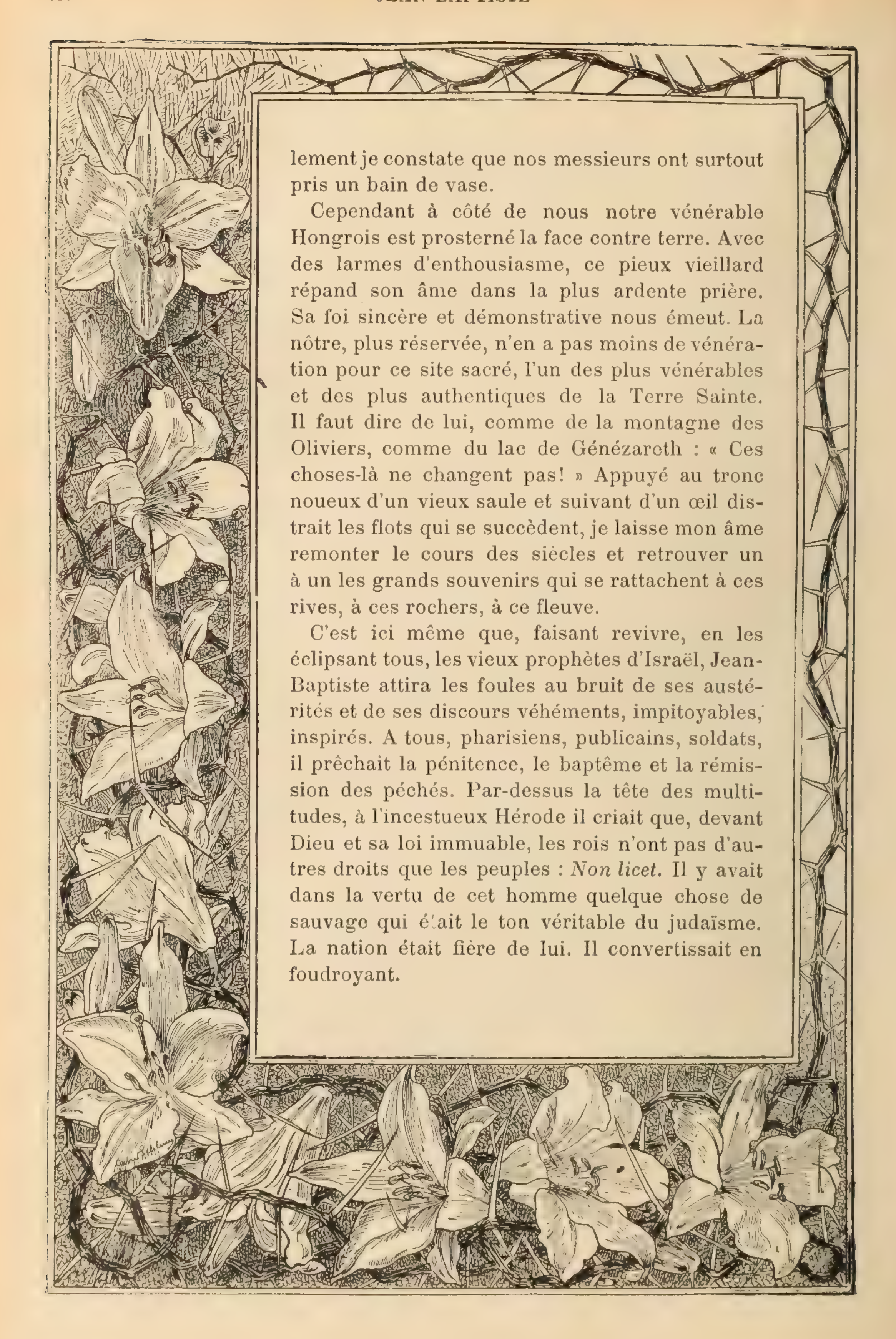
Le flacon qu'avait rempli M. Vigouroux s'est débouché de lui-même avec une violente explosion, et en répandant une forte odeur sulfureuse.

Quand les eaux sont basses, le fleuve devient guéable en plusieurs points. C'est ce qui explique l'absence de ponts sur un parcours de plus de cent cinquante kilomètres entre le lac de Génézareth et la mer Morte. Le seul qui existe est au-dessous de l'ancien Hiéromax. Ici trois gués se suivent à peu d'intervalle, de l'ouady Kefreïn à l'ouady Nimrin. Mais il ne faudrait pas songer à les traverser aujourd'hui.

Mes deux compagnons veulent corriger ou compléter leur bain de pied pris à la mer Morte par une semblable expérience dans le Jourdain. Les bords sont si glissants et la vase si désagréable, qu'il faut à l'aide d'une corde les amarrer à un arbre et nous assurer ainsi qu'ils ne nous échapperont pas. Ce stratagème demeure même insuffisant, et nos Arabes doivent aller maintenir nos baigneurs dans le courant et les ramener sur la berge. J'entends bien, moi aussi, user de l'eau du fleuve sacré, mais ce sera dans des conditions moins périlleuses et avec plus de recueillement. On rit beaucoup de ma résolution, qui n'a rien d'héroïque, mais qui n'en est pas moins sage. Ne pouvant aller dignement à l'eau du Jourdain, puisque le terrain détrempé s'y oppose, je décide qu'elle viendra à moi, et je fais remplir trois gargoulettes qui me permettront de faire à l'hôtel, avec plus de calme et de propreté, toutes les ablutions pieuses que je voudrai. Fina-



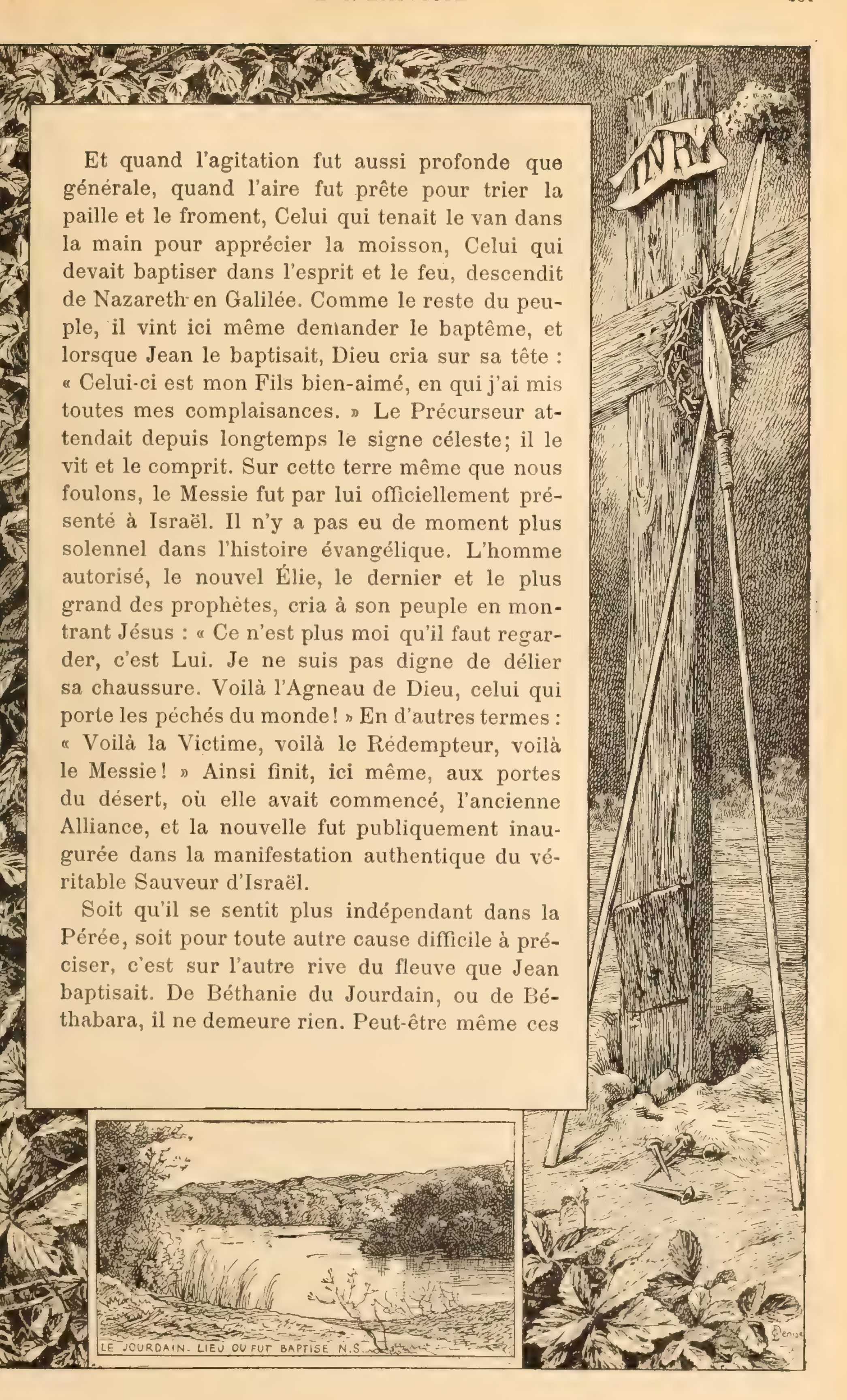
FALAISES DU JOURDAIN



lement je constate que nos messieurs ont surtout pris un bain de vase.

Cependant à côté de nous notre vénérable Hongrois est prosterné la face contre terre. Avec des larmes d'enthousiasme, ce pieux vieillard répand son âme dans la plus ardente prière. Sa foi sincère et démonstrative nous émeut. La nôtre, plus réservée, n'en a pas moins de vénération pour ce site sacré, l'un des plus vénérables et des plus authentiques de la Terre Sainte. Il faut dire de lui, comme de la montagne des Oliviers, comme du lac de Génézareth : « Ces choses-là ne changent pas! » Appuyé au tronc noueux d'un vieux saule et suivant d'un œil distrait les flots qui se succèdent, je laisse mon âme remonter le cours des siècles et retrouver un à un les grands souvenirs qui se rattachent à ces rives, à ces rochers, à ce fleuve.

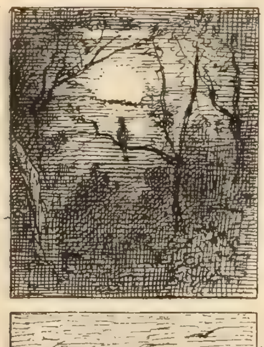
C'est ici même que, faisant revivre, en les éclipsant tous, les vieux prophètes d'Israël, Jean-Baptiste attira les foules au bruit de ses austérités et de ses discours véhéments, impitoyables, inspirés. A tous, pharisiens, publicains, soldats, il prêchait la pénitence, le baptême et la rémission des péchés. Par-dessus la tête des multitudes, à l'incestueux Hérode il criait que, devant Dieu et sa loi immuable, les rois n'ont pas d'autres droits que les peuples : *Non licet.* Il y avait dans la vertu de cet homme quelque chose de sauvage qui était le ton véritable du judaïsme. La nation était fière de lui. Il convertissait en foudroyant.



Et quand l'agitation fut aussi profonde que générale, quand l'aire fut prête pour trier la paille et le froment, Celui qui tenait le van dans la main pour apprécier la moisson, Celui qui devait baptiser dans l'esprit et le feu, descendit de Nazareth en Galilée. Comme le reste du peuple, il vint ici même demander le baptême, et lorsque Jean le baptisait, Dieu cria sur sa tête : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Le Précurseur attendait depuis longtemps le signe céleste; il le vit et le comprit. Sur cette terre même que nous foulons, le Messie fut par lui officiellement présenté à Israël. Il n'y a pas eu de moment plus solennel dans l'histoire évangélique. L'homme autorisé, le nouvel Élie, le dernier et le plus grand des prophètes, cria à son peuple en montrant Jésus : « Ce n'est plus moi qu'il faut regarder, c'est Lui. Je ne suis pas digne de délier sa chaussure. Voilà l'Agneau de Dieu, celui qui porte les péchés du monde! » En d'autres termes : « Voilà la Victime, voilà le Rédempteur, voilà le Messie! » Ainsi finit, ici même, aux portes du désert, où elle avait commencé, l'ancienne Alliance, et la nouvelle fut publiquement inaugurée dans la manifestation authentique du véritable Sauveur d'Israël.

Soit qu'il se sentit plus indépendant dans la Pérée, soit pour toute autre cause difficile à préciser, c'est sur l'autre rive du fleuve que Jean baptisait. De Béthanie du Jourdain, ou de Béthabara, il ne demeure rien. Peut-être même ces

LE JOURDAIN. LIEU OU FUT BAPTISE N.S.







deux noms, employés vulgairement l'un pour l'autre, n'ont-ils jamais indiqué un village, mais simplement le gué où passaient les voyageurs?

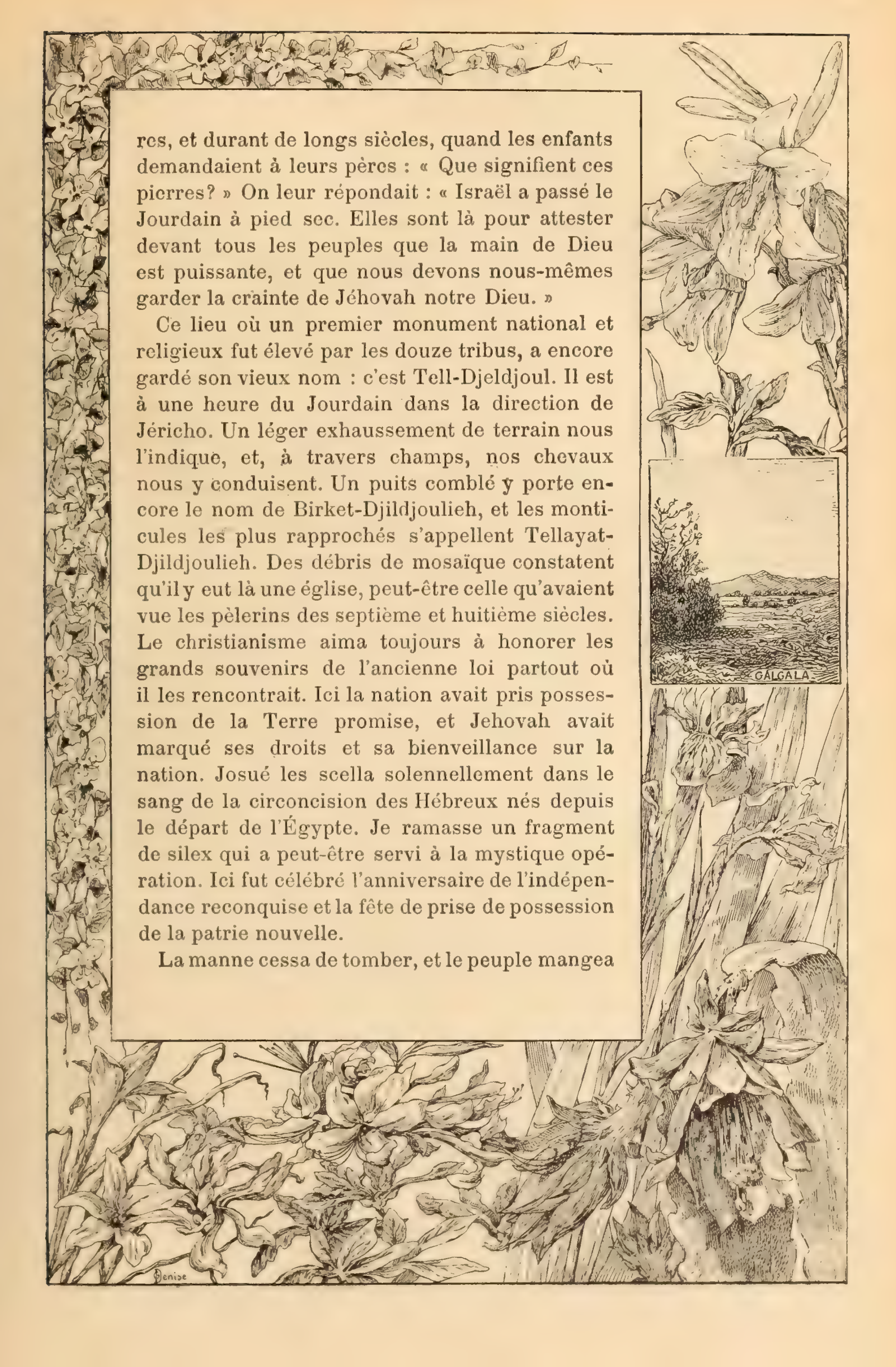
Notre repas est servi sur l'herbe, seulement le drogman a cru, dans sa sagesse, qu'il nous serait fort agréable de dîner au soleil. Ces braves gens mesurent le plaisir des autres à leurs propres plaisirs. Nous lui faisons entendre que, pour nous, l'ombre est plus appréciable qu'un soleil tropical. Une nuée d'oiseaux gazouille dans les arbres et donne un ravissant concert. Les effets de lumière, à travers la fraîche verdure des peupliers et la fleur rosée des tamaris, multiplient les charmes du paysage. Rien n'est plus délicieux que cette halte au bord de l'eau. Nous prenons notre repas silencieux et recueillis. Notre âme est plus haut que la terre, et à chaque flot qui passe elle jette une de ses pensées.

En remontant à travers les taillis vers le nord, on atteint en peu de temps le point probable où Israël traversa miraculeusement le fleuve qui le séparait de la Terre promise. Ce dut être encore un beau spectacle que ce peuple arrivant du désert et marchant à la conquête d'une patrie. Dieu siégeant sur l'Arche d'alliance, entre les chérubins, le précédait. Quand les prêtres descendirent dans le lit du fleuve, les eaux s'arrêtèrent, et Israël passa à pied sec. Puis toute cette multitude de vieillards et de jeunes filles, de mères et de nouveau-nés, de prêtres et de lévites, de soldats et d'anciens du peuple, rendit grâces à Dieu. On dressa à Galgala douze pier-









res, et durant de longs siècles, quand les enfants demandaient à leurs pères : « Que signifient ces pierres? » On leur répondait : « Israël a passé le Jourdain à pied sec. Elles sont là pour attester devant tous les peuples que la main de Dieu est puissante, et que nous devons nous-mêmes garder la crainte de Jéhovah notre Dieu. »

Ce lieu où un premier monument national et religieux fut élevé par les douze tribus, a encore gardé son vieux nom : c'est Tell-Djeldjoul. Il est à une heure du Jourdain dans la direction de Jéricho. Un léger exhaussement de terrain nous l'indique, et, à travers champs, nos chevaux nous y conduisent. Un puits comblé y porte encore le nom de Birket-Djildjoulieh, et les monticules les plus rapprochés s'appellent Tellayat-Djildjoulieh. Des débris de mosaïque constatent qu'il y eut là une église, peut-être celle qu'avaient vue les pèlerins des septième et huitième siècles. Le christianisme aima toujours à honorer les grands souvenirs de l'ancienne loi partout où il les rencontrait. Ici la nation avait pris possession de la Terre promise, et Jehovah avait marqué ses droits et sa bienveillance sur la nation. Josué les scella solennellement dans le sang de la circoncision des Hébreux nés depuis le départ de l'Égypte. Je ramasse un fragment de silex qui a peut-être servi à la mystique opération. Ici fut célébré l'anniversaire de l'indépendance reconquise et la fête de prise de possession de la patrie nouvelle.

La manne cessa de tomber, et le peuple mangea



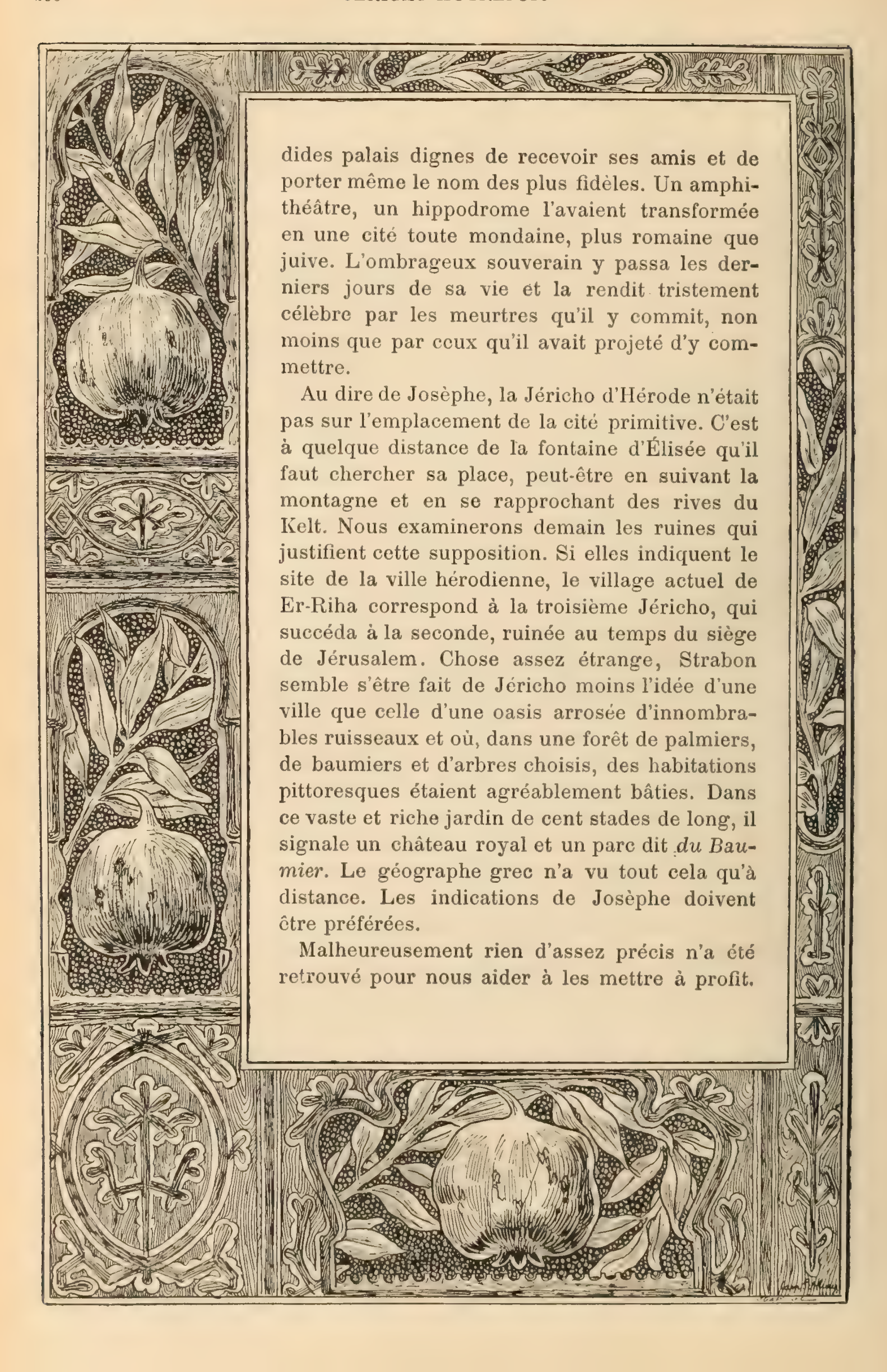
du blé, des pains sans levain et du grain rôti. Ici, comme autour de son premier foyer, vint se fortifier longtemps encore la vie nationale. D'ici partirent les premières expéditions guerrières, et ici elles vinrent se réorganiser auprès de l'Arche sainte, qui resta six ans à Galgala avant d'être transportée à Silo. Ici les juges d'Israël siégeaient au milieu des assemblées populaires. N'était-ce pas dans cette plaine que Josué avait vu l'homme debout, une épée nue à la main, disant : « Je suis le chef de l'armée d'Israël. Ote ta chaussure, le lieu que tu foules est saint? » A Galgala la nation avait voulu un roi, et Dieu lui donna Saül. A Galgala, Samuel, qui l'avait sacré, prononça sa déchéance. Phénomène géologique étrange! quand on se retourne vers le Jourdain, on croirait voir encore tout le peuple campé, après le passage du fleuve. D'innombrables monticules de sable se dressent, comme de blanches tentes, dans la plaine. Au fond du panorama, après la verte ligne du Jourdain, c'est la Pérée. Là Élie avait été enlevé sur un char de feu. C'est peut-être pour le faire plus visiblement revivre que Jean-Baptiste y avait établi le centre de son activité religieuse.

On dirait que, dans ces contrées d'au-delà du fleuve, les populations mieux conservées des pasteurs de Galaad laissaient voir plus de ressort moral et plus de vertus naturelles que dans la Judée. En fait, nous constatons que la manifestation messianique y fut accueillie avec non moins de faveur qu'en Galilée. Là Jésus exerça



son ministère évangélique depuis les fêtes de la Dédicace jusqu'au moment où la mort de Lazare l'appela à Béthanie. On sent que sur ces terres bénies il a parlé plus librement de la réprobation d'Israël et de l'indignité des pharisiens hypocrites. C'est aux auditoires de Pérée qu'il adresse les paraboles du grand festin, du figuier stérile, de la brebis égarée, de la drachme perdue, de l'enfant prodigue, de l'économe infidèle, de Lazare et du mauvais riche, du pharisien et du publicain, discours miséricordieux qui disent la tendresse de Celui qui les prononçait et les dispositions favorables de ceux qui étaient dignes de les entendre. C'est par la Pérée qu'il revint, après sa retraite à Éphraïm, quand il dut entreprendre son dernier et fatal voyage à la Ville sainte. Il marchait seul en tête de la caravane apostolique, dans l'attitude du chef allant au combat. D'autres pèlerins montaient aussi aux fêtes pascales. Ils faisaient retentir l'air de leurs joyeux cantiques. Pour tous c'était la vie, pour Jésus c'était la mort. Il ne le cachait pas aux siens, qui se préoccupaient beaucoup plus des premières places dans le royaume futur que du sacrifice sanglant par lequel il devait être inauguré. Il passa, pour aller au baptême du sang, là même où il avait demandé le baptême de l'eau. A partir du Jourdain, il prit, pour entrer à Jéricho, le chemin que nous suivons nous-mêmes.

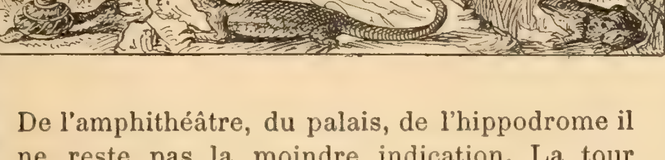
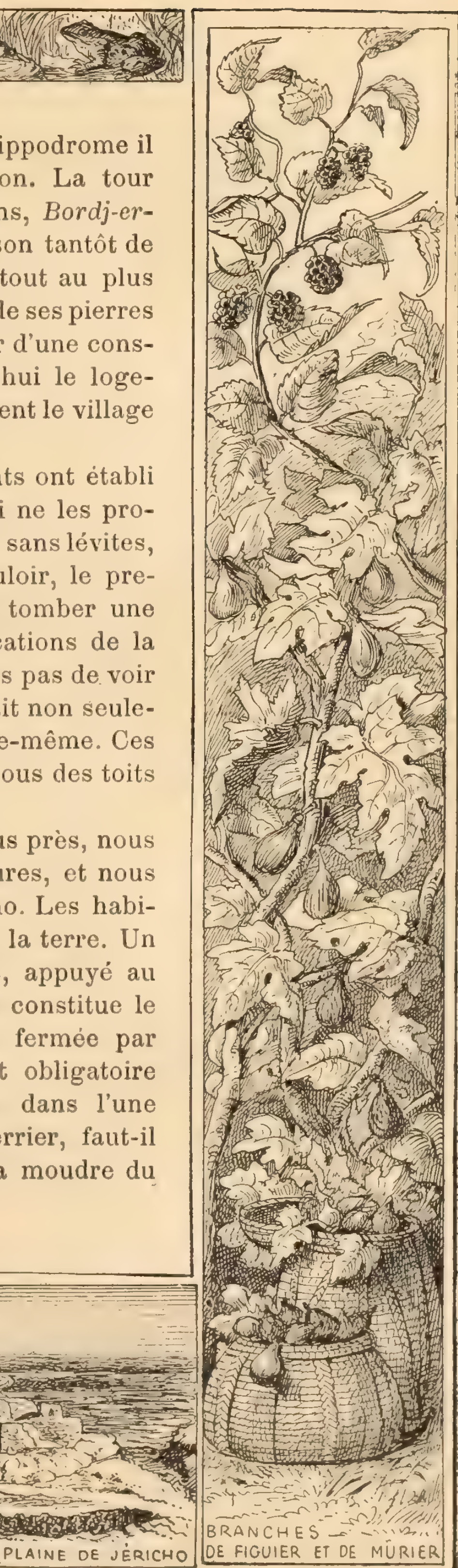
Cette cité, au milieu de ses riches jardins, était alors grande et belle. Hérode en avait fait l'une de ses villes royales et y avait édifié de splen-



dides palais dignes de recevoir ses amis et de porter même le nom des plus fidèles. Un amphithéâtre, un hippodrome l'avaient transformée en une cité toute mondaine, plus romaine que juive. L'ombrageux souverain y passa les derniers jours de sa vie et la rendit tristement célèbre par les meurtres qu'il y commit, non moins que par ceux qu'il avait projeté d'y commettre.

Au dire de Josèphe, la Jéricho d'Hérode n'était pas sur l'emplacement de la cité primitive. C'est à quelque distance de la fontaine d'Élisée qu'il faut chercher sa place, peut-être en suivant la montagne et en se rapprochant des rives du Kelt. Nous examinerons demain les ruines qui justifient cette supposition. Si elles indiquent le site de la ville hérodienne, le village actuel de Er-Riha correspond à la troisième Jéricho, qui succéda à la seconde, ruinée au temps du siège de Jérusalem. Chose assez étrange, Strabon semble s'être fait de Jéricho moins l'idée d'une ville que celle d'une oasis arrosée d'innombrables ruisseaux et où, dans une forêt de palmiers, de baumiers et d'arbres choisis, des habitations pittoresques étaient agréablement bâties. Dans ce vaste et riche jardin de cent stades de long, il signale un château royal et un parc dit *du Baumier*. Le géographe grec n'a vu tout cela qu'à distance. Les indications de Josèphe doivent être préférées.

Malheureusement rien d'assez précis n'a été retrouvé pour nous aider à les mettre à profit.

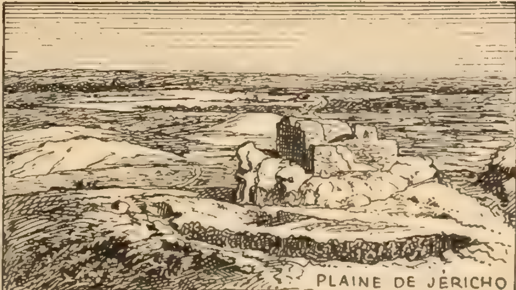
De l'amphithéâtre, du palais, de l'hippodrome il ne reste pas la moindre indication. La tour carrée près de laquelle nous passons, *Bordj-er-Riha*, qu'on désigne comme la maison tantôt de Zachée, tantôt de Rahab, remonte tout au plus aux croisades. Cependant plusieurs de ses pierres de grand appareil semblent provenir d'une construction hérodienne. C'est aujourd'hui le logement des bachibouzouks qui surveillent le village et le pays.

En guise de remparts, les habitants ont établi un cercle de broussailles sèches qui ne les protègent contre personne. Sans armée, sans lévites, sans trompettes, sans même le vouloir, le premier fumeur malavisé, en laissant tomber une allumette, peut détruire les fortifications de la Jéricho moderne. Nous ne souhaitons pas de voir un semblable incendie, qui dévorerait non seulement les remparts, mais la ville elle-même. Ces pauvres Bédouins vivent, en effet, sous des toits de branchages et de broussailles.

Pour examiner cette misère de plus près, nous remettons aux moukres nos montures, et nous allons droit aux habitants de Jéricho. Les habitations sont en partie creusées dans la terre. Un amas de bois et de feuilles sèches, appuyé au dehors sur des piliers da bois, en constitue le prolongement ordinaire. Une cour fermée par des buissons en est le dernier et obligatoire appendice. Nous nous hasardons dans l'une d'elles. Au fond, sur le seuil du terrier, faut-il dire, deux femmes sont occupées à moudre du



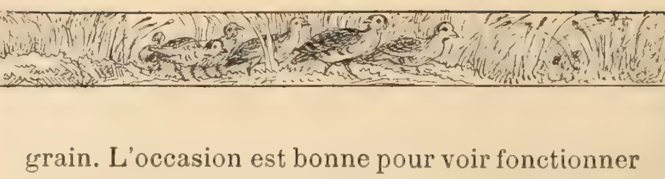
CACTUS



PLAINE DE JÉRICHO

BRANCHES DE FIGUIER ET DE MÛRIER





grain. L'occasion est bonne pour voir fonctionner la double meule des anciens. De tout temps elle fut si nécessaire à la vie de l'Orient, que, selon Moïse, l'accepter en gage même rien que dans sa partie supérieure, c'était prendre en gage la vie même de celui qui la livrait. Elle se compose de deux pierres rondes qui se superposent horizontalement. L'inférieure reste immobile, la supérieure, ou meule courante, est mise en branle par deux femmes assises vis-à-vis l'une de l'autre et dont l'une répond aussitôt à l'impulsion de l'autre par le mouvement contraire, ce qui constitue le perpétuel va-et-vient par lequel le grain est réduit en farine. L'un de nous a-t-il l'œil du *jettatore ?* C'est à craindre, car tandis que nous discutons en regardant, l'avant-corps de la hutte s'effondre sans autre avis. Heureusement nous étions à distance. Un tourbillon de poussière monte avec des cris sur cette ruine subite. Notre trouble est grand; il n'y a pas de mal. Femmes, enfants, bêtes de toute espèce sortent à travers les décombres n'ayant que d'insignifiantes égratignures. Les piliers de terre sont à refaire, voilà tout. Nous donnons un baghchich pour contribuer à la restauration de l'édifice et compenser une catastrophe que le fanatisme superstitieux peut nous attribuer. Ayant ainsi prouvé notre parfaite bienveillance, nous jugeons à propos de poursuivre notre promenade.

Les nids d'oiseaux sont autrement solides sur les arbres que ceux des hommes dans la terre. J'en compte dix dans les branches d'un acacia à





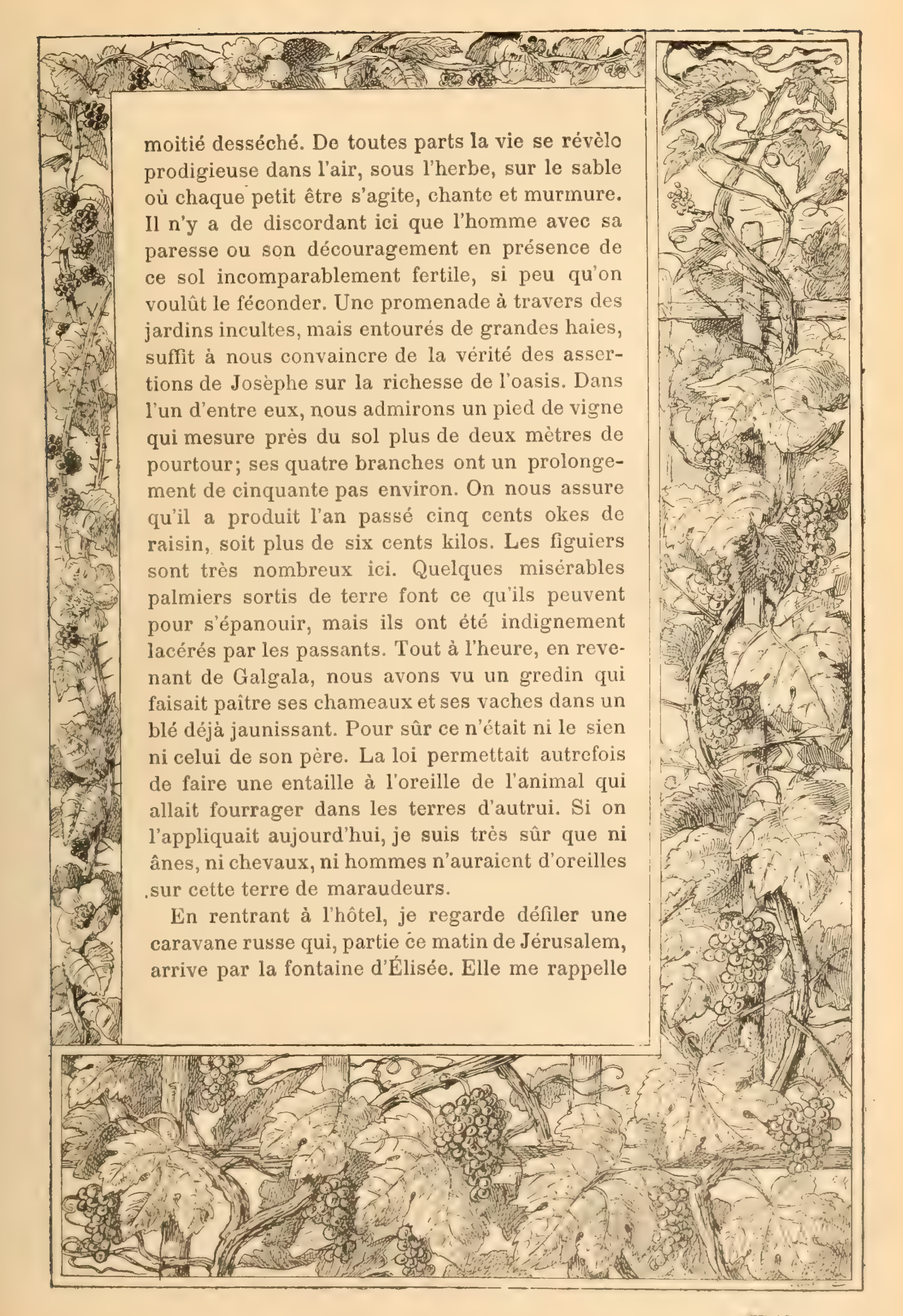
BEDOUINES MOULANT LE BLÉ





HUTTE DE BÉDOUINS





moitié desséché. De toutes parts la vie se révèle prodigieuse dans l'air, sous l'herbe, sur le sable où chaque petit être s'agite, chante et murmure. Il n'y a de discordant ici que l'homme avec sa paresse ou son découragement en présence de ce sol incomparablement fertile, si peu qu'on voulût le féconder. Une promenade à travers des jardins incultes, mais entourés de grandes haies, suffit à nous convaincre de la vérité des assertions de Josèphe sur la richesse de l'oasis. Dans l'un d'entre eux, nous admirons un pied de vigne qui mesure près du sol plus de deux mètres de pourtour; ses quatre branches ont un prolongement de cinquante pas environ. On nous assure qu'il a produit l'an passé cinq cents okes de raisin, soit plus de six cents kilos. Les figuiers sont très nombreux ici. Quelques misérables palmiers sortis de terre font ce qu'ils peuvent pour s'épanouir, mais ils ont été indignement lacérés par les passants. Tout à l'heure, en revenant de Galgala, nous avons vu un gredin qui faisait paître ses chameaux et ses vaches dans un blé déjà jaunissant. Pour sûr ce n'était ni le sien ni celui de son père. La loi permettait autrefois de faire une entaille à l'oreille de l'animal qui allait fourrager dans les terres d'autrui. Si on l'appliquait aujourd'hui, je suis très sûr que ni ânes, ni chevaux, ni hommes n'auraient d'oreilles sur cette terre de maraudeurs.

En rentrant à l'hôtel, je regarde défiler une caravane russe qui, partie ce matin de Jérusalem, arrive par la fontaine d'Élisée. Elle me rappelle







tout naturellement les multitudes qui passaient, il y a plus de dix-huit siècles, pour aller au Jourdain entendre Jean-Baptiste, ou à Jérusalem célébrer les solennités pascales. Elles n'avaient pas plus d'ardeur que ces braves Russes, hommes et femmes, avec leur gamelle de fer-blanc sur la poitrine, un sac de cuir sur le dos, de longues bottes aux jambes, marchant d'un pas cadencé et précipité comme des soldats. De telles gens feraient encore une croisade. Tous me saluent par un signe de croix, selon l'usage grec, en portant la main à l'épaule droite avant de la porter à l'épaule gauche. Ils sont plus de cinq cents. Si je pouvais, je leur offrirais un banquet, car ils semblent avoir faim. Ils l'apprécieraient à coup sûr, et je leur ferais un discours. Mais l'un est aussi impossible que l'autre. La nuit tombe, les chacals commencent à glapir en se rapprochant. Une dame américaine arrive en palanquin. Cela m'ouvre les idées sur ce mode de voyager. Il doit être excellent pour qui veut marcher sans autre préoccupation que de bien voir et de noter scrupuleusement toutes choses.

Jéricho, vendredi 16 mars.

A notre lever, la cour de l'hôtel offre un spectacle plus animé que la veille. Des moukres sellent des chevaux; d'autres, avec une préparation de graisse et de savon, font la toilette de deux chameaux tondus de frais. Les chiens aboient



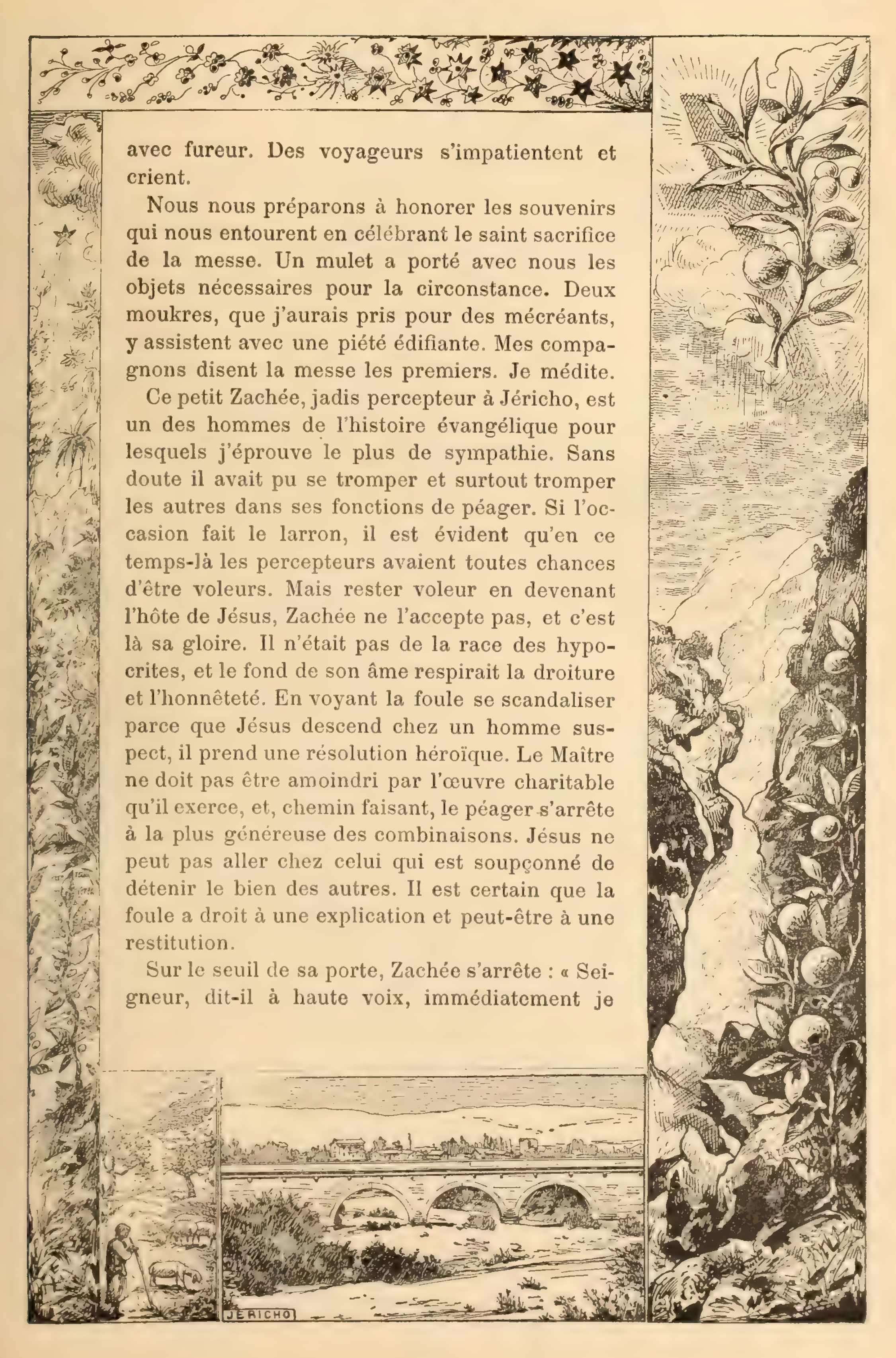
ANIER FELLAH





PROMENADE EN PALANQUIN



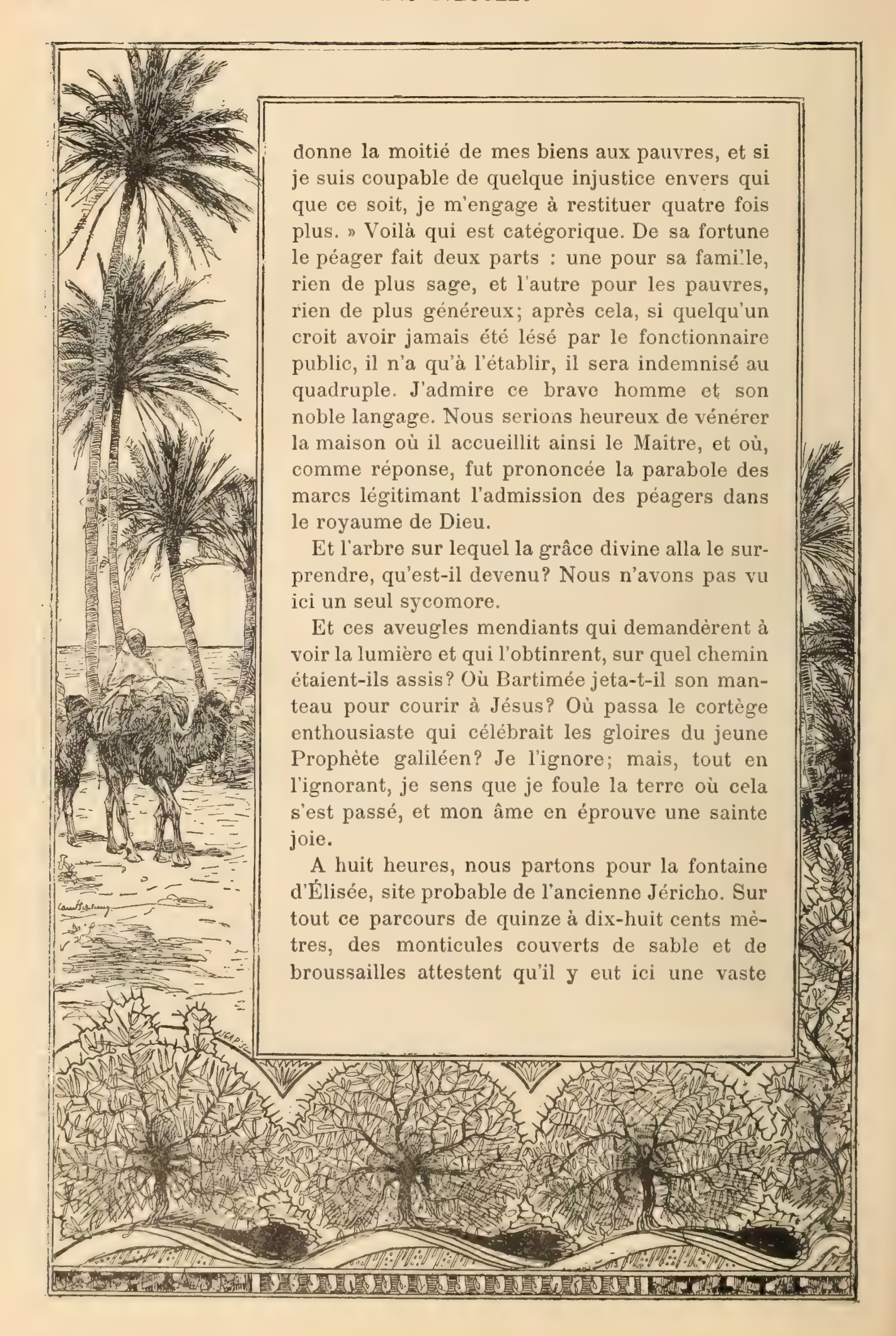


avec fureur. Des voyageurs s'impatientent et crient.

Nous nous préparons à honorer les souvenirs qui nous entourent en célébrant le saint sacrifice de la messe. Un mulet a porté avec nous les objets nécessaires pour la circonstance. Deux moukres, que j'aurais pris pour des mécréants, y assistent avec une piété édifiante. Mes compagnons disent la messe les premiers. Je médite.

Ce petit Zachée, jadis percepteur à Jéricho, est un des hommes de l'histoire évangélique pour lesquels j'éprouve le plus de sympathie. Sans doute il avait pu se tromper et surtout tromper les autres dans ses fonctions de péager. Si l'occasion fait le larron, il est évident qu'en ce temps-là les percepteurs avaient toutes chances d'être voleurs. Mais rester voleur en devenant l'hôte de Jésus, Zachée ne l'accepte pas, et c'est là sa gloire. Il n'était pas de la race des hypocrites, et le fond de son âme respirait la droiture et l'honnêteté. En voyant la foule se scandaliser parce que Jésus descend chez un homme suspect, il prend une résolution héroïque. Le Maître ne doit pas être amoindri par l'œuvre charitable qu'il exerce, et, chemin faisant, le péager s'arrête à la plus généreuse des combinaisons. Jésus ne peut pas aller chez celui qui est soupçonné de détenir le bien des autres. Il est certain que la foule a droit à une explication et peut-être à une restitution.

Sur le seuil de sa porte, Zachée s'arrête : « Seigneur, dit-il à haute voix, immédiatement je



donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si je suis coupable de quelque injustice envers qui que ce soit, je m'engage à restituer quatre fois plus. » Voilà qui est catégorique. De sa fortune le péager fait deux parts : une pour sa famille, rien de plus sage, et l'autre pour les pauvres, rien de plus généreux; après cela, si quelqu'un croit avoir jamais été lésé par le fonctionnaire public, il n'a qu'à l'établir, il sera indemnisé au quadruple. J'admire ce brave homme et son noble langage. Nous serions heureux de vénérer la maison où il accueillit ainsi le Maître, et où, comme réponse, fut prononcée la parabole des marcs légitimant l'admission des péagers dans le royaume de Dieu.

Et l'arbre sur lequel la grâce divine alla le surprendre, qu'est-il devenu? Nous n'avons pas vu ici un seul sycomore.

Et ces aveugles mendiants qui demandèrent à voir la lumière et qui l'obtinrent, sur quel chemin étaient-ils assis? Où Bartimée jeta-t-il son manteau pour courir à Jésus? Où passa le cortège enthousiaste qui célébrait les gloires du jeune Prophète galiléen? Je l'ignore; mais, tout en l'ignorant, je sens que je foule la terre où cela s'est passé, et mon âme en éprouve une sainte joie.

A huit heures, nous partons pour la fontaine d'Élisée, site probable de l'ancienne Jéricho. Sur tout ce parcours de quinze à dix-huit cents mètres, des monticules couverts de sable et de broussailles attestent qu'il y eut ici une vaste



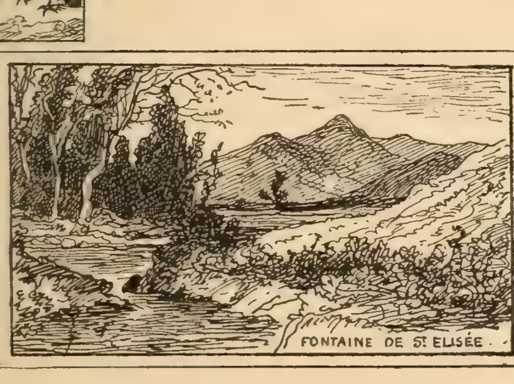




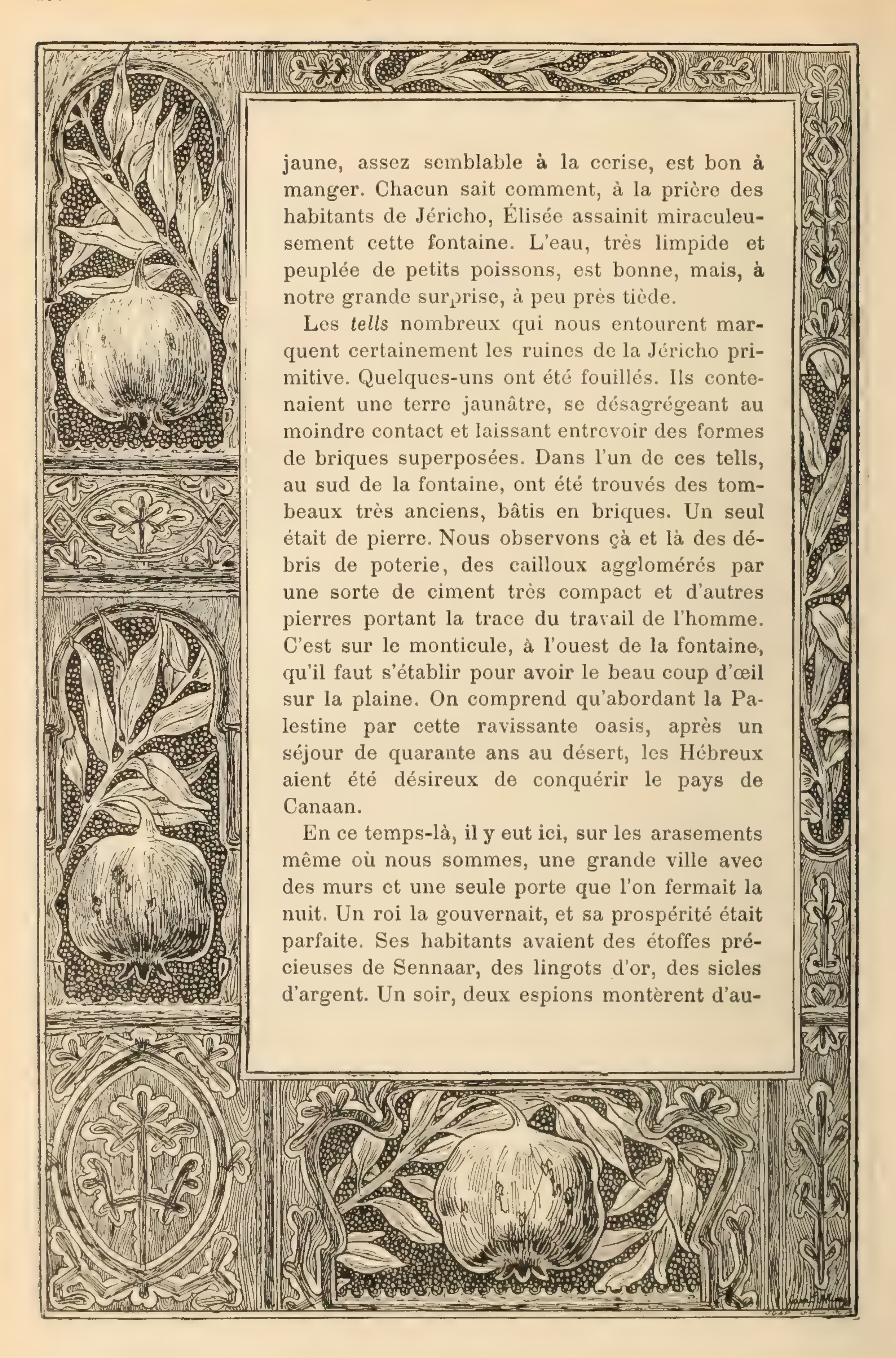
cité. Les cailloux roulent sous les pieds des chevaux. Des myriades d'oiseaux chantent dans les zakkoums ou les seders. C'est, comme hier, l'éloquente protestation de la vie au sein même de la mort. Les ruisseaux murmurent de toutes parts, offrant gracieusement à l'homme des richesses qu'il dédaigne de recueillir. Pourquoi une association d'Européens actifs et vaillants hésite-t-elle à s'installer ici? Est-il quelque part des terres plus fécondes à exploiter, sous un meilleur ciel et avec de plus puissants auxiliaires que ces cours d'eau inépuisables? Comme il serait aisé de remettre cette plaine en harmonie avec la vieille appréciation de Tacite : *Uber solum, exuberant fruges nostrum ad morem, præterque eas balsamum et palmæ.*

On nous fait remarquer quelques arbustes assez semblables au myrte, et dont les femmes arabes tirent grand parti. C'est le henné, le *copher* de la Bible. Avec ses feuilles cuites dans l'eau et pulvérisées, on fait une couleur rouge-jaune qui sert à teindre les ongles et les cheveux.

Nous voici à l'Aïn-es-Soultan, la fontaine d'Élisée. Ses eaux forment les nombreuses rigoles que nous avons observées. On les voit sourdre à l'ouest, au-dessous d'une sorte d'abside, à travers les restes d'une maçonnerie que surplombe un monticule de ruines. Elles se répandent dans un bassin de dix mètres de long sur cinq de large, et, sans s'y arrêter, elles se précipitent dans un large ruisseau ombragé de tamaris et de nabqs *zizyphus spina Christi*, dont le fruit


FONTAINE DE ST ELISÉE


ZIZIPHUS SPINA-CHRISTI



jaune, assez semblable à la cerise, est bon à manger. Chacun sait comment, à la prière des habitants de Jéricho, Élisée assainit miraculeusement cette fontaine. L'eau, très limpide et peuplée de petits poissons, est bonne, mais, à notre grande surprise, à peu près tiède.

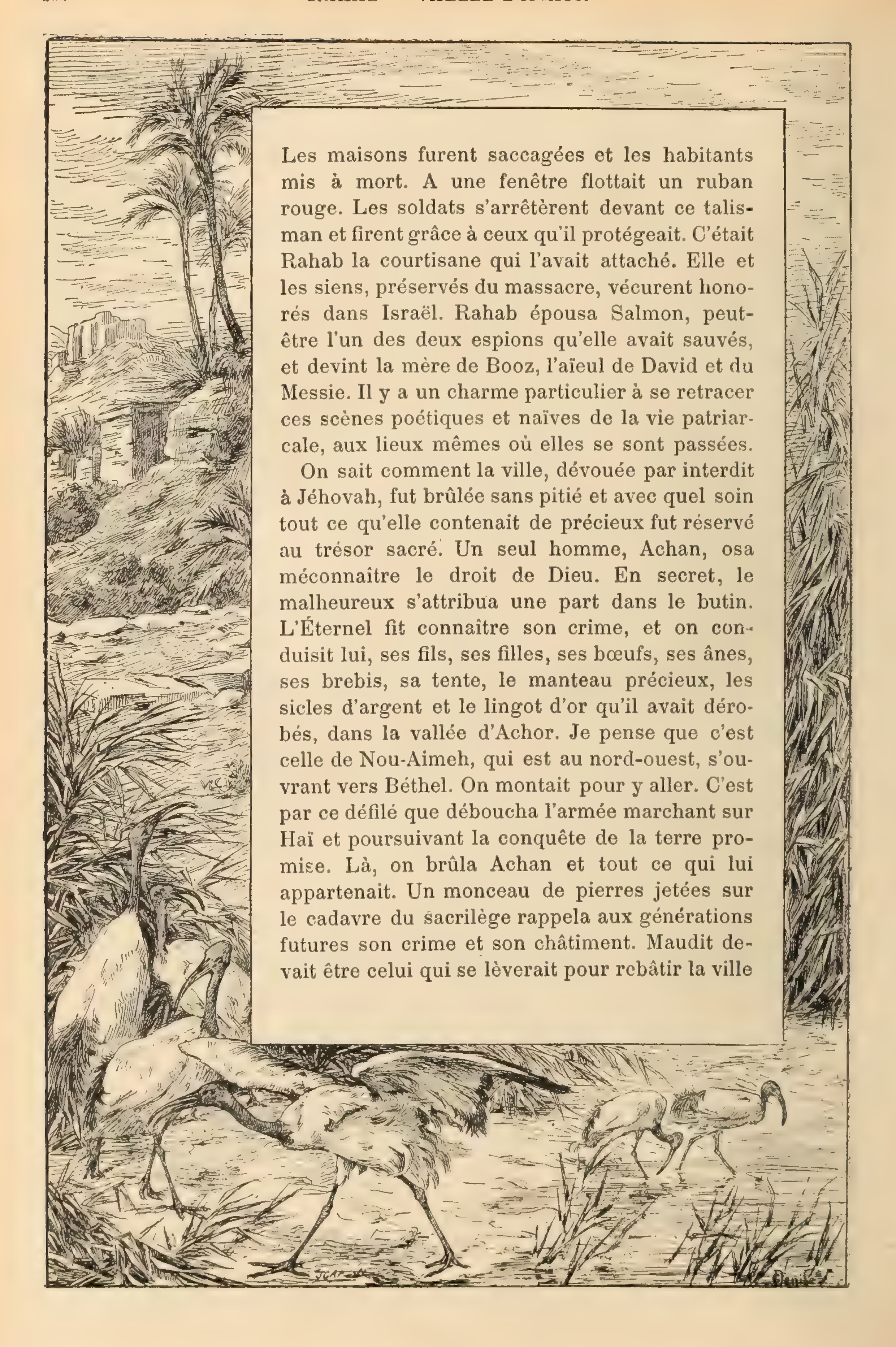
Les *tells* nombreux qui nous entourent marquent certainement les ruines de la Jéricho primitive. Quelques-uns ont été fouillés. Ils contenaient une terre jaunâtre, se désagrégeant au moindre contact et laissant entrevoir des formes de briques superposées. Dans l'un de ces tells, au sud de la fontaine, ont été trouvés des tombeaux très anciens, bâtis en briques. Un seul était de pierre. Nous observons çà et là des débris de poterie, des cailloux agglomérés par une sorte de ciment très compact et d'autres pierres portant la trace du travail de l'homme. C'est sur le monticule, à l'ouest de la fontaine, qu'il faut s'établir pour avoir le beau coup d'œil sur la plaine. On comprend qu'abordant la Palestine par cette ravissante oasis, après un séjour de quarante ans au désert, les Hébreux aient été désireux de conquérir le pays de Canaan.

En ce temps-là, il y eut ici, sur les arasements même où nous sommes, une grande ville avec des murs et une seule porte que l'on fermait la nuit. Un roi la gouvernait, et sa prospérité était parfaite. Ses habitants avaient des étoffes précieuses de Sennaar, des lingots d'or, des sicles d'argent. Un soir, deux espions montèrent d'au-



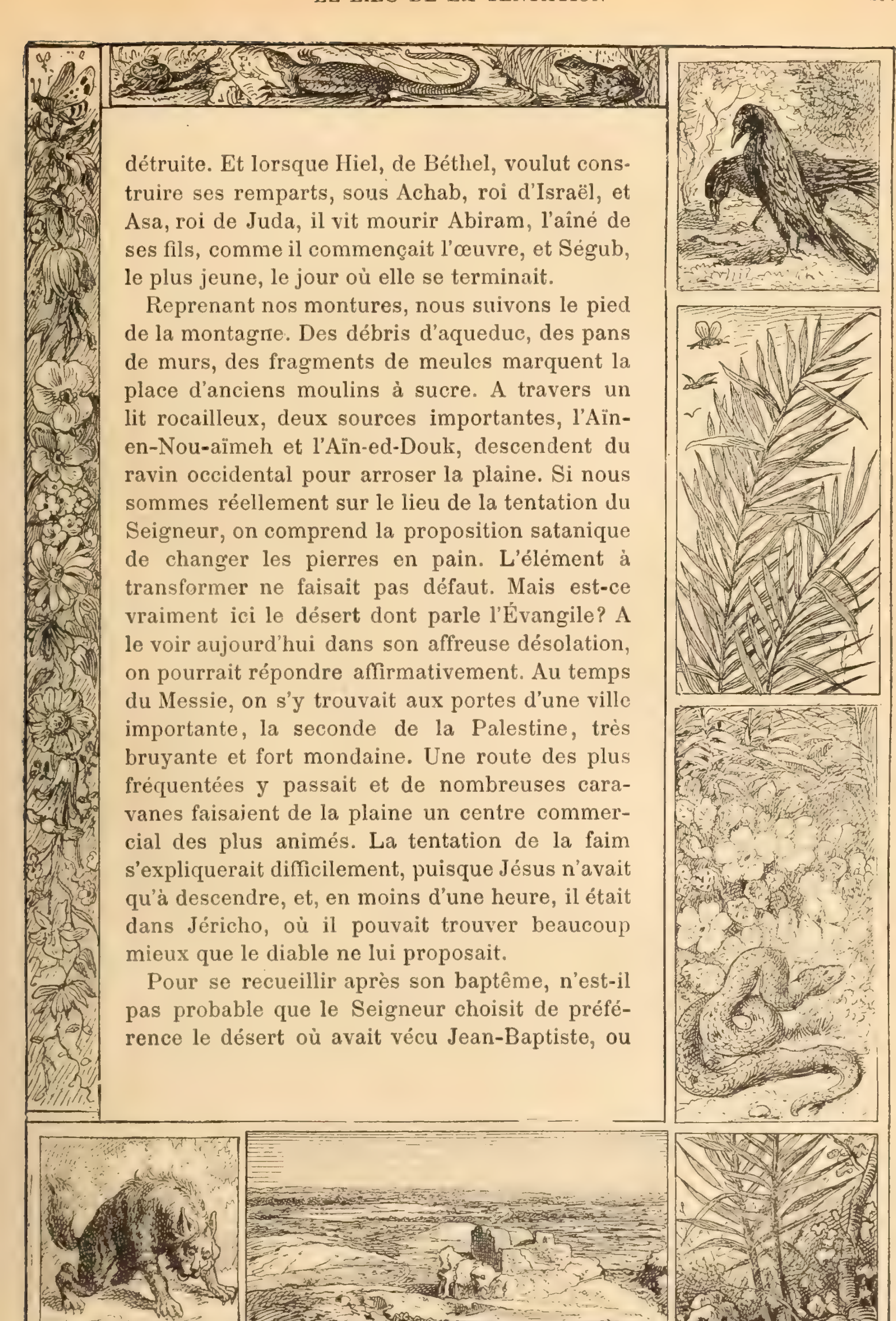
delà du Jourdain et se réfugièrent dans la maison d'une courtisane nommée Rahab. Le roi en fut averti et les fit rechercher; mais la femme les sauva en les cachant sous des tiges de lin qu'elle avait disséminées sur sa terrasse. Quand la nuit fut tombée et que la porte de la cité fut close, elle avertit les deux Israélites et les descendit, à l'aide d'une corde, par la fenêtre de sa maison, qui était adossée au mur de la ville. « Fuyez du côté de la montagne, leur dit-elle, car on vous cherche dans la plaine; puis, quand on prendra la ville, sauvez-moi avec tous les miens. » Et les espions rentrèrent au camp d'Israël et ils dirent : « Jéhovah nous livre tout ce pays; les habitants tremblent de peur, ils sont perdus. »

Or, quelques jours après, Israël quittant Galgala, à six kilomètres d'ici, s'avança vers la ville. Les hommes armés ouvraient la marche; sept prêtres suivaient en soufflant dans des cornes de béliers, consacrées comme trompettes jubilaires. L'Arche d'alliance était portée derrière eux. Puis venait le reste de la nation, qui sonnait aussi de la trompette. Personne ne disait mot. Durant six jours, le cortège, moitié religieux, moitié militaire, fit une fois par jour le tour de la ville sans rien dire et rentra dans le camp. Le septième jour, Israël se leva à l'aurore et fit sept fois le tour des remparts. Au septième tour, Josué dit au peuple : « Criez maintenant, Jéhovah vous a livré la ville! » Les trompettes retentirent, le peuple cria et les remparts s'écroulèrent.



Les maisons furent saccagées et les habitants mis à mort. A une fenêtre flottait un ruban rouge. Les soldats s'arrêtèrent devant ce talisman et firent grâce à ceux qu'il protégeait. C'était Rahab la courtisane qui l'avait attaché. Elle et les siens, préservés du massacre, vécurent honorés dans Israël. Rahab épousa Salmon, peut-être l'un des deux espions qu'elle avait sauvés, et devint la mère de Booz, l'aïeul de David et du Messie. Il y a un charme particulier à se retracer ces scènes poétiques et naïves de la vie patriarcale, aux lieux mêmes où elles se sont passées.

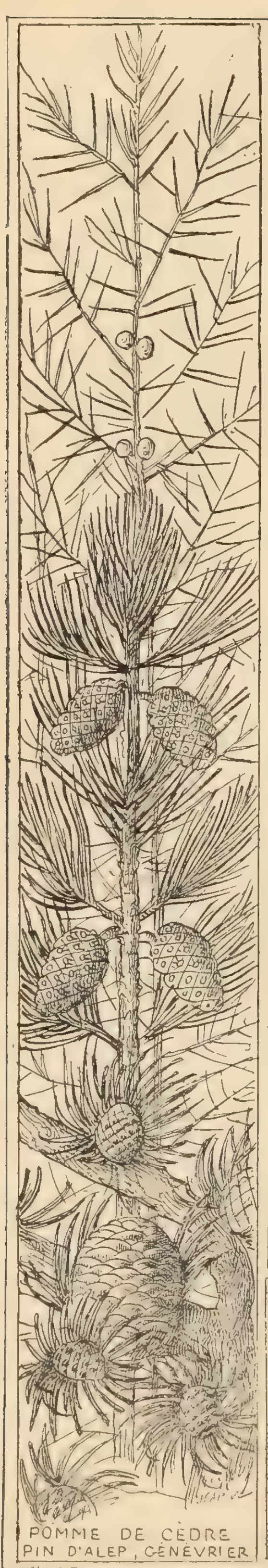
On sait comment la ville, dévouée par interdit à Jéhovah, fut brûlée sans pitié et avec quel soin tout ce qu'elle contenait de précieux fut réservé au trésor sacré. Un seul homme, Achan, osa méconnaître le droit de Dieu. En secret, le malheureux s'attribua une part dans le butin. L'Éternel fit connaître son crime, et on conduisit lui, ses fils, ses filles, ses bœufs, ses ânes, ses brebis, sa tente, le manteau précieux, les sicles d'argent et le lingot d'or qu'il avait dérobés, dans la vallée d'Achor. Je pense que c'est celle de Nou-Aimeh, qui est au nord-ouest, s'ouvrant vers Béthel. On montait pour y aller. C'est par ce défilé que déboucha l'armée marchant sur Haï et poursuivant la conquête de la terre promise. Là, on brûla Achan et tout ce qui lui appartenait. Un monceau de pierres jetées sur le cadavre du sacrilège rappela aux générations futures son crime et son châtiment. Maudit devait être celui qui se lèverait pour rebâtir la ville

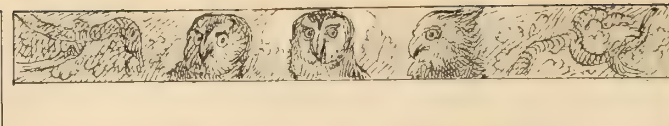


détruite. Et lorsque Hiel, de Béthel, voulut construire ses remparts, sous Achab, roi d'Israël, et Asa, roi de Juda, il vit mourir Abiram, l'aîné de ses fils, comme il commençait l'œuvre, et Ségub, le plus jeune, le jour où elle se terminait.

Reprenant nos montures, nous suivons le pied de la montagne. Des débris d'aqueduc, des pans de murs, des fragments de meules marquent la place d'anciens moulins à sucre. A travers un lit rocailleux, deux sources importantes, l'Aïn-en-Nou-aïmeh et l'Aïn-ed-Douk, descendent du ravin occidental pour arroser la plaine. Si nous sommes réellement sur le lieu de la tentation du Seigneur, on comprend la proposition satanique de changer les pierres en pain. L'élément à transformer ne faisait pas défaut. Mais est-ce vraiment ici le désert dont parle l'Évangile? A le voir aujourd'hui dans son affreuse désolation, on pourrait répondre affirmativement. Au temps du Messie, on s'y trouvait aux portes d'une ville importante, la seconde de la Palestine, très bruyante et fort mondaine. Une route des plus fréquentées y passait et de nombreuses caravanes faisaient de la plaine un centre commercial des plus animés. La tentation de la faim s'expliquerait difficilement, puisque Jésus n'avait qu'à descendre, et, en moins d'une heure, il était dans Jéricho, où il pouvait trouver beaucoup mieux que le diable ne lui proposait.

Pour se recueillir après son baptême, n'est-il pas probable que le Seigneur choisit de préférence le désert où avait vécu Jean-Baptiste, ou

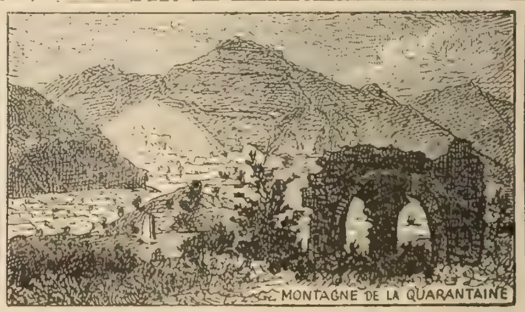


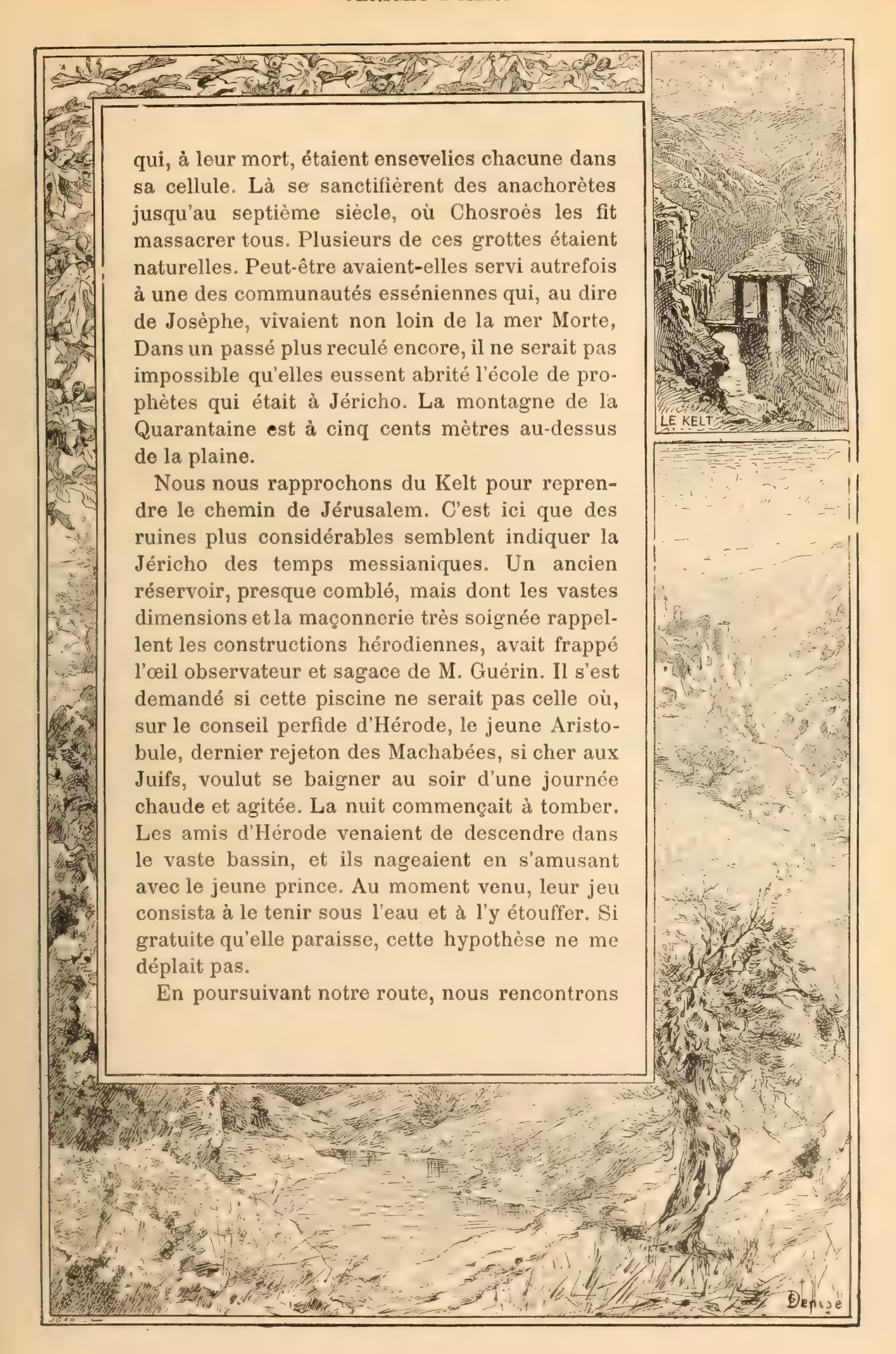


peut-être, puisqu'il était sur l'autre rive du fleuve, les montagnes de Moab, où Moïse était mort? En tout cas, s'il vint ici, il faut croire que ce fut pour s'enfoncer plus profondément dans les gorges solitaires qui remontent vers Béthel. Le moine Burchard dit, en effet, que tout en montrant la Quarantaine comme le lieu où Jésus jeûna, on indiquait à trois lieues plus loin, au sud de Haï et de Béthel, la montagne même où il aurait été tenté. Pourquoi n'est-il plus possible de préciser le lieu béni où se livra ce premier combat entre Satan et le Fils de l'homme, combat à l'issue duquel le démon dut comprendre que son règne était fini?

La pente rapide et dangereuse qui se dessine au flanc de la montagne mène à trois sanctuaires superposés. Chacun a une abside percée d'une ouverture tournée vers nous. Le plus élevé correspondrait au creux de rocher où Jésus aurait jeûné pendant quarante jours. Un quatrième oratoire en ruines, au sommet de la montagne, indiquerait le lieu d'où Satan lui fit voir tous les royaumes du monde. De nombreux pèlerins, moins sujets au vertige que moi, y montent chaque année. La preuve en est dans ces croix qu'ils gravent sur la vieille ruine, en souvenir de leur pieuse visite. Il n'est pas probable qu'aucun de ces sanctuaires soit plus ancien que les Croisades. Des centaines de grottes sont percées dans les rochers abrupts de la montagne. Là ont vécu, au dire de saint Antonin, de pieuses vierges que l'on y conduisait dès leur enfance, et



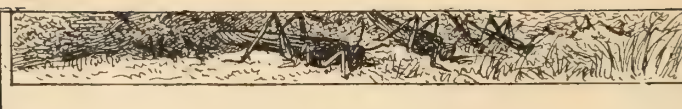

MONTAGNE DE LA QUARANTAINE



qui, à leur mort, étaient ensevelies chacune dans sa cellule. Là se sanctifièrent des anachorètes jusqu'au septième siècle, où Chosroès les fit massacrer tous. Plusieurs de ces grottes étaient naturelles. Peut-être avaient-elles servi autrefois à une des communautés esséniennes qui, au dire de Josèphe, vivaient non loin de la mer Morte, Dans un passé plus reculé encore, il ne serait pas impossible qu'elles eussent abrité l'école de prophètes qui était à Jéricho. La montagne de la Quarantaine est à cinq cents mètres au-dessus de la plaine.

Nous nous rapprochons du Kelt pour reprendre le chemin de Jérusalem. C'est ici que des ruines plus considérables semblent indiquer la Jéricho des temps messianiques. Un ancien réservoir, presque comblé, mais dont les vastes dimensions et la maçonnerie très soignée rappellent les constructions hérodiennes, avait frappé l'œil observateur et sagace de M. Guérin. Il s'est demandé si cette piscine ne serait pas celle où, sur le conseil perfide d'Hérode, le jeune Aristobule, dernier rejeton des Machabées, si cher aux Juifs, voulut se baigner au soir d'une journée chaude et agitée. La nuit commençait à tomber. Les amis d'Hérode venaient de descendre dans le vaste bassin, et ils nageaient en s'amusant avec le jeune prince. Au moment venu, leur jeu consista à le tenir sous l'eau et à l'y étouffer. Si gratuite qu'elle paraisse, cette hypothèse ne me déplaît pas.

En poursuivant notre route, nous rencontrons





LA POSTE DANS LE DÉSERT

une première caravane de chameaux portant du charbon de bois. Elle vient des montagnes de Galaad. Ces trente-six dromadaires sont reliés l'un à l'autre par un licol rudimentaire. Un âne ouvre la marche; il est monté par le chef des chameliers. Un autre la ferme; il porte le propriétaire du charbon.

Nous gravissons, sous un soleil des plus ardents, cette affreuse rampe que nous avions descendue de nuit. Je ne connais pas de plus abominable casse-cou que celui-là. C'est toujours le Kelt que nous côtoyons. Il vient des montagnes de Judée du côté d'Anatoth et n'est autre que l'ancien Kérith, où Élie se cacha. Dieu lui avait dit : « Tu boiras l'eau du torrent, et j'ai commandé aux corbeaux de te nourrir. » Et les corbeaux qui apportaient du pain et de la viande le matin, du pain et de la viande le soir. Et il buvait l'eau du torrent.



CARAVANE DE BEDOUINS.

Au bas de ces rochers gigantesques qui surplombent l'abîme, un sentier a été tracé. Deux solitaires qui y cheminent nous produisent un effet de pygmées. Peut-être sont-ils de la laure de Chouziba, fondée par le moine Jean. De nombreux corbeaux voltigent sur le sombre ravin. Que l'homme doit se sentir près de Dieu dans ces effrayantes solitudes !

A une heure nous arrivons au Khan-el-Amar. L'abri est déjà à peu près occupé par des voyageurs et leurs montures. M[me] Ledoulx, femme de notre consul général, a l'amabilité de nous céder sa table. Le dîner d'amis qu'elle présidait vient



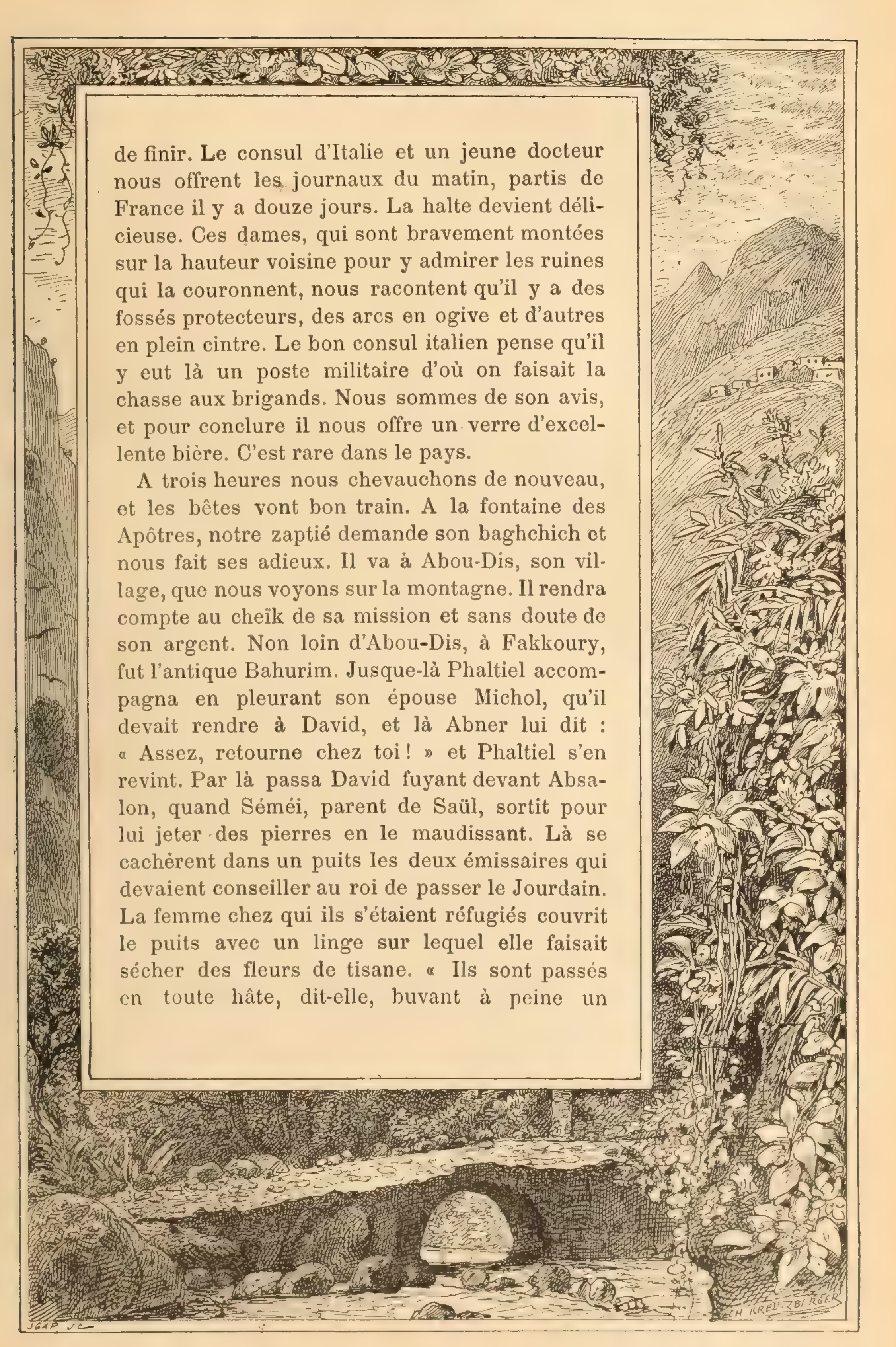
HALTE DE NUIT



CAMPEMENT DE BEDOUINS.

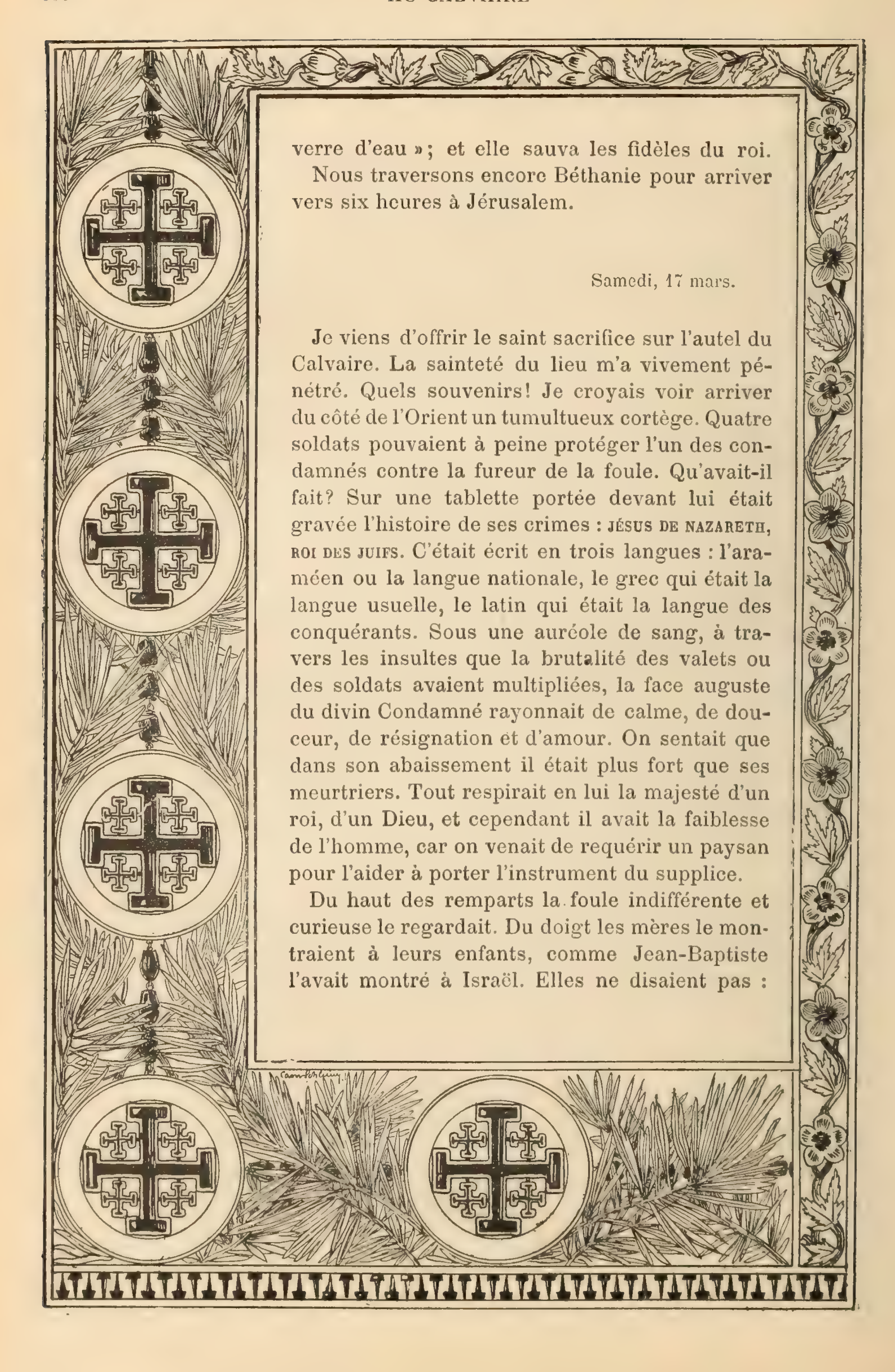


Dolmen



de finir. Le consul d'Italie et un jeune docteur nous offrent les journaux du matin, partis de France il y a douze jours. La halte devient délicieuse. Ces dames, qui sont bravement montées sur la hauteur voisine pour y admirer les ruines qui la couronnent, nous racontent qu'il y a des fossés protecteurs, des arcs en ogive et d'autres en plein cintre. Le bon consul italien pense qu'il y eut là un poste militaire d'où on faisait la chasse aux brigands. Nous sommes de son avis, et pour conclure il nous offre un verre d'excellente bière. C'est rare dans le pays.

A trois heures nous chevauchons de nouveau, et les bêtes vont bon train. A la fontaine des Apôtres, notre zaptié demande son baghchich et nous fait ses adieux. Il va à Abou-Dis, son village, que nous voyons sur la montagne. Il rendra compte au cheïk de sa mission et sans doute de son argent. Non loin d'Abou-Dis, à Fakkoury, fut l'antique Bahurim. Jusque-là Phaltiel accompagna en pleurant son épouse Michol, qu'il devait rendre à David, et là Abner lui dit : « Assez, retourne chez toi ! » et Phaltiel s'en revint. Par là passa David fuyant devant Absalon, quand Séméi, parent de Saül, sortit pour lui jeter des pierres en le maudissant. Là se cachèrent dans un puits les deux émissaires qui devaient conseiller au roi de passer le Jourdain. La femme chez qui ils s'étaient réfugiés couvrit le puits avec un linge sur lequel elle faisait sécher des fleurs de tisane. « Ils sont passés en toute hâte, dit-elle, buvant à peine un



verre d'eau »; et elle sauva les fidèles du roi.

Nous traversons encore Béthanie pour arriver vers six heures à Jérusalem.

Samedi, 17 mars.

Je viens d'offrir le saint sacrifice sur l'autel du Calvaire. La sainteté du lieu m'a vivement pénétré. Quels souvenirs! Je croyais voir arriver du côté de l'Orient un tumultueux cortège. Quatre soldats pouvaient à peine protéger l'un des condamnés contre la fureur de la foule. Qu'avait-il fait? Sur une tablette portée devant lui était gravée l'histoire de ses crimes : JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS. C'était écrit en trois langues : l'araméen ou la langue nationale, le grec qui était la langue usuelle, le latin qui était la langue des conquérants. Sous une auréole de sang, à travers les insultes que la brutalité des valets ou des soldats avaient multipliées, la face auguste du divin Condamné rayonnait de calme, de douceur, de résignation et d'amour. On sentait que dans son abaissement il était plus fort que ses meurtriers. Tout respirait en lui la majesté d'un roi, d'un Dieu, et cependant il avait la faiblesse de l'homme, car on venait de requérir un paysan pour l'aider à porter l'instrument du supplice.

Du haut des remparts la foule indifférente et curieuse le regardait. Du doigt les mères le montraient à leurs enfants, comme Jean-Baptiste l'avait montré à Israël. Elles ne disaient pas :





« Voilà l'agneau de Dieu, qui porte le péché du monde », mais elles le contemplaient en pleurant, et il était bien cet agneau mystérieux, généreusement résigné à porter et à ôter tous nos crimes.

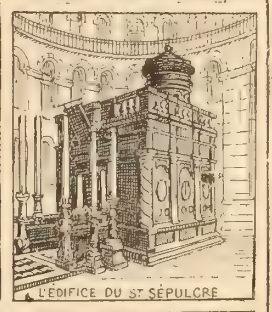
Au lieu même où j'étais prosterné, qui s'appelait le *lieu du Crâne*, les bourreaux s'arrêtèrent, peut-être sans avoir prévu d'avance le lieu de l'exécution et uniquement parce que Jésus ne pouvait aller plus loin. Dans ces coups de mains de l'effervescence et de la tyrannie populaire tout marche un peu au hasard, comme la violence.

La foule resta au bas de la petite éminence, du côté de l'Orient. A l'occident s'étendait le jardin de Joseph d'Arimathie à travers de grandes inégalités de terrain, la partie attenante au Golgotha étant plus basse que la partie s'éloignant vers l'occident, comme il est aisé de s'en convaincre en montant les degrés de la petite rue qui longe la mosquée Omariyèh, ou en visitant le patriarcat des grecs schismatiques.

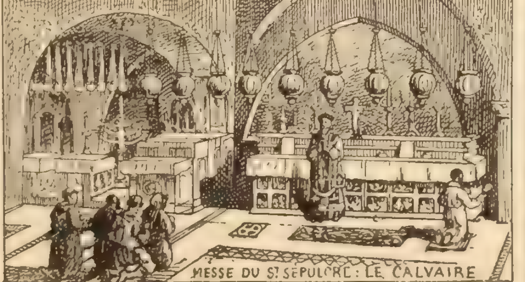
On offrit aux condamnés une boisson étourdissante, mélange de vin et de myrrhe. Jésus y trempa ses lèvres, mais sans en boire; il voulait conserver toute sa liberté d'esprit au milieu des plus vives douleurs et offrir son sacrifice sans éviter aucune de ses amertumes.

Ici même où je prie, on le coucha nu sur l'horrible lit de douleurs. Des clous fixèrent au bois ses membres frémissants. L'arbre de vie, avec son fruit sanglant, fut élevé lentement de terre pour retomber dans la fosse où il demeura planté,

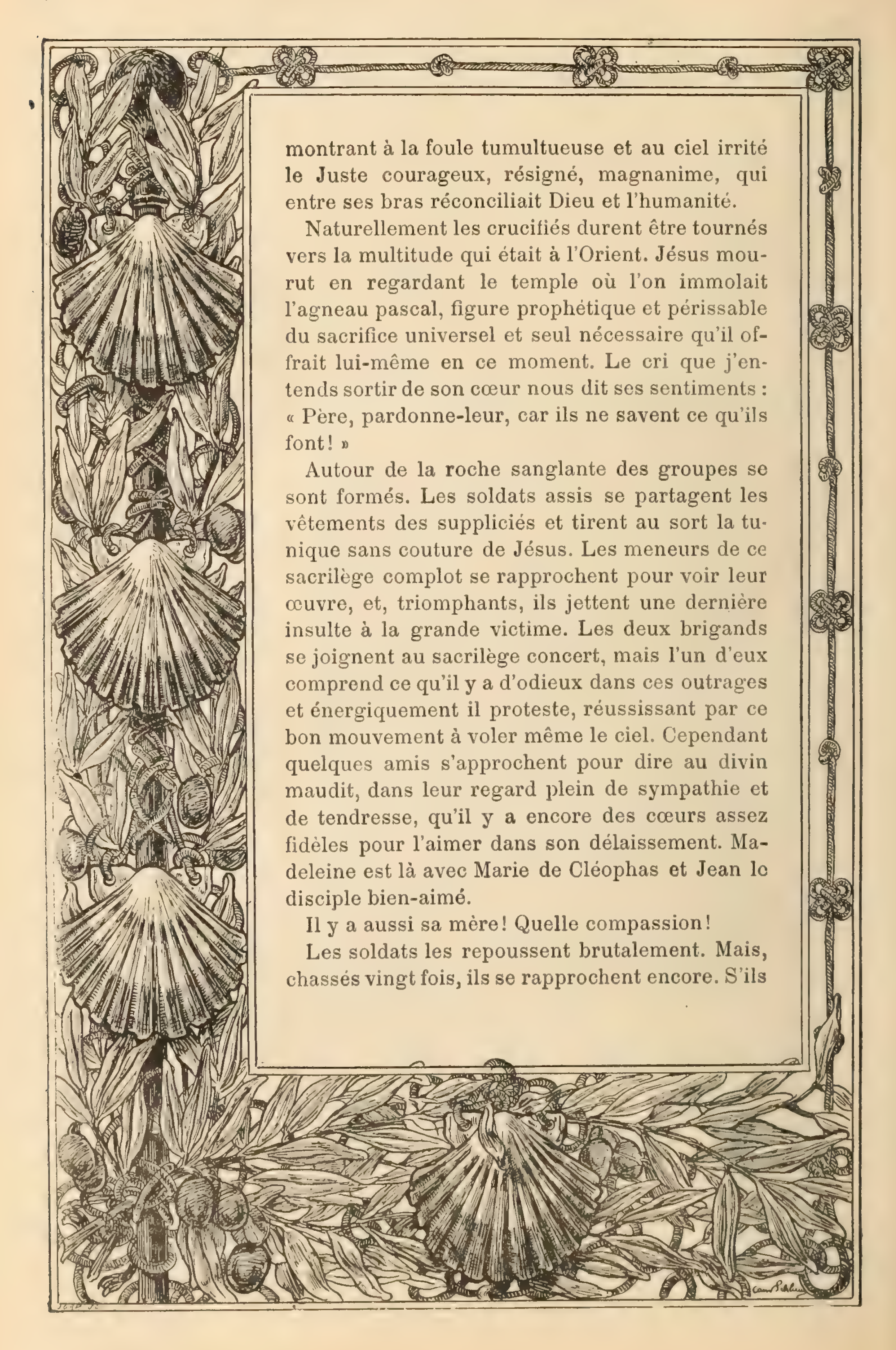












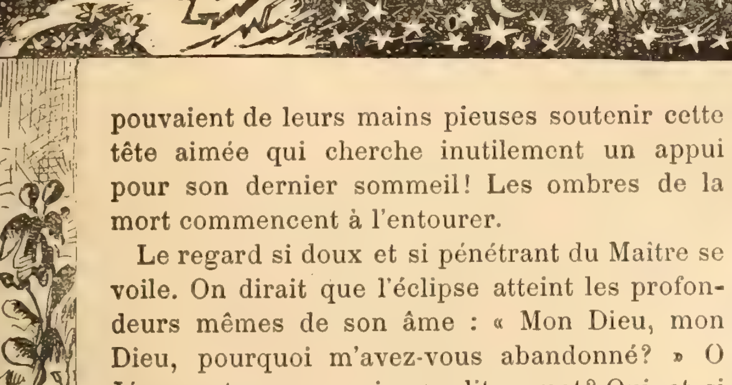
montrant à la foule tumultueuse et au ciel irrité le Juste courageux, résigné, magnanime, qui entre ses bras réconciliait Dieu et l'humanité.

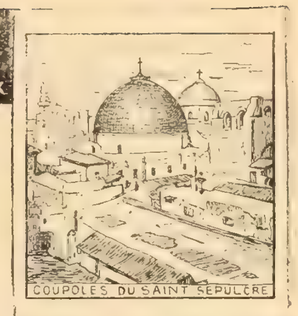
Naturellement les crucifiés durent être tournés vers la multitude qui était à l'Orient. Jésus mourut en regardant le temple où l'on immolait l'agneau pascal, figure prophétique et périssable du sacrifice universel et seul nécessaire qu'il offrait lui-même en ce moment. Le cri que j'entends sortir de son cœur nous dit ses sentiments : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! »

Autour de la roche sanglante des groupes se sont formés. Les soldats assis se partagent les vêtements des suppliciés et tirent au sort la tunique sans couture de Jésus. Les meneurs de ce sacrilège complot se rapprochent pour voir leur œuvre, et, triomphants, ils jettent une dernière insulte à la grande victime. Les deux brigands se joignent au sacrilège concert, mais l'un d'eux comprend ce qu'il y a d'odieux dans ces outrages et énergiquement il proteste, réussissant par ce bon mouvement à voler même le ciel. Cependant quelques amis s'approchent pour dire au divin maudit, dans leur regard plein de sympathie et de tendresse, qu'il y a encore des cœurs assez fidèles pour l'aimer dans son délaissement. Madeleine est là avec Marie de Cléophas et Jean le disciple bien-aimé.

Il y a aussi sa mère! Quelle compassion!

Les soldats les repoussent brutalement. Mais, chassés vingt fois, ils se rapprochent encore. S'ils





COUPOLES DU SAINT SÉPULCRE

pouvaient de leurs mains pieuses soutenir cette tête aimée qui cherche inutilement un appui pour son dernier sommeil! Les ombres de la mort commencent à l'entourer.

Le regard si doux et si pénétrant du Maître se voile. On dirait que l'éclipse atteint les profondeurs mêmes de son âme : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » O Jésus, est-ce vous qui avez dit ce mot? Oui, et si je le médite je vois qu'il n'est pas un blasphème, mais le cri héroïque de votre amour éprouvé. Le Père vous abandonne, et vous ne le reniez point. « *Mon* Dieu, *mon* Dieu », répétez-vous pour nous faire entendre que sous les coups redoutables de sa justice vous n'avez pas perdu le sentiment de votre union intime et indissoluble avec lui.

Le soleil voile sa face, ces mêmes rochers que je touche de mes genoux s'entr'ouvrent, la nature entière est bouleversée. Jésus laisse tomber sa tête et meurt en disant : « Père, je remets mon âme entre vos mains. » Tout est accompli, les prophéties, l'expiation, le sacrifice, le salut. Et c'est ici même que tout cela a eu lieu!

En consacrant le pain et le vin mystiques, je viens d'en perpétuer le souvenir et la salutaire réalité. Car enfin l'Eucharistie n'est pas autre chose que Jésus saisi dans l'acte même de son sacrifice et continuant sur l'autel auprès du Père sa supplication puissante, son intercession miséricordieuse de la Croix.

A nous de le prendre et de le manger dans cet état de suppliant, d'hostie, de rédempteur. Voilà







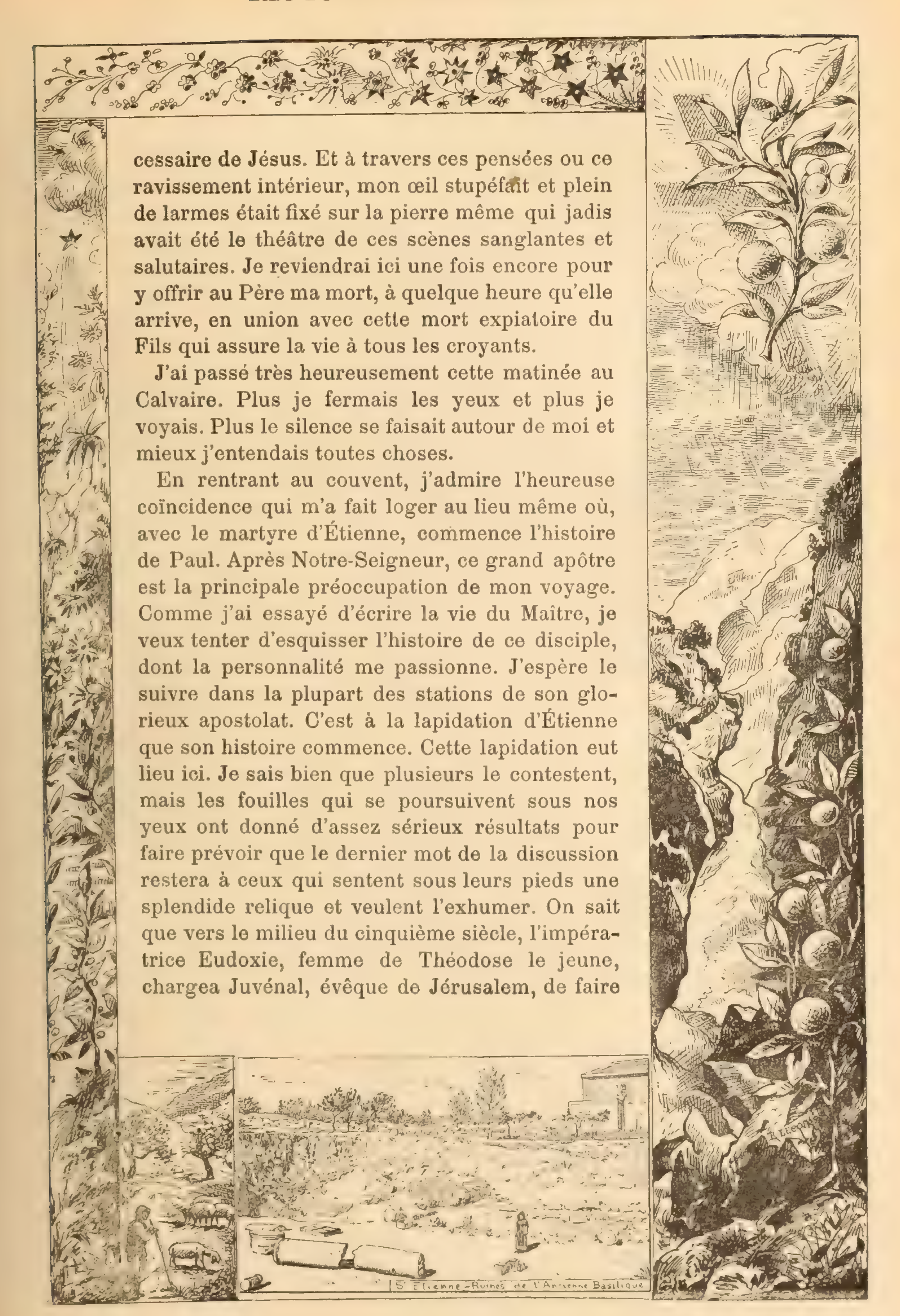


le seul pain nécessaire à la vie, pain céleste descendu en terre pour nourrir l'humanité. Celui qui se l'assimile par l'acte de foi et la communion morale dont la participation au sacrement est l'expression la plus complète, a la vie en lui. Ne possède-t-il pas l'Expiateur suprême qui supprime la mort? Porter en soi Jésus dans l'acte de son sacrifice, n'est-ce pas opposer au Père le tout-puissant supplicateur contre lequel il ne peut rien? Si j'ai péché par orgueil, sensualité, convoitise, révolte, n'ai-je pas le droit de réparer l'offense en mettant en moi celui qui a été humilité, douleur, dénuement, soumission sans bornes? Je prends ma rédemption sur cette croix où il l'a attachée. Si, dans la balance de l'éternelle justice, je jette ses vertus, ses souffrances, son expiation, quel qu'ait été mon crime n'y a-t-il pas là plus qu'il ne faut pour lui faire un infini contrepoids? Le point est de formuler généreusement l'acte de foi et d'amour qui est l'unique moyen de saisir le pain céleste suspendu au nouvel arbre de vie. Que je voudrais le faire ici pour moi, pour les âmes qui me sont chères, pour l'Église, pour le monde entier! Je n'ai jamais senti Dieu de si près. La blanche hostie, c'était le corps décoloré du Maître; ce calice était bien celui de son sang vermeil. La liturgie mettait sur mes lèvres les belles paroles qui furent le dernier testament de Jésus : « Femme, voilà ton fils; et toi, voilà ta mère! » Je saluais avec effusion cette maternité universelle de Marie qui n'enlève rien à la médiation unique et seule né-







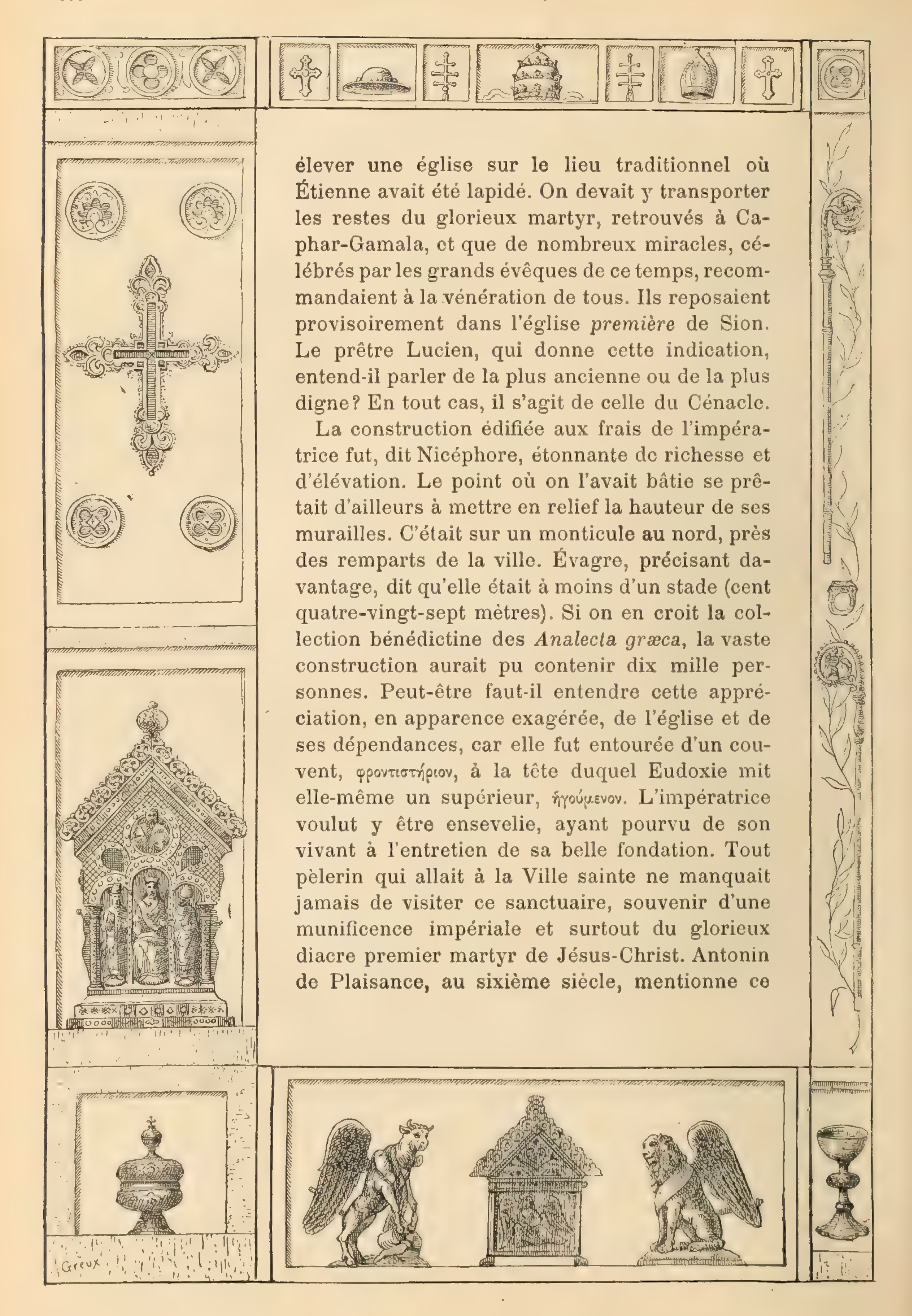


cessaire de Jésus. Et à travers ces pensées ou ce ravissement intérieur, mon œil stupéfait et plein de larmes était fixé sur la pierre même qui jadis avait été le théâtre de ces scènes sanglantes et salutaires. Je reviendrai ici une fois encore pour y offrir au Père ma mort, à quelque heure qu'elle arrive, en union avec cette mort expiatoire du Fils qui assure la vie à tous les croyants.

J'ai passé très heureusement cette matinée au Calvaire. Plus je fermais les yeux et plus je voyais. Plus le silence se faisait autour de moi et mieux j'entendais toutes choses.

En rentrant au couvent, j'admire l'heureuse coïncidence qui m'a fait loger au lieu même où, avec le martyre d'Étienne, commence l'histoire de Paul. Après Notre-Seigneur, ce grand apôtre est la principale préoccupation de mon voyage. Comme j'ai essayé d'écrire la vie du Maître, je veux tenter d'esquisser l'histoire de ce disciple, dont la personnalité me passionne. J'espère le suivre dans la plupart des stations de son glorieux apostolat. C'est à la lapidation d'Étienne que son histoire commence. Cette lapidation eut lieu ici. Je sais bien que plusieurs le contestent, mais les fouilles qui se poursuivent sous nos yeux ont donné d'assez sérieux résultats pour faire prévoir que le dernier mot de la discussion restera à ceux qui sentent sous leurs pieds une splendide relique et veulent l'exhumer. On sait que vers le milieu du cinquième siècle, l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le jeune, chargea Juvénal, évêque de Jérusalem, de faire

St Étienne — Ruines de l'Ancienne Basilique



élever une église sur le lieu traditionnel où Étienne avait été lapidé. On devait y transporter les restes du glorieux martyr, retrouvés à Caphar-Gamala, et que de nombreux miracles, célébrés par les grands évêques de ce temps, recommandaient à la vénération de tous. Ils reposaient provisoirement dans l'église *première* de Sion. Le prêtre Lucien, qui donne cette indication, entend-il parler de la plus ancienne ou de la plus digne? En tout cas, il s'agit de celle du Cénacle.

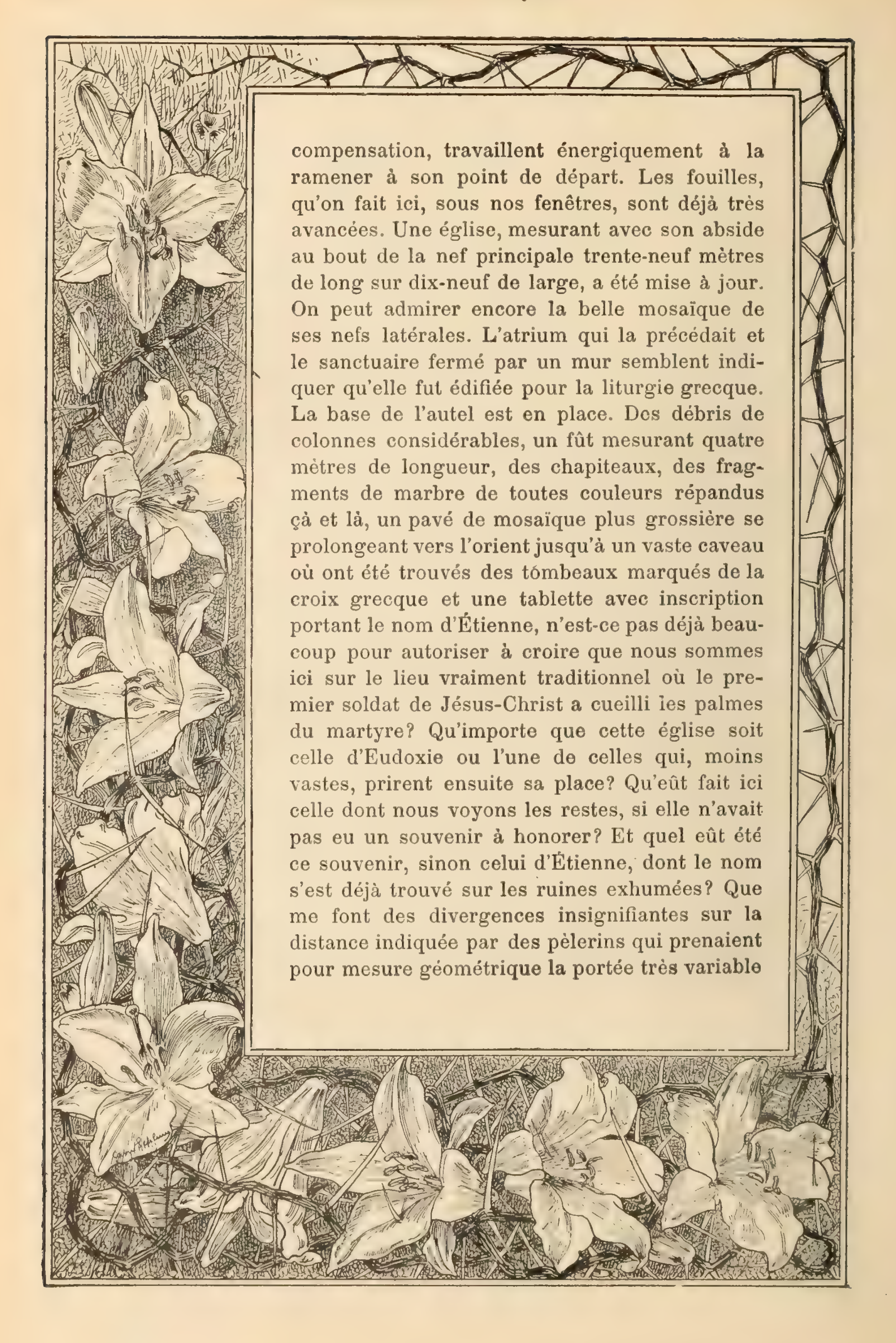
La construction édifiée aux frais de l'impératrice fut, dit Nicéphore, étonnante de richesse et d'élévation. Le point où on l'avait bâtie se prêtait d'ailleurs à mettre en relief la hauteur de ses murailles. C'était sur un monticule au nord, près des remparts de la ville. Évagre, précisant davantage, dit qu'elle était à moins d'un stade (cent quatre-vingt-sept mètres). Si on en croit la collection bénédictine des *Analecta græca*, la vaste construction aurait pu contenir dix mille personnes. Peut-être faut-il entendre cette appréciation, en apparence exagérée, de l'église et de ses dépendances, car elle fut entourée d'un couvent, φροντιστήριον, à la tête duquel Eudoxie mit elle-même un supérieur, ἡγούμενον. L'impératrice voulut y être ensevelie, ayant pourvu de son vivant à l'entretien de sa belle fondation. Tout pèlerin qui allait à la Ville sainte ne manquait jamais de visiter ce sanctuaire, souvenir d'une munificence impériale et surtout du glorieux diacre premier martyr de Jésus-Christ. Antonin de Plaisance, au sixième siècle, mentionne ce



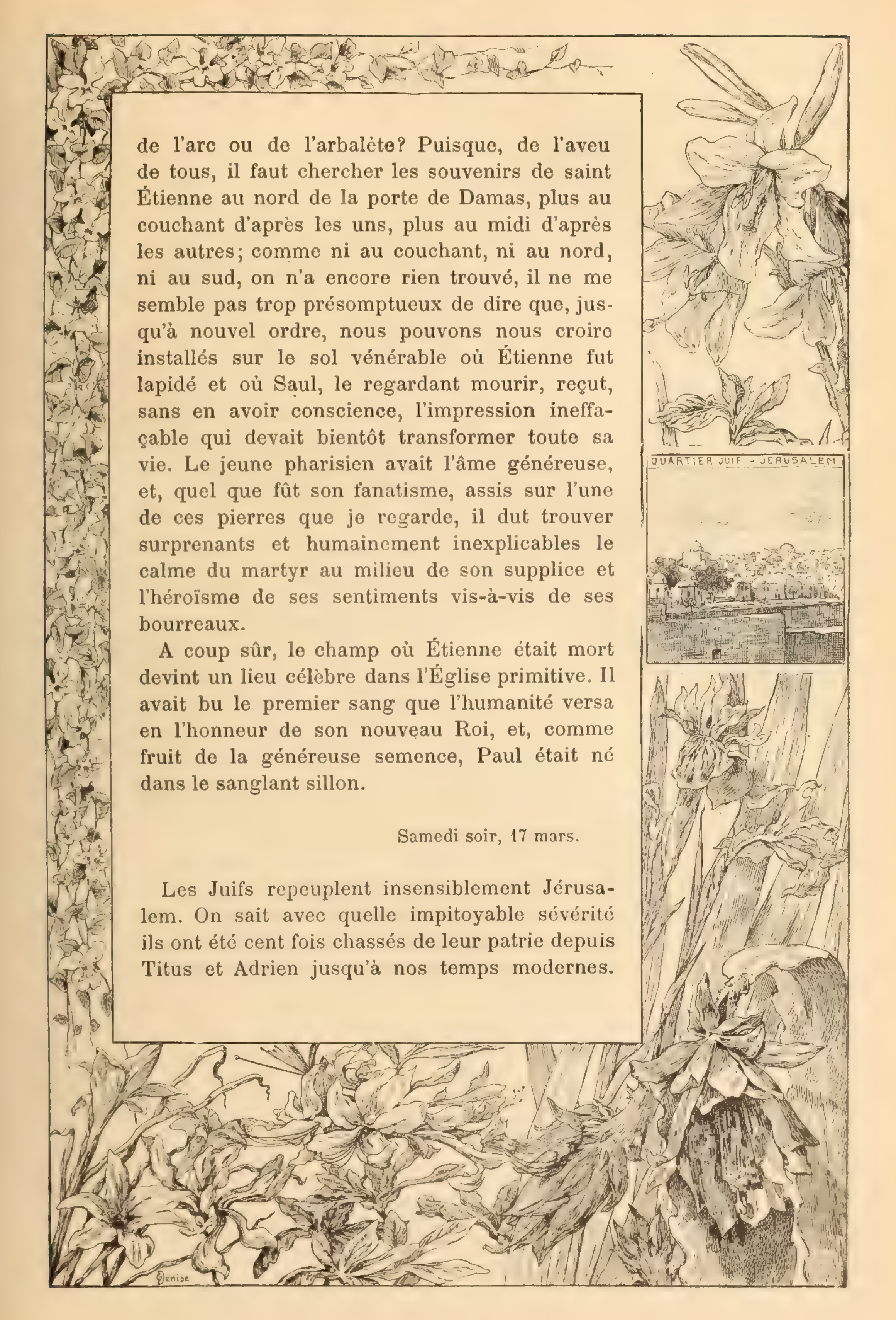
lieu où Étienne avait son tombeau, près du chemin, à un jet de flèche hors la porte à laquelle il avait donné son nom. Théodosius, malgré une erreur dans le chiffre qui fixe la distance, marque la direction de l'église d'Eudoxie, en dehors de la porte de Galilée. Au douzième siècle, quand tout a été détruit, les pèlerins viennent encore sur des ruines vénérer les souvenirs pieux qui y demeurent attachés. Ainsi Sœvulf, en 1102, les avait retrouvés au nord, à deux ou trois jets d'arbalète des remparts. La grande basilique avait dû tomber sous le marteau de Chosroès ou du sultan Hakem. Il ne restait qu'un petit sanctuaire pour marquer le lieu du martyre. C'est près de cet oratoire que Robert de Normandie et le comte de Bretagne dressèrent leur tente durant le siège de Jérusalem.

Comment se fait-il qu'à partir du quatorzième siècle, et surtout depuis 1480, une tradition, que rien n'appuyait, ait placé dans la vallée de Josaphat le lieu du martyre de saint Etienne, sans que nos gardiens de la Terre Sainte aient protesté? C'était une innovation grave, audacieuse, et qui avait le malheur, non seulement de rester inexplicable, mais surtout d'en laisser soupçonner d'autres non moins désobligeantes sur d'autres points.

Détail à noter : ce sont des dominicains, Ricoldi et Fabry, qui, sur la fin du moyen âge, contribuèrent le plus à égarer la tradition. Ce sont des dominicains, le regretté P. Lecomte, le P. Meunier et les autres, qui, par système de



compensation, travaillent énergiquement à la ramener à son point de départ. Les fouilles, qu'on fait ici, sous nos fenêtres, sont déjà très avancées. Une église, mesurant avec son abside au bout de la nef principale trente-neuf mètres de long sur dix-neuf de large, a été mise à jour. On peut admirer encore la belle mosaïque de ses nefs latérales. L'atrium qui la précédait et le sanctuaire fermé par un mur semblent indiquer qu'elle fut édifiée pour la liturgie grecque. La base de l'autel est en place. Des débris de colonnes considérables, un fût mesurant quatre mètres de longueur, des chapiteaux, des fragments de marbre de toutes couleurs répandus çà et là, un pavé de mosaïque plus grossière se prolongeant vers l'orient jusqu'à un vaste caveau où ont été trouvés des tombeaux marqués de la croix grecque et une tablette avec inscription portant le nom d'Étienne, n'est-ce pas déjà beaucoup pour autoriser à croire que nous sommes ici sur le lieu vraiment traditionnel où le premier soldat de Jésus-Christ a cueilli les palmes du martyre? Qu'importe que cette église soit celle d'Eudoxie ou l'une de celles qui, moins vastes, prirent ensuite sa place? Qu'eût fait ici celle dont nous voyons les restes, si elle n'avait pas eu un souvenir à honorer? Et quel eût été ce souvenir, sinon celui d'Étienne, dont le nom s'est déjà trouvé sur les ruines exhumées? Que me font des divergences insignifiantes sur la distance indiquée par des pèlerins qui prenaient pour mesure géométrique la portée très variable



de l'arc ou de l'arbalète? Puisque, de l'aveu de tous, il faut chercher les souvenirs de saint Étienne au nord de la porte de Damas, plus au couchant d'après les uns, plus au midi d'après les autres; comme ni au couchant, ni au nord, ni au sud, on n'a encore rien trouvé, il ne me semble pas trop présomptueux de dire que, jusqu'à nouvel ordre, nous pouvons nous croire installés sur le sol vénérable où Étienne fut lapidé et où Saul, le regardant mourir, reçut, sans en avoir conscience, l'impression ineffaçable qui devait bientôt transformer toute sa vie. Le jeune pharisien avait l'âme généreuse, et, quel que fût son fanatisme, assis sur l'une de ces pierres que je regarde, il dut trouver surprenants et humainement inexplicables le calme du martyr au milieu de son supplice et l'héroïsme de ses sentiments vis-à-vis de ses bourreaux.

A coup sûr, le champ où Étienne était mort devint un lieu célèbre dans l'Église primitive. Il avait bu le premier sang que l'humanité versa en l'honneur de son nouveau Roi, et, comme fruit de la généreuse semence, Paul était né dans le sanglant sillon.

Samedi soir, 17 mars.

Les Juifs repeuplent insensiblement Jérusalem. On sait avec quelle impitoyable sévérité ils ont été cent fois chassés de leur patrie depuis Titus et Adrien jusqu'à nos temps modernes.


CABANES de la FÊTE des TABERNACLES

TABERNACLE



OBJETS DIVERS DU CULTE JUIF

Rien pourtant n'a pu leur enlever l'espoir d'y revenir tous un jour, pour y reconstituer un peuple et y poursuivre leur glorieuse mission sur la terre. Grâce à leurs puissants coreligionnaires d'Europe, ils ont ici des hôpitaux, une école industrielle, des établissements pour l'instruction des enfants, des synagogues nombreuses, de vastes édifices où ils vivent comme dans des phalanstères. Ils se divisent en trois nations : les Séphardim, les Askenazim et les Karaïtes.

Les premiers, représentant les Juifs chassés d'Espagne et de Portugal à la fin du quinzième siècle, se séparent nettement de tous les autres. Ils prétendent descendre de David, et, comme leurs colonies espagnoles sont antérieures à la mort de Jésus-Christ, ils se déclarent étrangers au déicide national. Leur nombre est considérable. Ils ont neuf synagogues. Les Askenazim sont des israélites allemands, polonais et russes établis à Jérusalem autant par spéculation que par piété. Ils ont cinq synagogues, dont l'une, par sa coupole et ses proportions, peut lutter avec la principale des Séphardim. Les Karaïtes n'en ont qu'une. Ils n'admettent pas le Talmud et s'en tiennent à la Loi toute seule, ce qui ne les rend ni moins honnêtes, ni moins pieux.

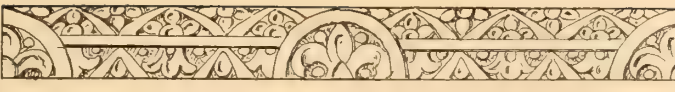
C'est aujourd'hui le jour du sabbat. Il y a pour nous un vif intérêt à rechercher le passé biblique dans ce présent d'un peuple qui, malgré toutes les violences, l'exil, l'oppression, les massacres, les prédications persuasives, l'évidence de


JUIFS PRIANT DANS UNE RUE


LE MUR DE LA LAMENTATION


SALUTATIONS devant un SUPÉRIEUR





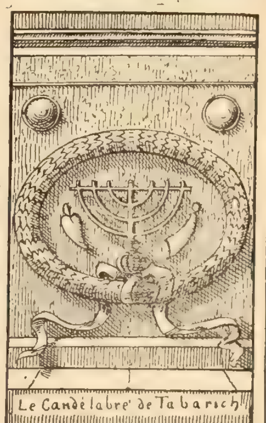
l'Évangile, les arguments de la civilisation moderne, demeure aussi obstinément attaché à l'ancienne Alliance, que si rien dans l'histoire n'indiquait sa fin irrémédiable et officielle. La première synagogue où nous pénétrons est aux Askenazim. On y dispose toutes choses pour la grande assemblée du soir. Quelques anciens font, chacun à son pupitre, une sorte de cours ou de prédication libre. Les auditeurs sont nombreux. Leur attention soutenue, leur joie grave, l'épanouissement de leur physionomie, prouvent que ces maîtres indépendants, en dehors de la hiérarchie, peut-être des novateurs chefs d'école, sont parfaitement goûtés. Il y a là des types d'hommes et surtout de vieillards qui auraient fait rêver Jordaens et Rembrandt. Ils ont tous je ne sais quelle foi illuminée, quelle majesté dans la douleur, quelle conviction d'être quelque chose, malgré la réprobation générale, qui inspirent le respect. Ils portent la tunique (*Chetoneth*) serrée par une ceinture (*Ezor*) et le manteau à manches (*Simla*). Le grand bonnet à poil est, au point de vue archéologique, une innovation malheureuse, j'allais dire sacrilège.

Les jeunes gens sont généralement chétifs. La coutume de les marier de bonne heure appauvrit cette belle race. Il est vrai que l'erreur est consacrée par un passé respectable. Nous savons que le roi de Juda, Joram, mourut à quarante ans, laissant un fils de vingt-deux, Amon. Celui-ci, à vingt-quatre ans, avait déjà un enfant de huit, qui se maria à quatorze. Mais peut-on

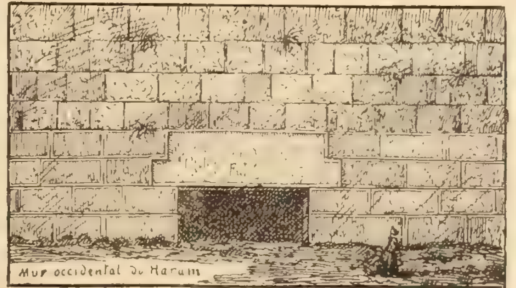


Sceau d'Obadyahou


TYPES JUIFS.


Le Candélabre de Tabarieh

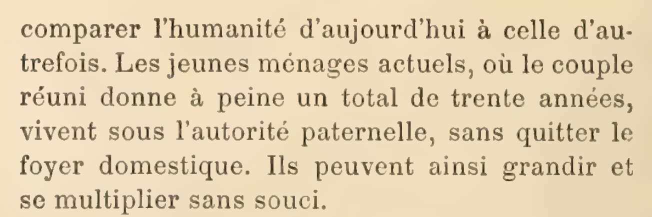



Mur occidental du Harum




Synagogue à Jerusalem

POMME DE CÈDRE PIN D'ALEP, GÉNÉVRIER



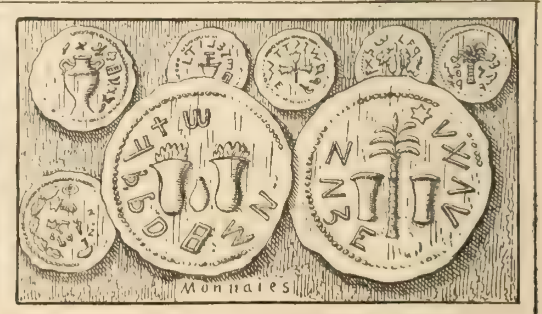
comparer l'humanité d'aujourd'hui à celle d'autrefois. Les jeunes ménages actuels, où le couple réuni donne à peine un total de trente années, vivent sous l'autorité paternelle, sans quitter le foyer domestique. Ils peuvent ainsi grandir et se multiplier sans souci.

Dans l'auditoire d'un de ces vénérables rabbins, un enfant nous intéresse vivement. Il porte une robe blanche gracieusement serrée autour des reins par une ceinture de diverses couleurs. Sous ses blonds cheveux, qui de son tarbouch descendent bouclés sur ses épaules, l'ovale de sa physionomie fine, correcte, animée, se dessine agréablement. Son œil est doux et profond. Il tient un livre ouvert, écoute et répond quand on l'interroge. Chacun le considère avec étonnement, et le vieux maître, fier de son élève, lui marque coup sur coup sa parfaite satisfaction. Ainsi devait être Jésus quand sa famille le retrouva parmi les docteurs.

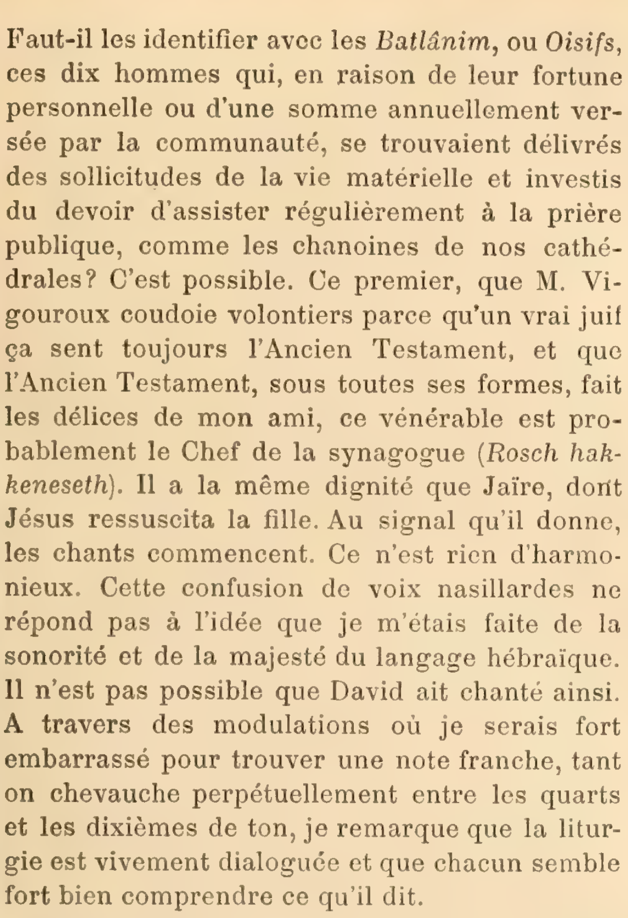
Comme nous arrivons chez les Séphardim, l'office commence. Un employé, le *hazzan*, celui à qui Jésus, dans la synagogue de Nazareth, remit le rouleau où il avait lu le texte d'Isaïe qu'il fallait commenter, nous installe aux premiers bancs à droite. Nous supposons que c'est la place d'honneur. Devant nous est le tabernacle avec le livre de la Loi. Une lampe y brûle sans cesse. C'est le symbole de la parole de Dieu et de la foi d'Israël. Le peuple fournit l'huile pour l'entretenir.

Près du sanctuaire est le banc des Anciens.


CHANGEUR ISRAÉLITE


Monnaies







Faut-il les identifier avec les *Batlânim*, ou *Oisifs*, ces dix hommes qui, en raison de leur fortune personnelle ou d'une somme annuellement versée par la communauté, se trouvaient délivrés des sollicitudes de la vie matérielle et investis du devoir d'assister régulièrement à la prière publique, comme les chanoines de nos cathédrales? C'est possible. Ce premier, que M. Vigouroux coudoie volontiers parce qu'un vrai juif ça sent toujours l'Ancien Testament, et que l'Ancien Testament, sous toutes ses formes, fait les délices de mon ami, ce vénérable est probablement le Chef de la synagogue (*Rosch hakkeneseth*). Il a la même dignité que Jaïre, dont Jésus ressuscita la fille. Au signal qu'il donne, les chants commencent. Ce n'est rien d'harmonieux. Cette confusion de voix nasillardes ne répond pas à l'idée que je m'étais faite de la sonorité et de la majesté du langage hébraïque. Il n'est pas possible que David ait chanté ainsi. A travers des modulations où je serais fort embarrassé pour trouver une note franche, tant on chevauche perpétuellement entre les quarts et les dixièmes de ton, je remarque que la liturgie est vivement dialoguée et que chacun semble fort bien comprendre ce qu'il dit.

Mais voici que le grand délégué de l'assemblée, le *Chéliak*, se lève et gravit en chantant les degrés qui montent au tabernacle. Il y prend respectueusement le livre de la Loi enroulé autour de deux bâtons précieusement sculptés, et le porte à l'ambon, ou estrade dressée au



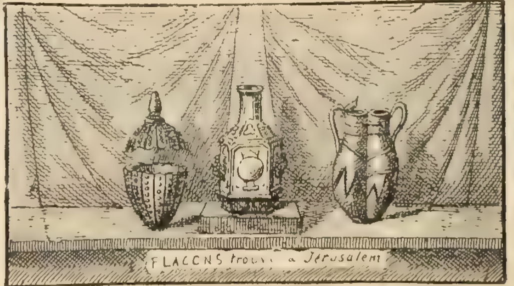

Vases trouvés à Jérusalem



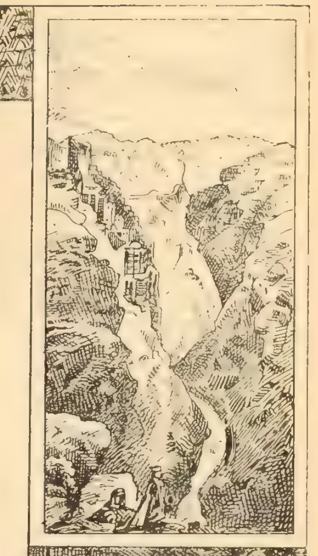


milieu de la salle. Après l'avoir déposé sur le pupitre, il appelle au hasard un lecteur. On regarde avec curiosité celui qui, ainsi invité, monte à côté du *Chéliak* pour lire sur le parchemin déroulé le passage qu'on lui indique. C'est ici l'antique scène de Nazareth prise sur le vif. Le jeune homme fait très convenablement la lecture, mais, à notre grand regret, il n'y a pas de *derasch* ou d'exhortation. C'est dommage, l'auditoire était nombreux et bien disposé. Je remarque que les hommes seuls font partie de la véritable et vivante assemblée. Les femmes sont reléguées dans les tribunes. Les chuchotements, les cris de joie ou d'indignation sont très marqués dans ces réunions, où chacun a un rôle actif, ce qui leur donne une physionomie à part et où l'on ne retrouve rien de la tenue correcte et calme de nos églises. Le *Chéliak* entonne un psaume, et les chants reprennent aussitôt.

Mais pourquoi donc tout le monde se balance-t-il sur un côté sitôt qu'on chante? Dans une troisième synagogue nous avons remarqué qu'on se tenait sur un seul pied, et qu'à certains moments de la psalmodie il fallait sautiller sur les deux à la fois. Pourquoi ces puérilités viennent-elles défigurer une liturgie qui par tant de côtés garde des vestiges de sa majesté native? A la sortie de la synagogue, où l'on chantait ainsi en équilibre sur une jambe, on a passé sous le nez des fidèles un citron et un bouquet de fleurs. Nul n'a pu m'expliquer le sens de cette cérémonie. Je ne sais s'il s'est jamais trouvé



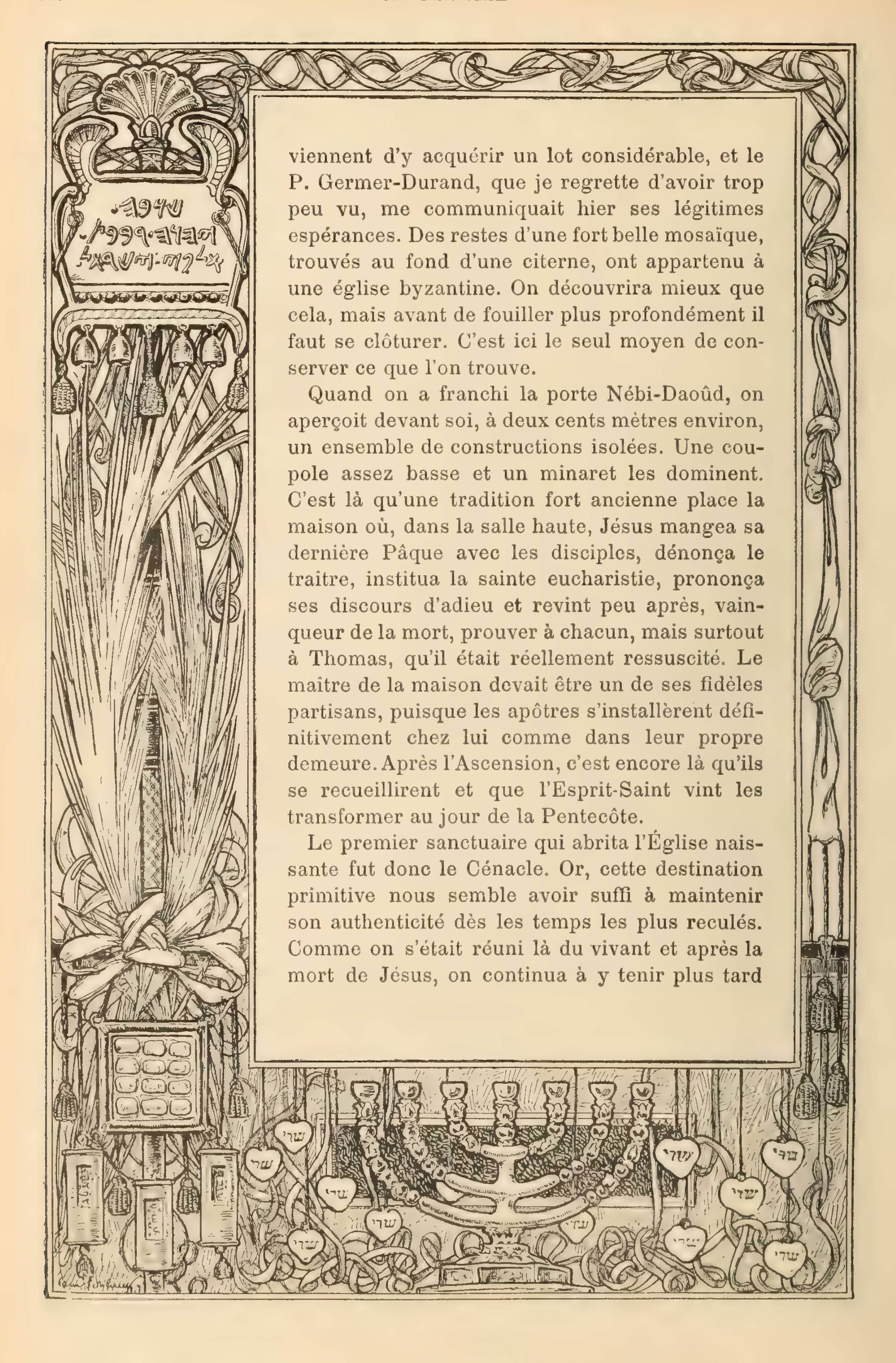




sur terre rien de plus fécond en inventions ridicules que le cerveau des rabbins de la décadence. Que tout nous semble, au contraire, grave et émouvant sitôt que Moïse seul reparaît. Le *Chéliak* est descendu de l'ambon tenant la Loi au-dessus de sa tête et bénissant l'assemblée qui criait : *Amen! amen!* En même temps les pères levaient leurs mains sur les petits enfants, les vieillards étendaient leurs bras vers le livre saint, les jeunes gens se précipitaient pour le baiser. Tout le monde criait, et sans comprendre ce que chacun disait, nous jugions que c'était beau. Nous n'avons pu nous défendre d'une réelle émotion. Pauvre peuple, quelle ténacité dans l'erreur, quand tout, les pierres, les hommes, les siècles crient contre lui! Oui, il garde encore dans son âme quelque chose du Père des croyants et sur sa tête comme un souffle de Jéhovah. Quand Jésus entrera-t-il dans son cœur?

Comme nous sortons de la synagogue, de charmants petits israélites s'offrent à nous diriger vers le Cénacle et le tombeau de David, que nous voulons visiter. Tout cela est hors de la ville actuelle. On sait que, depuis Adrien, la partie sud du mont Sion a été rejetée au-delà des remparts. Au point de vue des recherches archéologiques, ce n'est pas un malheur, car le terrain y a été moins bouleversé que dans la ville actuelle, et ma conviction est que des fouilles sur la célèbre montagne amèneront de sérieux résultats. Les Augustins de l'Assomption





viennent d'y acquérir un lot considérable, et le P. Germer-Durand, que je regrette d'avoir trop peu vu, me communiquait hier ses légitimes espérances. Des restes d'une fort belle mosaïque, trouvés au fond d'une citerne, ont appartenu à une église byzantine. On découvrira mieux que cela, mais avant de fouiller plus profondément il faut se clôturer. C'est ici le seul moyen de conserver ce que l'on trouve.

Quand on a franchi la porte Nébi-Daoûd, on aperçoit devant soi, à deux cents mètres environ, un ensemble de constructions isolées. Une coupole assez basse et un minaret les dominent. C'est là qu'une tradition fort ancienne place la maison où, dans la salle haute, Jésus mangea sa dernière Pâque avec les disciples, dénonça le traître, institua la sainte eucharistie, prononça ses discours d'adieu et revint peu après, vainqueur de la mort, prouver à chacun, mais surtout à Thomas, qu'il était réellement ressuscité. Le maître de la maison devait être un de ses fidèles partisans, puisque les apôtres s'installèrent définitivement chez lui comme dans leur propre demeure. Après l'Ascension, c'est encore là qu'ils se recueillirent et que l'Esprit-Saint vint les transformer au jour de la Pentecôte.

Le premier sanctuaire qui abrita l'Église naissante fut donc le Cénacle. Or, cette destination primitive nous semble avoir suffi à maintenir son authenticité dès les temps les plus reculés. Comme on s'était réuni là du vivant et après la mort de Jésus, on continua à y tenir plus tard

les assemblées chrétiennes, au moins jusqu'au siège de Jérusalem par Titus. Peut-être même en raison de ses modestes proportions le sanctuaire échappa-t-il à la ruine générale. En tout cas, il dut être relevé peu après, car saint Épiphane déclare qu'il existait du temps d'Adrien. Quand l'impératrice Hélène voulut le rendre digne des grands souvenirs qui s'y rattachaient, elle y fit construire une basilique importante et peut-être à deux étages pour mieux rappeler la chambre haute où tant d'événements mémorables s'étaient accomplis. Dans une de ses lettres, saint Jérôme se propose d'y aller prier avec sainte Paule. Saint Cyrille de Jérusalem l'appelle l'église des Apôtres. C'est à elle que s'applique ce titre d'*église première*, donné dans la relation du prêtre Lucien au sanctuaire où furent provisoirement déposées les reliques de saint Étienne, de Gamaliel et de Nicodème, trouvées à Caphar-Gamala, comme je l'observais ce matin. Il n'est pas un pèlerin qui, dans le récit de son voyage en Terre Sainte, n'ait fait mention du glorieux sanctuaire. Au onzième siècle il était en ruines. Les Croisés le relevèrent et l'entourèrent d'une muraille fortifiée. A la chute du royaume latin, les musulmans s'en emparèrent. Enfin, après l'avoir pris, perdu et repris encore, les Franciscains eurent la douleur de le perdre définitivement vers le milieu du seizième siècle. Il est devenu une mosquée.

Nous arrivons dans une cour intérieure d'où, par un escalier rapide, nous atteignons une ter-



CÉNACLE ET TOMBEAU DE DAVID





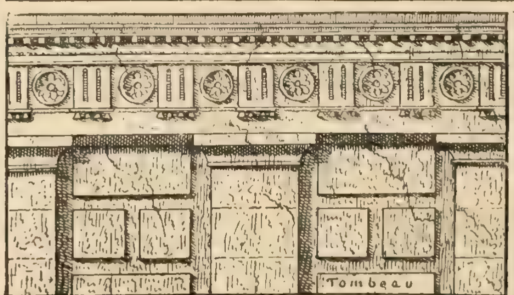
rasse pavée. C'est là que s'ouvre la porte d'une église supérieure, correspondant, dit-on, à l'ancienne salle haute ou Cénacle. C'est tout simplement un fragment d'église gothique de la meilleure époque. Deux colonnes superposées aux piliers qui doivent être au rez-de-chaussée, la divisent en deux nefs dans le sens de la longueur, qui est de quinze mètres environ. Un *mihrab* nous avertit que c'est désormais une mosquée, tandis qu'une petite niche rappelle qu'en d'autres temps on y a offert le saint sacrifice de la messe. Afin que la profanation soit plus complète, sous nos pieds est un harem. A l'entrée il y a des écuries.

Les musulmans, pour s'emparer du Cénacle, prétextèrent qu'il était sur le tombeau de David. Un juif leur avait fait cette importante révélation. En conséquence on nous propose de gravir encore quelques escaliers à un angle de la salle, et nous voyons, sous un tapis assez misérable, le vaste cénotaphe, reproduction d'un sarcophage souterrain, qui serait le tombeau du grand roi. Évidemment la relique est d'invention musulmane, et si jamais il y avait eu ici une crypte avec une sépulture antique, il est à croire que les pèlerins des premiers siècles en auraient parlé. Que quelqu'un sache où est le tombeau de David, ce n'est pas probable. Qu'il soit sur le mont Sion et non loin d'ici, c'est à peu près certain.

L'Ecriture porte en toutes lettres : « David s'endormit avec ses pères, et il fut enseveli dans la cité de David. » La même formule est répétée

OUR DE DAVID











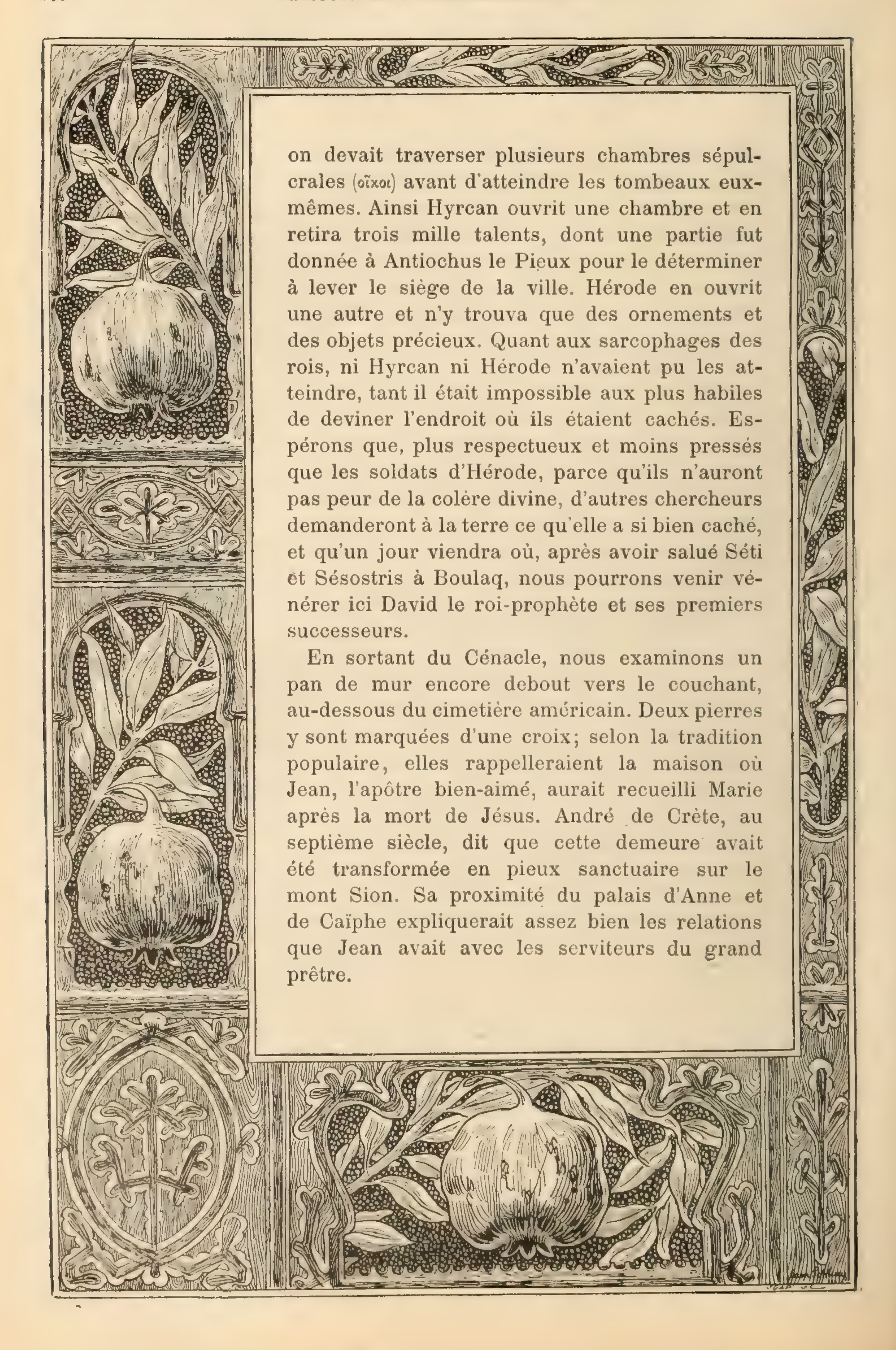
pour Salomon et douze de ses successeurs. Au deuxième livre d'Esdras, il est dit que « Sellum bâtit la porte de la source, fit le mur de l'étang de Siloé, près du jardin du roi, jusqu'aux degrés qui descendent de la cité de David, et que Néhémie travailla après lui aux réparations, jusqu'en face des tombeaux de David, jusqu'à l'étang qui avait été construit, jusqu'à la maison des Braves. » Quel qu'ait été le site précis de l'étang et de la citadelle, il est évident qu'ils se trouvaient sur la ligne partant de Siloé et du jardin du roi pour contourner le mont Sion vers le couchant. Donc la royale sépulture était au sud de Sion, où elle sert de repère à celui qui raconte la réédification des remparts. Au temps des Apôtres, sa place était parfaitement connue; et il n'est pas certain que, le jour de la Pentecôte, parlant peut-être de la terrasse même du Cénacle, Pierre n'ait pas voulu faire allusion à la proximité du fameux tombeau : « Hommes, frères, disait-il, qu'il me soit permis de vous rappeler librement au sujet du patriarche David, qu'il est mort, qu'il a été enseveli et que son tombeau est au milieu de nous (ἐν ἡμῖν) jusqu'à ce jour. » Quoi de surprenant, puisque quarante ans auparavant Hérode, après avoir essayé de le violer pour en retirer l'argent qu'il y croyait enfoui, l'avait fait couvrir d'un magnifique mausolée en pierres blanches, expiation tardive d'un sacrilège qui avait coûté la vie à deux de ses doryphores.

D'après ce que dit ailleurs le même historien,


BRANCHES DE FIGUIER ET DE MURIER

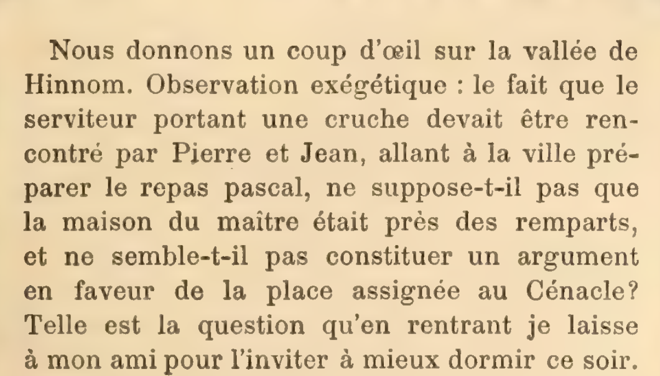

CACTUS


CÉNACLE ET TOMBEAU DE DAVID



on devait traverser plusieurs chambres sépulcrales (οἶχοι) avant d'atteindre les tombeaux eux-mêmes. Ainsi Hyrcan ouvrit une chambre et en retira trois mille talents, dont une partie fut donnée à Antiochus le Pieux pour le déterminer à lever le siège de la ville. Hérode en ouvrit une autre et n'y trouva que des ornements et des objets précieux. Quant aux sarcophages des rois, ni Hyrcan ni Hérode n'avaient pu les atteindre, tant il était impossible aux plus habiles de deviner l'endroit où ils étaient cachés. Espérons que, plus respectueux et moins pressés que les soldats d'Hérode, parce qu'ils n'auront pas peur de la colère divine, d'autres chercheurs demanderont à la terre ce qu'elle a si bien caché, et qu'un jour viendra où, après avoir salué Séti et Sésostris à Boulaq, nous pourrons venir vénérer ici David le roi-prophète et ses premiers successeurs.

En sortant du Cénacle, nous examinons un pan de mur encore debout vers le couchant, au-dessous du cimetière américain. Deux pierres y sont marquées d'une croix; selon la tradition populaire, elles rappelleraient la maison où Jean, l'apôtre bien-aimé, aurait recueilli Marie après la mort de Jésus. André de Crète, au septième siècle, dit que cette demeure avait été transformée en pieux sanctuaire sur le mont Sion. Sa proximité du palais d'Anne et de Caïphe expliquerait assez bien les relations que Jean avait avec les serviteurs du grand prêtre.





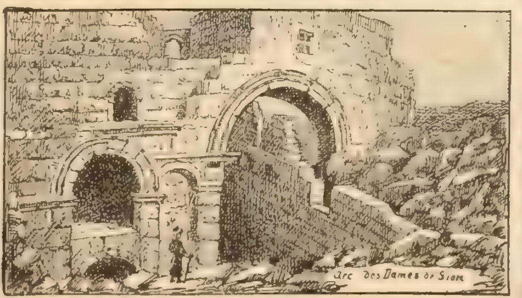
Nous donnons un coup d'œil sur la vallée de Hinnom. Observation exégétique : le fait que le serviteur portant une cruche devait être rencontré par Pierre et Jean, allant à la ville préparer le repas pascal, ne suppose-t-il pas que la maison du maître était près des remparts, et ne semble-t-il pas constituer un argument en faveur de la place assignée au Cénacle? Telle est la question qu'en rentrant je laisse à mon ami pour l'inviter à mieux dormir ce soir.

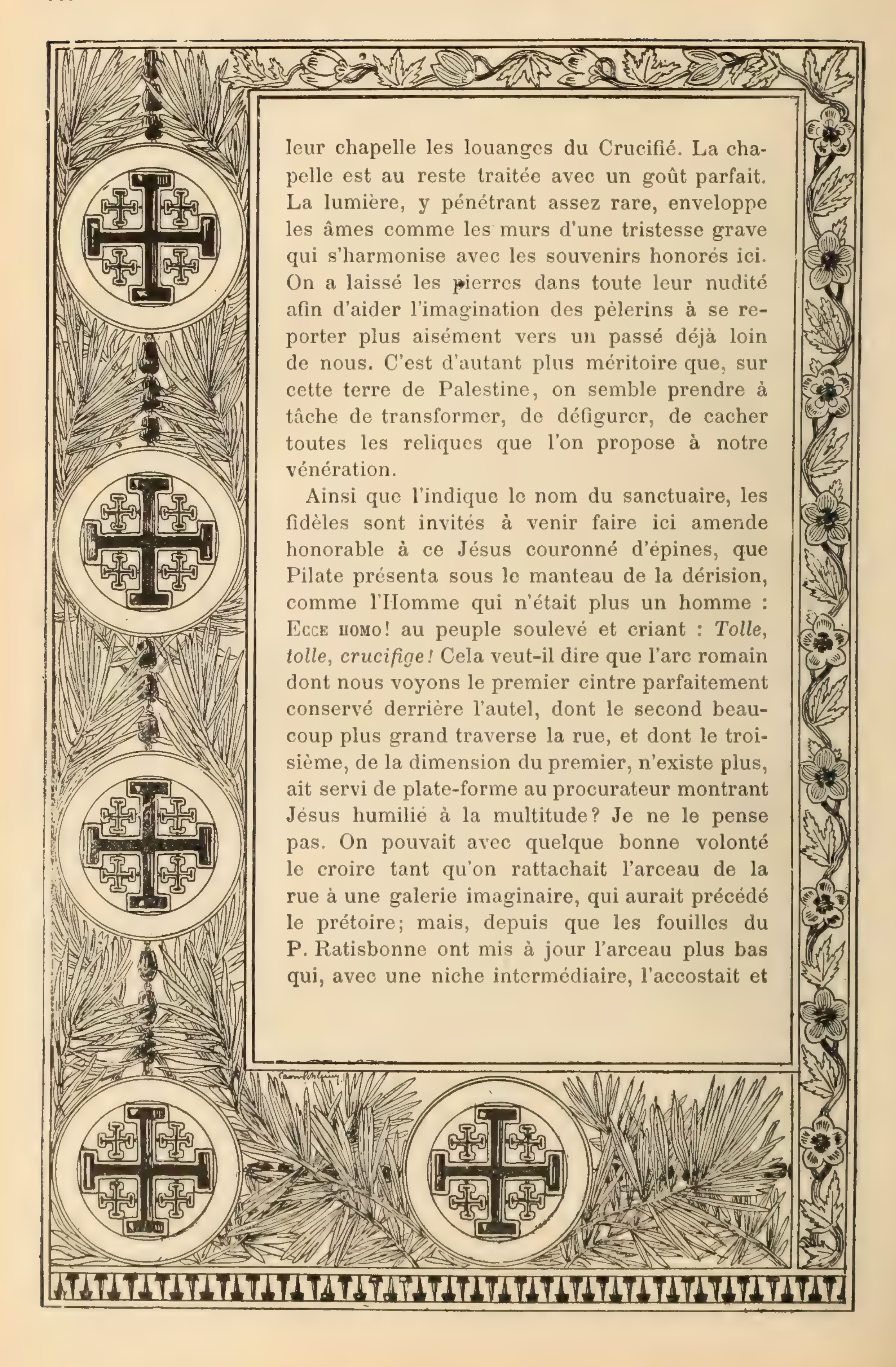
Dimanche, 18 mars.

Nous allons dire la messe chez les Dames de Sion, qui ont pour aumônier un élève de M. Vigouroux, l'abbé de Chaumontel, prêtre aussi aimable que pieux. Sous la plus heureuse des inspirations, le P. Marie Ratisbonne a voulu ériger ici comme une chapelle expiatoire où de saintes âmes, pour la plupart venues comme lui du judaïsme, prient et s'immolent là même où le peuple prévaricateur demanda que le sang du Juste retombât sur sa propre tête et sur celle de ses enfants. Rien de plus touchant que cette œuvre de réparation solennelle entreprise par un de ceux qui portaient à leur front la responsabilité et la trace du sang divin.

Les religieuses déléguées ici pour y représenter le judaïsme repentant tiennent admirablement leurs écoles, soignent les malades qui se présentent au dispensaire et chantent dans







leur chapelle les louanges du Crucifié. La chapelle est au reste traitée avec un goût parfait. La lumière, y pénétrant assez rare, enveloppe les âmes comme les murs d'une tristesse grave qui s'harmonise avec les souvenirs honorés ici. On a laissé les pierres dans toute leur nudité afin d'aider l'imagination des pèlerins à se reporter plus aisément vers un passé déjà loin de nous. C'est d'autant plus méritoire que, sur cette terre de Palestine, on semble prendre à tâche de transformer, de défigurer, de cacher toutes les reliques que l'on propose à notre vénération.

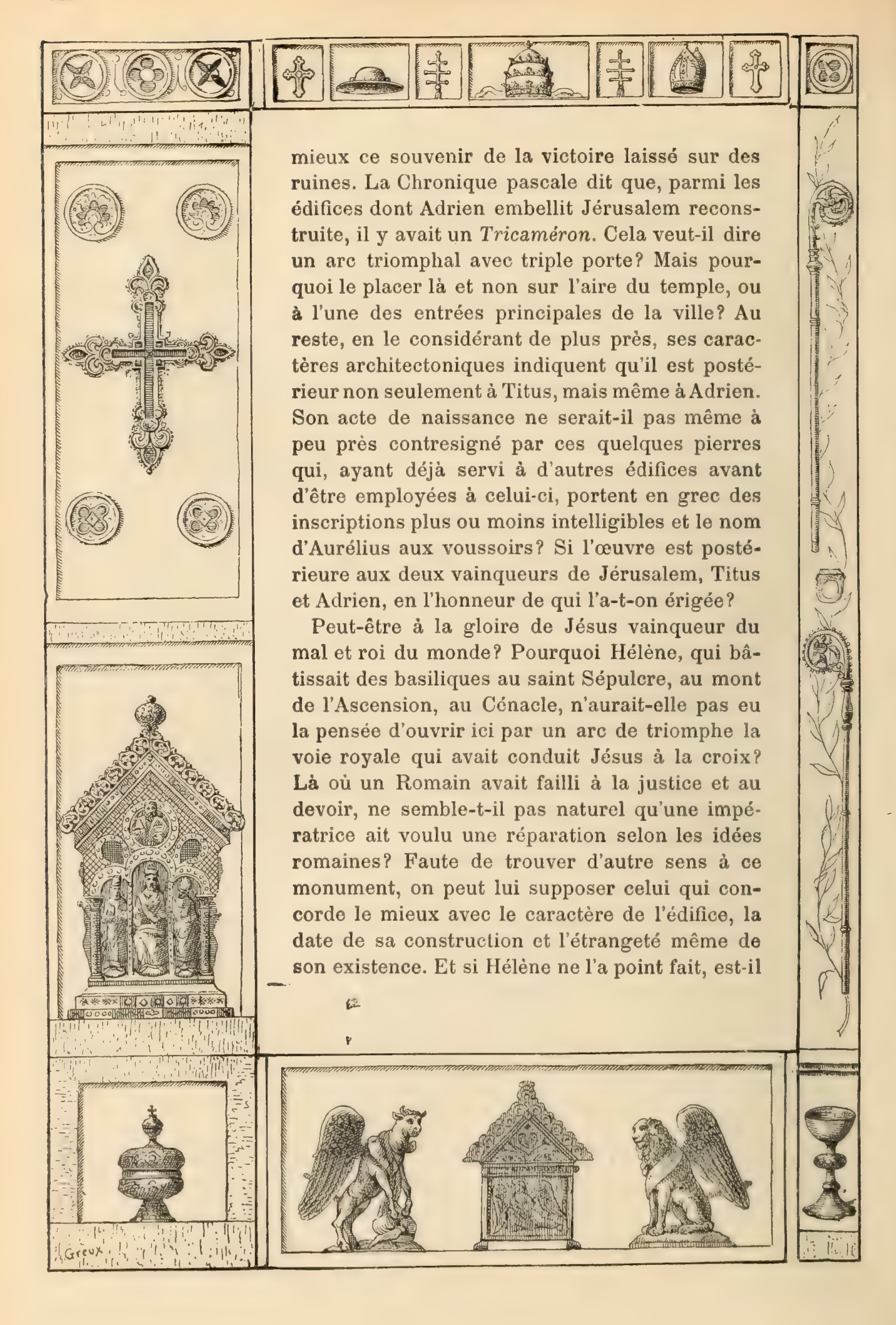
Ainsi que l'indique le nom du sanctuaire, les fidèles sont invités à venir faire ici amende honorable à ce Jésus couronné d'épines, que Pilate présenta sous le manteau de la dérision, comme l'Homme qui n'était plus un homme : Ecce homo! au peuple soulevé et criant : *Tolle, tolle, crucifige!* Cela veut-il dire que l'arc romain dont nous voyons le premier cintre parfaitement conservé derrière l'autel, dont le second beaucoup plus grand traverse la rue, et dont le troisième, de la dimension du premier, n'existe plus, ait servi de plate-forme au procurateur montrant Jésus humilié à la multitude? Je ne le pense pas. On pouvait avec quelque bonne volonté le croire tant qu'on rattachait l'arceau de la rue à une galerie imaginaire, qui aurait précédé le prétoire; mais, depuis que les fouilles du P. Ratisbonne ont mis à jour l'arceau plus bas qui, avec une niche intermédiaire, l'accostait et



supposait son pendant sur l'autre côté, il est devenu évident qu'on se trouve en face d'un arc triomphal, tels que ceux de Titus, de Septime-Sévère et de Constantin à Rome, pour ne pas parler de tant d'autres que les Césars et leurs généraux multiplièrent dans tout l'empire, afin de perpétuer le souvenir de leurs victoires. J'en ai vu en France, à Orange et à Saint-Remy, qui rappellent assez exactement celui-ci. Or un arc de triomphe n'est pas facilement accessible à son sommet, parce que d'ordinaire il ne se rattache à aucun édifice voisin. En outre, il devait être régulièrement orné de statues sur la plate-forme. Je crois que c'est la tête de l'une d'elles qui a été trouvée près du tombeau des Rois et que l'on a prise pour la tête d'Adrien. Puisqu'il ne pouvait servir ni de tribune ni de tribunal, il faut renoncer ici à la légende et revenir à la réalité.

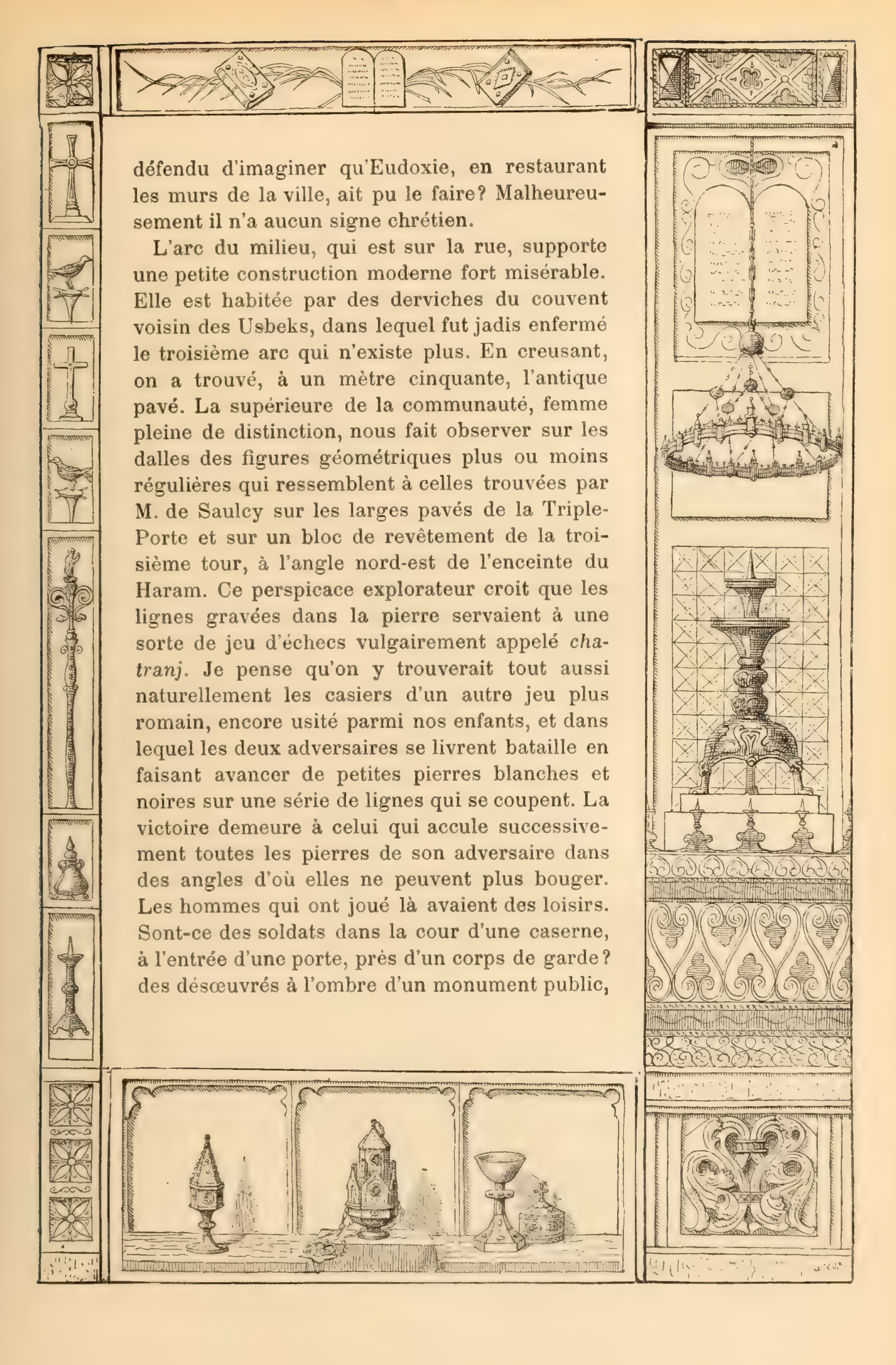
Ce qui saute d'abord aux yeux, c'est que cette porte triomphale n'a jamais fait partie des anciens remparts. La troisième enceinte passait loin d'ici, la seconde n'y arrivait pas. En toute hypothèse, comme l'arc va du sud au nord, il eût accosté la troisième enceinte perpendiculairement et la seconde tout au plus en crochet, ce qui est invraisemblable.

Avant Titus, quel sens donner à un monument pareil? Aucun; il n'aurait pas eu sa raison d'être. Dès lors il n'a pu être témoin des scènes odieuses qui se passèrent devant le prétoire de Pilate. Après le triomphe des Romains on s'expliquerait



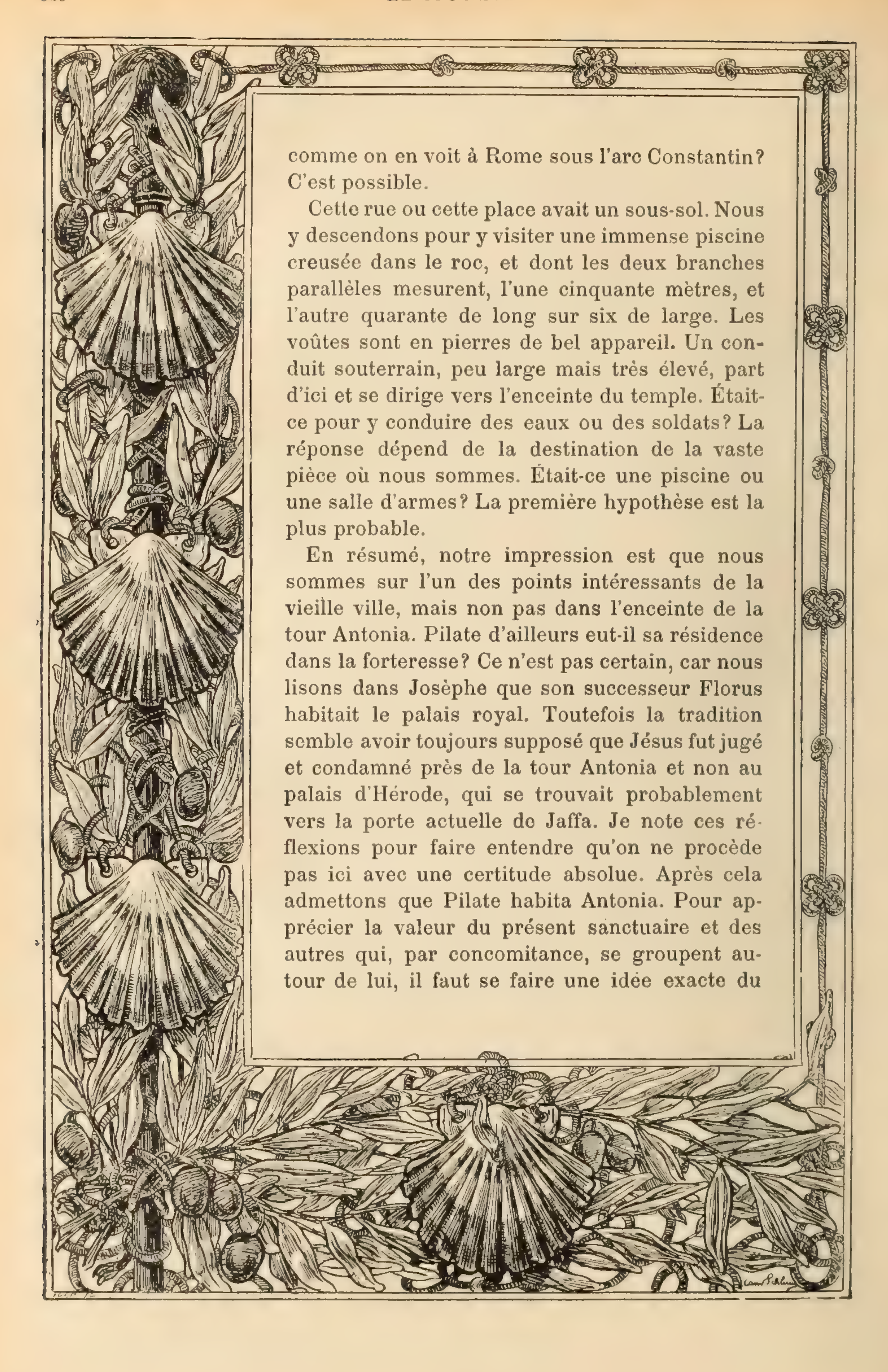
mieux ce souvenir de la victoire laissé sur des ruines. La Chronique pascale dit que, parmi les édifices dont Adrien embellit Jérusalem reconstruite, il y avait un *Tricaméron*. Cela veut-il dire un arc triomphal avec triple porte? Mais pourquoi le placer là et non sur l'aire du temple, ou à l'une des entrées principales de la ville? Au reste, en le considérant de plus près, ses caractères architectoniques indiquent qu'il est postérieur non seulement à Titus, mais même à Adrien. Son acte de naissance ne serait-il pas même à peu près contresigné par ces quelques pierres qui, ayant déjà servi à d'autres édifices avant d'être employées à celui-ci, portent en grec des inscriptions plus ou moins intelligibles et le nom d'Aurélius aux voussoirs? Si l'œuvre est postérieure aux deux vainqueurs de Jérusalem, Titus et Adrien, en l'honneur de qui l'a-t-on érigée?

Peut-être à la gloire de Jésus vainqueur du mal et roi du monde? Pourquoi Hélène, qui bâtissait des basiliques au saint Sépulcre, au mont de l'Ascension, au Cénacle, n'aurait-elle pas eu la pensée d'ouvrir ici par un arc de triomphe la voie royale qui avait conduit Jésus à la croix? Là où un Romain avait failli à la justice et au devoir, ne semble-t-il pas naturel qu'une impératrice ait voulu une réparation selon les idées romaines? Faute de trouver d'autre sens à ce monument, on peut lui supposer celui qui concorde le mieux avec le caractère de l'édifice, la date de sa construction et l'étrangeté même de son existence. Et si Hélène ne l'a point fait, est-il



défendu d'imaginer qu'Eudoxie, en restaurant les murs de la ville, ait pu le faire? Malheureusement il n'a aucun signe chrétien.

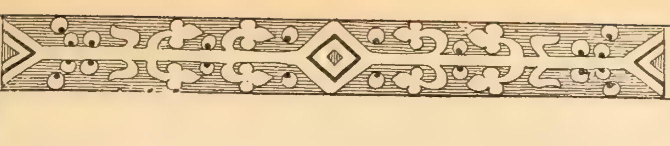
L'arc du milieu, qui est sur la rue, supporte une petite construction moderne fort misérable. Elle est habitée par des derviches du couvent voisin des Usbeks, dans lequel fut jadis enfermé le troisième arc qui n'existe plus. En creusant, on a trouvé, à un mètre cinquante, l'antique pavé. La supérieure de la communauté, femme pleine de distinction, nous fait observer sur les dalles des figures géométriques plus ou moins régulières qui ressemblent à celles trouvées par M. de Saulcy sur les larges pavés de la Triple-Porte et sur un bloc de revêtement de la troisième tour, à l'angle nord-est de l'enceinte du Haram. Ce perspicace explorateur croit que les lignes gravées dans la pierre servaient à une sorte de jeu d'échecs vulgairement appelé *chatranj*. Je pense qu'on y trouverait tout aussi naturellement les casiers d'un autre jeu plus romain, encore usité parmi nos enfants, et dans lequel les deux adversaires se livrent bataille en faisant avancer de petites pierres blanches et noires sur une série de lignes qui se coupent. La victoire demeure à celui qui accule successivement toutes les pierres de son adversaire dans des angles d'où elles ne peuvent plus bouger. Les hommes qui ont joué là avaient des loisirs. Sont-ce des soldats dans la cour d'une caserne, à l'entrée d'une porte, près d'un corps de garde? des désœuvrés à l'ombre d'un monument public,



comme on en voit à Rome sous l'arc Constantin? C'est possible.

Cette rue ou cette place avait un sous-sol. Nous y descendons pour y visiter une immense piscine creusée dans le roc, et dont les deux branches parallèles mesurent, l'une cinquante mètres, et l'autre quarante de long sur six de large. Les voûtes sont en pierres de bel appareil. Un conduit souterrain, peu large mais très élevé, part d'ici et se dirige vers l'enceinte du temple. Était-ce pour y conduire des eaux ou des soldats? La réponse dépend de la destination de la vaste pièce où nous sommes. Était-ce une piscine ou une salle d'armes? La première hypothèse est la plus probable.

En résumé, notre impression est que nous sommes sur l'un des points intéressants de la vieille ville, mais non pas dans l'enceinte de la tour Antonia. Pilate d'ailleurs eut-il sa résidence dans la forteresse? Ce n'est pas certain, car nous lisons dans Josèphe que son successeur Florus habitait le palais royal. Toutefois la tradition semble avoir toujours supposé que Jésus fut jugé et condamné près de la tour Antonia et non au palais d'Hérode, qui se trouvait probablement vers la porte actuelle de Jaffa. Je note ces réflexions pour faire entendre qu'on ne procède pas ici avec une certitude absolue. Après cela admettons que Pilate habita Antonia. Pour apprécier la valeur du présent sanctuaire et des autres qui, par concomitance, se groupent autour de lui, il faut se faire une idée exacte du



Prétoire, du Lithostrotos et de la scène telle que l'Évangile nous l'a décrite.

Le prétoire était la résidence ordinaire du gouverneur, et, ainsi que le marque Cicéron à propos de Verrès, le lieu où il rendait la justice. Il était précédé, comme nos tribunaux actuels, d'un vestibule ou péristyle que l'on abordait par des degrés. C'est là, devant la foule répandue sur la place environnante, que le gouverneur rendait la sentence. Pour plus de solennité, il y faisait porter son siège de juge, le *bêma*, qui reposait sur un parvis de mosaïque mobile nommé Lithostrotos, et, en araméen, *Gabbatha*. Depuis Jules César, ces mosaïques étaient devenues le complément de bagages qui suivaient le consul au milieu des camps et que les procurateurs s'attribuèrent dans les provinces où ils devaient remplir l'office de juges. Que le bêma ou siège avec ses appendices fût mobile, on en voit la preuve dans Josèphe. Cet historien nous montre Pilate le faisant dresser au milieu du grand cirque de Césarée, et Florus devant le palais royal où il résidait à Jérusalem.

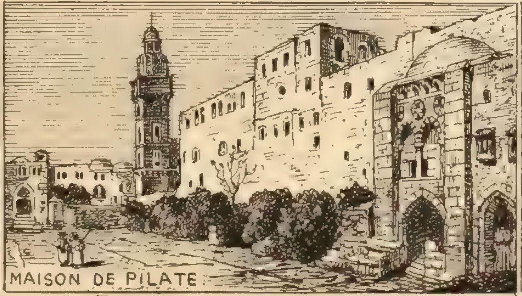
Quand les Juifs se présentèrent de bon matin devant le prétoire, ils n'entrèrent pas même sous le propylée, car ils ne voulaient pas se souiller le jour où il fallait manger la pâque. Au tumulte qu'ils faisaient, Pilate sortit et s'avança sous le péristyle qui dominait la rue ou la place publique et constituait comme une vaste tribune. C'est de là qu'il engagea la première discussion avec la foule, en disant : « Que vou-



Le Candélabre de Tabarieh

TOUR ANTONIA





MAISON DE PILATE











lez-vous à cet homme? » Et la foule vociféra alors ses premières accusations : « C'est un agitateur dangereux; il nie les droits de César, il se fait roi! » Pilate, suspectant à bon droit ce zèle nouveau du parti hiérarchique pour les intérêts de César, voulut, avant d'aller plus loin, entendre les explications de Jésus et le fit entrer dans le prétoire ou l'entraîna vers le fond du péristyle, loin des cris de la foule.

Après l'avoir interrogé, il le ramena vers ses accusateurs et proclama son innocence. On sait comment l'émeute protesta en accumulant de nouvelles calomnies. C'est alors que, par son silence, l'accusé provoqua l'admiration du gouverneur, sans toutefois le déterminer à faire prévaloir la justice. Le nom d'Hérode, prononcé au hasard à travers les clameurs de la foule, offrit à Pilate une belle occasion de renvoyer l'accusé du *forum apprehensionis* au *forum originis*. Jésus fut adressé à Hérode et là se termine la première partie de la procédure civile.

Où demeurait Hérode? On l'ignore. Peut-être au palais de son père, si Pilate ne l'occupait pas. Et ici, il faut imaginer une seconde exhibition de l'accusé à travers les rues de la ville. La première avait été fort matinale, du palais de Caïphe au prétoire. La troisième fut très ignominieuse. Jésus sortit de chez Hérode portant sur ses épaules le manteau blanc des insensés.

C'est dans ce costume humiliant qu'il remonta l'escalier du prétoire. Pilate reparaît alors, et, encouragé peut-être par l'attitude d'Hérode vis-

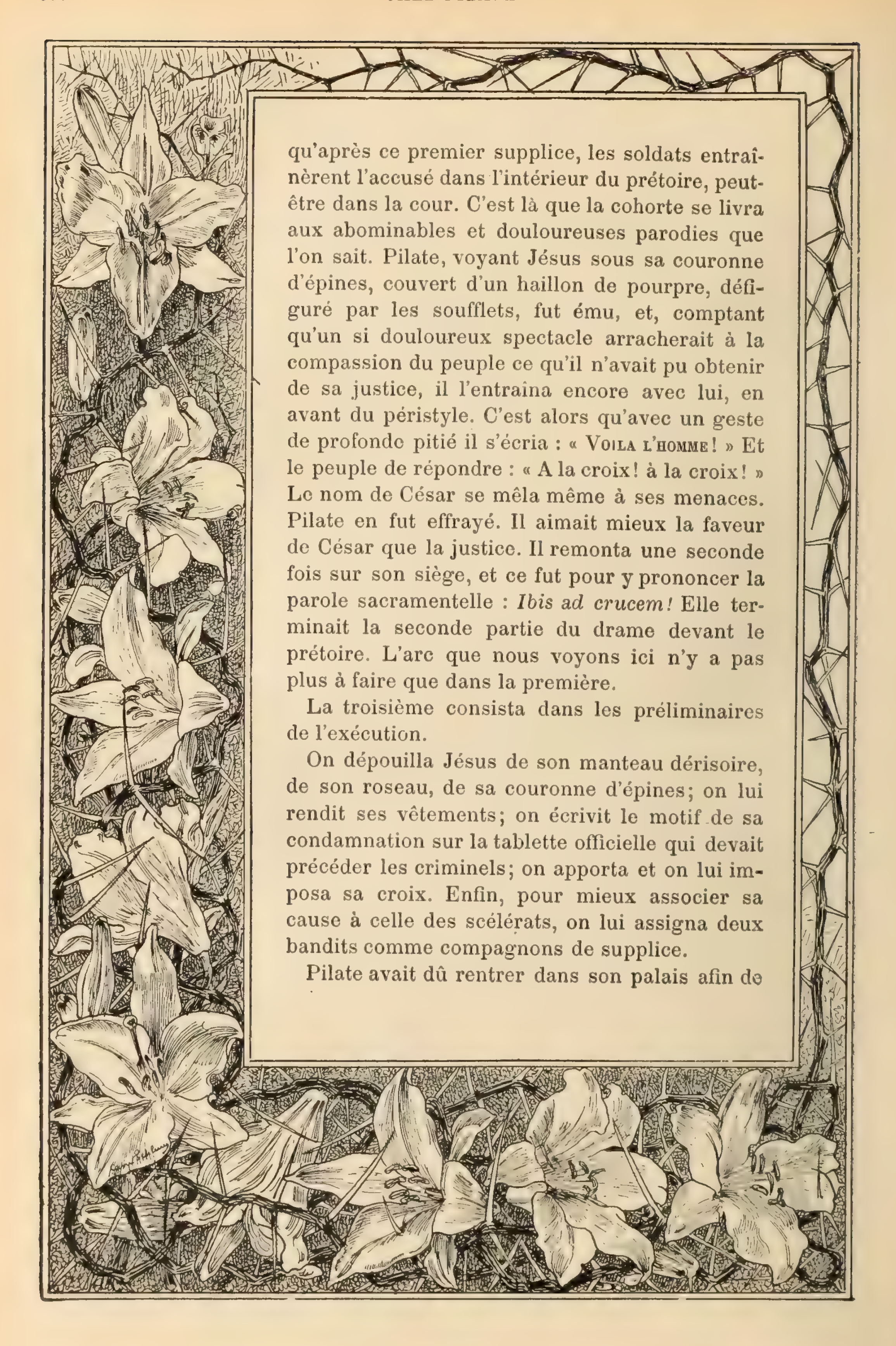




à-vis du prévenu, il propose aux princes des prêtres de lui faire infliger une correction pour le mettre ensuite en liberté. Au peuple, sur la droiture et l'honnêteté duquel il compte, il offre la grâce de Jésus ou de Barabbas, convaincu qu'un tel rapprochement assure la délivrance de l'innocent. Ces pourparlers, où le procurateur commence à faiblir, se passent sur le devant du péristyle.

Comme il voit qu'on travaille la foule, Pilate, pour inspirer plus de respect, monte sur son siège de président. De là, il est prêt à prononcer la mise en liberté de Jésus, si peu qu'il recueille quelques voix en sa faveur. C'est alors que sa femme lui fait dire de ne pas se compromettre dans cette affaire où la vie d'un honnête homme est en jeu. De son siège, Pilate élève la voix (προσεφώνησεν) pour déterminer le peuple à se prononcer contre Barabbas. Mais les cris de mort deviennent de plus en plus violents contre l'innocent : « A mort Jésus et vive Barabbas! » Pilate comprend que la foule est inexorable et qu'il faut affronter une émeute ou capituler. Avec solennité, il se lave les mains, pour soulager sa conscience, tandis que la foule aveugle veut que le sang du Juste retombe sur Israël jusqu'aux dernières générations.

Jésus fut flagellé en public, devant le siège du procurateur. Tel était l'usage. Josèphe raconte, en effet, de Florus qu'il fit fouetter de verges devant son tribunal, pour les envoyer ensuite à la croix, des Juifs de distinction. Il est dit

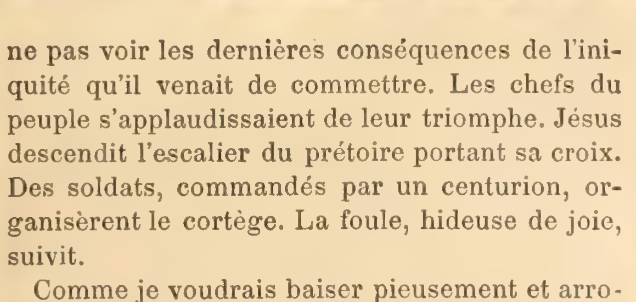


qu'après ce premier supplice, les soldats entraînèrent l'accusé dans l'intérieur du prétoire, peut-être dans la cour. C'est là que la cohorte se livra aux abominables et douloureuses parodies que l'on sait. Pilate, voyant Jésus sous sa couronne d'épines, couvert d'un haillon de pourpre, défiguré par les soufflets, fut ému, et, comptant qu'un si douloureux spectacle arracherait à la compassion du peuple ce qu'il n'avait pu obtenir de sa justice, il l'entraîna encore avec lui, en avant du péristyle. C'est alors qu'avec un geste de profonde pitié il s'écria : « VOILA L'HOMME ! » Et le peuple de répondre : « A la croix ! à la croix ! » Le nom de César se mêla même à ses menaces. Pilate en fut effrayé. Il aimait mieux la faveur de César que la justice. Il remonta une seconde fois sur son siège, et ce fut pour y prononcer la parole sacramentelle : *Ibis ad crucem!* Elle terminait la seconde partie du drame devant le prétoire. L'arc que nous voyons ici n'y a pas plus à faire que dans la première.

La troisième consista dans les préliminaires de l'exécution.

On dépouilla Jésus de son manteau dérisoire, de son roseau, de sa couronne d'épines; on lui rendit ses vêtements; on écrivit le motif de sa condamnation sur la tablette officielle qui devait précéder les criminels; on apporta et on lui imposa sa croix. Enfin, pour mieux associer sa cause à celle des scélérats, on lui assigna deux bandits comme compagnons de supplice.

Pilate avait dû rentrer dans son palais afin de





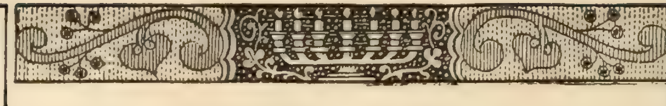
ne pas voir les dernières conséquences de l'iniquité qu'il venait de commettre. Les chefs du peuple s'applaudissaient de leur triomphe. Jésus descendit l'escalier du prétoire portant sa croix. Des soldats, commandés par un centurion, organisèrent le cortège. La foule, hideuse de joie, suivit.

Comme je voudrais baiser pieusement et arroser de mes larmes le chemin par où le Maître passa alors! Où est-il? Au lieu où nous venons de voir l'antique pavé de la ville? On dit qu'il y a des taches de sang qui ne s'effacent plus. Pourquoi celles de Jésus ne sont-elles pas quelque part ici rayonnantes de sainteté, de générosité, d'amour? Son sang ne fut-il pas le sang du Juste?

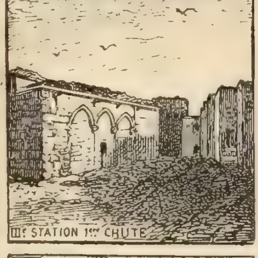
Par la porte des remparts la plus rapprochée, on eut hâte de sortir de la ville et de trouver au plus vite un lieu où il fut aisé d'en finir. Où fut cette porte! Nul ne le sait. Celle qu'on montre aux fouilles des Russes est trop près du Calvaire (à quatre-vingts mètres environ) pour motiver l'intervention du Cyrénéen. C'est plus au nord qu'il faut la chercher; et, à tout prendre, il pourrait bien se faire que la tradition populaire la fixant au lieu communément appelé la Porte judiciaire ne fût pas trop malavisée.

Quant à la forteresse Antonia, il n'est pas probable que sa partie septentrionale ait été au-dessus de la rue Sitti-Mariam. Les restes de contrescarpe visibles ici même en sont la preuve. Josèphe parle du fossé profond taillé dans le













roc qui séparait Antonia de la colline de Bézetha. Bien que creusé de main d'homme, il devait avoir une largeur suffisante pour que les fondations de la tour ne fussent pas d'un accès trop facile; or cette largeur nous reporte aisément au-delà de la rue.

Pour nous en rendre mieux compte, nous demandons à monter sur la terrasse de la maison qui domine pleinement l'aire du temple et la ville presque entière. Si Antonia arrivait où nous sommes, il faudrait ou lui donner plus de deux cents mètres de côté, ou reporter le temple plus au nord. Or la roche d'Arauna, le pont de Robinson et tant d'autres indications à peu près sûres ne le permettent pas. Au reste, dans des démolitions voisines du couvent, aussi bien qu'à l'hôpital autrichien, on a trouvé des sépultures juives très anciennes. N'est-ce pas encore une preuve que la place occupée par le couvent des Dames de Sion fut hors la deuxième enceinte? Elles ont bâti probablement sur le point même où Titus, ayant pris Bézetha, appuya ses machines de guerre pour donner l'assaut à Antonia. Je souhaite que mes doutes ne blessent pas les saintes âmes qui nous ont si bien accueillis.

Dans la caserne turque, presque vis-à-vis de l'*Ecce-Homo*, subsistent encore la petite chapelle du *Couronnement d'épines* et les ruines d'une ancienne église dite de la *Sainte-Sagesse*. Elle marquait le lieu où la Sagesse éternelle avait été entendue, jugée et condamnée par Pilate.







Des soldats aux fenêtres nous fixent d'un regard stupide. Ils ne soupçonnent guère les pensées qui nous préoccupent.

En suivant la rue vers l'est, nous visitons sur notre gauche le sanctuaire de la Flagellation, et un peu plus loin, dans le mur de la caserne, le point d'où fut détachée, pour être portée à Rome, la *Scala santa*, escalier qui aurait conduit au prétoire. Le tableau détaillé et précis des divers incidents qui, d'après l'Evangile, se produisirent chez Pilate, tel que nous venons de le retracer, dit assez ce que nous pensons de ces pieuses indications.

Dans la soirée nous allons faire une seconde visite à Mgr Bracco, le patriarche latin que nous n'avions pas eu l'honneur de rencontrer chez lui à notre arrivée. C'est un prélat pieux, intelligent, affable, tel qu'il en faudrait beaucoup pour mettre pleinement en relief notre supériorité sur le haut clergé schismatique d'Orient. Il a succédé à Mgr Valerga, que j'avais connu à Rome et qui, en 1847, était devenu le premier titulaire du patriarcat rétabli par Pie IX à Jérusalem.

Antérieurement, l'Eglise romaine était représentée, en Palestine, par les fils de Saint-François d'Assise. On sait comment ce grand serviteur de Jésus-Christ, trente-deux ans après que Jérusalem fut retombée au pouvoir des musulmans, débarqua à Ptolémaïs, suivi de quelques disciples courageux, pour reprendre avec des moyens plus évangéliques l'œuvre des Croisés,



IVe STATION OU LA VIERGE RENCONTRA SON FILS







définitivement anéantie après la bataille de Hattin, en 1186.

François d'Assise est l'un des hommes qui ont le plus visiblement mis en pratique la sainte folie de l'Évangile. Celui qui, si volontiers, parlait aux bêtes, parla avec une douceur extrême aux Sarrasins. Ceux-ci, comme celles-là, surpris de son courage, de sa tendresse et de sa simplicité, le respectèrent. Les sultans, comme les loups, furent ses frères et ses amis. Grâce à son influence, sa famille religieuse put se fixer près des Saints Lieux, qu'elle garda de l'œil et du cœur, le plus souvent sans pouvoir y pénétrer. Elle se résignait à attendre des jours meilleurs, et plus d'une fois ces jours meilleurs furent la mort. Vers le milieu du treizième siècle, tous les Franciscains qui étaient à Jérusalem périrent massacrés dans l'église même du Saint-Sépulcre. Cent ans plus tard, Dieu inspira à un roi de Sicile, Robert le Sage, et à sa femme Sanche, la pieuse pensée d'acquérir à prix d'or du sultan d'Egypte plusieurs sanctuaires, et surtout celui du mont Sion, pour les remettre aux mains du pape Clément VI, qui vivait alors à Avignon. Celui-ci en donna la propriété et la garde aux Franciscains. Mais en Orient le droit de propriété dure tout autant qu'il ne plaît pas aux plus forts de le supprimer. Dans la dernière moitié du seizième siècle, sous prétexte que le tombeau de David se trouvait au Cénacle, et que le grand roi était plus vénéré des musulmans que des chrétiens, on chassa du mont


LE CHÊNE


VIEUX FIGUIERS

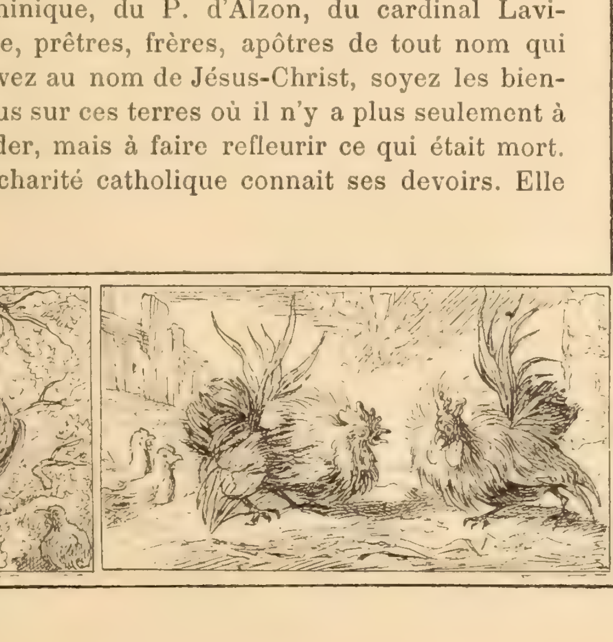

LES CÈDRES DU LIBAN


OLIVIERS



Sion les pieux gardiens de la Terre Sainte. Ils s'estimèrent heureux de pouvoir s'établir à prix d'or au couvent de Saint-Sauveur, où ils sont encore. Leur supérieur, ou P. Custode, a longtemps exercé une juridiction très étendue en Orient. Grégoire XVI la limita en 1829, et l'institution du patriarcat latin l'a réduite aux maisons de l'ordre. Le Patriarche est le chef hiérarchique du clergé séculier, qui se multiplie de jour en jour.

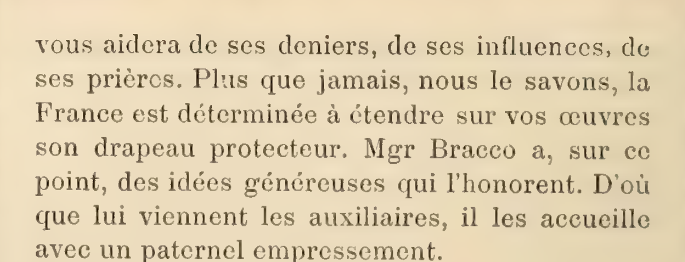
Quel que soit le mérite des Franciscains en Terre Sainte et quel qu'ait été leur dévouement à la cause de l'Église, il faudrait être aveuglé par un exclusivisme pharisaïque pour ne pas reconnaître qu'à côté d'eux, grâce à la tolérance actuelle de l'empire ottoman, il y a place pour d'autres familles religieuses capables, elles aussi, de rendre témoignage à Jésus-Christ et de faire son œuvre en des lieux si chers à toute âme chrétienne. De quel droit voudrait-on leur refuser l'honneur de s'enrôler dans la pacifique et féconde croisade qui aboutira plus sûrement que les expéditions sanglantes des siècles passés? La moisson mûrit, pourquoi ne pas demander au Père qu'il envoie des ouvriers nombreux dans le sillon? Fils loyaux et vaillants de Saint-Dominique, du P. d'Alzon, du cardinal Lavigerie, prêtres, frères, apôtres de tout nom qui arrivez au nom de Jésus-Christ, soyez les bienvenus sur ces terres où il n'y a plus seulement à garder, mais à faire refleurir ce qui était mort. La charité catholique connait ses devoirs. Elle





LE BLÉ DU MIRACLE
ÉPIS D'ORGE, IVRAIE



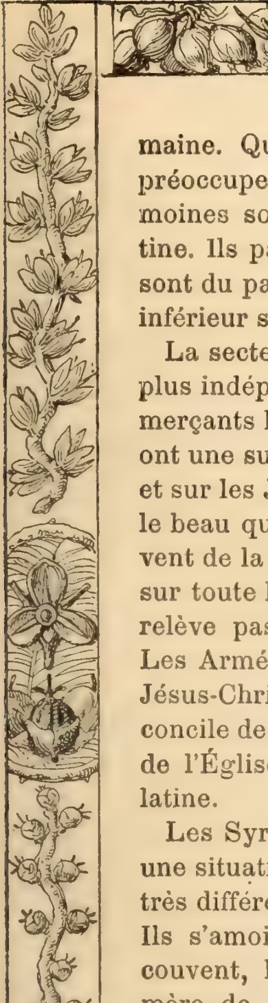



vous aidera de ses deniers, de ses influences, de ses prières. Plus que jamais, nous le savons, la France est déterminée à étendre sur vos œuvres son drapeau protecteur. Mgr Bracco a, sur ce point, des idées généreuses qui l'honorent. D'où que lui viennent les auxiliaires, il les accueille avec un paternel empressement.

Depuis le commencement de ce siècle, l'Église grecque schismatique a pris à Jérusalem une influence prépondérante. La Russie la soutient de toute son activité. Le czar est le prince chrétien qui multiplie le plus courageusement les fondations pieuses dans la Ville sainte et dans toute la Palestine. Mais sans parler des œuvres russes proprement dites, les Grecs schismatiques ont ici huit communautés d'hommes et cinq de femmes. Leur patriarche habite le couvent de Saint-Constantin, à côté du mur occidental du saint Sépulcre. Il est nommé par le synode et reçoit l'investiture du sultan de Constantinople, à qui il doit, en retour, un baghchich de cent mille francs. De son côté, il prélève une redevance sur les métropolitains et les autres évêques qu'il nomme. Ceux-ci en imposent autant à leurs subordonnés. A voir les choses de près, le clergé est bien plus loin de nous par son assujettissement au pouvoir laïque, son ignorance, sa crédulité, ses vues matérielles et intéressées, que par ses erreurs dogmatiques. Son abaissement intellectuel et moral, pour ne pas dire son avilissement, beaucoup plus que les dissidences dogmatiques, le tiennent en dehors de l'unité ro-





maine. Quant au *Filioque*, je crois qu'il s'en préoccupe médiocrement. Les évêques et les moines sont d'ordinaire étrangers à la Palestine. Ils parlent grec. Les fidèles, au contraire, sont du pays, et parlent arabe ainsi que le clergé inférieur sorti de parmi eux.

La secte arménienne est plus riche et peut-être plus indépendante. Elle se compose de ces commerçants habiles et industrieux qui, en affaires, ont une supériorité marquée même sur les Grecs et sur les Juifs. Ils possèdent au mont Sion, dans le beau quartier de Jérusalem, le plus riche couvent de la ville. Leur patriarche, qui a juridiction sur toute la Palestine et sur l'île de Chypre, n'en relève pas moins du *Catholicos* d'Etchmiadzin. Les Arméniens, n'admettant qu'une nature en Jésus-Christ, sont demeurés hérétiques depuis le concile de Chalcédoine. Ils vivent donc en dehors de l'Église grecque aussi bien que de l'Église latine.

Les Syriens non unis, ou Jacobites, sont dans une situation analogue comme orthodoxie, mais très différente comme fortune et comme nombre. Ils s'amoindrissent journellement et leur petit couvent, bâti, dit-on, sur la maison de Marie, mère de Jean-Marc, risque de rester bientôt à peu près vide.

Quelques Coptes, qui se confondent avec les Abyssins, partagent les mêmes erreurs et la même misère.

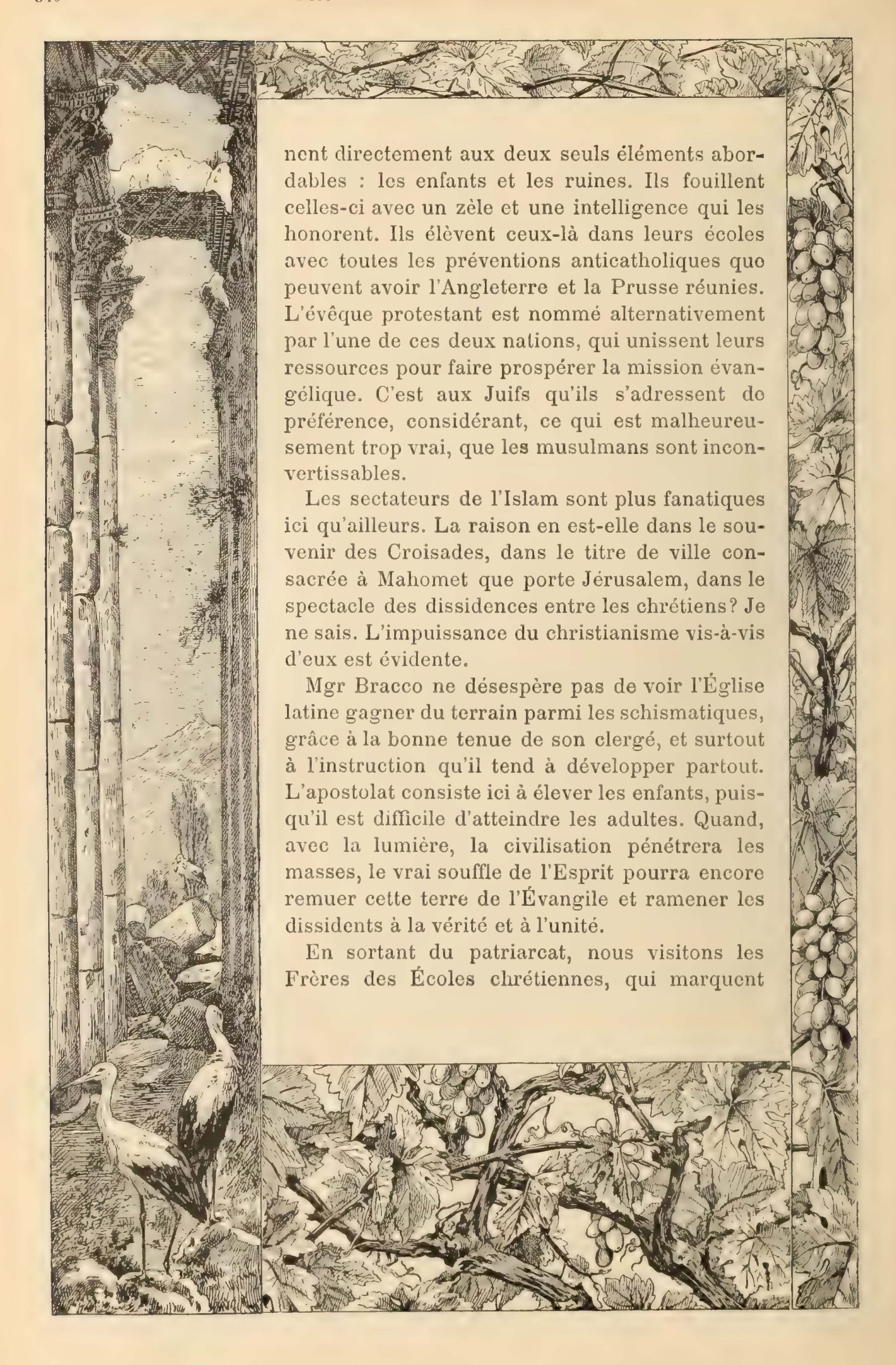
Il n'en est pas de même des protestants, qui disposent de grandes ressources, et s'en pren-











nent directement aux deux seuls éléments abordables : les enfants et les ruines. Ils fouillent celles-ci avec un zèle et une intelligence qui les honorent. Ils élèvent ceux-là dans leurs écoles avec toutes les préventions anticatholiques que peuvent avoir l'Angleterre et la Prusse réunies. L'évêque protestant est nommé alternativement par l'une de ces deux nations, qui unissent leurs ressources pour faire prospérer la mission évangélique. C'est aux Juifs qu'ils s'adressent de préférence, considérant, ce qui est malheureusement trop vrai, que les musulmans sont inconvertissables.

Les sectateurs de l'Islam sont plus fanatiques ici qu'ailleurs. La raison en est-elle dans le souvenir des Croisades, dans le titre de ville consacrée à Mahomet que porte Jérusalem, dans le spectacle des dissidences entre les chrétiens? Je ne sais. L'impuissance du christianisme vis-à-vis d'eux est évidente.

Mgr Bracco ne désespère pas de voir l'Église latine gagner du terrain parmi les schismatiques, grâce à la bonne tenue de son clergé, et surtout à l'instruction qu'il tend à développer partout. L'apostolat consiste ici à élever les enfants, puisqu'il est difficile d'atteindre les adultes. Quand, avec la lumière, la civilisation pénétrera les masses, le vrai souffle de l'Esprit pourra encore remuer cette terre de l'Évangile et ramener les dissidents à la vérité et à l'unité.

En sortant du patriarcat, nous visitons les Frères des Écoles chrétiennes, qui marquent

vaillamment leur place parmi les plus sûrs ouvriers de l'Église dans ces pays de l'Orient. Leur maison est fort belle et parfaitement tenue. Le F. Évagre, qui la dirige avec intelligence et courage, nous fait part des succès de l'œuvre et de ses espérances. Le pensionnat est bâti sur les ruines du Kasr-el-Djaloud, le château de Goliath, au point le plus élevé de la ville moderne. Est-ce ici l'ancienne tour Psephinos? Nous admirons ces blocs de pierre de trois mètres de longueur à bossage très saillant, à face rugueuse, soigneusement ajustés et formant deux piliers énormes qui font pendant à deux autres signalés par Wilson. Mais, avec toute notre bonne volonté, nous sommes incapables d'y reconnaître la forme octogonale de la tour bâtie par Agrippa. En tout cas, comme le mot grec Péphis veut dire petite pierre, il faut convenir, en voyant les substructions de l'édifice, que le nom lui aurait été donné par antiphrase. C'est ici un des points importants pour se reconnaître dans la délimitation des trois enceintes de l'antique Jérusalem. Un fragment de mur de sept mètres de haut sur quinze de large et vingt et un de long affirme l'importance stratégique de cette position.

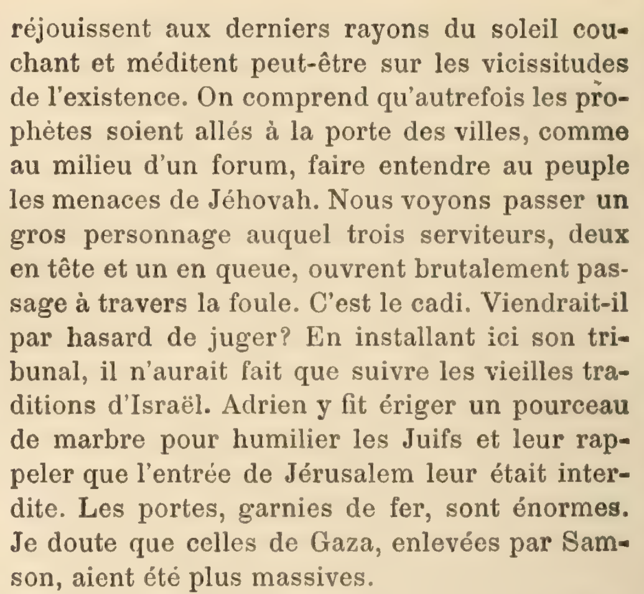
La porte de Jaffa, que nous traversons pour rentrer à Saint-Étienne, offre, même sur le soir, un aspect des plus animés. Comme aux temps bibliques, ici se traitent encore la plupart des affaires. Des marchands, des chameliers, des curieux, des désœuvrés, s'agitent, s'interpellent, se culbutent. D'autres, surtout des vieillards, se

SAINT PAUL
SAINT PIERRE
SAINT JEAN




PORTE DE JAFFA

POMME DE CÈDRE PIN D'ALEP, GENÉVRIER.



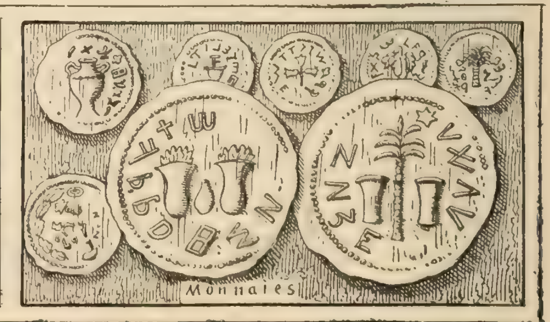
réjouissent aux derniers rayons du soleil couchant et méditent peut-être sur les vicissitudes de l'existence. On comprend qu'autrefois les prophètes soient allés à la porte des villes, comme au milieu d'un forum, faire entendre au peuple les menaces de Jéhovah. Nous voyons passer un gros personnage auquel trois serviteurs, deux en tête et un en queue, ouvrent brutalement passage à travers la foule. C'est le cadi. Viendrait-il par hasard de juger? En installant ici son tribunal, il n'aurait fait que suivre les vieilles traditions d'Israël. Adrien y fit ériger un pourceau de marbre pour humilier les Juifs et leur rappeler que l'entrée de Jérusalem leur était interdite. Les portes, garnies de fer, sont énormes. Je doute que celles de Gaza, enlevées par Samson, aient été plus massives.

Nous saluons notre consul en passant. Un de ces jours nous le verrons plus longuement, C'est un très aimable homme, actif et intelligent. Il ne représente pas seulement la France, il l'aime passionnément et travaille à ne pas la laisser amoindrir ici.

Lundi, 19 mars.

A cinq heures du matin je fête saint Joseph en célébrant le divin sacrifice sur l'autel même du saint Sépulcre. Dire que c'est sur un tombeau que repose notre foi, et que cette foi demande et obtient le sacrifice entier de nous-mêmes depuis dix-neuf siècles et dans tous les milieux! L'in-

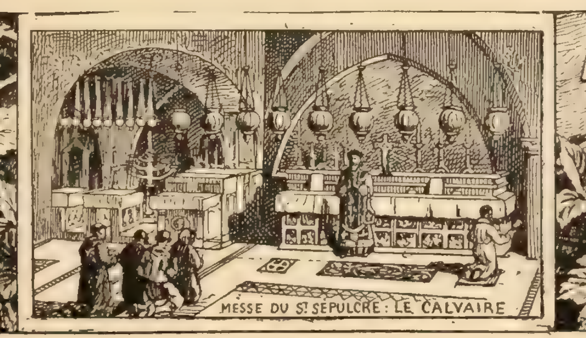

CHANGEUR ISRAÉLITE


Monnaies

suffisance apparente de la cause, mise en regard de l'immense résultat, n'est-elle pas une preuve que le divin est ici? Comment expliquer cette série de phénomènes : un tombeau qui enfante le monde chrétien, un mort qui donne la vie, et un crucifié qui assure la gloire? Je ne connais qu'une réponse satisfaisante, elle est dans l'épitaphe qu'il aurait fallu graver ici telle que l'ange l'avait dictée : SURREXIT, NON EST HIC!

S'il ne fut plus là le lendemain du sabbat, c'est ou qu'on l'avait enlevé, ou qu'il était sorti de lui-même. L'enlever, nul n'y avait intérêt, nul n'eût osé l'entreprendre, car le sépulcre était gardé; nul n'a même soupçonné qu'on pût le faire, puisqu'au lendemain du sabbat tous sont surpris de trouver le sépulcre vide. Il est donc sorti. Et, en effet, on l'a vu vivant, on l'a entendu, reconnu, touché, adoré. De ses humiliations et de ses souffrances, il ne lui restait plus rien. Il vivait à l'état glorieux. Ceux qui l'ont vu, après avoir été d'abord incroyants, ont été ensuite tellement certains de sa résurrection, que pour l'annoncer ils ont aussitôt quitté leur repos, leur famille, leur patrie. Rien dans leur façon d'agir qui indique des illuminés. Quant à être des convaincus, ils ont donné leur tête pour le prouver. En même temps, le Vivant lui-même établissait la valeur de leur témoignage en faisant passer sur le monde un souffle qui le bouleversait et le jetait au pied de la croix frémissant, révolté, mais à jamais vaincu.

La preuve qu'il avait été véridique dans sa vie


MESSE DU S^T SÉPULCRE : LE CALVAIRE





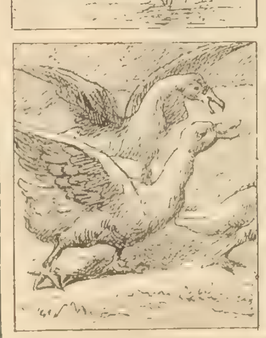
n'est-elle pas dans cette puissance qu'il exerce après sa mort? Dieu le Père, en permettant le plus grand de tous ses miracles, ne s'est-il pas donné pour garant de la sainteté de son œuvre? Oui, le sépulcre de Jésus-Christ est bien la raison dernière d'un bouleversement, d'une transformation, d'une création que, sans lui, notre esprit ne saurait comprendre.

Je dépose sur cet autel, où la Victime fut ensevelie, et d'où elle sortit triomphante pour inaugurer son éternelle royauté, mes plus instantes supplications. Que Dieu donne sa grâce et sa vie à tant d'êtres qui me sont chers!

Malgré l'heure matinale, la foule circule nombreuse de toutes parts. Les Russes sont admirables de recueillement et de foi. Parmi ceux qui prient la face contre terre, plusieurs arrosent le sol de leurs larmes. J'observe plus particulièrement un homme dans la force de l'âge, mieux vêtu, moins démonstratif que les autres. Quand il se relève, j'admire sa belle tête virile, toute bouleversée par l'émotion. Sa poitrine est constellée de décorations. De tels croyants sur un champ de bataille doivent être des héros.

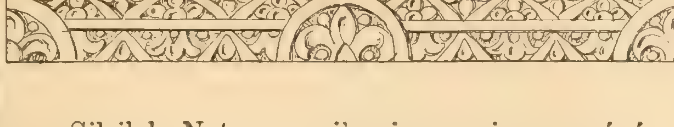
A huit heures, nous allons à Casanova. Le F. Liévin doit nous faire visiter l'aire où fut le temple de Jérusalem. C'est une excursion importante; les cawas du consulat nous précèdent.

Par la rue qui descend directement de la porte de Jaffa, nous abordons le Haram-ech-Chérif. Une porte double, ornée de colonnes torses, en marque l'entrée. Elle est dite *de la Chaîne*, Bab-











es-Silsileh. Notre première impression en pénétrant dans la vaste enceinte est celle de la surprise. De la terrasse de l'*Ecce-Homo,* nous avions très imparfaitement saisi les vastes proportions du trapèze qui constitue l'aire sacrée. Il a environ un demi-kilomètre du nord au sud et une moyenne de trois cents mètres de l'est à l'ouest.

Ceci nous déconcerte un peu tout d'abord et menace de nous rejeter dans les théories de Fergusson, qui y a trouvé la place du temple, d'Antonia, du Calvaire, du saint Sépulcre et même du monument d'Alexandre Jannée. Mais ces hypothèses sont de tout point insoutenables. Sans nous en préoccuper davantage, commençons par rétablir le site et les proportions de la tour Antonia.

On sait, d'après Josèphe, que cette forteresse, édifiée au nord du temple par les princes asmonéens et d'abord appelée Baris, avait une tour de cinquante coudées de haut à chacun de ses angles, sauf celle du sud-est, qui en mesurait soixante-dix et permettait ainsi aux soldats romains de surveiller le temple dans toute son étendue. C'était plutôt une ville qu'un château fort, car il y avait des cours avec des portiques, des bains, de grands espaces pour camper, en un mot, des appartements de toute sorte qui en faisaient à la fois un palais et une cité. Je ne serais pas éloigné d'admettre que, si elle était protégée au nord par un fossé dont le Birket-Israïl marque la place, elle descendait au sud jusqu'à la porte Dorée, où se trouva peut-être



BIRKET-ISRAÏL



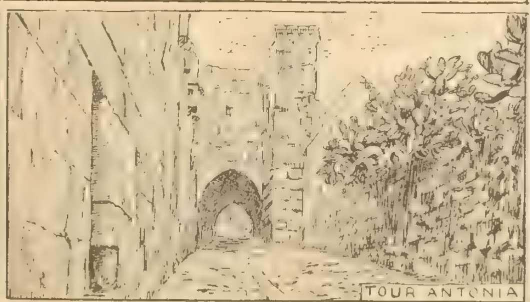
TROMPETTES BOUQUET ET FRANGES SACRÉS



RUE DE LA PORTE DE LA CHAINE



PORTE JUDICIAIRE



TOUR ANTONIA


Fontaine Bab-es-Silsileh

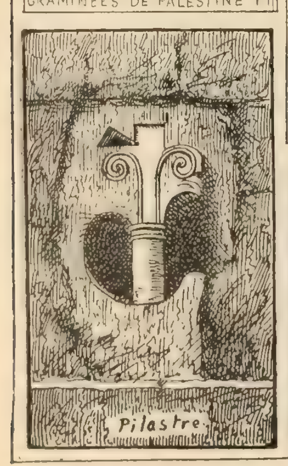


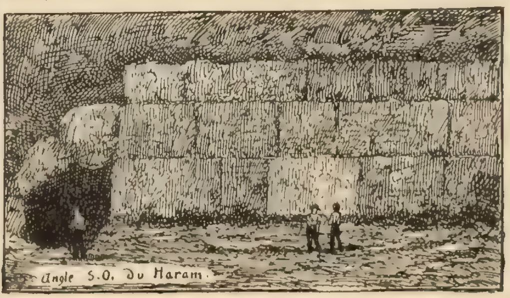
l'entrée de sa plus haute tour. On sait que Fergusson en fait la porte munumentale qui conduisait directement à la basilique constantinienne du Saint-Sépulcre, et, en tournant à gauche dans l'atrium, à l'église du Golgotha.

Il est dit qu'à l'angle nord-ouest, Antonia était bâtie sur un roc élevé et escarpé. Allons d'abord constater l'exactitude de cette affirmation en traversant le rectangle qu'elle dut occuper et qui est actuellement une vaste cour où quelques petits Arabes prennent leurs ébats, tandis que de vieux derviches y rêvent paisiblement à l'ombre des cyprès. Ils sont chez eux, et nous, les vrais héritiers d'Israël, nous ne sommes entrés sur l'aire du temple que grâce à l'éloquent baghchich. L'affirmation de Josèphe est exacte. A son angle nord-ouest, la tour était sur une masse de marne pétrifiée. Jusqu'à une hauteur de plusieurs mètres, on voit que la main de l'homme y a pratiqué une entaille verticale assez laborieuse. Il faut croire que toute l'aire où se trouvait Antonia avait été elle-même soigneusement aplanie, car nous n'y voyons pas les inégalités qui caractérisent d'ordinaire les vastes surfaces rocheuses.

Laissant derrière nous la forteresse d'Hérode et ses sanglants souvenirs, essayons sans retard de retrouver le temple d'autrefois à travers les constructions d'aujourd'hui. Tout d'abord, on est frappé de voir qu'au milieu de la grande enceinte du Haram il s'en détache une autre, réduction apparente de la première, mais plus


GRAMINÉES DE PALESTINE


Pilastre


Angle S.O. du Haram


SAULE PLEUREUR





élevée de deux mètres environ. Elle est taillée dans le roc, ce qui n'empêche pas Fergusson d'y chercher le jardin de Joseph d'Arimathie. On l'aborde par une série d'escaliers très doux, pratiqués dans le mur qui l'entoure. Cet exhaussement de terrain ne donne qu'une idée incomplète des différents niveaux ou des terrasses qui tout en suivant le mouvement des rochers, se superposaient pour former l'aire de l'ancien temple jusqu'au point culminant sur lequel, d'après les rabbins, était édifié le *Naos* proprement dit. Ce point se trouvait au nord-ouest de l'enceinte, laissant ainsi pour le développement du parvis un grand espace au sud et à l'est, un espace plus restreint au nord et enfin un encore moindre à l'occident.

Par une des gracieuses arcades, disséminées sans ordre sur le pourtour de cette seconde enceinte, et comme oubliées par les dévastateurs, nous atteignons la plate-forme qui, certainement, fit partie de l'ancien temple. On ne se défend pas d'une forte émotion en foulant ce sol qui fut l'auguste sanctuaire d'Israël. Tandis que le F. Liévin raconte quelques légendes musulmanes aux visiteurs qui le suivent, je cherche à m'isoler. Tout naturellement, ma pensée se reporte à la grande scène de la consécration du temple par Salomon. C'est une des plus belles pages de l'Écriture. Elle me console des puérilités égyptiennes racontant comment Pian-Khi avait tiré le verrou du temple de Râ et mis en ordre la barque Mât et la barque Seket. Placé


MUSULMANS EN PRIÈRE

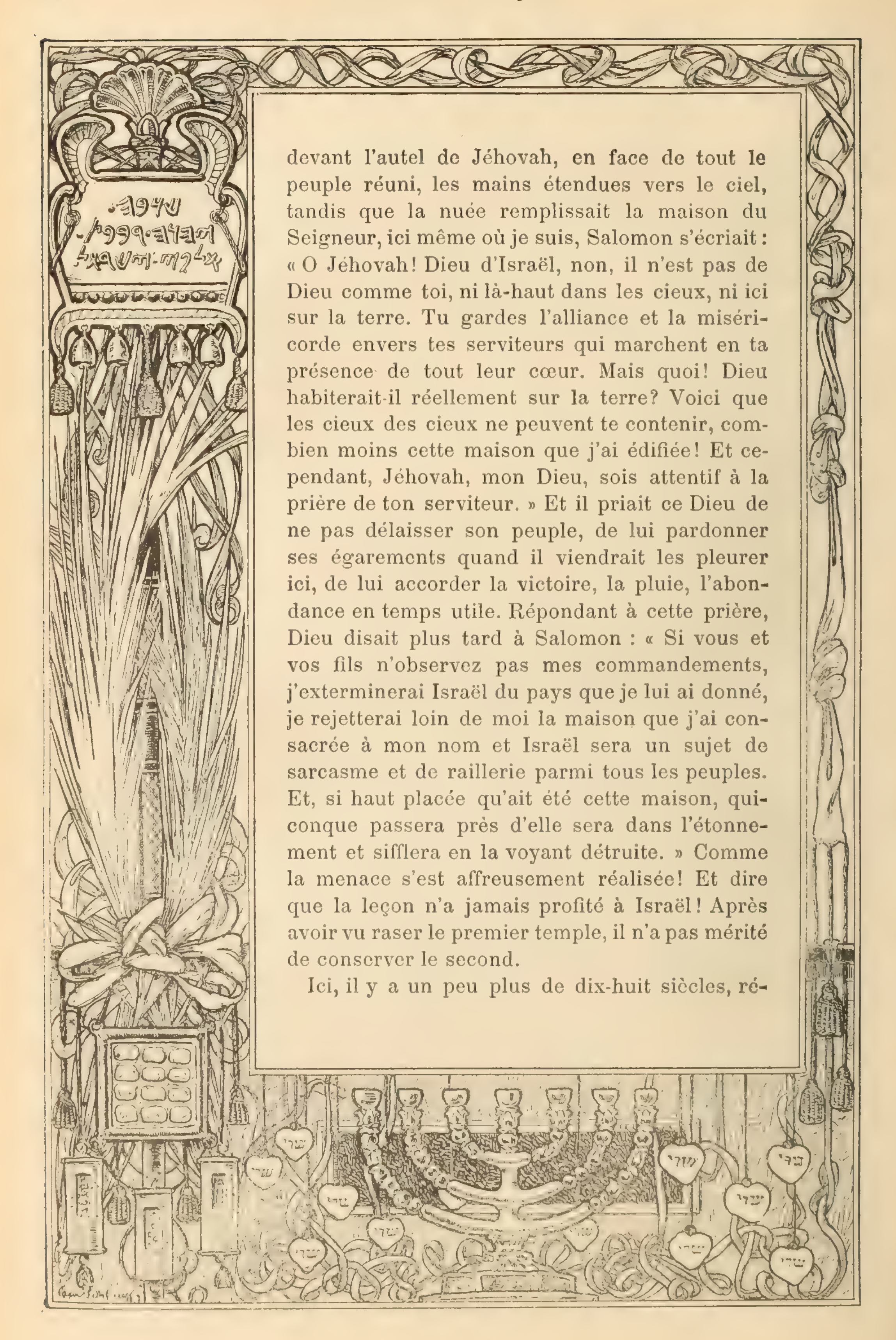

RUE DE LA PORTE DE LA CHAINE


MUEZZINS


ATELIER DE POTIER


L'AIRE DU TEMPLE


ÉCHOPPE DE CORDONNIERS



devant l'autel de Jéhovah, en face de tout le peuple réuni, les mains étendues vers le ciel, tandis que la nuée remplissait la maison du Seigneur, ici même où je suis, Salomon s'écriait : « O Jéhovah! Dieu d'Israël, non, il n'est pas de Dieu comme toi, ni là-haut dans les cieux, ni ici sur la terre. Tu gardes l'alliance et la miséricorde envers tes serviteurs qui marchent en ta présence de tout leur cœur. Mais quoi! Dieu habiterait-il réellement sur la terre? Voici que les cieux des cieux ne peuvent te contenir, combien moins cette maison que j'ai édifiée! Et cependant, Jéhovah, mon Dieu, sois attentif à la prière de ton serviteur. » Et il priait ce Dieu de ne pas délaisser son peuple, de lui pardonner ses égarements quand il viendrait les pleurer ici, de lui accorder la victoire, la pluie, l'abondance en temps utile. Répondant à cette prière, Dieu disait plus tard à Salomon : « Si vous et vos fils n'observez pas mes commandements, j'exterminerai Israël du pays que je lui ai donné, je rejetterai loin de moi la maison que j'ai consacrée à mon nom et Israël sera un sujet de sarcasme et de raillerie parmi tous les peuples. Et, si haut placée qu'ait été cette maison, quiconque passera près d'elle sera dans l'étonnement et sifflera en la voyant détruite. » Comme la menace s'est affreusement réalisée! Et dire que la leçon n'a jamais profité à Israël! Après avoir vu raser le premier temple, il n'a pas mérité de conserver le second.

Ici, il y a un peu plus de dix-huit siècles, ré-





gnaient quatre vastes portiques pavés de pierres de diverses couleurs et couverts en bois de cèdre. Un triple rang de colonnes corinthiennes en marbre blanc les soutenait à douze mètres de hauteur. Le temple du Seigneur était entouré par cette splendide construction. Sans doute, le palais du Roi et la maison de la Forêt du Liban, élevés jadis par Salomon au sud de l'édifice sacré, avaient disparu, mais Hérode en avait profité pour agrandir le parvis de Gentils et préparer ainsi l'avènement officiel des nations à la religion définitive de l'humanité. Sous l'un de ces portiques que l'on appelait Royal, Jésus se promena plus d'une fois, s'entretenant avec ses amis ou luttant, terrible et inexorable, contre ses adversaires. C'est de la vaste cour qu'ils entouraient, et dont le site probable dut être entre la plate-forme où nous sommes et la mosquée El-Aksa, que le Maître chassa les vendeurs et les changeurs profanant la maison de Dieu. La place de ces gens-là était dans les rues formées au dehors par la ligne des remparts, et au dedans par celle des portiques. Elles avaient été ménagées dans d'assez larges proportions pour suffire à l'étalage de tous les trafiquants de bêtes et d'argent. La cour des Nations était, pour les croyants incirconcis, et non pour les animaux.

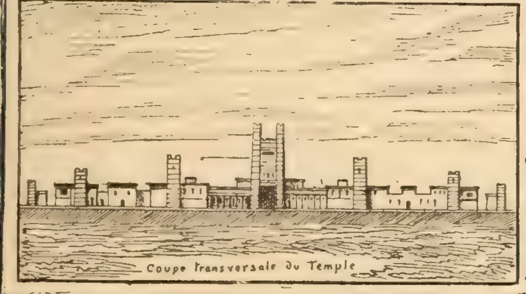
Par la tour Antonia, au nord, par le mur extérieur qui longeait la vallée sur les trois autres côtés et par son quadrilatère de portiques, le temple était donc environné d'une double enceinte formidable.

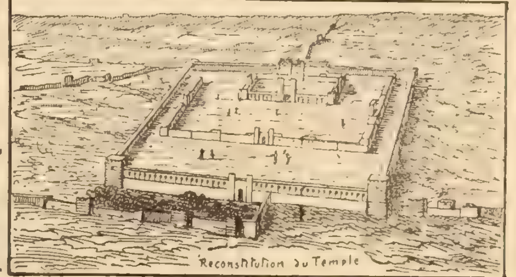


PHILACTÈRE et FRONTAL du GRAND PRÊTRE

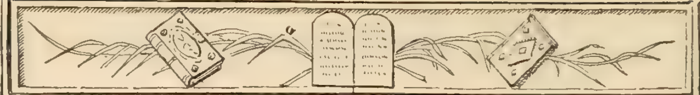



COLLINE DU MAUVAIS CONSEIL
vue du rempart méridional de JERUSALEM.


Coupe transversale du Temple


Reconstitution du Temple





OBJETS DIVERS DU CULTE JUIF

Au fond du parvis des Gentils, en se rapprochant du *naos* proprement dit, l'exclusivisme juif avait dressé une balustrade d'un mètre cinquante de haut. C'est ce que les talmudistes appellent le *Soreg*. Très habilement travaillée, elle se trouvait coupée de distance en distance par des colonnettes carrées qui portaient, les unes en grec, les autres en latin, la défense pour tout gentil d'aller plus avant. N'en tenir pas compte c'était risquer sa vie. Une de ces inscriptions a été retrouvée par M. Clermont-Ganneau dans le mur d'un petit cimetière musulman, au nord-ouest du Haram. On la voit au musée du Louvre.

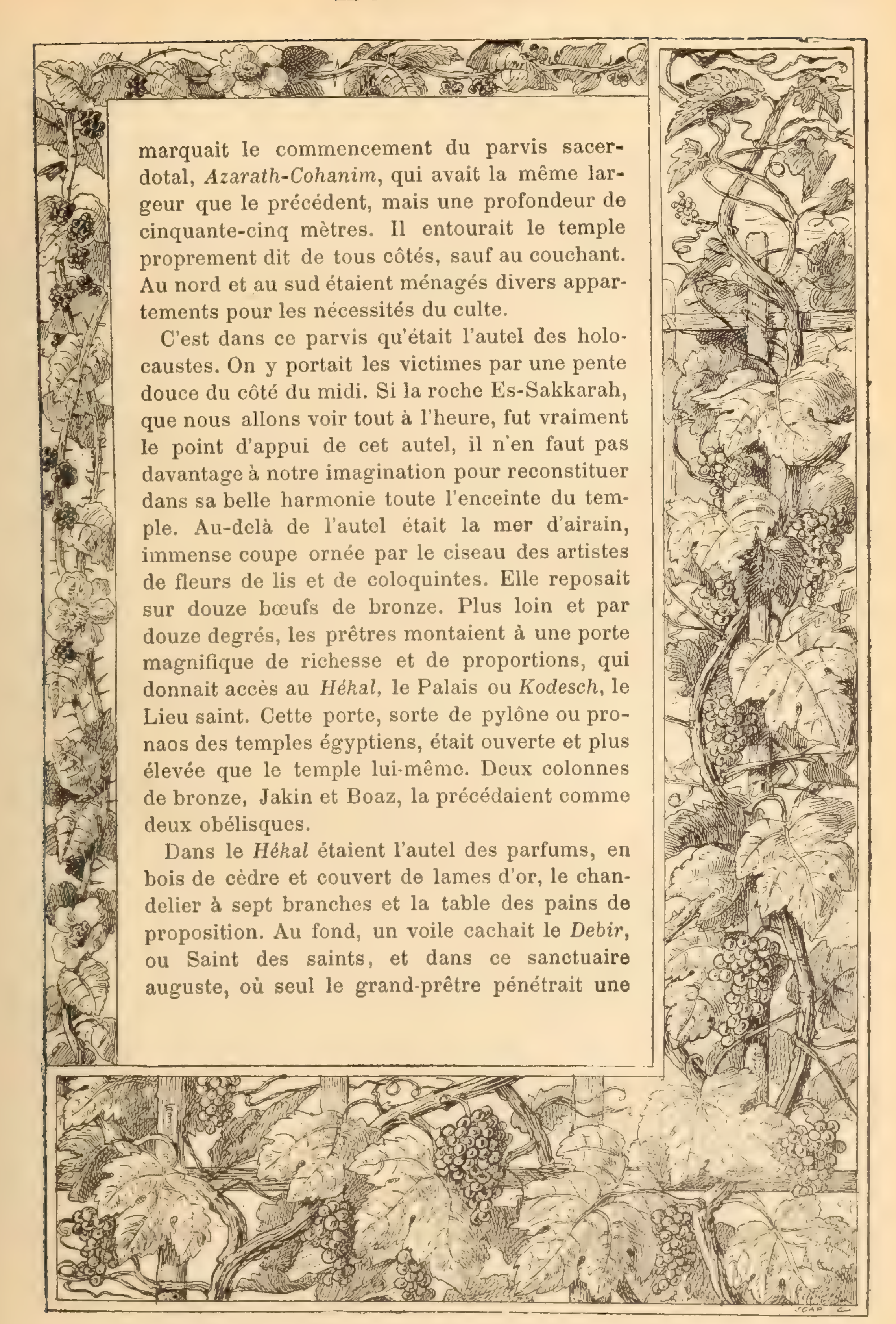
Par un escalier de quatorze degrés, on arrivait ensuite à l'*Antemurale* ou le *Hel*, plan large seulement de cinq mètres, qui isolait des cours le mur de l'enceinte sacrée. Ce mur, haut de douze mètres, avait quatre portes au nord, une au midi et la principale au levant. On les abordait par cinq degrés, et par conséquent la cour où l'on entrait était au-dessus de l'*Antemurale*, qui lui-même était plus élevé que le parvis des Nations.

Cette cour se partageait en deux : la première, en entrant par la porte du levant, était celle des femmes, *Azarath-Naschim*. La seconde, où on arrivait par quinze degrés en hémicycle et la porte en bronze de Nicanor, était le parvis des hommes ou des Israélites, *Azarath-Yisraël*. Elle avait quarante-cinq mètres du nord au sud et six mètres seulement de l'est à l'ouest. Là une balustrade, au milieu de laquelle étaient les trois degrés d'où les prêtres bénissaient l'assemblée,


JUIFS PRIANT DANS UNE RUE


LE MUR DE LA LAMENTATION


SALUTATIONS devant un SUPÉRIEUR



marquait le commencement du parvis sacerdotal, *Azarath-Cohanim*, qui avait la même largeur que le précédent, mais une profondeur de cinquante-cinq mètres. Il entourait le temple proprement dit de tous côtés, sauf au couchant. Au nord et au sud étaient ménagés divers appartements pour les nécessités du culte.

C'est dans ce parvis qu'était l'autel des holocaustes. On y portait les victimes par une pente douce du côté du midi. Si la roche Es-Sakkarah, que nous allons voir tout à l'heure, fut vraiment le point d'appui de cet autel, il n'en faut pas davantage à notre imagination pour reconstituer dans sa belle harmonie toute l'enceinte du temple. Au-delà de l'autel était la mer d'airain, immense coupe ornée par le ciseau des artistes de fleurs de lis et de coloquintes. Elle reposait sur douze bœufs de bronze. Plus loin et par douze degrés, les prêtres montaient à une porte magnifique de richesse et de proportions, qui donnait accès au *Hékal,* le Palais ou *Kodesch*, le Lieu saint. Cette porte, sorte de pylône ou pronaos des temples égyptiens, était ouverte et plus élevée que le temple lui-même. Deux colonnes de bronze, Jakin et Boaz, la précédaient comme deux obélisques.

Dans le *Hékal* étaient l'autel des parfums, en bois de cèdre et couvert de lames d'or, le chandelier à sept branches et la table des pains de proposition. Au fond, un voile cachait le *Debir*, ou Saint des saints, et dans ce sanctuaire auguste, où seul le grand-prêtre pénétrait une


Colonne de Bronze du Temple

FLEURS DE VIGNE

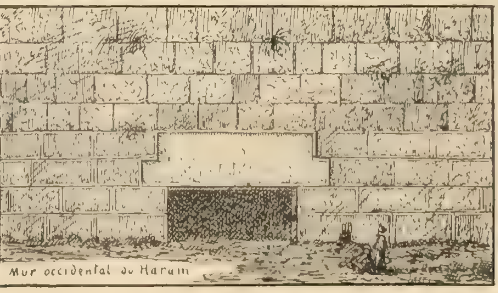
BRANCHE DE RAISIN



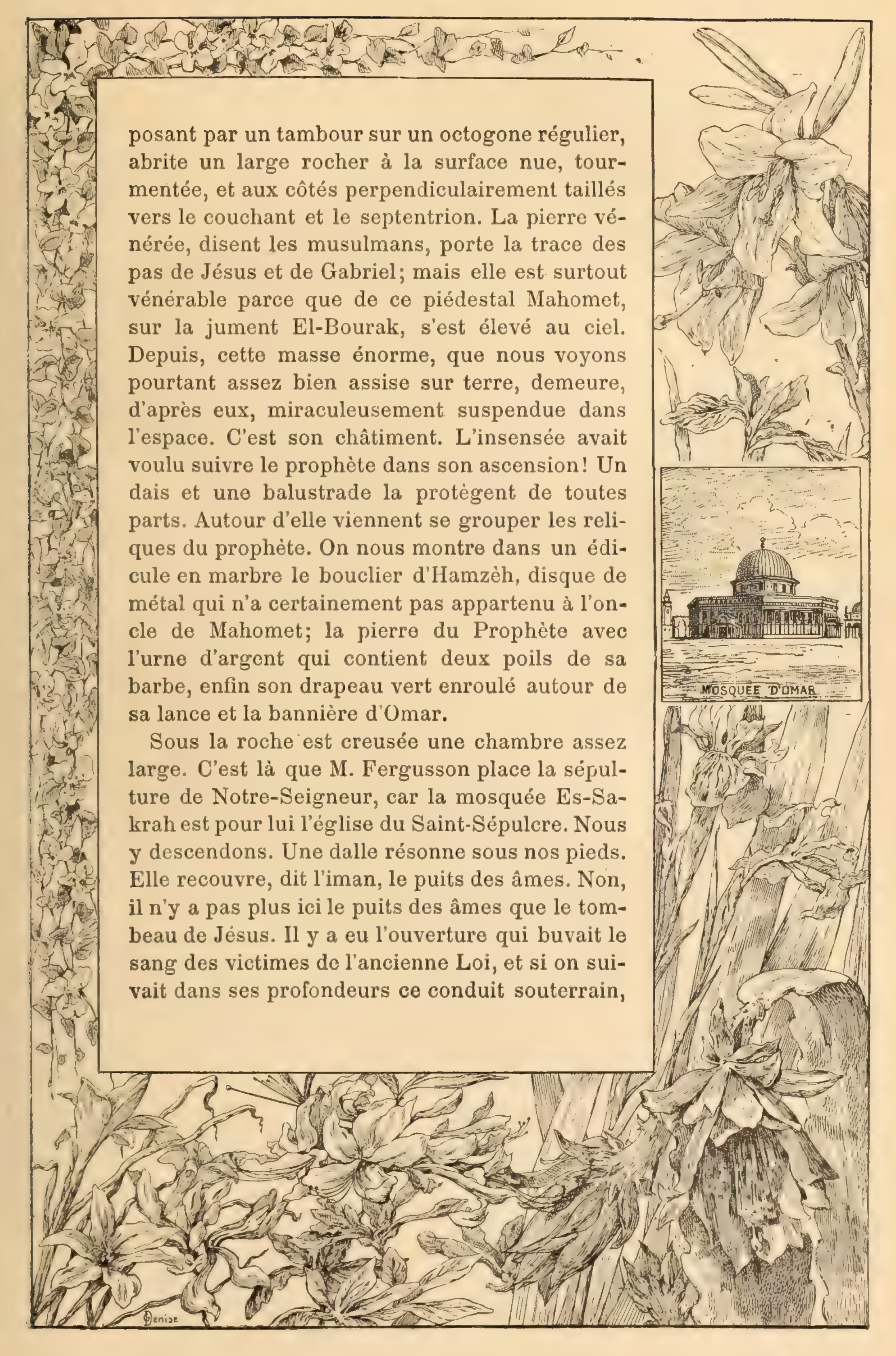
fois l'an, au jour des grandes expiations, il n'y avait qu'une pierre, celle sur laquelle avait reposé l'arche avant la captivité de Babylone. C'est sur cette pierre que le grand-prêtre allait solennellement placer l'encensoir. Le marbre, les bois précieux, les plaques d'argent et d'or brillaient partout. Aux colonnes Jakin et Boaz était suspendue la colossale grappe d'or qui symbolisait Israël, la vigne du Seigneur, et Israël, prosterné autour du glorieux sanctuaire, rendait à Jéhovah le seul honneur qui le glorifiât au sein de l'humanité corrompue. Ici avaient retenti les hymnes sublimes de David. Ici avaient été multipliés les sacrifices symboliques, en attendant le sacrifice réel, infini, et désormais unique qui devait sauver le monde. Ici s'étaient prosternés les rois et les pontifes. Ici sont passés et ont parlé les prophètes. Ici, clôturant et résumant leur illustre lignée, accomplissant les oracles séculaires, le Seigneur Jésus-Christ, Désiré des nations, est venu; et cette maison, bâtie sur les ruines de l'ancienne que le fer, le feu et la fureur des hommes n'avaient pu entièrement supprimer, a eu plus de gloire qu'elle en abritant le Messie. Dieu, le Seigneur des armées, l'avait prédit. Voilà le passé.

Voici le présent. Il me navre, et je n'en donnerai pas tous les détails.

Sur la roche qui fut l'autel des holocaustes s'élève le Koubbet-es-Sakrah, nommé aussi, mais mal à propos, la mosquée d'Omar. Cette coupole gracieuse, surmontée d'un croissant fermé et re-

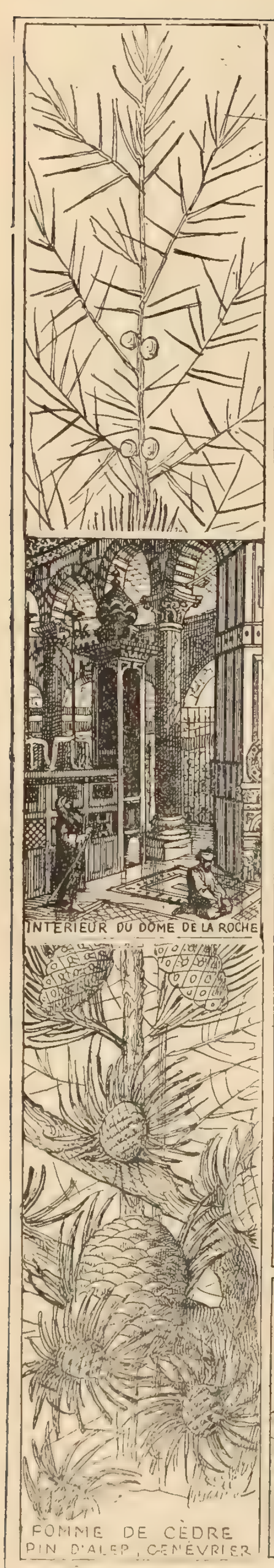

Mur occidental du Haram

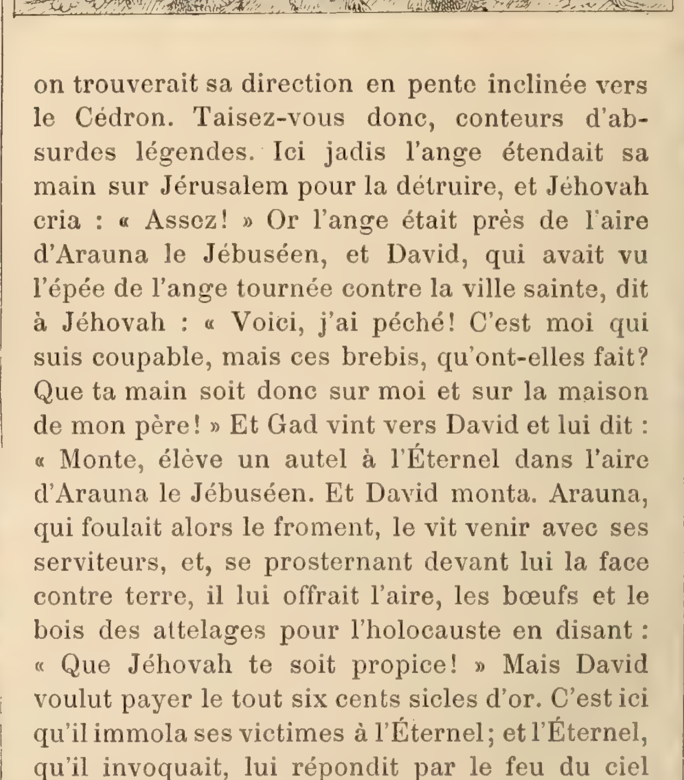

PAINS AZIMES et URNE à MANNE



posant par un tambour sur un octogone régulier, abrite un large rocher à la surface nue, tourmentée, et aux côtés perpendiculairement taillés vers le couchant et le septentrion. La pierre vénérée, disent les musulmans, porte la trace des pas de Jésus et de Gabriel; mais elle est surtout vénérable parce que de ce piédestal Mahomet, sur la jument El-Bourak, s'est élevé au ciel. Depuis, cette masse énorme, que nous voyons pourtant assez bien assise sur terre, demeure, d'après eux, miraculeusement suspendue dans l'espace. C'est son châtiment. L'insensée avait voulu suivre le prophète dans son ascension! Un dais et une balustrade la protègent de toutes parts. Autour d'elle viennent se grouper les reliques du prophète. On nous montre dans un édicule en marbre le bouclier d'Hamzèh, disque de métal qui n'a certainement pas appartenu à l'oncle de Mahomet; la pierre du Prophète avec l'urne d'argent qui contient deux poils de sa barbe, enfin son drapeau vert enroulé autour de sa lance et la bannière d'Omar.

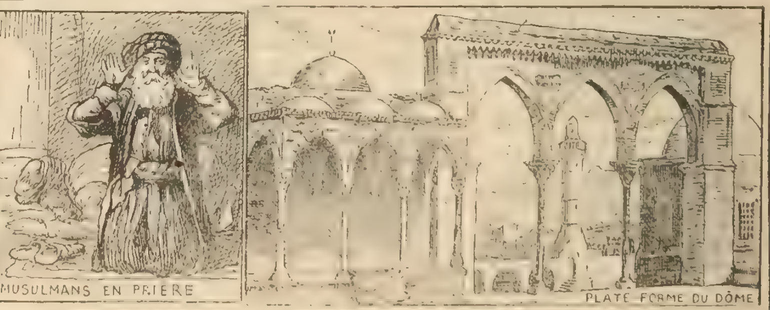
Sous la roche est creusée une chambre assez large. C'est là que M. Fergusson place la sépulture de Notre-Seigneur, car la mosquée Es-Sakrah est pour lui l'église du Saint-Sépulcre. Nous y descendons. Une dalle résonne sous nos pieds. Elle recouvre, dit l'iman, le puits des âmes. Non, il n'y a pas plus ici le puits des âmes que le tombeau de Jésus. Il y a eu l'ouverture qui buvait le sang des victimes de l'ancienne Loi, et si on suivait dans ses profondeurs ce conduit souterrain,





on trouverait sa direction en pente inclinée vers le Cédron. Taisez-vous donc, conteurs d'absurdes légendes. Ici jadis l'ange étendait sa main sur Jérusalem pour la détruire, et Jéhovah cria : « Assez! » Or l'ange était près de l'aire d'Arauna le Jébuséen, et David, qui avait vu l'épée de l'ange tournée contre la ville sainte, dit à Jéhovah : « Voici, j'ai péché! C'est moi qui suis coupable, mais ces brebis, qu'ont-elles fait? Que ta main soit donc sur moi et sur la maison de mon père! » Et Gad vint vers David et lui dit : « Monte, élève un autel à l'Éternel dans l'aire d'Arauna le Jébuséen. Et David monta. Arauna, qui foulait alors le froment, le vit venir avec ses serviteurs, et, se prosternant devant lui la face contre terre, il lui offrait l'aire, les bœufs et le bois des attelages pour l'holocauste en disant : « Que Jéhovah te soit propice! » Mais David voulut payer le tout six cents sicles d'or. C'est ici qu'il immola ses victimes à l'Éternel; et l'Éternel, qu'il invoquait, lui répondit par le feu du ciel sur l'holocauste. Plus tard Salomon bâtit le temple en ce même lieu où avait adoré son père. Voilà les grands souvenirs de cette pierre.

La mosquée se compose de trois enceintes concentriques, dont la plus étroite renferme le rocher vénéré. Les deux autres sont formées par des piliers sculptés et des colonnes disparates, remontant peut-être à une haute antiquité. L'ensemble de l'édifice est heureusement réussi; la simplicité, l'élégance et la grandeur s'y trouvent fort bien harmonisées. Au dehors, quatre portes

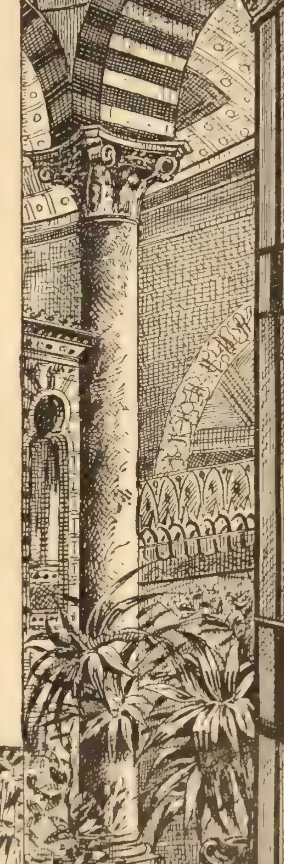




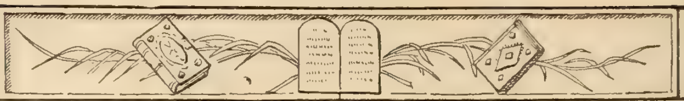
et une série de fenêtres ogivales, des dessins figurés par des plaques de marbre et de faïence, lui donnent de la grâce et de la légèreté. Sur l'azur des terres cuites qui ornent le tambour supportant la coupole, l'islamisme a écrit quelques versets du Coran. C'est le droit du vainqueur dans sa brutalité.

En sortant par la porte orientale de la mosquée, nous nous heurtons contre un petit édifice dodécagone que supportent dix-sept colonnes à claire-voie : c'est le Koubbet-es-Silsilèh, ou *Dôme de la Chaîne.* Là, d'après les musulmans, David jugea autrefois, et là sera suspendue un jour la balance du jugement dernier. Du temps de David, une chaîne descendait ici du ciel en terre, et le témoin qui prêtait serment devait la tenir dans sa main ; s'il venait à mentir, un anneau se détachait et révélait ainsi le parjure. Ces récits extravagants m'irritent, et c'est en vain qu'on me montre près de la porte du sud, sur une plaque de marbre, l'oiseau de Salomon. Je ne veux pas en entendre la légende.

Descendons de la plate-forme centrale, et a travers quelques arbres, oliviers ou cyprès assez misérables, en côtoyant un bassin circulaire où l'eau ne coule plus et ces citernes des rois aux larges voûtes suspendues sur des piliers qui sont le roc lui-même, allons saluer les souvenirs chrétiens d'El-Aksa, la *Mosquée Éloignée.* Ce fut ici la basilique de Sainte-Marie bâtie par Justinien. Omar vainqueur vint y prier, et il n'en fallut pas davantage pour exiger sa désaffectation. Le mot







OBJETS DIVERS DU CULTE JUIF

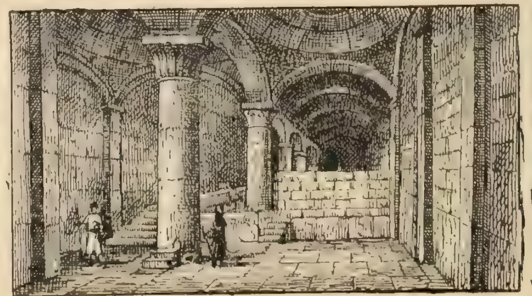
n'était pas encore connu à cette époque. La chose a été de tous les temps.

Un portique du treizième siècle, et d'assez mauvais goût, précède le vaste édifice. Celui-ci, malgré les nombreuses modifications qu'il a subies, garde encore le cachet de sa destination première. Il a sept nefs et la forme indiquée d'une croix. Des piliers carrés ornés de demi-colonnes à l'orient, mais très simples à l'occident, soutiennent les nefs latérales. La nef centrale s'appuie de chaque côté sur six colonnes de marbre blanc. Les arcades sont ogivales. La coupole, légèrement étranglée à sa base, comme celle du Koubbet-es-Sakrah, repose sur un tambour orné d'assez jolies mosaïques à fond d'or. Les Templiers furent installés ici par Baudouin II. Ils y bâtirent, pour en faire peut-être leur salle d'armes, le prolongement du transept qui va vers le couchant. Du côté de l'Orient sont les deux colonnes d'épreuve. Pour avoir la certitude qu'on est un honnête homme, il faut pouvoir passer dans le vide qu'elles laissent entre elles. Ce pays de l'Orient mesure la vertu au ventre, la sincérité au torse. Je n'admets pas cette toise. Saint Thomas d'Aquin y eût encore moins brillé que moi. La petite galerie voûtée qui, un peu plus loin, longe le rempart de la ville, est l'oratoire traditionnel d'Omar.

Nous sommes ici sur les souterrains aboutissant à la Double Porte du sud, dite aussi de la prophétesse Houlda. Il importe de les visiter, car ils sont probablement l'œuvre d'Hérode, qui

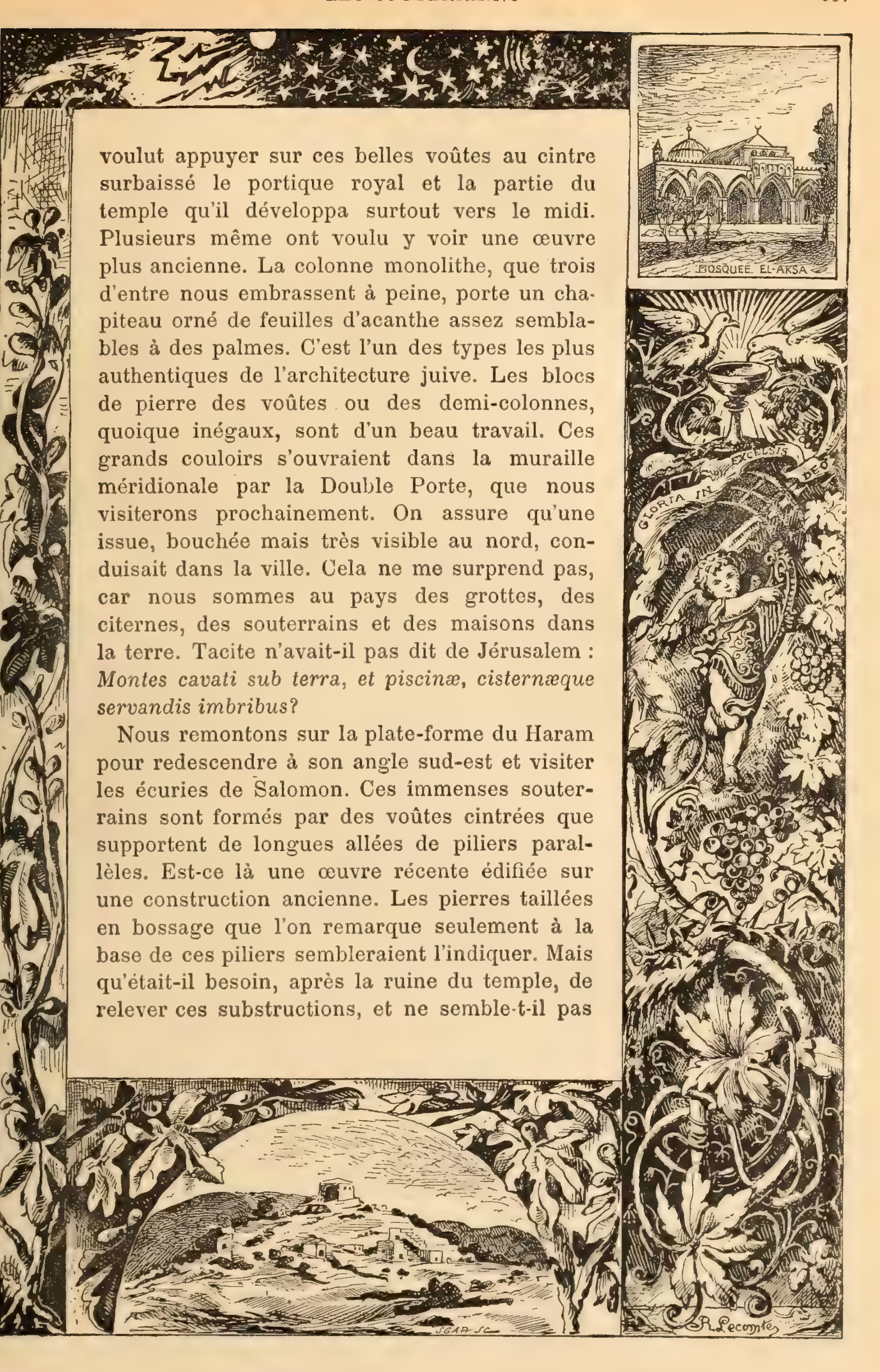


JUIFS PRIANT DANS UNE RUE



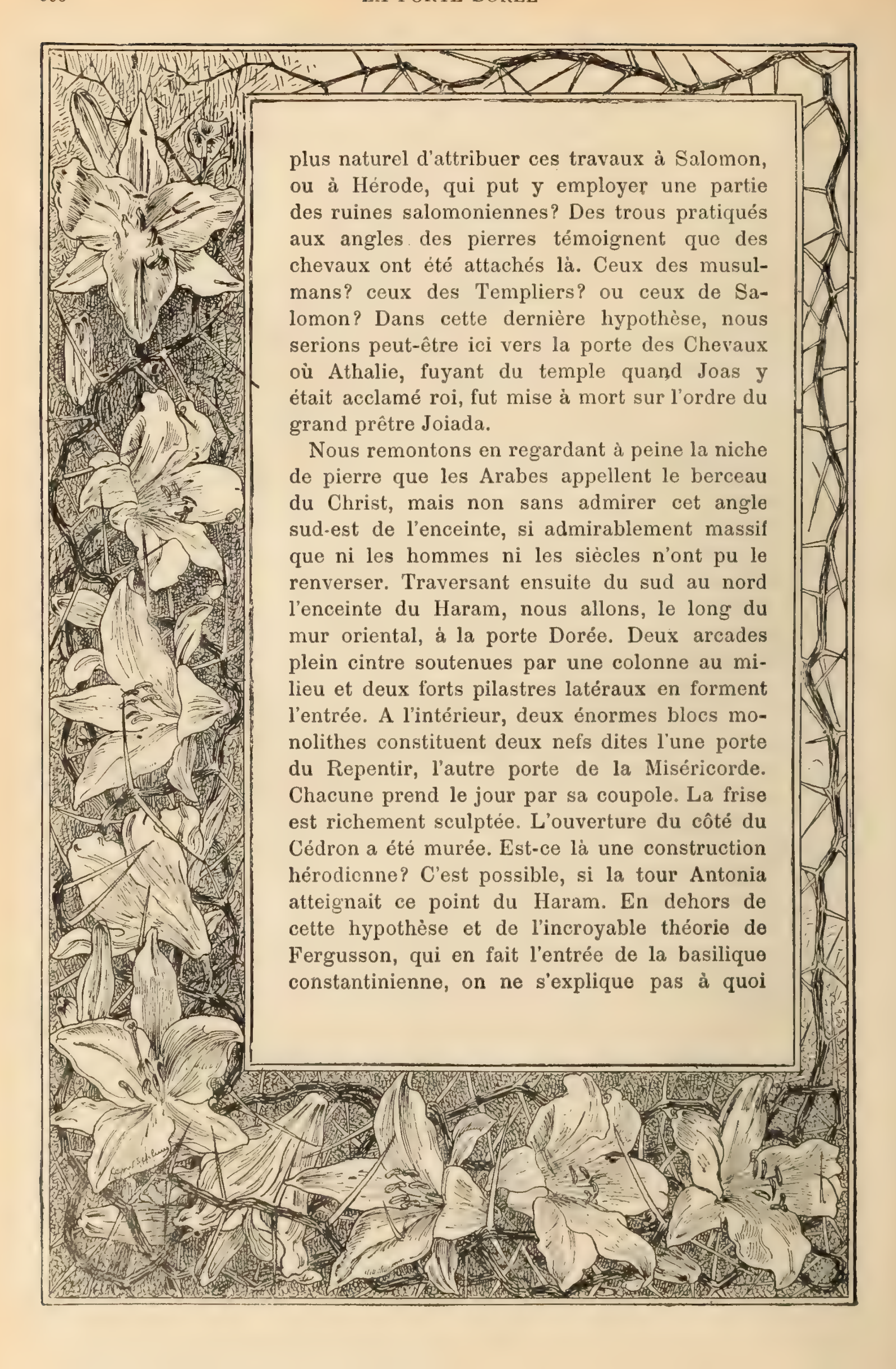


SALUTATIONS devant un SUPERIEUR



voulut appuyer sur ces belles voûtes au cintre surbaissé le portique royal et la partie du temple qu'il développa surtout vers le midi. Plusieurs même ont voulu y voir une œuvre plus ancienne. La colonne monolithe, que trois d'entre nous embrassent à peine, porte un chapiteau orné de feuilles d'acanthe assez semblables à des palmes. C'est l'un des types les plus authentiques de l'architecture juive. Les blocs de pierre des voûtes ou des demi-colonnes, quoique inégaux, sont d'un beau travail. Ces grands couloirs s'ouvraient dans la muraille méridionale par la Double Porte, que nous visiterons prochainement. On assure qu'une issue, bouchée mais très visible au nord, conduisait dans la ville. Cela ne me surprend pas, car nous sommes au pays des grottes, des citernes, des souterrains et des maisons dans la terre. Tacite n'avait-il pas dit de Jérusalem : *Montes cavati sub terra, et piscinæ, cisternæque servandis imbribus*?

Nous remontons sur la plate-forme du Haram pour redescendre à son angle sud-est et visiter les écuries de Salomon. Ces immenses souterrains sont formés par des voûtes cintrées que supportent de longues allées de piliers parallèles. Est-ce là une œuvre récente édifiée sur une construction ancienne. Les pierres taillées en bossage que l'on remarque seulement à la base de ces piliers sembleraient l'indiquer. Mais qu'était-il besoin, après la ruine du temple, de relever ces substructions, et ne semble-t-il pas



plus naturel d'attribuer ces travaux à Salomon, ou à Hérode, qui put y employer une partie des ruines salomoniennes? Des trous pratiqués aux angles des pierres témoignent que des chevaux ont été attachés là. Ceux des musulmans? ceux des Templiers? ou ceux de Salomon? Dans cette dernière hypothèse, nous serions peut-être ici vers la porte des Chevaux où Athalie, fuyant du temple quand Joas y était acclamé roi, fut mise à mort sur l'ordre du grand prêtre Joiada.

Nous remontons en regardant à peine la niche de pierre que les Arabes appellent le berceau du Christ, mais non sans admirer cet angle sud-est de l'enceinte, si admirablement massif que ni les hommes ni les siècles n'ont pu le renverser. Traversant ensuite du sud au nord l'enceinte du Haram, nous allons, le long du mur oriental, à la porte Dorée. Deux arcades plein cintre soutenues par une colonne au milieu et deux forts pilastres latéraux en forment l'entrée. A l'intérieur, deux énormes blocs monolithes constituent deux nefs dites l'une porte du Repentir, l'autre porte de la Miséricorde. Chacune prend le jour par sa coupole. La frise est richement sculptée. L'ouverture du côté du Cédron a été murée. Est-ce là une construction hérodienne? C'est possible, si la tour Antonia atteignait ce point du Haram. En dehors de cette hypothèse et de l'incroyable théorie de Fergusson, qui en fait l'entrée de la basilique constantinienne, on ne s'explique pas à quoi

elle aurait servi. Tout y rappelle la Double Porte du sud. Si on voulait absolument y voir l'œuvre d'architectes byzantins, il faudrait du moins reconnaître que cette œuvre a consisté à remanier une construction fort ancienne, dont les vestiges sont visibles dans les deux jambages monolithes qu'admirent les vrais connaisseurs.

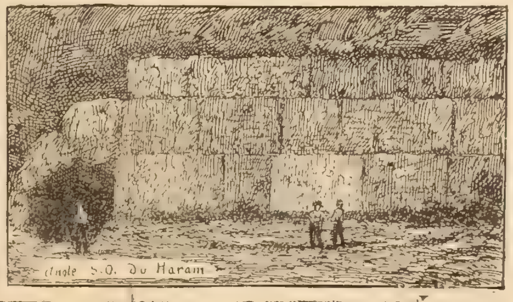
Le petit édifice, pareillement surmonté de deux coupoles, que nous trouvons adossé au mur, est le *Trône de Salomon.* D'après les Arabes, le grand roi aurait été trouvé là mort sur son siège. Il n'y est pas resté. Le souvenir de Charlemagne, assis encore sur son fauteuil de marbre, à Aix-la-Chapelle, plusieurs siècles après sa mort, aurait pu développer la légende. Un cénotaphe orné d'un tapis vert occupe l'intérieur de l'édicule. A la grille de fer qui l'entoure sont suspendus des milliers de petits chiffons en guise d'ex-voto.

Avant de sortir, nous jetons un dernier regard sur cette vaste enceinte, jadis le lieu le plus auguste du monde. L'herbe maigre et hésitante pousse çà et là, quand il se trouve un peu de terre sur le roc. Nous cueillons quelques fleurs. Des soldats turcs accroupis au soleil ne daignent pas même nous regarder. La sentinelle nous laisse sortir sans mot dire; ses chefs ont reçu notre tribut. Quand un souffle de civilisation et de liberté donnera-t-il à tout homme honorable le droit d'aller et venir impunément à travers ces vénérables ruines?


BRANCHE DE RAISIN


FLEURS DE VIGNE


PORTE DORÉE VUE DE L'OUEST

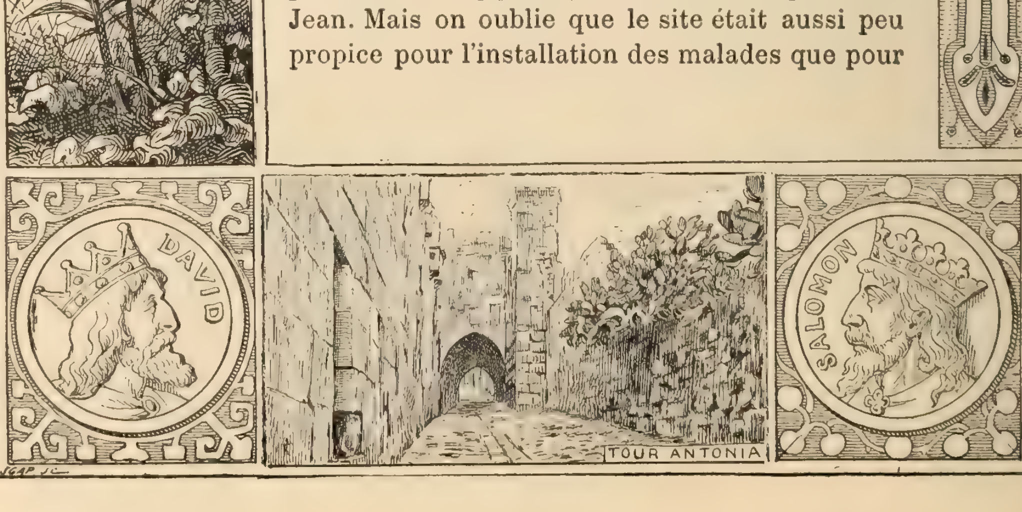

Angle S.O. du Haram


SAULE PLEUREUR





Par la porte Es-Sobab, nous gagnons la rue étroite qui longe le Birket-Israïl au levant. Creusée dans la vallée qui allait de Bézetha vers le Cédron, la large fosse remonte probablement à la construction de la forteresse Baris, sous les Machabées, ou à Hérode, qui put en faire une défense de l'Antonia agrandie. Elle mesure quarante mètres de large, vingt-quatre de profondeur et cent neuf de long, jusqu'à l'entrée des deux passages voûtés que nous voyons au mur occidental. Il est probable que le fossé se continuait au delà, jusqu'au pied de la citadelle proprement dite. Après la ruine d'Antonia, la partie occidentale fut comblée et des maisons s'élevèrent bientôt sur les énormes débris solidifiés. La fosse n'est pas taillée dans le roc, mais bâtie en pierres, dont quelques blocs, par leur dimension et leur beauté, sont tout à fait dignes des constructions hérodiennes. Le fond est une épaisse couche de ciment reposant sur le roc ou sur un pavé très solide. En pénétrant sous les arcades voûtées, on a exploré, sur une étendue de quarante mètres, les deux canaux qui amenaient l'eau à ce large bassin. Le trop-plein s'en allait dans la vallée du Cédron par trois ouvertures rondes, à huit mètres au-dessus du fond du bassin. Les Croisés crurent que c'était ici la piscine Béthesda, où fut guéri le paralytique. Les deux arceaux que nous voyons auraient fait partie des cinq portiques mentionnés par saint Jean. Mais on oublie que le site était aussi peu propice pour l'installation des malades que pour








MUSULMANS EN PRIÈRE

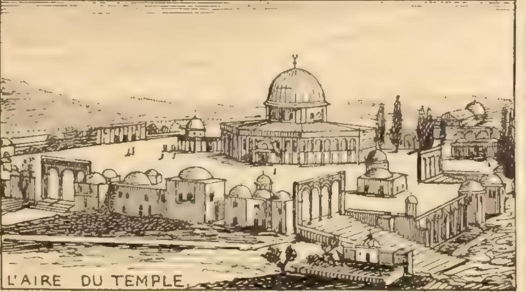

RUE DE LA PORTE DE LA CHAINE


MUEZZINS

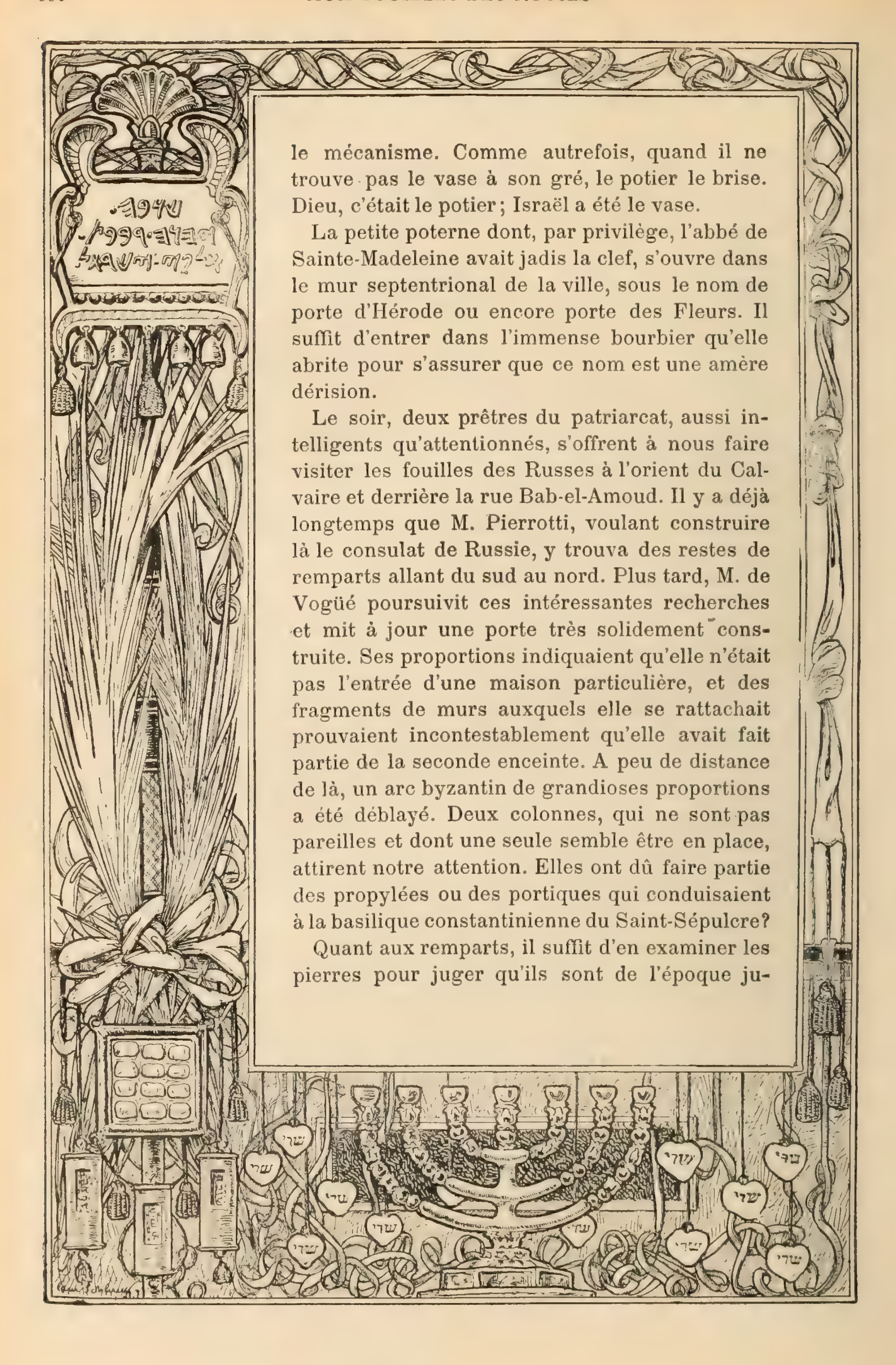
une promenade de Jésus et de ses disciples. S'il y eut réellement, comme je le pense d'après le texte grec, deux piscines voisines, la partie occidentale du fossé aurait pu être Béthesda, et la partie orientale, plus près de la porte des Brebis, aurait été la Probatique. Mais l'identification est peu probable, et nous devons chercher ailleurs la piscine miraculeuse. Le réservoir monumental est aujourd'hui indignement envahi par les décombres et les ordures. Cependant l'eau se maintient au fond; on peut s'en assurer le long du mur méridional où la couche des immondices est moins considérable. Dans quelques années, l'obstruction sera complète, et du vaste Birket, qui fut peut-être le Strouthion de Josèphe, il ne restera qu'un souvenir pour les savants.

Notre matinée est bien remplie, et cependant, nous voulons remonter au couvent par la seconde rue qui s'ouvre à notre droite. Elle nous conduit à l'ancienne église de la Madeleine. Pourquoi ce souvenir ici? Aucune des deux onctions de Jésus n'a pu avoir lieu à Jérusalem. Les Croisés crurent pourtant qu'en ce lieu fut la maison de Simon le Pharisien. De la vieille église du moyen âge, il ne demeure que le porche avec sa toiture. Un potier s'y est installé. En le voyant piétiner la terre glaise, nous pensons au passage de Nahum : « Entre dans la boue, foule l'argile. » Voici le tour qui sert à façonner les vases. Depuis Jérémie, l'*obnaïm* ne s'est pas perfectionné. Deux roues de bois, dont l'une est plus grande que l'autre, forment tout


ATELIER DE POTIER.


L'AIRE DU TEMPLE


ÉCHOPPE DE CORDONNIERS

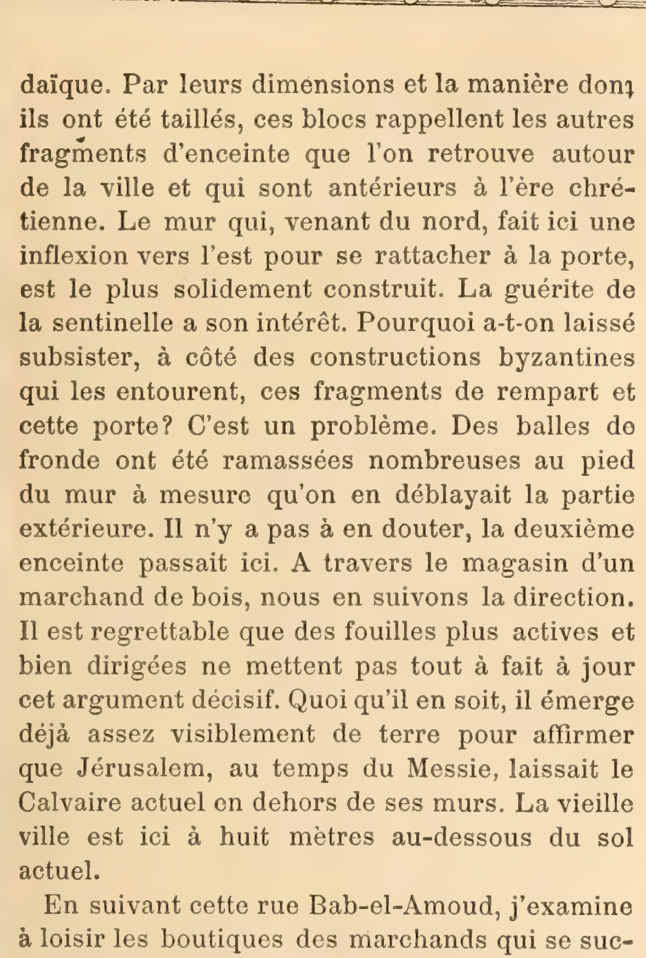


le mécanisme. Comme autrefois, quand il ne trouve pas le vase à son gré, le potier le brise. Dieu, c'était le potier; Israël a été le vase.

La petite poterne dont, par privilège, l'abbé de Sainte-Madeleine avait jadis la clef, s'ouvre dans le mur septentrional de la ville, sous le nom de porte d'Hérode ou encore porte des Fleurs. Il suffit d'entrer dans l'immense bourbier qu'elle abrite pour s'assurer que ce nom est une amère dérision.

Le soir, deux prêtres du patriarcat, aussi intelligents qu'attentionnés, s'offrent à nous faire visiter les fouilles des Russes à l'orient du Calvaire et derrière la rue Bab-el-Amoud. Il y a déjà longtemps que M. Pierrotti, voulant construire là le consulat de Russie, y trouva des restes de remparts allant du sud au nord. Plus tard, M. de Vogüé poursuivit ces intéressantes recherches et mit à jour une porte très solidement construite. Ses proportions indiquaient qu'elle n'était pas l'entrée d'une maison particulière, et des fragments de murs auxquels elle se rattachait prouvaient incontestablement qu'elle avait fait partie de la seconde enceinte. A peu de distance de là, un arc byzantin de grandioses proportions a été déblayé. Deux colonnes, qui ne sont pas pareilles et dont une seule semble être en place, attirent notre attention. Elles ont dû faire partie des propylées ou des portiques qui conduisaient à la basilique constantinienne du Saint-Sépulcre?

Quant aux remparts, il suffit d'en examiner les pierres pour juger qu'ils sont de l'époque ju-

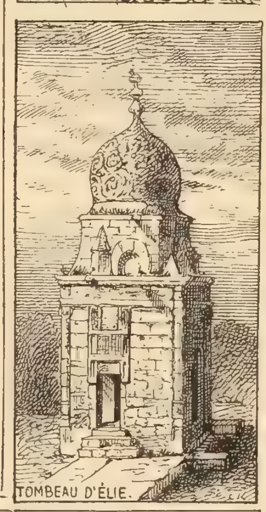


daïque. Par leurs dimensions et la manière dont ils ont été taillés, ces blocs rappellent les autres fragments d'enceinte que l'on retrouve autour de la ville et qui sont antérieurs à l'ère chrétienne. Le mur qui, venant du nord, fait ici une inflexion vers l'est pour se rattacher à la porte, est le plus solidement construit. La guérite de la sentinelle a son intérêt. Pourquoi a-t-on laissé subsister, à côté des constructions byzantines qui les entourent, ces fragments de rempart et cette porte? C'est un problème. Des balles de fronde ont été ramassées nombreuses au pied du mur à mesure qu'on en déblayait la partie extérieure. Il n'y a pas à en douter, la deuxième enceinte passait ici. A travers le magasin d'un marchand de bois, nous en suivons la direction. Il est regrettable que des fouilles plus actives et bien dirigées ne mettent pas tout à fait à jour cet argument décisif. Quoi qu'il en soit, il émerge déjà assez visiblement de terre pour affirmer que Jérusalem, au temps du Messie, laissait le Calvaire actuel en dehors de ses murs. La vieille ville est ici à huit mètres au-dessous du sol actuel.

En suivant cette rue Bab-el-Amoud, j'examine à loisir les boutiques des marchands qui se succèdent sans ordre, ce qui n'arrive jamais dans les grandes cités, où les bazars sont classiquement organisés. Ici un savetier est à côté d'un marchand de *yoghourt*, espèce de lait caillé et aigre qui n'a jamais su me plaire; plus loin un boucher ensanglante la devanture d'un marchand de









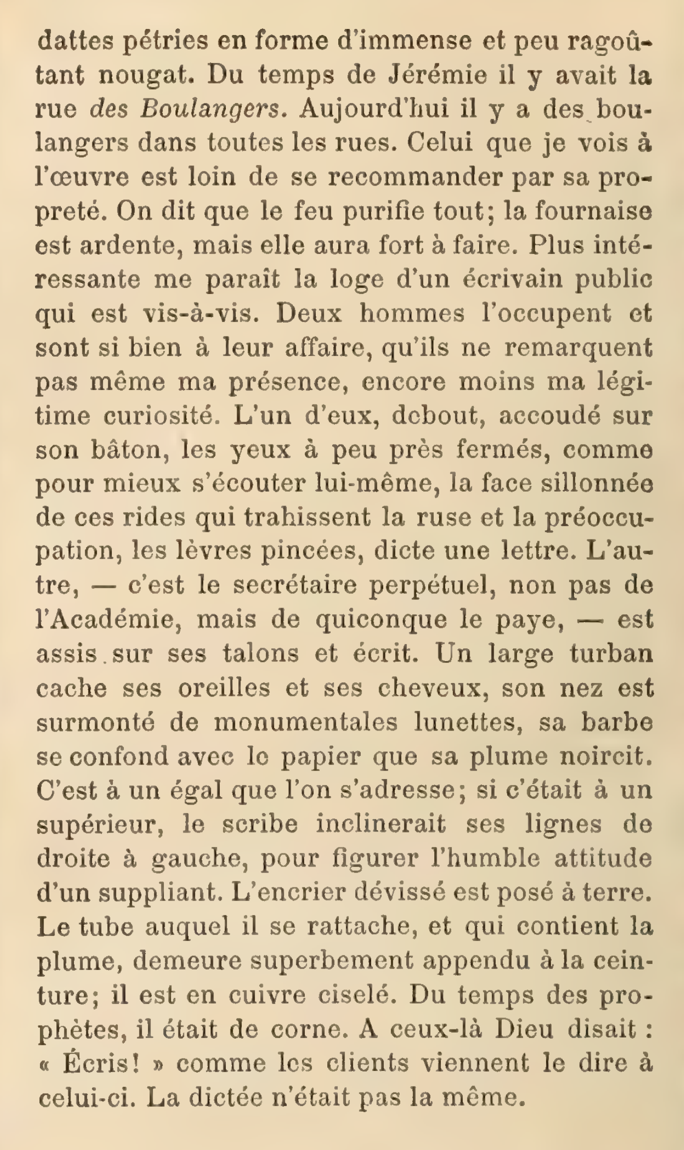












dattes pétries en forme d'immense et peu ragoûtant nougat. Du temps de Jérémie il y avait la rue *des Boulangers.* Aujourd'hui il y a des boulangers dans toutes les rues. Celui que je vois à l'œuvre est loin de se recommander par sa propreté. On dit que le feu purifie tout; la fournaise est ardente, mais elle aura fort à faire. Plus intéressante me paraît la loge d'un écrivain public qui est vis-à-vis. Deux hommes l'occupent et sont si bien à leur affaire, qu'ils ne remarquent pas même ma présence, encore moins ma légitime curiosité. L'un d'eux, debout, accoudé sur son bâton, les yeux à peu près fermés, comme pour mieux s'écouter lui-même, la face sillonnée de ces rides qui trahissent la ruse et la préoccupation, les lèvres pincées, dicte une lettre. L'autre, — c'est le secrétaire perpétuel, non pas de l'Académie, mais de quiconque le paye, — est assis sur ses talons et écrit. Un large turban cache ses oreilles et ses cheveux, son nez est surmonté de monumentales lunettes, sa barbe se confond avec le papier que sa plume noircit. C'est à un égal que l'on s'adresse; si c'était à un supérieur, le scribe inclinerait ses lignes de droite à gauche, pour figurer l'humble attitude d'un suppliant. L'encrier dévissé est posé à terre. Le tube auquel il se rattache, et qui contient la plume, demeure superbement appendu à la ceinture; il est en cuivre ciselé. Du temps des prophètes, il était de corne. A ceux-là Dieu disait : « Écris! » comme les clients viennent le dire à celui-ci. La dictée n'était pas la même.


MENDIANTS


Ecrivain public

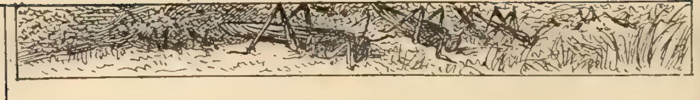

CHANGEUR ISRAELITE



Presque en face du scribe est un changeur. Il étale sous verre ses trésors, et il ne serait pas fâché de les accroître aux dépens des nôtres. Est-ce ainsi qu'était assis, derrière un petit comptoir, Matthieu-Lévi quand Jésus lui dit de le suivre? Peut-être. En tout cas, si vous n'êtes pas mieux doué que moi pour raisonner les monnaies du pays, n'ayez pas affaire avec un tel homme, il vous trompera. Si le vol damne en Orient comme en Occident, bien peu de ces changeurs, race croisée d'anciens péagers, iront se reposer dans le sein d'Abraham.

C'est comme ce juif détaillant ses pois chiches, ses pistaches, ses lentilles et son savon. Je lui achète de la gomme lavée, excellent préservatif contre les maux de gorge; sur trois francs, il m'en vole deux. J'en vote dix pour qu'on grave en caractères ineffaçables dans sa boutique et, si cela ne suffit pas, sur ses épaules, le passage des Proverbes que tout Israélite ne devrait jamais oublier : « Le peson et la balance justes sont à l'Éternel. Toutes les pierres du sachet (les poids) sont son ouvrage. »

La *Voie douloureuse*, que nous traversons, répond à un sentiment pieux bien plus qu'au récit de l'Évangile et aux indications de l'archéologie sacrée. Celle-ci demeure visiblement impuissante à retrouver, sous la masse énorme de ruines qui les couvre, les rues et les édifices vrais témoins des humiliations du Seigneur. En outre on peut regretter que, même au seul point de vue de l'idée, les promoteurs de la dévotion si profon-





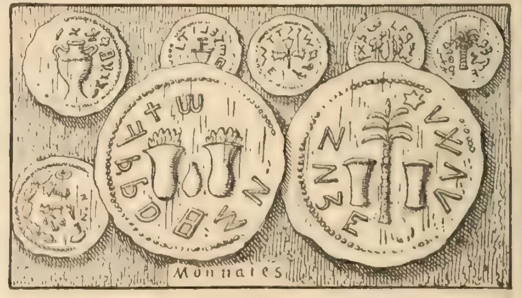
dément chrétienne au chemin de la Croix, n'aient pas cru devoir se tenir plus scrupuleusement dans la donnée évangélique. Ils ont imaginé et honoré des scènes plus légendaires qu'authentiques, négligeant, on ne sait trop pourquoi, des incidents autrement certains, émouvants, instructifs, consignés dans l'histoire navrante de la Passion.

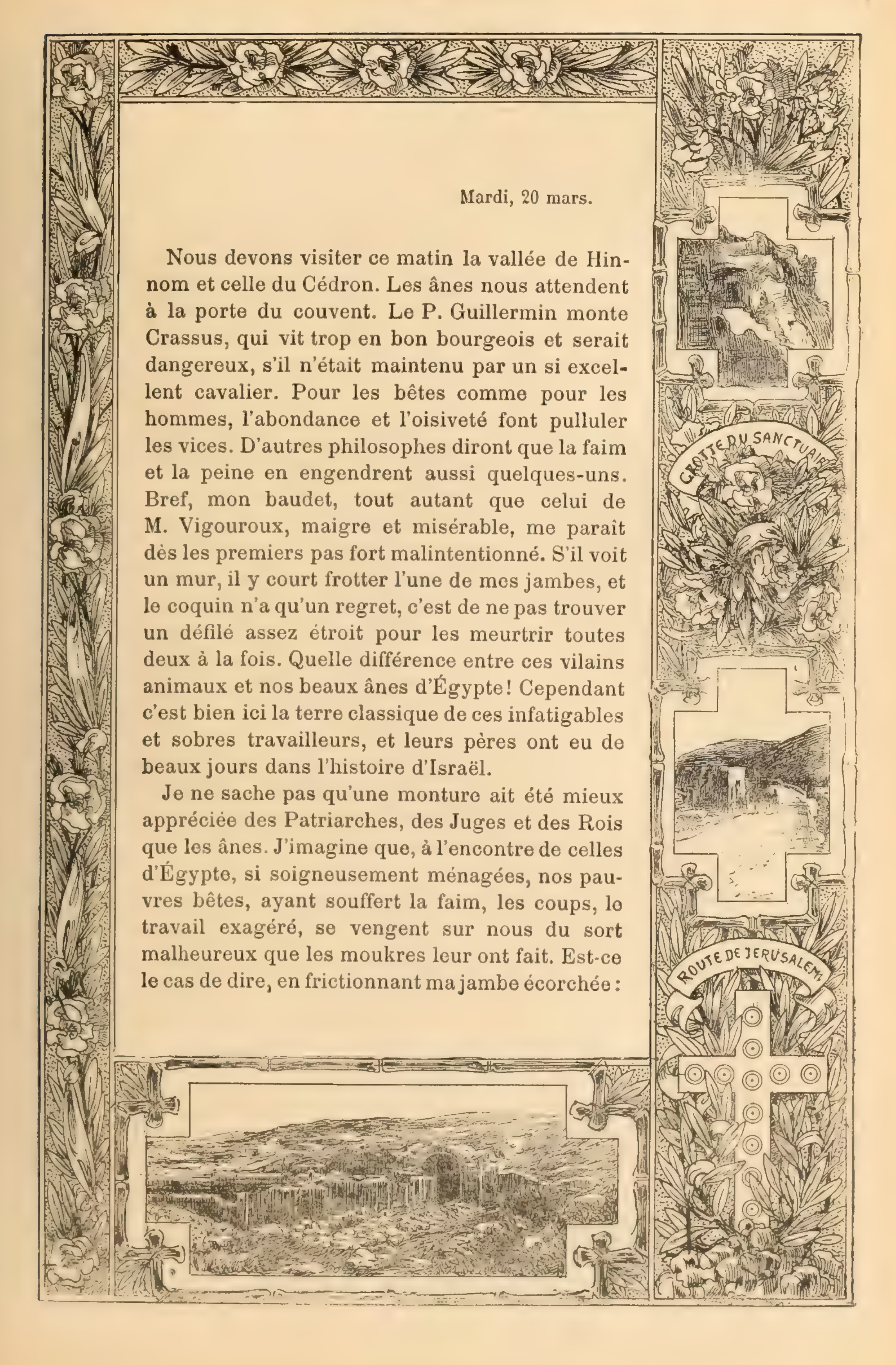
J'ai visité la chapelle du *Spasme*, où les Arméniens catholiques bâtissent très lentement une belle église. Ces braves gens méritent d'être aidés. Plus d'une mère inconsolable devrait envoyer sa pierre au sanctuaire où une pieuse tradition montre encore l'empreinte des pieds de Marie s'évanouissant à la vue de son Fils qui allait à la mort. Nous sommes passés ensuite au *Bazar de l'huile* pour y examiner les grosses pierres des pieds-droits soutenant la voûte, peut-être un reste de l'ancienne porte *Judiciaire;* au couvent grec de saint Caralambos et enfin à celui des Abyssins, près du Calvaire. Il y a dans ce dernier une des plus belles citernes de la ville. On y descend par un escalier long et glissant. La lumière des torches y multiplie étrangement les effets d'ombre et de clarté sur la grande voûte. On l'appelle la citerne de Sainte-Hélène. Ces pauvres Abyssins ont l'air triste et misérable. Le baghchich qu'on leur donne semble une aumône bien placée.


BAZAR DES MARCHANDS D'HUILE


POMME DE CÈDRE
PIN D'ALEP, GENÉVRIER


CHANGEUR ISRAÉLITE


Monnaies



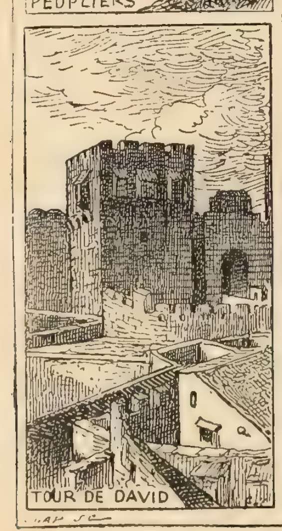
Mardi, 20 mars.

Nous devons visiter ce matin la vallée de Hinnom et celle du Cédron. Les ânes nous attendent à la porte du couvent. Le P. Guillermin monte Crassus, qui vit trop en bon bourgeois et serait dangereux, s'il n'était maintenu par un si excellent cavalier. Pour les bêtes comme pour les hommes, l'abondance et l'oisiveté font pulluler les vices. D'autres philosophes diront que la faim et la peine en engendrent aussi quelques-uns. Bref, mon baudet, tout autant que celui de M. Vigouroux, maigre et misérable, me paraît dès les premiers pas fort malintentionné. S'il voit un mur, il y court frotter l'une de mes jambes, et le coquin n'a qu'un regret, c'est de ne pas trouver un défilé assez étroit pour les meurtrir toutes deux à la fois. Quelle différence entre ces vilains animaux et nos beaux ânes d'Égypte! Cependant c'est bien ici la terre classique de ces infatigables et sobres travailleurs, et leurs pères ont eu de beaux jours dans l'histoire d'Israël.

Je ne sache pas qu'une monture ait été mieux appréciée des Patriarches, des Juges et des Rois que les ânes. J'imagine que, à l'encontre de celles d'Égypte, si soigneusement ménagées, nos pauvres bêtes, ayant souffert la faim, les coups, le travail exagéré, se vengent sur nous du sort malheureux que les moukres leur ont fait. Est-ce le cas de dire, en frictionnant ma jambe écorchée :





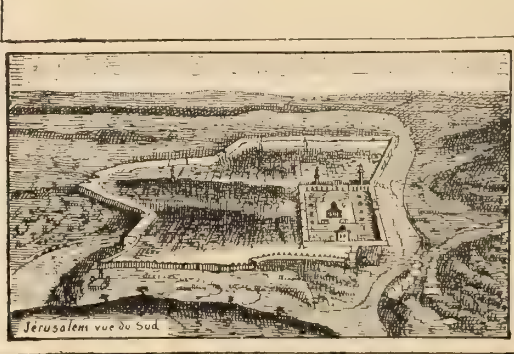




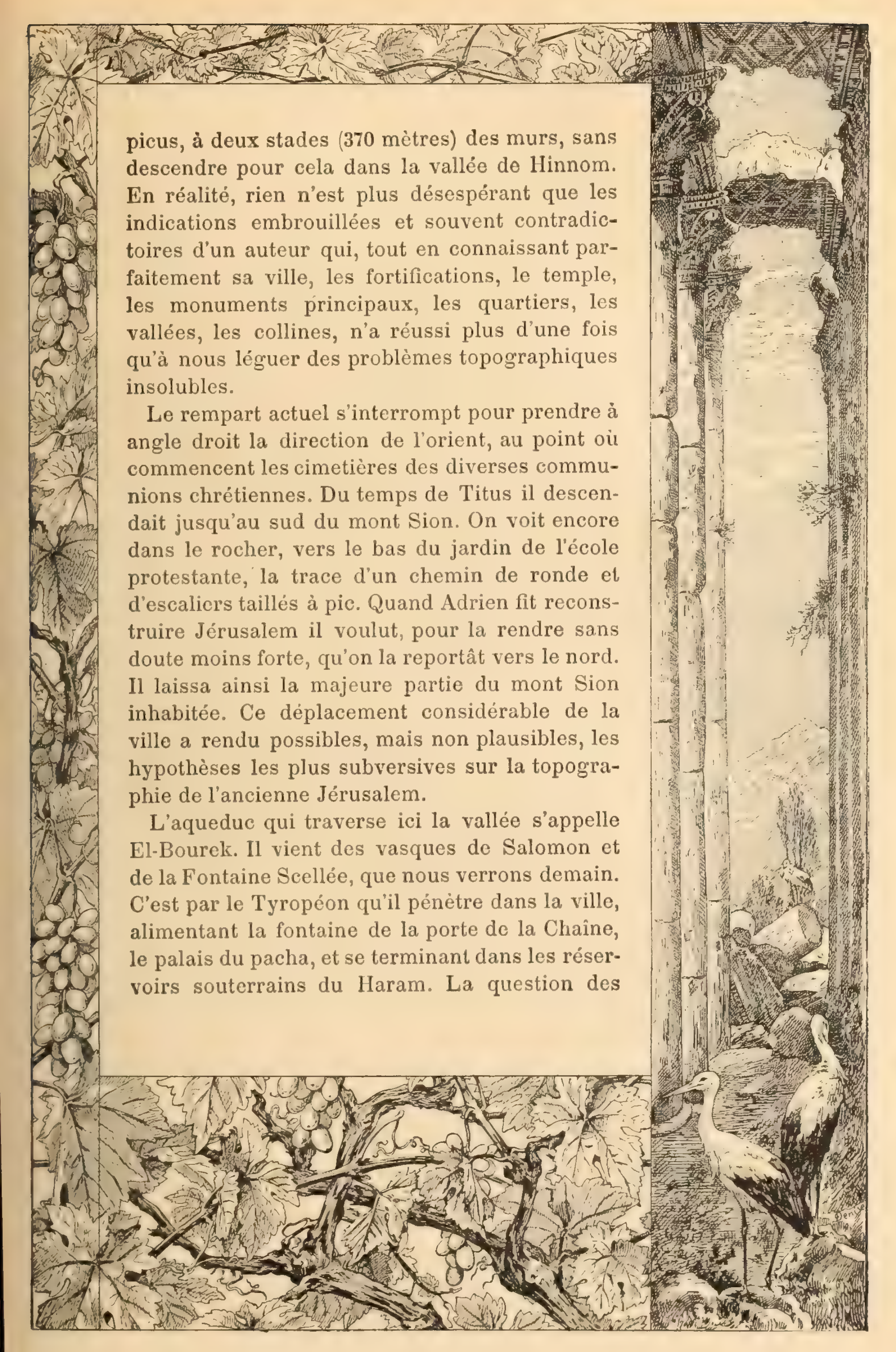
Hélas! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands?

C'est à la porte de Jaffa que commence réellement notre tournée matinale. La vallée de Hinnom, ou des fils de Hinnom, s'ouvre devant nous et contourne la base du mont Sion à l'ouest et au sud. Il faut y pénétrer pour se rendre compte de sa profondeur. Les plans en relief ou les photographies que j'avais vues ne m'en avaient pas donné l'idée. Je comprends que les remparts de la ville, appuyés sur ces rochers alors à pic et maintenant adoucis par des amas de décombres, fussent absolument imprenables.

Le groupe des cinq tours que nous rencontrons tout d'abord à gauche, protégé par un fossé profond à l'ouest et par une muraille assez basse du côté de la ville, n'est autre que la citadelle de Jérusalem. Qu'y a-t-il de vrai dans l'hypothèse qui y voit l'antique château fort de Sion? Rien peut-être. Toutefois la partie inférieure de la tour, au nord-est, dite par les Croisés tour de David, a encore des pierres qui rappellent les constructions salomoniennes. La partie supérieure, crénelée, est moderne. Les rois latins de Jérusalem y ont habité. Faut-il placer à la citadelle la tour Hippicus, d'où partait la ligne septentrionale du premier mur d'enceinte? Plusieurs savants l'affirment malgré les difficultés soulevées par Josèphe. Ils croient que l'historien juif a pu, même à son époque, estimer que la porte actuelle de Jaffa était au nord de la ville, et que Titus trouva à établir son camp en face d'Hip-







picus, à deux stades (370 mètres) des murs, sans descendre pour cela dans la vallée de Hinnom. En réalité, rien n'est plus désespérant que les indications embrouillées et souvent contradictoires d'un auteur qui, tout en connaissant parfaitement sa ville, les fortifications, le temple, les monuments principaux, les quartiers, les vallées, les collines, n'a réussi plus d'une fois qu'à nous léguer des problèmes topographiques insolubles.

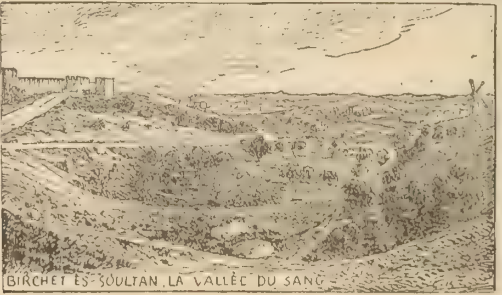
Le rempart actuel s'interrompt pour prendre à angle droit la direction de l'orient, au point où commencent les cimetières des diverses communions chrétiennes. Du temps de Titus il descendait jusqu'au sud du mont Sion. On voit encore dans le rocher, vers le bas du jardin de l'école protestante, la trace d'un chemin de ronde et d'escaliers taillés à pic. Quand Adrien fit reconstruire Jérusalem il voulut, pour la rendre sans doute moins forte, qu'on la reportât vers le nord. Il laissa ainsi la majeure partie du mont Sion inhabitée. Ce déplacement considérable de la ville a rendu possibles, mais non plausibles, les hypothèses les plus subversives sur la topographie de l'ancienne Jérusalem.

L'aqueduc qui traverse ici la vallée s'appelle El-Bourek. Il vient des vasques de Salomon et de la Fontaine Scellée, que nous verrons demain. C'est par le Tyropéon qu'il pénètre dans la ville, alimentant la fontaine de la porte de la Chaîne, le palais du pacha, et se terminant dans les réservoirs souterrains du Haram. La question des


FAUCON BLANC OU SACRÉ
LIS ET LIS DE HULEH
CITRONNIER

eaux, pour une ville bâtie sur le roc, était d'une importance capitale. Jérusalem avait tout au plus une source dans son enceinte murée. Il fallait lui donner des eaux vives venant de très loin. Au moins deux des trois fontaines que nous allons rencontrer dans la vallée de Cédron ne pouvaient lui être utiles en temps de guerre, peut-être même ne sont-elles toutes trois que le résultat d'infiltrations permanentes des citernes supérieures. Si, durant les sièges fameux qu'elle soutint, Jérusalem n'a jamais manqué d'eau, il faut en chercher la cause dans ces innombrables excavations qui, de la roche calcaire servant d'assiette à la ville, avaient fait comme une vaste ruche où chaque famille recueillait dans une alvéole les eaux pluviales mises en réserve pour les jours mauvais, tandis que les grands réservoirs alimentés par les aqueducs leur suffisaient en temps ordinaire.

La grande piscine Birket-es-Soultan, qu'El-Bourck tourne au nord, mesure cent quatre-vingts mètres de long et soixante-dix-huit de large. Elle est absolument desséchée. A notre droite sont l'hospice juif, fondé par sir Montefiore, et le mont du Mauvais Conseil, où la tradition du moyen âge a placé la maison de campagne du grand prêtre Caïphe. Ce serait là que Judas aurait fait aux chefs du parti hiérarchique la proposition de leur livrer Jésus, d'où son nom de *Mauvais Conseil.* On y montre encore aux plus crédules pèlerins l'arbre auquel le criminel disciple se pendit. Plus authentique


BIRCHET ES SOULTAN LA VALLÉE DU SANG


SEPULCRES DE HINNOM

est la tradition qui fixe un peu plus loin, mais toujours à notre droite, le *Champ du Potier*, le *prix du sang*, Hakel-Dama. Un édifice ruiné, bâti sur le roc, et dont le toit est en terrasse, marque cette terre achetée avec les trente deniers du traître. Quand on sait l'horreur qu'inspiraient à l'Église primitive les souvenirs de Judas, on ne s'étonne pas que le champ d'Hakel-Dama, où il finit si misérablement, ait été marqué de bonne heure comme un lieu tristement célèbre. Les croisés l'avaient appelé le *charnier de Chaudemar*. Une partie de cette terre, à laquelle on attribuait le privilège de consumer les cadavres en quelques heures, fut transportée à Pise vers le commencement du treizième siècle, et y forma le *Campo Santo*. L'intérieur de l'édifice, que le temps renverse peu à peu, n'est pas aisément abordable. Par les fenêtres du moins, nous pouvons y voir de belles arcades remontant à l'époque romaine et des caveaux funéraires que l'on a fouillés. Le pavé est à dix mètres de profondeur. On ensevelissait autour de ce monument les pèlerins qui mouraient à Jérusalem. Les grottes sépulcrales très nombreuses que l'on trouve ici, surtout vers le midi, n'offrent aucun intérêt. Le Monument des Apôtres, ou Tombeau d'Ananus, mérite un peu plus d'attention. Il est creusé dans le roc, et une belle frise sculptée en surmonte le vestibule. La tradition ou mieux la légende rapporte que les apôtres s'y seraient retirés après l'arrestation de Jésus au jardin des Oliviers. Autrement fondée nous paraît être

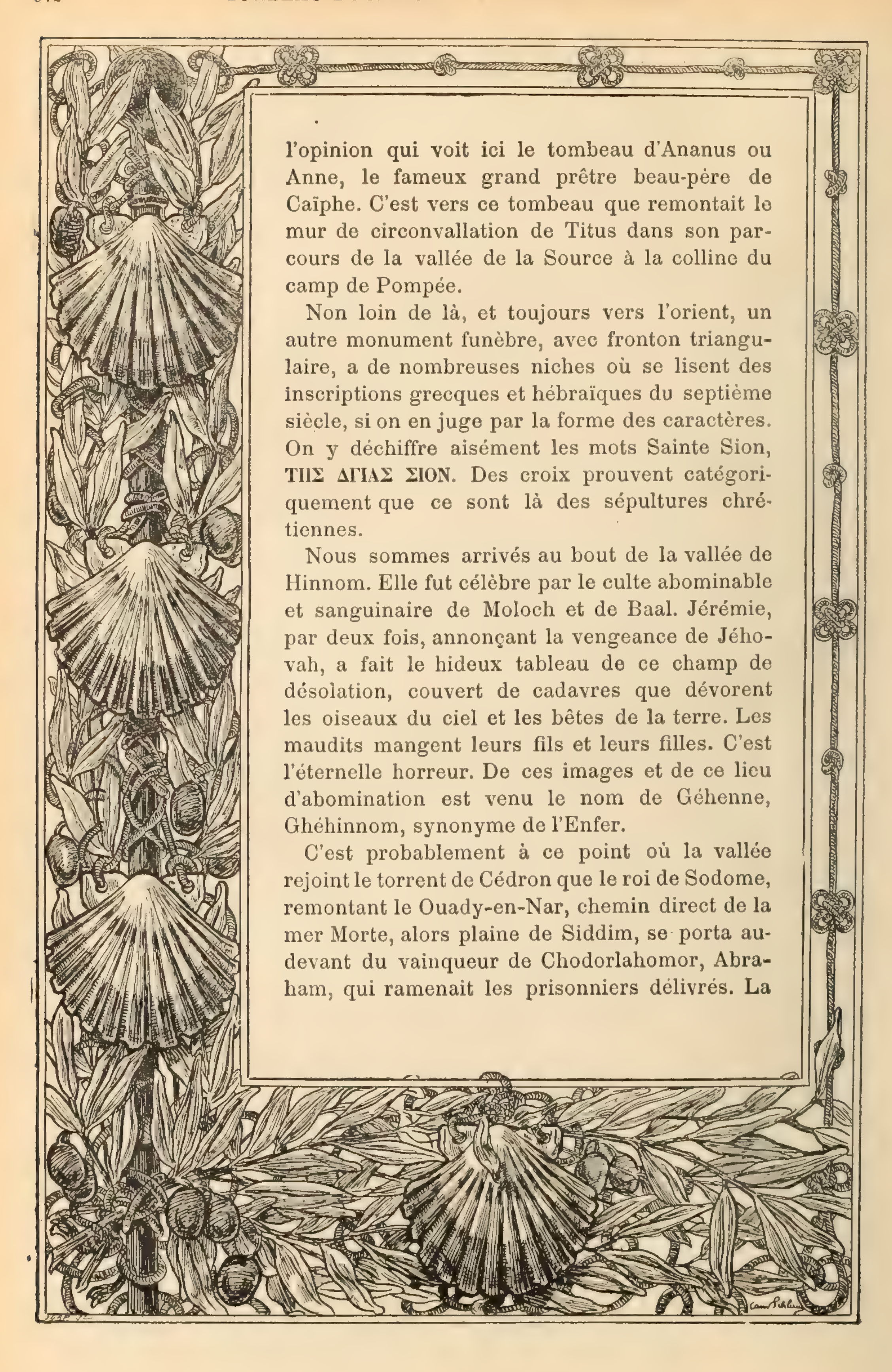

PHILACTÈRE et FRONTAL du GRAND PRÊTRE

COLLINE DU MAUVAIS CONSEIL
vue du rempart méridional de JÉRUSALEM.




AKELDAMA.



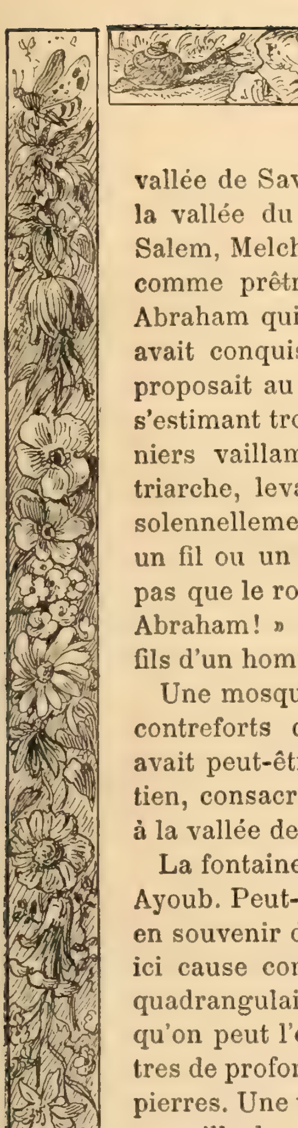


l'opinion qui voit ici le tombeau d'Ananus ou Anne, le fameux grand prêtre beau-père de Caïphe. C'est vers ce tombeau que remontait le mur de circonvallation de Titus dans son parcours de la vallée de la Source à la colline du camp de Pompée.

Non loin de là, et toujours vers l'orient, un autre monument funèbre, avec fronton triangulaire, a de nombreuses niches où se lisent des inscriptions grecques et hébraïques du septième siècle, si on en juge par la forme des caractères. On y déchiffre aisément les mots Sainte Sion, **THΣ ΔΓΙΑΣ ΣΙΟΝ**. Des croix prouvent catégoriquement que ce sont là des sépultures chrétiennes.

Nous sommes arrivés au bout de la vallée de Hinnom. Elle fut célèbre par le culte abominable et sanguinaire de Moloch et de Baal. Jérémie, par deux fois, annonçant la vengeance de Jéhovah, a fait le hideux tableau de ce champ de désolation, couvert de cadavres que dévorent les oiseaux du ciel et les bêtes de la terre. Les maudits mangent leurs fils et leurs filles. C'est l'éternelle horreur. De ces images et de ce lieu d'abomination est venu le nom de Géhenne, Ghéhinnom, synonyme de l'Enfer.

C'est probablement à ce point où la vallée rejoint le torrent de Cédron que le roi de Sodome, remontant le Ouady-en-Nar, chemin direct de la mer Morte, alors plaine de Siddim, se porta au-devant du vainqueur de Chodorlahomor, Abraham, qui ramenait les prisonniers délivrés. La



vallée de Savé était, en effet, d'après l'Ecriture, la vallée du roi. Ici vint encore le prince de Salem, Melchisédec, offrant le pain et le vin, et comme prêtre du Dieu Très Haut, bénissant Abraham qui lui offrait la dîme de tout ce qu'il avait conquis. De son côté, le roi de Sodome proposait au vainqueur de garder tout le butin, s'estimant trop heureux de retrouver les prisonniers vaillamment délivrés. Mais le loyal patriarche, levant la main vers Jéhovah, déclara solennellement qu'il ne voulait rien, pas même un fil ou un cordon de chaussure. Il ne fallait pas que le roi de Sodome pût dire : « J'ai enrichi Abraham! » Les Juifs de nos jours sont-ils les fils d'un homme si généreux?

Une mosquée en ruines, appuyée aux derniers contreforts de la colline du Mauvais Conseil, avait peut-être pris la place d'un oratoire chrétien, consacrant les terribles souvenirs attachés à la vallée de Hinnom.

La fontaine où nous aboutissons s'appelle Bir-Ayoub. Peut-être est-ce Yoab qu'il faudrait dire, en souvenir de Joab, le général de David, qui fit ici cause commune avec Adonias. Une bâtisse quadrangulaire abrite la source. C'est au levant qu'on peut l'examiner. La fontaine a trente mètres de profondeur et est bâtie avec de fort belles pierres. Une vaste chambre, creusée dans le roc, recueille les eaux qui montent d'un puits plus profond. Nous pouvons nous en rendre compte aisément, car la sécheresse est grande cette année, et on n'a pas fêté, au son du tambourin,



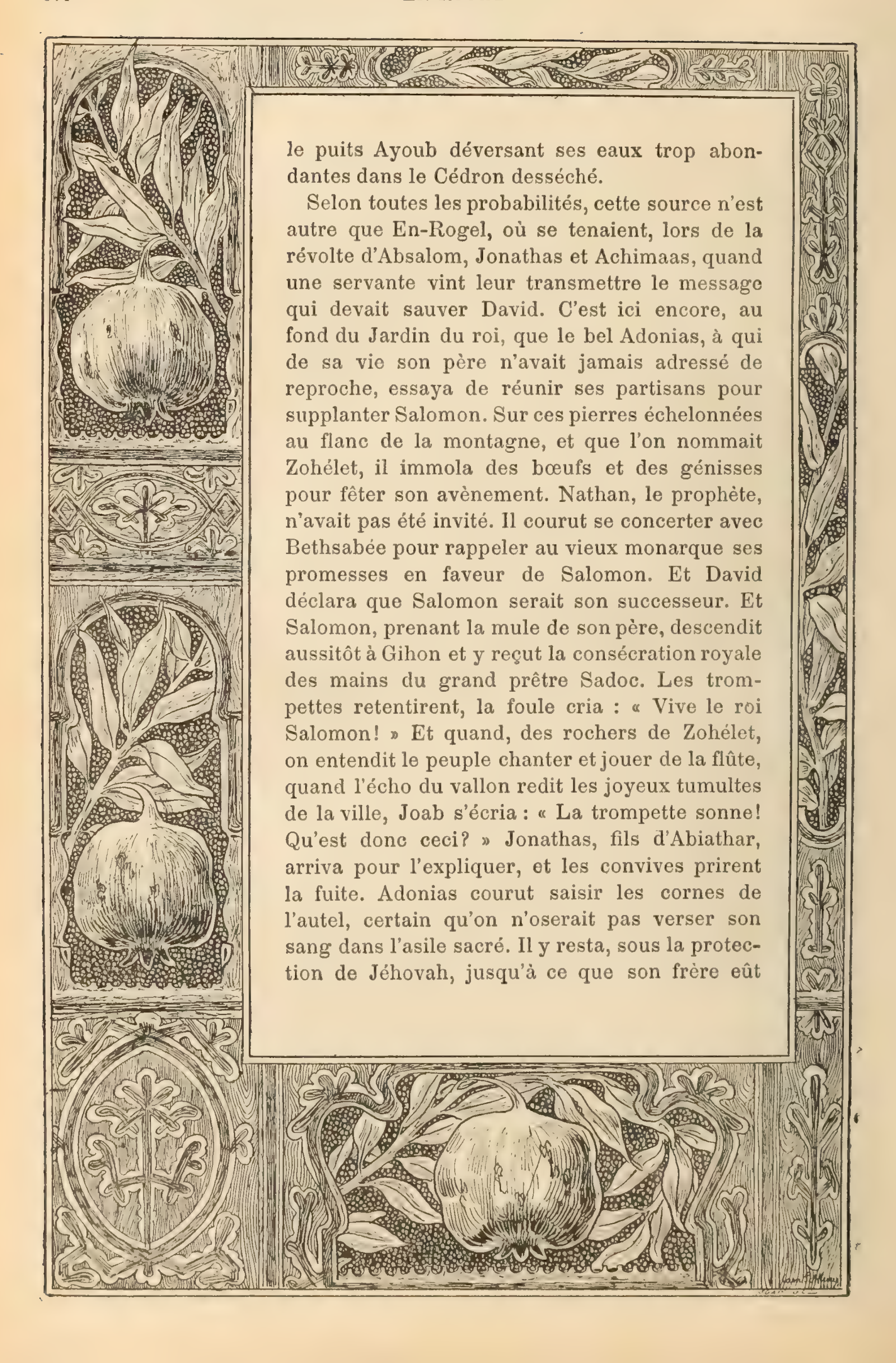
CACTUS



MONT DU SCANDALE VU DE LA VALLÉE DE HINNOM.

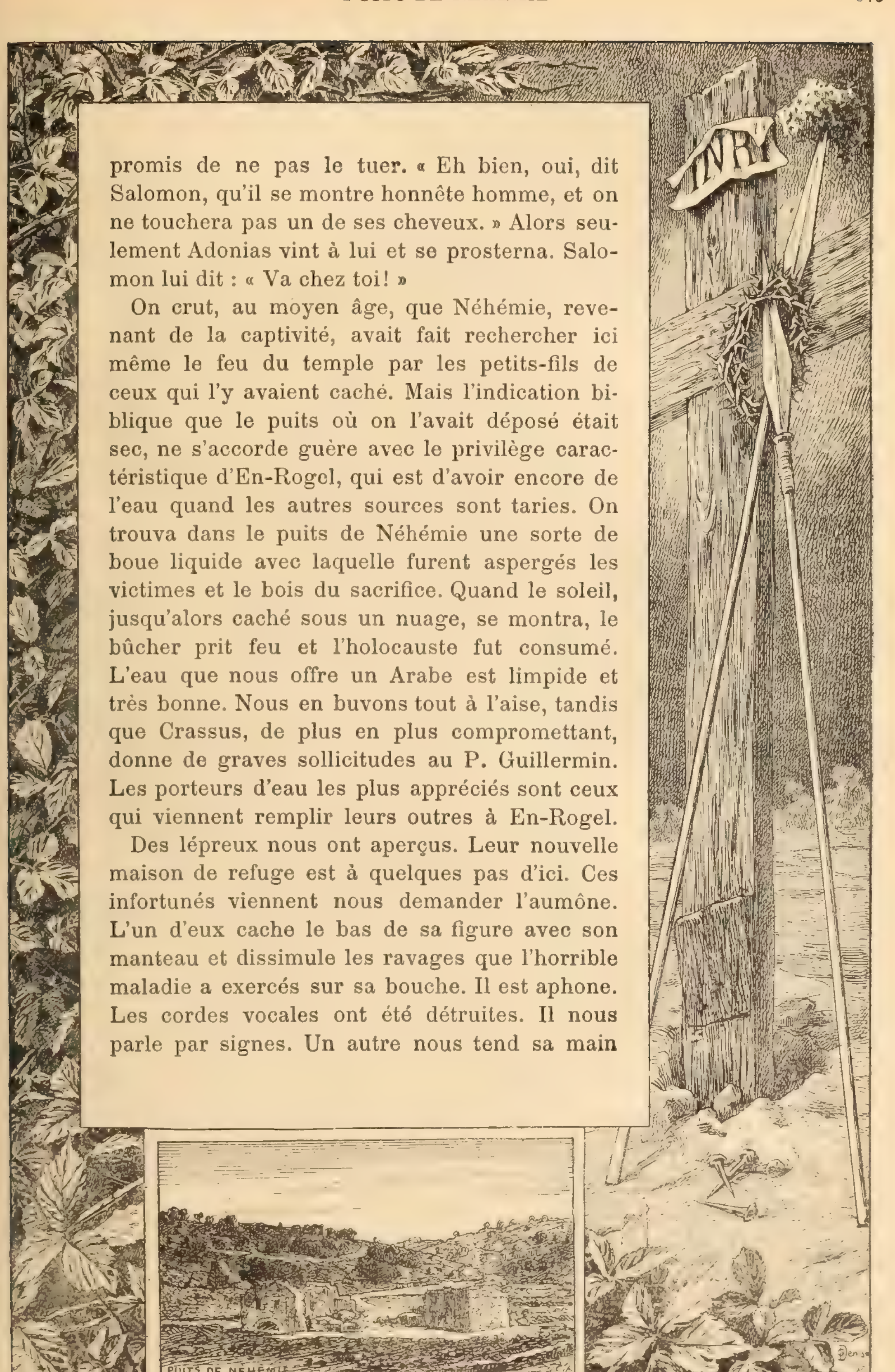


BRANCHES DE FIGUIER ET DE MURIER



le puits Ayoub déversant ses eaux trop abondantes dans le Cédron desséché.

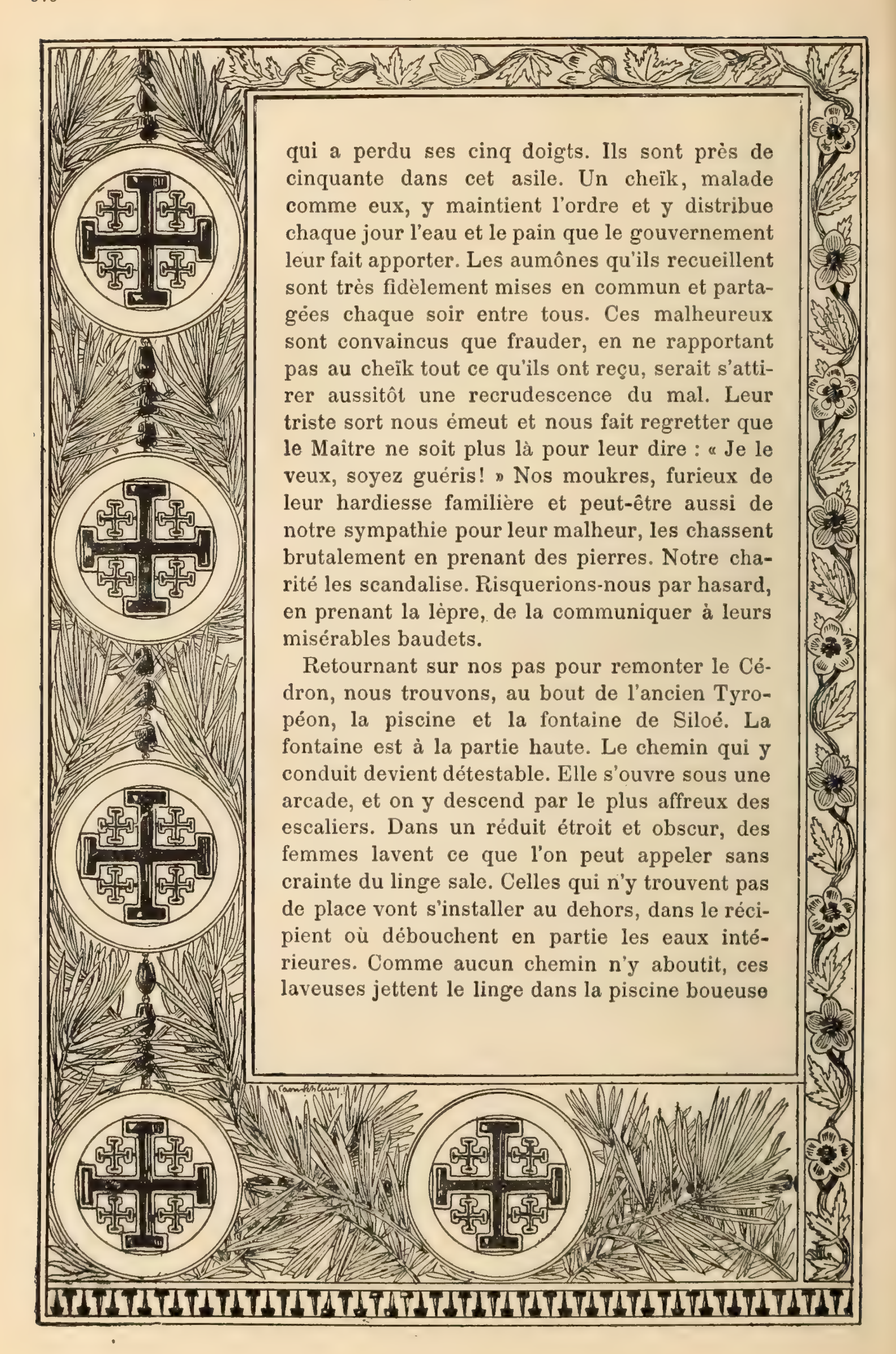
Selon toutes les probabilités, cette source n'est autre que En-Rogel, où se tenaient, lors de la révolte d'Absalom, Jonathas et Achimaas, quand une servante vint leur transmettre le message qui devait sauver David. C'est ici encore, au fond du Jardin du roi, que le bel Adonias, à qui de sa vie son père n'avait jamais adressé de reproche, essaya de réunir ses partisans pour supplanter Salomon. Sur ces pierres échelonnées au flanc de la montagne, et que l'on nommait Zohélet, il immola des bœufs et des génisses pour fêter son avènement. Nathan, le prophète, n'avait pas été invité. Il courut se concerter avec Bethsabée pour rappeler au vieux monarque ses promesses en faveur de Salomon. Et David déclara que Salomon serait son successeur. Et Salomon, prenant la mule de son père, descendit aussitôt à Gihon et y reçut la consécration royale des mains du grand prêtre Sadoc. Les trompettes retentirent, la foule cria : « Vive le roi Salomon! » Et quand, des rochers de Zohélet, on entendit le peuple chanter et jouer de la flûte, quand l'écho du vallon redit les joyeux tumultes de la ville, Joab s'écria : « La trompette sonne! Qu'est donc ceci? » Jonathas, fils d'Abiathar, arriva pour l'expliquer, et les convives prirent la fuite. Adonias courut saisir les cornes de l'autel, certain qu'on n'oserait pas verser son sang dans l'asile sacré. Il y resta, sous la protection de Jéhovah, jusqu'à ce que son frère eût



promis de ne pas le tuer. « Eh bien, oui, dit Salomon, qu'il se montre honnête homme, et on ne touchera pas un de ses cheveux. » Alors seulement Adonias vint à lui et se prosterna. Salomon lui dit : « Va chez toi ! »

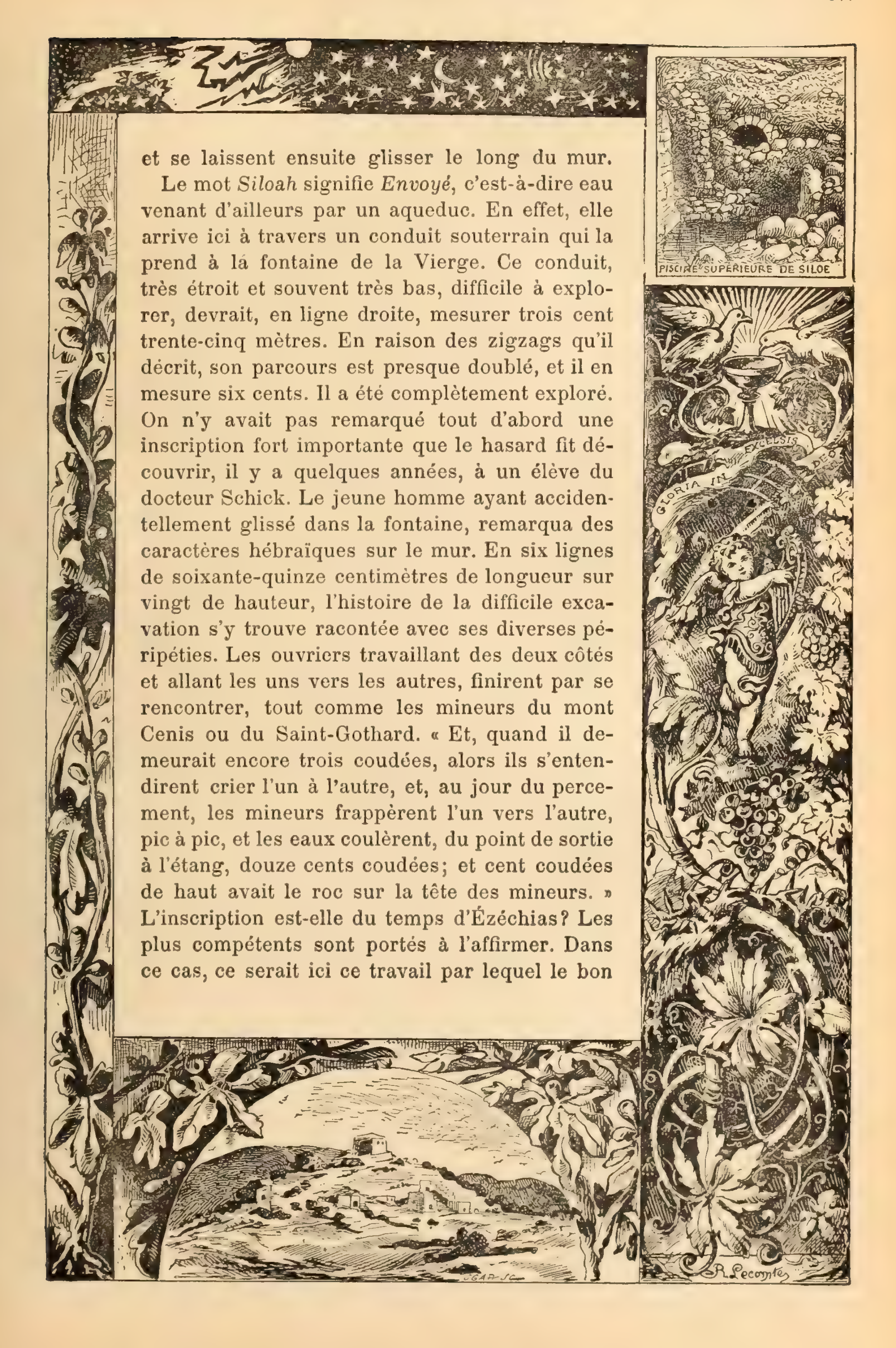
On crut, au moyen âge, que Néhémie, revenant de la captivité, avait fait rechercher ici même le feu du temple par les petits-fils de ceux qui l'y avaient caché. Mais l'indication biblique que le puits où on l'avait déposé était sec, ne s'accorde guère avec le privilège caractéristique d'En-Rogel, qui est d'avoir encore de l'eau quand les autres sources sont taries. On trouva dans le puits de Néhémie une sorte de boue liquide avec laquelle furent aspergés les victimes et le bois du sacrifice. Quand le soleil, jusqu'alors caché sous un nuage, se montra, le bûcher prit feu et l'holocauste fut consumé. L'eau que nous offre un Arabe est limpide et très bonne. Nous en buvons tout à l'aise, tandis que Crassus, de plus en plus compromettant, donne de graves sollicitudes au P. Guillermin. Les porteurs d'eau les plus appréciés sont ceux qui viennent remplir leurs outres à En-Rogel.

Des lépreux nous ont aperçus. Leur nouvelle maison de refuge est à quelques pas d'ici. Ces infortunés viennent nous demander l'aumône. L'un d'eux cache le bas de sa figure avec son manteau et dissimule les ravages que l'horrible maladie a exercés sur sa bouche. Il est aphone. Les cordes vocales ont été détruites. Il nous parle par signes. Un autre nous tend sa main



qui a perdu ses cinq doigts. Ils sont près de cinquante dans cet asile. Un cheïk, malade comme eux, y maintient l'ordre et y distribue chaque jour l'eau et le pain que le gouvernement leur fait apporter. Les aumônes qu'ils recueillent sont très fidèlement mises en commun et partagées chaque soir entre tous. Ces malheureux sont convaincus que frauder, en ne rapportant pas au cheïk tout ce qu'ils ont reçu, serait s'attirer aussitôt une recrudescence du mal. Leur triste sort nous émeut et nous fait regretter que le Maître ne soit plus là pour leur dire : « Je le veux, soyez guéris! » Nos moukres, furieux de leur hardiesse familière et peut-être aussi de notre sympathie pour leur malheur, les chassent brutalement en prenant des pierres. Notre charité les scandalise. Risquerions-nous par hasard, en prenant la lèpre, de la communiquer à leurs misérables baudets.

Retournant sur nos pas pour remonter le Cédron, nous trouvons, au bout de l'ancien Tyropéon, la piscine et la fontaine de Siloé. La fontaine est à la partie haute. Le chemin qui y conduit devient détestable. Elle s'ouvre sous une arcade, et on y descend par le plus affreux des escaliers. Dans un réduit étroit et obscur, des femmes lavent ce que l'on peut appeler sans crainte du linge sale. Celles qui n'y trouvent pas de place vont s'installer au dehors, dans le récipient où débouchent en partie les eaux intérieures. Comme aucun chemin n'y aboutit, ces laveuses jettent le linge dans la piscine boueuse

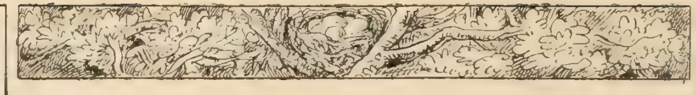


et se laissent ensuite glisser le long du mur.

Le mot *Siloah* signifie *Envoyé*, c'est-à-dire eau venant d'ailleurs par un aqueduc. En effet, elle arrive ici à travers un conduit souterrain qui la prend à lá fontaine de la Vierge. Ce conduit, très étroit et souvent très bas, difficile à explorer, devrait, en ligne droite, mesurer trois cent trente-cinq mètres. En raison des zigzags qu'il décrit, son parcours est presque doublé, et il en mesure six cents. Il a été complètement exploré. On n'y avait pas remarqué tout d'abord une inscription fort importante que le hasard fit découvrir, il y a quelques années, à un élève du docteur Schick. Le jeune homme ayant accidentellement glissé dans la fontaine, remarqua des caractères hébraïques sur le mur. En six lignes de soixante-quinze centimètres de longueur sur vingt de hauteur, l'histoire de la difficile excavation s'y trouve racontée avec ses diverses péripéties. Les ouvriers travaillant des deux côtés et allant les uns vers les autres, finirent par se rencontrer, tout comme les mineurs du mont Cenis ou du Saint-Gothard. « Et, quand il demeurait encore trois coudées, alors ils s'entendirent crier l'un à l'autre, et, au jour du percement, les mineurs frappèrent l'un vers l'autre, pic à pic, et les eaux coulèrent, du point de sortie à l'étang, douze cents coudées; et cent coudées de haut avait le roc sur la tête des mineurs. » L'inscription est-elle du temps d'Ézéchias? Les plus compétents sont portés à l'affirmer. Dans ce cas, ce serait ici ce travail par lequel le bon



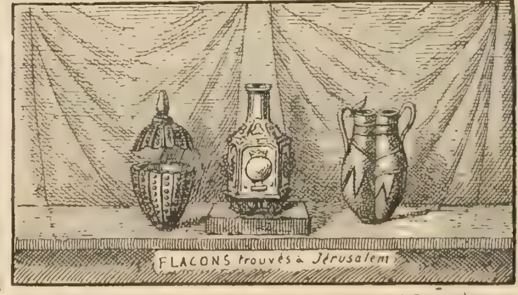




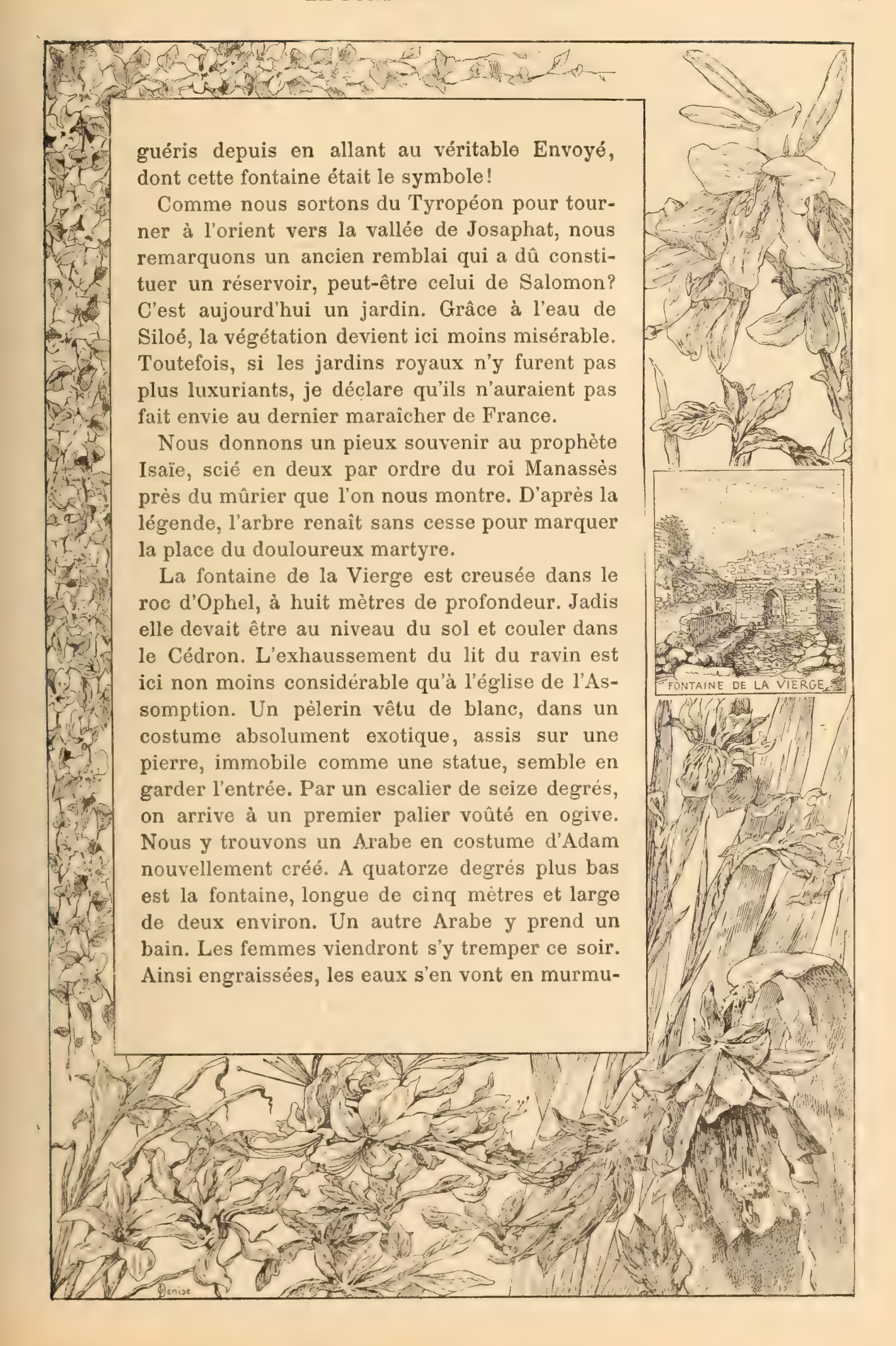
roi *conduisit les eaux de Gihon en bas, vers l'occident, de la cité de David.* La signification de Gihon, *bouillonnant*, s'appliquerait très bien à la fontaine intermittente de la Vierge; seulement, dans cette hypothèse, il faut identifier Ophel avec Sion et y voir la hauteur où fut la citadelle jébuséenne. Des puits et des galeries creusés dans la roche permettaient aux assiégés de prendre de l'eau à la source sans se montrer aux assaillants.

En sortant, nous examinons plus attentivement le bassin extérieur où sont descendues nos laveuses acrobates. Il est de construction moderne et fort misérable. Des tronçons de colonnes sont encastrés dans les murs. Ces débris sont tout ce qui reste de l'oratoire et du double portique érigés ici au quatrième siècle. A cette époque, tout avait été convenablement aménagé pour permettre aux hommes et aux femmes de s'y baigner séparément. On sait le grand souvenir évangélique qui y était vénéré, car c'est ici que descendit un jour l'aveugle, mendiant ordinaire installé à la porte du temple. Ses yeux étaient couverts de boue. S'étant lavé, comme il en avait reçu l'ordre, dans la piscine de Siloé, il cessa d'être aveugle. « N'est-ce pas celui qui se tenait assis, privé de la vue, et demandant l'aumône? disait-on de toutes parts. « Oui, c'est bien moi, répondait-il. Un homme, appelé Jésus, m'a mis de la boue sur les yeux en me disant : « Va te laver à la piscine de Siloé. » Je l'ai fait et je vois. » Que d'aveugles ont été


LAVEUSES


FLACONS trouvés à Jérusalem


MAISON DE FELLAH



guéris depuis en allant au véritable Envoyé, dont cette fontaine était le symbole!

Comme nous sortons du Tyropéon pour tourner à l'orient vers la vallée de Josaphat, nous remarquons un ancien remblai qui a dû constituer un réservoir, peut-être celui de Salomon? C'est aujourd'hui un jardin. Grâce à l'eau de Siloé, la végétation devient ici moins misérable. Toutefois, si les jardins royaux n'y furent pas plus luxuriants, je déclare qu'ils n'auraient pas fait envie au dernier maraîcher de France.

Nous donnons un pieux souvenir au prophète Isaïe, scié en deux par ordre du roi Manassès près du mûrier que l'on nous montre. D'après la légende, l'arbre renaît sans cesse pour marquer la place du douloureux martyre.

La fontaine de la Vierge est creusée dans le roc d'Ophel, à huit mètres de profondeur. Jadis elle devait être au niveau du sol et couler dans le Cédron. L'exhaussement du lit du ravin est ici non moins considérable qu'à l'église de l'Assomption. Un pèlerin vêtu de blanc, dans un costume absolument exotique, assis sur une pierre, immobile comme une statue, semble en garder l'entrée. Par un escalier de seize degrés, on arrive à un premier palier voûté en ogive. Nous y trouvons un Arabe en costume d'Adam nouvellement créé. A quatorze degrés plus bas est la fontaine, longue de cinq mètres et large de deux environ. Un autre Arabe y prend un bain. Les femmes viendront s'y tremper ce soir. Ainsi engraissées, les eaux s'en vont en murmu-



rant, par une pente admirablement ménagée, jusqu'à Siloé, à travers le conduit assez accidenté dont nous avons déjà fait mention. La fontaine est intermittente, et, suivant la saison, s'élève et s'abaisse plusieurs fois le jour. Selon toute probabilité, c'est de la plate-forme du temple qu'elle descend. Faut-il l'identifier avec la source du Dragon, nom qui se trouve dans le second livre d'Esdras et qu'une légende populaire lui conserve, ou avec la source du Roi? Je ne sais; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que si la monture de Néhémie, passant jadis près de cette dernière, ne savait où mettre les pieds, tant les ruines avaient obstrué les chemins, c'est surtout vers Siloé que la nôtre tout à l'heure n'était pas dans un moindre embarras. Le nom de source de la Vierge ne s'explique en aucune façon, car Marie, n'ayant pas habité Jérusalem au temps de la sainte enfance, n'a pu y venir laver les langes de son Fils, et, n'ayant jamais été soumise à l'épreuve des adultères, elle n'a pas eu davantage à faire personnellement usage de ces eaux.

Sur l'autre côté du Cédron, suspendu aux rochers de la colline comme un groupe de nids d'hirondelles, est le village de Siloam. Le moukre refuse de nous y conduire, sous prétexte que les habitants en sont fort méchants. Au fond il veut ménager ses ânes. Or M. Vigouroux entend absolument y arriver, pour observer de près le petit édifice carré et monolithe qui passe pour un petit temple ou *sacellum* égyptien. La dis-



VILLAGE DE SILOÉ



L'Edicule de Siloam



cussion s'échauffe entre lui et le guide, chacun parlant sa langue et ne donnant à l'autre que le plaisir de l'entendre approximativement. En réalité mon ami pique des deux son baudet, le P. Guillemin et moi nous nous unissons à lui pour menacer de piquer le moukre des trois, et en un clin d'œil nous escaladons la montagne, nos ânes enjambant fièrement les roches, les ronces et les tombes juives avec une ardeur fort méritoire, si elle n'était pas une malice à l'adresse du moukre déconcerté.

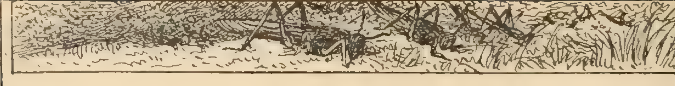
Il est dit que Salomon bâtit sur la montagne appelée aujourd'hui du Scandale, en face de Jérusalem, un haut lieu pour Kamosh, l'abomination de Moab, et pour Moloch, l'abomination des fils d'Ammon. Il en fit autant pour les dieux de toutes ses femmes étrangères, qui étaient nombreuses et jalouses de pratiquer chacune sa religion nationale. Josias renversa plus tard ces cultes honteux, fit couvrir d'ordures les hauts lieux, brisa les statues, répandit des ossements sur tous ces sacrilèges sanctuaires et jeta dans le Cédron la poussière des idoles qui remplissaient le temple et la ville.

Salomon avait-il érigé un sanctuaire aux dieux de sa principale femme, qui était égyptienne? C'est probable. Ce lieu fut-il épargné par Josias? C'est douteux. Toutefois le petit édifice que nous atteignons est assurément fort digne de préoccuper les archéologues. Un mur d'enceinte le protège. C'est un moyen d'assurer à celui qui en a la clef une agréable série de baghchichs


LA POSTE DANS LE DÉSERT

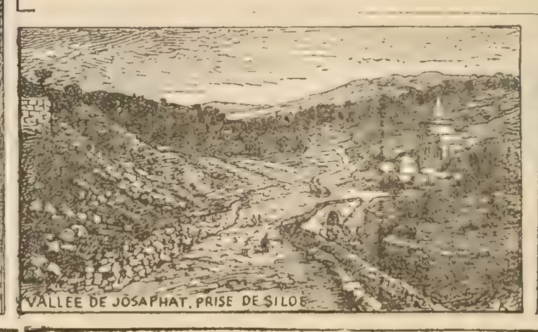

BÉDOUINS


HALTE DE NUIT



réglementaires. Le petit monument est à arêtes inclinées au dehors avec une corniche égyptienne. On s'est demandé si cette corniche n'avait pas servi de modèle à celle des tombeaux de Zacharie et d'Absalom, que nous allons voir tout à l'heure. Le vestibule est fort étroit et précède une petite chambre carrée. Deux niches cintrées sont dans le mur, l'une en face et l'autre à gauche de l'entrée. Il est difficile que des sacrifices aient été offerts ici. A peine y aurait-il place pour trois cénobites en oraison. La porte a dû être primitivement très basse. En l'élevant on a à peu près détruit un cartouche supérieur qui portait une inscription en caractères phéniciens ou hébreux archaïques. Les deux dernières lettres à gauche, deux *resh* ou un *resh* et un *daleth*, sont encore à peu près lisibles. Peut-être faut-il ne voir dans cet édicule qu'un ancien tombeau, car nous commençons une nouvelle série des monuments funéraires. Les quatre qui se suivent à notre droite sont fort curieux comme architecture. Historiquement il n'est pas aisé d'établir quels grands morts les ont occupés.

Le premier, isolé du roc dans lequel on a creusé sa plate-forme, est un carré de cinq mètres et demi de côté, orné de deux colonnes sur chaque face et de deux demi-colonnes engagées dans les pilastres. L'architrave est surmontée d'une corniche égyptienne qui supporte une pyramide quadrangulaire. Les juifs et les chrétiens l'appellent le tombeau de Zacharie. Quel serait ce Zacharie? Celui que Joas fit lapider

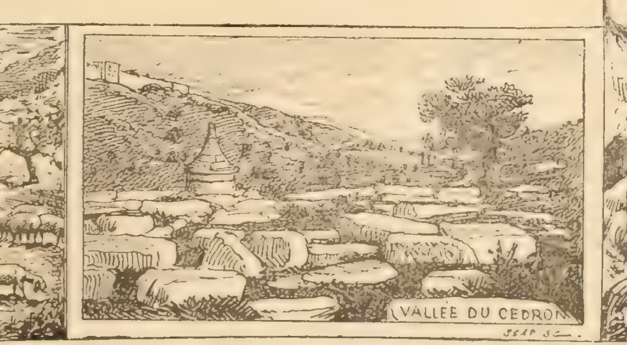

VALLÉE DE JOSAPHAT. PRISE DE SILOÉ

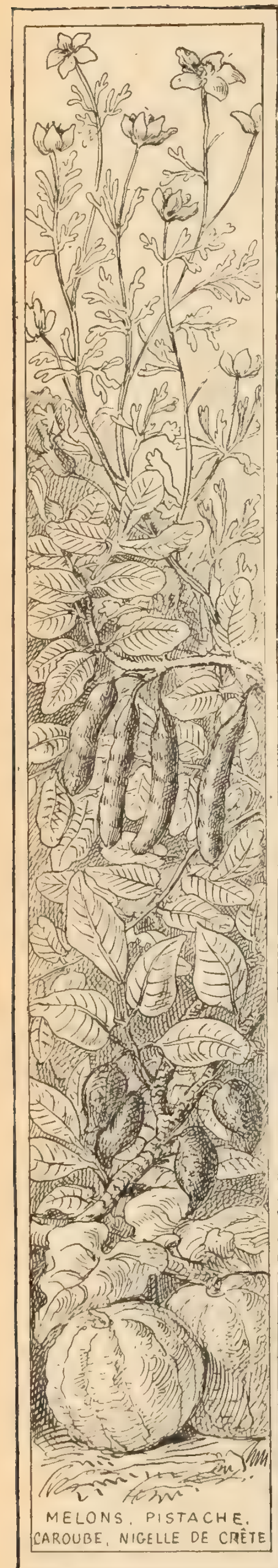

TOMBEAUX DE S.T JACQUES ET DE ZACHARIE

pour avoir courageusement repris le peuple prévaricateur? Est-ce le fils de Baruch qui, d'après Josèphe, fut massacré dans le temple par les Zélotes et dont le cadavre fut jeté dans le Cédron? Ce n'est pas impossible. Les Arabes appellent ce mausolée *tombe de la femme de Pharaon*. N'y aurait-il peut-être dans ce monument, dont l'architecture rappelle l'Égypte, qu'une sépulture pharaonique? Quelques savants l'ont supposé. La porte est obstruée par les pierres des tombes juives qui se pressent autour de lui.

Le second a un porche soutenu par deux colonnes et deux demi-pilastres doriques pris dans la masse du rocher. Sur l'architrave, une inscription hébraïque presque effacée dit que ce fut là la sépulture de huit membres de la famille sacerdotale des Béni-Hezir. Les caractères employés dans l'inscription autorisent à faire remonter le monument à l'époque d'Hérode ou des Machabées. Les chrétiens l'appellent tombeau de Saint-Jacques, parce que l'évêque de Jérusalem lapidé et assommé par la masse d'un foulon, aurait été enseveli dans l'un de ses caveaux. Les Arabes le nomment le *Divan de Pharaon*. Des trois portes qui s'ouvrent sur le vestibule, celle de l'est conduit à la plus belle chambre sépulcrale.

Un groupe de deux autres mausolées évoque les souvenirs de Josaphat et d'Absalom. Comme il est écrit de Josaphat qu'il se coucha avec ses pères et qu'il fut enterré avec eux dans la

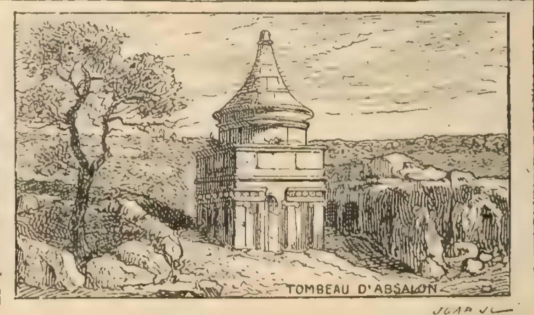

VALLÉE DU CEDRON


MELONS, PISTACHE. CAROUBE, NIGELLE DE CRÈTE

cité de David, on s'est demandé si la cité de David devait être limitée au mont Sion ou s'entendre de toute la Ville sainte et de ses alentours. Le monument qui porte le nom de l'illustre roi de Juda, et qui l'a peut-être communiqué à la vallée, présente son entrée au couchant. Elle est surmontée de gracieux rinceaux et d'acrotères. S'il fut jamais la sépulture de Josaphat, tout porte à croire que, par la suite des temps, il devint celle de quelque rabbin illustre, car en 1842, un prêtre chaldéen catholique, ayant pénétré dans l'intérieur, y trouva un manuscrit hébreu du Pentateuque. Le précieux rouleau remontait à une haute antiquité. Depuis, les Juifs ont accumulé des ruines autour du mausolée, pour empêcher d'autres profanes de s'y introduire.

Le monument d'Absalom est, comme architecture, le plus remarquable de tous. Sa partie inférieure est monolithe. Le bloc a été maintenu par l'artiste au milieu de la plate-forme ménagée dans la masse rocheuse. Il mesure près de sept mètres de côté. Sur chaque face ont été modelées deux colonnes coniques et deux demi-colonnes engagées dans les pilastres d'angle. La frise est dorique avec triglyphes et patères, et enfin la corniche est égyptienne. Un dé carré en maçonnerie supporte le cylindre d'où s'élève une pyramide évidée, et ornée à son sommet d'une touffe de palmes. Les Arabes l'appellent le bonnet de Pharaon. C'est par la porte du nord qu'il convient de pénétrer dans la chambre sépulcrale. Est-ce vraiment là ce tombeau qu'Absalom, de


CAMPEMENT DE BEDOUINS.


TOMBEAU D'ABSALON



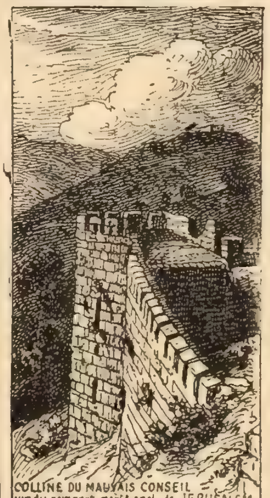



PHILACTÈRE et FRONTAL de GRAND PRÊTRE

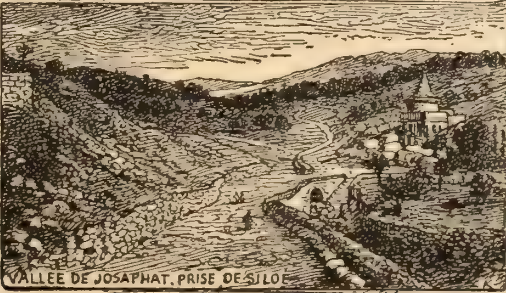
son vivant, s'était fait édifier dans la vallée du roi en disant : « Je n'ai pas de fils. Il y aura du moins ici quelque chose qui portera mon nom? » Et, ajoute l'auteur du second livre des Rois, il donna son propre nom au cippe qui s'appelle encore *monument d'Absalom.* Josèphe rappelle le fait, mais il ne dit pas que le mausolée fût debout de son temps. La description qu'il en donne ne correspond pas d'ailleurs avec ce que nous voyons ici, car il parle d'une *stèle* ou *colonne en marbre élevée à deux stades de Jérusalem.*

Quoi qu'il en soit de l'origine de cette construction, assurément très ancienne, malgré les modifications qu'elle a subies dans la suite des temps, Absalom n'a jamais reposé dans ce mausolée. On sait que le fils révolté de David fut enfoui dans une fosse et couvert de pierres dans la forêt même où les javelots de Joab l'avaient percé, quand il pendait aux branches de térébinthe. Les Juifs qui passent continuent encore d'entasser des cailloux non plus sur le cadavre, mais sur le monument qui porte le nom du coupable. Les plus zélés y crachent avec ardeur. Quand un père a un fils insubordonné, il le mène ici et l'oblige à insulter Absalom.

Sortons de ce que l'on appelle la vallée de Josaphat, où sont beaucoup de morts, mais où ne contiendraient pas assurément tous ceux qui seront convoqués au jugement général. Le texte de Joël, qui a donné lieu à l'erreur populaire sur cette vallée, signifie que les peuples seront

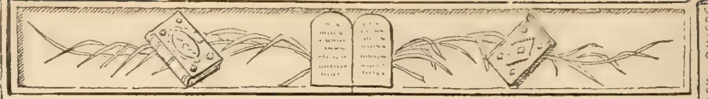

COLLINE DU MAUVAIS CONSEIL vue du rempart méridional de JERUSALEM.




VALLÉE DE JOSAPHAT, PRISE DE SILOÉ







jugés, non pas dans cette partie de Cédron, mais dans la vallée du jugement de Jéhovah, *Jehosaphah*. Après avoir remonté le lit ensemencé du Cédron, nous entrons dans la ville par la porte de Sitti-Mariam.

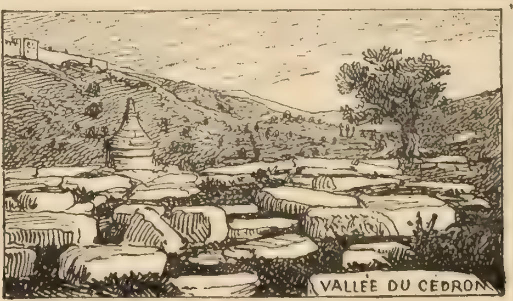
Chose singulière! Jérusalem n'a ni places publiques, ni aucune de ces rues que les Israélites appelaient *rehob*, larges comme des boulevards. Encore si ces rues étaient pavées et moins étroites! Nous avons parcouru la cité en tout sens, aucune voiture n'y peut circuler. Hormis dans ses bazars sans lumière, sans ordre, sans propreté, mais non sans mouvement, nous n'avons vu partout qu'un spectacle de mort. Les maisons avec de rares fenêtres sévèrement grillées semblent inhabitées, et si de quelque porte basse il sort parfois un être vivant, il est lui-même triste, misérable, flétri comme les lieux qu'il habite.

Que la malédiction du ciel a été terrible sur ce pays!

Mardi soir.

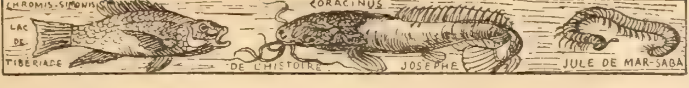
A une heure nous partons pour Bethléem. Ce voyage nous sourit de toute façon. On va y vénérer de joyeux souvenirs, ceux de la Nativité, et par une bonne route, la seule convenable dans toute la Palestine. Il va sans dire que nous nous accordons une voiture. L'occasion d'en user est trop rare pour ne pas la saisir. Des chevaux viendront nous rejoindre demain pour arriver jusqu'à Hébron.


JUIFS PRIANT DANS UNE RUE


VALLÉE DU CÉDRON


SALUTATIONS devant un SUPÉRIEUR

OBJETS DIVERS DU CULTE JUIF

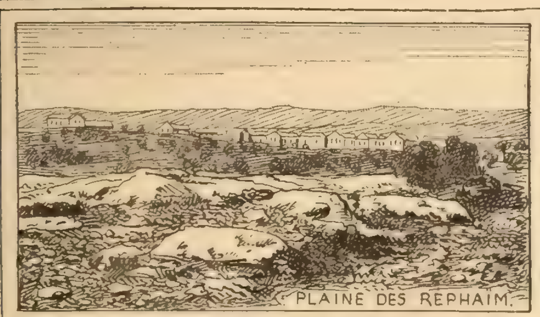






Après avoir gravi le mont du Mauvais-Conseil, laissant à notre droite l'hospice Montefiore, et à gauche la maison de campagne de Caïphe, nous arrivons sur la plaine des Rephaïm ou des Géants, qui, d'après l'Écriture, était limitrophe de la montagne au-dessus de la vallée de Hinnom. C'est là que s'établirent les Philistins, montés pour combattre David nouvellement acclamé roi d'Israël. Sur l'ordre de Jéhovah, celui-ci leur offrit la bataille, et, les ayant mis en fuite, chanta son triomphe en disant : « L'Éternel a divisé les ennemis devant moi comme des eaux qui s'écoulent. » Le lieu fut nommé Baal Pharasim. Quelque temps après les Philistins revinrent encore, et Jéhovah dit à David : « Ne va pas au-devant d'eux, mais tourne-les et arrive sur leurs derrières, vis-à-vis des mûriers. Quand tu entendras des bruits de pas dans la cime des mûriers, hâte-toi de tomber sur eux, c'est l'Éternel qui marche devant toi pour les battre. » Et il les battit jusqu'à Gazer. La plaine qui s'incline vers le couchant est plantée d'oliviers, de vignes, d'amandiers et de figuiers. Les mûriers ont disparu depuis longtemps. Les Grecs sont propriétaires de presque toutes ces terres, d'ailleurs assez mal cultivées.

La citerne que nous traversons, et qui a son ouverture actuelle sur la gauche de la route, s'appelle le *puits des Trois Rois*. C'est là que les Mages, ces vaillants chercheurs de la vérité, auraient revu l'étoile à leur sortie de Jérusalem. La légende place aux ruines d'une ancienne église

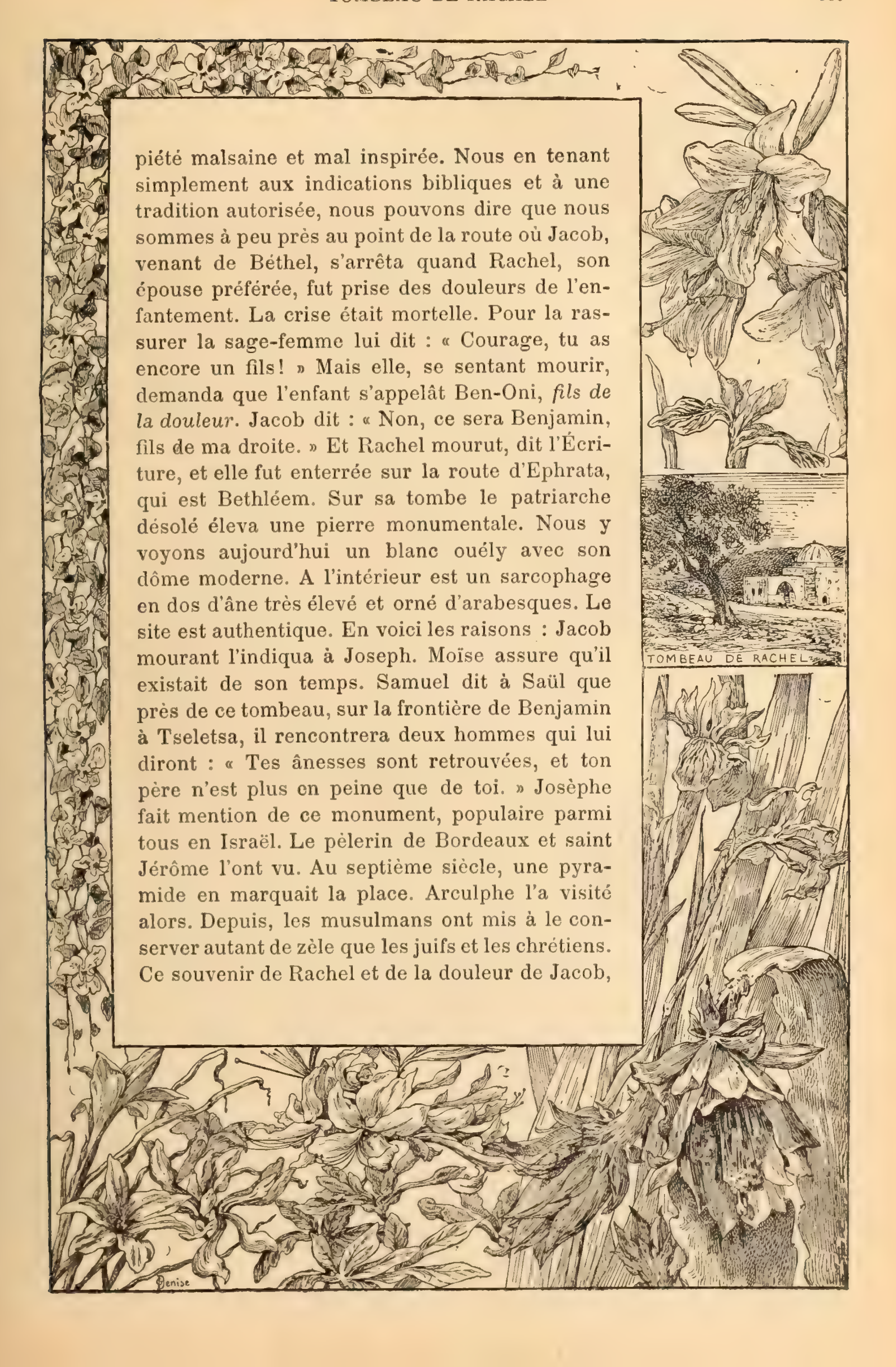

PLAINE DES REPHAIM.


ZIZIPHUS SPINA-CHRISTI.



que nous trouvons non loin d'ici, le lieu où l'ange saisit Habacuc par les cheveux et le transporta subitement à Babylone, sur la fosse aux lions, à la vive satisfaction de Daniel, qui reçut l'excellent pot de panade préparé pour les moissonneurs du prophète. Toute la raison qu'on a eue pour fixer ce site est, je crois, dans cette indication de l'Écriture qu'Habacuc était en Judée. Mais la Judée n'est pas toute là où nous sommes. On nous montre l'empreinte laissée sur le roc par Élie, qui, en fuyant la colère de Jézabel, s'endormit ici sous un genévrier, comme il se dirigeait vers Horeb, la montagne de Dieu. Mais, d'Élie, il n'y a probablement ici que le corps d'un évêque ayant porté ce nom, et enseveli, depuis cinq siècles, dans la belle église du couvent Mar-Élias. Par ses massives constructions ce monastère rappelle tout à fait les forteresses du moyen âge.

Nous risquons de continuer la route à travers des traditions de plus en plus incroyables, et ce n'est pas à Jérusalem seulement que l'imagination des moines s'est exercée à créer de chimériques souvenirs. Voici, en effet, le champ des Pois-Chiches. On assure qu'il produisit jadis les lentilles si funestes à Ésaü. J'espère que les prêtres formés au séminaire de Beit-Djala, que nous voyons là-bas à notre droite, sur la hauteur, laisseront à l'ignorance et à la crédulité des Grecs le monopole de ces légendes. En Terre-Sainte, il ne faut rien inventer, mais chercher et constater. La parole est à la science, et non plus à la



piété malsaine et mal inspirée. Nous en tenant simplement aux indications bibliques et à une tradition autorisée, nous pouvons dire que nous sommes à peu près au point de la route où Jacob, venant de Béthel, s'arrêta quand Rachel, son épouse préférée, fut prise des douleurs de l'enfantement. La crise était mortelle. Pour la rassurer la sage-femme lui dit : « Courage, tu as encore un fils! » Mais elle, se sentant mourir, demanda que l'enfant s'appelât Ben-Oni, *fils de la douleur*. Jacob dit : « Non, ce sera Benjamin, fils de ma droite. » Et Rachel mourut, dit l'Écriture, et elle fut enterrée sur la route d'Ephrata, qui est Bethléem. Sur sa tombe le patriarche désolé éleva une pierre monumentale. Nous y voyons aujourd'hui un blanc ouély avec son dôme moderne. A l'intérieur est un sarcophage en dos d'âne très élevé et orné d'arabesques. Le site est authentique. En voici les raisons : Jacob mourant l'indiqua à Joseph. Moïse assure qu'il existait de son temps. Samuel dit à Saül que près de ce tombeau, sur la frontière de Benjamin à Tseletsa, il rencontrera deux hommes qui lui diront : « Tes ânesses sont retrouvées, et ton père n'est plus en peine que de toi. » Josèphe fait mention de ce monument, populaire parmi tous en Israël. Le pèlerin de Bordeaux et saint Jérôme l'ont vu. Au septième siècle, une pyramide en marquait la place. Arculphe l'a visité alors. Depuis, les musulmans ont mis à le conserver autant de zèle que les juifs et les chrétiens. Ce souvenir de Rachel et de la douleur de Jacob,


GARDEUSE DE MOUTONS





qui avait servi sept ans et qui servit sept ans encore pour avoir cette jeune épouse, sans trouver que l'épreuve fût trop longue parce qu'il l'aimait, nous charme délicieusement en un lieu si vénérable. Ces croyants d'un autre âge avaient sans doute une sainteté plus facile que la nôtre, mais leurs mérites étaient grands, et ils ont admirablement préludé, dans leur foi robuste, à la réalisation de la sainteté humaine par le christianisme.

Laissons la route d'Hébron, prenons à gauche, et voilà Bethléem assise sur deux collines au levant et au couchant. Ses jolies maisons se détachent sur le ciel bleu, coquettement échafaudées, avec des teintes joyeuses qu'on ne retrouve guère qu'à Naplouse et à Nazareth. Par des terrasses couvertes de vignes et d'oliviers, la petite ville descend jusqu'aux vallons qui l'entourent de tous côtés, sauf au nord-ouest, par où nous l'abordons. Notre entrée se fait gaiement. Le cocher est fier de son équipage et de nous aussi. Il faut, d'après lui, que la cité entière soit aux portes pour nous recevoir. De fait il n'y réussit pas trop mal. Chacun semble nous sourire. C'est la première fois que je vois en Palestine des visages épanouis.

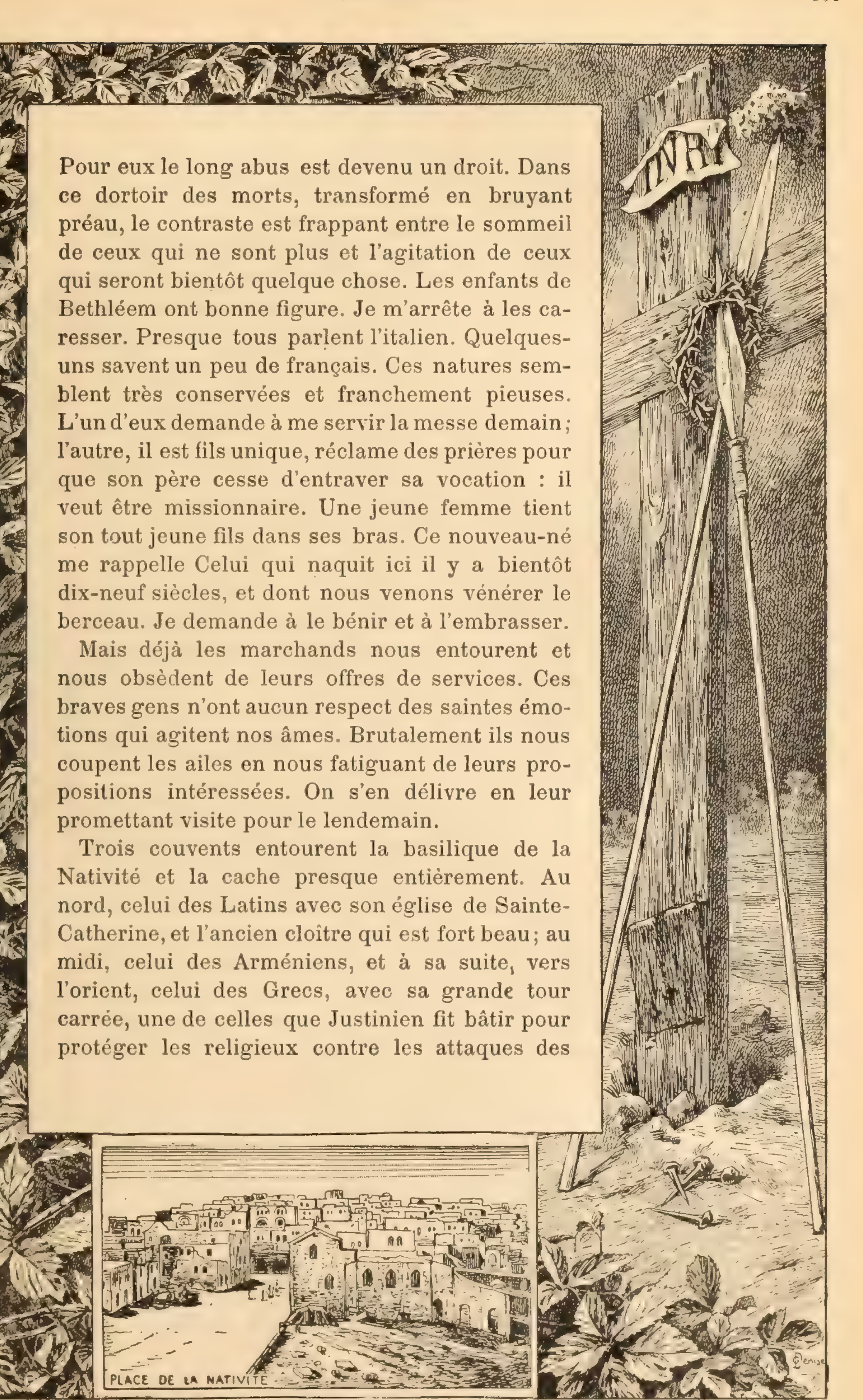
Après avoir traversé une sorte de marché, nous mettons pied à terre sur la vaste esplanade qui précède l'église de la Nativité et le couvent où nous devons être reçus. La grande partie de cette esplanade est un cimetière, mais les enfants l'égayent en y jouant à cheval fondu à travers les croix, ou à la toupie sur la pierre des sépulcres.

FELLAH LABOURANT


ÂNIER FELLAH


DEVANT L'ÉGLISE DE LA NATIVITÉ


FELLAHS VANNANT LE GRAIN



Pour eux le long abus est devenu un droit. Dans ce dortoir des morts, transformé en bruyant préau, le contraste est frappant entre le sommeil de ceux qui ne sont plus et l'agitation de ceux qui seront bientôt quelque chose. Les enfants de Bethléem ont bonne figure. Je m'arrête à les caresser. Presque tous parlent l'italien. Quelques-uns savent un peu de français. Ces natures semblent très conservées et franchement pieuses. L'un d'eux demande à me servir la messe demain; l'autre, il est fils unique, réclame des prières pour que son père cesse d'entraver sa vocation : il veut être missionnaire. Une jeune femme tient son tout jeune fils dans ses bras. Ce nouveau-né me rappelle Celui qui naquit ici il y a bientôt dix-neuf siècles, et dont nous venons vénérer le berceau. Je demande à le bénir et à l'embrasser.

Mais déjà les marchands nous entourent et nous obsèdent de leurs offres de services. Ces braves gens n'ont aucun respect des saintes émotions qui agitent nos âmes. Brutalement ils nous coupent les ailes en nous fatiguant de leurs propositions intéressées. On s'en délivre en leur promettant visite pour le lendemain.

Trois couvents entourent la basilique de la Nativité et la cache presque entièrement. Au nord, celui des Latins avec son église de Sainte-Catherine, et l'ancien cloître qui est fort beau; au midi, celui des Arméniens, et à sa suite, vers l'orient, celui des Grecs, avec sa grande tour carrée, une de celles que Justinien fit bâtir pour protéger les religieux contre les attaques des









nomades et des incroyants. Nous entrons chez les bons PP. Franciscains, j'allai dire chez nous, car on y est parfaitement à l'aise. Après les politesses d'usage et un verre d'excellente limonade, qui est toujours bienvenu dans ces pays de soleil, nous prenons possession de nos chambres. Nous demandons ensuite à aller vénérer la sainte Grotte.

Les pèlerins russes l'ont envahie, et leurs fortes voix la remplissent des accents de leur foi et de leur enthousiasme. Il faut attendre qu'ils soient sortis. Pendant ce temps, nous visitons la célèbre basilique de la Nativité. C'est peut-être le plus ancien édifice chrétien qu'il y ait au monde. Elle fut érigée par Hélène et Constantin sur un bois consacré à Adonis, qu'Adrien avait fait planter ici pour y insulter la foi des premiers chrétiens. Au cinquième siècle, les Pélagiens dévastèrent la basilique, mais au sixième Justinien la répara. Quatre rangs de colonnes corinthiennes de six mètres de haut y forment cinq nefs. Celle du milieu est deux fois plus large que chacune des autres. Peut-être ces superbes monolithes rouges et veinés de blanc avaient-ils orné primitivement les portiques du temple de Jérusalem. La croix latine est parfaitement dessinée par la nef du milieu et le transept, qui sont de la même largeur, ce qui a permis à l'architecte de terminer les trois extrémités supérieures de cette croix par trois absides pareilles. Pour saisir cet harmonieux ensemble, il faut se placer dans le sanctuaire des Grecs et suppléer comme on peut





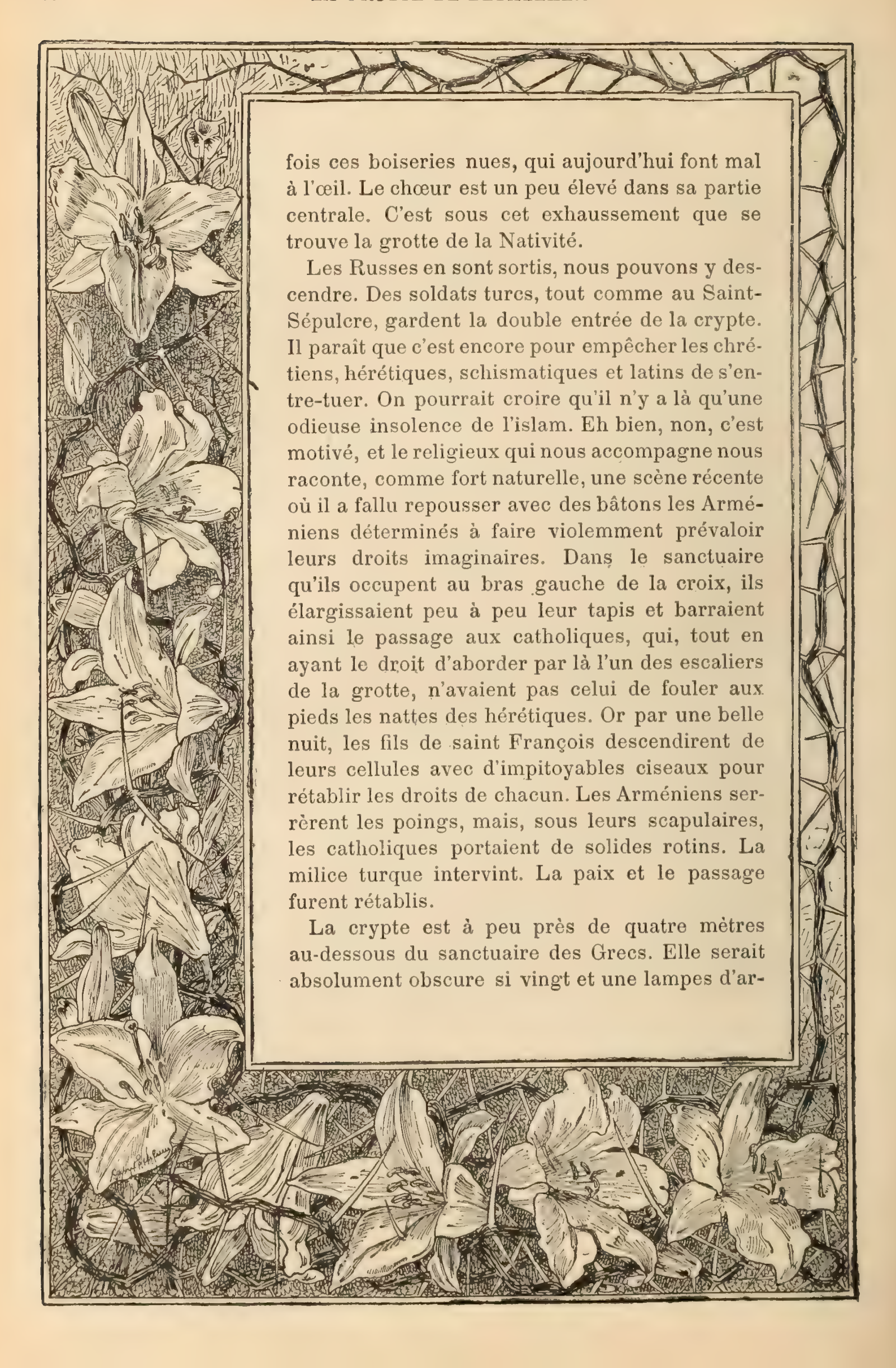




à l'insuffisance du regard, qui ne saurait embrasser tous les développement de la vaste enceinte, depuis qu'un mur odieux a été bâti, il y a un demi-siècle, par les Grecs entre le chœur et le reste de l'église. Cette séparation n'est pas seulement un crime en architecture, c'est une cause perpétuelle d'irrévérences pour le lieu saint. Jusqu'à ce mur des Grecs, où s'ouvrent trois portes conduisant aux divers sanctuaires seuls désormais affectés au culte, la vieille basilique sert de promenoir aux fumeurs, de salle de jeux aux écoliers et d'asile aux mendiants. Par un reste de pudeur, on l'a protégée contre l'invasion des chameaux et des bêtes de somme, en réduisant son entrée principale, sur la place qui jadis fut l'atrium, à une ouverture très basse et étroite où nous passons à peine.

Cet atrium, autrefois entouré de portiques dont la trace est visible, avait trois citernes pour les ablutions. Les femmes et les enfants du quartier viennent maintenant y remplir leurs amphores et leurs outres. Le vestibule, divisé en trois compartiments est obscur et délabré. Comme toutes les anciennes basiliques, celle-ci n'est pas voûtée. Son toit, en bois de cèdre, repose sur les architraves, et sur les murs superposés aux architraves de la nef centrale. C'est dans ces murs, hauts de dix mètres, que sont ouvertes les fenêtres cintrées éclairant l'édifice. On les orna, sous Amaury, roi de Jérusalem, de belles mosaïques dont des fragments sont encore visibles. Une voûte richement décorée dut cacher autre-

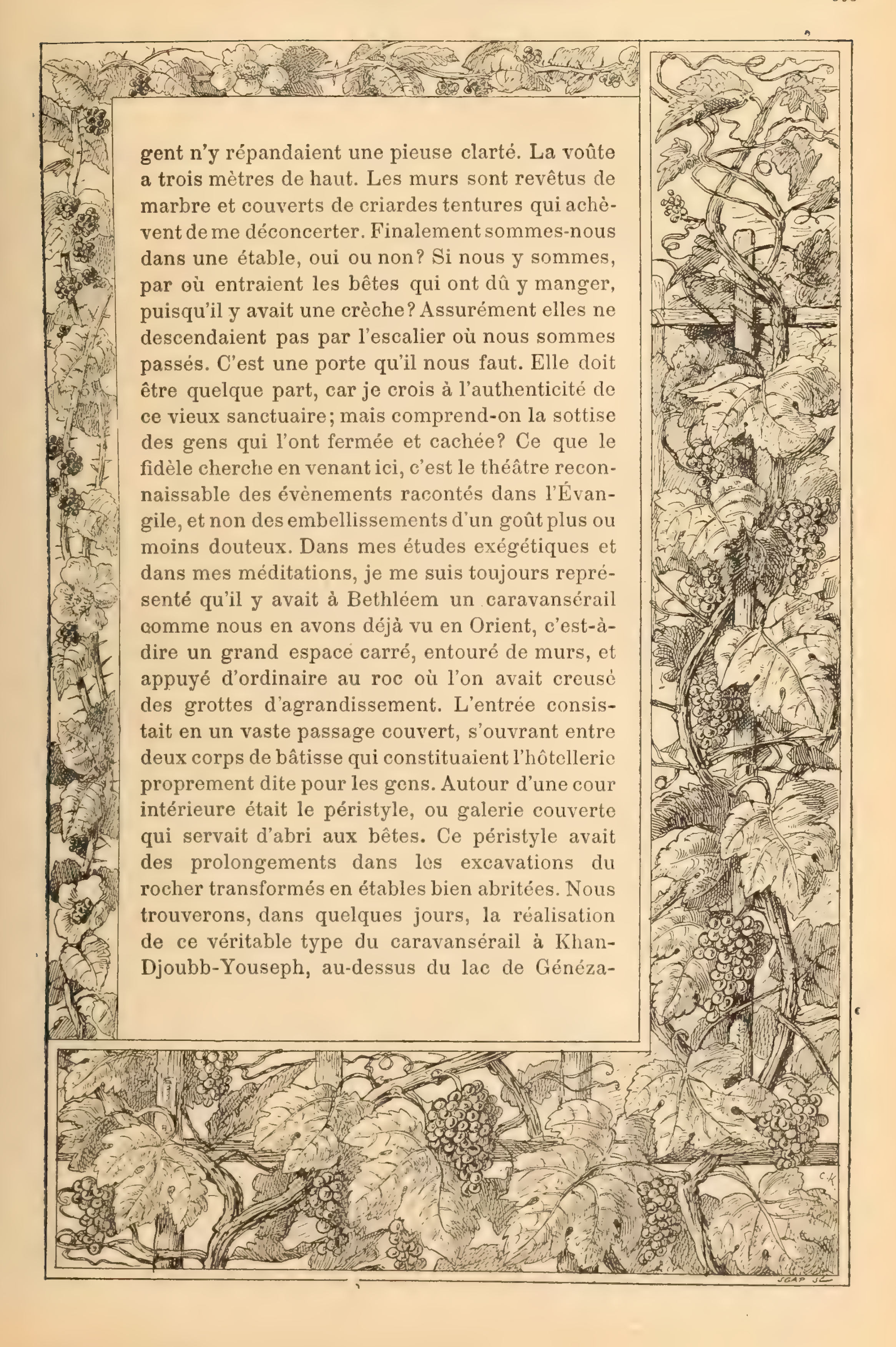




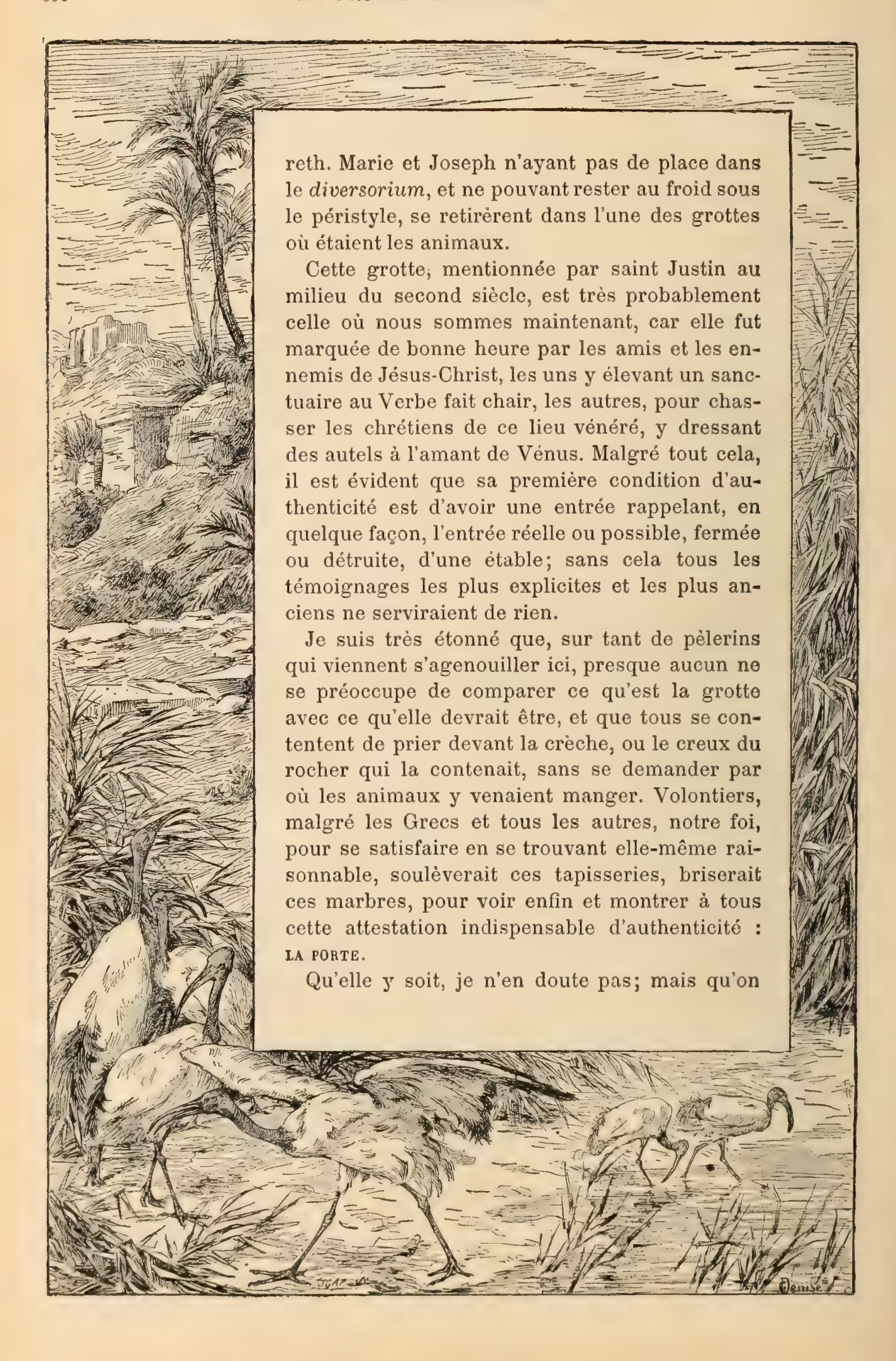
fois ces boiseries nues, qui aujourd'hui font mal à l'œil. Le chœur est un peu élevé dans sa partie centrale. C'est sous cet exhaussement que se trouve la grotte de la Nativité.

Les Russes en sont sortis, nous pouvons y descendre. Des soldats turcs, tout comme au Saint-Sépulcre, gardent la double entrée de la crypte. Il paraît que c'est encore pour empêcher les chrétiens, hérétiques, schismatiques et latins de s'entre-tuer. On pourrait croire qu'il n'y a là qu'une odieuse insolence de l'islam. Eh bien, non, c'est motivé, et le religieux qui nous accompagne nous raconte, comme fort naturelle, une scène récente où il a fallu repousser avec des bâtons les Arméniens déterminés à faire violemment prévaloir leurs droits imaginaires. Dans le sanctuaire qu'ils occupent au bras gauche de la croix, ils élargissaient peu à peu leur tapis et barraient ainsi le passage aux catholiques, qui, tout en ayant le droit d'aborder par là l'un des escaliers de la grotte, n'avaient pas celui de fouler aux pieds les nattes des hérétiques. Or par une belle nuit, les fils de saint François descendirent de leurs cellules avec d'impitoyables ciseaux pour rétablir les droits de chacun. Les Arméniens serrèrent les poings, mais, sous leurs scapulaires, les catholiques portaient de solides rotins. La milice turque intervint. La paix et le passage furent rétablis.

La crypte est à peu près de quatre mètres au-dessous du sanctuaire des Grecs. Elle serait absolument obscure si vingt et une lampes d'ar-



gent n'y répandaient une pieuse clarté. La voûte a trois mètres de haut. Les murs sont revêtus de marbre et couverts de criardes tentures qui achèvent de me déconcerter. Finalement sommes-nous dans une étable, oui ou non? Si nous y sommes, par où entraient les bêtes qui ont dû y manger, puisqu'il y avait une crèche? Assurément elles ne descendaient pas par l'escalier où nous sommes passés. C'est une porte qu'il nous faut. Elle doit être quelque part, car je crois à l'authenticité de ce vieux sanctuaire; mais comprend-on la sottise des gens qui l'ont fermée et cachée? Ce que le fidèle cherche en venant ici, c'est le théâtre reconnaissable des évènements racontés dans l'Évangile, et non des embellissements d'un goût plus ou moins douteux. Dans mes études exégétiques et dans mes méditations, je me suis toujours représenté qu'il y avait à Bethléem un caravansérail comme nous en avons déjà vu en Orient, c'est-à-dire un grand espace carré, entouré de murs, et appuyé d'ordinaire au roc où l'on avait creusé des grottes d'agrandissement. L'entrée consistait en un vaste passage couvert, s'ouvrant entre deux corps de bâtisse qui constituaient l'hôtellerie proprement dite pour les gens. Autour d'une cour intérieure était le péristyle, ou galerie couverte qui servait d'abri aux bêtes. Ce péristyle avait des prolongements dans les excavations du rocher transformés en étables bien abritées. Nous trouverons, dans quelques jours, la réalisation de ce véritable type du caravansérail à Khan-Djoubb-Youseph, au-dessus du lac de Généza-



reth. Marie et Joseph n'ayant pas de place dans le *diversorium*, et ne pouvant rester au froid sous le péristyle, se retirèrent dans l'une des grottes où étaient les animaux.

Cette grotte, mentionnée par saint Justin au milieu du second siècle, est très probablement celle où nous sommes maintenant, car elle fut marquée de bonne heure par les amis et les ennemis de Jésus-Christ, les uns y élevant un sanctuaire au Verbe fait chair, les autres, pour chasser les chrétiens de ce lieu vénéré, y dressant des autels à l'amant de Vénus. Malgré tout cela, il est évident que sa première condition d'authenticité est d'avoir une entrée rappelant, en quelque façon, l'entrée réelle ou possible, fermée ou détruite, d'une étable; sans cela tous les témoignages les plus explicites et les plus anciens ne serviraient de rien.

Je suis très étonné que, sur tant de pèlerins qui viennent s'agenouiller ici, presque aucun ne se préoccupe de comparer ce qu'est la grotte avec ce qu'elle devrait être, et que tous se contentent de prier devant la crèche, ou le creux du rocher qui la contenait, sans se demander par où les animaux y venaient manger. Volontiers, malgré les Grecs et tous les autres, notre foi, pour se satisfaire en se trouvant elle-même raisonnable, soulèverait ces tapisseries, briserait ces marbres, pour voir enfin et montrer à tous cette attestation indispensable d'authenticité : LA PORTE.

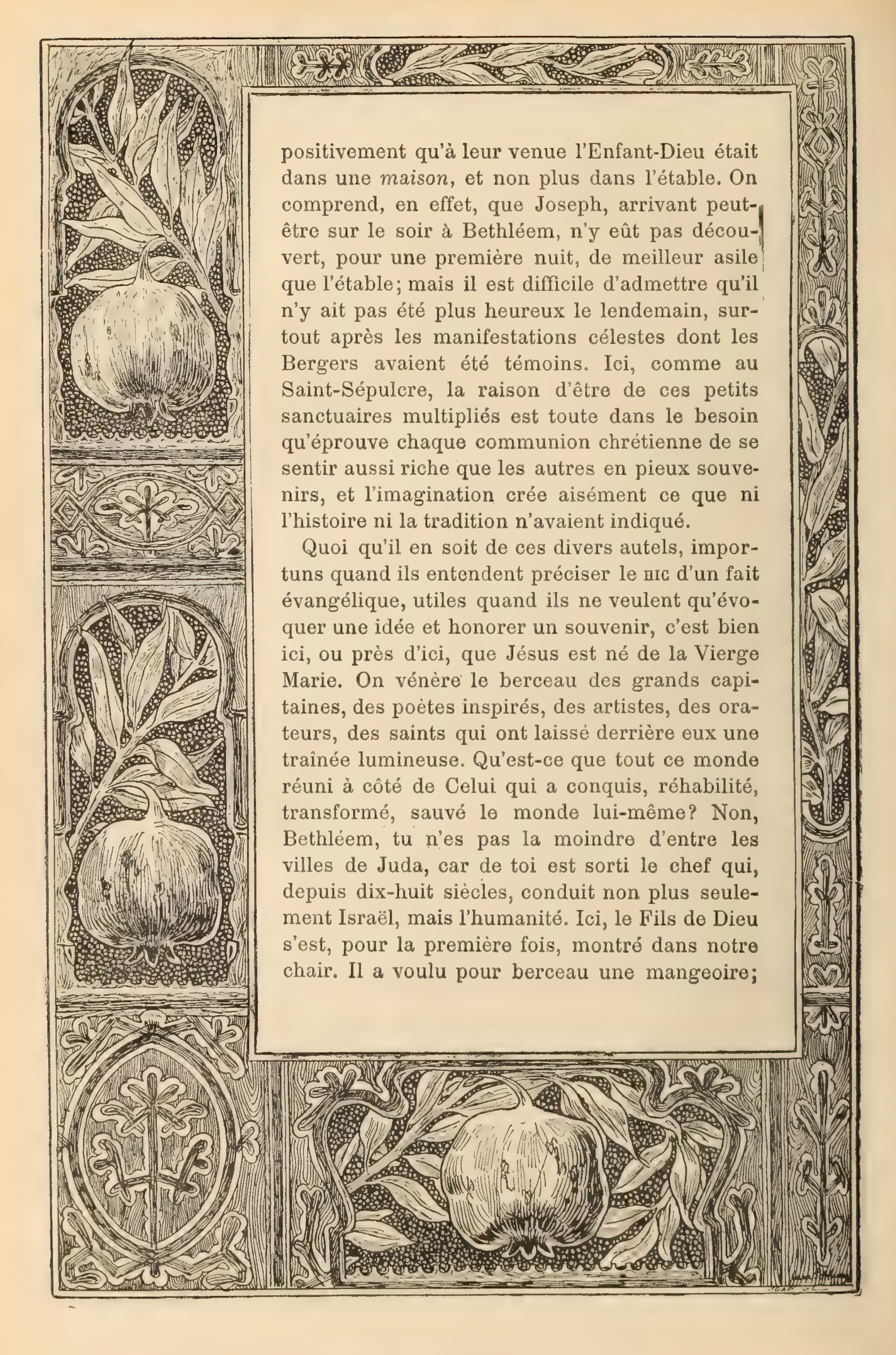
Qu'elle y soit, je n'en doute pas; mais qu'on



l'ait fermée et cachée, n'est-ce pas odieux? Je donne mon nom à la première croisade qui s'organisera pour demander de toutes façons aux Grecs, aux Arméniens, aux Latins, qu'on cherche et qu'on ouvre la porte du bœuf et de l'âne, c'est par elle que nous voulons entrer. J'estime qu'elle doit être sous le sanctuaire des Grecs vers le milieu du mur qui le sépare du reste de la basilique. A ce point, la grotte devait s'ouvrir en une large baie, que l'on ferma pour bâtir la voûte actuelle. L'enfoncement n'était pas profond; il se réduisait à une excavation très évasée ayant sa large ouverture sous le caravansérail. Il se trouvait à peu près au niveau du sol, et, pour en faire une crypte, on dut exhausser le parvis de la basilique. Voilà une hypothèse; mais pourquoi être ainsi réduit à la formuler au hasard? Des recherches dans le sous-sol donneraient des résultats décisifs et à coup sûr très consolants. Les petits escaliers, par où nous descendons, rappellent ceux qui conduisent aux excavations funéraires. N'autorisons personne à dire : « C'est ici un tombeau! » quand nous y vénérons le Berceau du Fils de Dieu.

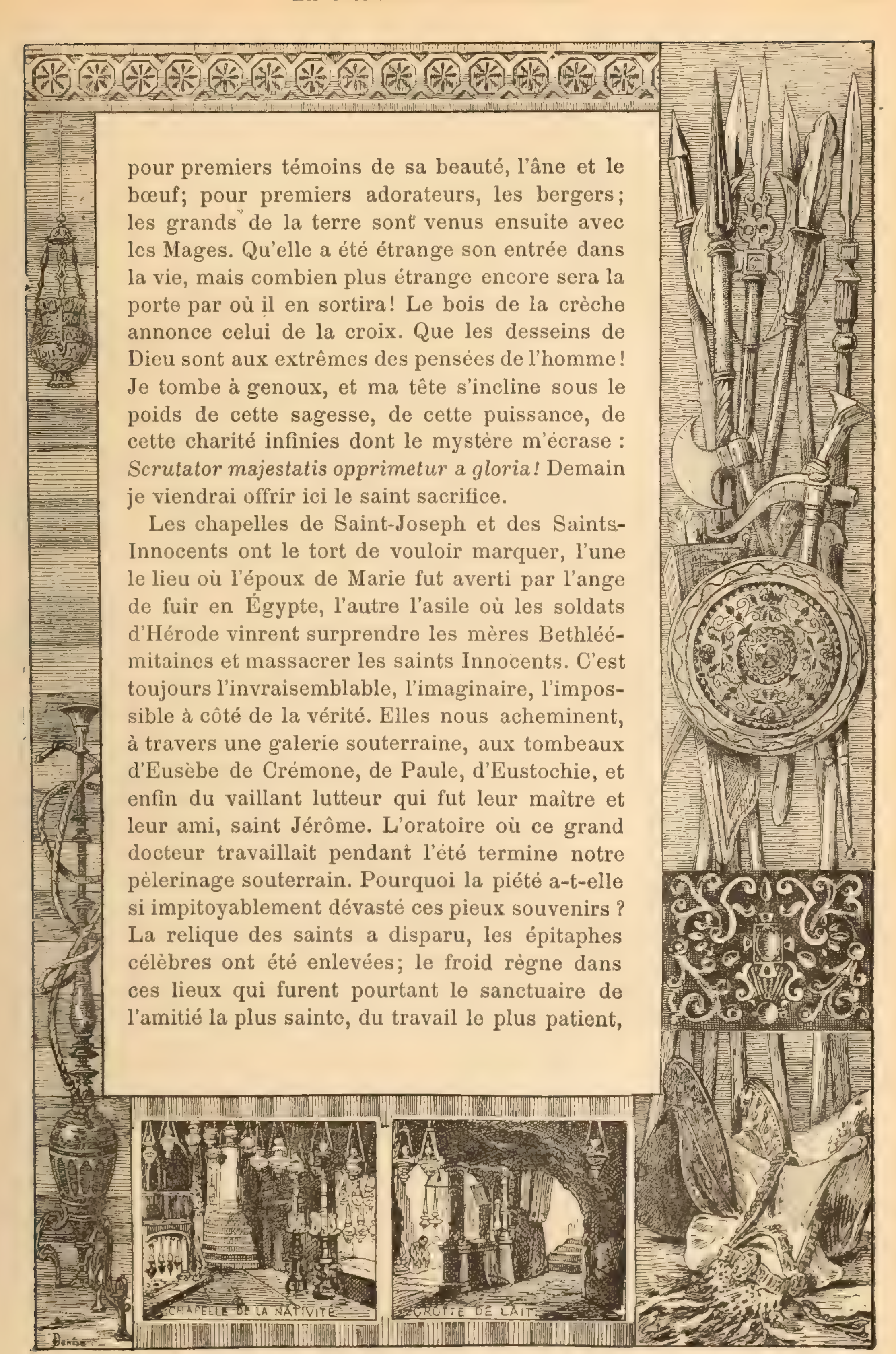
C'est dans la petite abside, revêtue de marbre blanc, que la tradition fixe le lieu où Jésus serait venu au monde. Une inscription autour d'une étoile d'argent, sous la table de marbre qui sert d'autel, nous rappelle l'ineffable mystère.

A quelques pas de là, dans le creux du rocher, était la crèche. L'autel, érigé vis-à-vis, rappelle la visite des Rois mages, quoique l'Évangile dise



positivement qu'à leur venue l'Enfant-Dieu était dans une *maison*, et non plus dans l'étable. On comprend, en effet, que Joseph, arrivant peut-être sur le soir à Bethléem, n'y eût pas découvert, pour une première nuit, de meilleur asile que l'étable; mais il est difficile d'admettre qu'il n'y ait pas été plus heureux le lendemain, surtout après les manifestations célestes dont les Bergers avaient été témoins. Ici, comme au Saint-Sépulcre, la raison d'être de ces petits sanctuaires multipliés est toute dans le besoin qu'éprouve chaque communion chrétienne de se sentir aussi riche que les autres en pieux souvenirs, et l'imagination crée aisément ce que ni l'histoire ni la tradition n'avaient indiqué.

Quoi qu'il en soit de ces divers autels, importuns quand ils entendent préciser le nic d'un fait évangélique, utiles quand ils ne veulent qu'évoquer une idée et honorer un souvenir, c'est bien ici, ou près d'ici, que Jésus est né de la Vierge Marie. On vénère le berceau des grands capitaines, des poètes inspirés, des artistes, des orateurs, des saints qui ont laissé derrière eux une traînée lumineuse. Qu'est-ce que tout ce monde réuni à côté de Celui qui a conquis, réhabilité, transformé, sauvé le monde lui-même? Non, Bethléem, tu n'es pas la moindre d'entre les villes de Juda, car de toi est sorti le chef qui, depuis dix-huit siècles, conduit non plus seulement Israël, mais l'humanité. Ici, le Fils de Dieu s'est, pour la première fois, montré dans notre chair. Il a voulu pour berceau une mangeoire;



pour premiers témoins de sa beauté, l'âne et le bœuf; pour premiers adorateurs, les bergers; les grands de la terre sont venus ensuite avec les Mages. Qu'elle a été étrange son entrée dans la vie, mais combien plus étrange encore sera la porte par où il en sortira! Le bois de la crèche annonce celui de la croix. Que les desseins de Dieu sont aux extrêmes des pensées de l'homme! Je tombe à genoux, et ma tête s'incline sous le poids de cette sagesse, de cette puissance, de cette charité infinies dont le mystère m'écrase : *Scrutator majestatis opprimetur a gloria!* Demain je viendrai offrir ici le saint sacrifice.

Les chapelles de Saint-Joseph et des Saints-Innocents ont le tort de vouloir marquer, l'une le lieu où l'époux de Marie fut averti par l'ange de fuir en Égypte, l'autre l'asile où les soldats d'Hérode vinrent surprendre les mères Bethléémitaines et massacrer les saints Innocents. C'est toujours l'invraisemblable, l'imaginaire, l'impossible à côté de la vérité. Elles nous acheminent, à travers une galerie souterraine, aux tombeaux d'Eusèbe de Crémone, de Paule, d'Eustochie, et enfin du vaillant lutteur qui fut leur maître et leur ami, saint Jérôme. L'oratoire où ce grand docteur travaillait pendant l'été termine notre pèlerinage souterrain. Pourquoi la piété a-t-elle si impitoyablement dévasté ces pieux souvenirs ? La relique des saints a disparu, les épitaphes célèbres ont été enlevées; le froid règne dans ces lieux qui furent pourtant le sanctuaire de l'amitié la plus sainte, du travail le plus patient,

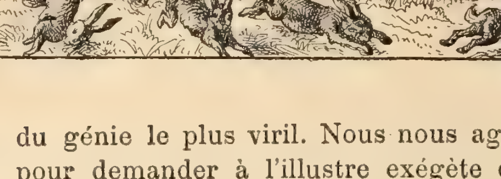
CHAPELLE DE LA NATIVITÉ

GROTTE DE LAIT


GROTTE DE LAIT




ESCALIER d'une MAISON à BETHLEHEM.

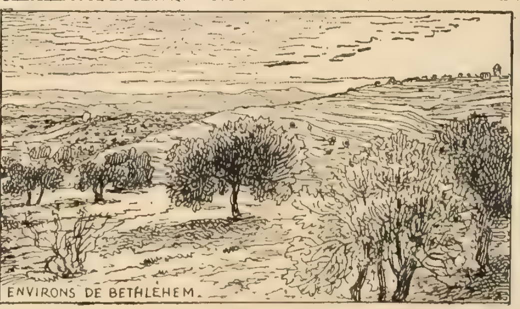


du génie le plus viril. Nous nous agenouillons pour demander à l'illustre exégète des temps passés ce feu sacré qu'il eut pour la vulgarisation de la sainte Écriture. Il y a longtemps que je le répète à tous les échos et à tous les amis de l'Église : la grande réforme qui doit nous rajeunir ramènera tout simplement nos prêtres à l'étude des Livres Saints.

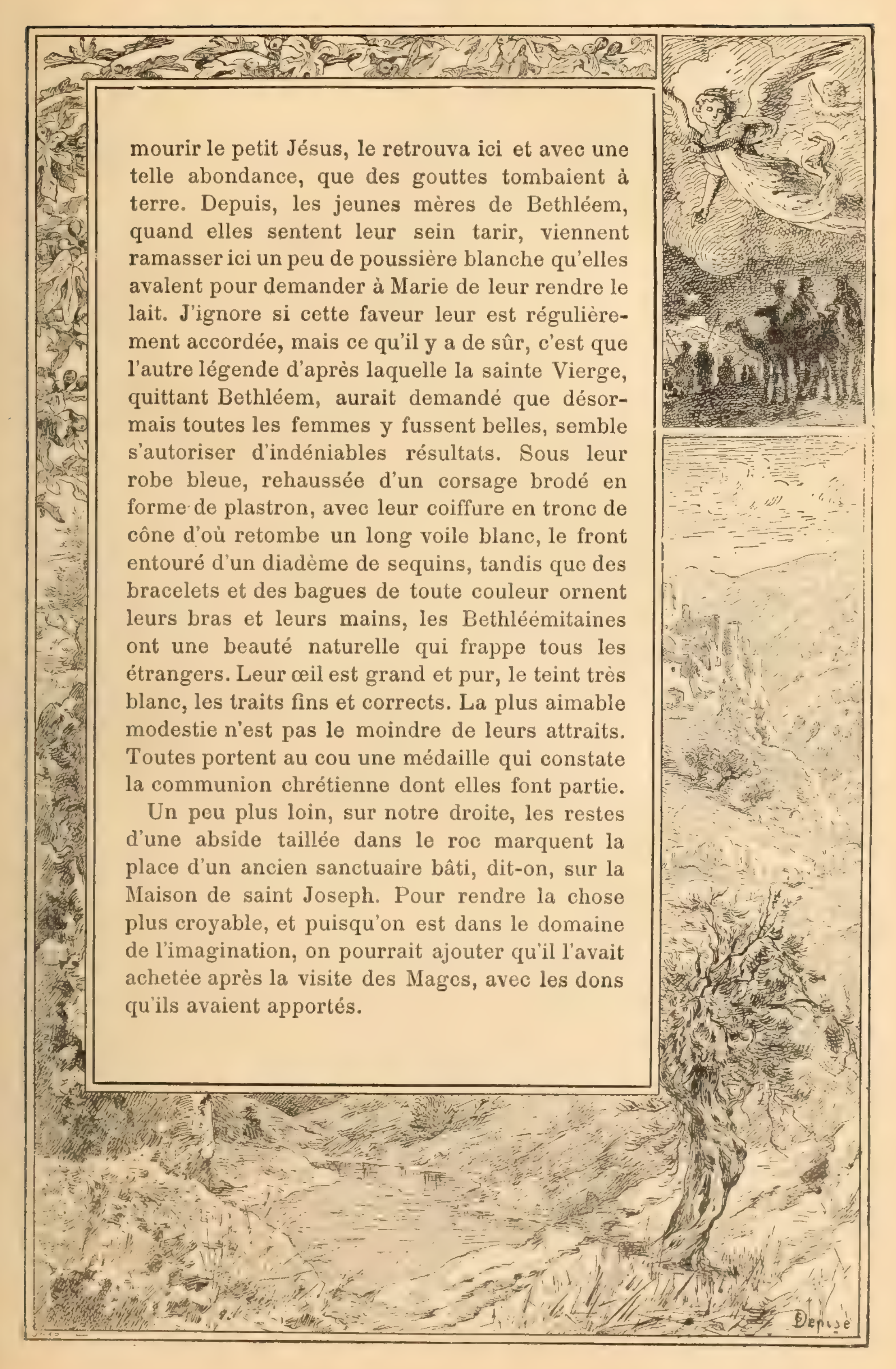
Nous rencontrons ici le P. Gardien du couvent qui préside à une réparation utile. On échange quelques mots aimables. Nous le reverrons ce soir. Il est quatre heures, des montures nous attendent, nous avons encore le temps d'arriver au Champ des Pasteurs. Je me trouve fort mal en selle, et comme mon inexpérience est considérable, je ne sais pas soupçonner que c'est parce que le baudet est mal sanglé. C'est un exercice d'équilibre instable qui trouble tout mon recueillement intérieur et ne flatte pas ma vanité. Deux moukres m'accompagnent et me soutiennent de chaque côté. Il suffirait que l'un d'eux, voyant le défaut de la cuirasse, me dit : « Permettez qu'on serre la sangle de la selle ! » Tout finirait là. Mais comme les baghchichs sont d'ordinaire en raison directe des services rendus, ils veulent multiplier ceux-ci pour accroître ceux-là. Ils trouvent donc très politique de me laisser dans une si mauvaise situation, jusqu'à ce qu'enfin je devine et je supprime la cause de tout le mal.

Sur notre route nous rencontrons la *grotte du Lait*. La légende dit que la bonne Vierge, ayant perdu sont lait parce qu'Hérode voulait faire


MAISON DE FELLAH

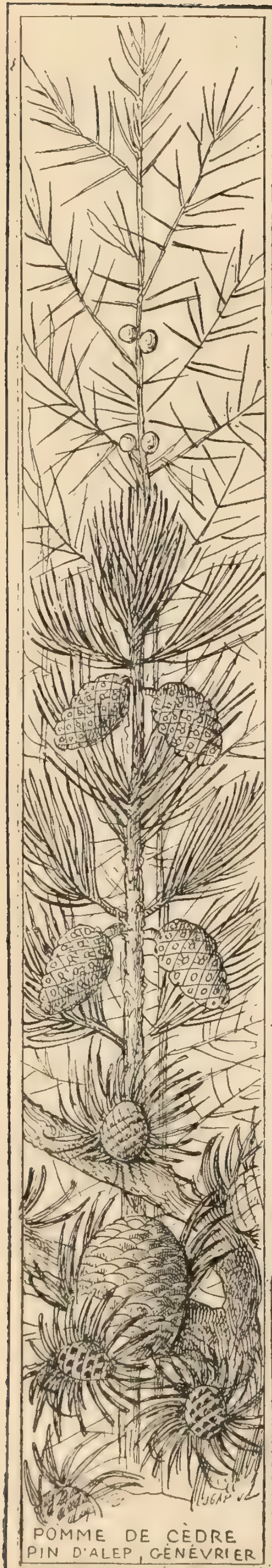

ENVIRONS DE BETHLEHEM.


BEDOUINES MOULANT LE BLE



mourir le petit Jésus, le retrouva ici et avec une telle abondance, que des gouttes tombaient à terre. Depuis, les jeunes mères de Bethléem, quand elles sentent leur sein tarir, viennent ramasser ici un peu de poussière blanche qu'elles avalent pour demander à Marie de leur rendre le lait. J'ignore si cette faveur leur est régulièrement accordée, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que l'autre légende d'après laquelle la sainte Vierge, quittant Bethléem, aurait demandé que désormais toutes les femmes y fussent belles, semble s'autoriser d'indéniables résultats. Sous leur robe bleue, rehaussée d'un corsage brodé en forme de plastron, avec leur coiffure en tronc de cône d'où retombe un long voile blanc, le front entouré d'un diadème de sequins, tandis que des bracelets et des bagues de toute couleur ornent leurs bras et leurs mains, les Bethléémitaines ont une beauté naturelle qui frappe tous les étrangers. Leur œil est grand et pur, le teint très blanc, les traits fins et corrects. La plus aimable modestie n'est pas le moindre de leurs attraits. Toutes portent au cou une médaille qui constate la communion chrétienne dont elles font partie.

Un peu plus loin, sur notre droite, les restes d'une abside taillée dans le roc marquent la place d'un ancien sanctuaire bâti, dit-on, sur la Maison de saint Joseph. Pour rendre la chose plus croyable, et puisqu'on est dans le domaine de l'imagination, on pourrait ajouter qu'il l'avait achetée après la visite des Mages, avec les dons qu'ils avaient apportés.


POMME DE CÈDRE
PIN D'ALEP, GÉNÉVRIER



A travers les sentiers impossibles, nous rejoignons nos montures qui attendaient au bas de la colline, et en cavalcade nous traversons Beit-Sahour, le *village des Bergers*. Ceux qui allèrent à Bethléem adorer l'Enfant Jesus étaient-ils de cette bourgade ? Ce n'est pas probable. Ils devaient habiter Bethléem et avoir une sorte de domicile dans le caravansérail. C'est ce qui explique que, sur l'indication générale des anges, ils soient allés directement à la crèche où Jésus était né. Un puits, très profond, dit de Marie, a aussi dans Beit-Sahour sa vieille légende. Nous allons constater que l'eau dut y faire un bel effort pour remonter jusqu'à l'orifice, quand un homme sans charité refusa à la Mère de Dieu de la laisser boire au vase dans lequel il venait de puiser.

Après avoir descendu la cime pierreuse sur laquelle est situé le village, nous sommes dans la vallée où Jacob, après la mort de Rachel, planta sa tente, car c'est ici la place de Migdol-Eder, la *Tour du troupeau*.

Par ce chemin où nous passons, Booz un jour alla vers ses serviteurs qui coupaient l'orge. Il les salua, comme nous saluaient tout à l'heure quelques vieillards de Beit-Sahour en disant : « La paix soit avec vous ! » Et ils lui répondirent : « Dieu vous bénisse ! » Or derrière les moissonneurs marchait une glaneuse. Booz dit au chef des serviteurs : « A qui est cette jeune femme ? » Et le serviteur répondit : « C'est une Moabite, revenue avec Noémi du pays de Moab.


PINS


VUE DE BETHLÉHEM CÔTE SUD-OUEST.



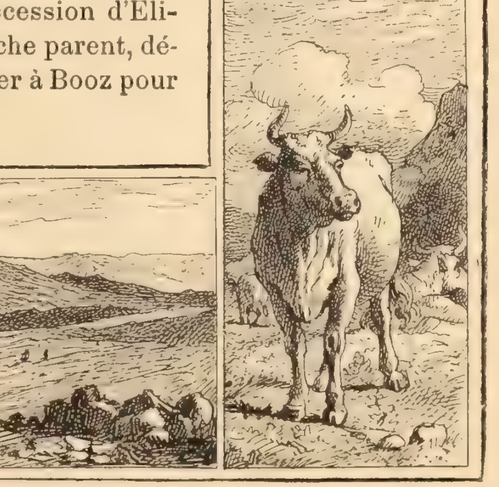




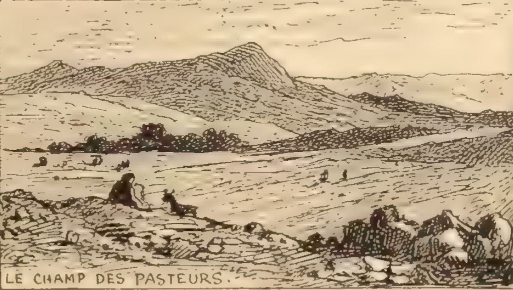
Elle a demandé à recueillir ce que laissent les moissonneurs, et depuis ce matin, la voilà à l'œuvre, s'étant reposée à peine un instant dans la maison. » Et Booz dit à Ruth : « Écoute ma fille, ne va pas glaner ailleurs. Suis mes servantes dans les champs, ramasse ce qu'elles laisseront. Aucun de mes serviteurs ne te fera de mal. » Et Ruth, se prosternant la face contre terre, remercia son bienfaiteur. Et Booz l'invita à manger avec les moissonneurs, à boire à leurs outres, à tremper son pain dans cette sauce au vinaigre que nous avons vue si appréciée en Orient. Un prêtre grec est couché sur une aire et cause avec des femmes et des enfants. En nous voyant, il se lève et va prendre la clef de la grotte des Pasteurs. Toutes ses fonctions se réduisent à en être le gardien. C'est traverser la vie sans graves sollicitudes.



Sur l'une de ces aires, Ruth, conseillée par sa belle-mère, vint timidement la nuit découvrir les pieds de Booz, endormi près d'un tas de gerbes, et se coucha près de lui. Booz la bénit et la respecta. Mais, le jour même, il monta aux portes de la ville pour s'y expliquer devant dix anciens avec le plus proche parent de la Moabite. Nous regardons derrière nous pour voir où pouvait être à Éphrata cette porte de l'orient, et reconstituer en esprit le dénouement de cette gracieuse idylle. Là-haut Booz interpella au passage celui qui avait droit de rachat sur la succession d'Élimelec et de Machlon, et ce plus proche parent, déliant sa chaussure, donna son soulier à Booz pour







LE CHAMP DES PASTEURS.


LA POSTE DANS LE DÉSERT


CARAVANE DE BÉDOUINS.

marquer, selon l'usage reçu, qu'il lui passait tous ses droits et ses devoirs vis-à-vis de Ruth et de Noémi. Et le peuple acclama Booz, et il souhaita à Ruth le bonheur de Rachel et de Lia. Et Ruth donna à Booz un fils qui s'appela Obed. Et Obed fut le père de Jessé, grand-père de David et tige bénie d'où sortit le Messie.

A tous ces vœux des vieillards et des femmes d'Éphrata correspondent, douze siècles plus tard, les chants des anges qui annoncèrent la réalisation des bénédictions adressées à la Moabite pour la gloire d'Israël. Dans ce vallon, parmi des oliviers, pères de ceux sous lesquels nous cheminons, sur ces collines couvertes de pâquerettes et d'anémones, retentirent les voix célestes qui proclamaient la réhabilitation de l'humanité. A travers les siècles l'angélique *Gloria in excelsis* dure encore, non plus dans la vallée muette de Migdol-Eder, mais dans le monde entier, où il a sa réalisation, car depuis cette nuit à jamais bénie Dieu est glorifié ici-bas, et tout homme de bonne volonté peut trouver la paix qui mène à l'éternel bonheur.

Le prêtre grec arrive aussitôt que nous à la grotte, dont il fait retentir solennellement les clefs à sa ceinture. Cet homme a une tête splendide, mais il manque de dignité et de propreté. Son fils l'accompagne avec la perspective que nos pourboires s'étendront jusqu'à lui. A travers d'énormes blocs de pierre rapprochés au hasard, et formant comme une double muraille, s'ouvre la grotte dite des Bergers. On y descend par une


HALTE DE NUIT


CAMPEMENT DE BEDOUINS.


BETHLÉHEMITES EN VOYAGE

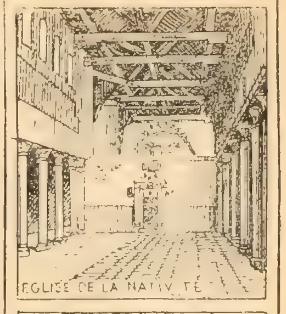




vingtaine de degrés. Quelques restes de pavés en mosaïque prouvent qu'il y eut ici une chapelle, sans doute la crypte d'une église beaucoup plus considérable à laquelle appartiennent les débris de colonnes corinthiennes que nous avons remarqués au dehors. Quelques peintures rudimentaires et naïves ornent le petit sanctuaire. Le pauvre prêtre et son fils nous tendent la main pour avoir leur baghchich. Si c'est ici même que Dieu daigna appeler à la lumière tout d'abord les pauvres et les ignorants bergers, pourrions-nous ne pas éprouver une efficace compassion pour ce pauvre et ignorant pasteur des âmes, que Dieu a pourtant appelé au grand honneur du sacerdoce? Nous cueillons çà et là quelques fleurs et des branches d'oliviers, symbole de la paix annoncée par les anges. Il me semble que nous sommes du nombre des hommes de bonne volonté.

Le retour au couvent se fait heureusement. Nos moukres reprennent leurs ânes et paraissent contents de nous. Le soleil est déjà caché derrière les montagnes. Avant qu'il soit nuit close, Dieu me donne une heure de délicieuse contemplation. Tout me parle ici à la condition de m'isoler un peu. Mes deux amis vont faire quelques visites. Je m'assieds sur une tombe, et je regarde le vallon, les montagnes, les sentiers, les troupeaux, les hommes, les maisons, la place publique.

Un beau vieillard qui vient d'y arriver, amenant une génisse solidement liée, et que l'on entoure en le pressant de questions, me rappelle Samuel, dont le père était d'Éphrata, et qui vint

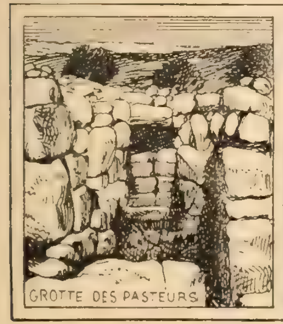


ÉGLISE DE LA NATIVITÉ





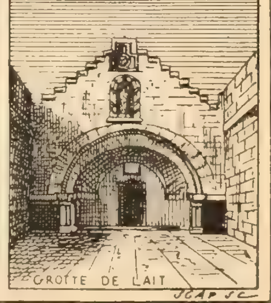
FEMMES DE BETHLEHEM



GROTTE DES PASTEURS



BETHLEHEM, VUE DU SUD.



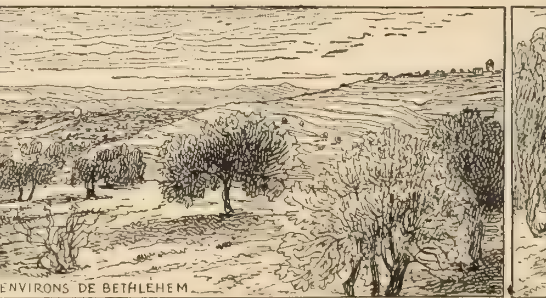
GROTTE DE LAIT



un jour ici sous prétexte d'offrir un sacrifice, mais en réalité pour y chercher et y sacrer le futur roi d'Israël. Que lui veulent tous ces curieux? Je l'ignore. L'homme à la génisse frappe la terre de son bâton, lève solennellement ses bras au ciel et s'en va avec la bête. A-t-il, comme le prophète, invité ses interlocuteurs à un festin? Comme il ne porte pas la corne de l'huile sainte, je ne crois pas qu'il vienne préparer une révolution en sacrant un nouveau David. C'est dans ces montagnes qu'on alla chercher le jeune pâtre aux cheveux roux. Je ne vois pas un seul homme sur la place avec une chevelure rousse ou blonde; mais plusieurs ont de beaux yeux et une heureuse physionomie, comme l'illustre fils de Jessé.

Les gens arrivent nombreux à pied ou sur leurs montures du côté de Jérusalem. Ils viennent des champs ou de la grande ville et hâtent le pas pour être chez eux avant la nuit. Ainsi, et plus nombreux encore, ils se pressaient aux jours du recensement de la Judée. Aussi se trouva-t-il dans cette foule plus d'une famille qui demeura sans logement convenable pour passer la nuit. Mais en Orient on n'est pas exigeant pour se caser. S'il n'y a plus de place avec les hommes, on s'installe avec les bêtes. Ainsi firent Joseph et Marie; ils étaient pourtant de race royale. Qui sait si, parmi cette foule, il n'est pas encore quelqu'un qui porte de leur sang dans les veines, car les fils de Jessé laissèrent ici de nombreux rejetons.

Quelques jours après, et par cette même route

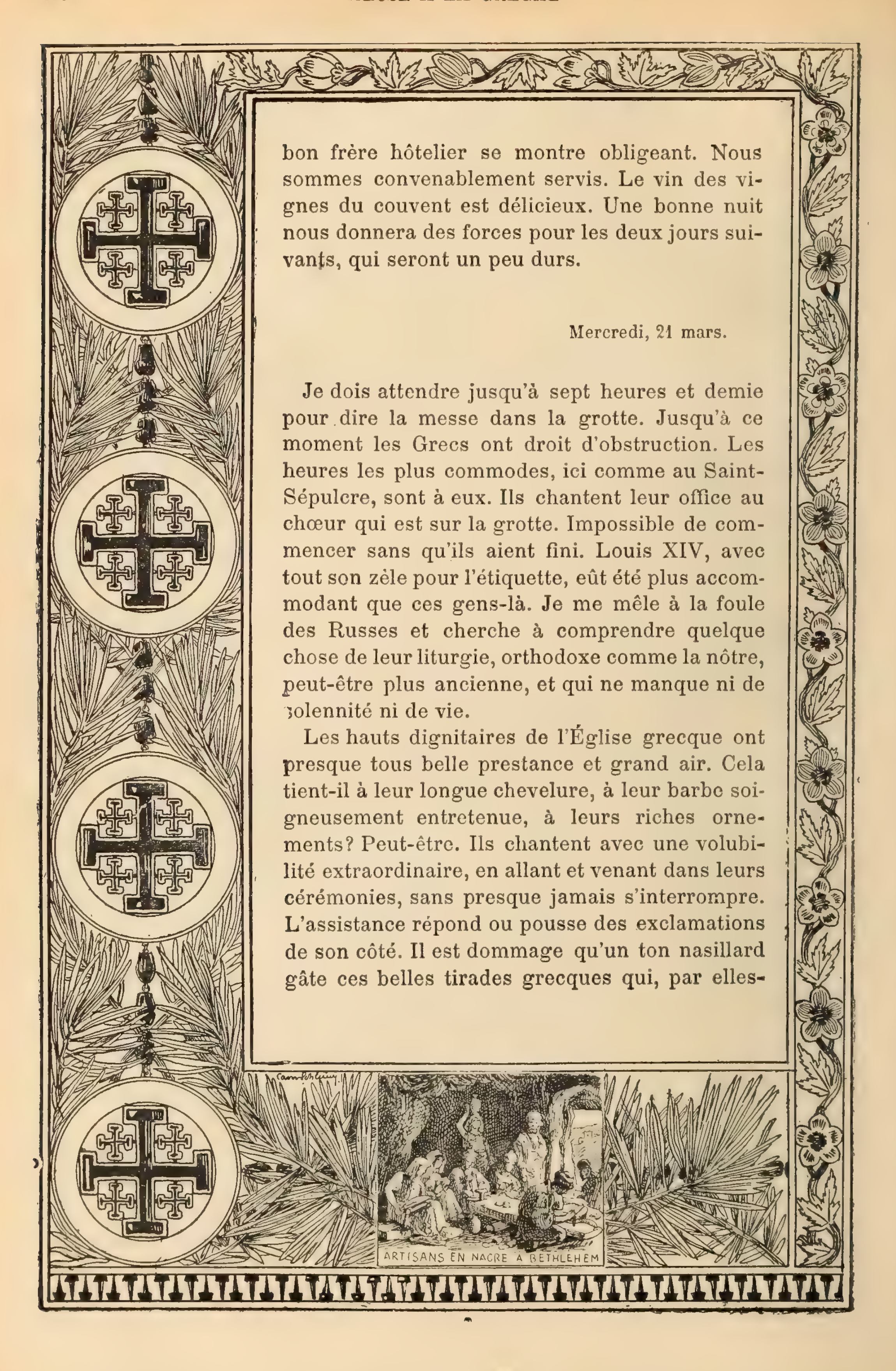




de Jérusalem, cheminait une autre caravane. C'était celle des savants. De bien loin des Mages venaient apporter leurs présents au Nouveau-Né. Ils arrivaient les derniers au berceau du Fils de Dieu. Avec eux nous y arrivons nous-mêmes, chercheurs de la vérité. Mais ne seront-ils pas toujours les préférés ces hommes du peuple qui, simples et bons, en sabots et en sarrau, avec leur foi de charbonnier, s'en vont, sans tant de préoccupations scientifiques et presque les yeux fermés, comme ces Russes de tout à l'heure, à l'éternelle et indéfectible lumière?

Mes deux compagnons arrivent, et, satisfaits de leur première excursion, ils m'en proposent une seconde dans les divers quartiers de la ville. Je l'accepte. Elle se fera un peu entre chien et loup, il est presque nuit. Des enfants nous précèdent et d'autres nous escortent. Les braves gens, prenant le frais sur leurs terrasses, nous regardent passer avec curiosité et respect. Plus d'un descend et s'avance pour nous prendre la main, qu'il baise en la portant à son front et à son cœur. Nous observons des ateliers où, à la lueur d'une mauvaise lampe, on travaille la nacre pour des objets de dévotion. C'est l'industrie principale du pays. Le père d'un de nos jeunes guides a envoyé une œuvre d'art à Léon XIII pour ses noces d'or. Les chiens sont moins aimables que leurs maîtres, et leur fureur, qui s'accroît avec la nuit, nous avertit qu'il est temps de battre en retraite.

La table des pèlerins n'est pas nombreuse. Le



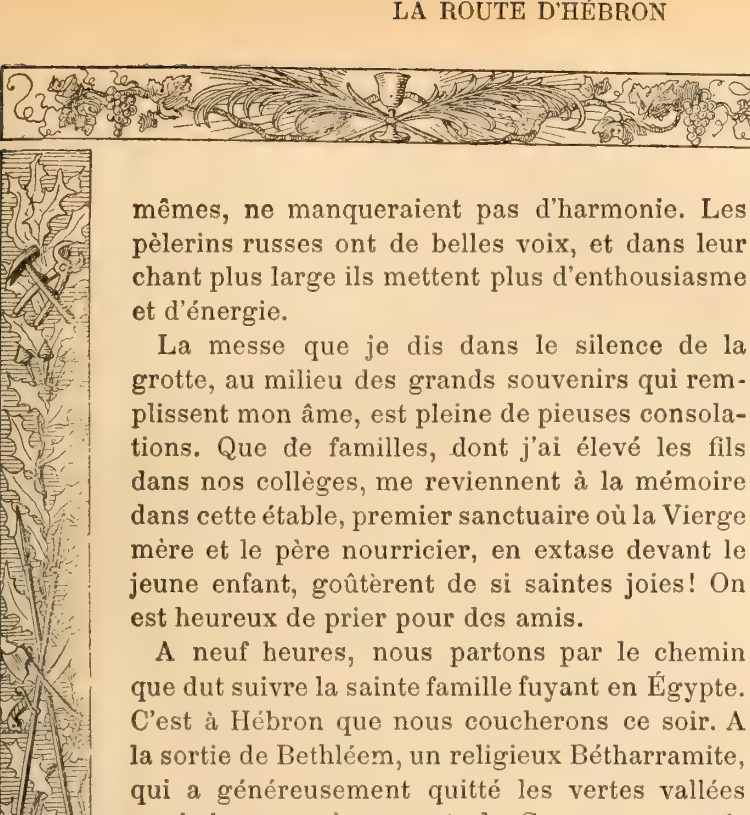
bon frère hôtelier se montre obligeant. Nous sommes convenablement servis. Le vin des vignes du couvent est délicieux. Une bonne nuit nous donnera des forces pour les deux jours suivants, qui seront un peu durs.

Mercredi, 21 mars.

Je dois attendre jusqu'à sept heures et demie pour dire la messe dans la grotte. Jusqu'à ce moment les Grecs ont droit d'obstruction. Les heures les plus commodes, ici comme au Saint-Sépulcre, sont à eux. Ils chantent leur office au chœur qui est sur la grotte. Impossible de commencer sans qu'ils aient fini. Louis XIV, avec tout son zèle pour l'étiquette, eût été plus accommodant que ces gens-là. Je me mêle à la foule des Russes et cherche à comprendre quelque chose de leur liturgie, orthodoxe comme la nôtre, peut-être plus ancienne, et qui ne manque ni de solennité ni de vie.

Les hauts dignitaires de l'Église grecque ont presque tous belle prestance et grand air. Cela tient-il à leur longue chevelure, à leur barbe soigneusement entretenue, à leurs riches ornements? Peut-être. Ils chantent avec une volubilité extraordinaire, en allant et venant dans leurs cérémonies, sans presque jamais s'interrompre. L'assistance répond ou pousse des exclamations de son côté. Il est dommage qu'un ton nasillard gâte ces belles tirades grecques qui, par elles-

ARTISANS EN NACRE A BETHLEHEM



mêmes, ne manqueraient pas d'harmonie. Les pèlerins russes ont de belles voix, et dans leur chant plus large ils mettent plus d'enthousiasme et d'énergie.

La messe que je dis dans le silence de la grotte, au milieu des grands souvenirs qui remplissent mon âme, est pleine de pieuses consolations. Que de familles, dont j'ai élevé les fils dans nos collèges, me reviennent à la mémoire dans cette étable, premier sanctuaire où la Vierge mère et le père nourricier, en extase devant le jeune enfant, goûtèrent de si saintes joies! On est heureux de prier pour des amis.

A neuf heures, nous partons par le chemin que dut suivre la sainte famille fuyant en Égypte. C'est à Hébron que nous coucherons ce soir. A la sortie de Bethléem, un religieux Bétharramite, qui a généreusement quitté les vertes vallées pyrénéennes, où serpente le Gave, pour venir ici, au milieu des pierres arides, sous un climat dévorant, fonder un nouveau lieu de prière, nous serre la main en nous souhaitant un bon voyage. Nos chevaux ont bonne allure. Trois moukres et le drogman Joseph Bédaoûi nous accompagnent. Nous avons voulu les expérimenter avant le grand voyage de Damas.

Le château des Bassins, Kalaak-el-Bourek, que nous rencontrons après une heure de marche, n'a rien d'intéressant. Cette masse carrée tombe en ruine. De l'une de ses quatre tours sortent deux bachi-bouzoucks, dont le plus vénérable se contente de nous regarder et



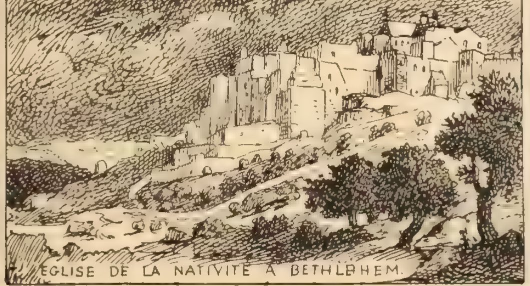
PAINS AZIMES et URNE à MANNE





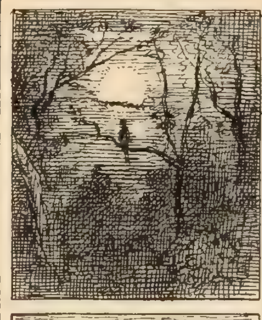
EGLISE DE LA NATIVITÉ





EGLISE DE LA NATIVITÉ A BETHLEHEM.









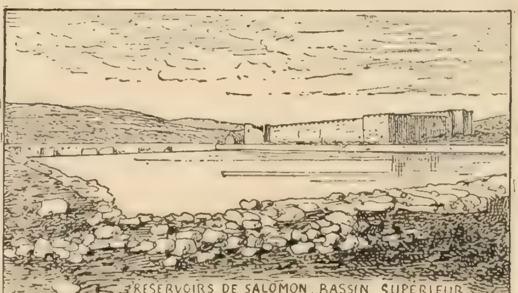
l'autre nous conduit à Ras-el-Aïn, la *tête de source*, communément appelée la Fontaine-Scellée. On croit que c'est à elle et au jardin où descendait une partie de ses eaux que Salomon compare sa sœur, sa fiancée. Chemin faisant, nous rencontrons des ruines considérables, parmi lesquelles des cubes de mosaïques attirent notre attention.

La source est réellement fermée, sinon scellée. Est-ce pour nous le faire observer que l'Arabe lève si solennellement sa clef et attend un moment avant d'ouvrir? Nous descendons par un long escalier dans une première chambre voûtée où se trouve un bassin rectangulaire rempli de la plus belle eau qu'on puisse voir. Nous la goûtons; elle est bonne, mais moins fraîche que celle de Bethléem. Cette source jaillit du roc dans une chambre voisine de celle-ci et pareillement cintrée. Après s'être, pour ainsi dire, reconnue dans ce bassin, la source se dirige par un conduit creusé dans le roc, vers un réservoir couvert d'une coupole, et là elle s'accroît de la source dite du Château.

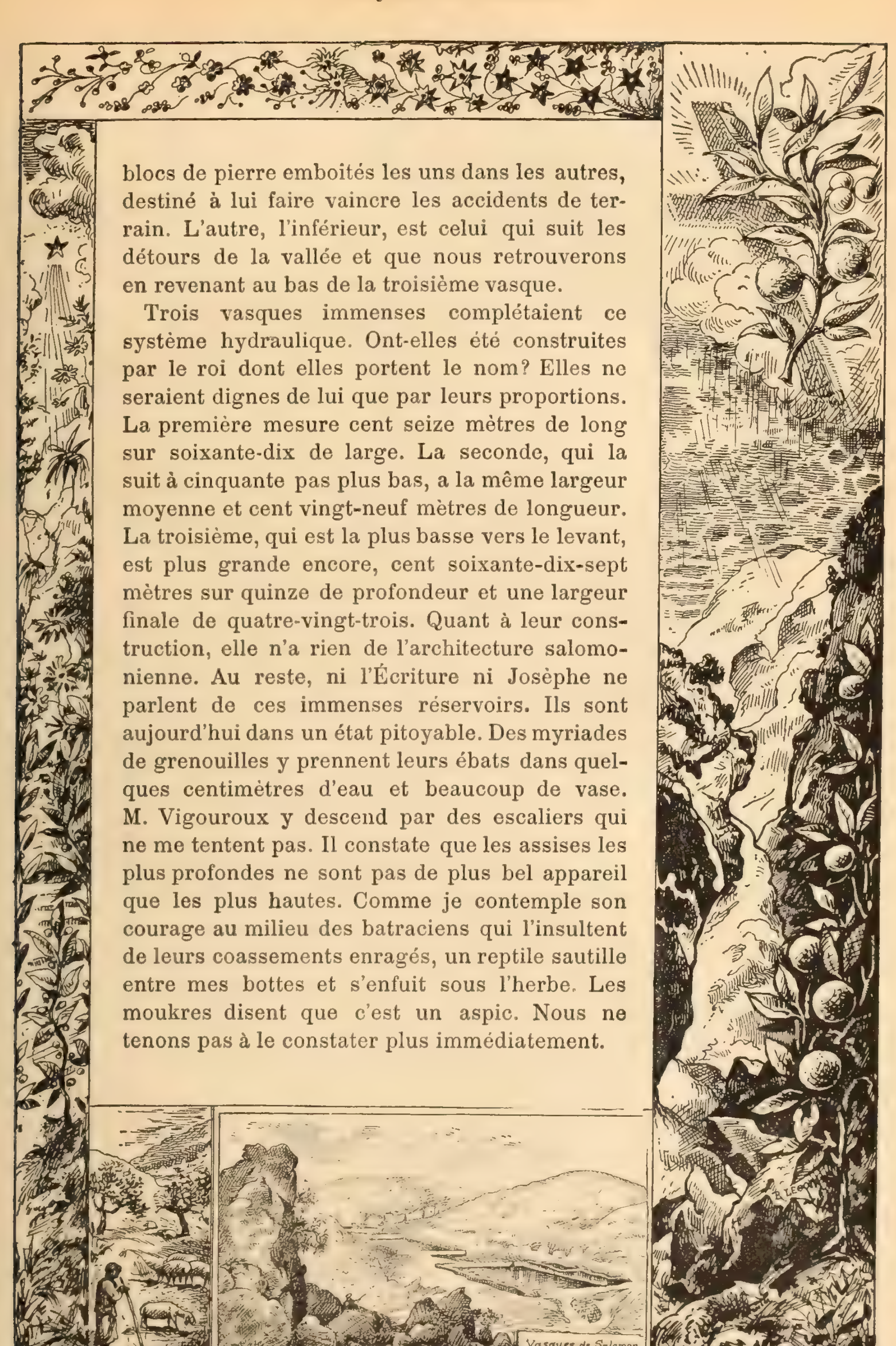
Deux autres sources, l'une au pied de la vasque inférieure, et l'autre, Aïn-Etham, vers le Sud, devaient former, avec les eaux amenées par des aqueducs de l'Ouady Biaî et de l'Ouady Arroub, la provision d'eau nécessaire à Jérusalem.

Deux canaux furent construits pour la conduire à la capitale; l'un, appelé canal supérieur, suivait directement la route, et on voit près du tombeau de Rachel les restes d'un siphon en




RÉSERVOIRS DE SALOMON. BASSIN SUPÉRIEUR





blocs de pierre emboités les uns dans les autres, destiné à lui faire vaincre les accidents de terrain. L'autre, l'inférieur, est celui qui suit les détours de la vallée et que nous retrouverons en revenant au bas de la troisième vasque.

Trois vasques immenses complétaient ce système hydraulique. Ont-elles été construites par le roi dont elles portent le nom? Elles ne seraient dignes de lui que par leurs proportions. La première mesure cent seize mètres de long sur soixante-dix de large. La seconde, qui la suit à cinquante pas plus bas, a la même largeur moyenne et cent vingt-neuf mètres de longueur. La troisième, qui est la plus basse vers le levant, est plus grande encore, cent soixante-dix-sept mètres sur quinze de profondeur et une largeur finale de quatre-vingt-trois. Quant à leur construction, elle n'a rien de l'architecture salomonienne. Au reste, ni l'Écriture ni Josèphe ne parlent de ces immenses réservoirs. Ils sont aujourd'hui dans un état pitoyable. Des myriades de grenouilles y prennent leurs ébats dans quelques centimètres d'eau et beaucoup de vase. M. Vigouroux y descend par des escaliers qui ne me tentent pas. Il constate que les assises les plus profondes ne sont pas de plus bel appareil que les plus hautes. Comme je contemple son courage au milieu des batraciens qui l'insultent de leurs coassements enragés, un reptile sautille entre mes bottes et s'enfuit sous l'herbe. Les moukres disent que c'est un aspic. Nous ne tenons pas à le constater plus immédiatement.

Vasques de Salomon



La compagnie Cook a dressé ici des tentes pour deux Anglais. Nous expérimentons ce système de campement, qui ne nous a jamais souri. Il est assurément le plus propre, mais aussi le plus chaud et le plus froid. Après cela demeure-t-il le plus commode? Plus que jamais nous y renonçons à l'unanimité.

Nos chevaux sont impatients; l'un d'eux s'enfuit à travers champs pour se dégourdir les jambes. Pauvres bêtes! nous ne sommes qu'au commencement de l'étape. Les vallons et les montagnes qui se succèdent deviennent de plus en plus arides et sauvages. A l'aspect de cet affreux paysage, je comprends ce qu'il y eut de rude et d'énergique dans le pâtre pris par Dieu, sur ces monts rocailleux, pour en faire un prophète. Amos fut de Thékoa dont nous voyons les ruines à notre gauche. Dans ces sites déserts, il avait entendu rugir le lion, il l'avait vu dévorer ses brebis. « Faut-il s'étonner, dit saint Jérôme, de son langage imagé et énergique? »

Nous rencontrons quelques Arabes voyageant pour leurs affaires. Ils vont à pied, silencieux, graves, préoccupés, comme si dans leur tête ils portaient les destinées d'un empire. Leur main nerveuse s'appuie énergiquement sur le *makkel* des anciens, ce bâton compagnon obligé des longs voyages. Chez quelques-uns, il est sculpté et nous rappelle celui que Thamar, déguisée en courtisane, demanda à son beau-père Juda. Au reste, l'étrange scène si naïvement racontée dans la Genèse dut se passer par ici.



A une heure nous arrivons à Aïn-Diroueh. On dit que c'est la fontaine où l'eunuque de la Candace d'Éthiopie demanda à descendre pour être baptisé. Je n'en crois rien, et je dirai pourquoi dans mon premier volume de l'*Œuvre des Apôtres;* mais je déclare qu'avec une pareille ardeur, dans un autre ordre de choses fort différent, nous demandons, nous aussi, à descendre. C'est pour déjeuner.



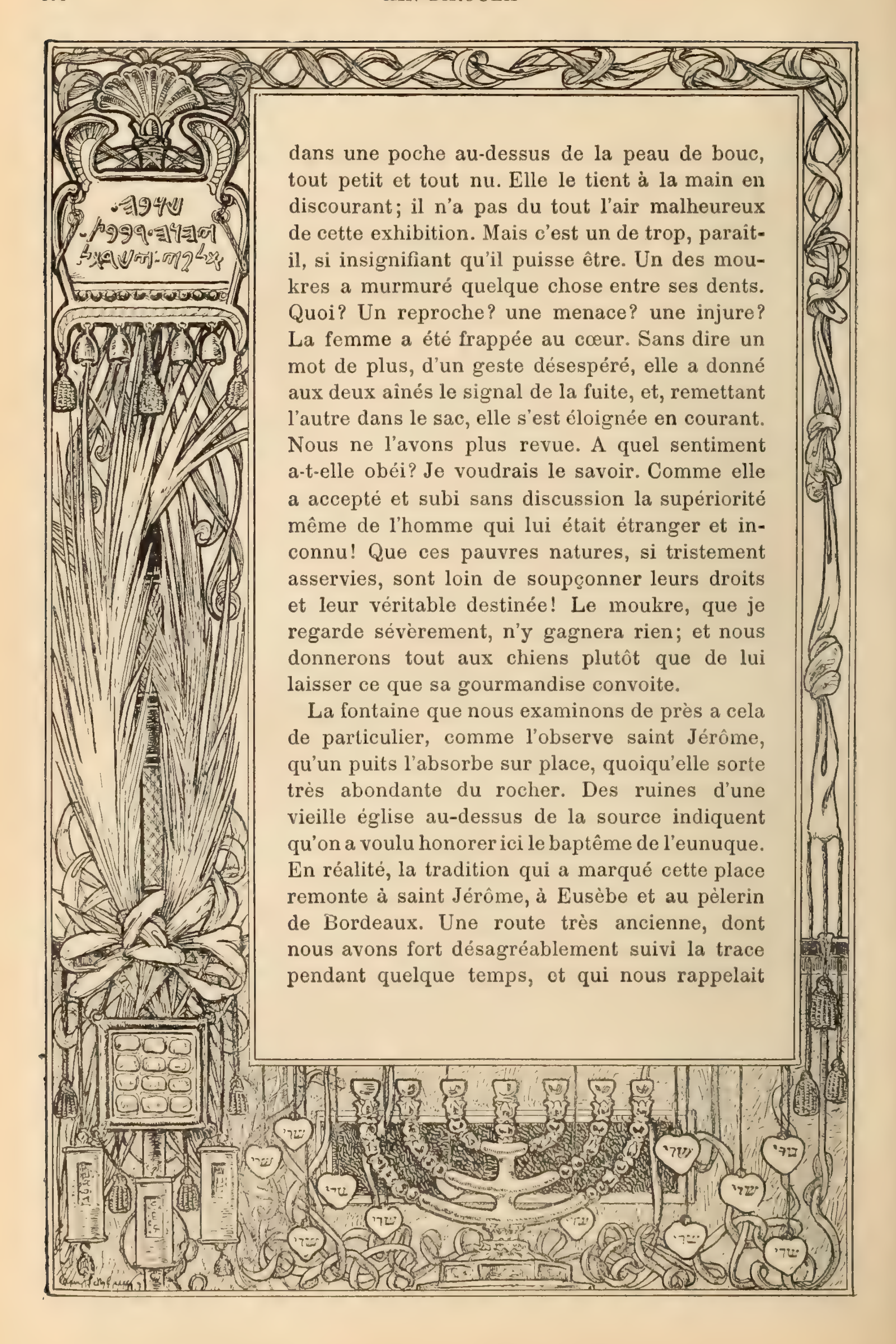
Ne cherchons pas d'arbres; depuis dix heures du matin, nous en avons vu cinq et à distance. Il parait que, pour faire de la chaux, on a épuisé les forêts de chênes-verts qui couvraient autrefois le pays. D'énormes rochers, formant muraille, nous offrent quelques centimètres d'ombre, Nous acceptons faute de mieux, et le repas commence avec un enthousiasme réel. Des enfants viennent aussitôt autour de nous et se disputent les os de poulet que nous jetons. Nous songeons tout naturellement à leur faire un petit régal avec de la viande et du pain, ce qui paraît être médiocrement du goût de nos moukres, escomptant d'avance nos restes à leur propre profit. Des femmes qui puisent de l'eau à la fontaine nous ont vus. L'une d'elles a deux enfants dans le groupe de nos jeunes convives. Elle s'approche, l'outre pleine sur le dos; la joie et la reconnaissance éclatent sur ses traits. Au milieu de son discours, dont nous ne comprenons pas un traître mot, elle produit tout à coup un argument nouveau, auquel chacun de nous était loin de s'attendre, c'est un troisième enfant, caché





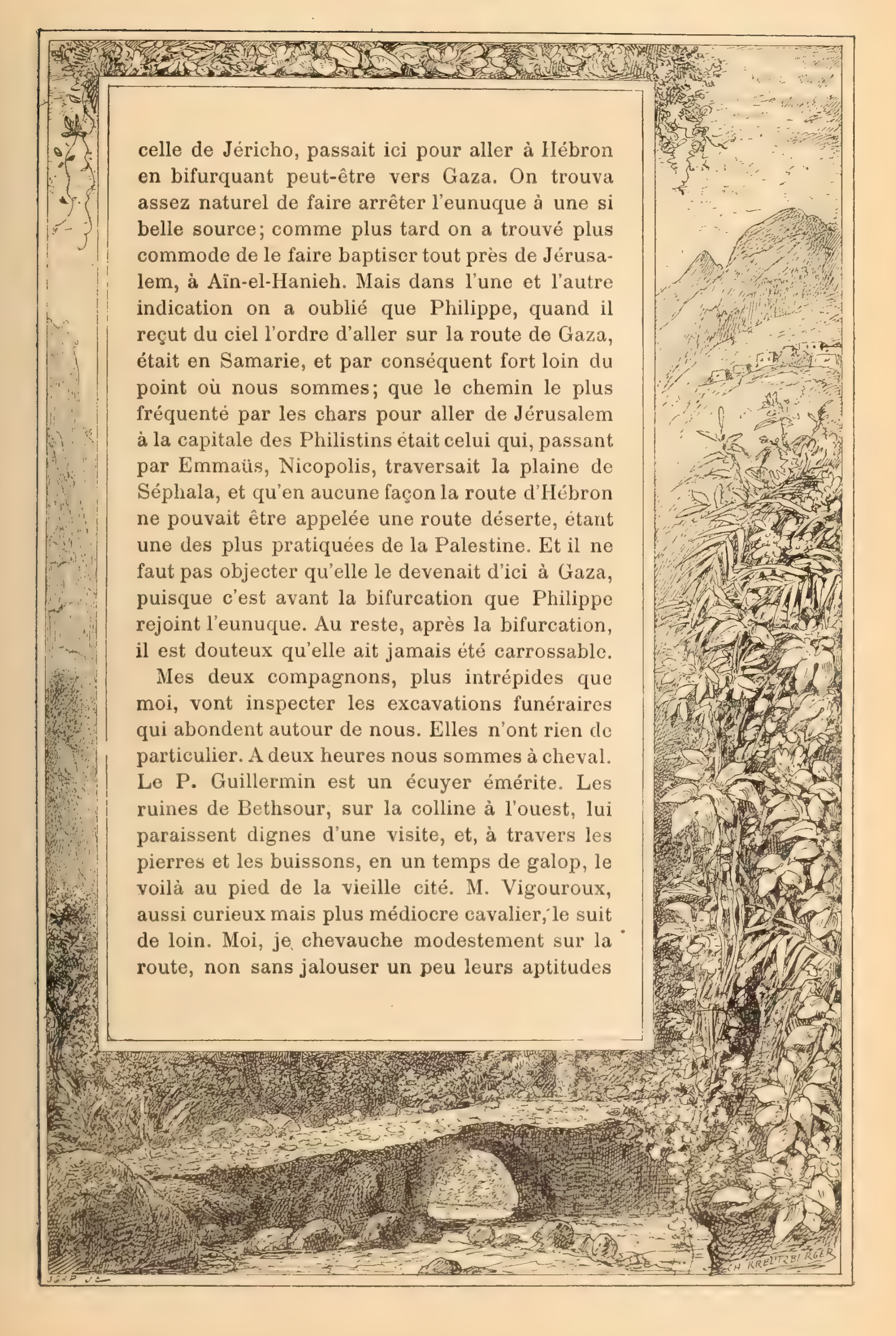






dans une poche au-dessus de la peau de bouc, tout petit et tout nu. Elle le tient à la main en discourant; il n'a pas du tout l'air malheureux de cette exhibition. Mais c'est un de trop, paraît-il, si insignifiant qu'il puisse être. Un des moukres a murmuré quelque chose entre ses dents. Quoi? Un reproche? une menace? une injure? La femme a été frappée au cœur. Sans dire un mot de plus, d'un geste désespéré, elle a donné aux deux aînés le signal de la fuite, et, remettant l'autre dans le sac, elle s'est éloignée en courant. Nous ne l'avons plus revue. A quel sentiment a-t-elle obéi? Je voudrais le savoir. Comme elle a accepté et subi sans discussion la supériorité même de l'homme qui lui était étranger et inconnu! Que ces pauvres natures, si tristement asservies, sont loin de soupçonner leurs droits et leur véritable destinée! Le moukre, que je regarde sévèrement, n'y gagnera rien; et nous donnerons tout aux chiens plutôt que de lui laisser ce que sa gourmandise convoite.

La fontaine que nous examinons de près a cela de particulier, comme l'observe saint Jérôme, qu'un puits l'absorbe sur place, quoiqu'elle sorte très abondante du rocher. Des ruines d'une vieille église au-dessus de la source indiquent qu'on a voulu honorer ici le baptême de l'eunuque. En réalité, la tradition qui a marqué cette place remonte à saint Jérôme, à Eusèbe et au pèlerin de Bordeaux. Une route très ancienne, dont nous avons fort désagréablement suivi la trace pendant quelque temps, et qui nous rappelait



celle de Jéricho, passait ici pour aller à Hébron en bifurquant peut-être vers Gaza. On trouva assez naturel de faire arrêter l'eunuque à une si belle source; comme plus tard on a trouvé plus commode de le faire baptiser tout près de Jérusalem, à Aïn-el-Hanieh. Mais dans l'une et l'autre indication on a oublié que Philippe, quand il reçut du ciel l'ordre d'aller sur la route de Gaza, était en Samarie, et par conséquent fort loin du point où nous sommes; que le chemin le plus fréquenté par les chars pour aller de Jérusalem à la capitale des Philistins était celui qui, passant par Emmaüs, Nicopolis, traversait la plaine de Séphala, et qu'en aucune façon la route d'Hébron ne pouvait être appelée une route déserte, étant une des plus pratiquées de la Palestine. Et il ne faut pas objecter qu'elle le devenait d'ici à Gaza, puisque c'est avant la bifurcation que Philippe rejoint l'eunuque. Au reste, après la bifurcation, il est douteux qu'elle ait jamais été carrossable.

Mes deux compagnons, plus intrépides que moi, vont inspecter les excavations funéraires qui abondent autour de nous. Elles n'ont rien de particulier. A deux heures nous sommes à cheval. Le P. Guillermin est un écuyer émérite. Les ruines de Bethsour, sur la colline à l'ouest, lui paraissent dignes d'une visite, et, à travers les pierres et les buissons, en un temps de galop, le voilà au pied de la vieille cité. M. Vigouroux, aussi curieux mais plus médiocre cavalier, le suit de loin. Moi, je chevauche modestement sur la route, non sans jalouser un peu leurs aptitudes





pour l'équitation. La tour qui subsiste en partie n'est pas de facture judaïque. De nombreuses grottes sépulcrales, de vastes ruines, des fragments de mosaïques, établissent qu'il y eut ici une ville importante. Le nom de Bordj-Sour et le voisinage de Halhoul, qui est à notre gauche, nous reportent naturellement au texte de Josué, où Halhoul et Bethsour sont placées à côté l'une de l'autre. C'est donc ici la ville où Judas Machabée battit Lysias, au moins à en croire les Septante. La Vulgate porte Béthoron au lieu de Béthsoura, et déplace ainsi considérablement le théâtre de la bataille.

Notre chemin monte, descend et serpente à travers ces terres vagues qui sont la propriété de tous et où, à travers les pierres, poussent assez de broussailles et de plantes aromatiques pour faire les délices de nombreux troupeaux. C'est ce que les anciens Hébreux appelaient le *midbar*. Dans ces vastes espaces campèrent jadis les patriarches, menant à peu près la vie nomade des Bédouins de nos jours. Joseph les dépeignait à Pharaon comme des pasteurs de père en fils, et leur goût était surtout d'élever des troupeaux. Simples, hospitaliers, braves, fidèles à la parole donnée, ils honoraient le vrai Dieu sous la tente et au milieu de cette nature toute pleine de lui, où sa colère parlait à travers les orages et la sécheresse obstinée, et sa miséricorde par la fécondité des femmes et la végétation de la terre sous les bienfaisantes rosées.

D'eux Jéhovah fit le peuple choisi. Partout ici











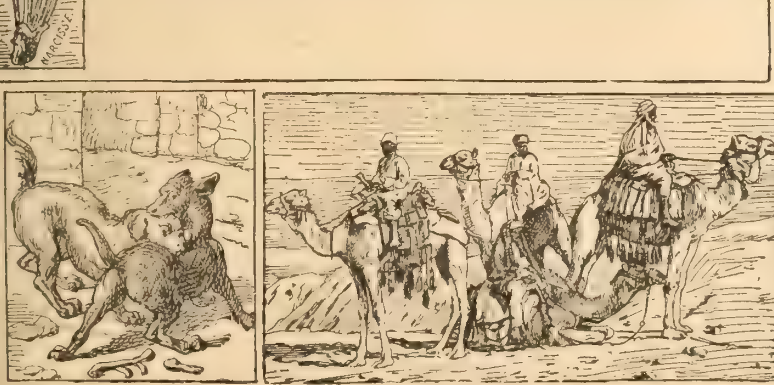
ils ont creusé des puits, ménagé des sources, élevé des tours pour surveiller leurs troupeaux et se défendre contre l'ennemi. Un arbre, chêne ou térébinthe, leur servait de point de repère au milieu de leurs excursions. Ils aimaient peu le bruit des villes. Très rapidement ils s'enrichissaient. Quand Dieu voulut en faire un peuple stable, autour d'un autel et dans une patrie, il inspira à Moïse de fonder sa constitution sur l'agriculture, qui les attacha au sol. Mais cette race garda quand même le goût de la vie simple et naïve, la seule au fond qui laisse voir tout l'homme sous son aspect le plus humain et le plus vrai.

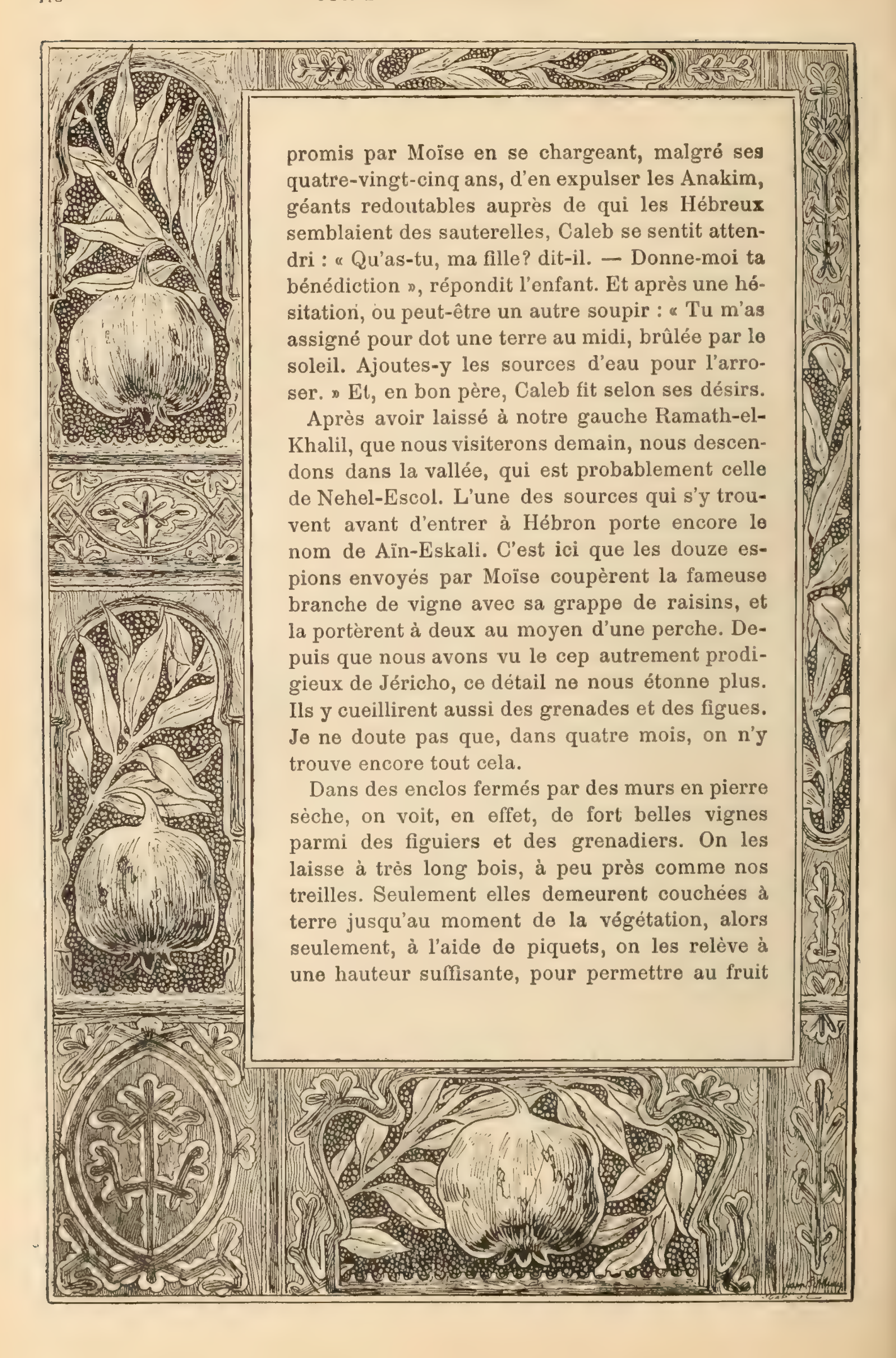
Un jeune ménage que nous rencontrons, escorté de trois serviteurs et d'autant de chameaux chargés de meubles, me rappelle la charmante histoire d'Axa, l'épouse d'Othoniel. Son mari l'avait obtenue de son père par un acte de bravoure en s'emparant de Cariath-Sépher. Or, comme ils partaient pour aller s'établir sur leurs terres, Othoniel lui persuada de demander à son père Caleb un champ de plus. Elle comprit à demi-mot, et, connaissant bien les faiblesses de l'amour paternel, elle attendit le moment douloureux de la séparation pour articuler sa requête. Quand elle fut sur son âne, enveloppée dans son voile et accroupie sur ses jambes, comme la dame que nous voyons ici, elle se mit à soupirer. Et Caleb, cet homme rude, ce vaillant qui avait exploré le premier la terre de Chanaan, et qui, quarante ans après, avait demandé le lot







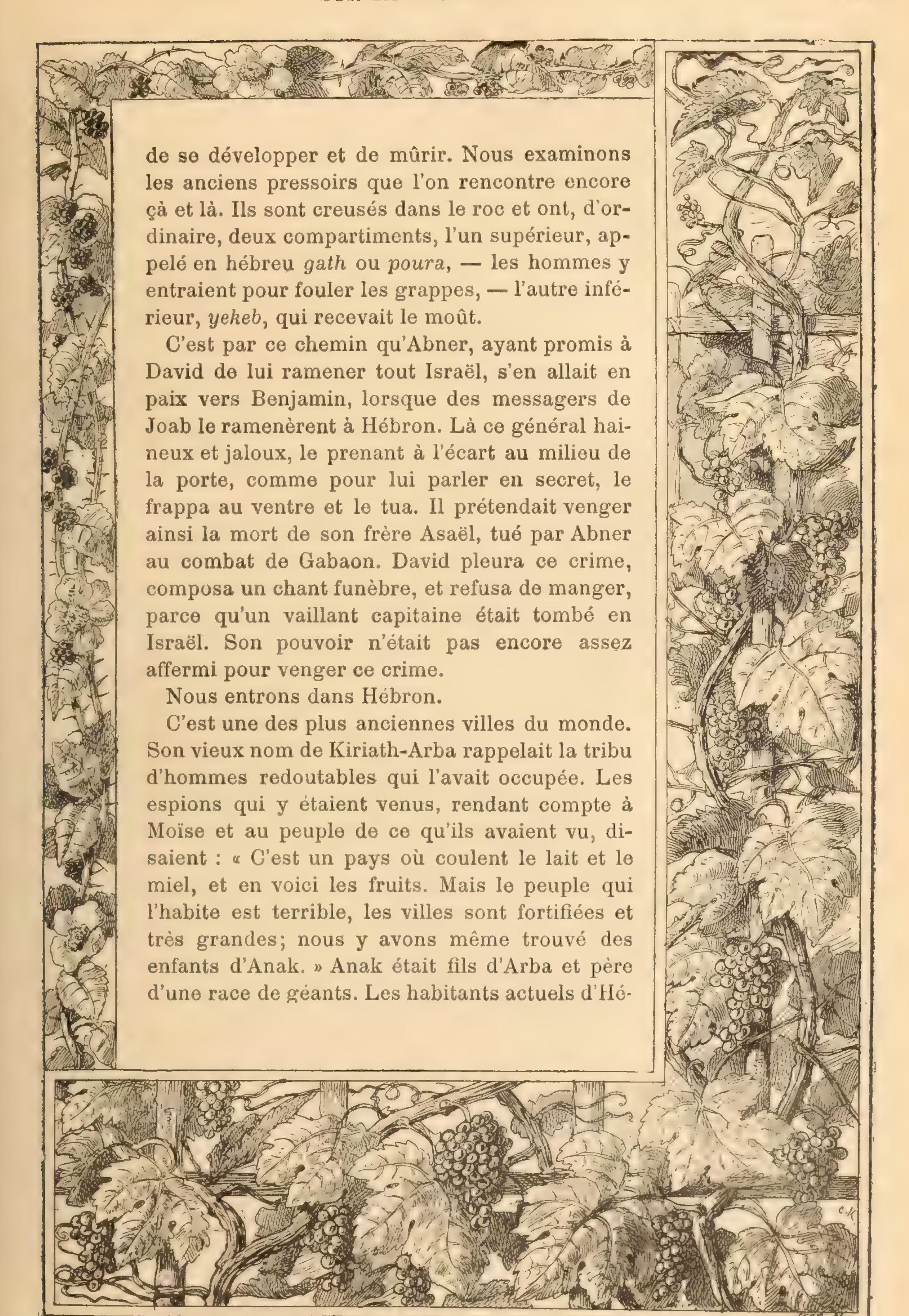




promis par Moïse en se chargeant, malgré ses quatre-vingt-cinq ans, d'en expulser les Anakim, géants redoutables auprès de qui les Hébreux semblaient des sauterelles, Caleb se sentit attendri : « Qu'as-tu, ma fille? dit-il. — Donne-moi ta bénédiction », répondit l'enfant. Et après une hésitation, ou peut-être un autre soupir : « Tu m'as assigné pour dot une terre au midi, brûlée par le soleil. Ajoutes-y les sources d'eau pour l'arroser. » Et, en bon père, Caleb fit selon ses désirs.

Après avoir laissé à notre gauche Ramath-el-Khalil, que nous visiterons demain, nous descendons dans la vallée, qui est probablement celle de Nehel-Escol. L'une des sources qui s'y trouvent avant d'entrer à Hébron porte encore le nom de Aïn-Eskali. C'est ici que les douze espions envoyés par Moïse coupèrent la fameuse branche de vigne avec sa grappe de raisins, et la portèrent à deux au moyen d'une perche. Depuis que nous avons vu le cep autrement prodigieux de Jéricho, ce détail ne nous étonne plus. Ils y cueillirent aussi des grenades et des figues. Je ne doute pas que, dans quatre mois, on n'y trouve encore tout cela.

Dans des enclos fermés par des murs en pierre sèche, on voit, en effet, de fort belles vignes parmi des figuiers et des grenadiers. On les laisse à très long bois, à peu près comme nos treilles. Seulement elles demeurent couchées à terre jusqu'au moment de la végétation, alors seulement, à l'aide de piquets, on les relève à une hauteur suffisante, pour permettre au fruit

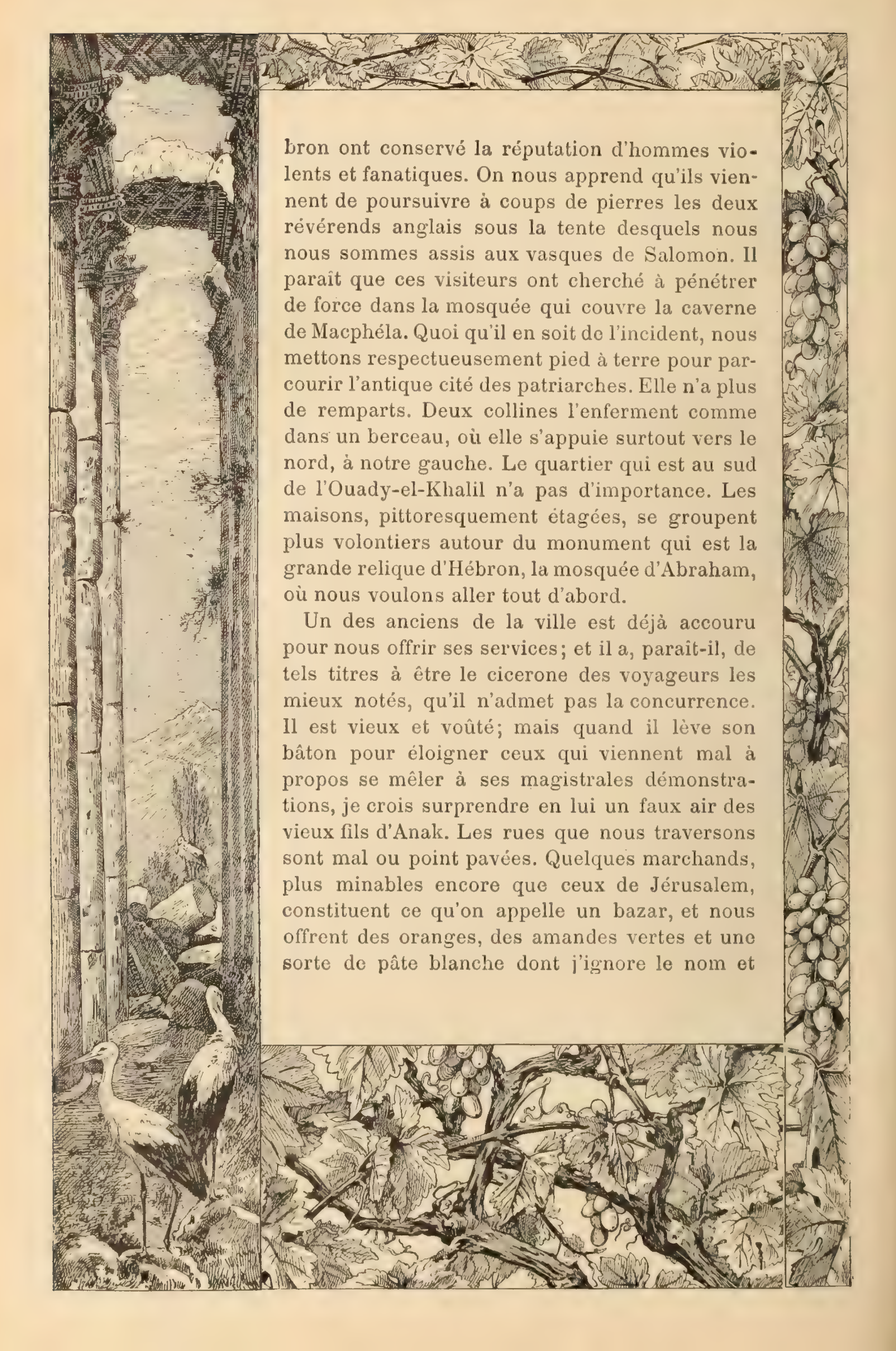


de se développer et de mûrir. Nous examinons les anciens pressoirs que l'on rencontre encore çà et là. Ils sont creusés dans le roc et ont, d'ordinaire, deux compartiments, l'un supérieur, appelé en hébreu *gath* ou *poura*, — les hommes y entraient pour fouler les grappes, — l'autre inférieur, *yekeb*, qui recevait le moût.

C'est par ce chemin qu'Abner, ayant promis à David de lui ramener tout Israël, s'en allait en paix vers Benjamin, lorsque des messagers de Joab le ramenèrent à Hébron. Là ce général haineux et jaloux, le prenant à l'écart au milieu de la porte, comme pour lui parler en secret, le frappa au ventre et le tua. Il prétendait venger ainsi la mort de son frère Asaël, tué par Abner au combat de Gabaon. David pleura ce crime, composa un chant funèbre, et refusa de manger, parce qu'un vaillant capitaine était tombé en Israël. Son pouvoir n'était pas encore assez affermi pour venger ce crime.

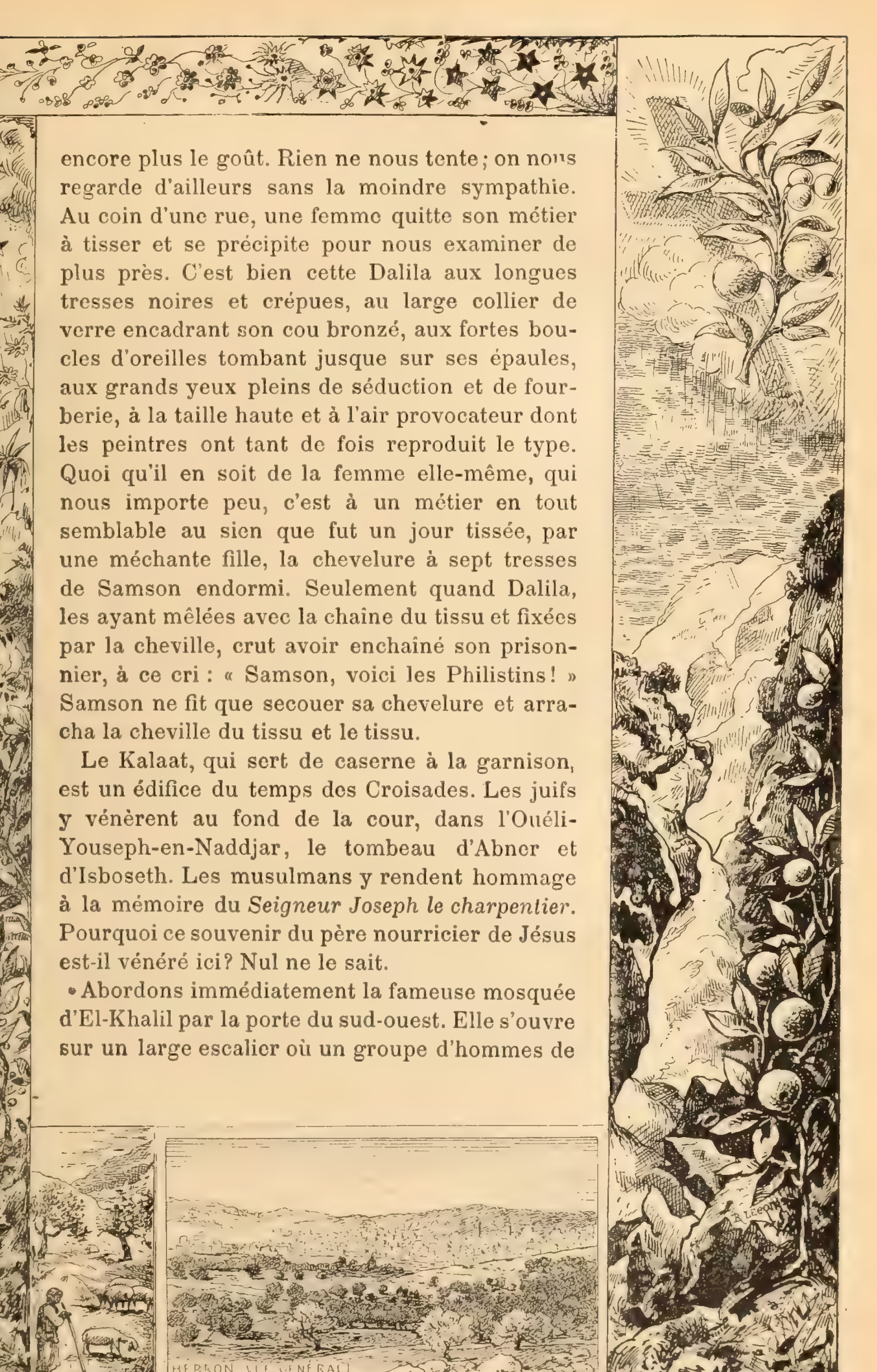
Nous entrons dans Hébron.

C'est une des plus anciennes villes du monde. Son vieux nom de Kiriath-Arba rappelait la tribu d'hommes redoutables qui l'avait occupée. Les espions qui y étaient venus, rendant compte à Moïse et au peuple de ce qu'ils avaient vu, disaient : « C'est un pays où coulent le lait et le miel, et en voici les fruits. Mais le peuple qui l'habite est terrible, les villes sont fortifiées et très grandes; nous y avons même trouvé des enfants d'Anak. » Anak était fils d'Arba et père d'une race de géants. Les habitants actuels d'Hé-



bron ont conservé la réputation d'hommes violents et fanatiques. On nous apprend qu'ils viennent de poursuivre à coups de pierres les deux révérends anglais sous la tente desquels nous nous sommes assis aux vasques de Salomon. Il paraît que ces visiteurs ont cherché à pénétrer de force dans la mosquée qui couvre la caverne de Macphéla. Quoi qu'il en soit de l'incident, nous mettons respectueusement pied à terre pour parcourir l'antique cité des patriarches. Elle n'a plus de remparts. Deux collines l'enferment comme dans un berceau, où elle s'appuie surtout vers le nord, à notre gauche. Le quartier qui est au sud de l'Ouady-el-Khalil n'a pas d'importance. Les maisons, pittoresquement étagées, se groupent plus volontiers autour du monument qui est la grande relique d'Hébron, la mosquée d'Abraham, où nous voulons aller tout d'abord.

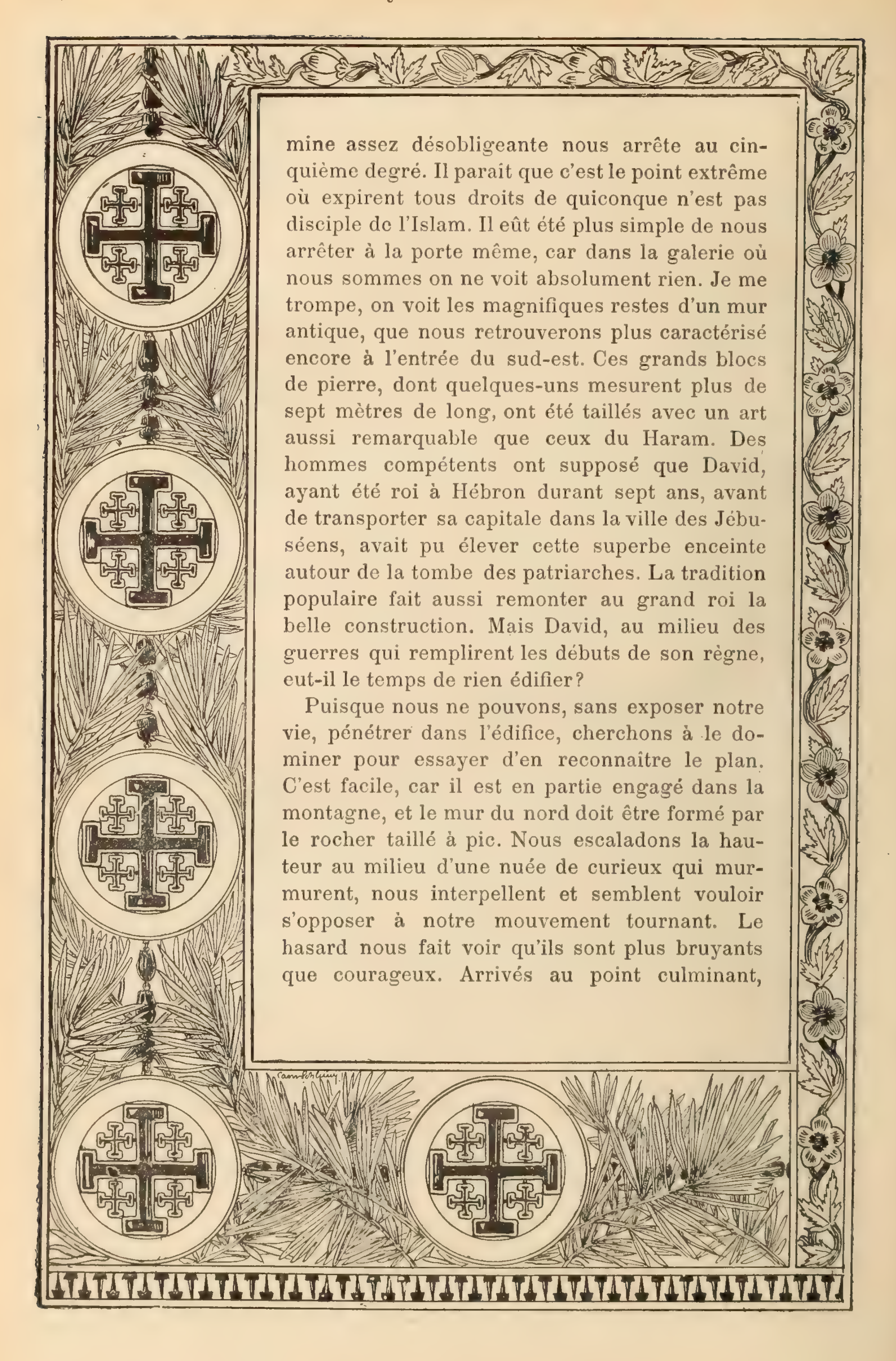
Un des anciens de la ville est déjà accouru pour nous offrir ses services; et il a, paraît-il, de tels titres à être le cicerone des voyageurs les mieux notés, qu'il n'admet pas la concurrence. Il est vieux et voûté; mais quand il lève son bâton pour éloigner ceux qui viennent mal à propos se mêler à ses magistrales démonstrations, je crois surprendre en lui un faux air des vieux fils d'Anak. Les rues que nous traversons sont mal ou point pavées. Quelques marchands, plus minables encore que ceux de Jérusalem, constituent ce qu'on appelle un bazar, et nous offrent des oranges, des amandes vertes et une sorte de pâte blanche dont j'ignore le nom et


HÉBRON VUE GÉNÉRALE

encore plus le goût. Rien ne nous tente ; on nous regarde d'ailleurs sans la moindre sympathie. Au coin d'une rue, une femme quitte son métier à tisser et se précipite pour nous examiner de plus près. C'est bien cette Dalila aux longues tresses noires et crépues, au large collier de verre encadrant son cou bronzé, aux fortes boucles d'oreilles tombant jusque sur ses épaules, aux grands yeux pleins de séduction et de fourberie, à la taille haute et à l'air provocateur dont les peintres ont tant de fois reproduit le type. Quoi qu'il en soit de la femme elle-même, qui nous importe peu, c'est à un métier en tout semblable au sien que fut un jour tissée, par une méchante fille, la chevelure à sept tresses de Samson endormi. Seulement quand Dalila, les ayant mêlées avec la chaîne du tissu et fixées par la cheville, crut avoir enchaîné son prisonnier, à ce cri : « Samson, voici les Philistins ! » Samson ne fit que secouer sa chevelure et arracha la cheville du tissu et le tissu.

Le Kalaat, qui sert de caserne à la garnison, est un édifice du temps des Croisades. Les juifs y vénèrent au fond de la cour, dans l'Ouéli-Youseph-en-Naddjar, le tombeau d'Abner et d'Isboseth. Les musulmans y rendent hommage à la mémoire du *Seigneur Joseph le charpentier.* Pourquoi ce souvenir du père nourricier de Jésus est-il vénéré ici ? Nul ne le sait.

Abordons immédiatement la fameuse mosquée d'El-Khalil par la porte du sud-ouest. Elle s'ouvre sur un large escalier où un groupe d'hommes de



mine assez désobligeante nous arrête au cinquième degré. Il paraît que c'est le point extrême où expirent tous droits de quiconque n'est pas disciple de l'Islam. Il eût été plus simple de nous arrêter à la porte même, car dans la galerie où nous sommes on ne voit absolument rien. Je me trompe, on voit les magnifiques restes d'un mur antique, que nous retrouverons plus caractérisé encore à l'entrée du sud-est. Ces grands blocs de pierre, dont quelques-uns mesurent plus de sept mètres de long, ont été taillés avec un art aussi remarquable que ceux du Haram. Des hommes compétents ont supposé que David, ayant été roi à Hébron durant sept ans, avant de transporter sa capitale dans la ville des Jébuséens, avait pu élever cette superbe enceinte autour de la tombe des patriarches. La tradition populaire fait aussi remonter au grand roi la belle construction. Mais David, au milieu des guerres qui remplirent les débuts de son règne, eut-il le temps de rien édifier?

Puisque nous ne pouvons, sans exposer notre vie, pénétrer dans l'édifice, cherchons à le dominer pour essayer d'en reconnaître le plan. C'est facile, car il est en partie engagé dans la montagne, et le mur du nord doit être formé par le rocher taillé à pic. Nous escaladons la hauteur au milieu d'une nuée de curieux qui murmurent, nous interpellent et semblent vouloir s'opposer à notre mouvement tournant. Le hasard nous fait voir qu'ils sont plus bruyants que courageux. Arrivés au point culminant,

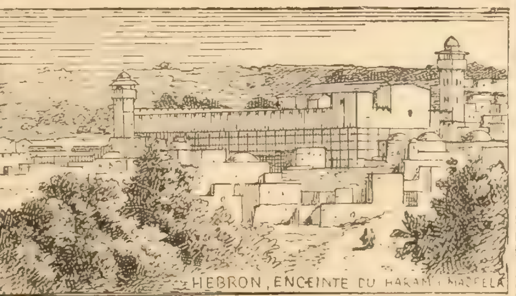


M. Vigouroux tire de sa poche une lunette que les Arabes prennent pour un revolver, et dans la panique générale ils se mettent à fuir et à dégringoler avec une rapidité qui nous rassure. En réalité, voici ce que nous saisissons de la célèbre mosquée. Un mur sans ouvertures, haut de dix-huit mètres avec pilastres sans chapiteaux, forme une belle construction rectangulaire de soixante-cinq mètres de long sur trente-cinq de large. Celle-ci adossée à la colline, entamée pour la recevoir, repose sur le roc. La partie basse de la muraille, jusqu'à douze mètres de haut, est traitée en blocs énormes qui, par leur bossage, ressemblent à ceux du Haram. Au-dessus de cet appareil qui offre une surface régulière et continue, commence un autre genre d'architecture où des pilastres de plus d'un mètre de large, affleurant par leur face le grand mur qui sert de base et laissant des intervalles de plus de deux mètres de large sur un retrait de 25 centimètres, porte à huit mètres de plus la hauteur de l'édifice. Ainsi fut construit le mur d'enceinte du temple de Jérusalem. La partie basse qui subsiste encore était massive pour retenir la terrasse qu'elle entourait. A partir du niveau de cette terrasse, elle était ornée de pilastres alternant avec les faces en retrait. On en voit un reste à l'angle nord-ouest du Haram. Des quatre minarets que les musulmans y avaient élevés, deux seulement subsistent, l'un à nos pieds et l'autre à l'extrémité diagonalement opposée.



LE BLÉ DU MIRACLE
EPIS D'ORGE, IVRAIE





HEBRON, ENCEINTE DU HARAM, MACPELA







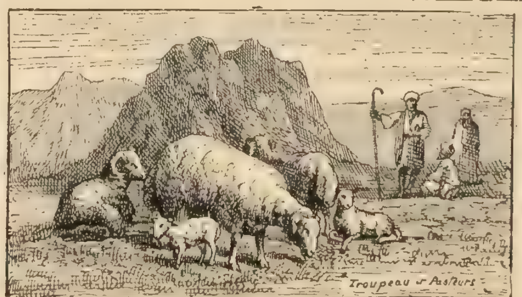
ENTREE DU SANCTUAIRE DE MACPELA



Nous reconnaissons assez bien la partie qui constitue la cour, et qui est au couchant. D'après le plan de M. Pierotti, qui a pu y pénétrer avec le marquis de Bute en 1866, si nous l'abordions par l'entrée intérieure, immédiatement au-dessous de nous, et à laquelle nous conduisait l'escalier où nous avons été arrêtés, nous aurions à droite le tombeau de Lia et celui de Jacob, à gauche celui de Sara et celui d'Abraham. Ces deux derniers sont dans le vestibule qui précède la mosquée. Celle-ci, dont nous voyons fort bien la toiture à double versant, rappelle l'église de la Nativité à Bethléem et la mosquée d'El-Aksa à Jérusalem. Elle a été l'œuvre des chrétiens du cinquième ou du sixième siècle. Là sont les tombeaux de Rebecca et d'Isaac. La plupart des musulmans les vénèrent dans les sarcophages supérieurs couverts de riches tapis, mais les plus éclairés savent qu'ils se trouvent dans une crypte profonde où les avaient vus nos plus anciens pèlerins. L'entrée de cette crypte est entre le tombeau d'Abraham et celui de Sara, La caverne réellement double répond à la signification du mot *macphelah*. Difficilement on contesterait l'authenticité de ce lieu, car, à travers les siècles, les témoignages s'échafaudent décisifs et ininterrompus depuis nos premiers pèlerins, nos vieux auteurs ecclésiastiques et Josèphe lui-même, jusqu'aux plus anciennes indications de la Bible.

D'après le baromètre, nous sommes sur cette colline à neuf cents mètres au-dessus du niveau





Troupeau & Pasteurs

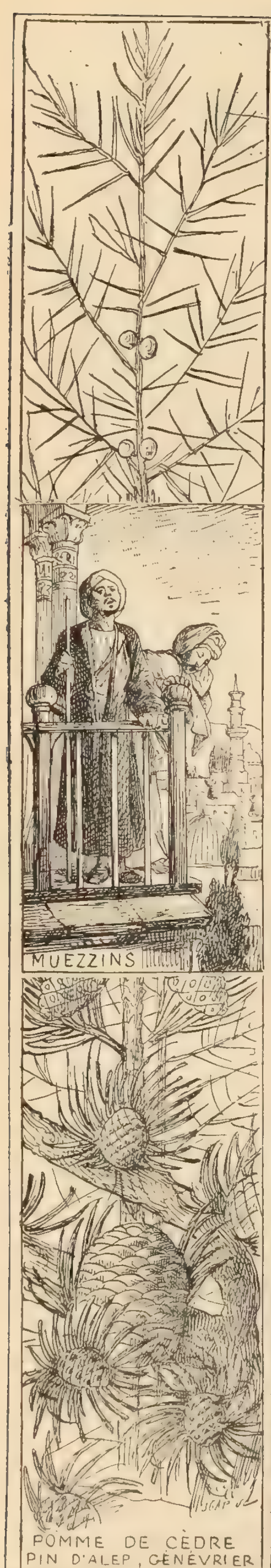




de la mer. Pour visiter l'entrée du sud-est il faut redescendre. Ici on nous concède, — c'est un progrès, — le droit d'introduire le bras dans un trou mystérieux, obscur et profond pour y toucher une pierre qui fait partie du tombeau d'Isaac. M. Vigouroux et le P. Guillermin tentent seuls l'expérience et reviennent avec leur main intacte. C'est heureux. Je ne puis oublier qu'ici même David fit couper celles de Recab et de Baanah, les deux meurtriers d'Isboseth. Allons visiter l'antique réservoir où elles furent suspendues. C'était un rude temps que celui-là. David n'acceptait pas qu'on lui fît la cour par des œuvres de forfaiture.

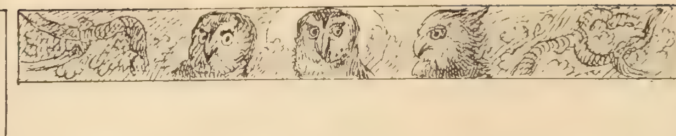
La piscine fameuse rappelle les Vasques de Salomon. Elle forme un carré de quarante mètres de côté sur dix de profondeur. Des femmes y remplissent leurs outres en peau de bouc. Les bestiaux et les hommes viennent y boire. Quelqu'un songe-t-il à Hébron que les pieds et les mains des deux fils de Rimmon pendirent ici tout sanglants? Les deux brigands étaient entrés dans la maison d'Isboseth, dernier fils de Saül, comme pour prendre du froment. La journée était chaude, et le jeune prétendant faisait son sommeil de midi. Ils le frappèrent au ventre et lui tranchèrent la tête pour l'apporter à David. Le roi fut outré de l'odieuse trahison, et, sans s'occuper de la pensée qui l'avait inspirée, il les fit mettre à mort.

Une autre piscine, moins grande que celle-ci et très irrégulière, paraît remonter encore à une



MUEZZINS

POMME DE CÈDRE
PIN D'ALEP, GENÉVRIER



haute antiquité. Le cimetière musulman, où nous passons, est le rendez-vous traditionnel des chèvres et des brebis que les pasteurs vont chaque jour garder dans la montagne. Le nombre de ces bonnes bêtes est incalculable. En attendant que chacun vienne reconnaître les siennes et les appeler par un petit cri perçant et d'un effet magique, elles gambadent dans le séjour des morts. Deux, gracieusement perchées aux extrémités d'une tombe, me rappellent les deux anges Munkir et Nekir, qui, selon la croyance musulmane, doivent un jour siéger là pour juger le défunt.

Du haut des minarets, les muezzins annoncent solennellement la prière. La nuit arrive. Nous aurons notre gîte dans une maison blanche et bleue, d'assez belle apparence, que j'ai remarquée à l'entrée de la ville. Le drogman prétend que nous y serons bien. Allons l'expérimenter. Chemin faisant, nous sommes impressionnés par le spectacle qu'offre un groupe d'hommes en prière à la porte d'une mosquée. Ils sont bien trois à quatre cents. Rien de plus correct que l'ensemble de leurs mouvements. On dirait un bataillon faisant l'exercice sur place. L'iman qui préside est scrupuleusement suivi dans chacune de ses inflexions et dans sa psalmodie. Un caporal instructeur en face de ses hommes n'a pas plus de succès. Autrefois Daniel se tournait vers Jérusalem pour prier, ceux-ci se tournent vers la Mekke. *Allah-hû-Abkar !* « Dieu est grand ! » disent-ils en levant les mains à la hauteur de la



MUSULMANS EN PRIÈRE

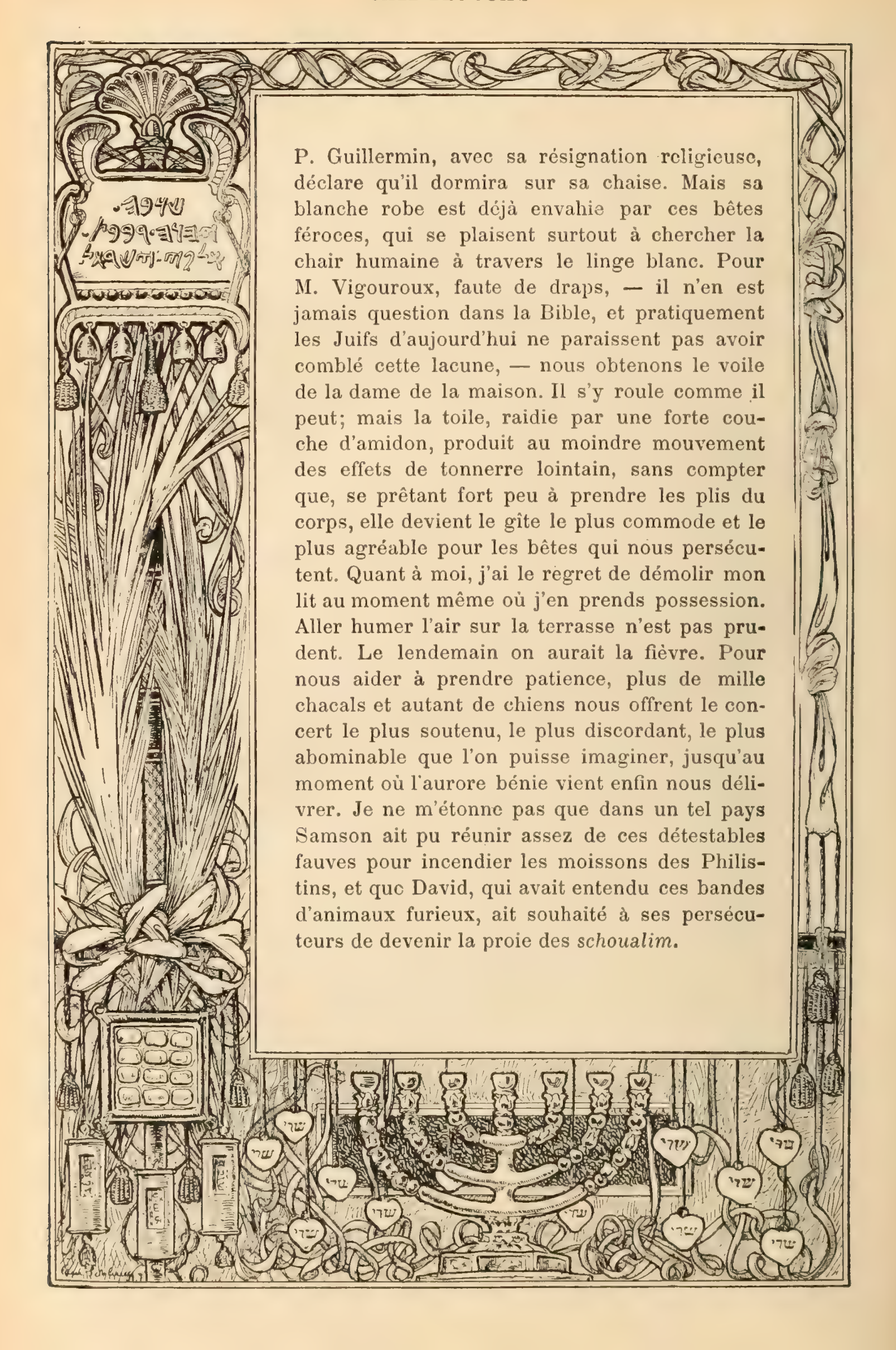




tête. Puis leur prière demeure un instant silencieuse pour se traduire bientôt en une gymnastique sacrée que je n'essayerai pas de décrire. Qu'un sentiment religieux anime ces gens-là, ce n'est pas douteux. Mais ce ritualisme tout mécanique, ces exhibitions mystiques, ce formalisme, est-ce vraiment de la religion? A ce compte les pharisiens eussent été plus religieux que Jésus-Christ. Avec plus d'ensemble encore qu'ils n'en mettent à prier, ces coquins nous dévaliseraient cette nuit, si peu qu'on leur en offrît l'occasion. La religion doit surtout former l'homme moral. Elle exige de nous non pas seulement la foi, mais la vertu.

C'est chez des Juifs que nous sommes logés. Par un escalier de bois on monte sur la terrasse, et là nous occupons la chambre haute, l'appartement d'honneur, le cénacle. Notre première impression est bonne. Dans la salle spacieuse, voûtée, blanchie à la chaux, trois lits sont préparés. Au milieu une table est dressée. On s'y installe. Horreur! nous demeurons stupéfaits, sans voix, sans mouvement. Avant nous, plus affamées que nous, des punaises par myriades processionnent sur notre table et cherchent fortune jusque sur notre pain. Inutile de demander s'il y en a dans les lits. Les murs crevassés en sont peuplés. Que faire? Changer de gîte n'est plus possible. Le drogman invective les hôtes. Ceux-ci organisent une chasse générale. Il faudrait cent hommes et cent ans de travail pour supprimer cette abondance d'hémiptères. Le





P. Guillermin, avec sa résignation religieuse, déclare qu'il dormira sur sa chaise. Mais sa blanche robe est déjà envahie par ces bêtes féroces, qui se plaisent surtout à chercher la chair humaine à travers le linge blanc. Pour M. Vigouroux, faute de draps, — il n'en est jamais question dans la Bible, et pratiquement les Juifs d'aujourd'hui ne paraissent pas avoir comblé cette lacune, — nous obtenons le voile de la dame de la maison. Il s'y roule comme il peut; mais la toile, raidie par une forte couche d'amidon, produit au moindre mouvement des effets de tonnerre lointain, sans compter que, se prêtant fort peu à prendre les plis du corps, elle devient le gîte le plus commode et le plus agréable pour les bêtes qui nous persécutent. Quant à moi, j'ai le regret de démolir mon lit au moment même où j'en prends possession. Aller humer l'air sur la terrasse n'est pas prudent. Le lendemain on aurait la fièvre. Pour nous aider à prendre patience, plus de mille chacals et autant de chiens nous offrent le concert le plus soutenu, le plus discordant, le plus abominable que l'on puisse imaginer, jusqu'au moment où l'aurore bénie vient enfin nous délivrer. Je ne m'étonne pas que dans un tel pays Samson ait pu réunir assez de ces détestables fauves pour incendier les moissons des Philistins, et que David, qui avait entendu ces bandes d'animaux furieux, ait souhaité à ses persécuteurs de devenir la proie des *schoualim*.






PHYLACTÈRE et FRONTAL du GRAND PRÊTRE





Jeudi 22 mars.

Comme le drogman règle les comptes, nos Juifs veulent nous appliquer à la lettre le précepte du Lévitique : « Tout vase de terre qui aura été touché sera brisé, et tout vase de bois sera purifié dans l'eau. » Ils oublient que, grâce à Dieu, nous ne sommes pas dans le cas prévu par Moïse. Le drogman n'entend ni acheter ni payer les ustensiles multiples qui nous ont servi à notre repas du soir. Nous y sommes moins disposés encore. A l'unanimité, nous votons que ces braves sémites doivent tout d'abord purifier leur maison; ce sera plus sage, plus conforme à la loi de Moïse et plus agréable à ceux qui viendront après nous.

Laissant bientôt la route qui va directement d'Hébron à Jérusalem, nous prenons à gauche le sentier qui conduit à la maison des Russes. C'est là qu'il aurait fallu aller coucher hier pour être moins mal. Les mésaventures de voyage réjouissent quand elles sont passées, et notre imagination se montre plus alerte que jamais. Un beau vieillard qui passe sur son âne porte en croupe son jeune fils. Deux serviteurs l'accompagnent. Le groupe nous rappelle Abraham, qui jadis, sur une pareille monture, partit, lui aussi, un matin de ce campement des Chênes, où nous passons, pour aller à la montagne de la Vision offrir le plus héroïque des sacrifices. Espérons que ces honnêtes voyageurs, après nous avoir




FLACONS trouvés à Jerusalem









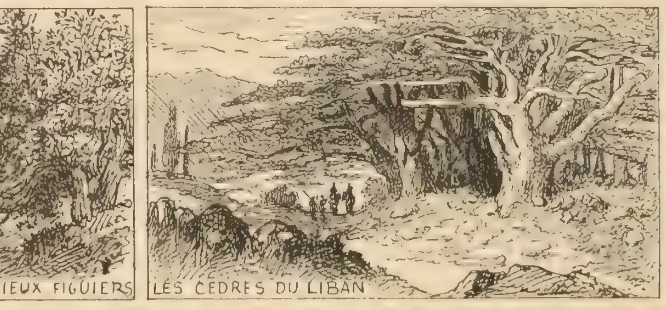
gravement salués, ne vont pas à un si terrible rendez-vous.

L'arbre qu'on appelle le chêne de Mamré est vénérable, mais il ne remonte ni à Abraham, ni même à Jésus-Christ. Saint Jérôme supposait que celui sous lequel avait vécu le patriarche était mort au temps de Constantin. D'ailleurs, nous allons voir tout à l'heure qu'il ne faudrait pas le chercher ici. On peut croire toutefois que nous sommes en présence d'un dernier rejeton de ces forêts antiques où paissaient les troupeaux du patriarche. Le chêne est bien l'arbre vigoureux et vivace entre tous. Celui-ci n'est pas très élevé. Il appartient à l'espèce qui a la feuille allongée, dentelée, vert mat avec duvet blanchâtre à la face inférieure. De son large tronc ravagé par les siècles, et qui mesure sept mètres de circonférence, les branches retombent fortes et noueuses, quoique cruellement brûlées par le soleil ou dépouillées par la tempête. Elles couvrent une circonférence qui a près de trente mètres de diamètre. Le pied est protégé par un mur de vingt mètres de pourtour. Il suffit de nous dresser sur nos étriers pour cueillir des feuilles. Le gardien nous ramasse quelques glands. Ils sont allongés et petits, comme ceux du chêne vert. Josèphe et Eusèbe supposent que l'arbre d'Abraham, vénéré près d'Hébron, était un térébinthe.

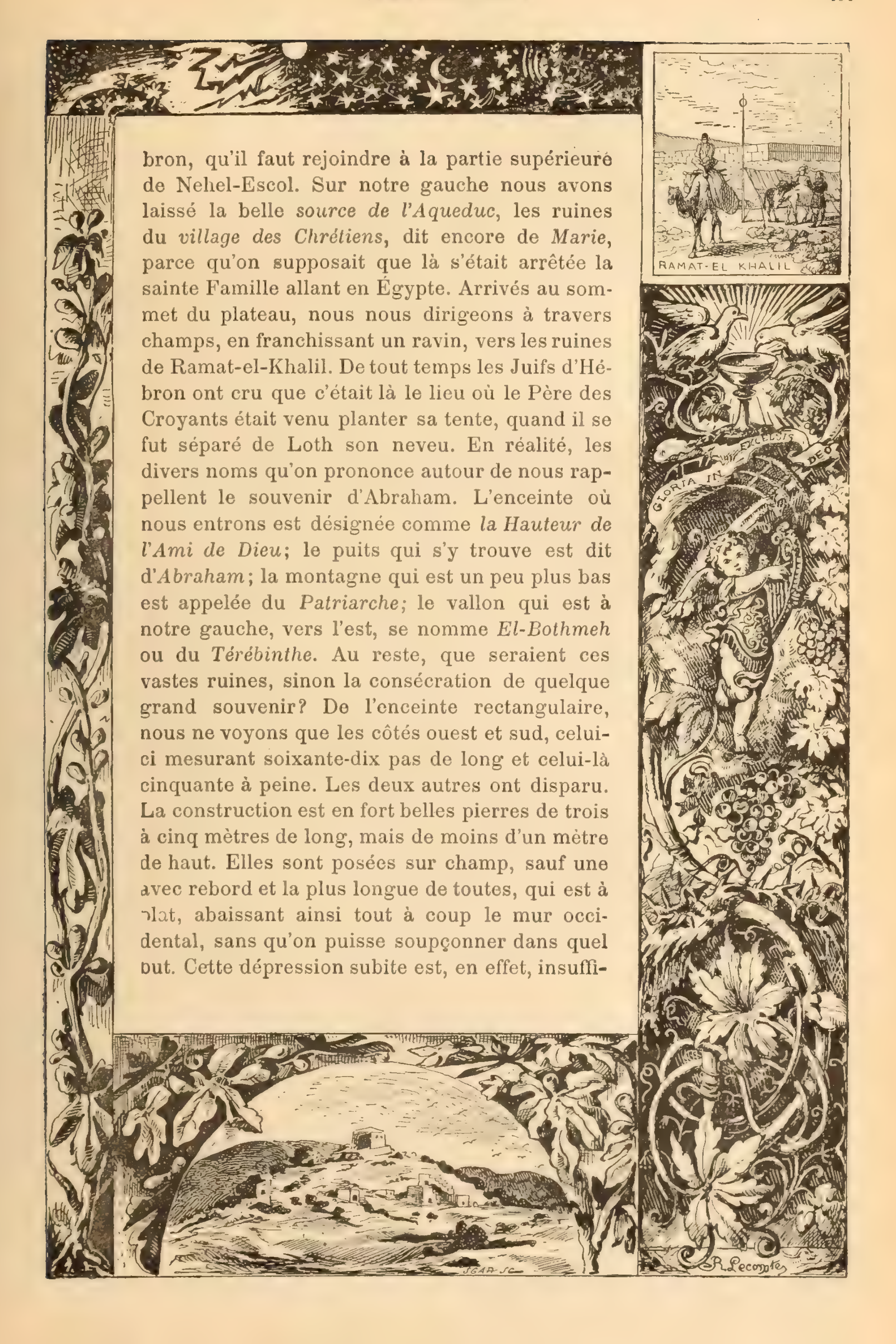
Sans perdre de temps, nous côtoyons la belle maison des Russes, et, à travers des vignes en terrasses, nous montons jusqu'à la route d'Hé-


LE CHÊNE D'ABRAHAM.


VIEUX FIGUIERS


LES CÈDRES DU LIBAN


OLIVIERS



bron, qu'il faut rejoindre à la partie supérieure de Nehel-Escol. Sur notre gauche nous avons laissé la belle *source de l'Aqueduc*, les ruines du *village des Chrétiens*, dit encore de *Marie*, parce qu'on supposait que là s'était arrêtée la sainte Famille allant en Égypte. Arrivés au sommet du plateau, nous nous dirigeons à travers champs, en franchissant un ravin, vers les ruines de Ramat-el-Khalil. De tout temps les Juifs d'Hébron ont cru que c'était là le lieu où le Père des Croyants était venu planter sa tente, quand il se fut séparé de Loth son neveu. En réalité, les divers noms qu'on prononce autour de nous rappellent le souvenir d'Abraham. L'enceinte où nous entrons est désignée comme *la Hauteur de l'Ami de Dieu*; le puits qui s'y trouve est dit d'*Abraham*; la montagne qui est un peu plus bas est appelée du *Patriarche;* le vallon qui est à notre gauche, vers l'est, se nomme *El-Bothmeh* ou du *Térébinthe*. Au reste, que seraient ces vastes ruines, sinon la consécration de quelque grand souvenir? De l'enceinte rectangulaire, nous ne voyons que les côtés ouest et sud, celui-ci mesurant soixante-dix pas de long et celui-là cinquante à peine. Les deux autres ont disparu. La construction est en fort belles pierres de trois à cinq mètres de long, mais de moins d'un mètre de haut. Elles sont posées sur champ, sauf une avec rebord et la plus longue de toutes, qui est à plat, abaissant ainsi tout à coup le mur occidental, sans qu'on puisse soupçonner dans quel but. Cette dépression subite est, en effet, insuffi-

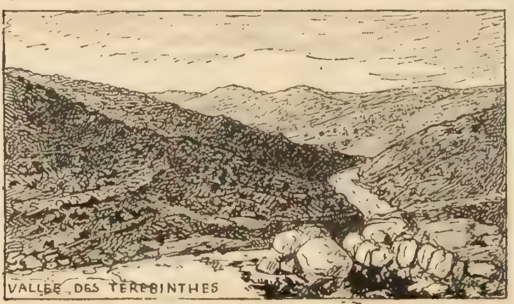


sante pour constituer une porte. L'enceinte, à sa partie méridionale, qui est la plus élevée, n'atteint pas deux mètres de hauteur. Elle est construite sur un plan incliné qui se divisait peut-être en trois terrasses superposées. Avait-on voulu figurer ainsi le campement du patriarche, ou même embrasser exactement le lieu qu'il occupa? A ce compte on devait y voir jadis l'arbre traditionnel, l'autel et le puits. De l'arbre et de l'autel il n'en reste pas trace. Le puits à l'angle sud-ouest est parfaitement bâti. Peut-être a-t-il été refait au temps où fut élevée l'enceinte sacrée? A la margelle nous remarquons un débris de corniche d'une belle simplicité. C'est la seule trace de sculpture que nous ayons vue dans tous ces débris amoncelés.

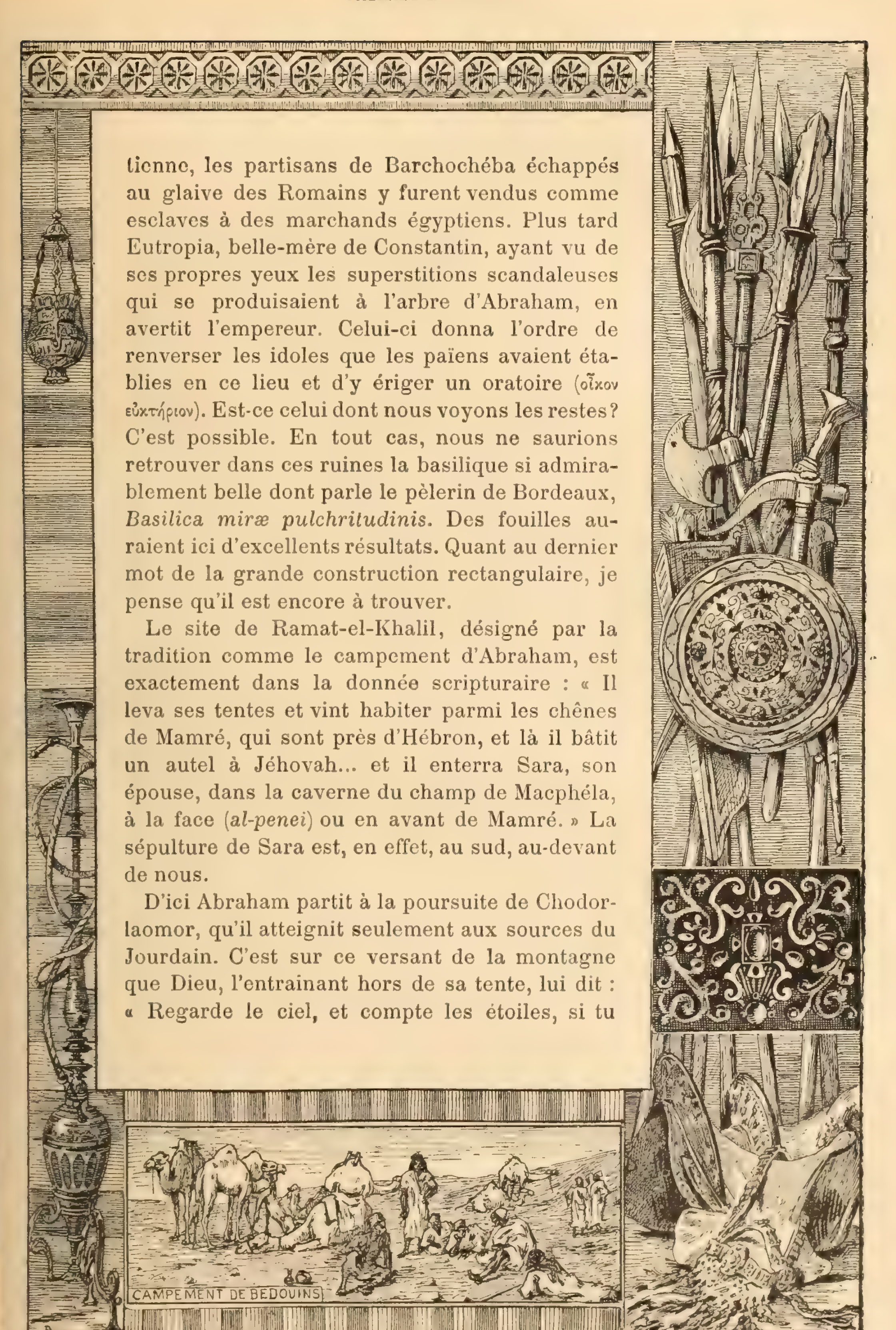
A soixante pas vers le levant, d'autres ruines marquent d'abord la place d'une église, et dans leur prolongement sur la hauteur, celle du village qui dut l'entourer.

M. Guérin a émis l'ingénieuse conjecture que cette enceinte, édifiée par les Juifs ou par les Iduméens, maîtres d'Hébron avant les victoires de Judas Machabée, fut comme une sorte de sanctuaire en plein air, un *téménos*, où les foules venaient vénérer le grand souvenir du Père des Croyants. Des pratiques superstitieuses et même des démonstrations païennes souillèrent plus tard ce lieu vénérable. Des marchés célèbres s'y établirent, dans le genre de ceux que nous avons signalés à Tantah en Égypte. Saint Jérôme nous apprend qu'au deuxième siècle de l'ère chré-


VIEUX MURIER


VALLÉE DES TÉRÉBINTHES


OLIVIERS



tienne, les partisans de Barchochéba échappés au glaive des Romains y furent vendus comme esclaves à des marchands égyptiens. Plus tard Eutropia, belle-mère de Constantin, ayant vu de ses propres yeux les superstitions scandaleuses qui se produisaient à l'arbre d'Abraham, en avertit l'empereur. Celui-ci donna l'ordre de renverser les idoles que les païens avaient établies en ce lieu et d'y ériger un oratoire (οἶκον εὐκτήριον). Est-ce celui dont nous voyons les restes? C'est possible. En tout cas, nous ne saurions retrouver dans ces ruines la basilique si admirablement belle dont parle le pèlerin de Bordeaux, *Basilica miræ pulchritudinis.* Des fouilles auraient ici d'excellents résultats. Quant au dernier mot de la grande construction rectangulaire, je pense qu'il est encore à trouver.

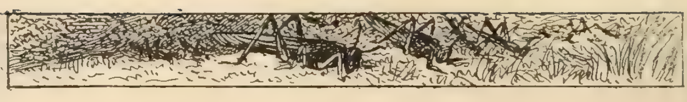
Le site de Ramat-el-Khalil, désigné par la tradition comme le campement d'Abraham, est exactement dans la donnée scripturaire : « Il leva ses tentes et vint habiter parmi les chênes de Mamré, qui sont près d'Hébron, et là il bâtit un autel à Jéhovah... et il enterra Sara, son épouse, dans la caverne du champ de Macphéla, à la face (*al-penei*) ou en avant de Mamré. » La sépulture de Sara est, en effet, au sud, au-devant de nous.

D'ici Abraham partit à la poursuite de Chodorlaomor, qu'il atteignit seulement aux sources du Jourdain. C'est sur ce versant de la montagne que Dieu, l'entrainant hors de sa tente, lui dit : « Regarde le ciel, et compte les étoiles, si tu


LA POSTE DANS LE DÉSERT


CARAVANE DE BEDOUINS.

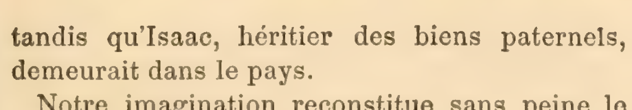

HALTE DE NUIT



peux. Ainsi sera ta postérité. » Ici, à côté des victimes qu'il avait coupées en deux et défendues contre les oiseaux de proie, le patriarche, sous l'impression d'une grande frayeur et au milieu des ténèbres, entendit les prédictions de Jéhovah au sujet de la servitude d'Égypte, tandis que les flammes d'une fournaise ardente passaient entre les animaux partagés. Ici Agar lui donna Israël. Ici Dieu changea son nom de Père Élevé, *Abram*, en celui de Père d'une Multitude, *Abraham*, et la circoncision fut établie pour marquer les droits de Jéhovah sur chaque enfant d'Ismaël. Sous les chênes de Mamré vinrent les trois anges auxquels Abraham offrit, avec ses hommages, la plus cordiale hospitalité. A cette occasion, Sara se mit à pétrir des gâteaux avec trois mesures de fleur de farine, on immola un veau tendre et exquis qu'un serviteur prépara aussitôt, et on compléta le festin avec cette crème de lait qu'on nous a servie tant de fois avec un perpétuel insuccès. Ici l'épouse du patriarche à qui on promettait un fils se mit à rire, et pour s'excuser dit un mensonge. En quittant cette colline, les anges prirent le chemin de Sodome, et Abraham les accompagna. D'ici même, le lendemain, le patriarche vit monter vers le ciel les cendres des villes coupables. C'est à Mamré qu'il revint après son long séjour à Gérar et à Bersabée, sur la frontière méridionale de la Palestine. Ici mourut Sara. Ici probablement il mourut lui-même. D'ici ses fils, comblés de ses largesses, se répandirent vers l'orient et peuplèrent le désert,


CAMPEMENT DE BEDOUINS.


HUTTE DE BEDOUINS









tandis qu'Isaac, héritier des biens paternels, demeurait dans le pays.

Notre imagination reconstitue sans peine le paysage d'autrefois. Au milieu des vieux chênes qui lui donnaient quelque fraîcheur, une tente plus haute que les autres était dressée. Quelques-unes moins belles, pour les femmes et les enfants, l'entouraient. Un peu plus loin, et convenablement disséminées pour la surveillance, étaient celles des serviteurs. Un soir le patriarche s'était arrêté là, et, de son bâton décrivant dans l'air un long signe, il avait marqué le lieu du campement pour ses hommes et ses troupeaux. Ensuite, bénissant Dieu, il avait élevé un autel, offert un sacrifice et pris ainsi possession de la terre. Sous les arbres durant la chaleur du jour, dans sa tente pendant la nuit, il jouissait paisiblement de la vie dans une union parfaite avec le Dieu qui le comblait de ses faveurs. A ce puits, Sara, Agar et les autres servantes venaient puiser de l'eau. Pourquoi ne pas tenter de le recreuser? Peut-être nous réserverait-il la surprise de quelque vieux souvenir caché dans sa vase profonde? Nous y faisons remplir nos gargoulettes. A déjeuner nous boirons de l'eau du puits d'Abraham.

Durant trois heures nous chevauchons sous un soleil de feu. La halte est aux vieux oliviers de Kherbet-Koufin. On y respire un air excellent. Après le repas, le sommeil nous gagne. Des pèlerins fort bruyants campent non loin de nous. Les chevaux paissent impunément à travers des





DESERT DE JUDA







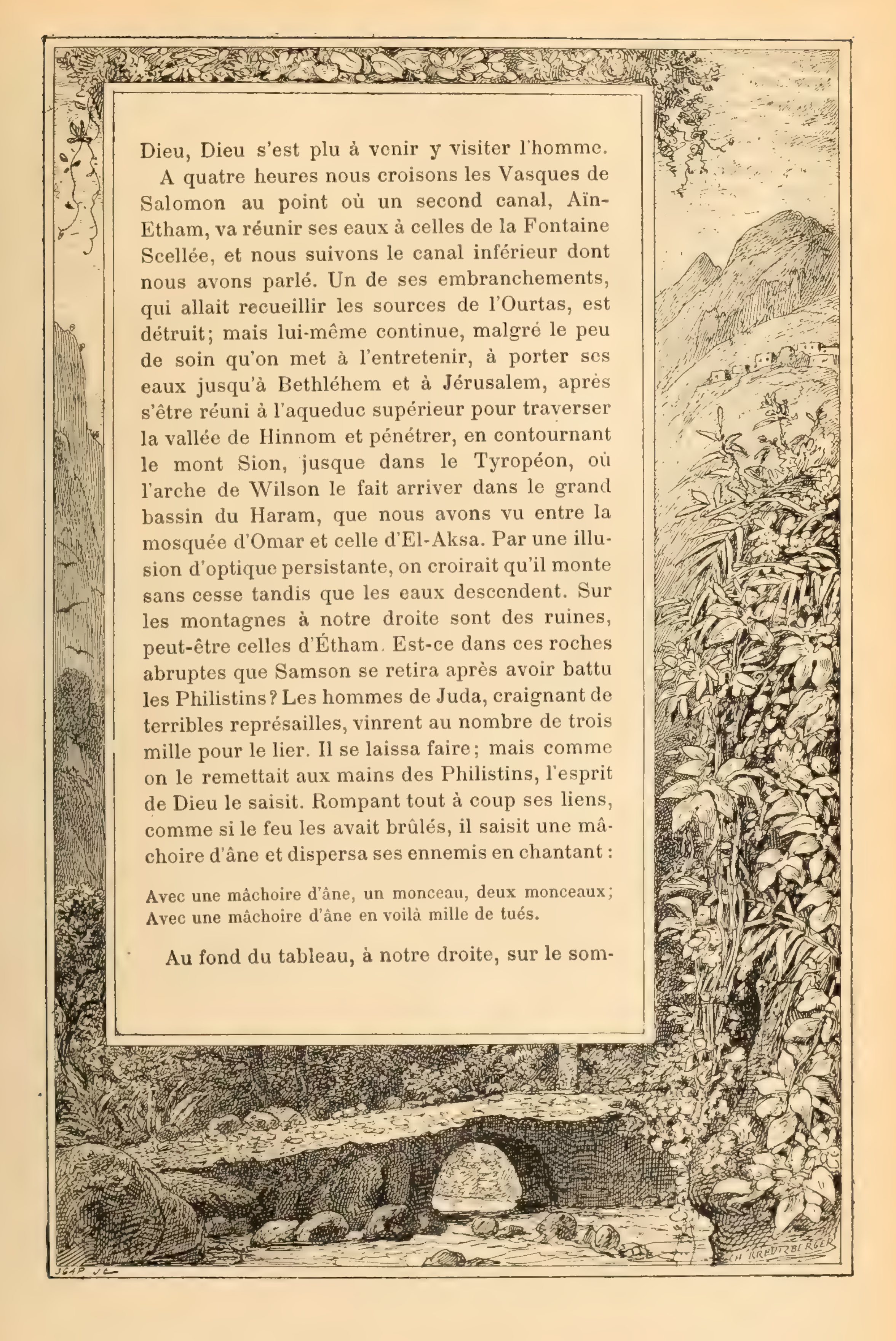




blés maigres et rares qui poussent dans le terrain pierreux.

A deux heures, nous repartons. La chaleur est intense. Que sont devenues les forêts où se cacha David? Quelques pâtres nous donnent du lait. Si active que soit notre imagination, aucun d'eux n'évoque le souvenir du pasteur biblique, symbole de Jéhovah, conduisant Joseph ou le peuple d'Israël comme sa brebis. Ils ont la mine sombre, la voix rude, et, malgré la peau de chèvre qui les couvre, leurs membres sont brûlés par le soleil. Ils parlent sans vous regarder. Les brebis sont, au contraire, fort belles et douées d'une queue dont le poids varie entre dix et quinze livres. Cet appendice incommode pour elles est fort appréciée des gourmets orientaux. La Palestine est, comme aspect, un des plus tristes pays du monde. Je veux bien que depuis dix-huit siècles le souffle de la colère divine ait ici tout flétri, dévasté, dépeuplé. Il n'en est pas moins certain que cette contrée ne fut jamais de celles où la nature exubérante de vie, de richesse, de beauté, transporte les âmes vers le domaine de l'idéal, et ceux qui prétendent expliquer l'élan du peuple juif ou l'inspiration des prophéties par le spectacle de la nature et l'influence du ciel pur de l'Orient ne sont jamais passés dans ces déserts muets, sous ce soleil dévorant, sur ces roches stériles où nous vivons depuis quelques jours. Non, le judaïsme et l'Évangile ne sont pas venus d'en bas, mais d'en haut, et l'homme ne trouvant rien ici pour s'élever à





Dieu, Dieu s'est plu à venir y visiter l'homme.

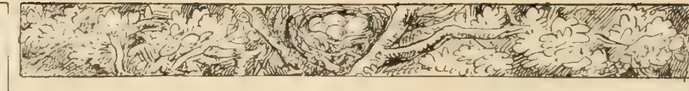
A quatre heures nous croisons les Vasques de Salomon au point où un second canal, Aïn-Etham, va réunir ses eaux à celles de la Fontaine Scellée, et nous suivons le canal inférieur dont nous avons parlé. Un de ses embranchements, qui allait recueillir les sources de l'Ourtas, est détruit; mais lui-même continue, malgré le peu de soin qu'on met à l'entretenir, à porter ses eaux jusqu'à Bethléhem et à Jérusalem, après s'être réuni à l'aqueduc supérieur pour traverser la vallée de Hinnom et pénétrer, en contournant le mont Sion, jusque dans le Tyropéon, où l'arche de Wilson le fait arriver dans le grand bassin du Haram, que nous avons vu entre la mosquée d'Omar et celle d'El-Aksa. Par une illusion d'optique persistante, on croirait qu'il monte sans cesse tandis que les eaux descendent. Sur les montagnes à notre droite sont des ruines, peut-être celles d'Étham. Est-ce dans ces roches abruptes que Samson se retira après avoir battu les Philistins? Les hommes de Juda, craignant de terribles représailles, vinrent au nombre de trois mille pour le lier. Il se laissa faire; mais comme on le remettait aux mains des Philistins, l'esprit de Dieu le saisit. Rompant tout à coup ses liens, comme si le feu les avait brûlés, il saisit une mâchoire d'âne et dispersa ses ennemis en chantant :

Avec une mâchoire d'âne, un monceau, deux monceaux;
Avec une mâchoire d'âne en voilà mille de tués.

Au fond du tableau, à notre droite, sur le som-







met conique de Djebel-Fureidis, nous voyons probablement les restes d'Hérodion, et sur son versant ceux de la ville Hérodia. Au dire de Josèphe, Hérode fit bâtir la ville et l'acropole au lieu même où il avait vaincu les Juifs, partisans d'Antigone. La colline avait la forme d'une mamelle. Son sommet était fait ou aplani de main d'homme. On y montait de la ville basse par un escalier de deux cents degrés en pierres polies. De magnifiques palais furent bâtis dans Hérodion et à Hérodia.

Tout cela semble concorder avec les constatations de M. de Saulcy et de M. Guérin. Il y a sans doute quelque difficulté pour la distance, qui, d'après l'historien juif, devrait être de soixante stades à partir de Jérusalem, tandis que le Djebel-Furéidis est à quatre-vingts. Mais on sait que Josèphe chiffrait souvent les stades au petit bonheur.

Là fut donc enseveli Hérode, plus célèbre encore par ses crimes que par son étrange fortune. Le cortège funèbre venait de Jéricho. Le vieux roi, couché dans la pourpre, sur une litière d'or, tenait dans sa main raidie par la mort le sceptre qu'il avait toujours conservé avec une jalousie féroce, et son front ridé, où la ruse et la cruauté avaient laissé leur empreinte, portait une couronne. Autour de lui marchaient ses fils et ses parents. Les soldats venaient ensuite. Il y avait parmi eux des Germains et des Gaulois.

En attendant, nous côtoyons nous-mêmes la vallée étroite qu'on appelle vulgairement le Jar-











din Fermé, *Hortus Conclusus*. Bien qu'il soit cultivé avec soin, il ne répond guère à l'idée que j'en avais. Des plantations d'orangers, de figuiers, de vignes, d'amandiers, et des carrés de vulgaires légumes occupent l'antique jardin de Salomon. Un juif devenu protestant en est le propriétaire. C'est là, d'après Josèphe, que le grand roi, vêtu d'un manteau blanc, escorté de ses gardes et assis sur son char, venait régulièrement se promener au point du jour. Je me demande par où passait le char. De chemin carrossable on ne voit ni trace ni possibilité. Nos chevaux glissent à chaque pas sur des pierres où nous risquons vingt fois de nous casser le cou. Cette demi-heure de marche à travers les rochers m'a paru plus longue que le jour tout entier et l'affreuse nuit qui l'avait précédé.

Enfin nous arrivons sans accident à Bethléhem. Le cher P. Séjourné est venu nous y attendre avec une voiture. Nous saluons une dernière fois les Pères Franciscains en acceptant les rafraîchissements qu'ils nous offrent. Après tant de troupeaux que nous avons rencontrés et tant de vignes que nous avons observées munies de tours de garde et de pressoirs de pierre, le vin de Bethléhem achève de nous démontrer que Jacob mourant avait bien prophétisé de Juda :

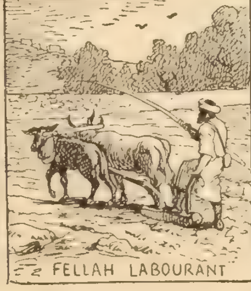
> Il attache à la vigne son âne
> Et au meilleur cep le petit de son ânesse;
> Il lave dans le vin son vêtement
> Et dans le sang du raisin son manteau.



BRANCHES DE FIGUIER ET DE MURIER



CACTUS



FELLAH LABOURANT



MAISON DE FELLAH




GARDEUSE DE MOUTONS


LE CHÊNE D'ABRAHAM


ENTRÉE DU SANCTUAIRE DE MACPELA


FELLAH LABOURANT

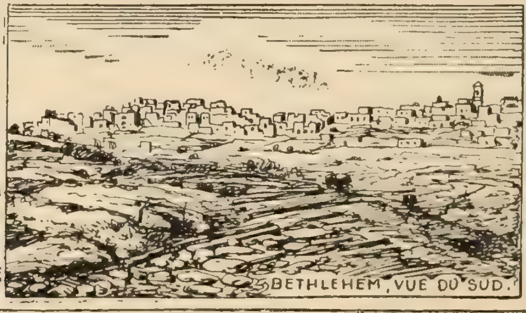
Il a les yeux rouges de vin
Et les dents blanches de lait.

Le vin et le lait sont les deux grandes ressources du pays que nous avons parcouru durant ces trois jours.

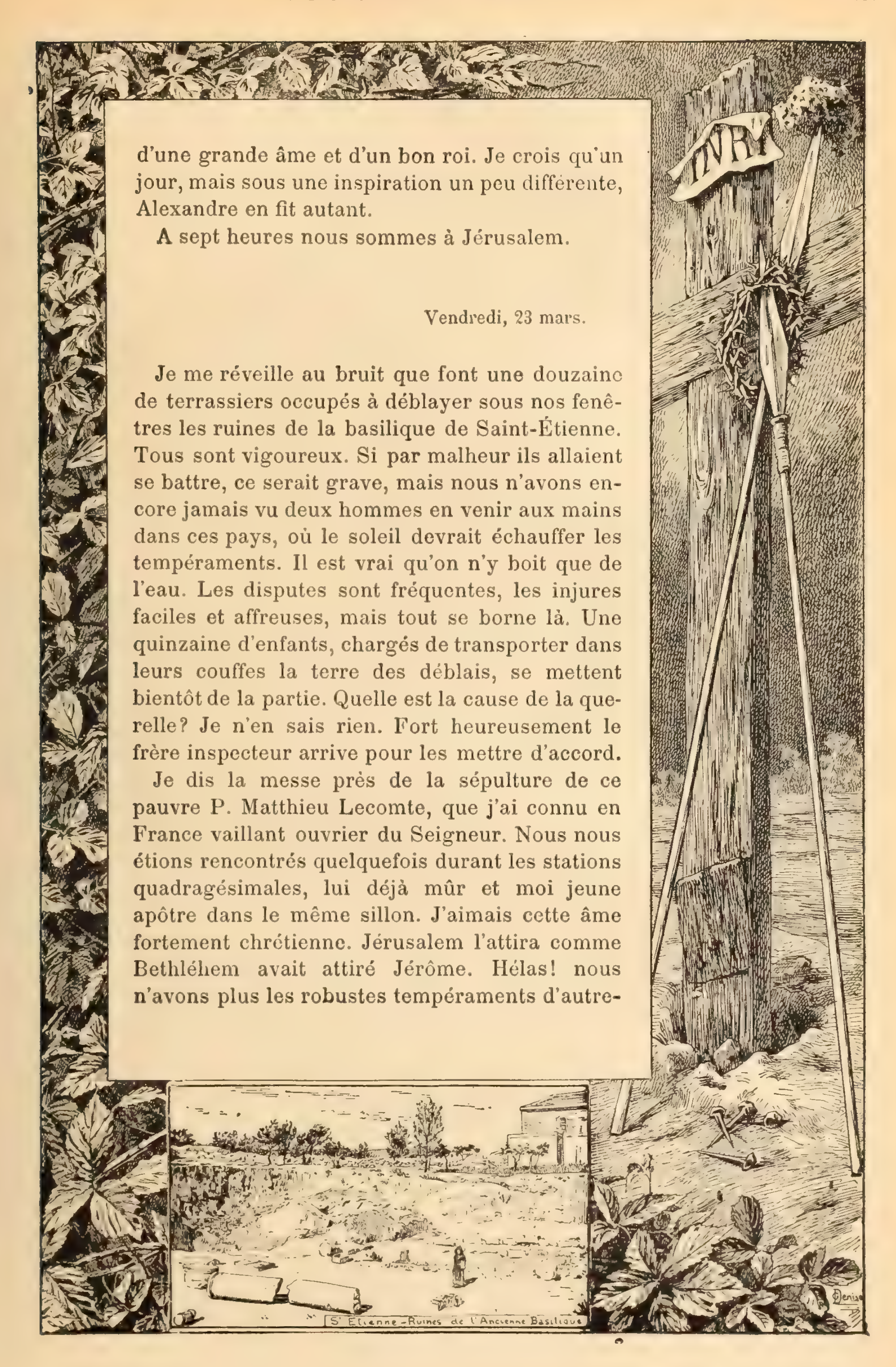
Avant de quitter Bethléhem, nous visitons le couvent grec, remarquable par sa superbe terrasse. Celui des Arméniens possède une précieuse relique, c'est la salle dite Bibliothèque de saint Jérôme. Elle est bâtie en pierres de bel appareil; malheureusement un plancher la coupe en deux dans son élévation, et les six colonnes de marbre qui l'ornaient se trouvent enveloppées dans des piliers massifs. D'ici le lion du désert rugissait contre les ennemis de l'Église. Ces murs l'ont entendu. Ils pourraient nous dire comment, après ses terribles éclats, cette nature rude et violente aimait à parler aux âmes simples le langage le plus suave, le plus tendre et le plus consolant. J'aurais voulu trouver ici un sanctuaire vraiment digne du grand homme. Il y serait fort bien placé.

En partant, nous voyons à l'entrée de la ville trois citernes dites Puits de David. C'est là que les trois braves dont il est parlé au livre des Paralipomènes vinrent, au péril de leur vie, puiser cette eau de la porte de Bethléhem que le roi avait si ardemment désirée. Mais quand ils l'apportèrent, David, au lieu de la boire, la répandit devant l'Éternel en disant : « Dieu me garde de boire le sang de ces hommes qui sont allés la prendre au péril de leurs jours. » C'est là le cri


RAMAT-EL KHALIL


BETHLÉHEM, VUE DU SUD.


FELLAHS VANNANT LE GRAIN



d'une grande âme et d'un bon roi. Je crois qu'un jour, mais sous une inspiration un peu différente, Alexandre en fit autant.

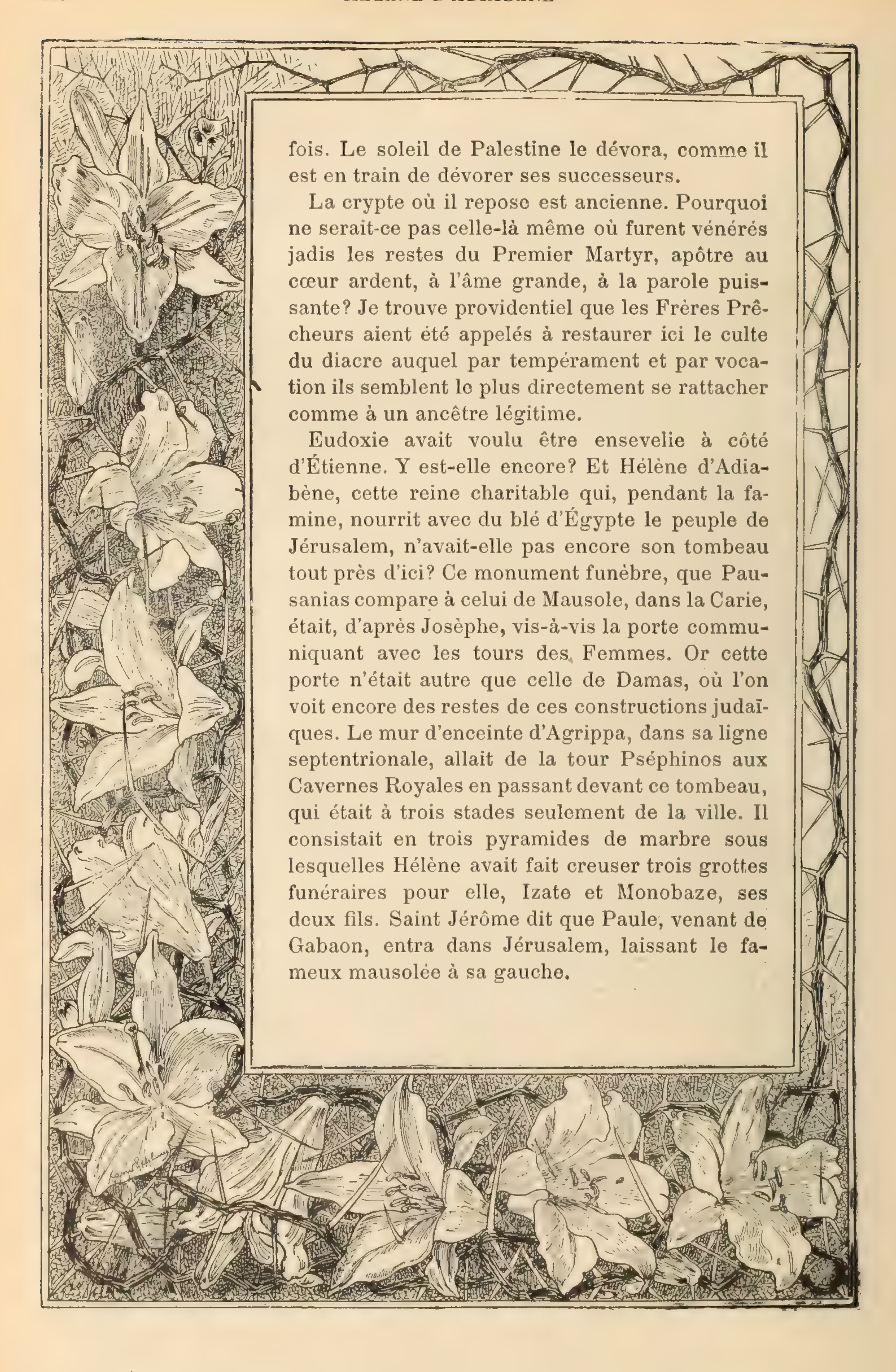
A sept heures nous sommes à Jérusalem.

Vendredi, 23 mars.

Je me réveille au bruit que font une douzaine de terrassiers occupés à déblayer sous nos fenêtres les ruines de la basilique de Saint-Étienne. Tous sont vigoureux. Si par malheur ils allaient se battre, ce serait grave, mais nous n'avons encore jamais vu deux hommes en venir aux mains dans ces pays, où le soleil devrait échauffer les tempéraments. Il est vrai qu'on n'y boit que de l'eau. Les disputes sont fréquentes, les injures faciles et affreuses, mais tout se borne là. Une quinzaine d'enfants, chargés de transporter dans leurs couffes la terre des déblais, se mettent bientôt de la partie. Quelle est la cause de la querelle? Je n'en sais rien. Fort heureusement le frère inspecteur arrive pour les mettre d'accord.

Je dis la messe près de la sépulture de ce pauvre P. Matthieu Lecomte, que j'ai connu en France vaillant ouvrier du Seigneur. Nous nous étions rencontrés quelquefois durant les stations quadragésimales, lui déjà mûr et moi jeune apôtre dans le même sillon. J'aimais cette âme fortement chrétienne. Jérusalem l'attira comme Bethléhem avait attiré Jérôme. Hélas! nous n'avons plus les robustes tempéraments d'autre-

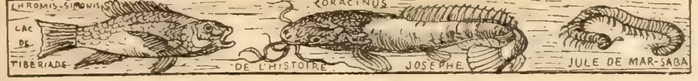
St Etienne - Ruines de l'Ancienne Basilique



fois. Le soleil de Palestine le dévora, comme il est en train de dévorer ses successeurs.

La crypte où il repose est ancienne. Pourquoi ne serait-ce pas celle-là même où furent vénérés jadis les restes du Premier Martyr, apôtre au cœur ardent, à l'âme grande, à la parole puissante? Je trouve providentiel que les Frères Prêcheurs aient été appelés à restaurer ici le culte du diacre auquel par tempérament et par vocation ils semblent le plus directement se rattacher comme à un ancêtre légitime.

Eudoxie avait voulu être ensevelie à côté d'Étienne. Y est-elle encore? Et Hélène d'Adiabène, cette reine charitable qui, pendant la famine, nourrit avec du blé d'Égypte le peuple de Jérusalem, n'avait-elle pas encore son tombeau tout près d'ici? Ce monument funèbre, que Pausanias compare à celui de Mausole, dans la Carie, était, d'après Josèphe, vis-à-vis la porte communiquant avec les tours des Femmes. Or cette porte n'était autre que celle de Damas, où l'on voit encore des restes de ces constructions judaïques. Le mur d'enceinte d'Agrippa, dans sa ligne septentrionale, allait de la tour Pséphinos aux Cavernes Royales en passant devant ce tombeau, qui était à trois stades seulement de la ville. Il consistait en trois pyramides de marbre sous lesquelles Hélène avait fait creuser trois grottes funéraires pour elle, Izate et Monobaze, ses deux fils. Saint Jérôme dit que Paule, venant de Gabaon, entra dans Jérusalem, laissant le fameux mausolée à sa gauche.

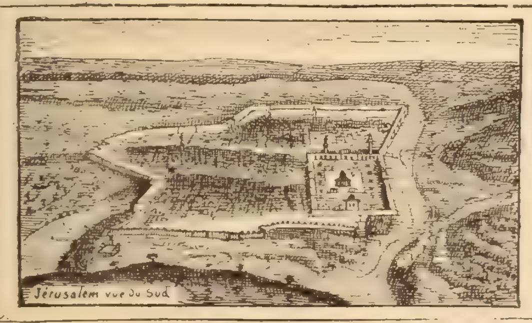






Tout en faisant ces réflexions, je suis monté sur la terrasse du couvent, et mon œil se plaît à contempler le paysage aride et désolé qui m'entoure. Dans sa tristesse il me charme. La lumière en Orient produit sur moi un singulier effet. Il me semble qu'elle est un souffle brillant qui enveloppe les objets et les dessine avec un relief étrange. Si, sous le rayonnement du soleil, je ferme un instant les yeux, il me paraît, quand je les ouvre tout à coup, que les pierres sont couvertes d'une neige éclatante. Les premières fois que j'ai constaté ce phénomène, j'en cherchais la cause en moi-même, alors qu'elle est toute dans la lumière exceptionnelle de ces pays. Le matin et le soir, les tons sont plus calmes, mais il reste toujours dans cette atmosphère incomparable de pureté quelque chose qui présente la nature sous un aspect inusité pour nous, une sorte de gloire faisant auréole autour des grands arbres et des petites fleurs, au sommet des montagnes, des coupoles, des minarets, au fond du vallon, au flanc des rochers abruptes, sur la tête des brebis qui paissent et du pâtre qui les conduit. J'éprouve un charme indéfinissable à laisser flotter mon âme à travers ces clartés magiques qui semblent moins de la terre que du ciel. Le silence et l'isolement ont alors une douceur extrême.

On m'appelle. C'est notre drogman qui arrive pour nous faire expérimenter le palanquin, nouveau système de locomotion que nous voudrions employer pour mieux jouir de notre grand voyage d'ici à Damas. Je m'installe dans cette













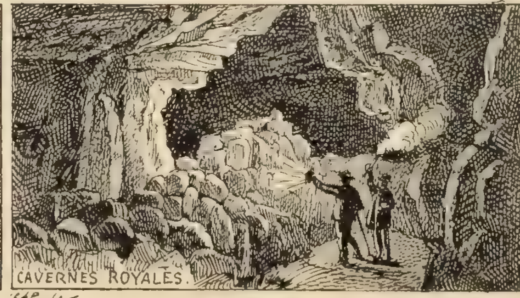


chaise, portée par deux vigoureux mulets. Les anciens connaissaient ce système, qu'ils appelaient *basterna*. C'est même un peu en leur honneur que je veux le réhabiliter ici. Il y est tombé en désuétude parce qu'il est coûteux, mais il me semble fort commode.

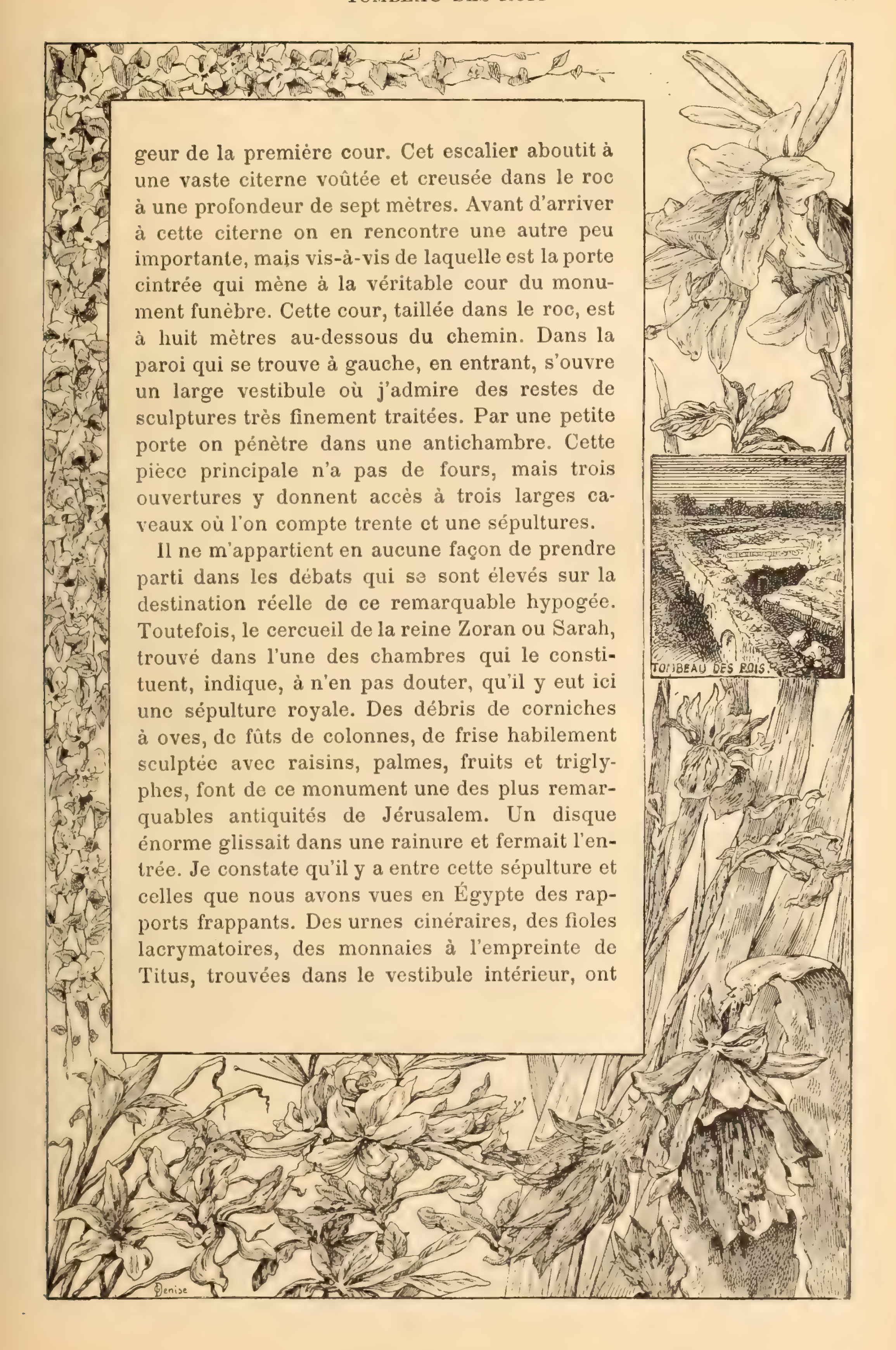
Je demande à mes gens de se diriger vers le nord, jusqu'aux lieux où fut la grande nécropole de Jérusalem. Les rochers y sont étrangement creusés. En suivant le chemin de Nébi-Samouil, après avoir passé la colline des Cendres, qui n'évoque aucun souvenir, nous arrivons au tombeau vulgairement dit des Juges, mais dont la destination reste encore inconnue. Le vestibule mesure trois pas de profondeur sur cinq de longueur. Il est couronné d'un magnifique fronton triangulaire avec moulures et sculptures diverses représentant des feuilles, des têtes de pavots et des torches funèbres. Une porte au milieu donne accès sur une vaste chambre qui a de nombreuses niches funéraires, et s'ouvre elle-même au levant et au midi sur deux autres moins considérables. Un escalier au nord-est conduit à d'autres sépultures inférieures. En tout, on y compte soixante-dix loges funèbres. Y a-t-il une coïncidence voulue entre ce nombre et celui des membres du Sanhédrin?

De là revenant sur nos pas et vers l'orient, nous allons, en dehors de tout chemin, au tombeau des Rois. Un gardien m'ouvre la porte extérieure, et je descends par un superbe escalier de vingt-six marches, mesurant toute la lar-



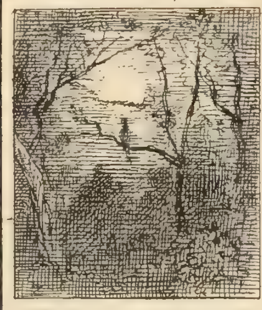






geur de la première cour. Cet escalier aboutit à une vaste citerne voûtée et creusée dans le roc à une profondeur de sept mètres. Avant d'arriver à cette citerne on en rencontre une autre peu importante, mais vis-à-vis de laquelle est la porte cintrée qui mène à la véritable cour du monument funèbre. Cette cour, taillée dans le roc, est à huit mètres au-dessous du chemin. Dans la paroi qui se trouve à gauche, en entrant, s'ouvre un large vestibule où j'admire des restes de sculptures très finement traitées. Par une petite porte on pénètre dans une antichambre. Cette pièce principale n'a pas de fours, mais trois ouvertures y donnent accès à trois larges caveaux où l'on compte trente et une sépultures.

Il ne m'appartient en aucune façon de prendre parti dans les débats qui se sont élevés sur la destination réelle de ce remarquable hypogée. Toutefois, le cercueil de la reine Zoran ou Sarah, trouvé dans l'une des chambres qui le constituent, indique, à n'en pas douter, qu'il y eut ici une sépulture royale. Des débris de corniches à oves, de fûts de colonnes, de frise habilement sculptée avec raisins, palmes, fruits et triglyphes, font de ce monument une des plus remarquables antiquités de Jérusalem. Un disque énorme glissait dans une rainure et fermait l'entrée. Je constate qu'il y a entre cette sépulture et celles que nous avons vues en Égypte des rapports frappants. Des urnes cinéraires, des fioles lacrymatoires, des monnaies à l'empreinte de Titus, trouvées dans le vestibule intérieur, ont





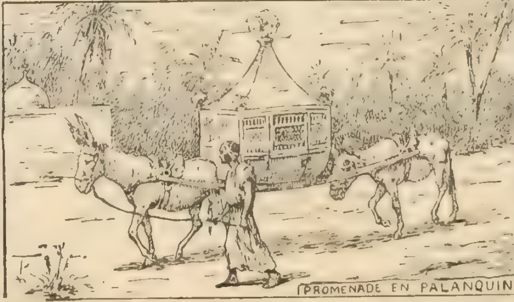


fait croire que ces excavations avaient servi d'asile aux assiégeants ou aux transfuges durant la lutte suprême de Jérusalem contre les Romains. La petite fille du gardien m'attend à la porte avec un bouquet. C'est un baghchich personnel qu'elle réclame. Elle a des appétits précoces.

Décidément, le palanquin va faire notre bonheur. On y est à merveille et sans danger. Chaque mulet est conduit par un moukre; inutile de s'en préoccuper. D'ailleurs, si l'un des deux tombe, l'autre est assez fort pour maintenir la chaise à porteur, qui elle-même, ouverte sur le devant, vous permet de vous dégager quand le danger s'accentue. J'ai demandé à passer par les chemins les plus difficiles, et tout a été fort bien, pour moi, du moins. Pour le mulet de l'arrière, c'est autre chose. Le pauvre animal doit avoir de singulières émotions! Avec sa tête, il touche à peu près au palanquin, et tandis que son honorable collègue choisit déjà très difficilement ses pas à travers des rochers détestables, lui doit le suivre, improvisant à tout instant et *subito* le mouvement droit ou tournant, en un mot, le stratagème qui le tirera des impasses où le mène son capricieux compagnon. Il me rappelle ces rimeurs étranges à qui l'on jette, au cours de leur improvisation échevelée, les mots les plus disparates, mais de consonances analogues, avec l'ordre d'en faire des vers raisonnables ou même spirituels. J'appelle désormais ce pauvre animal l'improvisateur. Il en a toutes les douleurs et toutes les gloires.



LAVEUSES



PROMENADE EN PALANQUIN



MAISON DE FELLAH







Sceau d'Obadyahou


TYPES JUIFS.


Le Candelabre de Tabarich

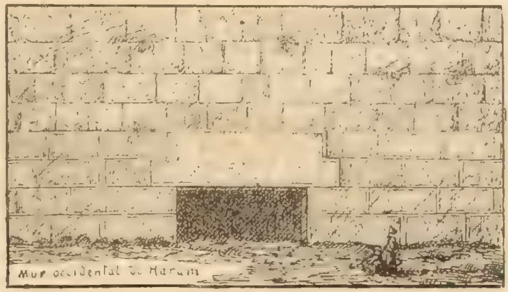
En rentrant, je traite avec Joseph Bédaôui pour notre voyage juspu'à Damas. Nous partirons mardi matin.

Vendredi soir, 23 mars.

Aujourd'hui, les Juifs vont pleurer sur les ruines du temple, et nous tenons à nous mêler à cette scène émouvante. Comme elle se passe vers les quatre heures, elle suspendra agréablement les dissertations archéologiques que va susciter notre visite du mur extérieur du Haram, projetée pour ce soir. Les Anglais ont, depuis vingt-cinq ans, très patiemment exploré ce pourtour de la grande enceinte, et quiconque s'intéresse à la topographie de Jérusalem, doit être au courant de leurs travaux. C'est du dehors qu'il importe d'examiner ce qui reste du temple. Les vieilles ruines qui sortent encore de terre, et surtout celles que les fouilles récentes ont révélées, gardent quelque chose d'étrangement imposant, et on se demande avec stupéfaction ce que furent les hommes qui édifièrent de si grandioses constructions. Le spectacle d'un glorieux passé à jamais évanoui rendra plus éloquente la douleur de ceux qui le pleurent.

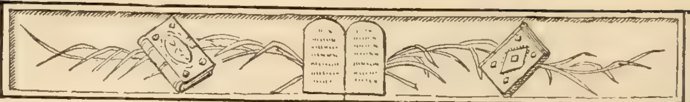
Nous commençons notre excursion par l'angle nord-ouest du Haram. C'est prendre la chose de loin, et en réalité tenter l'impossible et l'inutile. Le Séraï et des maisons particulières cachent les restes de l'antique muraille. Les portes qu'on y voit sont modernes, et d'ailleurs situées sur




Mur occidental du Haram







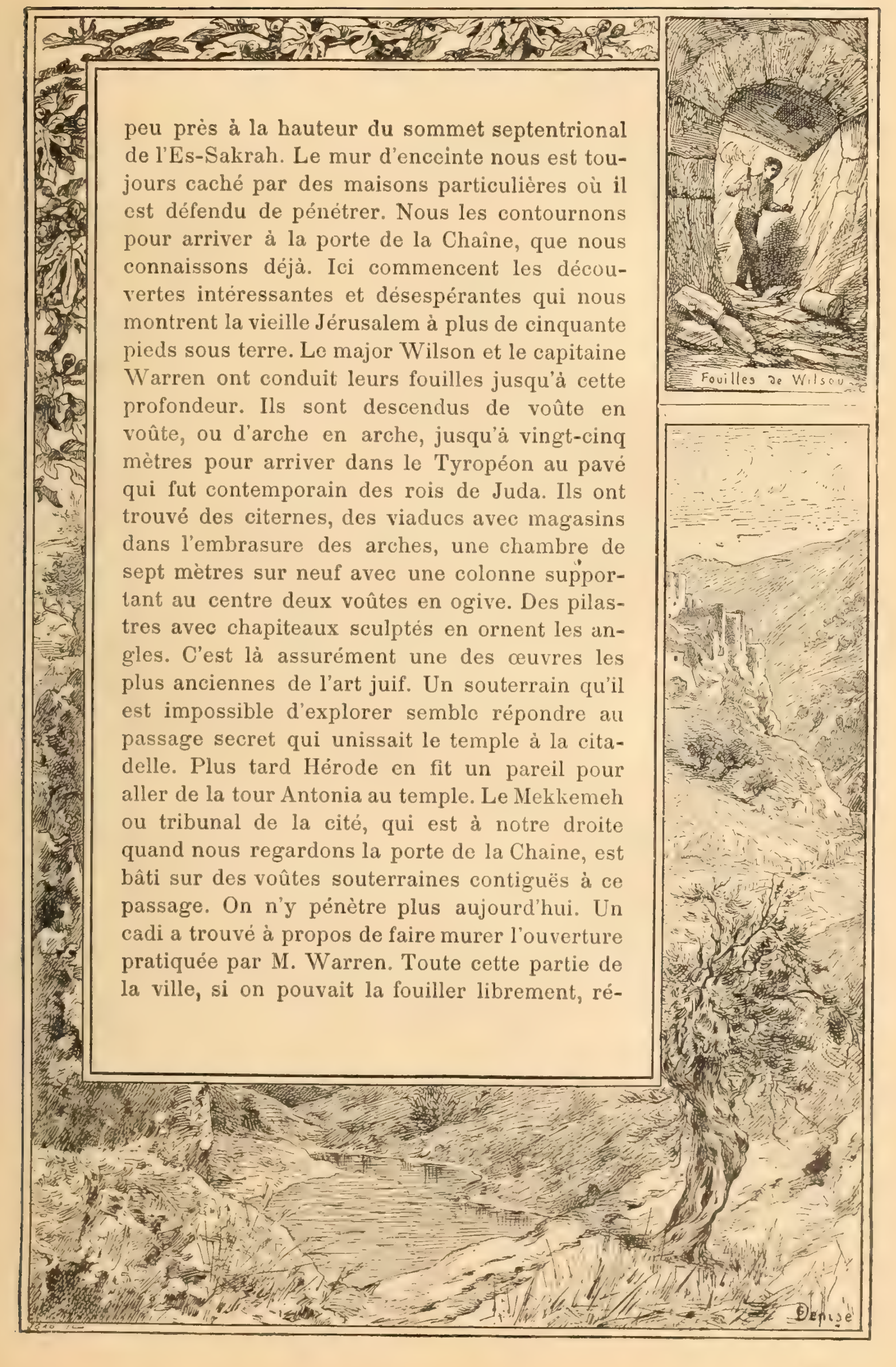
l'emplacement non pas du temple, mais de la tour Antonia. Josèphe précise que, vers l'occident, le mur du temple en avait quatre, l'une conduisant au palais du roi et par conséquent au mont Sion, deux donnant sur le faubourg qui était sans doute le Tyropéon, et la quatrième descendant par une série considérable de degrés dans la vallée, pour remonter de là vers l'autre ville. Trois d'entre elles paraissent sûrement fixées, l'une à l'arche de Robinson, l'autre à l'énorme linteau découvert par Barclay à la porte dite du Prophète, et la troisième aux fouilles de Wilson. Si la quatrième, comme on le prétend, se trouve encore plus haut, il est évident que les extravagantes théories de Fergusson reçoivent ici leur suprême démenti. Or le parallélisme des autres portes engage à placer la quatrième du côté du bazar des Marchands de Coton, *Souk-el-Qattanim*. Ce serait la porte des Bains.

C'est là qu'il nous faut aller directement. La rue qui s'ouvre à notre gauche sur le petit square de la porte de Damas nous y conduit. Avant d'atteindre ce point de l'enceinte nous remarquons sur notre droite un puits dont la bouche est à dix mètres au-dessus du sol et qui déverse ses eaux dans un bassin bâti sur le roc. On l'appelle Hammam-es-Chifa ou les *Bains qui guérissent*. Plusieurs ont voulu y voir la piscine de Béthesda, où le paralytique de trente-huit ans trouva sa guérison. C'est peu probable. La porte sarrazine que nous trouvons au bout du bazar et qu'on nomme la porte des Bains, se trouve à

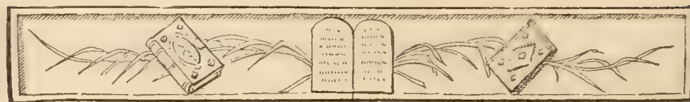

JUIFS PRIANT DANS UNE RUE

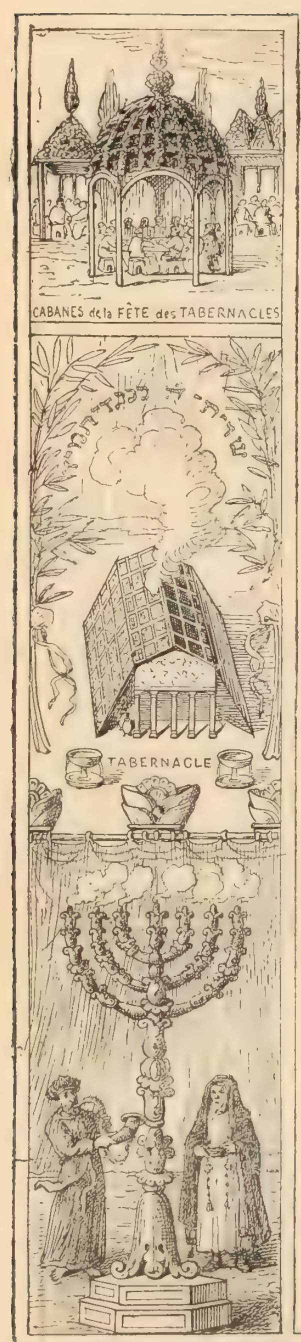

LE MUR DE LA LAMENTATION


SALUTATIONS devant un SUPERIEUR



peu près à la hauteur du sommet septentrional de l'Es-Sakrah. Le mur d'enceinte nous est toujours caché par des maisons particulières où il est défendu de pénétrer. Nous les contournons pour arriver à la porte de la Chaîne, que nous connaissons déjà. Ici commencent les découvertes intéressantes et désespérantes qui nous montrent la vieille Jérusalem à plus de cinquante pieds sous terre. Le major Wilson et le capitaine Warren ont conduit leurs fouilles jusqu'à cette profondeur. Ils sont descendus de voûte en voûte, ou d'arche en arche, jusqu'à vingt-cinq mètres pour arriver dans le Tyropéon au pavé qui fut contemporain des rois de Juda. Ils ont trouvé des citernes, des viaducs avec magasins dans l'embrasure des arches, une chambre de sept mètres sur neuf avec une colonne supportant au centre deux voûtes en ogive. Des pilastres avec chapiteaux sculptés en ornent les angles. C'est là assurément une des œuvres les plus anciennes de l'art juif. Un souterrain qu'il est impossible d'explorer semble répondre au passage secret qui unissait le temple à la citadelle. Plus tard Hérode en fit un pareil pour aller de la tour Antonia au temple. Le Mekkemeh ou tribunal de la cité, qui est à notre droite quand nous regardons la porte de la Chaîne, est bâti sur des voûtes souterraines contiguës à ce passage. On n'y pénètre plus aujourd'hui. Un cadi a trouvé à propos de faire murer l'ouverture pratiquée par M. Warren. Toute cette partie de la ville, si on pouvait la fouiller librement, ré-



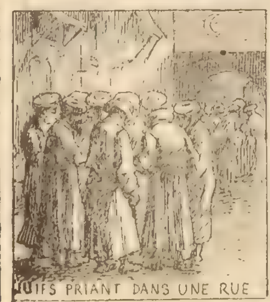


servirait à la science archéologique les plus grandes surprises. En attendant, il est permis de présumer que l'arche de Wilson faisait partie d'un pont reliant le temple avec le Xystus, comme le pont indiqué plus bas par Robinson le reliait avec le mont Sion.

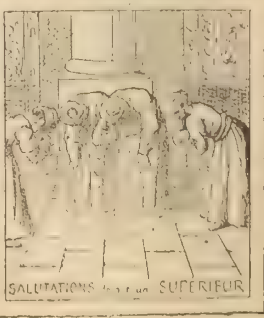
Le mur salomonien a été retrouvé ici dans ses plus belles proportions : vingt et une assises, à partir des fondations, ont des blocs variant de un mètre à un mètre vingt de hauteur, sur cinq et six de longueur. A travers de nombreux contours, allons le rejoindre au point où les Juifs sont déjà réunis pour pleurer sur ses restes tant de fois séculaires. Ce lieu est une petite place rectangulaire de trente mètres de long sur quatre de large. Le mur du temple, tout enfoui qu'il soit à vingt mètres de profondeur, y émerge encore par des assises admirablement belles. C'est la construction salomonienne dans ce qu'elle a de plus surprenant comme taille artistique, dimension et ajustement des blocs.

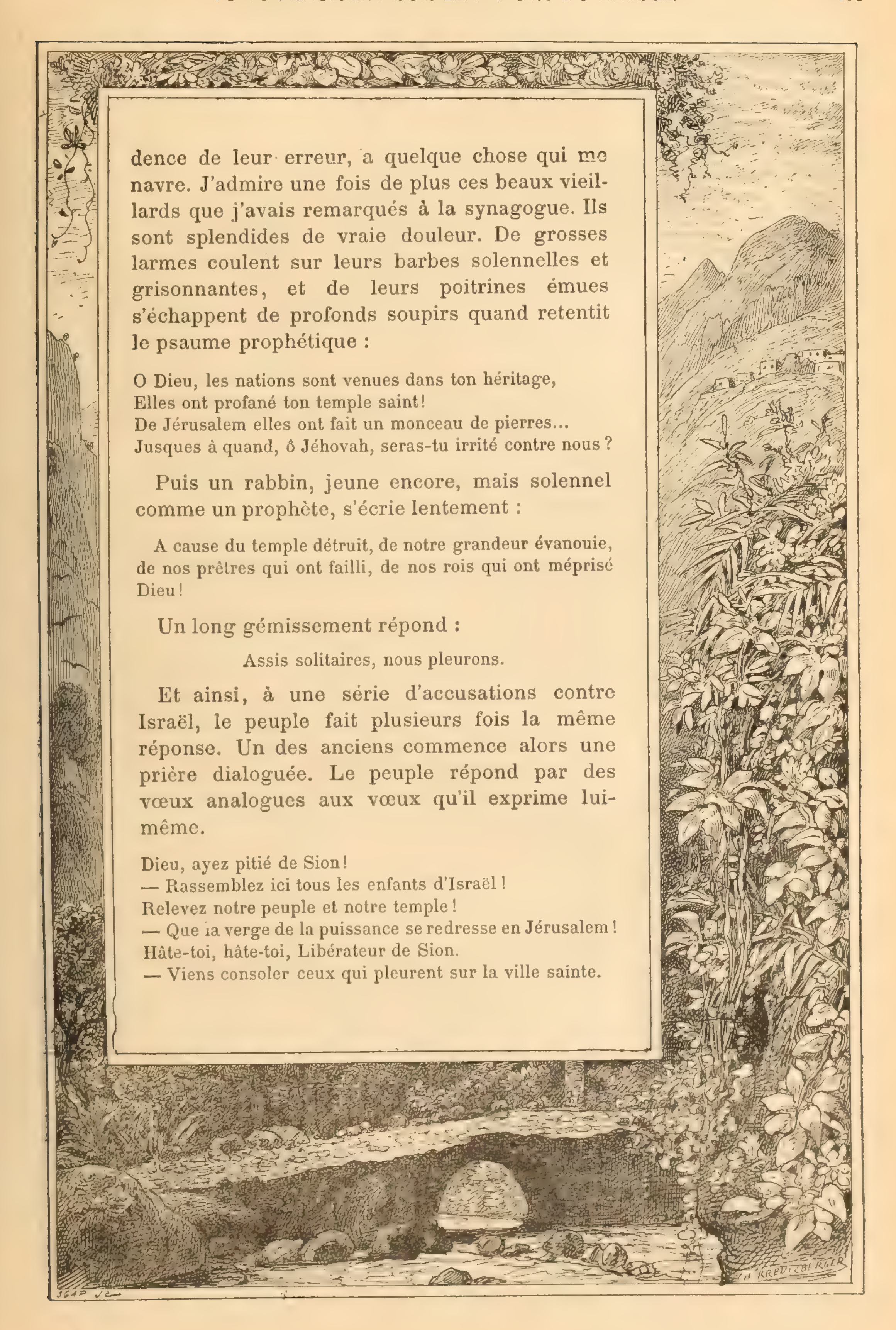
Les groupes des fils d'Israël sont déjà formés, et les lamentations commencent. Elles n'ont plus la délicieuse poésie des gémissements antiques, quand sur le fleuve de Babylone les jeunes filles d'Israël suspendaient leurs lyres muettes aux saules du rivage. C'est ici le désespoir concentré de l'humiliation nationale. Contre ces pierres foudroyées par la colère divine, les malheureux appuient tristement leurs têtes. Ils les palpent pieusement de leurs mains. L'expression de leur foi, inébranlable malgré l'évi-

OBJETS DIVERS DU CULTE JUIF


JUIFS PRIANT DANS UNE RUE


LE MUR DE LA LAMENTATION


SALUTATIONS ... SUPÉRIEUR



dence de leur erreur, a quelque chose qui me navre. J'admire une fois de plus ces beaux vieillards que j'avais remarqués à la synagogue. Ils sont splendides de vraie douleur. De grosses larmes coulent sur leurs barbes solennelles et grisonnantes, et de leurs poitrines émues s'échappent de profonds soupirs quand retentit le psaume prophétique :

O Dieu, les nations sont venues dans ton héritage,
Elles ont profané ton temple saint!
De Jérusalem elles ont fait un monceau de pierres...
Jusques à quand, ô Jéhovah, seras-tu irrité contre nous ?

Puis un rabbin, jeune encore, mais solennel comme un prophète, s'écrie lentement :

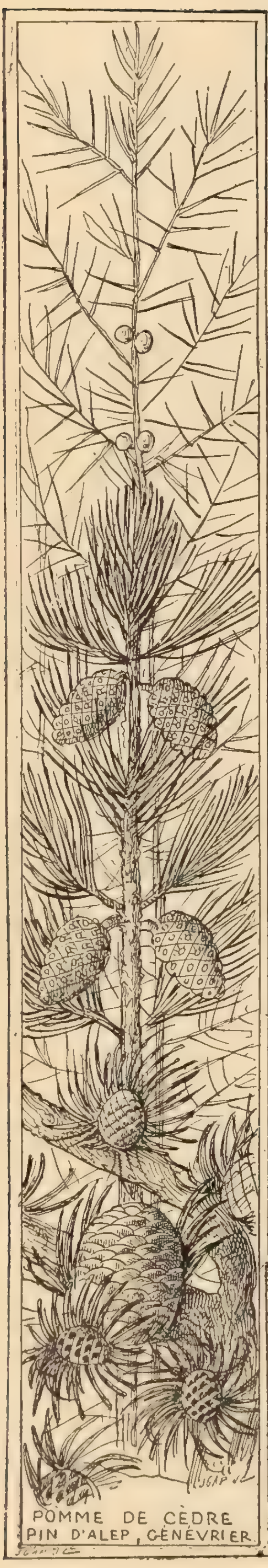
A cause du temple détruit, de notre grandeur évanouie, de nos prêtres qui ont failli, de nos rois qui ont méprisé Dieu!

Un long gémissement répond :

Assis solitaires, nous pleurons.

Et ainsi, à une série d'accusations contre Israël, le peuple fait plusieurs fois la même réponse. Un des anciens commence alors une prière dialoguée. Le peuple répond par des vœux analogues aux vœux qu'il exprime lui-même.

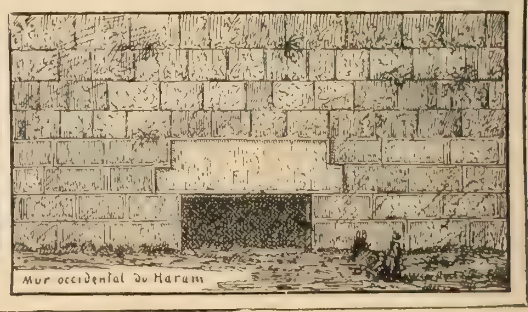
Dieu, ayez pitié de Sion!
— Rassemblez ici tous les enfants d'Israël!
Relevez notre peuple et notre temple!
— Que la verge de la puissance se redresse en Jérusalem!
Hâte-toi, hâte-toi, Libérateur de Sion.
— Viens consoler ceux qui pleurent sur la ville sainte.





Les femmes ne sont ni les moins empressées ni les moins éloquentes dans ces manifestations variées de la douleur nationale. Quelques jeunes hommes et des enfants assis devant la vieille muraille, les yeux fermés, les mains croisées sur la poitrine, prouvent qu'aucun âge ne se désintéresse de la pieuse démonstration. Mais, au lieu de courber ainsi sur ces pierres, témoins irrécusables de leur infidélité, leur front avili et marqué du sang du Juste, que ne lèvent-ils donc enfin leurs yeux au ciel pour y voir le vrai temple spirituel et impérissable où entrent en masse depuis des siècles les hommes de bonne volonté ? Les insensés ! en tuant le Messie parce qu'il avait dit : « Je détruirai ce temple, et en trois jours je le rebâtirai, » ils n'ont pas empêché l'accomplissement de sa prophétie. Le temple fait par la main de l'homme gît dans la poussière, tandis que le temple spirituel de Jésus-Christ plane glorieusement dans les cieux. Pleurez sur vous, pauvres obstinés, et vos larmes cesseront d'être stériles. Toute religion nationale a fait son temps. Il n'y a plus de place ici-bas que pour la religion universelle, catholique et chrétienne qui incline dans une même adoration et pénètre d'un même souffle toute l'humanité. La restauration de votre temple, de votre patrie, de vos rois n'a plus de raison d'être. La semence déposée dans le sillon des siècles a donné son fruit. Son rôle est fini. Le christianisme est né, vous n'avez plus rien à faire ici-bas comme religion, comme peuple, comme symbole. Que



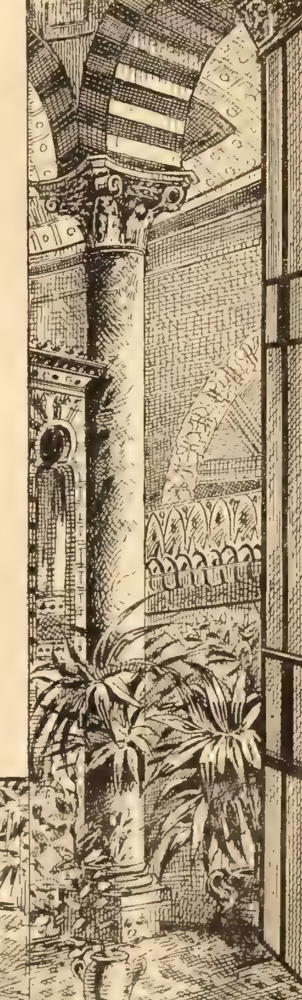


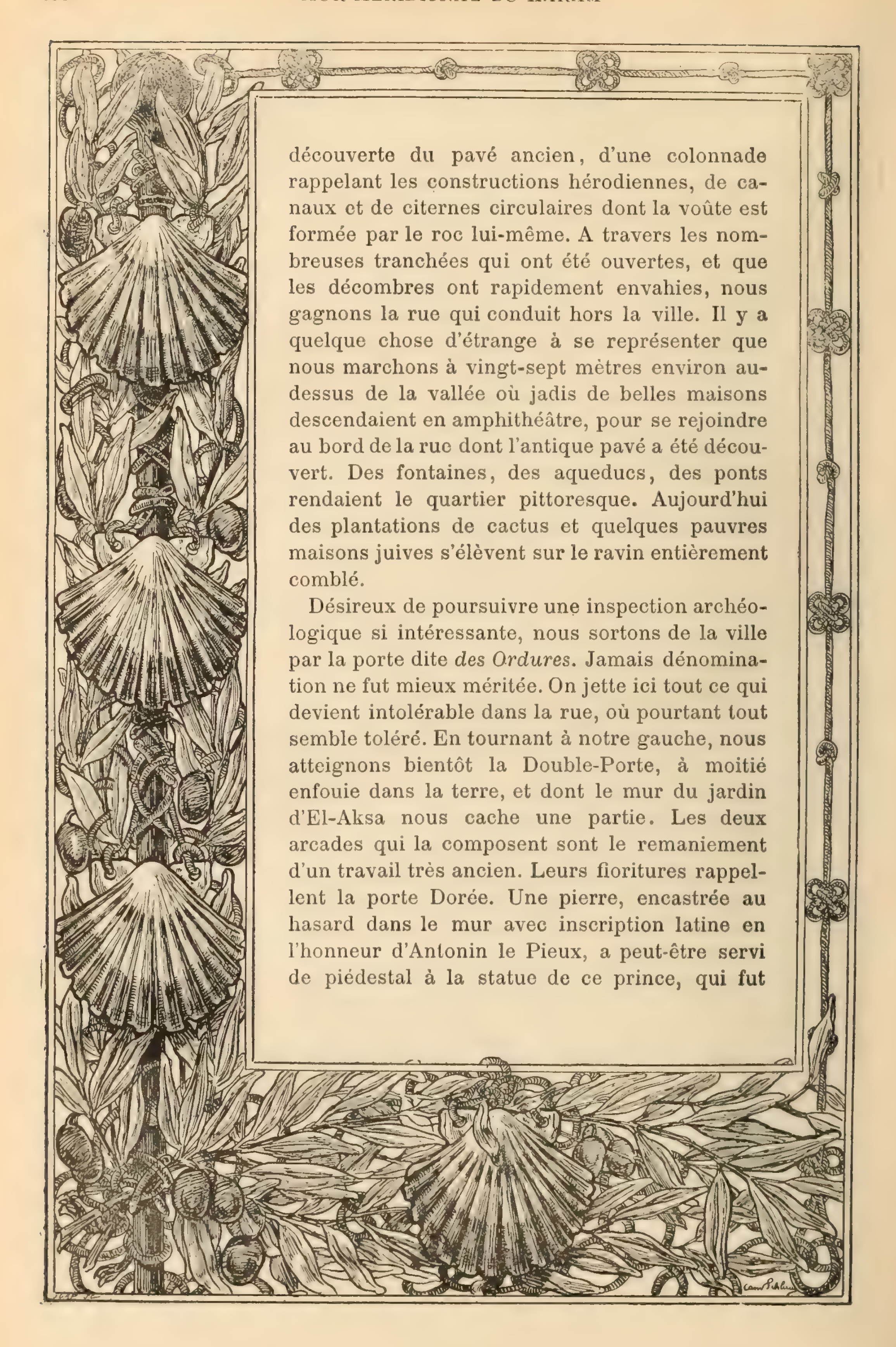
devient la tige quand elle a produit le froment? Le judaïsme n'a pas été fait pour lui, mais pour les autres. Aveugles, votre mission était plus grande que vous-mêmes, et vous ne l'avez pas soupçonné !

C'est à l'angle méridional de la petite place des Pleurs que, dans une cour déserte, se trouve la porte du Prophète, signalée par Barclay. Depuis longtemps elle est murée. Elle avait neuf mètres cinquante de haut et cinq mètres cinquante de large. Son linteau monolithe dépasse à peine de trois mètres le sol actuel, et se trouve d'autant au-dessous du Haram. Elle s'ouvrait sans doute, comme celles du mur méridional, sur un passage souterrain. Sous le seuil, qui est dallé, passe un aqueduc signalé déjà à l'arche de Wilson, et que l'on a retrouvé à celle de Robinson. Contournons la maison d'Abou-Saoûd, et nous verrons encore en place les arrachements de cette arche à laquelle Robinson, qui la signala le premier, a donné son nom. On avait calculé qu'elle devait mesurer seize mètres soixante-dix centimètres d'ouverture. La découverte du pilier sur lequel elle reposait est venue prouver que le calcul était fondé. D'après le point où il aboutissait sur le mont Sion, le pont avait cinq arches, et avec la largeur des piliers il mesurait cent sept mètres de long. C'est à ses deux entrées que, durant leur lutte funeste, Jean sur le Moriah et Simon du côté de Sion avaient bâti chacun une tour de défense.

Des fouilles récentes ont amené ici encore la


L'ARCHE DITE DE ROBINSON





découverte du pavé ancien, d'une colonnade rappelant les constructions hérodiennes, de canaux et de citernes circulaires dont la voûte est formée par le roc lui-même. A travers les nombreuses tranchées qui ont été ouvertes, et que les décombres ont rapidement envahies, nous gagnons la rue qui conduit hors la ville. Il y a quelque chose d'étrange à se représenter que nous marchons à vingt-sept mètres environ au-dessus de la vallée où jadis de belles maisons descendaient en amphithéâtre, pour se rejoindre au bord de la rue dont l'antique pavé a été découvert. Des fontaines, des aqueducs, des ponts rendaient le quartier pittoresque. Aujourd'hui des plantations de cactus et quelques pauvres maisons juives s'élèvent sur le ravin entièrement comblé.

Désireux de poursuivre une inspection archéologique si intéressante, nous sortons de la ville par la porte dite *des Ordures*. Jamais dénomination ne fut mieux méritée. On jette ici tout ce qui devient intolérable dans la rue, où pourtant tout semble toléré. En tournant à notre gauche, nous atteignons bientôt la Double-Porte, à moitié enfouie dans la terre, et dont le mur du jardin d'El-Aksa nous cache une partie. Les deux arcades qui la composent sont le remaniement d'un travail très ancien. Leurs fioritures rappellent la porte Dorée. Une pierre, encastrée au hasard dans le mur avec inscription latine en l'honneur d'Antonin le Pieux, a peut-être servi de piédestal à la statue de ce prince, qui fut

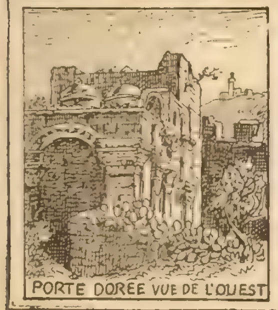
élevée sur le Saint des saints à côté de celle d'Adrien. Les voûtes intérieures et l'énorme pilier central, dont nous avons déjà admiré le chapiteau à feuilles d'acanthe imitant des palmes, remontent à la construction du temple.

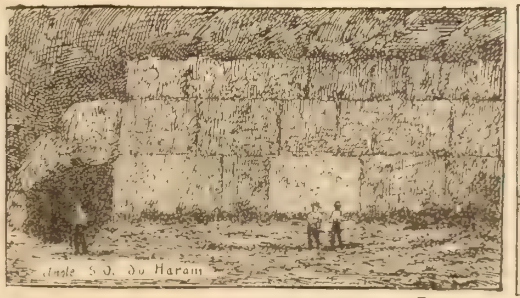
Plus j'y pense, plus je me sens porté à croire que c'est ici l'entrée où le paralytique fut miraculeusement guéri par Pierre et Jean montant au temple. Le long vestibule couvert qui s'y trouve était très propice pour une station de mendiants et peut-être le nom de Hulda qu'on lui donnait se rapportait-il, non pas à la prophétie du temps de Josias, mais à un cadran marquant les saisons et les heures, car le mot hulda par sa racine hébraïque veut dire le temps qui se précipite, absolument comme le terme employé au livre des Actes signifie la porte des Heures et non la porte Belle.

Une superbe assise salomonienne qui se montre ici à fleur de terre va jusqu'à l'angle sud-est du Haram. Elle sert d'appui aux pieds-droits de la Triple-Porte, actuellement murée, mais dont les trois arcades cintrées donnaient jadis accès à une rampe conduisant au lieu saint. Aujourd'hui, avec la Simple-Porte, qui est à cinquante pas de là dans le même mur, mais ogivale et moderne, elles s'ouvriraient dans les souterrains dits les Écuries de Salomon, qui furent les Écuries des Templiers. Ce mur du sud est de la plus belle époque de l'architecture juive. Quelques blocs taillés en bossage ont jusqu'à un mètre quatre-vingt centimètres de hauteur. Nous n'en avions

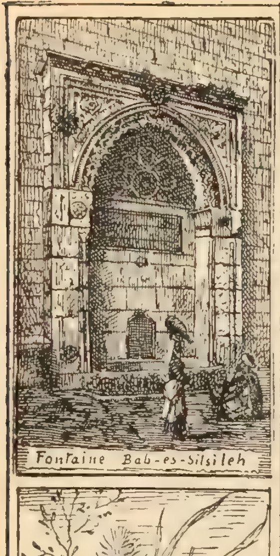

BRANCHE DE RAISIN


FLEURS DE VIGNE


PORTE DORÉE VUE DE L'OUEST


Angle S. O. du Haram


SAULE PLEUREUR


Fontaine Bab-es-Silsileh


GRAMINÉES DE PALESTINE


Pilastre

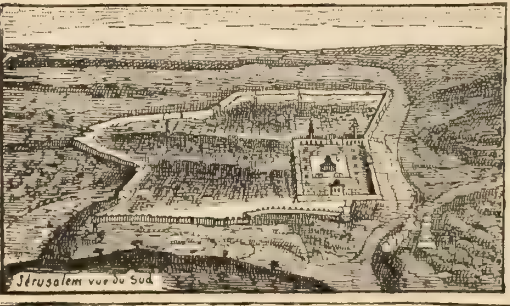


pas vus de semblables. On a estimé que la pierre d'angle, au sud-est, pèse mille quintaux. Le même problème sur la mécanique des anciens et leurs notions de la statique se pose ici, comme en Égypte au temple du Sphinx ou à la sépulture des bœufs Apis.

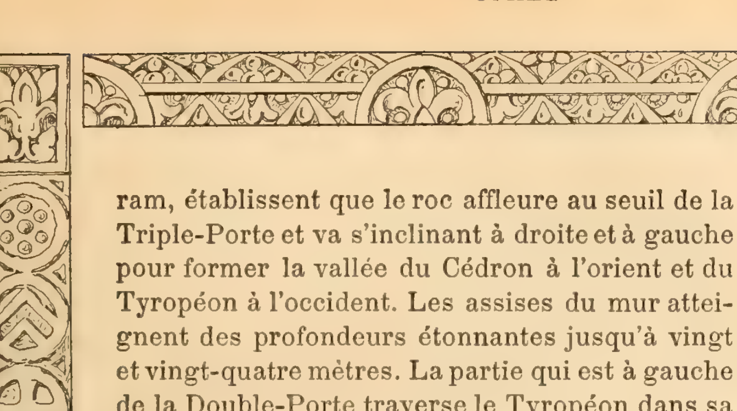
Ce rempart méridional sert de base à un triangle qui aboutit, par un plan incliné, à la jonction du Tyropéon et du Cédron. Là fut jadis la colline d'Ophel. Un mur l'enfermait dans la ville. Deux rois, Joathan et Manassès, s'occupèrent de le bâtir et de le fortifier. Des fouilles, entreprises par l'intrépide capitaine Warren, ont constaté l'existence de ce mur. Il part de l'angle sud-est du Haram et se dirige vers le midi. Ses pierres, enfoncées dans la terre à un mètre de profondeur, sont taillées en bossage. Sa largeur est de quatre mètres. Après un parcours de vingt-cinq pas environ, il aboutit à une tour mesurant sept mètres de large et trois mètres de saillie, peut-être celle dont il est question au livre d'Esdras. Continuant ensuite vers le sud-ouest, il suit la déclivité de la colline sur un espace de deux cent cinquante pas environ. Trois tours défendaient cette partie du rempart. En creusant le sol par intervalles, on a découvert de nombreux conduits qui dirigeaient les eaux du temple dans la vallée de Cédron. Qui donc aura le courage de reprendre ces intéressantes recherches pour ne les arrêter que quand, de ce côté, du moins, la circonvallation ancienne sera mise à nu?

Les fouilles, à cette partie méridionale du Ha-




Jérusalem vue du Sud


SAULE PLEUREUR



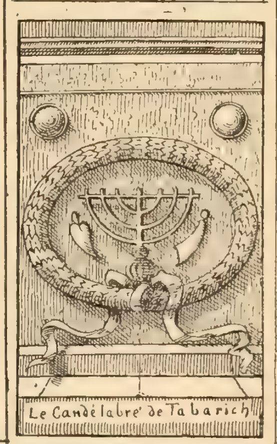
ram, établissent que le roc affleure au seuil de la Triple-Porte et va s'inclinant à droite et à gauche pour former la vallée du Cédron à l'orient et du Tyropéon à l'occident. Les assises du mur atteignent des profondeurs étonnantes jusqu'à vingt et vingt-quatre mètres. La partie qui est à gauche de la Double-Porte traverse le Tyropéon dans sa largeur, en sorte que la jonction des deux murs du Haram se fait sur le versant occidental de cette vallée. Ce fut peut-être là le fameux agrandissement qu'Hérode ménagea au temple. Cependant, les pierres y sont aussi belles que dans les constructions salomoniennes les plus incontestables.

Après cela, où fut exactement le palais de Salomon? Où faut-il chercher les véritables murs du temple sur ses trois faces? N'aboutissait-on à la maison de Dieu que par des souterrains? Plus j'examine tous ces accidents du rocher, ces travaux gigantesques qui se sont succédés, croisés, supplantés, plus tout se remet en question dans ma tête, et je serais porté à croire que nous ne savons pas le premier mot de la topographie de Jérusalem. Ajoutons que ces murs à vingt-cinq mètres de profondeur passent sur un aqueduc taillé dans le roc, avec des ouvertures permettant aux habitants de la ville d'y puiser de l'eau, comme à l'aqueduc qui vient des vasques de Salomon. Quels bouleversements ont tout mêlé ici? Pêle-mêle à dix mètres sous le sol, on a recueilli le cachet d'Aggai, fils de Shebania, des lampes grecques avec inscriptions

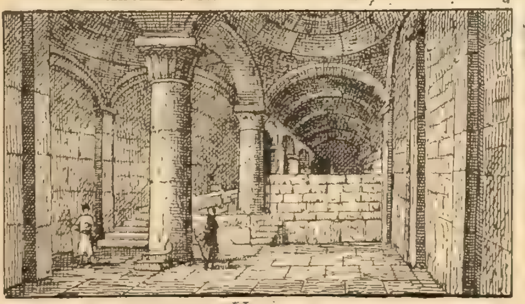


Sceau d'Obadyahou

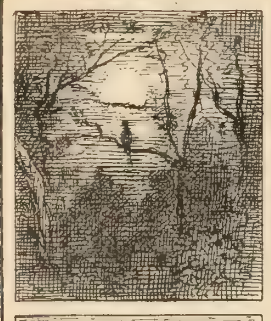

TYPES JUIFS.


Le Candélabre de Tabarieh









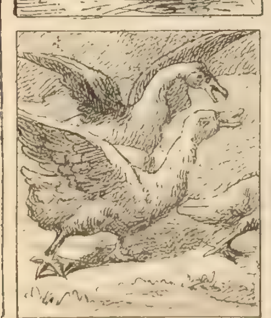


chrétiennes, des anses de vases avec ces mots : *Au roi Zepha*. Dans le roc qui ferme l'angle sud-est, une petite cruche a été trouvée debout. Les ouvriers phéniciens l'avaient oubliée là, ou bien avaient-ils voulu ménager une surprise à ceux qui devaient, trois mille ans plus tard, inspecter leurs travaux ?

A notre droite des femmes en habit de fête montent par le sentier qui vient de la fontaine de la Vierge. Elles chantent en s'accompagnant du tambourin. Pourquoi ? Je n'en sais rien. D'autres, à notre gauche, couvertes de longs voiles blancs, sont inclinées sur une tombe. Elles sanglotent, gémissent, murmurent un air plein de tristesse et de monotonie. Ce sont des musulmanes qui ont apporté leurs offrandes à celui qui dort sous la pierre. Comme le mort ne mange pas, elles les reprendront pour en faire un festin ce soir. Aussi leur tristesse fait-elle bientôt place à la joie, et elles s'en retournent non moins bruyantes que le groupe de tout à l'heure. C'est le cas de dire que, pour ce monde oriental, les extrêmes se touchent quand ils ne sont pas identiques.

A l'est, le mur du Haram sert de rempart à la ville. Sa pierre d'angle est enchâssée dans le rocher. Sur plusieurs blocs on a observé des signes peints ou sommairement gravés. Faut-il y reconnaître des caractères phéniciens, lettres ou chiffres, peut-être même simples marques arbitraires employées par les maçons d'Hiram pour diriger la pose des assises ? M. Deutsch,







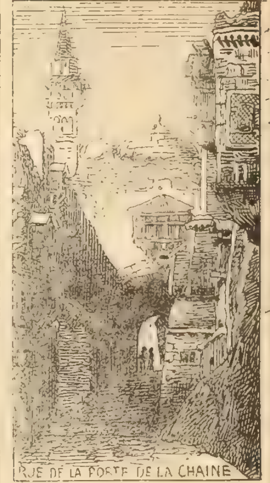




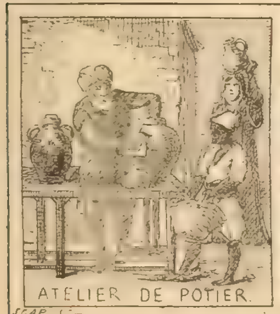


qui les a comparés avec des indications analogues trouvées sur d'autres constructions phéniciennes à Sidon, est porté à le croire. Les plus belles pierres sont ici. Quelques-unes mesurent huit mètres de long et sont admirablement taillées. La partie qui suit vers le nord a été, au contraire, fort maltraitée par le temps et mal réparée par les hommes. A soixante-quinze pas environ, la muraille en saillie est reconstruite avec des matériaux insuffisants, sur un parcours de deux cents mètres. C'est ici que se trouve le fût de colonne débouchant dans l'intérieur du Haram, comme un canon placé à une meurtrière. Les Arabes supposent qu'au jugement dernier Mahomet viendra s'y asseoir pour reconnaître les siens. L'ouverture, depuis longtemps fermée, que nous observons, était l'ancienne porte des Funérailles, et la suivante, à quarante pas plus haut, est la porte Dorée avec sa double arcade plein cintre et ses archivoltes chargées d'ornements finement sculptés. Faut-il la faire remonter à l'époque hérodienne? C'est possible. Notre-Seigneur est-il jamais passé par là? Je ne le pense pas. Le roc est à dix mètres sous le sol actuel. Elle est murée, parce que, selon la tradition musulmane, c'est par elle que les chrétiens vainqueurs doivent un jour pénétrer dans la ville. Comme ils ne pouvaient toucher aux sépultures arabes qui longent ce mur oriental, les explorateurs anglais pratiquèrent un tunnel beaucoup plus bas et dans la direction de la porte. A leur grande surprise, ils se heurtèrent à plusieurs


MUSULMANS EN PRIÈRE


RUE DE LA PORTE DE LA CHAINE


MUEZZINS


ATELIER DE POTIER


L'AIRE DU TEMPLE


ÉCHOPPE DE CORDONNIERS











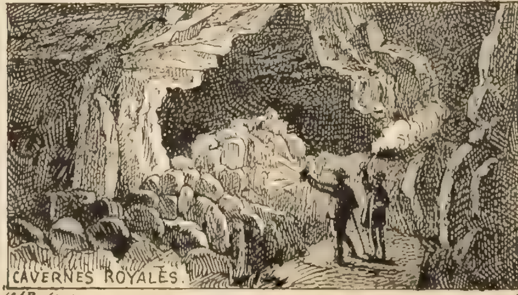
murs très épais, et dont le dernier se trouva à peu près semblable à celui du Haram. Un pilier qui était resté suspendu au milieu des ruines semblait avoir servi de cadran solaire. On constata que les pierres étaient reliées entre elles par un ciment dont la pioche des Arabes n'eut pas raison. C'était un mélange de chaux, d'huile et de terre rouge qui pourrait heureusement s'employer dans nos modernes constructions.

A travers le cimetière musulman nous suivons toujours le mur, où les blocs salomoniens reparaissent encore, mais assez rares. La tour qui, à sa partie haute, fait saillie de deux mètres sur le rempart, garde encore le nom d'Antonia. Elle marque peut-être la place de quelque tour d'angle de l'ancienne forteresse. Notre inspection archéologique est finie pour ce soir, il n'y a plus qu'à rentrer chez nous.

Samedi, 24 mars.

Nous logeons à quelques pas de la grotte de Jérémie. Il est temps d'aller la voir. Pourquoi le nom du prophète a-t-il été donné à ces excavations, qui sont tout simplement la continuation des Cavernes Royales? Je l'ignore. D'ici furent tirées en grande partie les pierres du rempart et du temple, et lorsque Agrippa fit ouvrir la large tranchée que l'on voit encore entre l'enceinte fortifiée et la colline, cette partie des carrières se trouva rejetée au nord et séparée de l'autre que nous visiterons tout à l'heure. Quant à









Jérémie, on sait qu'il eut pour prison la maison de Jonathan le secrétaire. Je ne pense pas que cette maison ait jamais été ici. Elle avait une cour, et dans cette cour était une citerne profonde et boueuse où le prophète fut jeté. On l'en retira à l'aide de cordes sur les remontrances adressées par l'eunuque éthiopien Ebed-Melek à Sédécias, qui était assis à la porte de Benjamin. Le derviche qui fait les honneurs de la caverne nous montre bien une cour et une citerne où l'on descend par un escalier; mais il y a beaucoup de cours avec des citernes, et à en choisir une il eût été plus habile de la chercher dans l'intérieur de la ville, où furent certainement la maison de Jonathan et la citerne de Melkijah, fils du roi.

Sous la voûte de la grotte on peut voir, à l'aide d'une échelle, une légère excavation dans le rocher. Le derviche déclare que ce fut le lit où le prophète des Lamentations prenait son repos. En sortant, il énumère les santons ensevelis ici. Autant de noms dont nous ne tenons pas à surcharger notre mémoire. Notre visite n'a d'autre résultat que de nous donner un aperçu plus complet des Cavernes Royales, où nous allons directement. Une dame fait cette tournée en palanquin. Définitivement la *basterna* sera-t-elle remise en honneur dans ce pays?

A deux cents mètres au levant de la porte de Damas, une petite ouverture dans le rocher, à fleur de terre, sert d'entrée à ces vastes carrières, qui s'étendent peut-être jusque sous la ville. Que l'on se représente une série d'immenses

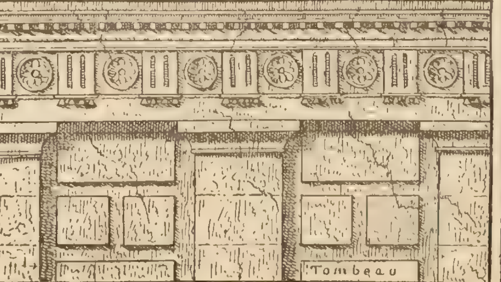

Colonne de Bronze du Temple

FLEURS DE VIGNE

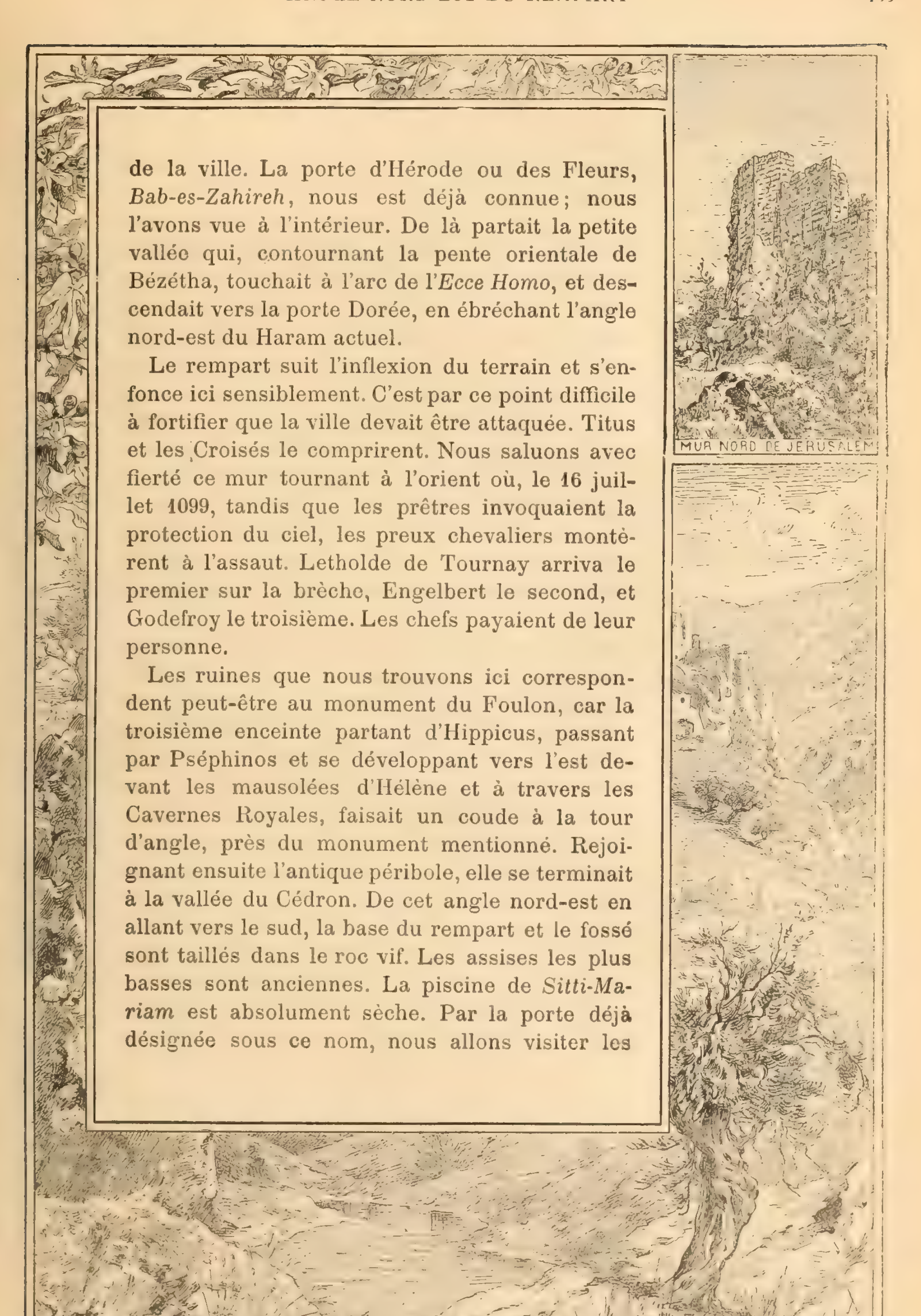
BRANCHE DE RAISIN

salles solidement soutenues de loin en loin par des colonnes taillées dans le massif du roc par les ouvriers, qui voulaient se préserver des éboulements. Quelle prodigieuse quantité de pierres on a retirée d'ici! Suivant le système égyptien, les carriers juifs pratiquaient les fentes perpendiculaires et parallèles dans le roc. Ils y introduisaient ensuite des coins de bois sec, qu'ils arrosaient patiemment jusqu'à ce que leur gonflement détachât les blocs de la paroi postérieure. On voit dans les rainures le petit godet où les travailleurs faisaient tremper dans l'huile la mèche qui les éclairait. A mesure qu'ils pratiquaient la fente plus profonde, ils avançaient la mèche qui a laissé des traces de fumée sur la pierre blanche. Josèphe appelle ces cavernes *royales* probablement parce qu'elles étaient la propriété du roi et de l'État. Les pierres blanches qu'il mentionne si souvent dans la description des monuments publics sont celles-ci, car leur blancheur est extrême. Le calcaire est bien le même que celui des vieux murs du temple, et plus d'un bloc salomonien retrouverait sa place dans ces excavations. Des infiltrations d'eau, tenant en dissolution des sels calcaires, ont semé le long des voûtes des dentelures de stalactites très remarquables. La lueur des torches qui se projette dans les anfractuosités profondes est d'un effet superbe, mais la chaleur devient si étouffante, qu'on a hâte de sortir.

Nous suivons le rempart dans la direction de l'orient pour compléter nos idées sur l'enceinte


Tombeau


PAINS AZIMES et URNE à MANNE



de la ville. La porte d'Hérode ou des Fleurs, *Bab-es-Zahireh*, nous est déjà connue; nous l'avons vue à l'intérieur. De là partait la petite vallée qui, contournant la pente orientale de Bézétha, touchait à l'arc de l'*Ecce Homo*, et descendait vers la porte Dorée, en ébréchant l'angle nord-est du Haram actuel.

Le rempart suit l'inflexion du terrain et s'enfonce ici sensiblement. C'est par ce point difficile à fortifier que la ville devait être attaquée. Titus et les Croisés le comprirent. Nous saluons avec fierté ce mur tournant à l'orient où, le 16 juillet 1099, tandis que les prêtres invoquaient la protection du ciel, les preux chevaliers montèrent à l'assaut. Letholde de Tournay arriva le premier sur la brèche, Engelbert le second, et Godefroy le troisième. Les chefs payaient de leur personne.

Les ruines que nous trouvons ici correspondent peut-être au monument du Foulon, car la troisième enceinte partant d'Hippicus, passant par Pséphinos et se développant vers l'est devant les mausolées d'Hélène et à travers les Cavernes Royales, faisait un coude à la tour d'angle, près du monument mentionné. Rejoignant ensuite l'antique péribole, elle se terminait à la vallée du Cédron. De cet angle nord-est en allant vers le sud, la base du rempart et le fossé sont taillés dans le roc vif. Les assises les plus basses sont anciennes. La piscine de *Sitti-Mariam* est absolument sèche. Par la porte déjà désignée sous ce nom, nous allons visiter les



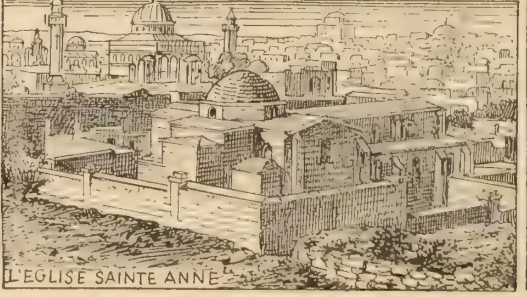
Pères d'Afrique installés à la maison française de Sainte-Anne.

Le jeune supérieur nous fait un aimable accueil. Nous examinons attentivement la riche collection de monnaies qu'il a créée en peu de temps, et les inscriptions recueillies dans les fouilles du couvent. L'une d'elles, en hébreu, nous intrigue beaucoup. M. Vigouroux déclare qu'elle ne peut se déchiffrer qu'à tête reposée. Comme il est plus compétent que moi en cette matière, j'opine du bonnet. La pensée de former ici un clergé oriental conservant sa langue et ses rites traditionnels, mais adoptant nos idées et notre tenue absolument orthodoxes, est assurément des plus heureuses, et nous offrons à ceux qui l'ont conçue nos vœux pour sa parfaite réalisation.

L'église autour de laquelle vivent les Pères et leurs séminaristes appartient à la France. Elle porte le titre de Sainte-Anne. Les bons religieux possèdent encore à quelques pas d'ici, près de la piscine qui fut sans doute celle de Béthesda, les ruines d'un sanctuaire plus vénérable et appelé église de la très Sainte Vierge par le pèlerin Théodosius vers 530. En effet, le sanctuaire que le pieux visiteur a vénéré se trouvait près de la piscine Probatique, où les malades venaient se laver et chercher de miraculeuses guérisons. C'est de lui encore qu'Antonin de Plaisance parle un siècle plus tard. Nul toutefois, en Occident, ne prétendait que Marie fût née à Jérusalem. Il faut arriver, je crois, au temps de



VIEUX MURIER



L'EGLISE SAINTE ANNE

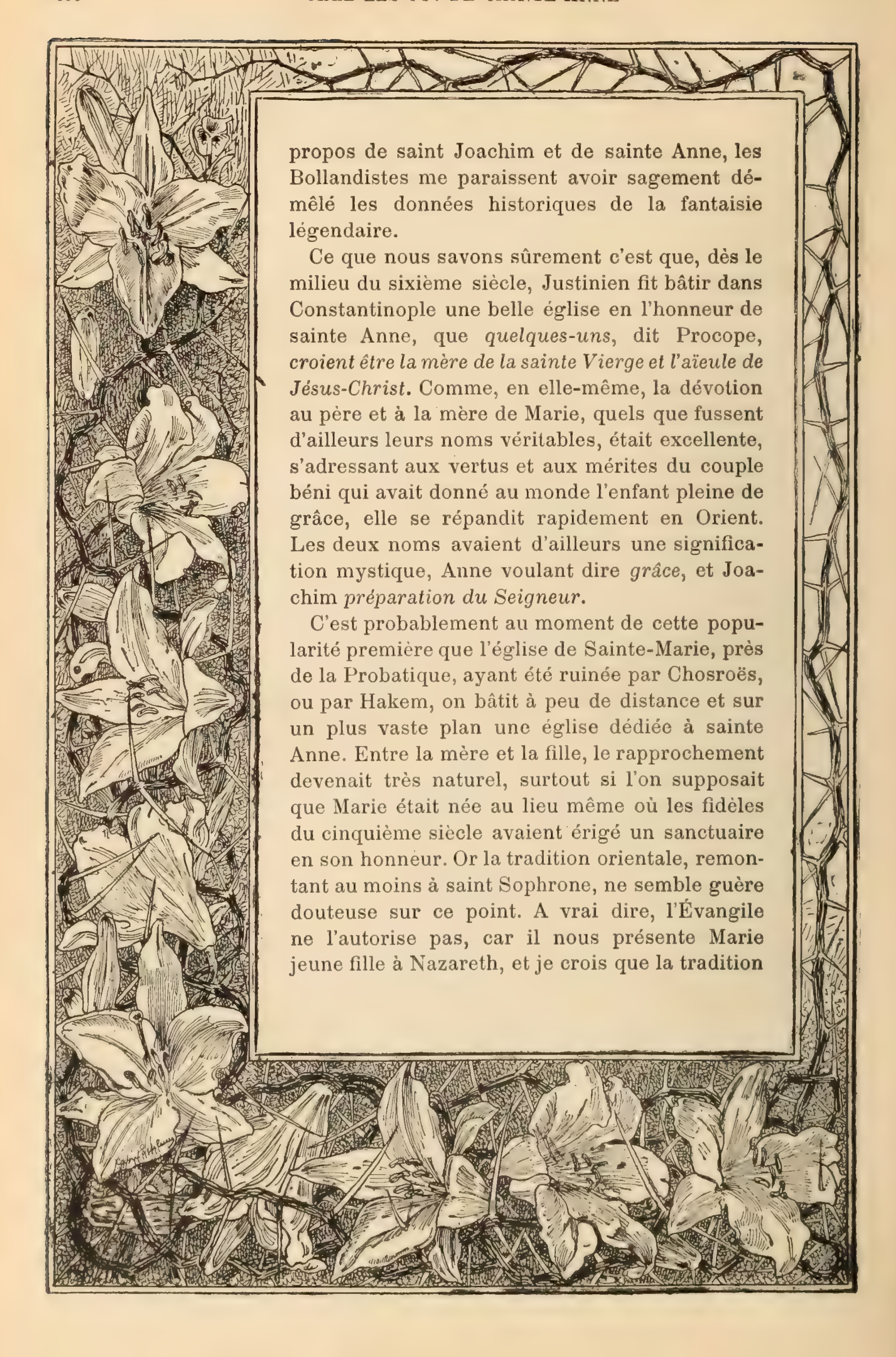


OLIVIERS



Charlemagne pour trouver un témoignage explicite en faveur de cette tradition. Il est consigné dans une nomenclature de distributions charitables à faire en Palestine.

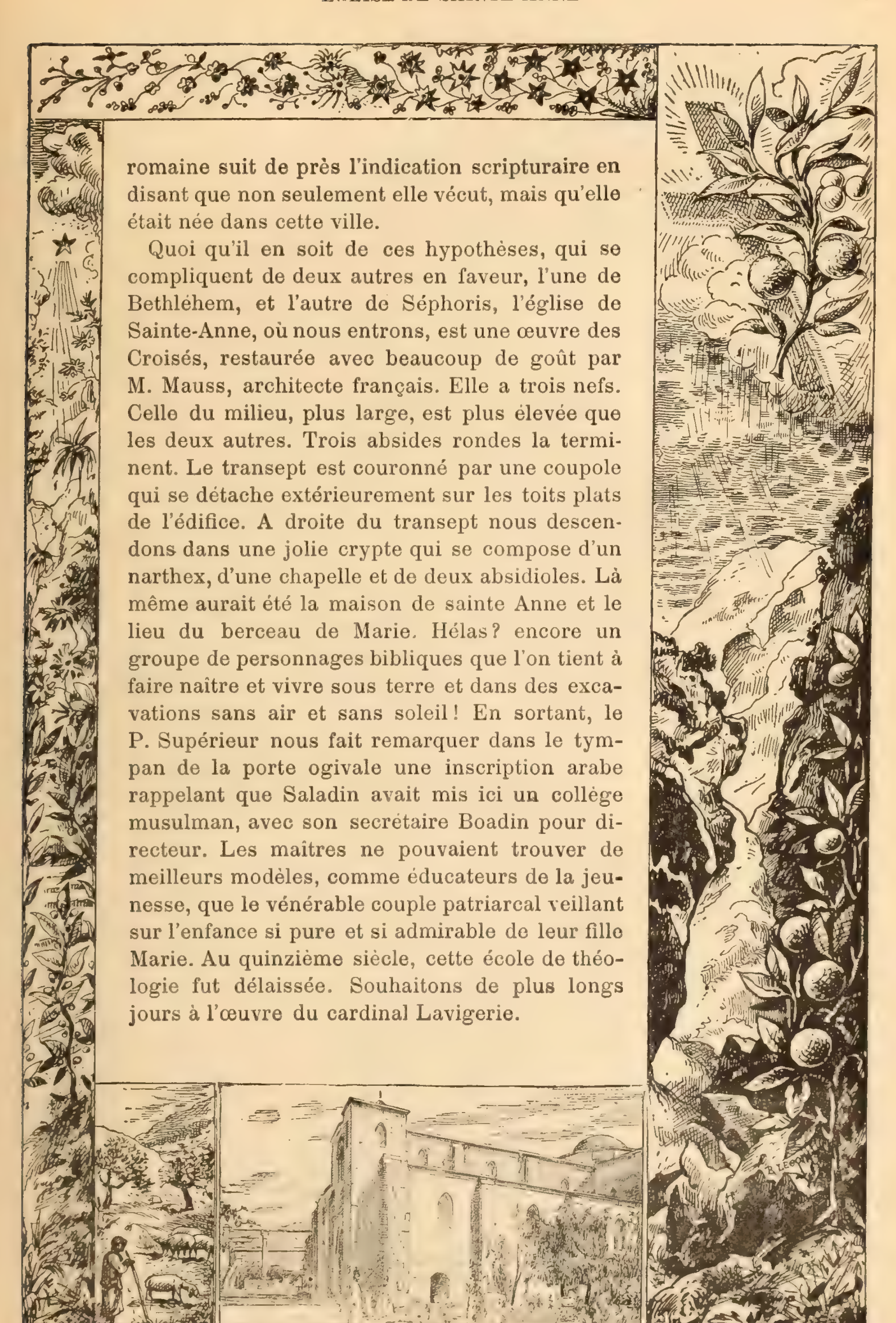
Cette date est à peu près celle où, pour la première fois, nous trouvons dans l'Église romaine des indices d'un culte rendu à sainte Anne et à saint Joachim. Le pape Léon III fit, en effet, représenter, sur un ornement donné à l'église de Saint-Paul, l'histoire de ce couple béni. Avant lui, saint Augustin ne paraissait pas admettre l'authenticité de l'écrit qui donnait pour père à la très Sainte Vierge saint Joachim. Il répond au manichéen Faustus que son argumentation sur la descendance lévitique de Marie vaut autant que l'écrit apocryphe où il a lu le nom de son père. Ce qui surprend bien davantage, c'est qu'au dixième siècle saint Pierre Damien paraît ignorer pleinement le nom du père et de la mère de Marie, et trouve superflu que l'on recherche ce que l'Évangile n'a pas indiqué. En Orient, la tradition consignée dans saint Épiphane fut de bonne heure plus explicite. Elle se trouvait en toutes lettres dans un écrit attribué à Eustathe sur l'Hexaméron. Celui-ci l'appuyait de l'autorité d'un certain Jacques, contemporain des apôtres. Il n'est pas douteux que, dans plusieurs de ses détails, la tradition invoquée n'est pas admissible. Mais pourquoi le fond ne serait-il pas vrai? Ce que ces Orientaux, avides de récits et d'événements extraordinaires, ont ajouté à la vérité, ne saurait faire rejeter la vérité elle-même. A



propos de saint Joachim et de sainte Anne, les Bollandistes me paraissent avoir sagement démêlé les données historiques de la fantaisie légendaire.

Ce que nous savons sûrement c'est que, dès le milieu du sixième siècle, Justinien fit bâtir dans Constantinople une belle église en l'honneur de sainte Anne, que *quelques-uns*, dit Procope, *croient être la mère de la sainte Vierge et l'aïeule de Jésus-Christ*. Comme, en elle-même, la dévotion au père et à la mère de Marie, quels que fussent d'ailleurs leurs noms véritables, était excellente, s'adressant aux vertus et aux mérites du couple béni qui avait donné au monde l'enfant pleine de grâce, elle se répandit rapidement en Orient. Les deux noms avaient d'ailleurs une signification mystique, Anne voulant dire *grâce*, et Joachim *préparation du Seigneur*.

C'est probablement au moment de cette popularité première que l'église de Sainte-Marie, près de la Probatique, ayant été ruinée par Chosroës, ou par Hakem, on bâtit à peu de distance et sur un plus vaste plan une église dédiée à sainte Anne. Entre la mère et la fille, le rapprochement devenait très naturel, surtout si l'on supposait que Marie était née au lieu même où les fidèles du cinquième siècle avaient érigé un sanctuaire en son honneur. Or la tradition orientale, remontant au moins à saint Sophrone, ne semble guère douteuse sur ce point. A vrai dire, l'Évangile ne l'autorise pas, car il nous présente Marie jeune fille à Nazareth, et je crois que la tradition



romaine suit de près l'indication scripturaire en disant que non seulement elle vécut, mais qu'elle était née dans cette ville.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, qui se compliquent de deux autres en faveur, l'une de Bethléhem, et l'autre de Séphoris, l'église de Sainte-Anne, où nous entrons, est une œuvre des Croisés, restaurée avec beaucoup de goût par M. Mauss, architecte français. Elle a trois nefs. Celle du milieu, plus large, est plus élevée que les deux autres. Trois absides rondes la terminent. Le transept est couronné par une coupole qui se détache extérieurement sur les toits plats de l'édifice. A droite du transept nous descendons dans une jolie crypte qui se compose d'un narthex, d'une chapelle et de deux absidioles. Là même aurait été la maison de sainte Anne et le lieu du berceau de Marie. Hélas? encore un groupe de personnages bibliques que l'on tient à faire naître et vivre sous terre et dans des excavations sans air et sans soleil! En sortant, le P. Supérieur nous fait remarquer dans le tympan de la porte ogivale une inscription arabe rappelant que Saladin avait mis ici un collège musulman, avec son secrétaire Boadin pour directeur. Les maîtres ne pouvaient trouver de meilleurs modèles, comme éducateurs de la jeunesse, que le vénérable couple patriarcal veillant sur l'enfance si pure et si admirable de leur fille Marie. Au quinzième siècle, cette école de théologie fut délaissée. Souhaitons de plus longs jours à l'œuvre du cardinal Lavigerie.

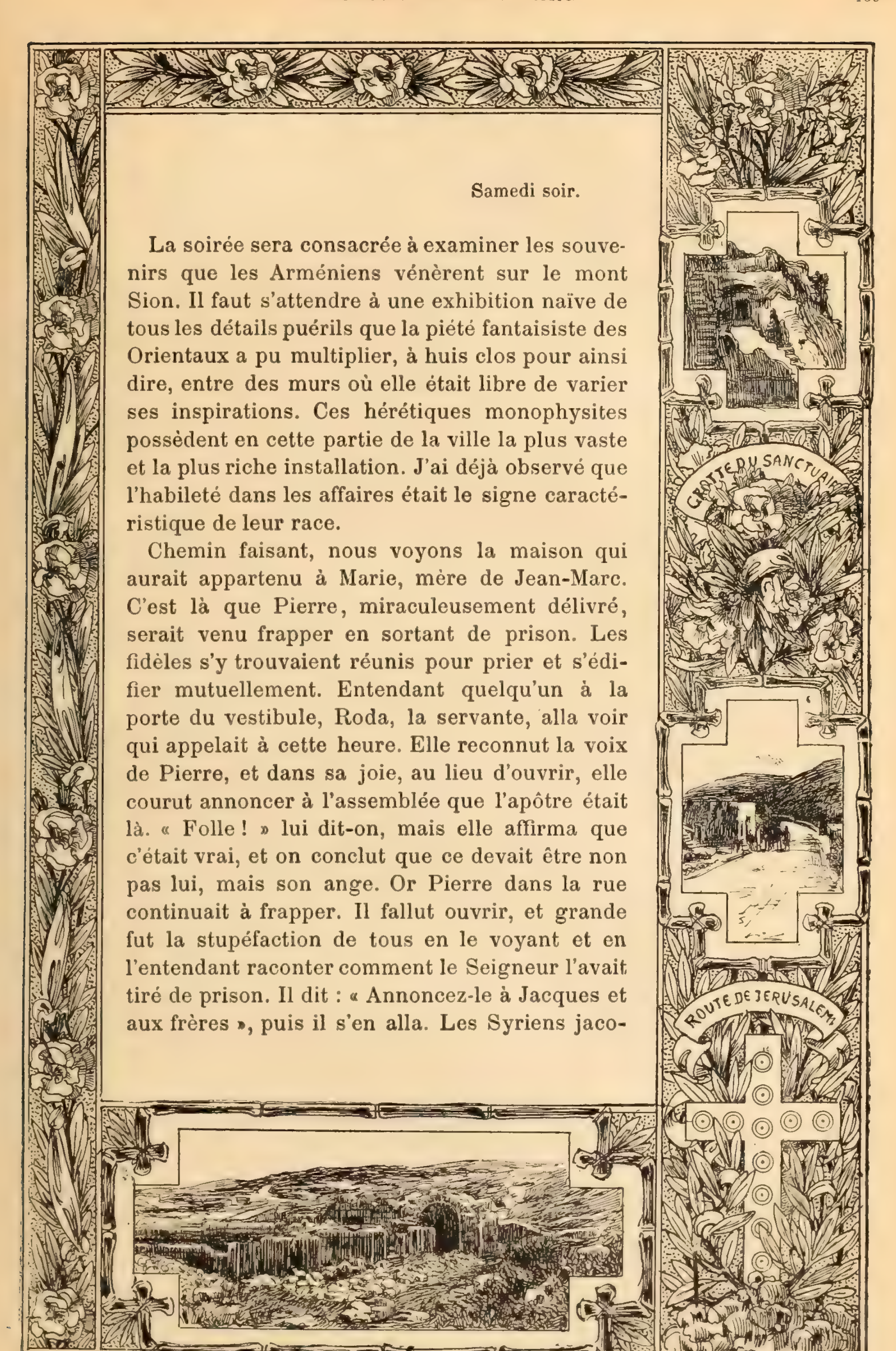

FAUCON BLANC OU SACRÉ
LIS ET LIS DE HULEH
CITRONNIER

Au fond de la cour, à une jetée de pierre de l'église, vers le nord-ouest, on continue des fouilles que nous visitons avec intérêt. Elles ont mis à jour les restes de l'église, qui bâtie à côté d'un réservoir, répond exactement à l'église de Sainte-Marie près de Béthesda. La piscine paraît avoir eu les cinq portiques dont parle l'Évangile, et les cinq travées sont visibles. Au dessus étaient des chambres qui communiquaient avec les galeries souterraines par un escalier. De nombreux débris de colonnes et de statues constituent dans la cour une sorte de musée en plein vent. Un des objets les plus curieux qui aient été trouvés ici est allé enrichir le musée du Louvre; c'est un pied de marbre qui, d'après son inscription grecque, fut un ex-voto de Lucia Pompilia. Le témoignage de Théodosius sur les guérisons obtenues à la piscine Probatique, près de laquelle était le sanctuaire de la bienheureuse Vierge, se trouve ainsi magnifiquement confirmé.

Nous revoyons en rentrant les restes des églises de la Madeleine, de Saint-Pierre et de la Nativité de Marie, un site rival de celui que nous venons de visiter. On l'appelle aujourd'hui *couvent des Lentilles*. Cette ruine est habitée par de pauvres gens. Les Croisés avaient pris plaisir à orner de pieux sanctuaires la partie de la ville par où ils étaient entrés vainqueurs.


Vases trouvés à Jérusalem


SAULE PLEUREUR



Samedi soir.

La soirée sera consacrée à examiner les souvenirs que les Arméniens vénèrent sur le mont Sion. Il faut s'attendre à une exhibition naïve de tous les détails puérils que la piété fantaisiste des Orientaux a pu multiplier, à huis clos pour ainsi dire, entre des murs où elle était libre de varier ses inspirations. Ces hérétiques monophysites possèdent en cette partie de la ville la plus vaste et la plus riche installation. J'ai déjà observé que l'habileté dans les affaires était le signe caractéristique de leur race.

Chemin faisant, nous voyons la maison qui aurait appartenu à Marie, mère de Jean-Marc. C'est là que Pierre, miraculeusement délivré, serait venu frapper en sortant de prison. Les fidèles s'y trouvaient réunis pour prier et s'édifier mutuellement. Entendant quelqu'un à la porte du vestibule, Roda, la servante, alla voir qui appelait à cette heure. Elle reconnut la voix de Pierre, et dans sa joie, au lieu d'ouvrir, elle courut annoncer à l'assemblée que l'apôtre était là. « Folle ! » lui dit-on, mais elle affirma que c'était vrai, et on conclut que ce devait être non pas lui, mais son ange. Or Pierre dans la rue continuait à frapper. Il fallut ouvrir, et grande fut la stupéfaction de tous en le voyant et en l'entendant raconter comment le Seigneur l'avait tiré de prison. Il dit : « Annoncez-le à Jacques et aux frères », puis il s'en alla. Les Syriens jaco-





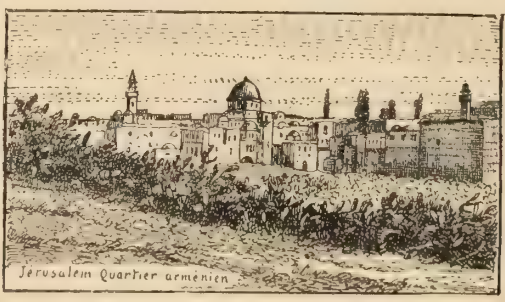
bites occupent ce lieu, qui pourrait être authentique, s'il ne se trouvait à douze mètres au-dessus du niveau de la Jérusalem d'Hérode. Ils y montrent sous un dais la place où la sainte Vierge fut baptisée, et une peinture de saint Luc qu'on aurait mieux fait de produire au huitième siècle pour fermer la bouche aux iconoclastes.

A travers les ruelles de plus en plus désertes, nous arrivons au couvent des Arméniens. Un prêtre nous accueille par des signes bienveillants et nous ouvre l'église, qui est fort riche et proprement tenue. On croit qu'elle a été érigée au lieu même où fut martyrisé Jacques, frère de Jean et fils de Zébédée. Rien ne semble plus naturel que de trouver marqués par des sanctuaires les lieux où furent immolés nos premiers martyrs. Ces grandes lignes devraient suffire aux bons religieux. Leur vrai bonheur est de préciser que la tête du vaillant apôtre tomba, non pas seulement dans la petite chapelle surchargée d'ornements qui est à notre gauche, mais sous l'autel même qui y a été dressé. Je ne suppose pas que saint Macaire, dont nous voyons ici le tombeau, — on comprend qu'un évêque de Jérusalem ait souhaité d'être enseveli en ce lieu, sanctifié par le martyre de son illustre prédécesseur, — tout en étant plus près de nos origines chrétiennes, ait jamais songé à préciser les dalles sous lesquelles le sang de l'apôtre avait coulé.

On nous montre trois pierres : l'une du Sinaï, l'autre du Jourdain, et la troisième du Thabor; nous n'en discutons pas la provenance. Ce qui







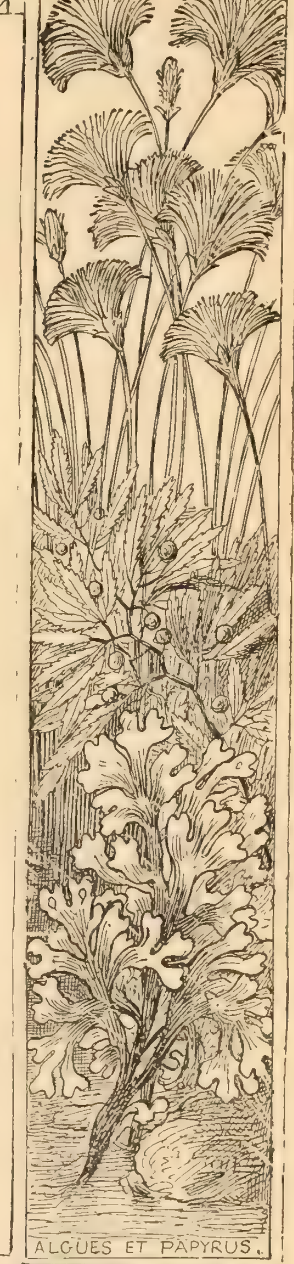
Jérusalem Quartier arménien



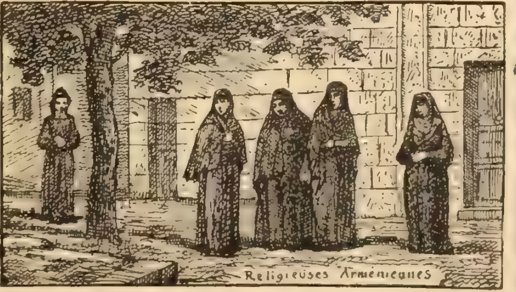
est plus intéressant, c'est de voir administrer le sacrement de pénitence à deux bonnes religieuses, qui nous édifient par leur simplicité. Le prêtre est assis sur une natte ; la pénitente se prosterne devant lui. Les cas de conscience sont vite discutés, et en quelques mots tout est dit. Le vieillard, étendant sa main sur la tête de la pauvre fille, prononce aussitôt l'absolution sacramentelle. Cette simplicité primitive supprime les confessionnaux. Un appareil assez curieux appelé *simantra* remplace chez les Arméniens les clochers et les cloches ; c'est une longue barre que l'on frappe en cadence pour inviter les fidèles à la prière. L'invention n'est pas à recommander, et les sons que l'on obtient valent aussi peu que l'instrument d'où ils procèdent.

Le patriarche réside ici. Le séminaire, un hospice, une bibliothèque remarquable par ses manuscrits et le couvent des religieuses occupent la série des édifices où nous défilons comme à travers un labyrinthe. Dans le *Deïr Zeïtoun*, où sont les femmes, on nous montre des pierres de la maison d'Anne ou Hananus, le beau-père de Caïphe et le chef du judaïsme au temps de Notre-Seigneur. Selon une ancienne tradition, nous serions ici sur l'emplacement même de son palais. Quelle est la valeur historique de cette affirmation ? Je l'ignore. Nous visitons deux oratoires qui se communiquent, et dont le plus grand sert d'église à la communauté. Ils marquent la place où Anne somma Jésus de s'expliquer sur ses disciples et sa doctrine. Une pierre

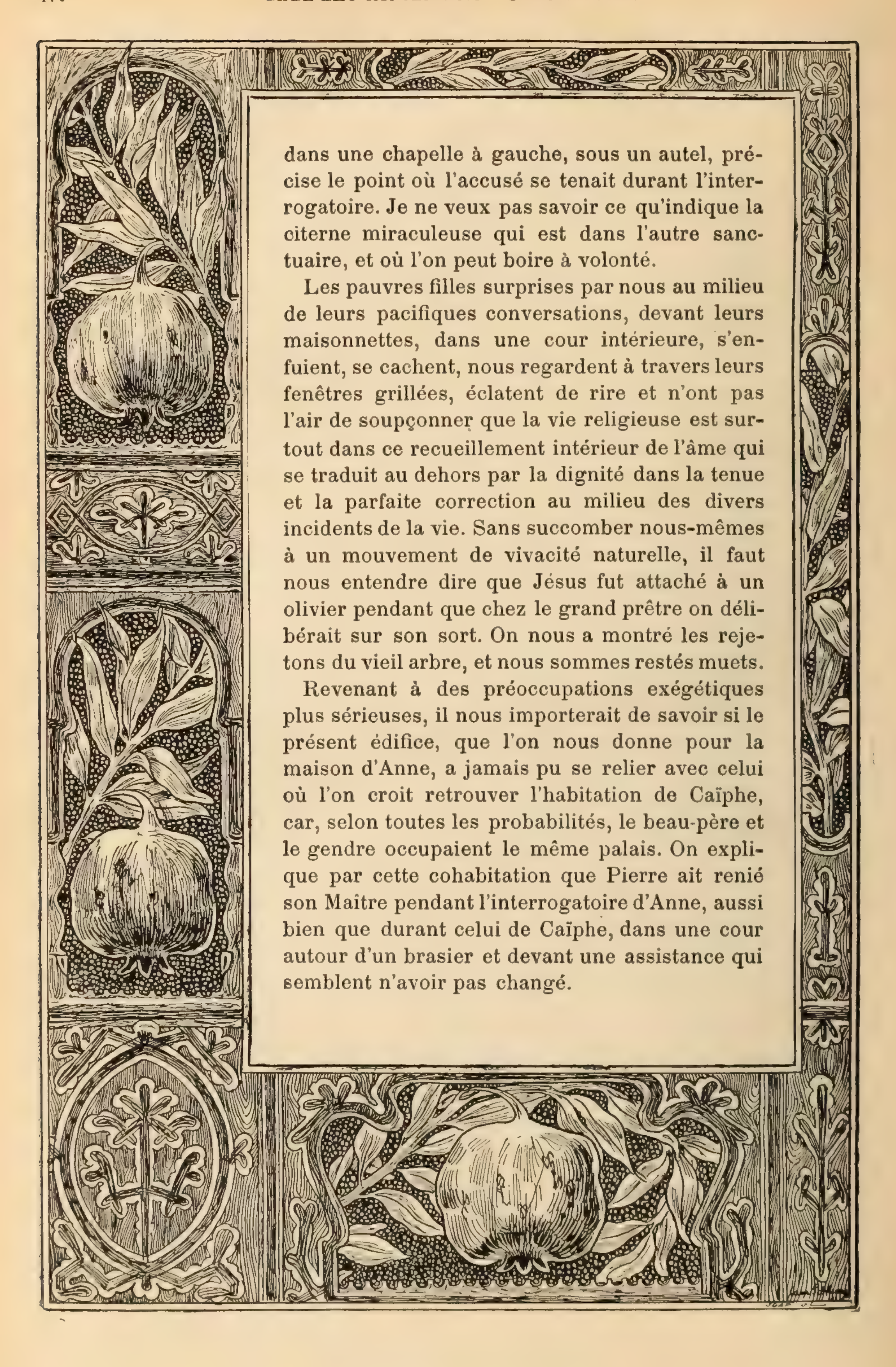
FLEURS DU PALMIER











dans une chapelle à gauche, sous un autel, précise le point où l'accusé se tenait durant l'interrogatoire. Je ne veux pas savoir ce qu'indique la citerne miraculeuse qui est dans l'autre sanctuaire, et où l'on peut boire à volonté.

Les pauvres filles surprises par nous au milieu de leurs pacifiques conversations, devant leurs maisonnettes, dans une cour intérieure, s'enfuient, se cachent, nous regardent à travers leurs fenêtres grillées, éclatent de rire et n'ont pas l'air de soupçonner que la vie religieuse est surtout dans ce recueillement intérieur de l'âme qui se traduit au dehors par la dignité dans la tenue et la parfaite correction au milieu des divers incidents de la vie. Sans succomber nous-mêmes à un mouvement de vivacité naturelle, il faut nous entendre dire que Jésus fut attaché à un olivier pendant que chez le grand prêtre on délibérait sur son sort. On nous a montré les rejetons du vieil arbre, et nous sommes restés muets.

Revenant à des préoccupations exégétiques plus sérieuses, il nous importerait de savoir si le présent édifice, que l'on nous donne pour la maison d'Anne, a jamais pu se relier avec celui où l'on croit retrouver l'habitation de Caïphe, car, selon toutes les probabilités, le beau-père et le gendre occupaient le même palais. On explique par cette cohabitation que Pierre ait renié son Maître pendant l'interrogatoire d'Anne, aussi bien que durant celui de Caïphe, dans une cour autour d'un brasier et devant une assistance qui semblent n'avoir pas changé.

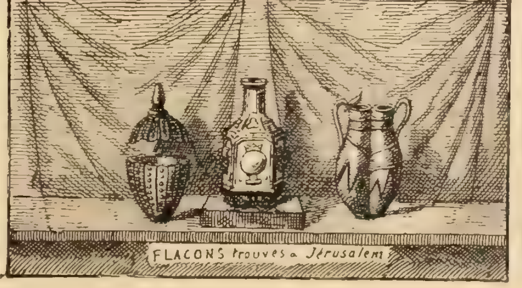


A cent soixante-quinze mètres d'ici, en ligne droite, se trouve la maison dite de Caïphe, où nous arrivons par la porte de David ou de Sion. C'est un espace trop considérable, même quand il s'agit de la maison des grands prêtres, pour admettre la communication des deux palais. Hormis le temple avec ses portiques, aucun monument de Jérusalem n'était bâti dans de telles proportions. Or l'authenticité de la maison de Caïphe étant soutenue par une tradition qui remonte au quatrième siècle, celle du palais d'Anne au couvent des sœurs arméniennes semble fort compromise. C'est ici, en effet, que le pèlerin de Bordeaux vint, en 333, vénérer le lieu où Jésus avait été interrogé par l'autorité religieuse, renié par Pierre, et indignement traité par les valets du grand prêtre. Les scènes odieuses qui s'étaient passées chez Caïphe avaient dû rendre de bonne heure ces ruines tristement célèbres. L'injustice, l'orgueil, l'hypocrisie du grand prêtre, l'impudence des faux témoins, les indignes traitements infligés à l'innocent, et par-dessus tout l'apostasie lamentable de Pierre, avaient laissé dans l'Église naissante un douloureux et persévérant souvenir. Les récits détaillés que nous en donnent les synoptiques, résumés vivants de la tradition orale primitive, en sont la preuve.

Hâtons-nous de dire que le sanctuaire délabré n'est pas à la hauteur des douloureux incidents qu'il rappelle et de sa probable authenticité. Jamais la fausse religion ne s'est montrée plus


PHILACTÈRE et FRONTAL du GRAND PRÊTRE




FLACONS trouvés à Jérusalem









hideuse ni la vraie plus sublime que dans ce palais de Caïphe. En un siècle qui se plaît à calomnier la charité, le sacrifice, la sainteté, et qui a recours, pour les flétrir, aux faux témoignages; en réponse à la génération cynique qui frappe la vertu au visage et la somme de prophétiser, je voudrais qu'une âme française élevât ici un temple à Jésus défiant par sa modération, son silence et son impassibilité, la colère, le fanatisme et l'ironie des méchants. Devant le grand prêtre et ses valets sa grandeur fut autrement sublime que celle de l'homme fort dont le poète a dit : *Impavidum ferient ruinæ.* Puisque les caractères s'effacent de plus en plus, c'est à l'Église de présenter ici même au monde décadent, sous une coupole digne de lui, Jésus modèle de l'homme qui, malgré toutes les violences, demeure debout pour défendre la vérité. Je recommande mon vœu à M. de Piellat et à tous les vaillants qui, ayant l'énergie du bien, souhaitent à l'humanité de montrer moins de faiblesses. Les Arméniens ne possèdent pas ici tout le terrain de l'antique maison de Caïphe, et d'ailleurs on peut se contenter de l'à peu près des lieux lorsqu'une grande pensée préside aux délimitations. Observons en passant que, d'après l'Évangile, le Sanhédrin se réunit réellement à la maison de Caïphe, et non dans la salle du temple appelée *Gazzith*. L'Écriture est catégorique sur ce point, et elle s'accorde avec la tradition talmudique. Celle-ci atteste, en effet, que, quarante ans avant la ruine du temple, le







Sanhédrin commença à tenir ses séances un peu partout.

C'est le goût pervers des détails qui a fait imaginer ici une prison où Jésus fut enfermé, le lieu où était Pierre quand le Maître le regarda, la place même où le coq chanta pour rappeler au devoir le malheureux disciple. De tout cela je ne retiendrais, dans la basilique projetée tout à l'heure, que le souvenir de Pierre foudroyé par le regard de Jésus, couvrant sa tête de son manteau et sortant en toute hâte pour aller pleurer son crime dans l'isolement. Que de renégats de la vie religieuse, sociale et privée pourraient être invités à venir porter leurs ex-voto, sinon leurs larmes, dans la chapelle de l'apôtre détestant amèrement son ingratitude et sa criminelle trahison!

On prétend que la pierre de l'autel, au fond de l'abside, serait celle qui fermait l'entrée du saint Sépulcre. Elle est d'un calcaire rougeâtre et de forme demi-circulaire. Les Arméniens s'en seraient emparés depuis longtemps. J'ignore s'ils l'ont réellement volée ou seulement inventée; l'un serait pire que l'autre.

En rentrant, nous trouvons la foule réunie près de la caserne, à la porte de Jaffa; il y a musique militaire. Elle vaut moins que celle du Caire; c'est dire qu'elle ne vaut à peu près rien. Dans le Haret-en-Nazirah nous choisissons des photographies. La fenêtre devant laquelle nous sommes assis s'ouvre sur une pièce d'eau longue de soixante-quinze mètres et large de quarante-



LE BLÉ DU MIRACLE
ÉPIS D'ORGE, IVRAIE









quatre. Les murailles qui l'entourent ont un caractère d'évidente antiquité. Les hirondelles se jouent à la surface de la piscine en poursuivant des insectes. L'eau y vient du Birket-Mamillah. Est-ce la piscine d'Ézéchias? Il est dit que ce prince arrêta l'épanchement des eaux de Gihon supérieur, et qu'il les dirigea sous terre vers l'occident de la ville de David. Si c'était elle, comme selon toutes les probabilités le roi l'enferma dans la seconde enceinte de la ville, nos raisonnements, fondés sur les restes de vieux murs trouvés à l'orient du terrain des Chevaliers de Saint-Jean et des fouilles des Russes, seraient fort compromis. Il faudrait, en effet, placer la porte de Gennath très près, ou même absolument à côté des tours Phasaël et Mariamne pour faire remonter la deuxième enceinte le long du mur occidental de la piscine. Or, comme par des fouilles récentes il a été établi que la piscine se prolongeait encore de vingt mètres au nord dans la maison des Coptes, le rempart, en tournant ici vers l'est comme tout exprès pour faire place au Saint-Sépulcre, n'en passerait pas moins, si peu qu'il eût une épaisseur convenable, sur le rocher du Calvaire.





Y a-t-il des raisons suffisantes pour attribuer à Ézéchias le réservoir vulgairement dit du Patriarche? Est-il à l'occident de la ville de David? Assurément non. Ajoutons que le Birket-Mamillah peut bien n'être pas le Gihon supérieur, car l'expression « diriger les eaux *vers l'occident* » suppose assez naturellement le point de











départ à l'orient. Un autre passage des Paralipomènes semble même changer ce doute en certitude. Il y est dit de Manassès qu'il bâtit un mur en dehors de la cité de David à l'occident de Gihon, vers l'entrée de la porte des Poissons. Donc Gihon était réellement à l'est de la cité de David, peut-être au point où aboutissent les eaux vives de l'aqueduc de Salomon, ou à la source inexplorée qui dans le Tyropéon alimentait l'aqueduc inférieur retrouvé par Warren et Wilson. Le travail d'Ézéchias put consister à en diriger une partie dans la cité de David. C'est ce qui est dit en un autre endroit de l'Écriture : « Avec le fer il tailla le rocher, conduisit l'eau au milieu de la ville et fit un puits pour la recevoir. » Peut-être ces travaux d'Ézéchias ne sont-ils pas autres que ces vastes aqueducs et réservoirs mis à jour par les ouvriers qui creusèrent les fondations de l'église anglicane? Quoi qu'il en soit, je ne crois pas du tout que le Birket-el-Batrak soit la piscine d'Ézéchias, et il faut se garder, pour le soutenir, de risquer les données déjà acquises et énergiquement confirmées par les plus récentes découvertes sur le péribole de la deuxième enceinte. Mieux vaut chercher en un point plus satisfaisant la royale piscine. Nous rencontrons au coin de la rue des Frandj l'excellent M. Guérin, à qui je communique mes arguments. Il avait, de confiance, adopté sur ce point les vues de M. de Saulcy, en observant qu'il fallait distinguer deux Gihon. Je crois qu'avec un seul on peut tout expliquer. Nous nous serrons la main















en promettant de revenir sur la simplification que j'indique. Il est nuit close. Les honnêtes gens n'ont plus le droit d'être dans la rue.

Dimanche des Rameaux, 25 mars.



La fête a été belle au Saint-Sépulcre vers les cinq heures du matin. M. Vigouroux me rapporte ses pieuses impressions avec une branche de palmier. Après ma messe je m'achemine vers le torrent de Cédron.

C'est là qu'en imagination je veux célébrer le glorieux anniversaire de l'entrée triomphale de Jésus dans Jérusalem. Je m'assieds sur une tombe musulmane. Quand le Maître s'assiéra-t-il, lui aussi, sur l'islamisme et toutes les fausses religions ensevelies dans un éternel discrédit? Quand tous les peuples, sans distinction de races, crieront-ils : « Hosanna au Fils de David? »

C'est de là-bas, au sud du mont des Oliviers, que les groupes galiléens, formés depuis Bethphagé et Béthanie, débouchèrent en masse, suivant ou précédant leur Roi-Messie. Celui-ci était monté sur l'ânon, fils de l'ânesse, comme dit le prophète, et se présentait à sa nation, pauvre malgré sa royauté, modeste malgré sa gloire, pacifique malgré sa force. Témoin de cette manifestation grandiose dans sa simplicité, le peuple se laissait aller au plus vif enthousiasme. On avait d'abord quitté des vêtements pour en couvrir la monture du Roi-Messie, on


LE CHÊNE

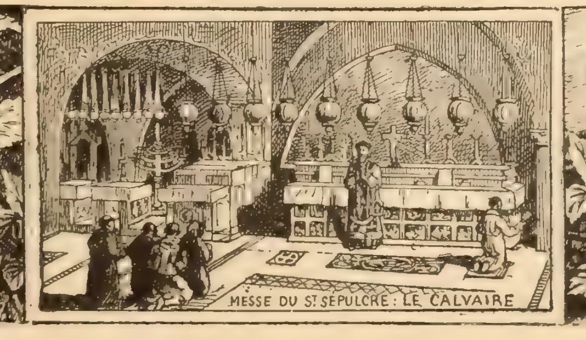

VIEUX FIGUIERS


LES CÈDRES DU LIBAN


OLIVIERS

se mit à en jeter d'autres en guise de tapis sur son passage. Les nouveaux arrivants voulaient aussi manifester leur joie, et, coupant des branches d'arbres, ils les agitaient triomphalement dans l'air. Tous criaient : « Hosanna! salut et bénédiction à celui qui vient au nom du Seigneur. » L'instinct naturel des peuples est d'acclamer le Christ tant qu'un souffle de scepticisme ou de haine n'est pas venu troubler leur droiture native. Observons cependant que, même à ce premier triomphe de Jésus, les notes discordantes ne firent pas défaut. Des trembleurs ou des jaloux disaient : « Maître, faites-les taire. » D'autres, ennemis déclarés, observant à distance, et peut-être du point où je me trouve, la marche du Roi-Messie, répétaient entre eux : « Vous le voyez, nous n'avançons rien et tout le monde va à lui. »

Jésus laissait faire, mais, quand il fut là-bas, en face de la ville, — sur quel point précis, je n'en sais rien, — il regarda Jérusalem avec autant de tristesse que d'amour. Au-dessus d'elle, son œil prophétique venait de voir les armées romaines accourant pour la détruire, le peuple dispersé, la nation maudite. Des larmes inondèrent son visage et, à travers un sanglot, il s'écria : « Ah! si, du moins, à cette heure, la dernière qui t'est donnée, tu voulais reconnaître, toi aussi, ce qui peut t'assurer la paix. Mais non, tu ne sauras pas le voir; aussi vont venir pour toi les jours terribles; tu seras couchée dans la poussière, parce que tu n'as pas voulu



MESSE DU ST SÉPULCRE : LE CALVAIRE



connaître le temps où Dieu t'a visitée. » Hélas! que d'autres peuples ont entendu ces mêmes paroles et fait couler les larmes divines sans en profiter!

Le cortège dut entrer dans la ville par la vallée de Tyropéon et aborder le temple par une de ses portes occidentales, qui, donnant sur le quartier le plus peuplé, étaient surtout propices à une grande manifestation. En voyant passer Jésus dans les rues tumultueuses, chacun demandait : « Quel est donc celui-ci? » Les tristes prophéties du Maître avaient-elles modéré l'enthousiasme de la foule? Le cortège répondait : « C'est le prophète Jésus, de Nazareth en Galilée. » Oui, c'était le prophète, mais aussi le roi, et surtout le Dieu. Heureux les peuples qui ne connaissent pas les défaillances de l'enthousiasme religieux. Jésus-Christ n'est pas seulement l'idéal de l'humanité, le point central de l'histoire, c'est notre Dieu. Voilà ce qu'il faut dire hautement pour couper court à tous les sophismes, à tous les subterfuges, à toutes les impiétés.

A midi, nous sommes attendus au patriarcat. La conversation y est intéressante; de vénérables prêtres entourent le pieux prélat, qui nous comble de prévenances. Deux d'entre eux s'offrent à nous accompagner chez le docteur Schick, qui a construit un fac-similé du temple avec une patience et une perspicacité surprenantes. Nous acceptons très volontiers. La température s'est refroidie tout à coup. Avant-hier





le vent du désert soufflait du feu, et il nous rendait fort intelligible l'expression d'Osée : « Il sèche les sources », ou celle d'Ézéchiel : « Il brûle les vignes. » Aujourd'hui, c'est le vent de la mer, tout imprégné d'une humidité glaciale. Je suis obligé d'envoyer prendre au couvent un surcroît de vêtements pour continuer la promenade.

Nous passons d'abord par le Birket-Mamillah, Ce vaste réservoir, qui a cent mètres de long sur soixante-dix de large, est-il l'étang des Serpents, limite du nivellement de terrain quo Titus entreprit pour rapprocher son camp de la ville ? C'est probable. Nous constatons dans le texte de Josèphe que l'espace s'étendant d'ici au Scopus était couvert de jardins et de bosquets clos de murs. Il n'en reste pas trace, et la transformation a été radicale.

Non loin d'ici vers le sud, on a découvert cinq caveaux funéraires assez médiocrement construits. Des ruines considérables les encombraient. Est-ce là l'œuvre d'architectes juifs et la place des monuments d'Hérode? Je ne le crois guère. Il est sûr toutefois que ces monuments furent près d'ici. Leur position est assez nettement déterminée dans Josèphe. Pourquoi ne les chercherait-on pas à l'établissement des Russes, où l'on a trouvé dans le sous-sol des fragments de colonnes et des débris de belle architecture? Le Birket-Mamillah est à peu près sec. Je ne crois pas du tout qu'il soit ce Gihon où Sadoc et Nathan sacrèrent Salomon roi d'Israël. Il est dit



BRANCHES DE FIGUIER ET DE MURIER

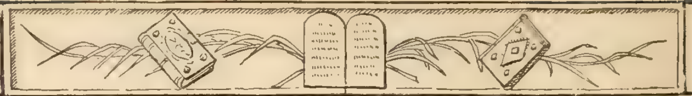


CACTUS



VASQUES DE MAMILLAH



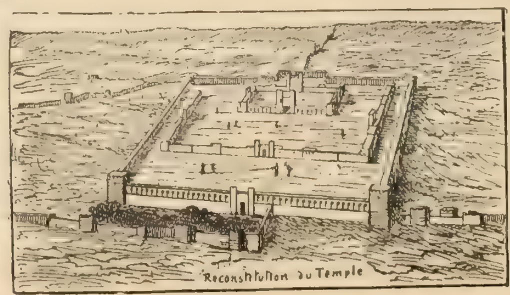


que pour aller à Gihon ils *descendirent*, ce que nous n'avons pas fait en nous rendant ici. Son nom actuel lui vient d'une chapelle dédiée à sainte Mamilla, femme pieuse qui, au temps de Chrosroës, avait fait ensevelir en ce lieu les restes des martyrs. Il est de construction très ancienne, et on pourrait l'identifier avec l'étang supérieur près duquel Isaïe alla rassurer Achaz, en prophétisant contre Israël et la Syrie, « ces deux bouts de tisons fumants » que Jéhovah se chargeait d'éteindre. Ici encore aurait été faite la grande promesse messianique : « Une Vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel. »

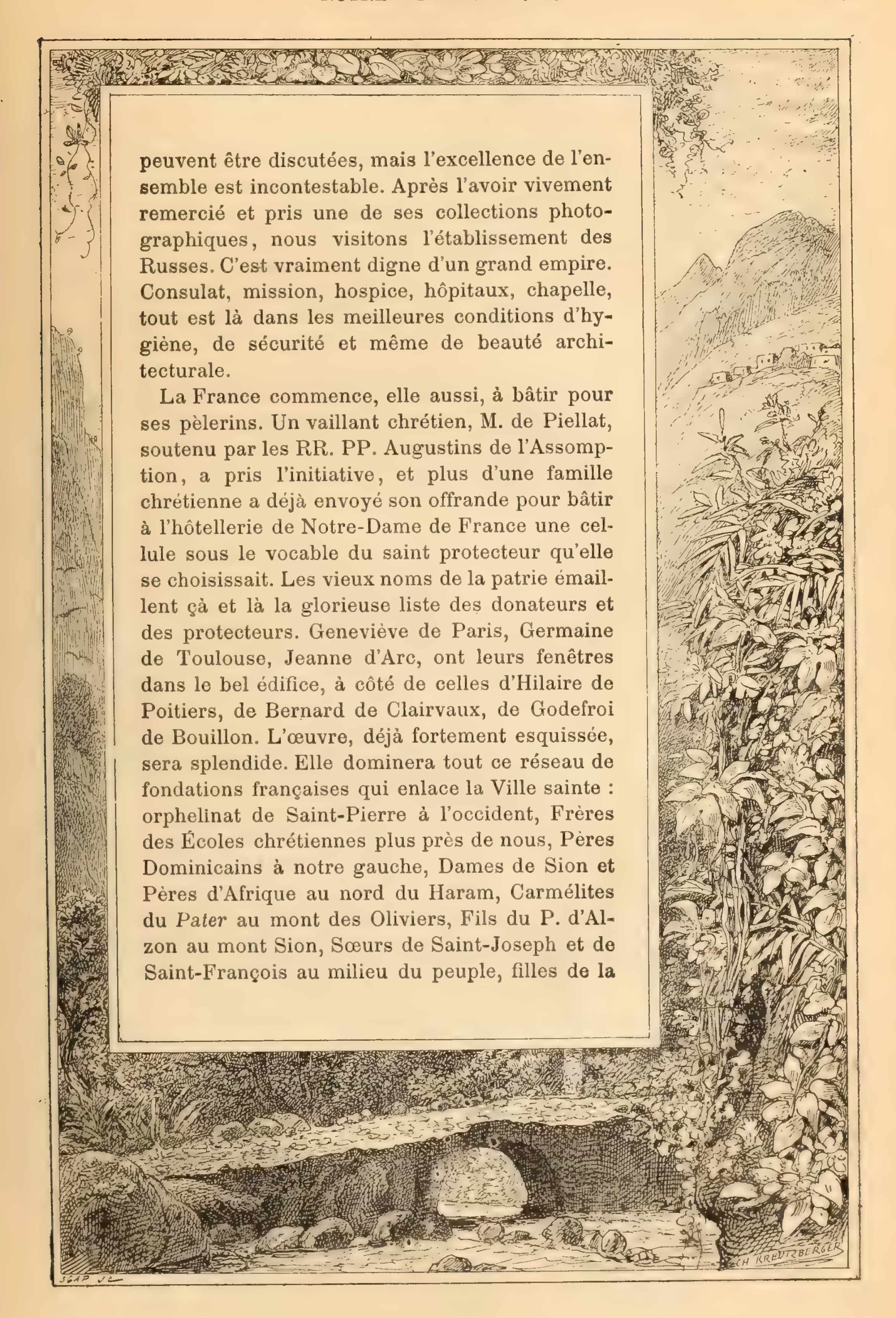
Tout en nous honorant d'un accueil poli, le docteur Schick, à qui nous exposons le but de notre visite, soulève quelques difficultés sur l'inopportunité du jour. C'est dimanche, et il considère, je ne sais trop pourquoi, l'exhibition de son temple comme une œuvre servile. Enfin nous parvenons à lui former la conscience, et, malgré les inquiétudes persévérantes de sa pieuse femme, il nous explique son petit chef-d'œuvre en le démontant pièce à pièce. C'est très ingénieux. Il a construit d'abord le rocher du Moriah avec les citernes qu'il renferme et les inégalités de terrain constatées par les sondages ou les fouilles de tous les explorateurs. Sur cette base il édifie d'abord le temple de Salomon, dont les pièces s'enlèvent pour faire place, quand on le veut, aux combinaisons dernières du temple d'Hérode. Ses théories sur certains détails

OBJETS DIVERS DU CULTE JUIF


JUIFS PRIANT DANS UNE RUE

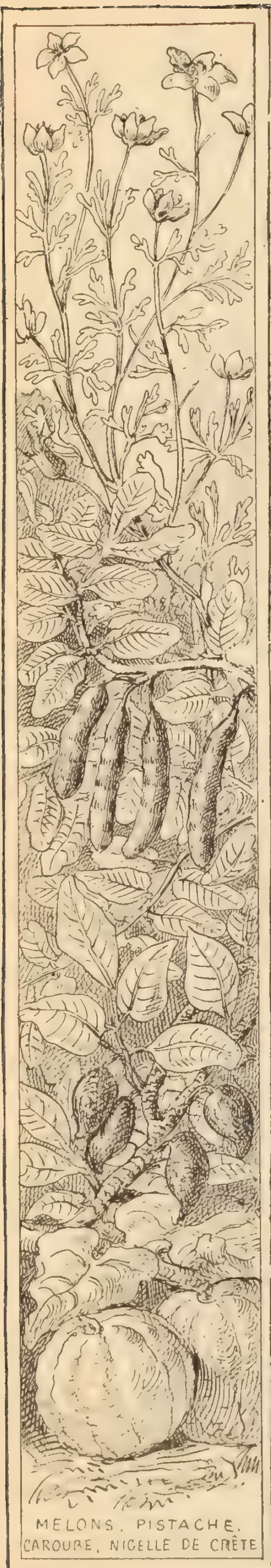

Reconstitution du Temple


SALUTATIONS devant un SUPÉRIEUR



peuvent être discutées, mais l'excellence de l'ensemble est incontestable. Après l'avoir vivement remercié et pris une de ses collections photographiques, nous visitons l'établissement des Russes. C'est vraiment digne d'un grand empire. Consulat, mission, hospice, hôpitaux, chapelle, tout est là dans les meilleures conditions d'hygiène, de sécurité et même de beauté architecturale.

La France commence, elle aussi, à bâtir pour ses pèlerins. Un vaillant chrétien, M. de Piellat, soutenu par les RR. PP. Augustins de l'Assomption, a pris l'initiative, et plus d'une famille chrétienne a déjà envoyé son offrande pour bâtir à l'hôtellerie de Notre-Dame de France une cellule sous le vocable du saint protecteur qu'elle se choisissait. Les vieux noms de la patrie émaillent çà et là la glorieuse liste des donateurs et des protecteurs. Geneviève de Paris, Germaine de Toulouse, Jeanne d'Arc, ont leurs fenêtres dans le bel édifice, à côté de celles d'Hilaire de Poitiers, de Bernard de Clairvaux, de Godefroi de Bouillon. L'œuvre, déjà fortement esquissée, sera splendide. Elle dominera tout ce réseau de fondations françaises qui enlace la Ville sainte : orphelinat de Saint-Pierre à l'occident, Frères des Écoles chrétiennes plus près de nous, Pères Dominicains à notre gauche, Dames de Sion et Pères d'Afrique au nord du Haram, Carmélites du *Pater* au mont des Oliviers, Fils du P. d'Alzon au mont Sion, Sœurs de Saint-Joseph et de Saint-François au milieu du peuple, filles de la


MELONS. PISTACHE. CAROUBE, NIGELLE DE CRÊTE

Charité, que l'Arabe appelle les *oiseaux blancs* ou les colombes bénies, au chevet de toutes les souffrances et à la tête des œuvres les plus héroïques. Au sommet de la coupole centrale, à côté de la croix, flottera notre drapeau et, à l'ombre de ces deux symboles, également sacrés, se grouperont tous les cœurs amis pour crier à Dieu : « Oubliez ses fautes, car voici ses charités et sa foi! Vive la France! » Ce sont nos chevaliers qui, les premiers de tous, plantèrent les fanions français sur la brèche, quand, il y a huit siècles, on força les murs de Jérusalem. Noblesse oblige. En fait de générosité et de vaillance, c'est à nous de marquer le pas.

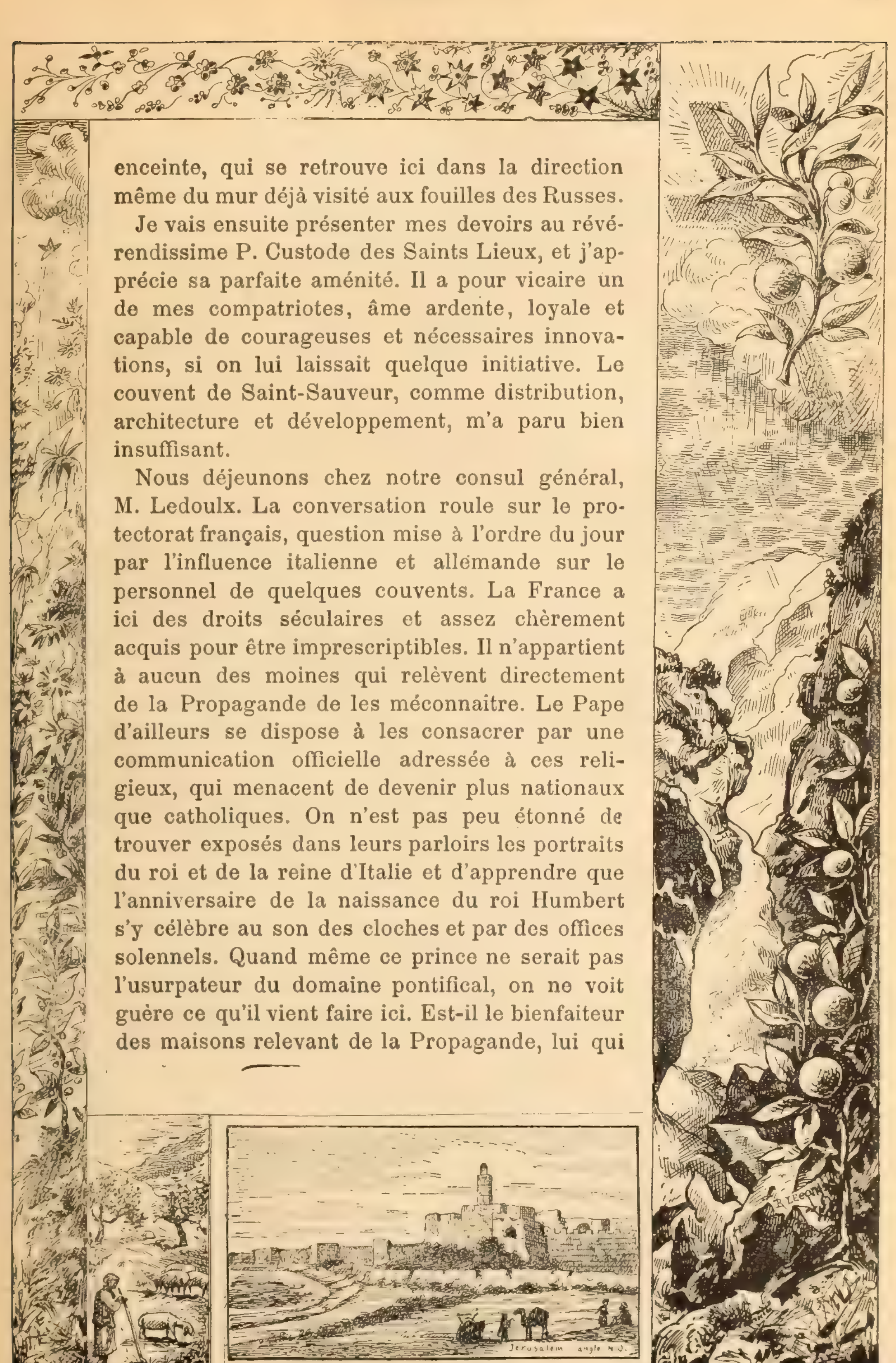
Lundi, 26 mars.

Je vais dire la messe au Calvaire et répandre une dernière fois mon âme en ce lieu, le plus auguste que je connaisse ici. Demain, nous partons.

A la sortie du Saint-Sépulcre, je visite l'ancien hôpital des Chevaliers de Saint-Jean. Il a été donné à la Prusse par le sultan en 1869. Là où furent les preux du moyen âge, l'islamisme avait mis d'abord un khan, et puis rien. On a commencé de déblayer ces immenses ruines. Des citernes, dont les voûtes mesurent seize mètres de haut, ont été mises à jour. Des colonnes ont été retrouvées. Ce qui m'y intéresse plus particulièrement, ce sont les traces de la seconde


CAMPEMENT DE BEDOUINS.

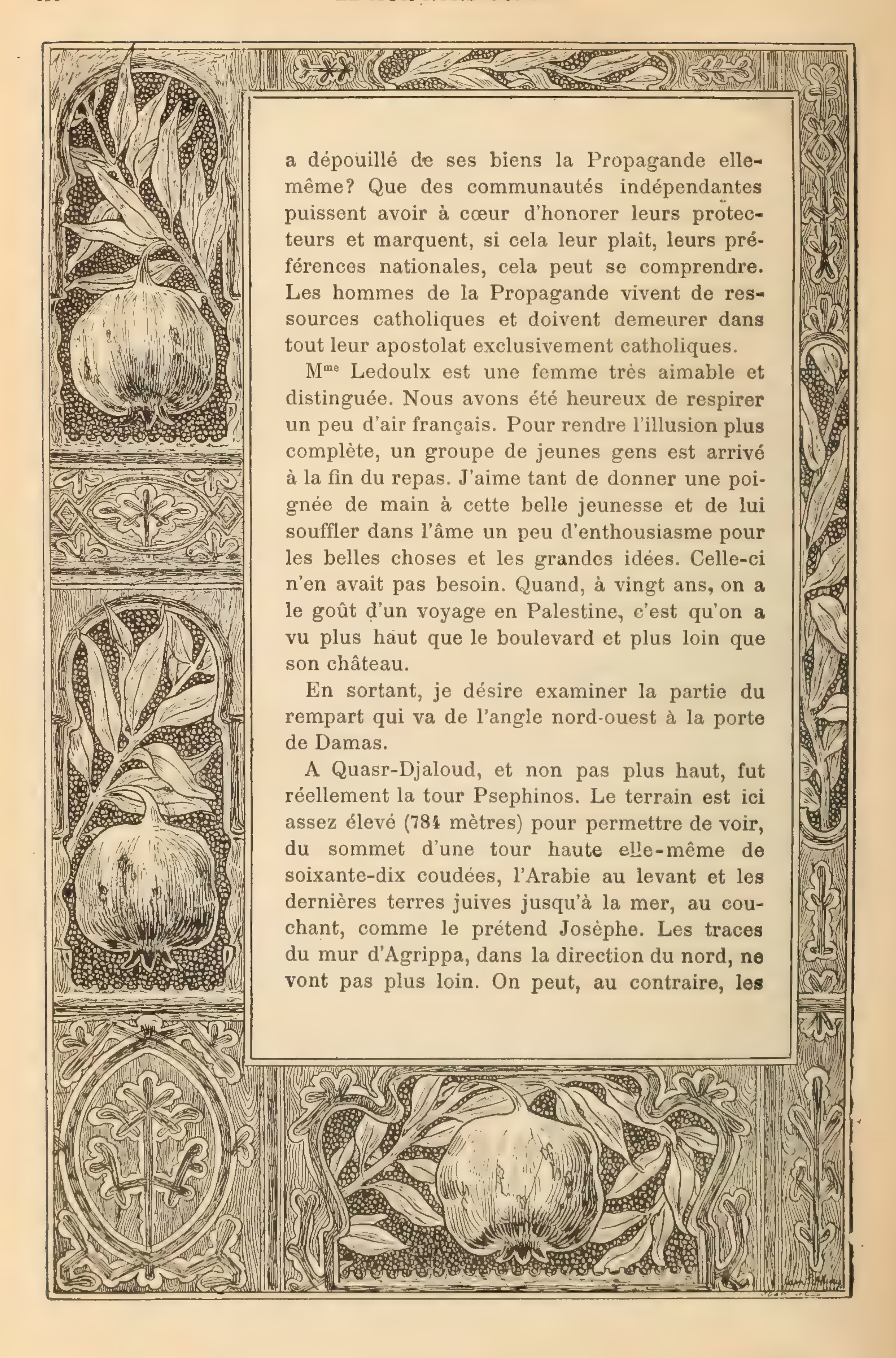

Ruines du Moristan



enceinte, qui se retrouve ici dans la direction même du mur déjà visité aux fouilles des Russes.

Je vais ensuite présenter mes devoirs au révérendissime P. Custode des Saints Lieux, et j'apprécie sa parfaite aménité. Il a pour vicaire un de mes compatriotes, âme ardente, loyale et capable de courageuses et nécessaires innovations, si on lui laissait quelque initiative. Le couvent de Saint-Sauveur, comme distribution, architecture et développement, m'a paru bien insuffisant.

Nous déjeunons chez notre consul général, M. Ledoulx. La conversation roule sur le protectorat français, question mise à l'ordre du jour par l'influence italienne et allemande sur le personnel de quelques couvents. La France a ici des droits séculaires et assez chèrement acquis pour être imprescriptibles. Il n'appartient à aucun des moines qui relèvent directement de la Propagande de les méconnaitre. Le Pape d'ailleurs se dispose à les consacrer par une communication officielle adressée à ces religieux, qui menacent de devenir plus nationaux que catholiques. On n'est pas peu étonné de trouver exposés dans leurs parloirs les portraits du roi et de la reine d'Italie et d'apprendre que l'anniversaire de la naissance du roi Humbert s'y célèbre au son des cloches et par des offices solennels. Quand même ce prince ne serait pas l'usurpateur du domaine pontifical, on ne voit guère ce qu'il vient faire ici. Est-il le bienfaiteur des maisons relevant de la Propagande, lui qui



a dépouillé de ses biens la Propagande elle-même? Que des communautés indépendantes puissent avoir à cœur d'honorer leurs protecteurs et marquent, si cela leur plaît, leurs préférences nationales, cela peut se comprendre. Les hommes de la Propagande vivent de ressources catholiques et doivent demeurer dans tout leur apostolat exclusivement catholiques.

Mme Ledoulx est une femme très aimable et distinguée. Nous avons été heureux de respirer un peu d'air français. Pour rendre l'illusion plus complète, un groupe de jeunes gens est arrivé à la fin du repas. J'aime tant de donner une poignée de main à cette belle jeunesse et de lui souffler dans l'âme un peu d'enthousiasme pour les belles choses et les grandes idées. Celle-ci n'en avait pas besoin. Quand, à vingt ans, on a le goût d'un voyage en Palestine, c'est qu'on a vu plus haut que le boulevard et plus loin que son château.

En sortant, je désire examiner la partie du rempart qui va de l'angle nord-ouest à la porte de Damas.

A Quasr-Djaloud, et non pas plus haut, fut réellement la tour Psephinos. Le terrain est ici assez élevé (784 mètres) pour permettre de voir, du sommet d'une tour haute elle-même de soixante-dix coudées, l'Arabie au levant et les dernières terres juives jusqu'à la mer, au couchant, comme le prétend Josèphe. Les traces du mur d'Agrippa, dans la direction du nord, ne vont pas plus loin. On peut, au contraire, les



suivre en se dirigeant vers l'est, où elles s'identifient le plus souvent avec le rempart actuel. Nous cherchons jusqu'à deux cents mètres vers le nord les *aggeres* de Titus, que M. de Saulcy avait observés. Certaines levées de terre (*vallum*), sur lesquelles s'établissaient les palissades et des affaissements parallèles de terrain correspondant aux tranchées qui les précédaient (*fossa*), semblent indiquer, en effet, des travaux stratégiques fort anciens. Est-ce l'œuvre des Romains ou des Croisés?



Voilà que nous avons fini de tout voir dans cette ville où nous n'avons le temps de rien découvrir. C'est notre dernière soirée. Tandis que mon ami rentre pour boucler ses malles ou se reposer, j'arrive chez les Dames de Sion. Je sens le besoin de contempler une dernière fois, du haut de leur belle terrasse, l'ensemble de la cité sainte. L'assistante de la supérieure veut m'y suivre. Lui est-il agréable d'entrevoir les émotions d'un pèlerin à la veille de quitter ce qu'il est venu de si loin étudier et vénérer? Cette femme est intelligente, et je sens tout d'abord que son âme est en haut. Elle ne me gêne pas.



Le soleil couchant dore de ses rayons les rares arbres qui dominent le mont Sion, et la ville s'étend à mes pieds comme un linceul gris en s'inclinant de l'occident à l'orient. Aucun cri de joie, d'enthousiasme, de vie, ne monte de là-bas. On dirait que le linceul couvre un sépulcre.



Et c'est vrai. Il n'y a ici qu'un immense tombeau, comme je l'avais senti dès le premier jour,













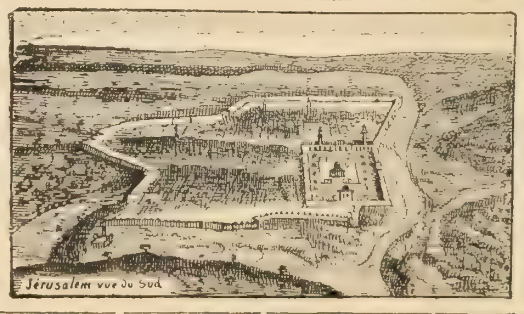


et tous les efforts de la science sont encore demeurés impuissants à reconstituer le squelette glorieux qu'il renferme.

Combien y eut-il de collines? Où furent-elles? Combien de vallées? Dans quelles directions? Nul ne peut le dire. Après cela, comment ressusciter la vieille ville? Où passèrent sûrement les trois enceintes? Nous avons fait des hypothèses, et rien de plus.

Une forte dépression de terrain allant du sud au nord, le long du mur occidental du temple, demeure encore parfaitement visible, et les fouilles des Anglais ont prouvé que la Jérusalem d'autrefois, étagée sur le versant de deux collines, descendait au moins jusqu'à vingt-cinq mètres au-dessous du sol actuel. Mais, à partir du Mehkéméh, mon œil ne la suit plus. Tourne-t-elle à la rue de la Chaîne vers la porte de Jaffa? Il me le semble. Les découvertes du sol antique, à dix-sept mètres de profondeur, derrière le Moristân, ne contredisent pas cette impression. A ce compte, des quatre montagnes mentionnées par Josèphe, la première, où furent la Ville Haute et le Marché Supérieur, aurait été entourée par la vallée de Hinnom et le Tyropéon dans son inflexion vers la porte de Jaffa ou la citadelle de David. Elle renfermait le palais d'Hérode à l'ouest et celui d'Agrippa à l'est. La seconde, Akra, comprenant Ophel et le Moriah avec leurs célèbres monuments, se serait trouvée enveloppée par le Tyropéon dans son prolongement vers la porte actuelle de Damas, et par le Cédron







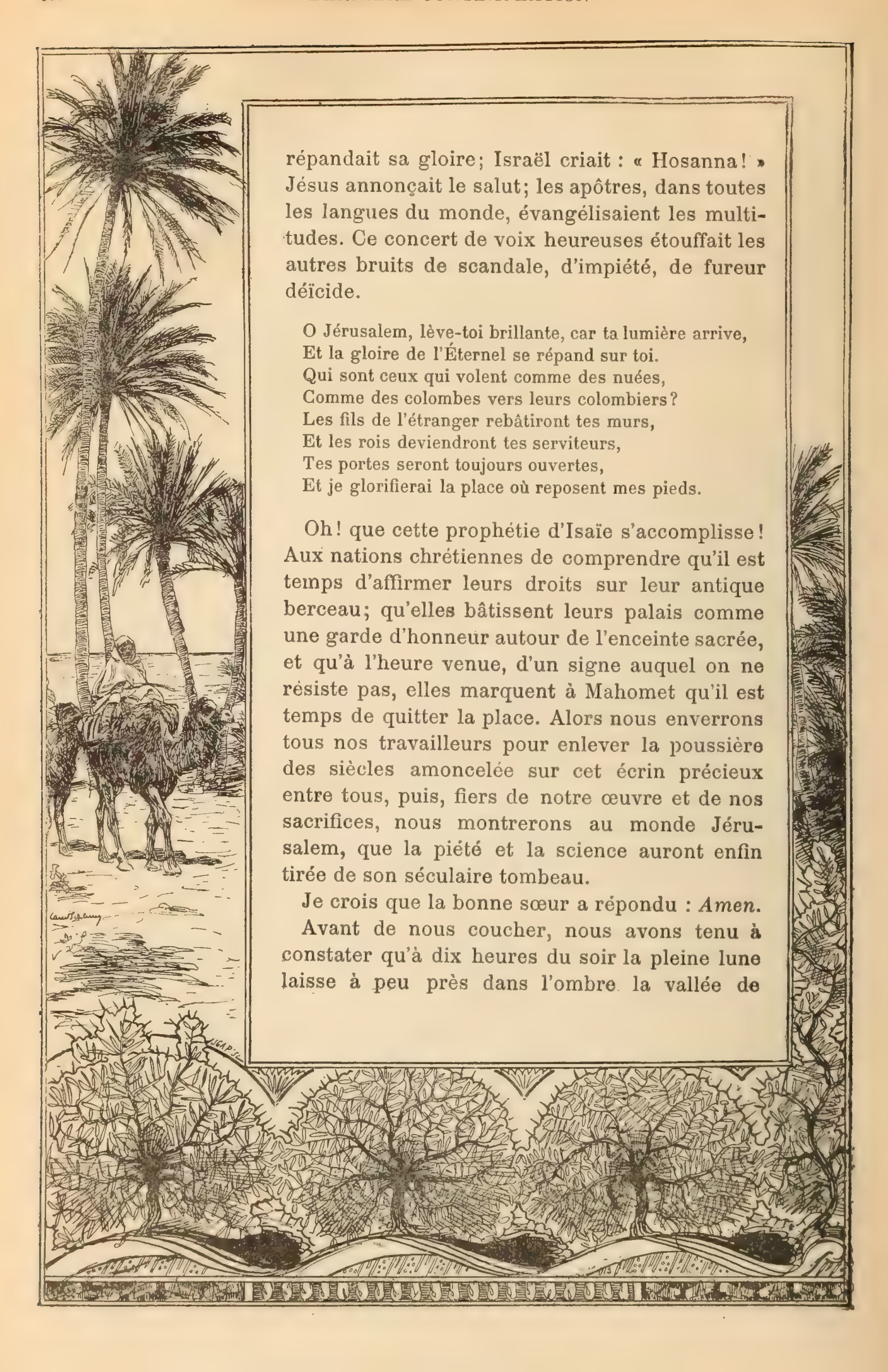
dans sa bifurcation vers Bézétha. La troisième, limitée par les deux bras du Tyropéon, qui se dirigeait vers le nord et vers l'ouest, aurait fait face aux deux premières, tandis qu'au nord la quatrième, Bézétha, aurait été entourée par l'extrémité septentrionale du Tyropéon et la vallée allant de la porte des Fleurs vers le Cédron? Hélas! que valent ces suppositions?

Plus mon esprit cherche à se former une image précise du passé, plus il est troublé, heurté, désespéré par les assertions les plus contradictoires. Est-ce donc ici le livre scellé où nul ne pourra jamais lire? la tour de Babel où les savants devront désespérer de s'entendre?

Et pourtant il semble bien légitime, ce désir de nos cœurs, qui voudraient reconstituer le cadre d'un passé autrement glorieux que celui de l'Égypte, de l'Assyrie et de la Grèce. Sans doute le cadre n'est pas nécessaire pour faire comprendre, aimer et adorer à travers les siècles la divine physionomie qu'il devrait mettre en relief. Mais quel triomphe pour notre foi et notre amour si nous pouvions rétablir ce que les hommes et les siècles nous ont ravi!

Et ma tête est tombée dans mes deux mains, et, accoudé sur l'acrotère de la terrasse, je n'ai plus voulu rien regarder. Et alors toutes les voix du passé retentissaient à mon oreille. Les prophètes, aux portes de la ville, disaient leurs oracles; David, devant l'arche, chantait ses hymnes; Salomon, dans son palais, prononçait ses sages sentences; Dieu, dans son temple,

MONT DES OLIVIERS



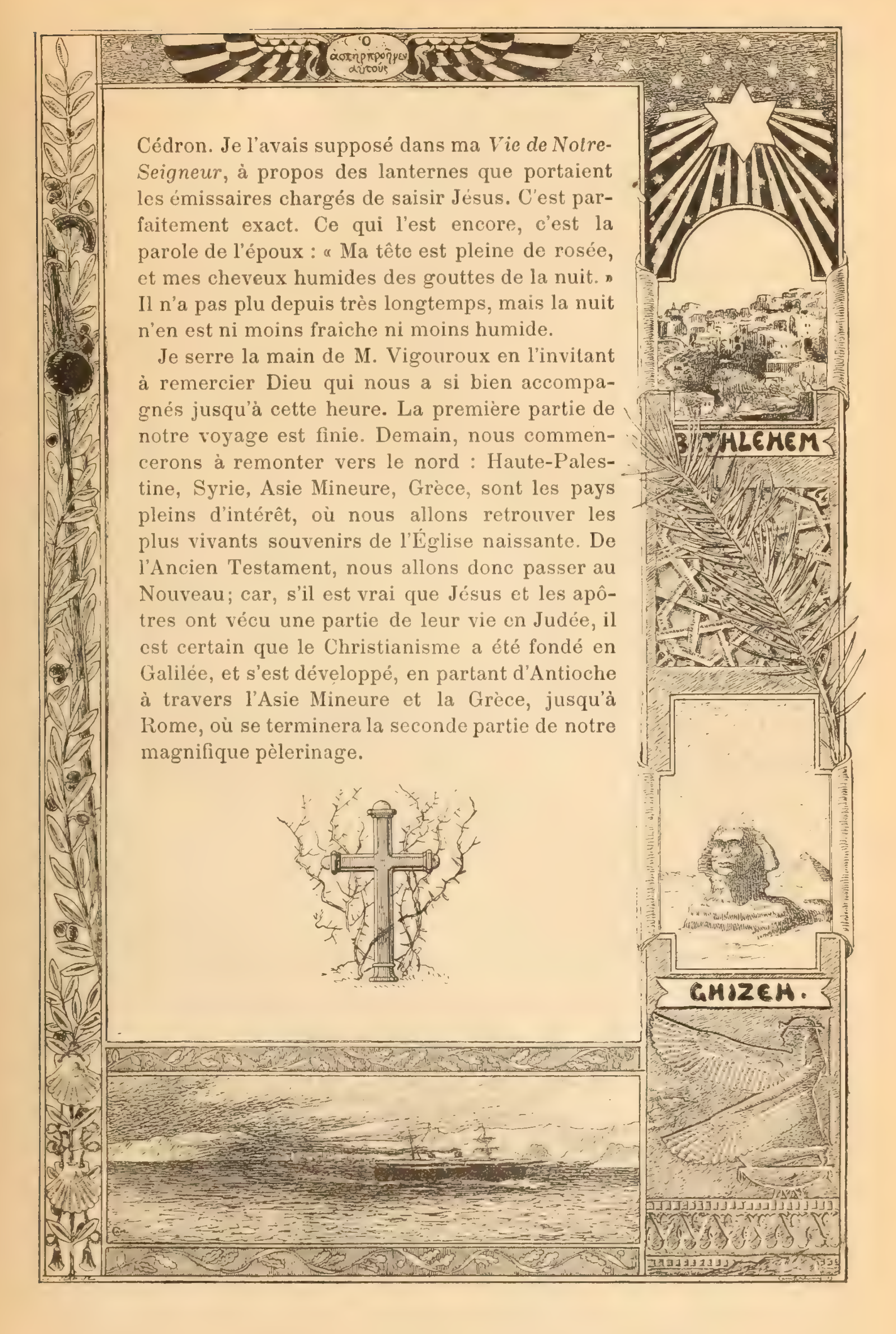
répandait sa gloire; Israël criait : « Hosanna! » Jésus annonçait le salut; les apôtres, dans toutes les langues du monde, évangélisaient les multitudes. Ce concert de voix heureuses étouffait les autres bruits de scandale, d'impiété, de fureur déïcide.

O Jérusalem, lève-toi brillante, car ta lumière arrive,
Et la gloire de l'Éternel se répand sur toi.
Qui sont ceux qui volent comme des nuées,
Comme des colombes vers leurs colombiers?
Les fils de l'étranger rebâtiront tes murs,
Et les rois deviendront tes serviteurs,
Tes portes seront toujours ouvertes,
Et je glorifierai la place où reposent mes pieds.

Oh! que cette prophétie d'Isaïe s'accomplisse! Aux nations chrétiennes de comprendre qu'il est temps d'affirmer leurs droits sur leur antique berceau; qu'elles bâtissent leurs palais comme une garde d'honneur autour de l'enceinte sacrée, et qu'à l'heure venue, d'un signe auquel on ne résiste pas, elles marquent à Mahomet qu'il est temps de quitter la place. Alors nous enverrons tous nos travailleurs pour enlever la poussière des siècles amoncelée sur cet écrin précieux entre tous, puis, fiers de notre œuvre et de nos sacrifices, nous montrerons au monde Jérusalem, que la piété et la science auront enfin tirée de son séculaire tombeau.

Je crois que la bonne sœur a répondu : *Amen.*

Avant de nous coucher, nous avons tenu à constater qu'à dix heures du soir la pleine lune laisse à peu près dans l'ombre la vallée de



Cédron. Je l'avais supposé dans ma *Vie de Notre-Seigneur*, à propos des lanternes que portaient les émissaires chargés de saisir Jésus. C'est parfaitement exact. Ce qui l'est encore, c'est la parole de l'époux : « Ma tête est pleine de rosée, et mes cheveux humides des gouttes de la nuit. » Il n'a pas plu depuis très longtemps, mais la nuit n'en est ni moins fraîche ni moins humide.

Je serre la main de M. Vigouroux en l'invitant à remercier Dieu qui nous a si bien accompagnés jusqu'à cette heure. La première partie de notre voyage est finie. Demain, nous commencerons à remonter vers le nord : Haute-Palestine, Syrie, Asie Mineure, Grèce, sont les pays pleins d'intérêt, où nous allons retrouver les plus vivants souvenirs de l'Église naissante. De l'Ancien Testament, nous allons donc passer au Nouveau; car, s'il est vrai que Jésus et les apôtres ont vécu une partie de leur vie en Judée, il est certain que le Christianisme a été fondé en Galilée, et s'est développé, en partant d'Antioche à travers l'Asie Mineure et la Grèce, jusqu'à Rome, où se terminera la seconde partie de notre magnifique pèlerinage.

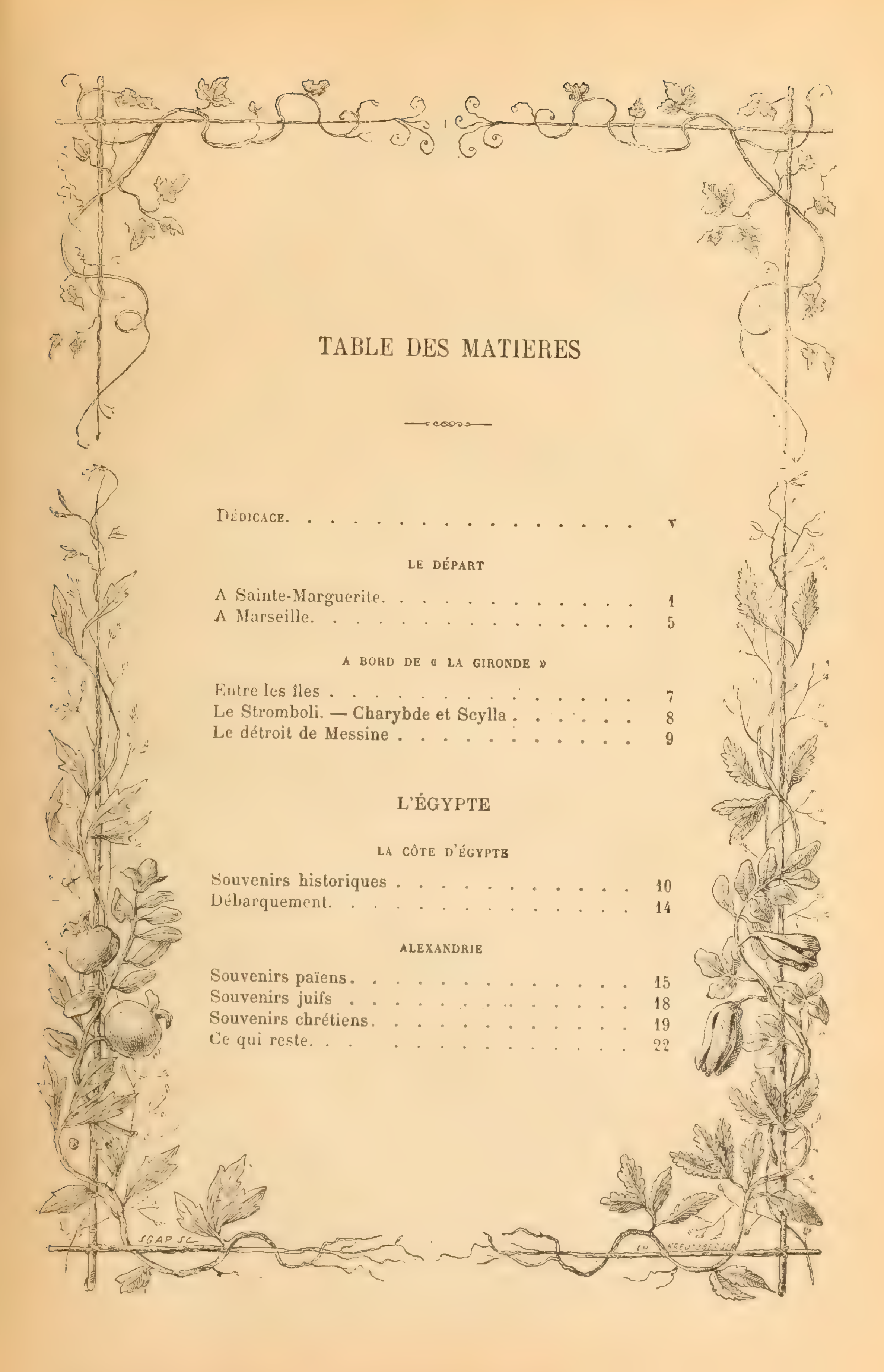


TABLE DES MATIERES

D'ALEXANDRIE AU CAIRE

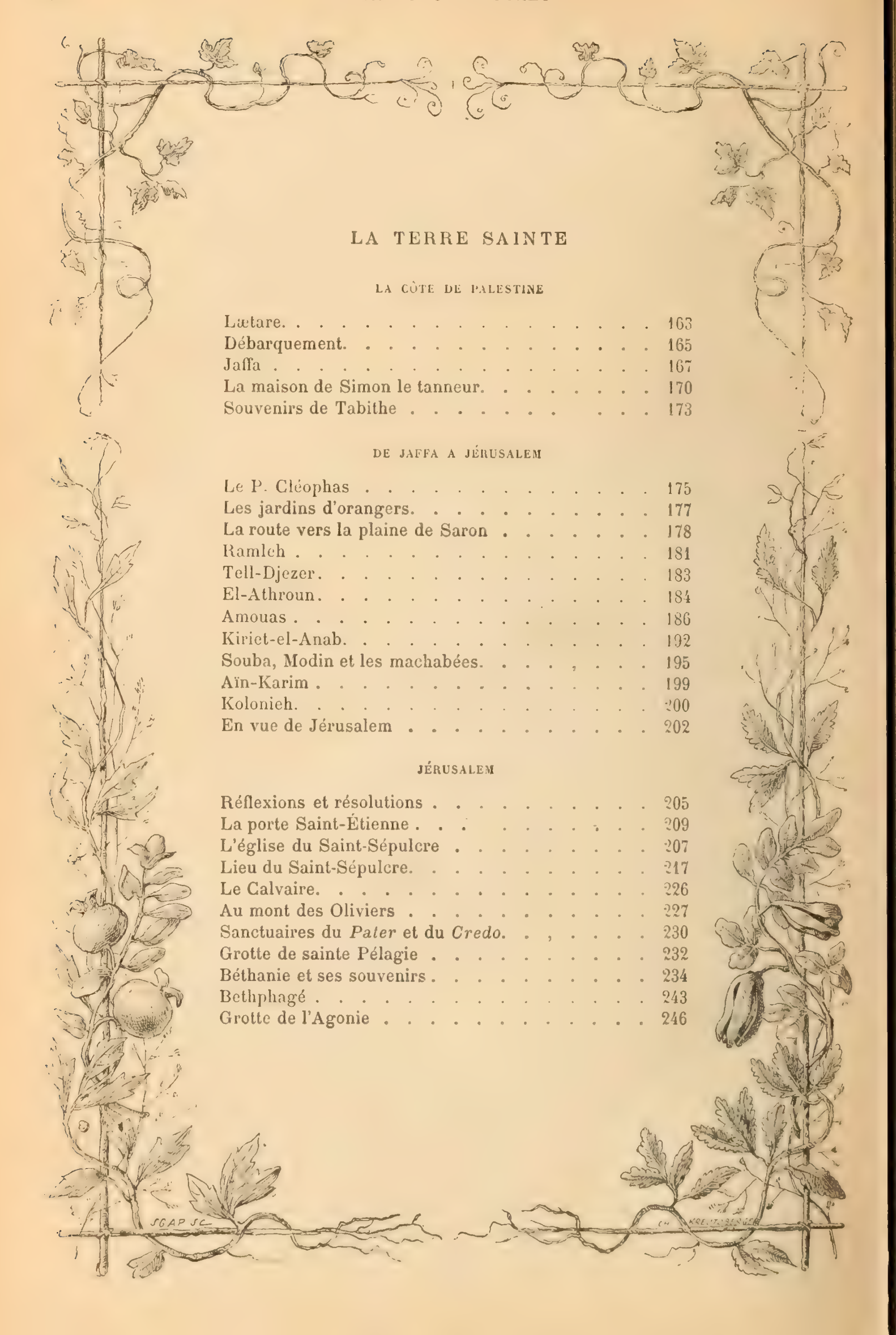
LE CAIRE

LES PYRAMIDES DE GHIZEH

LE CAIRE

HÉLIOPOLIS

LE CAIRE

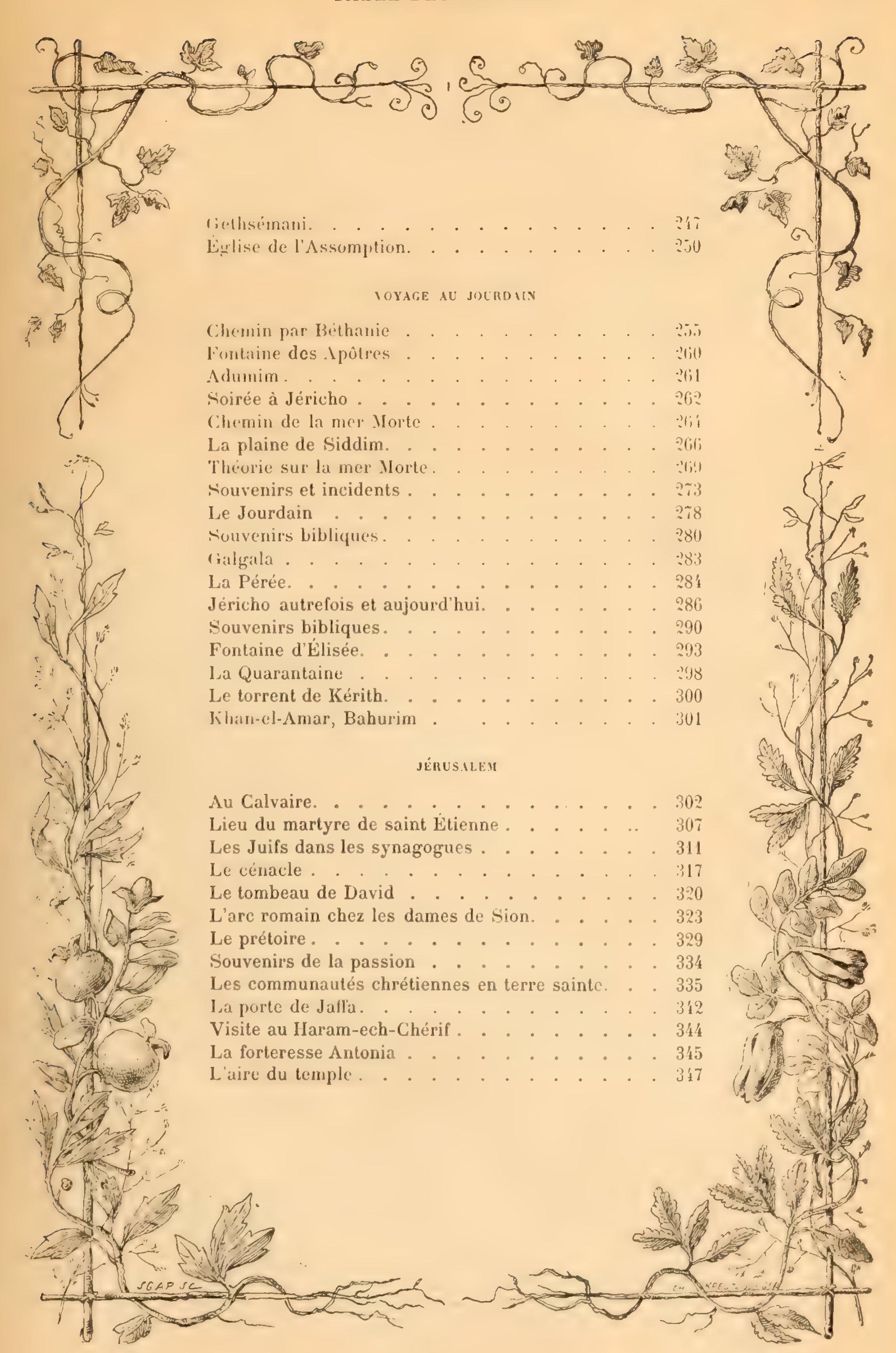


LA TERRE SAINTE

LA CÔTE DE PALESTINE

DE JAFFA A JÉRUSALEM

JÉRUSALEM



VOYAGE AU JOURDAIN

JÉRUSALEM

VOYAGE A BETHLÉHEM

VOYAGE A HÉBRON



PARIS. — L. DE SOYE ET FILS, IMPR., 18, R. DES FOSSÉS S.-JACQUES.

